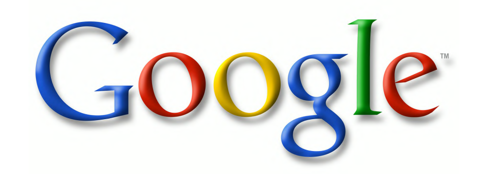
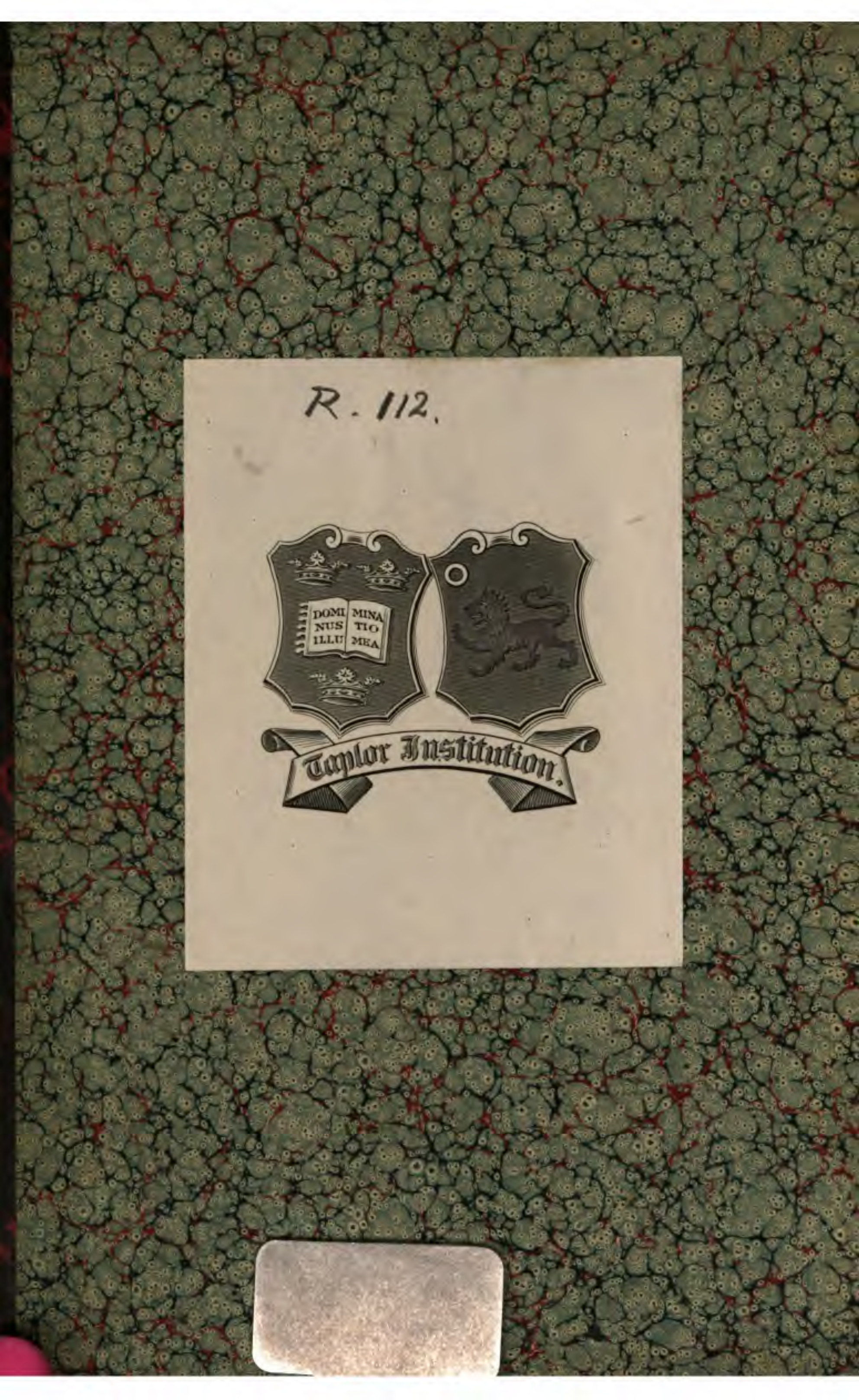
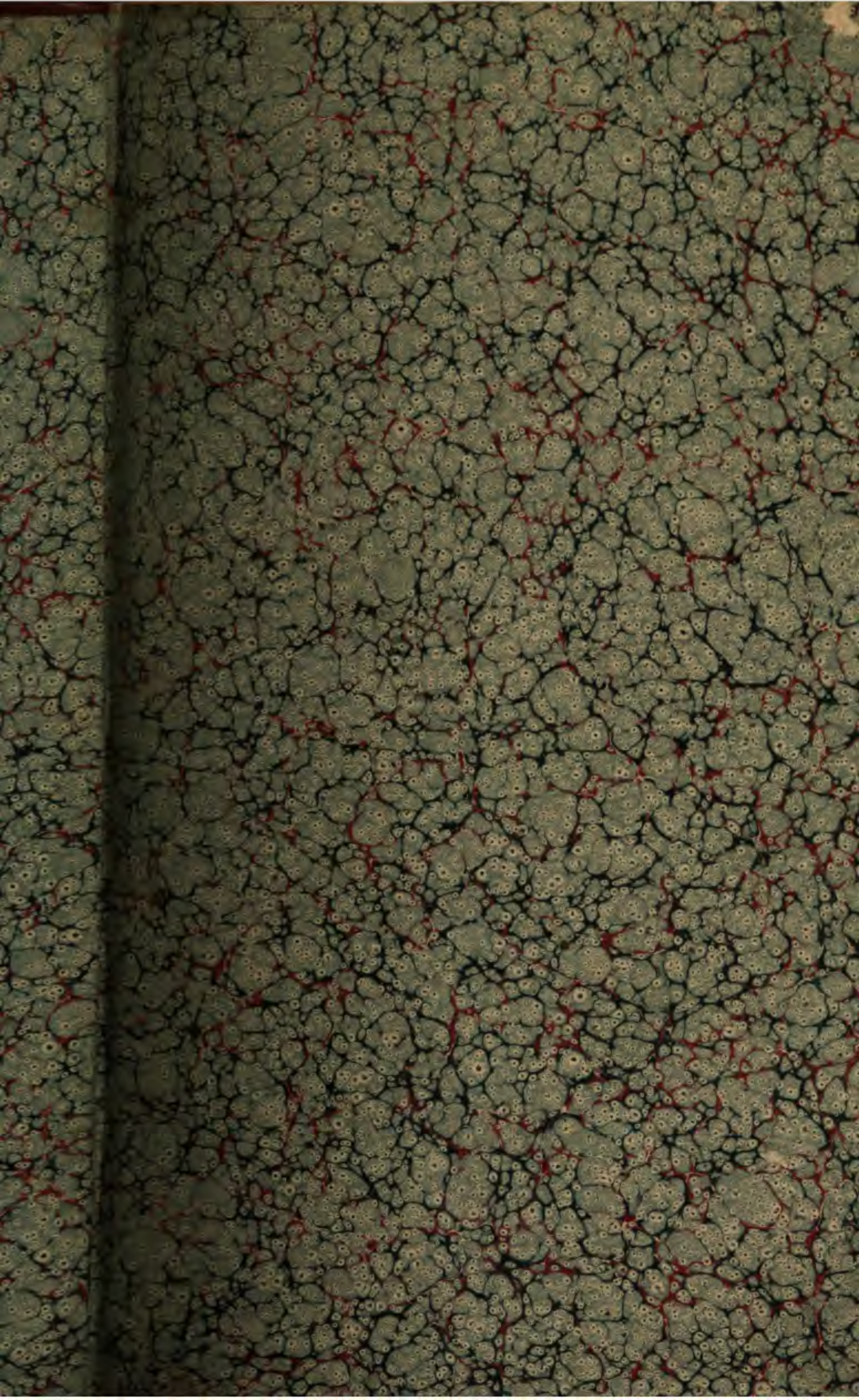

Google




R. 112.
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



HISTOIRE

UNIVERSELLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

HISTOIRE

UNIVERSELLE,

PAR

CÉSAR CANTU,

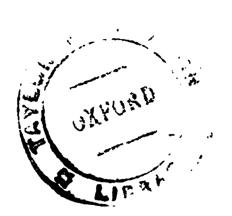
SOIGNEUSEMENT REMANIÉE PAR L'AUTEUR,
ET TRADUITE SOUS SES YEUX,

PAR EUGÈNE AROUX,
ANCIEN DÉPUTÉ,
ET PIERSILVESTRO LÉOPARDI.

Tome Treizième.

PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LIV.


OXFORD

HISTOIRE
UNIVERSELLE.

LIVRE XIV.

QUATORZIÈME ÉPOQUE.

SOMMAIRE.

Géographie et voyages.— Commerce.— Boussole. Découvertes des Portugais. — Colomb. — Autres découvertes. Tour du monde. Narrateurs.— Esclavage indien. Las Casas. Traite des nègres. — Le Mexique. — Le Pérou. — Amérique méridionale. L'El-Dorado.— Les colonies espagnoles. — Missions en Amérique. — Brésil. — Amérique septentrionale. Colonies anglaises et françaises. — De l'Amérique en général. — Productions de l'Amérique. — Les Portugais en Asie. — Les Hollandais, les Danois, les Français, les Anglais en Asie. — Missions en Orient. — Japon. — Chine. XXIe dynastie. Les Ming. — XXIIe dynastie. Les Taï-Tsing. Missions dans la Chine. — Afrique. — Les Antilles. Les Flibustiers. — Voyages maritimes au sud. — Au nord. La Sibérie.— Progrès de la géographie et de la navigation. Droit maritime. — Cook. Le monde maritime. — Fourrures. Derniers voyages. Épilogue.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

Nous avons vu la civilisation venue des hauts plateaux de l'Asie, où fut son berceau, se répandre par deux versants opposés dont l'un descend vers la mer Jaune et l'autre vers la Méditerranée. Nous avons tâché de démontrer que tout en s'arrêtant d'un côté elle a continuellement avancé de l'autre, en augmentant toujours son trésor de science, de morale, de liberté, et en faisant prévaloir l'esprit sur la matière, l'intelligence sur la force brutale. Dans ce livre, spécialement destiné à signaler le développement successif des lumières, nous retracerons les voyages que, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,

la curiosité, le commerce, le hasard, la cupidité, la charité, la science poussèrent les hommes à entreprendre pour acquérir une connaissance plus étendue ou plus exacte de la surface de notre globe. Il nous a paru préférable de les réunir tous dans un même récit, car les grandes découvertes du quinzième siècle ne se rattachent pas dans le principe à la politique générale; en les plaçant plus loin, nous nous serions exposé à interrompre le récit des événements politiques et à déranger le plan général de notre ouvrage, plus que ne pourront le faire les répétitions auxquelles nous obligera la méthode que nous choisissons. Nous grouperons ensemble l'histoire de la navigation, du commerce, des colonies, en nous bornant toutefois à mentionner rapidement les faits dont nous avons déjà parlé, et sur lesquels nous aurons à revenir successivement. Nous verrons avec plaisir les moyens par lesquels l'homme parviendra peu à peu à maîtriser la terre entière, et à y reconnaître pour ses frères ceux qui, comme lui, viennent l'habiter passagèrement et s'y perfectionner par la souffrance. Nous verrons les héros du commerce, qui, tout en se proposant un but prosaïque, rivalisent par le courage avec les guerriers les plus célèbres, soit qu'ils défient sur des chameaux les ardeurs du désert africain, soit qu'ils bravent sur des traîneaux le froid glacial de la Sibérie, seuls, et menacés à chaque instant d'être ensevelis par la tourmente sous des montagnes de neige ou de sable (1).

Les besoins de l'espèce humaine la poussèrent du sol natal vers des pays lointains; mais qui dompta le premier le cheval,

(1) L'*Histoire des voyages* de La Harpe est un abrégé inexact et décoloré, un travail académique sans valeur, attendu que l'auteur, dépourvu de connaissances géographiques et maritimes, n'a pu animer ses extraits à l'aide de ces détails qui leur donnent la vie.

L'ouvrage du baron Walckenaer, en cours de publication, est d'un tout autre mérite, de même que la *Bibliothèque des voyages* d'Albert Montémont.

On peut consulter encore :

Mac-Carthy, *Dictionnaire géographique.*

Malte-Brun, *Hist. de la géographie.*

Sprengel, *Hist. des découvertes* (allemand).

W. Desborouch Gooley, *Hist. générale des voyages, des découvertes maritimes et continentales* (en anglais).

Annales des voyages. — Journal des voyages. — The asiastic Journal. — The Missionary register. — Annales maritimes. — Journal de la marine. — Bulletin de la Société géographique, etc.

l'âne, le chameau? qui les attela à des chars? qui se confia le premier aux flots de la mer sur une nef fragile? qui, par l'observation des nageoires de poisson, des ailes de la grue, des agrès du nautile, conçut l'idée de façonner la rame et les voiles? C'est ce que nous ignorons. Combien ne fallut-il pas de temps, d'études et d'expériences pour que l'homme, dont la première embarcation fut probablement un tronc creusé au feu, arrivât à savoir abattre les forêts aménagées dans ce but, à les réduire en madriers et en planches; pour qu'il sût joindre ces planches solidement, calculer la forme la plus convenable, la capacité précise, le poids absolu et spécifique, la force des mâts, des voiles, des câbles, des ancres, leur résistance aux flots et aux tempêtes, la marche probable du bâtiment par jour? Puis il eut à dompter, à étudier les vents, au point de s'aider même des souffles contraires; il dut apprendre à lire son chemin dans les étoiles, phares immortels allumés aux voûtes du firmament par l'Éternel. Puis vint le moment où, réunissant la beauté et la commodité, il forma ces vaisseaux que nous voyons aujourd'hui, triomphe de la mécanique et de la physique, résumé de toutes les connaissances de l'homme, depuis les plus matérielles jusqu'aux plus abstraites; véhicule, forteresse, champ de bataille, magasin, observatoire, où la fournaise s'embrase à côté de la poudre et des bombes, où la vapeur supplée au vent, où se trouvent réunis les mécanismes les plus ingénieux, les délicates superfluités du boudoir à côté de cent canons prêts à tonner.

Si le séjour primitif de l'humanité fut situé entre de grands fleuves (*Mesopotamia*), il peut se faire que les premières familles, à l'époque de leur dispersion, en aient suivi le cours, et que, s'aventurant d'abord sur de simples esquifs, elles se soient enhardies à s'éloigner des rivages pour s'avancer en pleine mer, lorsqu'elles eurent appris à diriger leur marche à l'aide des rames. La structure des poissons put donner l'idée de la forme la mieux appropriée aux navires et aux rames. On obvia par la construction du pont aux fortes vagues qui, passant pardessus les bords, inondaient les navigateurs; on multiplia les bancs des rameurs, on renforça la mâture; on apprit peu à peu l'art et les manœuvres, et chaque difficulté donna lieu à de nouveaux perfectionnements.

Les peuples sémitiques, hébreux, arabes, phéniciens, furent les premiers qui s'adonnèrent au commerce; dès les commencements de l'histoire, nous avons rencontré des caravanes

transportant en de lointains pays les richesses de l'Asie et de l'Afrique. Tyr et Sidon, situées sur une langue de terre insuffisante pour les faire subsister, mais ayant derrière elles les forêts du Liban et devant elles un monde barbare comme l'était alors l'Europe, tirèrent parti de cette position, et furent la Londres et l'Amsterdam des temps primitifs (1). Leurs navires allaient d'Ophir à Tartesse, dans l'Atlantique; elles avaient à Utique, à Carthage, à Gadès des colonies, qui à leur tour en fondèrent beaucoup d'autres. Pour en établir sur les côtes d'Afrique, Hannon et Imilcon entreprirent un difficile voyage dans l'océan Occidental : le premier explora les côtes au midi, l'autre remonta de l'Espagne au nord jusqu'aux îles de l'Étain, c'est-à-dire l'Irlande où les îles Scilly (2).

L'Inde fut principalement le but vers lequel se dirigeait le commerce soit par terre, soit par mer, comme la contrée d'où venaient les marchandises précieuses, les teintures, l'ivoire, les épices. Pour y parvenir par terre, il fallait se réunir en caravanes, et avec des chevaux, des ânes ou des chameaux, selon le pays, suivre les routes que l'expérience avait indiquées comme les moins fatigantes, les mieux pourvues d'eau et de lieux commodes pour les stations. Dans ces longs trajets, ces caravanes en rencontraient d'autres qui se dirigeaient vers le même but, ou qui venaient de l'intérieur pour leur apporter leurs produits et faire des échanges avec elles. Des marchés s'établissaient à ces espèces de confluents commerciaux ; on y célébrait une fête qui associait la religion au négoce, et accroissait le nombre des acheteurs de la foule de dévots qui accourait au sanctuaire choisi pour la halte. Ce lieu consacré acquérait de la renommée et de l'importance, et alors un village ou une ville s'élevait alentour. C'est pour cela que les routes du commerce antique se conservèrent si constamment, et quand une ville périssait sur son passage, une autre lui succédait soudain à peu de distance, et offrait aux trafiquants les mêmes commodités (3).

On ne savait arriver autrement dans l'Inde qu'en côtoyant l'Arabie : aussi les habitants de cette presqu'île usurpèrent-ils le monopole de ce voyage en ne permettant pas aux étrangers

(1) *Voy.* tom. I, chap. 24 et 25.

(2) *Voy.* tome III, chap. 6.

(3) Nous avons indiqué la direction de ces routes, vol. I, page 508.

de passer le long de leurs rivages, dont les navigateurs n'osaient s'écarter. De là l'opinion que l'encens, la myrrhe, la cassie, le cinnamome, le laudanum ne venaient qu'en Arabie; de là le nom d'Heureuse donné à la contrée de l'Yémen.

Outre ces voyages de spéculation, il en fut entrepris d'autres par curiosité. Le roi d'Égypte Néchao, après avoir, par un canal, mis le Nil en communication avec le golfe Arabique, expédia de là des navires phéniciens qui, faisant le tour de l'Afrique, revinrent par le détroit de Gadès (1). Il était beaucoup plus facile aux Phéniciens de doubler ainsi le cap de Bonne-Espérance qu'il ne le fut aux Portugais du côté opposé. Les premiers, sortant par le détroit de Bab-el-Mandeb après avoir tourné le cap Gardafui, en longeant la côte avec les moussons du nord-ouest, rencontraient, en arrivant au sud-ouest de Madagascar, le rapide courant du banc des Aiguilles, et atteignaient le cap avec les vents du sud-est, qui y soufflent presque continuellement; après l'avoir doublé, ils pouvaient remonter avec eux jusqu'au 4e degré ou au 6e degré de latitude nord; et de là, aidés par les brises alternatives de terre et de mer, s'élever le long de la côte jusqu'au moment où, le cap Mogador passé, ils se trouvaient emportés par le courant qui se précipite de l'Océan dans la Méditerranée.

Les Phéniciens purent donc effectuer réellement, dans l'anfance de l'art, un trajet qui coûta tant d'efforts périlleux aux Portugais, desservis par toutes les circonstances qui avaient favorisé les autres.

Nous n'insisterons pas sur les connaissances géographiques des Hébreux. Comme on ne peut les déduire que conjecturalement de leurs historiens et de leurs poëtes, il devient trop difficile de distinguer la fiction de la doctrine, les assertions de la science des caprices de l'imagination.

Il n'est pas resté de monument original des Phéniciens; mais les voyages de leur Hercule symbolisent les nombreuses colonies qu'ils établirent le long de la Méditerranée et de l'Atlantique (2). On ne peut faire entrer en ligne de compte les voyages des Argonautes, qui en un mois font le tour de l'Europe en dépit des tempêtes, et tirent leur nef derrière eux le long des côtes à l'aide d'une corde; il en est de même des

(1) *Voyez* la note à la page 514 du tome I.
(2) *Voy*. tome I, page 517.

voyages d'Ulysse, qui dans un jour arrive aux limites de l'Océan.

On ne peut pas non plus se fier pour la géographie aux écrivains de l'antiquité, car souvent les moins anciens ignorent ce que leurs prédécesseurs avaient su de positif. Le trajet de l'Afrique à la Sicile paraît merveilleux aux héros d'Homère, quand déjà les Phéniciens défiaient l'Océan. Premier géographe de l'antiquité, Hérodote voyagea beaucoup : il s'enquit avec curiosité, sinon avec critique, des usages des pays éloignés, et bien qu'il les décrivît avec les formes poétiques exigées par sa nation, les voyages postérieurs démontrèrent combien il y avait de vérités sous ce qui se présentait avec l'apparence de fables.

Il désigne les pays par leurs habitants, contrairement à ce qui s'est pratiqué chez les modernes; et il en résulte qu'il est difficile de retrouver les lieux, les populations qui avaient plusieurs fois changé de résidence. Comme historien, son attention se dirige plutôt sur les pays dont la civilisation était ancienne que sur ceux qui la recevaient alors, comme l'Italie et le reste de l'Occident, qu'il a moins bien décrits que l'Égypte. Il divague le plus souvent quand il veut s'élever à des idées générales et à des conjectures auxquelles manquait encore l'appui des faits. Puis la disette des livres lui laissa ignorer une foule de choses, et jusqu'aux découvertes des Carthaginois.

Les Grecs en furent informés par Scylax de Carie, qui décrivit mieux les côtes de l'Euxin et de la Méditerranée, et qui nomme le premier Rome et Marseille.

De cette dernière ville sortit Pithéas, qui, avant Alexandre, navigua le long de l'Espagne et de la Gaule jusqu'en Bretagne, et de là dans la Baltique. Hardi navigateur et savant tout à la fois, il détermina exactement la latitude de sa patrie, attribua à la lune le flux de la mer, sut que l'étoile arctique ne marque pas précisément le nord. Il est donc à regretter qu'il ne nous soit resté de lui que quelques fragments.

Les voyages de Ctésias et de Xénophon firent connaître l'Inde et la Perse; mais on dut encore plus de renseignements à l'expédition d'Alexandre le Grand, qui emmenait avec lui des savants et adressait à Aristote, son maître, des objets rares et des renseignements. Au moment où il se trouvait arrêté devant Tyr, comme s'il eût voulu indemniser le commerce du

tort qu'il lui causait en détruisant son siége le plus ancien, il conçut trois grands projets, destinés à lui être d'une immense utilité : le premier, la reconnaissance complète de la mer d'Hyrcanie, que nous appelons aujourd'hui mer Caspienne, et dont les rivages étaient, en grande partie, inconnus; le deuxième, l'établissement d'une puissante marine dans l'océan Indien, but dans lequel il fit construire par les Phéniciens quarante-sept gros vaisseaux, qui devaient servir à reconnaître les côtes de l'Inde, voir où il convenait d'ouvrir des ports et de quelles productions il y avait à tirer profit; le troisième était la conquête de l'Arabie. Il envoya dans cette intention l'amiral Néarque explorer le golfe Persique, et il fonda sur l'Indus des villes destinées à fournir des marchandises à celle d'Alexandrie, qu'il bâtit dans la situation la plus favorable, et qui seule suffirait à immortaliser le nom de ce grand conquérant. Grâce à sa position, dont l'avenir justifia le choix, Alexandrie devint l'entrepôt du commerce de l'Inde et une source de richesses que n'ont point épuisée encore tant de changements de domination. Néarque, ayant descendu l'Indus avec sa flotte, et s'étant dirigé à l'ouest, bien qu'il connût mal l'époque des moussons, s'avança jusqu'à Ormus, d'où il atteignit l'embouchure de l'Euphrate en vingt et une semaines, ce que l'on ferait aujourd'hui en trois sans le secours de la vapeur.

Ce résultat encouragea Alexandre à de nouvelles expéditions; mais la mort vint l'arrêter; ses conquêtes furent partagées entre ses généraux, et il ne resta des écrits de ses ingénieurs qu'un petit nombre de fragments, qui ne font qu'accroître le regret de leur perte. Parmi eux, Mégasthène décrivit les magnificences des cours orientales; Onésicrate traita le premier de l'île de Taprobane (Ceylan); puis les Ptolémées s'appliquèrent à maintenir entre leur royaume et l'Inde un commerce qui leur procurait tant de richesses et de connaissances. Les notions ainsi 194 av. J. C.
recueillies et déposées dans la bibliothèque d'Alexandrie furent mises en œuvre par Ératosthène, géographe d'un grand savoir, qui introduisit dans la science qu'il cultivait une méthode uniforme, et employa les lignes parallèles pour déterminer sur la mappemonde la situation des lieux. Eudoxe de Cyzique obtint de Cléopâtre, qui avait succédé à Évergète II, un na- 117.
vire pour tenter le tour de l'Afrique; et ayant échoué dans sa première expédition, il en entreprit une autre, dont il fut probablement victime.

En général, les Grecs, méprisant les pays où ils vont, nous en retracent les usages, mais non les pensées, ou bien ils les façonnent à leur guise. Trop cultivés pour être naïfs, ils sont trop graves pour exciter nos sympathies. Pausanias mérite le titre de voyageur; mais bien qu'il parcoure le pays le plus poétique de la terre, combien sont rares chez lui les éclairs d'inspiration! Il consacre trois chapitres au tombeau de Cypsèle, et glisse sur des faits et des ruines dont la seule mention suffit pour exciter l'enthousiasme.

La conquête des Romains empêcha des tentatives ultérieures en renversant les anciennes républiques maritimes. Mais, de même que les victoires d'Alexandre avaient révélé l'Orient, celles de Mithridate firent connaître le nord de l'Europe, et celles des Romains l'Occident. César, qui avait vu de ses propres yeux, ne donne que quelques coups de pinceau, mais de main de maître, et sans lui nous ne connaîtrions pas les Gaulois. Tacite vit la Germanie, ou peut-être obtint des renseignements sur elle de ceux qui l'avaient visitée : il étudia les hommes dans leur grandeur; mais il ne pénétra pas dans ces recoins de la société où l'on peut saisir le caractère véritable et original d'un peuple.

Les notions scentifiques avaient jusque-là peu gagné (1), et Strabon n'en savait guère plus que ceux qui avaient vécu quatre cents ans avant lui (2). Peut-être aussi le peu de cas que les Grecs faisaient de la littérature romaine l'empêcha-t-il d'en profiter; c'est pourquoi il parle en ignorant de cette Bretagne si exactement décrite par César. Il discute la question de savoir si l'Italie est un triangle ou un carré; il croit que la mer Caspienne communique avec l'océan Septentrional, bien qu'Hérodote en eût fait un lac et que les armées de Pompée en eussent fait le tour. Il ne connaissait rien au delà du désert de Cobi, ni l'impénétrable Arabie, ni le centre de l'Afrique. Les récits des voyageurs que nous venons de citer lui étaient incon-

(1) Les inexactitudes géographiques abondent dans les classiques latins. Horace donne pour limites à la terre la Bretagne et le Tanaïs. Virgile fait couler le Nil à travers l'Inde, *Géorg.*, IV, 293. Tacite fait un mérite à Agricola d'avoir découvert le premier que la Bretagne était une île, et dit qu'elle a à l'est la Germanie, au midi la Gaule, au couchant l'Espagne, et à moitié route de l'Irlande. Pour Pline, la Scandinavie est une île.

(2) Nous avons rendu compte des connaissances de Strabon au commencement du tome III.

nus, ou il n'y croyait pas, enchaîné qu'il était par son opinion systématique que la terre se divisait en cinq zones, dont deux seulement était habitables. Il a le mérite d'avoir recueilli modestement toutes sortes de données utiles et agréables; il expose son sujet avec méthode et d'après un plan général, et son livre est le plus vaste monument géographique de l'antiquité.

Le résumé de Pomponius Méla et la périégèse de Denys n'ajoutent rien aux connaissances géographiques. Pline se contente du rôle de compilateur; il ne prend nul souci de faire concorder les rapports contradictoires ni de ramener les diverses mesures à une seule; il professe un électisme déraisonnable, que déparent en outre les formes scolastiques et poétiques.

Les tables et les itinéraires qui retracent les routes par lesquelles Rome avait enchaîné à sa politique les provinces les plus éloignées jettent beaucoup de lumière sur la géographie ancienne.-

Les découvertes des anciens procédèrent très-lentement, parce qu'elles se faisaient par terre; mais précisément pour cela elles donnaient une plus exacte connaissance des hommes et des pays. La succession des grands empires exerça sur elles moins d'influence qu'on ne le croirait. En laissant de côté les suppositions gratuites et les conjectures, il reste établi que les anciens connaissaient peu les pays placés à l'est de la Germanie; qu'ils ne savaient rien de la Scandinavie, de la Prusse, de la Pologne, de la Russie et des stériles contrées situées sous le pôle arctique; l'Afrique ne leur était connue que dans la partie qui s'étend le long des côtes de la Méditerranée; ils n'allèrent jamais au delà de la côte occidentale du golfe Arabique de l'Asie; ils ignoraient tout ce qui est au delà du Gange et les contrées où erraient les multitudes nomades des Sarmates et des Scythes.

Or, ni les auteurs que nous avons mentionnés plus haut, ni Strabon, ni Pline n'avaient fondé leur géographie sur les mathématiques; car tous négligeaient les travaux entrepris jadis par Hipparque. C'est à Martin de Tyr qu'est dû ce perfectionnement, d'après lequel Ptolémée, au temps des Antonins, rédigea sa 100 ap J. C.
géographie, en s'aidant d'ailleurs des ouvrages conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie et des renseignements recueillis auprès des nombreux commerçants qui fréquentaient cette ville.

On peut concevoir, dans tout point quelconque du sphéroïde terrestre, un plan vertical contenant l'axe autour duquel s'opère

sa rotation. Ce plan s'appelle le méridien d'un lieu, dont on trouve les rapports géométriques à l'aide d'observations astronomiques. Tous les méridiens se coupent en suivant l'axe de rotation qui leur est commun; ce qui fait qu'on peut déterminer la position d'un point quelconque du globe terrestre dès qu'on connaît, sur son méridien local, la distance angulaire de son zénith au pôle le plus rapproché, et l'angle que ce plan forme avec un autre méridien déterminé. Le premier élément donne pour résultat la hauteur du pôle sur l'horizon du lieu, ou la latitude géographique; l'autre s'appelle longitude géographique.

Ptolémée, profitant des travaux pénibles de ses prédécesseurs, adopta ces mesures de latitude et de longitude. Il donna un catalogue des lieux avec leurs positions respectives : bon compilateur, bien que sans génie, il surprend par la quantité des lieux qu'il connaît dans toutes les contrées du monde, et apporte un soin extrême à transcrire les noms indigènes; mais comme il prend pour base les mesures itinéraires des marchands et des navigateurs, il tombe dans des erreurs fréquentes, dessine grossièrement les côtes et n'évalue point la projection. Il ne donne pas moins de vingt degrés d'excédant en longueur à la Méditerranée, et c'était pourtant la mer la mieux connue; et il fait déboucher le Gange à quarante-six degrés au delà du point vrai, ce qui équivaut à un huitième de la circonférence du globe (1). En général, pour ce qui concerne la géographie mathématique des anciens, on peut dire, avec Delambre, « qu'elle n'offre « aucune position sur laquelle on puisse compter. Les latitudes « ne sont pas toujours exactes à un degré près les longitudes « n'auraient pu être fixées à deux degrés près, sans un hasard « assez extraordinaire; les erreurs de trois à quatre degrés « ne sont pas rares dans une même contrée, et il y en a de « bien plus fortes d'un pays à l'autre. La chorographie peut

(1) Pour la géographie mathématique des Arabes, voyez le chapitre XXVII. Ptolémée est très-inexact dans la géographie de l'Italie par sa faute ou par celle des copistes; dans le court passage qui est relatif à la haute Italie il place parmi les villes cénomanes Bergame, Mantoue, Trente, Vérone, qui appartiennent aux Euganéens, aux Léviens, aux Rhétiens, aux Vénètes; il fait naître le Pô près du lac de Côme; la Dora près du lac Pennin, puis il a fait descendre vers le lac de Garde; après l'embouchure du Pô, il met celle de l'Atrianus (le Tartaro?) et il oublie l'Adige; il classe parmi les villes de la Méditerranée Aquilée et Concordia, et Altin et Adria dans la Vénétie; il met à l'occident de la Vénétie les Brennes, nom inconnu qui désigne peut-être les Camuns ou les Brérins, peuplades, sans importance, etc.

« retirer quelque fruit de l'étude des anciens; mais, pour les « positions absolues, il n'y en a pas une seule à laquelle je « voulusse accorder la moindre confiance. »

C'est à Ptolémée que finit la géographie antique, qui, déjà rapetissée par la difficulté de recueillir des notions exactes, était en outre égarée par des idées mythologiques et par des opinions systématiques. Chacun, par vanité nationale, croyait son pays assis au centre de la terre : il en était ainsi du Mérou pour les Indiens, de l'Olympe pour les Grecs, du Midgard pour les Scandinaves, de l'empire du milieu pour les Chinois. A l'entour de ce centre se trouvait distribuée la race civilisée, et au loin les étrangers ou barbares, désignés par des monstres, ours ou singes, géants ou pygmées. A l'occident se trouvaient des pays dotés de toutes sortes de délices, que les Grecs appelaient Hespérides ou fortunés; au septentrion était le royaume des ténèbres, habité par les Cimmériens. Sous terre s'étendait le royaume des morts, autour duquel coulait un océan infranchissable; au-dessus se courbait une voûte solide, où les étoiles étaient attachées, et où les astres guidaient leurs chars. L'imagination de chaque peuple donnait son empreinte à ce ciel et à ces images, selon le caractère qui lui était propre. La terre était figurée au gré de leur caprice, ronde par les uns, cubique par les autres : celui-ci lui donnait la forme d'un cylindre, celui-là d'un disque, un troisième d'une barque.

Les livres étaient l'objet d'un respect d'autant plus grand qu'ils étaient plus rares. Il suffisait qu'une chose fût écrite pour paraître vraie, et elle était répétée de confiance, parce qu'elle avait été dite précédemment. Si l'expérience s'élevait contre elle, au lieu de la démentir, on cherchait à concilier l'une avec l'autre, au risque de blesser la vérité.

Cette diffusion restreinte des écrits faisait que les découvertes antérieures restaient ignorées de ceux qui venaient après; et quand il serait impardonnable aujourd'hui d'entreprendre un travail sans connaître tous ceux qui s'en sont occupés précédemment, le progrès d'une science chez les anciens ne saurait se mesurer par le siècle où vécurent les auteurs, tant on trouve, même dans les plus récents, d'erreurs acceptées ou de vérités ignorées, sur lesquelles d'autres avaient déjà exercé leur jugement (1).

(1) Pline, bibliomane collecteur passionné, semble n'avoir pas eu connaissance des écrits de Strabon.

Comme ensuite les noms étaient tirés de qualités génériques, ils étaient souvent appliqués à différents lieux éloignés l'un de l'autre; de là un nouvel empêchement pour les reconnaître. *Cassitérides* veut dire îles de l'étain; et peut-être cette désignation fut-elle appliquée également à des contrées de l'Inde et à l'Espagne. *Hespérides* signifie occidental; et chaque pays appela ainsi ceux qu'il avait au couchant.

Découverte des moussons.

Une découverte très-importante au temps de Pline fut celle des *moussons* (1), vents réguliers qui soufflent périodiquement dans les mers situées entre l'Afrique et l'Inde une moitié de l'année du sud-ouest et l'autre moitié du sud-est (2). Les anciens n'avaient pas tardé à s'en apercevoir, mais sans en tirer un grand profit ou une règle générale. Hippale, navigateur instruit, ayant observé la constance de ce phénomène, osa s'aventurer sur l'Océan, et donna par son exemple une nouvelle vie au commerce de l'Inde, qui put se faire en dépit des Arabes.

50 de J. C.

Arrien, d'Alexandrie, a décrit ce voyage dans le *Périple de la mer Rouge*, à l'usage des marchands. Les flottes d'Égypte en destination pour l'Inde, partant de Bérénice, sortaient par le détroit de Bab-el-Mandeb, touchaient à Aden, puis gagnaient, en longeant l'Arabie Heureuse, Oana, capitale de l'Hadramaut; de là elles se dirigeaient sur la péninsule du Decan, où elles se fournissaient de mousselines et d'indiennes; faisant alors voile au midi, elles atteignaient Bombay et la côte de Canara, déjà mal famée pour les pirates; puis, du cap Gardafui, elles se dirigeaient sur Mesuril, entrepôt principal du commerce de toutes ces contrées de l'Orient, qui correspond au Mirzou moderne, entre Onore et Barcelor. Trente jours étaient employés à faire ce trajet; puis, lorsque les vents étaient changés, on revenait avant que l'année fût révolue.

Le monopole fut donc envelé aux Arabes, et les Grecs et

(1) Le mot arabe *moussim* signifie époque fixe, saison : c'est le moment où les pèlerins se réunissent pour se rendre à la Mecque. *Moussum* s'emploie pour indiquer l'époque où soufflent les vents réguliers, qui ont un nom particulier dans les différents pays. Il faut les distinguer des vents *alizés*, qui soufflent presque toujours d'Orient dans toute la zone torride et qui sont produits par le mouvement quotidien de la terre sur son axe, auquel mouvement se joint l'action du soleil en sens contraire.

(2) Θαλάσση θρυέραία est le nom que les anciens donnaient à toute la partie occidentale de la mer des Indes, c'est-à-dire aux côtes du Malabar, de la Perse et de l'Arabie.

les Egyptiens purent, en entrant en communication directe avec l'Inde, apprendre à connaître mieux le peuple indien, chez qui le commerce était si avancé que les assurances maritimes se trouvent déjà indiquées dans le code de Manou.

Les premiers prédicateurs de l'Évangile furent portés par le zèle de la vérité jusqu'aux extrémités de la terre; mais ils songeaient à gagner des âmes, et non à recueillir et à transmettre des renseignements. Nous voyons par la *Topographie du monde chrétien*, d'un nommé Cosmas Indicopleustès, écrivain du sixième siècle, qu'il ait ou non fait le voyage de l'Inde par mer, que de son temps les Romains s'avançaient au delà de la côte du Malabar.

Mais les anciens supposaient-ils qu'il existât au delà de notre hémisphère d'autres pays habitables et habités? Tout le monde peut consulter le songe de *Scipion*, où l'orateur romain feint que le héros, ravi au ciel pendant son sommeil, aperçoit notre terre peuplée tout alentour, de telle manière que les hommes sont ici dans une position oblique, là en sens opposé aux autres; mais sur les cinq zones les deux tempérées ont seules des habitants, et se trouvent séparées par la zone torride, barrière infranchissable.

Le ton dogmatique dont un homme qui n'ignorait rien de ce qui était connu de son temps expose cette théorie nous porterait à la croire alors générale, surtout en réfléchissant que Manilius admet positivement l'existence de peuples et de contrées antipodes (1). Mais nous avons appris à ne pas nous étonner de voir que les plus instruits parmi les anciens n'avaient aucune idée de ce qui s'était fait et dit avant eux. Les hommes ne tardèrent certainement pas à se persuader qu'au dehors de leur pays il existait d'autres terres, des climats semblables aux nôtres; et ils les désignèrent par les noms d'Atlantide, de Grande Terre, ou de continent Chronien. Platon, qui en parle expressément, dit avoir recueilli de la bouche de Critias, son aïeul, ce qu'il tenait de Solon, à qui l'avait appris un vieux prêtre égyptien de Saïs : qu'une grande île de forme carrée, appelée Atlantide, avait existé dans l'Océan, au delà des colonnes d'Hercule. Sa longueur était de trois mille stades sur

Atlantide.

(1) . . . . *Terrarum forma rotunda,*
Hanc circum variæ gentes hominum atque ferarum
Aeriæque colunt volucres, etc.
Man., *Astr.*, I.

deux mille de largeur; elle s'étendait vers le midi, et était entourée au nord par des montagnes qui l'emportaient en hauteur et en beauté sur toutes celles qui étaient connues. Elle avait en abondance des fruits, des métaux, des animaux, surtout de l'or et des éléphants. Platon va même jusqu'à exposer le culte, les mœurs, l'ordre civil de cette île, *belle et sainte* dans le principe, mais qui se corrompit tellement par la suite que Jupiter résolut de l'anéantir; à cet effet, il déchaîna les vents, ébranla le sol, et l'île fut engloutie dans une nuit. Le nom d'Atlantide lui-même faisait allusion à des origines divines : on rattacha ensuite à l'Atlantide les origines humaines, et on supposa que de là était venue cette civilisation dont on trouvait les développements dans tous les pays, sans en découvrir nulle part le germe premier. On s'imagina donc que les Atlantides avaient émigré en Égypte, et y avaient porté le culte, les sciences et les arts, qui depuis passèrent dans la Grèce.

Qu'y avait-il de vrai dans tout cela? Ne faut-il voir là qu'une parabole du philosophe poëte, qui, ayant tracé le plan d'une société idéale pour en tirer une leçon morale, voulut cette fois atteindre le même but à l'aide d'une hypothèse géographique? S'il se fondait sur des souvenirs historiques, où était située l'Atlantide? Était-ce dans le désert qui depuis lors n'est plus qu'une plaine de sable encore imprégné de sel aujourd'hui? ou bien entre l'Europe et l'Amérique, où nous rencontrons les Açores? Avait-il eu sous ce nom, des navigateurs phéniciens, quelque révélation de ce monde que nous appelons nouveau, et qui s'offre à nous couvert de ruines non moins antiques ni moins majestueuses que celles de l'Inde et de l'Égypte (1)? Ou bien l'Atlandide s'élevait-elle au sein la Méditerranée jusqu'à ce que, engloutie dans un cataclysme soudain, elle n'a laissé d'autre trace que les hautes chaînes et les plateaux les plus élevés, qui forment aujourd'hui l'Italie et les îles environnantes?

Quoi qu'il en soit, ce continent avait péri; mais lorsque l'idée pythagoricienne sur la sphéricité de la terre se fut propagée, on fut amené par le raisonnement à admettre l'existence de terres antipodes, et de climats correspondants aux nôtres. Quelques-uns, comme Ératosthène, s'étaient aperçus que l'élévation des terres et le ralentissement apparent du soleil quand il approche du tropique, ainsi que l'éloignement des deux passages de cet

(1) *Voy.* la note 1, page 109 du tome I.

astre par le zénith du lieu, devaient tempérer l'ardeur de la zone équatoriale. Géminus, qui vivait du temps de Cicéron, dit que « l'on ne doit pas croire la zone torride inhabitable, puisque certains voyageurs parvenus dans ces pays y ont trouvé des hommes, puisqu'il en est même qui recherchent si les territoires situés au milieu de cette zone n'ont pas une population plus grande que les témoins placés à ses extrémités (1). » Il ajoute que Polybe avait écrit un livre pour démontrer que ces lieux jouissaient d'un air plus tempéré que les bords de cette zone. C'était néanmoins, dans l'opinion dominante, un pays inacessible et inhabité, ou, comme le disent Ovide et Virgile, une bande

Semper sole rubens, et torrida semper ab igne;

ou mieux encore un océan formant une ceinture autour de la terre, et au delà duquel se trouvaient d'autres contrées habitables. Aristote supposait, dans l'hémisphère opposé au nôtre, des groupes isolés; Cratès, les *doubles* Éthiopiens; Strabon et Méla, un autre monde; les pythagoriciens, un *Antichthon;* Cosmas Indicopleustès, une terre transocéanique, encadrant le parallélogramme du monde tel qu'il le concevait.

Les Phéniciens, après la découverte de l'Espagne, franchirent ces colonnes d'Abila et de Calpé, réputées le *non plus ultra* des navigateurs; et ils abordèrent probablement dans les îles atlantiques, dont il resta un souvenir confus et poétique. Au dire d'Aristote, les Carthaginois avaient découvert au delà du détroit une île inhabitée, mais si fertile qu'ils accouraient en foule pour la peupler; émigration que le sénat dut empêcher sous peine capitale. Il est certain que les Grecs plaçaient à l'occident des contrées riantes, ornées de toutes les beautés, où les hommes goûtaient les délices de l'âge d'or et où la terre produisait trois fois par an. Coléon de Samos, poussé par la tempête hors du détroit, raconta des merveilles de Tartesse et de ses habitants. Ces îles de l'Océan acquirent une grande renommée, et on les appela tantôt Atlantides, tantôt Hespérides, tantôt Fortunées, en y rattachant des traditions mythologiques, placées d'abord en Italie, puis en Sicile, en dernier dans la Bétique, et toujours de plus en plus loin, à mesure que de nouveaux pays étaient découverts. Quelquefois ce nom fut appliqué

Iles Fortunées

(1) Ap. PATAV., *Doctr. temp.*, tome III.

aux oasis de l'Afrique ou aux bords fertiles des grandes syrtes, riches en pommes d'or, c'est-à-dire en oranges. Aussi Pline dit avec raison que *la fable vagabonde transporta ce nom en cent lieux divers*. D'autres mythologies plaçaient également à l'occident un pays de félicité : telle était pour les Indiens *Isapoura* ou la *Sueta duipa*, île blanche du couchant (1); pour les Perses, la montagne Asbouri, au pied de laquelle se couche le soleil, et dont les peuples germaniques firent le mont Asbourg ou Asgard, qu'ils vinrent peut-être chercher en Europe, et qu'ils finirent par transporter au ciel, ne la rencontrant pas sur la terre. Confucius lui-même place le paradis à l'occident, comme le firent les Grecs à l'égard de leur Élysée.

Ce n'est donc là peut-être qu'un débris des connaissances primitives qui aurait survécu à un grand cataclysme, et qui se trouverait en rapport avec ces autres croyances d'après lesquelles les Hyperboréens, c'est-à-dire les Septentrionaux, auraient joui d'une sagesse et d'une félicité sans égale. Il est certain qu'à mesure que de nouveaux pays étaient découverts à l'occident il fallait que les Européens refoulassent plus loin ces îles océaniques : ce qui indique pourtant qu'on avait sur elles des notions positives, c'est le projet de Sertorius d'y transporter son indépendance.

Cependant l'Europe avait changé de face, et le système des communications s'était modifié. La grande migration des barbares put faire connaître les noms des pays d'où ils venaient; mais elle fut un obstacle à de nouvelles recherches et à des descriptions scientifiques. En Orient, la religion prêchée par Mahomet avait donné l'impulsion aux Arabes, en les lançant sur le monde antique pour le renverser. Bientôt ils eurent étendu leurs conquêtes de la Syrie à la mer Caspienne, du centre de l'Afrique à l'Espagne et à l'Inde. Ils donnèrent alors un plus grand essor au commerce, leur occupation originaire; peu exprimentés dans la navigation, ils le faisaieat par terre; ils allaient de l'Égypte et de la Barbarie au centre de l'Afrique pour y acheter des nègres, de l'ivoire, de la poudre d'or; par la Perse dans le Cachemire et dans l'Inde; par le Kashgar et la Tartarie à la Chine; enfin, par l'Arménie et le long des plages

Voyages des Arabes.

(1) L'île Blanche reçoit dans les mythes indiens les épithètes de *grita*, resplendissante; *teja*, splendide; *canta*, brillante; *cirna*, éblouissante; *schira*, lactée; *padma*, fleur, etc.

occidentales de la mer Caspienne à Astrakhan, au milieu des Bulgares et des Russes : ils restèrent pendant plusieurs siècles les seuls intermédiaires du commerce dans le monde entier.

D'autres voyagaient comme missionnaires ou pour visiter leurs coreligionnaires. Vers la moitié du neuvième siècle Jula l'interprète fut envoyé par le khalife Vatek à la recherche des contrées hyperboréennes, habitées par les peuples Gog et Magog que cite le Coran. Après avoir reconnu la côte occidentale de la mer Caspienne, Jula se dirigea vers l'orient, puis vers le midi du côté de Samarcande, et de là revint à Bagdad. Vers le même temps, deux aventuriers, Wahab et Abouzaïd, s'étant transportés en 851.
Chine, fournirent des renseignements sur ce peuple si étrange, et nous savons par eux qu'un cadi musulman résidait à Can-fou, indice de relations fréquentes entre les deux peuples. La description des contrées du centre de l'Asie qui nous a été laissée par les musulmans est encore la plus étendue que nous possédions, de même qu'ils nous procurèrent les premières notions détaillées au sujet des Russes; et il y a beaucoup de motifs pour croire qu'ils étaient en communication avec la Baltique et la Scandinavie. Ils pénétrèrent en Afrique sur la côte méridionale jusqu'au cap Bojador, et dans le centre jusqu'au Nil des Nègres (*Niger*), où ils fondèrent des colonies et des royaumes. Ils ne s'aventurèrent que par hasard dans l'Atlantique, comme il arriva aux Almagrourin.

En 921 le calife Moctader dépêcha Ahmed, fils de Foz-lan, en qualité d'ambassadeur auprès du roi des Bulgares, sur les rives du Volga, pour instruire ce prince dans la religion musulmane. D'autres voyageurs prirent la route du nord, et nous ont laissé des relations qui vont jusqu'au huitième siècle, mais qui sont pleines de miracles et dépourvues de chronologie; d'autres enfin se rendaient par terre de Samarcande à Can-fou et en Chine; ils citent le thé, l'eau-de-vie et la porcelaine. On dit que peu après l'an 1000 huit musulmans de Lisbonne, dits Almagrourin ou errants, s'étant éloignés de terre, aperçurent, au bout de onze jours de navigation, des îles qu'ils nommèrent *Azores* à cause des nombreux *autours* qu'ils y trouvèrent. Les califes faisaient lever des cartes des pays conquis, et Al-Mamoun fit mesurer, en 833, par les frères Beni-Schaker, un degré de latitude dans le désert de Sandjar, entre Raca et Palmyre.

Nous possédons les voyages de Massoudi, de El-Estakry, de Ibn-Haucal. Le premier visita les rives de la mer Caspienne

et l'île de Madagascar, les provinces de l'Espagne et les vallées de l'Indus; il admira le commerce actif que faisaient ses coreligionnaires sur les côtes de Guzarate, dans le golfe de Camboge, et au Malabar; il débarqua à Ceylan; il vit dans les sables du Séjestan les premiers moulins à vent dont l'histoire fasse mention. Ibn-Haucal, dont nous avons invoqué le témoignage à propos de la Sicile, longea les côtes de l'Inde sans pouvoir pénétrer dans les contrées du Gange, dont l'accès était défendu aux musulmans avant la conquête du Gaznévide; aussi les Arabes regardaient-ils comme inhabitées et désertes ces contrées, qui forment aujourd'hui la principale richesse de l'Angleterre. Albmouny y pénétra avec l'armée conquérante; il décrit le soin jaloux avec lequel les Indiens dérobaient leur savoir dans les vallées vierges de Cachemire et de Bénarès, la haute opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, le mépris qu'ils professaient pour les autres nations, leur défiance envers les étrangers, à l'exception des Hébreux, qui jouissaient du privilége du commerce.

Le principal témoignage que nous ayons de leurs connais-
1153. sances est celui d'Édrisi, qui écrivit, par ordre de Roger de Sicile, les *Pérégrinations d'un curieux allant explorer les merveilles du monde*, ouvrage dans lequel il explique les indications d'un globe de huit cents marcs d'argent que ce roi avait fait exécuter. Édrisi distribue dans un ordre nouveau et bizarre les connaissances acquises par sa nation, qui était le principal agent du commerce à cette époque. Il partage le monde en sept climats, de l'équateur au septentrion, et chaque climat en onze parties égales à l'aide de lignes perpendiculaires; d'où résultent soixante-dix-sept carrés analogues à ceux qui sont produits sur le planisphère par l'intersection des méridiens avec les parallèles; il décrit ces divisions l'une après l'autre, depuis la côte occidentale de l'Afrique moyenne jusqu'au nord-est de l'Asie, méthode déraisonnable et incommode. Selon Édrisi la partie septentrionale du globe est seule habitée; la partie méridionale est située dans la zone inférieure de l'orbite du soleil et inhabitable à cause de la chaleur excessive qui y règne; les eaux s'y dessèchent, et aucun être vivant n'y peut séjourner. L'Océan est semblable à une ceinture enveloppant sans interruption la moitié de notre globe qui apparaît au-dessus des ondes comme un œuf plongé dans de l'eau contenue dans une coupe. Ismaël Aboul-Féda, prince ayoubite, qui, en 1342, commença à régner en Syrie, à Hamath sur l'Oronte, écrivit aussi *el Takuim*

al boldan, ou la vraie situation des pays : c'est une géographie divisée par tableaux, selon les climats, les longitudes et les latitudes; bien que l'ouvrage ne fût pas en tout satisfaisant, c'était le meilleur qui eût paru jusque-là.

Parmi les voyageurs arabes, le cheïk Ibn Batouta de Tanger,
dont il ne reste par malheur que l'extrait d'un abrégé (1), mé-
rite une mention particulière. Comme il visitait à Alexandrie le
savant iman Borhan-Oddin, celui-ci lui dit : « Puisque vous
aimez à voyager, vous devriez aller saluer mon frère Farid-
Oddin dans l'Inde ; dans le Sindhya, mon frère Oddin-Ibn-Za-
charia; en Chine, mon frère Borhan-Oddin. » Il part donc, 1324.
afin de connaître jusqu'à quel point s'est étendu l'islamisme,
traverse l'Égypte jusqu'aux confins de la Nubie, vénère à Gaza
les tombeaux des patriarches, voit les bains de Tibériade, les
forteresses des Assassins ismaélites, les ermitages du Liban,
les magnificences de Baalbek, de Damas et de Bassora; il par-
court l'Irak, le pays des Kurdes, visite les sanctuaires de Mé-
dine et de la Mecque, d'où il passe par l'Yémen à Aden, dans
l'Abyssinie, au Zanguebar, à Ormus, dans le Fars : il revoit la
Mecque, puis le Caire, Jérusalem, la Natolie, Erzeroum, aidé
partout de l'hospitalité des Turcomans. Il gagne alors la mer
Noire, et s'avance parmi les Tartares jusqu'au Volga, d'où il
revient à Constantinople. De là il repart pour Astrakhan ; puis
il se rend à Kharizm et à Bokhara, récemment dévastée par
Gengiskhan; à Samarcande, à Balkh, détruite aussi par le con-
quérant, comme Kandahar et Kaboul; puis il s'embarque sur le
Sind pour Lahari, d'où il gagne Moultan, capitale du Sin-
dhya. Delhi était la plus grande ville de l'islam en Orient; mais
elle se trouvait dépeuplée par la cruauté du Turc Mohammed,
qui pourtant combla de présents le voyageur, et lui donna la
charge de cadi. Devenu suspect au sultan, après avoir conjuré
le péril à force d'oraisons, il renonce à tout, se fait fakir, et se
laisse envoyer comme ambassadeur à l'empereur de la Chine,
qui avait demandé la faculté de bâtir des temples à ses idoles
sur le territoire soumis aux musulmans.

Ibn Batouta fut chargé de lui porter un refus, et courut de

(1) Un manuscrit complet des voyages d'Ibn Batouta a été trouvé à Constantine, et se publie à Paris, aux frais de la Société asiatique, avec une traduction française par MM. de Frémery et Sanguinetti. Les deux premiers volumes de cet important ouvrage ont déjà paru. *Voyez* la note A, à la fin de ce volume.

terribles aventures; il vit l'Inde, le Malabar, Calicut, d'où il s'embarqua pour la Chine sur les énormes jonques de cet empire; mais un ouragan détruisit les présents qu'il portait au fils du ciel. N'osant alors retourner chez le souverain de Delhi, il s'achemina vers les Maldives, où il obtint de grands honneurs : ayant ensuite fait voile vers Coromandel, la tempête le poussa à Ceylan, où il vénéra les traces d'Adam et d'Ève; car le but principal du dévot musulman était de visiter tous les lieux renommés par des traditions sacrées, tous les sanctuaires et les tombes des saints imans. De nouveaux désastres l'atteignirent dans son trajet à Coromandel et à Calicut; il passa de là au Bengale, le pays le plus fertile qu'il eût vu. Il atteignit Sumatra, puis la Chine, dont la civilisation l'étonna, et où il rencontrait dans chaque ville des marchands musulmans avec juge et cheïk, et dans quelques-unes des mosquées.

1348. De retour par Calicut, Ormus, la Perse et la Syrie, il accomplit son troisième pèlerinage à la Mecque; puis il regagna sa patrie. Mais, incapable de supporter le repos, il va en Espagne, passe de là à Maroc, se dirige vers les contrées du Niger à travers le grand désert, atteint Tombouctou, et finit par aller fixer sa résidence à Fez.

Une foule de miracles accompagnèrent, du reste, ce voyage dévot : Ibn Batouta vit dans le golfe Persique une tête de poisson qui ressemblait à une colline, dont les yeux étaient comme des portes; on entrait par l'un et l'on sortait par l'autre. Dans le pays des Cinq-Montagnes, une ville tout entière passa devant lui, et le haut des toits laissait une longue traînée de fumée, comme aujourd'hui les locomotives sur nos chemins de fer. Vers la Chine, il trouve les *Ioghis*, qui vivent sans manger, et tuent les hommes d'un seul regard. En Chine, il entend parler de la grande muraille Og-Magog.

Benjamin de Tudèle, juif de la Navarre, donna une relation des merveilles du midi de l'Europe, de la Palestine, de l'Inde, de l'Éthiopie, de l'Égypte, qu'il visita à la manière d'Ibn Batouta, en recherchant les traces de la religion mosaïque. Mais on reconnaît à de nombreux indices que, loin d'avoir vu tous les pays qu'il décrit, il se borne souvent à reproduire avec crédulité ce qui lui a été rapporté.

Les Scandinaves, qui, peu connus des anciens, étaient destinés à devancer les modernes dans les découvertes occidentales, furent plus aventureux dans leurs courses. Nous avons

rendu compte ailleurs des relations de deux voyageurs Other, Norwégien, et Wulsftan, qui poussèrent leurs excursions au nord jusqu'à la mer Blanche, au delà de la Baltique et de l'Estlande, ou Russie moderne (1).

En 861, des Normands trouvèrent par hasard les îles Færoë; et d'autres qui s'y dirigeaient ensuite furent jetés par la tempête sur la côte orientale de l'Islande. Celle-ci était déjà, dès le septième siècle, fréquentée par les corsaires : les Normands, apprenant alors à la mieux connaître, s'y établirent, et en 893. firent l'asile de la civilisation, qui périssait en Europe. Ils eurent bientôt conquis les Hébrides, qu'ils appelèrent îles Méridionales (*Suder-eyer*), avec celles de Man, et les réunirent en un royaume, sous un seul évêque. Ils occupèrent ensuite les îles Shetland, qui dépendaient des Orcades, et en chassèrent les Pètes ou Papes.

De l'Islande ils poussèrent vers l'occident, où Gund-Biorn Groënland. découvrit un vaste pays dans lequel se transporta Éric Rauda, noble norwégien, banni pour meurtre, qui y trouva d'énormes 1001. glaces flottantes. Ce pays, qu'on appela Groënland, c'est-à-dire *terre verte*, à cause de son aspect verdoyant, fut dépeuplé par la peste noire. Les glaces mirent obstacle à de nouvelles communications avec les côtes jusqu'en 1721, époque à laquelle une nouvelle colonie y fut fondée.

On prétend que les Normands continuèrent leurs courses, et que Biorn, venant visiter son père dans le Groënland, fut poussé par la tempête au sud-ouest, où il reconnut à une grande distance une plaine couverte de bois. Leif, fils d'Éric Rauda, étant allé explorer cette terre, toucha d'abord à une île rocheuse qu'il appela Elleland, puis à un pays bas et boisé, auquel il donna le nom de Markland. En poursuivant sa route, il parvint à un fleuve aux bords riants ombragés d'arbres fruitiers, au climat délicieux, aux fertiles alentours, où la pêche du saumon était extrêmement abondante. Il en remonta le cours jusqu'au lac où ce fleuve prend sa source, et y passa l'hiver avec ses compagnons. Ils y acquirent la certitude que dans le jour le plus court le soleil restait huit heures sur l'horizon, ce qui indique qu'ils se trouvaient sous le 49e parallèle (2). Quelques

(1) Tome IX, page 67. *Voyez* aussi la note B, à la fin de ce volume.

(2) Ainsi s'exprime le *Heimskringla* de Snorrus Stucleson. Ce pays correspondait selon cet auteur à Gaspè sur la rive méridionale de Saint-Laurent. Les missionnaires chrétiens qui y abordèrent dans le seizième siècle trouvèrent

grappes de raisin sauvage qui s'offrirent à eux leur firent désigner le pays sous le nom de Vinland, et ils appelèrent les naturels Krelings ou Pygmées, à cause de leur petite stature. Après en avoir tué quelques-uns, ils se virent assaillis par la tribu entière, avec laquelle ils entamèrent ensuite des relations amicales en achetant des pelleteries, ce qui fit prospérer la colonie. Éric, évêque du Groënland, y porta le christianisme.

Les relations de ces voyages offrent un air de vérité tel qu'on ne saurait guère en récuser le témoignage. Il en résulterait que le Vinland aurait fait partie soit de Terre-Neuve, soit du continent américain.

Deux frères Zéno, nobles vénitiens au service d'un prince des îles Færoë, visitèrent toutes les terres découvertes par les Scandinaves, et en dessinèrent une carte. On y voit l'Islande et au midi de cette terre une île d'une grande étendue, entourée de plusieurs autres plus petites avec le nom de Frisland, c'est-à-dire îles Færoë; au nord, la peninsule du Groënland, dans laquelle Nicolas Zéno trouva un couvent de dominicains, chauffé par les eaux d'une source bouillante, grâce à laquelle le jardin des religieux verdoyait au milieu des glaces. On venait de la Suède, de la Norwége et de l'Islande trafiquer avec ses moines, qui donnaient des poissons et des fourrures en échange du grain, des étoffes de laine, du bois à brûler et de toutes sortes d'ustensiles qu'on leur apportait. Peut-être ces détails et d'autres encore sont-ils des embellissements ajoutés par l'éditeur subséquent; mais il est certain que le lieu indiqué sur la carte ne correspond pas à la colonie du Groënland.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les frères Zéno placèrent à plus de *mille milles* à l'ouest de ce Frisland et au midi du Groënland deux côtes nommées l'Estotiland et Drocée. Or, on raconte qu'un navire pêcheur des îles Færoë, poussé vers l'ouest, et jeté, après un long chemin, sur une île appelée Estotiland, y trouva une ville, un roi, une bibliothèque et un in-

qu'on y vénérait la croix et qu'on y conservait le souvenir d'un saint homme qui, à l'aide de ce signe, avait délivré le pays d'une affreuse contagion. Il faut lire un mémoire de M. Rafn de Copenhague, inséré dans le *Niles Register* (novembre 1828), sur les voyages entrepris par les Européens dans l'Amérique septentrionale avant Colomb. En 1824 on découvrit sur la côte occidentale du Groënland à 73°de lat. nord, une inscription que l'on prétendait être runique et dont voici la traduction : *Erling Sigvalson, Biorne Hordeson et Euside élevèrent cet amas de pierre et balayèrent ce lieu le samedi avant le gagnday* (le 25 avril) 1135.

terprète sachant le latin, ce qui permit aux Scandinaves d'apprendre la langue du pays. Les habitants de cette île, moins grande que l'Islande, mais plus fertile, faisaient avec le Groënland le trafic de poix, de peaux et de soufre. Comme on n'y connaissait pas l'usage de la boussole, les naufragés, qui savaient s'en servir, furent chargés par le roi de diriger une expédition dans un pays situé au midi et appelé Drocée. Là ils furent assaillis par des cannibales et dévorés tous, à l'exception d'un seul, qui fut épargné pour son habileté merveilleuse à pêcher. Il put ainsi reconnaître le pays, et le trouva aussi grand qu'un nouveau monde. Les habitants allaient nus et mangeaient leurs prisonniers; mais au sud-ouest il s'en trouvait d'autres plus civilisés, qui connaissaient l'usage des métaux précieux, et possédaient des ville et des temples, où ils offraient des victimes humaines.

Tel fut le récit du pêcheur quand il revit son île natale. Le prince qui y régnait tenta de faire explorer les pays indiqués; mais les tempêtes firent renoncer à cette expédition : on ignore si elle fut renouvelée.

Cette narration est-elle sincère? On est porté à le croire, malgré les fables dont elle est entremêlée; elle prouve, du moins, que les septentrionaux ne cessaient de diriger leurs regards et leur navigation vers le nord-ouest. En la supposant vraie, Estotiland (*East-out-Land*, terre orientale extérieure) correspondrait à Terre-Neuve, Drocée à la Nouvelle-Écosse et à la Nouvelle-Angleterre, de même que le peuple plus policé dont il y est fait mention ne pourrait être que celui du Mexique ou de la Floride.

Ces découvertes, qui dans ces dernières années ont exercé la laborieuse patience des antiquaires du Nord (1), auraient de-

(1) La Société des antiquaires du Nord, établie à Copenhague, s'est occupée principalement de revendiquer pour les Normands la découverte de l'Amérique septentrionale, et de démonter que Colomb ne se décida à son voyage qu'après avoir visité l'Islande en 1477, et y avoir entendu parler des découvertes des Scandinaves. Le volume qu'ils ont publié sous le titre de *Antiquitates americanæ, sive Scriptores septentrionales rerum ante-columbianarum in America* (XL, et 486 pages in-4°, avec 8 *fac-simile*, 4 cartes et 6 autres gravures), contient notamment les chapitres suivants :

I. Relations sur le pays dit Vinland, écrites dans le onzième siècle par Adam de Brême, qui les avait recueillies de la bouche de Sven Estridson, roi de Danemark, et d'autres Danois, imprimées plus correctement que dans les éditions précédentes, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne.

vancé de quelques siècles la reconnaissance de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, elles restèrent ignorées des autres Européens dans le moyen âge. Les calamités de l'invasion, puis les guerres nationales, enfin le morcellement féodal empêchèrent les communications de peuple à peuple : les corsaires n'avaient en vue que le pillage; les missionnaires, en pénétrant au loin pour conquérir à la civilisation des peuples inconnus, se proposaient des fins plus sublimes que la science; ils apportèrent pourtant quelquefois des renseignements dont le roi Alfred doit avoir tiré parti, surtout en décrivant le pays des Slaves (1). La Baltique était si peu connue dans le onzième siècle qu'Adam de Brême doutait que l'on pût passer par mer en Russie, et comptait parmi les îles la Courlande et l'Esthonie. Mais quelques navigateurs brémois, poussés par la tempête sur les côtes de la

II. Relation du Vinland, écrite par Arc Frode dans le même siècle ou dans le suivant.

III. Relation du même sur Arc Marson, fameux chef d'Islande et son parent, qui, vers 983, fut poussé sur les côtes d'un pays d'Amérique, près du Vinland, nommé Hvitramanaland ou Grande-Islande; les habitants de ce pays, d'origine islandaise, s'étant pris d'affection pour lui, ne le laissèrent pas repartir.

IV. Anciens récits sur Biörn Asbrandson, qui, en 999, toucha le littoral américain, où, retenu aussi par les indigènes, il se fit chef du pays, et y vécut près de trente ans.

V. Documents sur Gudleif Gudlögson, navigateur islandais, qui fut poussé, en 1027, sur la même côte, et sauvé par son compatriote Biörn Asbrandson.

VI. Passages divers, concernant l'Amérique, dans les annales d'Islande du moyen âge, comme détails écrits par des contemporains, sur le voyage de l'évêque Érik dans le Vinland, en 1121; sur la découverte d'autres pays dans l'océan Occidental, faite par les Islandais, en 1285; sur les voyages de commerce entrepris par l'ancienne colonie du Groënland au pays de Markland, en Amérique, en 1347.

VII. Anciens renseignements sur les pays septentrionaux du Groënland et de l'Amérique, visités principalement par les habitants du Nord pour la pêche et la chasse, entre autres description curieuse d'un voyage de découvertes faites par quelques prêtres de l'évêque de Gardar dans le Groënland, en 1266, à travers les détroits de Lancastre et de Barrow, jusqu'aux pays qui n'ont été connus que dans ces dernières années. Une observation faite par ces anciens voyageurs donne la trace de leur chemin.

VIII. Extraits d'anciens traités géographiques islandais, avec une esquisse représentant la terre divisée en quatre parties habitées.

IX. Ancien poëme des îles Færoë, où il est fait mention du Vinland.

Les différents ouvrages publiés sur cette matière ont été résumés par Charles-Christian Rafn, secrétaire de cette société, dans un Mémoire qui a été inséré dans le Recueil de ses actes.

(1) *Voy.* tome IX, pag. 160 et suivantes.

Livonie, apprirent à connaître entièrement cette mer, tandis que d'autres, sur les traces des Permiens et des Varègues, parvenaient jusque dans la Tartarie.

Des itinéraires étaient dressés pour la commodité du grand nombre de chrétiens que la dévotion attirait à Jérusalem, et l'on y reproduisait les notions recueillies sur l'Inde et sur l'Égypte. Le plus ancien de ces itinéraires est attribué à Adaman, abbé d'Ione, qui le recueillit de la bouche de saint Arculf. Villibald, premier évêque d'Eichstadt, décrivit le pèlerinage que lui-même avait fait en Palestine à travers l'Italie, en passant par Chypre. Deux siècles après, Adam de Brême en donna un exposé plus clair, où, le premier, il décrit l'intérieur de la Suède et de la Russie. Mais un voyage qui n'aurait pas été embelli de récits merveilleux aurait paru trivial; en conséquence, ou on les inventait, ou on les adoptait sans critique ni mesure. Dicuil, moine irlandais, rédigea, en 825, un abrégé *De mensura orbis terræ*, composé d'extraits de géographes anciens accompagnés des propres observations de l'auteur et de détails tirés des voyageurs récents et particulièrement de la relation d'un fidèle qui avait visité l'Égypte.

Les connaissances et en même temps les fables s'accrurent avec les croisades, pendant lesquelles le témoignage des Arabes qui avaient visité des pays inaccessibles aux Européens vint s'ajouter à l'expérience journalière.

Nous avons, dans le cours de notre récit, fait mention d'autres voyageurs, appartenant pour la plupart à l'Italie. Tels furent les religieux envoyés à plusieurs reprises par les papes vers les princes tartares, Asselin, Jean Duplan de Carpin, Rubruquis (1). Il y a beaucoup d'inexactitude dans ce qu'a écrit le bienheureux Odéric de Pordenone. Mais quand il arrive au Malabar, il y signale le poivre, il décrit les superstitions indiennes, la vénération des habitants pour les bœufs, le sacrifice des veuves sur le bûcher, l'abstinence du vin que s'imposent les hommes, les cérémonies pompeuses et sanguinaires de Djaggernat (*Jagernaut*), où cinq cents personnes s'immolent volontairement chaque année. De même que Rubruquis n'omettait pas d'indiquer que l'écriture chinoise comprend dans une seule figure plusieurs lettres formant un mot, Odéric signala les deux caractères de la beauté chinoise, des doigts longs qui se replient,

(1) *Voy.* liv. XII, chap. 17.

des pieds courts et minces. Dans le Thibet il est le premier qui ait parlé du grand lama, *pape des Orientaux*.

Dès 1288, Jean de Monte-Corvino, envoyé dans ces contrées par Nicolas IV pour y exercer l'apostolat, avait pénétré jusqu'à Pékin. Après avoir vu en Perse la cour d'Argoun, il passa dans l'Inde, où il baptisa quelques néophytes; puis, entrant dans le Cathay, c'est-à-dire dans la Chine septentrionale, il présenta au grand khan des lettres du pape qui l'invitaient à se faire chrétien. Bien que le résultat ne fût pas heureux, il n'en continua pas moins à prêcher pendant onze ans; puis un aide lui arriva dans la personne d'Arnold de Cologne, moine franciscain; alors, catéchisant avec lui et achetant des enfants, il s'appliqua à augmenter le troupeau du Christ et à convertir les nestoriens. Il traduisit en mongol les Psaumes et le Nouveau Testament, et fonda deux églises dans le voisinage de la cour, ainsi qu'une chapelle près de la chambre même du grand khan.

Ricoldo de Montecroce, frère prêcheur florentin, parcourut l'Asie pour convertir les Sarrasins à la foi, et décrivit leurs mœurs et leurs sectes. Il mourut dans le convent de Sainte-Marie Nouvelle en 1309 (1).

Le Vénitien Nicolas Conti vint en 1449 demander l'absolution au pape Eugène IV, pour avoir renié la foi; et le pape la lui accorda à condition qu'il remettrait au célèbre Poggio un récit exact de son voyage. Il nous apprend que, parti de Damas, il traversa le désert de Ragdod, s'embarqua sur l'Euphrate pour Ormus, d'où il gagna Cambaia, observant tout avec attention et finesse. Revenu en 1444 dans sa patrie, qu'il avait quittée en 1419, il conserva des relations avec la Perse, mais seulement dans des vues commerciales, sans songer aux intérêts de la science (2).

Le Génois Jérôme de Saint-Étienne s'achemina aussi vers les Indes à la fin de ce siècle pour des spéculations de commerce. Passant par le Caire et traversant la mer Rouge, il visita Calicut, Ceylan, Coromandel, et arriva au Pégu, où il vendit avec perte ses marchandises au roi.

Si nous nous en rapportons à Boccace (3), le célèbre astrologue Génois Andalon de Néro parcourut presque le monde

(1) PP. Quetif et Écard, *Scriptores*, etc.

(2) Poggio, *De varietate fortunæ*.

(3) *Généalog. des dieux*, liv. XV.

entier; mais nous ne savons rien de plus de lui. Jean Colonna, au dire de Pétarque (1), contraint de s'exiler par suite de ses démêlés avec Boniface VIII, voyagea dans des pays très-éloignés : « Après avoir franchi, lui dit-il, les confins de notre « zone habitable, traversé l'Océan, tu serais arrivé aux *anti-« podes;* la goutte ne t'a pas surpris en Perse, ni dans l'A-« rabie, ni en Égypte, où tu es allé pour te récréer, absolu-« ment comme tu irais dans une de tes maisons de plaisance. »

Le plus illustre de ces voyageurs fut Marco Polo, véritable créateur de la géographie moderne de l'Asie. Nous avons parlé ailleurs en détail de ce fin observateur (2), qui jamais ne ment, bien qu'il se trompe quelquefois, et qu'il rapporte sans les entendre, comme il est arrivé à Hérodote, certains faits que l'avenir s'est chargé d'expliquer. Il pénétra dans l'intérieur de la Chine, connut le Japon, et personne n'eut de plus grandes facilités pour examiner ces pays mystérieux. Avec quel étonnement ses contemporains devaient-ils écouter ce qu'il racontait de cette cour étrange de Koubilaï-Khan et de la bizarre civilisation de ces pays inconnus d'où venaient les pierreries, les porcelaines, les épices, et de ces peuples au nom desquels tremblait le monde! aussi ses descriptions furent-elles à coup sûr non-seulement une source d'idées nouvelles pour les Européens, qu'elles initiaient aux créations de l'imagination asiatique, mais encore un stimulant puissant aux découvertes du quinzième siècle.

En 1374, Luchin Tarigo partit de Caffa sur une flûte armée, en compagnie d'autres pauvres aventuriers génois. Arrivés au Tanaïs, ils le remontèrent jusqu'au point où il n'est plus éloigné que de soixante verstes du Volga. Traînant alors leur flûte à travers cet espace, ils se rembarquèrent sur l'autre fleuve, et gagnèrent la mer Caspienne, où ils s'enrichirent au métier de corsaires; puis ils revinrent par terre dans leur pays (3).

En 1423, Bertrand de la Brocquière, après avoir traversé toute l'Asie occidentale et l'Europe orientale, se présenta au duc de Bourgogne vêtu à la manière des Levantins, avec son cheval, compagnon de ses fatigues dans son excursion poétique.

L'Anglais Jean Mandeville dit avoir erré pendant trente quatre

(1) *Ep. fam.* liv. VI, 3.
(2) *Voy.* tom. XI, ch. 14.
(3) GRABERG, *Annales de géog. et de statist.*, janvier 1803.

ans, tantôt au service du soudan d'Égypte, tantôt au service du grand khan du Cathay; mais tout porte à croire que Mandeville n'alla pas plus loin que la Palestine. Des mers de sable où s'engouffrent des rivières de rochers; des nations de pygmées; des îles de géants; un agneau né dans une citrouille, telles sont les beautés poétiques dont il orne ses récits; il nous apprend que les diamants trempés dans la rosée de mai acquièrent des proportions énormes. Enfin il exagère les pompeux récits de ses prédecesseurs, ce qui ne l'empêcha pas d'être cru de ses contemporains. Quand il mourut, on grava une épitaphe brillante sur son tombeau, et on conserve précieusement ses bottes, avec lesquelles il avait accompli ses prétendus voyages. Nous ferons seulement remarquer qu'il affirme que toute la terre est habitée et habitable, et qu'on en peut faire le tour (1). Mais il
1403-1406. en est tout autrement de Ruy-Gonzalès de Clavijo (2), qui, envoyé comme ambassadeur à Tamerlan par le roi Henri de Castille, écrivit son voyage jusqu'à Samarcande. Il signale, entre autres choses, le système des postes et les caravansérails capables de contenir de cent à deux cents chevaux, et établis à une journée l'un de l'autre. Les courriers de Tamerlan y changeaient de chevaux, et pouvaient même mettre en réquisition ceux de tout individu qui se trouvait sur leur route, sans s'inquiéter d'autre chose que d'accélérer leur course à tout prix.

Le soldat allemand Schiltberger, demeuré prisonnier des Turcs lorsqu'ils défirent l'armée de Sigismond de Hongrie, suivit en Asie l'armée de Bajazet et ensuite celle de Tamerlan, vit avec le prince Zegra la Grande-Tartarie jusque dans le voisinage de la Sibérie, et recueillit, durant les trente années que dura son exil, des renseignements sur les mœurs et sur les gestes de ces peuples (3).

Le grand historien Mirkhond a laissé la relation d'une ambassade envoyée en Chine par Mirza Schah-Rok, roi de Perse, en chargeant les personnes désignées à cet effet de décrire et de dessiner tout ce qui s'offrirait de remarquable. Bien que ce récit ne réponde qu'imparfaitement à ces vues, on y trouve en

(1) *That men may environe alle the erthe of alle the world, as wel undre as nboven, and turnen agen to his contree that hadde companye and skipppung and conduit; and alle weges he scholde synde men landes, and yles as wel as in thes contre.*

(2) Voir la note C, à la fin du volume.

(3) Tome XII, page 65.

résultat tout ce que l'on savait alors de la Chine. Les envoyés persans y entrèrent par le plateau de Boukhara et le désert de Cobi. Comme ils approchaient de Sochéou, première ville de l'empire, les gens du pays vinrent au-devant d'eux, élevèrent dans le désert des huttes, des tentes et des cabanes, et leur fournirent des poulets et des fruits dans de la porcelaine. Ils furent tous ensuite traités constamment avec magnificence, bien qu'ils ne fussent pas moins de huit cent soixante, et ils eurent à s'étonner de la civilisation de cet empire, de la politesse, de l'industrie, de l'ordre qui y régnaient; mais ils furent dégoûtés de voir des pourceaux errer par les rues, et leur chair vendue dans les boucheries. Cambalou (Pékin) dépassa leur attente par la magnificence de ses édifices, son immense population, le talent des musiciens, l'abondance de l'or et l'adresse extrême des jongleurs. Ni eux ni Marco-Polo ne font mention de la 1488.
grande muraille de la Chine.

Les Vénitiens firent d'autres voyages en Asie pour y nouer des relations diplomatiques. Josaphat Barbaro, envoyé en 1473.
Perse, s'y achemina par terre en traversant la petite Arménie, exposé aux attaques des bandes de maraudeurs, qui tuèrent ses compagnons et le blessèrent lui-même. Ayant enfin gagné Tauris, il y reçut le meilleur accueil de Ouzoun-Haçan. Lorsque ce prince eut cessé de vivre, le vieux Barbaro revint par Alep avec les caravanes, et écrivit sa relation en homme d'esprit et d'un sens droit.

Deux autres ambassadeurs arrivaient en Perse dans le même temps : Léopold Bettoni par Trébizonde, et Ambroise Contarini par le nord. Ce dernier retraça son voyage par la Pologne, Caffa, la Colchide, le Phase, puis la Géorgie et la Mingrélie, enfin l'Arménie. Ayant trouvé le sophi de Perse à Ispahan, il y demeura tout l'hiver, occupé à recueillir les meilleurs renseignements sur le pays; et il les rapportait dans sa patrie par la même voie, quand les Turcs, qui s'étaient emparés de Caffa, l'obligèrent de traverser la Moscovie. Partant donc de Derbend sur la mer Caspienne, il gagna Astrakhan, et à travers les misères d'un pays sauvage il arriva à Moscou; le grand prince de cette ville lui fournit de l'argent pour le compte de sa patrie, où il rentra en 1476.

On a voulu établir dernièrement qu'un nommé Cousin, de Dieppe, pays célèbre pour ses navigateurs dans le quatorzième et le quinzième siècle, stimulé par les conjectures de son com-

patriote Déchaliers, que les Normands regardent comme le fondateur de la science hydrographique, avait entrepris un long voyage, et découvert en 1488 l'embouchure de la rivière des Amazones, d'où il serait revenu l'année suivante en touchant l'Afrique (1); mais ce sont là des conjectures qui ne reposent sur rien de positif.

Cartes. Les premières cartes géographiques (2) sont attribuées en Grèce à Anaximandre, disciple de Thalès. On prétend que dès le temps d'Hérodote Démocrite dessina la figure de la terre; on attribue le même mérite à Eudoxe, qui accompagna Platon dans ses voyages. L'usage des cartes était déjà commun à cette époque; Socrate en montrait une à Alcibiade pour humilier l'orgueil que lui inspirait l'étendue de ses propriétés (3); les citoyens d'Athènes s'amusaient à retracer les contours des terres de la Phénicie et de la Sicile qu'ils allaient envahir sous la conduite du même Acibiade (4); Aristophane décrit une de ces cartes dans les *Nuées* (5). Alexandre le Grand emmena avec lui les mathématiciens Béton et Diognète pour lever les plans et mesurer les distances dans ses expéditions. Ératosthène y ajouta, dans l'école grecque d'Alexandrie, la graduation géonomique, mais avec la projection plane, méthode à laquelle Hipparque substitua le réseau à méridiens convergents. Il est probable que les cartes qui accompagnent le texte de Ptolémée furent modifiées à chaque édition, selon l'interprétation donnée à l'auteur, ou d'après les nouvelles connaissances qu'on était dans l'habitude d'y ajouter.

Il ne paraît pas que les Romains aient fait faire de progrès à

(1) *Journal asiatique*, tome IX, page 324.
(2) Voir la note E, à la fin du volume.
(3) ÉLIEN.
(4) PLUTARQUE, *Alcib.*
(5) Voici ce curieux passage : STREPSIADE. A quoi sert-elle la géométrie? — LE DISCIPLE. A mesurer la terre.— STREP. Celle qui se partage au sort? LE DISC. —Non, la terre entière.— STREP. Voilà qui est charmant. C'est une excellente idée et très-populaire.— LE DISC. Tiens, voici le circuit de la terre entière; vois-tu? voilà Athènes. — STREP. que dis-tu là? Je n'en crois rien ; je n'y vois pas de juges en séance.— LE DISC. C'est bien là pourtant le territoire de l'Afrique. — STREP. Où sont les Cicynniens, mes compatriotes. — LE DISC. Ici, et voilà l'Eubée, qui, comme tu vois, est fort étendue. — STREP. Périclès et vous l'avez assez pressurée. Mais où est Lacédémone. — LE DISC. Lacédémone, la voici. — STREP. Comme elle est près de nous! Songez-y bien. Éloignez-la de nous le plus possible.

cet art, et l'unique monument qui nous reste d'eux est la table de Peutinger (1), d'un dessin très-grossier, et tracée uniquement dans l'intention d'y indiquer les itinéraires.

La cartographie ne cessa pas avec l'ancienne civilisation, car une mappemonde accompagne le voyage de Cosmas Indicopleustès. Charlemagne légua à ses fils une table d'argent à triple planisphère en relief (*signis eminentioribus*); Théodolphe d'Orléans apprenait la géographie sur une carte coloriée (*in tabula picta ediscere mundos*).

La bibliothèque de Turin possède un commentaire de l'Apocalypse de 787, auquel est jointe une mappemonde où la terre est figurée comme plane, entourée de lignes circulaires, et divisée en trois parties inégales; puis au delà de l'Afrique est une *quatrième division du monde*, séjour inaccessible des antipodes; au milieu de la carte se trouve le mont Carmel, avec la Judée. Cette manie de dispositions systématiques gâta les cartes du moyen âge, et l'on marquait souvent des terres qui jamais n'avaient été visitées, mais sur lesquelles couraient des bruits vagues. On n'y trouve jamais indiquées les découvertes des Scandinaves au nord-ouest, mais d'autres qu'il avaient faites au sud-ouest, comme les Canaries, Madère, les Açores, bien avant l'époque assignée à leur découverte. Le hasard faisait-il deviner l'existence de ces îles? ou quelque hardi navigateur avait-il antérieurement poussé ses recherches jusque-là?

Les cartes des Arabes sont détestables, tandis qu'en Europe elles allèrent s'améliorant, comme on peut le voir dans le planisphère dédié à Henri V par le chanoine Henri de Mayence, et conservé aujourd'hui par l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg; dans quelques autres cartes que possèdent les bibliothèques de France et d'Angleterre; dans celles de la Laurentiana de Florence, annexées au *Flos historiarum terræ orientalis*; dans celles du Génois Pierre Visconti à Vienne, faites en 1318; de Marin Sanuto, en 1321 (bibliothèque du Vatican); d'Ambroise Lorenzetti à Sienne (2). Nous passons les autres sous

(1) *Voy*. tome VI, page 510.

(2) Le musée Borgia, à Velletri, possédait une mappemonde de cuivre, de la moitié du quinzième siècle, avec quelques indications historiques sous les noms des pays. Par exemple : *Hic Tamuris, Scytharum regina, Cyrum Persarum regem cum militibus interfecit. — Hic uxores diligentes maritos se faciunt comburi. — Hic tot sunt homines magni, cornua habentes longitudine quatuor pedum, et sunt tot serpentes tantæ magni-*

silence, pour citer seulement le célèbre planisphère de frère Mauro, fait en 1459, et qui enrichit le palais ducal de Venise.

On y voit soigneusement indiqués les voyages de Marco Polo, le cap Vert, le cap Rouge, le golfe de Guinée et des pays dont l'artiste eut connaissance par des voyageurs qui n'ont pas écrit ou dont les relations ne sont pas parvenues jusqu'à nous, tels que le *Dafour,* c'est-à-dire le Darfour, qui est demeuré ignoré jusqu'au temps de Bruce. Le frère Mauro marque tout ce que savaient les Arabes; et il rapproche la côte orientale et la côte occidentale de l'Afrique, de manière à donner à ce continent une figure triangulaire (1).

On conserve aussi à Venise la carte dessinée en 1436 par André Bianco, où l'ancien monde apparaît comme un vaste continent que la Méditerranée et la mer de l'Inde divisent en deux parties inégales: l'Afrique s'étend de l'ouest à l'est, parallèlement à l'Europe et à l'Asie; à son extrémité méridionale se trouve le royaume du Prêtre-Jean, qui finit avant de toucher l'équateur. La figure de l'Asie n'est pas moins erronée, et celle de l'Europe ne vaut guère mieux. Mais au nord de celle-ci sont marquées l'Islande et la Frislande, et au nord-ouest une autre île, nommée *Stokafixa*, qui probablement est Terre-Neuve, où abonde le stokfish. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'on voit à l'occident des Canaries une terre formant un quadrilatère très-allongé, indiquée sous le nom d'Antilia. On la rencontre aussi dans les cartes de Picignano, en 1367. Or, quelques-uns ont voulu y retrouver le continent américain avant Colomb; mais ces indications ne durent sans doute leur origine qu'aux fables arabes et espagnoles, qui racontent qu'au moment de l'invasion des Sarrasins beaucoup de chrétiens s'enfuirent, et allèrent chercher un asile dans une grande terre à l'occident, au milieu de la mer. L'*île de la main de Satan,* que ce même Bianco place au

tudinis, quod bovem comedunt integrum. — Hic mulieres sine maritibus partum faciunt.

(1) Voy. ZURLA, *il Mappamondo di fra Mauro descritto ed illustrato;* Venise, 1806. Ouvrage médiocre. En transportant ce précieux monument de l'Église de Saint-Michel de Murano, où il était autrefois, au palais du doge, où il est aujourd'hui, on put l'examiner mieux, et on trouva par derrière cette légende : MCCCLX *adi* XXV *avosto fo chomplido questo lavor.* La terre y est représentée sous la forme d'un cercle entouré par la mer; Jérusalem est au centre; le nord est au-dessous; le sud au-dessus; les vides sont couverts de dessins, d'inscriptions, d'explications, qui montrent où en étaient l'histoire et la géographie à cette époque reculée.

nord de l'Antille, doit-être aussi rangée au nombre des fables.

Zanetti assure que dès l'an 1317 les Vénitiens marquaient les degrés sur les cartes maritimes. L'introduction des cartes de ce genre fut un grand progrès, car elles demandaient plus d'exactitude et les erreurs qui pouvaient s'y trouver se reconnaissaient facilement. Le fameux historien Ibn Caldoun, qui vivait de 1332 à 1406, parle comme d'une chose ordinaire de dessiner les côtes de la Méditerranée sur des cartes appelées *al-cambas*, avec l'indication des rumbs des vents pour servir de guide aux navigateurs.

On attribue au prince Henri de Portugal la première académie nautique établie à Sagres, dans les Algarves, en 1415, et l'invention des cartes planes, tandis qu'elles ne se faisaient auparavant qu'à méridien incliné; mais il paraît avoir été devancé en cela par les Catalans. Ce peuple, considéré comme le plus cultivé de l'Espagne, acquit une grande prospérité lorsque ses comtes furent montés sur le trône d'Aragon, et que Jacques Ier eut enlevé aux Maures le royaume de Valence, ainsi que l'île de Majorque. Les Catalans avaient des relations fréquentes avec l'Afrique. Nous les avons vus former plusieurs établissements dans l'empire d'Orient, et fréquenter les ports de la mer Noire. Ils fondèrent à Majorque une école de mathématiques, et l'on y a trouvé une carte antérieure à l'an 1375 (1), qui est la seconde en ancienneté, et ne le cède qu'à l'Atlas géohydrographique de la bibliothèque de Vienne, dressé par Pierre Visconti, de Gênes, en 1318.

CHAPITRE II.

COMMERCE.

Les expéditions et les découvertes ont toujours eu le commerce pour principal mobile. Son histoire forme le lien entre les temps anciens et les temps modernes, donne la clef de beaucoup d'événements politiques, et explique l'agrandissement ou la décadence de certaines nations et les changements

(1) *Voy.* les additions de Huot à l'*Hist. de la géographie* de Malte-Brun, liv. XIX.

opérés dans leur caractère; changements qui, d'ambitieuses et inquiètes qu'elles étaient, les ont rendues pacifiques et industrieuses (1).

Nous avons vu que dès les premiers temps historiques on allait chercher aux Indes le coton, les diamants, les épices, les bois précieux, les tissus fins, et que l'on tirait de l'Arabie les parfums, l'ivoire, les perles qui étaient transportés par les caravanes aux capitales des grands royaumes ou aux ports les plus fréquentés. On apprit de bonne heure à naviguer sur la mer et sur les rivières; celles-ci firent la puissance de la Mésopotamie, celle-là enrichit les pays de côtes, comme la Phénicie, l'Arabie, et enfin tout le littoral de la Méditerranée. Les nombreuses colonies fondées par les Grecs et les Carthaginois facilitaient les communications d'un pays à l'autre et activaient l'échange des marchandises. Nous avons vu en outre que les anciens s'étaient élancés à la recherche des marchandises beaucoup plus loin que ne semblait le leur permettre l'imperfection de leurs instruments nautiques. Pendant l'époque impériale Rome était le marché où affluaient en plus grande quantité les aromes et les parfums à l'usage des dieux et des riches, les épices différentes, les perles et les pierreries, les étoffes précieuses, les meubles exotiques, les tapis et les tapisseries de l'Asie, et enfin les esclaves de toutes les parties du monde. Les ports de l'Italie étaient remplis de navires provenant du Pont-Euxin, de l'Asie Mineure, de la Grèce, de la Syrie, de l'Archipel, de la Libye, de l'Égypte, et les contrées du nord commençaient déjà à y expédier des fourrures, de l'ambre, du bois de chauffage, ce qui donna une impulsion nouvelle au commerce de ces régions et y fit établir de nouvelles échelles.

La décadence de Rome vivifia Constantinople. Cette grande capitale, qui domine d'un côté l'Archipel, de l'autre le Pont-Euxin, qui a devant elle l'Asie, et derrière elle l'Europe, semble

(1) *Voy* HUET, *Histoire du commerce.*

SAVARY, *Dictionnaire du commerce.*

G. B. DEPPING, *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe, depuis les croisades jusqu'à la fondation des colonies d'Amérique;* Paris, 1830.

POUQUEVILLE, *Mémoire historique et diplomatique sur le commerce et les établissements français dans le Levant, depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du dix-septième.* — Mém. de l'Institut, t. X, p. 513.

PARDESSUS, *Sur le commerce maritime.* Introduction à son *Recueil des lois maritimes.*

destinée à être la métropole du commerce du monde. A peine le siége de l'empire y eut-il été transféré qu'elle devint le marché central des marchandises de l'Orient : on les y apportait par l'Égypte, ou les Byzantins eux-mêmes allaient les chercher dans l'Inde; ils s'embarquaient à Aïla, faisaient le tour de l'Afrique, et gagnaient Taprobane, Calliana, Malée. Ils achetaient sur les côtes de la Perse des chevaux, des tissus précieux et des soies. Cette dernière denrée se tirait de la Chine (1); mais les Perses ne leur permettaient pas d'aller la chercher chez les Sères, et ce fut en vain que les Sogdiens, qui dans le sixième siècle habitaient la Boukharie, sollicitèrent la permission de traverser la Perse pour la porter aux Grecs, qui demeurèrent ainsi tributaires des Perses jusqu'au moment où ils élevèrent eux-mêmes le ver à soie.

Le Péloponèse fut couvert de plantations de mûriers, d'où il reçut le nom de *Morée;* on fonda des frabriques dans tout l'empire, afin de faire cesser ou du moins de diminuer les exportations de l'étranger. Les Vénitiens ayant, en 1018, pris possession de l'île d'Arbo sur les côtes de la Dalmatie, lui imposèrent pour tribut de leur remettre, tous les ans, un certain nombre de livres de soie, faute de quoi autant de livres d'or pur (2). Cette industrie se développa lorsque Roger de Sicile introduisit les mûriers et les vers à soie en Italie, où ils devinrent, avec la fabrication de la laine, une des principales sources de la richesse publique (3).

(1) *Voy*. tome V, page 8.

(2) En 1248 les Vénitiens défendirent le commerce de la soie aux percepteurs des droits qu'on faisait payer aux fabricants. Conséquemment il y avait déjà des manufactures.

(3) Dans l'origine, les mûriers étaient très-rares; Crescentius (chap. 24) se plaint de ce que les femmes cueillaient les feuilles du sommet des mûriers pour en nourrir des vers, ce qui empêchait les fruits de mûrir. On prétend que Ludovic Sforza les introduisit dans son parc de Vigevano, d'où ils se répandirent dans toute l'Italie, et que c'est là la cause du surnom de *Maure* qui qui a été donné à ce prince. Muralto, auteur d'une chronique de Bergame manuscrite, raconte, sous la date de 1507, que les campagnes des environs de Côme avaient l'air d'une forêt de mûriers. Buonvicino de Riva, moine humilié de Milan, qui vivait au treizième siècle, écrit qu'on fabriquait dans cette capitale des étoffes de laine et de soie, de bombasin et de lin. Les manufactures de soie florissaient surtout à Lucques; après la prise de cette ville, les ouvriers se dispersèrent dans toute l'Italie. Borghesano, de Bologne, inventa en 1272 les moulins à tordre la soie; cet art resta secret jusqu'au seizième siècle, où il fut enseigné aux Mondénais par un nommé Ugolin, que ses concitoyens,

L'empire d'Orient est le premier dont on puisse affirmer qu'il eut des rapports suivis avec la Chine. Cosmas Indicopleustès assure que les navigateurs du golfe Persique se rendaient jusqu'en Chine à travers mille dangers, et que les Chinois fréquentaient les ports de l'Inde et du golfe Persique. Mais, bien plus anciennement encore, les historiens chinois nous apprennent que les navires de leur nation abordaient au Japon, au Kamtschatka, à la Californie, où ils achetaient des fourrures qu'ils apportaient aux Indiens, qui les revendaient aux marchands de l'Occident. Alexandrie gardait le monopole du commerce de l'Afrique; mais les Persans, émules persévérants de l'empire d'Orient, accaparaient tout le commerce du golfe Persique.

La première irruption des Arabes devenus mahométans ne put que ruiner le commerce; mais ils s'y appliquèrent ensuite eux-mêmes partout où ils étendirent leur empire. Indépendamment

à cause de cela, pendirent en effigie. Dès l'an 1300, l'art de la soie était au nombre des principaux métiers et avait pour enseigne une porte rouge en champ blanc. A Venise, on fabriqua de bonne heure des étoffes de soie et des brocarts. L'Espagne apprit à connaître cette branche d'industrie par l'intermédiaire des Siciliens, avec qui elle avait des relations continuelles. Zurich fut une des premières villes où s'établirent des manufactures de soie; mais les troubles qui y éclatèrent au quatorzième siècle firent passer cette industrie à Como et aux environs. (Josias Simler, *Rep. helvet.*; Elzévir, 1627.) Elle revint en Suisse vers le temps de la réformation.

Le Languedoc, la Provence, le comté d'Avignon sont les premiers pays de France où l'on s'occupa de la soie. En 1470 Louis XI fonda des manufactures à Tours, où il appela des ouvriers de Gênes, de Venise et même de la Grèce. Mais les produits de soie étaient si rares que Henri II fut le premier prince qui porta des bas de soie; cela eut lieu en 1559, à l'occasion des noces de sa sœur. Henri IV ouvrit quelques ateliers aux Tuilleries et ailleurs, et fonda la fabrique de Lyon qui devait faire la richesse de cette ville, surtout après la belle découverte de Jaquard. Le même roi fit planter des mûriers, et traita avec des particuliers pour propager l'art d'élever les vers à soie; mais on allait en prendre la semence tous les ans en Espagne. Les manufactures augmentèrent tellement qu'on put bientôt défendre l'introduction des produits étrangers; mais la prohibition fut levée à la demande des marchands de Lyon:

Le procédé pour donner du lustre au fil et aux étoffes est dû à Octave Ney, négociant de Lyon, qui vivait vers la moitié du dix-septième siècle. Falcon, de la même ville, inventa, en 1738, la machine à dévider et embobiner la soie. Les dévidoirs en usage présentement sont d'origine italienne; mais ils furent perfectionnés par le Français Vaucanson.

De nos jours on a fait venir de la Chine une nouvelle semence de vers à soie, et on s'est particulièrement attaché à obtenir de la soie blanche naturelle, afin d'éviter la masse de déchet qui résulte du blanchiment artificiel.

des anciennes voies, ils pénétrèrent à l'orient de la Perse dans la Boukharie, vers le lac Aral et la mer Caspienne, et au delà de cette mer chez les Bulgares et les Slaves; leurs monnaies, déterrées en grand nombre dans la Russie européenne, à partir du gouvernement de Kazan, pays des Bulgares, jusqu'à l'évêché de Christiansund en Norwége, attestent leurs relations multipliées de ce côté. La plupart sont asiatiques: quelques-unes d'Afrique et d'Espagne. On en conclut qu'à la fin du neuvième siècle et au commencement du dixième le commerce des produits du Nord se faisait principalement dans la Grande-Boukharie, où il avait pour intermédiaires les Bulgares du Volga, voisins des Khazares, et pour agents secondaires les Russes, qui, d'une part, recevaient les denrées des Bulgares et des Khazares; de l'autre, des pays de la Baltique (1).

Une autre route traversait la Perse et la Mésopotamie, se dirigeant au Caucase et à la mer Noire, dont les ports communiquaient avec ceux de la Méditerranée.

Les Arabes pénétraient jusqu'à la Chine en passant par le Caboul, le Thibet et le désert, ou par Samarcande et le pays de Caschyar. Il y avait à Can-fou (Canton) un si grand nombre d'Arabes que le gouvernement chinois leur permit d'avoir un cadi particulier. Les marchandises de la Chine et de l'Inde passaient par leurs mains: Bassora en était le principal entrepôt; de là on les envoyait à Tebris par le Tigre et la Perse; puis par l'Arménie à Tana (Azof), sur la mer Noire. Les caravanes se rendaient de Bagdad ou de Tauris à Damas, Alep, Tyr, Antioche; d'autres se dirigeaient vers la mer Caspienne et les pays avoisinants, qui appartiennent aujourd'hui à la Russie. Là elles échangeaient contre du blé, des laines, du cuir, du poisson, des métaux, des esclaves et des fourrures l'or et l'ivoire qu'elles apportaient du fond de l'Afrique et des rives mêmes du Niger. Les marchandises de la Chine méridionale, de l'Inde et de l'Arabie étaient amenées par mer aux bouches de l'Indus, aux marchés de Cambou et de Guzarate; elles remontaient l'Indus jusqu'où il cesse d'être navigable; de là elles étaient portées par terre à Caboul ou à Gaza; enfin elles arrivaient

(1) Ledebur, *Preuves trouvées en terre, dans les pays de la Baltique, du commerce de cette contrée avec l'Orient, sous la domination des Arabes* (allemand); Berlin, 1840.

Frahen a lu en octobre 1841, à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, une dissertation sur les monnaies arabes déterrées en Russie.

à la mer Caspienne par le Candahar, la Boukharie et le Djihoun (Oxus). Quand les Tartares détournèrent cette rivière dans le lac Aral, les marchandises furent portées à la mer Caspienne, ou à la grande route centrale qui passe au midi de cette mer, ou au Volga, d'où elles prenaient la direction du nord.

Autrefois on rassemblait les marchandises à l'embouchure du Tigre ou de l'Euphrate, d'où on les expédiait à Bassora et à Tébris, ou bien on leur faisait remonter le Tigre et on les dirigeait ensuite à Trébizonde sur la mer Noire, ou à Ayas sur la Méditerranée. Des navires chinois venaient jusqu'à Malacca et à Sumatra pour échanger contre les drogues, l'aloès et les autres produits indigène les soieries, l'alun de roche, la rhubarbe et divers travaux d'ébénisterie. L'île de Ceylan était le point le plus important de la côte occidentale de l'Inde, et les rois du pays, satisfaits des droits qu'ils percevaient, permettaient aux Arabes, aux Africains, aux Indiens, aux Malais et aux Chinois de trafiquer librement sans acception de nationalité ou de religion. Ces peuples divers allaient y chercher l'arec, les drogues médicinales, l'encens, la racine de chaya pour teindre le coton en orange, l'huile et le sucre de palmier, le gingembre, le tamarin, la laque, l'indigo, le piment, le camphre, les perles, les diamants, les pierreries, l'ivoire, le bois de sandal et de sapan, les brocarts d'or et d'argent, les cotonnades.

Les Byzantins, exclus alors des ports arabes, se décidèrent, pour satisfaire au besoin désormais inévitable des marchandises de l'Inde, à faire un très-long voyage en remontant jusqu'à Kiev, en Russie, ville que les écrivains du Nord disent la rivale de Constantinople, et où se faisait un commerce très-actif de fourrures. Elles étaient échangées, par l'intermédiaire des Bulgares, contre les marchandises indiennes et chinoises, qui, malgré une route longue et difficile et les droits onéreux, arrivaient à Constantinople en assez grande quantité pour fournir tout l'Occident.

L'Europe avait été bouleversée par les incursions des barbares, puis morcelée par la féodalité, qui, convertissant en étranger le propriétaire du champ limitrophe, empêchait les communications et la confiance, cette vie du commerce.

Cependant le commerce ne se ralentit pas; les papes le protégeaient, et Charlemagne tâcha de l'organiser. Les peuples du Nord, dont nous avons admiré l'audace guerrière, se livraient, eux aussi, au trafic, et dès cette époque les marchands fréquen-

taient régulièrement les foires de Troso en Esthonie, de Berghen en Norwége; de Sleswig dans le Juthland, de Halerick, d'Odensea, de Roskild dans les îles de Danemark, de Land et Helsingburg en Scanie, de Sigtun en Suède, et on y établissait des relations avec la Permie glaciale d'un côté, et avec les contrées séricicoles de l'autre.

Les croisades commencèrent cependant à faire considérer l'Europe comme une seule nation, réunirent les hommes dans des entreprises communes, les rapprochèrent du pays d'où se tiraient les marchandises précieuses. Elles accrurent les bénéfices, les priviléges, les occasions de lucre pour les villes maritimes, qui abritèrent leurs spéculations sous l'étendard de la croix. Puis la féodalité déclina à mesure que se constituèrent les nations, et les communes acquirent cette liberté qui donne le courage de tenter des entreprises, et d'introduire des améliorations.

L'Europe pouvait être considérée alors, quant au commerce, comme divisée en deux zones, l'une embrassant la Méditerranée, l'autre la Baltique, la mer d'Allemagne et l'océan Atlantique. Nous comprenons dans la première zone l'Italie, la Provence, le Languedoc, la Catalogne et Valence; dans l'autre, les Pays-Bas, les côtes de France, d'Allemagne, de Scandinavie et les comtés maritimes de l'Angleterre; les premiers de ces pays se dirigeaient au midi et dans le Levant; les autres, au nord et vers la mer Glaciale.

Nous avons déjà donné une esquisse du commerce italien (1); mais peu à peu les Génois et les Vénitiens se rendirent les principaux agents, sinon les seuls, du commerce de l'Europe avec l'Inde : lorsque les conquêtes mahométanes et les guerres religieuses successives eurent empêché de s'y rendre par l'Égypte, ils s'y dirigèrent par la Syrie et par la mer Noire. Deux routes étaient connues. Les marchandises pesantes se transportaient à Bassora, et de là passaient à travers la Perse jusqu'à Tauris, d'où elles étaient dirrigées, par la mer Caspienne, l'Arménie et la Géorgie, sur Tana (Azof), située à l'embouchure du Don; puis sur Caffa, Sinope et Trébizonde : celles d'un moindre volume étaient acheminées par les montagnes à Layasse, port de 1335.
la petite Arménie.

Autrefois les marchandises étaient embarquées sur l'Indus

(1) *Voy.* tome XII, chap. 21.

puis, au point où il cessait d'être navigable, chargées sur des chameaux qui les portaient par Boukhara au Djihoun (l'Oxus), et de là encore par terre jusqu'à la mer Caspienne.

On attribue au doge André Dandolo, l'historien, la gloire d'avoir rouvert l'Égypte à ses compatriotes, en envoyant une ambassade au soudan, à l'occasion des démêlés qui s'étaient élevés entre lui et les Tartares, et que le doge apaisa. François Balducci nous décrit le voyage que faisaient alors les Vénitiens pour aller de Tana au Cathay; où ils devaient laisser croître leur barbe, et se procurer un bon intreprète, ainsi que des serviteurs qui sussent parler le tartare. Un marchand emportait ordinairement avec lui, tant en argent comptant qu'en marchandises, vingt-cinq mille ducats d'or; et la dépense du trajet jusqu'à Pékin, y compris les salaires des gens de service, ne dépassait pas trois cents ou trois cent cinquante ducats.

Les Vénitiens allaient chercher dans le Nord du chanvre, du bois de construction, des câbles, de la poix, du suif, de la cire, des peaux, qu'ils exportaient par la Petite-Tartarie. Venise et Gênes conclurent à cet effet de nombreux traités dans le treizième siècle avec les successeurs d'Oktaï et de Gengis-Khan, qui avaient conquis la Russie, la Pologne, la Hongrie et la Moldavie (1). Caffa et Tana étaient les deux marchés de ce commerce. La première était devenue une colonie de Génois qui, après avoir obtenu l'autorisation d'y résider, s'y étaient rendus souverains par la force; Gênes, Venise, Florence et d'autres États avaient des comptoirs à Tana.

Caffa donna aux Génois la clef de la première route que nous avons indiquée; dans la suite ils exclurent même les Vénitiens de la mer Noire, et se firent céder un faubourg de Constantinople. Les Vénitiens s'établirent principalement à Alexandrie, autre port très-favorable, où les marchandises arrivaient, au moyen d'un court trajet par terre, entre le golfe Arabique et le Nil. Les mameluks, dont les taxes perçues sur ce transit constituaient le seul revenu, les favorisaient; et de leur côté les Vénitiens, sans s'effrayer des bulles papales qui interdisaient toute relation avec les mahométans, usaient à leur égard de tous les bons procédés possibles. Mais naissait-il quelques différends

(1) MARSIGLI, *Ricerche sul commercio veneto.*
FANUCCI, *Storia dei tre celebri popoli marittimi dell' Italia.*

entre eux, on les voyait se présenter sur les côtes avec des forces menaçantes, à l'instar de ce que fait aujourd'hui l'Angleterre. Les Italiens faisaient le commerce avec l'Afrique, ainsi que les Marseillais et les Barcelonais. Le roi de Tunis céda aux Pisans l'île de Taborca, où l'on pêchait le corail; il s'établit pareillement des relations commerciales avec l'empereur du Maroc. Les documents du temps en font foi.

Les Vénitiens avaient aussi obtenu de grands priviléges chez les Arméniens, peuple sobre, industrieux, actif, qui, ayant reconquis sa liberté au temps des croisades, avait recherché l'alliance des Européens. Les Vénitiens avaient seuls le droit d'apporter dans le pays des camelots, et d'en extraire le poil des chèvres d'Angola; ils y jouissaient de l'exemption des droits, avaient leurs magistrats propres et une franchise absolue pour les marchandises qui, tirées de la Tauride et de la Perse, traversaient la contrée (1).

Trébizonde profitait de ce transit pour se peupler de nombreuses colonies, qui y faisaient le commerce d'épiceries. Constantinople était mieux située pour en tirer parti; mais, dans son épuisement, elle laissait aux Italiens la fatigue et les bénéfices de son négoce. La conquête de cette ville par les Latins sembla devoir animer par des colonies européennes le littoral du Levant; ce qui aurait donné une nouvelle impulsion à la civilisation et un accroissement incalculable au commerce, mais les royaumes latins ne tradèrent pas à périr. Par la suite, on put croire un instant que les conquêtes turques auraient pour résultat de chasser du Levant les Européens, et d'interrompre les anciennes communications avec l'Orient; mais les princes musulmans établis le long de la côte septentrionale et orientale de l'Afrique, de même que sur le golfe Arabique et le golfe Persique, n'avaient pas fait cause commune avec leurs frères de Syrie, et par suite ne nourrissaient point de haine contre les chrétiens. Il importait aux mameluks de l'Egypte de conserver un trafic

(1) On peut consulter à ce propos la relation du Génois San Stefano de l'an 1496. Ce voyageur avait été aux Indes et jusqu'à Sumatra par l'Égypte. De retour à Cambaie, il entra au service d'un marchand de Damas. Arrivé à Ormuz, il se joignit à des Arméniens qui partaient pour Tébris. De là il se rendit par mer au Laristan, province de Perse, où abordaient les navires qui des bouches de l'Indus passaient aux Indes. Il attendit des caravanes dans le pays des Azamènes, d'où il retourna à Tébris, puis à Alep par Ispahan, Casbia et la Soldanie.

qui était par eux la seule source de revenus. Ainsi les effets des croisades ne furent pas anéantis par le mauvais succès dont elles furent suivies.

Le doge Mocenigo calculait que Venise avait constamment en circulation dix millions de sequins, c'est-à-dire trois mille bâtiments de cent à deux cents tonneaux, montés par dix-sept mille marins, trois cents navires de l'État, avec huit mille hommes d'équipage et quarante-cinq galères qui en portait onze mille.

La marine publique de Venise secondait les opérations mercantiles des nationaux, et des escadres étaient expédiées périodiquement dans les ports principaux, afin de venir en aide à ceux qui ne pouvaient armer des bâtiments pour leur propre compte, ce qui était en même temps un moyen d'exercer les équipages de l'État. Ainsi, sans compter les bâtiments appartenant à des particuliers et occupés à porter et à rapporter des marchandises, la république envoyait chaque année vingt ou trente *galères de trafic*, de mille à deux mille tonneaux, chacune avec un chargement de cent mille ducats. Une flotte se rendait dans la mer Noire, une autre en Syrie, une troisième en Égypte. La quatrième, plus importante, chargeait du sucre à Syracuse, et de là se dirigeait sur l'Afrique, pour se trouver aux foires de Tripoli, de l'île de Gerbi, de Tunis, d'Alger, d'Oran, de Tanger, afin de l'échanger contre les productions du pays, comme blés, ivoire, esclaves, poudre d'or. Passant ensuite le détroit de Gibraltar, elle fournissait au Maroc du fer, du cuivre, des armes, des ustensiles divers. Elle côtoyait aussi le Portugal et l'Espagne, où elle achetait dans les ports d'Alméria, de Malaga, de Valence des laines, de la soie, du blé; puis, longeant la France, elle arrivait à Bruges, à Anvers, à Londres, et apportait enfin à la ligue hanséatique les produits de l'Asie, en échange de laines, de fourrures et d'autres denrées du Nord (1).

Naples expédiait des produits variés, à Constantinople, aux villes de la mer Noire, à Marseille. Trani était un vaste entrepôt des marchandises asiatiques; Gaëte avait des relations avec la Barbarie; la Sicile en avait avec la Catalogne et l'Espagne orientale. Marseille, qui n'avait jamais cessé d'être une ville de commerce depuis son origine, vit son importance s'accroître à

(1) *Voy.* tome XII, chap. 22.

l'époque des croisades, car c'est dans son port que les pieux guerriers frétaient des navires et s'embarquaient. L'empereur Baudouin II accorda aux Marseillais, en 1127, un établissement 1117.
particulier à Jérusalem. En 1190, la ville de Marseille possédait assez de bâtiments pour transporter en terre sainte toute l'armée de Richard Cœur de lion; mais la part qu'elle prit aux hostilités de Charles d'Anjou contre l'Aragon fit un tort immense à sa puissance sur la Méditerranée.

Le commerce ne commença à prendre quelque activité en France que lorsque Louis IX eut acquis le port d'Aigues-Mortes. Le Languedoc fabriquait des draps; Avignon, à qui la présence de la cour papale donnait une grande prospérité, faisait des opérations de banque, et il existe dans ses archives des traités de commerce entre les villes italiennes et celles de Nice, Grasse, Fréjus, Antibes, Arles. On recherchait les draps de Rouen, de Caen, de Louviers; les tapisseries de Beauvais et d'Arras, les toiles de Cambray et de Laval. Lyon, avant d'être célèbre pour ses soieries, était l'entrepôt des produits de tous les pays situés sur les rives de ces deux fleuves; les foires de la Champagne et celles de Troyes étaient renommées au point que les mesures et la livre *tournois* devinrent d'un usage commun. Les Anglais capturèrent d'un seul coup, au commencement du quinzième siècle, cent vingt bâtiments appartenant aux Normands.

Les Arabes apportèrent en Espagne les habitudes industrieuses de leur pays, et, en les appropriant au sol, ils le rendirent extrêmement florissant. Ils introduisirent la culture du sucre, du coton, du safran, les procédés pour la préparation du maroquin, de l'alun, du papier de coton; et ils donnèrent ces produits en échange aux Européens contre du fer en barres, du fil de laiton, du cuivre, du plomb, des armes, des vases de cuivre, du bois de construction, du papier de lin.

La Catalogne participait à cette industrie; et ce que les Arabes avaient fabriqué pour la France, l'Italie, les Pays-Bas était conduit à Barcelone, où l'on travaillait en outre les étoffes de coton et la futaine.

Ferdinand le Catholique, dans l'intention d'accroître énormément le bénéfice déjà considérable que lui procuraient les Vénitiens en abordant dans ses États, mit une taxe de dix pour cent sur toutes leurs exportations. Les ministres de son successeur doublèrent ce droit, et en établirent un autre sur les importa-

tions. Venise se trouva ainsi victime du système exclusif qu'elle avait introduit; mais les Espagnols, au lieu de quadrupler leur revenu, comme ils le croyaient, détruisirent le commerce et l'agriculture (1).

Si nous voulons savoir en quoi consistait principalement le trafic de la Méditerranée, nous trouvons que les épices en formaient une des branches principales, surtout le poivre, aussi indispensable alors que le devint le sucre deux siècles plus tard. Les plus petites villes en tenaient des magasins; dans quelques-unes, les droits sur cette denrée suppléaient à tout autre. En 1299, les seigneurs de Bâle accordaient le droit de vendre du pain moyennant la rétribution d'une livre de poivre par an (2). La cannelle, le girofle, la *curcuma* ou safran d'Inde, le gingembre, le cubèbe, l'anis, les feuilles de laurier, le cardamome, la muscade étaient pour les sens d'agréables stimulants; sans compter les fleurs de lavande recueillies en Italie. L'alun venait de la Caramanie, car les mines d'Europe ne furent pas connues avant le quinzième siècle. La grande *galanga*, dont la racine est pour les habitants du Malabar une nourriture, un assaisonnement et un remède, par sa réduction en une farine que l'on mêle avec du suc de coco et dont on fait une espèce d'échaudé, était très recherchée, surtout en France. Ajoutez-y la paille de la Mecque (*andropogon schœnanthus*), la scamonée, la gomme-gutte, le galbanum, le *laserpitium*, la sarmentaire, l'aloès, la myrrhe, le camphre du Japon, la rhubarbe de la Sibérie méridionale; puis le séné, la casse, le badeguar, la galle des feuilles d'aubépine, le ciste de Crète, d'où on extrait le *laudanum*, l'huile de sésame, la gomme d'astragale, la sandaraque d'Afrique, le mastic, la gomme arabique, le sang-de-dragon des Canaries.

On exportait encore les fruits d'Italie, d'Espagne, de Grèce; l'huile, le vin, le riz : cette dernière denrée se trouvait chez les épiciers (*speciarii*), comme on appelait ceux qui vendaient les produits du Levant. Le café était inconnu, le sucre peu en usage. La soie, si rare lors de la chute de l'empire romain, se multiplia quand on eut commencé à élever des vers à soie sur les confins de l'Europe, et ensuite en Espagne, où les Arabes enrichirent de manufactures renommées Alméria, Lisbonne,

(1) PARUTA, *Storia veneta*, IV, 257.
(2) HERGOTT; *Geneal. dipl. gentis Habsburg*, tome III, page 570.

Grenade. Le roi Roger apporta cet art de la Morée en Sicile; puis à la prise de Constantinople les Vénitiens étendirent la production des soies, dont ils s'assurèrent le monopole par des traités avec les princes d'Achaïe. Les manufactures de soieries firent la grandeur de Lucques jusqu'au moment où la tyrannie de Castruccio amena la ruine de cette industrie; alors, sur neuf cents familles expulsées du pays, trente et une, composées d'ouvriers en soie, se réfugièrent à Venise. On découvrit dans cette ville le moyen de filer l'or et l'argent; Bologne gardait avec jalousie le secret de ses métiers à filer la soie, inventés par messire Onesto, et l'on cherchait à imiter en Italie les étoffes et les tapis qu'envoyaient Baldac et Damas.

Les fourrures, insignes distinctifs des chevaliers et de quelques dignitaires civils, étaient prisées à l'égal de la soie. Les plus communes venaient de Suède et de Norwége, les plus précieuses de Russie; et elles étaient préparées à Magdebourg, à Brunswick, à Bruges, à Strasbourg, ainsi qu'à Venise, à Bologne, à Florence; de là on les expédiait en grande quantité dans l'Orient.

Les princes, n'entretenant pas d'armées, ne possédaient pas de fabriques d'armes; et ce genre de travail occupait un grand nombre d'ouvriers, car chaque feudataire devait fournir des armes à ses hommes, chaque individu libre s'en procurer pour lui-même, chaque armateur en munir son bâtiment. Il s'en faisait beaucoup à Strasbourg et à Magdebourg, à Bruxelles, à Malines, à Bruges, qui, par le Rhin et le Mein, les dirigeaient sur le Danube et en Grèce; Venise, Barcelone, Milan avaient aussi des manufactures d'armes renommées. Dans un temps où l'on faisait un si grand usage de chevaux, il devait y avoir des gens chargés de prendre soin des races, comme aussi des corroyeurs et des selliers. Les Pays-Bas, Strasbourg, Zurich, Marseille, qui tiraient du Nord les cuirs et l'huile de phoque pour les préparer, avaient acquis une grande réputation dans cette dernière industrie.

Les moulins à papier du Frioul et de Bresse fournirent un nouvel article d'importation aux Vénitiens, qui bientôt ajoutèrent l'art nouveau d'imprimer les livres à celui de préparer les drogues médicinales, de raffiner le sucre et de fabriquer les miroirs. Les mines de l'île d'Elbe et de Pietra-Santa enrichissaient la Toscane; celles du Frioul et de la Carinthie augmentèrent les revenus de Venise.

De nouveaux besoins avaient été introduits par le culte; les jours de maigre firent rechercher les poissons. Au douzième siècle on prenait des harengs dans le Rhin, si toutefois ce n'était pas l'alose, qui, une fois salée, passait sous ce nom dans le commerce. On en trouvait considérablement sur les côtes de la Scandinavie, mais rarement dans les parties méridionales de la mer du Nord et dans l'Atlantique. Tout à coup, sans qu'on sache par quelle révolution naturelle, ce poisson parut sur les côtes de la Hollande et de l'Angleterre. Alors des milliers de navires furent occupés à les pêcher, et bien plus encore lorsque
1449. Guillaume Beukelzoon, de Biervliet, près de l'Écluse, eut trouvé le moyen de les saler.

Il fallait aussi, pour les rites de l'Église, de la cire et de l'ambre jaune. La première était préparée par les abeilles dans les immenses forêts de la Pologne et de la Lithuanie; l'autre, que rejette la mer sur les côtes de Prusse, s'employait au lieu d'encens; on en faisait, à Lubeck, à Hambourg, à Anvers, à Bruges, à Venise, des crucifix et des rosaires. On fabriquait pour les habits cléricaux des étoffes en poils de chèvre, en soie et en laine; Tripoli de Syrie, Arzingan en Arménie et l'île de Chypre fournissaient le bougran, l'Italie le camelot, Ratisbonne le bouracan.

Jusqu'au treizième siècle, où il se forma en Angleterre des compagnies qui trafiquaient avec la Flandre, le commerce maritime de la Grande-Bretagne était très-restreint, et fait principalement par des étrangers. La Flandre unissait à la fertilité du sol une grande extension de relations commerciales, surtout depuis que les croisés y avaient fait connaître le luxe de l'Italie et de l'Orient. Les Pays-Bas devaient au commerce une vie tout artificielle, mais néanmoins extrêmement active, surtout dans la partie wallone ou méridionale. Suivant Matthieu de Westminster, tout le monde s'habillait de laines anglaises tissées en Flandre; et non-seulement les chrétiens, mais les Turcs eux-mêmes s'affligèrent de la malheureuse guerre qui éclata en 1380 entre les villes de Flandre et le comte; car ce pays était un marché ouvert à toutes les nations. Gand pouvait mettre sur pied trois armées, et avait sur ses armes un lion orné d'un collier, et tenant entre ses pattes un écusson noir, désignant le boulevard que le lion populaire défendait. En 1156, la même ville avait assez d'argent pour donner à son prince de quoi racheter son comté,

qu'il avait engagé, et quelque temps après elle comptait quarante mille métiers à soie et à tapis. Courtray avait six mille tisserands, et Ypres quatre mille; les tapisseries d'Oudenarde rivalisaient avec celles d'Arras; vers le milieu du quatorzième siècle, quatre mille métiers étaient en activité à Louvain et autant à Malines. Bruges, à son époque la plus florissante, compta cinquante mille ouvriers, et dès 1310 on voudrait y reconnaître une chambre d'assurance; des marchands de dix-sept régions différentes y avaient des maisons de commerce. Les Belges achetaient à l'Angleterre les laines gréges, et les revendaient en draps, en rétablissant la balance à l'aide de l'étain, qui était un luxe sur les tables allemandes. Dès 1220, ils avaient établi un comptoir à Londres, en même temps que, sur le Rhin, ils formaient un entrepôt à Cologne. Amsterdam devint une ville maritime quand le Zuyderzée, lac situé entre les provinces de Hollande, d'Utrech et de Frise, se trouva réuni à un golfe que forma la mer, en pénétrant furieuse entre la première et la dernière de ces trois provinces par le passage du Texel.

La Hollande se livrait aussi au trafic des laines anglaises, et il fut stipulé, en 1285, entre Édouard I[er] et le comte Florent V, que le marché en serait établi à Dordrecht; ils convinrent en même temps que les Hollandais seuls et les Zélandais pêcheraient sur la côte d'Yarmouth.

Les Anglais préféraient toutefois aux ports de la Zélande ceux de la Flandre, comme meilleurs et plus connus; mais presque tout leur commerce consistait dans la vente de leurs laines. En 1261, le parlement d'Oxford défendit de les exporter, et d'introduire des draps dans l'île; mais les marchands flamands ne purent en être exclus jusqu'au moment où les guerres incessantes de leur patrie déterminèrent plusieurs manufacturiers à accepter les offres d'Édouard III, et à se transporter en Angleterre. Les ouvriers se plaignirent que les maîtrises opprimaient l'industrie de ceux qui ne faisaient point partie de la corporation : le parlement, comprenant l'importance de la question, s'en occupa avec un vif intérêt, et promulgua différentes résolutions à ce sujet. Le même honneur, déféré d'abord à la profession des armes, à celle de jurisconsulte, au titre de propriétaire, fut attribué à la condition de marchand. Édouard III décréta que le commerçant ou l'artisan possédant n mobilier la valeur de cinq cents livres sterling pourrait se

vêtir comme l'écuyer jouissant de cent livres de rente et même de deux cents.

La vallée du Danube était la voie la plus facile pour introduire les marchandises de l'Orient dans l'Allemagne moyenne et dans l'Allemagne méridionale. Dès le neuvième siècle la première station était l'abbaye de Korrick, d'où l'on remontait le fleuve jusqu'à Ratisbonne; de là on se rendait en Saxe par terre ou bien, continuant à remonter le Danube, on traversait des contrées qui aujourd'hui font partie du Wurtemberg et du duché de Bade jusqu'à Strasbourg.

Les rives du Rhin, secondées par les franchises locales, s'adonnèrent aussi à l'industrie des étoffes de laine; les villes de France, entravées par les seigneurs, ou à souffrir des guerres avec l'Angleterre, tardèrent à s'y livrer. Elles n'envoyaient guère dans le Nord que le sel, leurs vins étant moins estimés que ceux du Rhin.

La découverte des mines du Hartz augmenta l'argent comptant, et l'industrie des toiles se multiplia chez les Allemands et les Flamands quand le linge devint un besoin général.

Partout s'amélioraient les conditions du commerce; après n'avoir eu d'autres protecteurs que l'Église et le secret, il pouvait alors se montrer en plein jour. Les progrès de la culture intellectuelle firent que l'on écrivit davantage; les princes, s'apercevant qu'ils avaient plus à gagner au passage d'étrangers industrieux qu'à la perception immédiate des droits, allégèrent les taxes sur les marchandises.

Sociétés. La sagacité de l'intérêt particulier reconnaissait qu'il était possible d'obtenir, par l'union de plusieurs, des résultats pour lesquels les forces individuelles demeuraient insuffisantes. Aussi nous trouvons de bonne heure des compagnies de négociants formées en Italie et ailleurs. Dès l'an 1188, on trouve mentionnée la société des Humbles établie à Tyr, laquelle, au milieu de toutes ses opérations commerciales, ne négligeait pas d'envoyer des secours aux croisés. La société des Lombards fut beaucoup plus étendue, et en 1298 Ludovic de Savoie, seigneur de Vaud, donna un sauf-conduit aux procureurs des marchands de la Lombardie, de la Provence et de la Toscane, qui représentaient l'*université* des marchands de Milan, Florence, Rome, Lucques, Sienne, Pistoie, Bologne, Orviette, Venise, Gênes, Albe, Asti et la Provence. Cette université avait ses chefs particuliers, et pour blason une bourse avec une étoile. Les priviléges dont elle

jouissait en France en faisaient un État au sein de l'État. Les marchands avaient des lois et des statuts propres; ils payaient des loyers très-modérés; ils étaient dispensés des droits de naufrage et d'aubaine; et lorsque l'un d'eux avait mérité d'être chassé hors du pays pour quelque forfait, on lui accordait un an et quarante jours pour mettre ordre à ses affaires. L'autorité pontificale veillait sur eux, et excommuniait ceux qui violaient le pacte fondamental.

On n'ignorait pas les sociétés en commandite, dans lesquelles on peut, moyennant une certaine somme avoir part aux bénéfices sans s'exposer à perdre plus que la somme avancée. Un décret de 1315 prouve que les Italiens avaient des sociétés de ce genre en France; et le roi déclara qu'il n'y reconnaissait point d'usure. Comme l'exclusion était alors la pensée dominante du commerce, elles s'efforçaient de se ménager des avantages au préjudice des autres en obtenant le monopole et avec lui des bénéfices énormes. Dans certains pays on avait mis en en commun les droits et les concessions obtenues, et ce fut ainsi que se constitua la ligue hanséatique (1). Les villes confédérées s'ingéniaient à créer des établissements ou des forteresses aux lieux où le marché était le plus lucratif, et à procurer des franchises et des garanties de sécurité à leurs colonies, chose très-importante dans les contrées du Nord, où les habitants étaient accoutumés à considérer les étrangers comme des ennemis. A Wisby, dans l'île de Gothland, l'un des principaux comptoirs de la Hanse, la plus grande partie de la population se composait d'Allemands, et ils siégeaient dans le corps municipal. Les Brêmois partirent de là pour découvrir la Livonie, où les fourrures étaient en abondance. D'autres Allemands purent, grâce à la protection de Wisby, s'établir à Novogorod avec un juge à eux; c'était une place importante pour les pelleteries, les cuirs, le bois de construction et la poix : un statut hanséatique défendait de faire avec la Russie des marchés en argent, et prescrivait de traiter toutes les affaires par échange. Une foire considérable se tenait au confluent du Mologa et du Volga, à Khologhii-Gorodok, où se donnaient rendez-vous les marchands russes, allemands, grecs, italiens, orientaux; et le grand prince retirait du péage seul cent quatre-vingts pouds (783,000 fr.). D'autres établissements notables furent faits

(1) *Voy.* livre XIII, chap. 23.

à Skanör et à Falsterbe, dans la Scanie, pour la pêche du hareng, tant que le poisson continua de se montrer dans ces eaux; et les villes hanséatiques en obtinrent ou en usurpèrent le privilége, à l'exclusion même des natifs. Tant de prérogatives faisaient souvent que la bonne foi était mise de côté.

Bergen en Norwége était le marché où venaient affluer les productions de l'Islande, du Groënland, des îles Færoë, des Orcades, productions qui consistaient en fourrures, beurre, baleines, plumes et en tout ce qui est nécessaire à la construction des barques. Mais comme les Écossais et les Anglais fréquentaient les côtes norwégiennes, la Hanse eut beaucoup de peine à y obtenir le monopole. Elle commença pourtant à acheter des priviléges, et à s'assurer la faculté de faire des opérations sans l'intermédiaire des gens du pays; puis elle se mit à trafiquer dirctement avec les habitants de la campagne. Alors la ruine de Bergen fut consommée. Mais la hanse eut à soutenir des guerres opiniâtres pour se maintenir en possession de la Baltique, dont les riverains étaient toutefois tellement simples qu'ils croyaient ne pouvoir écouler leurs produits autrement qu'en offrant aux acheteurs l'appât des priviléges.

De même que la France, l'Espagne et les côtes de la Méditerranée n'étaient pas visitées par les Allemands au quatorzième siècle, de même les Méridionaux ne pénétraient pas dans la Baltique. Mais les uns et les autres se rencontraient à Bruges ou dans une autre place des Pays-Bas, et là s'opérait l'échange des marchandises. La Hanse ne put s'y assurer le monopole, par suite de l'opposition des comtes de Flandre et des ducs de Brabant et des démêlés fréquents entre les deux nations. Mais lorsque, au commencement du règne de Philippe le Hardi, les Allemands, voyant leurs droits violés, leur sûreté compromise
1389. et leurs griefs méconnus, furent convenus de transporter leurs comptoirs de Bruges à Dordrecht, le duc et les villes, consternés, envoyèrent offrir un arrangement; et le retour des négociants fut fêté comme un avantage public, tant on les croyait nécessaires.

Canaux. Les villes haséantiques conçurent aussi la pensée de communiquer entre elles et par mer au moyen de canaux navigables : travaux difficiles autant par le manque de procédés hydrauliques qu'en raison des territoires enclavés qu'il fallait traverser. Mais déjà l'Italie avait fourni des modèles en ce genre, et la

Hollande avait enseigné à régler le cours des eaux au moyen des écluses (1). La Hanse profita de ces exemples pour creuser plusieurs canaux, dont les principaux furent celui de Lasröne entre l'Ilmenau et l'Elbe; ceux entre Hambourg et Lubeck, entre Brunswick et Brême, entre cette dernière ville et celle de Hanovre, et un autre qui devait conduire l'Elbe à Wismar.

L'Angleterre était loin de prétendre à la grandeur où elle s'est élevée par le commerce. On trouve, en 1203, un privilége accordé par Jean sans Terre à Cologne, un autre par Henri III à Brunswick, puis à Wisby, Lubeck et Hambourg. Les Allemands fondèrent alors à Londres un comptoir, qui devint ensuite commun à toute la Hanse. Édouard II concéda aux étrangers, Allemands et surtout Belges et Lombards, des priviléges si étendus qu'ils concentrèrent presque tout le commerce entre leurs mains. Ce ne fut qu'à la moitié du quatorzième siècle que les Anglais eux-mêmes formèrent une société appelée d'abord société de Thomas Becket, et ensuite société des Aventuriers; mais les étrangers demeurèrent toujours favorisés, parce qu'ils fournissaient de l'argent aux rois, et les dispensaient de recourir aux parlements.

En 1261, le parlement d'Oxford défendit l'exportation des laines et l'importation des draps. Cependant on ne pouvait se passer des marchands flamands, et Édouard III accueillit avec le plus vif empressement les fabricants de cette nation que les troubles incessants de leur pays forcèrent à s'expatrier. Édouard leur avait écrit qu'ils auraient dans son royaume *de bon mouton et de bon bœuf autant qu'ils en pourraient manger*. Les ouvriers se plaignaient que les maîtrises arrêtaient l'industrie de qui n'en était pas membre; et le parlement, comprenant l'importance de cette institution, s'en occupa avec intérêt, et publia plusieurs décrets qui y étaient relatifs. On accorda aux marchands les mêmes honneurs qu'aux militaires, aux légistes et aux propriétaires. Édouard III décida que le marchand ou artisan qui posséderait cinq livres sterling en biens meubles pourrait s'habiller comme un écuyer ayant cent livres de rente, et que ceux qui posséderaient davantage pourraient s'habiller comme un écuyer ayant deux cents livres. En flattant ainsi non-seulement l'intérêt, mais l'amour-propre et l'orgueil, l'Angleterre

(1) *Voy.* tome XII, page 46.

parvint bientôt à égaler les autres pays ; et dès le quatorzième siècle elle envoyait des draps en Italie et en Espagne. En 1348 et en 1465 elle échangeait ses moutons contre des chevaux de race arabe, trafic qui produisait d'immenses bénifices. L'agriculture prospérait grâce aux nombreux couvents, et à côté des négociants se trouvaient des propriétaires stables, d'où résulta un équilibre qui fit la grandeur de l'Angleterre.

Les Anglais eurent par la suite des comptoirs sur la Baltique et sur les côtes de Prusse et de Danemark. En 1363, Picard, qui avait été lord-maire, recevait, à sa maison de la Vintry, Édouard III, le prince Noir, les rois de France et d'Écosse, et une foule de grands seigneurs auxquels il offrait de très-beaux présents. Au temps de Richard II, Philpot avait à sa solde mille hommes pour combattre les corsaires. En 1379, Londres prêta à Richard cinq mille livres sterling, Bristol mille marcs; en 1386, Londres fournit quatre mille livres sterling, l'année d'après dix mille marcs, et autant à l'époque du couronnement de Henri VI. Le commerce anglais acquit surtout de l'importance sous Édouard IV; et la navigation des côtes exerça les habitants de l'île à affronter les périls de l'Océan.

Afin de tirer des marchandises du dehors, on s'efforçait par toutes les moyens d'accroître à l'intérieur les produits, contre lesquels on pouvait les échanger, et de multiplier les manufactures destinées à les mettre en œuvre et à en augmenter la valeur. C'est ainsi que des villes agricoles et industrieuses grandissaient près des cités commerçantes. La richesse augmentait, et elle produisit la liberté.

Pirates. Dans ces premiers temps la piraterie n'était pas plus déshonorante que la chasse; et elle constituait dans le Nord des sociétés puissantes ayant des chefs et des institutions.

Les villes hanséatiques durent s'appliquer à la détruire. Bientôt tout corsaire fait prisonnier fut tué sans pitié, et défense fut faite à tous d'en recevoir à rançon comme aussi d'acheter les marchandises enlevées en mer, sous peine de les voir confisquées, même lorsqu'on les aurait acquises non sciemment. Les confédérés finirent par diriger des forces imposantes contre les Vittaliens, et les chassèrent de la Baltique; puis, comme les chefs de l'Ostfrise leur donnèrent asile, il s'ensuivit une
1430. guerre de cinquante ans, qui ne prit fin que lorsqu'un des chefs eut réuni le pays sous sa domination, et se fut engagé

envers les Hambourgeois à ne plus donner retraite à des corsaires.

Le commerce des anciens et du moyen âge se faisait d'une tout autre manière que celui des modernes; car la commission, qui en est aujourd'hui la forme la plus habituelle, n'était pas usitée alors. La poste aux lettres n'existant pas, il n'était pas possible d'entretenir de correspondances suivies, et les fabricants ne confiaient pas aux négociants de marchandises à vendre pour leur compte. Au lieu de cette subdivision si favorable du travail, les fabricants eux-mêmes ou leurs commis s'en allaient avec des navires ou par caravanes vendre et faire des chargements; puis ils ramenaient ce qui leur restait avec le produit des échanges. Les papes défendaient, dans l'intérêt des âmes le commerce avec les musulmans, et c'est à grand'peine que les Vénitiens obtinrent une dispense. Les Français, à leur tour, jouirent de la même faveur, mais toujours à condition qu'ils ne vendraient aux infidèles ni armes ni munitions de guerre. 1493.

Selon le droit de représailles, celui qui avait reçu une injure sans avoir obtenu satisfaction pouvait s'indemniser sur les biens et la personne de tout concitoyen de l'offenseur. De même, tous les compatriotes d'un débiteur qui ne voulait ou ne pouvait pas s'acquitter étaient responsables de la créance : on séquestrait par suite leurs biens et leur personne. Parfois cette responsabilité s'étendit aux cas criminels; et un Italien de la compagnie Spini ayant tué un Anglais, les officiers de justice appréhendèrent la personne et l'avoir de ses compatriotes (1).

Quand un très-petit nombre de gens savaient écrire, quand le parchemin était un objet de luxe et que les chiffres arabes étaient à peine connus, les comptes et les correspondances présentaient des difficultés inouïes. Les capitaux utiles étaient entre les mains des nobles et des prêtres seuls; les douanes n'avaient d'autre règle que l'avidité du seigneur, et nullement l'intérêt du pays : on multipliait les taxes sous mille noms différents. (2) Dans

(1) MADOX, *Hist. of Exchequer*, c. XXII, 5-7.

(2) Voyez Du Cange, aux mots *Avaria, Anchoragium, Carratum, Exclusaticum, Foraticum, Gabella, Geranium, Hansa, Menuraticum, Modiaticum, Naulalicum, Passagium, Pedagium, Plateaticum, Palificatura, Ponderagirum, Pontatieum, Portaticum, Portulaticum Pulveraticum, Ripaticum, Rotaticum, Teloneum, Transitura, Viaticum.* — Voy.

certaines villes l'usage voulait qu'on déchargeât et qu'on déballât les marchandises, afin que les habitants pussent faire leur choix et se fournir de ce dont ils avaient besoin ; dans d'autres endroits les natifs seuls avaient le droit de vendre, et ils se substituaient au marchand étranger. Pour se mettre à l'abri des attaques des voleurs de grand chemin, il fallait se réunir en caravanes ou payer un châtelain qui veillât à la sûreté des voyageurs pendant leur passage à travers ses propriétés. A chaque nouvel État les marchandises étaient frappées d'un nouveau droit ; les poids et les mesures variaient à l'infini. Il y avait encore le droit d'aubaine, en vertu duquel l'héritage d'un étranger appartenait au seigneur sur des terres duquel il mourait, et celui de *varech* ou de *bris*, qui attribuait au premier occupant le bâtiment naufragé avec tout ce que la mer rejetait sur ses bords. Dès l'an 1079, l'Église avait défendu de dépouiller les naufragés. Frédéric Barberousse, puis Frédéric II confirmèrent cette *franchise* de l'Église, que l'on cherchait à rendre vaine (1).

aussi MURATORI, *Antiquit. ital. medii ævi*, t. II., col. 4 et suiv. et 866. WERDENHAGEN, *De rebus Hanseaticis*, IIIe partie, chap. 20. MARQUARD, *De jure mercatorum*, liv. II, ch. 6. FISCHER *Geschichte des teutschen Handels*, t. I, p. 526 et suiv. — Pegolotti dans PAGNINI. De la Dîme, t. III, p. 301.

(1) Dès le sixième siècle, le code des Visigoths avait établi des peines contre ceux qui dépouillaient les naufragés; malgré cela l'usage de confisquer les effets de ces malheureux existait encore, en 1068, en Catalogne, où le code des Wisigoths était la loi commune. Le chapitre commençant par *Quoniam periniquum* des lois données à la ville de Barcelone par Raymond Bérenger tendait à abolir cet usage. Il paraît que cette disposition ne fut pas observée, puisque Jacques Ier, en 1245, et Alphonse III, en 1286, crurent devoir la renouveler.

Le roi goth Théodoric avait proclamé des principes conformes à ceux du droit romain. Le concile de Latran frappe d'excommunication en 1079 quiconque dépouillerait les naufragés; et en 1172 on publia un décret impérial sur le même sujet. Mais en 1221 il fallut recommencer. Le fisc et les habitants des côtes continuaient de s'approprier les *varecks* comme par le passé.

Les constitutions de la Sicile de l'année 1231 avaient décrété des peines et ordonné la restitution; cependant Charles d'Anjou, s'autorisant sur des anciennes lois, confisqua même les navires des croisés. Son infortuné rival Conradin avait conclu, en 1268, avec la république de Sienne un traité dans lequel il renonçait au droit de naufrage.

Les mêmes contradictions existent dans les législations des républiques italiennes. Un statut de Venise de 1232 défendait de mettre la main sur les naufragés de quelque nation qu'ils fussent, et punissait quiconque ne rendait pas dans les trois jours les objets trouvés au bord de la mer. Cette même république fit en 1268 un traité avec saint Louis pour abolir le droit de

Mais, à mesure que le commerce acquérait de l'importance, des coutumes plus humaines et dictées par la raison s'introdui-

naufrage à Venise et en France et dès 1434 les magistrats de Barcelone avaient été obligés de négocier avec ceux de Venise pour obtenir la même faveur.

En France, la voix de la religion et la sagesse de saint Louis cherchèrent à mettre fin à cette horrible injustice ; toutefois un décret de 1277 prouve que ce prince exerçait ce droit dans ses domaines puisqu'il en exemptait quelques étrangers en particulier. Ce droit existait au douzième siècle dans le Ponthieu, sur les côtes septentrionales de France, et il ne fut aboli qu'en 1190. Dans d'autres provinces il subsista jusqu'en 1315, lorsque la protection royale fut de nouveau assurée aux naufragés par un décret qui est un monument très-remarquable de législation, parce qu'il ordonnait la promulgation et l'observation dans le royaume de France de la constitution impériale de 1221.

Il paraît que la ville de Marseille ne tolérait pas cet abus. En 1219 elle obtint que le comte d'Empurias renonçât à son droit de naufrage en faveur des bâtiments marseillais. Si l'usage de confisquer les biens des naufragés avait existé à Marseille, la renonciation eût été réciproque ; effectivement, on ne trouve pas trace d'un pareil usage dans les statuts de cette ville.

En Angleterre, Édouard le Confesseur avait aboli le droit de naufrage dès la fin du onzième siècle. Une bulle du pape Honorius (1124), une loi de Henri I[er] (1139), d'autres de Henri II (1174) et de Richard I[er] (1139) renouvelèrent ces dispositions. Alexandre II, qui régnait en Écosse au treizième siècle, publia une loi analogue. Cependant les souverains de ces divers pays accordaient vers le même temps aux marchands étrangers l'exemption de la confiscation en cas de naufrage désigné sous le nom de *varech*.

Les constitutions impériales que nous avons citées plus haut et une loi particulière d'Allemagne de 1195 n'empêchèrent pas cet usage de régner dans ce pays, puisque dans plusieurs documents du treizième siècle on trouve des renonciations en faveur de diverses villes.

Cet usage existait sur le littoral de la basse Allemagne, de la Frise et de la Hollande ; mais avec le temps le droit de naufrage fut converti en une taxe proportionnée à la valeur des objets sauvés ; le montant de cette taxe revenait au seigneur en récompense de ses soins pour le salut des naufragés. Mais ces sages dispositions n'étaient pas établies ou pratiquées chez tous les peuples ; car au quinzième siècle il fallait des priviléges ou des traités pour obtenir l'abolition de la confiscation.

Malgré les dispositions sages et humaines de beaucoup de codes des États septentrionaux rédigés au douzième siècle, l'usage de saisir au profit des riverains ou du fisc les objets naufragés continua de subsister, ainsi que l'attestent les nombreux traités passés entre les villes de la Baltique et celles de la basse Allemagne. Il est remarquable que sur les côtes de la Prusse, où on allait jusqu'à vendre les naufragés comme esclaves, on croyait que ce droit barbare était fondé sur la législation des Rhodiens. Dans quelques pays on l'appliquait même aux accidents qui survenaient aux voyageurs par terre, et l'on s'emparait de leurs effets à titre d'effets naufragés.

En Orient mêmes abus, même protection inutile des lois, mêmes usages barbares parmi les populations des côtes, mêmes nécessités d'exemptions impé-

saient sous forme de conventions et de priviléges, pour passer ensuite dans le droit commun. L'une des stipulations les plus habituelles consistait à renoncer au droit de naufrage, de manière à faire considérer comme vol le fait de s'approprier des objets rejetés par la mer. Le droit même de représailles, en se régularisant, fit que les différents pays se trouvèrent intéressés à réprimer leurs corsaires.

La piraterie fut ainsi restreinte, mais non pas détruite. Et, tandis que sur terre de nouvelles institutions sociales rendaient moins faciles les actes de rapine, elle s'exerçait audacieusement sur mer. Comment, en effet, contraindre à restitution des gens qui n'avaient pas de patrie ? Les seigneurs qui l'auraient pu leur prêtaient la main. Parfois aussi les républiques faisaient la course les unes contre les autres, espèce de guerre privée qui avait succédé à celle de terre; ou bien elles considéraient les bâtiments corsaires comme des aventuriers mercenaires que l'on pouvait prendre à sa solde dans un moment de besoin. Plus tard, on comprit que la piraterie pouvait servir à dévaster les pays ennemis, et on la soumit à des règles au moyen de patentes données pour l'exercer sous une bannière particulière : le pirate fut alors converti en armateur.

L'expulsion et la réintégration perpétuelle des juifs et des Lombards prouve que les richesses commerciales avaient acquis de l'importance et que la boutique valait déjà le château. Les Juifs finirent par pouvoir trafiquer sans danger; à mesure qu'on comprenait l'utilité du commerce, on le protégeait par des priviléges. Les barons rivalisaient de zèle pour améliorer les routes; le paysan était invité à fréquenter les marchés; on multipliait les compagnies d'artisans, comme autrefois on multipliait celles de soldats. L'organisation de l'industrie en maîtrises hiérarchiques est un fait très-digne de remarque; dans des pays où l'égalité des hommes n'est pas encore reconnue, on les émancipe en masse; comme on ne conçoit pas le travail libre, on fait travailler l'ouvrier pour le maître comme le vilain pour le seigneur.

riales. Le chapitre 46 de l'assise des citoyens du royaume de Jérusalem, attribué au roi Amalric, qui monta sur le trône en 1194, n'apporta qu'un remède insuffisant à cet abus en restreignant la confiscation à une partie du navire naufragé. Il ne faut pas s'étonner si les musulmans exerçaient ce droit à l'égard des chrétiens, et ceux-ci à l'égard des musulmans; c'était une conséquence naturelle de leurs guerres incessantes. Quelques traités de 1265, 82, 83, 85 et 90 contiennent des renonciations réciproques. PARDESSUS.

En France, les savetiers, les marchands d'ognons et de carottes, les boulangers devaient se munir d'un privilége royal, et dans ce privilége royal tout était réglé et prescrit avec une minutie incroyable. Le fileur ne pouvait ajouter du fil de chanvre au fil de lin; le coutelier ne pouvait faire des manches de couteau, les potiers ne pouvaient faire une cuiller de bois au tour. Il était défendu de mêler du suif de mouton au suif de bœuf, la cire vieille à la neuve; la profession de chapelier est divisée en cinq branches, et les métiers auxquels il est pourvu sont au nombre de plus de cent cinquante. Nous trouvons que ce sont là des entraves apportées à l'industrie. Ce le sont en effet; mais de pareilles mesures empêchaient la fraude, ainsi qu'en font foi les *Établissements des métiers* de Paris, que saint Louis fit compiler par Étienne Boileau.

Cependant on ne tarda pas à sentir les inconvénients et les défauts de cette organisation; les rois qui succédèrent à saint Louis s'en firent un moyen d'augmenter leurs revenus. On afferma le monopole, et le droit de fabrique ne fut concédé qu'à un petit nombre de privilégiés. On frappa d'amendes considérables les moindres transgressions; et les rivaux du délinquant, intéressés à le trouver coupable, furent chargés de le juger. On eut donc bien raison de supprimer les maîtrises; mais quand on voit le désordre auquel l'industrie est en proie de nos jours, on trouve que le problème est moins facile à résoudre qu'on ne pense. Les syndics, les conseils, les prud'hommes, les chambres de discipline faisaient l'éducation du peuple. Les artisans rassemblés dans les mêmes quartiers se voyaient entre eux et tâchaient de se surpasser. Aussi les fraudes et les tromperies, si faciles quand une industrie est nouvelle et que le peuple ne la connaît pas, étaient chose impossible; grâce à la subdivision du travail, chacun s'efforçait de perfectionner sa branche d'industrie; l'esprit de corps donnait à chacun une certaine gravité et la connaissance de ses droits; les bannières des saints patrons devenaient souvent des drapeaux d'indépendance et protégeaient l'individu de toute vexation, en sorte que les classes laborieuses devinrent une puissance sociale et les artisans une sorte de feudataires bourgeois qui ne possédaient pas de terres; en Italie et en Allemagne, quelques compagnies étaient souveraines.

Malgré tant d'entraves, les compagnies marchandes réalisaient de forts bénéfices en s'appuyant sur le monopole. Le doge Mocenigo fixe l'intérêt annuel à quarante pour cent pour

les capitaux engagés dans le commerce; et comme dans les pays industrieux l'intérêt de l'argent est toujours en proportion des avantages que l'emprunteur a en vue, nous ferons remarquer qu'il se maintint constamment à un taux très-élevé pendant le moyen âge. Vérone le fixait en 1228 à douze et demi pour cent; Modène à vingt en 1270; Gênes payait au quatorzième siècle de sept à dix pour cent à ses créanciers (1). A Barcelone l'escompte s'élevait au dixième en 1435. En 1311, Philippe le Bel décréta vingt pour cent après la première année. En Angleterre, on payait, dit Matthieu Paris, dix pour cent tous les deux mois sous Henri III.

Intérêt de l'argent.

Mais le revenu produit par l'argent fut considéré de bonne heure comme différent de celui qui provenait de toute autre marchandise : on se fondait à cet égard sur des distinctions arbitraires et sur la prétendue stérilité du métal. En conséquence, dès les temps anciens les gouvernements assignèrent des limites à l'usure, et elles continuèrent à subsister, même après que les contrats relatifs à toute autre marchandise furent laissés entièrement libres. A cela vint s'ajouter le conseil de l'Évangile, invitant, comme loi d'amour, à prêter aux nécessiteux sans espoir de récompense; interprété dans le sens d'un précepte positif, il fit déclarer illicite par certains moralistes le gain réalisé sur l'argent.

Qu'en résulta-t-il? Rien que de créer, comme d'ordinaire, une industrie clandestine, et par cela même plus lucrative, en raison du péril, en faveur de ceux qui osèrent braver la loi. Elle fut exercée principalement par les juifs, auxquels ne tardèrent pas à faire concurrence les Lombards et les Toscans. Ces financiers, mal vus sous le titre d'usuriers, ouvrirent des banques dans toutes les contrées de l'Europe, et fournirent de l'argent non-seulement aux particuliers, mais encore aux différents États, surtout en Angleterre, où ils obtenaient la perception des taxes en garantie de leurs avances. Frescobaldi, les Bardi et les Peruzzi de Florence étaient, au quatorzième siècle, les plus célèbres banquiers de l'Angleterre et des Pays-Bas (2).

Les Lombards s'établirent à Metz vers l'an 1260, et en 1370 cette ville affecta à la restauration de ses murs le montant des taxes payées par ces étrangers. En 1404 elle afferma sa banque

(1) *Voy.* tome XII, chap. 22.
(2) *Voy.* tome XII, pag. 449 et suiv.

à Jean Fraginale de Vercelli pour la somme de 2,408 florins de Florence par an. Les Lombards étaient favorisés et haïs comme les juifs; les *lettres lombardes* que la chancellerie française expédiait pour autoriser leur commerce étaient grevées d'un droit double des autres; on obligeait les Lombards à demeurer dans des rues particulières pareilles aux *ghetti* des juifs; parfois on les dépouillait de tout leur avoir; on les chassait violemment ou on ne les protégeait que par des ordonnances spéciales. Une loi du 6 janvier (1477,) invite les habitants d'Amsterdam à retirer leurs gages de chez les Lombards avant le mardi gras, et les exempte de payer aucun intérêt. Jean Bodin désapprouva hautement les opérations d'une banque établie à Lyon, laquelle fit des conditions très-onéreuses à François Ier, et prêta à Henri Ier au nom des Capponi et des Albizzi à dix, douze et jusqu'à seize pour cent. Non-seulement les princes chrétiens, mais les pachas eux-mêmes avaient de l'argent placé à cette banque. En 1400, deux juifs obtinrent du sénat de Venise l'autorisation de fonder une banque de prêt; et quand la république s'empara de Ravenne en 1441 elle s'engagea à y envoyer des banquiers juifs. Ceux-ci avaient des maisons à Rome, à Florence, à Pavie, à Parme, à Mantoue et dans les villes principales; les monts de piété furent institués pour obvier aux abus de cet état de choses. Maximilien Ier chassa les juifs de Nuremberg en 1493, et fonda une banque.

Les pays lointains ayant des monnaies différentes, les ventes et les achats se faisaient souvent au poids de l'or et de l'argent, c'est-à-dire au marc divisé en huit onces de vingt-quatre carats, surtout pour les payements en argent. Chaque pays ayant sa monnaie, il en résultait une confusion extraordinaire de coin, de titres de valeurs. Aussi les négociants emportaient-ils dans leurs voyages des métaux précieux en lingots; et avant de rentrer chez eux ils convertissaient le numéraire qu'ils avaient reçu en métal brut. Les changeurs, dont la plupart étaient Lombards, Florentins ou Siennois, obvièrent à cet inconvénient et aux fraudes trop faciles sur les monnaies inconnues en établissant dans les principales villes des banquiers ou *campsores*, qui recevaient les sommes d'argent en dépôt et les déboursaient au fur et à mesure qu'ils en recevaient l'ordre du déposant, ou bien les faisaient payer à celui-ci par leurs correspondants des pays où il se transportait.

Les difficultés de tout genre pour la transmission effective Lettres de change.

de l'argent firent naître l'idée des lettres de change (1). Quelques-unes étaient sans direction particulière, comme cela se pratiquait spécialement dans le Levant : on en trouve des exemples en 1210; d'autres portaient un ordre de payer adressé à une personne dénommée; plus tard, elles devinrent effets négociables. On veut que les juifs soient les inventeurs des lettres de la seconde espèce, et qu'ils en aient fait usage dès 1183 pour soustraire leurs richesses cachées à l'avidité du fisc. Mais on n'en trouve d'exemple certain qu'en 1246, lorsque Innocent IV fit passer vingt-cinq mille marcs d'argent à l'anticésar Henri Raspon, somme qui lui fut comptée à Francfort par une maison de Venise. En 1253, Henri III d'Angleterre autorisa quelques Italiens ses créanciers à se rembourser par des traites sur des évêques de son royaume. La valeur de ces traites s'élevait à cent cinquante mille cinq cent quarante marcs, et le légat du pape veilla à ce qu'elles fussent payées exactement. Puis les négociants songèrent à solder leurs comptes sans l'intervention des banquiers au moyen de traites, dont le premier exemple est d'une maison de Milan qui tira en 1325 sur une maison de Lucques à cinq mois de date (2).

(1) Isocrate parle d'un étranger qui avait apporté du blé à Athènes, et qui reçut du marchand Stratoclès une lettre sur une ville du Pont-Euxin où on lui devait de l'argent.

(2) Jean Villani et Savary (dans *le Parfait Négociant*) attribuait l'invention des lettres de change aux juifs chassés de France sous Dagobert I[er] en 630, sous Philippe-Auguste en 1181 et sous Philippe le Long en 1316. Ils disent que ces juifs, s'étaient retirés en Lombardie, chargeaient les marchands et les voyageurs de toucher les sommes qui leur étaient dues en France, et leur remettaient des lettres à cet effet. Mais Dupuy de La Serre (*Traité de l'art des lettres de change*) réfute l'opinion de ces deux écrivains : 1° parce qu'ils n'assignent aucune époque à cette invention; 2° parce que l'acte de bannissement défendait toute communication avec les juifs expulsés. L'auteur en conclut qu'il n'est pas probable que personne voulût recevoir leur argent en dépôt. Dupuy, ainsi que Derubys, historien de Lyon, attribue l'invention des lettres de change aux Guelfes florentins, chassés par les Gibelins et réfugiés en France. Ils furent les premiers qui tirèrent des sommes d'argent à Lyon, où les marchands s'assemblaient sur la *place du Change*. Plus tard les Gibelins, bannis à leur tour, se fixèrent à Amsterdam et de là firent des traites sur Florence.

Philippe le Bel fit en 1294, avec le chef et la corporation des *Cambistes* italiens, une convention par laquelle ceux-ci s'engageaient à lui payer un droit pour les affaires de change. Mais la première mention formelle des lettres de change se trouve dans un édit de Louis XI, en date de mars 1462, dans lequel ce prince confirme les foires de Lyon.

Le jurisconsulte Baldus cite deux lettres de change, l'une de 1381, sous un nom supposé; l'autre de 1395, de Borromée des Borromée de Milan, sur Alexandre Borromée. Il existe un règlement de 1394 qui enjoint aux négociants de Barcelone de payer les lettres de change à vingt-quatre heures de vue et de marquer au dos leur acceptation. Il paraît même que l'on connaissait déjà

Quant au papier-monnaie, Marco Polo est le premier qui l'ait fait connaître à l'Europe; il l'avait trouvé en usage chez les Mongols, qui dominaient alors en Chine et qui l'introduisirent en Perse. Mais ce ne sont pas les Mongols qui l'ont inventé, ce sont les Chinois. Dès l'an 119 avant J.-C. sous le règne de Wou-ti, de la dynastie des Han, les Chinois, manquant de numéraire, imaginèrent de se servir de monnaie de cuir, qu'ils appelaient *phi-pi* ou *valeur en peau*. C'étaient des morceaux de la peau d'une espèce de cerf blanc, d'un pied carré, ornés de peintures; chacun de ces morceaux valait trois cents livres, et il paraît qu'ils n'avaient cours qu'à la cour parmi les grands.

En l'an 605 après J.-C., et vers la fin de la dynastie des Soui, les finances se trouvèrent dans un tel désordre qu'on fut réduit à se servir de toutes sortes de choses en guise de monnaie. Sous le règne de Hien-Tsung, qui commença vers l'an 807, il fut ordonné aux marchands et aux riches de déposer le numéraire qu'ils avaient dans les trésors publics, en échange de quoi on devait leur remettre des *bons* qui eurent cours sous le nom de *fey-thsian* ou monnaie volante. Mais l'usage de cette monnaie fut aboli trois ans après.

Taï-Tsou, fondateur de la dynastie des Soung (960), permit aux marchands de déposer leur argent et leurs marchandises dans divers trésors impériaux, où on leur délivrait en échange des *pian-thsian* ou *monnaie commode*. En 901 on avait émis pour un million et sept cent mille onces d'argent de ces *pian-thsian*, et en 1021 pour plus d'un milliard cent trente millions.

Mais le véritable papier-monnaie ou les assignats, comme nous les appelons maintenant, remplaçant le métal monnayé sans aucune sorte d'hypothèque, fut introduit d'abord dans le pays de Chou, et appelé *ci-tsi* ou *coupons*. Cet exemple fut suivi sous Cin-tsoung (de 998 à 1022); on fit des assignats payables sous les trois ans; six des plus fortes maisons de banque dirigèrent cette opération; mais elles firent faillite, et l'empereur ôta alors aux particuliers le droit d'émettre du papier-monnaie pour le réserver exclusivement à l'État.

On trouve tous les détails relatifs à l'histoire des assignats en Chine dans les *Mémoires sur l'Asie*, de Klaproth (vol. I, p. 375). Nous avons voulu seulement constater que cette importante invention appartient aux Chinois. Les Mandchoues, qui occupent actuellement la Chine, ignorant ce qu'une bonne administration financière a pour principe, que plus un pays a de dettes, plus il est riche et heureux, n'ont jamais émis de papier d'aucune sorte.

Le papier-monnaie fut introduit au Japon sous le daïri Godiagono-tenoo qui régnait de 1319 à 1331.

les protêts; les endossements ne furent connus que plus tard (1).

Les foires de Champagne étaient très-fréquentées comme marchés intermédiaires pour l'Italie, le midi de la France d'un côté et les Pays-Bas de l'autre; et comme les négociants n'y
1327. faisaient qu'un court séjour, les rois de France, en qualité de comtes de cette province, décrétèrent qu'il serait procédé sommairement contre quiconque laisserait en souffrance une lettre de change souscrite à la foire précédente.

Dans les autres places de France, on obligeait les débiteurs à déclarer dans les lettres de change que la dette avait été contractée et qu'elle serait acquittée en temps de foire, fiction à l'aide de laquelle on éludait les peines prononcées par le droit canonique contre les prêteurs à intérêt.

Banques. On institua aussi pour la commodité des commerçants les banques de dépôt; et l'on veut que la première ait été celle de Barcelone, fondée en 1401 (2). Les premières banques de crédit furent celle de Gênes et celle de Venise, qui remonte probablement à l'an 1171. Mais la banque de Gênes, dite banque de Saint-Georges, fut plus importante, et nous en avons parlé ailleurs avec détail (3). Les papes et les empereurs confirmèrent ses priviléges, et tout sénateur, à son entrée en charge, jurait de la maintenir. Elle donnait son avis sur toutes les mesures de gouvernement et d'intérêt public, équipait des navires pour son propre compte, faisait des conquêtes, et les gouvernait comme le fait aujourd'hui la compagnie anglaise des Indes.

Assurances. Il est probable que les Romains connurent les assurances maritimes; mais l'usage en était si peu répandu que les législateurs et les jurisconsultes ne les trouvèrent pas dignes d'une attention spéciale. Les premiers essais consistèrent à stipuler une commu-

(1) On continua néanmoins de transporter encore de l'argent en nature. Machiavel raconte dans sa correspondance l'embarras que lui causa l'argent avec lequel il partit pour Mantoue en qualité d'ambassadeur de Florence (1495). François I[er] et Charles V, aspirant à l'empire, traversèrent l'Allemagne avec des mulets chargés d'argent destiné à acheter les électeurs; trente mulets avec 40,000 écus chacun portèrent à Saint-Jean-de-Luz la rançon des fils de François I[er]; quand ce monarque envoyait des subsides aux Suisses, ils étaient reçus au son de la musique. De cette façon les capitulations honteuses et les traits de corruption ne pouvaient se cacher et étaient bien connus de tout le monde.

(2) Voir la note D, à la fin du volume.

(3) *Voy.* tome XII, chap. 22.

nauté de risques entre les propriétaires du vaisseau et ceux du chargement, ce qui reviendrait aux *assurances mutuelles* de nos jours. On y trouva tant d'avantages que la compilation Rhodienne antérieure certainement au onzième siècle, la loi de Trani de 1060 et celle de Venise en 1253 la prescrivirent comme une obligation.

Jusque-là toutefois elle ne liait que les personnes intéressées dans une même expédition maritime; il y avait donc bien loin encore de ce système à ces combinaisons précises, trouvées par de hardis spéculateurs qui, calculant tous les risques, les vents, les saisons, la politique, la guerre, la piraterie, offrent aux navigateurs le remboursement complet de leurs pertes, moyennant une prime modique payée par avance.

On a soutenu, sans preuves à l'appui, que ce genre d'assurances était connu à Bruges en 1310; mais aucune loi maritime du Nord ni même la grande ordonnance hanséatique de 1614 n'en parlent; l'opinion commune les fait commencer dans le Midi, où l'on trouve les premiers règlements dans les lois de Barcelone : Florence dut le reconnaître en 1300, car il en est question dans Pegolotti.

Mais déjà les princes avaient compris combien ils s'abusaient en accordant des priviléges aux étrangers, au détriment de leurs propres sujets. Ils se mirent en conséquence à favoriser ce que l'expérience démontre comme plus avantageux et comme capable d'amener l'affranchissement du commerce. Les différends étaient plus aisés à terminer quand les chefs de maison traitaient les affaires en personne, et les procès pour cause de piraterie et de représailles étaient promptement vidés. Une plus grande facilité dans l'expédition des démêlés commerciaux résulta de l'institution des consuls, inconnue aux anciens (1); et qui

Lois.

(1) Les Égyptiens accordaient cependant aux navigateurs étrangers la faculté de choisir parmi eux et d'instituer des magistrats pour juger les différends de leurs nationaux, selon les lois de leur patrie, HÉRODOTE, II, 54. En Grèce, on élisait souvent un *proxène*, hôte commun, qui devait donner aide et conseil aux trafiquants étrangers, et faciliter l'expédition de leurs affaires. Il était admis dans les assemblées politiques, et une place distincte lui était assignée au théâtre et dans le temple. *Voy.* THUCIDIDE, I, 80. — DÉMOSTHÈNE, *pro Rhod.* — WALCKENAER, *Animad. ad Ammon.*, p. 201, liv. III, c. 10.

On lit dans le code des Visigoths, liv. XI, tit. II, § 2; *Dum transmarini negotiatores inter se causam habuerint, nullus de sedibus nostris eos audire præsumat, nisi tantummodo suis legibus audiantur apud telonarios suos.*

donna aux négociants un protecteur officiel dans les pays les plus fréquentés. Les consuls prononçaient sur les différends qui s'élevaient entre leurs compatriotes; et leurs sentences, rendues d'après les lois écrites, les usages ou le bon sens, constituèrent un droit coutumier (1). Puis un Italien ou un Catalan, peut-être même un Marseillais, conçut, au commencement du treizième siècle, la pensée de recueillir les usages des différents ports de la Méditerranée, ou les sentences arbitrales rendues en conformité des coutumes; il en résulta le *Consultat des faits maritimes*, qui, aujourd'hui encore, est la base de la législation en cette matière et le droit commun en l'absence de dispositions particulières. Ce devait être un reste de l'ancienne législation, dont les documents avaient péri, mais qui s'était perpétuée dans la coutume. A l'exemple des usages de la Méditerranée, ceux de l'Océan furent aussi réunis en corps sous le titre de *Rôle d'Oléron*. On l'a cru, à tort, rédigé par l'ordre d'Éléonore, duchesse de Guyenne, et de Richard Cœur-de-Lion; et il ne paraît pas non plus avoir jamais obtenu force de loi. C'est plutôt une compilation faite pour un usage particulier : elle a été intitulée ainsi, parce que l'exemplaire le plus répandu fut rédigé à Oléron en 1266; mais ce recueil avait été fait bien antérieurement; car on en retrouve des exemplaires où manquent différents articles (2).

Les *ordonnances de Wisby*, recueillies au treizième siècle (3), étaient en vigueur dans le Nord. Henri le Lion, duc de Saxe, donna à la ville Lubeck, dont il fut le fondateur, une législa-

(1) Nous possédons des statuts analogues de plusieurs villes italiennes, e nommément de Trani et d'Amalfi, dont la *table* fut publiée à Naples, en 1844, par le prince d'Ardore, qui l'avait copiée sur les manuscrits de Foscarini.

En voici le titre : *Capitula et ordinationes curiæ maritimæ nobilis civitatis Amalphæ, quæ in vulgari sermone dicuntur* LA TABULA DE AMALPHU, *nec non consuetudines civitatis Amalphæ*.

(2) Pardessus pense que le *Rôle d'Oléron* est antérieur au *consulat de la mer*, qui, selon lui, n'aurait pas été fait avant l'an 1340 ni après l'an 1400. Ses arguments ne sauraient nous faire adopter son opinion.

(3) *Hogeste Water-Recht tho Wisby*. Les Septentrionaux voudraient le considérer comme le plus ancien monument du droit maritime au moyen âge, et comme la source du *Rôle d'Oléron*. Mais Schlegel et Pardessus démontrent qu'il est postérieur et à celui-ci et au *Consulat de la mer*. Pardessus ajoute qu'il n'a été fait ni à Wisby ni par Wisby, mais que c'est un extrait ou résumé des coutumes hanséatiques, qui ne remonte pas au delà du quinzième siècle, et qui a été rédigé par un particulier, sans avoir jamais eu aucune autorité publique.

tion particulière, tirée des usages saxons et vénitiens, des capitulaires de Charlemagne, des constitutions impériales et du droit de l'ancienne cité de Soest, en Saxe. Lubeck ayant acquis une grande prospérité, d'autres pays adoptèrent ses institutions; et ce fut ainsi que de lois d'origine diverse sortit un droit qui par la suite devint commun à toute l'Europe.

Le *Consulat de la mer* statuait qu'en temps de guerre les marchandises neutres chargées par l'ennemi sont franches et ne peuvent être séquestrées, tandis que la bannière neutre ne couvre pas la marchandise ennemie. Les villes de la Baltique soutenaient, au contraire, que la mer était libre, et cela non par principe de générosité et de justice, mais parce que, naviguant seuls sur cette mer, elles y trouvaient leur avantage, au préjudice des puissances belligérantes. C'étaient là des divergences d'opinion que nous verrons se produire dans les livres, dans les congrès, et aboutir souvent à des combats sanglants.

CHAPITRE III.

LA BOUSSOLE. — DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS.

Les navigateurs ne pouvaient s'aventurer dans de longs voyages sans que des perfectionnements eussent été apportés à l'art de construire les bâtiments et d'en diriger la marche de manière à pouvoir affronter la mer, même pendant la mauvaise saison. Dans le principe, on ne savait s'orienter de jour que par l'aspect des côtes, et de nuit que par les étoiles. La navigation devait donc cesser à l'époque des longues nuits et des jours nébuleux, c'est-à-dire à partir de novembre jusqu'à la mi-février, ou se borner à des courses d'un cap à l'autre (1), en prenant port chaque soir. On continua de naviguer ainsi jusqu'à l'invention de la boussole. Elle apparaît après le douzième siècle; mais où l'usage en fut-il trouvé, et par qui? c'est ce qu'on ignore. Les Italiens désignent un nommé Flavio Gioia, d'Amalfi; mais tout ce qui le concerne est incertain, et l'inven- Boussole

(1) Le mot *cabotage* vient de l'espagnol *cabo*, cap, et sert à indiquer un voyage de courte durée, de cap à cap pour ainsi dire, à la différence des voyages de long cours.

tion de cet instrument est antérieure à l'an 1300, époque à laquelle il aurait vécu.

Homère ne paraît avoir connu que quatre vents cardinaux, Borée, Eurus, Notus et Zéphire; et quoique la science augurale des Étrusques subdivisât chaque point du ciel en quatre autres, de manière à en avoir seize, les Grecs ne connurent, à ce qu'il semble, que la rose de huit vents, telle qu'elle est représentée dans la tour d'Andronic à Athènes, et employée dans les usages communs de la vie. Il en existait une plus ancienne de douze vents, dérivée probablement de l'école pythagoricienne, pour qui ce nombre était rituel (1). Or, il est remarquable que les premières boussoles se trouvent divisées précisément en douze rhumbs (2), ce qui porte à la croire d'origine italienne, d'autant plus qu'il y a en italien des noms propres pour indiquer les vents cardinaux et les vents intermédiaires, par exemple *quart de ponent* par *libeccio*, tandis qu'avec les noms allemands il faudrait s'exprimer par huitièmes. Enfin les noms de boussole et de compas sont eux-mêmes italiens.

Il est hors de doute que les anciens connaissaient à l'aimant la propriété d'attirer le fer; et un passage d'Albert le Grand nous ferait croire qu'Aristote, dans son livre *sur les Pierres*, aujourd'hui perdu, aurait avancé l'opinion qu'il se tournait vers le nord (3). Rien n'indique que les anciens en aient fait usage; mais le même passage d'Albert le Grand, quand même on voudrait le regarder comme emprunté à une version arabe du Stagirite, où il aurait été intercalé, nous démontre que la polarité de l'aimant était connue au moyen âge. Une fois cette propriété observée, il était facile de l'appliquer à l'art nautique;

(1) Pline en parle, et Vitruve semble y faire allusion en donnant sa rose des vents.

(2) Dans l'*Isolario* de BENEDETTO BORDINI (Venise, 1533 et 1547) on trouve cette division sous le nom de *Bossolo antico*.

(3) Le voici : *Ad hoc autem Aristoteles, in libro de Lapidibus, dicit : Angulus magnetis cujusdam est cujus virtus apprehendendi ferrum est ad* ZORON, *hoc est septentrionalem, et hoc utuntur nautæ; angulus vero alius magnetis illi oppositus trahit ad* APHRON, *id est polum meridionalem; et si approximes ferrum versus angulum Zoron, convertit se ferrum ad* ZORON; *et si ad oppositum angulum approximes, convertit se directe ad* APHRON. *De Mineralibus*, lib. I, tract. III, 6. — Zoron et Aphron sont des mots qui n'appartiennent à aucune des langues connues. Appartiendraient-ils aux Phéniciens primitifs, qui avaient la Syrie au nord et l'Afrique au midi?

or, le cardinal Jacques de Vitry, mort en 1240, s'exprime ainsi : « L'aimant qui se trouve dans l'Inde attire le fer par une cer- « taine force occulte : une aiguille de fer, après qu'il l'a tou- « chée, se tourne toujours vers l'étoile du nord ; c'est pourquoi « elle est très-nécessaire à ceux qui naviguent sur mer (1). »

La boussole fut d'abord employée sous le nom de rainette, et Vincent de Beauvais nous la dépeint ainsi : « Quand les navi- « gateurs ne peuvent connaître la route qui doit les conduire « au port, ils frottent sur l'aimant la pointe d'une aiguille, « l'enfilent à un brin de paille, et la mettent dans un vase plein « d'eau, autour duquel ils portent l'aimant. La pointe de l'ai- « guille se dirige aussitôt vers l'aimant, et lorsqu'on a fait ainsi « tourner la pierre, on la retire tout à coup ; alors la pointe de « l'aiguille se tourne vers l'étoile, et ne s'en écarte plus (2). » Nous possédons une description semblable, faite par un trouvère d'une date inconnue (3) ; et l'on trouve une allusion à la boussole dans un poëte provençal (4) dont on ignore également l'époque.

Quiconque a vu des navires comprendra sans peine combien

(1) *Hist. Hieros.*, c. 89.

(2) *Speculum doctrin.*, XVI, c. 134.

(3) Icelle étoile ne se meut.
Un art font qui mentir ne peut
Par vertu de la rainette,
Une pierre laide e noirette
Où le fer volontier se joint,
Et si regarde le droit point,
Puisque l'eguille l'a touchée,
Et à un festuc l'ont fichée ;
En l'eau le mettent sans plus,
Et li festuc li tient dessus ;
Puis se tourne la pointe toute
Contre l'étoile ; si sans doute
Que japer rien ne faussera,
Ne mariniers n'en doutera.
Contre l'étoile va la pointe,
Par ce sont les mariniers ceinte
De la droite voye tenir :
C'est un art qui ne peut mentir.

(4) *Mas ira de mal temps lor a fracsat lur vela :*
Non val li camarida puescan segre l'estela.

RAYM. PERAUT.

BRUNETO LATINI, mort en 1294, en parle aussi dans son *Tresor*, liv. II, c. 49, où il la donne pour une nouveauté.

5.

rarement les marins y pouvaient avoir assez de calme matériel pour tirer parti d'un instrument aussi grossier. On s'occupa donc de le façonner, de manière qu'il pût servir aussi par le mauvais temps. L'aiguille fut placée en équilibre sur un pivot, renfermée dans une boîte, et suspendue de façon à se maintenir horizontale, quelle que fût l'agitation du bâtiment. On y ajouta les rhumbs des vents, et il en résulta la boussole.

On est porté à croire que Flavio Gioia, à qui tous les anciens auteurs font honneur de cette invention (1), était d'Amalfi, lorsqu'on voit que la rose des vents n'est que le développement de la croix arborée par cette ville sur sa bannière, et qui devint ensuite propre aux chevaliers de Malte. Amalfi adopta plus tard pour armes la boussole; mais on ignore en quel temps. Les Français voudraient aussi s'en attribuer l'invention, à cause de la fleur de lis qu'on y applique; mais qui pourra dire à quelle époque commença un pareil usage? Gioia lui-même ne peut-il d'ailleurs l'y avoir placée pour faire honneur à la maison d'Anjou, qui régnait alors à Naples?

Il y en a qui tranchent le différend en contestant à l'Europe la première idée de cet instrument précieux, pour l'attribuer aux Chinois. Il est de fait que l'aimant est mentionné dans leurs histoires, les plus anciennes qui existent, avec sa propriété de se diriger vers le sud, comme ils le disent. Sur l'invitation d'Alexandre de Humboldt, des recherches furent faites à ce sujet dans les livres chinois par Klaproth; et non-seulement il y trouva que l'usage de l'aiguille magnétique remontait en Chine à une haute antiquité, mais il reconnut en outre que sa déviation était signalée dans une *Histoire naturelle*, composée sous les Sung par Ken-Zung-Schi, de 1111 à 1117. « Si tu frottes, y est-il dit, « une pointe de fer avec l'aimant, elle reçoit la propriété de « montrer le sud, mais elle décline toujours vers l'orient (nord-« ouest), et ne va pas droit au midi. Si donc on prend un fil de « coton, et qu'on l'attache avec un peu de cire à la moitié du « fer, l'aiguille montre le sud, pourvu qu'il n'y ait pas de vent. « Si l'on enfile l'aiguille dans un mince roseau et qu'on la mette « à flot sur l'eau, elle montre aussi le sud, mais toujours en « déclinant vers le point *ping* (5/6 sud) (2). »

(1) On peut voir les autorités à ce sujet dans une dissertation de GRIMALDI, *Saggi dell' Accademia di Cortona*, t. III, p. 195.

(2) KLAPROTH, Lettre à M. Alex. de Humboldt sur l'invention de la boussole p. 68.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué au sujet d'autres inventions, celle-ci a pu être apportée en Europe par les voyageurs, surtout par Marco Polo, ou par les Tartares; et peut-être le nom de celui qui la fit connaître le premier ne resta pas en honneur, parce qu'il n'aurait fait que l'introduire; d'ailleurs l'usage n'en devint général que dans le quatorzième siècle (1).

Les Normands, ces intrépides navigateurs qui s'avançaient jusqu'à la mer Glaciale en même temps qu'ils se jetaient en conquérants sur la France et la basse Italie, surent les premiers déployer leurs voiles de manière à voguer en avant même avec vent contraire; art tellement admiré alors qu'on l'attribuait à des enchantements (2).

La science de la navigation se perfectionna davantage quand

(1) Comme il faut souvent, pour la période du moyen âge, rechercher dans les livres les plus frivoles les notions les plus intéressantes, c'est encore aux poëtes que nous devrons ici l'indication des instruments dont se servaient les navigateurs. On lit dans le roman du pauvre Guérin (*Guerin Mesquin*), que l'on croit écrit au commencement du quatorzième siècle : « Les nautoniers vont en sûreté par la mer avec l'aiguille aimantée, l'étoile, les divisions de la carte, et les boussoles. » Page 69; Padoue, 1473. Goro Dati s'exprime ainsi dans un poëme en octaves sur la sphère, attribué à tort à Zanobi Strada, écrit vers la fin du quatorzième siècle, et imprimé à Florence en 1482 :

E con la carta dove son segnati
I venti, e porti e tutta la marina,
Vanno per mare mercanti e pirati.
Col bossol della stella temperata
Di calamita verso tramontana,
Veggion appunto ove la prora guata...
Bisogna l'orologio per mirare
Quante ore con un vento sieno andati,
E quante miglia per ora arbitrare
E troveran dove sono arrivati.

Avec la carte où sont marqués les vents,
Terres et ports et toute la marine,
S'en vont par mer pirates et marchands...
Par la boussole, au nord qui vers l'étoile
Tourne, d'aimant trempée, on reconnaît
Où va la proue, où diriger la voile...
Il est besoin d'horloge pour compter
Avec un vent, sur les ondes agiles,
Ce qu'on courut d'heures, et supputer
Combien par heure on a franchi de milles.
On trouvera de la sorte en quel lieu
Est le navire...

(2) FORSTER, *Voyages du Nord*.

une assemblée de savants réunie par don Juan de Portugal eut suggéré l'idée d'y appliquer l'astrolabe de mer. C'est un anneau métallique de quinze pouces environ de diamètre, suspendu à un autre anneau fixé à la partie supérieure de l'instrument. Le bord extérieur du grand anneau marque les degrés au moyen d'une aiguille qui se meut à l'entour du centre. Pour faire une observation, on prend l'instrument par le petit anneau, en le tournant vers le soleil, de manière que ses rayons passent par les deux niveaux dont il est muni. Dans cette position, l'aiguille sert à marquer les degrés de la hauteur. Ainsi, lorsqu'on avait dressé les tables de déclinaison du soleil pour chaque jour, on pouvait déterminer en un moment à quelle distance on se trouvait de l'équateur.

On était encore bien loin de la perfection actuelle. Il suffira de dire que le quart de cercle dont on se servait pour prendre l'élévation des astres portait un fil à plomb ; on peut juger par là combien les observations faites en mer devaient se trouver inexactes.

Navires. A la même époque, on améliorait la construction des navires. M. Jal a lu, en 1831, à l'Académie française, sur les vaisseaux au temps des croisades, une dissertation où il s'étonne avec raison que l'on osât, avec des constructions aussi imparfaites, transporter au delà des mers des populations entières. La flotte de saint Louis, au dire de Joinville, se composait de dix-huit cents bâtiments, tant grands que petits ; et quelques-uns seulement, de peu d'importance, se perdirent dans un trajet de cette longueur. D'après les inductions de ce savant, les vaisseaux d'alors ne différaient pas beaucoup, quant à la forme, à la grandeur et aux proportions, de nos bâtiments de transport, et se rapprochaient des gabarres d'aujourd'hui et des galiotes hollandaises. Leur infériorité provenait principalement des agrès, qui consistaient en une voile latine, pesante et difficile à manœuvrer. L'intérieur était loin d'offrir les commodités que l'on trouve sur les nôtres. Par exemple, sur les huit cents personnes que portait le vaisseau de saint Louis, les deux tiers étaient entassés dans les entreponts, et il était stipulé que l'on coucherait à deux dans l'emplacement destiné à un seul, l'un à la tête, l'autre aux pieds (*uno tenente pedes versus caput alterius*) ; les chevaux occupaient vingt-sept pouces de large chacun : on les suspendait avec des sangles, et on les fouettait de temps en temps pour dégourdir leurs membres.

Les croisades contribuèrent à améliorer l'aménagement des vaisseaux. Venise employait cinq sortes de galères : les grandes pour le voyage de Flandre et d'Angleterre; d'autres, différentes, pour Tana et Constantinople; elle avait en outre la galère légère, la nef latine et la nef carrée. Un individu qui servait sur ces bâtiments, dans le cours du quinzième siècle, nous en donne la dimension. La longueur des quilles était à peu près, pour la grande galère et pour la galère du Levant, de trente-quatre mètres; pour la galère subtile, de onze mètres; pour la *nef latine*, de dix-huit mètres; pour la *nef carrée*, de vingt (1). Les *nefs à bec* (*rostratæ*) avaient cent rames (2). Celles que l'on transporta sur le lac de Nicée pour prendre cette ville contenaient chacune cent soldats (3). Sanuti calcula que pour entretenir une galère il fallait sept mille sequins par an (4). Dans le traité conclu entre saint Louis et Venise on trouve que *la Sainte-Marie* était un bâtiment long d'environ trente mètres, avec cent dix matelots; *la Roccaforte*, de trente et un mètres; les autres, de vingt à vingt-quatre. Quinze batiments devaient transporter quatre mille chevaux et dix mille hommes (5).

Les caraques de Venise et surtout les caravelles (6) d'Espagne et de Portugal jouissaient d'une grande célébrité; leur masse, déjà considérable, fut encore renforcée pour résister au choc des vagues de l'Océan.

Même antérieurement à ces améliorations, l'activité croissante des Européens les avait poussés à se mettre en quête de nouvelles terres au delà de ces colonnes d'Hercule que l'on considérait encore comme les bornes du monde. Graberg de Hemso a tiré des archives secrètes de Gênes des relations que probablement on tenait cachées par jalousie, et d'où résulte que les Génois connaissaient le contour de l'Afrique. En 1281, Vadino et Guido Vivaldi partaient de cette ville avec deux galères, pour Canaries.

(1) Le manuscrit qui existe dans la bibliothèque Magliabecchiana, classe XIX, cod. VII, contient d'autres détails, que nous omettons.

(2) GREG. TYR., *Gesta Dei*, liv. III.

(3) *Ibid.*

(4) *Secr. fidel. crucis*, I, 8.

(5) LEIBN., *Cod. jur. gent. diplom.*, p. 24.

CARLI, *opere*, t. V, p. 47, diss. VII, *Sulle monete*.

(6) On déduit le nom de caravelle de *cara-bella*, bel aspect; mais nous croirions plutôt y apercevoir la racine d'un mot antique, reproduit dans les mots grecs χαράβιον, κάραβος, et de même dans les mots *carabus*, *corbita*, dans notre *corvette*, dans la *korabla* russe, etc.

en faire le tour et gagner les Indes. L'un s'engrava sur la côte de Guinée, et l'autre atteignit *Menam* en Éthiopie; mais ces deux bâtiments furent successivement capturés; et il n'y eut qu'un seul marin qui parvint à s'échapper. Il est fait mention de cette expédition dans les itinéraires d'Antoniotto Usodimare; on lit dans Pierre d'Abano et dans Cecco d'Ascoli que Théodose Doria et Ugolin Vivaldi, encouragés par cet exemple, mirent à la voile en 1292, accompagnés de deux franciscains, pour faire le même trajet, mais qu'on n'entendit plus parler d'eux (1). Ces navigateurs ou d'autres de la même époque découvrirent les îles Canaries ou Fortunées, où Pétrarque dit que certains Génois avaient pénétré dans le siècle qui précéda le sien (2).

Il a été publié, de nos jours (3), un manuscrit de Boccace contenant une *Relation de la découverte des Canaries et d'autre îles de l'Océan, nouvellement retrouvées en* 1341. Elle est basée sur les renseignements recueillis à Séville par les marchands florentins du Génois Nicolas de Recco, l'un des chefs de cette expédition, et qui, bien que resté ignoré, doit être placé parmi les grands navigateurs du quatorzième siècle (4).

Suivant cette relation, le roi Alphonse IV fit partir de Lisbonne, sous le commandement du Florentin Angiolin de Tagghio, trois vaisseaux qui se dirigèrent sur les îles Fortunées; au bout de cinq jours ils entrèrent dans cet archipel, où ils chargèrent du poil de chèvre, du suif, de l'huile de poisson, des peaux de phoque, probablement à l'île de Lancerote ou de Fortaventure. Boccace désigne sous le nom de Canarie la seconde île où ils abordèrent, et dont les habitants n'avaient pour tout vêtement que de petits tabliers courts, en fibres de palmier ou en poil de chèvre. De là, ils gagnèrent une autre île, qui doit être celle de Fer, toute couverte de bois. La population en est représentée comme loyale, vive, fidèle, intelligente, d'une belle prestance, robuste, autant et plus civilisée que certains Espagnols, calculant comme nous, en posant l'unité avant la dizaine. Quelques-uns de ces insulaires ayant été menés à l'in-

(1) HUB. FOLIETÆ *Hist. gen.*, lib. V.

(2) *Eo siquidem et patrum memoria Genuensium classes armata penetravit.* (*De vita solit.*, 12, *sect* 6, c. 3.)

(3) Par Sébastien Ciampi; Florence, 1827.

(4) Il semblerait résulter aussi du *Portolano*, que Baldelli publia avec le *Milione*, que les Génois ou d'autres Italiens découvrirent et dénommèrent les Canaries, et peut-être aussi les Açores.

fant, il leur fit rendre la liberté, reconnaissant qu'ils étaient d'une autre race que les nègres, dont on faisait déjà la traite.

Voilà donc les Italiens se mettant de nouveau à la recherche de ces îles Fortunées qui avaient été le rêve des anciens. Puis, en 1344, Louis de la Cerda, comte de Clermont, ayant équipé deux vaisseaux avec la permission de Pierre IV d'Aragon, alla attaquer les habitants de Gomera; mais la population nombreuse de cette île le repoussa. Dix ans après, il prépara un autre armement pour tenter la conquête des Canaries, et le pape Clément VI l'en couronna roi dans Avignon; mais, s'étant mis ensuite au service de la France contre les Anglais, il renonça à cette entreprise.

En 1393, une société d'Andalous et de Basques, formée à Séville avec l'autorisation de Henri III, expédia cinq vaisseaux pour explorer les côtes d'Afrique, qu'ils visitèrent du 34° au 39° parallèle, sans perdre la côte de vue. Lorsqu'ils se trouvèrent à la hauteur des Canaries, les flammes du volcan de Ténériffe effrayèrent tellement les marins qu'ils n'osèrent y aborder, et qu'ils la nommèrent l'île de l'Enfer. Après avoir saccagé Lancerote, ils revinrent avec un butin considérable en cire, en peaux et autres produits. Les armateurs demandèrent à faire la conquête des Canaries; mais Henri ne répondit ni par un consentement ni par un refus (1).

Jean de Bethencourt, baron normand, avait, dit-on, exploré les côtes occidentales d'Afrique, non-seulement jusqu'à Sierra Leone comme les autres Normands, mais jusqu'au Rio d'Ouro, d'où il revint avec de nombreux prisonniers et beaucoup de renseignements; son intention était d'y bâtir un fort, pour soumettre le pays à un tribut. Le même baron avait obtenu 1412.
du roi de Castille le titre de roi des Canaries, en qualité de tributaire. Mais il ne paraît pas qu'il les ait conquises en totalité; plus tard ses successeurs les cédèrent à don Henri de Portugal, pour un domaine dans l'île de Madère.

Les Canaries comprennent sept îles (2) disposées en demi-cercle, à cinquante milles environ de la côte occidentale d'Afrique, vers le 28° parallèle. Elles sont extrêmement fertiles et

(1) Navarète, *Recueil des voyages et des découvertes des Espagnols.* Viera et Benzoni, *Hist. des Canaries.* Morisot, *Orbis maritimis historia.*

(2) Lancerote, Fortaventure, grande Canarie, Ténériffe, Gomera, Palma, île de Fer.

d'une grande beauté, favorisées du plus heureux climat, et dominées par des montagnes volcaniques. Les Guanches, par qui elles étaient habitées, et qui périrent tous par les mauvais traitements des Européens, étaient d'un bel aspect et très-agiles; ils franchissaient leurs montagnes escarpées à la manière des chamois, en bondissant de cime en cime. Ils lançaient des pierres à une distance prodigieuse. Ils vivaient féodalement en deux castes, celle des *achimenceyr*, nobles et propriétaires, et celle des *achicaxuas*, plébéiens. Ils embaumaient les corps, et les déposaient dans des grottes creusées dans le roc et soigneusement refermées. Cent cinquante mots de leur langue sont tout ce qui reste d'eux aujourd'hui.

On veut que des négociants de Dieppe et de Rouen aient fait en 1364 des expéditions sur la côte d'Afrique proprement dite, fondé le comptoir du petit Dieppe à l'embouchure du Rio de Cestos, poussé l'année suivante jusqu'à la Côte d'or, et établi des comptoirs du cap Vert à la Mina, où ils bâtirent une église en 1383. On rapporte aussi que le Catalan Ferrer expédia en 1346, du port de Majorque, deux navires à la rivière d'Or, qui est indiquée au sud du cap Bojador sur un portulan de 1375, conservé à la Bibliothèque impériale de Paris (1), et sur la carte de François Périgano, de 1367, que possède la Bibliothèque de Parme.

Ces différentes tentatives étaient personnelles, et non pas déterminées par un vaste dessein ni dans des intentions calculées. Les premiers qui s'y livrèrent avec de larges vues furent les Espagnols et les Portugais. Leur péninsule, baignée par deux mers, et située à l'extrémité de l'Europe, avait été jadis la limite des navigateurs; les Arabes, en y apportant les connaissances qu'ils avaient puisées dans leurs relations lointaines, introduisirent un luxe qui nécessitait des rapports de commerce avec l'Asie.

Lorsque ensuite les naturels se furent relevés et eurent conçu l'espoir d'effacer l'opprobre de la domination étrangère, ils comprirent qu'il leur fallait, pour y réussir, empêcher les secours continuels que leurs ennemis recevaient de l'Afrique. En conséquence, à peine les Portugais eurent-ils reconquis

(1) Il a été découvert par J. A. Buchon. On y lit, sur le flanc d'un vaisseau : *Partich lu xer dn. Jac Ferrer per mar al riu de l'Or al gorn de Sen Lorens, qui es a X de agost, i fo en l'an MCCCXLVI.*

Voyez *Notice des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, vol. XII.

leur territoire restreint que leurs pensées se dirigèrent vers la mer; ils procurèrent ainsi à leur pays une grandeur étonnante, et qui paraîtrait l'effet du hasard si elle n'était le résultat d'efforts héroïques et constants.

Jean de Portugal débarqua en Afrique avec ses cinq fils; il s'empara de Ceuta, en face de Gibraltar, y laissa pour gouverneur le cinquième d'entre eux, le vaillant don Henri. Guerrier et versé dans toutes les sciences de son temps, ce jeune prince s'échauffa aux récits de voyages qui circulaient alors. Il questionna les Maures sur l'intérieur de l'Afrique : informé par eux et par les juifs de l'existence des Azenaghis, qui habitaient au delà du pays des nègres, ainsi que des mines d'or de la Guinée, il conçut le projet d'y arriver par mer. Allant s'établir à Sagres, sur la pointe la plus méridionale du royaume et près du cap Saint-Vincent, il s'appliqua, en compagnie de personnes instruites, à l'étude de la géographie, et employa aux progrès de cette science les richesses de l'ordre du Christ, institué pour la destruction des Maures. En effet, la conversion des infidèles, non moins que leurs trésors, était le but de l'entreprise; et les dames refusaient leur amour à ceux qui n'avaient pas été faire leurs preuves en Afrique. Déjà don Henri avait envoyé un bâtiment explorer les côtes, première tentative faite par
les Portugais, mais qui échoua. Les dispendieuses chimères de 1412.
l'infant étaient un sujet de railleries pour les esprits nonchalants; mais, bravant les préjugés populaires et les erreurs des doctes, il ne se passait pas une année sans qu'il expédiât un bâtiment, avec l'ordre de dépasser l'endroit où le précédent s'était arrêté. Ses marins parvinrent ainsi à doubler le cap Non, considéré jusqu'alors (son nom même l'indique) comme le dernier point accessible; de là le proverbe qui courait alors : *Celui-là qui voit le cap Non rebroussera chemin, ou non.*

Lorsqu'ils l'eurent franchi, ils rencontrèrent de plus grands périls; car ils furent obligés de combattre les courants rapides, les vagues irritées et les nombreux récifs, qui semblaient défendre un autre cap placé à l'extrémité de la zone torride, que l'on croyait inhabitable. Ils le nommèrent Bojador, à cause du tournoiement que les flots faisaient alentour, avec un fracas épouvantable. Mais Jean Gonzalès Zarco et Tristan Vaz Texeira, secondant la noble audace du prince, s'offrirent à tenter le passage, et se dirigèrent vers le midi.

N'osant toutefois s'avancer beaucoup en mer, non par

manque de courage, mais faute de connaissances nautiques, ils auraient échoué dans leur entreprise si un vent furieux venant à souffler de terre ne les eût poussés au large. Ils se croyaient perdus quand l'ouragan se calma ; et l'aube leur laissa apercevoir une île située dans le méridien des Canaries, que leur salut inespéré leur fit appeler Porto-Santo. L'aspect en était
1418. enchanteur, le climat excellent, les habitants pleins de naïveté. Henri, charmé de la description qu'ils lui en firent, leur donna trois autres navires chargés de semences et d'ustensiles, pour y fonder une colonie.

Pendant leur séjour dans cette île, Vaz et Zarco voyaient de temps à autre à l'horizon quelque chose d'obscur, dont l'aspect changeait, mais qui se montrait constamment au même endroit. Ils résolurent d'aller reconnaître ce que c'était, et trouvèrent une île assez vaste, mais entièrement déserte et
Madère. couverte de forêts, ce qui la fit nommer Madère. Peut-être
1420. avaient-ils déjà connaissance de son existence; car, dès 1344, l'Anglais Macham, fuyant la persécution des parents d'Anna Dorset, dont il était devenu l'époux, avait été jeté par la tempête, avec ses compagnons et sa femme, dans cette île, où ils demeurèrent, leur navire ayant été entraîné au large. Anna mourut, lui-même expira sur sa tombe, et ses compagnons y plantèrent une croix, destinée à rappeler leur déplorable histoire; puis, s'étant aventurés sur une embarcation improvisée, ils gagnèrent Maroc, et de là l'Espagne. En admettant que la poésie ait embelli ou même inventé ce fait, il atteste pourtant que l'existence de Madère était connue.

La colonie de Porto-Santo avait mal réussi, parce que les lapins qu'on y avait transportés s'étaient tellement multipliés qu'ils y détruisirent toute végétation. Alors on mit le feu à l'île de Madère, et l'incendie continua sept années : lorsqu'il eut pris fin, on planta quelques sarments de vigne de Chypre, et des cannes à sucre de Sicile, qui prospérèrent au delà de toute espérance.

Le succès fut pour don Henri une récompense et un aiguillon : quand ses amis se décourageaient en présence des périls renaissants, il ranimait les esprits, recueillait ses renseignements, dessinait des cartes, donnait ses instructions aux navigateurs : *Dirigez-vous vers le cap Bojador,* leur disait-il ; *vous ne le passerez pas ; mais tenez-vous au large, et vous ferez quelque découverte : puis virez de bord, nous recommencerons jusqu'à que nous l'ayons doublé.*

Gilianès de Lagos, parti pour suivre la côte d'Afrique jusqu'au point où l'on croyait qu'elle tournait au midi, doubla le redoutable cap. Il s'attendait à ne trouver au delà que tempêtes et plages inabordables; il vit au contraire une mer unie et des climats fortunés; ce fut un encouragement pour de plus grandes expéditions. 1433.

D'après le droit public du moyen âge, le pape était considéré comme le maître suprême des îles, et cette idée, quelle qu'en fût l'origine, n'était pour personne l'objet d'un doute : nous avons vu que les Normands, aussitôt qu'ils eurent conquis l'Angleterre et la Sicile, firent hommage pour ces deux royaumes au pontife, qui leur en donna l'investiture; qu'Urbain II attribua la Corse à l'évêque de Pise, et Adrien IV l'Irlande à Henri II d'Angleterre. Conformément à ce principe, don Henri demanda à Martin V l'investiture des découvertes qu'il faisait à ses frais; et ce pape fit non-seulement donation perpétuelle à la couronne de Portugal de toutes les terres qui se trouveraient entre le cap Bojador et les Indes orientales, mais encore il accorda l'indulgence plénière à quiconque périrait dans ces voyages, qui devaient gagner au ciel tant d'âmes rachetées par le baptême et civilisées par l'Évangile.

Tel est le but vers lequel se dirigea désormais cette ardeur magnanime qui avait entraîné les chrétiens en Palestine, où les guidaient deux sentiments puissants, le goût des aventures et la dévotion. Don Henri envoya Antoine Gonzalès et Nuño Tristan à la recherche de nouvelles terres. Ayant dépassé de cinquante lieues le cap Bojador, ils atteignirent le cap Blanc, où ils capturèrent une douzaine de Maures. Comme leurs prisonniers étaient des personnes de haut rang dans leur pays, ils offrirent une grosse rançon. Gonzalès fut chargé l'année suivante de les reconduire dans leur patrie, où il reçut des esclaves, une grande quantité de poudre d'or et des objets rares d'un grand prix. Le bras de mer où avaient pénétré les navires portugais fut nommé à cause de cela rivière d'Or (*rio do Oro*). Alphonse V fit fabriquer avec cet or une belle monnaie, qu'il appela *cruzada*, de la croisade publiée alors par Calixte III, à laquelle il avait promis de prendre part. Ce métal fut l'argument suprême qui triompha des motifs opposés aux expéditions de don Henri. Plusieurs particuliers armèrent des vaisseaux à leur compte pour mener à fin d'autres expéditions. On ne songeait plus qu'à un nouveau monde habité par d'autre 1441.

peuples; on vantait les progrès insignes de la navigation; et l'on en était venu à douter de l'opinion, jusqu'alors admise, que la zone torride fût inhabitable (1). En effet, à mesure qu'on pénétrait dans les terres du Sénégal, on les trouvait fertiles, populeuses; et les barrières que l'on croyait avoir été opposées par la nature à l'extension des découvertes allaient tombant de jour en jour.

Déjà Tristan avait reconnu l'île d'Arguin, peut-être même aussi quelques-unes de celles du cap Vert, et visité la côte jusqu'à Sierra Leone. Quelques habitants de Lagos équipèrent à leurs frais, avec le consentement du roi, six caravelles pour explorer la côte de Guinée. Mais les vivres étant venus à manquer, elles furent obligées de rebrousser chemin, non toutefois sans ramener des nègres.

Des aventuriers de tous les pays, et surtout d'Italie, venaient alors offrir leurs services à don Henri; de ce nombre fut Louis
1444. de Cadamosto, gentilhomme vénitien. Envoyé avec Vincent de Lagos, il visita les Canaries et Madère; puis ayant gagné le cap Blanc et la Gambie, ils s'y réunirent au Génois Antoine de Noli, qui explorait la côte par ordre du prince, et revinrent. On lut avec avidité la relation de ce voyage que publia Cadamosto, et celle d'un autre fait deux ans après. L'auteur indiquait partout les usages du pays, et signalait le progrès rapide tant du commerce que des colonies. On obtenait aux Canaries et à Madère jusqu'à soixante-dix semences pour une; et les vignes, les cannes à sucre, l'*orchil* pour la teinture, les poils de chèvre produisaient une grande richesse. Les Maures des déserts situés en face de l'île d'Arguin fréquentaient le pays des nègres et la Barbarie, qui confinait à la Méditerranée, voyageant en caravanes avec des chameaux chargés d'argent, de cuivre et autres objets, qu'ils échangeaient à Tombouctou contre de l'or, de la malachite et des graines de cardamome. Les Arabes y amenaient aussi des chevaux, pour chacun desquels ils recevaient de douze à dix-huit esclaves, qu'ils revendaient ensuite soit à Tunis, soit à Arguin, où les Portugais en achetaient de sept à huit cents par an, pour en trafiquer dans leur patrie. Auparavant, on allait les chercher sur le littoral ou dans l'intérieur.

(1) Antoine Galateo, *De situ elementorum*, cite un Génois nommé Georges qui soutenait la possibilité de passer la ligne.

Cadamosto sut aussi qu'à Tégazza, éloigné d'Hoden de six journées, il se faisait une grande extraction de sel que l'on portait à Tombouctou et de là dans l'empire nègre de Melli, où on l'échangeait contre de l'or. Il visita le Sénégal et le Niger, que les opinions systématiques faisaient naître, comme les fleuves de l'Asie, dans le paradis terrestre.

La religion mahométane avait pénétré parmi ces chefs africains : ils accueillirent hospitalièrement le voyageur vénitien, qui, dépassant le cap Vert et tournant au midi, rencontra des contrées extrêmement riantes. Le premier Européen qui pénétra en Afrique par le rio do Oro fut Jean Fernando, qui, en 1445, voyagea sept mois parmi les nomades du Sahara, et donna de ces contrées une description antérieure d'un siècle à celle de Léon l'Africain.

Cependant d'autres nations s'empressaient d'imiter les Portugais dans les voyages de découvertes. Van-der-Berg, navigateur flamand, jeté par la tempête sur quelques îles de l'Atlantique, à deux cent cinquante lieues du Portugal, et sous la même latitude, en donna connaissance à la cour du Portugal, qui les fit occuper; et la grande quantité d'autours qu'on y trouva leur fit donner le nom d'Açores. Elles sont au nombre de neuf, divisées Açores.
en trois groupes par une mer orageuse. Au sud est l'île de Saint-Michel, ayant pour satellite Sainte-Marie; à l'ouest et au nord sont Fayal, le Pic, Saint-Georges, Graziosa, Terceira; les deux îlots de Flores et de Corvo sont éloignés de soixante-dix lieues à l'occident. On veut qu'elles se lient par une chaîne d'écueils sous-marins à Madère et à Porto-Santo, et de là au continent africain; ce qui en ferait une prolongation de la chaîne de l'Atlas, produit d'un même soulèvement.

Les auteurs les plus récents, classant les îles avec les continents dont elles sont le plus rapprochées, ont rattaché les Açores à l'Europe. Elles ont un climat salubre, un sol fertile et des vallées arrosées, où prospèrent les fruits des deux hémisphères; mais leur sol est souvent bouleversé par des tremblements de terre (1).

Don Henri y établit, avec l'autorisation du roi Alphonse, 1449.

(1) Celui de 1591 dura douze jours avec force. En 1720, au milieu de ces terribles secousses, une île surgit près de Terceira, puis une autre. En 1811, il s'en éleva une troisième près de Saint-Michel, d'une lieue de circuit et de cent pieds de hauteur; puis toutes s'abîmèrent de nouveau.

d'autres colonies, comme pour servir d'avant-postes à la civisation européenne. La navigation vers ces îles devint une école de marins, une préparation aux voyages de découvertes, jusqu'au moment où, les côtes d'Afrique une fois explorées et l'Amérique trouvée, elles cessèrent d'avoir le même intérêt et devinrent de simples colonies et des lieux de relâche.

1463. Don Henri continua sa tâche pendant cinquante-deux ans, consacrant à l'accroissement des connaissances maritimes ses soins assidus et les richesses considérables qu'il possédait comme duc de Viseu et grand maître de l'ordre du Christ. Si le succès ne répondit pas tout à fait à ses espérances, si ses vaisseaux n'approchèrent pas beaucoup de l'équateur, ils ouvrirent la marche aux tentatives qui suivirent et qui changèrent complétement l'art de la navigation.

Les démêlés d'Alphonse V avec la Castille l'empêchèrent de donner suite à ces nobles desseins, quoique le produit des mines d'or devînt plus considérable de jour en jour. Ferdinand Gomez afferma le trafic avec la Guinée moyennant cinq cents ducats par an, et prit l'obligation d'étendre ses explorations à cinq cents lieues au delà. Ce privilége eut pour résultat de ralentir les découvertes. Cependant Jean de Santarem et Pierre d'Escalona dépassèrent le cap de Sierra Leone, et reprirent sur les côtes de Guinée le commerce de l'or, que des marchands de Dieppe et de Rouen y avaient fait, dit-on, un siècle auparavant.

A cette époque furent découvertes les îles de Fernando-Po, du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon, distantes d'un degré à peine de l'équateur; et à la mort de don Alphonse les Portugais connaissaient déjà toute la côte de Guinée, ses îles et les baies de Bénin et de Biafra, et jusqu'aux confins septentrionaux du royaume de Congo.

Jean II, qui tirait ses revenus, pendant qu'il était infant, du produit du commerce avec la Guinée et de l'or apporté du port de Mina, imprima, dès qu'il fut roi, une nouvelle impulsion aux voyages de découvertes. Il consulta la science; et ses deux médecins, Rodrigue et le juif Joseph, astronomes très-renommés, ayant tenu conseil avec Martin Behem, intrépide voyageur, parvinrent à appliquer l'astrolabe à la navigation, à laquelle cet instrument fournit le moyen de reconnaître les latitudes par la hauteur du soleil. De ce moment, le navigateur fut soustrait à la dépendance de la terre, et put affronter l'im

mensité des mers, certain de pouvoir à volonté s'assurer de sa position sur les flots et regagner le port (1).

Le roi don Juan ordonna de construire une forteresse et une 1481.
église à Mina, où il envoya des matériaux et une forte escadre, commandée par don Diègue d'Azambuga. Les Portugais, ayant pris soin de cacher leurs armes, arborèrent leur drapeau sur le rivage; puis, ayant élevé un autel à l'ombre d'un grand arbre, ils y célébrèrent la messe. Camaranza, chef des nègres, vint les visiter en grande pompe; Azambuga lui offrit des présents, et lui demanda la permission de former un établissement en cet endroit; mais le capitaine portugais eut beaucoup de peine à vaincre la juste défiance des nègres et leurs idées superstitieuses. Il n'en fit pas moins commencer les travaux, et le fort de Saint-Georges de Mina ne tarda pas à être élevé.

Les conquêtes en Afrique se trouvèrent ainsi affermies, et la voie fut préparée pour le passage dans l'Inde. Don Juan prit le titre de seigneur de Guinée, et demanda au pape la confirmation des concessions faites à don Henri. L'autorité du pontife en cette matière était si généralement reconnue que le roi d'Angleterre Édouard IV, en ayant reçu notification de l'investiture du roi de Portugal, obligea les navigateurs anglais qui armaient pour l'Afrique de renoncer à se diriger vers ces parages. Partout où ils abordaient, les Portugais dressaient des croix de pierre avec les armes du royaume, le nom du roi, celui de l'inventeur et la date; c'était leur acte de prise de possession.

La dernière découverte faite sous le règne de don Juan fut 1484.
celle du cap Sainte-Catherine par Diègue Cano, qui arriva au fleuve Zaïre ou Congo. Ayant remonté le cours de ce fleuve, il trouva des nègres gouvernés par un roi qui résidait à Banza, appelée depuis San-Salvador. Il se les concilia par des présents, et en ramena quatre en Portugal, afin de les faire instruire, pour qu'ils servissent ensuite d'interprètes. Doués d'un esprit vif, ils eurent bientôt appris la langue portugaise, et donnèrent des renseignements sur leur pays au roi Jean, qui les renvoya comblés de présents, pour qu'ils invitassent leur roi à embrasser

(1) Macedo, *Memoria sobre as asverdadeiras epocas em que principiaro as nossas navigaçoes*; Lisbonne, 1835.

Indico chronologico dal navigaçoes, viagens, discobrimentos et conquistos des Portuguezes nos paizes ultramarinos desde a principio do seculo XV, par le patriarche de Lisbonne (1841, in-8°).

la foi chrétienne. Celui-ci accueillit favorablement don Diègue, et envoya avec lui au roi de Portugal un des siens, qui fut baptisé sous le nom de Jean Silva, et fut tenu sur les fonts par les souverains. Le roi de Bénin, à qui Jean II avait envoyé pour ambassadeur le célèbre Zacuto, demanda des missionnaires, qui, malgré les obstacles suscités à leur zèle, baptisèrent beaucoup de nègres (1).

Les Portugais furent extrêmement surpris lorsque ceux qui revenaient de ces pays lointains leur apprirent que le ciel y était autrement constellé que dans notre hémisphère; et que l'Afrique, au lieu de s'élargir, comme le croyait Ptolémée, se courbait vers l'orient. Ils en conclurent que l'Afrique se terminait en pointe, et qu'en la doublant on arriverait aux Indes. Mais n'aurait-on pas de nouveaux périls à courir? l'aiguille aimantée, en continuant de se diriger vers le pôle nord, laisserait-elle le moyen de s'orienter sur une mer inconnue?

Quoi qu'il en soit, ils apprirent par ces nègres qu'à une distance de vingt lunes, c'est-à-dire de deux cent cinquante lieues à l'est de Bénin, résidait le puissant roi Ogane, qui jouissait d'une grande vénération auprès des chefs idolâtres. Tout nouveau roi de Bénin lui offrait un riche présent pour être confirmé dans l'héritage de son prédécesseur. Ogane envoyait en retour une baguette et une espèce de casque en cuivre avec un collier du même métal, insignes qui, aux yeux du vulgaire, rendaient le prince légitime. Jamais les ambassadeurs ne voyaient Ogane: seulement, lorsqu'ils prenaient congé de lui, ce monarque leur laissait apercevoir un de ses pieds sous le rideau de soie derrière lequel il se tenait, et, après qu'ils avaient rendu hommage à ce pied, on leur distribuait de petites croix.

On ne douta point que ce souverain invisible ne fût le Prêtre-Jean, être problématique dont le séjour changeait dans le récit de chaque voyageur. Rubruquis l'avait placé parmi les Mongols, et Duplan de Carpin dans l'Inde, d'autres dans l'Éthiopie ou dans les différents lieux où ils avaient rencontré quelques vestiges de christianisme au milieu des populations
1444. barbares. Les Portugais furent persuadés qu'il régnait dans une contrée de l'Afrique; et don Pèdre, lorsqu'il était régent, avait l'intention de faire découvrir son séjour et lui demander son amitié. Ce projet resta sans exécution; mais les nouveaux ren-

(1) On espérait de grandes richesses du piment qu'on rapporta de Bénin.

seignements obtenus décidèrent à s'enquérir ultérieurement de ce qui en était. Le roi envoya donc le franciscain Antoine de Lisbonne, pour qu'il pénétrât dans l'Inde par la Palestine et l'Égypte, et parvînt à trouver ce prêtre mystérieux. Ce religieux ne put s'avancer bien loin, faute de savoir l'arabe; cependant le roi de Portugal s'obstina à la recherche chimérique de ce Prêtre-Jean, dont l'alliance devait être si avantageuse. Il char- 1487.
gea le capitaine Pierre Covilham et Alphonse de Payva de pénétrer dans l'Inde par terre. S'étant joints à une caravane arabe de Fez et de Tlemcen, ils arrivèrent au mont Sinaï, recueillant partout sur leur route des renseignements sur le commerce des Indes. Au port d'Aden, en Arabie, ils se séparèrent; Payva passa dans l'Abyssinie, tandis que son compagnon se dirigea sur l'Inde, à travers ces mers où les Européens devaient bientôt déployer leur puissance. Après avoir visité Calicut, Cananor, Goa, il passa par mer à Sofala en Afrique, pour y examiner les mines d'or, dont l'existence lui fut révélée dans l'île de la Lune, appelée depuis Madagascar. Comme il apprit que Payva était mort au Caire, assassiné par deux juifs, il résolut de se mettre lui-même en quête du Prêtre-Jean. Le Néguscli d'Éthiopie l'accueillit avec faveur, et, charmé de son esprit, voulut garder ce voyageur près de lui tant qu'il vivrait. Covilham, enrichi par la munificence du prince, se maria dans le pays, parvint aux premiers emplois, et ne quitta plus sa nouvelle patrie. 1525.
Vingt-trois ans plus tard, une ambassade ayant à sa tête Rodrigue de Lima l'y trouva encore vivant et regrettant son ancienne patrie, qu'il ne revit plus. Il adressait cependant de fréquentes communications au roi de Portugal, l'assurant qu'en continuant leur route vers le sud, le long de l'Afrique occidentale, les vaisseaux atteindraient l'extrémité de ce continent, et qu'arrivés dans l'océan Oriental ils feraient voile vers Sofala 1486.
et l'île de la Lune. Le passage du cap était donc déjà certain, il ne s'agissait que de l'effectuer; or une escadre avait été mise en mer dans ce but sous le commandement du chevalier Barthélemy Diaz.

Diaz poussa cent vingt lieues plus avant que les navigateurs précédents, et planta la croix deux degrés au delà du tropique méridional. Courant alors au midi avec une audace magnanime, et ayant perdu de vue la terre, il fut jeté par les vents dans une baie qu'il nomma, à cause des nombreux troupeaux qu'il y rencontra, la Baie des Vaches, à quarante lieues à l'est du cap qui

termine l'Afrique. Doubler ce cap aurait été le vœu de Diaz; mais il ne s'aperçut pas que là finissait le continent, et il continua de faire voile à l'est jusqu'à l'île de Sainte-Croix. Il envoyait de temps à autre quelques-uns des nègres qu'il avait emmenés avec lui pour se concilier les naturels, faire des échanges et s'enquérir du Prêtre-Jean; mais il était impossible de rien tirer de ces hommes grossiers et farouches. Lorsqu'il eut atteint la baie de Lagoa, les marins, réduits aux dernières privations par la perte du bâtiment qui portait les provisions, se révoltèrent pour l'obliger au retour; mais Diaz, persuadé que l'extrémité de l'Afrique ne pouvait être éloignée, les exhorta à persister encore
1487. l'espace de vingt-cinq lieues. On peut se figurer la joie et l'étonnement des Portugais quand ils s'aperçurent qu'ils avaient dépassé le cap qu'ils cherchaient. Au comble du bonheur, ils revinrent à Lisbonne après avoir exploré trois cents lieues de côtes, et y donnèrent connaissance de la véritable position du cap. Ils l'avaient nommé *cap des tempêtes* à cause des ouragans terribles qu'ils avaient essuyés; mais le roi s'écria : *A Dieu ne plaise qu'il conserve un nom de si mauvais augure ! qu'il soit appelé le cap de Bonne-Espérance.*

Le grand problème était résolu, la forme de l'Afrique connue, et l'espérance d'arriver aux Indes par cette voie était plus vive que jamais.

Mais l'homme assez hardi pour s'élancer sur ces mers inconnues restait à trouver, quand Vasco de Gama, gentilhomme chez qui l'expérience de la navigation allait de pair avec l'ha-
Juillet 1497. bileté et le courage, vint s'offrir au roi Emmanuel. Parti avec trois bâtiments et une soixantaine d'hommes, il gouverna droit sur les îles du cap Vert : puis, les laissant derrière lui, il courut au midi, jusqu'à ce qu'il eût gagné la baie de Sainte-Hélène (1), un peu au nord du cap, dont il atteignit l'extrémité en trois jours. Là il sembla qu'une force indomptable, non pas le spectre évoqué par Camoens, mais les terribles vents du sud-ouest qui y soufflent tout l'été voulussent le repousser invinciblement; et il lui fallut toute son adresse pour apaiser son équipage insurgé. Il réussit cependant à franchir le passage, trouva dans l'île de la Croix les derniers signaux laissés par Diaz, et vit les côtes d'Afrique s'incliner au nord. Il ne s'éloi-

(1) Il ne faut pas confondre cette baie avec l'île de ce nom, qui ne fut découverte qu'en 1502, par Jean de Nova.

gnait jamais beaucoup de la terre, il suivait les indications et les cartes de Covilham, et souvent il explorait les côtes. Après avoir dépassé Sofala, il jeta enfin l'ancre devant Mozambique.

Cette ville était gouvernée par un prince mahométan, et habitée par des Maures et des Arabes, qui, jaloux de la concurrence inattendue des chrétiens, cherchèrent tous les moyens de les perdre. Afin d'échapper à leurs piéges, Vasco poursuivit sa route vers Chiloa, dirigé par un pilote du pays; mais, contrarié par les courants, il gagna Mombaza. Accueilli par les musulmans de cette côte avec les mêmes dispositions perfides, il continua jusqu'à Mélinde, dont le roi le reçut avec courtoisie, et les habitants sans aucune marque de défiance. Il y trouva plusieurs navires de l'Inde et quelques chrétiens, qui lui fournirent des renseignements très-opportuns. Le roi lui donna pour pilote Malemo Cano de Guzerate, qui avait une grande expérience de ces eaux, et qui, en voyant l'astrolabe avec lequel les Portugais observaient la hauteur méridienne du soleil, leur dit qu'il était employé aussi sur la mer Rouge. 1498. Mars.

Ils arrivèrent en vingt-trois jours à Calicut, la ville la plus riche et la plus commerçante de l'Inde. Elle était gouvernée par un zamorin, qui promit à Gama les honneurs rendus habituellement aux ambassadeurs des plus grands potentats. La jalousie des musulmans éveillait les craintes des Portugais; mais Vasco voulut à tout prix se rendre à la cour du prince, après avoir prescrit à son frère la conduite à tenir s'il lui arrivait d'être tué. Il prit terre avec douze des plus résolus, traversa Calicut au milieu d'une foule immense animée de la plus vive curiosité, et parvint à la résidence du zamorin, à cinq milles environ de distance.

Il reçut d'abord des marques de politesse et des espérances; mais la jalousie ne tarda pas à reprendre le dessus: le peu d'importance des présents apportés mécontenta le prince, et on tenta de surprendre la flotte. La trame fut déjouée, et Vasco sut, en alliant l'intrépidité à l'adresse, inspirer le respect à la cour, et la convaincre des avantages que procurerait au pays un traité avec les Portugais. Ayant obtenu ainsi de regagner son vaisseau, il leva l'ancre au plus vite, et revint en Europe annoncer sa découverte deux ans après son départ. 1499. Septembre.

Le roi, dans son ravissement, s'intitula seigneur de la navi-

gation, de la conquête et du commerce d'Éthiopie, d'Arabie de Perse et des Indes (1).

CHAPITRE IV.

CHRISTOPHE COLOMB.

Une erreur géographique sur la forme de l'Afrique et une erreur historique sur l'existence du Prêtre-Jean, avaient encouragé les Portugais à trouver un nouveau passage aux Indes. Une autre erreur, jointe à des réflexions profondes, à une constance imperturbable et à cette force de caractère comme il la faut pour venir à bout des grandes entreprises, conduisit à une découverte bien plus importante un navigateur italien, dont la figure se dresse comme un géant sur les confins du moyen âge et des temps modernes (2).

(1) L'un des ouvrages les plus importants pour la critique des auteurs qui ont traité des découvertes est celui qui a été publié par M. le vicomte DE SANTAREM, sous le titre de *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique, au delà du cap Bojador, et sur les progrès de la science géographie, après les navigations des Portugais au quinzième siècle.* En examinant avec attention les écrivains européens et orientaux, et principalement les cartes, l'auteur arrive à prouver que jamais personne n'avait songé avant Colomb qu'il fût possible, en traversant l'Atlantique, d'arriver à des terres occidentales; de même que personne avant les Portugais n'avait doublé le cap Bojador, et que les cosmographes, après le fait seulement, ajoutèrent sur les cartes des pays nouveaux, mais qu'en réalité tous conservèrent les noms hydrographiques portugais. La conclusion est peut-être trop absolue en présence des documents certains que nous avons cités, et que nous ne pouvons discuter ici : quoi qu'il en soit, les recherches de M. de Santarem sont des plus précieuses, ainsi que son Atlas de cartes et mappemondes dressées du onzième au dix-septième siècle, la plupart inédites; car il fournit des termes de comparaison pour apprécier les progrès de la science bien plus complétement que l'histoire ne pourrait le faire.

(2) DE HUMBOLDT, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*, etc. — *Essai politique sur la nouvelle Esgagne. Monuments des temps anciens de l'Amérique.*

WHITE KENNET, *Bibliothecæ Americanæ primordia,* ouvrage augmenté par la *Bibliotheca Americana, or a chronological catalogue of books concerning the America*, etc.

HENRI TERNAUX, *Bibliothèque Américaine, ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique,* etc. — *Voyages relations et mémoires pour servir à l'histoire de l'Amérique*, etc.

Christophe Colomb, issu d'une famille noble de Plaisance qui, appauvrie par les guerres de la Lombardie, s'était adonnée à la navigation, naquit à Gênes ou dans les environs (1). Il interrompit tout jeune encore ses études, qu'il avait commencées à Pavie, pour suivre la carrière paternelle; et bientôt il se signala par son courage et son habileté maritime ainsi que par ses connaissances en géométrie, en astronomie et en cosmographie. Après avoir commandé des bâtiments napolitains et génois, il se rendit en Portugal, où les Italiens, qu'on désignait sous le nom générique de Lombards, étaient favorablement accueillis, parce que leur instruction secondait l'ardeur des découvertes. Lisbonne était pleine de savants, de curieux, d'aventuriers, de missionnaires, de négociants, d'artistes accourus de tous côtés pour avoir leur part de gloire et de profit. Colomb, s'étant allié avec une famille de voyageurs qui habitait cette capitale, recueillait avec avidité les récits, les conjectures, les rêves des navigateurs. En un mot, tout alimentait chez lui le désir d'étendre les découvertes dans une sphère beaucoup plus vaste que celle où elles s'étaient renfermées jusque-là.

Mais, privé des ressources nécessaires, comment pouvait-il espérer de réaliser le rêve constant de sa pensée? Il caressait néanmoins ce rêve, et cherchait à l'étayer de l'opinion des anciens sages; car, en profond philosophe qu'il était, il ne cessait d'interroger les nombres, les étoiles, la mer sur le voyage qu'il méditait; et tandis que ceux qui découvrirent les plages

G. B. Munoz, *Historia del Nuevo-Mundo*. Il n'a publié que le premier vol.

Martin Fernando de Navarrete, *Coleccion de los viages y descubrimientos*, etc.

Histoire de la découverte de l'Amérique, traduite de l'allemand de Campe, par Pitton.

(1) On a disputé plus que jamais, depuis quarante ans, sur la patrie de Colomb; et, pour l'honneur des lettres, nous voudrions que personne ne lût quelques-unes des dissertations auxquelles a donné lieu cette polémique. Il suffira de dire que, selon les diverses opinions, sa naissance est placée en 1430, 36, 41, 45, 46, 47, 49, 55. La seconde date paraît la plus probable. Quant à son berceau, Gênes, Cogoletto, Bugiasco, Finale, Quinto, Nervi, Savona, Palestrella, Arbizoli, Cosseria, Val d'Oneglia, Castel di Cuccaro, Piacenza, Pradello, se disputent cet honneur. Dans le document authentique du 22 février 1498, contenant l'institution d'un majorat, Colomb se dit Génois par ces mots : *Della quale città di Genova io sono uscito, e nella quale sono nato*. Le magistrat de Saint-Georges, le 8 décembre 1502, en répondant à une lettre de lui, l'appelle *amatissimus concivis*, et ajoute que Gênes était l'*originaria patria de sua claritudine*.

africaines ne firent que suivre un continent pyramidal, dont la côte orientale était déjà connue des Arabes, Christophe préparait une conquête de réflexion en se proposant de parvenir en Asie par une voie qui n'avait pas encore été tentée.

Colomb connaissait les doctrines de l'ancienne école italienne sur la sphéricité du monde et l'existence des antipodes, doctrines qui, anathématisées d'abord, gagnaient tous les jours du terrain (1). Si la terre est sphérique, se disait-on, on doit pouvoir passer d'un méridien à l'autre, soit dans la direction de l'orient, soit en sens inverse, et les deux routes seront le complément l'une de l'autre; si l'une dépasse cent huit degrés, l'autre sera moindre, c'est-à-dire plus directe. C'était sur ce raisonnement fort simple que s'appuyait Colomb.

(1) Dans le *Morgante* du Pulci (ch. XXV), le démon Astaroth soutient en ces termes l'existence des antipodes :

Sappi che quella opinione è vana;
Perchè piu oltre navigar si puote,
Pero chè l'acqua in ogni parte è piana,
Benchè la terra abbia forma di ruote...

E puossi andar giù nell' altro emisperio
Pero chè al centro ogni cosa reprime
Si che la terra per via di misterio
Sospesa sta tra le stelle sublime.

E laggiù son città, castella, imperio,
Ma nol cognobbon quelle genti prime :
Vedi che il sol di camminar s'affreta
Dov' io ti dico che laggiù s'aspetta.

C'est un penser que la raison n'avoue;
Car on peut bien naviguer plus avant,
Puisque l'eau va partout s'aplanissant;
Bien que la terre ait forme d'une roue.. .

On peut gagner en bas l'autre hémisphère,
Vu que tout tend au centre de la terre,
Que, suspendue, un nœud mystérieux
Retient parmi les étoiles des cieux.

Or sont là-bas les cités, maint empire.
Que n'ont connus ces peuples d'autrefois;
Et le soleil se hâte, tu le vois,
De cheminer où je viens de te dire
Qu'on l'attendait là-bas.

Déjà Pétrarque avait dit que le soleil, en nous quittant, s'en va « vers des gens qui *peut-être* l'attendent; » et Dante avait compris plus scientifiquement la possibilité pour les hommes d'habiter tout à l'entour du globle, en admettant l'existence du centre de gravité du monde, « point vers lequel les corps pesants sont attirés *de toutes parts.* »

Érathostène avait évalué le premier à deux cent quarante degrés la distance entre l'Ibérie et les côtes de la Chine, et son calcul ne faisait erreur que de dix degrés à peine. Ce calcul avait été adopté par Strabon (1); mais Martin de Tyr le réduisit à cent trente-cinq degrés, et Ptolémée, tout en le corrigeant, se trompa encore de quarante et un degrés. Colomb avait lu dans cet auteur que la terre est divisée en vingt-quatre heures, de quinze degrés chacune; sur ce nombre les anciens en connaissaient déjà quinze, de Gibraltar à Tina en Asie : les Portugais s'étaient avancés jusqu'à la seizième; il n'en restait plus que huit, c'est-à-dire un tiers de la surface terrestre. Colomb avait appris ailleurs que les mers formaient un septième de la partie sèche du globe. La mer est donc peu de chose : elle n'est pas aussi grande que le suppose le vulgaire (2), et il ne saurait être bien difficile de traverser l'Atlantique pour aller atteindre l'autre extrémité du continent de l'Inde, d'où l'on pourra revenir en Europe par terre. Sénèque, Pline, Aristote, Alfergani avaient dit qu'il suffirait d'un voyage de peu de jours pour arriver de l'Espagne dans l'Inde; et les relations de Marco Polo et de Mandeville attestaient que cette contrée s'étendait bien au delà des limites qu'on lui avait assignées jusqu'à cette époque. Il paraissait même certain, puisque le degré sous l'équateur ne devait pas avoir plus de quatorze lieues d'étendue, que pour parvenir des Canaries aux contrées les plus orientales de l'Asie on n'aurait à parcourir que cinq cents milles par mer. Cette distance pouvait paraître excessive pour une navigation qui ne faisait que de sortir des habitudes du cabotage; mais les relations précédentes faisaient espérer de trouver des points de relâche.

Les découvertes continuelles laissaient croire à la facilité d'en faire toujours de nouvelles. L'Atlantique de Platon, l'Antille des Phéniciens, les îles Fortunées des poëtes vivaient dans le souvenir de tous; les habitants des Canaries affirmaient qu'ils voyaient à l'occident une grande île montagneuse (3). Quelques-

(1) Il parle évidemment de la circumnavigation dans le livre II : « Les mathématiciens ayant établi que le cercle se replie sur lui-même, si l'étendue de la mer Atlantique n'y faisait obstacle, nous pourrions, en étant sous le même parallèle, naviguer de l'Espagne jusqu'à l'Inde. »

(2) Lettre de Colomb à Isabelle.

(3) Sous le ciel des tropiques, les nuages qui couvrent l'horizon prennent souvent une forme décidée, semblable à une terre lointaine. Ce phénomène est surtout remarquable aux Canaries, où il a souvent causé des erreurs étranges.

uns même étaient allés à sa recherche; et bien que c'eût été en pure perte, on continuait à y croire. Le nom d'île de Saint-Brandan fut donné à cette illusion d'optique.

Colomb n'y ajoutait pas foi, il accumulait néanmoins tous les arguments, quelque faibles qu'ils fussent, pour se confirmer lui-même dans l'idée qu'il existait un continent à l'occident, et pour inculquer cette idée aux autres. Puis un navigateur avait rencontré sur les flots des arbres inconnus dans nos climats, un morceau de bois taillé sans l'emploi du fer, des joncs immenses, tels que Ptolémée décrit ceux de l'Inde, et deux cadavres offrant des traits différents des nôtres.

Colomb nous a transmis lui-même ses motifs (1); car son premier soin, comme celui de tout homme aventureux, dut être de se faire pardonner son audace en rassemblant les circonstances dont l'ensemble devait démontrer la possibilité d'atteindre par une route plus courte la contrée des épices. Elles furent trouvées frivoles alors, et l'on s'en est fait plus tard un moyen de diminuer le mérite de sa découverte.

Colomb alléguait encore la fameuse prophétie de Sénèque (2), annonçant que la mer offrirait de nouvelles terres, et qu'un autre Typhis découvrirait des mondes inconnus. Plus tard, il s'appuya sur des motifs surnaturels et sur des passages de l'Écriture, portant que dans cent cinquante-cinq ans le monde finirait (3), et qu'Isaïe ayant prophétisé que la vérité serait prêchée dans

(1) On trouvera probablement avec plaisir à la note F ces raisons déterminantes exposées par son fils dans ses *Historie del signor don Fernando Colombo;* Milan, 1614.

(2) *Venient annis*
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus ; Typhisque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.
MÉDÉE.

(3) Saint Augustin a fixé la fin du monde au septième millénaire. Adam fut créé 5343 ans et 318 jours avant J.-C., selon les calculs exacts du roi Alphonse; si l'on y ajoute les 1501 années écoulées depuis la naissance du Christ, il ne reste plus que 155 ans. *Voy.* la *Lettera rarissima* (note G, à la fin de ce volume) et de plus les *Profecias*. Augustin Giustiniani, qui imprima à Gênes un psautier polyglotte en 1516, raconte, en manière de commentaire au verset *In omnem terram exivit sonus eorum,* la vie de Colomb, que personne ne s'attendrait à trouver là.

toute la terre, Dieu voulait accomplir un grand miracle en livrant de ce côté accès à l'Inde (1).

Afin de s'éclairer sur la véritable portée des idées qui fermentaient dans son esprit, Colomb eut recours au plus habile géomètre d'alors, Paul Toscanelli de Florence (2), qui lui ré- 1474.

(1) Colomb accumule tous ces raisonnements dans la lettre où il décrit au roi son troisième voyage : Pline a écrit que la mer et la terre constituent ensemble une sphère; que l'Océan est la plus grande masse des eaux, et qu'il est tourné vers le ciel, tandis que la terre demeure au-dessous de lui et le soutient; que le ciel et la mer sont mêlés entre eux, et se font réciproquement soutien, comme les diverses parties d'une noix au moyen du brou qui les enveloppe.

« Le *Maître de l'histoire scolastique*, discourant au sujet de la Genèse, dit que les eaux sont peu abondantes; que lorsqu'elles furent créées elles couvraient toute la terre, parce qu'elles étaient vaporeuses et semblables aux brouillards; mais que devenues liquides et réunies elles occupèrent un très-petit espace.

« Nicolas de Lira est du même avis.

« Aristote dit que notre globe est très-petit, et n'a qu'une faible quantité d'eau, laquelle peut être facilement traversée de l'Espagne aux Indes.

« Avenruyz confirme cette opinion, et le cardinal Pierre d'Aliaco le cite en reproduisant cette idée, qui est conforme à celle de Sénèque, disant qu'Aristote eut connaissance de beaucoup de secrets du monde par le moyen d'Alexandre le Grand, Sénèque à cause du césar Néron, et Pline grâce aux Romains, les uns comme les autres, ayant employé beaucoup d'argent, une infinité de personnes et de grands soins à découvrir les mystères du monde, et à les porter à la connaissance de tous.

« Le même cardinal accorde à ces écrivains une plus grande autorité qu'à Ptolémée et aux autres Grecs et Arabes; et pour confirmer ce qu'ils disent au sujet du peu d'abondance des eaux et de la petite quantité des terres qu'elles couvrent, en opposition à ce qui est rapporté d'après l'autorité de Ptolémée et de ses sectateurs, il cite le prophète Esdras, où il dit, dans le troisième livre, que de sept parties du monde six sont arides, les ondes s'étendant sur l'autre, sentence approuvée par les saints Pères, c'est-à-dire par saint Augustin et par saint Ambroise dans son *Hexaéméron;* lesquels confirment le troisième et le quatrième livre d'Esdras, où il est dit : *Ici viendra mon fils Jésus et mourra mon Christ*. Ces saints disent qu'Esdras fut prophète, comme Zacharie, père de saint Jean.

(2) Paul del Pozzo Toscanelli, célèbre astronome, naquit à Florence, en 1397. On lui doit le gnomon de l'église de Sainte-Marie-Nouvelle dans cette ville. Les savants de cette époque s'écrivaient des lettres sur les points les plus importants de toutes les connaissances humaines, et les deux lettres adressées par Toscanelli à Colomb, en 1474, prouvent que le Génois méritait le titre de savant. *A Christophe Colomb, Paul physicien, salut. Je vois ton noble et grand désir de passer où naissent les épices... Je t'envoie une carte de navigation.. à l'aide de laquelle tes demandes seront satisfaites.* Il ajoute que ce pays, c'est-à-dire l'Inde, est très-peuplé; que des royaumes sans nombre y sont sous la domination d'un prince dit le grand khan, c'est-à-

pondit, conformément à ses désirs, que le trajet aux Indes était facile par l'occident; qu'il n'y avait pas plus de quatre mille milles à parcourir en ligne droite pour aller de Lisbonne à la province de Mangi, près du Cathay, si magnifiquement décrite par Marco Polo; et que l'on devait trouver sur la route les îles Antilia et Cipango, éloignées l'une de l'autre de deux cent vingt-cinq lieues.

Il n'en fallait pas davantage pour changer en conviction les hypothèses de Colomb, et lui inspirer le double enthousiasme de la science et de la foi. En effet, Colomb était très-pieux; non-seulement il s'entretenait souvent avec des religieux, mais il en prenait même quelquefois l'habit, et dans l'entreprise qu'il méditait il était mû surtout par le désir de sauver une multitude d'âmes en leur portant la vérité, et d'acquérir de grandes richesses pour obtenir la *restitucion de la casa santa*, c'est-à-dire pour délivrer Jérusalem et détruire l'islamisme.

1477. Ce fut vers ce temps qu'il fit son voyage en Islande; et bien qu'il ait pu y recueillir par hasard quelque notion sur des découvertes qui déjà remontaient à quatre siècles, elles ne purent ni lui suggérer sa grande résolution ni même l'y confirmer; car elle n'avait pas pour objet de découvrir de nouvelles terres, mais d'arriver, par l'occident, à Cipango et aux autres régions décrites par Marco Polo.

Mais où s'en procurer les moyens? L'Italie était divisée en petits États remuants, occupés à défendre leur indépendance contre des parvenus ambitieux. Les deux républiques maritimes aspiraient plutôt à conserver les anciennes routes dont elles avaient le monopole qu'à en chercher de nouvelles au prix de périls inconnus, et à garder tout le bénéfice du commerce de la Méditerranée plutôt qu'à en faire profiter les nations situées sur l'Océan. La France passait de la domination d'un roi positif et avare, qui venait de la ramener à l'unité, sous celle d'un prince

dire *roi des rois. En allant de Lisbonne droit à l'occident, j'ai marqué sur la carte* 26 *degrés de deux cent cinquante milles chacun* (c'est-à-dire huit cent douze lieues) *jusqu'à la ville de Quinsay.* (Idées empruntées au voyage de Marco Polo.) Dans une autre lettre il dit à Colomb : *J'ai reçu la lettre et les objets que tu m'as envoyés, et j'en prends honneur et contentement. Ton dessein me semble noble et grand, et je te prie, autant que je sais faire, de naviguer d'orient en occident.* Toscanelli mourut en 1482 sans avoir connu les magnifiques découvertes auxquelles il avait donné l'impulsion.

aventureux et romanesque, qui rêvait des conquêtes, aussi faciles à faire que difficiles à conserver.

L'attention du Portugal s'était portée sur l'Afrique, jusqu'au moment où ce royaume, s'étant brouillé avec la Castille, avait tourné contre elle l'ardeur qu'il mettait naguère aux voyages de découvertes. Mais lorsque Jean II eut ranimé la passion des voyages, et que l'application de l'astrolabe eut rendu moins téméraire la pensée de s'aventurer sur une mer sans rivages, Colomb accourut proposer ses idées à ce roi. Celui-ci les fit examiner par les savants et par les grands de la cour, qui les trouvèrent insensées et pleines d'un vain orgueil.

Parmi ceux qui furent chargés de cet examen nous trouvons Martin Behaim de Nuremberg, que quelques-uns appellent le précurseur de Colomb, et à qui nous devons donner quelque attention, comme à l'homme qui représentait les notions les plus avancées que l'on possédât alors en géographie. Né vers 1430, il s'appliqua d'abord au commerce, puis s'éprit de la géographie : venu en Portugal, il se lia d'amitié avec les meilleurs cosmographes; peut-être aida-t-il même Rodrigue et Joseph à combiner l'emploi de l'astrolabe avec celui de la boussole. Il s'embarqua ensuite avec Diègue Cam, et doubla le cap de Bonne-Espérance; après quoi il se transporta aux Açores, où il épousa une fille de Job de Hürter, gouverneur de la colonie flamande qui s'y était établie.

Behaim.

En 1490 il retourna à Nuremberg, sa patrie; et cette ville, l'une des plus éclairées, ne lui laissa point de trêve qu'il n'eût satisfait sa docte curiosité en construisant un globe terrestre qui devait être conservé dans les archives. C'est le premier microcosme que signale l'histoire de la géographie. Il a un pied et demi de diamètre; la surface en est revêtue d'un parchemin, sur lequel sont tracés les contours des pays connus, avec des notices succinctes, des figures d'hommes et des renseignements sur les mœurs. « On saura, y est-il écrit, que ce globe représente la grandeur de la terre tant en longitude qu'en latitude, « mesurée géométriquement selon la *Cosmographia Ptolemæi* « pour une partie, et pour le reste selon le chevalier Marco « Polo et le respectable docteur et chevalier Jean de Mandeville. L'illustre don Juan, roi de Portugal, fit, en 1485, visiter « par ses vaisseaux tout le reste du globe vers le midi, inconnu « à Ptolémée; découverte à laquelle moi, auteur de ce globe, « j'ai pris part. Vers l'ouest est la mer dite Océan, où l'on a

« navigué plus loin que Ptolémée ne le croyait possible et au « delà des colonnes d'Hercule jusqu'aux îles Açores, Fayal et « du Pic, qui sont habitées par le noble et pieux chevalier de « Hürter de Morchirchen, mon cher beau-père, avec des co-« lons amenés de Flandre. Vers les régions ténébreuses du nord, « au delà des limites indiquées par Ptolémée, se trouvent l'Is-« lande, la Norwége et la Russie, aujourd'hui connues, et « vers lesquelles chaque année des vaisseaux sont expédiés, « bien que le monde soit assez simple pour croire qu'on ne peut « naviguer partout, vu la manière dont le globe est fait. »

Voilà les autorités et le résumé des connaissances de l'époque. L'Amérique ne figure pas sur le globe de Behaim ; mais comme les dimensions générales de la terre y sont mal calculées, le vide laissé par l'absence de cette contrée n'est pas très-grand : la place de l'Amérique est occupée en partie par le continent asiatique, et le Japon se trouve à deux cent quatre-vingts degrés, au lieu de cent cinquante. On croyait donc n'avoir à parcourir, pour aller des Açores en Asie, que la moitié de la route véritable.

En outre, deux terres sont marquées dans cet espace : l'une vers le 330e degré de longitude, nommée *Antilia*, sous laquelle Behaim a écrit : *En 734, quand l'Espagne fut soumise par les Africains, l'Antilia fut peuplée par un archevêque de Porto, accompagné de six autres évêques et de beaucoup de chrétiens qui avaient quitté l'Espagne avec leurs troupeaux et leurs biens.* L'autre terre, plus grande, entre l'Asie et les Açores, est nommée Saint-Brandan, et l'inscription porte : *En 563 après J. C., saint Brandan aborda avec un navire dans cette île, où il trouva des choses merveilleuses, et il revint après y avoir demeuré sept ans.*

Behaim fut au nombre de ceux qui désapprouvèrent le projet de Colomb (1), et il insista pour que les Portugais continuassent leurs recherches au sud-est ; mais quelques-uns de ces intrigants que l'on appelle des hommes politiques conseillèrent au roi de retenir cet aventurier jusqu'à ce qu'on eût envoyé des bâtiments vérifier ce qui en était. Colomb, indigné de tant de perfidie et de bêtise, quitta secrètement le Portugal ; il revit sa patrie,

(1) Behaim termina son globe en 1492, l'année même où Colomb voguait vers l'Amérique ; il ne put donc y tracer les découvertes du navigateur génois. Il revint ensuite à Fayal, et mourut à Lisbonne en 1506, sans avoir pris part aux grandes expéditions de l'époque.

et peut-être offrit-il ses services à Venise et à l'Angleterre, allant de pays en pays, préoccupé d'une grande pensée qu'il ne voyait aucun moyen de réaliser. Il avançait en âge, et rien ne le rapprochait du but où tendaient toutes ses espérances.

L'esprit d'association aurait pu épargner à Colomb l'humiliation des refus royaux. C'est ainsi que de nos jours, quand le gouvernement anglais refusa un vaisseau au capitaine Ross, qui, dans un premier voyage, avait perdu ses droits à la confiance publique, une souscription s'ouvrit pour lui en fournir un, et ce navigateur célèbre put résoudre un des problèmes géograghiques les plus débattus, celui d'un passage au nord-ouest. Mais alors il n'était pas possible d'exécuter une grande entreprise sans avoir recours aux rois : il suffit aujourd'hui qu'ils veuillent bien ne pas l'entraver.

Colomb se dirigea donc vers l'Espagne; et, cheminant à 1485.
pied avec son fils Diègue, il vint demander le pain et le couvert au couvent de Sainte-Marie de Rabida. Frère Jean Perez, prieur de ce monastère, frappé de ce signe fatal que les grandes conceptions impriment au front de l'homme, s'enquit de la position et des projets de l'étranger; et comme c'était un esprit cultivé, il l'écouta avec intérêt, applaudit à ce qu'il méditait, et le recommanda à son confrère Fernand de Talavera, confesseur de la
reine Isabelle. C'était au moment où les rois assiégeaient Loxa, 1486.
afin d'extirper les restes de la domination arabe. Le confesseur ne jugea pas la circonstance propice pour présenter un étranger en assez pauvre équipage, et qui n'avait à offrir qu'un projet qu'on regardait comme une chimère. Colomb fut donc obligé de se tirer d'affaire lui-même. Il trouva quelqu'un qui l'écouta, et parvint à se faire introduire chez l'archevêque Mendoza, ce grand cardinal qu'on appelait le troisième roi de l'Espagne.

Il est certain que les assertions de Christophe Colomb portaient ombrage aux théologiens, comme impliquant l'existence d'autres mondes et d'autres hommes dont il n'est point parlé dans la Genèse. Mais le nonce apostolique Geraldini démontra qu'elles n'étaient en contradiction ni avec saint Augustin ni avec Nicolas de Lira, qui n'étaient ni cosmographes ni navigateurs. Les premiers scrupules religieux une fois écartés, le cardinal prêta volontiers l'oreille à Colomb, et le présenta aux rois. Il communiqua son enthousiasme et sa profonde conviction aux souverains de l'Espagne, qui chargèrent une commission d'examiner ce qu'il proposait.

La conférence eut lieu aux Dominicains de Salamanque, où Colomb eut à discuter avec des professeurs de diverses sciences et avec des théologiens; malgré tous les préjugés qui s'élevaient contre lui, quelques-uns eurent la loyauté de déclarer hautement qu'ils étaient loin de le considérer comme un rêveur. Mais si on ne le rebuta pas, on ne l'appuya pas non plus. La guerre de Malaga absorbait tous les esprits et tous les revenus publics, et l'indifférence de la cour livrait Colomb aux sarcasmes de ces grands sans grandeur qui modèlent leur manière de penser et de sentir sur celle des princes dont ils ambitionnent la faveur.

1487. Malaga prise, survint la peste, puis le siége de Séville; et Colomb s'en allait çà et là à la suite de la cour, donnant des preuves de sa valeur militaire, et recevant de temps à autre quelque subvention, aumône mortifiante pour un homme qui nourrit une idée capable d'enrichir des nations entières. Cependant ces combats contre les Maures et l'avis apporté de terre sainte par deux religieux, que le soudan voulait massacrer les mahométans d'Espagne, remplirent Colomb d'une nouvelle ardeur. Déjà il se regardait comme l'exterminateur de l'islamisme; il puisait dans la découverte des Indes les richesses nécessaires pour conduire à bonne fin cette entreprise glorieuse, et pour
1490. convertir les sujets du grand khan, que les missionnaires dépeignaient comme avides de prédications. Enfin Séville fut prise; mais des triomphes, des fêtes nuptiales vinrent encore distraire la cour, et on fit espérer à Colomb que sa proposition serait de nouveau examinée après la guerre de Grenade.

Mais qu'était-ce que cette promesse pour un homme convaincu, pour un homme qui allait accomplir sa cinquante-sixième année? Il se trouvait dans l'alternative de léguer un nom immortel à la postérité, ou de périr obscurément comme un visionnaire insensé. Quelle lutte à soutenir pour une âme fortement trempée! combien de fois il dut désespérer des hommes et de lui-même, et maudire cette race humaine, si prompte à courir à sa ruine, si obstinée contre ce qui est utile et vrai! Quel autre appui pouvait lui rester encore que sa foi dans ce Dieu à qui il se reconnaissait redevable de son inspiration et en qui il se confiait pour son accomplissement?

Il retourna près de ses religieux de Rabida, et il y trouva ce que les rois et les cours lui refusaient, un examen consciencieux, des sympathies, si nécessaires dans les grandes tentatives, et de nouvelles recommandations pour la reine Isabelle. Elle combattait

alors dans la Véga, le casque en tête et la cuirasse sur le dos. Capable, quoique femme, de faire céder l'enthousiasme aux calculs de la prudence, elle accueillit les instances du frère Pérez et du Génois, qui la suppliaient d'accepter le don d'un nouveau royaume. Christophe, qu'elle reçut dans la ville improvisée de 1492.
Santa-Fé, vit tomber le dernier rempart des musulmans et leur plus splendide résidence. « Triste et découragé au milieu « de l'allégresse universelle, il observait avec indifférence et « presque avec dédain un triomphe qui comblait de joie tous « les cœurs (1). » Mais ce triomphe déblayait le terrain, et donnait la hardiesse de songer à réaliser ses desseins. On commença donc à traiter sérieusement avec lui, et à peser les conditions qu'il proposait.

Il parut étrange à l'orgueil espagnol que cet obscur Italien demandât les titres d'amiral et de vice-roi du pays à découvrir, comme si le génie pouvait jamais aspirer à des honneurs que doit seul donner le hasard de la naissance! Il fut donc congédié avec ces dédains qui dans les cours suivent une disgrâce, et laissé en proie à ces réflexions amères dont un grand homme est assailli lorsqu'il se voit méconnu. Il allait quitter l'ingrate Espagne, lorsque des personnes bienveillantes réveillèrent dans le cœur d'Isabelle des sentiments plus généreux. Ils furent bien encore contrariés, comme il arrive d'ordinaire, par des calculs d'argent; mais il fut reconnu que deux bâtiments et trois cent mille couronnes suffiraient pour l'expédition, et l'on convint que Colomb contribuerait aux dépenses pour un huitième, à la condition qu'on lui assurerait un huitième des avantages. La reine offrit des joyaux pour compléter la somme; mais le ministre San-Angelo parvint à la fournir. Voici quelles 17 avril.
furent les conventions stipulées :

Colomb devait exercer sa vie durant, et ses héritiers et successeurs après lui à perpétuité, les fonctions d'amiral, dans toutes les terres et continents qu'il aurait découverts et acquis dans l'Océan, avec les mêmes honneurs et prérogatives que le grand amirante de Castille dans sa juridiction.

Il devait être vice-roi et gouverneur général de toutes lesdites terres et continents, avec le privilége de désigner au gouvernement de chaque île ou province trois candidats, parmi lesquels Ferdinand et Isabelle en choisiraient un. Il avait droit

(1) Clemencia, *Éloge de la reine catholique.*

à un dixième de toutes les perles, pierres précieuses, or, argent, épiceries, denrées et marchandises quelconques trouvées, achetées, échangées ou obtenues dans les limites de sa juridiction, les dépenses prélevées.

Colomb ou son lieutenant devait être seul juge de tous les différends ou contestations qui pourraient s'élever, en matière de commerce, entre les pays découverts et l'Espagne, pourvu que le grand amirante de Castille eût le même privilége dans sa juridiction.

Il lui était permis alors, et en tout temps, de concourir pour un huitième aux dépenses de l'armement, et de recueillir en conséquence le huitième des avantages.

Plus généreux que la cour, les Pinçon de Palos fournirent à Colomb les moyens d'armer un troisième vaisseau pour exécuter l'indigne traité qu'il venait de conclure. Mais il lui restait à vaincre l'opposition des marins de Palos, qui considéraient comme perdus inévitablement ceux qui s'aventuraient dans un voyage que plus tard on déclara aisé et sans importance, afin
1492. d'amoindrir le mérite du grand navigateur. Il fallut recourir à des ordres despotiques, qui ne servirent qu'à porter l'exaspération à son comble. On prétendait que le roi usait d'artifice envers les mutins pour les châtier d'une insubordination précédente; ils ne se rendirent enfin qu'aux assurances réitérées d'Alonzo Pinçon, marin intrépide et estimé.

Ce fut ainsi que *la Sainte-Marie, la Pinta, la Nina,* petits bâtiments de construction légère, montés par des gens embarqués de force, mirent à la voile pour la plus grande des entreprises. Un seul de ces bâtiments était ponté et avait un château à l'avant et des cabines pour l'équipage. Colomb, après s'être confessé et avoir reçu la communion, partit, objet de raillerie pour les uns et de compassion pour les autres.

3 août. De ce moment il commença un journal, admirable monument des souffrances et du génie de cet homme incomparable, des joies immenses et des cruelles déceptions qui se succédaient si rapidement dans son âme.

Il y avait dans Colomb, comme dans tous ceux qui ont laissé un grand nom, deux hommes : l'homme de son siècle, avec ses idées et ses erreurs; et l'homme de tous les temps, doué d'une individualité puissante qui l'élevait au-dessus de ses contemporains. Aux notions peu nombreuses, désordonnées et trompeuses que lui fournissait alors la science il ajouta les siennes

propres, qu'il devait à un esprit d'observation minutieux, qui 1492.
chez lui n'empêchait pas les grandes idées. Les Pères de l'Église, les talmudistes, les écrits mystiques de Gerson, les anciens géographes, la cosmographie du cardinal d'Ailly, Marco Polo (1) surtout lui fournirent, comme nous l'avons vu, des arguments en faveur de son projet ou des objections contre son accomplissement. Rien n'échappait à sa sagacité dans l'aspect d'un monde et d'un ciel nouveau; habile à observer les phénomènes naturels, sans être assez versé dans la théorie pour les expliquer avec justesse, il rapprochait les faits et recherchait leurs rapports mutuels. Le premier, il signala la déviation de l'aiguille magnétique; avant Pigafetta, il connut la manière de trouver les longitudes au moyen de la différence d'ascension directe des astres. Il remarqua la direction des courants pélagiques; l'accumulation des plantes marines, qui déterminent la grande division des climats de l'Océan; le changement de température, non-seulement par les distances de l'équateur, mais encore par la différence des méridiens. Il ne négligea pas non plus les observations géologiques sur la forme des terres et sur les causes qui la produisent.

C'est là ce que l'on remarque dans son journal et dans ses lettres; mais ce qui s'y révèle surtout, c'est un vif sentiment religieux, qui fait qu'il croit avoir des visions et qu'il prend pour but suprême de son voyage l'anéantissement de l'islamisme, la conversion des sujets du grand khan et la réédification de Jérusalem : pieux enthousiasme qui contraste avec la simplicité de ses récits, si différents de l'emphase affectée de Vespucci et des autres voyageurs.

Ses compagnons étaient loin de partager ces convictions profondes, cette obstination à poursuivre le succès. Tout leur paraissait étrange et nouveau; ils s'effrayaient de la rapidité des courants, du volcan de Ténériffe, des calmes plats du tropique, des îles flottantes de varech. Le vent propice, qui soufflait de l'est les alarmait; ils craignaient qu'il ne changeât pas et qu'il ne les empêchât de retourner en Europe. Il fallait donc que Colomb mît en œuvre le raisonnement, la ruse, la sévérité pour vaincre leur résistance, et qu'il persistât surtout dans la ferme résolution de courir droit à l'ouest, sans avoir égard aux phénomènes

(1) Il est singulier que Colomb ne le nomme jamais, bien qu'il s'en réfère constamment à ses récits.

1492. qui pouvaient lui donner la tentation de chercher des terres à droite ou à grauche. Cependant le temps avançait; et bien qu'il abusât ses gens sur l'espace qu'ils avaient franchi, ils savaient que cet espace était immense. Les incidents qui de temps à autre semblaient annoncer la terre s'évanouissaient successivement; les nuages ou l'illusion qui faisaient apercevoir des îles rendaient, en se dissipant, la déception plus amère. Cipango, si désirée, n'apparaissait que sur la carte où Colomb ne cessait de la montrer du doigt. Les sept cent cinquante lieues qu'il avait calculées pour y arriver étaient dépassées, et le soleil se couchait toujours sur un horizon sans rivages.

L'équipage éclatait en murmures, il se mutina même (1). Mais quand on aperçut la terre, quand chaque bouche répéta : *Terre! terre!* la joie toute matérielle de l'équipage, qui se voyait enfin arrivé sain et sauf et près d'aborder au pays des épices, ne fut rien en comparaison du ravissement intime qu'éprouva Colomb. Il sentait que le projet qu'il avait médité trente ans était accompli, que les sarcasmes allaient se changer en applaudissements, qu'un nouveau monde s'ouvrait devant lui, qu'une moitié de sa vie obtenait sa couronne, et que de nouveaux travaux se préparaient pour l'autre. Ce sont là de ces moments que le génie seul connaît et dont un seul suffit pour dédommager d'une vie entière d'abnégations et de souffrances.

Le soleil du 12 octobre éclaira une île d'un aspect enchanteur; et de ses bois, revêtus d'une verdure luxuriante, d'une
12 octobre. teinte inconnue, sortirent en foule des hommes nus et frappés d'étonnement. Les chaloupes furent mises à la mer, et Colomb, dans un riche costume, débarqua avec l'étendard royal. Inondé d'une joie que le vulgaire ne saurait comprendre, il se prosterna sur la terre en rendant grâces à Dieu, et prit possession du pays. Les naturels ne comprenaient rien à ce qu'ils voyaient; mais, simples et tranquilles, ils s'approchaient pour regarder, pour toucher; et étaient pour les navigateurs l'objet d'un étonnement non moins grand. « Afin qu'ils nous traitassent avec amitié, dit Colomb, et parce que je reconnus qu'ils se mettraient à notre merci et se convertiraient à notre sainte foi plutôt par la douceur et la persuasion que par la violence, je donnai à

(1) Cependant l'historiette généralement répandue du soulèvement contre Colomb, de la menace de le jeter à la mer, de sa promesse de virer de bord s'il ne découvrait pas la terre dans un temps donné n'est fondée que sur des vraisemblances.

quelques-uns des bonnets de couleur et des perles de verre, 1492.
qu'ils ajustaient à leur cou, et autres objets de peu de valeur qui leur causèrent une grande joie, et nous concilièrent leur amitié d'une manière étonnante. Ils venaient à la nage, aux chaloupes des navires où nous étions, nous apporter des perroquets, du fil de coton en pelotons, des zagaies et autres choses, pour les échanger contre d'autres objets, comme grains de verroterie, grelots, en un mot contre tout ce qu'on leur offrait, donnant volontiers tout ce qu'ils possédaient. Il me sembla, à tous les indices, que c'étaient des gens extrêmement pauvres. Hommes et femmes vont entièrement nus; parmi les hommes que je vis, aucun ne passait trente ans; ils étaient bien conformés, leur corps était beau, et leur physionomie gracieuse; les cheveux comme des crins de cheval, courts, et tombant sur les sourcils; ils laissaient par derrière une longue touffe sans la tailler jamais. Quelques-uns d'entre eux étaient peints d'une couleur noirâtre; mais leur teint naturel, comme celui des habitants des Canaries, n'est ni noir ni blanc. Plusieurs se coloriaient de blanc, d'autres de rouge ou de quelque autre nuance qu'ils pouvaient trouver; quelques-uns se teignaient seulement la face, d'autres tout le corps, ceux-ci les yeux, ceux-là le nez. — Ils ne portaient point d'armes, et ne les connaissaient pas : quand je leur montrai des sabres, ils les prirent du côté du fil, et se coupèrent par ignorance. Ils n'ont point de fer; leurs zagaies sont des bâtons, dont quelques-uns ont à l'extrémité une dent de poisson ou tout autre corps dur. — Tous généralement ont une belle stature, sont bien faits, et gracieux dans leurs mouvements. J'en ai vu quelques-uns qui avaient sur leur corps diverses cicatrices, et je leur demandai par gestes quelle en était la cause : ils me firent comprendre qu'il venait dans leur île des habitants des îles voisines pour les faire prisonniers, et qu'alors ils se défendaient. Je crus et je crois encore que leurs ennemis venaient de la terre ferme, afin de s'emparer d'eux pour en faire des esclaves. — Ils doivent être d'excellents serviteurs et d'un bon caractère. Je m'aperçus qu'ils répétaient promptement tout ce qu'on leur disait; et je crois qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté, car ils ne me paraissent appartenir à aucune secte. S'il plaît au Seigneur, j'en amènerai six à son altesse lors de mon retour, afin qu'ils apprennent à parler. Je n'ai vu dans cette île aucune espèce d'animaux, excepté certains perroquets.

1492. « .... Ils vinrent à mon vaisseau dans des pirogues toutes d'un morceau, faites de troncs d'arbre, avec de longues lances, et travaillées admirablement pour ce pays. Quelques-unes de ces pirogues étaient assez grandes pour contenir jusqu'à quarante et quarante-cinq hommes, d'autres plus petites, et dans quelques-unes il ne pouvait se tenir qu'un seul homme. Ils les dirigeaient à l'aide d'une rame semblable à une pelle à four : si l'une d'elles se renverse, tous se jettent à la nage, la remettent à flot et vident l'eau au moyen de calebasses qu'ils portent avec eux.

« Je désirais savoir s'ils possédaient de l'or; quelques-uns en avaient un petit morceau enfilé dans un trou du nez, et je parvins à apprendre par signes qu'en faisant le tour de leur île et en naviguant au midi je trouverais un pays dont le roi avait de grands vases d'or. Je tâchai de les décider à me conduire dans cette contrée; mais ils s'y refusèrent. Je résolus donc d'attendre au surlendemain, et de partir à une heure avancée pour aller vers le sud-ouest, où, selon les indices qu'ils me fournirent, il existait une terre qui s'étendait du midi au nord-ouest; ils me firent entendre encore que les habitants de la contrée située dans cette dernière direction venaient souvent les combattre; qu'eux-mêmes allaient au sud-ouest chercher de l'or et des pierres précieuses.

« Cette île est très-grande, très-unie et revêtue d'arbres très-frais. Il y a beaucoup d'eau, un lac très-vaste au milieu, aucune montagne. Elle est si verdoyante que c'est un plaisir de la regarder, et les habitants en sont très-dociles; mais, avides des objets que nous avons et persuadés qu'ils ne peuvent rien recevoir de nous s'ils n'ont quelque chose à donner en échange, ils dérobent s'ils en trouvent l'occasion, après quoi ils se jettent à la nage. Mais tout ce qu'ils ont, ils le donnent pour la moindre chose qu'on leur offre. Ils prenaient en échange jusqu'à des tessons d'écuelles et des morceaux de verre cassé; tellement que j'ai vu donner seize pelotons de coton pour trois *centi* de Portugal, valant environ une *blanca* de Castille; et ces seize pelotons pouvaient former à peu près vingt-cinq à trente livres de coton filé. Je défendis les trocs pour le coton, et je ne permis à personne d'en prendre (1), me réservant d'acquérir tout pour

(1) Le soin pris par Colomb d'empêcher ces échanges, parce qu'ils lui paraissent déshonnêtes et usuraires, est une révélation singulière de ses idées morales : comme si ce n'était pas l'opinion qui donnait du prix à l'or, de même qu'aux verroteries !

vos altesses, s'il y en avait en quantité suffisante. C'est un des produits de l'île; mais le peu de temps que je veux y demeurer ne me permet pas de les connaître tous. L'or qu'ils portent suspendu à leurs narines se trouve là aussi; mais je n'en fais pas chercher pour ne pas perdre mon temps, voulant essayer d'aborder à l'île de Cipango (1). » 1492.

Les naturels appelaient leur pays Guanahani, et Colomb le nomma San Salvador; c'est une des Lucayes, et elle est entourée d'une multitude d'autres, que Colomb croyait être les 7,488 îles indiquées par Marco Polo. Il navigua au milieu d'elles, continuellement frappé de nouvelles merveilles, et cherchant toujours Cipango, d'où il devait arriver en dix jours à Quinsai. Son intention était d'y présenter au grand khan les lettres de ses souverains, et de revenir ensuite avec la réponse, triomphant d'avoir touché l'Inde par la direction opposée.

Il crut avoir trouvé Cipango dans Cuba, île parée également d'une puissante et magnifique végétation, de fleurs, de fruits et d'oiseaux dont les couleurs rivalisaient d'éclat. Enchanté de la 1492.
beauté de cette terre, il s'écriait, avec le pasteur de Virgile : *On pourrait y consumer sa vie.* Au spectacle ravissant du jour succédait celui des nuits, si magnifiques sous les tropiques, où la clarté des étoiles scintille vive et pure sur des bosquets parfumés, dans un ciel toujours serein. Partout Colomb voyait l'Inde, le pays des épices et de l'or; et il tâchait de faire correspondre les noms que lui indiquaient les sauvages avec les noms mentionnés par les voyageurs.

Mais les cités et les cours qu'il s'était promises ne paraissaient pas; au lieu d'une civilisation bizarre et opulente, s'offrait à lui le tableau d'une naïveté primitive, exempte de besoins et de caprices. Entre autres terres il découvrit Haïti, l'une des îles les plus belles du monde, destinée à être l'une des plus malheureuses. Colomb fut accueilli avec joie par les habitants, bons et hospitaliers; ils l'aidèrent à construire une forteresse, qu'il appela l'Espagnole (*Hispaniola*), premier anneau de cette chaîne qui devait attacher si rudement l'Amérique à l'Espagne.

Cependant l'un des bâtiments de l'expédition s'était brisé; Pinçon avait déserté avec le sien, et l'on n'en avait point de nouvelles : Colomb laissa dans l'île quelques-uns des siens, séduits par cette existence si douce, par des plaisirs faciles, et se

(1) Voir la note H, à la fin du volume.

1492. rembarqua, emmenant avec lui un petit nombre de naturels. Lorsqu'il eut rencontré Pinçon, il s'achemina pour le retour. Il eut d'abord le vent contraire et changeant; puis une tempête terrible menaça pendant quinze jours entiers d'engloutir sa découverte, sans qu'il pût opposer à la fureur des vents autre chose que des vœux. Quelle épreuve pour Colomb au moment où il venait d'atteindre le but de toute sa vie, où il venait de donner à l'Europe un nouveau monde, d'apporter à ses rivaux le démenti le plus éclatant, à ses protecteurs la justification du succès! quelle épreuve de se voir sur le point de succomber, en ne laissant après lui que la réputation d'une mort téméraire à la poursuite de chimères! Afin du moins qu'il restât quelque souvenir de sa grande découverte, il en mit les détails par écrit et les enferma dans des barriques qu'il jeta à la mer, dans l'espoir que les flots, qui menaçaient de lui être si funestes, pourraient les pousser sur quelque rivage civilisé.

Il aborda enfin aux Açores; mais il y reçut le plus détestable accueil des Portugais, qui empoisonnèrent la moitié de l'équipage : leur roi avait ordonné d'arrêter Colomb partout où on le trouverait, comme coupable de lui enlever une découverte qu'il avait repoussée ou de vouloir le troubler dans les possessions dont le pape lui avait fait concession. Mais quand il arriva à Lisbonne, et qu'il y raconta ses découvertes, si supérieures à toutes celles auxquelles on était habitué depuis un demi-siècle, le roi, vaincu par l'admiration, dissimula son dépit, et reçut le navigateur génois avec de grands honneurs.

3 mars. Enfin Colomb rentra à Palos au milieu des transports de joie de la population; les cloches sonnèrent à toute volée, les boutiques furent fermées; c'était à qui accourrait embrasser ces compatriotes qu'on avait crus perdus, et vénérer, dans celui qui venait de découvrir un nouveau monde, l'homme que sept mois auparavant on tournait en risée comme un songe-creux. Le même jour, arriva Pinçon, qui, croyant prévenir Colomb ou espérant qu'il avait péri, se donnait pour l'auteur de la découverte. Mais, se voyant trompé dans son attente, le triomphe de Colomb fut pour lui le sujet d'un tel dépit qu'il en mourut peu de jours après.

Colomb fut admis, à Barcelone, à l'honneur de se présenter devant les rois, qui le firent asseoir devant eux, comme s'il eût été non un grand homme, mais un grand d'Espagne. Ils voulurent entendre de sa bouche les détails de cette expédition mer-

veilleuse, et il sembla, dit Las Casas, qu'ils goûtassent en cet instant les délices du paradis. Ils lui permirent de mettre leurs armes dans son blason avec cette devise : 1493.

Por Castilla e por Leon
Nuevo mundo halló Colon.

Non moins pieux dans sa prospérité qu'il ne l'avait été dans l'humiliation, Colomb alla accomplir les vœux qu'il avait faits dans les divers sanctuaires ; et il en fit un nouveau, promettant d'employer les richesses qu'il acquerrait en sept ans à équiper quatre mille chevaux et cinq mille fantassins, et autant dans les cinq années suivantes, pour la délivrance du saint sépulcre. Voici ce qu'il répondait aux incrédules et à ses ennemis : *Béni soit le Seigneur, qui donne la victoire et le succès à qui suit ses voies. Il l'a miraculeusement prouvé en ma faveur. J'ai entrepris un voyage contre l'avis de tant de personnages distingués qui traitaient mon dessein de chimère. J'espère en Dieu que le résultat fera grand honneur à la chrétienté.*

Cependant le pape Martin V avait concédé au roi de Portugal tous les pays à découvrir, du cap Bojador et du cap Non jusqu'aux Indes. L'Espagne portait donc atteinte, en s'appropriant les découvertes de Colomb, aux droits de possession du Portugal, et le roi Jean expédia une escadre pour les occuper. Ferdinand s'interposa, en promettant réparation. En même temps on recourut à Rome, d'où vinrent les bulles d'Alexandre VI, qui assignaient à l'Espagne les îles et la terre ferme, tant découvertes qu'à découvrir, sur l'Océan occidental, de même que ses prédécesseurs avaient fait don aux Portugais de celles d'Afrique et d'Éthiopie. Puis, dans une autre bulle du 4 mai 1493, le pape traça une ligne du pôle arctique au pôle antarctique, à cent lieues des Açores et du cap Vert, et attribua à l'Espagne les pays situés au delà de cette ligne (1).

(1) *Et uti tanti negotii provinciam apostolicæ gratiæ largitate donati liberius et audacius assumatis* (la propagation et l'exaltation de la foi parmi les barbares), *motu proprio, non ad vestram vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostra mera liberalitate et certa scientia, ac de apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas et terras firmas, inventas et inveniendas, detectas et detegendas, versus occidentem et meridiem fabricando et construendo unam lineam a polo arctico, scilicet septentrione, ad polum antarcticum, scilicet meridiem, sive terræ firmæ et insulæ inventæ et inveniendæ sint versus Indiam aut versus aliam quamcumque partem, quæ linea distet a qualibet insularum quæ vulgariter nuncupantur* de los Açores y Cabo-Vierde

C'est un spectacle imposant que de voir le pape, au moment où l'autorité pontificale allait s'écrouler, se lever encore, dans toute la grandeur du moyen âge, pour tracer du bout de son doigt les confins de deux grandes puissances, et leur dire : *Vous viendrez jusqu'ici;* comme si c'était encore le temps où les rois s'en remettaient à lui de leurs différends, au lieu de courir aux armes. Et Luther était déjà né !

centum leucis versus occidentem et meridiem, per alium regem aut principem christianum non fuerint actualiter possessæ usque ad diem Nativitatis Domini nostri Jesu Christi proxime præteritum, a quo incipit annus præsens millesimus quadringentesimus nonagesimus tertius, quando fuerunt per nuncios et capitaneos vestros inventæ aliquæ prædictarum insularum, auctoritate omnipotentis Dei nobis in beato Petro concessa, ac vicariatus Jesu Christi quo fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis et villis, juribusque et jurisdictionibus et pertinentiis universis vobis heredibusque et successoribus vestris Castellæ et Leonis regibus in perpetuum tenore præsentium donamus, concedimus et assignamus, vosque et heredes ac successores præfatos illarum dominos cum plena, libera et omnimoda potestate, auctoritate et jurisdictione facimus, constituimus et deputamus, decernentes nihilominus per hujusmodi donationem et assignationem nostram nullo christiano principi qui actualiter præfatas insulas aut terras firmas possiderit usque ad prædictum diem Nativitatis Domini Jesu Christi quæsitum sublatum intelligi posse aut auferri debere. Et insuper mandamus vobis, in virtute sanctæ obedientiæ, ut (sicut pollicemini et non dubitamus pro vestra maxima devotione et regia magnanimitate vos esse facturos) ad terras firmas et insulas prædictas viros probos et Deum timentes, doctos, peritos et expertos ad instruendum incolas et habitatores præfatos in fide catholica, et in bonis moribus imbuendos, destinare debeatis, omnem debitam diligentiam adhibentes. Ac quibuscumque personis, cujuscumque dignitatis, etsi imperialis et regalis, status, gradus, ordinis vel conditionis, sub excommunicationis latæ sententiæ pœna, quam eo ipso si contrafecerint incurrunt, districtius inhibemus ne ad insulas et terras firmas inventas et inveniendas, detectas et detegendas versus occidentem et meridiem fabricando et construendo lineam a polo arctico ad polum antarcticum, sive terræ firmæ et insulæ inventæ et inveniendæ sint versus Indiam aut versus aliam quamcumque partem, quæ linea distet a qualibet insularum quæ vulgariter nuncupantur de los Açores y Cabo Vierde *centum leucis versus occidentem et meridiem, ut præfertur, pro mercibus habendis vel quavis alia de causa accedere præsumant absque heredum et successorum vestrorum prædictorum licentia speciali : non obstantibus constitutionibus ac ordinationibus apostolicis cæterisque contrariis quibuscumque : in illo a quo imperia et dominationes ac bona cuncta procedunt confidentes, quod, dirigente Domino actus vestros, si hujusmodi sanctum ac laudabile propositum prosequamini, brevi tempore cum felicitate et gloria totius populi christiani vestri labores et conatus exitum felicissimum consequentur.*

On songeait cependant à continuer les conquêtes commencées. Les taxes sur les Juifs et les Maures, ainsi que les arsenaux enlevés à ces derniers, fournissaient aux dépenses de la nouvelle expédition. Colomb mit à la voile plein de gloire et de confiance, emportant des vivres, des ustensiles d'arts et métiers, des semences, des racines ou rejetons, des chevaux et autres animaux domestiques. Une foule de gens demandèrent à prendre part à cette autre croisade, dont l'Inde était la terre promise; ceux-ci par cupidité, ceux-là par amour de la nouveauté ou de la gloire, et pour exercer dans ces contrées une activité qui ne trouvait plus d'aliment en Espagne depuis la prise de Grenade. Mille d'entre eux furent choisis; mais beaucoup de volontaires partirent à leurs frais, ce qui porta le nombre total à quinze cents; et ils se mirent en marche en grande pompe, enviés, remplis de joie et d'espérance. On prit aux Canaries des semences d'oranger, de citronnier, de bergamote et d'autres fruits, des veaux, des chèvres, des moutons, des porcs, animaux qui par la suite se propagèrent immensément sur les terres nouvelles. Heureuses l'Amérique et l'Europe si elles n'eussent fait entre elles d'autres échanges que ceux-là, et si les préjugés absurdes de cette époque, ou plutôt l'avidité insensée des souverains n'eût pas fait considérer l'or comme l'unique richesse! 25 septembre.

L'escadre espagnole arriva à la Guadeloupe et au milieu de l'archipel des Antilles. La colonie que Colomb avait laissée à Hispaniola, pour recueillir des renseignements et un baril d'or destiné à délivrer la terre sainte, avait mécontenté les naturels par son insolence brutale et ses débauches; les Caraïbes étaient venus l'assaillir, et l'avaient exterminée. Les Caraïbes étaient anthropophages et couraient la mer, habitués dès l'enfance à naviguer et à porter les armes. Il est à présumer qu'ils étaient originaires des vallées des Apalaches, et avaient pénétré à main armée jusqu'à la Floride. S'étant ensuite jetés sur les îles Lucayes, ils passaient de l'une à l'autre, et ils avaient fait de la Guadeloupe leur quartier général. Quelques-uns débarquèrent sur le continent méridional; et l'on en retrouva des traces jusque dans l'Orénoque et le Brésil.

Colomb continua d'employer avec les habitants les bons traitements que son caractère et la politique lui suggéraient. Suivant les indications des sauvages, il fit voile vers le sud et aborba à la Jamaïque. Une fertilité surprenante y promettait un établissement digne d'envie; et en effet les fruits de l'Europe prospé-

rèrent admirablement dans la colonie qui se forma autour du fort d'Isabelle. Le grain semé en janvier se récoltait au mois de mars; les légumes atteignaient leur croissance en quinze jours; les courges et les melons en un mois.

On put alors mieux connaître ces peuples, qu'on avait observés d'abord sous l'influence de l'enthousiasme. Ils montraient dans Haïti, qu'ils croyaient la plus ancienne de leurs îles, la caverne d'où étaient sortis le soleil et la lune, et où les hommes étaient nés primitivement d'une crevasse. Ils reconnaissaient l'existence d'un Dieu, mais n'adressaient leurs invocations qu'aux *tzémés*, divinités inférieures et médiatrices. Chaque cacique (c'était le nom qu'ils donnaient à leurs chefs de tribu) avait un tzémé, de forme monstrueuse, qu'il consultait dans ses entreprises; chaque famille avait aussi le sien, et ils croyaient que la puissance de ces fétiches s'étendait à tous les accidents naturels. Les *boutios*, leurs prêtres, pratiquaient des ablutions, des jeûnes rigoureux, et respiraient ou prenaient, infusée en breuvage, une poudre qui les jetait dans un délire pendant lequel ils prétendaient avoir des visions. Ils enseignaient l'usage des plantes, traitaient les maux à l'aide de cérémonies, et se tatouaient tout le corps en figures de tzémés. Tous les sujets du cacique célébraient en l'honneur de son tzémé une fête, dans laquelle il les précédait en frappant sur un tambour, et en portant pour offrandes des gâteaux que les boutios distribuaient par morceaux à chaque chef de famille, et que ceux-ci conservaient précieusement.

Quand le cacique était atteint d'une maladie grave, on l'égorgeait, afin qu'il ne mourût pas comme les gens vulgaires, honneur qui était accordé également à quelques autres. Ils redoutaient les apparitions des morts, et croyaient qu'un séjour délicieux attendait les bons dans une autre vie.

Leurs danses consistaient en mouvements réglés qui exprimaient des faits et des combats; et ils conservaient dans des chansons le souvenir des anciens héros et des événements remarquables. Ennemis de la fatigue, ils ne travaillaient qu'autant qu'il le fallait pour se nourrir; ne songeant qu'à jouir des dons que la nature leur offrait en abondance, l'oisiveté, les festins, la joie, l'hospitalité faisaient toute leur vie; et bientôt pourtant ces populations si heureuses allaient disparaître de la surface de la terre, au milieu de souffrances atroces.

Un cacique se présenta devant Colomb, et lui dit : *Nous ne savons si vous êtes des hommes ou des dieux; mais vous montrez*

une telle force que ce serait folie de vous résister, quand même nous le voudrions. Nous voici donc à votre merci : si vous êtes des dieux, vous accepterez nos dons, et vous nous serez propices ; si vous êtes des hommes soumis comme nous à la mort, vous devez savoir qu'après cette vie il y en a une autre différente pour les bons et pour les méchants. Si vous vous attendez à mourir un jour, et que vous croyiez à une vie à venir, où chacun sera traité selon sa conduite dans la vie actuelle, vous ne ferez point de mal à qui ne vous en fait pas (1).

Mais la douceur des habitants et la beauté du climat n'étaient rien pour les Espagnols, il leur fallait de l'or. On savait que le palais du Cathay en regorgeait; il en fallait pour subvenir aux dépenses des rois et pour satisfaire leur avidité, mais l'on n'en trouvait ni là ni dans les îles environnantes, que l'on croyait toujours les mêmes qui avaient été décrites par Marco Polo. Après avoir longtemps côtoyé Cuba, Colomb resta persuadé que c'était la terre ferme, et il en fit dresser acte en menaçant de punir quiconque dirait le contraire (2). S'il eût poussé en avant deux jours de plus, il aurait été désabusé, et, changeant la direction donnée jusque-là à ses découvertes, il aurait tourné ailleurs ses pensées.

Son frère Barthélemy, hardi navigateur, qui avait fait le voyage d'Afrique avec Barthélemy Diaz, amena des secours à la colonie ; mais les nouveaux venus, avides d'or et de voluptés, se firent détester des naturels, et accusèrent l'amiral des maux

(1) HERRERA, Dec. I, liv. II, ch. 14. Ces paroles auraient été expliquées à Colomb par l'interprète Diégo; si elles ne sont pas vraies, on ne peut que louer celui qui les a inventées.

(2) Fernand Perez de Luna, notaire public d'Haïti, reçut ordre de l'amiral, le 12 juin 1494, de se transporter sur les trois caravelles du second voyage, pour demander à chaque homme de l'équipage, en présence de témoins, s'il lui restait le moindre doute que cette terre (Cuba) fût la terre ferme ou le commencement de l'Inde, et que l'on pût de là gagner l'Espagne par terre. Le notaire déclara en outre que s'il restait quelque doute à l'équipage, il l'invitait à le bannir et à croire vraiment que c'était bien la terre ferme. NAVARÈTE, Doc., n° 76. A cet acte furent ajoutées des dispositions comminatoires. — Colomb écrivait dans sa lettre du mois de juillet 1504, c'est-à-dire à la fin de son dernier voyage : *Je suis arrivé le 13 mai dans la province de Mungo, limitrophe de celle du Cathay. De Sigaro dans la terre de Veragua, il n'y a que dix journées pour arriver au Gange.* Il ne connut donc pas l'importance de sa découverte, et ne put deviner qu'une faible partie de la gloire immortelle dont l'entoura la postérité. C'est à cette erreur qu'est dû le nom d'Inde occidentale donné à l'Amérique.

qu'ils souffraient et de ceux qu'ils faisaient. Ils avaient pour instigateur le P. Boile, premier missionnaire, homme remuant, qui revint en Espagne avec les mécontents, et se mit à calomnier Colomb.

Jean Rodrigue de Fonseca, archidiacre de Séville et depuis patriarche des Indes, avait été chargé, dans la métropole, de la direction des découvertes. C'était un homme dur et vindicatif, qui entrava les affaires, et abreuva d'amertumes ceux qui donnaient à l'Espagne de nouveaux royaumes. Il fallait rendre compte des opérations au conseil royal des Indes, qu'il représentait, et ne pas faire un pas sans sa permission. Isabelle s'intéressait vivement au sort des Indiens, pour lesquels Colomb avait imploré sa protection, et elle espérait les convertir à la foi à l'aide des procédés humains dont l'amiral s'était servi dans son premier voyage; mais des édits tyranniques, émanés du conseil, firent de cette grande découverte un fléau pour l'humanité.

Fonseca s'autorisa des récits du P. Boile pour traverser les expéditions de Colomb, et il put le faire d'autant plus aisément que les premiers résultats de la découverte se trouvaient loin de répondre aux espérances exagérées qu'on avait conçues. Les maladies engendrées par le climat moissonnaient beaucoup d'Européens; ceux qui n'étaient pas malades regrettaient de se voir réduits à travailler là où ils croyaient n'avoir autre chose à faire que de ramasser de l'or, et se plaignaient de la rigueur avec laquelle Colomb maintenait la discipline. Des gentilshommes qu'un caprice chevaleresque avait amenés au nouveau monde trouvaient qu'il était au-dessous d'eux d'obéir à ce parvenu.

Sur ces entrefaites, les indigènes s'irritaient de plus en plus contre ceux qu'ils avaient accueillis et vénérés d'abord comme des envoyés du ciel. Le Caraïbe Caonabo, qui s'était rendu puissant parmi les caciques de l'île, sembla prévoir les maux qui résulteraient de l'occupation. Il s'y opposa donc de toutes ses forces, et forma une ligue de tous les chefs. Il fallut alors en venir à une lutte ouverte, où les Espagnols employèrent comme auxiliaires leurs chiens, qu'ils avaient dressés à la chasse aux hommes dans les guerres contre les Maures, et qui étaient encore plus redoutables contre des gens nus, qui, n'ayant jamais vu de grands animaux (1), s'attendaient à voir aussi les chevaux

(1) Mais il n'est pas vrai qu'il n'y eût pas de chiens en Amérique, comme on le dit communément.

s'élancer sur eux pour les dévorer. Les Espagnols, supérieurs par la discipline, habitués dans leurs montagnes à la guerre de bandes, et munis d'armes à feu, étaient facilement vainqueurs; et ils firent même prisonnier Caonabo, le terrible cacique, à la maison d'or, qui, indomptable même dans les fers, expira avant d'arriver en Espagne. Beaucoup d'habitants furent expédiés en Europe; les autres furent réduits à travailler, sans espoir d'être jamais délivrés du joug de ces étrangers qui avaient changé en désolation leur joyeuse insouciance dans leurs savanes natives.

Lors de son premier voyage, Christophe Colomb ne montra que des sentiments remplis d'humanité : il voulait que la propriété et la liberté personnelle des Indiens fussent respectées; et ceux qu'il avait conduits en Espagne furent renvoyés chez eux dès qu'ils eurent reçu le baptême. Il fut moins réservé dans son second voyage. Ami de la justice et de l'humanité, il crut quelquefois pouvoir les mettre de côté à l'égard des hérétiques et des idolâtres. Poussé par l'intolérance, il écrivit aux rois de ne point souffrir qu'aucun étranger vînt s'établir dans le pays à moins d'être bon chrétien, attendu qu'il avait découvert le Nouveau-Monde pour la gloire du christianisme. Il fit prisonniers beaucoup de Caraïbes, et conseilla, pour le salut de leurs âmes, d'en exporter un grand nombre en Espagne, où on les échangerait contre du bétail et des vivres; lui-même en expédia une fois cinq cents pour être vendus à Séville.

Il sacrifiait ainsi aux idées de son siècle, qui mettait le juif, le Maure et l'hérétique hors la loi de l'humanité; et bien qu'on n'eût encore rien décidé au sujet des indigènes de l'Amérique, il était obligé de faire céder l'humanité à l'intérêt (1), pour satisfaire les exigences du trésor et obtenir la permission de continuer ses découvertes. L'homme est d'ailleurs malheureusement entraîné par ses passions à méconnaître, dans la chaleur des événements, les limites qu'il savait parfaitement discerner d'abord, et Colomb, trouvant dans ces sauvages de la résistance

(1) Le combat entre le caractère bienveillant de Colomb et les exigences des rois apparaît d'une manière remarquable dans sa lettre à la reine Isabelle. En parlant de la terre de Veragua, qu'il croyait la Chersonèse d'or d'où Salomon tirait ses trésors, il ajoute, après en avoir décrit l'immense richesse : « Je ne croirais pas convenable pourtant de l'enlever au chef de ce pays par voie de larcin (*por via de robo*); mais je saurai arranger la chose de manière qu'en vitant scandale et mauvais renom (*escandalo y mala fama*) tout cet or arrivera dans les caisses de vos altesses, si bien qu'il n'en restera pas un grain au prince de Veragua. »

ou de l'incapacité au travail, s'imagina qu'ils étaient d'une race inférieure à la nôtre, ou pis encore.

Isabelle elle-même, si bienveillante pour les Indiens, finit par permettre qu'ils fussent contraints au travail et transportés d'un lieu à un autre. Et, sans cesser de proclamer la liberté inaliénable des indigènes, on toléra les barbaries de toute espèce dont ils furent victimes. La raison d'État le voulait ainsi, disait-on; et c'est ainsi qu'on justifie d'ordinaire toutes les iniquités.

1495. Les gémissements de ces malheureux, les murmures des nouveaux colons répétés en Espagne par des gens hostiles à l'amiral diminuèrent son crédit; et bien que les rois fussent enclins à user de ménagements avec lui, bien qu'il protestât qu'on devait le juger non comme gouverneur d'un pays organisé, mais comme conquérant d'une population sauvage, de graves accusations furent dirigées contre sa personne. On en prit occasion de réduire les vastes concessions qu'on lui avait faites lorsque son projet ne paraissait qu'un songe. Quiconque voulut aller s'établir à Hispaniola y fut autorisé, et put entreprendre des découvertes. Jean d'Aguado fut envoyé sur les lieux pour informer sur les faits dénoncés; et il abusa de ses pouvoirs pour se donner le plaisir de tourmenter un grand homme, et pour aggraver les maux de Colomb, qui, malade et en proie à la mélancolie, voyait s'évanouir les rêves dorés de son premier voyage.

Colomb jugea nécessaire de retourner en Europe; mais, désireux d'explorer d'autres parages et ne connaissant pas bien les vents de l'Atlantique, il eut à subir un trajet de huit mois :
1496. arrivé enfin au port, il parut à la cour vêtu en moine, la barbe longue, le front courbé, ayant perdu cette faveur populaire toujours si changeante. Il parlait bien encore de cette terre de l'Inde, de cet Ophir qu'il avait atteint; mais le charme était rompu, quoi qu'il fît pour le raviver en étalant les objets rares qu'il en avait rapportés et qui étaient bien au-dessous de ce qu'on en attendait. Les rois s'occupaient alors de nouer des intrigues en Europe, et prodiguaient, pour disputer un coin de la France ou de l'Italie, des trésors et des vaisseaux, dont ils se montraient si avares quand ils avaient un monde entier à gagner. Ferdinand demandait de l'or, il lui en fallait pour sa politique tracassière; et comme il trouvait qu'on ne lui en fournissait pas assez, il voulait qu'on en fît en vendant les naturels comme esclaves.

Une troisième expédition fut décidée, et elle se prépara sous 1497. les auspices d'Isabelle, qui conservait toujours de l'intérêt et du respect pour ce Colomb envers qui Ferdinand ne montrait que de la négligence. Mais l'enthousiasme public s'était refroidi; personne ne prêtait son concours à l'entreprise; et il fallut autoriser les officiers de la couronne à saisir tout bâtiment marchand qui paraîtrait propre au voyage. Colomb, réduit par la méchanceté de ses ennemis à recourir à des moyens extrêmes, proposa d'y embarquer les criminels, qui, au lieu de marcher au gibet, allèrent peupler ces terres fortunées.

Colomb leva l'ancre pour son troisième voyage avec six vaisseaux, et se dirigea vers la ligne, persuadé, comme ses contem- 1498. 30 mai. porains, que les terres les plus chaudes renfermaient de plus grandes richesses minérales. Il rencontra en chemin les calmes effrayants de l'équateur, et il aborda enfin à une nouvelle île, la Trinité; puis il s'avança à l'embouchure de l'Orénoque, où la multitude des perles et l'immense fertilité du sol lui firent croire qu'il était arrivé au paradis terrestre.

La colonie d'Hispaniola dut, au contraire, lui paraître un enfer, malgré ce qu'avait pu faire la sagesse de son frère Barthélemy. Elle était envahie par une foule de gentilshommes, « dont le plus instruit ne savait pas même le *Credo* et les *dix* « *Commandements* (1). » Tout y était en proie à cette confusion et à ces discordes intestines qui, dans les adversités, vinrent mettre le comble à tous les maux. Pendant ce temps, des plaintes continuelles arrivaient en Espagne; et la reine Isabelle était vivement émue des souffrances des naturels que Colomb réduisait en esclavage lorsqu'ils étaient pris à la guerre. Elle pleurait à la vue des femmes et des enfants qu'on envoyait en Espagne, et elle eût voulu mettre un terme à un état de choses dont Colomb réclamait la continuation pour quelque temps encore. Elle fit partir François de Bobadilla avec des pouvoirs illimités, pour s'enquérir du véritable état de la colonie. Despotique et violent, ce commissaire royal écouta les rapports suggérés par la haine à des intrigants et à des ambitieux, les criailleries même d'une engeance turbulente, et il fit brutalement arrêter Colomb, qui dut traverser enchaîné cette mer Atlantique qu'il avait le premier ouverte à l'ingrate Europe.

Ces chaînes dont on l'avait chargé, il les conserva comme un

(1) LAS CASAS.

monument de l'injustice des hommes; *je les ai toujours vues*, dit son fils, *suspendues dans son cabinet, et il voulut qu'elles fussent ensevelies avec lui* (1)...

Une pareille indignité rendit à Colomb la faveur du peuple, et l'injustice de ses ennemis parut au grand jour. Les rois lui firent aussitôt rendre la liberté, l'accueillirent comme il convenait, et rappelèrent Bobadilla; mais ils ne réintégrèrent pas pour cela Colomb dans ses honneurs, et l'on fit même partir Ovando à sa place avec une flotte magnifique de trente vaisseaux. Car le caractère dominant de la politique espagnole était un soin jaloux de ne laisser personne s'agrandir; d'interrompre les entreprises à moitié faites; d'enlever les moyens de les mener à fin; de refuser et de restreindre les concessions, de cacher la gloire des hommes de mérite avec autant d'empressement qu'on en aurait mis chez certaines nations à la proclamer (2). Nous n'en rencontrerons que trop d'exemples.

Pour connaître intimement Colomb, il faut étudier dans ses lettres les mouvements soudains de son âme passionnée et impressionnable sous l'influence du génie, de l'infortune et de la piété. Dans ses voyages, chaque île nouvelle lui paraît plus belle que les précédentes; il regrette que les expressions lui manquent pour en décrire le charme et la variété. Est-il plongé dans les affaires, elles ne le détournent pas de l'étude, et le soin des intérêts matériels n'émousse pas en lui l'admiration de la nature. Est-il persécuté, délaissé, il se plaint, mais sans bassesse et comme un homme qui a la conscience de ses droits. Quelle profonde mélancolie respire sa *Lettera rarissima*, gémissement d'une âme déchirée par une longue série d'iniquités, et déchue de ses plus ardentes espérances (3)! Cependant il demeura fidèle à un souverain ingrat, quand il aurait pu porter à d'autres ses précieux services.

La foi ou, si l'on veut, l'imagination le soutenait dans les revers : il croyait avoir reçu une mission du ciel qui lui envoyait des visions d'en haut. Il prenait souvent le costume monastique, et chaque soir il faisait entonner sur ses bâtiments le *Salve re-*

(1) Voir la note G. à la fin du volume.

(2) Colomb écrivait à la banque de Saint-George, à Gênes : *Les faits de mon expédition, déjà divulgués, vous causeraient bien plus d'étonnement si vous les connaissiez dans leur entier, et si la circonspection de ce gouvernement ne les lui faisait celer.*

(3) Voir à la fin du volume la note G.

gina. Son testament contenait des legs pour fonder des chapelles et pour faire dire des messes. Conservant loin de Gênes l'amour de la patrie, il disposa, en faveur de la banque de Saint-George, d'un revenu qui aurait été considérable si l'on eût tenu les promesses qu'on lui avait faites (1); et sur son lit de mort même il fit un codicille militaire en faveur de cette banque (2).

L'enthousiasme rendait Colomb très-apte aux découvertes; mais pour organiser un pays il faut d'autres qualités, que l'amiral n'avait peut-être pas au même degré. Obligé d'ailleurs de satisfaire à des demandes d'or incessantes, il n'eut pas le temps de s'occuper des avantages plus réels que l'on aurait pu tirer des colonies. Ce fut l'erreur de tous ses contemporains; mais, du reste, il explorait tout, et pensait à fonder des villes avec une administration régulière, à faire fleurir l'agriculture. « Nous sommes bien certains, écrivait-il au roi lors de son second voyage, et le fait le prouve, que le grain et la vigne végéteront excellemment dans cette région. Il faut pourtant attendre la récolte; et si elle est en rapport avec le blé et les marcottes qui ont été plantées en petit nombre, il est indubitable que les produits de ce pays ne seront pas au-dessous de ceux de l'Andalousie et de la Sicile. Il en est de même des cannes à sucre, dont nous avons planté quelques-unes qui ont admirablement répondu à nos espérances. La beauté du sol de ces îles, les montagnes, les vallées, les eaux, les campagnes arrosées de ruisseaux, tout enfin est si merveilleux qu'il n'y a pas de pays sous le soleil qui puisse offrir un plus bel aspect et un terrain plus fertile. » Et dans la relation de son troisième voyage : « Ils font usage du

(1) Un dixième du revenu de sa succession, en diminution de la taxe sur les vivres.

(2) En 1670, Philippe, roi d'Espagne, donna à la république de Gênes un manuscrit en parchemin, de petit format, noué avec du cordouan à aiguillettes d'argent, lequel contenait une copie authentique de documents relatifs à Colomb. Les décurions de la cité l'ont fait imprimer sous le titre de *Codice diplomatico colombo-americano, ossia raccolta di documenti originali e inediti spettanti a Christoforo Colombo, alla scoperta ed al governo dell' America.* Ce manuscrit était un recueil fait par Colomb lui-même de ses titres à cette découverte et des priviléges qu'elle lui avait valus. Il en avait fait faire deux copies qu'il expédia à Nicolas Oderigo, son ami, afin qu'il les mît en lieu de sûreté. Dans les derniers événements de Gênes, ces documents furent dispersés : un exemplaire porté à Paris fut recouvré depuis cette époque; l'autre se retrouva dans la bibliothèque du comte Michel-Ange Cambiaso, et le corps des décurions, l'ayant acheté, le fit traduire par le P. Spotorno, puis le livra à l'impression.

maïs, qui est une semence contenue dans un épi comme celui du blé. J'en ai porté en Castille, où il y en a beaucoup ; mais il paraît que les agriculteurs considèrent celui-ci comme infiniment meilleur, car ils mettaient beaucoup de prix à ces semences. »

Ceux qui le taxent d'avidité à cause des minuties de ménage auxquelles il descend en écrivant à son fils Diégo ne se rappellent ni l'état de gêne où l'avait réduit la honteuse ingratitude de l'Espagne ni la recommandation qu'il adresse à son fils d'employer les richesses espérées à l'entretien de quatre professeurs de théologie à Haïti ; d'y construire un hôpital et une église à la Vierge immaculée, avec un monument en marbre ; enfin, de déposer à la banque de Saint-George, à Gênes, des fonds destinés à l'expédition de la terre sainte, si les rois ne s'en occupaient pas, ou à secourir le pape au cas où un schisme menacerait de lui faire perdre son rang et ses biens.

On se plaît à rire maintenant de l'homme du quinzième siècle qui voulait avec cet or tirer un grand nombre d'âmes du purgatoire ; mais qui osera rire du créateur d'un nouveau monde, si, en faisant étalage de ses richesses, il cherchait à encourager les Espagnols à persévérer dans la conquête du pays qui les lui avait procurées ? Or cette intention était chez lui si généreuse et si désintéressée que les rois lui ayant offert un domaine de vingt-trois lieues de longueur et du double en largeur à Haïti, avec le titre de marquis ou de duc, il le refusa, parce que les soins que ce domaine aurait réclamés l'auraient empêché de porter sa pensée sur toutes les Indes.

L'ingratitude ne le découragea pas ; et, après avoir insisté pour la croisade et recueilli les passages de l'Écriture qui s'y rapportaient, il implora la faveur de faire un nouveau voyage, pour pénétrer dans les opulents royaumes décrits par Marco Polo. Il y mettait d'autant plus d'ardeur que Vasco de Gama venait d'y aborder par un autre chemin, et que Cabral avait découvert le Brésil. Il ne put obtenir que quatre caravelles, dont la plus grosse était de soixante-dix tonneaux ; et à l'âge de soixante-six ans il se prépara à faire le tour du globe. On ne voulut pas même le recevoir à Hispaniola ni lui permettre d'y faire radouber ses bâtiments avariés. *Qui, depuis Job,* s'écriait-il, *ne serait mort de désespoir en voyant que, bien qu'il y allât de ma vie, de celle de mon fils, de mon frère, de mes amis, ils nous interdisaient la terre et les ports découverts au prix de*

mon sang? il aborda enfin à Cuba après avoir échappé à un ouragan qu'il avait prévu et qui engloutit les navires chargés des richesses mal acquises qu'emportaient en Espagne Bobadilla et Roland, le chef des rebelles (1). Il se mit alors à la recherche du Cathay, et côtoya l'isthme de Darien, où il comptait trouver un détroit débouchant dans les mers orientales; il se détourna ainsi du Mexique, dont la découverte aurait fait briller d'une loire nouvelle le déclin pâlissant de ses jours.

Colomb fit naufrage sur les côtes de la Jamaïque, et, malade de corps et d'esprit, attaqué par les naturels tandis que ses matelots se mutinaient, il y languit pendant un an, après avoir vainement demandé des secours et du pain à Hispaniola. Cependant il s'attira le respect des naturels, et obtint des vivres en prédisant une éclipse. Il sembla de ce moment se concentrer davantage dans la foi, et trouver dans des visions d'en haut cette consolation que lui refusait le monde. « Accablé, écrit-il, « par tant de maux, je m'étais endormi, lorsque j'entendis une « voix qui tenait du reproche et de la pitié : *Homme insensé,* « *lent à croire et à servir ton Dieu! Que fit-il de plus pour* « *Moïse et pour David, son serviteur? Depuis ta naissance,* « *il est toujours pour toi de la plus grande sollicitude. Lorsque* « *tu as été parvenu à un âge convenable, il a fait retentir merveilleusement* « *toute la terre de ton nom. Les Indes, cette* « *partie si riche du monde, il te les a accordées, te laissant* « *maître d'en faire part à qui bon te semblerait. Les barrières* « *de l'Océan t'ont été ouvertes, une infinité de pays t'ont été soumis,* « *et ton nom est devenu fameux parmi les chrétiens. Dieu* « *a-t-il fait plus pour le grand peuple d'Israël en le tirant* « *d'Égypte, ou pour David en l'élevant de l'état de berger à* « *celui de roi? Tourne-toi donc vers lui, et reconnais ton erreur;* « *car sa miséricorde est infinie. S'il reste quelque grande entreprise* « *à accomplir, que ton âge ne soit pas un obstacle. Abraham* « *ne passait-il pas cent ans lorsqu'il engendra Isaac? et Sara* « *était-elle jeune? Tu es abattu de cœur, et tu demandes du secours* « *à grands cris. Réponds, qui a causé tes afflictions, tes* « *peines si vives et si diverses? Dieu ou le monde? Dieu ne*

(1) Colomb avait conseillé au gouverneur de ne pas laisser sortir la flotte. On ne l'écouta pas, et les vaisseaux périrent tous à l'exception d'un petit bâtiment qui portait l'argent de Colomb. Les historiens contemporains virent dans cet événement une intervention manifeste de la justice divine. Colomb fut accompagné dans ce voyage par son fils Ferdinand.

« *t'a pas failli dans ses promesses, et, après avoir accueilli tes* « *services, il n'a pas dit que telle n'avait point été son intention* « *et que tu l'avais mal compris. Ce qu'il promet, il le maintient,* « *et plus encore. Ce qui t'arrive à cette heure est la récompense* « *des services que tu as rendus à d'autres maîtres.* » J'écoutais toutes ces choses comme un homme à moitié mort, et je n'eus pas la force de répondre à un langage si vrai. Tout ce que je pus faire, ce fut de pleurer mes fautes. Celui qui m'avait parlé, quel qu'il fût, termina en ajoutant : « *Ne crains rien; aie con-* « *fiance! Toutes ces tribulations sont écrites sur le marbre, et* « *ne sont pas sans motif.* »

1504. 7 novembre Enfin Colomb reprit la route de l'Espagne, et là finissent ses glorieux travaux. Dans son troisième voyage, il avait touché le continent américain; dans le quatrième, il aborda aux pays les plus opulents, mais sans le savoir. Son but d'ouvrir un passage aux Indes était manqué; et bien qu'il eût montré dans cette dernière tentative plus d'habileté comme marin que dans les précédentes, il n'obtint pas les applaudissements populaires : l'ingratitude et la misère, telle fut sa récompense. Frustré des droits qui lui avaient été accordés, obligé d'avancer de l'argent à ceux qui l'accompagnèrent dans son quatrième voyage, il se vit réduit à vivre d'emprunts pour tenir honorablement son rang de grand amiral et de vice-roi. *Après vingt ans de service et de fatigue,* écrit-il à son fils, *après tant et de si grands périls, je ne possède pas en Espagne un toit pour abriter ma tête : si je veux manger et dormir, il me faut aller à l'hôtellerie, et le plus souvent je n'ai pas de quoi payer mon écot.* C'est ainsi que, forcé de vivre avec une stricte économie, il fournit à ces hommes généreux dont le monde est plein l'occasion de le taxer d'avidité italienne.

Isabelle, sa protectrice, avait cessé de vivre. Après des instances réitérées, Ferdinand lui permit de venir le trouver à cheval, attendu que Colomb ne pouvait monter une mule, et il l'accueillit avec des protestations glacées d'estime et de bienveillance. Les promesses primitives de la cour d'Espagne attestent qu'on ne croyait guère à ses découvertes, car elles lui concédaient à peu de chose près la souveraineté : les charges héréditaires sont en outre trop absurdes, et surtout une charge de cette importance. Mais, au lieu de réfléchir avant d'engager sa parole, ce fut seulement lorsqu'il eut vu l'immensité de la conquête que Ferdinand, ingrat envers celui dont il n'avait plus besoin, revint sur ses promesses, et après des délais réitérés

finit par refuser à Colomb le titre de vice-roi. Cependant le grand homme languissait dans la misère, éclipsé par de nouveaux et plus heureux navigateurs, tels que Vespuce, Cortès, Pizarre, qui, par l'exploitation des mines, firent tripler soudain le prix des grains et baisser toutes les valeurs nominales. A ces chagrins s'ajoutait pour Colomb celui de voir combien avaient à souffrir ces Indiens d'Hispaniola qu'il devait regarder comme ses créatures. *Ils sont néanmoins la vraie richesse de l'île, ils cultivent la terre et préparent le pain des chrétiens, creusent les mines d'or, endurent tous les genres de fatigues, comme hommes et comme bêtes de somme. Depuis que j'ai quitté l'île, j'entends dire que les cinq sixièmes des habitants sont morts par suite de traitements barbares et d'une froide inhumanité; quelques-uns par le fer, d'autres sous les coups, beaucoup de faim, la plupart dans les montagnes et les cavernes où ils s'étaient réfugiés faute de pouvoir supporter les fatigues qu'on leur imposait.* C'est en ces termes qu'il écrivait au roi; et il ajoutait que, pour lui, bien qu'il eût envoyé quelques Indiens en Espagne pour y être vendus, il l'avait toujours fait avec l'idée qu'ils viendraient à y être instruits dans la religion catholique, dans les arts et les usages européens, et qu'ils pourraient alors retourner dans l'île pour aider à dégrossir leurs compatriotes.

Colomb continua, malgré tant de déceptions, à se nourrir de vœux et de projets, quoiqu'il eût la certitude de ne pouvoir les réaliser; misérable et souffrant de la goutte, il écrivait encore au roi pour l'entretenir des grands services qu'il se sentait capable de lui rendre; enfin arriva le moment où les chagrins qui avaient usé sa vie en tranchèrent le fil. Il mourut à Valladolid, le 12 mai 1506, âgé de soixante-huit ans.

L'amour avait versé quelque baume sur ses souffrances : il eut, de la Portugaise Philippa de Palestrello, don Diègue et de Béatrix Henriquez un fils naturel, Ferdinand, qui vécut à la cour de Charles-Quint jusqu'en 1539, et écrivit l'*Histoire de l'Almirante*, son père.

Don Diègue aurait dû succéder aux droits de son père à la vice-royauté des Indes et au dixième des revenus; mais l'Espagne, regrettant son imprudente générosité, lui intenta, avec toute la ruse de l'ingratitude, un procès, où elle s'ingénia à réunir les inculpations les plus futiles et les plus vagues. Vingt témoins furent produits pour certifier que Colomb avait eu connaissance

du nouveau monde par un livre qui existait dans la bibliothèque d'Innocent VIII et par un cantique de Salomon qui indiquait la nouvelle route des Indes; on cita même toutes les autorités invoquées jadis par Colomb pour obtenir qu'on le crût. Cela ne sert qu'à prouver combien sont injustes ceux qui ont cherché à lui ravir une gloire que les chicanes même du fisc ne purent amoindrir (1). En effet, les conjectures bâties à cette époque et depuis sur la connaissance de découvertes antérieures tombent bientôt si l'on réfléchit à l'incrédulité que rencontrèrent d'abord les promesses de Colomb.

Ce procès ennuya don Diègue, quoiqu'il se fût précautionné des moyens requis en Espagne pour triompher, en épousant une nièce du duc d'Albe. Les chances de succès diminuèrent encore lorsqu'à un roi qui du moins devait se rappeler le souvenir de Colomb succéda l'impassible Charles-Quint. Aussi Diègue passa-t-il toute sa vie à défendre la mémoire de son père et sa propre vertu. Après lui, son fils Louis renonça à ses prétentions moyennant une rente annuelle de mille doublons, avec les titres de duc de la Veragua et de marquis de la Jamaïque (2).

(1) Parmi ceux qui prétendent avoir les premiers découvert l'Amérique, se sont présentés dernièrement les Dieppois, navigateurs renommés dans le quatorzième siècle, auquels on attribue le mérite d'avoir visité l'Amérique dès 1488. Les documents originaux, s'il en existait, ont dû périr dans l'incendie qui dévora l'hôtel de ville de Dieppe en 1694. Mais on prétendrait induire d'auteurs dignes de foi que Cousin de Dieppe, dirigé par les conjectures de Descaliés ou Dechaliers, son concitoyen, regardé comme le père de la science hydrographique, entreprit de grandes navigations, et découvrit, en 1488, l'embouchure de la rivière des Amazones, d'où, l'année suivante, il revint dans sa patrie en longeant les côtes du Congo et d'Angola. Un de ses bâtiments était commandé par un Pinçon, Dieppois, qui, au retour, subit un procès pour cause d'insubordination, et fut congédié du service de la ville. On voudrait établir que ce marin, irrité de ce traitement, aurait passé en Espagne, et serait le même Pinçon qui, après avoir accompagné Colomb, arma, en 1399, quatre bâtiments à ses frais, avec lesquels il se dirigea précisément sur la rivière des Amazones. Il faut attendre des arguments plus décisifs.

Il y a peu de temps, le savant Lelewel a désigné le Polonais Jean Szcolny comme un de ceux qui touchèrent l'Amérique avant Christophe Colomb. Ce marin, qui se trouvait en 1476 au service du roi de Danemark, aurait, selon Lelewel, abordé au Labrador, en passant devant la Norwége, le Groënland et le Frisland des Zéni. M. de Humboldt oppose quelques doutes à ce fait, et notamment le silence gardé par Gomara, qui connut cependant ce voyage du navigateur polonais, et qui fait tous ses efforts pour amoindrir la gloire de Colomb.

(2) Lorsque s'éteignit en 1608 la descendance mâle de Christophe Colomb, ces titres et la rente passèrent à don Nuno Gelves de Porto-Gallo, issu d'une

Les rois refusèrent à Colomb la domination des pays qui lui appartenaient; les écrivains lui enlevèrent l'honneur de leur donner des noms. Longtemps après seulement reparurent dans les États-Unis ceux qu'il avait imposés à d'autres contrées. Dans le dernier siècle, les Espagnols, forcés d'abandonner aux Français l'île d'Haïti, où Colomb avait été enseveli, transportèrent ses restes, avec ceux de don Diègue et de Barthélemy, à la Havane; solennité touchante à laquelle ne se mêlaient pas de malédictions, comme à la translation des cendres d'autres héros. Enfin, Bolivar voulut décorer du nom de Colombie la république créée par ses victoires. 1795.

Justice tardive! Il ne resta à Colomb que le bonheur d'accomplir une grande mission, bonheur que les âmes engourdies au sein d'une insouciante oisiveté ne comprendront jamais.

CHAPITRE V.

AUTRES DÉCOUVERTES. — TOUR DU MONDE. — NARRATEURS.

Le hasard et la hardiesse de l'homme faisaient connaître d'autres contrées; le nouveau monde se révélait peu à peu et se peuplait de colonies, non par un effort national de l'Espagne, mais par celui de particuliers ambitieux ou spéculateurs. La faculté concédée par les rois de tenter librement de nouvelles découvertes avait stimulé l'imagination et la cupidité des Espagnols, qui dirigeaient de ce côté leur goût pour les aventures, goût qui manquait d'aliment depuis la fin des croisades et l'expulsion des Maures. A la nouvelle de la troisième découverte de Colomb, Alonso d'Ojéda équipa des bâtiments pour aller à la recherche des perles que l'amiral avait annoncées; et ayant abordé à Xaragua, il longea les côtes de Vénézuela jusqu'au cap de la Véla. Alors fut inventée, pour donner un aspect de légalité à la conquête de pays inoffensifs, une for- 1499.

fille de don Diègue. En 1712, les duc de la Veragua furent élevés au rang de grands d'Espagne de première classe. Mais les dernières révolutions, qui ont enlevé à l'Espagne les Indes occidentales, avaient réduit à la misère le duc de la Veragua. Il demanda une indemnité au gouvernement, et il a obtenu récemment une pension de vingt-quatre mille dollars sur les revenus de Cuba et de Porto-Rico.

mule (1) employée aussi, à peu de chose près, dans les mêmes termes par les autres *conquistadores* (tel fut le nom attribué à ces aventuriers); ils la faisaient lire à haute voix aux Indiens au milieu desquels ils arrivaient; et quoique ceux-ci ne pussent y comprendre un mot, elle était considérée comme une déclaration légale et comme un acte de possession.

Peu de jours après Ojéda, partait Pierre Alonso Niño, qui côtoya les pays dont se compose aujourd'hui la Colombie, et recueillit une grande quantité d'or et de perles. Vincent Pinçon
1500. de Palos trouva le Brésil, explora quatre cents milles de côtes non encore aperçues, et, ayant vu le fleuve des Amazones descendre avec assez d'impétuosité pour que ses eaux conservassent leur douceur à plusieurs milles en mer, il en conclut que le continent que ce fleuve traversait devait être très-vaste. Le premier parmi les Européens de ce temps, il passa l'équateur du côté

(1) « Moi, Alonso d'Ojéda, serviteur des très-hauts et très-puissants rois de Castille et de Léon, conquérant des nations barbares, leur envoyé et leur capitaine, je vous notifie et vous déclare, dans la forme la plus ample, que Dieu notre Seigneur, qui est un, triple et éternel, créa le ciel et la terre, puis un homme et une femme dont nous sommes descendus vous et nous, et tous les hommes qui sont et seront dans le monde. Mais comme les nombreuses générations qui se sont succédé pendant plus de cinq mille ans se sont répandues en diverses parties de l'univers, et divisées en royaumes et provinces, attendu qu'un seul pays ne pouvait les contenir ni les nourrir toutes, Dieu notre Seigneur a confié tous ces peuples à un seul homme, appelé saint Pierre, constitué par lui patron et maître de tout le genre humain, afin que tous les autres hommes, en quelque lieu qu'ils fussent nés, dans quelque secte qu'ils eussent été élevés, lui prêtassent obéissance. Il a donc placé le monde entier sous la juridiction de saint Pierre, et il lui a promis et donné le pouvoir d'établir son autorité dans toutes les parties du monde, de gouverner et de juger tous les chrétiens et tout autre peuple à quelque race et à quelque royaume qu'il appartienne. Il a reçu le nom de pape, qui signifie admirable, grand, père et gardien, parce qu'il est le père et le gouverneur de tous les hommes. Ceux qui vivaient dans le temps de ce saint père lui obéissaient comme au Seigneur, roi et souverain de l'univers. La même chose s'est pratiquée jusqu'ici avec ceux qui ont été successivement élus au pontificat. Or, cela se continue encore, et se continuera jusqu'à la fin du monde.

« Un de ces pontifes, comme maître du monde, a fait concession de ces îles et de la terre ferme aux rois catholiques de Castille don Fernand et dona Isabelle, de glorieuse mémoire, et à leurs successeurs, nos souverains, avec tout ce qui y est contenu; ce qui est pleinement établi en certains actes stipulés à cette occasion, que vous pourrez voir quand vous le voudrez. En conséquence, sa majesté est roi et souverain de ces îles et de la terre ferme, en vertu de cette donation; il a été reconnu pour tel par beaucoup d'îles auxquelles ses droits ont été notifiés, et aujourd'hui elles lui prêtent obéissance et sujétion volontairement et sans résistance, comme à leur souverain. Elles

occidental de l'Atlantique, et contempla avec étonnement cet autre hémisphère céleste.

Plusieurs autres aventuriers se hasardèrent sur ces mers, séduits par les larges concessions de territoire que faisait le roi, charmé de les voir occuper ces pays pour son compte sans peines ni dépenses de sa part, et les enlever aux étrangers dont il redoutait la concurrence.

Les étrangers, en effet, songeaient à venir prendre part aux découvertes. Au moment où l'Espagne et le Portugal se disputaient à propos des limites de leurs possessions, alléguaient la ligne de démarcation tracée par le pape, le roi de France se prit à dire : *Je voudrais bien voir le testament par lequel le père Adam a partagé le monde entre eux, sans m'en laisser un pouce*. Bien que les progrès de la réforme fissent perdre à la décision pontificale du respect qu'elle inspirait, la France,

ont obéi pareillement, aussitôt la notification reçue, aux hommes religieux envoyés par le roi pour prêcher les habitants et les instruire des saints mystères de notre foi ; et de libre volonté, sans récompense ou gratification convenue, ils sont devenus et continuent d'être chrétiens. Sa majesté, les ayant accueillis gracieusement sous sa protection, a ordonné qu'ils soient traités de la même manière que ses autres sujets et vassaux.

« Vous êtes tenus et obligés de vous comporter pareillement. Je vous prie et vous adjure en conséquence de vouloir considérer attentivement ce que je vous ai déclaré ; et afin que vous puissiez le comprendre plus complétement, prenez un temps raisonnable pour reconnaître l'Église comme supérieure et guide de l'univers, et aussi le saint-père, appelé le pape, comme possesseur de son droit, et sa majesté, par sa destination, comme roi et souverain seigneur de ces îles et terre ferme ; et consentez que les susdits pères religieux vous prêchent et vous déclarent les doctrines sus-énoncées.

« Si vous faites ainsi, vous agirez sagement, et exécuterez ce dont vous êtes tenus et obligés. Sa majesté et moi, en son nom, nous vous recevrons avec amour et bonté, laisserons vos femmes et vos enfants libres et exempts de servitude, en jouissance de tout ce que vous possédez, en la même manière que les habitants des îles. En outre, sa majesté vous accordera des priviléges, des exemptions et des récompenses.

« Mais si vous n'adhérez pas, ou si vous différez malicieusement à obéir, alors avec l'aide du Christ j'entrerai dans votre pays par force ; je vous porterai la guerre avec violence, et je vous soumettrai à l'Église et au roi. Je prendrai et je réduirai en esclavage vos femmes et vos enfants pour les vendre, ou en disposer autrement, selon le bon plaisir de celui qui commande. Je m'emparerai de vos biens et vous ferai toutes sortes de maux, comme à des sujets rebelles qui refusent leur légitime souverain. Je proteste de plus que l'effusion de sang et les calamités qui peuvent en résulter vous seront imputées, et non à sa majesté ni à moi, ou aux gentilshommes qui servent sous mes ordres. Vous ayant à l'instant fait en personne cette déclaration et demande, le notaire ici présent m'en fera une attestation signée en bonne forme. »

agitée par les querelles intestines, ne pouvait s'occuper d'entreprises lointaines. L'Angleterre se ressentait encore des déchirements causés par la guerre des deux roses. Mais lorsque la tranquillité y fut rétablie, Henri VII reçut, comme nous l'avons dit, des ouvertures de Colomb; puis il accueillit avec empressement le Vénitien Jean Cabot, pilote de grande réputation, qui, en entendant parler des hauts faits de Colomb, sentit naître dans son cœur « un grand désir ou plutôt une ardeur de faire aussi quelque chose de signalé. »

En observant la sphère, il pensa que le fabuleux Cathay pourrait être atteint par une voie plus courte, c'est-à-dire par le nord-ouest. Il offrit donc au roi d'Angleterre, s'il voulait lui fournir deux caravelles, d'aller avec son fils Sébastien à la re-
1497. cherche de terres nouvelles; et non-seulement il reconnut Terre-Neuve, comme on l'a tenu pour constant jusqu'ici, mais encore (de bons documents en font foi) il toucha le Labrador le 24 juin 1497, un an et six jours avant que Christophe Colomb arrivât sur le continent.

Sébastien fit un second voyage dans cette latitude pour trouver un passage aux Indes, et établir des colonies à l'imitation des Espagnols; mais, effrayé par les glaces et par les longues nuits, il revint sur ses pas. Il continua néanmoins de nourrir la magnifique idée de gagner les Indes par le nord-ouest. A la mort de Henri VII, son protecteur, il alla trouver Ferdinand le Catholique; puis, lorsque ce prince eut pour successeur Charles-Quint, avide de tout autre chose que de découvertes, Cabot revint en Angleterre, et accomplit, probablement avec Thomas Pert, un autre voyage dans lequel il reconnut la baie d'Hudson (1). Mais le grand problème que roulait dans sa tête cet illustre Italien n'a été résolu que de nos jours.

Cabot, à qui l'Angleterre est redevable du continent qui fut pour elle une source de grandeur, et où devait plus tard prospérer la liberté, est toujours appelé par Richard Éden, son ami, le bon vieillard (*good oldman*). Cabot disait, à son lit de mort, qu'il savait par révélation divine une méthode infaillible pour trouver la longitude; or ce devait être au moyen de la déviation de l'aiguille aimantée (2).

(1) Le fait est attesté par Richard Een, *Traité de l'Inde nouvelle*, 1555, dans la dédicace. Il paraît qu'elle fut aperçue dès 1501 par Gaspard de Cortersale, qui périt dans ces parages.

(2) Les renseignements sur Cabot sont contradictoires et incertains. Mais

Les Portugais furent mieux secondés par la fortune. Pierre 1500.
Alvarez de Cabral, chargé de visiter les nouvelles contrées de l'Inde orientale, se dirigea vers Calicut, et ayant pris le large pour éviter les calmes de la mer de Guinée, il rencontra une terre inconnue : il la suivit quelque temps, et s'assura que c'était un continent, et qu'il se trouvait à l'orient de la ligne où se terminaient les limites de son souverain. C'était le pays déjà visité par Pinçon : il le nomma Brésil, du bois couleur de braise qu'il y trouva en abondance.

Le roi d'Espagne, à qui cette concurrence inspira de la jalousie, réunit les meilleurs pilotes, Ojéda, Jean de Coza, Améric Vespuce et Jean Diaz de Solis, qui avait reconnu avec Pinçon
la côte de l'Amérique du sud. Après qu'il eut été convenu 1507.
qu'il fallait explorer le continent méridional pour trouver le passage des Indes, et s'emparer de la conquête portugaise, Pinçon et Solis partirent chargés de cette expédition. Ce dernier, ayant succédé à Vespuce dans la charge de pilote en chef,
arma une flotte de compte à demi pour les dépenses et les 1508.
avantages; et, en reconnaissant exactement les côtes, il arriva à un fleuve immense, dont l'embouchure ressemblait à une mer; mais il y fut assailli par les sauvages, et dévoré.

Là se rencontrèrent, quelque temps après, Sébastien Cabot et Diègue Garcia : le premier remonta ce fleuve, et les sauvages Guaïranis lui ayant offert des lames d'or et d'argent, il lui donna le nom de Rio della Plata; puis il s'avança jusqu'au 270°
parallèle, et atteignit le Paraguay. 1528

Luc Vasquez de Aillon découvrit, en donnant la chasse aux sauvages dans l'île de Bahama, les régions septentrionales situées entre les deux Carolines. Après en avoir pris possession, et avoir rendu esclaves les naturels en retour de leur hospitalité, il établit à ses frais une colonie qui se trouvait à huit cents lieues de l'endroit où avait eu lieu le premier débarquement de Colomb. Mais les maladies firent périr les colons et Vasquez

il a paru récemment un ouvrage (*Memoir of Sebastian Cabot by a citizen of Philadelphia;* Londres, 1831) dont l'auteur, M. Biddle, cherche à démontrer que Sébastien était né à Bristol, et que, son père l'ayant emmené à Venise à l'âge de quatre ans, il passa pour Vénitien; qu'il entra en effet dans la baie d'Hudson, fait confirmé par une carte qui se trouvait autrefois dans la galerie d'Élisabeth, à Whitehall. M. Biddle a extrait aussi des archives de Londres les secondes patentes données par Henri VII à Jean Cabot, Vénitien, le 3 février 1498, patentes qui ne sont pas encore publiées.

lui-même, comme si la fortune se fût obstinée à repousser les Espagnols du continent méridional.

Toutes relations font rarement mention d'Améric Vespuce, sur le compte duquel il n'a été possible de se procurer de bons documents qu'en 1830. Nuñez et Navarète, qui ont publié ses voyages, l'accusent de plagiat et d'imposture; M. de Humboldt
1451. incline à le disculper (1). Né à Florence d'une bonne famille, il étudia avec succès, et, selon l'usage de ses compatriotes, il se plaça comme facteur dans la maison de Giovannotto Berardi, à Séville. Devenu marin très-habile et bon cosmographe, il fit divers voyages par commission du gouvernement espagnol; il partit avec Ojéda, mais sans commandement, pour l'expédition dont nous avons parlé; après quoi le roi de Portugal l'attira à son service, et l'envoya reconnaître la côte du Brésil, nouvellement découverte. L'Espagne, qui le recouvra ensuite, le combla d'honneurs, et, à la mort de Colomb, l'institua premier pilote. Il mourut à Séville le 22 février 1512 sans qu'on puisse citer aucune expédition importante accomplie par lui.

Trois lettres adressées par Vespuce à Laurent de Médicis et une autre à René, duc de Lorraine, contiennent une relation ampoulée et confuse de quatre voyages (*quatuor navigationes*). C'est une espèce de compilation où des détails miraculeux sont accompagnés d'un grand étalage d'érudition; mais comme c'était la première de ce genre, elle se répandit, fut traduite en différentes langues, et associa le nom de son auteur à la découverte du nouveau monde. Comme il ne nomme presque jamais Ojéda, et en cela il est impardonnable, et qu'il se met toujours en scène, on put croire que c'était lui qui avait tout fait. Le premier voyage est donné comme ayant eu lieu en 1497, mais ce pourrait être une erreur de chiffre, chose alors commune; car rien n'autorise à croire qu'il ait entrepris un voyage avant celui qu'il fit sans commandement en 1499. Si nous nous en tenions à cette dernière date, la priorité présumée de la découverte du continent serait écartée, puisque déjà Colomb avait visité Paria une année auparavant, comme en déposèrent cent neuf témoins dans le procès dont nous avons parlé et durant lequel il ne fut pas même dit un mot de Vespuce.

Quoi qu'il en soit, le Lorrain Waldseemüller, qui publia

(1) *Voy.* aussi le vicomte DE SANTAREM, *Recherches hist., crit. et bibliog. sur Améric Vespuce et ses voyages;* Paris, 1842, in-8°.

une cosmographie, en 1509 (1), prit sur lui d'appeler le nouveau monde *America*, du nom de celui qui en avait donné la première description; usage que l'exemple fit adopter. Mais Vespuce, bon pilote, mauvais narrateur, inventeur de seconde main, a-t-il cherché véritablement à s'attirer par fraude la gloire qui est venue peser sur lui? Rien ne vient appuyer l'imputation d'une pareille lâcheté. Colomb se montra bienveillant pour lui jusque dans ses dernières lettres, où il le recommanda à son fils don Diègue; et aucun contemporain ne l'accuse de fraude ou de vanité usurpatrice, pas même Fernand Colomb, qui pourtant ne pardonne pas à quiconque aurait voulu amoindrir la gloire de son père. Il est certain que Vespuce ne fit pas inscrire le nom d'Amérique sur les cartes dressées sous sa direction, et il put ignorer l'impression du livre publié en Lorraine. De plus, il croyait, comme Colomb, que c'étaient les Indes seulement dont il avait trouvé le chemin : il devait dès lors attacher peu d'importance à donner son nom à des contrées qui en avaient déjà un.

D'autres navigateurs, cependant, avaient déjà pénétré dans l'océan Pacifique; et l'intrépide Ojéda s'avançait vers des pays où les caciques lui annonçaient que l'or se trouvait en abondance, où l'on mangeait dans l'or et où les habitations étaient d'or. Il eut pour compagnons Balboa, Jean de la Cosa, Pizarre et autres, dont les relations seraient si précieuses si l'avarice et la jalousie du gouvernement espagnol ne les eussent ensevelies dans les archives.

Ponce de Léon partit de Porto-Rico avec trois bâtiments
pour aller en quête d'une source qui rendait la jeunesse, dé- 1512.
couvrit la Floride et la côte orientale de cette contrée jusqu'au 30e parallèle, mais éprouva une vive résistance de la part des
naturels. Alvarez de Pineda, continuant les recherches, recon- 1519.
nut tout le golfe du Mexique, et Jean de Grijalva un pays extrêmement riche, avec des temples où l'on voyait des croix et des idoles, de l'or partout, pays auquel il donna le nom de Nouvelle-Espagne, étendu ensuite à tout le Mexique.

Vasco Nuñez de Balboa, homme obscur, déploya tant de courage et d'intelligence dans une expédition à l'isthme de Darien, qu'il fut nommé chef, et fonda la première colonie espagnole sur le continent, Sainte-Marie de Darien. Comprenant

(1) HYLACOMYLUS, *Cosmographiæ introductio*.

que l'unique moyen pour lui de faire confirmer sa dignité à Madrid était d'y paraître chargé d'or, il en ramassa autant qu'il en voulut, non en tuant les naturels, mais en les caressant. Un cacique lui dit, en voyant les Européens si avides de ce métal : *Sur l'autre mer, à six soleils d'ici, il y a un pays où vous pourrez en avoir à votre gré. Mais vous êtes trop peu.*

Balboa ne négligea pas cet indice : un riche présent lui valut les secours du gouverneur d'Hispaniola et sa protection; quelques aventuriers frisons se décidèrent, moyennant de l'argent et des espérances, à l'accompagner à travers des fleuves et des déserts immenses, pour voir cette mer en vain cherchée par Colomb. Ils étaient cent quatre-vingt-dix, et Balboa parvint à
1513. les discipliner. Il sut aussi se concilier les Indiens qu'il rencontrait, et qu'il réunissait à sa petite armée. Il encourageait ses compagnons par son exemple à endurer patiemment les souffrances et la fatigue. S'avançant à travers des marais et des gorges affreuses, au milieu de forêts que jamais n'avait entamées l'effort de l'homme, après vingt-cinq jours de marche, ils se trouvèrent au pied d'une montagne d'une grande élévation, et d'où les naturels assurèrent que l'on apercevait la mer. Balboa voulut jouir le premier d'un pareil spectacle; et lorsque de la cime des Cordilières il aperçut le vaste Océan, il se prosterna, en rendant grâces à Dieu; puis, tandis que les siens se mettaient pleins de joie à entonner des hymnes pieux, il s'élança en avant, jusqu'à ce qu'il eût atteint la plage et pris possession de la mer au nom de l'Espagne, en se plongeant tout armé dans les flots.

C'était le golfe appelé depuis golfe de Panama. Cette mer fut nommée mer du Sud par Balboa, à cause de la position dans laquelle elle lui apparut dans son chemin; puis elle reçut de Magellan la dénomination non moins impropre de mer Pacifique; mais elle est mieux désignée sous celle de Grand Océan, puisque, trois fois plus vaste que l'Atlantique, elle s'étend d'un pôle à l'autre.

Balboa recueillit une grande quantité de perles et autres richesses naturelles, qu'il partagea loyalement avec ses compagnons. Il ne trouva point d'or, mais il avait appris que ce métal abondait dans une contrée méridionale où d'autres que lui devaient aller le recueillir.

L'Espagne, habituée à négliger ou à briser les instruments

qui l'avaient le mieux servie, confia le gouvernement du Darien à Pedrarias Davila, qui, survenu avec des forces assez considérables et de plus grandes espérances, se mit à vexer le pays avec une brutalité insensée, et causa par là des pertes graves, dont le découragement fut la suite. Plein de haine contre Balboa, selon l'usage des êtres vils qui réussissent à supplanter un mérite supérieur, il parvint à faire expirer sur le gibet celui qui avait donné à la couronne de Castille la plus grande mer 1517.
du globe.

Mais existait-il un passage entre l'Atlantique et la mer du Sud, et pouvait-on, en le franchissant, faire le tour de la terre? Le problème fut résolu par le Portugais Fernand Magellan, qui, mal récompensé par sa cour de ses travaux dans les Indes orientales, alla offrir ses services à Charles-Quint.

La célèbre bulle d'Alexandre VI assignait aux rois les îles et les terres, tant découvertes qu'à découvrir, à l'occident et au midi d'une ligne tirée d'un pôle à l'autre, à une distance de cent lieues des îles Açores et de celles du cap Vert. Mais le Portugal s'était plaint que cette ligne, se rapprochant trop de l'Afrique, l'empêchait de faire des conquêtes dans le nouveau monde : Ferdinand et Isabelle consentirent donc qu'elle fût reportée à trois cent soixante-dix lieues à l'occident; de telle 1494.
sorte que tout ce qui se trouvait à trois cent soixante-dix lieues à l'ouest des îles du cap Vert leur appartînt, et tout ce qui serait à l'est, au Portugal. On ignorait encore à ce moment quelle était la configuration de l'Amérique, et l'on ne se doutait pas que dans sa partie méridionale elle se rapprochait autant de de l'Afrique : autrement l'Espagne n'aurait pas consenti à un partage qui attribuait le Brésil au Portugal. On ne prévoyait pas non plus qu'en s'avançant l'un au levant, l'autre au couchant, les deux peuples finiraient par se rencontrer, et deviendraient limitrophes sur un autre hémisphère où ne s'étendait pas la ligne pontificale.

C'est ce qui ne tarda pas à arriver à l'occasion des îles Moluques. Les Portugais les avaient occupées; mais Magellan démontra à Charles-Quint qu'elles étaient situées en deçà de la ligne des pays assignés à l'Espagne, puisqu'elles se trouvaient à une distance de cent quatre-vingts degrés à l'ouest du méridien de démarcation. Il était facile de les désigner ainsi dans l'Atlantique; mais les géographes, dont les appréciations sur l'Inde et le Cathay étaient toujours exagérées, ne savaient pas

en faire autant de l'autre côté du globe. Magellan proposa donc de conduire une flotte par l'occident, persuadé qu'il existait un passage d'une mer à l'autre; et même, afin d'obtenir croyance, il affirmait l'avoir vu sur la carte de Martin Behaim. Il partit
1519. avec cinq vaisseaux montés par deux cent trente hommes; et, après avoir touché au Brésil, il pousuivit sa route au sud : contrarié par une révolte de ses compagnons, que rebutaient tant de fatigues, il la réprima avec une inexcusable sévérité. Les Espagnols passèrent l'hiver dans la baie de Saint-Julien sans apercevoir un être humain; enfin ils virent apparaître quelques hommes d'une taille gigantesque, dont l'étonnement fut extrême en contemplant des hommes si petits et de si grands vaisseaux. Ils portaient aux pieds des peaux de lama, animal que les Européens virent alors pour la première fois; de là le nom de Patagons, c'est-à-dire mal chaussés, que les Portugais donnèrent à ces sauvages.

Magellan, ayant remis à la voile, entra dans le détroit qui porte encore son nom, et pénétra avec trois bâtiments dans
1521. cet Océan du sud reconnu par Balboa. Il mit trois mois et vingt jours à franchir ce grand détroit, sans apercevoir aucune des îles si nombreuses dans ces parages, excepté celles qui furent appelées ensuite Philippines. Il y donna le baptême au roi de Zébu, et lui promit de le soutenir contre quelque ennemi que ce fût; obligé par cet engagement à faire la guerre à un roi voisin, il fut tué en combattant : homme admirable, dont l'audace accomplit une navigation qui nous paraît encore hardie, à une époque où nous possédons une telle supériorité de moyens et de connaissances.

Aussitôt après la mort de Magellan, le roi de Zébu massacra tout ce qu'il put atteindre d'Européens; les autres repartirent et
1522. 7 septembre. abordèrent aux Moluques; enfin *la Victoire* seule, commandée par Sébastien del Cano, doubla le cap de Bonne-Espérance et arriva à San-Lucar, après avoir fait le tour du monde en trois ans et quatorze jours.

Ces navigateurs ne pouvaient revenir de leur surprise quand ils virent qu'ils se trouvaient en retard d'un jour dans leur almanach, et que par conséquent ils avaient commis le péché de faire gras le vendredi. Personne ne savait leur rendre raison du fait; mais il fut enfin expliqué par le Vénitien Gaspard Contarini, qui se trouvait à la cour de Charles-Quint (1) : tant la

(1) P. MARTYR ANGLESIUS.

science était encore dans l'enfance! Combien ne devait-il donc pas être difficile de naviguer quand on ignorait tout? Cependant le pilote André de Saint-Martin fit dans ce voyage quelques observations de longitudes, tirées des distances et des oscillations des astres.

Une histoire de cette expédition merveilleuse fut rédigée sur la déposition séparée de chacun des marins; mais elle périt lors du sac de la capitale du monde catholique par les soldats du roi catholique. Cette perte donne du prix à la relation du Vicentin Antoine Pigafetta, compagnon obscur de ce voyage (1). Il n'avait sous la main ni les journaux de bord ni aucun autre document pour composer une histoire précise, et il se montre fort crédule; mais il est très-intéressant à lire pour ce qu'il rapporte de tant de terres nouvelles, pour la peinture qu'il fait du caractère original de Magellan, et pour le premier vocabulaire qu'il donne des langues parlées par les Indiens.

Quelles couleurs admirables auraient pu fournir à l'histoire tant d'événements prodigieux, les grands hommes qui surgissaient pour les accomplir, les caractères énergiques qui s'y révélaient! Et pourtant il ne s'est pas encore trouvé un écrivain au niveau d'un pareil sujet. La Harpe et les autres narrateurs généraux ont ramené cette immense variété de relations à une monotone uniformité; celui qui veut s'en faire une idée juste doit consulter les récits originaux, dans leur simplicité ignorante ou vaniteuse, et se mettre à la place du narrateur ou de ceux dont il parle, sans prétendre les forcer à prouver un système, comme le firent Montesquieu et J.-J. Rousseau. Bibliographie des voyages.

Les premiers renseignements furent enregistrés par les savants italiens dans l'intérêt de la science cosmographique. Les ambassadeurs de Pise, de Venise et de Gênes en tenaient informées leurs seigneuries respectives, ou bien les marchands de ces villes en prenaient note sur leurs livres, à cause de l'altération qui en résultait dans le prix des denrées. Puis il se publiait de petites brochures, qui étaient lues avec avidité et traduites en diverses langues. La plus ancienne a pour auteur Louis Ca-

(1) Imprimée en 1556. Le récit de ce voyage dans le *Maximilianus de insulis Moluccis*, 1523, est de beaucoup inférieur. Les rapports de del Cano et de Magellan, retrouvés dernièrement, seront publiés dans le *Recueil des voyages et découvertes des Espagnols*. On ne trouve pas même le nom de Pigafetta sur le rôle d'équipage, à moins qu'il n'y ait été désigné sous celui d'*Antoine Lombard*, domestique de Magellan.

damosto, qui explora, en 1455, la côte occidentale d'Afrique : il décrit bien, avec ordre; et son exposition, accompagnée de particularités intéressantes, a beaucoup de clarté (1). La lettre de Colomb, *De insulis Indiæ nuper inventis*, avait été publiée dès 1493. Le Florentin Julien Dati, pénitencier de Saint-Jean de Latran, à Rome, la traduisit en octaves (2) (Florence, 1493), et écrivit dans le même mètre *La grande magnificence du Prêtre-Jean, seigneur de l'Inde majeure et de l'Éthiopie*; il composa aussi d'autres opuscules destinés à populariser les découvertes. On vit paraître en 1508 un *Itinerarium*, traduit, dit-on, du lusitanien, sur les découvertes des Portugais en Orient.

Pierre Martyr d'Anghiera publia en 1516, sous le titre *De rebus oceanicis decades tres*, des lettres écrites au fur et à mesure que les renseignements arrivaient de l'Inde. C'est du moins ce que l'on suppose, et Roberston en fait usage dans cette conviction; mais les anachronismes dont elles fourmillent prouvent qu'elles furent composées longtemps après les faits rapportés (3).

Nous citerons encore Jean Léon, Maure de Grenade, qui, ayant voyagé en Afrique et en Asie, fit une description de ces contrées, qu'il traduisit ensuite en italien; converti à Rome en 1517, il y enseigna sa langue; après quoi il retourna en Afrique et à sa religion première.

(1) *Prima navigazione per l'Oceano alle terre de' Negri della bassa Etiopia, di* LUIGI CADAMASTO; Vicenza, 1519. Peut-être avait-elle été publiée dès l'année 1507.

(2) Cette traduction a pour titre : *Isole trovate novamente per el re di Spagna.* Voici la dernière octave :

Questa ha composto de Dati Giuliano
A preghiera del magno cavaliere
Messer Giovan Filippo Ciciliano,
Che fu di Sixto quarto suo scudiere
Et commissario suo e capitano
A quelle cose che fur di mestiere.
A laude del Signor si canta e dice
Che ci conduca al suo regno felice.

Le livre finit par une note sur le but de cette traduction. La prose de la note est aussi mauvaise que les vers du poëme.

(3) On lisait sur la porte de l'église de Séville de l'Or, à la Jamaïque : *Petrus Martyr ab Angleria italus civis mediolanensis, protonotarius apostolicus hujus insulæ, abbas, senatus indici consiliarius, ligneam prius ædem hanc bis igne consumptam, latericio et quadrato lapide primus a fundamentis extruxit.*

On ajoutait dans les réimpressions de Ptolémée les pays nouvellement découverts, et on les indiquait sur les cartes. On fit ensuite des recueils de voyages modernes, dont on compte au moins quatre à Venise et à Vienne.

Le plus ancien est *le Monde nouveau et les pays nouvellement trouvés par Albéric Vespuce, Florentin* (Vicence, 1507), par Francansano de Montalbadas, et traduit en latin l'année suivante. En 1545, Antoine Manuce, frère de Paul, imprima à Venise les *Voyages faits de Venise à la Tana, en Perse, dans l'Inde et à Constantinople.* Simon Grynæus, professeur de Bâle (1), réunit dix-sept Voyages depuis Marco Polo. Mais le Recueil de Jean-Baptiste Ramus, qui entretenait des correspondances avec un grand nombre de savants, de voyageurs et de curieux, fit oublier tous les autres. Le premier volume parut à Venise en 1550, le second en 1555, le troisième en 1565; et aussitôt les livres de ce genre attirèrent tout l'intérêt qui se portait autrefois sur les romans de chevalerie.

Parmi les relations des missionnaires, une des plus anciennes est celle de Claude d'Abbeville, qui était allé convertir les Toupenambis dans l'île de Maranham. Les missionnaires voient Dieu partout, admirent les sauvages autant que les autres les décrient; imputent aux prêtres ou au diable leurs rites féroces et tout ce qu'ils font de mal; et ils vont recueillant en tout lieu de la bouche des naturels de nouveaux témoignages de cette morale que la main du Créateur a gravée dans tous les cœurs.

On retrouve dans la conquête de l'Amérique ce qui s'est produit en Europe au moyen âge, deux sociétés diverses et deux manières de voir opposées. Les missionnaires, considérant les Indiens comme des frères à convertir et à éclairer, apportent dans leur œuvre une ardeur de bienveillance qui leur attire les risées des philosophes par l'exagération avec laquelle ils vantent leurs bonnes qualités. Ils proclament l'égalité de leurs droits, tandis que les tyrans, visant uniquement à les dépouiller, sont obligés de nier qu'ils soient des hommes comme nous. Les uns, voulant accomplir la promesse divine, se hâtent de réunir au troupeau ces brebis depuis si longtemps égarées; les autres s'appliquent à les exclure même de l'humanité.

Plusieurs des missionnaires écrivains sont pleins de goût, de

(1) *Novus orbis regionum et insularum veteribus incognitarum*; Paris 1532.

bon sens, de charité, bien que ce qu'ils observent blesse souvent leurs préjugés européens. On rencontre souvent dans leurs relations de ces éloges de la vie sauvage qui devinrent plus tard un lieu commun littéraire sous la plume des encyclopédistes; et Du Tertre, dans l'histoire des Antilles, parle ainsi des Caraïbes. « A ce mot de *sauvage*, la plupart des gens se représentent une « espèce d'hommes barbares, féroces, privés de sens, contre- « faits, grands comme des géants, velus comme des ours, enfin « plus semblables à des monstres qu'à des êtres raisonnables, « tandis qu'en réalité nos sauvages ne sont sauvages que de « nom, comme les plantes que la nature produit sans culture « dans les forêts et les déserts, et qui, quoiqu'on les appelle sau- « vages, possèdent des vertus véritables et une force parfaite, « qualités que nous corrompons souvent par nos artifices quand « nous transportons les végétaux dans nos jardins... Il est bon « de montrer que les sauvages des Antilles sont de tous les peu- « ples du monde les plus contents, les plus heureux, les moins « vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits et les moins « tourmentés par les maladies. »

Des récits plus généraux étaient, pendant ce temps, extraits des récits particuliers. Jean de Barros retraça, en 1552, les conquêtes des Portugais en Orient; d'Acosta écrivit l'histoire des Indes en 1590; Herrera réunissait de nombreux documents (1); Mendoza, le premier depuis Marco Polo, donna, en 1585, des renseignements sur la Chine. De Bry et Mérian commencèrent, en 1590, à publier à Francfort un recueil de voyages aux deux Indes, travail continué jusqu'en 1634. Hakluit donna, postérieurement à 1598, ceux des Anglais; et le jésuite piémontais Botero une cosmographie sous le titre de *Relations universelles*. Le *Theatrum orbis terrarum* (1570), premier atlas général, cite environ cent cinquante traités de géographie postérieurs à l'an 1560. Il y a plus de mérite chez Gérard Mercator, qui inventa une méthode de projection pour les cartes hydrographiques, méthode dans laquelle les parallèles et les méridiens se coupent à angle droit.

Le caractère scientifique des Voyages apparaît dans Benzoni, dans Zarate et plus encore dans d'Acosta. Bernardin de Sahagun s'élève au-dessus de beaucoup de préjugés, par des idées philo-

(1) *Descripcion de las islas y tierra firme de el mar Oceano que llaman Indias occidentales.*

sophiques qui manquent à ses prédécesseurs, par la force de l'intelligence et par le sentiment religieux. Il voit, dans ces hommes exterminés et subjugués, une civilisation d'un autre ordre et des besoins différents; sa conclusion est qu'il ne fallait pas la détruire, mais la régler (1).

Torquemada écrivit, d'après ses propres recherches et celles de deux autres franciscains, André d'Olmo et Torribio de Bénévent, l'histoire de la *Monarchie indienne*. Trop crédule et trop superstitieux pour discerner le vrai du faux, il est néanmoins très-important, comme ayant résidé cinquante ans parmi les Indiens. Le jésuite bergamasque Maffei et le P. Daniel Bartoli rédigèrent, l'un en latin et l'autre en italien, les relations des travaux de leurs frères; ils sont tous deux estimés par l'élégance du style, mais non pour la nouveauté ni pour la critique des faits.

D'autres savants puisent dans les récits des voyageurs des indications instructives. Pierre Martyr, que nous avons déjà mentionné, Gesner, Belon, Ortélius, Munster, Belleforest déterminent les points sur lesquels doit se diriger l'attention, afin de mettre plus d'ordre dans l'exploration de la nature.

Ainsi venait de naître une littérature nouvelle. En effet, les voyages des Grecs sont d'un tout autre genre; ils négligent généralement ce qui est étranger, ils n'établissent point de corporation et manquent souvent de critique. Quant aux Arabes et aux Chinois, ils voient avec des yeux obscurcis par la prévention et par la passion. La plupart des narrateurs du quinzième siècle prirent une part active aux découvertes : ils sont épris des beautés de la nature, et avouent sans scrupule leur amour de l'or. Bien que crédules, et probablement parfois menteurs, ils répandirent une foule d'idées neuves, et si l'histoire cessa d'être purement grecque et romaine, pour prendre l'extension qui la rendit universelle, c'est à eux qu'on en est redevable. Puis, outre qu'ils satisfaisaient la curiosité, ils donnèrent l'essor à des considérations élevées sur la nature et sur l'éducation de l'homme, et furent les précurseurs de Bodin et de Montesquieu.

Nous nous sommes souvent étonnés de ce que les relations

(1) Il dit en parlant du Mexique : « Les Espagnols, regardant les Indiens comme des barbares et des idolâtres, abolirent tous leurs usages et leur forme de gouvernement, et les obligèrent à vivre à l'espagnole, par respect pour les choses divines et terrestres; il s'ensuivit que toute leur organisation sociale s'écroula. »

des voyageurs, si pleines d'images, ne purent donner une direction nouvelle aux littératures du Midi, qui étaient alors dans leur âge d'or, ni les arracher aux peintures des bois d'Arcadie et aux aventures des paladins. Ces merveilleux récits auraient dû entraîner les écrivains à peindre des scènes nouvelles, à décrire ces miracles qui joignaient au prestige de l'extraordinaire l'attrait de la vérité. Le préjugé des formes anciennes l'emporta, et l'on en resta aux Amaryllis et à l'ombre des hêtres.

Il y eut bien quelques esprits d'élite qui, de temps à autre, recueillirent la grande poésie répandue à flots dans les écrits des voyageurs; Camoëns, Cortereal, Ercilla, ayant voyagé eux-mêmes et vu par leurs propres yeux, surent s'inspirer de cette poésie, mais sans oser pourtant mettre de côté l'érudition et les traditions de l'école. Au milieu des forêts vierges, ornées comme des temples de festons de lianes aux couleurs variées, et offrant, sous l'ardeur d'un soleil vertical, un frais asile à des milliers d'animaux inconnus dont l'émail rivalise avec l'éclat des pierreries, ils se rappellent encore les froides vallées de l'Hémus, les pâles violettes, les soupirs de la colombe délaissée et de la plaintive Philomèle.

On dira peut-être que les actions des conquistadors sont assez poétiques par elles-mêmes pour ne pas comporter la poésie de l'art, qui regarde la fiction comme son essence; mais il nous suffira de citer les deux véritables poëtes de cette nature et de cette société, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand.

L'étude des voyages a acquis une grande importance dans notre siècle et produit une instruction réelle, ayant pour but ce qui est l'objet principal de toute science, la connaissance de l'homme. Les préventions se dissipèrent devant les faits; un ensemble de connaissances extrêmement variées, accompagnées d'une critique sévère sans dédain, d'une humanité sans colère, d'une bienveillance sans flatterie, fut employée à chercher et à expliquer la vérité.

On soumit alors à une investigation nouvelle ces auteurs qui les premiers avaient décrit l'Amérique, et les questions soulevées au sujet de la priorité de la découverte furent pesées avec des balances plus justes. Les monuments échappés à une destruction ignorante ou avide et transmis jusqu'à nous sans avoir été compris déposèrent de vérités inattendues. D'autres continuèrent à explorer l'intérieur d'un pays dont nous connais-

sons désormais le contour, et puisèrent, à la vue d'une nature si magnifique et si singulière, des inspirations qu'ils firent ensuite passer chez des milliers de lecteurs. Ainsi Werden, Heckelwelder, Schölcraft et la Société de New-York nous représentaient au vrai l'Amérique septentrionale; l'immense talent de Humboldt nous révélait les deux grands empires de l'Amérique, dont les antiquités échappaient aux regards, ensevelies sous Kingsborough.

Salt s'introduisait dans l'Abyssinie; Caillaud arrivait enfin jusqu'à Tombouctou par une route déjà marquée de tant d'illustres trépas, et la Nouvelle-Hollande nous offrait, dans les pages d'Oklye, Cunningham et Hurts, un spectacle inconnu.

La popularité que la lithographie donna aux dessins multiplia les images de ces hommes, de ces scènes, des antiquités des pays nouveaux, et, dans les dessins même les plus soignés, la vérité n'était pas sacrifiée à une pureté idéale et académique. On reproduisait fidèlement les types, les physionomies, le caractère des lieux et du temps, la grossièreté et la singularité des monuments, tandis qu'auparavant il fallait se conformer aux exigences d'un siècle dédaigneux, qui stigmatisait du nom de barbare tout ce qui n'était pas lui.

Avec de pareilles intentions et de pareils secours, il devint possible de revêtir de brillantes couleurs les sublimes tableaux de la science; et, au lieu de tirer des voyages des épigrammes, comme Montesquieu, des invectives dithyrambiques, comme Raynal, ou des blasphèmes, comme Volney, nous pûmes voir Neuwied, Saint-Hilaire, Cuvier, Bonpland imprimer à l'histoire naturelle un essor immense; les sciences sociales et anthropologiques s'enrichir par les travaux de Péron, de Freycinet, de Lesson, de Duperrey, de Krusenstern, la linguistique et l'ethnographie se développer grâce au génie de Humboldt, qui sut être encore poëte avec un savoir si vaste.

Or, l'absence de poésie sera toujours le défaut des voyageurs modernes, en comparaison des premiers. Ceux-ci se montrent aussi avides d'or que zélés pour la religion; les modernes, au contraire, patients, érudits, calculateurs, ne connaissent d'autre Dieu que la gloire et la science. Les uns observent les faits en gros et tels qu'ils se présentent; les autres en recherchent la signification, l'expression. Les anciens sont frappés des phénomènes en masse; les nouveaux examinent les détails, anatomisent, décomposent. Au spectacle de la nature et des sociétés

nouvelles, les voyageurs du quinzième siècle laissent échapper du fond de leur cœur l'accent de leur surprise; tout est merveilleux, tout est poétique, et jamais chez eux la critique ne vient glacer l'admiration; les autres ne marchent que le pendule, le baromètre et le compas à la main; ils comptent les habitants, mesurent les produits, pèsent les autorités; ils veulent avoir l'explication de tous les faits, et remonter de l'un à l'autre, afin de les rattacher à l'histoire de l'homme et de l'humanité.

Les premiers conviennent à l'enfance et à ceux qu'on a appelés d'éternels enfants et dont le cœur palpite aux aventures de Robinson ou de Gulliver; les autres sont la lecture de l'âge mûr, les magasins de la science, les fondements de l'histoire et de la philosophie. Celui qui saura réunir les deux genres de mérite, plaire et instruire à la fois, associer les droits de la raison et ceux de l'imagination n'est probablement pas né encore. Et pourtant c'est là l'épopée des siècles à venir.

CHAPITRE VI.

ESCLAVAGE INDIEN. — LAS CASAS. — TRAITE DES NÈGRES.

Les nouvelles découvertes ne laissaient pas concevoir à l'Europe l'idée d'autres richesses que les valeurs métalliques, et chacun s'attendait à trouver en abondance dans le nouveau monde l'or et les pierreries dont Marco Polo et les voyageurs de la *Nouvelle Arabie* avaient semé les palais des princes orientaux. Le peu d'échantillons qui en avait été rapporté était exagéré par l'imagination populaire et par les calculs d'une espérance insatiable. Le gouvernement lui-même demandait de l'or pour s'indemniser des frais de l'expédition et pour remplir ses coffres. En vain Colomb répétait qu'il fallait de la patience, et que le Portugal avait dû aussi attendre pour recueillir de la Guinée des avantages réels : on voulait cueillir le fruit avant qu'il fût mûr, et l'on abattait l'arbre pour le saisir.

On avait envoyé pour gouverner cette Hispaniola, qui avait paru à Colomb un paradis Nicolas Ovando, personnage prudent, mais qui convenait peu au pays; car, s'il restreignit les droits que la couronne prétendait y exercer, il permit qu'on usât de rigueur envers les naturels, afin de les forcer au tra-

vail, pour lequel ils éprouvaient une extrême répugnance. Les gens qui s'y étaient transportés, voyant combien il fallait répandre de sueurs pour obtenir quelque gain, perdaient courage, et leurs provisions s'étant épuisées avant qu'ils s'en fussent procuré de nouvelles; ils maudissaient non pas leur crédulité, mais les récits trompeurs qui les avaient abusés.

Colomb avait dû, pour apaiser les rébellions, exiger des caciques qu'ils mettraient à sa disposition un certain nombre de naturels, au lieu du tribut imposé. Bobadilla empira encore la condition de ces malheureux; les réclamations commencèrent, et furent portées en Espagne par les missionnaires, qui s'étaient mis en quête d'âmes aux lieux où tant d'autres allaient chercher de l'or. Isabelle, prêtant l'oreille à ces plaintes, déclara que les Indiens étaient naturellement libres, et que dès lors on ne pouvait les réduire en servitude sans motif fondé.

Ovando se hâta de représenter que cette déclaration rendrait impossible la culture de l'île : il en résulta que la reine, combattue entre les saintes inspirations de la religion et les conseils inhumains de la politique, se contenta de recommander la modération, et, s'il était nécessaire de contraindre les Indiens au travail, de tempérer l'autorité par la douceur.

L'habitude ordinaire des exécuteurs est de s'approprier le commandement et d'oublier les restrictions. Ovando assigna à chaque Espagnol un certain nombre d'Indiens (c'est le nom qu'on leur donnait, mais souvent aussi ils sont appelés natifs). Il fixa la durée de leur travail à six mois d'abord, puis à huit *pour le bien des corps et des âmes*, attendu qu'ils recevaient un mince salaire et qu'on les instruisait dans la religion (1).

Mais l'avarice est sans entrailles. On faisait souffrir à ces infortunés tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus affreux, soit pour exploiter des mines, soit pour cultiver la canne à sucre, qui de très-bonne heure avait été transportée d'Espagne et des Canaries. Pierre de Atienza, l'un des hommes trop peu nombreux qui sentaient la possibilité de recueillir au nouveau monde autre chose que de l'or, apporta la canne à Haïti

(1) Les natifs étaient confiés à certains *commandeurs*, par un billet ainsi conçu : « Par le présent sont confiés à titre de dépôt à vous, N. N., le seigneur et les natifs du village de N., afin que vous vous en serviez et vous en aidiez pour le travail de vos terres, conformément aux ordonnances publiées ou à publier à ce sujet, à condition que vous vouliez leur enseigner les articles de notre sainte foi catholique, et ne rien omettre pour y réussir. »

en 1518 (1), et partout elle se multiplia avec une fécondité merveilleuse.

Les Indiens, accoutumés à l'inertie, dépérissaient dans ces travaux qu'on exigeait d'eux sans les ménager, sans même leur accorder la nourriture qu'on ne refuserait pas à des animaux, à tel point qu'ils se disputaient les os tombés de la table d'un maître barbare. S'enfuyaient-ils, on lançait sur leurs traces des chiens dressés à ce genre de chasse, et ils étaient soumis à des travaux plus rudes encore. Lorsqu'ils regagnaient, en quittant les champs ou les mines, leurs demeures éloignées de cinquante et soixante lieues, ils expiraient de lassitude, en s'écriant : *J'ai faim.* Beaucoup d'entre eux se donnaient la mort pour se soustraire à ces traitements atroces; les mères étouffaient leurs nourrissons. Un officier du roi reçoit trois cents Indiens, et en peu de moins il les a réduits à trente; on les remplace par trois cents autres, dont il fait la même consommation; et il continua ainsi, dit Las Casas, jusqu'à ce que le démon l'eût emporté.

Alonzo Zanchès rencontre une troupe de femmes chargées de vivres qu'elles lui offrent; il accepte les vivres et massacre les femmes. Un Espagnol, n'ayant rien pour donner à manger à ses chiens de chasse, arrache à une esclave son enfant, qu'il dépèce, et le leur jette en pâture. Quand ils tombaient épuisés de fatigue dans les montagnes, et que les Espagnols leur brisaient les dents avec le pommeau de leurs épées, les Indiens s'écriaient : *Tuez-moi ici; je veux mourir ici.* Un prêtre retira du feu un enfant qu'ils y avaient jeté; mais un Espagnol survint et l'y repoussa. Cet homme mourut le lendemain : *Et moi,* dit Las Casas, *j'étais d'avis qu'il ne devait pas recevoir la sépulture.*

Ailleurs un convoi militaire s'approchait d'une ville, les bagages étaient portés, comme d'habitude, par des Indiens des deux sexes. En traversant un marais à la chute du jour, un Espagnol y laissa tomber son poignard; après avoir longtemps cherché en vain dans l'obscurité, il arrache un enfant du sein d'une malheureuse femme et le plonge dans la vase, afin de pouvoir, le lendemain matin, reconnaître le lieu où il doit chercher de nouveau (2).

(1) Non en 1506, comme on le dit. D'autres en attribuent le mérite à Jean Gonzalve d'Oviédo.

(2) Le fait se passa au Mexique. ZURITA, page 286, dans la *Collection* de TERNAUX.

L'hospitalité généreusement exercée par les habitants d'Hispaniola et dont faisait preuve surtout Anacama, femme du cacique Caonabo, héroïne de ce peuple et constante amie des blancs, ne désarma point le soupçonneux Ovando : cet homme, ne croyant pas sans doute qu'il fût possible d'aimer les auteurs de tant de souffrances, les accusa de trahison, emprisonna et tortura les chefs, en fit brûler quarante, livra le vulgaire à l'extermination, et Anacama elle-même fut attachée au gibet à la vue de ces blancs tant de fois sauvés par elle.

Alors commence la guerre, ou plutôt le massacre. Tout est mis à feu et à sang avec une barbarie que n'avaient certes jamais montrée les cannibales si redoutés. Ce sont des bûchers qui brûlent à petit feu, de lentes suffocations, des mutilations prolongées, des tortures exercées sur les parties les plus sensibles; plus d'une fois treize patients sont mis ensemble sur un gril, en l'honneur des apôtres et du Christ.

Catobanama, dernier cacique de l'île, déploya le courage du désespoir; mais, tombé entre les mains de ses ennemis, il fut pendu comme un vil malfaiteur. Les Espagnols ne considéraient pas les Américains comme des gens qui défendaient leur liberté de plein droit, mais comme des serfs révoltés envers leurs maîtres (1). Cette île, qui douze ans auparavant, lors de la découverte, comptait un million d'indigènes, se trouva ainsi complétement asservie et presque dépeuplée. Alors Ovando invita des naturels des îles Lucayes, en leur promettant des propriétés; mais lorsqu'ils furent arrivés ils les réduisit en esclavage au nombre de soixante mille.

Pour ne pas rougir d'être Européens, hâtons-nous de dire que quelques cœurs généreux, et particulièrement les missionnaires, s'élevèrent contre de telles atrocités. Les dominicains, accourus les premiers pour prêcher la religion aux vaincus et l'humanité aux vainqueurs, déclarèrent que les répartitions répugnaient tout à la fois et à la religion et au but qu'ils poursuivaient. Ils se posèrent en défenseurs courageux de la liberté naturelle des Indiens contre des ministres avides, contre une

Voyez Cruautés horribles des conquérants du Mexique, etc. Mém. de dom Fernando d'Alva Ixtlilxochitl.

(1) Une des raisons alléguées pour prouver la souveraineté de l'Espagne était la bulle d'Alexandre VI, qui lui assignait ces terres. Mais il est évident qu'elle ne concerne que les territoires déserts; il ne saurait y avoir de discussions sur la propriété de ce qui a déjà un maître.

cour despotique, et, qui plus est, contre les besoins impérieux de l'industrie naissante des colonies. En 1511, Montésino tonnait avec une éloquence chaleureuse contre ces abus dans la cathédrale de Saint-Domingue; et comme c'est un acte de rébellion dans le dictionnaire des tyrans que de révéler leurs méfaits, il fut dénoncé à Ferdinand. L'intrépide religieux traversa la mer, et vint défendre non pas sa cause, mais celle des Indiens, tandis que ses frères continuaient à refuser l'absolution à quiconque tenait chez lui des esclaves.

Les franciscains, guidés par une basse jalousie, se montraient moins sévères, sous prétexte que c'était un mal indispensable. Mais la question ayant été soumise à Rome, le pape décida que *non-seulement la religion, mais encore la nature s'opposait à l'esclavage* (1); et il mit en œuvre les raisonnements et les négociations pour le persuader à la cour d'Espagne. Ferdinand déféra l'examen de l'affaire à son conseil privé, dont la décision fut conforme à l'opinion des dominicains, mais avec des restrictions : les Indiens étaient libres en principe; en fait, néanmoins, il fallait maintenir les répartitions. Ce moyen terme ne satisfit personne; mais à la fin le roi déclara qu'après mûr examen il trouvait que l'esclavage des Indiens était autorisé par les lois divines et humaines; seulement il recommandait l'humanité.

Les dominicains ne cessèrent pas pour cela de soutenir qu'il était plus avantageux pour l'intérêt privé de les laisser libres; et « du haut des chaires, dans les colléges, en présence des monarques, on ne cessa de proclamer que faire la guerre aux Indiens, c'était une violation manifeste de la justice, et que l'argent acquis de cette manière était un gain illicite. »

Las Cases.

Ce sont là les paroles de Barthélemy Las Cases de Séville, le plus chaud défenseur des Indiens (2). Son père, qui avait voyagé avec Christophe Colomb, lui fit don d'un Américain; mais lorsqu'on les déclara libres, il le renvoya affranchi de tous liens, et conserva toujours de la sympathie pour ces infortunés. S'étant rendu à Hispaniola en 1502 avec Ovando, pour observer les souffrances des natifs, il proclamait leur droit naturel à la liberté; mais lorsqu'on lui demanda comment il serait possible de cultiver les terres sans ces bras, qui ne coûtaient rien, il ne

(1) *Non modo religionem, sed etiam naturam reclamitare servituti.* FABRONI, Vita Leonis X, p. 27.

(2) Voir la note I, à la fin du volume.

sut que répondre. Il proposa comme expérience de fonder à Cumana un établissement séparé, afin d'inspirer aux naturels l'amour du travail. On le laissa faire; mais les Indiens, ulcérés par les mauvais traitements qu'ils subissaient ailleurs, attaquèrent la nouvelle colonie et la dispersèrent.

Las Cases, découragé, se fit moine et s'appliqua à sauver leurs âmes, sans pour cela renoncer à améliorer leur condition sur la terre; et, durant une vie de quatre-vingt-douze ans, il ne cessa de s'interposer entre les victimes et les bourreaux. Simple dominicain d'abord, puis évêque de Chiapa, il passa une partie de sa vie à parcourir des plages inconnues pour gagner les Américains à la civilisation, et l'autre partie à plaider leur cause. Il traversa quatorze fois l'Océan, parla, négocia, écrivit toujours avec la chaleur de la conviction. On ne laisserait pas aujourd'hui réimprimer, dans certains pays, sa *Quæstio de imperatoria vel regia potestate*, tant il y traite gravement de la suprématie de la loi sur les rois. Son *Histoire générale des Indes jusqu'en* 1520, où les écrivains postérieurs ont puisé successivement, est précieuse, comme émanée d'un témoin oculaire, et riche en documents; mais l'impression n'en fut pas autorisée, parce qu'elle révélait trop ouvertement les procédés féroces des Espagnols.

Dans cette exposition des misères qu'il n'avait pu prévenir on trouve la réfutation de tout ce qui s'est dit avant ou après dans les deux mondes contre l'affranchissement des esclaves, et jusqu'aux plaintes élevées contre « les missionnaires, dont la doctrine préjudicie à l'intérêt des maîtres, attendu que les esclaves n'obéissent qu'autant qu'ils sont dans l'ignorance, et qu'ils ne sont pas instruits de la morale chrétienne, qui les fait raisonner sur leurs devoirs (1). »

On pense bien que la réfutation de ces arguments n'était pas difficile à un ministre de la religion chrétienne; mais on se sent vraiment frissonner aux barbaries qu'il raconte. *Ces choses et beaucoup d'autres qui font frémir, je les ai vues de mes propres yeux ; et j'ose à peine les rapporter, désirant ne pas les croire moi-même, et me figurer que c'était un songe.*

Venu en Espagne pour implorer la liberté des Indiens, il obtint de Ferdinand à l'agonie un consentement que le roi au-

(1) Voyez *Œuvres de Barthélemy de Las Casas, évêque de Chiapa, défenseur de la liberté des naturels de l'Amérique ;* Paris, 1822.

rait refusé dans une autre circonstance. Mais ce prince eut pour successeur Charles d'Autriche, avide de puissance et qui ne l'était pas moins d'argent, pour étendre encore plus son autorité. Le grand cardinal Ximenès, ministre et régent du royaume, écouta le religieux, et prit un parti bien éloigné de la lente politique de Ferdinand. En effet, il envoya trois moines érémitains pour examiner et décider sur les lieux. Des réclamations sans fin leur furent adressées par les propriétaires, et ils n'en affranchirent pas moins les naturels donnés à des courtisans ou à d'autres qui n'étaient pas établis à demeure en Amérique; mais, en somme, s'ils jugèrent que l'on ne pouvait rendre absolument la liberté aux Indiens quand on voulait tirer parti des terres, ils cherchèrent du moins à les faire traiter avec justice et humanité.

Non-seulement Las Cases n'en fut pas satisfait, mais il revint proclamer l'entière liberté des Indiens. Ximenès était mort, et d'autres sentiments dirigeaient Charles-Quint. Cependant le soulèvement des *comuneros*, occasionné par sa prétention d'enlever leurs droits aux villes et bourgs, dut servir la cause de Las Cases, en faisant voir à quels désastres conduit l'injustice des gouvernements.

Après avoir exposé à Charles-Quint lui-même les griefs et les raisons, il terminait en ces mots : « En informant de cela « Votre Majesté je suis certain de lui rendre le service le plus « signalé qu'un bon sujet puisse rendre à son roi. Je ne vise « point à ses grâces ni à ses faveurs, puisque je n'agis pas « dans son intérêt, sauf l'obéissance que je dois comme sujet, « mais par la conviction de devoir à Dieu ce grand sacrifice. « Et pour confirmer cela qu'elle me permette de lui exposer « ce que je dis; et je déclare de nouveau que de ce moment « je renonce à toute grâce ou faveur temporelle quelconque; « et si jamais, soit directement, soit indirectement, je réclame « la moindre récompense, je consens volontiers à être taxé de « mensonge et de félonie envers mon roi. »

Une doctrine opposée à celle de Las Cases fut soutenue par le docteur Ginès de Sepulvéda, chroniqueur de Charles-Quint, très-versé dans l'art du rhéteur et armé d'une érudition très-subtile. On peut voir en lui un exemple de l'acharnement avec lequel on est amené parfois à soutenir une maxime immorale, qui peut-être n'avait été formulée d'abord que comme un simple exercice de logique. Sa thèse tendait à prouver que la

guerre faite aux Indiens par les Espagnols était juste, et que les premiers étaient obligés de se soumettre aux autres, parce que le pouvoir appartient toujours à qui sait le plus. Le conseil royal des Indes défendit la publication de ce traité, dont il prévoyait les conséquences scandaleuses. Mais le roi se trouvait à la cour de Vienne, où l'on ignorait entièrement les idées et les besoins d'un peuple tout différent. Sepulvéda s'y donna tant de mouvement qu'il aurait obtenu l'impression de son manuscrit si l'évêque Las Cases, survenant à son tour, ne l'eût traversé dans tous ses projets. Alors Sepulvéda envoya l'ouvrage à Rome, et, profitant de la liberté dont y jouissait la presse, il le fit publier : peu content même de le répandre dans le royaume malgré la prohibition, il en composa un résumé, afin que les pauvres et le vulgaire pussent profiter de cette précieuse philosophie.

Las Cases écrivit une apologie; et, en 1550, l'empereur ordonna une discussion publique sur ce sujet à Valladolid. Sepulvéda soutint, dans une très-longue argumentation, devant des théologiens et des jurisconsultes, que l'on pouvait, que l'on devait même faire la guerre aux Indiens, bien qu'ils ne fussent coupables d'autre chose que de ne pas être chrétiens.

Ses arguments sont empreints de toute la subtilité imaginable, et il pallie l'inhumanité de son sophisme en paraissant n'avoir en vue que de défendre la mémoire des rois d'Espagne qui ordonnèrent cette expédition; car il est de la nature de l'injustice, après nous avoir égarés dans les actions, d'obscurcir l'intelligence et de corrompre les idées, pour arriver à les défendre. L'infatigable Las Cases résuma les théories de son adversaire, et les combattit par d'autres, mettant en œuvre raisons, autorités, syllogismes, selon qu'il était nécessaire dans ces sortes de débats. Il est curieux d'y voir apparaître tous les arguments à l'aide desquels cette cause a été soutenue et combattue jusqu'à nos jours. Las Cases s'élève même aux considérations de souveraineté, en démontrant que celle qui est fondée uniquement sur la supériorité des forces matérielles n'est rien autre chose que tyrannie.

En somme, les légistes s'attachaient exclusivement au droit qui résultait du fait, c'est-à-dire aux intérêts matériels et politiques. Las Cases, en théologien, en considérait un autre antérieur et supérieur aux faits. Cependant, tout en réfutant ses adversaires, jamais il ne sort des limites de la charité, et ne laisse échapper une expression de haine. « Je proteste devant Dieu et

« ses anges, et les saints du royaume éternel, devant tous les « hommes qui vivent en ce temps et vivront ensuite, qu'aucun « intérêt personnel ne me dicte ces considérations : elles tendent « uniquement au salut de l'âme du roi, au salut de celles des « Espagnols et des Indiens. J'ai reconnu, en effet, que, dans ces « quarante-cinq ans, le mauvais gouvernement, les tyrannies « et les cruautés que l'autorité a exercées en Amérique au nom « du roi d'Espagne y ont fait périr plus de quinze millions « d'Indiens sans religion. »

Il exagère certainement; et pourtant il pouvait l'affirmer en présence de ceux qui avaient le plus d'intérêt à démentir ces paroles.

Charles-Quint rendit des lois pour les colonies (*Leyes nuevas*, 1542) qui n'accordent pas la liberté aux naturels, mais qui leur promettent quelques améliorations, et substituent au caprice des particuliers l'autorité protectrice de la couronne. Les répartitions qui excédaient une certaine mesure furent réduites; à la mort d'un planteur, ses domaines devaient revenir à la couronne. Il n'en devait pas être donné aux employés ni aux ecclésiastiques; les Indiens devaient être exempts de service personnel, et ne payer que le tribut convenu. On devait élever des villages, où ils vivraient sous des caciques choisis par eux. Deux vice-rois dirigeraient l'administration civile et militaire au Mexique et au Pérou. Il y aurait une audience pour les jugements à Mexico et à Lima, où seraient établis aussi un archevêché et une université. Philippe II y ajouta ensuite l'inquisition.

La cour d'Espagne était plutôt prodigue qu'économe de décrets; mais l'énergie et la volonté auraient été nécessaires pour les rendre efficaces. Les conquérants étaient un ramas d'hommes de toutes nations, ne sachant ce que c'était qu'obéir; et de même qu'ils se croyaient permis de saccager Rome, Florence, Sienne, au nom du roi qui les avait lancés comme un fléau sur la pauvre Italie et ne pouvait plus les retenir, de même, après avoir conquis l'Amérique, ils entendaient la traiter à leur gré, sachant bien que l'Espagne avait besoin d'eux pour y conserver son empire.

En qualité d'évêque de Chiapa, Las Cases imposa à ses prêtres l'obligation de refuser l'absolution à quiconque ne voudrait pas accepter la rançon offerte par les esclaves; ce qui fut confirmé par un concile assemblé à Mexico. Jamais il ne renonça à l'espoir de conquérir l'Amérique par la seule prédication, de

découvrir les fleuves à sable d'or pour rassasier l'avidité des conquérants, et de forcer la terre à rapporter. Et, en effet, il soumit de cette manière, dans le pays de Guatimala, une contrée de quarante-huit lieues de longueur sur vingt-sept de large.

Faudra-t-il que la sainte mémoire de cet homme de bien reste entachée du reproche d'avoir suggéré une grande injustice? On croit généralement que, pour soulager les fatigues de ses Indiens, Las Cases donna l'idée du trafic des nègres, où, comme on disait, de la traite des nègres d'Afrique, plaie atroce d'où le sang coule encore, qui eut tant d'influence et qui doit en exercer tant sur le caractère et la fortune des pays qui se disent civilisés. Les nègres.

Nous avons déjà eu occasion de démontrer que l'esclavage n'était pas, à cette époque, extirpé en Europe; dans les idées du temps, l'idolâtre et le musulman, esclaves du démon, pouvaient à bon droit être tenus en servitude. Le commerce des nègres, que l'Éthiopie, l'Abyssinie, le soudan tiraient des peuples situés entre l'Atlas et la Nigritie, remonte à une très-haute antiquité. Les Carthaginois les employaient comme rameurs sur leurs galères, et Hasdrubal en acheta cinq mille en un seul jour. Les Garamantes, qui habitaient le Fezzan, allaient, montés sur des quadriges, à la chasse de ces malheureux *Troglodytes*, dans les mêmes pays où leurs descendants Touariks et Tibbos vont les chercher pour les musulmans d'Égypte et de Constantinople.

L'établissement du christianisme et l'interruption du commerce suspendirent probablement cet horrible trafic; mais il reprit avec l'islamisme, et les Arabes des pays barbaresques s'y livraient dans toute l'Europe. L'un des motifs les plus puissants qui portaient à visiter les côtes d'Afrique, c'était l'espoir d'en tirer des esclaves nègres, qui avaient beaucoup de valeur sur nos marchés. Les philosophes les disaient d'une race inférieure à la nôtre; les théologiens lisaient dans la Bible que la descendance de Cham avait été destinée à servir éternellement; les hommes d'État déclaraient que ces esclaves n'étaient que des gens réservés au supplice, dont les chefs préféraient tirer parti en les vendant; et Ferdinand le Catholique, quoique entouré de personnages pieux et éclairés, envoyait enlever sur la côte d'Afrique des Maures paisibles pour en faire trafic (1).

(1) Zuniga dit en propres termes que Séville était remplie d'esclaves avant Christophe Colomb. *Avia años que desde los puertos de Andaluzia se*

A peine l'Amérique était-elle découverte qu'on y transporta des nègres pour travailler à la terre. Il y en avait un grand nombre à Haïti avant que Las Cases proposât de permettre aux colons de les y introduire pour soulager les naturels. En effet, quoiqu'on le nie absolument (1), il est certain que si le pieux évêque de Chiapa conseilla la traite, ce fut seulement en disant que le travail des nègres serait moins meurtrier en Amérique que celui des naturels. Or, rien n'était plus vrai ; car la race indigène a péri en beaucoup d'endroits, tandis que les nègres s'y sont améliorés. On s'exagérait, en outre, les maux qu'ils devaient souffrir sous le climat brûlant de l'Éthiopie, sans se rappeler que c'était leur patrie ; et l'on assurait qu'ils jouissaient à Hispaniola de la santé la plus robuste, tellement, dit Herrera, que, « s'ils ne sont pas pendus, ils ne meurent jamais, et y « prospèrent comme les orangers. » Mais malheureusement, comme si le nom de Las Cases eût justifié cette iniquité, le commerce de chair humaine ne fit que grandir et devint extrêmement lucratif. Si le cardinal Ximenès l'avait prohibé pendant sa régence, Jean de Selvaggio, chancelier du roi, homme estimé pour son intégrité, n'y trouva rien d'illicite, et estima qu'un nègre valait quatre Indiens pour le travail. Charles-Quint, pour faire de l'argent, assura à ses Flamands le privilége de fournir de cette denrée les colonies espagnoles ; et ils sous-affermèrent peu après aux Génois le droit d'y introduire vingt-quatre mille nègres de Guinée. Dans la nuit du 26 décembre 1522, vingt nègres s'élancèrent furieux de l'atelier de don Diègue Colomb, et, s'unissant à d'autres, massacrèrent les Espagnols ; attaqués à leur tour, ils résistèrent, jusqu'au moment où ils succombèrent sous le nombre. Ce fut la première hécatombe ; mais il devait s'écouler trois cents ans avant que se consommât la vengeance de la grande iniquité aux lieux mêmes où elle avait commencé.

Ici encore l'Église fait opposition ; le 7 octobre 1462, Pie II avait rendu un bref contre les Portugais, qui réduisaient en esclavage les néophytes de Guinée ; et Paul III, qui avait déclaré

frequentava navigacion á las costas de Africa y Guinea de donde se traian esclavos, de que ya abundava esta ciudad... Eran en Sevilla los negros tratados con gran benignidad desde el tienpo del rey don Henrique Tercero. ANALES DE SEVILLA, pages 373, 374.

(1) Entre autres l'évêque Grégoire, dans l'éloge de Las Cases, inséré dans les *Mém. de l'Institut, Acad. des sciences morales et politiques*, t. IV.

que c'était une invention du démon d'affirmer que les Indiens pouvaient être réduits en servitude, écrivait, le 29 mai 1537, à l'archevêque de Tolède pour réprouver la traite.

« La Sagesse incarnée, dit-il, qui ne peut ni être trompée ni nous tromper, ordonna à ses apôtres, en les envoyant prêcher l'Évangile, d'instruire tous les peuples et toutes les races : *Allez, instruisez toutes les nations*. Jésus-Christ ne veut pas de distinction entre peuple et peuple ; mais il veut que la lumière soit portée à tous, parce que tous sont capables de la recevoir. Mais l'ancien adversaire du genre humain, toujours contraire aux bonnes œuvres et à tout ce qui peut conduire les hommes au salut, afin d'empêcher que l'Évangile ne soit prêché à tous, a inventé un moyen ignoré jusqu'à nos jours. En effet, des hommes pleins d'une honteuse cupidité, et constamment occupés à la satisfaire, ont servi d'instrument à la malice de Satan, pour empêcher, si cela était possible, que l'Église reçût dans son sein les gens de l'Orient et de l'Occident, que nous avons connus depuis peu de temps. Tous les Indiens, selon ces artisans de mensonge, ne doivent être regardés et traités que comme un bétail sans raison, et réduits en esclavage, soit parce qu'ils vivent sans foi, soit parce qu'ils sont incapables de la recevoir. Sous ce prétexte, que l'expérience nous démontre être une pure calomnie, et une calomnie insensée, ils traitent ces pauvres Indiens plus durement que des bêtes de somme ; ils les enchaînent, les bâtonnent, les outragent de toutes manières, et trouvent un plaisir cruel à les faire souffrir.

« Or, comme nous ne pouvons oublier que nous sommes le vicaire de Jésus-Christ, et que nous devons le représenter sur la terre dans le poste où sa divine miséricorde nous a placé sans aucun mérite de notre part, nous ne négligerons rien pour faire entrer dans le bercail du bon Pasteur toutes les brebis de son troupeau. Et comme elles sont confiées à nos soins, il nous appartient d'en prendre la défense. Les Indiens ne sont pas moins dignes de notre attention que tous les autres habitants de la terre. En effet, ce sont des hommes comme nous ; et non-seulement ils peuvent, après une instruction suffisante, recevoir le don de la foi, mais nous savons qu'ils se conduisent avec une louable constance dans tout ce qui appartient à la piété chrétienne.

« Afin donc de leur rendre la justice qui lui leur est due et d'écarter tout ce qui pourrait être un obstacle à leur conver-

sion, nous déclarons que les Indiens, comme tous les autres peuples, même ceux qui ne sont pas encore baptisés, doivent jouir de leur liberté naturelle et de la propriété de leurs biens; que personne n'a le droit de les troubler ni de les inquiéter dans ce qu'ils tiennent de la main libérale de Dieu, Seigneur et Père de tous les hommes. Tout ce qui serait fait dans un sens contraire serait injuste et condamné par la loi divine et naturelle. En conséquence, nous invitons tous les fidèles qui sont en relation avec les Indiens et autres populations de les attirer et de les appeler à la foi catholique. Ce que les uns peuvent faire par le ministère de la prédication, d'autres le peuvent par des instructions familières, et tous par l'exemple. C'est ce que nous décidons expressément, et déclarons par les présentes lettres apostoliques, etc. » Ce langage de Pie II a été répété par tous ses successeurs jusqu'à Grégoire XVI, qui a prohibé absolument la traite (1).

De son côté, la Sorbonne, interrogée sur la question de savoir si les nègres pouvaient être arrachés d'Afrique par force; si les colons pouvaient les acheter sans en rechercher la provenance, et à quelle réparation étaient tenus les vendeurs et les acheteurs, répondit comme on pouvait l'attendre de cette docte compagnie.

Mais l'intérêt conseillait tout autrement les rois et les particuliers, qui ne virent là qu'un moyen de lucre inattendu, et ne se proposèrent d'autre règle que de ne pas maltraiter les nègres au point de compromettre le capital employé à les acheter. Les Espagnols recouvrèrent, en 1532, le monopole de la traite, concédé aux Flamands; en 1580, Philippe II le donna aux Génois; il passa ensuite à une compagnie, qui fit d'énormes bénéfices; Philippe V l'accorda pour douze ans aux Français; l'Angleterre, à l'époque de la paix l'Utrecht, le demanda pour trente ans. On voit par là que l'Europe entière avait reconnu ce trafic; Élisabeth l'autorisa pour les Anglais, à la condition absurde de ne pas employer des moyens violents pour se procurer des nègres; Louis XIII le permit pour les colonies fran-

(1) Le 22 avril 1639, Urbain VIII défend de priver les nègres de leur liberté et de les enlever à leur patrie, à leurs femmes, à leurs enfants. Le 20 septembre 1741, Benoît XIV répétait les mêmes prohibitions aux évêques du Brésil. Pie VII seconda le zèle de ses contemporains pour l'abolition de la traite; Grégoire XVI la défendit le 3 septembre 1839.

çaises de l'Inde, et cet exemple fut suivi par les puissances d'un ordre inférieur.

Dans les premiers temps, la traite put se faire sans grave dommage pour l'Afrique, attendu qu'on n'y achetait que les esclaves exposés en vente sur les côtes. Mais l'habitude et le besoin s'en étant accrus aux colonies, l'avidité enseigna à en aller chercher dans l'intérieur, et à en faire une spéculation. Quand les chefs africains virent que cette marchandise était recherchée, ils ne vendirent plus seulement les criminels et les prisonniers; mais ils se mirent à la poursuite des innocents : ainsi le premier fruit des assassinats européens fut de pervertir les Africains, et l'on ne rougit pas ensuite de chercher une excuse dans la perversité qu'on avait fait naître!

Enlevés à leurs huttes paisibles, où ils avaient peut-être abrité hospitalièrement l'Européen qui venait pour les trahir (1), ils étaient conduits, par longues files, du désert sur les côtes, chargés des provisions qu'on leur distribuait d'une main avare, et attachés chacun par le cou à une perche qui s'appuyait sur l'épaule du précédent, et les empêchait de s'écarter. Le prix d'achat devait être très-faible, car beaucoup s'enfuyaient, beaucoup succombaient en route, et un plus grand nombre encore dans la traversée. Entassés dans la cale des bâtiments construits exprès pour ce trafic, ils attendaient jusqu'à cinq et six mois que le chargement fût complet. Lorsqu'on mettait à la voile, les maladies fomentées par la mauvaise nourriture, par le manque d'air les assaillaient sous la ligne, et il fallait les jeter aux flots par centaines. Survenait-il des calmes qui, en prolongeant le voyage, faisaient craindre qu'on ne manquât de vivres; les tempêtes se déchaînaient-elles avec fureur, on s'allégeait de cette marchandise, sans songer que c'étaient aussi des hommes ayant une âme, une patrie, une famille. Souvent la petite vérole, que le nègre ne contracte que passé l'âge de quatorze ans, moissonnait la cargaison entière, et le négociant se désolait d'avoir manqué son opération!

Mais combien ceux qui arrivaient en Amérique devaient peu envier le sort de leurs compagnons expirés! Ils ne se reconnais-

(1) Les hôtes de Mungo Park chantaient : « Les vents mugissent, la pluie tombe à torrents; le pauvre blanc vient, et se jette sous notre arbre : il n'a pas de mère pour lui verser le lait, il n'a pas de femme pour lui préparer la farine. Pitié pour le pauvre blanc! »

saient plus eux-mêmes en débarquant; c'étaient des cadavres, ayant à peine un souffle de vie. Là ils étaient marqués, rasés, frottés d'huile : il est vrai qu'on les nourrissait mieux, afin qu'ils eussent meilleure mine sur le marché; mais une fois vendus, ils allaient sans savoir où, livrés aux caprices d'un maître qui était devenu l'arbitre de leur vie du moment qu'il les avait payés.

Les vieux esclaves enseignaient aux novices le travail auquel ils étaient condamnés. Chez les protestants, on les laissait sans aucune idée de religion. Les missionnaires catholiques s'efforçaient au contraire de les convertir, contre le désir des maîtres; car ceux-ci ne pouvaient alors refuser de les laisser reposer les jours de fête, ni méconnaître absolument en eux le caractère de chrétiens.

Demi-nus, pauvrement nourris de pain et de lard, entassés la nuit dans des tanières, après avoir travaillé tout le jour au fond des mines, dans les moulins, dans des ateliers malsains, sur le sol brûlant des plantations, abandonnés à l'ignorance et au concubinage, leur vie se consumait dans le plus rude labeur; et pourtant ils ne perdaient pas leur gaieté naturelle, et s'amusaient, dès qu'ils le pouvaient, à danser, à jouer aux dés, à faire de la musique et à improviser des chansons. Ils aimaient avec ardeur, et leurs unions étaient extrêmement fécondes; mais les services pénibles auxquels les femmes étaient astreintes causaient beaucoup d'enfantements prématurés, et plus d'une mère faisait périr son fruit pour le soustraire à un horrible avenir, ou même pour causer un déplaisir à son maître. Les enfants qui échappaient à ces divers dangers étaient remplis de tendresse pour leur mère, et il était très-habituel de leur entendre dire : *Bats-moi, mais ne dis pas de mal de ma mère*. Les nègres sont soutenus dans leur misère par l'idée qu'ils doivent retourner après leur mort au delà des *grandes eaux*, pour voir leur patrie et leurs parents, objets constants de leurs regrets sous des cieux étrangers. Aussi c'est pour eux une fête de mourir; et les frères de l'agonisant font foule autour de lui, enviant son sort, lui disant adieu, et le chargeant de saluer pour eux amis et parents (1).

(1) Un témoin oculaire s'exprime en ces termes : « Sept à huit patates et un peu d'eau étaient la nourriture que les esclaves de Saint-Domingue recevaient de leurs maîtres. Ils se levaient la nuit pour aller marronner quelques vivres,

Ils étaient surtout horriblement traités parmi les Anglais, qui disaient : « C'est une engeance hypocrite, et ils n'ont pas un désir véritable d'être chrétiens ; ils ne le feignent que dans l'espoir d'être mieux traités. Ils sont dangereux, parce que leur nombre est triple de celui des blancs. Ce sont des êtres méchants, attendu qu'il leur arrive même parfois de mettre le feu aux plantations. Il n'y avait pas, en conséquence, de dureté dont on n'usât à leur égard. Ce n'était pas assez de se retrancher contre eux au moyen de forts : on séparait soigneusement ceux d'une même nation ; et celui qui touchait seulement une arme était puni des peines plus les graves. On leur refusait ces adoucissements de la vie qu'ils trouvent du moins chez les Français ; et l'on s'attachait à leur inspirer, au lieu d'un sentiment bienveillant, l'orgueil qui dessèche l'âme, et n'est que trop facile à développer au sein de l'infortune. Aussi les vieux nègres ne s'affectionnaient-ils pas aux novices, comme cela arrivait dans les colonies françaises, où ils étaient le plus souvent les parrains du néophyte. L'un d'eux se rendait-il coupable, on lui mettait les pieds entre les cylindres du moulin à sucre, et on les lui faisait broyer peu à peu.

De 1789 à 1819, les Anglais ont transporté d'Afrique à Cuba trois cent mille esclaves, dont cinquante mille ont péri dans le trajet. Il y en avait à la Jamaïque quatre-vingt-dix mille au commencement du siècle, sur deux mille cinq cents blancs (1). On

et lorsqu'ils étaient découverts ils étaient fouettés. Que de fois j'ai vu, à l'heure du déjeuner, les nègres ne pas avoir une patate et rester sans manger ! Cela arrive sur presque toutes les habitations à sucre, lorsque les pièces de vivres ne donnent pas en abondance. Et alors les nègres souffrent pendant quelques mois.... On conçoit à peine que les gouverneurs qui étaient distingués par leur naissance et par la douceur de leur caractère aient souffert les crimes atroces que l'on commettait. On a vu un Caradeux aîné, un Latoison Laboule qui, de sang-froid, faisaient jeter des esclaves dans des fournaises, dans des chaudières bouillantes, ou qu'ils faisaient enterrer vifs et debout, ayant seulement la tête hors de terre, et les laissaient périr de cette manière... Sur l'habitation Vaudreuil et Duras, un certain personnage ne sortait jamais sans avoir dans sa poche des clous et un petit marteau avec lesquels il clouait les noirs par l'oreille à un poteau placé dans la cour. S'il y avait eu des inspecteurs de culture, tous ces crimes ne seraient pas arrivés, non plus que les châtiments de cinq cents coups de fouet distribués par deux commandeurs ensemble, et souvent renouvelés le lendemain jusqu'à ce que le nègre mourût dans un cachot où il pouvait à peine entrer. » MALENFANT, *des colonies francaises et particulièrement de Saint-Domingue.*

(1) 497,736 nègres furent portés à la Jamaïque de 1702 à 1775. En 1735,

calcule qu'il meurt annuellement cinq pour cent de la population nègre, qui se renouvellerait ainsi en vingt ans. En admettant que les deux Amériques en continssent trois millions, cela donnerait quinze millions de personnes enlevées à l'Afrique dans le cours d'un siècle, sans compter ceux qui périrent dans le trajet.

Les missionnaires ne cessèrent jamais de prêcher en faveur de ces infortunés et de se vouer, quand ils ne purent faire davantage, à soulager leurs souffrances. Parmi les amis des nègres, on cite le père jésuite Claver, Catalan. Il ne trouvait à Carthagène, où se faisait alors la traite des nègres, que trop d'occasions d'exercer sa charité, tâche qu'il s'était imposée par suite d'un vœu particulier; car en faisant profession il avait signé : « Pierre, esclave des nègres pour toujours. » Dès qu'un bâtiment arrivait, il accourait avec du biscuit, de l'eau-de-vie et autres fortifiants, et s'efforçait de leur ôter de la pensée qu'ils étaient destinés à calfater les bâtiments avec leur graisse, à teindre les voiles de leur sang ; il leur annonçait, au contraire, que l'esclavage pourrait être pour eux un acheminement à une liberté céleste. Il baptisait les enfants nés pendant la traversée; il secourait les malades, les nettoyait, les traitait, les nourrissait. Il amenait avec lui d'autres nègres, anciennement esclaves, qui lui servaient d'interprètes pour s'insinuer dans ces âmes ulcérées par l'injustice et le désespoir. Il les suivait dans leurs misérables gîtes; dressant l'autel au milieu de cette atmosphère fétide, il faisait écouter des paroles d'amour et de pardon à des gens qui n'entendaient habituellement que l'accent de la menace.

Mais les hommes s'habituèrent tellement à cette iniquité que les philosophes, les universités cessèrent leurs protestations impuissantes. Ceux même qui avaient horreur de la traite la

selon le journal de Saint-Dominique, tome III, p. 15, un nègre coûtait 1,100 livres, une négresse 1,000; de 1738 à 1744, les mâles 1,200, les femmes 1,100; en 1751, les nègres 1,500, les négresses 1,400; puis le prix monta jusqu'à 1600. De 1767 à 1774, 274 bâtiments négriers enlevèrent des côtes de Guinée 70,000 esclaves, c'est-à-dire plus de 11,000 par an.

Puis, en 1783, il en fut emmené	ou	vendu	9,370	au prix de	15,650,000 fr.
1784	—	—	25,026	—	43,602,000
1785	—	—	21,762	—	43,634,000
1786	—	—	27,648	—	54,420,000
1787	—	—	30,839	—	60,563,000
1788	—	—	29,506	—	61,936,000

considéraient comme un mal inévitable, et ne songeaient pas à
la rendre moins atroce. Les quakers furent les premiers qui la
frappèrent de réprobation : en cela ils étaient conséquents à leur
doctrine de bienveillance universelle. Fox, Woolman, Penn af- 1727.
franchirent leurs esclaves; puis tous leurs coreligionnaires s'o-
bligèrent à ne pas en avoir; à l'aide de la presse ils firent une 1751.
guerre active à la traite des nègres, et le cri de délivrance com-
mença alors à se faire entendre.

Ces accents retentirent dans le parlement anglais, où ils eurent pour écho la parole éloquente de Sidmouth, de Wellesley et d'autres orateurs; Grandville Sharp étudia trois ans les lois de son pays pour extraire de cet amas indigeste des arguments tendant à faire interdire légalement le commerce des hommes. Mais l'intérêt résistait à la philosophie, comme il avait résisté à la religion; et l'Angleterre achetait annuellement trente mille esclaves. Sur cette quantité, un tiers était envoyé aux Indes occidentales, et le reste revendu, avec un bénéfice de douze à quinze millions pour Bristol et Liverpool, et de six millions pour le trésor. Objection irréfutable.

En France, les encylopédistes et surtout Raynal mirent au service de cette cause une philosophie colère et emportée qui s'adressait au sentiment, sans s'attaquer aux obstacles que présentait l'exécution (1). Il est, en effet, dans la nature des grandes

(1) Voltaire prit une action de cinq mille livres dans un bâtiment négrier armé à Nantes par M. Michaud, à qui il écrivait : « Je me félicite avec vous de l'heureux succès du navire *le Congo*, arrivé si à propos sur la côte d'Afrique pour soustraire à la mort tant de malheureux nègres. Je sais que les noirs embarqués sur vos bâtiments sont traités avec autant de douceur que d'humanité, et, dans une telle circonstance, je me réjouis d'avoir fait une *bonne affaire* en même temps qu'une *bonne action*. » Un philosophe de son école, bien qu'il ne soit pas son admirateur, Mably écrivait dans un ouvrage de droit : « J'ai dit, dans les éditions précédentes de cet ouvrage, que nous négligeons un des plus grands avantages que nous offre la vente des nègres; que plusieurs États manquent d'hommes pour la culture des terres et le travail des manufactures; que, les plus peuplés même n'ayant point cette heureuse abondance d'habitants qui produit les talents et qui les encourage, les princes devraient permettre à leurs sujets d'acheter des esclaves en Afrique, et de s'en servir en Europe. Je me rétracte, et je conviens que ce moyen serait insuffisant pour peupler des pays où le nombre des hommes diminue de jour en jour... On a cru que je proposais de violer les lois de la nature en proposant d'établir l'usage des esclaves en Europe; mais ne les viole-t-on point, ces lois saintes, dans les États où quelques citoyens possèdent tout, et où les autres n'ont rien? *Le droit public de l'Europe*, t. II, p. 394. La rétractation vaut bien la proposition rétractée!

iniquités de se rendre nécessaires, comme le lierre à l'édifice qu'il a miné, et de rendre nuisibles jusqu'aux remèdes même qu'on veut apporter au mal. C'est ce qui devint évident lorsque, le 24 février 1792, la convention déclara libres les nègres des colonies françaises, en les exhortant à prendre les armes contre les Anglais. Cette proclamation improvisée fut un appel à l'assassinat. Les noirs de Saint-Dominique massacrèrent les colons, et il en résulta une guerre d'extermination qui coûta plus de sang que la traite elle-même (1). De là vient qu'en plusieurs endroits on trouva moins d'inconvénients à conserver l'esclavage ; et Bonaparte fut obligé de rassurer les planteurs en déclarant que l'esclavage ne serait pas aboli.

Les Anglais procédèrent avec plus de prudence, et par suite avec plus d'efficacité. L'historien Roscoe de Liverpool éleva la voix en 1781 contre ce commerce infâme. Thomas Clarkson et Wilberforce consacrèrent leur éloquence, leur fortune, leur vie au triomphe de cette cause. Clarkson en fit le but unique de son existence. Wilberforce fonda la *Société africaine*, destinée à former l'opinion publique dans ce sens. Il ne cessa de reproduire dans le parlement anglais le bill d'abolition, qui passa, en 1792, dans la chambre basse ; mais, conservatrice de sa nature, la chambre haute le rejeta. Fox, devenu ministre, déclara, le 6 juin 1800, qu'il soutiendrait la liberté des nègres ; elle fut votée, en effet, par cent quatorze voix contre quinze, et la chambre haute ne s'opposa pas à la mesure. Le premier jour de l'an 1808 fut donc fixé pour voir cesser tout trafic de noirs sur bâtiments anglais ; puis, le 14 mai 1811, quatorze années de déportation et les travaux forcés furent décrétés contre quiconque s'y livrerait ; enfin, le 31 mars 1824, George Canning assimila la traite à la piraterie.

Quant à la manière de traiter ceux qui se trouvaient déjà en Amérique, le parlement promulgua en 1823 un code d'après lequel les familles esclaves ne durent être ni vendues ni séparées. Le châtiment du fouet fut limité à vingt-cinq coups par jour, et les esclaves eurent le dimanche pour se reposer ; mesures qui attestent combien leur position était horrible. Les colonies de la couronne furent forcées d'accepter ces mesures ; mais la Jamaïque, les Bermudes et autres îles régies par les anciens statuts les rejetèrent, et ne voulurent ni renoncer au

(1) *Voy.* tome IV, ch. 3, et, pour plus de détails, le tome XVII.

châtiment du fouet même à l'égard des femmes, ni laisser aux nègres la faculté de se racheter.

A l'époque de la paix de 1814, il y eut beaucoup de négociations pour que les puissances s'entendissent, comme elles le faisaient sur d'autres points, à l'effet d'interdire la traite, entente qui aurait assuré à ce congrès une belle place dans l'histoire de l'humanité. Castlereagh en obtint la promesse de Louis XVIII; une indemnité de 7,500,000 fr. fut assurée au Portugal. Lorsqu'en 1817 les rois de l'Europe se trouvèrent réunis à Aix-la-Chapelle pour calculer jusqu'à quel degré les peuples pouvaient endurer le joug, Clarkson essaya d'engager les plus généreux d'entre ces princes à donner une pensée aux infortunés qui souffraient en Amérique et en Afrique. On discourut beaucoup sur ce sujet, et les peuples applaudissaient; mais des jalousies et des intérêts partiaux empêchèrent de rien conclure. Le mal sembla empirer avec les remèdes. Postérieurement à l'an 1797, les bâtiments britanniques portaient annuellement jusqu'à soixante-dix mille nègres, et ceux des Hollandais dix mille, indépendamment du commerce qu'en faisaient l'Espagne, le Portugal et la France. Il y avait en 1826, dans le port de Saint-Malo, de douze à quinze bâtiments négriers; d'autres étaient en construction à Marseille; quinze avaient fait voile de Nantes; et la croisière anglaise, postée pour empêcher ce trafic, arrêta cette même année *l'Orphée*, frégate anglaise sur laquelle on trouva quatre cents nègres enchaînés. Dans la séance de la Société de la morale chrétienne, tenue à Paris le 9 janvier de cette année, M. de Staël déroula l'horrible tableau des souffrances des nègres, et causa une vive impression en étalant aux regards un amas de chaînes fabriquées pour eux à Nantes, ainsi qu'une énorme barre de fer à peine dégrossie au marteau, dont on leur serre les pieds pendant la traversée, pour les obliger à rester immobiles au milieu du gaz méphitique produit par les nausées et la dyssenterie.

L'Angleterre ne s'est point ralentie un instant dans les moyens qu'elle a cru les plus efficaces pour l'abolition de la traite; mais la tendance constante de cette nation à usurper la domination sur les autres, à l'aide des combinaisons d'une politique inextricable, a laissé douter si dans cette noble tâche ce n'était pas là ce qu'elle avait réellement en vue plutôt que la philanthropie; si elle n'aspirait pas, moyennant le droit de visite, à molester les bâtiments des nations rivales; et si, en abolissant

la traite, elle ne voulait pas assurer l'accroissement de ses colonies dans l'Inde, alimentées par un genre d'esclaves autres que les nègres. Nous mentionnerons toutefois, avec un sentiment de gratitude sincère, qu'une société pour l'extinction de la traite et pour la civilisation de l'Afrique fut instituée à Londres en 1839 sur la proposition de Thomas Fowell. Trois bateaux à vapeur, expédiés à ses frais, durent remonter le fleuve Quorra, pour conclure avec les chefs de ces contrées des traités ayant pour but de prévenir l'infâme trafic et d'insinuer aux noirs des idées de culture et d'humanité.

Les moyens de ce genre seront sans doute les plus efficaces. Néanmoins, si nous lisons, dans les actes de cette société philanthropique, que 940,000 livres sterlings ont été employées à payer le rachat des esclaves, et 380,000 à entretenir des cours de justice instituées pour juger les négriers capturés, sans compter les dépenses du gouvernement anglais pour tant de vaisseaux en croisière, ni les vingt millions d'indemnité accordés aux propriétaires lorsque l'affranchissement des esclaves a été proclamé dans toutes les colonies de l'Angleterre, nous y lisons aussi que la traite a été faite en 1838 plus activement que jamais, surtout par les Portugais; tellement qu'on a pu compter jusqu'à cent cinquante mille noirs par an vendus en Amérique, et cinquante mille sur les marchés mahométans (1). C'est déjà un grand pas que le bey de Tunis ait proclamé libre, en décembre 1842, tout enfant d'esclaves à naître sur le sol de la régence. La même mesure a été prise depuis par l'empereur du Maroc.

Il existe dans les colonies une aversion enracinée contre les nègres, et la distinction entre les blancs et les hommes de cou-

(1) Nous empruntons ces renseignements à l'ouvrage de Buxton sur l'esclavage. Selon lui, pour cent nègres arrivés sains et capables d'un bon service à l'acheteur, il faut en perdre 145, tant par la maladie dans le trajet que pendant la chasse qu'on leur fait; l'Afrique perdrait ainsi annuellement 490,000 individus. *La Christine*, brigantin espagnol arrêté en 1831, portait 348 esclaves, dont 132 avaient péri pendant le trajet par la petite vérole; *le Mida*, brick espagnol, en 1830, était chargé de 562 esclaves, qui se réduisirent à 369; *la Jeune Estelle*, poursuivie par un vaisseau anglais, jeta à la mer douze esclaves renfermés dans des tonneaux. Ce honteux trafic offre, dit-on, un gain de 30 pour 100. Les esclaves délivrés par les croiseurs, de 1828 à 1837, ont été au nombre de 56,000, c'est-à-dire 5,600 par an.

Dans les dix années suivantes (1837-1847) on prétend que 635,000 nègres ont été transportés à Cuba et au Brésil; sur ce nombre, 50,000 seulement

leur y est aussi profonde que celle des castes dans l'Inde. Il y a des offices serviles réservés aux nègres, et le valet de chambre blanc en a sous ses ordres quelques-uns, auxquels il commande ce qui est parmi nous de son ressort. Les lois leur interdisent le carrosse et certains habits, quelque riches qu'ils soient. L'usage les isole des autres habitants dans les cafés, les théâtres, sur les bancs des églises; on les traite, en un mot, comme des êtres d'une tout autre espèce, et l'on allègue en preuve ou en excuse la malignité de leur nature. Ils saisissent, en effet, tous les prétextes pour se faire malades, satisfaits d'avaler des remèdes dégoûtants, pour pouvoir s'abandonner à l'inertie. Ils épient avidement l'occasion d'exercer des vengeances longuement méditées et d'une atrocité raffinée, et se livrent, lorsqu'ils le peuvent, à l'intempérance. Mais l'Européen a-t-il bien le droit de leur reprocher des vices dont il est la cause?

Personne n'est donc saisi d'horreur en voyant des nègres sur les marchés, et ne se fait scrupule d'en vendre lui-même! Il y a des chrétiens, il y a des républicains qui, à l'exemple du vieux Caton, achètent des négrillons ignorants, pour les instruire et les revendre plus cher. D'autres les donnent à loyer comme cordonniers, tailleurs, cochers; il y en a aussi qui laissent à leurs nègres la liberté d'aller gagner leur journée où il leur convient, pourvu qu'ils rapportent le soir une ou deux piastres, selon les conventions arrêtées.

La pire condition est celle des noirs qui cultivent les champs, sous l'inexorable surveillance d'un commandant qui dédaignerait de s'exprimer autrement qu'à coups de fouet. On leur jette, le soir, un morceau de pain et du lard rance; puis on les renferme pêle-mêle dans une hutte, où ils dorment sur des planches. A la moindre faute, ils sont liés par le pied ou par la ceinture avec d'énormes chaînes, ou suspendus par les bras à

furent repris aux négriers. Les nègres qui se trouvent aujourd'hui en Amérique et aux Antilles, tant esclaves que libres, sont répartis ainsi :

Aux États-Unis	3,000,000
Au Brésil	3,700,000
A Saint-Domingue	800,000
Dans les colonies anglaises	800,000
.... espagnoles	700,000
.... françaises	250,000
.... hollandaises, danoises, suédoises	100,000
Au Mexique et dans les républiques de l'Amérique du Sud	500,000
	9,850,000

des arbres, où on les laisse vingt-quatre heures après les avoir fustigés : souvent ce sont des femmes que l'on traite ainsi, des femmes qui sont quelquefois sur le point d'être mères, et peut-être même du fait de celui qui les torture brutalement.

Leurs unions sont un concubinage; ils cèdent leurs femmes à prix débattu, et les enfants sont élevés par le maître sans plus de soins qu'il n'en donne à l'éducation des veaux et des poulains.

Dans quelques endroits le gouvernement a des prisons, ou plutôt des antres, où sont envoyés, pour y être châtiés, les nègres coupables ou opiniâtres, et tous les matins ils reçoivent de la main des geôliers un certain nombre de coups; ce que l'on appellera probablement de la police correctionnelle. On peut juger combien une race d'une fermeté indomptable, d'un courage impassible comme celle des nègres doit amasser de haine furieuse sous l'influence de pareils traitements. Aussi, plus le maître est impitoyable, plus ils lui refusent l'unique fruit qu'il espère obtenir d'eux, leur travail; ils s'obstinent dans leur fainéantise, et n'attendent que l'instant et le lieu favorable pour se venger, ce qu'ils font souvent en se tuant eux-mêmes, pour faire tort à leur tyran des trois mille francs qu'il les a payés.

Les lois apportent quelques remèdes à l'excès de leurs maux; mais les nègres l'ignorent, et le maître se garde bien de les en instruire. L'oppression même dans laquelle ils sont tenus depuis leur naissance leur persuade qu'ils sont d'une nature inférieure, qu'ils sont nés pour souffrir et pour obéir, sans que la terreur morale dans laquelle ils ont grandi leur permette de concevoir seulement l'idée de droits. S'ils se révoltent, c'est uniquement sous l'influence d'un tourment actuel. Ils se sauvent alors dans les bois, font aux blancs une guerre à mort, tuent, incendient, empoisonnent, et il faut pour les vaincre les poursuivre comme des bêtes féroces, en lançant sur leurs traces des chiens dressés à les chercher et à les mettre en pièces lorsqu'ils les ont atteints.

Rien de plus difficile, sous un tel régime, que le développement de volontés assez énergiques pour arriver à connaître et à suivre la longue carrière qui mène à la liberté, pour concevoir et pratiquer l'économie qui permet de tirer d'un porc ou d'un panier d'œufs une somme suffisante au payement d'une rançon. Il y en a cependant qui, à l'aide de minces épargnes et de travaux extraordinaires, amassent un petit pécule, et la

loi oblige alors le propriétaire à accepter le rachat; les femmes se le procurent souvent par la corruption. La somme payée, les noirs reçoivent une charte d'affranchissement, qu'ils portent constamment sur eux, pour la représenter au besoin. La plupart n'usent pas de cette faculté, et, continuant à servir leurs maîtres, se contentent de laisser en mourant à leurs enfants ce qu'ils ont amassé.

Du reste, la publicité donnée récemment aux discussions sur cette matière dans les chambres anglaises et françaises a démontré que le problème était beaucoup plus compliqué qu'on ne le croirait à première vue; qu'il ne suffit pas pour effacer les grandes iniquités de les déclarer abolies; que le sentiment et la philanthropie peuvent bien donner l'impulsion, mais qu'ils ne sauraient suggérer les moyens les plus efficaces et les plus salutaires.

CHAPITRE VII.

LE MEXIQUE (1).

Le pays découvert par Grijalva offrait aux regards une foule de merveilles, et l'on en racontait bien plus encore; ce qui inspira à Vélasquez, gouverneur de Cuba, le désir de connaître

(1) Sur le Mexique on peut consulter :

Les lettres de Cortès en 1519, 1520, 1522, 1524, insérées dans le *Novus Orbis* de GRINÆUS (Bâle, 1555), moins la première, encore inédite.

RAMUS, *Delle navigazioni e viaggi* (Venise, 1606).

GOMARAT, *Hispan. victrix, Historia de las Indias* (Medina del Campo, 1553).

G. DE AGOSTA, *Historia natural y moral de las Indias* (Barcelone, 1591).

JUAN DE TORQUEMADA, *Monarquia indiana, con el origen y guerras de las Indias occidentales, de sus poblaçonès, descubrimiento, conquista, conversion, y autras cosas maravillosas*, etc. (Séville, 1614.)

C'est encore l'ouvrage le plus complet sur les antiquités du Mexique, bien que dépourvu de critique et de goût.

ANT. DE SOLIS, *Hist. de la conquista del Mexico, poblacion y progresos de la America septentrional.*

ROBERTSON'S *History of America* (Londres, 1787).

CLAVIGERO, *Storia antica del Messico*, jusqu'à la prise de la citadelle (Cesena, 1780). Excellent ouvrage.

ALEX. DE HUMBOLDT, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Es-*

avec certitude ce qu'il y avait de vrai dans ces récits. Mais, dénué de courage et de talents, il résolut de confier l'entreprise à un homme dont la vaillance et les talents ne fussent point à craindre et qui, se contentant d'une récompense, laisserait à un autre la gloire et les bénéfices.

Fern. Cortès. 1485. Fernand Cortès, né à Médelin dans l'Estramadure, d'une famille comme il y en a beaucoup en Espagne, noble comme le soleil, pauvre comme la lune, fut élevé avec soin pour le barreau,
1504. qu'il abandonna promptement pour la carrière des armes. Séduit par les récits qui couraient sur le Nouveau Monde, il passa, à l'âge de dix-neuf ans, à Hispaniola; et de là il fit avec Vélas-
1511. quez l'expédition de Cuba, où il donna des preuves d'une grande valeur personnelle, jointe à cette persévérance et à cette franchise qui gagnent les cœurs.

Il resta cependant confondu dans la foule des aventuriers accourus par mode en Amérique, jusqu'au moment où le gouvernement, informé que Grijalva avait reconnu la Nouvelle-Espagne, chercha, d'après son système d'ingratitude habituel, un homme nouveau à qui confier le soin de conquérir ce
1518. royaume. Cortès, sur qui le choix tomba, avait alors trente-trois ans; il dut à son intrépidité et à sa persévérance la gloire d'accomplir les plus grands faits avec les plus faibles moyens. Il mit à la voile avec dix bâtiments, non pontés pour la plupart, six à sept cents hommes, dix-huit chevaux achetés à un prix énorme, treize mousquets et quatorze petits canons, pour aller conqué-

pagne. — Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent. — Et bien d'autres voyages.

Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque in the Kingdom of Guatemala in Spanish America (Londres, 1822).

Antiquities of Mexico, comprising fac-similes of ancient Mexican paintings and hieroglyphics, preserved in the... library of Paris, Berlin, Dresden; in the imp. library of Vienna; in the Vatican library, in the Borgian museum at Rome; in the library of the Institutes at Bologna; and in the Spain : by M. DUPAIX; *with their respective scales of measurement and accompanying descriptions, the whole illustrated by many valuable manuscripts, by* AUGUSTINE AGLIO; Londres, 1830.

Cet ouvrage a été publié aux frais de lord Kingbourough, en 7 vol. L'exemplaire que possède l'Institut de France est évalué à 18,000 francs.

ALEX. LENOIR, *Antiquités mexicaines* : Relation de trois expéditions du capitaine Dupaix, ordonnées en 1805-6-7, pour la recherche des antiquités du pays... suivie d'un parallèle de ces monuments avec ceux de l'Égypte, de l'Indostan et du reste de l'ancien monde; Paris, 1836.

W. PRESCOTT, *History of the conquest of Mexico*; New-York, 1843.

rir un empire plus vaste que celui d'Alexandre. Précédé par une croix sur laquelle était écrit *Tu vaincras par ce signe*, il avait la ferme conviction de convertir les idolâtres et de saccager leur pays. Il ne faisait que de partir quand l'enthousiasme qu'il avait montré causa de l'ombrage, et l'on chercha à l'arrêter ou à le faire changer de direction; mais il avait gagné la confiance des siens, et il put, en dépit des intrigues, continuer sa route, avec la nécessité toutefois de réussir ou de se voir condamné comme coupable de félonie.

Le vaste bassin qui environne les deux lacs de Tezcuco et de Chalco, appelé *Anahuac* (pays entre les mers), est une vallée qui s'élève à 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire plus haut que certains sommets des Alpes et que la plupart des lieux habités. Il forme le centre de l'empire du Mexique, qui s'étend entre le 15e degré 55 minutes et le 42e parallèle. Il était habité par des peuples de langue et de nature diverses, dont l'origine est mal éclaircie, mais qui sont certainement très-anciens. Les traditions recueillies par les premiers annalistes, et consignées dans les tableaux historiques des Aztèques, racontent qu'en l'an 544 de J.-C. on vit paraître les Toltèques, qui cherchaient des terres et des climats meilleurs, et qu'ils y demeurèrent sous huit rois jusqu'en 1052. Les Toltèques étaient un peuple policé, cultivant les arts, régi par de bonnes institutions, et qui apporta dans le pays le maïs, le coton et d'autres plantes utiles. Ils savaient fondre les métaux et travailler les pierres précieuses. Versés dans l'astronomie, ils introduisirent un calendrier nouveau, et érigèrent en l'honneur du dieu Quetzalcoatl les pyramides parfaitement orientées de Cholula, de Papantla et de Téotihuacan; ils construisirent aussi, pour en faire leur capitale, la ville de Tula, où l'astronome Uémazin composa, en 708, une espèce d'encyclopédie, qui comprenait l'histoire, la mythologie, le calendrier et lois de la nation.

La raison et les monuments attestent que le Mexique était civilisé bien antérieurement à cette époque, et probablement les Toltèques ne firent que recueillir les fruits de cette civilisation ou les féconder. La tradition rapporte encore qu'au milieu de leur prospérité une sécheresse terrible détruisit le pays et les hommes. La peste fit le reste, et le peu d'habitants qui survécurent se mêlèrent avec leurs voisins du Yucatan et du Guatimala, où ils introduisirent leur culte.

Un siècle après, arrivèrent dans ce pays dévasté, par la même route du nord, les Tchitchémèques, nation plus grossière, habitant dans des cavernes, vivant de chasse, répartie pourtant en nobles et en plébéiens, gouvernée par un roi, et adorant le soleil. Après s'être établis dans le pays, ils prirent des habitudes plus policées, et s'appliquèrent à l'agriculture ainsi qu'au tissage. Sept autres tribus les suivirent, attirées par la beauté de la contrée ; puis enfin les Tlascalais et les Acolouès, qui, plus civilisés que les autres, s'étant unis par des mariages et ayant acquis la supériorité, fondèrent différentes dynasties, soumirent les autres peuples pour s'installer dans l'Anahuac, et y bâtirent de belles cités (1).

D'où venaient-ils? on l'ignore. Il est à remarquer toutefois que ces invasions successives eurent lieu au temps où la chute de la dynastie des Tsin en Chine avait bouleversé toute l'Asie orientale ; que tous ces nouveaux venus entrèrent dans le pays par le même côté, qu'ils avaient le même idiome et le même culte, construisaient des pyramides à plusieurs étages et parfaitement orientées, concordances qu'il est impossible d'attribuer au hasard. Ils disaient venir de l'*Aztlan*, qui peut signifier pays des cerfs ou pays des eaux ; or ce nom convient à la Sibérie orientale. Il est certain que les plus anciens documents de la Chine et du Japon n'offrent pas la moindre trace d'une pareille migration.

La bande la plus célèbre de toutes, celle des Aztèques, dont un oracle avait déterminé l'émigration, apparut *près des eaux* en 1244. Pauvres et inertes, c'était à peine si dans leur voyage ils avaient appris à connaître les avantages du feu, et à l'obtenir en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Un grossier simulacre en bois représentait leur dieu de la guerre Huitzilopochtli, à qui ils offraient des victimes humaines. Ils tombèrent sous le joug des Colhuis ; mais dès qu'ils eurent fait l'essai de leur propre valeur, ils s'affranchirent de cette dépendance, et construisirent, dans un endroit où ils avaient vu un aigle saisir un serpent (2), une ville appelée Tenochtitlan, à
1325. laquelle les Européens donnèrent le nom de Mexico, de celui du dieu Mexitli. Ils y vécurent pauvrement, mais en faisant des

(1) Nalmaltèques paraît la dénomination la moins impropre des indigènes, pour désigner cet ensemble de nations.

(2) Il fut ensuite adopté pour les armes du nouvel empire.

progrès dans l'industrie, sous l'influence des prêtres de leur dieu, qui se complaisait aux sacrifices humains : ils furent gouvernés par vingt nobles jusqu'au moment où, à l'exemple des autres peuples de l'Anahuac, ils choisirent un roi. Des progrès de tous genres signalèrent cette nouvelle forme de gouvernement; ils se mirent à tisser et à bâtir. 1352.

Sans nous arrêter aux vicissitudes de ces rois, nous dirons seulement que leur audace et leur ambition agrandirent l'empire du Mexique, auquel ils réunirent les villes et les États voisins. Ahuitzolt trouva des matériaux préparés pour la construction d'un grand temple (*téocalli*). Durant les quatre années qu'on y travailla, il termina tant de guerres que, lors de la consécration de ce temple, il conduisit une procession de soixante-dix mille prisonniers à l'autel du dieu, pour y être égorgés. Il avait eu pour son principal agent dans ses expéditions son neveu Montezuma (*Mocthenzoma*, maître sévère), à qui sa valeur mérita le trône. Il y siégeait glorieusement quand survinrent les Espagnols cent quatre-vingt-seize ans après la construction de Mexico et cent soixante ans depuis que cette ville était devenue la capitale de l'empire. 1482. 1502.

Les Mexicains étaient une belle nation au teint olivâtre avec peu de barbe, des cheveux épais et lisses; d'une santé robuste et d'une longue vie; sérieux, flegmatiques, casaniers; ils élevaient leurs enfants avec soin, soit dans leur intérieur, soit dans les colléges, où l'on enseignait, dit-on, une morale pure et généreuse. Ils ne faisaient usage pour se vêtir que du *maxtlatl*, attaché autour des reins, et du *titmatli*, qui couvrait les épaules; la finesse de l'étoffe était proportionnée à la condition. Ils entrelaçaient dans leurs longs cheveux des plumes, ainsi que de l'or et des pierreries, dont ils paraient aussi leurs oreilles, leurs mains et leurs poignets.

Les Aztèques avaient des jardins flottants sur leurs lacs; ce qui probablement leur donna plus tard l'idée de cultiver la terre sans le secours des animaux ni de la charrue, et d'amener des montagnes voisines des conduits d'eau pour fertiliser leurs champs, où croissaient le maïs, le cacao, la chia, le poivre indien, les haricots, le maguey. Cet arbre est d'une utilité extraordinaire : le tronc donne de beaux madriers : les feuilles filamenteuses des vêtements et des cordes, les épines des aiguilles, le suc du vin et du miel. Les Mexicains ne possédaient pas de gros animaux; mais ils prenaient grand soin du menu

bétail, qu'ils élevaient dans des parcs ou des basses-cours. La cochenille était un produit naturel du sol, et ils ne mettaient pas moins d'importance à son éducation que nous n'en mettons à celle des vers à soie. Aucun art de nécessité ou de luxe ne manquait à Mexico, où les artisans étaient répartis dans des quartiers distincts; d'un côté les orfèvres, qui exécutaient avec habileté les travaux les plus délicats; d'un autre les tailleurs; plus loin les tisserands, d'une adresse admirable; ailleurs les teinturiers.

Les Espagnols ne purent s'empêcher d'admirer leurs édifices, leurs ouvrages de sculpture, leurs pierreries, leurs bijoux en or et leurs tissus. Cortès écrivait à Charles-Quint : « Indépen-« damment d'un amas d'or et d'argent, ils me présentèrent de « menus objets et des ouvrages d'orfèvrerie si précieux que je « ne les laissai pas fondre, et j'en mis de côté pour cent mille « ducats, avec l'intention de les offrir à votre majesté. Ils sont « étonnants de beauté, et je doute que jamais aucun prince en « ait eu de pareils. J'ajouterai que tout ce que produisent la « terre et les eaux, le roi Montezuma l'avait fait imiter en or, « en argent, en pierres précieuses, en plumes d'oiseaux, avec « une telle perfection qu'on aurait cru les voir au naturel. « Quoiqu'il m'en eût donné beaucoup pour votre altesse, j'ai « fait exécuter par les naturels d'autres travaux d'orfévrerie, « d'après les dessins que j'ai fournis, tels que crucifix, saints, « colliers, et comme le cinquième qui revint à votre altesse « dépassait cent marcs, j'ordonnai à ces orfèvres de les con-« vertir en plats, coupes, cuillers; et le tout fut exécuté avec « une exactitude admirable. »

Ils se servaient de couleurs préparées pour faire des tableaux qui non-seulement exprimaient des actions, mais fixaient encore la parole; car ils notaient à l'aide d'hiéroglyphes, aussi mystérieux que ceux des Égyptiens, les événements et les faits nationaux (1) : des archives remplies de ces documents précieux furent détruites par la négligence ou par la superstition des Espagnols. Quelquefois ils composaient des espèces de mosaïques avec des coquilles et les plumes de certains oiseaux d'une grande beauté. Cette dernière industrie était particulière à ce peuple; elle servait à parer les dieux, à former les insignes de certaines dignités, à faire des tapis et des baldaquins (2). Leurs marchés étaient

(1) Voir la note O à la fin du volume.

(2) Les Tarasques ont conservé ce genre d'habileté, et exécutent des tableaux

abondamment pourvus de toutes denrées ; et ils employaient en guise de monnaie soit des graines du cacao, soit de certains coupons d'étoffe de coton, soit de petits roseaux pleins de poudre d'or, soit enfin des plaques minces de cuivre ou d'étain. Les routes et les ponts de corde étaient entretenus en bon état par le gouvernement, pour la commodité du commerce. Sur la place du grand marché s'élevait un élégant édifice où siégeaient dix ou douze juges, chargés de statuer sur toutes les contestations qui pouvaient naître, tandis que d'autres officiers circulaient au milieu des vendeurs, observant les marchandises, les mesures, les poids. Il y avait des prisons pour les criminels et des officiers spéciaux pour arrêter les nobles, toutes choses qui ne sont pas d'un peuple barbare. Ils connaissaient même les raffinements du fisc ; un droit de consommation était perçu aux portes de la ville par des employés établis dans des baraques; les porteurs d'eau allaient avec des barques sous les ponts, où l'eau leur était versée moyennant une certaine somme.

Hernandez, médecin de Philippe II, envoyé au Mexique pour y recueillir des connaissances sur les habitants, apprit à connaître de leurs praticiens douze cents plantes médicinales, et plus de deux cents espèces d'oiseaux, indépendamment d'autres animaux et de minéraux tous désignés par des noms particuculiers, et dont ils se servaient pour le traitement des maladies.

Les différents peuples parlaient des langues diverses, dont la mieux connue est celle des Aztèques : les lettres *b, d, f, g, r, s* lui manquent, ce qui ne l'empêche pas d'être très-riche en noms et en diminutifs. Elle peut exprimer aussi les idées abstraites, composer un seul mot de plusieurs; et elle offre surtout une grande facilité pour la géographie et les sciences naturelles, en ce qu'elle peut donner un genre aux noms propres et exprimer l'usage et les habitudes.

Les Mexicains possédaient dans cet idiome des harangues et des poésies qui se transmettaient de mémoire et qui abondaient en pensées mélancoliques et en réflexions sur la mort. Ils avaient même un théâtre, et y représentaient des scènes comiques en l'honneur des dieux (1). Ils aimaient beaucoup la mu-

merveilleux en combinant des milliers de plumes, quelques-unes aussi petites que la tête d'une épingle. Ils les collent maintenant sur des plaques métalliques, auxquelles suppléaient, avant l'arrivée des Espagnols, les feuilles de maguey.

(1) Acosta s'exprime ainsi : « Dans le vestibule du temple de Quetzalcoatl,

sique et plus encore la danse, qui était considérée comme une cérémonie religieuse. Ils étaient aussi très-renommés pour leur habileté dans les jeux d'adresse et de force.

Quelque chose de grave et de méditatif prédominait cependant chez les Mexicains. Des gémissements douloureux signalaient chez eux ces événements domestiques qu'on célèbre ailleurs par des réjouissances. Ils disaient au nouveau-né : *Tu es venu au monde pour souffrir ; souffre donc et prends patience;* l'enseignement que le père donnait officiellement à son fils consistait à lui dire :*Prépare-toi aux infirmités, aux châtiments que Dieu peut t'envoyer chaque jour, attendu que nous devons continuellement souffrir en ce monde.* Avant le mariage, les fiancés devaient se livrer, dans la retraite, au jeûne et à la pénitence pendant quatre jours et dans certains endroits pendant vingt-cinq. Quand ils se présentaient à l'autel, le prêtre les couvrait d'un manteau d'étoffe très-fine, de diverses couleurs, au milieu duquel était représenté un squelette, pour leur rappeler que le mariage ne devait finir qu'à la mort.

Les garçons étaient élevés en commun de la même manière, tandis que les filles grandissaient sous les yeux de leur mère dans des appartements séparés. La religion se mêlait à tout; la morale et les pratiques enseignées par les prêtres consistaient

était un petit théâtre de trente pieds carrés, curieusement peint en blanc, orné de feuillages et de branches fleuries élégamment disposés. Afin de le rendre plus conforme à la solennité, on avait érigé alentour des arceaux couverts d'un bel enlacement de fleurs et de plumes, et où étaient suspendus différents oiseaux, les plus éclatants du pays, ainsi que des lapins et autres petits animaux. Les représentations étaient burlesques, et les acteurs feignaient d'être sourds, enrhumés, boiteux, aveugles, estropiés, et venus tous pour demander au dieu leur guérison. Les sourds répondaient hors de propos; les enrhumés assourdissaient par leur toux; les estropiés se traînaient; et chacun d'eux racontait ses peines. Les spectateurs riaient de tous ces gens-là. Il en venait ensuite d'autres qui étaient travestis les uns en scarabées, les autres en crapauds, d'autres en lézards; et quand ils se rencontraient, ils se disaient mutuellement leurs qualités, et se disputaient la prééminence. Ces querelles, de même que les gestes de ces personnages, divertissaient extrêmement le peuple, d'autant plus que leurs discours étaient très-spirituels, pleins de facéties et de sel. Il parut aussi plusieurs jeunes garçons du temple, travestis les uns en papillons, les autres en oiseaux d'espèces diverses et de couleurs variées; ils grimpaient sur les arbres qu'on avait plantés là tout exprès, et les prêtres leur lançaient, avec des sarbacanes, certaines boulettes de terre, qui fournissaient l'occasion à ces petits animaux simulés de faire mille grimaces et bouffonneries. Ces représentations finissaient par une danse générale de tous les acteurs. »

à prier, à jeûner et à faire l'aumône, à respecter ses parents et ses chefs, à aimer son prochain; tellement que dans la formule des conseils adressés par le père à ses enfants les missionnaires n'eurent pour ainsi dire qu'à changer le nom des dieux en celui de Dieu.

On perçait la lèvre aux enfants obstinément menteurs; ceux dont les vices étaient incorrigibles subissaient l'esclavage. Les fils des chefs étaient élevés dans les temples avec ceux de rois, et les enfants du peuple dans des colléges militaires, dont il y avait un pour chaque tribu. Ils ne les y faisaient pas pâlir sur des grammaires; mais on les occupait à cultiver la terre, à fendre et à porter du bois, à s'acquitter de services divers pour le temple et pour la communauté, à se procurer eux-mêmes leur nourriture. On leur donnait peu de chose à manger; on les faisait dormir dans des salles humides ou sous des portiques ouverts, pour les accoutumer aux incommodités de la guerre. Pendant les vacances, qui étaient rares, ils allaient aider leurs parents, et rapportaient quelques produits pour la communauté. Telle était leur existence jusqu'à l'instant où ils se mariaient.

Cette éducation les habituait à souffrir plutôt qu'à résister et à devenir forts. Six de leurs ouvriers faisaient à peine autant qu'un Espagnol, et ils ne pouvaient supporter le froid (1). Pour obéir, ils affrontaient la mort, mais sans savoir la repousser avec courage.

Le gouvernement était une grande féodalité peu différente de celle d'Europe, sauf que le clergé n'y formait pas un ordre distinct et à vie. La nation conquérante fournissait les rois, les chefs, les soldats; le peuple conquis était réduit à la condition de colons et de vilains: entre ces deux classes étaient les habitants de la ville, artisans et marchands; au dernier rang se trouvaient les esclaves. Mais la noblesse ne constituait pas une caste exclusive, chacun pouvait y être admis en récompense de ses services [guerriers, et] ce n'était pas déroger que de se livrer à l'agriculture. Ils avaient des ordres de chevalerie dans le genre des nôtres; la générosité dont ils faisaient preuve en certaines occasions rappelle les plus beaux traits de nos chevaliers du moyen âge. Ainsi, pendant les guerres des Aztèques avec les Tlascalitains, les premiers envoyaient à leurs ennemis du cacao, du coton, du sel, dont ils manquaient, sans pour cela se mon- Gouvernement.

(1) ZURITA, p. 266.

trer moins terribles contre eux dans le combat. L'esclavage n'était pas héréditaire : il résultait d'un châtiment ou d'une vente.

L'empire se composait d'une sorte de fédération des trois États de Mexico, de Tezcuco et de Tacouba, qui avaient chacun un roi, une hérédité, une noblesse et des possessions en propre. Le Mexique avait le commandement dans les guerres générales; il donnait l'investiture lorsque la lignée royale venait à s'éteindre dans les deux autres États. Lorsqu'elle s'éteignait à Mexico, le choix du successeur devait être approuvé par les deux autres souverains. Ils étaient, du reste, entièrement indépendants, et partageaient entre eux les revenus des pays conquis en commun. L'empire de Montezuma occupait une surface de seize mille lieues carrées, et la capitale renfermait trois cent mille habitants. Dans cet espace, qui n'était pas très-étendu, on trouvait réunies toutes les variétés de climats et par suite toutes leurs productions.

La couronne passait aux mâles, mais selon leur degré de capacité; il en était de même pour les richesses des nobles, et c'était le roi qui choisissait un héritier entre ses fils.

A Tlascala, l'héritier présomptif de la couronne était soumis à une pénitence solitaire de deux années, de sept à Samogosa; et ces pénitences ressemblaient à des supplices. A Tlascala, il n'avait pour siége que la terre durant le jour, et le soir on lui apportait une natte, dont il devait se relever plusieurs fois chaque nuit pour prier; puis les gardes qui veillaient près de lui le voyaient à peine jouir du repos qu'ils le piquaient avec de longues épines, en lui disant : *Tu ne dois pas dormir, mais prendre souci de tes sujets. Tu ne montes pas sur le trône pour reposer; le sommeil doit fuir tes yeux, destinés à rester toujours ouverts et à veiller au bien du peuple.*

Les austérités se terminaient par des fêtes magnifiques, accompagnées des signes d'une vénération sans bornes. Lors de l'inauguration, le prince élu était d'abord conduit au temple, où les prêtres, après l'avoir harangué, le revêtaient de deux manteaux, l'un bleu, l'autre noir, brodé de têtes de mort et d'ossements, qui lui rappelaient qu'il devait mourir comme tous les hommes. Lorsqu'il avait reçu les hommages et les présents des chefs, il était introduit dans des appartements solitaires, attenant au temple, pour y passer quatre jours dans le jeûne et dans la prière. Dans quelques pays, au moment où il sortait,

il était livré à la multitude, qui l'insultait et le frappait même, afin de mettre sa patience à l'épreuve; car il devait tout supporter sans répondre et sans même détourner la tête. Une fois couronné, on n'osait plus le regarder en face, et quiconque le trahissait était puni par des supplices atroces. Les prêtres, les grands et les dames adressaient des compliments au roi et à la reine dans des occasions solennelles; mais ces compliments ne consistaient pas en louanges éhontées : c'étaient d'ordinaire des exhortations morales (1).

La justice émanait du roi ainsi que le pouvoir civil et le pouvoir militaire dans tout le royaume; l'autorité du prince était despotique, malgré la féodalité; les biens royaux, ceux de l'État ou les biens inféodables demeuraient inaliénablement dans la main du monarque. Les lois étaient publiées régulièrement. Les institutions judiciaires sont encore plus importantes que les institutions législatives pour les civilisations commençantes : or, la hiérarchie et l'administration judiciaires étaient établies au Mexique dans une progression bien ordonnée et avec un système d'épreuves. Les juges suprêmes, dont un résidait dans chaque bourgade, étaient inamovibles, et l'on ne pouvait appeler de leurs sentences, pas même au roi. La peine de mort était prodiguée, et il est à remarquer qu'on l'appliquait à l'historien qui avait écrit une fausseté. Or qu'appelle-t-on fausseté sous les despotes?

Dans les provinces et dans les villes, des magistrats analogues aux juges de paix étaient chargés de vider les affaires d'une importance secondaire, et de concilier les parties. C'étaient eux qui, en cas de délit, faisaient arrêter les prévenus, et instruisaient le procès avant d'en saisir les cours de la capitale. Dans celle-ci siégeait un tribunal, où chaque province déléguait deux juges à vie, auxquels on inféodait des terres à titre d'indemnité. Ce tribunal était ouvert tous les jours à quiconque se présentait, sans distinction d'affaires ni de personnes : puis il y avait tous les quatre mois des sessions de douze jours, pendant lesquelles douze juges, présidés par le roi, décidaient les différends les plus compliqués, en première instance ou en appel, et prononçaient sur les accusations criminelles. Un juge de Tezcuco qui avait favorisé un noble au détriment d'un bourgeois fut envoyé au gibet. Un chef de Tlascala, propriétaire de

(1) Zurita a traduit quelques-uns de ces discours.

villes et de nombreux vassaux, subit la peine de mort pour adultère, de même que des filles et des fils de roi convaincus du même délit. On faisait en pareil cas assister au supplice les dames de la cour et les filles de la plus haute noblesse (1).

Dans chaque district, toutes les variations de l'état civil étaient notées sur des registres. Des courriers et des postes facilitaient les communications avec la capitale.

Des princes gouvernaient les provinces sous la suprématie de l'empereur, qui leur laissait leur autorité tant qu'ils ne manquaient pas aux obligations de l'investiture; et quelques-uns étaient assez puissants pour mettre sur pied cent mille hommes armés. Les quatre principaux élisaient le nouvel empereur parmi les membres de la famille royale.

Armée. Un empire qui avait été fondé et qui s'était soutenu par les armes dut apporter un grand soin à l'organisation militaire. Tous les hommes en état de servir étaient tenus de porter les armes; les seigneurs feudataires fournissaient un nombre de soldats déterminé; les alliés donnaient aussi leur contingent. Montezuma avait institué trois ordres pour les guerriers: celui des Princes, qui était supérieur à tous, celui de l'Aigle et celui du Tigre; les guerriers qui en étaient décorés portaient comme marque distinctive l'effigie de ces animaux, et les officiers était pris dans leurs rangs. Leurs armes ne pouvaient être bonnes que contre des gens qui en portaient de semblables; c'étaient des cuirasses de coton, des boucliers de jonc, des frondes et des réseaux pour envelopper l'ennemi; les guerriers d'élite faisaient usage d'armures d'or et de cuivre, de casques en forme d'animaux, de sabres à lame de pierre, de lances à pointe de cuivre, et surtout d'un dard qu'ils lançaient avec une adresse admirable et ramenaient à eux à l'aide d'un cordon. Les flèches empoisonnées, communes aux autres Américains, étaient inconnues dans cette contrée. Il n'est pas besoin de dire que les Mexicains n'avaient ni ordonnances ni mouvements réguliers. La valeur était le mérite suprême. L'étendard, lance surmontée d'un aigle qui se précipitait sur un jaguar, était porté par le général en chef; d'autres bannières étaient attachées étroitement aux épaules des officiers, à qui on ne les arrachait qu'avec la vie. On faisait aussi usage d'autres instruments guerriers; et quand le général suprême donnait le signal, les soldats

(1) Zurita, p. 106-109.

s'élançaient sur l'ennemi avec fureur en poussant une immense clameur.

Les terres de l'empire étaient partagées entre la couronne, les nobles, les communes (*calpulli*) et les temples; des couleurs diverses les distinguaient sur les cadastres généraux. Le roi concédait une grande partie des terres du domaine aux nobles, qui y faisaient leur demeure, et dont la redevance se bornait à un hommage en fleurs, fruits, plumes, avec l'obligation d'entretenir tant les jardins que le palais du souverain situés dans leur district, et d'escorter ce dernier quand il paraissait en public. Ces domaines étaient appelés *tecpanpouhqui;* d'autres (*teccalli*) étaient donnés à vie aux nobles qui surveillaient la culture des terres royales et communales dans une province et y percevaient les contributions; d'autres encore étaient affermés à des hommes libres, ou abandonnés à des paysans, à charge par eux de les cultiver. On nommait *pilalli* les patrimoines des nobles, transmissibles par succession avec les esclaves qui y étaient attachés : ils pouvaient être vendus à volonté ou partagés entre les enfants, sans égard à l'ordre de primogéniture; ce qui morcelait les propriétés, tandis que les domaines qui relevaient du roi restaient entiers. Propriétés.

Tous ces biens étaient exempts d'impôts. Les charges civiles et militaires appartenaient aux nobles. Pour être admis dans cette classe il fallait, à Tlascala, à Chiolula et à Huexotzinco, subir des épreuves rigoureuses, après quoi l'investiture était solennellement accordée.

Quant à la plèbe, chaque province, outre les terres de différentes natures que nous venons d'énoncer, en comprenait plusieurs autres, appelées *calpulli,* avec leurs villes et leurs bourgs, qui généralement avaient un territoire pour leur subsistance. Les communes ne ressemblaient pas à celles d'Europe; c'étaient plutôt des tribus issues des familles conquérantes qui s'étaient implantées sur le sol. La population primitive, au lieu de tomber dans le domaine privé, était restée dépendante d'une seigneurie politique : elle était libre bien que non propriétaire, attendu que la propriété appartenait à la commune en corps, et la possession à chacun en proportion de la part qui lui avait été assignée avec faculté de transmission. Aucun étranger ne pouvait acquérir de terres dans la commune, et l'indigène qui se transportait ailleurs y perdait les siennes. Un champ était assigné à tout jeune homme pauvre qui se mariait :

puis, dans chaque district, une vaste étendue de terrain était tenue en réserve, sans appartenir en propre à personne, et elle était cultivée par tous; le produit de ce terrain servait à payer les contributions au roi; c'est pourquoi on l'appelait le *champ de la guerre*.

Lorsqu'on faisait de nouvelles conquêtes, on laissait aux vaincus leurs lois, leurs chefs et leurs tribunaux; les vainqueurs se réservaient une partie du territoire, que la population indigène était tenue de cultiver.

Ainsi les Mexicains étaient divisés en nobles et en plébéiens, c'est-à-dire en riches et en pauvres, en chefs et en travailleurs; il y avait dans l'un et l'autre ordre différents degrés. Au-dessous du roi étaient les feudataires à vie (*tectecutzin*), qui possédaient un district (*teocalli*), donné par le prince; puis les chefs de *calpulli* pris dans le *calpulli* même, probablement dans la famille d'un cacique (1); enfin un troisième ordre, les *pillei*, nobles d'origine, sans autorité ni seigneurie, mais parmi lesquels le roi choisissait ses officiers de cour et ceux à qui il accordait des terres ou autres faveurs; ils étaient soumis au service militaire, seuls aptes aux dignités, de même qu'à porter certains ornements, du reste exempts de tributs et de corvées.

Parmi les plébéiens, quelques-uns avaient, sinon des patrimoines en propriété absolue, du moins des possessions transmissibles par héritage. Ceux qui se livraient à l'agriculture payaient l'impôt avec les produits du champ de la guerre; les marchands et les artisans répandus dans les calpulli appartenaient à la classe plébéienne en ce qu'ils acquittaient l'impôt en marchandises ou en travaux de leur profession; ils se rapprochaient de la noblesse en ce qu'ils n'avaient pas à travailler au champ de la guerre, et acquéraient des priviléges à l'aide de leurs richesses. Un petit nombre d'individus libres, différents de ces derniers, prenaient à ferme quelques terres du domaine royal pendant plus ou moins d'années.

Dans une classe bien inférieure se trouvaient les colons, qui, sans propriétés ni existence civile, n'avaient que la portion de récolte que leur laissait le maître du sol (*thalmaites, magueyes, macehuales*) : ils descendaient probablement de la race subju-

(1) Cacique signifie seigneur en général, soit d'un royaume, soit d'une province, soit d'une commune, d'un domaine public ou particulier. *Voyez*, outre Zurita, Torquemada, Clavigero, etc.

guée ; mais, à la différence de nos serfs, la juridiction sur eux était réservée au prince, qui, le cas échéant, les appelait aux armes. Il y avait pour eux une formule d'enseignement moral différente de celle qui servait également aux nobles, aux bourgeois, aux marchands et aux artisans. Le père disait à son fils : *Ne cesse point de servir celui à qui tu es, afin de mériter ses grâces.* Et le fils répondait : *Père, je suis un misérable macéhualo, vivant dans une pauvre maison, au service d'autrui.*

Les esclaves étaient nombreux, mais ils n'étaient pas dénués de droits : ils pouvaient posséder, et la femme esclave engendrait d'un père libre des enfants libres. Le maître ne pouvait pas non plus les vendre arbitrairement.

Il fallut sans doute une longue série d'événements politiques pour amener cette gradation du pouvoir, de la noblesse et du clergé ; certains pays étaient même déjà avancés au point d'être arrivés à la forme républicaine. Il ne faut pas toutefois leur supposer une civilisation parfaite : les transactions commerciales étaient des plus simples, la parole donnée inspirait toute confiance ; on ne se bornait pas à haïr le vice, on le frappait de peines sévères. On abattait la maison de celui qui s'enivrait, et on lui coupait les cheveux ; on infligeait le même châtiment aux magistrats négligents ou prévaricateurs et pour quiconque devait subir la dégradation ; il y avait certains joyaux que les nobles même ne pouvaient porter, à moins de s'être signalés par des actions personnelles.

L'épée des soldats espagnols et le zèle des missionnaires éteignirent si complétement la religion mexicaine qu'il y a fort peu de chose à en dire. Téotl, dieu suprême du bien, était opposé au méchant Tlécatécolototl ; il récompensait et punissait dans l'autre monde, ou faisait passer ici-bas les âmes dans des corps d'animaux. D'autres dieux, représentés sous des figures étranges, présidaient aux diverses fonctions. Huitzilopotli, personnification du soleil et le chef de la colonie amenée par Mexi, avait lui-même dicté les formes de son culte, qui consistait en prostrations, en jeûnes et en offrandes de parfums. On le plaçait au milieu du champ de bataille, et tout dépendait de sa volonté. Les peuples qu'il guidait, ayant entrepris un long voyage à la voix d'un oracle, ne cessèrent de marcher qu'au moment où il s'arrêta dans la terre promise. En commémoration de cet événement, il était porté en procession par les

Religion.

vestales mexicaines, comme les Juifs et les Égyptiens le faisaient avec l'arche.

Les *téocalli* ou *téopan*, c'est-à-dire maison ou lieu de Dieu, étaient des édifices magnifiques, construits dans des proportions astronomiques et pyramidales, comme le temple de Bélus à Babylone, et dotés de gros revenus. Ils renfermaient des jardins, des fontaines, des habitations pour les prêtres et des arsenaux. Au milieu s'élevait la pyramide tronquée, sur des stylobates de briques vernies ou de blocs énormes. On montait au sommet par un escalier; sur la plate-forme supérieure se trouvaient des chapelles en forme de tour, avec des idoles colossales et le feu sacré. De là le sacrificateur pouvait être vu d'un peuple immense quand il égorgeait les victimes, qu'il précipitait ensuite du haut des degrés. L'intérieur de la pyramide servait à la sépulture des rois et des grands; tout l'édifice était fortifié, à la manière du temple de Jérusalem; et Cortès fut obligé d'y assiéger la population soulevée de Mexico, qui s'y était réfugiée.

Une foule de prêtres étaient attachés aux temples; on en comptait cinq mille dans le principal temple de Mexico : les plus élevés en dignité se recrutaient dans les familles princières, et se distinguaient des autres par des insignes particuliers. Le grand prêtre devait donner son consentement pour faire la guerre, et il s'y rendait lui-même avec de hautes fonctions (1).

(1) Le frère Sahagun nous a conservé cette prière des Mexicains, pour obtenir l'assistance divine contre leurs ennemis :

« Seigneur très-humain et très-honorable, défenseur invisible et impalpable, dont la sagesse nous régit, sous l'empire duquel nous vivons; Seigneur des batailles, une grande guerre se prépare : le dieu des combats ouvre la bouche; il a faim, et veut le sang de ceux qui mourront en combattant. Le soleil et le dieu de la terre, appelé Tlatécutli, veulent se divertir. Ils veulent donner à manger et à boire aux dieux du ciel et de la terre, à qui ils serviront la chair et le sang de ceux qui périront dans la bataille. Déjà les dieux du ciel et de l'enfer nous comptent pour voir ceux qui vaincront, quels seront les vaincus; lesquels doivent tuer, lesquels être tués; de qui sera mangée la chair et bu le sang. Mais ils ne le savent pas, les nobles pères dont les fils doivent mourir; ils ne le savent pas, leurs parents et leurs proches; elles ne le savent pas, les mères qui les élevèrent tout petits, et les allaitèrent.

« Faites, ô Seigneur, que les nobles qui mourront dans la guerre soient gracieusement reçus par le Soleil et par la Terre, qui sont le père et la mère de tous, et qui ont des entrailles d'amour. Vous ne les avez pas trompés en faisant ce que vous faites, en exigeant qu'ils meurent dans la guerre, puisqu'il est vrai que vous les avez envoyés dans ce monde pour qu'ils nourrissent le Soleil et la Terre avec leur chair et avec leur sang...

Tant qu'un individu était revêtu du sacerdoce (car le sacerdoce était temporaire) malheur à lui s'il touchait une autre femme que la sienne, ou si par paresse il manquait aux offices religieux! Les prêtres ne sortaient jamais de l'enceinte de leurs riches habitations, attenantes au temple. Des femmes étaient consacrées au service du dieu et à l'entretien du feu sacré; mais elles n'assistaient pas aux sacrifices sanglants. Les Mexicains avaient aussi des espèces d'ordres monastiques, dont l'un, consacré à la déesse Centéotl, était composé en entier des sexagénaires et de veufs, qui donnaient des conseils et écrivaient l'histoire, qu'ils transmettaient ensuite au grand prêtre pour la publier. Les *tlamacazqui* macéraient rigoureusement leurs corps, et, après s'être déchirés avec des épines, ils enfonçaient de petits bouts de roseau dans leurs blessures.

Les Mexicains exerçaient la férocité que leur faisaient contracter ces pénitences sanglantes, dans les sacrifices humains, communs parmi eux et accompagnés de cérémonies atroces. Ils se repaissaient de la chair des victimes ou en faisaient trafic. Au sommet de la pyramide de Chiloula s'élevait l'autel dédié à Quetzalcoatl, dieu de l'air, représenté sous la figure d'un homme blanc et barbu, grand prêtre, législateur, chef d'une secte qui s'imposait des pénitences rigoureuses, telles que celles de se percer les lèvres et les oreilles, de s'enfoncer dans le corps des épines d'agave. Sous lui l'Anahuac jouit de l'âge d'or jusqu'au moment où le grand esprit Tezcatlipoca présenta à Quetzalcoalt un breuvage qui, en lui donnant l'immortalité, lui inspira le désir irrésistible de visiter des contrées lointaines. Quand il arriva à Chiolula, les habitants lui offrirent le gouvernement; et, durant les vingt années qu'il resta parmi eux, il

[1] « O Seigneur très-humain, seigneur des batailles, souverain de tous, toi appelé Tezcatlipoca, dieu invisible et impalpable, nous te supplions que ceux que tu auras laissés mourir durant cette guerre soient reçus dans la maison du Soleil avec amour, avec honneur; qu'ils y soient placés assis près des braves, c'est-à-dire près de Quitziéguaguatzin Maccuhcatzin, Thacavepatzin, Yatlilcuéchavac, Yhuitlénuic et Chavaguetzin, et de tous les plus célèbres morts dans la guerre. Ils font des réjouissances éternelles, ils célèbrent par des louanges continuelles le Soleil, notre seigneur; ils vont suçant, aspirant la douceur des fleurs les plus suaves pour le goût et pour le parfum. Telle est la joie réservée aux braves morts dans la bataille; c'est ainsi qu'ils s'enivrent de plaisirs. Ils ne se souviennent plus ni de jour ni de nuit, de temps ou d'années, parce que leur puissance et leur richesse n'a pas de fin, et que jamais ne se flétrissent les fleurs dont ils respirent le parfum. »

leur enseigna à fondre les métaux, il ordonna le jeûne de quatre-vingts jours et l'intercalation de l'année toltèque, leur recommandant de vivre en paix et de n'offrir à la Divinité que les prémices des fruits. Il disparut ensuite, en promettant de venir renouveler leur félicité.

Les Aztèques eurent, comme les Indiens, l'idée de destructions et de régénérations périodiques de l'univers, en attribuant à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps.

Ils comptaient quatre âges, qui avaient eu chacun leur soleil propre. Le premier, dit *âge de l'eau*, dura quatre mille huit ans, et finit par un déluge général, dans lequel le soleil lui-même périt avec les hommes. L'autre, l'*âge de la terre*, après avoir duré cinq mille deux cent six ans, prit fin lors de la destruction des géants, produite par de terribles tremblements de terre qui causèrent aussi l'extinction du second soleil. Vint ensuite l'*âge du vent*, de quatre mille dix ans, terminé par un tourbillon qui anéantit le troisième soleil et tous les êtres vivants. Chaque fois l'espèce humaine fut conservée, attendu qu'un couple fut changé en animaux capables de résister à ces catastrophes, et destiné à renouveler l'espèce. L'âge actuel, l'*âge du feu*, commencé depuis huit cent cinquante ans, est le seul dont les annales aient été conservées, et il se terminera par un incendie général. Or cela devant arriver à la fin d'un de leurs siècles, qui étaient de cinquante-deux ans seulement, le moment où un siècle expirait causait une grande frayeur. C'était alors une tristesse générale : on éteignait le feu sacré, les moines ne cessaient de prier ; on déchirait ses vêtements, on brisait les meubles de prix, on se cachait la face sous des masques d'agave, et, chose singulière, les femmes enceintes étaient regardées avec horreur, dans la croyance qu'au moment de la catastrophe elles se transformeraient en tigres, et s'uniraient aux génies malfaisants pour se venger des hommes.

Le soir du dernier jour, les prêtres, revêtus des habits des dieux et suivis d'une foule immense, gravissaient le mont d'Huixacécatl, et attendaient en silence, sur le sommet de la montagne, l'instant où les Pléiades occuperaient le milieu du ciel. Lorsqu'elles avaient passé sur le méridien, le sacrificateur égorgeait un prisonnier, et attisait dans la blessure le feu avec lequel s'allumait le bûcher où il était brûlé. Un cri de joie général annonçait aux plus éloignés que le péril était passé ; d'autres couraient avec des torches allumées raviver le feu ;

l'enthousiasme redoublait quand le soleil apparaissait radieux sur l'horizon : alors les dieux retournaient dans les sanctuaires, les femmes dans leurs maisons ; on renouvelait ses vêtements, et les fêtes duraient treize jours, pendant lesquels on nettoyait les temples, les murailles, les ustensiles de ménage.

Les Européens ne furent pas peu surpris de trouver là des rites semblables à ceux des chrétiens : les vigiles, les jeûnes, la confession auriculaire (1) et une espèce d'eucharistie, mais dont le pain était trempé dans le sang humain.

Les fêtes étaient réglées par des calendriers, qui sont un des plus singuliers monuments de la culture des Mexicains, et qui nous furent révélés par une grande pierre basaltique exhumée, en 1790, des ruines de l'antique téocalli. L'année civile des Aztèques était solaire, de trois cent soixante-cinq jours, divisée en dix-huit mois de vingt jours, plus cinq jours complémentaires, dits *nemontemi*, c'est-à-dire inutiles. Leurs astronomes divisaient le jour, qui commençait au lever du soleil, en huit intervalles, savoir le lever et le coucher, le midi et le minuit, Calendriers.

(1) Sahagun a conservé un fragment de l'exhortation d'un prêtre mexicain à son pénitent :

« Frère, tu es venu dans un lieu de grands périls, de beaucoup de fatigues, de beaucoup de terreurs. C'est un précipice d'où s'élève un écueil à pic : celui qui y tombe une fois n'en sortira jamais. Tu es venu aussi dans un lieu où mille filets sont tendus les uns sous les autres, de manière qu'on ne peut passer sans donner dans quelqu'un d'entre eux ; et il y a en outre des trous profonds comme des puits ; et tu t'es jeté dans le tourbillon du fleuve, tu t'es jeté dans les filets d'où il est impossible de sortir. Ce sont tes péchés, et ils peuvent être comparés encore à des bêtes féroces qui tuent, qui mettent en pièces l'âme comme le corps. Aurais-tu pu celer par hasard quelqu'un de ces péchés si graves, si horribles, si honteux, qui sont déjà publiés dans le ciel, sur la terre, aux enfers, et infestent le monde jusqu'à ses confins ?

« Tu t'es présenté à notre Seigneur très-clément et protecteur de tous, que tu as offensé, dont tu as provoqué la colère, et qui demain ou après te tirera de ce monde, et t'enverra dans le séjour général de l'enfer, où sont ton père et ta mère, le dieu et la déesse de la triste demeure, avec la bouche ouverte, prêts à te déchirer comme tout ce qui fut au monde.

« Pour conclure, je te le dis, il faut que tu balaies les immondices et le fumier de ta maison ; que tu te purifies toi-même ; que tu cherches un esclave pour le sacrifier aux dieux ; que tu fasses une fête aux chefs, et qu'ils chantent les louanges du Seigneur. Tu dois aussi faire pénitence en travaillant un an ou plus dans la maison du Seigneur. Là tu te tireras du sang, tu te piqueras avec des épines d'aloès, et pour faire pénitence complète de tes adultères et de tes autres iniquités tu te passeras deux fois chaque jour des morceaux de bois aigus à travers les parties sensibles du corps, une fois dans les oreilles et une fois dans la langue. »

et les quatre portions intetermédiaires, qui n'avaient point de nom. Le mois avait quatre périodes, au commencement desquelles chaque communauté d'habitants tenait son marché; la semaine de sept jours ne paraît avoir été connue d'aucun peuple du Nouveau Monde (1). Treize ans formaient un cycle, dit *tlalpilli*, dont quatre constituaient un *xiuhmolpilli*, et deux de ceux-ci un *céhuehuétiliztli* ou vieillesse.

Le calendrier rituel, dont les prêtres faisaient usage, est une série de périodes de treize jours, suivant la *veille et le sommeil* de la lune. Vingt-huit de ces périodes constituent une année civile plus un jour, qui, formant tous les treize ans une nouvelle période, remettait l'année rituelle d'accord avec l'année civile.

Un des faits les plus étonnants, c'est l'analogie que l'on remarque entre le calendrier mexicain et celui de certains peuples de l'Asie orientale, comme les Japonais, analogie démontrée par M. de Humboldt et qu'on ne saurait croire accidentelle; car elle ne peut pas se fonder sur l'identité de la nature humaine. Le même savant montre, en outre, que les noms donnés aux mois mexicains sont ceux des signes du zodiaque chez les Asiatiques orientaux (2); le Mexique a aussi des rapports remarquables avec le Thibet dans la hiérarchie ecclésiastique, dans la quantité de congrégations religieuses, dans l'austérité des pénitences, dans l'ordre des processions.

Des fêtes mobiles et d'autres fixes étaient célébrées chaque mois, mais trop souvent marquées par des cruautés qui souillaient également les cérémonies relatives aux diverses circonstances de la vie. Les morts étaient brûlés, souvent avec leurs femmes et leurs serviteurs, sur un même bûcher. Il semble donc qu'on découvre dans cette religion la lutte d'un culte ancien empreint de douceur et d'un culte nouveau livré à des pratiques barbares. Les Mexicains se rappelaient même l'époque où les premières victimes humaines avaient été égorgées à leur dieu. Dans certains lieux on conservait le culte des divinités champêtres, qui devaient, assurait-on, triompher un jour des dieux sanguinaires.

Certes, on peut justement s'étonner de trouver ces rites atroces chez un peuple qui, dans le reste de ses institutions, tient de la nation chinoise; mais l'étroite union des prêtres avec

(1) Bailly pense autrement; mais il est refuté par Humboldt.
(2) *Vues des Cordilières*, tome II, p. 3.

la noblesse, composée de guerriers, fit que leur culte homicide s'étendit avec l'empire, contrairement à ce qui se passa au Pérou, où les descendants de Manco-Capac, avec leurs lois, la division en castes et le despotisme monastique, apportèrent une religion pacifique.

Toutefois ce peuple, qui avait poussé si loin l'étude de l'astronomie, qui connaissait la véritable cause des éclipses, la révolution annuelle de la terre et possédait un calendrier plus parfait que celui des Romains, n'avait point de monnaie, point de système de poids et mesures, ne connaissait ni le fer, ni la confection des laitages, ni l'usage des bêtes de somme.

Les arts d'imitation y étaient dans un état de grossièreté qui exclut l'idée des proportions du corps humain. Des figures naines, qui n'avaient pas, comme dans l'Inde, un plus ou moins grand nombre de têtes et de bras, mais un nez énorme et une tête pointue, distinguent les héros et les divinités. Les dieux avides de sang devaient être représentés sous des traits monstrueux, et tels que le peuple les concevait. Trente mille idoles en terre cuite furent détruites par les missionnaires lors de la première conquête; elles étaient formées au moyen de deux moules, l'un produisant le devant, et l'autre le derrière, comme on le pratiquait pour les lares en Italie. Beaux-arts.

Dans les bas-reliefs le type particulier des hommes est un angle facial aigu, tellement qu'ils n'ont presque pas de front. On trouve sculptés, sur des roches, des animaux gigantesques, armes des provinces dont elles indiquaient la limite; des trophées militaires, des batailles, des emblèmes, et partout des hiéroglyphes. Le plan du Mexique avant la conquête, conservé sur une des feuilles peintes dont ces peuples faisaient usage, prouve combien ils s'entendaient en géométrie et en topographie. La légèreté et la finesse des vases coloriés et vernis, qui diffèrent peu de ceux des premiers Étrusques, feraient croire qu'ils ont été travaillés autour (1)

On a trouvé à Mexico le buste en basalte d'une prêtresse aztèque, ayant la tête ornée à la manière de celle d'Isis et des autres statues égyptiennes. C'est aussi l'Égypte que rappellent

(1) Récemment encore Geoffroy-Martin Uhde, qui résida vingt-trois ans au Mexique, a rapporté à Heidelberg un grand nombre d'antiquités de ce pays, parmi lesquelles on distingue cinquante-deux vases de terre cuite, ressemblant beaucoup à ceux des Étrusques, avec des figures de divinités romaines, grecques, égyptiennes et indiennes.

les pyramides à gradins, les momies renfermées dans des caisses peintes, l'usage de la peinture hiéroglyphique, les cinq jours épagomènes ajoutés à la fin de l'année comme à Memphis, tandis que leurs autres institutions sembleraient nées au Thibet.

Le téocalli de la capitale fut détruit après la conquête; mais les plus anciens sont restés. Dans la vallée de Mexico s'élèvent les pyramides de Téotiuacan, dont les deux principales sont dédiées au soleil et à la lune (1); d'autres, plus petites, sont disposées alentour comme ornements. L'une des deux plus grandes s'élève perpendiculairement à cinquante-cinq mètres, l'autre à quarante-quatre; et la base de la première en a cent huit de chaque côté. Les autres, qui ne dépassent pas huit ou neuf mètres, servaient, dit-on, de sépulture aux chefs de tribu. Les statues furent détruites par l'avidité des conquérants et par la dévotion de l'évêque Zumaraga. Il y a un demi-siècle, des chasseurs découvrirent la pyramide de Papantla, haute de dix-huit mètres sur vingt-cinq de large à la base, toute en grosses pierres taillées, ornée partout de niches et d'hiéroglyphes, et avec trois escaliers qui conduisaient au sommet.

Celle de Chiolula, qui est à quatre étages, construite en briques non cuites, dans une plaine nue, à deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, n'a pas plus de cinquante-quatre mètres d'élévation; mais chaque côté de la base n'en a pas moins de quatre cent trente-neuf, c'est-à-dire deux fois plus que la pyramide égyptienne de Chéops.

D'après la tradition, cette pyramide aurait été bâtie par les sept personnes qui échappèrent au déluge; mais les dieux, irrités de cet édifice, qui devait toucher les nues, le foudroyèrent, et il resta inachevé. Les conquérants virent là un souvenir du déluge de Noé et de la tour de Babel. Il y a maintenant au sommet de ce monticule une église de la Vierge, la plus élevée du monde, que les nationaux visitent avec la même dévotion qui jadis les amenait aux autels de leurs dieux sanguinaires.

A Xochicalco se trouve la Maison des fleurs, grand terre-plein ressemblant à un bastion gigantesque, dont la plate-forme a soixante-douze mètres de largeur et quatre-vingt-six de longueur; au centre se dresse une pyramide à cinq degrés, toute en parallélipipèdes, supérieurement travaillés, et réunis sans

(1) Voir la note L à la fin du volume.

ciment. Çà et là sont gravés des hiéroglyphes, des figures de crocodiles et d'hommes assis les bras croisés.

Vers le milieu du siècle passé, Mitla, cité des morts, et Colhuacan, ville du désert, nommée à tort Palenqué, offrirent aux regards les ruines d'édifices immenses qui révélaient un art original. Antoine del Rio et Alonzo de Caldéron furent chargés, en 1787, de les explorer. Les ruines de Palenqué occupaient un espace d'environ huit lieues, tout encombré de lianes dont à peine le feu et la cognée purent dégager en trente-cinq semaines quinze édifices. Le roi d'Espagne Charles IV y envoya une commission en 1805, sous les ordres du capitaine Du Paix, qui put donner une idée complète de ces restes d'un peuple détruit, tels que bâtiments sacrés et civils, fortifications, routes, ponts, digues, aqueducs, vastes souterrains, avec des sculptures, des bas-reliefs, des hiéroglyphes, des armoiries, des vases de terre cuite, des statuettes de divinités, des ustensiles en pierre et en métal.

Palenqué.

Les plus anciennes constructions et entre autres les tumulus étaient en tuf et en énormes pierres de taille. Ces monticules funéraires renfermaient de vastes passages souterrains, et supportaient des tombeaux coniques formés de couches de pierres ou de briques, dont quelques-uns s'élevaient comme de véritables pyramides à la manière égyptienne. L'édifice le plus remarquable, reposant sur un terre-plein de soixante pieds de haut, tient à l'intérieur du gothique ou plutôt du moresque. Il a trois cents pieds de longueur sur cent huit de largeur et trente de hauteur. Du centre s'élançait une tour qui devait être très-élevée et qui diminuait à chaque étage. Ce n'est alentour que pyramides, aqueducs, souterrains, fortifications et monuments funèbres.

Les murs sont en talus, revêtus de stuc, dans lequel il entre de l'oxyde de fer. Les édifices sont orientés sur un plan quadrilatère, avec des portes larges et élevées, des ouvertures pour les fenêtres : ils sont situés sur des éminences, sans rien pour les fermer, sans charpente ni voûtes pour les soutenir, bien que ces dernières soient employées dans les constructions tumulaires et dans les souterrains; il n'y entre pas de briques. Les temples sont couverts. L'architecture, qui en est très-ornée, offre des pilastres, des corniches, des médaillons en stuc, des mascarons. Les bas-reliefs indiquent les rites de la sépulture, car ils montrent le défunt étendu, avec ses armes et ce qu'il

avait de plus précieux, sur le bûcher où l'on égorgeait ses serviteurs et ses femmes, et où les épouses se sacrifiaient volontairement. D'autres bas-reliefs dans le temple représentent, à ce qu'il semble, les rites de l'initiation.

On fut particulièrement frappé d'un tableau au milieu duquel est un scarabée avec le T si fréquent dans les sculptures égyptiennes, et une grande croix latine surmontée d'un coq, du bras de laquelle pend une espèce de palme enroulée; au milieu de cette croix s'en trouve une autre plus petite, dont les bras se terminent en fleur de lotus. A droite, un prêtre offre à la croix un vase de fleurs; à gauche, une femme, avec la tiare à l'égyptienne, lui présente un enfant couché sur des feuilles de lotus.

Les ruines de Palenqué ont cessé d'être les plus étonnantes depuis qu'on a découvert celles de Yucatan et d'Ytzalan. Là tous les édifices sont en pierres polies, et le plus petit, qui a quatre-vingt-un pieds de long sur dix-sept de haut, s'élève sur une esplanade à laquelle on parvient par cent degrés; tout y est couvert d'ornements et d'hiéroglyphes, avec une pompe asiatique. En face de cette espèce de pyramide est la grande place, décorée de quatre vastes édifices et pavée de pierres cubiques, où sont aussi sculptées des figures d'animaux : comme on n'en posait une que tous les vingt ans, cela reporte à plus de vingt siècles la construction de cette ville (1).

On assigne trois époques aux monuments de ce pays : monuments mexicains proprement dits, appartenant au peuple aztèque, fondateur de l'empire; monuments antérieurs, œuvre des Toltèques et d'autres peuples venus sur le sol d'Anahuac vers le sixième siècle; monuments de Palenqué et autres épars dans le Guatimala et le Yucatan, antérieurs à tout souvenir, et appelés improprement mexicains : ils remontent à près de trois mille ans, ont pour caractère la simplicité, la gravité et la solidité. Un grand peuple a pu seul construire de pareilles cités; mais comment la mémoire s'en est-elle entièrement perdue? S'il a été détruit, ses vainqueurs auraient dû conserver le souvenir d'un si grand triomphe; mais, loin de là, au moment de la conquête, personne ne connaissait l'existence de Mitla ou de Palenqué. Une foule de systèmes ont été proposés pour

(1) Elle est décrite par Waldeck dans le *Bulletin de la Société de géographie*, octobre 1835.

la solution de ce problème, et l'on a été dernièrement jusqu'à soutenir que ces villes étaient antérieures au déluge.

Les Mexicains virent débarquer sur leurs rivages des hôtes redoutables, que leur armure, les chevaux, les fusils, les canons leur faisaient croire, comme partout, descendus du ciel. Beaucoup de gens vinrent les examiner, et prirent des dessins de tout ce qu'ils voyaient, pour les envoyer à la cour du souverain en forme de rapport. 1519. Mars.

Montezuma, que ses manières à la fois dignes et modestes avaient fait élire pour roi, fut à peine monté sur le trône qu'il changea de conduite, et que, renfermé dans son palais, il chercha à éblouir par le faste, à se soutenir par la terreur. Sa dévotion l'entraînait à des guerres fréquentes, dans l'intention de ne pas laisser les dieux manquer de sacrifices humains. Il régnait alors, d'une mer à l'autre, sur trente caciques puissants, et maintenait dans son gouvernement un ordre parfait. Il avait institué des décorations pour la vaillance et pour la noblesse, et réservé une ville pour y réunir tous ceux qui avaient vieilli au service de la couronne. Des écoles avaient été établies pour les exercices du corps et pour ceux de l'intelligence, selon que les jeunes gens se destinaient à la guerre, au sacerdoce ou aux diverses magistratures. Mais, poussant la sévérité à l'excès, il brisait tout ce qui lui résistait, et éloignait de la cour et des emplois quiconque n'était pas noble. Après avoir subjugué toutes les provinces, il disait qu'il lui tardait de conquérir Méchoacan, Tépéaca et Tlascala, afin que les dieux n'eussent pas à chômer de victimes.

Ces trois pays étaient demeurés indépendants, quoique l'empire s'étendît jusqu'aux frontières de Guatimala et du Yucatan. Montezuma leur fit la guerre avec vigueur; mais il rencontra une résistance des plus vives : les revers qu'il essuya affaiblirent l'idée qu'on s'était formée de la puissance du fils du Soleil et préparèrent des alliés aux Européens.

Effrayé de leur venue, Montezuma mit tout en œuvre pour se soustraire à la visite dont le menaçait cet étranger qui se disait envoyé comme ambassadeur et qui faisait passer sa petite armée pour un simple cortége. Il lui envoya des présents, des perles, des vêtements, du coton le plus fin, des panaches aux plus brillantes couleurs, des armures aussi précieuses par le métal que par la nouveauté du travail et deux grands plats,

l'un en argent et l'autre en or, où étaient représentés en relief le siècle et l'année des Mexicains; sans parler des pierreries, des bijoux, des colliers, des perles, de la poudre d'or, d'énormes morceaux d'or vierge et d'animaux du même métal, tous objets qui ne faisaient qu'exciter la convoitise et la cupidité.

Cortès se distingue entre les *conquistadors* par un reste des idées chevaleresques de son pays. Plein de conviction et d'intolérance, persévérant jusqu'à l'obstination, avide de richesses, mais encore plus de gloire; cruel par position, mais non par instinct, il était prompt à faire souffrir, et tout ensemble accessible à une compassion généreuse. Lorsqu'il rend compte de ses entreprises, il expose les faits avec clarté et d'une manière attrayante, bien que du ton d'un soldat et dans un style inculte. Il insistait pour être admis, et représentait que les convenances ne permettaient pas de renvoyer, sans l'entendre, l'ambassadeur du plus grand des rois. Venu pour répandre la vérité, il devait l'annoncer pour détruire l'idolâtrie; et, nullement effrayé des deux cent mille hommes que Montezuma pouvait, disait-on, mettre sur pied, il rêvait déjà la conquête du Mexique. Il commença donc, pendant les pourparlers, à construire Villa-Rica de la Vera-Cruz, nom qui renferme les deux mobiles du temps, l'argent et la religion. Vélasquez persistant à le considérer comme rebelle et sans pouvoirs, Cortès établit à la Vera-Cruz, au nom du roi d'Espagne, un conseil souverain, dans les mains duquel il résigna l'autorité, en le laissant libre de choisir le plus digne de commander. Élu comme général et comme gouverneur, il brûla ses vaisseaux pour enlever aux siens la possibilité du retour, et à l'Espagne celle de le rappeler; puis, s'étant concilié quelques caciques mécontents de la tyrannie de Montezuma, il se mit en marche avec cinq cents hommes, six canons et quinze chevaux.

La république de Tlascala, qui, située dans les montagnes et gouvernée par un sénat de députés de tout le pays, avait résisté aux Mexicains, fut réduite à demander la paix, et, devenue amie des Espagnols, contribua beaucoup à leur assurer de plus grandes conquêtes. Une jeune Indienne qui avait été donnée à Cortès, et qu'il fit baptiser sous le nom de doña Marina, devint l'organe de son éloquence et la cheville ouvrière de ses intrigues, et lui rendit comme interprète et comme conseil beaucoup plus de services qu'une armée nombreuse.

Il cherchait à se concilier les Indiens par de bons procédés;

mais ses gens ne savaient faire que le mal. Bientôt il se mit lui-même à renverser les idoles; et comme il donna l'ordre de se faire chrétiens à des hommes qui ne savaient ce que c'était, il s'aliéna les caciques, dont les dispositions lui avaient d'abord été favorables. Il s'apprêtait à abattre les idoles dans Tlascala, quand le père Barthélemy d'Olméda lui remontra qu'il n'était ni du devoir ni de la politique de propager la religion par le fer, recommandation qui ne fut que trop oubliée.

Au lieu de recourir aux armes, Montezuma, découragé, songea à combattre les Espagnols par la perfidie et la ruse; mais ils lui étaient encore bien supérieurs sous ce rapport. Ils s'étaient vus accueillis avec des démonstrations bienveillantes à Chiolula, lorsque Cortès, concevant des soupçons, fit arrêter plusieurs prêtres, de qui il arracha l'aveu que, sous des apparences amicales, on méditait l'extermination des étrangers. Irrités de ces projets, les Espagnols firent main basse sur les naturels, et marchèrent en avant.

Soudain s'offrit à leurs regards enchantés le vaste lac de Tezcuco, traversé par trois chaussées artificielles, avec des jardins flottants au milieu des eaux et des villes populeuses alentour. Sur une île réunie au continent par une jetée s'élevait Mexico, qui, dans une enceinte de quinze milles de tour, renfermait soixante-dix mille maisons, avec des places et de larges rues, un nombre infini de boutiques, des bosquets, des viviers, des canaux navigables que parcouraient en tous sens cinquante mille barques. Les Espagnols s'étonnaient de tant de civilisation et de richesses, non moins que de leur propre audace, tandis que Montezuma était effrayé de leur supériorité morale. Voyant toutes ses combinaisons manquées, il multipliait les sacrifices humains, croyant que c'était le courroux des dieux qui se manifestait dans les prodiges dont le récit lui arrivait de toutes parts. Dans l'impossibilité d'éviter la visite redoutée des Européens, il crut du moins se les concilier en allant à leur rencontre dans tout l'éclat de sa magnificence. Mille nobles marchaient en avant, parés d'ornements uniformes; puis venaient trois hérauts, suivis de plusieurs centaines de nobles. Montezuma était porté dans une litière couverte de feuilles d'or, protégé par un grand parasol de plumes vertes; et personne n'aurait osé le regarder en face. Sur ses épaules flottait un manteau tout chargé d'or, d'argent et de pierreries; ses bras, sa poitrine nue étalaient de même une multitude de joyaux en or.

Deux cents princes le suivaient, magnifiquement parés. L'empereur protesta de son amitié pour ces fils du Soleil, et Cortès l'assura qu'il n'était point venu dans l'intention de lui enlever rien, mais seulement pour consolider leur alliance et pour établir la religion nouvelle.

S'il en eût été ainsi, quel bien n'en serait-il pas résulté pour l'humanité! Quel beau spectacle c'eût été de voir les arts de l'Europe se greffer sur cette civilisation naïve, et tous deux se venir mutuellement en aide! Mais ce n'étaient que des assurances mensongères, et Cortès ne voulait que calmer les défiances de Montezuma, qui était aussi dépourvu de moyens de défense contre ces nouveaux venus que le seraient les rois de l'Europe contre des ennemis aériens.

Le temple de Mexico avait été bâti d'après le modèle des temples plus anciens, sur une colline artificielle élevée au milieu d'une plaine. On croyait que cette construction avait eu lieu six ans avant l'arrivée de Colomb en Amérique. Un vestibule en murailles épaisses de pierres, toutes couvertes de sculptures qui représentaient des serpents entortillés, précédait un escalier magnifique qui conduisait à une vaste chapelle, avec une terrasse où étaient fichées, sur des pieux, des têtes humaines que l'on renouvelait aux grandes solennités et dont le nombre, dit-on, s'élevait à cent trente mille. Les quatre portes du temple s'ouvraient aux quatre vents sur autant de plates-formes, dont chacune offrait aux regards quatre statues gigantesques. Alentour étaient les habitations des prêtres, avec un grand espace où jusqu'à dix mille personnes exécutaient les danses rituelles. Au centre s'élevait une pyramide tronquée ayant cinquante-quatre mètres de hauteur sur quatre-vingt-dix-sept de largeur à la base, et sur une de ses faces se développait un escalier de cent vingt marches pour chaque étage.

Le dieu Mexitlo, à qui l'on offrait le cœur des victimes, était représenté sous une figure humaine d'un aspect horriblement farouche, avec des serpents et des foudres à la main, et couvert de dessins symboliques. Le feu sacré était conservé dans deux vastes urnes de marbre, et les nombreuses chapelles brillaient de tout le luxe imaginable.

Montezuma possédait des palais d'une grande étendue, construits en pierres cimentées avec de la chaux et formés de nombreuses habitations réunies : celui qui fut assigné à Cortès aurait suffi pour loger huit mille hommes. L'empereur s'était

retiré dans celui du deuil, où tout était sombre, effrayant et où pénétrait à peine la lumière. Il avait aussi des résidences d'agrément, et l'on en cite surtout deux comme des merveilles : l'une remplie d'oiseaux de proie, l'autre des oiseaux les plus apprivoisés et les plus rares. De vastes galeries, soutenues par des colonnes de marbre d'un seul morceau, donnaient sur des jardins où les arbres et les eaux offraient un asile aux diverses espèces de volatiles, et trois cents hommes, chargés d'en prendre soin, recueillaient leurs plumes pour en former des dessins. On y cultivait aussi des plantes médicinales, pour les distribuer à ceux qui en réclamaient.

Montezuma avait fait venir, au moyen de deux conduits en pierre, des eaux abondantes pour l'arrosage de ses jardins et pour la commodité de la ville. Les armes était conservées dans deux arsenaux : une garde du corps veillait aux trente portes du palais, et toute la noblesse du royaume faisait le service à tour de rôle dans les salles intérieures. Outre deux reines de race royale, l'empereur avait un grand nombre de concubines. Il donnait rarement audience, et c'était alors avec un fastueux appareil. Quelquefois il mangeait en public, mais toujours seul, et on lui servait jusqu'à deux cents plats parmi lesquels il faisait un choix : les autres étaient distribués aux nobles de garde. Parfois aussi des bouffons et des musiciens étaient introduits pendant le repas.

Quelque considérables que fussent les dépenses qu'entraînait le faste de la cour du roi et l'entretien de deux ou trois armées, elles étaient loin d'absorber toutes les resources du trésor. Les mines et les salines, les contributions surtout produisaient des sommes énormes; chaque propriétaire payait un tiers des fruits de ses champs, et tout artisan un tiers des objets manufacturés.

Cortès voulut tout voir, et du haut du temple, où palpitaient les restes sanglants des victimes humaines, il promena ses regards sur la grande cité. Montezuma se résignait à écouter les prédications de ce soldat, puis se prosternait pour demander pardon à ses dieux des blasphèmes qu'il venait d'entendre. La première pensée de Cortès avait été de se fortifier dans le palais qui lui avait été assigné pour résidence, et il y rêvait aux moyens de conquérir un pays dont les richesses excitaient de plus en plus sa convoitise. Sur ces entrefaites, un général mexicain attaqua la Vera-Cruz. Bien que repoussé, il tua plusieurs Espagnols et en fit un prisonnier, dont la tête fut promenée dans tout l'empire,

afin de soulever contre ces étrangers la haine nationale, et de dissiper l'effroi qu'ils inspiraient en prouvant qu'ils étaient mortels comme les autres.

Cortès sentit combien il y avait de danger pour lui si le prestige était rompu, et il résolut de tenter un de ces coups que le succès même n'absout pas du reproche de témérité. Il se rendit au palais de Montezuma, en arracha ce prince, et, l'ayant emmené dans sa demeure, il lui imposa ses volontés. Le général agresseur fut brûlé vif, et il en fut de même de ceux qui laissèrent apparaître des doutes sur l'inviolabilité des Espagnols. Montezuma, chargé de chaînes, à son horreur profonde, à celle de tous les siens, fut obligé de se reconnaître vassal de Charles-Quint, et de fournir à titre de don six cent mille marcs d'or pur, sans compter une infinité de pierres précieuses. Il ne fut pas possible de l'amener à un changement de religion : cependant les sacrifices humains furent suspendus, et les vierges, les saints remplacèrent dans les temples les amas de crânes humains.

Montezuma pensait que Cortès allait désormais partir, conformément aux conventions stipulées : loin de là, Cortès proclama
1520. la souveraineté de l'Epagne, et exigea encore de l'or pour les dépenses nécessaires(1). Mais il apprit tout à coup que Narvaez était arrivé avec une armée pour lui enlever le commandement et la liberté. Sans perdre de temps, il résolut à marcher contre lui, et donna aux Mexicains le spectacle d'une guerre fraternelle; mais il resta vainqueur de son rival, qu'il réduisit à servir sous ses drapeaux; et son courage augmentant avec sa puissance, il entreprit de soumettre tout le pays. Pendant son absence, Alvarado, son général, laissa les Mexicains se réunir pour une fête, et profita de l'occasion pour les massacrer. Cette odieuse trahison porta ses fruits. Les nobles frémissaient de l'avilissement où était tombé Montezuma, les prêtres de la profanation de leurs rites, tous des outrages dont on les abreuvait : l'insurrection éclata, et on mit le siége devant le palais de Cortès. Montezuma se montra en vain pour apaiser leur fureur : il fut insulté comme un lâche, et atteint même d'une blessure. Reconnaissant alors

(1) De Solis, qui fatigue son lecteur par une emphase insupportable et dont Voltaire fait pourtant l'éloge, on ne sait trop pourquoi, attribue à son héros des paroles et des faits copiés évidemment sur ceux d'autres héros et d'un caractère tout théâtral. Lorsque Cortès commet une injustice ou une imprudence, Solis la nie par cette seule considération qu'elle est inconciliable avec la probité connue de Cortès et avec sa politique.

qu'il était devenu pour les siens un objet de mépris, il expira de douleur.

Après avoir perdu un gage si précieux, les Espagnols, environnés de toute part, sentirent la nécessité de battre en retraite; mais au moment où ils traversaient la chaussée à la faveur de l'obscurité, les Mexicains, persuadés que les fils du Soleil ne pourraient dans la nuit obtenir aucun secours de leur père, les attaquèrent avec plus de confiance; et les Espagnols perdirent tous leurs chevaux, leur artillerie, leur trésor et quelques-uns de leurs plus vaillants compagnons, que sacrifièrent les vainqueurs, afin de recouvrer la faveur des dieux. Mais le plus grand péril n'était pas passé : à peine, après une marche pénible, les Espagnols avaient-ils franchi l'étroit passage qu'ils se trouvèrent en face d'une armée en bon ordre. Il ne fallait rien moins que la constance de Cortès pour ne pas succomber. Sans laisser aux siens le temps de reconnaître toute l'étendue du danger, il s'élança sur l'ennemi; et comme il avait été
instruit par Montezuma de l'extrême importance que les Mexi- 1520.
cains attachaient à leur étendard, il se précipita seul sur le chef 7 juillet.
qui le portait, le lui arracha, et avec l'étendard la victoire.

Il gagna aussitôt Tlascala; et au lieu de s'occuper de mettre en sûreté le peu de forces qui lui restaient, inspiré par le Saint-Esprit, il envoya chercher partout des munitions et des hommes, qui ne tardèrent pas arriver, sur le bruit de tant de richesses réservées aux vainqueurs. Huit mille esclaves tlascalitains furent employés à porter à dos les bois nécessaires pour construires des embarcations, et bientôt de grossiers canots se répandirent sur la surface du lac. Cortès fit rompre les aqueducs; et si Guauhtemotzin ou Guatimozin, neveu et successeur de Montezuma, eut le dessus dans plusieurs batailles; si beaucoup d'Espagnols furent égorgés dans les téocallis pour apaiser la Divinité, les Mexicains furent consumés par la famine, et les tribus environnantes désertèrent leur bannière.

Enfin Cortès, mettant sa confiance en Jésus-Christ et en saint Jacques, réunit cinq cents Espagnols, auxquels se joignirent quelques Tlascalitains, et avec six pièces d'artillerie attaqua de
nouveau Mexico, intrépidement défendu par Guatimozin contre 1521.
l'effort des armes et contre la trahison. Il s'en empara avec 13 août.
une grande effusion de sang, et fit prisonnier l'empereur avec toute sa famille. « Tous les canaux, dit Bernard Diaz, témoin « oculaire, les places, les rues étaient remplis de cadavres et

« de têtes coupées : on ne pouvait passer sans en fouler aux « pieds. J'ai lu la destruction de Jérusalem ; mais je ne crois « pas que le carnage y ait été aussi grand. » Ceux qui survécurent, ayant à lutter contre la faim, étaient réduits à fouiller dans les immondices pour en arracher une pâture repoussante; et si le fer en moissonna cent mille, la faim et les maladies en firent périr moitié autant. Le butin fut immense, et les rêves de richesse dont s'étaient bercés les Espagnols parurent désormais réalisés. Mais qu'était devenu le trésor de Montezuma? Beaucoup soupçonnaient Cortès de l'avoir fait disparaître ; mais il sut détourner les soupçons sur Guatimozin, qui, en dépit des traités, fut étendu sur un brasier, afin de le forcer à révéler ce qu'il en avait fait. Couché à côté de lui sur les charbons ardents, son ministre partagea son supplice ; et comme Guatimozin l'entendait gémir : *Et moi*, lui dit-il, *suis-je donc sur un lit de roses?*

Ce fut la première conquête dont les Espagnols purent se vanter, et celle qui mit dans tout son jour la supériorité des armes et de la discipline européenne. Cortès n'avait pas seulement fondé une colonie, mais soumis un empire, un empire puissant et renommé, dont les revenus étaient immenses. Le récit de ses exploits fit taire les malveillants à la cour d'Espagne, et accourir près de lui une foule d'aventuriers, ainsi qu'un grand nombre d'Indiens ; tellement qu'il se trouva à la tête de deux cent mille hommes. Charles-Quint lui assigna comme marquisat la vallée de Guaxaca, avec le titre de gouverneur et de capitaine général du Mexique.

Revêtu de ces pouvoirs, il s'occupa d'organiser sa conquête en fondant des villes nouvelles, en donnant au pays des institutions, et en l'initiant aux arts de l'Europe. Il envoya explorer la contrée, pour recevoir la soumission des habitants et se faire livrer leur or. Alvarado traversa quatre cents lieues de terres inconnues, et gagna Guatimala, où il bâtit Santiago. Cortès, informé qu'il existait à Higueras et à Honduras des mines précieuses, y dirigea, dans l'espoir d'y trouver encore un passage vers la mer du Sud, une expédition, sous les ordres de Christophe d'Oli. Mais les troupes, mécontentes de ce que l'or qu'elles trouvaient dans cette contrée était moins abondant qu'on ne le leur avait promis, se révoltèrent contre le gouverneur, Christophe d'Oli à leur tête. Elles avaient eu d'ailleurs à lutter contre la résistance opiniâtre des indigènes, excités par les femmes,

nues et tatouées, que les Espagnols prenaient pour des sorcières et qui étaient des héroïnes.

Cortès se mit en marche avec une armée pour aller châtier le rebelle. S'aidant d'une carte coloriée dont un cacique lui avait fait don, il traversa des forêts immenses, dont l'étendue et l'obscurité profonde désespéraient ceux qui le suivaient; mais enfin, après avoir parcouru plusieurs centaines de lieues, il arriva à Honduras, mit à mort Christophe d'Oli, et fit rentrer la colonie dans le devoir.

Craignant que, pendant cette expédition, les Mexicains ne songeassent à profiter de ses revers pour se révolter, il fit pendre Guatimozin, qui avait reçu le baptême (1). A son retour il fit édifier la nouvelle capitale sur les ruines de l'ancienne par les mains de ces mêmes Indiens qui l'avaient aidé à la renverser. Il suivit les mêmes lignes, mais en comblant les canaux; et c'est aujourd'hui une des plus belles villes du monde, où l'on ne compte pas moins de cent quarante mille habitants. Des Castillans venaient s'y établir à son appel, et il priait Charles-Quint d'y envoyer des prêtres au cœur simple, mais non des chanoines ni autres désœuvrés; point de médecins, qui y apporteraient des maladies nouvelles, au lieu de guérir les anciennes; point de légistes, qui inoculeraient au pays la peste des procès. « Toutes les plantes d'Espagne, lui écrivait-il, réus- « sissent admirablement dans cette terre. Nous ne ferons pas « ici comme dans les îles; nous nous garderons de négliger l'a- « griculture et de détruire les habitants. Une triste expérience « doit nous avoir rendus plus avisés. Je supplie votre altesse « d'ordonner à la maison de *Contratacion* de Séville de ne lais- « ser aucun bâtiment faire voile pour ce pays sans avoir une « certaine partie de son chargement en plantes et en semences. »

En effet, la culture des végétaux d'Europe prospéra dans une contrée dont la fertilité serait prodigieuse si les pluies y étaient moins rares. On aurait dû songer alors à rapprocher le plus possible les formes et les conditions du nouvel État de celles

(1) Le 22 octobre 1836, mourut, à la Nouvelle-Orléans, don Marsile de Temel, dernier comte de Montezuma, descendant en ligne directe, par les femmes, du dernier empereur du Mexique. Il était grand d'Espagne, et il fut banni du royaume pour cause de libéralisme. Il se transporta au Mexique, où il se trouva compromis dans une révolution politique, et il fut alors obligé de se réfugier à la Nouvelle-Orléans. Le gouvernement mexicain continua de lui payer une pension.

de l'ancien. Il paraît, en effet, que Charles-Quint en conçut la pensée ou qu'elle lui fut suggérée; car il demanda, en 1553, un rapport exact sur le pays, et nous possédons encore la réponse d'Alonzo Zurita (1), où nous avons puisé principalement pour tracer ce tableau du Mexique. Personne n'était plus apte à remplir cette tâche; car il avait parcouru presque toutes les nouvelles conquêtes en magistrat et en philosophe, et il s'était entretenu avec les témoins les plus dignes de foi, les vieillards indigènes et les missionnaires, dans un temps où le souvenir des événements était encore tout récent. Il démontre combien on a tort de traiter les Mexicains de barbares, et met en regard la douceur de leurs mœurs avec l'atrocité des *corregidors* et *encommenderos* espagnols; c'était le nom de ceux à qui l'Espagne avait confié le pays et sa population pour gouverner, et veiller à la propagation et au maintien de la foi (2). Il tire un argument puissant, bien qu'il en repousse les conséquences, des faits avoués par Fernand Cortès, qui, à chaque instant, exprime son étonnement de l'ordre, de l'industrie, des constructions des Mexicains. Les Espagnols avaient cependant intérêt à les faire passer pour grossiers, indisciplinés et indisciplinables, afin de se disculper d'avoir violé à leur égard le droit des gens et celui de la nature.

Ce n'est pas que nous prétendions vanter la civilisation des Mexicains; nous y trouvons même quelque chose de triste et de sentencieux, qui annonce une nation décrépite : des prêtres voués au célibat et isolés du monde, des sacrifices exécrables et partout des coutumes bien éloignées de la naïveté des peuples nouveaux. Nous disons seulement que c'était un énorme tort que de condamner comme barbare et insociable une pareille nation, et de la livrer à toute la cupidité inhumaine de conquérants ignorants, qui se répartirent entre eux les terres et les hommes. Obligés de travailler aux mines, les naturels jonchaient de leurs cadavres les routes qui y conduisaient; la

(1) *Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne, publié pour la première fois en français par* M. H. TERNAUX-COMPANS, dans les *Voyages, relations*, etc.

(2) Le frère Bernardin de Sahagun, que nous avons cité plusieurs fois et dont l'*Histoire universelle de la Nouvelle-Espagne* forme le septième volume des *Antiquities of Mexico*, vécut aussi quarante ans au milieu des Mexicains, et comprit comme d'autres qu'il ne pouvait y avoir de conversions véritables sans une connaissance préalable des idées antérieurement dominantes dans le pays.

moindre désobéissance de leur part était déclarée rébellion, et châtiée comme telle. Ce n'était pas assez pour les opprimer d'une arrogance brutale; les Espagnols eurent recours aux astuces fiscales. Il fut décrété que tous ceux qui s'enivreraient seraient condamnés aux travaux des mines, et l'on offrit des appâts à l'ivresse; la confiscation fut prononcée contre le colon négligent, et on l'empêcha de travailler en l'accablant de corvées, afin de se ménager un prétexte pour le dépouiller de son fonds. Puis il fut défendu de cultiver la vigne et l'olivier, et il fallut payer quatre réaux par tête pour entendre la messe.

Était-ce donc sans raison que les Mexicains exécraient leurs maîtres et refusaient d'approcher leurs femmes, pour ne pas engendrer de tristes héritiers de leurs misères?

Les choses ne tournèrent pas mieux pour la race dominatrice, chez laquelle se développèrent les vices les plus détestables, un égoïsme dégoûtant, une cupidité effrénée, la passion des femmes et du jeu. Ces vices ne tardèrent pas à se communiquer aux vaincus, qui, ne songeant plus qu'à leur avantage particulier, s'accusèrent les uns les autres pour se sauver, se livrèrent à l'espionnage, et se rendirent les complices des Espagnols pour se soustraire au péril, pour se venger, pour s'enrichir.

Cortès ne fut pas témoin de ces horreurs, auxquelles il n'avait que trop ouvert la voie. La cour d'Espagne, fidèle à son ancien système d'ingratitude et de défiance, s'étant mise à le harceler, il arriva inopinément à Tolède avec une suite magnifique. La pompe dont il était entouré donna une haute idée du pays conquis, et Charles-Quint accueillit le héros avec les plus grandes démonstrations d'estime; mais il diminua son autorité, et donna le titre de vice-roi du Mexique à Antoine de Mendoza.

Il ne resta d'autre perspective à Cortès que celle de pouvoir
exercer encore son génie entreprenant dans les découvertes.
Charles-Quint lui avait recommandé d'explorer les côtes orien-
tales et occidentales de la Nouvelle-Espagne, pour chercher le
secret du détroit, destiné à abréger des deux tiers la navigation
de Cadix aux Indes orientales. Cortès promit d'y réussir, et fit 1534.
partir à ses frais Fernand de Grijalva, qui découvrit les côtes de
la Californie, où il se rendit ensuite lui-même avec quatre cents
Espagnols et trois cents *esclaves nègres*, pour y continuer les
découvertes.

A mesure qu'apparaissait un nouveau pays, l'imagination y transportait ses rêves : on exaltait à Cumana et à Caracas la

richesse des pays situés entre l'Orénoque et le Rio-Negro; on ne parlait à Santa-Fé que des missions des Andalaquies, et à Quito que des provinces de Macas et de Méaxa (1). La Californie était un pays très-malheureux, sous un très-beau ciel; mais il produisait les perles, dont la pêche attira un grand nombre de navigateurs; puis, lorsqu'elles furent épuisées, la péninsule redevint déserte, jusqu'au moment où les jésuites y firent quelques établissements, et nous donnèrent sur cette contrée les informations les plus complètes.

Cortès fit aussi reconnaître la Nouvelle-Galice, que Muñez de Guzman avait aperçue au nord-ouest. Il envoya d'autres navires pour explorer quelques îles de l'océan Pacifique; et dépensa dans ces expéditions jusqu'à trois cent mille couronnes. Il espérait que ses nouveaux exploits étoufferaient l'envie que les premiers avaient excitée, et que Charles-Quint non-seulement lui rembourserait ses dépenses, mais le réintégrerait, pour de nouveaux services, dans l'autorité dont il avait été dépouillé; mais à son retour en Espagne il n'y reçut qu'un froid accueil et des refus. Ses services étaient assez nombreux pour qu'on pût désormais se montrer ingrat envers lui sans inconvénients.

Il suivit Charles-Quint dans son expédition d'Alger; mais il fit naufrage, perdit ses joyaux, et ne parvint à se sauver qu'à la nage; il eut ensuite son cheval tué sous lui dans une bataille; et cependant l'empereur en vint jusqu'à lui refuser audience. Indigné d'un tel procédé, il perça un jour la foule, et s'avança jusqu'au carrosse de l'empereur, qui lui demanda d'un ton sévère qui il était. *Je suis*, répondit Cortès, *le conquérant du Mexique; je suis celui qui vous a donné plus de provinces que vos ancêtres ne vous avaient laissé de villes.*

On ne reproche pas impunément aux rois leur ingratitude. Charles-Quint, qui n'avait contribué à cette grande entreprise
1547. ni par ses trésors ni par sa direction, laissa mourir obscurément à Séville celui qui l'avait accomplie : Cortès était âgé de soixante-deux ans (2).

Montezuma et Guatimozin étaient bien vengés; mais était-ce Charles-Quint qui devait se charger d'une pareille tâche?

(1) HUMBOLDT, *Hist. de la Nouvelle-Espagne.*

(2) Vargas Ponce nous a conservé la dernière lettre, empreinte de mélancolie, dans laquelle Cortès expose ses droits à l'empereur (*ultima y sentidisima carta de Cortes*). Un secrétaire écrivit en marge : « Rien à répondre, » *No hay que responder.*

CHAPITRE VIII.

PÉROU.

Les succès de Cortès ranimèrent le goût des aventures, qui paraissait languir; et aucun espoir ne parut trop vaste, aucune entreprise trop audacieuse. Nous avons dit comment Balboa, après avoir traversé l'isthme de Darien, fut informé de l'existence d'un grand pays du sud, où abondaient ces métaux que les Européens recherchaient si avidement (le Pérou); mais il était très-difficile aux Espagnols établis à Panama de gagner cette contrée, à cause de la distance considérable, des pluies diluviennes sous un climat meurtrier et des forêts impénétrables. Pedrarias Davila, venu en qualité de vice-roi dans le pays où il s'était souillé de l'assassinat de Balboa, n'y trouva, au lieu des trésors qu'il s'était promis, que des fatigues à endurer. Le manque des commodités les plus indispensables de la vie et l'insalubrité de l'air firent périr six cents de ces aventuriers; les autres, mal contenus, se donnaient des airs d'arrogance et menaçaient les caciques. Velasco était aussi trop lâche pour entreprendre par lui-même la découverte, trop envieux pour la laisser faire à d'autres. Quelques années s'écoulèrent donc sans qu'il en fût plus question. Puis vint le moment où François Pizarre, Diègue d'Almagro et Fernand Luque se vouèrent avec obstination à la réussite de l'entreprise. Le premier, né d'une union illégitime, dans l'Estramadure, et réduit à garder les pourceaux, était étranger à tout sentiment de famille et d'humanité. Après s'être illustré par un courage farouche dans les guerres d'Italie, il avait passé en Amérique, où il avait gagné de l'argent et acquis des terres. Almagro avait la valeur d'un vétéran, mais il n'y joignait pas ce coup d'œil assuré qui donne le triomphe à de sages combinaisons. Luque, riche ecclésiastique et maître d'école, aurait aimé trouver un évêché là où d'autres allaient chercher une vice-royauté. Ces trois hommes mirent donc en commun, Pizarre son audace, les deux autres leurs fonds; et après s'être juré, sur une hostie qu'ils se partagèrent, de ne manquer mutuellement ni à la foi promise ni à la loyauté, ils se séparèrent. Pizarre mit à la voile avec un bâtiment

Pizarre.

1524. 14 novembre.

monté par cent dix hommes, et se dirigea vers une mer inconnue.

Il arriva dans la plus mauvaise saison, et ne trouva dans ses divers débarquements que des marécages et des forêts impénétrables. Malgré sa persistance indomptable, les fatigues et les maladies moissonnèrent ses compagnons; et il lui fallut retourner à Panama, après trois ans de tâtonnements sans résultat, où l'attendaient toutes sortes de railleries et de quolibets. On fit même des chansons où Pizarre était traité de boucher; Almagro, qui fournissait les provisions, de marchand de bœufs, et Luque de fou. Le gouverneur Pédro de los Rios défendit toute levée d'hommes à cet effet, et envoya reprendre le petit nombre de ceux qui étaient revenus.

Mais Pizarre, loin de se décourager, traça avec son épée une ligne sur la terre, et exigea que tous ceux qui renonçaient aux trésors qu'il promettait franchissent cette ligne. Tous acceptèrent le parti proposé, à l'exception de douze, avec qui il endura dans l'île de la Gorgora les privations les plus rudes, au milieu desquelles son courage s'endurcit encore. A peine un bâtiment lui eut-il été expédié de Panama qu'il s'embarqua de nouveau pour le Pérou, et l'atteignit enfin après vingt jours de navigation.

En apercevant partout l'apparence de l'industrie, les commodités de la vie, des champs cultivés et des habitants policés, il comprit qu'il n'avait pas affaire à une horde de barbares, et
1527. qu'il ne pourrait s'y établir avec aussi peu de monde : il revint donc en rapportant ces heureuses nouvelles.

Il ne restait plus assez de fonds aux trois associés pour poursuivre leur entreprise; mais leur courage et leur obstination étaient loin d'être à bout. Pizarre passa en Espagne, où il promit monts et merveilles. On l'écouta, et il fut nommé gouverneur et capitaine général de tous les pays qu'il pourrait occuper, sur une étendue de deux cents lieues au sud du fleuve de Santiago. Cortès lui fournit de sa bourse quelques sommes d'argent, et plusieurs de ses parents en firent autant. L'évêché futur ayant été assigné à Luque, Almagro, à qui l'on ne réservait que le commandement d'une forteresse, en conçut un vif dépit; mais on parvint à l'apaiser, et l'alliance fut bientôt renouvelée entre les associés réconciliés (1).

(1) Indépendamment des histoires générales, et des recueils de RAMUSIO, HERRERA, GOMARA, ACOSTA, etc., on peut consulter :

Verdadera relacion de la conquista del Perù y provincia del Cusco,

Toutefois des hommes de cette trempe inspiraient peu de confiance : aussi se présenta-t-il peu de volontaires pour une expédition aussi hasardeuse, et l'on ne put réunir que trois petits bâtiments montés par cent vingt personnes, dont trente-six à cheval.

Tandis qu'Almagro restait sur les lieux pour recruter des renforts, Pizarre partit; et en treize jours il était arrivé dans la baie de Saint-Matthieu, d'où, se dirigeant vers le midi, il atteignit une ville tellement riche en or et en argent qu'il n'y avait pas à douter de l'heureux succès réservé à leur tentative. Il expédia aussitôt à Panama et à Nicaragua un échantillon de ces trésors, et c'en fut assez pour attirer près de lui un grand nombre d'aventuriers. 1531.

Il marcha alors sur la capitale, en se donnant pour l'ambassadeur d'un puissant souverain, et disant que le peu d'hommes armés qui le suivaient n'annonçaient point de sa part d'intentions hostiles.

La première parole que les Espagnols entendirent prononcer dans le pays lui fit donner le nom de Pérou. Les naturels racontaient que leurs ancêtres avaient mené une vie sauvage jusqu'au moment où le Soleil, leur père, les prenant en pitié, leur avait envoyé des êtres surhumains pour les policer. La tradition varie ici selon les pays, et même à l'égard des personnes ; la plus générale, à ce qu'il paraît, désigne Manco-Capac, qui, venu du nord avec Mama Oella, sa femme et sa sœur, fonda Cusco, capitale du royaume, soumit et civilisa les peuples environnants, et commença la race des Incas, qui régna sans interruption sur cette contrée.

llamada la Nueva Castilla... embiada a su magestad por FRANCISCO DE XERES... *uno de los premeros conquistadores ;* Séville, 1535.

Chronica del Perù, que tracta la demarcacion de sus provincias, etc.; *fecha por* PEDRO CIEÇA DE LEON; 1553. — On a raconté qu'il fit douze cents lieues à pied pour ne pas dire des choses dont il ne fût pas certain.

AUG. DE ZARATE, *Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Perù;* Anvers, 1555.

Comentarios reales escritos, por el Inca GARCILASO DE LA VEGA, *natural del Cusco, y capitan de su magestad.*

La première partie, publiée à Lisbonne en 1609, traite de l'origine des Incas, de leur religion, de leurs lois, de leur gouvernement, de leurs mœurs, de leurs conquêtes, de tout ce qui les regarde avant l'arrivée des Espagnols. La seconde partie, publiée à Cordoue en 1616, traite de la découverte du pays et successivement des guerres civiles qui l'agitèrent.

Ces traditions fabuleuses méritent moins d'attention que les monuments dont le pays et semé et qui annoncent une civilisation antérieure. Il y avait à Tiauanacu des palais et une immense quantité de statues, ainsi que des môles de pierres énormes. Sur la rive du lac Schioucuytu on voyait une place de trente-cinq pieds carrés, entourée de maisons à deux étages et d'une salle couverte de quarante-cinq pieds en longueur sur vingt-deux de large, le tout d'un seul morceau et rempli d'une foule de statues. Ces contructions étaient attribuées à une nation de beaucoup antérieure aux Incas, laquelle ne se rasait pas et portait des habits différents des vêtements modernes.

Doit-on croire que les Péruviens, après une civilisation précédente, fussent revenus à l'état sauvage? Ceux qui les policèrent de nouveau et furent symbolisés dans Manco-Capac étaient-ils sortis de leur race? C'est ce qu'on ne saurait décider.

Manco-Capac amena sans beaucoup de peine les peuples environnants à vivre en société régulière; il leur enseigna le culte du Soleil, l'obéissance aux lois et la culture des champs. Il plaça à la tête de chaque village un *curaca* pour le gouverner, éleva un temple au dieu qui l'avait envoyé et inspiré, et affecta à son service des vierges consacrées. Les Péruviens apprirent de lui à se raser la tête d'une manière particulière, à l'envelopper d'une bande d'étoffe et à porter de grosses boucles d'oreilles comme il le faisait lui-même; et ils les adoptèrent comme ornement national. Afin que la race du Soleil se conservât sans tache, les Incas se mariaient entre frère et sœur.

Sinchi-Roca, fils aîné de Manco-Capac, donna au pays l'organisation politique, et entreprit la conquête des contrées voisines, non pas en guerrier, mais, comme le Bacchus antique ou les missionnaires modernes, en civilisateur. Il édifia des villages et régla l'administration. Ses successeurs, tantôt pacifiques, tantôt guerriers, étendirent et consolidèrent leur domination, abolissant partout l'ancien culte, construisant des édifices magnifiques et de belles routes.

Un des Incas avait reçu en songe des conseils et des prédictions d'un vieillard qui, contrairement à l'usage du pays, portait une grande barbe et de longs vêtements; il s'était annoncé à lui comme frère du Soleil, sous le nom de Viracoca. Les Péruviens appliquèrent ensuite ce nom aux Espagnols, qu'ils regardaient comme descendus du ciel à cause de leur barbe et de leur costume. En souvenir de cette vision, l'Inca éleva un

temple en pierres de taille de cent vingt pieds sur quatre-vingts, avec quatre portes ouvrant aux quatre points cardinaux, entièrement découvert, et où fut placée la statue de l'Inca qui était apparu au prince. Son successeur bâtit d'autres palais et des villes, et donna de bonnes institutions au pays. Il prédit qu'une nation viendrait bientôt détruire l'empire et la religion.

Ces rapprochements et ces prophéties ne contribuèrent pas peu aux succès des Européens, qui, accueillis d'abord comme des envoyés du ciel, furent ensuite redoutés comme un mal inévitable.

Ces peuples avaient chacun une manière de danser différente, comme aussi de disposer leur coiffure. Aux jours de solennité ils formaient une ronde sur la grande place de Cusco, en se tenant par la main, quelquefois au nombre de trois cents; puis ils allaient, l'un après l'autre, exécuter au milieu du cercle une danse particulière et chanter les louanges de l'Inca. Lors de la naissance de son fils, Huyana fit faire une chaîne d'or capable d'enceindre la ronde entière. Elle avait sept cents pieds de longueur, et sa grosseur était telle que deux cents hommes robustes avait peine à la porter. Cette chaîne, qui, ne s'étant pas retrouvée, fit le désespoir des Espagnols, fut cause qu'on donna au nouveau-né le nom de Huascar, mot qui signifie *chaîne*.

Nous tenons ces détails de Garcilaso de la Véga, descendant des Incas, qui les avait recueillis de la bouche d'un vieillard, son aïeul, peu de temps après la conquête. Mais il a étendu les récits de la tradition et de la superstition en les embellissant, pour se conformer à l'usage alors commun en Espagne. Il n'apporte aucun soin à trier le vrai du faux, ce qui lui eût été facile avec la connaissance qu'il avait de la langue, à une époque où survivaient encore tant de souvenirs effacés depuis par le temps et par la domination étrangère. Gouvernement.

On peut voir cependant, tant par lui que par d'autres contemporains et par les monuments qui sont restés, que les Péruviens étaient un peuple en pleine voie de civilisation. Les Incas jouissaient d'un pouvoir absolu : c'était aux membres de leur famille exclusivement qu'étaient dévolus les emplois importants, ainsi que le sacerdoce. Quatre lieutenants gouvernaient les quatre principales circonscriptions : ils étaient, de même que l'empereur, assistés d'un conseil d'Incas, à qui ils rendaient compte de leurs actes. Les curacas, gouverneurs héréditaires des provinces, formaient une noblesse de second ordre. Chaque année ils

envoyaient en présent au roi de l'or, des pierreries, des bois précieux, des baumes, des teintures et d'autres productions dont le service public ne réclamait pas l'emploi. Tout curaca devait, de deux en deux ans, se transporter à Cusco pour y rendre compte de son administration : ils envoyaient aussi dans cette ville leurs fils aînés pour y être instruits dans la langue, dans les usages et dans les lois.

Dans des cabanes, disposées de mille en mille sur les routes, se tenaient cinq ou six hommes qui, transmettant les nouvelles d'un poste à l'autre, les faisaient passer avec une extrême rapidité des provinces à la cour, ou de celle-ci aux curacas.

On tenait registre de la population au moyen d'un chef préposé sur chaque groupe de dix, de cinquante, de cent, de cinq cents et de mille familles : ces chefs, disposés hiérarchiquement, devaient rendre compte des personnes qui relevaient de leur juridiction. Lorsqu'un fils se rendait coupable, c'est le père qui était puni, d'où résultait une tyrannie domestique des plus terribles. La peine de mort était prodiguée, et infligée même au juge qui avait mal interprété la loi. L'opinion où les Péruviens étaient que la moindre faute était un outrage à la Divinité les portait à se dénoncer les uns les autres. Un crime était-il commis, le dizainier devait en faire son rapport, et les lois ne laissaient rien à l'arbitraire des juges.

Les seuls propriétaires étaient le Soleil, l'Inca et les communes. Ainsi, en l'absence de toutes possessions privées, chaque travail se faisait en commun, et les particuliers devaient même cultiver les terres de l'Inca et du Soleil ; il en était de même pour les ponts, pour les routes, pour la fabrication des armes et pour tous les besoins du gouvernement. Les fils du Soleil cultivaient aussi un champ près de Cusco ; ils appelaient cela triompher de la terre. Comme dans tout gouvernement théocratique, l'autorité des Incas était absolue, et la désobéissance à leur égard constituait une impiété.

Il paraît qu'au nombre des obligations communes à toute la nation était celle de construire les habitations de l'Inca et des grands, comme aussi de cultiver leurs vastes domaines. Les Péruviens étaient fort avancés dans l'aménagement des champs. Ils avaient su, au moyen de canaux, diriger les eaux sur des terrains sablonneux que n'arrosait jamais la pluie, en réglant leur niveau et leur distribution ; ils soutenaient les terres en pente à l'aide de petits murs échelonnés, et les fu-

maient avec la fiente des oiseaux et avec de petits poissons rejetés en quantité sur la plage.

Leur morale se réduisait à trois défenses : n'être ni voleurs, ni oisifs, ni menteurs. Comme ils étaient persuadés que les désastres publics et privés provenaient des crimes commis, ils allaient dénoncer aux juges ceux même que couvrait le secret ; et, à en croire Véga, c'est au plus si sur un territoire aussi étendu il se trouvait dans une année un délit punissable. Il n'est donc pas surprenant que d'Acosta regarde les Péruviens comme supérieurs aux Grecs et aux Romains en fait d'institutions politiques.

On cite des lois très-sages de ces rois *barbares*, qui, comme le dit d'Acosta, considéraient l'amour et les bénédictions de leurs sujets comme leur principale richesse. Un statut municipal régissait les communes, un règlement somptuaire interdisait l'usage des métaux précieux et des pierreries ; et les habitants de chaque canton, riches ou pauvres, étaient appelés deux ou trois fois par mois à se réunir dans un banquet, sous la présidence des curacas, et à se divertir tous ensemble. Des magasins publics étaient destinés à fournir la nourriture et le vêtement aux aveugles, aux muets, aux sourds, aux estropiés, aux vieillards aux infirmes, et à quiconque ne pouvait labourer la terre. Ceux qui étaient affaiblis par l'âge étaient entretenus par la commune, à charge par eux de chasser les oiseaux des champs ensemencés. Ceux qui se signalaient par des vertus publiques ou privées obtenaient des vêtements faits par les personnes de la maison royale. Passé l'âge de cinq ans, nul n'était dispensé de travailler, et chacun faisait soi-même ses habits, sa maison, ses instruments d'agriculture. Les portes des habitations devaient rester ouvertes aux heures du repos, afin que les juges pussent y entrer et voir ce qui s'y passait.

Il est évident par là que le législateur du Pérou voulut réformer le peuple à l'aide d'une obéissance presque monastique. Les hommes étaient réduits à la condition de machines animées, et divisés en castes, dont chacune était vouée à un travail déterminé, sans rien posséder en propre, mais produisant au profit de la communauté ; système très-favorable à l'exécution de grands ouvrages, mais non pas au progrès, qui ne saurait naître que des efforts de la liberté individuelle.

Aucun pays ne pouvait se vanter de posséder des routes plus belles ; mais les seules bêtes de somme étaient le lama et le

guanac, animaux peu intelligents. On traversait les fleuves et les vallons au moyen de ponts consistant parfois en cordes tendues, le long desquelles on faisait glisser les voyageurs dans une corbeille. Les débris de canaux, de digues, de forteresses formées de blocs énormes de pierres excitèrent l'admiration des conquérants et excitent encore la nôtre. La plupart sont de construction cyclopéenne; mais les Péruviens ne savaient pas équarrir les pierres : ils se bornaient à creuser le bloc inférieur, de manière que l'autre s'y emboîtât exactement, opération difficile et fastidieuse. Ils ignoraient l'usage des briques et de la chaux. La forteresse de Cusco était surtout merveilleuse; elle était construite avec des masses dont on ne saurait se faire une idée, tirées et poussées à cette élévation par le seul effort de milliers de bras.

Mais, étrangers à l'art du charpentier, ils ne savaient pas construire de toits, ni se procurer les commodités intérieures. Ils sculptaient très-grossièrement : cependant les vases trouvés dans leurs tombeaux ne manquent ni d'élégance ni de finesse. Ils recueillaient l'or dans les fleuves, et tiraient l'argent des mines; mais ils ne pénétraient jamais bien avant dans la veine métallifère; ils savaient fondre le minerai. Le cuivre mélangé avec l'étain leur servait à faire les instruments destinés à travailler des matières dures.

A la mort d'un Inca, l'appartement qui lui avait servi dans chacun des palais était muré avec tous les meubles, et l'on en préparait un autre pour son successeur. Afin que les solennités ne fussent pas troublées par les intempéries de l'air, il y avait dans les palais de vastes salles qui pouvaient contenir plusieurs milliers de personnes; et comme les voûtes étaient inconnues on couvrait ces salles avec des poutres. L'intérieur des appartements royaux resplendissait de pierreries, de métaux précieux, de tapis, de figures d'hommes et d'animaux. Les ustensiles pour tous les usages de la vie étaient en or et en argent : on y trouvait des jardins superbes, des bains, des tables exquises. Cependant les Péruviens étaient généralement sobres. Le roi sortait dans une chaise en or, et les hommes d'une certaine province avaient l'obligation ou le privilége de le porter, tandis que ceux d'autres provinces étaient tenus de lui rendre d'autres services. La chasse était réservée au roi, aux gouverneurs et aux curacas.

Les membres de la famille royale devaient, pour obtenir rang

d'Inca, être soumis dès l'âge de dix ans à l'épreuve d'un jeûne de six jours. Ce jeûne était tellement rigoureux que toute la nourriture qu'on leur accordait consistait en une poignée de grains de maïs. Celui qui ne pouvait le supporter était rejeté; celui qui l'endurait jusqu'au bout subissait, après avoir été rassasié, l'épreuve de la course, du pugilat, de la lutte, du tir des pierres et des flèches et de la plus rude discipline. Lorsqu'il s'en était tiré à son honneur, sa mère et sa sœur lui laçaient ses sandales avec des cordonnets travaillés de leurs propres mains; il était ensuite présenté à l'empereur, de qui il recevait une bande d'étoffe en coton; et cet événement était célébré par des fêtes. L'héritier présomptif lui-même n'était pas exempt de ces épreuves.

Les Péruviens connaissaient beaucoup de substances médicinales, parmi lesquelles nous citerons le quinquina. Ils avaient des notions d'astronomie, bien qu'ils l'appliquassent uniquement au soleil, à la lune et à Vénus; et ils avaient disposé huit tours par couples, de manière que le soleil se levât entre elles aux solstices et aux équinoxes. Nous savons peu de chose de leur calendrier.

Non-seulement ils calculaient avec leurs *quique* ou cordelles à nœuds, mais ils conservaieut aussi le souvenir des événements en variant les couleurs et les fils avec une grande dextérité.

Des comédies et des tragédies étaient représentées aux fêtes de la cour, et des chants célébraient les exploits des héros ou exprimaient les sentiments de l'âme. Mais, ignorant l'écriture, les Péruviens ne purent faire de grands progrès (1). Chaque

(1) De la Véga, pour donner une idée de la douceur de la langue *quechua*, la principale du Pérou avec l'*aymara*, rapporte un hymne composé par les prêtres en l'honneur de Marie :

Ma-mal-Ica,
Soo-mak,
Nooste-alya,
Kancha-rene,
Inte-tapas,
Kul-ya-tapas
Koil-ya-koona-tapas.

« Ma douce mère, ma jeune et belle princesse, vous êtes aussi brillante que le soleil, la lune, les étoiles. »

Il rapporte aussi des chansons, comme celle-ci :

Cayla Llapi

province avait sa langue particulière; mais, à mesure qu'elles étaient conquises, elles s'obligeaient à apprendre la langue de Cusco. La cour parlait un idiome particulier, inconnu au reste des habitants.

Les Péruviens rendaient un culte au soleil, qu'ils regardaient peut-être comme le ministre suprême du Tout-Puissant Pachucamac; ils lui offraient des lapins, de la farine, des fruits. Quinze cents vierges recrutées dans les familles des Incas lui étaient consacrées, et vivaient comme cloîtrées, sans voir d'autres hommes que l'empereur; encore prenait-il soin de ne pas se présenter dans l'enceinte révérée. Elles s'occupaient de travailler aux ouvrages les plus fins, de préparer les objets nécessaires au culte et d'entretenir le feu sacré. S'il leur arrivait d'entacher leur pureté, elles étaient enterrées vives, et leur famille exterminée, ainsi que celle de leur complice.

D'autres couvents étaient disséminés dans le royaume, et l'on y recevait des jeunes filles de toute condition, pourvu qu'elles eussent de la beauté; le roi choisissait parmi elles ses concubines.

Outre le soleil, les Péruviens adoraient diverses idoles, qui même rendaient des oracles : c'étaient de grandes pierres sculptées, et parfois des morceaux de bois posés sur des coussins extrêmement riches; ces divinités avaient des prêtres et des richesses en propre. De plus, une pierre érigée au milieu de chaque bourgade était considérée comme la déité tutélaire du lieu, et invoquée dans les circonstances désastreuses comme dans les prospérités.

Les mariages se célébraient à des époques déterminées, selon la volonté de l'Inca ou des curacas, et toujours entre parents ou concitoyens. La femme, une fois mariée, sortait peu

Punnunqui;
Chaupituta
Gamusac.

« A la chanson, tu t'endormiras; à minuit, j'arriverai. »

De nos jours, les chefs de la révolution du Chili adressèrent, dans cette langue, aux habitants du Pérou une proclamation, en les invitant à s'insurger au nom de Manco-Capac, de Yupanqui, de Pachacutec. Elle a été insérée dans le *Journal of residence in Chile*, de Marie Graham.

Dans la *Nouvelle histoire du Pérou*, d'après la relation du P. Diego de Torres, page 5, il est fait mention d'une bonne grammaire de la langue aymara, composée par un père italien et publiée à Rome.

de sa maison, où elle s'occupait à filer et à tisser. Le sevrage des enfants était célébré par une solennité domestique; mais on les élevait très-durement. Les morts étaient placés dans la position d'une personne assise, et enfermés avec tous leurs vêtements dans des tombes murées ou dans des caveaux de famille. On construisait quelquefois au-dessus un massif ou une pyramide. On enterrait souvent avec le cadavre de l'Inca ses serviteurs et les femmes qu'il avait le plus aimées. Le deuil de la nation se prolongeait pendant une année, accompagné de pèlerinages, de lamentations et d'offrandes.

La douceur respire dans tous les actes des Péruviens et même dans leurs guerres, qu'ils entreprirent pour civiliser leurs voisins et pour augmenter le nombre des adorateurs du soleil. Mais M. de Humboldt remarque qu'il y avait au Pérou une richesse générale et peu de félicité privée, plus de résignation aux décrets royaux que d'amour pour la patrie, beaucoup d'obéissance passive et peu de courage pour des entreprises hardies, un esprit d'ordre étendu aux actions les plus différentes de la vie, et nulle largeur d'idées, nulle élévation de caractère. Les institutions les plus compliquées que fournisse l'histoire de la société humaine y avaient étouffé la liberté individuelle; et pour rendre les hommes heureux on les avait réduits à l'état de statues.

Tel était le pays que Pizarre s'apprêtait à parcourir et à conquérir. Huyama-Capac, douzième empereur, avait soumis la population du royaume de Quito, qui lui fut redevable de la civilisation, de routes et de canaux. Bien que les Incas ne pussent s'unir qu'à des vierges de leur sang, il avait épousé la fille du roi détrôné, l'avait préférée à toute autre, ainsi que le fils qu'elle lui avait donné, Atabalipa, à qui il laissa en mourant le royaume de Quito. Ce fut un germe d'inimitié entre ce prince et son frère, le nouvel Inca Huascar, qui, vaincu, fut pris avec sa capitale. Atabalipa soumit aussi les voluptueux et farouches habitants de Tumbez, et embellit leur ville de palais et de temples. Il conquit encore l'île de Puna, jusqu'alors indomptée; mais elle se souleva et massacra les garnisons de l'Inca. La vengeance terrible qu'il en tira devint le sujet de chants nationaux. Il subjugua et civilisa d'autres peuples; mais ces expéditions lui coûtèrent des torrents de sang.

Il avait fait ouvrir, pour la commodité de la guerre, une route magnifique de Cusco à Quito, dont la distance est de cinq cents

lieues; une autre route longeait la mer, ce qui facilita l'arrivée des Espagnols.

Atabalipa. Atabalipa, après avoir donné audience à l'ambassade de Pizarre, lui envoya des présents, et le laissa s'avancer sans obstacle jusqu'à Casamasca. Il voulut même aller au-devant de lui pour lui rendre visite et faire voir sa magnificence. Il arriva précédé de quatre courriers, porté dans une riche litière doublée de plumes de perroquet, revêtu d'un habillement de plumes retenu par des agrafes d'argent et d'or, avec une suite de courtisans dans un appareil non moins splendide. Derrière eux venaient des chanteurs, des danseurs et jusqu'à trente mille soldats.

Tout parmi eux n'était que bruit et applaudissements, tandis qu'un sombre silence régnait dans les rangs des Espagnols, disposés en bon ordre par Pizarre. Il résolut de suivre l'exemple de Cortès et de sacrifier au succès la bonne foi et la loyauté.

Le chapelain Valverde, s'étant avancé à quelques pas de la troupe, exposa à l'Inca des choses incompréhensibles pour lui, et conclut en l'invitant à se faire chrétien et vassal de l'Espagne. A peine Atabalipa eut-il répondu avec une juste indi-
1532. 19 février. gnation à une pareille ouverture, que Pizarre, à la tête d'une poignée de ses gens les plus résolus, se jeta sur lui, renversa tout ce qui résistait, et le fit prisonnier. Le butin qu'ils ramassèrent aurait pu satisfaire les espérances les plus avides.

C'est ainsi que la perfidie et l'audace, secondées par la supériorité des armes, livrèrent un puissant empire au pouvoir d'un aventurier, dont toute la force consistait en cent soixante hommes et trois canons. Il ne perdit qu'un soldat, au milieu du massacre de quatre mille indigènes. Lorsque ses envoyés allèrent explorer le royaume, où ils furent partout bien accueillis en exécution des ordres qu'Atabalipa était contraint de donner, ils rencontrèrent Huascar, qui leur dit de déclarer à Pizarre que son frère ne pouvait leur livrer autant d'or qu'ils voulaient sans dépouiller les temples, mais qu'il s'engageait, s'ils voulaient le laisser libre, à leur en procurer autant qu'ils voudraient sur les trésors de son père, qu'il avait cachés.

Atabalipa, informé de cette offre, l'envoya égorger; puis, comprenant que l'unique passion des Espagnols était la soif de l'or, il leur promit, s'ils lui rendaient la liberté, d'en remplir la salle où il se trouvait aussi haut que sa main pouvait atteindre; et cette salle avait vingt-deux pieds sur seize. On se mit alors à

apporter des masses d'or; et déjà il y en avait pour soixante-quinze millions quand les conquérants, ne pouvant plus y tenir, se jetèrent sur cette énorme proie et se la partagèrent. Chaque cavalier reçut deux cent mille livres, chaque fantassin un cinquième. Alors plusieurs d'entre eux, trouvant qu'ils avaient assez gagné, demandèrent à retourner dans leur patrie; et Pizarre les laissa aller, à la condition qu'ils divulgueraient le fait. De ce moment tout commença à renchérir extrêmement en Europe.

Ces heureux bandits ne rendirent pas pour cela la liberté à Atabalipa. On raconte que l'art de l'écriture causa une grande surprise au captif, et qu'ayant fait tracer sur son ongle le nom de Dieu il le montra à différents soldats, qui tous le lurent de la même manière. Pizarre seul, qui était entièrement illettré, ne put le lire qu'imparfaitement. Comme Atabalipa en conçut du mépris pour lui, le chef espagnol jura de s'en venger; et lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus rien à attendre de l'Inca, il songea à lui ôter la vie. Il semble que ces hommes de sang et de rapine voulussent alors parodier les tribunaux de l'Europe, d'autant plus iniques souvent qu'ils étaient mieux ordonnés. Ils dressèrent une procédure contre le malheureux Inca, et le condamnèrent à être brûlé vif; mais ils se contentèrent de l'étrangler lorsqu'il eut consenti à recevoir le baptême. La cour d'Espagne, qui avait persécuté le magnanime Colomb, porta aux nues Pizarre; et elle ajouta soixante-dix lieues de côtes au territoire qui lui avait été concédé.

Cependant Pizarre était parvenu, après plusieurs combats et à l'aide de perfidies, à s'emparer de Cusco, la capitale des Incas. Cette ville est assise au sommet d'une montagne; les longues rues en sont toutes tracées à angle droit; deux fleuves bordés de quais magnifiques coulent des deux côtés, et elle est défendue par des ouvrages très-forts. La citadelle était bâtie en énormes blocs irréguliers, une triple muraille l'entourait, et la porte en était fermée par une pierre démesurée. Le donjon, dit Tour ronde, qui recevait les Incas lorsqu'ils venaient dans la place, était d'une extrême magnificence; et les murailles, couvertes de feuilles d'or et d'argent, offraient des représentations d'animaux et de plantes.

Ces monarques avaient obligé une partie de leurs sauvages sujets à venir s'établir dans ce lieu, où ils construisirent dans les faubourgs des habitations en rapport avec les pays d'où ils

étaient sortis : les Orientaux à l'orient, les Méridionaux au midi, et ainsi de suite. A mesure que l'empire s'étendait, de nouveaux sujets venaient s'ajouter aux autres et occupaient des situations analogues à la position géographique de leur contrée natale. Tous gardaient leur costume et leur manière de vivre propres, en sorte qu'on pouvait voir là comme un résumé de ce vaste empire.

La richesse du temple du Soleil était au-dessus de tout ce qu'il est possible d'imaginer. Les murailles en étaient revêtues de lames d'or : on voyait sur l'autel principal la figure du Soleil, sur une plaque double des autres en épaisseur et s'étendant d'un mur à l'autre. Des deux côtés les cadavres embaumés des Incas, assis sur des trônes d'or, étaient rangés par ordre de temps. Les différentes portes du temple étaient d'or, et elles donnaient accès dans un cloître à quatre faces, sur lequel courait, ainsi que sur le temple, une guirlande en or d'un mètre de largeur. Alentour s'élevaient cinq pavillons carrés, terminés en pyramides. L'un d'eux, dédié à la Lune, femme du Soleil, tout en argent, recevait la dépouille des reines; un autre était consacré à Vénus, aux Pléiades et aux autres étoiles, un troisième au tonnerre, à l'éclair et à la foudre, le quatrième à l'arc-en-ciel; le dernier était réservé au grand sacrificateur et aux prêtres, qu'on choisissait dans la famille de l'Inca. Ils y donnaient audience, et y délibéraient sur les choses du culte.

De Cusco partaient les deux routes dont nous avons parlé et qui se prolongeaient jusqu'à Quito sur un déploiement de cinq cents lieues : l'une en plaine, le long de la mer; l'autre par les montagnes, où les vallées avaient été comblées, les rochers aplanis, des hospices, des temples, des forts élevés de distance en distance; on avait même disposé dans des situations convenables de hautes plates-formes où pouvaient monter ceux qui portaient l'empereur, qui jouissait de là d'une perspective admirable.

Manco-Capac II.

Après le meurtre de Huascar, Manco-Capac, qui devait lui succéder, se résigna à subir le vasselage des Espagnols pour être reconnu empereur. Il engagea ses sujets à l'obéissance, et il fut facilement écouté grâce au naturel paisible des Péruviens.

Ferdinand, frère de François Pizarre, qui s'était rendu en Espagne pour justifier la conquête, avait promis à Charles-Quint une somme énorme en retour des faveurs accordées à son frère. Mais ce conquérant trouva étrange qu'après une expédi-

tion accomplie par son conseil, à ses risques et périls, ce qu'il avait envoyé ne suffit pas, qu'il fallût pour rassasier un empereur éloigné et des courtisans oisifs leur faire passer des richesses destinées tant à l'indemniser lui et ses soldats qu'à fonder des villes et des colonies. Ferdinand, pour ne pas manquer à sa promesse, amena l'Inca à faire un présent considérable à l'Espagne : moyen certain, lui disait-il, de recouvrer ses titres et d'obtenir toute sécurité. Le conseil fut suivi, mais sans résultat.

En effet, les nouveaux venus ne tardèrent pas à mettre le pays au pillage. « D'abord, dit Gomara, ils arrachèrent l'argent « des murs des temples, fouillèrent les tombeaux pour enlever « les vases d'or et d'argent qu'ils renfermaient, dépouillèrent « les idoles, pillèrent les maisons, les forteresses où les Incas « avaient réuni d'immenses trésors; et ils trouvèrent dans Cusco « plus d'or et d'argent que n'en avait produit la rançon d'Ata- « balipa. Un Espagnol découvrit dans un souterrain un tombeau « d'argent pur, d'une valeur inappréciable; on en trouva plu- « sieurs autres encore, les Péruviens riches étant dans l'usage « de se faire ensevelir comme des idoles. Mais les Espagnols « n'étaient pas encore satisfaits; et plus ils découvraient de ri- « chesses, plus ils en avaient soif. Ils aspiraient surtout à s'em- « parer des trésors de Huascar et des autres princes de Cusco; « mais leurs recherches furent vaines malgré tout ce qu'ils tor- « turèrent d'Indiens. »

Luque était mort avant de recueillir les fruits de l'entreprise; Almagro, dont les conseils étaient toujours empreints de férocité, se disposa à conquérir la côte qui lui avait été assignée par la cour d'Espagne, c'est-à-dire le Chili. Il eut beaucoup à souffrir de l'âpreté d'un climat rigoureux; des hommes et des chevaux périrent de froid dans les montagnes. Il trouva ensuite vers le midi des sauvages robustes et féroces, qui, vêtus de peaux de phoques et de loups de mer, opposaient une résistance vigoureuse, et revenaient à la charge après avoir été battus.

L'empereur avait assigné à Pizarre la *Castille d'Or* jusqu'à la ligne, et à Almagro deux cents lieues au delà, sous le nom de royaume de Tolède. Cusco se trouvait enclavé entre ces deux territoires, et il en résulta que les deux conquérants commencèrent à se le disputer. Après avoir réduit promptement le Chili à l'obéissance, en se faisant passer pour l'envoyé des Incas, Almagro revint en hâte par la plage, où il endura une chaleur aussi excessive que le froid qu'il avait éprouvé par l'autre route.

Il trouva à son arrivée les Péruviens insurgés de toutes parts contre leurs oppresseurs, qu'ils avaient appris tardivement à connaître; et le moment semblait venu où le nombre pourrait enfin l'emporter sur ces brigands avides. Animés par Manco-Capac, ils s'étaient déjà emparés de la moitié de la ville, tandis que Pizarre, assiégé depuis neuf mois, se défendait dans l'autre à la tête d'une poignée de braves. Almagro, ayant mis en fuite ou abusé les naturels, parvint à faire son rival prisonnier, et se rendit maître de la riche cité. Mais les vaincus purent se consoler de leurs maux en voyant les conquérants tirer le fer les uns contre les autres. Almagro, cassé par l'âge, resta vaincu,
1538. et, prisonnier à son tour, il fut condamné au gibet. Effrayé de la mort ignominieuse qui l'attendait, lui qui l'avait tant de fois bravée sur le champ de bataille, il se déshonora en implorant la pitié de Pizarre, qui, pas plus que lui, n'avait jamais connu ce sentiment. Il ne se trouva qu'un malheureux nègre pour lui rendre les derniers devoirs. Manco-Capac se retira dans les Andes, et avec lui finit l'empire des Incas.

Les richesses n'apportèrent pas la prospérité. L'abondance de l'or fit renchérir les autres objets. La passion du jeu vint appauvrir ceux qui la veille nageaient dans l'opulence, et la corruption se déchaîna avec une effronterie sans égale.

Non-seulement Pizarre avait opprimé à l'excès les naturels, mais il avait encore mécontenté les colons, et, dans le partage des territoires et des indigènes, les partisans d'Almagro s'étaient trouvés exclus; de là naquit une grande irritation. Se serrant donc autour du fils d'Almagro, ils s'insurgèrent en tumulte, tuèrent Pizarre, et se mirent à persécuter ses soldats et à leur
1541. arracher par des tortures les richesses qu'ils prétendaient devoir être en leur possession. De ce moment les haines ne firent que s'envenimer; les nouveaux gouverneurs étaient sans talents comme sans autorité, et s'il leur arrivait parfois de vouloir protéger les indigènes, ils encouraient l'indignation des Espagnols; et Diègue Almagro, qui se révolta ouvertement, fut pris et livré au supplice. Ainsi le gibet était l'apothéose réservée aux conquérants, qui n'avaient que trop mérité cette fin.

Charles-Quint, reconnaissant l'importance du Pérou, décida que toutes les terres en appartenaient à la couronne, à laquelle elles devaient faire retour à la mort des premiers feudataires; il déclara, en outre, que les esclaves seraient rendus à la liberté, et que les autres naturels pourraient, à prix d'argent, se ra-

cheter des travaux mis à leur charge. Blaise Nuñez de Vela, qui arriva au Pérou porteur de cet ordre, voulut qu'il fût exécuté sans modification et sans délai; les nouveaux propriétaires se trouvèrent ainsi dépossédés tout à coup, et plusieurs officiers furent emprisonnés.

Gonzalès Pizarre, frère du conquérant, qui lui-même avait conquis des pays très-difficiles à subjuguer, se mit alors à la tête des mécontents, qui se révoltèrent, et se fit reconnaître en qua- 1546.
lité de gouverneur, après avoir tué dans une bataille le vice-roi Nuñez. Il s'établit à Lima, ville que son frère avait fondée pour être la capitale du pays, et y agit en roi, bien qu'il refusât d'en prendre le titre. Carvajal lui conseillait d'épouser une fille du Soleil, de réconcilier les Péruviens et les Espagnols, et de se faire souverain indépendant : mais, ne sachant être criminel qu'à demi, il laissa aux Espagnols le temps de reprendre le dessus. Charles-Quint, ne se sentant pas assez libre de ses mouvements pour l'écrasser à force ouverte, eut recours à la perfidie. Pierre de la Gasca, prêtre vertueux et d'un désintéressement rare, fut chargé par l'empereur de porter l'assurance d'un pardon général à quiconque rentrerait dans le devoir, et de donner même la vice-royauté à Pizarre, « consentant à donner le pouvoir au « diable lui-même, pourvu que les mines du Potose lui restassent. « Si Pizarre s'obstinait, l'envoyé devait réclamer l'aide des co- « lonies. »

Gasca partit donc seul, âgé et sans armes, pour rétablir la paix dans un pays situé à douze cents lieues de sa patrie. Mais comment y réussir? Gonzalès était soupçonneux, et Gasca fut obligé de recourir à la force. La guerre civile éclata. Pizarre, abandonné par les principaux officiers, tomba enfin prisonnier, et fut condamné à mort ainsi que Carvajal. Voilà comment Charles-Quint récompensait ses héros; comment la justice divine payait par l'ingratitude politique les atrocités politiques des premiers conquérants. Gasca s'efforça d'adoucir le sort des Péruviens, dans l'impossibilité où il était de les dispenser immédiatement du travail. Il occupa les mécontents dans neuf expéditions où leur fougue put s'amortir; et, après avoir récompensé largement ceux qui l'avaient secondé, il rapporta à Charles-Quint un million trois cent mille *pesos* (1); puis il s'en retourna pauvre comme auparavant dans sa pieuse obscu-

(1) Le *pesos* d'alors équivaut au louis.

rité, d'où il fut tiré pour être promu à l'évêché de Palencia.

Comment aurait-il été possible d'améliorer le sort d'un pays où l'on n'avait souci que de l'or, où tout dépendait de l'or? Par sa politique insensée, l'Espagne excitait les mécontentements, prolongeait les vengeances et les factions; puis elle recourait pour les réprimer à un régime de terreur, comme si elle eût voulu venger par le sang des siens celui des Péruviens. Manco-Capac n'avait cessé d'être l'objet d'une affection constante de la part des Péruviens, jusqu'au moment où il fut tué par un Espagnol. Ses deux fils parurent dangereux au vice-roi de Tolède, et il ourdit une trame pour amener Saïri-Tupac, successeur de Manco-Capac, à se livrer entre ses mains. Saïri étant mort, et son frère Amara-Tupac ayant refusé de venir à son tour, il fut attaqué, jeté dans les fers et décapité. Avec lui périt la dernière espérance des Péruviens, qui restèrent en proie à une bande d'étrangers avides, et se plièrent à leur joug avec une telle docilité qu'ils n'avaient plus même le courage de se plaindre. L'exécution des ordres donnés pour abolir les répartitions et l'esclavage fut longtemps différée; mais enfin elle eut pour effet la formation des communes. Cependant il était bien difficile, à une si grande distance, de mettre un frein à l'avidité excessive des particuliers.

Un royaume qui regorgeait d'habitants fut réduit à une population de trois millions (1), et obligé de recourir au travail des nègres, ce qui fit que l'industrie et l'agriculture y périrent. Les grands monuments qui venaient à peine d'être achevés à l'arrivée des conquérants tombèrent en ruines. Mais les Péruviens n'oublièrent pas les fils du Soleil, et de temps à autre un nouvel Inca fut proclamé, comme il arriva en 1742. Quarante ans plus
1780. tard, Gabriel Condorcanqui, descendant de Amara-Tupac, cacique de Tungasuca, dont l'éducation avait été faite à Cusco par les jésuites, prit le nom d'Amara, et se mit à la tête de ses compatriotes, qui, opprimés à l'excès, se soulevèrent contre les Espagnols. Mais, dominé par ses passions, il manquait de la résolution nécessaire chez un chef d'insurgés. Au lieu de se con-

(1) On s'est peut-être formé une idée exagérée de la population de l'Amérique. On prétend que le frère Jérôme de Loaysa, archevêque de Lima, aurait constaté, en 1551, l'existence de 8,285,000 Indiens dans le Pérou. Humboldt révoque le fait en doute, attendu qu'il ne s'en trouve pas de trace dans les archives; mais comment ne pas tenir compte du dénombrement fait en 1793 par le vice-roi Gil Lemos, qui constata une population de 6,000,000?

cilier les créoles, qui haïssaient les Espagnols, il les traita en ennemis : toutefois il se soutint plus d'une année, entouré de la masse des Péruviens, dont il avait réveillé les anciens souvenirs, en opposant à la discipline une valeur désespérée. Fait enfin prisonnier, il fut condamné à assister au supplice de sa femme et de ses enfants; puis, après avoir eu la langue coupée, il fut tiré à quatre chevaux. Sa maison fut rasée, et toute sa famille mise à mort ou bannie. Les Indiens perdirent ce qui pouvait leur rester de priviléges : on abolit leurs fêtes ou réunions, et l'on défendit à tout Péruvien de prendre à l'avenir le titre d'Inca.

Cette exécution féroce, qui montrait que les Espagnols n'avaient pas dégénéré de la barbarie de leurs pères, rendit la résistance plus acharnée encore. Des centaines d'Espagnols tombèrent pour chaque tête de Péruvien abattue à Cusco. André, cousin d'Amara, n'ayant point d'artillerie pour emporter la ville de Gorata, déchaîna sur elle les torrents des montagnes, et de vingt mille citoyens qu'elle renfermait il n'épargna qu'un prêtre. Mais la politique et les trahisons venant en aide aux Espagnols, ils s'emparèrent des chefs, apaisèrent les autres habitants; et le dernier rejeton des Incas resta prisonnier à Ceuta jusqu'en 1820, époque où la constitution fut proclamée (1).

Cependant les arts et la civilisation européenne s'introduisaient dans ces contrées. Charles-Quint fonda en 1545 une université à Lima, avec trois colléges royaux, qui comptèrent par moments deux cents maîtres et deux mille élèves. D'autres végétaux vinrent s'ajouter à ceux que les indigènes cultivaient déjà, et des animaux utiles enrichirent le sol qu'ils aidèrent à féconder.

CHAPITRE IX.

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — EL-DORADO.

Le continent américain était découvert depuis un tiers de siècle, et déjà ces intrépides aventuriers s'étaient répandus

(1) Les Espagnols eurent soin de tenir ces faits cachés, et l'on n'en entendit presque pas parler en Europe; nous puisons ces renseignements dans les Mémoires du général Miller, publiés à Londres en 1828.

partout, et les mêmes expéditions, les mêmes cruautés, le même courage se reproduisaient dans toutes les parties du Nouveau Monde. Séparés de leur patrie, ils oubliaient, au milieu des merveilles de la nature et des prodiges accomplis par leur audace, qu'ils n'étaient que les instruments d'une puissance éloignée; et ils se jetaient, avec l'enthousiasme de la conviction ou de l'intérêt personnel, partout où les attendaient des découvertes et des conquêtes.

Au moment où quelques-uns d'entre eux soumettaient le
1537. Chili, d'autres s'avançaient dans des directions diverses. Du golfe de Darien, Vadillo gagna l'extrémité du Pérou, en parcourant une distance de douze cents lieues à travers des mon-
1533. tagnes et des forêts désertes, course la plus audacieuse que connaisse l'histoire. Benalcazar, officier de Pizarre, soumit Quito au milieu des Andes, l'un des plus beaux pays du monde. Mais Alvaredo, qui avait mérité, en combattant sous les ordres de Cortez, d'être nommé gouverneur de la Nouvelle-Espagne, croyant que Quito relevait de sa juridiction, envahit la contrée, et, avec des efforts qui seraient admirables s'ils avaient été déterminés par des motifs moins ignobles, il rejoignit Benalcazar. Ils étaient sur le point d'en venir aux mains lorsqu'ils comprirent qu'il y avait folie à se disputer un pays qu'unis ils pouvaient à peine défendre; en conséquence, Alvaredo se contenta d'une somme d'argent.

Les Espagnols et les Portugais n'avaient pu s'accorder au sujet de la possession des îles Moluques, où les uns avaient abordé par l'est, les autres par le couchant. La conférence de Badajoz
1525. étant restée sans résultat, l'Espagne y expédia, pour soutenir ses droits, six bâtiments commandés par Garcias de Loyaza, avec Sébastien del Cano pour pilote, et quatre cent cinquante combattants à bord.

Ils franchirent le détroit de Magellan; mais ils furent assaillis dans l'océan Indien par une tempête furieuse qui dispersa l'escadre. Loyaza et del Cano périrent; leurs compagnons atteignirent les îles des Larrons, et de là les Moluques, où ils se mirent à faire la guerre aux Portugais, et finirent par succomber presque tous.

Mais *la Pataca* et un autre bâtiment léger, qui s'étaient trouvés séparés de l'escadre, s'en allèrent errants sans provisions. L'unique ressource de ceux qui les montaient était quelques oiseaux qu'ils pouvaient atteindre au vol. Une poule qui chaque

jour pondait un œuf valait alors bien plus que tous les trésors du Pérou, et son propriétaire en refusa mille ducats. Réduits aux dernières extrémités, ils n'attendaient plus qu'une mort douloureuse, quand ils aperçurent une terre peu éloignée; mais elle était hérissée d'écueils et défendue par des sauvages armés. Par bonheur, c'était la côte du Mexique, d'où les conquérants espagnols leur envoyèrent de prompts secours.

Cortez, informé de ces naufrages, fit partir Saavedra pour prêter assistance à ceux qui faisaient la guerre dans les Moluques, où l'on ne fut pas peu surpris d'apprendre qu'il venait directement de la Nouvelle-Espagne, tant les cartes étaient encore inexactes et la situation de ces contrées mal connue. Saavedra découvrit plusieurs îles sur sa route, et, le premier d'entre les navigateurs, il signala l'immense utilité d'un canal à travers l'isthme de Darien. Il périt dans ce voyage.

Tandis que les Espagnols différaient à s'établir sur le fleuve où Solis avait trouvé la mort, Sébastien Cabot, envoyé pour passer de nouveau le détroit de Magellan, y arriva avec quatre bâtiments. Il trouva sur les bords du fleuve quelques hommes qui avaient survécu à de précédents naufrages, et qui lui persuadèrent d'en remonter le cours, en lui annonçant que l'or était abondant dans ces parages. Il remonta donc le Parana, et ne reprit la mer qu'une année après. Quelques ornements en argent que lui offrirent les Indiens Guaranis firent donner à ce fleuve le nom de Rio de la Plata, et il adressa à Charles-Quint une description pompeuse du pays, accompagnée de brillantes promesses. Plata. 1526.

Peu disposé à se mettre en frais pour une contrée qui ne lui rapporterait pas immédiatement de gros revenus, Charles-Quint négligea la proposition de Cabot, jusqu'au moment où Pierre Mendoza de Castille voulut bien se charger de l'entreprise. Il fut nommé, avec cette libéralité insouciante qui donne sans savoir, gouverneur général du pays du Rio de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, sans que l'étendue du territoire vers l'occident fût déterminée. Il devait toucher deux mille ducats d'appointements par an, et prendre autant sur les produits de la colonie, sans compter les neuf dixièmes des rançons payables par les caciques et la moitié du butin. Il s'obligeait à transporter dans le pays mille hommes et cent chevaux, à ouvrir une nouvelle route par terre jusqu'à la mer du Sud, à cons-

truire à ses frais trois forteresses et divers établissements; à emmener enfin avec lui huit missionnaires, un médecin, un chirurgien et un pharmacien.

1535. Arrivé au Rio de la Plata après de rudes fatigues, avec quatorze bâtiments et deux mille cinq cents hommes, il fonda, dans le vaste golfe qui se trouve à l'embouchure du fleuve, la ville de Buenos-Ayres. C'était un des pays les plus beaux et les plus fertiles du monde, riche en pâturages, et produisant le coton, le sucre, l'indigo, le piment, l'ipécacuanha; par bonheur pour les naturels, il ne s'y trouvait pas de mines d'or. On commença toutefois, là comme ailleurs, à mettre en usage la perfidie et la cruauté; puis, les vivres étant venus à manquer, on voulut forcer les indigènes à en apporter; mais ceux-ci, poussés à bout, massacrèrent leurs nouveaux maîtres.

En continuant leurs explorations le long du fleuve, les Espagnols reconnurent les autres cours d'eau également considérables qui viennent s'y jeter, l'Uruguay, le Paraguay, le Rio-Salado. Mendoza, accablé par les souffrances et par les chagrins que lui causait une réussite bien au-dessous de ses espérances, perdit la raison, puis la vie, et ses compagnons ne furent guère plus
1538. heureux. Cependant son frère Gonzalès et Jean de Salazar fondèrent l'Assomption, qui devait devenir la capitale du pays intérieur, nommé depuis Paraguay.

La même série d'oppressions et de révoltes, de meurtres réciproques, de machinations astucieuses et de chicanes de toute espèce se reproduisit au milieu des colonies établies dans ces parages. Les naturels qui eurent l'audace de résister aux brigands envahisseurs furent tués ou livrés à l'esclavage sous le nom de *commandes;* chaque commandeur espagnol en tenait chez lui autant qu'il lui en était échu, les employant à tous ses besoins, au mépris de la loi qui défendait de les vendre ou de les maltraiter sans motif, avec l'obligation de les vêtir, de les entretenir, de les soigner malades, de les faire instruire dans la religion. Quant aux cantons qui s'étaient soumis paisiblement, ils devaient désigner sur leur territoire un endroit propre à l'établissement de la colonie; on instituait des offices municipaux à l'exemple de ceux d'Espagne; ces offices étaient remplis par les indigènes; et la colonie était donnée en commande à un Espagnol.

Les différents vice-rois envoyés dans le pays cherchèrent à étendre la conquête et à la consolider en fondant des villes,

et en mettant en commande chaque groupe d'indigènes dont l'existence leur était révélée. Le premier commandeur et celui qui lui succédait les avaient en propriété, pour s'indemniser de leurs dépenses; les indigènes devenaient libres ensuite, et n'étaient assujettis qu'à un tribut. Les métis, nés d'un Espagnol et d'une indigène, suivaient la condition du père.

C'est ainsi que l'Espagne, sentant l'importance de ce pays, lui avait donné des règlements qui l'acheminaient à la liberté, quand tout à coup ces commandes furent prohibées. C'en fut assez pour faire cesser l'établissement des colonies, et cela au moment où les Portugais venaient du Brésil, contigu à cette contrée, y donner la chasse aux Indiens errants.

Le pays se trouvait dans cette condition déplorable quand les jésuites, comme nous le verrons, vinrent le discipliner.

Mais le passage entre l'Atlantique et la mer des Indes n'était pas encore trouvé. Jean d'Ayolas, compagnon de Pierre Men- 1535.
doza, entreprit de le découvrir. Ayant remonté le Paraguay jusqu'à sa source, il arriva au Pérou à travers des contrées inconnues. Il avait laissé sur le fleuve des embarcations pour le ramener au retour; mais il ne les trouva plus, et finit par être tué. Douze ans après, Yrala tenta de nouveau ce périlleux trajet, et parvint à établir des communications entre le Pérou et le gouvernement de la Plata (1).

Cependant on recueillait au Pérou des renseigements sur les El-Dorado.
contrées limitrophes, et l'on crut comprendre que les Indiens connaissaient dans l'intérieur du continent américain, du côté de l'est, des montagnes où abondaient les épices, la cannelle et surtout l'or. Les armes et tous les ustensiles y auraient été faits de ce métal; on parlait même d'une ville de Manoa où les toits, les portes, tout enfin était d'or.

Gonzalès Pizarre, qui avait le gouvernement de Quito, ré- 1540.
solut de se mettre à la recherche de cette contrée, qu'on appelait El-Dorado. Sans s'effrayer des périls que présentait un pays couvert de bois et de neige, ni de la férocité des naturels qui l'habitaient, il partit avec trois cent cinquante Espagnols et quatre mille Indiens pour une expédition mémorable tant pour les découvertes que pour les aventures.

(1) *Coleccion de obras y documientos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata, ilustrados con notas y disertaciones por* PEDRO DE ANGELIS (Napolitain). Buenos-Ayres, 1836.

Aux rudes fatigues que l'on peut facilement imaginer s'ajoutèrent des tremblements de terre épouvantables qui, à Quixos, engloutirent cinq cents habitants sous les yeux des Espagnols. En même temps le ciel semblait s'écrouler sur leurs têtes; la foudre et les éclairs se succédaient au milieu de torrents de pluie qui menaçaient de les submerger ou de les réduire à mourir de faim.

Il leur fallut ensuite traverser une des montagnes les plus élevées des Andes, où un froid inusité faisait tomber les Indiens par centaines; cependant les toits et les armures d'or ne paraissaient pas encore. Enfin, dans la vallée de Zumaco se montrèrent des cannelliers différents de ceux de Ceylan, et que l'on cultivait avec grand soin, pour en échanger l'écorce avec les provisions nécessaires à la vie.

En suivant le cours d'un grand fleuve vers l'orient, nos voyageurs arrivèrent à un endroit où il s'élance de six cents pieds de hauteur avec un fracas qui retentit à dix-huit milles au loin. Après l'avoir côtoyé l'espace de cinquante lieues sans trouver un seul endroit guéable, tant il était large et profond, le rapprochement de deux rochers leur permit de tenter le passage. Ils jetèrent, d'une cime à l'autre, d'énormes troncs d'arbres à une hauteur démesurée, et traversèrent le fleuve sur cet abîme.

Ils se trouvèrent alors dans une vaste plaine remplie d'étangs et de flaques d'eau, ou couverte d'herbes si hautes qu'ils ne pouvaient la traverser. La nécessité d'aller à la recherche de vivres et de se soulager du poids des bagages les décida à construire une barque qu'ils calfatèrent avec les chemises qui leur restaient et des cordes d'écorce d'arbre; puis ils continuèrent leur route pendant deux cents lieues encore avec un courage indomptable.

Mais les vivres venant à leur manquer entièrement, Pizarre ordonna à François d'Orellana de descendre le fleuve avec toute la rapidité furieuse du courant; et lorsqu'il aurait trouvé des provisions, de revenir au-devant d'eux, pour les déposer dans un lieu où, après les indications fournies par les habitants du pays, il était présumable qu'un autre grand fleuve se réunissait à celui qu'ils allaient suivre.

Orellana partit, et trouva le point de jonction de ce fleuve (qui était le Napo) avec le Maragnon. Mais il n'y avait aux environs ni villages, ni champs cultivés, ni moyens de s'approvi-

sionner. Le besoin, la curiosité, la manie des découvertes poussèrent Orellana à s'abandonner à ces eaux effrayantes, afin de se sauver lui-même avec ses compagnons, s'il ne pouvait secourir ceux qui restaient délaissés. Le dernier jour de l'année 1540, Orellana et les siens avaient mangé leurs souliers, leurs selles et tout ce qui pouvait servir de pâture, lorsqu'ils s'abandonnèrent au courant, qui les emporta à raison de vingt à vingt-cinq lieues par jour. Quelques-uns d'entre eux furent tués par des tribus sauvages au milieu desquelles ils tombèrent; les autres, après avoir enduré des souffrances qui n'eurent d'égal que leur courage, arrivèrent à la mer au mois d'août suivant, 1541.
après une course de dix-sept cents lieues.

Orellana acheta un bâtiment, et revint en Espagne, où il raconta merveilles de l'El-Dorado, qu'il disait avoir visité, mais que personne ne sut plus retrouver. Il prétendit aussi avoir rencontré des populations entièrement féminines, ce qui fit donner Les Amazones.
au fleuve le nom de rivière des Amazones. L'existence de ces femmes guerrières fut accueillie comme vraie par les uns, niée et raillée par les autres; elle est toutefois confirmée par la tradition du pays. Pigafetta s'exprime ainsi dans son *Premier voyage* : « Notre vieux pilote nous racontait d'autres choses extravagantes. Il nous disait..... que dans une île dite Occoloro, sous la grande Java, il ne se trouve que des femmes, dont le vent féconde le sein : si lors de l'enfantement elles mettent au monde un garçon, elles le tuent; si c'est une fille, elles l'élèvent; et si un homme vient à mettre le pied dans leur île, elles lui donnent la mort, quand elles le peuvent. » La Condamine écrivait dans le siècle de l'analyse : « Durant notre voyage, nous interrogeâmes partout les Indiens des diverses nations sur ces femmes belliqueuses, et tous nous dirent en avoir entendu parler par leurs pères, en ajoutant beaucoup de particularités trop longues à rapporter, et qui tendent à confirmer qu'il a existé là réellement une république de femmes vivant sans hommes. Elles se retirèrent vers le nord, dans l'intérieur des terres, par le fleuve Noir, ou par un autre de ceux qui se jettent du même côté dans le Maragnon. »

On s'inquiétait davantage de ce fleuve courant de l'ouest à l'est, par lequel Orellana, après s'être embarqué à Quito, avait gagné, l'Atlantique. Il était donc possible de trouver par là le passage tant cherché à la mer des Indes, si utile pour les galions espagnols, qui, obligés de faire le tour de l'Amérique

avec les richesses du Pérou et du Chili, se trouvaient exposés à d'innombrables périls. Mais ce ne fut que beaucoup plus tard que l'on connut la communication de ce fleuve avec l'Orénoque et avec les nombreux affluents qui mettent en rapport une infinité de peuples. C'est le plus grand fleuve du monde, car il prend sa source à trente lieues de Lima, traverse presque tout le continent méridional dans une longueur de onze cents lieues, et reçoit le tribut de deux cents autres cours d'eau, dont quelques-uns sont plus forts que le Danube. A deux cent cinquante lieues de son embouchure on ressent l'effet de la marée, qui, dans les jours voisins de la pleine et de la nouvelle lune, venant lutter avec les eaux du fleuve, produit l'effrayant phénomène connu sous le nom de *pororoca* (1). L'Orénoque s'élève alors, en moins de deux minutes, à une hauteur énorme; les vagues se soulèvent comme des montagnes, et balayent avec un fracas épouvantable les vaisseaux, les terrains et tout ce qu'elles rencontrent (2).

Orellana avait rapporté de ces parages deux cent mille marcs d'or et quantité d'émeraudes, qui, à l'en croire, n'étaient rien en comparaison des richesses qu'il avait vues. En conséquence, il fut envoyé à la tête d'une expédition nouvelle, comme gouverneur du pays qu'il parviendrait à conquérir; mais tous les désastres imaginables l'attendaient. Il fut tourmenté dans
1544. le trajet par le manque d'eau; un de ses bâtiments coula à fond avec soixante-dix hommes; il atteignit avec les deux autres,

(1) Il correspond à ce que l'on appelle *barre* à l'embouchure du Gange, du Sénégal, de la Seine, et *mascaret* à celle de la Garonne et de la Dordogne.

(2) Très-peu de voyageurs se sont hasardés depuis sur ce terrible fleuve : en 1560, Pedro de Hurscia, par ordre de Hurtardo de Mendoza, vice-roi du Pérou; en 1602, le jésuite Pierre Raphaël; en 1616, un officier, par ordre du vice-roi Francisco Borgia; en 1639, Christophe de Acuna et André de Artieda, par ordre du vice-roi comte Chincon; en 1689, le jésuite Samuel Fritz, qui traça la première carte géographique du pays, publiée à Quito en 1707; en 1725, Palacios et les franciscains Breda et André de Tolède; en 1743 et 44, La Condamine, en mesurant un degré du méridien. Le naturaliste Haënke, compagnon du navigateur Malaspina, explora, en 1794, les quatre grands confluents, l'Ucayali, le Beni, le Mamoré, l'Itenes, et descendit jusqu'à l'océan Atlantique; mais sans aucun fruit, à cause des dissensions entre l'Espagne et le Portugal. Lister Mawe, lieutenant de la marine anglaise, le parcourut en 1828, et rendit compte de l'état actuel des missions anciennement fondées sur ses rivages, dans une intéressante relation qui fut publiée à Londres l'année suivante. Le congrès de Bolivie, en 1834, offrit 110,000 livres au premier bateau à vapeur qui remonterait un des grands fleuves de cette république.

l'embouchure de la rivière des Amazones, et la remonta dans un espace de cent lieues; mais cinquante-sept de ses compagnons périrent de faim et plusieurs autres sous les flèches des sauvages; enfin lui-même expira de fatigues et de chagrin, l'esprit toujours préoccupé des rêves d'El-Dorado.

Que devenait cependant Gonzalès Pizarre? Il s'était traîné à travers des bois et des savanes également inextricables, jusqu'au confluent où il avait donné rendez-vous à Orellana; mais il n'y trouva ni Orellana ni les provisions espérées. Ces malheureux voyageurs sentirent alors le courage leur manquer : supposant qu'Orellana, exposé à de plus grands périls encore, s'était perdu avec les siens, ils jugèrent que le meilleur parti à prendre était de regagner Quito, à quatre cents lieues de là. Ils revinrent donc sur leurs pas avec d'incroyables souffrances; et enfin, après deux ans d'absence, Gonzalès reparut dans son gouvernement, ramenant quatre-vingts Espagnols des trois cent cinquante avec lesquels il était parti, et pas un seul des quatre mille Indiens.

On n'avait trouvé ni l'El-Dorado ni le passage conduisant aux Moluques, qui importait tant à Charles-Quint. Lorsqu'une fois on fut certain qu'il n'y avait aucun détroit communiquant du golfe d'Uraba au canal de Nicaragua, on proposa différents moyens pour réunir les deux mers : ou descendre le lac en cet endroit et creuser un canal de quatre lieues de longueur, intervalle qui le sépare de la mer du Sud; ou suivre le fleuve de Los Lagartos ou celui de la Vera-Cruz, et le mettre en communication avec la mer; ou enfin frayer un passage de Nombre de Dios à Panama. L'entreprise n'aurait pas été au-dessus des forces de l'Espagne; mais, sans parler du reste, on mit en avant que, les deux océans étant d'un niveau différent, il pourrait en résulter les plus graves conséquences.

Les explorations se poursuivaient aussi de l'autre côté du Pérou. On appelle Chili la langue de terre qui s'étend du Pérou à la Patagonie, entre le grand Océan et la Cordilière des Andes. Ces hautes montagnes, dont la cime est couronnée de neiges, ne sont praticables que pendant quelques mois de l'année. Les vingt volcans qui hérissent cette chaîne font trembler la terre plusieurs fois par an, et ouvrent de larges abîmes capables d'engloutir des cités entières. Étrange caprice de la nature, qui place de tels fléaux sur un sol des plus fertiles, sous un ciel d'une sérénité constante, que rafraîchissent d'abondantes rosées et qui Chili.

semblent inviter les hommes à fixer leur séjour dans ce beau pays.

Peu de temps avant l'arrivée des Européens, l'Inca Jupanqui voulut assujettir ces fertiles régions situées au midi de son empire. Il lassa par une persévérance de plusieurs années l'obstination des Chiliens; et les troupes d'occupation, qu'il mit en garnison chez eux, les maintinrent dans l'obéissance. Il s'ensuivit qu'ils durent adopter les lois et les coutumes des Péruviens.

Le dernier Inca fut forcé, comme nous l'avons dit, de remettre aux Espagnols un ordre par lequel il les déclarait ses alliés et ses amis, et enjoignait aux Chiliens de les considérer comme tels : la conquête du pays fut ainsi consommée sans effusion de sang. Il fut gouverné d'abord par Almagro, et après sa mort par Pierre Valdivia. Il y arriva à la tête de cent cinquante Européens seulement, mais avec un grand nombre d'auxiliaires et des troupeaux entiers d'animaux domestiques, d'où sont venus ceux qui forment aujourd'hui la principale richesse de l'Amérique du sud. Afin de s'établir dans un lieu d'où les Espagnols ne pussent retourner facilement au Pérou,
1541. Valdivia s'enfonça dans la vallée populeuse de Guasco, qu'il appela Nouvelle-Estramadure, en souvenir de sa patrie; et il bâtit à six cents lieues du Pérou San-Yago, qui est aujourd'hui la capitale du Chili, et dont Valparaiso est le port.

Les Chiliens s'aperçurent bientôt que ces étrangers étaient les oppresseurs et non les amis de leurs anciens maîtres; et ils souffrirent d'autant moins patiemment leur joug qu'il était plus pesant.

Ensevelis en foule dans les mines, où on leur imposait des travaux inaccoutumés, ils y périssaient par milliers. Ceux qui survivaient, ne respirant que vengeance, s'insurgaient de temps à autre pour massacrer leurs oppresseurs; mais il leur manquait les principales qualités d'un peuple insurgé, la concorde entre eux et la persévérance, tandis que les Espagnols, unis par nécessité et opiniâtres par nature, finissaient toujours par avoir le dessus; et il fondèrent au moins sept villes, qu'ils croyaient nécessaires pour consolider la possession du pays et pour protéger les mines, mais qui, au contraire, l'affaiblissaient en disséminant ses forces.

Valdivia s'avança jusqu'au 40e parallèle, et donna son nom au pays fertile, et couvert de forêts, qui s'étend entre le Biobio et l'archipel de Chiloë. Là habitaient les Aucas ou Molouches,

les Araucans des Espagnols, la plus ancienne des populations chiliennes : c'était une race belle et robuste, d'une volonté énergique, jalouse de son indépendance. Sans ajouter foi aux tableaux flatteurs qu'on en a faits (1), il est certain qu'ils étaient plus avancés que leurs voisins dans les arts et le calcul, qu'ils avaient plus de prudence qu'eux, et que, parmi les Indiens, ils étaient peut-être les mieux préparés à recevoir une civilisation qui leur aurait été apportée par des hommes capables de la leur faire accueillir. Araucans.

Une autre particularité des Araucans, c'est l'attention qu'ils donnaient à la propriété du langage, et qu'ils portaient jusqu'à cette minutie qu'y mettent les pédants pour les langues cultivées. Encore aujourd'hui ils obligent les étrangers à changer de nom, pour ne pas introduire de mots hétérogènes dans le langage. Les missionnaires étaient souvent interrompus dans leurs prédications par des auditeurs, que blessait une faute de style ou de prononciation. Lors même qu'ils savent l'espagnol, ils ont constamment recours, dans les affaires publiques, à l'assistance incommode d'un interprète.

La langue araucanienne se prête avec une extrême facilité à former des composés. Elle est exempte de sons gutturaux, très-variée dans son accent et très-logique dans sa dérivation. Elle n'a qu'une seule déclinaison, et la conjugaison est très-simple et très-régulière (2).

Les Espagnols, sans se douter à qui ils avaient affaire, voulurent plonger aussi les Araucans dans les mines; puis Valdivia, ayant convié un de leurs chefs à un banquet, l'empoisonna lâchement. Ce fut le signal d'un soulèvement général, à la tête duquel se mit Capolican.

Comprenant qu'il ne faut pas affronter en bataille rangée des troupes régulières avec des recrues improvisées, Capolican 1553.

(1) Miers traite de fables (*Travels in Chili and Plata*; Londres, 1826) tout ce qui a été dit par Herrera et Ercilla, puis à la fin du siècle passé par Molina et par le jésuite Harestadt (*Chili-dugu*), sur la culture intellectuelle des Araucans et sur leurs connaissances en médecine, en astronomie, en géométrie, en poésie, etc. Les renseignements les plus récents sur les Araucans nous sont fournis par Lesson, *Voyage pittoresque autour du monde;* Paris, 1830.

(2) Febres, *Arte de la lengua general del reino de Chile.* Le mot *Rucatunmaclopaen* est composé de *ruca* (maison), *tun* (bâtir), *ma* (interjection de prière), *clo* (aider), *paen* (venir), et signifie : *De grâce, venez aider à bâtir une maison !*

commença à faire la terrible guerre de détachements. Valdivia lui-même fut fait prisonnier, et ses os, ainsi que ceux d'autres Espagnols, furent transformés en fifres, avec lesquels on excitait le courage des guerriers. La guerre dura soixante ans, et la haine plus longtemps encore; car elle éclatait à chaque occasion, tellement que les villes de la Conception, de Talacuano, de Valdivia furent détruites à plusieurs reprises. Les Espagnols ne pouvaient qu'à de rares intervalles venir dans le pays s'enrichir au lavage de l'or, dont abondent les sables des fleuves, ou exploiter les mines, parmi lesquelles celles des environs de Valdivia rapportaient, à elles seules, vingt-cinq mille écus par jour au gouverneur (1).

1567. Philippe II attachait tant de prix à la conservation du Chili qu'il y institua une administration séparée de celle du Pérou, c'est-à-dire une audience royale siégeant à la Conception. Supprimée par économie en 1575, elle ne fut rétablie qu'en 1709. De nos jours, sans parler des événements politiques dont nous le verrons le théâtre, le Chili a acquis une importance nouvelle pour ses mines d'argent. En 1832, un pauvre homme trouva, en allant faire du bois sur le maigre territoire de Copiapo, une mine d'argent, dont il ne sut pas garder le secret. Il en résulta qu'une foule de gens se mirent aussitôt à l'exploiter. Dans les quatre premiers jours seulement, on en découvrit seize veines, vingt-cinq en huit jours, quarante au bout de trois semaines. Cinquante mille marcs d'argent furent extraits dans les premiers huit mois, le minerai produisant jusqu'à soixante et soixante et dix pour cent, parfois même quatre-vingt-treize.

Terre ferme. Les Espagnols avaient aussi multiplié les établissements, tantôt par hasard, tantôt par avidité, tantôt par dévotion, dans la contrée située au nord du Pérou, qu'ils appelèrent Terre-Ferme (*Colombie*), et qui s'étend de la rive septentrionale de l'Orénoque jusqu'à l'isthme de Panama. Dans une de ces extrêmes pénuries d'argent auxquelles le réduisait l'ambition, Charles-Quint vendit à la maison Welzers d'Augsbourg le territoire de Vénézuéla, qui forme la partie nord-ouest de la moderne Colombie, sur l'Atlantique et la mer des Antilles. La charge d'alguazil-major devait rester perpétuelle et héréditaire dans cette famille; les approvisionnements qu'elle tirerait d'Espagne devaient être exempts de droits, et elle fut autorisée à réduire en esclavage

Vénézuéla.

(1) JEAN-IGNACE MOLINA, *Essai sur l'hist. civile du Chili*; Bologne, 1768.

les indigènes qui refuseraient de travailler, à la charge par elle de donner au trésor royal un cinquième de l'or qui serait trouvé.

Les missionnaires ne virent pas avec un médiocre déplaisir le roi catholique donner les Indiens à des hérétiques; puis toute âme à qui restait quelque sentiment d'humanité dut frémir en voyant ces marchands traiter leur affaire comme une pure spéculation, martyriser les Indiens et exploiter de la pire manière un pays vendu brutalement à leur avidité. La cour ayant permis de vendre les anthropophages comme esclaves, ces aventuriers ne virent plus partout que des mangeurs d'hommes. Un de ces bruits qui se multipliaient alors parmi le vulgaire leur faisant croire qu'il existait, dans l'intérieur du pays, un palais d'or, ils partirent pour le chercher, et chargèrent des munitions nécessaires une longue file de sauvages attachés l'un à l'autre par le cou. L'un d'eux, épuisé de lassitude, ne pouvait-il plus se soutenir, ils lui tranchaient la tête pour ne pas perdre de temps à le délier, et continuaient leur route. Il n'est pas besoin de dire qu'il en fut du palais d'or comme de l'El-Dorado.

La province de Calamari n'ayant pu encore être domptée, Carthagène. attendu le caractère guerrier des habitants, un officier, don Pèdre de Heredia, en demanda la concession, et obtint tout l'espace compris entre les deux grands fleuves de la Madeleine et de Darien jusqu'à l'équateur. Il construisit sur une baie vaste et abritée la ville de Carthagène, qui donna ensuite son nom à la province; et il ramassa tant d'or dans ses conquêtes que le cinquième revenant à la couronne s'éleva à vingt mille quintaux de métal pur. Des milliers d'habitants furent exterminés, quoi que pussent faire, pour s'y opposer, les missionnaires et le nouvel évêque de Carthagène.

On avait appris qu'en avançant à l'ouest l'or se trouverait en plus grande abondance encore, et le bruit s'en était répandu partout, avec le désir de s'en assurer. Gonzalve Ximenès de Quésada se prépara à cette expédition, qui n'était pas moins périlleuse que celle du Mexique et du Pérou. Huit cent quatre-vingt- Bogota. 1536. cinq Espagnols se mirent en marche en compagnie d'un grand nombre d'Indiens baptisés, à la tête desquels étaient Las Casas, Zamburano et deux autres missionnaires. Après plusieurs mois d'un voyage extrêmement pénible à travers les Cordilières, ils arrivèrent dans ce pays fortuné. Les missionnaires promettaient au nom du Christ, seule arme que portât leur main, la paix aux Indiens, qui dès lors n'opposaient aucune résistance. Mais les

conquérants avaient à cœur de trouver le prince Bogota, qui leur avait été signalé comme excessivement riche. Là, du moins, ce n'étaient pas des rêves comme ailleurs. En effet, les pieux précurseurs rencontrèrent une belle cité, où ils furent accueillis avec un empressement joyeux comme fils du Soleil, et où ils virent toutes les apparences d'une civilisation en voie de progrès. Seulement Las Casas frémit d'horreur, et rabattit de son admiration pour les Indiens en les voyant sacrifier des enfants.

Cependant les Espagnols s'avancèrent à leur tour; et le roi du pays, s'apercevant trop tard de l'insatiable avidité de ces étrangers, passa des courtoisies aux hostilités, non toutefois sans y avoir été provoqué par leurs barbaries. Mais, comme toujours, ce fut à lui de succomber. Les paroles persuasives de Las Casas
1537. déterminèrent beaucoup d'indigènes à l'obéissance, et Quésada entra dans Bogota. Les richesses qui s'y trouvèrent dépassèrent l'attente la plus cupide.

Les institutions civiles et le culte s'y rattachaient à des traditions fabuleuses. Il y avait une cour régulière et un sérail renfermant trois cents femmes. Les naturels se donnaient le nom de Muyscas, et, d'après leur tradition, une dame appelée pour sa sagesse Comizagal, c'est-à-dire tigresse volante, *blanche comme une Espagnole* et habile magicienne, avait visité la province de Cerquin, et s'était établie à Cesalcoquin, où l'on adorait l'idole à triple face, dont l'assistance lui fit remporter des victoires et étendre au loin ses domaines. Quoiqu'elle n'eût jamais été souillée par l'approche d'un homme, Comizagal avait trois fils, entre lesquels elle partagea le royaume, en leur donnant d'excellents conseils pour le gouverner; puis, lorsqu'elle sentit sa fin approcher, elle se fit mettre sur son lit, d'où elle s'envola au ciel, sous la forme d'un oiseau, au milieu des tonnerres et des éclairs. Elle avait introduit parmi les Indiens le culte des idoles, dont une était appelée le Grand-Père, l'autre la Grand'-Mère; on demandait la santé à ces deux idoles, tandis qu'on s'adressait aux autres pour en obtenir le soulagement de ses maux, la richesse et l'abondance.

Selon une autre tradition, les ancêtres des Muyscas vivaient nus et barbares, sans arts ni culte, lorsque apparut parmi eux un vieillard venu des plaines situées à l'orient des Cordilières de Chingasa : il semblait d'une race différente des naturels; il portait une barbe longue et épaisse, et il avait trois noms divers, Baquica, Nemquéthéba et Zuhé. Il leur enseigna à vivre en so-

ciété policée et à cultiver la terre. Il avait amené avec lui une femme qui portait aussi trois noms, Chia, Yubécaygnaya et Huytaca : non moins méchante que belle, elle ne cessait de contrarier son époux, et nuisait par la magie à ceux auxquels il faisait du bien. Un déluge qui dépeupla la vallée de Bogota fut produits par ses maléfices; alors, saisi d'indignation, son excellent mari la chassa, et elle devint la lune. Baquica étancha les eaux de la vallée, et introduisit le culte du soleil.

Voilà encore ici une civilisation traditionnelle comme on en trouve dans tant d'autres lieux de l'Amérique, ou plutôt dans tous ceux où la mémoire des anciens temps s'était conservée; voilà une trinité, voilà une antique vénération pour les blancs qui disposait les esprits en faveur des Castillans, regardés comme appartenant à la race de Baquica ou de Comizagal, ou comme envoyés par ces divinités.

Mais ils durent bientôt les croire issus du malin esprit; car, non contents des monceaux d'or sur lesquels ils avaient fait main basse, ils se livraient à mille cruautés pour s'en procurer encore; offrant ainsi un contraste choquant avec les maximes de charité que prêchait Las Casas comme formant la base de la religion des conquérants.

Les Castillans occupèrent encore d'autres contrées en pénétrant plus avant, telles que le Tunca, dont ils retinrent le roi prisonnier, et Sagomosco, métropole de la religion de Bogota, où s'élevait un temple d'une structure merveilleuse, enrichi des offrandes de plusieurs siècles, et qu'un accident livra en proie aux flammes.

Un pareil désastre fit croire aux Muyscas que leurs dieux les abandonnaient, et la conversion du pontife suprême entraîna celle d'une foule d'indigènes, qui se trouvèrent ainsi attachés à l'Espagne et que les missionnaires s'efforcèrent de préserver, comme ils le purent, de la rage cupide des conquérants.

Ceux-ci s'en retournèrent avec des masses d'or; mais la retraite fut pénible à l'excès, et beaucoup d'entre eux périrent de faim en route, comme le Midas de la fable; d'autres, assaillis par les Indiens altérés de vengeance, furent réduits à jeter leur proie. Ils voulurent s'indemniser aux dépens de cette même population, et mirent à mort le roi Tizquésuca. Seguesagippa, son successeur, fut pris, et obligé de livrer les trésors de son prédécesseur; puis, sous d'indignes prétextes, pendu avec toute sa famille.

Las Casas ne put que protester vainement, et se plaindre qu'on eût fait de lui l'instrument d'affreux brigandages et d'exterminations féroces; car il avait facilité la conquête en apprivoisant les naturels, à qui il promettait la paix et la justice de l'Évangile. Quésada fit une mauvaise fin.

1538. Ainsi fut fondé le royaume de la Nouvelle-Grenade, dont Santa-Fé devint la capitale. Les Espagnols purent bien dire alors qu'ils avaient trouvé enfin cet El-Dorado que poursuivait leur imagination. Ils en arrachèrent les trésors, et tuèrent les habitants; le peu d'indigènes qui survécurent se réfugièrent dans les Cordilières, où ne purent les atteindre ni les hommes ni les chiens, et où ils se maintinrent plusieurs siècles, jusqu'au moment (moment que la Providence fait naître tôt ou tard) où les opprimés purent demander compte aux oppresseurs.

CHAPITRE X.

LES COLONIES ESPAGNOLES.

L'Espagne possédait, dans la Méditerranée, Majorque, Minorque, Iviça, Fromentaria, indépendamment de la Sicile; en Afrique, les villes de Ceuta, Oran, Mazalquivir, Melilla, Pegnon de Velez; dans l'Atlantique, les Canaries; en Asie, les Philippines et des comptoirs aux îles de Saint-Lazare et des Larrons; en Amérique, les îles primitives d'Hispaniola, Cuba, Porto-Rico, les Caraïbes, la Trinité, Sainte-Marguerite, Roca, Orchilla, Bianca et plusieurs des Lucayes; au nord, l'Ancien et le Nouveau Mexique, la Californie, la Floride; au midi, la Terre-Ferme, le Pérou, le Paraguay, le Tucuman, le Chili et les îles situées à côté de la Patagonie; c'est-à-dire qu'à partir d'Ortégal, qui est le point le plus septentrional de l'Espagne jusqu'à l'île de la Madre-de-Dios, ou bien du 43e parallèle boréal jusqu'au 52e parallèle austral, elle possédait une étendue de 16,000 milles géographiques, presque égale à la moitié de la surface de la lune.

Avec des positions si favorables, avec des mines et des produits si précieux, si divers, que lui fournissait la végétation puissante des tropiques, avec les fleuves incomparables de la Plata, des Amazones, du Mississipi, du Saint-Laurent, quels

avantages l'Espagne n'aurait-elle pas pu réaliser si elle eût su relier ses possessions dans un vaste système commercial, de manière à embrasser le monde entier! Ou bien elle aurait pu s'assurer d'immenses richesses, affranchissant le commerce avec l'Amérique, comme le conseillèrent à plusieurs reprises les moines d'Hispaniola. Mais elle connaissait la guerre, et non le commerce; et le système de l'exclusion et de l'esclavage, en la portant à rendre extrêmement malheureux les naturels qui ne périrent pas, fit qu'elle s'appauvrit et s'épuisa elle-même : tant il est vrai que les merveilles de la conquête ne furent pas dues à Ferdinand ou à Charles-Quint, non plus qu'à leur politique hésitante et soupçonneuse, mais à l'admirable activité de chaque conquérant en particulier, agissant sans l'aveu ou contre les intentions de l'autorité. Lorsque ensuite ce gouvernement fut soumis à un certain ordre, ce fut l'ordre du sabre; et la civilisation, les découvertes furent obligées de chercher ailleurs des propagateurs et des agents.

L'Espagne, séduite par les avantages inattendus que lui procurait la découverte des mines, ne se contenta pas de former des établissements pour faire le commerce avec les naturels : elle voulut encore posséder le sol : elle s'immisçait dans le gouvernement des colonies, à la fondation desquelles elle n'avait pas contribué, et les regardait comme appartenant non pas à l'État, mais à la couronne. En conséquence, les princes autrichiens qui montèrent ensuite sur le trône espagnol, se considérant comme propriétaires universels du pays conquis par leurs sujets, se crurent en droit d'y octroyer les concessions, de nommer les chefs des expéditions, puis les magistrats, et de mesurer les priviléges qu'ils voulaient accorder aux colons. Système colonial.

Mais ils ne connurent jamais les moyens de faire prospérer ces immenses acquisitions, ou du moins ils ne voulurent pas les employer; et, en donnant pour but à toute chose l'intérêt de la métropole, ils ne cherchèrent qu'à exploiter les pays assujettis, sans fournir, à une époque où l'on ignorait encore la toute-puissance de l'association, les capitaux indispensables pour former de vastes établissements. Les vieilles et inhumaines idées d'économie politique, ressuscitées par Charles-Quint, tirèrent de son exemple une nouvelle autorité. On vit en conséquence le trafic des nègres légalisé, certaines classes obligées au travail pour l'avantage exclusif d'autres classes, les colonies empêchées de produire par des restrictions absurdes, et obligées de con-

sommer ce qui leur était inutile. En un mot, on décida que les planteurs vivraient aux dépens des travailleurs, et qu'ensuite la métropole soutirerait à ceux-ci leurs bénéfices à titre de dixième, de tarifs et d'autres voleries fiscales. De là le peu de diffusion des richesses, l'utilité de la contrebande, les enrichissements subits et les rivalités industrielles qui motivèrent tant de guerres modernes.

L'ignorance absolue du régime colonial et le penchant qui portait les Espagnols à préférer les expéditions aventureuses aux patients labeurs de l'agriculture firent que l'attention se fixa uniquement sur le Mexique et le Pérou, qui offraient les métaux précieux. Mais là même on ne songea qu'à en obtenir la plus grande quantité possible, sans mesurer en rien les moyens, et on y introduisait le gouvernement le plus absurdement absolu.

Les nouveaux pays ne furent donc pas considérés comme des découvertes, mais comme des conquêtes; on ne put pas non plus les appeler des colonies, mais bien des domaines du roi, qui les concédait à qui lui plaisait, à charge de rentes et de tributs, et les faisait gouverner par un de ses lieutenants, sans que les colons eussent aucun privilége municipal ou participassent à l'administration.

Commandes. Le gouvernement espagnol avait hâte que les terres eussent un maître, non pour qu'elles fussent cultivées, mais pour qu'elles payassent. Elles furent par la suite distribuées aux soldats conquérants avec une extrême libéralité : ainsi le fantassin eut cent pieds de long et cinquante de large pour ses cases, dix-huit cent quatre-vingt-quinze toises pour le jardin, sept mille cinq cent quarante-trois pour le verger, quatre-vingt-quatorze mille deux cent quatre-vingt-quinze pour cultiver les grains de l'Inde et l'espace nécessaire pour entretenir dix porcs, vingt chèvres, cent moutons, vingt bêtes à cornes et cinq chevaux. Le double fut assigné au cavalier pour ses habitations, et le quintuple pour le reste. Le système féodal de ces *encomiendas,* bien que restreint et abrogé par les lois jusqu'à l'époque de l'indépendance, eut pour résultat de donner à l'esclavage des formes plus régulières; et les Indiens, répartis en tribus composées de quelques centaines de familles, eurent pour maîtres ceux que l'Espagne leur imposa; et ces maîtres, ce furent ou les soldats qui s'étaient signalés dans la conquête, ou des légistes venus pour gouverner le pays, ou bien encore des monastères et des églises.

Le plus souvent un particulier obtenait l'autorisation de bâtir une ville, avec juridiction civile et criminelle en première instance pour deux générations, la nomination aux offices municipaux et quatre lieues carrées de territoire. Ce qui n'était pas occupé par les édifices de la commune et par l'entrepreneur était tiré au sort par fractions égales, à raison d'une fraction par maison. Les chefs des colonies pouvaient, en outre, assigner des terrains à ceux qui venaient s'y établir, jusqu'au moment où Philippe II voulut les vendre.

Les métaux précieux étant en général le but de tous les désirs, on négligeait la culture des terres; de là l'appauvrissement du pays et la corruption des mœurs. Dans le principe, les mines appartenaient à celui qui les découvrait. Le gouvernement en faisait exploiter lui-même dans ses domaines; mais comme il n'y trouvait pas son profit, il les laissa à des particuliers qui lui payaient le cinquième des produits, comme cela se pratiquait déjà en Espagne. Il dut ensuite se contenter du dixième, et diminuer le prix du mercure qui servait à l'amalgame. Il ne se trouva néanmoins que des gens sans ressources qui voulussent se charger de ces entreprises, dans lesquelles un négociant recommandable se serait discrédité.

Charles-Quint greva les Indiens et les propriétaires de l'*alcavala,* taxe de cinq pour cent sur toute vente en gros, qui s'accrut jusqu'à quatorze pour cent. D'autres impôts vinrent s'y ajouter par suite des besoins renaissants de la métropole, tels que le papier timbré, le monopole du tabac, de la poudre, du plomb, des cartes à jouer, indépendamment de la *cruzada*, qui se percevait tous les deux ans dans le Nouveau Monde à raison de trente-cinq sous jusqu'à treize livres, selon le rang et la richesse, pour obtenir l'indult, c'est-à-dire la permission de manger certains aliments durant le carême. En 1601, l'Indien payait trente-deux réaux de tribut annuel, et quatre de corvées, ce qui équivaudrait à ving-trois francs; cette somme fut ensuite réduite à quinze et même à cinq francs. Dans la plus grande partie du Mexique, la capitation montait à onze francs, sans compter les droits paroissiaux; or il fallait payer dix francs pour le baptême, vingt pour un certificat de mariage, trente-deux pour la sépulture.

Mais l'Espagne introduisit alors un système auquel n'avaient pas même osé recourir les nations antiques, et d'autres suivirent **Monopole.**

son exemple. Ce fut le monopole des produits de ses colonies et des denrées dont elles avaient besoin. En conséquence, il leur fut défendu de planter la vigne, l'olivier et les autres végétaux qui y auraient prospéré; et il leur fallut, au contraire, acheter au poids de l'or, de la mère-patrie, l'huile, le vin et le reste. Il fut même interdit absolument de trafiquer d'une colonie à une autre : tout dut aller en Espagne et tout en venir. Faire le commerce avec des étrangers devint dès lors un crime capital; c'en fut un même de communiquer avec eux : on peut juger dès lors des vexations qui en résultèrent. Tout le commerce du Nouveau Monde se trouva ainsi livré aux seuls Espagnols. Ils n'en furent pas moins eux-mêmes soumis à de lourdes entraves, car le gouvernement détermina le nombre des bâtiments à expédier, leur destination; et la route à suivre des visites répétées et les tracasseries fiscales firent doubler le prix des marchandises; et la concession de ces expéditions, que les autres gouvernements cherchaient à encourager, était considérée comme une faveur.

La fondation des colonies raviva dans le premier moment l'industrie de l'Espagne. En effet, les demandes qui lui furent adressées en 1545 furent si nombreuses que dix ans de travail, d'après le calcul qui en fut fait, n'auraient pas suffi pour y satisfaire (1). Les ouvriers se multiplièrent en conséquence; et, sous Philippe II, Séville, où se concentrait le commerce avec l'Amérique, comptait seize mille métiers à tisser les draps et les soieries, occupant plus de cent trente mille bras. La marine s'accrut dans la même proportion, et au commencement du seizième siècle l'Espagne possédait plus de mille bâtiments marchands.

Comme les demandes des colonies allaient en augmentant, l'Espagne s'imagina qu'elle était assez riche; et, courant à la recherche de l'or dans des régions nouvelles, elle laissa aux autres pays de l'Europe le soin de fournir à ses colonies les vivres et les vêtements. A la vérité elle frappait de prohibition les produits étrangers; mais comme c'était un mal nécessaire, ses prohibitions ne servaient qu'à montrer son impuissance; et la défense était éludée en couvrant le chargement du nom de négociants espagnols, qui, dans ces transactions, ne se départaient pas de la délicatesse propre à leur nation.

(1) CAMPOMANES, I, 406.

Ce monopole de pure apparence était maintenu à l'aide de prescriptions absurdes. La cour avait la surintendance du commerce ; ses officiers visitaient le chargement au départ et à l'arrivée; Séville était le seul port d'où tout sortait et où tout venait aborder. Deux escadres faisaient le commerce de toute l'Espagne avec l'Amérique : l'une dite des *galions*, et l'autre la *flotte*. Les galions se dirigeaient sur Terre-Neuve, le Pérou, le Chili, touchaient à Carthagène, où accouraient les marchands de Sainte-Marthe, de Caracas, de la Nouvelle-Grenade; puis à Porto-Bello, triste village, meurtrier pour les étrangers, où se rendaient alors une foule de gens apportant les produits du Pérou et du Chili, pour les échanger contre les objets manufacturés en Europe. Il ne se fait en aucun pays autant d'affaires qu'il s'en traitait là en quarante jours, et avec une telle bonne foi que les marchandises n'étaient pas même déballées, mais livrées et acceptées sur la simple déclaration du vendeur.

La *flotte* faisait voile pour la Vera-Cruz, où elle recevait les trésors de la Nouvelle-Espagne déposés à Los Angelos; puis les deux escadres se réunissaient à la Havane, pour revenir de conserve en Europe.

Le commerce, réduit à un seul port, dut se concentrer en un petit nombre de mains qui purent prévenir la concurrence, et dès lors taxer arbitrairement les marchandises : aussi celles qui étaient revendues en Amérique donnaient jusqu'à deux et trois cents pour cent de bénéfice. Le chargement des deux escadres ne dépassait jamais vingt-sept mille cinq cents tonneaux; or, c'était beaucoup moins que n'auraient réclamé les besoins des colonies, qui se trouvaient dès lors mal approvisionnées et qui ne l'étaient qu'en qualités inférieures. La contrebande suppléait au reste : lorsqu'on en ressentit les effets, on essaya, mais vainement, de la réprimer à l'aide d'une sévérité monstrueuse; par exemple, en infligeant la peine de mort, ou en remettant la poursuite du délit à l'inquisition, comme s'il se fût agi d'une impiété.

Les économistes proposaient d'admettre cette liberté qui seule peut prévenir de tels abus; mais les Autrichiens dégénérés, au pouvoir desquels l'Espagne était tombée, ne pouvaient ni les écouter ni les comprendre. Des gens enivrés de la facilité avec laquelle ils avaient conquis de vastes pays, massacré des populations entières, trouvé des monceaux d'or et de perles, auraient pris pour un fou celui qui leur eût dit : *Il n'y a pas de profit à dévaster un champ fertile pour y ouvrir une mine :*

l'abondance croissante de l'or ne fait que renchérir les denrées qu'il sert à acheter.

Les erreurs économiques entraînent avec elles leur punition : bientôt les trésors de l'Amérique furent destinés, avant d'arriver en Espagne, à payer les marchandises étrangères; Philippe II, maître des mines du Potose et du Mexique, se vit obligé de rendre un édit pour donner à une monnaie de cuivre la valeur de l'argent, et l'université de Tolède représenta à Philippe III que le numéraire était si rare qu'il fallait pour se procurer un capital donner un tiers d'intérêt (1).

Les colonies ne pouvaient prospérer quand la métropole périssait; mais l'ignorance et l'orgueil s'obstinaient à poursuivre l'or et l'autorité, au lieu d'admettre le libre échange des produits et la supériorité civile, qui les aurait fait grandir mutuellement.

Ces papes dont on ne cesse de rappeler l'ambition adroite et traditionnelle ou ne virent pas tous les avantages qu'ils pouvaient tirer de l'Amérique, ou bien n'en prirent aucun souci. En effet, Alexandre VI céda toutes les dîmes de l'Amérique à Ferdinand le Catholique, à la condition qu'on y entretînt les missionnaires; et Jules II leur céda la nomination à tous les bénéfices. Voilà donc les rois d'Espagne chefs de l'Eglise américaine et investis de ces droits qui avaient été si contestés en Europe, comme le droit d'élire aux charges ecclésiastiques, celui de disposer des revenus, d'administrer les benéfices vacants. Aucune bulle n'y était obligatoire avant d'avoir été accepté par le conseil des Indes.

Clergé.

Le clergé séculier et régulier s'y multiplia extraordinairement, et, au dire de Gonzalve d'Avila, l'Amérique espagnole avait en 1649 un patriarche, six archevêques, trois cent quarante-six prébendes, deux abbayes, cinq chapelains du roi, et huit cent quarante couvents (2). La plupart des ecclésiastiques venaient d'Espagne. On concevra aisément que ce n'étaient pas les meilleurs qui s'expatriaient ainsi. Le désir d'échapper aux règles rigoureuses auxquelles ils s'étaient obligés dans leur patrie engagea beaucoup de moines à chercher en Amérique une condition plus douce; il était permis aux religieux mendiants d'y avoir des cures et de jouir des dîmes; tous demeu-

(1) CAMPOMANES, *Éduc. popul.*, I, 417.

(2) *Teatro eclesiastico de las Indias occident.*, tom. I, préf.

raient exempts de la juridiction épiscopale, et il en résultait que beaucoup s'égaraient et tombaient dans la débauche, ou que, entraînés par les exemples qu'ils avaient sous les yeux, ils se livraient à d'ignobles trafics.

Le gouvernement lui-même ne savait pas ce que les colonies rapportaient à l'Espagne. Il est certain que les dépenses d'administration consommaient plus des deux tiers du revenu. On mit quelque ordre dans les finances pendant le ministère du marquis de la Ensenada, et l'on peut évaluer, durant les douze années de son administration, à dix-sept millions sept cent dix-neuf mille quatre cent quarante-huit francs, ce que la couronne tira de ces contrées, ainsi que des droits d'embarquement et de débarquement. Cette somme s'accrut ensuite, et en 1780 le Mexique rendait au trésor cinquante-quatre millions; le Pérou, vingt-sept; Guatimala, le Chili et le Paraguay, neuf millions. En déduisant cinquante-six millions pour les dépenses, il en restait trente-quatre au fisc; plus les vingt pour cent qu'il percevait en Europe sur les marchandises expédiées aux colonies et sur celles qui en venaient. On calculait donc à cinquante-quatre millions le produit net des provinces du Nouveau Monde. Revenus.

Les possessions espagnoles d'Amérique étaient divisées pour l'administration en neuf États, presque entièrement indépendants les uns des autres. C'étaient, dans la zone torride, la vice-royauté du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, avec les capitaineries générales de Guatimala, Porto-Ricco et Caraccas; entre les deux tropiques, les vice-royautés du Mexique et de Buenos-Ayres, avec les capitaineries générales du Chili et de la Havane, où étaient comprises les Florides. Les fonctionnaires recevaient un traitement du roi, représenté par les vice-rois, chefs de l'administration et de l'armée : investis d'un pouvoir despotique sur les sujets, ces hauts dignitaires avaient une cour semblable à celle de Madrid, des gardes à pied et à cheval, des bannières à leurs armes; leur juridiction s'étendait sur des pays éloignés et inaccessibles, dont ils ne connaissaient ni les intérêts ni même la situation (1). Administration.

(1) Parmi les cinquante vice-rois qui ont gouverné le Mexique de 1535 à 1808, il n'y en eut qu'un seul né en Amérique, le comte Jean d'Acuña, marquis de Casaforte, Péruvien. Bon administrateur et très-désintéressé, il fit regretter son gouvernement, qui dura de 1722 à 1734. Un descendant de Colomb

Leur autorité absolue n'était limitée que par les audiences, cours de justice, instituées dans six pays différents, sur le modèle de la cour de chancellerie en Espagne. Elles prononçaient en dernier ressort sur les causes civiles et ecclésiastiques, jusqu'à l'importance de dix mille dollars; elles pouvaient adresser des remontrances au vice-roi, qu'elles suppléaient durant les vacances, enfin elles correspondaient directement avec le conseil des Indes.

Les membres de l'audience, investis de grands priviléges, n'avaient jamais en vue d'autre intérêt que celui de la mère-patrie; ils ne pouvaient, non plus que le vice-roi, contracter d'alliances de famille dans le pays vaincu ni y acquérir des propriétés.

Les vice-rois tentèrent à plusieurs reprises de s'attribuer un droit qui n'existe que dans les pays les plus asservis, c'est-à-dire le droit d'administrer la justice en personne, en lieu et place des magistrats, ce qui aurait mis à leur discrétion la vie et la fortune des sujets. Mais les rois d'Espagne les empêchèrent toujours autant qu'ils le purent de s'immiscer dans les procès soumis aux cours d'audience.

Le conseil des Indes, le plus considérable de la monarchie espagnole, fut institué par Ferdinand, puis organisé par Charles-Quint, pour connaître de toutes les affaires civiles, ecclésiastiques, militaires et commerciales dans ces contrées. Les décisions de ce conseil, lorsqu'elles avaient été approuvées par les deux tiers des membres, étaient publiées au nom du roi. C'était du conseil que relevaient tous les sujets américains, depuis le plus infime jusqu'au vice-roi.

Une chambre de commerce (*casa de contratacion*), siégeant à Séville, surveillait tout ce qui concernait les opérations de négoce entre l'Espagne et l'Amérique, déterminait les marchandises d'importation et d'exportation, ainsi que le moment du départ des flottes, la force des équipages, les dépenses du voyage, et décidait toutes les questions qui se rattachaient à ce mouvement commercial.

Les finances, plaie de ce pays, étaient dirigées par un intendant pour chaque État.

et un autre de Montezuma furent aussi vice-rois dans la Nouvelle-Espagne, ainsi que don Pedro Nuño Colon, duc de Veraguas, qui fit son entrée à Mexico en 1673, et y mourut six jours après, et don José Sarmiento Valladores, comte de Montezuma, qui gouverna le pays de 1697 à 1701.

Placés de manière à se surveiller les uns les autres, selon que le demandait la jalousie espagnole, aucun de ces fonctionnaires différents n'avait pour mission de chercher le plus grand avantage nous ne dirons pas de la population subjugée, mais même des colons. Au commencement de la conquête on avait introduit, il est vrai, dans le Nouveau Monde le système municipal, que Charles-Quint n'avait pas encore arraché à l'Espagne, et les *ajuntamentos* étaient nommés par les villes pour protéger leurs intérêts; mais la cour chercha dans tous les temps à les extirper et à les dénaturer, les réduisant à une simple gestion intérieure, sans aucune influence sur le gouvernement. Toutefois ils se maintinrent malgré elle, au point qu'ils purent devenir de nos jours le noyau de la résistance qui amena la liberté.

Ceux qui connaissent les règlements promulgués par les Espagnols dans le Milanais et dans le royaume de Naples peuvent se faire une idée du code des colonies (*Recopilacion de los leyes de las Indias*); c'est un amas indigeste d'ordres émanés du roi et du conseil des Indes dans une intention diverse et pour des cas très-différents, prescriptions étranges, incohérentes, où il n'y avait pas un abus qui ne trouvât un texte en sa faveur.

Enfin, les priviléges (*fueros*) de corporations ou de personnes étaient multipliés à l'infini, et avaient des tribunaux spéciaux, labyrinthe inextricable qui mettait l'Indien dans l'impossibilité d'obtenir justice d'un Européen.

C'est à tort qu'on attribue à l'Espagne l'intention d'exterminer la populatition indigène, pour ne pas risquer de perdre le pays. Les dispositions de la loi respiraient une parfaite humanité; mais on s'occupait peu de les faire exécuter. Le nombre des colons s'accrut très-lentement, car les fatigues exigées pour l'exploitation des mines découragèrent beaucoup de gens, qui avaient cru qu'ils pourraient devenir riches à peine arrivés. La manière dont les propriétés étaient organisées ne laissait pas que d'être enfin très-nuisible à l'intérêt général; au lieu d'être subdivisées et facilement transmissibles, chacune d'elles s'étendait sur des provinces entières; et comme elles étaient constituées en majorats, il en résultait les inconvénients qui, à cette époque, étaient si préjudiciables à l'Europe. Elles étaient en outre grevées de la dîme due au clergé sur les objets même de première nécessité et sur ceux dont la culture est la plus dispendieuse. Population.

La population des colonies espagnoles est formée de sept races : les blancs, nés en Europe, dits *gachupinos ;* les créoles ou blancs de race européenne, nés en Amérique ; les métis, nés de blancs et d'Américains ; les *zambos,* issus de nègres et d'Indiens ; les Indiens ou la race indigène, de couleur cuivrée ; enfin les nègres d'origine africaine.

Nous avons déjà parlé de ces derniers. Il semblait que l'on usât d'une grande clémence en reconnaissant les Indiens pour des hommes. Mais on les tint toujours dans la condition de pupilles ; ils ne pouvaient s'engager pour une somme de plus de vingt livres sans que l'obligation fût souscrite par un blanc. Dans les lieux même où les naturels s'étaient maintenus en plus grand nombre et assez en force pour marcher de pair avec les colons, l'homme rouge ne fut jamais considéré comme l'égal du blanc. L'Européen sans ressources qui épousait une riche Américaine d'une des principales familles était censé déroger ; et les créoles qui naissaient de cette union étaient mal vus de la classe dominante.

La lettre de la loi n'établissait pourtant aucune différence entre le blanc et l'homme de couleur, qu'elle déclarait l'un et l'autre également admissibles aux emplois. Mais, dans la réalité, on ne les donnait qu'aux Espagnols ou plutôt aux chrétiens purs, comme on disait, c'est-à-dire à ceux dont le sang n'avait point été altéré par l'alliage juif ou maure, gens étrangers aux usages et aux besoins du pays, où ils ne venaient que pour peu de temps, avec l'intention de s'y enrichir le plus possible. Les vice-rois surtout s'engraissaient outre mesure, en distribuant arbitrairement le mercure, dont le monopole appartenait au roi, en se chargeant d'obtenir à Madrid des titres, des priviléges, la justice ou l'iniquité ; en donnant licence de violer les lois prohibitives ; en vendant les emplois à des gens qui les prenaient sans rétribution, avec la certitude d'y gagner suffisamment par leurs concussions.

Or les *Capetones,* c'est-à-dire les Espagnols purs, méprisaient hautement les créoles, qui leur portaient en retour une haine mortelle. Les nègres, qui faisaient le service intérieur dans les maisons, en tiraient vanité, et maltraitaient, conspuaient les Indiens ; de là de nouvelles haines, que l'Espagne fomentait comme un excellent moyen de prévenir des intelligences dangereuses.

Il n'est pas besoin de dire que d'innombrables entraves rendirent toute industrie impossible, et résolurent de la manière

la plus remarquable le problème étrange de rendre une nation pauvre au milieu de l'or et sur un sol extrêmement fécond. Si le naturel et le créole se résignaient à se voir honnis par les gachupinos, à rester exclus des emplois et des honneurs, ils ne pouvaient que s'indigner d'être contraints de payer excessivement cher des denrées de première nécessité, dont la mère-patrie s'était réservé le monopole, et que la terre qu'ils habitaient leur aurait fournies en abondance sans des défenses tyranniques.

A ces abus inévitables dans de semblables systèmes nous en ajouterons deux autres, qui montreront jusqu'où allait l'oppression des Indiens, tant en commande que libres.

La *mita* était une corvée à laquelle tous les Indiens étaient tenus, depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante. La population était divisée en sept bandes, qui travaillaient six mois chacune, de manière que le tour de chacune ne revenait qu'après trois ans et demi. Le propriétaire d'une mine avait le droit d'exiger un certain nombre de bras pour l'exploiter. On pourra se faire une idée de ce que les Indiens avaient à souffrir de ce droit quand on saura que dans le Pérou seul il y avait quatre cents mines ouvertes, et que celui-là perdait la sienne qui la laissait en chômage pendant un an et un jour. Les malheureux requis pour ce rude travail le considéraient comme mortel, et disposaient de ce qu'ils possédaient comme s'ils ne devaient plus revenir. En effet, il en survivait à peine un cinquième. Transporté à cent et trois cents lieues de distance, l'Indien recevait quatre réaux par jour (2 fr. 50 c.), dont il laissait un tiers au maître pour sa nourriture; et celui-ci trouvait encore moyen de lui soutirer le reste en lui faisant des avances, ou en lui vendant des liqueurs et d'autres objets. Parfois même il accumulait sur l'Indien une dette qui le faisait rester dans un esclavage perpétuel faute de pouvoir l'éteindre.

Les corrégidors et les sous-intendants des districts avaient été obligés de fournir aux Indiens les objets de première nécessité; c'était une mesure opportune dans le principe, quand très-peu de marchands pénétraient dans ces contrées. Mais les corrégidors ne tardèrent pas à la faire servir à la plus infâme spéculation. Considérant comme une obligation de la part des Indiens ce qui avait été institué dans leur intérêt, ils les contraignaient à leur acheter des choses de rebut, comme étant de première qualité;

ils leur vendaient des mules poussives, des grains avariés, du vin gâté trois et quatre fois aussi cher que s'ils eussent été excellents. Ils obligeaient des gens qui vont pieds nus et n'ont point de barbe à se fournir de rasoirs, de bas de soie et de justaucorps de velours. Un corrégidor qui avait acheté une caisse de lunettes au rabais enjoignit aux Indiens de son district de ne se présenter à l'église que les yeux munis de cet instrument, qu'il taxa selon son bon plaisir.

Cuba, l'un des pays les mieux dotés par la nature, situé au centre de la Méditerranée du Nouveau Monde, s'étendant d'un côté vers l'Atlantique, de l'autre vers le golfe du Mexique, avec les Antilles et les Lucayes pour cortége, et ayant dans la Havane un des plus beaux ports du monde, fut toujours d'une grande commodité pour le débarquement des vaisseaux qui arrivaient d'Europe. Mais l'Espagne, en voulant faire des soldats de ces colons, irrita des gens amis de la paix et remplis d'aversion pour les mouvements mécaniques de nos armées. Ainsi, ils abandonnèrent l'agriculture, sans jamais devenir de bons soldats, et ils prirent en haine une nation qui ne savait que les tyranniser. Il y a un siècle, Cuba n'était plus qu'une misérable possession dont les bois et les cuirs étaient presque les seuls produits; tout le commerce était fait par trois ou quatre bâtiments partis de Cadix, ou par quelque marchand qui, après avoir vendu son chargement dans les ports de Carthagène, de la Vera-Cruz ou de Honduras, venait en chercher un nouveau pour le retour. Mais à peine les exclusions furent-elles levées en 1765 qu'il y arriva cent un bâtiments de l'Espagne et cent dix-huit navires légers du Mexique et de la Louisiane; puis les ordonnances royales de 1789 permirent d'y aborder sous toute bannière, à la condition de ne pas y introduire de nègres. Aujourd'hui Cuba répand ses produits par toute l'Europe, et, d'après les calculs récents, elle exporte sept millions d'arrobes de sucre; dix-sept cent deux bâtiments y abordèrent en 1828. En 1831 elle expédia pour la seule Angleterre un million cinq cent quatre-vingt-onze mille sept cent quarante et une livres de café, et en 1834 son commerce était évalué à trente-trois millions de piastres, total dans lequel les produits de l'île seule figuraient pour neuf millions.

Colonies orientales. Le nouveau passage trouvé par Magellan avait réalisé les prévisions de Colomb, procuré aux Espagnols une communi-

cation facile entre les colonies méridionales et la mère-patrie ; mais plusieurs expéditions ayant mal réussi, la navigation cessa entre l'Atlantique et la mer du Sud.

Plus tard Charles-Quint, ayant besoin d'argent pour aller se faire couronner en Italie, vendit au roi de Portugal les droits de l'Espagne sur les Moluques. Les cortès, dont la voix n'était 1521.
pas encore entièrement étouffée, réclamèrent contre ce lâche marché. Elles s'engagèrent même à fournir à ce prince la somme promise par les Portugais, à la condition qu'il leur laisserait les revenus des Moluques pendant six ans, à l'expiration desquels l'empereur redeviendrait maître de cette possession comme auparavant; mais il s'obstina dans la résolution de sacrifier l'intérêt et l'honneur du pays.

L'Espagne conservait encore les îles nombreuses découvertes 1512.
à l'est de la ligne de démarcation. Ruy Lopez de Villalobos fut envoyé pour y former des établissements, et fit lui-même plusieurs découvertes, notamment celle des Philippines, qui, après avoir été jadis assujetties par les Chinois, en avaient été abandonnées comme trop éloignées. Les naturels résistèrent obstinément aux Espagnols, qui souffrirent beaucoup sans résultat. Michel Lopez de Legaspi, qui y retourna quelque temps après pour tenter de nouveau d'y créer des établissements, trouva les Bermudes, peut-être aussi l'une des Mariannes, et il fit de l'île de Manille le centre des possessions espagnoles dans les Philippines. Mieux connue dès ce moment, la route pour la Nouvelle-Espagne, qui jusqu'alors n'avait été signalée que par des naufrages, fut habituellement suivie.

Manille, ou Luxonie, regarde, au nord, la Chine ; au nord-est, le Japon ; au midi, une multitude d'îles ; à l'ouest, Malacca, Siam, la Cochinchine et les autres pays où grandissait la puissance portugaise. Le Napolitain Gemelli Carreri, voyageur plus décrédité qu'il ne le mérite, en trouvait le climat moins chaud que l'été à Naples. Le riz y prospère sans être arrosé, ainsi que les meilleurs fruits des tropiques, et l'or y est abondant. Les naturels sont Malais ; mais l'île avait été récemment occupée par les Maures, venus de Bornéo et de Malacca.

Que n'aurait-il pas pu obtenir de cette position incomparable ? Les Espagnols en profitèrent si peu que, dans une histoire des Indes, écrite par Guyon, ils ne sont pas même comptés parmi les peuples qui y faisaient le commerce. Les Chinois s'effrayèrent d'abord de ce voisinage ; mais ensuite ils se firent, par

intérêt, amis des Espagnols, et beaucoup d'entre eux vinrent s'établir à Manille. Il y en avait trente-cinq mille en 1603, lorsque, par suite d'une trame vraie ou supposée, il en fut massacré vingt-trois mille. Leur nombre s'accrut de nouveau; mais en 1639 ils furent réduits, à l'aide des mêmes expédients, de quarante mille à sept mille. Enfin ils furent totalement expulsés en 1709, comme intrigants et artisans de fraudes (1).

Les Espagnols avaient toujours à cœur de recouvrer les Moluques, auxquelles ils n'avaient renoncé qu'à regret. Mais les tentatives dont elles étaient l'objet devenaient une cause de
1605. ruine pour les Philippines, qu'elles tenaient dans un état d'hostilité continuel. Enfin don Pedro d'Acunha réussit à s'en rendre maître; mais les résultats furent tellement au-dessous de l'attente générale qu'il fut question d'abandonner les unes et les autres.

Le gouverneur de ces îles jouissait d'une autorité illimitée pendant huit ans, à l'expiration desquels il était soumis à une enquête, et restait à la merci des colons. C'était un poste d'une extrême importance; car, en même temps que ce haut fonctionnaire protégeait les expéditions faites dans la mer du Sud, il servait d'échelle au commerce avec la Nouvelle-Espagne d'une part, et avec la Chine de l'autre.

Comme le trafic avec la Chine, dans les misérables idées économiques du temps, paraissait tourner uniquement à l'avantage de cet empire, on le restreignit. On aurait dû réfléchir au moins que l'empire du Milieu ne se servait pas de cet argent pour la ruine de l'Espagne, tandis que tout celui qu'on envoyait en Europe allait directement tomber entre les mains de ses ennemis.

Manille, qui faisait un commerce très-actif avec la Chine, expédiait les produits de ce pays aux colonies. Il est étrange que l'Espagne, qui empêchait les Européens de faire le commerce avec l'Amérique, leur laissât une entière liberté aux Philippines; mais peut-être ces îles avaient déjà des relations avec les Européens avant que la mère-patrie en eût compris l'avantage, et quand elle l'eut compris elle n'osa rompre ces relations. Le fait est qu'un énorme galion partait tous les ans de Manille pour Acapulco, et que la couronne contribuait aux frais de ce navire

(1) En 1762 les Anglais s'emparèrent de Manille, qu'ils livrèrent au pillage. Les habitants payèrent vingt-cinq millions de francs pour leur rançon; à la paix, l'île fut rendue aux Espagnols.

pour soixante-quinze mille piastres. Il était tellement chargé que la batterie inférieure restait sous l'eau jusqu'à ce que la consommation des vivres et de l'eau, durant le trajet, l'eût allégé. Son chargement se composait d'or, de pierreries, de quincailleries, de soie crue, de tissus grossiers pour le vulgaire, d'épices, d'objets fabriqués aux Philippines, d'étoffes des Indes, de marchandises de la Chine, et le tout par grosses parties; cinquante mille paires de bas de soie, par exemple. Le commandant portait le titre de général; la solde du capitaine était de quarante mille piastres, celle du pilote de vingt mille et celle des sous-pilotes de moitié. Les facteurs touchaient neuf pour cent des marchandises qu'ils faisaient vendre; chaque marin recevait trois cent cinquante pièces fortes. Il y avait à bord de trois cent cinquante à six cents personnes de surcharge, et l'on n'avait souvent d'autre eau à boire que celle qui tombait du ciel; ce qui était un risque terrible à courir. En admettant qu'aucune tempête ne troublât le voyage, on était six mois entiers sans jeter l'ancre avant d'atteindre la côte de Californie. Une pareille lenteur provenait des précautions que le gouvernement croyait nécessaires pour protéger cet amas de personnes et de trésors. En conséquence, il prescrivait jour par jour, et dans tel ou tel cas, ce qu'il y avait à faire irrévocablement, tandis qu'il aurait pu se dispenser de ces précautions en choisissant pour commandants des hommes expérimentés, au lieu de gens qui achetaient leur grade pour s'en faire un moyen de lucre ou en tirer vanité. Le galion.

On se reposait quatre mois dans le port d'Acapulco, le plus beau de la mer Pacifique, mais où l'air est si malsain qu'il y périssait un assez grand nombre de passagers. On y échangeait le premier chargement contre de l'argent comptant, de la cochenille, des vins, des fruits confits, des marchandises d'Europe; et le galion remettait à la voile. Il faisait ainsi trois mille lieues à l'aller et deux mille cinq cents au retour, navigation la plus extraordinaire du globe, entreprise dans des proportions gigantesques, afin de ne payer qu'une seule taxe, et peut-être aussi pour étaler cet air de magnificence que l'Espagne affectait dans toutes ses expéditions. Mais, indépendamment des périls qu'on avait à redouter des vents et des flots, il arriva plus d'une fois que le galion fut enlevé par un ennemi de l'Espagne; et celui qui s'emparait d'un seul de ces bâtiments en tirait assez d'argent pour soutenir la guerre contre cette puissance pendant toute une année.

Les îles des Larrons, nommées ensuite Mariannes, du nom de la mère de Charles II, qui y envoya des missionnaires, étaient peuplées de sauvages si ignorants qu'ils ne connaissaient pas même l'usage du feu. Mais le sol de ces îles était extrêmement fertile, et elles abondaient en arbres à pain. Quelle situation plus favorable pour devenir le centre du commerce des Indes, et (en se tenant même aux idées exclusives d'alors) pour empêcher toute autre nation de passer en Orient par la mer Pacifique ! Eh bien, les Espagnols, ne comprenant la richesse que sous la forme de l'or, attendirent un siècle et demi avant de former des établissements aux îles Mariannes, bien que leurs navires y touchassent en passant de l'Amérique à Manille ; et jamais ils ne songèrent qu'à y dépenser le moins d'argent possible. Les jésuites déterminèrent Philippe IV à y envoyer des missionnaires, qui obtinrent un heureux succès tant qu'ils employèrent uniquement la patience et la charité ; mais, comme ils en vinrent à réclamer parfois l'assistance de la force, ils finirent par faire haïr la religion, et tout tomba dans le désordre.

Les Espagnols firent sans doute d'autres découvertes dans des voyages si multipliés ; mais elles furent toujours aussi mal signalées que mal exploitées. Nous ne saurions cependant passer sous silence Juan Fernandez, qui trouva une route meilleure dans le grand Océan, et rencontra dans un de ses voyages la petite île qui porte son nom.

Tel était le système absurde par lequel l'Espagne ruinait ses colonies et se ruinait elle-même, dans sa prétention insensée de fermer un pays d'une immense étendue comme l'Amérique. Dans l'origine, l'ardeur de découvertes couvrait du moins de quelque apparence de splendeur sa brutalité farouche et son administration stupide. Mais une fois que Philippe II, voyant l'impossibilité de protéger suffisamment des possessions trop étendues, eut défendu de rechercher de nouvelles terres, il ne resta plus d'autres moyens aux gouverneurs, pour assouvir leur ambition, que de s'enrichir, sauf à se faire pardonner leurs vols en partageant leurs trésors avec les intrigants qui gouvernaient l'Espagne.

Ne pouvant tenter eux-mêmes des expéditions aventureuses, ils en détournèrent les particuliers, et laissèrent la nonchalance remplacer l'enthousiasme. C'en fut fait de la gloire des Espagnols dans la carrière qu'ils avaient ouverte, et où ils ne laissèrent qu'un triste renom et des exemples de cruauté.

Lorsque le trône fut passé des Autrichiens aux Français, l'Espagne se releva quelque peu; mais Philippe de Bourbon fut obligé de concéder à l'Angleterre l'*asiento*, c'est-à-dire le privilége de fournir des nègres aux colonies espagnoles, et d'envoyer chaque année à la foire de Porto-Bello un vaisseau de cinq cents tonneaux, chargé de marchandises d'Europe. Ceux qui connaissent le caractère des Anglais ne douteront pas que la concession ne tarda pas à être élargie. Non-seulement le chargement s'accrut, mais aussi le nombre des bâtiments; tellement que les Anglais attirèrent à eux tout le commerce, et que les galions ne servirent plus qu'à apporter d'Amérique le cinquième des métaux précieux.

Le gouvernement, afin de remédier au mal, restreignit les abus et la contrebande; il permit à certains négociants (*vaisseaux de registre*) de faire le trafic moyennant une taxe; et les avantages en furent si évidents que l'on cessa d'expédier des galions. Le commerce se fit alors avec des bâtiments détachés, qui, doublant le cap Horn, portèrent directement les marchandises dans les ports où on en avait besoin.

Au milieu de tant d'absurdités économiques, il y en avait une pourtant dont l'Espagne avait su se garder, quoique toutes les nations adonnées au négoce l'eussent adoptée : nous voulons parler de l'institution de compagnies de commerce, investies du monopole. La cour se l'était réservé; mais il fut alors accordé à une société pour le commerce de Caracas et de Cumana, à charge par elle d'entretenir assez de bâtiments pour éloigner les contrebandiers, qui de temps à autre avaient accaparé tout le cacao (1). Une autre compagnie constituée pour Cuba en 1735 et une troisième, trente ans après, pour Saint-Domingue et Porto-Rico, virent leurs actions tomber subitement de la moitié de leur valeur.

On établit seulement alors un service de bateaux-courriers

(1) La province de Caracas s'étend au delà de quatre cents milles le long de la côte, et est une des plus fertiles de l'Amérique; dans les vingt années qui précédèrent la formation de cette compagnie (1728), l'Espagne n'y envoya cependant que cinq vaisseaux, et de 1706 à 1722 aucun ne fit voile de Caracas pour l'Espagne. Le royaume fut forcé, pendant ce temps, d'acheter tout le cacao dont il avait besoin; et il ne tirait même de là ni tabacs ni cuirs. Dans les trente années qui suivirent 1731, il fut exporté de Caracas 643,215 fanègues de cacao, de cent dix livres chacune, et 869,247 dans les dix-huit années postérieures. La production des tabacs et des cuirs augmenta aussi considérablement. *Voy.* ROBERTSON, liv. VIII.

pour porter les dépêches et les lettres, qui ne partaient auparavant qu'avec les flottes, d'où il résultait un grand retard pour les opérations et les ordres : chaque bateau put en outre prendre un léger chargement. Puis la liberté du trafic entre les colonies reçut un peu d'extension, en ce qu'il fut permis de choisir différents points de départ; de plus, les droits furent diminués, et le sucre, que l'Espagne avait dû acheter jusque-là, fut cultivé avec activité. On améliora le règlement intérieur des colonies. On établit une nouvelle vice-royauté, qui embrassait les provinces du Rio de la Plata, de Buenos-Ayres, du Paraguay, de Tucuman, Potose, Santa-Cruz de la Sierra, ce qui facilita l'administration et mit obstacle à la contrebande des Portugais, autant du moins que cela était possible avec les taxes exorbitantes que l'on voulut conserver (1).

CHAPITRE XI.

MISSIONS EN AMÉRIQUE.

Si la race indienne ne fut pas entièrement exterminée, ce n'est pas à la compassion des Espagnols ni même à leur lassitude qu'on le doit, mais au zèle charitable des prêtres et des évêques auxquels les lois espagnoles confièrent le soin de veiller sur la vie et la liberté des naturels, dont ils furent constitués les protecteurs légitimes. Telle fut, en effet, la tâche dont ils se chargèrent; d'autres vinrent ensuite d'Europe avec le dessein de convertir les Américains, et le premier qui traversa l'Atlantique dans ce but fut le bénédictin catalan dom Saül, qu'une bulle pontificale du 24 juin 1493 désigna pour cette mission, avec douze autres prêtres.

Beaucoup d'autres se précipitèrent sur leurs traces. Les dominicains, institués principalement pour la prédication, accoururent bientôt exercer l'apostolat dans le Nouveau Monde;

(1) Alors parurent les écrits remarquables, dont nous avons fait souvent usage, de don Pedro Rodrigues Campomanes, procureur fiscal du conseil royal : *Discurso sobre el fomento de la industria popular*, 1774, et *Discurso sobre la educacion popular de los artesanos y su fomento*, 1775, où l'auteur combat hardiment les préjugés vulgaires concernant le commerce et les manufactures.

il en fut de même des franciscains, des augustins, des capucins, des lazaristes; mais les jésuites surtout, ordre qui était encore dans la vigueur de la jeunesse, animé par le désir de surpasser les autres en zèle et en souffrances, se vouèrent à cette œuvre avec une ardeur particulière, et trouvèrent à y déployer leur caractère propre, mélange d'obstination et de flexibilité. Nous laisserons à d'autres le soin de disculper les jésuites à l'époque où ils subissent la contagion des cours; notre devoir sera toujours de les admirer quand un dévouement sublime les porta à se consacrer au soulagement de ceux qui souffrent.

Au milieu des perfidies et des atrocités qui accompagnèrent la découverte du Nouveau Monde, le cœur aime à se reposer d'émotions douloureuses par le spectacle d'un héroïsme désintéressé. Ce n'était pas assez pour ceux qui, touchés d'un vif sentiment de compassion pour les misères de leurs semblables, allaient affronter des périls de toute espèce que de se sentir armés de courage; il ne s'agissait ni de tuer ni d'assujettir des populations : il leur fallait beaucoup de savoir pour les convaincre, la connaissance de leur langue pour se faire entendre d'eux, l'adresse et la sagacité pour réfuter leurs anciennes croyances, tout en se prêtant à leurs coutumes et au tour de leurs idées, sans dépasser les bornes de la condescendance dont la morale et la religion peuvent user envers l'habitude et le préjugé.

Le missionnaire s'avançait par des routes que l'avarice elle-même n'avait osé tenter, à travers ces fleuves immenses où se jettent d'autres fleuves aux eaux mugissantes, à travers ces forêts éternelles où l'homme se trouve perdu comme au milieu de l'Océan, en butte à la fureur des éléments, à celle des animaux féroces, pour chercher des conversions et les souffrances du martyre.

Là, sous la main de Dieu, dont le regard seul le voyait, le franciscain, les pieds nus, revêtu de sa robe grossière, ou le jésuite coiffé du chapeau aux larges bords, portant à la ceinture le crucifix qui se détachait sur son vêtement noir, et son bréviaire sous le bras, s'enfonçait dans les forêts vierges, plongé à mi-corps dans les marais, ou gravissant des rochers escarpés. Il cherchait pour se reposer les profondeurs souvent ensanglantées des antres et des précipices, exposé à la voracité des tigres, aux enlacements mortels du serpent alligator, ou même aux flèches des cannibales. S'il lui fallait y périr, le missionnaire

expirait en bénissant le Seigneur, et un autre, marchant sur ses traces, trouvait ses restes mutilés, qu'il ensevelissait pieusement; puis, après avoir planté une croix sur sa tombe, il poursuivait sa route, préparé à subir le même sort.

Le sauvage, accoutumé à ne voir l'Européen venir à lui que pour lui ravir son or, sa femme ou sa liberté, s'étonnait à l'aspect de ces hommes qui ne demandaient rien; il s'étonnait de l'intrépidité avec laquelle ils affrontaient, désarmés, leurs menaces de mort, de la constance avec laquelle ils enduraient des souffrances inouïes; et l'on se pressait autour du prêtre, qui, sachant à peine quelques mots du dialecte parlé par la foule qui l'entourait, lui montrait une croix et le ciel. Bientôt ces hommes, subissant l'influence de sa parole, ne savaient s'ils devaient le considérer comme un magicien ou comme un envoyé d'en haut; et ils l'écoutaient avec surprise les presser de renoncer à la vie errante, à des unions fortuites et capricieuses, aux repas inhumains, pour connaître la sainteté de la famille et de la société.

Souvent les missionnaires se munissaient d'instruments de musique, et, remontant le cours des fleuves, faisaient entendre de simples mélodies. Alors les sauvages accouraient de tous côtés, s'élançaient à la nage pour suivre la barque où retentissaient les hymnes de l'Église, et apprenaient bientôt eux-mêmes à les répéter autour de la croix ou de l'image de Marie. Prodiges qui rappellent ceux que la mythologie grecque attribue à Orphée et à Amphion.

Certaines tribus n'avaient pas même de mots pour exprimer *Dieu* et *âme*, de sorte qu'il y fallait suppléer par des expressions sensibles. Beaucoup de ces sauvages n'avaient jamais songé aux devoirs de la religion, et professaient la même indifférence pour toutes sans distinction. La plupart vivaient dans des habitudes entièrement opposées aux préceptes qui leur étaient prêchés. La légèreté ignorante, la gravité orgueilleuse, la vengeance brutale, les incestes passés en usage étaient les ennemis que le missionnaire avait à combattre sous des formes diverses.

Une douce piété, une morale pure, une foi inébranlable étaient ses armes; et pour trouver les sauvages il suivait leurs traces jusqu'au fond de sombres cavernes, tantôt s'abandonnant sur un radeau au cours de fleuves dont les indigènes eux-mêmes osaient à peine tenter le passage, tantôt s'enfonçant

dans des forêts où les naturels mettaient le feu lorsqu'ils l'y savaient engagé. Parfois aussi il conduisait à deux et trois cents lieues des troupeaux de gros bétail, par des sentiers fangeux et des savanes inextricables. Lorsqu'il avait trouvé ceux qu'il cherchait avec tant de fatigues, il devait se résigner à partager leur nourriture, consistant en grenouilles à peine échaudées et en gibier tout sanguinolent; à dormir dans leurs huttes fétides, et pendant ce temps à labourer des terres vierges avec des socs de bois, qu'il arrosait de ses sueurs, et cela tandis que les naturels le regardaient avec nonchalance leur enseigner tous les métiers, défendre les premières semences contre leur gourmandise, leur faire apprécier enfin la chose la plus étrangère au sauvage, la prévoyance.

En s'éloignant d'une tribu, il y laissait quelques maximes de morale et des exemples à imiter. Un missionnaire qui accompagnait plusieurs familles indiennes hors d'un pays dévasté par les Iroquois écrivait ce qui suit : *Nous sommes soixante, tant hommes que femmes et enfants, et tous à bout de forces. Les provisions sont dans la main de celui qui nourrit les oiseaux de l'air. Je pars chargé de mes péchés et de ma misère, et j'ai grand besoin qu'on prie pour moi.*

Ces hommes dévoués ne pouvaient attendre aucune récompense dans ce monde, pas même celle qui résulte de la certitude d'être utile; et après une vie entière de fatigue ils quittaient la terre avec la triste conviction de s'être efforcés en vain de dompter des instincts féroces. Le jésuite Vasconcello convertit une vieille femme au lit de la mort, lui expose les articles de foi, les lois de la charité, puis s'enquiert d'elle si elle veut prendre quelque nourriture; mais ni le sucre ni les autres friandises européennes ne la tentaient : ce qu'elle désirait uniquement, ce qu'elle demandait avec instance, c'était une main d'enfant à ronger. Le plus ordinairement ils s'entendaient répondre : *Nous ne voulons pas d'un paradis où il y a des Européens.*

Il n'est pas nécessaire de demander si ce sol nouveau fut fécondé de leur sang. Les jésuites comptent trois cents martyrs parmi leurs frères dans le quinzième siècle; et ceux qui visiteront leurs colléges trouveront les longs corridors tapissés d'images représentant non pas ceux qui s'insinuèrent près des trônes, mais ceux qui périrent en propageant la civilisation, la croix à la main.

Au milieu de ces peines sans nombre, les missionnaires con-

servaient la sérénité de l'esprit. Les plus capables d'entre eux adressaient à leurs chefs la relation de leurs travaux. Ces récits, imprimés depuis sous le titre de *Lettres édifiantes*, sont, pour quiconque est exempt de préjugés, un monument remarquable où, sans viser à la gloire mondaine du style, la naïveté de l'exposition ajoute un nouvel ornement à l'héroïsme.

Ils n'oubliaient pas toutefois la science du monde, et quelques-uns compilaient des dictionnaires qui servirent de base à la linguistique; d'autres enseignaient l'usage du chocolat et du quinquina; ceux-ci indiquaient des positions commerciales excellentes; ceux-là trouvaient des terres nouvelles. Un jésuite rencontre en Tartarie une femme huronne qu'il avait connue au Canada; et il en conclut le rapprochement des deux continents au nord-ouest avant que Behring et Cook en eussent donné la certitude.

Ils avaient aussi cet enthousiasme qui embrase les cœurs purs au spectacle de la nature; et l'un d'eux s'écriait en voyant les forêts majestueuses qui bordent la rivière des Amazones : *Quel beau sermon que ces forêts!* Un autre écrivait : « J'allais en avant « sans savoir où j'arriverais, sans rencontrer une âme qui pût « me montrer mon chemin. Parfois je rencontrais au milieu de « ces forêts des sites enchanteurs. Tout ce que l'étude et l'in- « dustrie de l'homme peuvent imaginer pour rendre un lieu « agréable ne peut soutenir la comparaison avec les beautés « que la simple nature y a accumulées. Ces sites admirables me « rappelèrent les idées qui m'étaient venues autrefois en lisant « les vies des solitaires de la Thébaïde. La pensée s'offrit à moi « de passer le reste de mes jours dans ces forêts où la Provi- « dence m'avait conduit, pour ne m'y occuper que de mon « salut, sans avoir plus aucun commerce avec les hommes. « Mais, n'étant pas le maître de mon sort, et les ordres du « Seigneur m'étant indiqués par ceux de mes supérieurs, je « rejetai cette pensée comme une illusion. »

Dans les Antilles, les missionnaires s'opposèrent autant qu'ils le purent à l'extermination des naturels; puis ils s'efforcèrent d'adoucir le sort des pauvres nègres, sans pourtant dissimuler leurs défauts; et les religieux étaient les seuls qui osassent se plaindre des détestables exemples donnés par les catholiques.

Au Mexique, un commencement de civilisation et quelque conformité dans les traditions de ce pays avec celles de l'Europe facilitèrent l'œuvre de ceux qui venaient substituer le

Dieu des vainqueurs aux idoles des vaincus. La croix brillait déjà comme objet de culte sur les autels ; l'aigle de l'empire fit place à la colombe; les religieuses succédèrent aux chastes filles du soleil. Torquemada évalue à six millions le nombre des individus baptisés de 1524 à 1540; et il ne faut point s'en étonner, car les rois et les caciques donnèrent l'exemple. Clément VII envoya Martin de Valence au Mexique, avec douze frères mineurs ; et Fernand Costez assistait à leurs prédications, afin de leur donner plus de crédit.

Un concile fut assemblé à Mexico en 1524 pour y régler les choses de la religion, sous la présidence de Martin de Valence, légat du pontife. La polygamie fut abolie, et il fut enjoint à chacun de se présenter au baptême avec une seule femme, pour ne conserver ensuite que celle-là. Il y eut un autre concile en 1555 ; mais le plus célèbre est celui de 1585, qui servit toujours de base à la discipline dans ces contrées. Il fut alors permis d'élever au sacerdoce, avec une certaine circonspection, les naturels qu'on en avait exclus jusque-là dans la crainte de l'avilir (1).

Les Mexicains conservèrent une vive affection et une reconnaissance constante pour les missionnaires et les pasteurs. Ils se rappellent même encore l'évêque Las Casas, le patron des Indiens, et Bernardin Ribeira de Sahagun, qui suggéra l'idée de fonder un collége, où il réunit plus de cent jeunes Indiens destinés à propager la foi parmi leurs compatriotes.

Le jésuite Gonzalve de Tapia, partant de Mexico, s'enfonça 1591.
à plusieurs centaines de milles à l'occident, apprenant les langues indiennes et apprivoisant une foule de tribus sauvages, jusque dans le pays de Cinaloa. En 1680, les jésuites dirigèrent soixante-dix missions dans le Mexique, où il fallait lutter incessamment contre l'instabilité des indigènes et la défiance des Espagnols, tout en cherchant à détruire l'esclavage, qui d'ailleurs retardait les progrès de la foi.

Les rois d'Espagne y jouissaient, comme nous l'avons dit, de la juridiction la plus étendue ; ils nommaient aux bénéfices et aux charges, faisaient le trafic des bulles et des indulgences, qui devint une des principales branches de revenu. Aucune bulle n'y était reçue sans l'approbation du conseil des Indes.

Le mal causé au Pérou par le zèle fanatique de Valverde

(1) *Voyez* la note M à la fin du volume.

fut réparé par des prêtres pleins de mansuétude, dont l'apostolat devint plus facile du moment où les Incas eux-mêmes eurent courbé le front sous l'eau du baptême. Torribio, promu
1580. par Philippe II à l'archevêché de Lima, y trouva tous les maux qui résultèrent de la cruauté et de la cupidité des conquérants, la guerre civile entre eux, l'oppression des naturels, la corruption de tous. Non moins empressé à porter des reproches et à répandre des consolations au fond des grottes ou sur la cime des montagnes que dans l'intérieur de la cité, il affermit la discipline ecclésiastique, et souffrit avec intrépidité la persécution des gouverneurs du Pérou. Il fit par trois fois le tour difficile de son diocèse, ne songeant ni aux fatigues ni aux privations, et renouvela entièrement l'Église péruvienne, qui tarda peu à être signalée par les mérites de Rose de Lima.

Les pères de la Merci furent introduits dans le Chili par Pierre de Valdivia. Puis, vers 1553, ce fut le tour des dominicains et des franciscains; les jésuites y parvinrent en 1593, sous Martin de Loyola, neveu de leur fondateur.

Les missionnaires travaillèrent à Bogota avec une activité extrême : entrés dans le pays en compagnie de conquérants féroces, ils y convertirent d'abord Sagamoxi, pontife suprême du culte idolâtre, dont l'exemple entraîna une multitude des siens; ils leur persuadèrent ainsi de se rattacher à l'Espagne, et firent tous leurs efforts pour les soustraire à la férocité cupide des conquérants.

Les capucins fondèrent plusieurs villes sur le territoire de Vénézuéla et jusque sur les rives de l'Orénoque, où l'on n'avait pas encore pénétré. Dès l'an 1576, deux jésuites, Ignace Lauré et Julien de Vergara, établirent des missions sur ce fleuve; mais les néophytes furent dispersés par une expédition hollandaise. D'autres missionnaires y arrivèrent de la Catalogne en 1687, et dans l'espace de quinze années formèrent trois paroisses (*pueblos*) dans la province et dans les deux îles de la Trinité. Après eux il en vint encore d'autres, qui suivirent leurs traces.

Des capucins aragonais fondèrent les missions de Sainte-Marie de Cumana, à l'extrémité de la pointe de Paria; les pères de l'Observance, celle qui s'étendait de là à l'Unare; enfin tout le territoire appelé aujourd'hui Colombie en était parsemé.

Les jésuites élevèrent des églises et des villages le long du fleuve des Amazones, où ils convertirent les Mosquitos et les tribus voisines. Le P. Cyprien Baraza découvrit, avec des

efforts incroyables, une route à travers les Cordillères, pour gagner de là le Pérou et y obtenir des coadjuteurs.

En Floride, la mission n'aboutit qu'à augmenter le nombre des martyrs. Cinq dominicains, qui y pénétrèrent en 1549, furent massacrés en 1565. Pierre Menendez, en marchant à la conquête de ce pays, voulut emmener avec lui des jésuites; mais, abandonnés dans cette région inhospitalière et inconnue, ils y furent tués. D'autres jésuites, venus quatre ans après, éprouvèrent le même sort; et les tentatives qui se succédèrent n'eurent pas de résultats durables.

Nous n'avons pas intention de suivre pas à pas ces conquêtes de la croix. Il suffira de dire qu'au commencement du dix-septième siècle l'Amérique comptait déjà cinq archevêchés, vingt-sept évêchés, quatre cents couvents (1), des cathédrales magnifiques, dont la plus belle était celle de Los Angelos. Les Indiens se plaisaient au delà toute expression à la pompe des cérémonies catholiques; c'était pour eux un bonheur de servir la messe, de chanter au chœur, d'orner les églises des feuillages et des fleurs de leurs forêts. En même temps les jésuites enseignaient partout la grammaire et les arts libéraux, et ils avaient réuni un séminaire à leur collége de Saint-Ildefonse, à Mexico, ville où, comme à Lima, était établie une université. Ainsi la conquête se transformait en mission, et les massacres faisaient place à la civilisation.

Nous avons dit à quelle misérable condition les commandes avaient réduit le vaste pays situé entre le Pérou et le Brésil, et qui, du nom de son fleuve, a été appelé Paraguay. L'homme apparaissait sur ce beau sol dans toute la laideur de la décadence; les habitants, nus, farouches, anthropophages, y avaient horreur du travail, cet instrument que la Providence nous a donné pour nous relever de notre déchéance. Paraguay.

Déjà plusieurs missionnaires avaient pénétré parmi eux, notamment deux frères mineurs, François Solano et Louis de Rolaños : le zèle y avait plusieurs fois obtenu la couronne du martyre; mais les fruits étaient toujours bien clair-semés, quand le franciscain François Victoria, évêque de Tucuman, réclama le concours des jésuites, qui avaient déjà tant fait dans le Pérou et dans le Brésil. Aussitôt Anchiéta, provincial de l'ordre

(1) HERRERA, *Descripcion de las Indias*, p. 80.

1586. dans ces deux derniers pays, envoya à Santiago les pères François Angulo et Alphonse Barsena, accompagnés du laïque Jean Villegas. Nous pouvons nous croire obligé de mentionner ces noms après avoir cité ceux des premiers conquérants. Déjà éprouvés dans les travaux de l'Évangile, ils donnèrent l'espoir d'une moisson abondante.

Les missions des jésuites au Paraguay sont la plus belle page de leur histoire, et devinrent une des principales causes de leur suppression. Ils parcouraient le pays, enseignant et convertissant; et par leur douceur, qui contrastait avec la férocité des Espagnols, ils habituaient les sauvages à comprendre que ce n'était pas une même chose qu'un chrétien et un assassin, comme ils se l'étaient persuadé.

La première chose à faire était d'apprendre leur langage, et chaque tribu avait son dialecte particulier. Les jésuites firent un choix des expressions qui paraissaient usitées chez le plus grand nombre, et ils en formèrent une langue générale, dans laquelle ils purent écrire à l'aide d'un alphabet inventé exprès par eux.

Sans fanatisme, sans intolérance, ils s'insinuaient par la douceur, corrigeant les vices et surtout celui de l'ivrognerie, que les Indiens devaient à l'exemple des Européens. Ces peuplades anthropophages étaient dans l'usage d'engraisser leurs captifs avant de les dévorer. Les jésuites s'attachaient à ces malheureux, parce qu'ils les jugeaient plus enclins à ouvrir leur âme aux pensées d'une autre vie au moment d'abandonner celle-ci. Les sauvages voyaient avec déplaisir ces assiduités charitables, disant que la chair de leurs victimes perdait de sa saveur par le baptême. Les jésuites s'arrangeaient donc pour l'administrer clandestinement; et munis d'un linge mouillé ils en touchaient quelque partie du corps en prononçant les paroles sacramentelles.

Depuis un certain temps les jésuites avaient conçu la pensée d'expérimenter sur un pays entier du Nouveau Monde, s'il était possible, et d'en civiliser les habitants par le christianisme, au lieu de les exterminer par l'épée. Ils commencèrent donc par demander la liberté des Indiens qu'ils pourraient réunir; mais si l'influence qu'ils exerçaient sur les rois fit agréer leur requête, ils eurent besoin de toute cette dextérité, de toute cette constance que le monde leur reproche pour réprimer les plaintes des colons, qui voulaient conserver l'esclavage, pour obtenir

de se faire dans le désert les martyrs de la liberté et de la civilisation. Ils prirent un soin particulier des Guaranis, peuplade stupide et superstitieuse, mais attachée au sol par l'agriculture, ce qui la faisait résister avec une opiniâtreté farouche à l'usurpation des étrangers, et par suite l'exposait aux atrocités des Espagnols et des Portugais. Les pères vinrent offrir à ces sauvages une protection zélée contre leurs bourreaux, un travail moins pénible, et jetèrent au milieu d'eux les premiers fondements de leur mémorable république. Déjà le franciscain de Bolanos, disciple de saint François Solano, avait créé là une petite communauté, à laquelle s'attachèrent les jésuites, et peu de temps après ils pouvaient annoncer à leurs supérieurs que deux cent mille Indiens étaient disposés à recevoir le baptême. L'Espagne s'étonna en voyant des procédés si différents des siens réussir à apprivoiser ceux qu'elle n'avait su que massacrer ; alors le roi décréta que ces populations ne seraient plus conquises autrement que par le glaive de la parole, et défendit de les réduire en esclavage.

Le résultat obtenu par les jésuites les encouragea à consolider leur œuvre, et ils reconnurent que le seul moyen d'y parvenir était de réunir les Indiens ensemble et de les isoler des Espagnols. Il était moins difficile d'apprivoiser la barbarie que de vaincre la corruption farouche des Européens, et de soustraire les nouveaux convertis à leur avidité. Les pères demandèrent donc qu'il leur fût accordé par l'évêque et par le gouverneur pleine faculté de rassembler les chrétiens dans des lieux distincts, et de les régir à leur manière, sans aucune dépendance des villes coloniales voisines ; d'édifier des églises, de s'opposer au nom du roi à tous ceux qui, sous un prétexte quelconque, voudraient débaucher les néophytes pour les employer au service personnel des Espagnols.

C'était ainsi qu'en préparant tout pour la civilisation des naturels ils allaient s'attirer l'inimitié irréconciliable de ceux qu'ils offensaient dans leur ambition et dans leur avarice, en les empêchant de répartir les Indiens par commandes. Les pères Cataldino et Maceta fondèrent à Lorette, chez les Guaranis, sur le 1610.
Parapanème, affluent du Parana, la première paroisse, ou, comme ils l'appelèrent, *réduction*, formée de deux cents familles.

Bientôt le nombre des *réductions* s'accrut, et il en partit des expéditions d'un nouveau genre, qui avaient pour but de con-

vertir. De 1593 à 1746, le jésuites en avaient fondé trente-trois dans le Paraguay, chez les Guaranis, les Chiquites, les Moxos et jusqu'au pied des Andes du Pérou. Ils leur avaient donné une constitution sans exemple dans l'histoire. L'Église était le noyau de la colonie; et quiconque a pu voir avec quelle habileté les jésuites savent choisir les plus belles situations dans nos contrées pour y asseoir leurs maisons concevra qu'ils s'en acquittaient non moins heureusement quand rien n'y faisait obstacle. Les *réductions*, composées d'un millier de familles, s'élevèrent donc dans des positions admirables, le plus souvent au bord d'un cours d'eau, avec des maisons en pierre à un seul étage, disposées en carré à l'entour de la place publique, où se trouvaient l'église, la maison des jésuites, l'arsenal, le grenier commun, l'hospice pour les étrangers. Chaque bourgade avait à sa tête un curé, choisi parmi les personnages les plus considérables de la compagnie; il s'occupait de l'administration, tandis que le vice-curé vaquait aux fonctions spirituelles. Tous relevaient d'un supérieur investi par le pape de pouvoirs très-étendus, même de celui d'administrer la confirmation.

Ils avaient écarté toute immixtion du gouvernement en prenant à leur charge toutes les dépenses de la colonie; le gouverneur lui-même, nommé par le roi, dépendait du supérieur de la mission.

La volonté du curé faisait loi, des colons lui étant soumis comme les fils le sont au père dans les familles patriarcales; et chaque matin il écoutait leurs plaintes, et rendait la justice.

Les enfants étaient élevés dans deux écoles, l'une pour les lettres, l'autre pour la musique et le chant, arts dans lesquels ils acquirent tant d'habileté qu'ils fabriquaient toutes sortes d'instruments. Tous devaient apprendre à lire et à écrire; mais il leur était défendu d'apprendre la langue espagnole, afin que des relations avec les Européens ne corrompissent point leur simplicité native. C'était dans la même pensée que nul étranger ne pouvait s'arrêter plus de trois jours sur le territoire des missions.

On étudiait soigneusement les dispositions des enfants : les uns étaient destinés à l'agriculture, qui attachait au sol les tribus vagabondes; les autres aux différents arts, d'utilité ou d'agrément. Ils n'avaient point d'autres maîtres que les jésuites. Les femmes travaillaient séparées des hommes; elles recevaient chaque semaine la laine et le coton, qu'elles rendaient filés le

samedi. Quelques-unes vaquaient aussi aux travaux de l'agriculture dans ce qu'ils ont de moins pénible. Un jeune homme montrait-il des dispositions particulières, il était initié aux lettres et aux sciences dans une *congrégation*, où les élèves suivaient un cours d'études et où l'on formait des prêtres et des magistrats dans la retraite et le silence.

Au point du jour le tintement de la cloche annonçait le lever, et tous accouraient à l'église pour invoquer le Créateur ; le soir, la cloche les rassemblait encore à l'église, et leurs journées, qu'ils consacraient au travail, commençaient et finissaient par des chants pieux.

Chaque famille avait une pièce de terre qui lui était assignée en proportion de ses besoins, indépendamment de la *possession de Dieu*, cultivée en commun dans l'intérêt de tous pour suppléer aux mauvaises récoltes, et fournir aux dépenses de la guerre, à l'entretien des veuves, des orphelins, des infirmes ; le surplus était affecté au culte, et venait en diminution de l'écu d'or que chaque famille était tenue de payer au roi d'Espagne. La récolte étant mise en commun dans des magasins à la disposition du curé, ce qui excluait l'émulation en même temps que l'avidité et les passions qu'elle excite. Les choses nécessaires à la vie n'étaient pas achetées au marché, mais distribuées à jours fixes par des missionnaires aux chefs de maison, selon le nombre des têtes. La viande était donnée tous les jours à la boucherie, excepté les jours de jeûne.

L'exploitation des mines, au milieu de cette activité industrielle qui s'étendait à tout, était seule prohibée, à cause de l'horreur qu'inspiraient les maux qu'elle avait produits ailleurs. Le travail était peu pénible, et allégé par des récréations. Il durait à peine la moitié de la journée, entouré d'un appareil de fêtes dans le genre de celles que Fourier a imaginées pour ses phalanges sympathiques. Les laboureurs s'en allaient dans la campagne au son des instruments, précédés de l'effigie de leur saint protecteur, que l'on plaçait sous un berceau de feuillages, pour que sa présence bénît des fatigues qui n'avaient rien de forcé.

La vente de l'herbe du Paraguay, espèce de thé d'un grand usage en Amérique, procurait aux colons les moyens d'enrichir les églises, qu'ils ornaient non-seulement de tableaux, mais encore de guirlandes, et qu'ils parfumaient, dans les grandes fêtes, d'eaux de senteur et de fleurs effeuillées. Les vases sacrés

y étaient d'or et d'argent, et enrichis de pierres précieuses; et lors des solennités qui revenaient souvent et qu'on célébrait avec une très-grande pompe, c'étaient des feux d'artifice, des arcs de triomphe garnis de fleurs; on y voyait même figurer des oiseaux, des lions, des poissons, comme si chaque créature eût dû se mêler aux concerts de louanges qui s'élevaient vers le Seigneur. Le cimetière était un champ planté de cèdres et de cyprès. Le même soin à séduire les imaginations se faisait remarquer dans les insignes brillants dont les magistrats étaient décorés dans les tournois, dans les représentations scéniques et les bals.

On prévenait le libertinage en mariant les Indiens de bonne heure; et les deux sexes restaient séparés à l'église, au travail, au logis. Les femmes avaient pour vêtement une chemise blanche serrée à la ceinture, les bras et les jambes nus et la chevelure flottante; les hommes portaient le costume castillan, excepté qu'ils endossaient, pour travailler, une soubreveste blanche : celle de couleur rouge était la marque distinctive de la vaillance et de la vertu.

L'assemblée générale des citoyens élisait (probablement sur la proposition des missionnaires, et à coup sûr sous leur influence) un cacique pour la guerre, un corrégidor pour la justice, des régidors et des alcades pour la police et les travaux publics. Les vieillards choisissaient ensuite un fiscal, qui tenait registre des hommes aptes à porter les armes; un *tenicuto*, chargé de la surveillance des enfants, les menait à l'église et à l'école, et observait leurs défauts et leurs qualités. Un inspecteur était préposé à chaque quartier, un autre passait la visite des instruments agricoles, et donnait des ordres obligatoires pour l'ensemencement et pour les autres travaux des champs, afin de vaincre l'indolence naturelle des Indiens.

Sous cette direction paternelle, aucun délit n'était presque possible; les transgressions étaient punies la première fois par une admonition sévère, et la seconde par une pénitence publique à la porte de l'église; la fustigation était réservée pour la troisième, mais il ne se trouva jamais personne pour la mériter. Le paresseux était condamné à un excédant de travail dans le champ commun, ce qui faisait tourner le châtiment à l'avantage public.

Le missionnaire devait être à la fois le bras et l'esprit de ces Indiens, incapables de penser, de se rappeler, de calculer, de

prévoir par eux-mêmes. Il lui fallait, dans un pays où l'on ignorait tout, se faire architecte et manœuvre, peintre et cuisinier, médecin et jardinier, boulanger et barbier, potier et administrateur. Il lui fallait prêcher tous les jours : à peine avait-il déposé le surplis qu'il devait ceindre le tablier du maçon, et non-seulement diriger toutes choses, mais y mettre lui-même la main pour l'exemple, depuis le premier coup de hache dans les forêts jusqu'à la culture des roses qui devaient orner le front de Marie. « Le missionnaire, dit le Tyrolien Sepp, levé de grand matin, se rend à l'église pour y consacrer une heure à la méditation en présence du Très-Haut. S'il s'y trouve un second prêtre, l'un se confesse à l'autre. Cependant l'*Ave maria* sonne, et au premier rayon du soleil on célèbre la sainte messe, à laquelle la multitude assiste avec dévotion, et que suit une prière générale d'actions de grâces. Lorsque la prière est finie, le missionnaire se retire pour entendre les confessions. Ensuite commence le catéchisme pour la jeunesse des deux sexes, tâche extrêmement fatigante, comme il est facile de se l'imaginer. A peine l'instruction est-elle terminée que le père va visiter les malades, qu'il fortifie par l'administration des sacrements, et qu'il prépare autant qu'il peut à une mort chrétienne, en même temps qu'il s'empresse de les soigner à l'aide de saignées, de ventouses ou de tout autre remède, et de leur fournir des aliments convenables. Une école l'attend alors, où des garçons s'occupent à lire et à écrire, et une autre où les filles apprennent à filer, à tricoter, à coudre; il y donne des leçons, interroge les élèves et confie le surplus aux Indiens les plus capables. Dans l'école de musique, le père doit aussi tout diriger, tout ordonner; mais il y trouve souvent une assistance opportune.

« Il passe alors aux ateliers, à la bâtisse ou aux fours à briques, au comptoir du pain et de la viande, qui fournit quotidiennement la quantité nécessaire à toute la communauté; de là il va visiter les ouvriers en fer et en bois, les charpentiers, les tisserands, les sculpteurs, les tourneurs et autres artisans.

« Mais il doit se hâter, pour que les infirmiers ne tardent pas à distribuer aux malades les aliments prescrits. L'heure du dîner arrivée, le père s'asseoit au repas frugal, pour s'occuper ensuite de lui-même jusqu'à deux heures. A ce moment, la grosse cloche donne le signal du travail, qui bientôt resterait interrompu ou négligé si en tous lieux on n'attendait

le père, qui, dans l'après-midi comme le matin, se rend chez les artisans et près des malades, chez les petits et chez les grands, donnant partout l'impulsion et l'exemple jusqu'à quatre heures, heure où le peuple est appelé à l'église. Là on récite le rosaire, particulièrement utile pour rappeler continuellement à l'esprit les saints mystères; puis viennent les litanies, et ensuite un examen de conscience détaillé. Les dévotions finies, on ensevelit les morts : le reste du jour se passe en récréations convenables; mais le missionnaire, si ce moment de relâche ne lui est pas enlevé par la visite du soir qu'il doit faire aux malades, l'emploie en méditations pieuses, ou le consacre à goûter un court sommeil. »

Les jésuites avaient organisé pour la défense une milice urbaine à pied et à cheval, qui faisait l'exercice tous les dimanches, gardait les limites du territoire, qu'aucun étranger ne devait franchir, et repoussait au besoin les attaques hostiles. Quelque tribu inconnue s'approchait-elle des *réductions*, le curé sortait au-devant d'elle accompagné de nombreux néophytes et de troupeaux. Charmés de ce qu'ils voyaient, les étrangers fraternisaient avec les colons : ceux-ci leur donnaient des vivres, et leur en promettaient autant chaque jour s'ils voulaient se plier au genre de vie des réductions. En général, les nouveaux venus se laissaient persuader, et ils étaient aussitôt répartis entre les divers établissements.

Les ennemis les plus funestes de ces colonies étaient les gouverneurs de la Plata et du Paraguay, qui auraient voulu y exercer une pleine autorité, et les mamelouks, c'est-à-dire les métis limitrophes, qui enlevaient les néophytes pour les vendre comme esclaves. Ils détruisirent trois ou quatre bourgades; et comme leurs ravages continuèrent, les jésuites implorèrent du pontife l'autorisation de faire usage des armes à feu. Lorsqu'ils eurent obtenu cette faculté, ils opposèrent aux envahisseurs une milice aguerrie, qui vint même en aide à l'Espagne dans ses guerres avec le Portugal.

Rien de plus mauvais qu'un gouvernement patriarcal pour des gens d'une civilisation avancée; mais quand l'individu, n'ayant pas encore la conscience de ce qu'il peut et de ce qu'il veut, a besoin d'être incessamment surveillé, c'est pour lui le premier degré dans l'ordre social. Aussi, après avoir vu ailleurs les massacres, les bûchers, les perfidies ignobles, nous osons excuser les jésuites, s'il est vrai qu'ils se trompèrent en

recourant aux fleurs, aux fêtes, à des soins paternels; nous osons ne pas condamner les expériences d'un gouvernement qui ne fut pas seulement tracé sur le papier comme ceux des utopistes, mais mis à exécution, et cela durant un siècle et demi, sans taxes, sans prisons, sans bourreau; nous osons trouver l'ambition de civiliser moins coupable que celle d'exterminer. Nous n'ignorons pas les inculpations énormes dirigées contre les jésuites dans le cours du siècle passé : on leur a reproché de laisser baiser leur soutane; d'admettre facilement les sauvages non-seulement au baptême, mais encore à l'eucharistie; d'avoir été jusqu'à faire battre quelques magistrats prévaricateurs, et surtout d'avoir voulu dépendre le moins possible de cette Espagne qui régissait ses colonies à l'aide de procédés si différents. De plus, le roi ayant ordonné à Bernardin de Cardenas, évêque de l'Ascension, de visiter les cures des jésuites pour s'assurer si le concile de Trente et la suprématie royale y étaient bien observés, ils lui opposèrent, dit-on, mille obstacles, d'où il résulta une lutte qui coûta beaucoup de sang et dans laquelle chaque parti crut avoir raison (1).

1641.

Les nombreux ennemis des jésuites en prirent occassion de leur livrer un terrible assaut; ils affirmèrent que la république du Paraguay était un noyau autour duquel ils ne s'apprêtaient à rien moins qu'à organiser une monarchie universelle, supposition plus absurde que méchante, mais qu'il n'était pas permis de révoquer en doute sous peine d'encourir l'épithète de superstitieux et de moine.

Une fois les jésuites supprimés, les Indiens, qu'ils avaient traités comme des enfants, furent traités comme des esclaves par les Espagnols; et le Paraguay resta très-malheureux jus-

(1) *Voyez* les *Lettres édifiantes*, 27 vol.

CHARLEVOIX, *Histoire du Paraguay et du Canada*; Paris, 1756.

MURATORI, *Il cristianesimo felice nelle missioni dei padri della compagnia di Gesù nel Paraguai*; Venise, 1743.

MARTINO DOBRIZHOFFER, *Historia de Abiponibus, equestri bellicosaque Paraguariæ natione, locupletata copiosis... observationibus*; Vienne, 1784.

FELIX DE AZARA, *Voyage dans l'Amérique méridionale, contenant la description géographique, politique et civile du Paraguay et de la rivière de la Plata*; Paris, 1809.

GRÉGOIRE FUNES, *Ensago de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*; Buenos-Ayres, 1816.

WITTMANN, *Histoire universelle des missions catholiques* (en allemand); 1839.

qu'au moment où l'Amérique s'affranchit de la domination de la métropole. Alors le créole don Joseph-Gaspard-Rodrigue Francia se rendit indépendant de Buenos-Ayres, et fonda, sur les idées des jésuites, un gouvernement qui était arbitraire, quoiqu'il fût dirigé par quarante-deux représentants du peuple. 1827. L'autorité de Francia fut reconnue par l'empereur du Brésil, et l'on sait avec quel soin jaloux il excluait les étrangers. Sa tyrannie sans frein ne fut révélée qu'après sa mort. Il est de fait que du temps des jésuites il y avait au Paraguay cinq cent mille Indiens, et que dix ans plus tard ils se trouvèrent réduits à cent mille; aujourd'hui c'est un pays presque désert (1).

Du Paraguay les jésuites se répandirent à l'occident, au milieu des Lulus, des Omaguas, des Diaguites, des Chirignanis, des Calcagues, des Guaïcuris; mais ils y eurent peu de succès. Ils réussirent mieux dans les pays de l'Uraguay et du Parana inférieur, ainsi que parmi les tribus guerrières des Chichites, au nord-ouest du Paraguay. Dans le Brésil, à l'époque de la suppression de l'ordre, leurs sept bourgades comptaient trente mille néophytes, qui en 1821 étaient réduits à trois mille. Les heureux résultats obtenus par les jésuites dans le Paraguay, 1745. excitèrent l'Espagne à employer les mêmes moyens dans la Patagonie, et les pères Quiroga et Cardiel y furent envoyés; mais ils échouèrent.

Missions en Californie.

C'est aussi aux missionnaires jésuites qu'est due la culture de la Vieille et de la Nouvelle Californie. Quels que soient les motifs auxquels on attribue le zèle des jésuites, il faut rendre justice aux bons fruits qu'il a portés. La stérilité du terrain avait détourné les Espagnols de coloniser la péninsule à l'époque de sa découverte, en 1534. Philippe IV, avant de mourir,

(1) J'ai entre les mains un ouvrage anglais intitulé : *Travels in the interior of Bræsil principally though the northern provinces and the geld and diamonds districts during the years* 1836-41 (Londres, 1846), par le docteur Gardner. Les jésuites, dit l'auteur, ont laissé dans la classe moyenne et dans la classe inférieure un souvenir de reconnaissance qui se transmet de père en fils. Les Brésiliens sont convaincus que l'expulsion des jésuites fut une calamité pour leur pays, et ils ne parlent de ces bons pères qu'avec la plus profonde vénération et les plus sincères regrets. Les prêtres qui succédèrent aux jésuites ne continuèrent pas l'œuvre de ces derniers. Plusieurs tribus indiennes, qui, du temps des jésuites, avaient renoncé à la vie sauvage pour embrasser le christianisme, reprirent leurs anciennes habitudes après l'expulsion de la compagnie.

avait ordonné de la soumettre; mais les moyens d'exécution manquant, on attendit jusqu'en 1677. L'amiral don Isidore d'Atondo fut alors chargé de la conquérir; mais l'expédition coûta si cher et rapporta si peu que la cour y renonça.

Eusèbe-François Kino (Kühn), professeur de mathématiques à Ingolstadt, guéri d'une maladie à la suite d'un vœu qu'il avait fait, alla diriger les missions de Sonora, province con- 1686. tiguë à la Californie; il réunit les missionnaires, ramena la paix entre les naturels, qui se faisaient la guerre, écrivit des catéchismes dans leurs différents dialectes, et obtint que ceux qui se convertiraient fussent exempts de servitude pendant cinq ans.

Il fut secondé dans cette tâche par les pères Gogni et Jean-Marie Salvatierra, supérieur des missions de Taharuma. Bien que le gouvernement et la compagnie de Jésus elle-même s'opposassent à une entreprise qui paraissait impossible, il obtint enfin d'aller conquérir cette indomptable Californie, presque sans armes et sans autres ressources que celles de la charité. Là les missionnaires eurent à combattre la barbarie, la superstition et les préjugés que les Indiens avaient trop justement conçus contre les Européens; mais Salvatierra apprivoisa ces hommes farouches et ombrageux : plus d'une fois il lui fallut employer la force de ses bras avec des êtres ignorants qui ne comprenaient que ce genre de supériorité, et son activité infatigable fut couronnée d'heureux succès. Dès qu'une communauté suffisante s'était formée par la réunion des néophytes, dès que les terrains propices avaient été ensemencés et plantés en vignes, peuplés de bétail, et que des maisons s'étaient élevées en places des tentes, le père supérieur choisissait les trois plus instruits, et nommait l'un syndic, l'autre catéchiste, le troisième sacristain, avec charge d'expliquer le catéchisme dans la langue du pays et de diriger les prières.

Salvatierra introduisit encore dans cette contrée la forme du gouvernement patriarcal, en imposant aux naturels le même habillement et la même nourriture. Un capitaine de la garnison était chargé des affaires civiles et militaires. Trente communautés environ étaient régies par ces procédés si simples, et le bien qui en résulta survécut même à l'expulsion des jésuites (1).

(1) Robertson, adversaire constant des jésuites, les accuse d'avoir représenté la Californie comme un pays qui se rapportait rien, quoiqu'il se trouvât

Les missionnaires obtinrent aussi parmi les sauvages de grands succès dans l'intérieur du Pérou, où ils soumirent à l'Espagne le pays des Maïnas, limitrophe à la Pampa du Saint-Sacrement; et ils s'avancèrent vers l'Uyali, où ils établirent, au prix de grandes fatigues, jusque sur les bords du Manoa, des colonies qui étaient très-florissantes dans le siècle passé. Leur destruction, après l'abolition de la compagnie de Jésus, encouragea les sauvages du grand Pagional, qui se mirent à faire des excursions et à dévaster audacieusement les alentours.

Missions françaises.

Les résultats obtenus par les missions françaises ne furent pas moins merveilleux. Le jésuite Crévilli fonda celle de Cayenne; les frères Ramette et Lombard pénétrèrent au milieu des marais de la Guyane, où ils humanisèrent les Galibis à force de soulager leurs misères. Quelques enfants élevés par eux évangélisèrent leurs vieux parents, qui se rassemblèrent à Kara, où Lombard avait construit une misérable hutte. Leur nombre s'y étant accru, ils désiraient avoir une église; mais comment la faire sans aucune idée d'art? Comment payer les quinze cents francs que demandait un charpentier de Cayenne? Les Galibis s'engagèrent à creuser sept pirogues, chacune de la valeur de deux cents livres; les femmes filèrent du coton pour former le surplus; vingt sauvages se donnèrent en qualité d'esclaves à un colon pour le temps que deux nègres prêtés par lui seraient employés au sciage du bois; et le temple fut élevé à Dieu dans le désert converti.

Des carmélites, des capucins, des prédicateurs de la congrégation de Saint-Louis travaillèrent aussi à la vigne du Sauveur, et dans chaque nouvel établissement qui se forma les curés devinrent des missionnaires.

Le Canada était habité par des populations d'un caractère fier, ayant des résidences fixes et un gouvernement particulier, qui ne s'étonnèrent pas des armes européennes, et n'en conçurent

très-riche après leur suppression. Admirable manière de raisonner! Il dit aussi qu'à l'époque de l'abolition de l'ordre les jésuites avaient dans la Nouvelle-Espagne trente colléges, maisons professes et résidences; seize à Quito, treize dans la Nouvelle-Grenade, dix-sept au Pérou, dix-huit dans le Chili, autant dans le Paraguay, en tout cent douze, avec deux mille deux cent quarante-cinq prêtres ou novices. Ailleurs il s'exprime ainsi : « On observera que tous les auteurs, plus ou moins sévères pour la vie licencieuse des moines espagnols, louent unanimement la conduite des jésuites, qui, élevés sous une discipline plus parfaite que les autres, jaloux de l'honneur de leur société, vécurent toujours d'une manière irréprochable. » *Histoire d'Amérique*, liv. VIII.

pas d'effroi. Ils ne recherchaient les étrangers que pour se procurer des armes, et ne tardaient pas à les tourner contre eux à la première occasion.

Le jésuite Cunémond Masse se voua pendant un demi-siècle à défricher ce terrain, qu'il ne trouva point ingrat. Jean de Brébeuf pénétra parmi les Hurons ; le P. Samuel Rasles endura avec patience et gaieté trente années de rudes fatigues, et soutint la concurrence des Anglais, qui cherchaient à introduire dans le pays des missionnaires protestants ; dans une irruption de leurs soldats, il sacrifia sa vie pour sauver son troupeau. Les 1724.
missionnaires pénétrèrent parmi ces Iroquois et ces Hurons, qui ne se distinguaient des animaux féroces que par une cruauté plus raffinée : le P. Jacques, arrivé le premier, subit le martyre ; ceux qui le suivirent surent apprivoiser ces sauvages, et les rendre dociles envers la France, qui conserva ce pays malgré la mauvaise administration et le manque presque absolu de prévoyance. Les missionnaires y étaient révérés comme les hommes de la prière : les sauvages les croyaient en communication avec l'Être suprême et versés dans l'art des enchantements ; la rigidité de leur célibat les faisait surtout considérer comme supérieurs aux mortels. Les ursulines vinrent les aider dans leur œuvre sainte, et la chaste piété de ces femmes les fit passer pour des êtres célestes. Les pénitences exagérées auxquelles se livraient les Iroquois une fois convertis, et qui se ressentaient trop de leur barbarie primitive, exigèrent de nouveaux efforts pour les modérer.

De temps à autre les sauvages se jetaient sur les colonies et massacraient les colons ; alors le missionnaire s'empressait de baptiser et d'absoudre les mourants, jusqu'au moment où lui-même était frappé de mort. Une fois, les Iroquois se soulèvent, et courent ravager, brûler tout jusqu'à Québec : le P. Lamberville reste à son poste, et à force de persuasion il obtient quelque trêve ; puis, ainsi qu'il en avait été prié par le gouverneur, il décide les insurgés à envoyer des ambassadeurs : on arrête ceux qui se présentent ; ils sont enchaînés, et expédiés en France. Lamberville, qui, entièrement étranger à cette perfidie, se trouvait entre les mains des sauvages, se crut perdu. Il se vit en butte à de graves reproches de la part des Iroquois ; mais voyant qu'il n'avait trempé en rien dans ce guet-apens, ils lui facilitèrent le moyen de se soustraire à la vengeance d'une foule irritée.

Aux périls que les missionnaires avaient eu jusque-là à re-

douter vinrent se joindre, lorsque le schisme eut divisé l'Église, ceux que leur faisait courir la rencontre des protestants, qui se vengeaient par l'intolérance de l'intolérance dont ils avaient à souffrir. Quarante jésuites qui faisaient voile pour le Brésil furent pris par le calviniste Jacques Sourié et tués au milieu des flots avec d'amères railleries.

Missions protestantes. Les églises nouvelles voulurent avoir aussi leurs missionnaires, qui vinrent assister aux découvertes et aux conquêtes, principalement à celles des Anglais. Il s'en établit plusieurs dans la Nouvelle-Angleterre; Jean Helliot multiplia les conversions dans le Massachussets, et fonda des colonies dont les habitants apprirent de lui à se vêtir et à labourer la terre. Secondé par Mayhew, il put accroître le nombre de ces colonies, dont on comptait onze en 1647. Aux termes des règlements qu'ils avaient introduits, celui qui restait oisif pendant quinze jours était puni d'une amende de cinq schelings; on faisait payer vingt schelings au débauché qui entretenait des relations illégitimes avec une femme libre; cinq à la femme qui ne relevait pas ses cheveux ou ne couvrait pas sa poitrine : tout jeune homme non esclave devait former une plantation et prendre une femme pour l'aider dans ses travaux. Nous passons sous silence d'autres règlements, qui avaient pour but d'amener les colons à adopter le genre de vie anglais.

Aujourd'hui l'œuvre des missions protestantes se poursuit avec ardeur grâce aux ressources abondantes que leur fournit une société dont le siége est en Angleterre. Mais le prédicateur part avec femme et enfants; il ne faut donc pas s'étonner s'il manque de la résolution nécessaire pour s'exposer au martyre, et s'il se borne à être un maître de morale aux intentions plus droites que généreuses. Cette société imprime des Bibles par milliers, et calcule les résultats obtenus d'après le nombre de Bibles qu'elle répand parmi des gens qui savent à peine lire, et chez lesquels la parole mystérieuse ou le récit mystique reçoit les interprétations les plus étranges.

Le centre des missions catholiques est Rome, qui a institué pour les diriger la congrégation de la Propagande (*de Propaganda fide*). C'est de là que sont expédiées ces sentinelles avancées de la vérité, les franciscains et les augustins dans l'Amérique méridionale et dans l'Asie postérieure, les capucins dans l'Asie supérieure et en Afrique, les carmélites en Palestine, les lazaristes dans l'Amérique septentrionale, les pères

de l'Oratoire à Ceylan. Mais les revenus de cette congrégation ne dépassent pas trois cent soixante mille florins, somme bien minime pour diriger des ouvriers sur tous les points du globe. On a suppléé à cette insuffisance par quelques institutions récentes, telles que le séminaire des missions étrangères à Paris, la société Léopoldine en Autriche, pour l'Amérique septentrionale ; mais surtout par l'œuvre de la *Propogation de la foi*, instituée à Lyon en 1822 : elle appelle tous les catholiques à s'associer à cette tâche pieuse moyennant la modique contribution d'un sou par semaine; mais cette faible aumône, multipliée par le grand nombre des souscripteurs, rapporte chaque année des sommes considérables qui viennent en aide aux missions (1), et servent à répandre les récits imprimés des généreuses excursions de ces héros de la foi et de la charité.

CHAPITRE XII.

LE BRÉSIL.

Vincent Pinçon, le premier peut-être, et Alvarez Cabral, après lui, découvrirent le Brésil, pays fertile et peuplé, mais sans organisation civile. Les premiers habitants auxquels les Européens eurent affaire ne montrèrent pas l'étonnement et l'effroi des autres Indiens. Ils accoururent au-devant d'eux, et allumèrent le cigare ; lorsqu'on leur montra de l'or et de l'argent, ils indiquèrent qu'on les trouvait sous terre ; en voyant un perroquet ils donnèrent à entendre qu'il ne leur était pas inconnu; un mouton n'attira pas leur attention, mais la vue d'une poule leur causa de la frayeur; nos mets leur inspirèrent du dégoût; ils ne pouvaient souffrir le vin, et ils se rinçaient la bouche après en avoir bu. Se sentant fatigués, ils se mirent à dormir, sans autre appréhension que de gâter leurs plumes, le seul ornement qui voilât leur nudité insouciante (2).

(1) Elle a recueilli en 1844 trois millions cinq cent soixante-deux mille francs ; et cependant en plusieurs pays, comme en Autriche, elle est entravée et même interdite par le gouvernement.

(2) Nous empruntons ces détails à une relation de cette découverte adressée au roi par Pedro Vas de Caminha, l'un des navigateurs ; elle a été récemment tirée de la *Torre do tumbo* de Lisbonne, par Manuel Ayers de Casal.

Cabral empêcha toute violence et établit des relations pacifiques avec les naturels. Ceux-ci virent célébrer la messe, entendirent le son des intruments, firent échange de présents et baisèrent la croix aux armes de Portugal, qui, plantée sur leur territoire, y devenait le symbole d'une conquête incontestée. Le commandant de l'expédition crut que cette terre était une île (1), et y laissa deux condamnés, mauvais moyen de faire aimer la civilisation européenne. Il entendit à son départ les gémissements de ces deux hommes et en même temps les voix des naturels, qui *les consolaient et témoignaient avoir pitié d'eux* (2).

De nouvelles expéditions ayant été peu profitables, ce pays resta négligé. Améric Vespuce, jugeant que le Brésil était voisin du paradis terrestre, persuada à l'Espagne d'y envoyer des navires; ce qu'elle fit sans que le Portugal lui opposât ses prétentions, car les droits des deux puissances se trouvaient mal déterminés encore, attendu que la ligne tirée sur un seul hémisphère du globe ne pouvait fournir de règles pour l'autre. Pendant ce temps, des spéculateurs qui allaient y chercher du bois de teinture firent connaître le pays par son utilité, et s'y établirent sans que le Portugal s'en occupât autrement que pour y déporter des malfaiteurs.

Le Brésil s'étend le long de l'Atlantique, dans sa partie la plus orientale, sur un espace de neuf cents lieues, qui équivaut aux deux cinquièmes de l'Amérique du Sud. Les champs de Para, qui en forment le centre, sont des plaines sablonneuses au milieu desquelles s'élèvent de hautes montagnes : il en descend des eaux abondantes du Maragnon et des rivières telles que la Plata, dont le cours trace les limites de l'empire. Ajoutez-y le Paraguay et plusieurs autres fleuves, les plus considérables que le monde connaisse, et qui, divisés en canaux, offriront un passage facile jusqu'au cœur du Pérou quand l'industrie aura fait prévaloir le pouvoir de l'homme sur la nature.

Quoique cette contrée soit sous la zone torride, la chaleur y est tempérée, et toutes les productions européennes y réussissent. Dans l'immense forêt du centre, les arbres que la hache n'a jamais touchés sont enlacés entre eux par des lianes et

(1) « Je baise les mains à votre altesse royale, de ce port très-sûr de *votre île* de Vera-Cruz. » Lettre existante dans les archives navales de Rio-Janeiro.

(2) RAMUSIO.

des plantes grimpantes ; les fleurs y sont énormes et les fruits magnifiques ; on y trouve le myrte à l'écorce argentée ; le coco, plus élevé que dans l'Inde, y donne un beurre exquis ; la fougère y croît en arbres, qui couronnent les hauteurs ; le bois de fer s'y prête aux travaux de solidité ; des fruits semblables à des pierres précieuses pendent par milliers aux branches du bel acajaba, dont les fleurs et la gomme sont embaumées ; le bananier offre presque sans culture un aliment délicieux. D'abord nommé Vera-Cruz, le pays fut ensuite appelé Brésil ; c'est la contrée qui, après le Mexique et le Pérou, offrit, outre le fer, le plus de métaux précieux.

Les bêtes féroces et les reptiles y abondent, au lieu des animaux utiles. Le gibier, le poisson, les singes y fournissent une nourriture facile ; les oiseaux y sont merveilleux de beauté, témoin l'oiseau de paradis, l'oiseau-mouche, le harara et jusqu'aux autruches et aux vautours. Rien n'égale la magnificence des papillons ; et certains vers luisants jettent un tel éclat qu'il suffit pour lire dans l'obscurité. On y trouve à découvert et en grand nombre de tels amas de coquilles qu'ils ont fourni jusqu'à présent toute la chaux nécessaire aux habitants ; on explique l'existence de ces bancs de coquilles en disant que les coquillages étaient toute la nourriture des indigènes.

La race y était d'un brun foncé tirant sur le rouge, et les peuplades situées entre le fleuve des Amazones et de la Plata étaient d'un caractère farouche. Les premiers habitants de la côte moyenne, qui mangeaient leurs morts et vivaient de chasse, se trouvaient divisés en soixante-seize tribus, parlant une centaine de langues ; leurs institutions étaient aussi grossières que leur religion. Ils furent expulsés par les Tupis, population agricole divisée en seize nations, parmi lesquelles prévalaient les Tupinambas, moins bruns que les autres, avec un peu de barbe, d'une stature élevée et d'une grande vigueur. Ils se teignaient le corps en noir et en jaune, se fendaient les lèvres pour y enfoncer des os et des pierres ; des plumes, des coquillages étaient leurs ornements habituels ; quelquefois même ils se frottaient le corps d'une substance gluante, et se roulaient ensuite dans des plumes. On ne trouva point de monuments parmi eux ni même d'autres édifices que de misérables huttes (1). Ils

(1) C'est ce que dit Vasconcellos, bon observateur. Les renseignements les plus précieux sur les premiers habitants du Brésil se trouvent dans le *Roteiro*, manuscrit de la Bibliothèque royale, attribué à François de Cunha.

croyaient que Payé-Tomé, législateur vêtu de blanc, tenant un bâton à la main, était apparu à leurs ancêtres pour leur enseigner à faire des maisons et à cultiver le manioc ; mais il n'y avait chez eux aucune trace de culte (1), quoiqu'ils reconnussent l'existence de génies malins, avec lesquels s'entretenaient les pageï ou caraïbes, magiciens, conseillers, prédicateurs, devins et médecins. Les prisonniers de guerre étaient mangés ; mais avant de les immoler on leur accordait tout ce qu'ils voulaient, fêtes, banquets et embrassements des jeunes filles.

Nus, le corps teint en rouge, ils sont passionnés pour les boissons spiritueuses, farouches à la guerre, intrépides à la chasse, indolents du reste et polygames. Les femmes libres s'abandonnent à qui leur plaît ; mais une fois mariées, elles sont fidèles et esclaves. Si l'on en croit Améric Vespuce, les Brésiliens lui firent avec des pierres le calcul de leurs années. Ils n'ont d'autre loi que leurs coutumes, et n'obéissent qu'à leurs vieillards ; ils vivent entre eux en bonne intelligence, et sont ennemis de tout étranger.

Le Brésil est encore habité par d'autres races, que distingue le langage ; telles sont les Guaïtacazis, les plus vaillants de tous les Brésiliens. On ne put jamais les dompter, et peu à peu ils quittèrent les bords de l'Atlantique pour se retirer sur les bords de la rivière des Amazones.

Comme l'or n'y fut pas trouvé aussi promptement qu'ailleurs, il fallut demander des richesses au sol, le conquérir pied à pied et résister à des barbares sans industrie ni civilisation : aussi cette conquête ne brilla pas par ces succès soudains dont l'éclat surprend, mais elle ne fut pas non plus souillée par ces actes de férocité qui déshonorent les autres.

De même qu'ils l'avaient fait pour Madère et les Açores, les Portugais divisèrent le Brésil en capitaineries, qu'ils inféodèrent à la noblesse de cour. On assigna à chaque concession quarante ou cinquante lieues de côte en longueur, sans limiter la profondeur à l'intérieur, avec une juridiction civile et criminelle très-étendue et la faculté de créer des sous-inféodations, le roi ne se réservant que le droit de retour en cas de mort, celui de battre monnaie et de percevoir la dîme.

(1) PIGAFETTA l'affirme de même que VASCONCELLOS (*Noticias curiosas*, liv. II, n° 12) : *Os Indios do Brazil de tempos immemoraveis a esta parte nao adorao expressamente deos algum : nem templo, nem sacerdote, nem sacrificio, nem fè, nem ley algũa*. Cependant d'autres auteurs ont assuré le contraire.

Deux frères Souza obtinrent les premiers des concessions de ce genre : Alphonse s'établit à l'île Saint-Vincent, Lopez dans celle de Saint-Amar et de Tamarica; mais il fut en lutte continuelle avec les naturels, et il perdit la vie dans les combats.

D'autres Portugais sollicitèrent des capitaineries dans le pays, et une foule de personnes vinrent l'habiter, notamment des juifs et des gens désireux de se soustraire à l'inquisition. Le Maragnon fut pris pour limite du Brésil; on forma une capitainerie des pays situés à la droite de cette *mer d'eau douce* pour l'historien Jean de Barros. Ainsi un petit roi d'Europe donnait à un écrivain un territoire double ou triple de celui sur lequel il dominait lui-même. Mais les fils de Barros, s'étant embarqués avec un parti d'aventuriers pour aller se mettre en possession de leur souveraineté, firent naufrage et revinrent pauvres en Europe, où leur père continua le métier peu lucratif d'historien.

Les attaques des sauvages, les violences des Européens, les rivalités mutuelles des capitaines, semblables à des princes indépendants, et quelques aventures romanesques remplissent les premières années de l'occupation du Brésil, pendant lesquelles le Portugal ne parut pas connaître l'importance de ce pays.

Parmi ces aventuriers, le Portugais Diègue Alvarez mérite une mention particulière. Jeté par un naufrage au nord de Bahia, il vit la mer engloutir une partie de ses compagnons et les sauvages manger le reste : tombé lui-même entre les mains des cannibales, il comprit qu'il ne lui restait d'autre moyen de salut que de leur montrer combien il pouvait leur être utile : après être parvenu à transporter sur le rivage quelques objets restés parmi les débris de son vaisseau, entre autres une arquebuse et plusieurs barils de poudre, il émerveilla les sauvages par les effets dont il les rendit témoins; ils lui donnèrent le nom de Caramourou, et le choisirent pour leur chef; il attaqua leurs ennemis et les mit en fuite. Il se trouva ainsi souverain dans le pays où naguère il était prisonnier, et les principaux indigènes lui amenèrent à l'envi leurs filles pour en faire ses épouses. Au bout de quelques années, un navire français ayant abordé dans ces parages, il s'y embarqua avec celle de ses femmes qu'il préférait pendant que les autres suivaient le bâtiment à la nage aussi loin que leurs forces pouvaient les soutenir.

Il informa les Portugais de la richesse de la contrée et des moyens qu'il fallait employer pour en tirer parti; mais on ne

l'écouta pas. La France, qui l'avait accueilli avec bienveillance, lui permit d'y retourner avec deux bâtiments, qu'il renvoya chargés de produits du pays. Les Français s'en souvinrent plus tard, et songèrent à y former quelque établissement. Ce projet ayant donné de l'ombrage à Jean III, on essaya de réorganiser la colonie; on révoqua les pouvoirs donnés aux feudataires, et on nomma un gouverneur général. Le premier fut Thomas de Souza, déjà célèbre par ses expéditions précédentes; il donna un centre à l'Amérique portugaise en fondant San-Salvador. Il s'aida du concours de Caramourou, qui ne contribua pas médiocrement, avec sa femme Paraguassou, à apprivoiser les tribus indépendantes des Tupinambas. De cette façon le Brésil eut un gouvernement plus régulier et en même temps plus capable de se défendre contre les sauvages. Des orphelins et des orphelines furent envoyés dans la colonie, et l'on fonda aussi la ville de Saint-Sébastien dans une des plus belles positions du monde. Cependant tous ces établissements étaient sur la côte, et l'intérieur restait entièrement inconnu.

Mais le point essentiel était de dompter le caractère farouche des naturels et d'adoucir les mœurs des colons; c'est à quoi pourvut Souza en amenant avec lui six jésuites, les premiers qui aient abordé en Amérique. Ils s'appliquèrent à apprendre les langues parlées par les sauvages; plusieurs furent massacrés parce qu'ils étaient Portugais; mais d'autres les remplaçaient intrépidement, et, en prêchant la paix au lieu de la vengeance, ils parvinrent à se concilier les cœurs. Leur abnégation, le dévouement avec lequel ils s'offraient eux-mêmes à la fureur des anthropophages firent renoncer les naturels à se nourrir de chair humaine; en un mot, les missionnaires surent se faire aimer et se rendre nécessaires. Quand ils approchaient d'une tribu, c'était une fête publique, et ils y étaient accueillis au bruit des instruments, par des danses, des chants, des acclamations. Ils choisissaient des auxiliaires entre les plus intelligents, et donnaient ainsi une idée favorable des Portugais. Les indigènes s'en venaient à eux par curiosité, et finissaient par les aimer. Un jour Mugnez se présente au moment où les naturels s'apprêtaient à manger un prisonnier; se flagellant jusqu'au sang, il leur dit qu'il agit ainsi pour détourner les châtiments que le ciel destine à leur impiété : touchés de ses paroles, ils lui promettent de se corriger. Quand les jésuites ne pouvaient obtenir davantage, ils faisaient en sorte de visiter les malheureux con-

damnés au supplice pour les convertir et les baptiser, bien que les sauvages prétendissent que ce sacrement rendait la chair moins savoureuse, et qu'ils imputassent aux missionnaires les épidémies ainsi que les autres maux accidentels. Souvent les prêtres, les autres ordres opposés à cet institut né à peine et déjà géant, les gouverneurs eux-mêmes contrariaient leurs efforts; et en même temps que les tortures des barbares ils avaient à endurer les tergiversations des gens civilisés. Nobrega, chef de la mission et apôtre du Brésil, ne cessait d'élever des enfants et des orphelins. Anchiéta, jeune encore, sentant sa chasteté en péril au milieu de tant de nudités lascives, ne vit rien de mieux, pour la conserver, que de faire vœu à Marie de composer un poëme en son honneur; et, pour suppléer au défaut d'encre et de papier, il traçait ses vers sur le sable, et ensuite il les apprenait par cœur (1).

Vasconcellos, qui nous a transmis sa vie, nous montre ces missionnaires portant pour tout vêtement une tunique de coton, avec des sandales faites des fibres rudes du chardon sauvage. Une natte de paille fermait leur porte; des feuilles de bananier servaient de nappe et de plats à leur frugal repas, dont les offrandes des Indiens fournissaient les simples mets. Anchiéta instruisait leurs enfants; et comme il manquait de livres, il passait la nuit à écrire les leçons du lendemain et à composer des chants qui bientôt devinrent populaires.

S'étant enfoncés vers l'intérieur, les missionnaires trouvèrent, après avoir franchi une haute chaîne de montagnes, une plaine délicieuse où, après avoir rendu grâces à Dieu, ils établirent le centre de leurs travaux. Les cabanes qu'ils bâtirent sur une colline le long du Piratiniga devinrent ensuite la ville de Saint-Paul, siége des célèbres colonies de Paulistes. Anchiéta, qui composait des drames en langue mixte, resta en otage chez les naturels, pour sauver la colonie. Aspicuelta écrivit dans leur langue un catéchisme.

(1) Ce poëme se compose de cinq mille vers latins. En voici un échantillon :

En tibi quæ vovi, mater sanctissima, quondam
Carmina cum sæva cingeret hoste latus.
Dum mea Tamuyas præsentia suscitat hostes,
Tractoque tranquillum pacis inermis opus,
Hic tua materno me gratia ferit amore;
Te, corpus tutum mensque, regente, fuit, etc.

Les jésuites suggérèrent deux édits à Mem de Sa, troisième gouverneur du Brésil : le premier, pour défendre aux sauvages de se faire la guerre entre eux et de manger des hommes; le second, pour leur ordonner de se réunir dans des habitations fixes autour des églises. Une politique inhumaine trouva qu'il y avait imprudence à les empêcher de s'exterminer entre eux et à les agglomérer dans des lieux où ils pourraient apprendre à connaître leurs forces. Mem de Sa maintint toutefois la liberté personnelle des Brésiliens et conserva la paix par la peur des châtiments. Cependant différentes tribus et même une partie des Tupinambas, indociles à toute éducation, s'étaient retirées dans les forêts de l'Amazone. Leurs excursions, auxquelles se joignirent ensuite les ravages de la petite vérole et de la famine, causèrent les plus grands maux à la colonie, et détruisirent plusieurs paroisses fondées par les jésuites. Les habitants des villes profitèrent de ces calamités publiques pour vendre chèrement leurs denrées et pour se procurer des esclaves, qu'ils faisaient travailler aux plantations de cannes à sucre; il fut déclaré licite de se vendre soi-même ou ses enfants, pour se procurer des moyens d'existence (1).

D'autres jésuites, amenés par le nouveau gouverneur Louis de Vasconcellos, sous la conduite de frère Ignace Azevedos, furent pris dans le trajet par des corsaires français huguenots, et mis à mort. Vasconcellos lui-même eut un voyage extrêmement malheureux : tombé entre les mains de pirates, il mourut, et le reste des jésuites eut le même sort. Des miracles ne manquèrent pas à la mémoire de ces martyrs.

Les Portugais négligèrent le Brésil pour s'occuper des richesses qu'ils dérobaient avec facilité en Asie; et bien que l'on eût commencé à y trouver des diamants, on n'en connaissait pas encore le prix. Les choses allèrent encore plus mal quand le Portugal se trouva asservi à l'Espagne, et avec lui ses colonies. Le nombre des calvinistes ou des huguenots, comme on les appelait, augmentant de plus en plus en France, où leur existence n'était pas compatible avec l'unité qu'on voulait obtenir dans ce royaume, l'amiral de Coligny, l'un des principaux d'entre eux, leur conseilla de chercher un refuge en Amé-

(1) Pierre Moreau raconte, dans l'*Histoire de la dernière révolution du Brésil*, des choses horribles de la dépravation actuelle du pays. On y vend sans scrupule jusqu'à sa femme et ses enfants.

rique. Nicolas Durand de Villegagnon, ancien chevalier de Malte, qui avait embrassé la religion réformée, s'embarqua avec l'autorisation de Henri II, et arriva à Rio-Janeiro, ville du Brésil, bâtie dans une situation enchanteresse. Les naturels y exécraient les Portugais, parce qu'ils voyaient que leurs villes et leurs établissements avaient pour but de les tenir dans une servitude perpétuelle. Ils aimaient au contraire les Normands, qui venaient dans ces parages pour y charger du bois de teinture, et s'en allaient après avoir payé; quelques-uns même, accueillis parmi les indigènes, avaient adopté la vie sauvage, et servaient d'interprètes. Leur assistance favorisa les projets de Villegagnon, et les calvinistes accoururent en foule au Brésil comme dans un asile que leur ouvrait la Providence. Mais quand Villegagnon fut contraint, par le manque de provisions, à les nourrir avec une extrême parcimonie, et voulut les forcer à travailler, ils se mirent à murmurer, et il les chassa; on dit même qu'il trahit ses coreligionnaires, et qu'il revint en France, où il fut traité d'apostat (1). Le caractère religieux donné à

(1) « Quelques-uns des nôtres disaient que le cardinal de Lorraine et d'autres, qui lui avaient écrit de France par un vaisseau, qui était arrivé vers ce temps au cap Frio, lui avaient reproché fort vivement d'avoir abandonné la religion romaine, et que la crainte l'avait fait changer d'opinion. Mais, quoi qu'il en soit, je puis assurer qu'après son changement, comme s'il eût porté son bourreau dans sa conscience, il devint si chagrin que, jurant à tout propos par le corps saint Jacques, son serment ordinaire, qu'il romprait la tête, les bras et les jambes au premier qui le fâcherait, personne n'osait plus se trouver devant lui. »

Lery, qui a écrit l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique*, dans le style naïf des premiers chroniqueurs, s'exprime ainsi : « Et parce que ce fut les premiers sauvages que je vis de près, je laisse à penser si je les regardai et contemplai attentivement. Premièrement, tant les hommes que les femmes, estoient aussi entièrement nus que quand ils sortirent du ventre de leur mère; toutefois, pour estre plus bragards, ils estoient peints et noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon et comme la couronne d'un moine, estoient tondus fort près sur la teste, avoient sur le derrière les cheveux longs; mais ainsi que ceux qui portent perruque, par deçà estoient rognés à l'entour du cou. Davantage, ayant tous les lèvres de dessous trouées et percées, chacun y avoit et portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquée et comme enchâssée, laquelle, estant de la largeur et rondeur d'un teston, ils ostoient et remettoient quand bon leur sembloit. Quant à la femme, outre qu'elle n'avoit pas la lèvre fendue, encore, comme celles de par deçà, portoit-elle cheveux longs; mais, pour à l'égard des oreilles, les ayant si dépiteusement percées qu'on eust pu mettre le doigt à travers les trous, elle y portait de grands pendants d'os blancs, lesquels lui battoient presque sur les espaules; et parce qu'ils n'ont entre eux nul

cette entreprise en causa la ruine ; car les Français la considérèrent non pas comme une œuvre nationale, mais comme celle d'un parti : il en résulta qu'ils ne cherchèrent point à en prévenir l'insuccès, et qu'ils regrettèrent à peine la perte d'un établissement qui aurait été d'une si grande importance.

Ils y revinrent ensuite ; et, bien accueillis par les sauvages dans le Maragnon, ils fondèrent le fort Saint-Louis, et peu de temps après les religieux franciscains purent donner à Paris le spectacle de plusieurs de ces sauvages convertis à la foi et baptisés par eux. Mais, dans la guerre qui en résulta, le fort fut rendu à discrétion, sans que la France s'occupât davantage d'un pays dont elle connaissait pourtant la valeur.

Les Hollandais, s'étant à cette époque déclarés indépendants, firent la guerre à l'Espagne et au Portugal, et attaquèrent le
1624. Brésil. Une lutte terrible s'ensuivit, pendant laquelle le sort de ce pays fut soumis aux vicissitudes de la politique européenne. Les Hollandais y adoptèrent deux mesures très-opportunes ; ils donnèrent la liberté à un grand nombre d'esclaves, et s'allièrent avec les Indiens à demi civilisés, qui furent pour eux de puissants auxiliaires. Fernambouc acquit de l'importance, les forteresses se multiplièrent, et le Brésil devint plus connu de l'Europe.

Quand le Portugal recouvra son indépendance, une haine commune contre l'Espagne aurait pu le rapprocher de la Hollande si la religion ne l'en eût éloigné.

Fernand Vieira, homme de couleur, entreprit de relever la nationalité brésilienne. Soutenu par son propre héroïsme, par celui de l'Indien Cameran et du nègre Henri Diaz, il fit avec succès la guerre aux Hollandais, sans être appuyé par le gouvernement portugais, qui feignait même de le désavouer. En effet, Jean IV, désireux de conserver la couronne de Portugal qu'il avait conquise, cherchait à empêcher que la Hollande ne s'unît à l'Espagne ; mais lorsqu'il se trouva plus maître de ses

usage de monnoie, le payement que nous leur fîmes fut des chemises, cousteaux, haims à pescher, miroirs et merceries. Mais pour la fin et bon du jeu, tout ainsi que ces bonnes gens, à leur arrivée, n'avoient pas été chiches de nous monstrer tout ce qu'ils portoient, aussi au despartir qu'ils avoient vestu les chemises que nous leur avions baillées, quand ce vint à s'asseoir en la barque, n'ayant pas accoutumé d'avoir linge ni autres habillements sur eux, afin de ne les gaster pas, en les troussant jusqu'au nombril, et descouvrant ce que plutost il falloit cacher. »

actions, il se déclara pour les insurgés. Vieira, qui avait déjà mérité le titre de libérateur du Brésil, obtint l'honneur du triomphe; le roi le récompensa, et Innocent X le proclama le restaurateur de l'Église.

Cependant dans l'espace d'un siècle, malgré les maux qui avaient fondu sur le Brésil, la prospérité de ce pays s'était étonnamment accrue. Le sucre réussissait; les troupeaux de bœufs et de moutons avaient multiplié immensément, ainsi que les chevaux et les poules. Le cacao, le thé, le café, le tabac, le chanvre, les oranges, les melons, les vignes enrichissaient le Brésil de produits nouveaux, indépendamment du sel de nitre, des cristaux, des pierreries, de l'huile de poisson et de l'ambre qu'on en tirait. Bientôt s'y introduisit le luxe des habits, des hamacs, des esclaves, des banquets. San-Salvador fut fortifié; le nombre des navires augmenta, et plusieurs villes devinrent florissantes.

La découverte du cours de la rivière des Amazones, abondante en poissons et entourée de populations nombreuses, fut d'une importance extrême; de belles plaines, des forêts d'une grande richesse fournirent les moyens de construire des vaisseaux et de se procurer les cordages. Et ce qui était plus précieux encore, on se mettait en communication directe avec Quito.

Alors les colonies s'étendirent aussi dans l'intérieur du pays, à l'exploration duquel avaient tant contribué les Paulistes et les Vincentins. Ces hommes ont été représentés longtemps comme un ramas de vauriens et de bandits, qui pour leur sûreté personnelle et le dommage d'autrui, avaient fondé Saint-Paul à la manière des compagnons de Romulus (1). Cette colonie, établie d'abord par les jésuites, fut bientôt obligée d'exercer des hostilités contre les colons de la plaine environnante. Des Portugais pur sang s'y trouvèrent enfin réunis avec des Indiens et des métis. Or, ces derniers, auxquels on donna le nom de *Mamelucos*, gens indomptables, et ne pouvant se plier aux exigences de la société, s'adonnèrent aux excursions aventureuses et à la recherche de mines et d'esclaves; ce qui les mit souvent dans le cas d'attaquer les *réductions* des jésuites dans le Paraguay.

(1) C'est ainsi que les dépeignent les jésuites du Paraguay, qui les traitèrent toujours en ennemis et dont Charlevoix a répété les accusations. Le moine brésilien Gaspard de Madre de Deos a pris leur défense dans les *Memorias para a historia da capitania de San-Vincente*, etc.; Lisbonne, 1797.

Ces hommes forment la partie poétique et aventurière de l'histoire du Brésil; en eux se confondirent la race européenne et la race indigène pour faire longtemps la guerre à la civilisation étrangère, et plus tard pour régénérer leur patrie. Ils développèrent l'industrie convenable à de nouvelles colonies, et domptèrent la nature sauvage avec une fermeté qui alla jusqu'à la férocité. Quelque chef ayant l'habitude du désert ou quelque jeune homme désireux de se signaler proposait l'expédition; et, les conventions une fois faites avec ceux qui voulaient le suivre, ils se mettaient en route après s'être confessés et avoir communié ensemble. Il leur fallait, la hache à la main, s'ouvrir un passage à travers des forêts où souvent la chute d'un seul arbre en entraînait une multitude d'autres, soutenus uniquement par les lianes; franchir des marais et des fleuves pour trouver quelque terrain dont l'aspect révélât la présence de l'or. La plupart d'entre eux périssaient; d'autres restaient dispersés çà et là, pour devenir la souche de familles érémitiques. Celui qui revenait amaigri et exténué, mais rapportant un peu d'or, éveillait des espérances frénétiques, et entraînait sur ses pas une foule de compagnons à de nouveaux périls. Ils contractaient dans ces courses un orgueil farouche qui dédaignait tout lien social; souvent ils enlevaient des populations entières d'Indiens, pour les vendre ou pour les faire travailler.

C'est à ces *bandeïrantes* qu'est due, parmi tant d'autres, la découverte de l'immense pays dit *Matto-Grosso*, dont la richesse ne fut connue que dans le siècle passé. On y ramassa en un mois quatre cents arrobes de paillettes d'or (12,800 livres), sans creuser la terre à plus de quatre pieds.

Nous aurons, en traitant des affaires d'Europe, à parler des vicissitudes successives du Brésil; il suffira de signaler ici la découverte des mines de diamant. Déjà, dans le district des mines, on avait trouvé des pierres précieuses d'une grande valeur, notamment de chrysobérils magnifiques; on ne s'était pas aperçu de la présence des diamants, parce que, mêlés à un terrain ferrugineux sur la cime des monts, d'où les eaux les entraînent dans le cours des fleuves et des ruisseaux, ils y arrivent enduits d'une sorte de matière où se trouve aussi de l'or. Ils s'offrent donc dans le Brésil à la superficie du sol, tandis qu'il faut dans l'Inde les chercher à une grande profondeur.

Quelques explorateurs de mines firent par hasard attention à ces cailloux brillants, et en apportèrent au gouverneur, qui,

dit-on, s'en servit d'abord comme de jetons pour jouer aux cartes; mais un joaillier hollandais ayant fait connaître que c'étaient réellement des diamants, le gouverneur s'en réserva le monopole, et l'afferma à une compagnie. On veut que, dans les premières vingt années, la compagnie retira de cette exploitation mille onces de diamants. En 1772, le gouvernement voulut l'entreprendre pour son propre compte, et il s'y endetta. Maintenant on dit qu'il en retire jusqu'à vingt mille carats de diamants par an. Trois condamnés que l'on faisait fouiller dans le lit de l'Abaète trouvèrent le plus gros diamant que l'on connaisse : il pèse une once, et Romé de l'Isle l'estimait dix-sept cents millions. Quand un nègre trouve un diamant de dix-sept carats et demi, on le pare de guirlandes, et il recouvre sa liberté; il obtient aussi, pour ceux d'un moindre poids, une récompense qui descend jusqu'au don d'une prise de tabac. Vers le milieu de 1846, un nègre du district des diamants trouva un diamant brut qui pesait presque une once. Il le vendit huit cent soixante-dix-sept francs; mais la valeur réelle en est estimée à un million et un quart.

Mais les nègres ont une habileté incroyable pour en dérober quelques-uns à la surveillance inquiète de leurs maîtres. Ils les vendent à une espèce particulière de contrebandiers (*garimpeiros*), dont les aventures sont encore plus romanesques que celles des contrebandiers ordinaires, ces redresseurs des mauvais règlements de finances (1).

CHAPITRE XIII.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE — COLONIES ANGLAISES ET FRANÇAISES.

Entre le golfe du Mexique et l'océan Atlantique s'avance vers 1527.
les Antilles le cap Floride, à partir duquel l'Espagne chargea Narvaez de soumettre tous les pays qui s'étendent jusqu'au cap des Palmes. Narvaez, ayant mis à la voile avec Alvaro Nuñez et six cents hommes d'équipage, fut surpris à Cuba par un de ces ouragans d'une violence inconnue à l'Europe et dont la fureur fut telle que les maisons s'écroulaient l'une sur l'autre et que les troncs d'arbres séculaires étaient déracinés comme des arbus-

(1) Voir la note N à la fin du volume.

tes. Après avoir radoubé sa flotte, il gagna la Floride; mais
1528. n'y trouvant pas les monceaux d'or qu'on s'attendait à rencontrer partout, il s'enfonça sans provisions et sans guides dans des régions inconnues, avec l'espoir de découvrir ce métal vers la chaîne des Apalaches. Bientôt assailli par la famine dans une contrée marécageuse ou couverte de forêts, il arriva avec les siens, après d'incroyables efforts, au village ardemment désiré d'Apalachen; mais ils n'y trouvèrent rien de ce qu'ils s'étaient promis, et inspirèrent seulement de la défiance aux naturels, prompts à profiter du moindre indice de frayeur. Lorsqu'ils se virent contraints de revenir sur leurs pas, plusieurs d'entre eux furent tués; les autres restèrent en proie aux maladies et à de cruelles privations. Après s'être ainsi traînés jusqu'à l'endroit appelé aujourd'hui baie de Saint-Marc, ils reconnurent l'impossibilité de suivre la côte jusqu'à ce qu'ils eussent regagné leurs bâtiments. Ils résolurent donc de s'en construire d'autres comme ils pourraient : ils convertirent leurs chemises en voiles, firent des cordes avec les fibres du palmier, et au bout de six semaines ils mirent à flot trois barques qui pouvaient contenir trente hommes chacune. Ils s'abandonnèrent ainsi aux flots, qui menaçaient à chaque instant de les engloutir; ils luttèrent ainsi pendant plusieurs semaines contre la mort. Narvaez renonça à son autorité, et laissa derrière lui les deux autres embarcations; mais Nuñez et ses compagnons s'approchèrent d'une île où ils parvinrent à aborder en rampant sur les rochers. Les naturels eurent pitié de ces aventuriers, et leur fournirent quelques vivres; mais, au moment où ils se rembarquaient, une vague culbuta leur frêle bâtiment; les uns se noyèrent, les autres restèrent dénués de tout et sans aucune espérance de salut. Heureusement les sauvages vinrent encore à leur secours; mais ils étaient pauvres, et les Européens soupçonnèrent que ces sauvages ne les nourrissaient que pour les sacrifier plus tard à leurs divinités. L'hiver amena une telle disette que nos naufragés se trouvèrent réduits à se manger les uns les autres; ce dont les Indiens conçurent tant d'horreur qu'ils attribuèrent à leur présence les maux extraordinaires dont leur île était affligée.

Nuñez gagna enfin le continent, et se mit à faire le commerce des coquillages, en les portant dans l'intérieur du pays pour les échanger contre de l'ocre rouge, dont les naturels se servaient pour se teindre le corps, contre des peaux pour en

faire des courroies, des roseaux et des épines pour en faire des armes. Son activité le rendit bientôt l'intermédiaire général des échanges entre ces tribus ennemies; mais, las d'un exil de tant d'années, dont il ne voyait pas la fin, il résolut de s'aventurer de nouveau, et tenta, avec deux compagnons, de se frayer un passage vers la mer, à travers des terres immenses et des nations féroces. On conçoit tout ce qu'il eut à souffrir : assailli, réduit en esclavage et contraint de se nourrir de vers, de bois même, il se fit passer pour médecin, guérissant les maladies par le seul moyen de son souffle, et ressuscitant même un mort, disait-il. Respecté dès lors et précédé par la renommée, il traversa le grand fleuve, c'est-à-dire le Mississipi, et s'enfonça dans les déserts qui séparent le Mexique des pays où se constituèrent depuis les États-Unis d'Amérique. Enfin il arriva parmi des chrétiens, qui ne le traitèrent guère mieux que les sauvages, et il s'embarqua pour l'Europe. 1537.

Nuñez y demanda le gouvernement de la Floride, qui lui était dû, selon l'usage, comme ayant découvert le pays; mais le capitaine Fernand de Soto, qui s'était signalé dans l'armée de Pizarre, l'emporta sur lui, grâce à sa réputation et plus encore à l'argent qu'il avait rapporté du Pérou. Il arma donc dix bâtiments à ses frais, et partit avec neuf cents hommes, la plupart aguerris.

Il eut à regretter de n'avoir pas mis à profit l'exemple de Narvaez; car il trouva des chefs indomptables qui le harcelèrent 1539.
de combats sans fin, et il n'aperçut pas le moindre vestige d'or. Il mourut sans avoir obtenu aucun résultat, et ses compagnons, découragés, eurent les plus grandes peines à se traîner nus jusqu'au Mexique.

La mauvaise réussite de Soto remit en crédit Nuñez, qui fut 1540.
envoyé comme gouverneur de Buenos-Ayres. Ayant fait naufrage sur la côte du Brésil, il se décida à tenter par terre un trajet auquel ses aventures précédentes pouvaient seules faire songer; et, tantôt à peid, tantôt s'abandonnant au cours des fleuves, il arriva en quatre mois dans son gouvernement. Bientôt les colons virent de mauvais œil qu'il voulait protéger les Indiens; ils se révoltèrent, et l'expédièrent enchaîné pour l'Espagne. Il s'y débattit huit ans sous le coup d'une procédure à 1544.
la fin de laquelle il fut absous; mais ses accusateurs restèrent impunis, et on ne lui rendit pas le commandement.

Les entreprises de Nuñez avaient inspiré l'envie de connaître

les contrées situées au nord-ouest du Mexique; le vice-roi don
1539. Antonio de Mendoza y envoya le religieux franciscain Marc de Nice. Le frère, à son retour, fit des récits merveilleux sur l'or et l'argent qu'on y trouvait en tous lieux et sur les vingt mille maisons de Cevola, toutes en pierre et à plusieurs étages. Il n'en fallait pas davantage pour éveiller le désir d'y aller : une première expédition, commandée par Ferdinand d'Alarcon, n'amena aucun fait important. Une autre se dirigea par terre, avec Vasco de Coronado, vers la contrée que le religieux avait indiquée comme le pays des sept cités; mais il trouva le chemin plus long et plus désastreux qu'il ne se l'était figuré. Cevola n'était guère qu'une misérable bourgade; quant à l'or et à l'argent, il n'en aperçut aucune trace : il trouva seulement la population plus policée que les sauvages d'alentour. Vasco, ayant entendu parler d'une ville maritime appelée Quivira, l'atteignit après trois cents lieues de chemin; il la jugea bien au-dessus des sept villes rêvées, et riche en outre d'une espèce particulière de moutons : c'est du moins ce qu'il rapporta, car on ne retrouva ni la ville de ce nom ni les troupeaux qu'il avait signalés. Faut-il croire qu'il en imposa, ainsi que le moine de Nice? ou le tout a-t-il péri, et les restes de civilisation qui s'offrent dans ces parages en sont-ils des indices? C'est ce qu'il est difficile de décider.

Français. Les Français, occupés des guerres d'Italie et de leurs discordes religieuses, n'avaient point pris part aux fatigues ni aux profits des premières découvertes. Le voyage de Verazzani, entrepris en 1524 par ordre de François Ier, n'avait produit aucun
Canada. résultat. Jacques Cartier, de Saint-Malo, reconnut, en venant explorer la côte de Terre-Neuve, le fleuve Saint-Laurent, et trouva, en le remontant, la plus riche végétation qu'il eût jamais vue. Il fit alliance avec les naturels. Quand les peuplades voisines du fleuve virent qu'il s'obstinait à en remonter le cours, elles crurent l'effrayer en envoyant à sa rencontre trois individus travestis en démons, qui n'excitèrent que la risée des siens. Partout s'offrait un sol d'une végétation puissante, et les habitants lui montraient de la bienveillance. Une colline délicieuse, près de la ville de Hochelaga et du sommet de laquelle on voyait le fleuve courir l'espace de quinze lieues jusqu'à une magnifique cascade, reçut de lui le nom de Montréal.

L'hiver surprit Cartier dans ces parages; l'eau gela autour de

son navire, et son équipage fut atteint du scorbut. Enfin il regagna la France, et à son retour la description qu'il fit de ce beau pays stimula une foule de gens à établir des colonies dans le Canada; cependant le succès fut loin de répondre aux espérances qu'on avait conçues. Ravilon s'y transporta en 1591, moins pour faire des découvertes que pour s'y livrer à la pêche des phoques. Henri IV y envoya ensuite le marquis de la Roche comme lieutenant général pour le Canada, le Labrador, Hochelaga, Norimbègue et Terre-Neuve, avec les pouvoirs ordinaires; mais de la Roche n'obtint pas non plus de grands résultats. Sur
ces entrefaites, les côtes de l'Acadie avaient été reconnues; 1594.
Champlain donna une meilleure direction aux affaires du Ca- 1608.
nada, qui devint le centre de la puissance française en Amérique. Québec fut fondé, et des relations s'établirent avec deux grandes tribus de sauvages, les Algonquins et les Hurons. Le fleuve Saint-Laurent les séparait des terribles Iroquois, voisins de l'Hudson et du lac Ontario. Toutes ces tribus s'attaquaient tour à tour avec fureur, et se livraient de sanglantes batailles; Champlain, en prenant parti pour les Algonquins, attira sur sa nation l'irréconciliable inimitié des Iroquois.

Les Français ne montrèrent jamais, en fondant des colonies, la patience opiniâtre et la constance intrépide des Espagnols et des Hollandais. Lorsque la colonie du Brésil dont nous avons parlé eut été ruinée, Coligny crut que la Floride était une contrée propice pour ses coreligionnaires; et Charles IX accorda deux bâtiments à Jean Ribaut, de Dieppe, qui partit avec un chargement de réformés. Il débarqua sur les bords du fleuve appelé depuis Saint-Matthieu par les Espagnols, et continua sa route en explorant le pays; et, pour y préparer une nouvelle France, il fonda Charlefort, dans la baie de Port-Royal. Le capitaine Albert, à qui il laissa le commandement de la place, lia des relations amicales avec les Indiens; mais, réduit bientôt
au dénûment, il construisit du mieux qu'il put quelques bâti- 1564.
ments, et revint en Europe avec les misérables débris qui lui restaient.

La France, bouleversée par les guerres des huguenots et des catholiques, ne pouvait s'occuper de la nouvelle colonie; mais à peine ses discordes intestines se furent-elles calmées que Coligny obtint de faire expédier trois bâtiments sous les ordres de René de Laudonnière. Le peintre Lemoine fut au nombre de ceux qui s'embarquèrent avec René; et les dessins

gravés par Dabry offrirent pour la première fois aux regards des Européens des vues de ces nouvelles contrées et des scènes de la vie sauvage.

Quand les seconds colons arrivèrent, les premiers avaient déjà quitté la Floride, et Laudonnière préféra les rives du fleuve Mai, où il trouva des dispositions favorables chez les naturels et chez le cacique Satouriava. Mais, entraîné bientôt dans les querelles de ce chef avec ses ennemis, il s'aliéna les autres sauvages; ses gens même se mutinèrent contre lui, et leurs déprédations dans les colonies des Espagnols avivèrent la haine que ceux-ci leur portaient déjà comme hérétiques.

Don Pèdre Mendez d'Avilez, ayant sollicité du roi d'Espagne la permission de les combattre à ce titre, tomba sur eux au moment même où, désespérant de se soutenir et manquant de vivres, ils démolissaient le port pour se rembarquer. Ils ne purent donc lui résister; et Mendez extermina la colonie, après avoir vaincu les nouveaux secours qui arrivaient de France. A mesure qu'il prenait quelques soldats, s'ils déclaraient qu'ils n'étaient pas catholiques, il les faisait pendre, *non comme Français, mais comme hérétiques.*

La France n'était pas en état de tirer vengeance de cette exécution; mais Dominique de Gourges, vétéran des guerres d'Italie, s'en chargea. Il équipa trois bâtiments avec de l'argent qu'il emprunta, et arriva à la Floride avec une ardente animosité. Quelques Français, réfugiés parmi les Indiens, l'aidèrent à s'entendre avec eux pour qu'ils le secondassent dans son attaque; il tomba alors sur les établissements ennemis et fit pendre le petit nombre d'Espagnols qu'il put saisir vivants, *non comme Espagnols, mais comme assassins.*

L'Espagne demanda une réparation, et Charles IX, qui ne voulait pas se brouiller avec cette puissance, persécuta de Gourges : il en résulta que le projet de colonie fut abandonné.

Ainsi l'Amérique, qui naguère ignorait l'existence du Christ, se trouvait déjà ensanglantée pour les diverses manières d'entendre sa doctrine; et même les querelles religieuses de la vieille Europe devaient enfanter des colonies destinées à lui porter le germe de sa grandeur future.

Anglais. 1578. Les Anglais vinrent plus tard se poser sur le continent qu'ils devaient dominer un jour. Humphry Gilbert obtint la première patente émanée de la couronne d'Angleterre : cet acte lui conférait l'autorité sur toutes les terres qu'il découvrirait dans des

pays éloignés et barbares, non encore occupés par des chrétiens; il l'investissait, lui et ses héritiers, de la propriété du sol avec la faculté d'en disposer en tout ou en partie, et de l'inféoder à ceux qui l'auraient suivi; les terres du nouvel établissement devaient être tenues à charge de foi et hommage envers la couronne d'Angleterre, en payant un cinquième de l'or et de l'argent qui y serait trouvé. Gilbert était investi du reste de la juridiction, et de tous les autres droits royaux et législatifs, tant sur ces terres que sur les mers adjacentes, avec défense à tous autres de former, pendant six ans, aucun établissement qui n'en serait pas éloigné de deux cents lieues.

Des droits pareils à ceux qui avaient été attribués par les rois à l'amiral espagnol étaient donc accordés un siècle après Colomb et dans un pays de plus grande liberté. On y affichait les mêmes prétentions à dominer sur des peuples non encore découverts; et la reine d'Angleterre ne faisait ni plus ni moins que le pape, à qui elle s'était substituée (1).

Gilbert, muni de ces priviléges, se disposa à occuper le nord de l'Amérique et Terre-Neuve; mais il échoua dans son entreprise. Il engagea tout ce qu'il possédait pour la recommencer; mais, quelque courage qu'il déployât, il périt en mer d'une manière déplorable.

Robert Raleigh, son beau-frère, esprit délié, après avoir joué un rôle très-actif dans la politique, chercha à se reposer et à se consoler des contrariétés qu'elle lui avait causées en reprenant les projets de Gilbert. Quand l'Espagne et la France mettaient le pied dans le Canada et dans la Floride, pourquoi l'Angleterre seule n'aurait-elle point pris sa part dans le Nouveau Monde? Ne serait-ce pas pour elle le meilleur moyen de rivaliser avec l'Espagne, dont Élisabeth se considérait comme l'ennemie naturelle? Ces considérations et d'autres du même genre lui firent obtenir les priviléges déjà concédés : il partit donc et suivit la route habituelle des Canaries et des Antilles; puis il s'avança 1584.

(1) Le gouvernement de la Grande-Bretagne était, dans ses colonies, un monopole analogue à celui de l'Espagne, et ce monopole fut confirmé impitoyablement pendant plus d'un siècle par vingt-neuf actes du parlement. Les colons ne pouvaient vendre aux étrangers que les produits dont l'Angleterre ne voulait pas pour elle-même... Des chaînes de papier entravèrent ainsi la liberté du commerce dans ces États naissants; les principes de la justice naturelle furent sacrifiés à la peur et à la cupidité des négociants anglais. » BANCROFT, *Hist. des États Unis*, ch. XI.

vers le nord jusqu'à une terre qu'il appela Virginie, en l'honneur d'Élisabeth et d'une virginité dont elle tirait vanité et profit. Cette contrée s'était offerte aux regards du voyageur anglais au milieu de l'été, quand la végétation, dans toute sa vigueur, étalait ses fruits mûrs et la vigne sauvage ses pampres chargés de raisins. Mais on reconnut bientôt que le sol était ingrat et le climat dangereux : cependant Raleigh, pour se distraire des mortifications que lui faisait subir la cour, continua ses armements sans se décourager des faibles résultats qu'il avait obtenus au prix de quarante mille livres sterlings consumés en sept expéditions.

S'il est vrai qu'il rapporta de là la patate ou pomme de terre en Irlande, il mériterait d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre humain.

L'idée d'El-Dorado, qui avait mis en nouvement tant d'Espagnols, fut saisie par Raleihg comme indiquant la contrée située au nord du Brésil, et appelée Guyane par les naturels. Soit qu'il le crût en effet, ou qu'il en prît occasion de nuire aux Espagnols, ennemis de sa souveraine, il publia un livre sur la *découverte du grand, riche et magnifique empire de la Guyane, avec une relation de la grande ville de Manou*. Dans un temps où rien ne paraissait invraisemblable, le monde se persuada que les Incas s'étaient réfugiés dans ce pays, et qu'ils y avaient recouvré, avec leur ancienne grandeur, plus d'opulence encore. Beaucoup de gens s'offrirent donc pour accom-
1595. pagner Raleigh, et il obtint du ministère les moyens nécessaires pour l'exploration et la conquête. Alors, se proclamant le libérateur de la Guyane, qu'il s'apprêtait à affranchir de la tyrannie espagnole, il poussa ses bâtiments dans l'Orénoque, sans tenir compte des avis contraires ; puis il le remonta sur des chaloupes découvertes, pendant l'espace de trois cents milles, au milieu des souffrances les plus cruelles. A ce point, il s'entretint avec le centenaire Tapiowray ; et les informations qu'il recueillit sur le pays le déterminèrent à s'avancer encore de cent milles, en sachant, malgré les privations, entretenir le courage et l'espoir parmi ceux qui le suivaient. Mais la saison des pluies étant venue, il fallut songer au retour ; et ce nouvel échec acheva de lui enlever toute réputation dans sa patrie, où il finit par être condamné comme coupable de trahison.

Les Français songèrent aussi à former des établissements dans ces parages, et prirent position à Cayenne, île de quinze lieues

de tour, en vue du continent, d'un abord facile, mais peu salubre et sans beaucoup de fertilité. Ils y étaient abordés en 1504, après la découverte du pays par les Espagnols; mais l'opposition des Caraïbes les força d'y renoncer. Trente ans après, quelques marchands de Rouen s'associèrent pour la coloniser 1634.
à leurs frais, mais sans plus de succès; car les Caraïbes massacrèrent tous les hommes débarqués, et la société fut dissoute. Il se constitua une autre société de sept ou huit cents Parisiens; mais l'abbé Marivault, qui les conduisait, se noya lors de l'embarquement. Boiville, qui le remplaça, fut égorgé dans le trajet; les autres chefs s'entretuèrent, et l'on regarda comme un grand bonheur que trois cents d'entre eux environ, échappés au fer de leurs compagnons et aux flèches des Caraïbes, eussent pu s'implanter à Cayenne.

Cette colonie ne prospéra jamais, quoique le girofle et la noix muscade y mûrissent, et que le café qui y fut apporté de Surinam y réussît parfaitement, au point d'être le meilleur de l'Amérique. Les Anglais vinrent d'abord troubler les habitants, 1667.
et les chassèrent de l'île; mais les Français y revinrent, et 1763.
s'accrurent en nombre. Enfin Louis XV y envoya une colonie, célèbre pour l'imprévoyance avec laquelle il laissa périr ces malheureux de faim, de souffrances et de maladies. Plus tard les révolutionnaires se rappelèrent les maux endurés alors à Cayenne, et y déportèrent les victimes dont on ne voulait pas même que les gémissements se fissent entendre de l'échafaud.

Les différentes puissances cherchèrent à prendre pied dans la Guyane, position favorable comme tenant le milieu entre les deux Amériques, et se rapprochant du Brésil d'un côté, des Antilles de l'autre. Elle reçut donc à la fois les Français, les Hollandais à Surinam, les Anglais à Démérary et Esséquebo, les Espagnols, au cap Nassau, à l'embouchure de l'Orénoque, et les Portugais dans les vastes régions situées au midi vers le Brésil.

La découverte de Raleigh dans l'Amérique septentrionale fut plus profitable : ce fut là que les Anglais commencèrent à déployer l'ardeur, l'habileté, la persévérance, qui les rendit ensuite célèbres dans l'art d'instituer des colonies. Leur politique intérieure et extérieure, consistant dans l'accroissement des richesses, leur impose la nécessité de procurer des débouchés à l'industrie nationale en exploitant ou en créant des peuples nouveaux.

1605. Le capitaine Weymouth, expédié pour explorer la Virginie, confirma les récits merveilleux qu'on avait faits de la beauté de ce pays : alors deux sociétés se formèrent pour l'exploiter. Parmi les premiers émigrants qui s'établirent en Virginie, le capitaine John Smith est l'un des plus célèbres. Un caractère romanesque qui s'était manifesté en lui dès son enfance lui fit courir les aventures de pays en pays, en se tirant de mille périls tant par l'adresse que par la force et à l'aide d'une fécondité inépuisable d'expédients ingénieux. Après avoir longtemps voyagé parmi les chrétiens et les Turcs, il partit enfin avec une colonie qui d'Angleterre passa en Amérique, où il acquit bientôt la supériorité que l'esprit procure d'ordinaire. L'envie s'étant attaquée à lui, il fut accusé de projets ambitieux, et on lui refusa les fonctions auxquelles il avait droit. Il se mit alors à pousser des reconnaissances aux alentours de James-Town, ville fondée par ces colons, jusqu'au moment où l'on eut de nouveau besoin de ses services. Tombé prisonnier dans ses courses aventureuses, il était déjà attaché pour servir de but aux flèches des sauvages, quand leur chef se décida à le garder vivant pour le conduire en triomphe dans le pays environnant. En effet, ils célébrèrent par des fêtes la capture de cet homme, supérieur par sa vigueur et par son esprit; mais il sut bientôt leur persuader de le conserver. Il les surprit par des prodiges toujours nouveaux; ils s'imaginèrent que la boussole qu'il leur montra était animée, que la poudre à canon était une graine susceptible de germer, et ils la semèrent. Leur étonnement fut extrême lorsqu'ils le virent, à l'aide de lettres, se faire entendre à une grande distance. Cependant, comme il refusa de se mettre à leur tête pour assaillir James-Town, ils le lièrent de nouveau pour le tuer. Mais les femmes étaient toujours les anges sauveurs de Smith; et Pocahonta, fille de Powhattan, le principal d'entre ces chefs, le délivra encore, et le renvoya à la colonie.

John Smith.

1606.

Cet homme intrépide reprit alors ses recherches et ses excursions, secondé par la fidélité infatigable de Pocahonta, à qui l'Angleterre est redevable de ce qu'une de ses colonies put enfin s'asseoir sur le continent au nord du golfe du Mexique. Smith nous a transmis lui-même le récit de ses expéditions, où apparaît, malgré des vanteries évidentes, une activité indomptable qui se roidissait contre les obstacles suscités soit par les sauvages, soit par les Européens, et un rare talent po-

litique, grâce auquel il réussit à donner de la stabilité à la colonie, dont il resta longtemps le président.

Les dépenses de cet établissement étaient faites par la compagnie de Londres, qui avait obtenu des lettres patentes très-étendues, avec le droit d'exploiter à son profit les mines qui seraient trouvées, sans réserve du cinquième pour la couronne, la faculté d'y transporter des Anglais et des étrangers, l'exemption de droits pour les marchandises expédiées d'Angleterre et l'autorisation accordée au conseil supérieur de la colonie qui résidait à Londres de faire les lois et les règlements à son usage. Comme les Anglais procédaient dans leurs établissements d'après des idées tout autres, les marchands, à qui la pratique enseignait des principes d'économie moins étroits, proclamèrent que l'exportation de l'argent ne devait pas être entravée; que ce métal n'accroît ni ne diminue le commerce, mais qu'au contraire il en est le résultat, et que celui qui en emporte au dehors le fait uniquement pour accroître ses capitaux et réaliser un bénéfice : idées qui à cette époque étaient une nouveauté.

La Virginie prospéra singulièrement par la culture du tabac; mais le gouvernement y ayant déporté quelques condamnés, elle tomba en discrédit, et l'on vit cesser les émigrations nombreuses qui s'y dirigeaient. La compagnie de Plymouth s'établit dans la patrie septentrionale. Mais comme les naturels furent d'abord traités avec rigueur, il ne fut plus possible de les apprivoiser. Des personnes de toute nation et appartenant aux mille croyances qui se produisaient alors en Angleterre accoururent dans cette contrée; et bientôt les colons, s'affranchissant du lien qui les attachait à la compagnie, s'attribuèrent le pouvoir législatif, qui fut exercé par des représentants de chaque cité ou de chaque district.

On avait exigé dans le principe que chacun de ceux qui arrivaient à la Nouvelle-Angleterre devait, s'il voulait y exercer les droits de citoyen, se rattacher à une église quelconque. Il en résulta que les diverses communautés d'habitants furent déterminées par les croyances religieuses : de là vient qu'elles se trouvèrent formées ici de puritains, de presbytériens, là de congrégationistes, d'unitaires, d'anabaptistes. Parmi les dissidents qui vinrent dans ce pays chercher de la tranquillité, il y eut surtout un grand nombre de brownistes, espèce de puritains plus rigides que les autres, qu'on avait expulsés de l'An-

gleterre, parce qu'on les considérait comme des enthousiastes hostiles au gouvernement.

Une des sectes les plus remarquables était celle des quakers, logiciens sévères qui poussaient les conséquences de l'Évangile jusqu'à exclure toute distinction entre les personnes, de même que tout culte extérieur, et qui s'abstenaient de jurer, de porter les armes, de nuire à aucune créature. Ils étaient venus de
G. Penn. Londres avec Guillaume Penn, qui, s'étant fait beaucoup de sectateurs, obtint les terres situées entre le Maryland, New-York et New-Jersey, et de son nom appelées Pensylvanie. En promettant la liberté civile et la liberté de conscience, en montrant un tel respect des droits qu'il n'occupa aucun terrain appartenant aux sauvages sans l'avoir payé, il donna à la colonie
1681. une constitution conforme à ses principes religieux, qui protégea le peuple contre les abus du pouvoir des magistrats, et appela les représentants de tous à la confection des lois. La ville de Philadelphie, qu'il fonda, indiqua par son nom qu'une bienveillance générale et fraternelle, première loi de ces colons, devait régner constamment entre eux.

Penn gouverna en patriarche les sujets qui s'étaient donnés à lui : le loyer était l'impôt, et chaque village faisait sa police. Il transmit cet État à ses fils, et les philosophes en exaltèrent le gouvernement comme une réalisation de ces théories qu'inspirait alors un délire bienveillant.

D'autres seigneurs anglais, séduits par cet exemple, voulurent se faire planteurs et thesmophores en Amérique. Lord Delaware s'était déjà mis à la tête d'une colonie de planteurs.
1632. La belle colonie de Maryland avait été fondée sous la direction de lord Baltimore par des catholiques, qui accueillaient ceux de leurs coreligionnaires que les persécutions obligeaient à s'expatrier. Huit lords colonisèrent ensuite la Caroline, pour laquelle ils demandèrent à Locke une constitution, résumé de la philosophie et des théories en vogue ; mais à l'application chacun se trouva lésé, et on y renonça.

Ainsi toutes sortes de statuts, de cultes, de nations se mêlaient dans l'Amérique septentrionale. Peu à peu les établissements anglais s'y étendirent le long de la côte, depuis la baie de Passumaquody jusqu'à la Floride, en remontant les fleuves jusqu'aux monts Apalaches ou Alleghanys. C'étaient des colonies d'un nouveau genre, qui n'étaient plus fondées sur l'asservissement des naturels ou l'exploitation des mines, mais vouées

à l'agriculture; plus lentes à s'accroître, moins séduisantes pour l'imagination, mais d'un résultat aussi grand qu'assuré.

Les Hollandais avaient fondé dans les contrées situées au nord-ouest, découvertes par Hudson, une Nouvelle-Belgique sur le Delaware et le Connecticut; après eux, le roi de Suède Gustave-Adolphe envoya ses sujets sur la baie même du Delaware et sur celle de Chesapeak.

L'agrandissement des Anglais dans la Virginie devint funeste aux Français du Canada et aux autres établissements limitrophes. Alors commencèrent ces guerres dans lesquelles on on se battait en Allemagne pour la possession de terres en Amérique, et au Canada pour les querelles européennes. Aussi, quand les Français et les Anglais se disputaient le Canada, en faisant étalage de l'intérêt qu'ils portaient aux naturels, ce fut avec raison que ceux-ci s'avancèrent, en leur disant : *Et les terres des Indiens, où se trouvent-elles? Pères, retirez-vous; retirez-vous, frères, et laissez-nous sur les terres que Dieu nous a données.*

La colonie française du Canada fit cependant des progrès, surtout après 1668, en offrant un asile aux fugitifs, aux mécontents qui abandonnaient la France et aux gentilshommes ruinés. Ses possessions s'étendirent de plus en plus. Le régiment de Carignan-Sabliers y obtint des terres, ce qui le rendit plus dévoué à la défense du pays. Québec fut érigé en archevêché; le P. Chaumont fonda l'établissement de Lorette parmi les Hurons chrétiens. Les missionnaires eurent d'abord peu de succès chez les Aguieris; mais, en 1671, ils convoquèrent les chefs des tribus nomades, auxquels ils remontrèrent combien il y aurait pour eux d'avantage à se constituer vassaux du grand roi de France, et ils les persuadèrent.

Une acquisition mémorable fut celle de la Louisiane. En 1660, Louisiane.
quelques coureurs de forêts avaient entendu dire qu'un grand fleuve, qui naissait dans le voisinage des vastes lacs du Canada, coulait au sud et se jetait dans le golfe du Mexique. C'était le Mississipi. La Salle, de Rouen, l'un des aventuriers les plus extraordinaires de ce siècle, partit pour le découvrir. Il en descendit le cours avec le missionnaire Hannequin, et il fut le premier qui vit le beau fleuve du Saint-Laurent se précipiter en entier, et former cette cataracte qui est l'une des merveilles du monde. La Salle établit des forts pour tenir en respect les Iroquois, qui, excités par les Anglais, ne restaient pas un mo- 1680.

ment en paix. La guerre qui éclata alors amena l'invasion de la Nouvelle-France par les troupes britanniques, qui assiégèrent Québec; mais elles finirent par être repoussées avec perte.

Sur ces entrefaites, quelques négociants eurent connaissance par les Indiens d'un autre fleuve qui ne coulait ni au nord ni à l'est. Le gouverneur Fontenac résolut d'envoyer des gens pour
1673. le reconnaître; et il confia cette mission au P. Marquette, jésuite français, et à un marchand de Québec nommé Jolet. Ils trouvèrent en effet, dans la direction indiquée, l'Utagamis ou rivière des Renards, qui met en communication le Mississipi et le Saint-Laurent sur un espace de sept cents lieues.

L'intrépide P. Hannequin s'enfonça parmi les tribus sauvages au péril continuel de sa vie, tantôt lié déjà pour le supplice, tantôt rassuré par l'offre du calumet de paix. Enfin il put revenir d'une distance de quatre cents lieues. D'après sa relation, il aurait reconnu l'embouchure du Mississipi; mais on croit qu'il se trompa.

1684. Alors La Salle entreprit un nouveau voyage pour reconnaître le fleuve du côté de la mer, dans l'intention d'établir à son embouchure une colonie destinée à tenir en respect les Espagnols et les Anglais, continuellement hostiles à ce pays, et il donna à
1687. sa colonie le nom de Louisiane en l'honneur de Louis XIV. Mais il se vit contrarié et désobéi par ceux qui le suivaient; enfin, étant entré chez les Illinois, il y fut assassiné par le Français Duhaut. Cet illustre aventurier fut oublié par sa patrie; mais les États-Unis lui ont érigé un monument dans le Capitole de Washington, entre ceux de Penn et de John Smith.

Le Hontan, continuant les expéditions de La Salle, reconnut le fleuve Long, ou fleuve de Saint-Pierre; et quoique les Espagnols cherchassent à traverser les découvertes et les projets d'établissement des Français, ceux-ci prirent possession de la
1699. Louisiane avec l'intention d'y faire le commerce de la laine et des bœufs du pays, en y joignant la pêche des perles.

Les Français eurent d'abord affaire aux Apalaches, nation qui, des montagnes de ce nom, descendit dans cette contrée comme dans d'autres, où l'atteignit de même l'épée des Européens. Parmi les Indiens qu'ils eurent soit pour alliés, soit pour adversaires, une des populations les plus nombreuses était celle des Cactaves, qui, dit-on, pouvaient mettre sur pied jusqu'à
Natchez. vingt-cinq mille combattants. Mais la principale peuplade était celle des Natchez, à la haute stature et au teint cuivré, qui

croyaient avoir reçu leurs lois d'un homme et d'une femme issus du Soleil. Ils appelaient leur chef suprême Grand-Soleil, l'honoraient par des offrandes et des hommages divins, et lui laissaient tout pouvoir sur leurs biens et leurs vies. Chaque matin ce chef se présentait à la porte de sa hutte royale, et, tournant ses regards vers l'orient, il se prosternait en poussant des hurlements. Lorsqu'il mourait, ses serviteurs se tuaient, ou on les étranglait pour qu'ils le suivissent dans l'autre monde; et il avait pour successeur le fils de sa parente la plus proche.

Deux chefs dirigeaient la guerre; deux maîtres avaient le soin des cérémonies du temple; deux fonctionnaires étaient chargés des traités de paix; quatre, des fêtes publiques, et le Grand-Soleil nommait à tous les emplois.

Quoique la polygamie fût permise chez les Natchez, ils n'avaient généralement qu'une seule femme, qu'ils se prêtaient à l'occasion. La jeune fille noble pouvait épouser un homme de basse extraction, qui continuait à être traité comme serf, sauf qu'il commandait aux autres et ne travaillait plus. Il devait se tenir debout devant sa femme, qui pouvait avoir des amants à son gré, le congédier pour en épouser un autre, et le mettre à mort s'il était infidèle.

Au commencement de juillet, les Natchez célébraient pendant deux jours une solennité à laquelle présidait le Grand-Soleil avec sa femme. Lorsque la fête était terminée, il exhortait ses sujets à remplir leurs devoirs, à vénérer les esprits, et à bien élever leurs enfants. Les récoltes se faisaient en commun, et les prémices étaient offertes au temple.

Les premières tentatives des Français pour soumettre la Louisiane leur avaient mal réussi, lorsque Iberville, Canadien d'une grande hardiesse, vint en France, et obtint des bâtiments avec lesquels il pénétra dans le Missisipi, après avoir trouvé la véritable embouchure de ce fleuve et reconnu les sauvages qui en habitaient les bords. Mais, au lieu de choisir les plaines fertiles pour y établir la colonie, il préféra le Biloxi, côte déserte, et il s'installa dans une île inhabitée et inculte, qui reçut fastueusement le nom de Dauphine. 1698.

Cependant les Anglais, qui prétendaient avoir découvert le pays un demi-siècle auparavant, cherchèrent à en expulser les Français, qui furent obligés de se fortifier dans leurs positions. Le roi Guillaume voulait placer dans cette contrée les réfugiés français de la Caroline, tandis que Louis XIV, dans sa po-

litique intolérante, avait exclu les protestants de la Louisiane.

Les Espagnols cherchaient aussi à y prendre position ; mais les Français s'y maintinrent malgré le tort que leur firent les corsaires anglais et quoiqu'ils ne comptassent dans la colonie que vingt-huit familles françaises, vingt nègres, trois cents têtes de bétail, et qu'ils ne fissent d'autre commerce que celui des
1712. madriers et des peaux. Alors un spéculateur, Antoine Crozat, demanda le privilége commercial de la Louisiane, qu'il obtint pour seize ans, avec la propriété perpétuelle des mines qu'il y découvrirait. Il poussa au loin ses reconnaissances, étendit les relations de la colonie, et y fit venir beaucoup d'esclaves de la
1717. Guinée; mais bientôt il restitua le privilége dont il avait été investi.

De brillantes fortunes parurent devoir éclore à la Louisiane lorsque le célèbre Law eut pris pour base de son système financier une spéculation qui avait pour objet l'exploitation des mines, fort abondantes, disait-il, de cette contrée. On vit alors les Français, avec cette passion qu'ils apportent à tout ce qui est affaire de mode, se jeter à l'envi sur les actions de la nouvelle compagnie, apportant en foule non-seulement leur argent comptant, mais encore leur argenterie, leur vaisselle, pour les échanger contre des billets de la banque de Law. Une multitude d'artisans, de spéculateurs accoururent à la Louisiane ; mais beaucoup d'entre eux y périrent, les autres revinrent désabusés et endettés.

Malgré ses revers trop bien connus, la compagnie chercha à se maintenir; mais elle traita les Natchez avec tant de rigueur
1729. qu'ils tramèrent une conjuration pour massacrer tous les Français. Le défaut d'ensemble les empêcha de s'insurger tous au même moment, et les Français purent tirer vengeance de cette tentative. Perrier continua à leur faire la guerre, et fit arrêter le Grand-Soleil, qu'il envoya prisonnier à la Nouvelle-Orléans avec plusieurs autres chefs. Les faibles restes de cette nation
1740. s'incorporèrent avec les Chicaches, contre lesquels les Français portèrent aussi leurs armes, jusqu'à ce qu'ils les eussent forcés de s'éloigner et de demander la paix.

La colonie devint alors florissante, placée qu'elle était sur un sol des plus fertiles, dans le voisinage de la mer et d'un grand fleuve tel que le Mississipi ; elle le devint plus encore lorsque le cours du Missouri eut été reconnu. Enfin la France céda la
1764. Louisiane aux Espagnols, pour les indemniser de la perte de la

Floride, qu'ils avaient abandonnée aux Anglais ; traité honteux, par suite duquel le nom français cessa de retentir dans l'Amérique septentrionale.

L'ancien esprit des *conquistadors* paraît avoir passé chez ces défricheurs appelés *first-settlers* dans l'Amérique du Nord, gens que nulle affection ne saurait enchaîner au sol qu'ils ont dégagé de forêts et mis en culture. Ils s'en vont bientôt en quête d'autres terrains, où ils pensent trouver plus de richesses et de jouissances. Ils s'avancent donc de plus en plus loin vers le désert, où ils s'imaginent trouver un climat plus salubre, une chasse plus abondante, un sol plus fécond. Ils font quelquefois jusqu'à mille lieues, guidés par ce seul espoir, s'abandonnant au courant des fleuves dans des canots ou pénétrant parmi des nations sauvages, dans des forêts inhospitalières, sans emporter autre chose qu'une couverture, une carabine, une petite hache, un coutelas et deux piéges pour prendre les castors. La chasse les alimente dans ces longs trajets ; puis ils s'installent dans une forêt qu'ils brûlent et défrichent, ou parmi les sauvages qu'ils attaquent, qu'ils exterminent et refoulent devant eux.

C'est à eux qu'est due la première culture du Kentucky et du Tennessée ; mais à peine leurs fatigues commencent-elles à porter leur fruit qu'ils s'éloignent pour recommencer sur d'autres terres vierges. Une population plus stable vient après eux, qui profite de leurs premiers travaux, étend la culture, et convertit les huttes en maisons. C'est de cette manière que la civilisation a passé même sur l'autre rive du Mississipi et qu'elle va se rapprochant des sources du Missouri.

CHAPITRE XIV.

DE L'AMÉRIQUE EN GÉNÉRAL.

Christophe Colomb découvrit l'Amérique en l'année 1492, et en 1543 la configuration des continents que renferme cet hémisphère au sud et au nord de l'équateur était déjà tracée, tant il est vrai que lorsqu'une génération s'attache à une espérance elle n'a point de trêve qu'elle ne l'ait réalisée. On continua ensuite à explorer la terre ferme et les îles, et aujourd'hui nous connaissons mieux cette partie du Nouveau Monde

que nous ne connaissons le monde ancien. Dans les régions arctiques seulement, où les glaces sont éternelles, l'exploration ne put arriver à être aussi précise; il paraît toutefois certain qu'elles sont séparées de notre continent par des canaux qui serpentent au milieu de cet archipel glacé.

L'Amérique forme donc une île immense, du 78e degré de latitude boréale, qu'atteignit le capitaine Ross en 1840, jusqu'au 55e degré 58′ 30″ de latitude australe. Étroite au midi, elle va en s'élargissant; puis elle se resserre soudain vers le douzième parallèle en un isthme qui joint cette partie à celle du nord.

Mers. La mer qui l'environne, sous le nom d'Atlantique d'un côté, de grand Océan ou mer Pacifique de l'autre, la découpe tout le long des côtes, et dans quelques endroits y pénètre profondément, en formant les golfes du Mexique et des Antilles, les baies d'Hudson et de Baffin, véritables méditerranées.

Les saillies et les enfoncements de ce long littoral sont bordés d'une foule d'îles qui se groupent en nombreux archipels, dont quelques-uns sont condamnés à une stérilité glacée, comme celui de Baffin; d'autres peuplés pour la pêche, comme celui de Terre-Neuve, ou riches de tous les dons de la nature, comme les Lucayes, qui, réunies aux Antilles, entourent le golfe du Mexique semblables à une guirlande de fleurs. D'autres îles encore restent incultes et presque inhabitées, ou servent de repaires à des pirates, en attendant la main civilisatrice de l'agriculteur.

Un phénomène singulier qui longtemps a contrarié la navigation dans ces eaux, c'est le grand courant équatorial nommé *Gulf-Stream*. Partant de l'Espagne, il circule à travers les Canaries, d'où il porterait en treize mois aux côtes de Caracas. En dix mois il fait le tour du golfe du Mexique, d'où avec une rapidité accélérée il se jette dans le canal de Bahama, à la sortie duquel il prend le nom de courant des Florides. Suivant alors les États-Unis, il arrive en deux mois vers le banc de Terre-Neuve, créé probablement par les dépôts laissés tant par ce courant que par un autre qui vient du nord dans la direction du fleuve Saint-Laurent. De là il se dirige en sens inverse, et il rase les Açores et Gibraltar, jusqu'à ce qu'il regagne les Canaries, après avoir parcouru trois mille lieues en trois ans et onze mois. Il est maintenant noté exactement sur les cartes, et les marins le reconnaissent à la chaleur et à la rapidité des eaux.

Montagnes. L'Amérique est traversée, sur une longueur de près de trois

mille lieues, par une chaîne de montagnes nommée Cordillères, d'après l'expression espagnole; le sommet le plus élevé de cette chaîne est le Chimborazo, au sud de l'équateur. Il a six mille cinq cent vingt-neuf mètres de hauteur, et il a passé pour le pic le plus gigantesque du globe jusqu'à ce que l'on eût mesuré les cimes du Thibet.

Des plateaux d'une étendue et d'une élévation remarquable viennent s'y appuyer. Ainsi le fond de la vallée de Quito, dans les Andes, n'est pas à une moindre hauteur que la cime du mont Blanc. La ville de Bogota et la plaine des lacs du Mexique sont plus élevées que le couvent du Saint-Bernard; on y trouve cependant de riches pâturages, de nombreux troupeaux et une atmosphère tempérée, où le baromètre se maintient toujours à vingt pouces. L'élévation, non moins que la latitude, détermine le climat, mais avec des zones plus précises que dans notre hémisphère. On ne trouve pas dans ces parages l'utile et agréable alternative des saisons : les régions froides sont constamment couvertes de brouillard, la stérilité y est perpétuelle, et il y gèle sans relâche; dans les pays chauds une ardeur étouffante soulève de lourdes exhalaisons; dans les contrées tempérées la chaleur est uniforme comme dans les serres, sans que l'été et l'hiver viennent y régner tour à tour.

Ces hauteurs gigantesques et les plaines qui leur sont interposées (*llanos*) procurent à l'Amérique la végétation la plus variée et la plus puissante, en même temps qu'elles la font jouir sous la zone torride des plus douces influences du ciel; avantages qu'elle doit aussi aux grands fleuves qui descendent de ses sommets, à son rétrécissement entre les tropiques et à la disposition des montagnes, qui laissent souffler librement les vents du nord (1).

L'Amérique ne manque pas toutefois de solitudes arides comme celles de l'Afrique : c'est, en effet, sous cet aspect que se présente la plus grande partie de la côte occidentale du 4e au 30e degré de latitude sud; puis, de l'autre côté des Andes, s'étend un désert de plus de trois cents lieues (*la Travesia*), couvert non pas de sable, mais de cailloux.

Ces déserts, de très-hautes montagnes, des forêts épaisses,

(1) Selon Humboldt, les villes où la température moyenne est le plus élevée sont la Vera-Cruz, de 25° 4 Réaumur; la Havane, de 25° 6; Cumana, de 25° 7.

des fleuves immenses qui s'élancent en cascades et tombent d'une grande élévation séparent les tribus les unes des autres, et entretiennent la diversité de langage et d'habitudes. Quelques-uns de ces fleuves sont d'une étendue et d'une rapidité inconnues à notre continent, l'Orénoque, par exemple, et le Rio de la Plata. Le Parana, qui ressemble au Nil pour ses courants périodiques, pour ses sources voisines de la zone torride, pour ses cataractes et pour ses crues régulières qui inondent de vastes campagnes, roule plus d'eau, lorsqu'il s'est uni avec le Paraguay, que cent gros fleuves de l'Europe ensemble. La rivière des Amazones, après avoir recueilli dans ses détours infinis des centaines de fleuves tributaires, vient se jeter à la mer comme une mer nouvelle (1). Parmi les vastes réservoirs du Canada, le lac Supérieur a de quatre à cinq cents lieues de tour, et reçoit quarante fleuves. Le lac Érié s'écoule par le Niagara, qui, sur une largeur de 1,800 pieds, se précipite de 142 pieds de haut. Les eaux s'apaisent alors dans le lac Ontario et dans celui des Mille-Iles, d'où s'échappe le fleuve Saint-Laurent, qui n'a pas moins de trois lieues de largeur à son origine, puis jusqu'à quinze et vingt, et qui, à son embouchure, verse à la mer 67,435,700 mètres cubes d'eau par heure. Combien la civilisation n'aura-t-elle pas à profiter lorsqu'elle aura rendu navigables ces vastes fleuves, qui, réunis au moyen de quelques canaux, mettront en communication des pays séparés par de longues distances?

Fleuves.

Tremblements de terre.

Une immense série et presque des chaînes de volcans, embrasés pour la plupart, révèlent les combustions intérieures, qui se manifestent trop fréquemment par des tremblements de terre dévastateurs. Il n'y a presque pas de ville dans cet hémisphère qui n'ait été renversée au moins une fois : des monta-

(1)

Le Mississipi parcourt seul	1,000 lieues ;
Le Missouri réuni au Bas-Mississipi,	1,600
Et il reçoit le Rio-Piatto, qui parcourt	500
l'Ohio,	400
l'Arkansas,	450
le Rosso,	400
Les Amazones ou Maragnon,	1,035
L'Orégon ou Colombia,	420
Le Rio de la Plata,	560
L'Orénoque,	500

gnes se soulèvent, des lacs disparaissent, des régions entières changent d'aspect, et le climat même s'en altère pour toujours. La vingt-troisième nuit de l'année 1663, l'Amérique septentrionale éprouva trente-deux secousses telles que les portes s'ouvrirent, les cloches sonnèrent, les murs se fendirent, beaucoup d'arbres furent arrachés, et que sur un espace de trois cents lieues tout le sol fut bouleversé; le Saint-Laurent resta obstrué par deux collines qui y furent précipitées; ailleurs les rives très-élevées du fleuve s'abaissèrent jusqu'à fleur d'eau, et une chaîne de montagnes calcaires de deux cents milles de longueur se trouva aplanie (1). Au milieu d'une si grande catastrophe, personne ne périt.

Au Pérou, le 19 octobre de l'année 1682, la ville de Pisco fut détruite; la mer se retira d'une demi-lieue, et, revenant avec rapidité, couvrit un grand espace de terre dont elle balaya les habitants, qui, vu l'heure matinale, dormaient encore. Le tremblement de terre du 20 octobre 1687 renversa entièrement Lima; un autre tremblement eut lieu le 28 octobre 1746, durant lequel deux cents secousses se firent sentir dans les prémières vingt-quatre heures; on en sentit quatre cent cinquante et une autre jusqu'au 24 février suivant: un seul habitant parvint à se sauver.

Celui du 4 février 1797 ensevelit de trente à quarante mille Indiens dans le district de Quito. Le sol s'ouvrit en plusieurs endroits, et il en jaillit de l'eau sulfureuse, chargée de fange. Le pic de Sicalpa s'éboula sur la ville de Rio-Bamba, qu'il ensevelit avec neuf mille habitants. A Quito, le 4 février 1799, quatre mille citoyens périrent en un instant; et la température, qui autrefois se tenait presque constamment à quinze degrés environ, arrive rarement aujourd'hui à cette élévation, et descend parfois jusqu'à quatre degrés. L'air y est devenu sombre et nébuleux, et les secousses se répètent souvent. Les désastres de la Guadeloupe sont trop récents (1843) pour qu'il soit nécessaire de les rappeler.

En 1759, au milieu d'une vaste plaine couverte de riches plantations, à cinquante lieues à l'est de Mexico et à trente-six de la mer, le sol commença à mugir et à gronder; puis il se souleva et s'ouvrit en vomissant des cendres, des pierres em-

(1) CHARLEVOIX, *Hist. générale de la Nouvelle-France*, I, 8.
CLAVIGERO, *Hist. ancienne du Mexique*, II, dis. I.

brasées, d'une bouche principale et de cent autres plus petites; la campagne se trouva couverte de ces éjections sur un espace de plus d'une lieue de tour, et il en est resté le volcan de Jorullo, élevé de cinq cents mètres, avec six autres cônes alentour (1).

Ouragans. L'Amérique est en outre ravagée par des ouragans terribles qui déracinent les arbres centenaires comme de frêles arbustes, et qui laissent derrière eux la désolation et la mort. La foudre tomba trente-sept fois à Buenos-Ayres le douzième jour de l'an 1793; au mois d'avril de l'année suivante, les eaux de la Plata se soulevèrent à tel point qu'elles laissèrent voir dans leur lit resté à sec des débris d'anciens naufrages; puis elles reprirent soudain leur cours.

Végétaux. La végétation est très-variée en Amérique; on y trouve tous les genres connus, depuis le cryptogame des terres arctiques jusqu'aux palmistes, aux bananiers, aux fougères arborescentes des tropiques. Et autant la nature a diversifié les espèces, autant elle a disséminé les individus; ce qui fait qu'au lieu de vastes espaces couverts de plantes et d'arbres vivant en société comme dans nos régions on trouve là les végétaux les plus différents mêlés sur le même sol, ce qui imprime un caractère particulier aux forêts américaines.

L'Amérique n'a point les animaux de l'Europe, qui à son tour ne possède pas ceux de l'Amérique. On n'y trouva aucun de nos animaux domestiques, non plus que le buffle, le zèbre, la hyène, le chacal, le coq de bruyère, la civette, la gazelle, le chamois, le bouquetin, le chevreuil, le lapin, le furet, le

(1) Nous avons parlé dans le livre I, page 106, de ces émersions d'îles et de montagnes. Indépendamment du Monte-Novo, près de Naples, l'histoire fait mention des îles de Tera et Terasia (*Santorino* et *Aspronysi*), deux des Cyclades de la mer Égée, l'an 4 de la 135e olympiade (PLINE, II, 87); de celle d'Hiera (*Cammeni*), cent trente ans après, et de celle de Thia, l'an 4 après J. C. Le volcan de Santorino, s'étant rallumé en 727, joignit Thia à Hiera, au dire de Théophane et de Cédrénus; en 1427, cette île se trouva de beaucoup agrandie. En 1573, sortit des flots la petite île Camenoi, qui s'étendit ensuite en 1650, et davantage en 1707 (RASPE, *Specimen historiæ naturalis globi terraquei, præcipue de novis e mari natis insulis*). En 1638, une île apparut et disparut près de Saint-Michel, l'une des Éoliennes; puis elle sortit de nouveau des flots en 1719 et en 1812. Le 10 mai 1814, l'île Boyslaw se forma sur les côtes du Kamtschatka, au milieu des éclats de la foudre. En juillet 1831, l'explosion d'un volcan sous-marin produisit, en face du pays de Sciacca, sur la côte méridionale de la Sicile, l'île de Ferdinand, submergée de nouveau.

le rat, la taupe, le loir, le lérot, la marmotte, le mangouste; le blaireau, la zibeline, l'éléphant, la girafe, le rhinocéros, l'hermine; en retour elle offrait l'orang-outang, le chimpancé, les gibbons, les babouins et les guenons; mais aucun des singes de l'ancien monde ne se trouvait dans le nouveau, et réciproquement (1). Il en est de même d'autres races, bien qu'on leur ait appliqué les noms de celles déjà connues, indépendamment du putois, du jaguar, de l'ocelot, du jaguarondi, du tapir, du pecari, du tujassou, du lama, de la vigogne, de l'alpaga, du puca, de l'agouti, du cochon d'Inde, des mouffettes et de beaucoup d'autres, comme les tateï, les paresseux, les fourmiliers, les sarigues, qui offrirent un nouveau mode de génération vivipare, c'est-à-dire celle des animaux à poche.

On trouve en Amérique comme un autre règne animal, parallèle à celui de l'ancien. Ainsi, dans l'ordre des pachydermes, le pecari, le tujassou, le tapir correspondent à nos porcs et à nos sangliers; dans l'espèce féline, le jaguar, l'ocelot, le couguar correspondent aux tigres, aux panthères, aux lions, et le lama, l'alpaga, la vigogne, à nos ruminants. Animaux.

Les animaux y sont en général moins gros que les nôtres. Notre cheval s'y est multiplié, et dans certains endroits il est revenu à l'état de nature. Nos chèvres, nos moutons, nos bœufs lui ont apporté des richesses bien plus réelles que celles dont les Européens lui furent redevables. Le lama, l'alpaga et la vigogne suppléaient mal au Pérou et dans tout le continent au défaut de gros bétail. Les castors, très-recherchés pour leur peau, furent longtemps la richesse principale du Canada; mais ils y sont maintenant à peu près exterminés. D'énormes serpents déroulent leurs longues spirales à travers les forêts, ou se balancent aux branches, en faisant entendre au loin leurs crotales menaçantes; et au bord des eaux se traînent de larges tortues et des loutres précieuses.

La nature a déployé un luxe particulier dans les oiseaux, depuis le gigantesque condor, le catharte roi et la harpie de la Guyane, jusqu'au colibri, à l'oiseau-mouche, au flamant, au couroucou doré, et à d'autres *fleurs volantes*.

Tout devait frapper d'étonnement les premiers explorateurs: ces troncs si élevés, dont la cime aérienne balançait, au

(1) Dans l'Amérique du Sud, s'entend. Quelques races pénétrèrent dans celle du Nord, et réciproquement.

moindre souffle de vent, des parasols ou des éventails de palmes; des forêts d'arbres inconnus que le fer n'avait jamais touchés, mais si vigoureusement liés entre eux par des liserons noueux et par des lianes tenaces qu'ils restaient encore debout quand leurs racines pourries ne les soutenaient plus; des arbres qui fournissent à la fois l'aliment, le breuvage, le vêtement et l'abri, tandis que d'autres tuent de leur ombre seule tout ce qui s'y place, et, comme l'envieux, décrivent autour d'eux un cercle meurtrier, où un arbuste ne saurait végéter; des insectes gigantesques qui assiégent inévitablement les habitations, les navires, la personne du colon; des fleuves de plusieurs milles de largeur, qui se resserrent tout à coup entre deux rochers, ou bien précipitent, de montagnes à pic, l'énorme volume de leurs eaux; un ciel constamment serein pendant une longue saison, tandis qu'il verse pendant toute une autre des torrents de pluie.

Ce qu'il y a surtout d'admirable sous le ciel austral, ce sont les nuits peuplées des magnifiques constellations de l'Aigle, de la Nef d'Argo, du Centaure, du Serpentaire, de la Croix, avec de fréquentes nébuleuses, séparées par quelques espaces d'un noir sombre. La lune se lève souvent couronnée d'un ample halo blanchâtre, et d'un plus petit semblable à un arc-en-ciel, séparés l'un de l'autre par un anneau bleu. Vénus se montre quelquefois parée de diadèmes semblables, et de distance en distance de longues bandes colorées sillonnent le ciel, ou des pluies d'étoiles filantes y jettent leurs vives lueurs. Puis, comme pour rivaliser avec le firmament, de gros vers luisants fendent les ténèbres, et quelques-uns d'entre eux répandent un tel éclat qu'il suffit pour illuminer un appartement. Ils dirigent l'Indien dans ses courses nocturnes, et mieux que le diamant brillent au front des belles. Puis partout règne un calme solennel qui semble inviter l'homme au repos, l'homme, qui vient au contraire apporter dans ces contrées le carnage et la désolation.

Qu'on se figure le monde d'alors, jeune et dans toute la fraîcheur de ses illusions, n'entendant parler tout à coup que de flottes qu'on équipe, de nouvelles qui arrivent, de voyageurs qui reviennent, d'explorations qu'on entreprend, de résultats surprenants, d'aventures étranges, de récits merveilleux. Il accepte tout avec curiosité, et tout est amplifié par la forfanterie des narrateurs, de même que par l'imagination de ceux qui le

écoutent. C'est un pêle-mêle des idées religieuses du temps, des superstitions léguées par le moyen âge et des doutes scientifiques amenés par l'ère qui commence. Quel amas d'idées nouvelles! quelle carrière ouverte à l'imagination! que de secousses à la crédulité! que de démentis à des doctrines regardées comme irréfragables!

A l'aspect du nouveau continent, les premiers navigateurs se posent les mêmes problèmes qui tourmentent encore la curiosité des doctes. D'où sont venus les Américains? L'espèce humaine est-elle une? Quand et comment a-t-elle dévié du type primitif? Les populations, les animaux, les végétaux y sont-ils venus de l'autre côté de l'Atlantique? Quel est entre les langues le degré de parenté? Quelle cause détermine les vents alizés et les courants océaniques! Pourquoi la chaleur décroît-elle sur le rapide versant des Cordilières et dans les abîmes de l'Océan? Tous ces volcans réagissent-ils l'un sur l'autre? faut-il leur attribuer la cause des tremblements de terre?

Les questions physiques appartiennent à d'autres sciences : ici, nous n'avons à nous occuper que de l'étude de l'homme. Mais combien en ce qui le concerne les matériaux sont en petit nombre! Les conquérants imitèrent les Romains, en détruisant les caractères anthropologiques des sociétés indigènes. Pour leur inculquer la religion chrétienne, les missionnaires abolirent les souvenirs de l'idolâtrie. La politique effaça les vestiges de la nationalité; les savants, trop éloignés encore d'avoir déterminé les problèmes et les données propres à les résoudre, se traînaient en tâtonnant à la suite de systèmes arbitraires, ou obéissaient à une curiosité incertaine.

Heureusement bien des choses furent transcrites et même imprimées sans être pourtant comprises. Les archives espagnoles se remplirent d'objets curieux, dont l'examen ne fait qu'à peine d'être permis. Boturini (1), Acosta, Garcilaso de la Vega re-

(1) Le chevalier milanais Laurent Boturini Bonaducci, probablement de la Valteline, alla étudier sur les lieux l'histoire des indigènes de l'Amérique; mais la jalousie espagnole lui enleva ses riches collections, et l'envoya comme prisonnier d'État à Madrid en 1736. La clémence souveraine le déclara innocent, sans lui restituer toutefois le fruit de ses fatigues; et il ne put que publier le catalogue de ce qu'il avait recueilli, à la suite de l'*Essai sur l'histoire ancienne de la Nouvelle-Espagne*. La plus grande partie de ces documents a péri dans les archives d'Espagne. L'archevêque de Tolède, entre les mains duquel il en tomba quelques-uns, a publié certaines peintures qui retraçaient les tributs payés par les Mexicains. On voit aussi de ces écritures peintes

cueillirent beaucoup de particularités que mirent à profit Clavigero, Kingsborough et Humboldt.

Il reste aussi des peintures historiques composées au seizième siècle par les Indiens convertis de Tlascala, de Tezcuco, de Schiolula, de Mexico, ainsi que quelques rapports officiels des vice-rois de la Nouvelle-Espagne; des procès-verbaux de l'audience, des réponses faites par les fonctionnaires aux demandes du conseil des Indes : tous matériaux qui, bien employés, pourront aider à résoudre les questions relatives à la population et à la civilisation primitives du continent.

Origine. D'où vinrent les Américains? Les philosophes du siècle passé, fort crédules en tout ce qui ne tenait pas à la foi, tranchaient tout simplement la question en disant que, de même qu'il y a partout des bêtes, il existe aussi partout des hommes. Supposer une race indigène et purement américaine, cela répugne non-seulement aux traditions bibliques, mais encore à ce fait que les tribus du nouveau monde n'ont pas un type commun. Les premiers voyageurs, frappés des ressemblances, comme il arrive d'ordinaire, affirmèrent que, sauf quelques peuplades voisines du cercle polaire, les Américains formaient une race unique, qui se distinguait seulement par la conformation du crâne, peu de barbe, des cheveux lisses, un teint bronzé tirant sur la couleur du cuivre, un corps ramassé et des yeux oblongs, dont l'angle se relevait vers les tempes. Ils signalaient de plus, chez eux, des joues saillantes, de grosses lèvres, un regard sombre, en désaccord avec l'expression gracieuse de la bouche. Enfin, sur un espace aussi immense que celui qui sépare la Terre de Feu du détroit de Behring, les physionomies se seraient ressemblé à tel point qu'au dire de Pierre de Cieça de Léon, l'un des conquérants du Pérou, et des deux Frères Ulloa, qui parcoururent une si grande partie de l'Amérique, les habitants paraissaient sortir du même père et de la même mère.

Cette opinion, à force d'être répétée, acquit l'autorité de la chose jugée; mais, à mesure que l'on connut mieux ces peuples, les motifs de douter se multiplièrent. En effet, quoiqu'on ne trouve pas ailleurs une race qui ait l'os frontal plus déprimé en arrière et le front moins saillant, quoique tous les Indiens appartiennent aux *léiotriques*, c'est-à-dire aux peuples à cheveux

dans la collection d'Hakluyt, publiée par Purchas, et dans le voyage de Gemelli Carreri.

lisses, néanmoins, en exceptant même les Esquimaux arctiques, ils offrent autant de différences quant à la stature, à la force, à la couleur qu'on en peut signaler entre les Arabes, les Slaves et les Persans (1).

Quoi qu'il en soit, le capitaine Gabriel Lafond, qui a parcouru dernièrement avec attention le nouveau monde, réduit toute la race indienne à une seule famille, modifiée par le climat et offrant quatre variétés bien distinctes. La première est celle des peuples qui habitent le nord à Unalaska et sur la côte nord-ouest : ils ressemblent à ceux de la Terre de Feu. Les Mexicains, les Chiliens, qui habitent les plaines du nord et les Pampas du sud, forment la seconde variété; les Péruviens de Cusco, de Quito et des alentours, la troisième; la dernière serait composée des Indiens qui errent encore dans les Florides, dans la Louisiane, dans le Yucatan, sur le territoire de la république de Guatimala, sur les bords du golfe de Darien, de l'Orénoque, de la rivière des Amazones, dans le Choco, dans les Guyanes, dans l'intérieur du Brésil et sur les confins du Paraguay.

Les langues varient à l'infini. On en comptait cinquante-cinq dans le Paraguay; une vingtaine dans la Nouvelle-Espagne, dont quatorze ont des grammaires et des dictionnaires assez abondants; et l'on ne saurait regarder ces idiomes comme les dialectes d'une même langue, car ils diffèrent plus entre eux que le persane diffère de l'allemand, ou le français du slave (2). On en attribue à toute l'Amérique plus de deux mille, dont quelques-unes sont éteintes depuis la conquête. Il y en a dont on n'a recueilli que des mots épars, répétés par les perroquets que les indigènes avaient élevés; d'autres se sont conservées parmi les rares débris des anciennes tribus; enfin, quelques-unes, usitées jadis sur un vaste espace, servent encore de moyen de communication entre différents peuples, bien qu'ils aient leur idiome propre. C'est ainsi que toutes les tribus du Chili et des Pampas s'entendent au moyen du puelche, celles du Paraguay et du Choco oriental à l'aide du guarani. Les missionnaires s'efforcèrent plusieurs fois de ramener à un seul

(1) Les Patagons étaient des géants, au dire de ceux qui les premiers découvrirent leur territoire. Leur stature ordinaire est, selon d'Urville, d'un mètre 722 m., selon d'Orbigny, de cinq pieds quatre pouces.

(2) HUMBOLDT, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, liv. II, 4.

langage les peuples qu'ils avaient réunis, surtout dans l'Amérique du sud; mais ils eurent peu de succès.

Les fleuves infranchissables, les obstacles d'une végétation pressée, la chaleur, qui, sous les tropiques, fait craindre de s'exposer dans les plaines, étaient cause, en interrompant les communications, de cette extrême variété de langages. Ajoutez à cela qu'il n'en a pas été fait jusqu'à présent une étude assez approfondie pour qu'on puisse les distinguer en groupes ou les rattacher à des idiomes éteints et pour reconnaître l'air de fraternité qui perce dans certaines formes grammaticales, dans la modification des verbes, dans la multiplicité des affixes et des suffixes. Malgré la variété qui atteste l'isolement de la vie sauvage, quelques idiomes ont une disposition artificielle qui annoncerait de la culture et de l'étude, si les langues étaient combinées par les hommes : certaines d'entre elles qui ne sont parlées cependant que par des sauvages, comme le groëenlandais, le cora, le tamanac, le totanac, le chicua, ont une richesse de formes dont il n'y a d'exemples sur notre continent que dans le Congo et chez les Basques, restes des anciens Cantabres. Dans presque toutes, les verbes expriment par des inflexions distinctes chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les objets; ils revêtent des formes particulières pour exprimer les pronoms réfléchis à chaque personne; artifice merveilleux et d'autant plus étonnant qu'on le trouve commun à des idiomes très-différents pour tout le reste.

En général, les langues du continent américain, tout en différant beaucoup l'une de l'autre quant aux vocabulaires, se rapprochent pour l'ordre grammatical, tandis qu'elles offrent quelque ressemblance avec nos idiomes sous le premier rapport, et s'en éloignent tout à fait sous l'autre. Dans la Nouvelle-Espagne, la langue otomia, qui après l'aztèque est la plus répandue, a beaucoup de l'air du chinois pour sa composition monosyllabique et pour ses racines : mais qui oserait affirmer qu'elle en est dérivée, quand elle se trouve au centre du continent américain et tout à fait isolée?

Comment donc arriver à décider si les Américains sont d'une seule race ou de plusieurs? Des ressemblances prodigieuses entre les Étrusques, les Égyptiens, les Thibétains, les Aztèques, bien que si distants les uns des autres, attestent des migrations partielles du nord et de l'orient de l'Asie. Mais quand bien même on en conclurait par induction l'origine des fondateurs de la

race, ceux-ci auraient trouvé une population antérieure, et ils n'auraient pas suffi pour en altérer l'espèce. Lorsque ensuite on aura expliqué comment on rencontre en Amérique des usages et des animaux de notre continent, une question plus difficile restera à résoudre, celle de savoir comment il se trouve dans ces régions des animaux particuliers, inconnus auparavant à notre hémisphère.

Si l'on insiste à demander d'où sont venus les Américains, nous demanderons à notre tour d'où vinrent, dans un monde que l'on étudie depuis tant de siècles, les Celtes, les Goths, les Osques; et comment il se fait que le basque soit parlé au milieu de langages européens radicalement divers. Il y a des problèmes qui ne peuvent être éclaircis que par un seul livre.

Rien ne porte à croire que l'Amérique soit sortie de la mer plus tard que notre monde, ni que l'espèce humaine y ait postérieurement abordé : peut-être les communications de ses habitants primitifs avec les autres races précèdent-elles les temps où se séparèrent les Mongols, les Indiens, les Tongouses, les Chinois. L'Amérique reçut ensuite à différentes reprises (on ne saurait dire de quelle manière) des hommes policés qui portèrent la civilisation dans différents centres, où on la trouva, soit encore florissante, soit naissante à peine, soit déjà éteinte, sans que l'on connaisse cependant de relations entre l'un et l'autre. Partout où il survivait quelque tradition, on se rappelait l'apparition d'étrangers venus pour faire l'éducation des indigènes. Mais si l'érudition arbitraire du quinzième siècle a expliqué capricieusement les questions qui nous occupent, la nôtre, tout avancée qu'elle est, les laisse encore sans solution. Dans ces hommes désignés sous le nom de Manco-Capac, de Bocica, de Quetzalcoatl, qui vinrent[1], avec une longue barbe et le bourdon à la main, enseigner la civilisation, nous ne reconnaissons pas saint Thomas, comme faisaient les missionnaires; mais qui sont-ils? D'où venait ce Votan des Chapanais, qui porte le nom de la divinité carthaginoise et de celle des Scandinaves? Qui avait tracé ces livres que les sauvages de l'Ucayali conservaient avec vénération, sans en entendre les mots? Comment trouve-t-on tant de croix sculptées sur les monuments? Comment y trouve-t-on la fleur de lotos et les clefs du Nil, des mots grecs et phéniciens? L'érudition ne s'en tient pas aujourd'hui, comme alors, aux traditions grecques ou hébraïques; mais que répond-elle, dans son universalité actuelle? Au milieu de tant de songes

divers, lesquels ont le plus de réalité, ceux de la porte de corne ou ceux de la porte d'ivoire? ceux du moine en 1500, du naturaliste en 1700 ou du philosophe en 1800?

Les prêtres venus avec les premiers Européens qui décrouvrirent ces contrées s'étonnèrent de trouver parmi les Mexicains le souvenir d'une mère des hommes qui pécha; d'un grand déluge auquel n'échappa qu'une seule famille; d'un immense édifice érigé par l'orgueil des hommes et foudroyé par les dieux. L'usage de baigner les enfants nouveau-nés, de former de petites idoles avec de la farine et de les distribuer par parcelles au peuple dans le temple; la confession des péchés; la séquestration des hommes et des femmes dans des espèces de couvents; la croyance que la religion du pays avait été changée par de saints personnages au teint blanc, et portant une longue barbe; toutes ces circonstances réunies firent adopter l'opinion qu'il y était venu autrefois des missionnaires chrétiens. Si l'on ne peut démentir précisément cette supposition, on doit toutefois remarquer qu'on a rencontré des idées semblables parmi les peuples de l'Asie méridionale, chez les Schamanes, chez les bouddhistes, de qui les Mexicains peuvent les avoir reçues; dérivation que pourrait confirmer le dogme de la métempsycose, très-répandu parmi les Tlascalitains.

Nous retrouvons au Pérou les quatre âges du monde, dogme fontamental de la théogonie des Indiens et des Thibétains, de même que certaines formes calendaires propres aux Mongols et d'autres circonstances encore qui indiqueraient que les législateurs américains venaient de l'Asie orientale et appartenaient à des peuples en contact avec les Thibétains, avec les Tartares Schamanes, avec les Aïnos-Barbos des îles de Iesso et de Saghalien : mais comment concilier le bouddhisme, si plein de douceur, avec des rites sanguinaires? Puis on rencontre ici des femmes qui déposent leurs enfants dans la poudre de bois pourri, comme les Tongouses; des hommes qui enlèvent la chevelure de leurs ennemis, comme les Scythes; des Incas qui labourent la terre, comme les empereurs de la Chine.

Il y en a qui, comme Gomara, font venir de la Chananée les peuples d'Amérique : Adair trouve chez eux des ressemblances avec les usages juifs; Huet et Kircher recourent aux Égyptiens, Campomanes aux Carthaginois, Grotius aux Norwégiens, de Guignes et Jones aux Huns et aux Thibétains, Forniel aux Japonais; et tous ont raison à quelques égards. Mais Humboldt,

qui n'a pas recueilli avec moins de soin les ressemblances entre les Américains et les Asiatiques, est d'avis qu'ils se séparèrent de très-bonne heure du reste du monde, et accomplirent d'eux-mêmes l'œuvre de leur civilisation sur un fond commun de traditions primitives. Quand même l'Amérique ne serait pas unie par le nord avec l'Asie, qui aurait empêché une migration tartare ou mongole de traverser le détroit de Behring? Ce système, qui a prévalu longtemps, est appuyé en outre par ce fait, que plusieurs tribus de la Sibérie sont arrivées de cette manière en Amérique dans les temps modernes (1).

Mais comment croire que les nations policées du Mexique et du Pérou descendaient des hordes sauvages du nord de l'Asie, ou que des populations parties des contrées méridionales de l'Asie aient traversé les régions glacées sans laisser d'elles aucun vestige? D'autre part, on a remarqué que les Malais naviguaient à merveille depuis un temps très-reculé : on a trouvé peuplées toutes les îles du grand Océan, depuis l'Asie jusqu'aux îles de Pâques; et de nombreux exemples ont démontré avec quelle rapidité peut se multiplier un petit nombre d'individus jetés sur une île par un naufrage.

La difficulté ne consiste donc pas à savoir comment l'Amérique a pu se peupler, puisqu'il est certain qu'il y a eu plusieurs migrations de notre hémisphère à l'autre; mais l'histoire de ces peuples antérieurement à la découverte demeure dans les ténèbres, il paraît seulement démontré que ces migrations apportèrent la civilisation dans cette partie du monde, au lieu de l'y détruire comme en Europe.

Le docteur Waren, de Boston, a examiné un certain nombre de crânes trouvés dans l'Amérique septentrionale, sous des éminences qui ont dû être élevées il y a huit ou dix siècles pour l'usage du culte ou des sépultures : ils lui ont paru différents des nôtres aussi bien que de ceux des Indiens actuels et même de toute autre nation connue : le front est plus large et plus haut que chez les Indiens de l'Amérique du Nord, mais moins que parmi les Européens; les orbites des yeux sont petites et régulières; les mandibules proéminentes, mais moins que chez les Indiens; la voûte palatale arrondie, les fosses nasales moins dilatées

(1) Comme les Chippeways (*Journal de Mackensie*, p. 387, 113), les Sioux, les Osages, les Pawnis ou Panis (*Expédition de Pike*, part. I, p. 63, part. II, p. 9, 14) et d'autres encore.

que parmi les Indiens et les Africains, et plus cependant que chez les Européens, avec cette singularité que l'occiput est aplati artificiellement.

D'autres crânes trouvés à plus de quinze cents lieues ont été reconnus pour appartenir à des Péruviens, quoiqu'ils fussent quelque peu altérés. Cela ferait supposer qu'il existe une parenté entre ces nations; que la race du nord aurait été chassée par les pères des septentrionaux actuels, et qu'après une longue résistance elle se serait retirée dans l'Amérique du Sud, et y aurait donné origine à la nation qui fonda l'empire du Pérou.

Nous ne devons pas omettre de dire que les ornements et les ossements tirés de ces *tumuli* ressemblent à ceux de l'Hindoustan (1). On a reconnu aussi une grande ressemblance entre les Japonais et les peuples du plateau de Bogota : c'est la même habitude de se vêtir de coton, de cultiver les céréales, de vivre en vastes communautés soumises à un roi et à un pontife; le calendrier est très-compliqué et a les mêmes cycles de nombres et de jours, ainsi que la période de soixante années; aucun de ces deux peuples ne fait usage de la lettre *l* (2).

Les indigènes américains peu nombreux s'étendaient à travers les deux hémisphères, du 68e degré de latitude nord au 55e degré de latitude sud, habitant à près de deux cents toises plus haut que le pic de Ténériffe, sans que le voisinage de la ligne contribuât à bronzer leur teint, ainsi que cela arrive dans notre hémisphère.

L'isthme de Panama divise l'Amérique en deux parties, sans relations évidentes entre elles; l'histoire présente pourtant des analogies dans leurs révolutions politiques et religieuses. Une éducation plus avancée se révèle chez les Mexicains, les Péruviens et les Muyscas. Nous avons vu que les Européens trouvèrent dans le Mexique des empires réunis par un lien hiérarchique; l'acheminement vers une administration centralisée; la féodalité établie par une révolution récente; des républiques indépendantes et belliqueuses gouvernées par un patriciat héréditaire; de vastes cités avec une police parfaite; un mode particulier de propriétés foncières; un sacerdoce puissant, riche, organisé; le commerce, l'industrie, les élégances aristocratiques : tout cela

(1) *Mém. encyclopédique*, 1839, liv. 95.

(2) PARAVEY a multiplié ces comparaisons, *Origine unique des chiffres et des lettres de tous les peuples* (anglais).

avec des habitudes serviles produites par le despotisme et par une religion sanguinaire. Les premiers voyageurs furent frappés d'étonnement à la vue des routes ouvertes à travers les Cordilières, des môles de Cusco, des pyramides et des peintures des Mexicains. Ils nous en ont donné des descriptions exactes; mais on doit regretter qu'ils ne nous aient pas transmis par le dessin des monuments que le temps ou le fanatisme ont ensuite détruits.

Le ton déclamatoire de Solis et d'autres écrivains qui n'étaient jamais sortis de la Péninsule décréditèrent les relations de ceux qui avaient vu réellement; et ce fut se montrer philosophe que de traiter de bavardages les faits enregistrés par Clavigero dans l'Histoire du Mexique. Il fallut, pour qu'on y ajoutât foi, de nouvelles découvertes faites dans d'autres contrées; il fallut que des voyageurs vraiment philosophes ne dédaignassent pas de se montrer étonnés de ce qu'ils ne pouvaient expliquer. Or nous avons déjà mentionné certaines antiquités du Mexique qui attestent les communications de ce peuple avec ceux du Nil et de la Méditerranée, ainsi que son origine orientale.

Le 8 octobre 1842, la Société des antiquaires de Londres reçut communication d'une lettre du capitaine Napean, qui annonçait avoir trouvé à l'île des Sacrifices, dans le golfe du Mexique, des idoles, des instruments de musique, des vases et, entre autres objets, deux statues en terre cuite, de deux pieds de haut, avec les yeux fermés, les lèvres ouvertes, des anneaux au nez et aux oreilles et le corps dessiné en rouge et en bleu. Ces objets diffèrent de caractère avec ceux que l'on rencontre dans l'Amérique centrale, tandis qu'ils ressemblent à ceux du monde antique : les statues ressemblent à celles des Égyptiens, les haches de pierre à celles des Celtes, très-nombreuses en France et en Angleterre. Dans la même année l'Allemand Uhde revint du Mexique, après y avoir passé vingt-trois ans en recherches historiques et archéologiques. Or, parmi les antiquités de sa riche collection il y en a un certain nombre qui attestent la relation de ce pays avec le monde antique : cinquante-deux vases de terre cuite, d'un pied à un pied et demi de hauteur, tiennent de l'étrusque, et sont couverts de figures qui représentent des divinités grecques, romaines, égyptiennes, indiennes; on en attend le catalogue et l'explication.

Ce n'est pas seulement là qu'on rencontre des monuments

d'une antiquité très-reculée, mais encore dans des pays qui, au temps de la découverte, ne gardaient plus aucune trace de culture. Ainsi en 1840 on a exhumé dans les déserts de l'Amérique du nord les restes d'une très-grande ville à demi ensevelie et dont ne parlait aucune tradition. Ces anciens monuments d'un monde que nous appelons pourtant nouveau peuvent se distinguer en deux classes : quelques-uns sont le résultat de la force et susceptibles d'être produits même par des nations incultes; les autres ne peuvent avoir été exécutés que chez un peuple déjà avancé dans les arts et dans les sciences (1).

En parlant du Mexique, nous avons déjà mentionné les fortifications, les digues et autres ouvrages des Toltèques, ces Pélasges du Nouveau Monde (2). A la même classe de monuments appartiennent les immenses retranchements découverts dans les États-Unis, du lac Ontario jusqu'au golfe du Mexique, et entre les Alleghanys et les montagnes Rocheuses. A Cusco et à Hollaytaytambo, les anciens Péruviens superposèrent non pas de gros blocs, mais des roches entières, parfaitement jointes, sans connaître pourtant l'usage du ciment, ni des leviers, ni des autres machines (3). On voit près de Caxamarca, dans le Pé-

(1) ALEXANDRE W. BRADFORD, *Antiquity americ. — On the origin and history of the red race;* 1841.

WARDEN, *Recherches sur l'antiquité des États-Unis de l'Amérique septentrionale.*

ORBIGNY, *l'Homme américain*, ou *Voyage dans l'Amérique méridionale.*

La conclusion de Bradford est que les trois groupes les plus considérables d'antiquités monumentales dans les États-Unis, dans la Nouvelle-Espagne, dans l'Amérique méridionale montrent qu'ils sont l'ouvrage de différents rameaux d'une même souche d'hommes civilisés, ayant des arts, un culte national, un gouvernement régulier; car l'uniformité physique et morale indique que ces nations eurent une origine commune, et que les tribus rouges sont les restes, redevenus sauvages, d'une société policée. Deux époques peuvent être assignées à ces nations civilisées : l'une très-ancienne, qui se prolongea dans le calme pendant un temps considérable, mais indéterminé; l'autre qui se distingue par des altérations nationales, des irruptions de sauvages, par la chute d'anciens empires et la fondation d'un nouvel empire plus etendu. Les premiers établissements civils se firent dans l'Amérique centrale, d'où la population se répandit sur le sol des deux Amériques, du cap Horn à l'océan Arctique. Bradford reconnaît la race rouge en Égypte, en Étrurie, à Madagascar, dans l'ancienne Scythie, en Mongolie, en Chine, dans l'Hindoustan, dans l'Archipel malais, dans la Polynésie et en Amérique.

(2) Pages 182 et suivantes de ce volume.

(3) Communication de M. Gay à l'Institut de France, en 1840.

STEVENSON prétend avoir reconnu un ciment d'argile dans les immenses rui-

rou, les ruines d'une très-grande ville, avec des maisons échelonnées. Les plus basses sont en pierres qui ont jusqu'à douze pieds de long sur sept de haut, et qui furent probablement extraites en creusant un canal souterrain pour amener les eaux à la ville à travers la montagne. De vastes enceintes polygones, à double revêtement de lumachelle artificielle, dans des lieux stériles et dépourvus d'eau et dans l'État de l'Ohio, paraissent avoir été destinées non pas à protéger les cabanes des tribus, mais à servir d'amphithéâtres aux barbares spectacles du meurtre des prisonniers. Des hommes de guerre ont prétendu reconnaître des notions de tactique dans la disposition anguleuse de ces villes, dont quelques-unes embrassent un vaste circuit (1).

Les *tumuli* se présentent de tous côtés, aussi divers que nombreux : la plupart sont petits; mais il y en a un dans le Missouri dont le tour, à sa base, a jusqu'à deux mille quatre cents pieds et dont l'élévation est de cent pieds. Il y en a en face de Saint-Louis une centaine qui sont disséminés en différents groupes, la plupart alignés du nord au midi, et en forme de parallélogrammes. Brackenridge estime qu'il s'en trouve plus de trois mille dans la seule Louisiane, et il en compte cinq mille dans les États-Unis (2).

Des ruines semblables s'étendent sur un large espace à partir de l'État de New-York, et vont se resserrant le long des Alleghanys, à l'occident; au sud elles vont vers la Géorgie orientale, jusqu'à l'Océan, dans la partie la plus méridionale de la Floride; elles abondent à l'ouest sur les rives de tous les fleuves, jusque bien au-dessus des sources du Mississipi et même du golfe du Mexique. Elles n'atteignent l'Atlantique qu'à la Floride, et n'arrivent pas à la mer Pacifique ni aux pays froids : ce qui donnerait un démenti à ceux qui voudraient que la Floride eût été la première résidence de ces nations; car on a observé, au contraire, que les centres de populations se sont toujours formés le long des fleuves et des mers, tandis qu'il n'en apparaît aucun vestige sur l'Atlantique.

Si nous réfléchissons que des arbres énormes ont crû par

nes qui se trouvent près de Caxamarca, où les constructions étaient en pierres équarries.

(1) Nous invitons à comparer ce qui est dit ici avec les idées que nous avons exprimées sur l'architecture primitive au livre I, ch. 22.

(2) *On the population and tumuli of the aborigenes of North-America.*

milliers sur ces ruines, qu'il y en a même où, d'après le témoignage des hommes compétents, ils se sont renouvelés par deux fois (et pourtant les forêts une fois dévastées sont très-lentes à se reproduire), tellement que l'on distingue encore aujourd'hui celles qui furent ravagées par les conquérants, nous devrons reporter à une antiquité très-reculée l'origine de ces monuments.

On cherche volontiers dans les tombeaux des témoignages de la civilisation d'un peuple, et l'Amérique en offre beaucoup qui indiquent une génération antérieure à la race rouge. On en a découvert un à Cincinnati dont la forme ovale correspond aux points cardinaux, et fournit la preuve de beaucoup de science architectonique. Ce tombeau contenait des objets de jaspe et de cristal, des carbonisations, des os ciselés, des plaques de plomb, de cuivre, de mica, des ustensiles domestiques faits avec des coquillages. A neuf milles au sud-est de Lancastre, dans l'Ohio, se trouve un massif de cent cinquante pieds de tour et de dix-neuf de hauteur, à l'intérieur duquel est un caveau en terre brute, long de dix-huit pieds, large de huit, haut d'un et demi, recouvert d'une pierre taillée au ciseau. Sur cette pierre était un vase de deux pieds de haut et d'un demi-pouce d'épaisseur, en terre bien modelée et polie; au-dessous, un lit épais de cendres et de charbons; dans la fosse, douze squelettes humains de forme et de grandeur différente et autour du cou d'un enfant un collier de coquillages, des racines et une pierre ciselée.

Ce que nous disons de ce tombeau nous dispensera d'en décrire d'autres (1), qui furent l'ouvrage d'une race plus intelligente et plus cultivée que celle dont l'Amérique était peuplée au temps de la découverte. Or, leur ressemblance dans des parties éloignées indique, sinon une seule nation, du moins la parenté des différents peuples.

La céramique, art dont les produits fragiles en apparence sont destinés à durer plus que les marbres, a été florissante en Amérique comme en Grèce et en Italie; et les restes des vases américain sont très-curieux à comparer avec ceux de l'ancien monde. Un vase d'argile, trouvé à Nashville, dans l'État de Tennessée,

(1) Brackenridge compte plus de cinq cents tumuli, dont quelques-uns embrassent plus de cent ares de terrain. Rafinesque affirme avoir visité dans le Kentucky cinq cents monuments anciens et quatorze cents hors de cet État.

sous vingt pieds de terre, est de forme ronde : le couvercle est plat, arrondi vers les bords et surmonté d'une tête de femme dont les traits ont quelque chose d'asiatique ; elle est coiffée d'un bonnet en cône, sous lequel de grandes oreilles descendent aussi bas que le menton. On a tiré d'un *tumulus*, situé au même endroit, une figure d'homme en belle argile mêlée de plâtre, sans bras, le nez et le menton mutilés, la tête couverte d'un filet et d'une sorte de berret plat, avec les cheveux tressés. On a découvert dans les remparts des médaillons coloriés, figurant le soleil avec ses rayons ; de petites idoles de différents formes, des urnes funéraires, dont quelques-unes sont d'un galbe gracieux. On rencontre dans les salines de l'ouest des ouvrages en terre cuite d'une très-grande dimension. Le plus grand vase fut déterré à Lancastre : il a dix-huit pieds de haut sur six de large, et il est couvert d'effigies délicatement façonnées. Le vase dit *Triune*, trouvé sur le bord du Cumberland, est encore plus étrange : il est formé de trois têtes réunies en arrière, vers leur sommet, par une espèce de cou de carafe. Ces têtes représentent deux jeunes gens et un vieillard, peints en rouge et en jaune vif, avec de grosses lèvres, des pommettes saillantes, le crâne en pointe et pas de barbe.

Les femmes américaines ne le cédaient pas en élégance aux égyptiennes. Deux corps de sexe différent, parfaitement conservés, ont été découverts dans le Tennessée : ils étaient assis dans des paniers de jonc, les hanches déboîtées et les jambes relevées contre le buste ; ils étaient enveloppés dans des peaux de daim apprêtées et dans un vêtement d'un gros tissu fait de fibres d'ortie, brodé de plumes d'oiseaux. Venait ensuite une autre enveloppe de peau non apprêtée, puis une couverture extérieure d'une étoffe pareille à l'autre, mais sans ornements, et la femme tenait à la main un éventail de plumes de coq d'Inde, qui pouvait se fermer et s'ouvrir.

La ciselure avait fait aussi des progrès, et l'on trouve un grand nombre de colliers d'or ou de coquillage. Les armes et les ustensiles sont souvent en pierres extrêmement dures ; d'autres pierres, taillées avec finesse, servent d'ornement aux cadavres. On a découvert à Natchez une idole en pierre ayant la forme humaine ; à Cincinnati, la tête et le bec d'un oiseau de proie sculptés ; à Colombo, dans l'Ohio, un hibou ; sur le rivage du Mississipi, près de Saint-Louis, une pierre calcaire offrant l'empreinte de deux pieds, où chaque muscle ressort avec une

précision délicate. Au confluent de l'Elk avec le Kanhawa, s'élève un massif de douze pieds sur neuf, où sont figurés une tortue, un aigle les ailes éployées, un enfant et d'autres objets dont le faire n'est pas trop grossier. C'est dans le Massachusetts que fut découvert le *vriting-rock*, inscription sur un rocher, que les savants de l'Europe s'efforcèrent en vain de déchiffrer, mais qu'ils penchèrent toutefois à rapporter aux Phéniciens.

La Société royale d'archéologie de Copenhague a entendu, dans sa séance du 10 février 1843, un rapport sur des découvertes toutes récentes faites dans la vallée de l'Ohio : elles consistent en une pierre portant vingt-quatre caractères runiques, en pincettes d'argent massif, semblables aux pincettes en bronze, très-nombreuses dans les tombeaux scandinaves, et en trois vases péruviens, identiques avec les vases étrusques.

Si l'on trouve moins d'ouvrages en métal, ils ne manquent pourtant pas absolument. On a découvert dans un mur à Marietta, ville de l'Ohio, une tasse d'argent massif à cône renversé, entièrement dorée et d'une forme simple, comme celle des mêmes objets en terre cuite. Les Péruviens savaient donner de la dureté au cuivre par un procédé aujourd'hui perdu, et qui leur permettait d'en faire des instruments propres à travailler les vases, les meubles, les bijoux. Mais il fallait que ce métal fût peu abondant ou peu facile à préparer, tant on en rencontre rarement.

Quand la Grèce et Rome avaient tant de peine à se procurer le papier de papyrus, celui de maguey était commun chez les Toltèques et les Aztèques, qui traçaient dessus des dessins et des hiéroglyphes. Les livres mexicains écrits sur peau, et pliés à peu près comme nos éventails, contenaient les annales, les procès, les représentations astronomiques et cosmogoniques, les cérémonies rituelles, les documents relatifs au cadastre et aux tributs, des tableaux généalogiques; et on peut dire qu'acun peuple au monde ne fit un usage aussi étendu de la peinture. Dans tous ces documents les figures sont très-incorrectement dessinées, mais avec des couleurs très-vives, d'une grande durée; et les détails en sont très-soignés.

Aucun peuple en Amérique ne connaissait cependant l'écriture alphabétique ni même les caractères syllabiques, tandis que l'ancien continent en offre une si grande variété. Les Péruviens n'avaient pas même l'idée de l'écriture. Les Mexicains n'avaient adopté qu'en 648 un système hiéroglyphique impar-

fait, au lieu de l'usage primitif des nœuds, comme le pratiquaient les anciens Chinois, les sauvages du Canada et d'autres peuples; les prétendues inscriptions antiques sont, au jugement de Humboldt, des caprices naturels; il faudrait donc croire que l'alphabet aurait été ignoré des premiers habitants, ou qu'il aurait été oublié par la suite. On ne saurait non plus appeler hiéroglyphique toute représentation d'un événement; et les écritures mexicaines qui nous ont été transmises sont des dessins qu'il faut interpréter comme la colonne Trajane plutôt que comme les obélisques.

Les Aztèques avaient des hiéroglyphes simples pour indiquer l'eau, l'air, la terre, le vent, le jour, la nuit, minuit, la parole, le mouvement; ils en avaient pour indiquer les nombres, les jours, les mois de l'année solaire; et ces signes, joints à la peinture d'un événement, exprimaient d'une manière très-ingénieuse si l'action se passait de jour ou de nuit, quel était l'âge des personnages, s'ils avaient parlé et lequel d'entre eux avait parlé le plus. On trouve d'un autre côté chez les Mexicains des vestiges d'hiéroglyphes *phonétiques*, représentant non pas les choses, mais les sons et les mots. Chez les peuples à demi barbares, les noms des individus, ceux des villes et des montagnes font généralement allusion à des objets qui frappent les sens, comme, par exemple, la forme des plantes et des animaux, le feu, l'air, ou la terre; or cette circonstance fournit aux peuples aztèques les moyens d'*écrire* les noms des villes et ceux de leurs souverains. La traduction verbale d'*Axajacatl* est visage d'eau; celle d'*Ilhuicamina*, flèche qui frappe le soleil : en conséquence, pour exprimer le roi Montezuma, *Ilhuicamina* et *Axajacatl*, le peintre réunissait les hiéroglyphes de l'eau et du ciel à la figure d'une tête et d'une flèche. Les noms des villes Macuilxochitl, Quauhtinchan, Tehuilojoccan signifient cinq fleurs, maison de l'aigle et lieu des miroirs. Lors donc qu'on voulait indiquer ces trois villes, on peignait une fleur posée sur cinq points, une maison d'où sortait la tête d'un aigle et un miroir d'oxydane. De cette manière, la réunion de divers hiéroglyphes simples exprimait des noms composés au moyen de signes qui parlaient à la fois aux yeux et à l'oreille. Souvent les caractères qui indiquaient les villes et les provinces étaient empruntés pareillement au sol ou à l'industrie des habitants. Humboldt, qui nous fournit ces réflexions, voudrait donc considérer ces écrits comme des peintures de genre mixte, qui

avaient été portées à une grande perfection au temps de Montezuma.

Les volumes que les premiers missionnaires appelaient improprement livres mexicains contenaient des notions sur des objets très-variés : par exemple, les annales historiques de l'empire; des rituels indiquant le mois et le jour où l'on doit sacrifier à telle ou telle divinité; des représentations cosmographiques et astrologiques; des fragments de procès; des documents relatifs au cadastre ou à la division des propriétés dans une commune; des relevés de tributs payables en tel ou tel temps; des tableaux généalogiques d'après lesquels se réglaient les héritages et l'ordre de succession; des calendriers marquant les intercalations de l'année civile et de l'année religieuse; enfin, des peintures rappelant les peines dont les juges devaient punir les crimes.

« Mes voyages dans les diverses parties de l'Amérique et de l'Europe, dit Humboldt, me procurèrent l'avantage d'examiner plus de manuscrits mexicains que ne purent le faire Zoéga, Clavigero, Gama, l'abbé Hervas, le comte Renaud Carli, auteur ingénieux des *Lettres américaines*, et autres savants qui depuis Boturini ont écrit sur ces monuments de l'ancienne culture de l'Amérique. J'ai vu dans la précieuse collection que renferme le palais du vice-roi à Mexico des fragments de peinture relatifs à chacun des objets que nous avons mentionnés. On est étonné de l'affinité qui existe entre les manuscrits conservés à Velletri, à Rome, à Bologne, à Vienne et au Mexique; elle est telle qu'au premier coup d'œil on les prendrait pour des copies les uns des autres. Chacun d'eux offre une extrême correction dans les contours, un soin minutieux dans les parties, une grande vivacité dans les couleurs, disposées de manière à produire des contrastes marqués. Les figures ont, en général, le corps ramassé comme celles des bas-reliefs étrusques; quant à l'exactitude du dessin, elles le cèdent aux plus chétives peintures des Indiens, des Thibétains, des Chinois et des Japonais. On distingue dans les peintures mexicaines des têtes d'une grosseur énorme, des corps excessivement courts et des pieds qui, pour la longueur des doigts, ressemblent à des serres d'oiseaux; des têtes dessinées constamment de profil, quoique l'œil soit placé comme si la figure était vue de face. Tout cela démontre l'enfance de l'art; mais il ne faut pas oublier que les peuples qui expriment leurs idées à l'aide de peintures, et sont forcés par

leur état social de faire un fréquent usage de l'écriture hiéroglyphique mixte attachent aussi peu d'importance à peindre correctement que nos savants d'Europe à faire montre d'une belle écriture.

« Avant l'introduction de la peinture hiéroglyphique en 648, les peuples d'Anahuac se servaient de ces nœuds et de ces cordelettes de plusieurs couleurs que les Péruviens appellent *quippos*, et qui se retrouvent non-seulement parmi les Canadiens, mais aussi très-anciennement chez les Chinois (1). Le chevalier Boturini eut le bonheur de se procurer de véritables quippos mexicains ou *népohualtzitzin*, trouvés dans le pays des Tlascalitains. Lors des grandes migrations de peuples, ceux de l'Amérique se sont portés du nord au midi, comme les Ibères, les Celtes, les Pélasges refluèrent de l'est à l'ouest. Peut-être les anciens habitants du Pérou passèrent-ils par le plateau du Mexique. En effet, Ulloa (2), qui connaissait à fond le style de l'architecture péruvienne, avait été frappé de la grande ressemblance qu'offraient, dans la distribution des portes et des niches, certains édifices de la Louisiane occidentale avec les *tambo* construits par les Incas. Il n'est pas moins digne de remarque que, selon les traditions recueillies à Lican, ancienne capitale du royaume de Quito, les quippos étaient connus des Puruaï bien avant que les descendants de Manco-Capac fussent assujettis (3). »

La preuve que le Mexique et le Pérou étaient les deux foyers de la civilisation résulte aussi de la culture du maïs, qui paraît s'être répandu de là dans les deux Amériques. Dans le Massachusetts, la tradition le fait venir du sud-ouest; dans la Nouvelle-York, il passe pour un don des Indiens du sud, qui l'auraient reçu de nations plus méridionales; dans l'Amérique du sud, au contraire, la dérivation est indiquée en un sens opposé.

Sans reparler des trois peuples policés, les Européens trouvèrent quelques formes de gouvernement régulier parmi les Natchez de la Louisiane et chez certaines confédérations de

(1) Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, t. I, p. 233 et 503. — *Hist. générale des voyages*, t. I, liv. X, ch. 8.
Martini, *Storia della China*, p. 21.
Boturini, *Nueva historia de la America septentrional*, p. 85.

(2) *Noticias Americanas*, page 43.

(3) Voy. Humboldt, *Vues des Cordilières*, où l'on trouvera, pour ainsi dire, un catalogue de tous les manuscrits américains existant en Europe.

tribus au nord et au centre des États-Unis actuels, comme aussi chez les Araucans. Une tribu des Gaspésiens, sur la côte orientale du Canada, distinguait les rumbs des vents, désignait par leur nom quelques étoiles, décrivait sur des espèces de cartes le pays qu'elle habitait, et adorait la croix. Les Indiens des environs de Sainte-Barbe, dans la Californie, au milieu de peuples farouches et stupides, savaient se construire des habitations sûres et de beaux tombeaux avec des peintures historiques; ils n'épousaient qu'une femme, et la respectaient.

Le reste était plongé dans la barbarie. Il est certain toutefois que les populations se trouvaient mêlées. A côté des paisibles habitants d'Haïti les indomptables Caraïbes déployaient leur fureur. Les Brésiliens réunissaient la vigueur du corps et la promptitude d'esprit; l'isthme de Darien nourrissait des races robustes, qui probablement y étaient venues de loin.

Robertson a tracé une description quelquefois pittoresque, mais toujours systématique, des mœurs des Américains, pour offrir, comme c'était la mode de son temps, un tableau idéal de la barbarie. Aussi se figurait-on, en le lisant, que dans tout cet hémisphère la civilisation était de même; ajoutez à cela que pour lui, comme pour Paw et pour Raynal, tout ce qui ne ressemble pas à la culture classique est regardé comme barbare. La civilisation américaine était au contraire très-diverse; tellement que La Condamine disait : « Pour donner une idée exacte des habitudes des Américains, il faudrait faire autant de descriptions qu'il y avait de nations parmi eux. »

Quant aux détracteurs de la civilisation et de la société, qui, dans le siècle passé, voulurent nous faire envier la condition des sauvages, il faudrait les ranger parmi les romanciers et les utopistes, si on pouvait les croire de bonne foi. Le savant naturaliste Lamanon disait à La Pérouse, avec qui il avait abordé à l'île Samoa : *Les Indiens valent mille fois mieux que nous.* Le lendemain il était massacré par ces bons Indiens; et La Pérouse écrivait : *Les philosophes qui portent aux nues les sauvages me mettent plus en colère que les sauvages eux-mêmes.*

Il est nécessaire toutefois de distinguer entre le sauvage et le barbare, qui diffèrent sous le rapport des qualités spécifiques. Aussi ceux qui, pour tracer un tableau de la vie des peuples non policés, confondirent les Indiens auxquels eurent affaire les premiers conquérants avec les Germains de Tacite tombèrent-ils dans une grave erreur. Il y a des populations entières,

comme les Esquimaux, les Groënlandais, les Samoyèdes, les Hottentots, qui jamais ne pourront s'élever au niveau des peuples que nous appelons encore barbares, comme les Tartares, les Mongols, les Bédouins. L'équilibre de leurs facultés semble si profondément altéré que jamais l'œuvre purement humaine ne parviendrait à le rétablir. Placés aux extrémités du globe, sous des climats où la nature répand la vie d'une main avare ou avec une telle surabondance qu'elle se détruit elle-même; d'un aspect difforme, ils subissent à un haut degré la prédominance de la masse charnue sur le système nerveux; l'être pensant est entravé chez eux par la grossièreté des organes matériels, et c'est à peine si un pâle reflet de l'étincelle divine les distingue des brutes. Un penchant invincible pour l'inertie engourdit leurs facultés, et les enchaîne au sol natal, au point que c'est pour eux un supplice d'en être éloignés; et ceux-là même que le besoin contraint de se livrer à la chasse, à la pêche retombent, lorsque la saison de ces exercices est passée, dans leur torpeur habituelle, et s'abandonnent aux terreurs que leur inspirent les forces surhumaines dont ils peuplent toute la création. Un chef qu'ils regarderont comme issu de race divine obtiendra d'eux une obéissance absolue et irréfléchie; ils abuseront, au point d'abréger leurs jours, des boissons spiritueuses, qui leur font goûter les délices d'une vie exaltée. Robustes et intrépides, par cela même qu'ils ne connaissent guère le danger, ils s'élancent avec fureur contre tout ce qui leur semble ennemi; et à leurs yeux la force est l'unique vertu, et la guerre le droit unique.

Tel était l'état dans lequel se trouvaient un grand nombre de tribus américaines au moment de la conquête; quelques autres, au contraire, se montraient passionnées, courageuses, insensibles à la douleur, et donnaient des signes évidents de générosité, de force d'âme; mais cette exception sert elle-même à prouver que toutes les tribus provenaient de populations non sauvages répandues autrefois sur ce continent, puis réduites, par un long isolement, à une dégradation qui tient presque le milieu entre l'état sauvage et la barbarie.

L'idée de la Divinité existait presque partout plus ou moins matérielle; ici sans apparence de culte, là entourée d'appareils magiques et de superstitions effrayantes. Quelques populations, gardant le souvenir d'un être régulateur de la nature, lui rendaient un culte simple, et le révéraient soit dans le soleil Religions.

ou dans un autre astre quelconque, soit dans un objet rare et curieux, soit sous des formes étranges. Des sacrifices et des amulettes apaisaient la Divinité courroucée, et l'on fournissait aux morts, pour une autre vie, des mêts, des vêtements, des armes et même des serviteurs et des femmes, que l'on égorgeait sur leurs tombeaux. Certaines nations avaient l'idée d'une trinité, et d'autres celle d'un double principe du bien et du mal. Les Araucans, les Natchez, les Chactas tendaient au sabéisme. Sur les bords de l'Orénoque supérieur, Cachimana produisait le bien, et Jolokiamo le mal; tous deux n'étaient vénérés que dans les forces de la nature, et nul n'était initié à leurs rites qu'après des épreuves extrêmement pénibles. Les sauvages de l'Amérique septentrionale choisissent chacun pour leur *manitou* soit un animal, soit un arbre, soit une pierre, qu'ils adorent tant que cette idole leur est favorable. Dans les rites de quelques tribus du Paraguay, les dévots s'arrachaient les uns aux autres des pincées de chair, en se lardant avec des arêtes ou des brochettes de bois pendant une journée entière. Les Minétari, sur les bords du Missouri, se mutilent eux-mêmes à la fête de juillet, ou prient les prêtres soit de leur enlever des lambeaux de chair, soit de leur fendre la peau par bandes sur le corps, soit de leur percer les épaules pour y enfiler des courroies, qu'ils traînent ensuite sur la terre, ou de leur enfoncer des flèches dans les parties les plus musculeuses.

Gouvernements.

Quelques peuples étaient gouvernés par des rois; mais la plupart obéissaient à des chefs de tribu, qui laissaient subsister la liberté. A Hispaniola, le cacique transmettait son rang à ses fils. Il en était de même dans la Floride, où les chefs étaient distingués par des ornements particuliers. Aux bords du Mississipi, chez les Natchez, certaines familles se transmettaient par succession une espèce de noblesse. A Bogota, pays agricole, le prince jouissait d'une autorité plénière; il y avait là cour, hiérarchie, ministres, gabelles, dons et hommages de sujets tremblants. Toujours des idées religieuses se rattachaient au rang souverain; on considérait les princes comme des petits-fils du Soleil; on les élevait dans le temple, et on croyait qu'ils étaient en communication avec la Divinité.

Du reste, dans tous les lieux où le gouvernement était constitué solidement, on le voyait accompagné de la servitude, qui faisait du chef le maître absolu des biens et de la vie de ses sujets.

Les vieillards étaient révérés ; et l'expérience à l'aide de laquelle ils prévoyaient les événements ou guérissaient les maladies passait pour un don des dieux. A cette opinion se mêla facilement celle d'un commerce avec les puissances supérieures, ce qui amena la croyance générale aux enchantements et aux sorcelleries.

Partout on trouve la femme esclave, regardée comme une propriété et contrainte à des travaux pénibles, ainsi qu'il arrive nécessairement dans l'état sauvage, où l'homme est toujours occupé de la chasse, de la pêche, de la défense du foyer. En général, les Américains n'ont qu'une seule femme, et passent pour froids : on trouva même dans quelques localités la polyandrie, comme dans certaines tribus des Havanais et des Maïgouris, où plusieurs frères n'avaient qu'une femme, à la manière du Thibet et de Ceylan. Ce qui est particulier à l'Amérique, c'est la facilité de l'accouchement : l'enfant est à peine mis au monde que sa mère le porte au fleuve pour le laver et qu'elle s'y baigne elle-même ; puis elle reprend ses travaux habituels. Chez les Chirignanos de la province de Santa-Cruz de la Sierra, aussitôt après le bain qui suit immédiatement l'accouchement, les femmes reviennent à la hutte, où elles se jettent sur un monceau de sable, tandis que le mari se met au lit, fait diète, et reçoit les visites (1). L'usage de faire avorter, d'exposer ou d'ensevelir les filles est commun à plusieurs nations. Femmes.

La barbe et les poils manquent à cette race, mais non pas aussi généralement qu'on le croit : les Aztèques du Mexique ont des moustaches ; du reste, les longues chevelures sont communes chez les Américains. Hommes et femmes vont nus, se couvrant au plus le milieu du corps avec des plumes de diverses couleurs et de petits tabliers artistement tissés. Ils avaient aussi l'habitude de se percer les chairs et de se tatouer, c'est-à-dire de se dessiner sur la peau différentes figures au moyen de piqûres et de couleurs. Cette dernière opération entraîne une longue torture : à quelques-uns même le dessin ne suffit pas, s'ils Ornements.

(1) Cet usage bizarre est très-répandu. Le missionnaire Zucchelli le trouva dans le Congo ; d'autres, dans le Béarn, dans la Tartarie, dans l'Inde, comme dans une grande partie de l'Amérique. (Piso, *de Indiæ utriusque re naturali*, liv. I, p. 18.) Les anciens le trouvèrent établi parmi les Cantabres (Strab. *Geog.*, III, 250), parmi les Corses (Diod. de Sic., V), parmi les peuples de l'Euxin (Apoll. Rhod., II, v. 1013.)

n'obtiennent encore le relief; ainsi le goût des ornements serait encore plus vif chez les sauvages que chez les nations policées, puisque, pour le satisfaire, ils se résignent à des souffrances si prolongées. Ils se percent aussi les oreilles, dont ils détirent les lobes au point de pouvoir y faire passer un œuf ou une cheville; quelques-uns se font cette opération aux narines et à la lèvre inférieure, à laquelle ils attachent quelquefois un disque d'ivoire ou de bois de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Les femmes se serrent les jambes au-dessus de la cheville, pour donner à leurs mollets une grosseur difforme. Nous passons sous silence d'autres recherches de beauté plus étranges encore, ainsi que l'usage de s'oindre ou de se vernir tout le corps ou seulement les cheveux d'une manière dégoûtante. Nous rapporterons toutefois la réponse que fit à Stedman un jeune Indien de Cayenne, dont il s'était mis à rire en le voyant ainsi frotté et luisant : *Cet usage dont vous vous moquez*, lui dit-il, *outre ce qu'il donne de beauté, assouplit la peau, diminue la transpiration, et me garantit de la piqûre des moucherons. Mais vous, pour quel motif vous êtes-vous ainsi poudré de blanc?* (On sait que c'était alors la mode.) *Pourquoi perdre votre farine, salir votre habit, et paraître avoir les cheveux blancs avant le temps?*

En général les Indiens ne rient pas; ils parlent très-peu, et ne montrent sur leur visage ni étonnement ni affliction. Le chef d'une maison restera plusieurs jours absent, et à son retour il ne dira mot de ce qui lui sera arrivé. Leur voracité les réduit souvent à des abstinences forcées. Leurs affections sociales se restreignent dans un cercle très-étroit, hors duquel il n'y a que haine ou de très-faibles instincts de pitié. La vengeance est pour eux une farouche satisfaction, et ils font subir à leurs ennemis de longues agonies. Le dédain de la vie est poussé si loin chez eux qu'ils se réunissaient par cinquantaines pour avaler le suc empoisonné du *jatro*. D'autres célèbrent leurs solennités par des actes de courage féroce, et en soumettant leur corps aux souffrances les plus cruelles.

L'imprévoyance habituelle aux Indiens, leur goût pour les jeux de force seulement ou tout au plus d'agilité, la grossièreté de leurs religions prouvent combien peu la raison venait chez eux tempérer la nature.

Les Indiens sont singulièrement robustes dans la Patagonie; hommes et femmes grimpent lestement sur les arbres, fran-

chissent les vallées, traversent sans hésiter les fleuves, luttent à la course avec les chevaux, pourvu que ce ne soit pas pour obéir à un ordre.

Les Américains, n'étant pas obligés de travailler pour soutenir leur vie, contractent l'habitude de la paresse, qu'ils secouent à l'occasion pour se livrer à des fatigues extraordinaires, comme de ramer et de faire de longues marches. La chasse est pour eux non un divertissement, mais une occupation privilégiée. Ils suppléaient au fer, qu'ils ne connaissaient pas, par des cailloux et des os, qu'ils trempaient dans des venins subtils pour frapper leurs victimes d'une mort inévitable.

Mœurs, usages, guerre, etc.

Bien que placés sur les plus grands fleuves de la terre et sur deux vastes mers, ils ne poussèrent pas l'art de la navigation plus loin que la construction de simples pirogues. Il est vrai qu'ils bravaient le péril sur ces frêles esquifs, et se livraient des combats furieux avec d'autant plus d'intrépidité qu'ils nageaient comme les loutres de leurs rivières.

Quelques-uns d'entre eux ne connaissaient pas même le feu; d'autres l'allumaient à l'aide du frottement. Pour se garantir des animaux nuisibles, ils dormaient dans des lits suspendus, que nous appelons hamacs. Extrêmement sobres, ce qui n'aurait pas rassasié un Espagnol leur suffisait pour six; et cependant les Espagnols sont le peuple de l'Europe qui mange le moins. Ils étaient parvenus à fabriquer des liqueurs enivrantes; mais lorsqu'ils eurent connu l'eau-de-vie, ils y prirent un goût si passionné qu'ils donnaient tout ce qu'ils avaient et jusqu'à leurs filles pour en obtenir. Ils en versent sur les morts, et les plaignent de ne plus pouvoir en goûter.

Tandis que la vie pastorale et agricole se rencontre au berceau de nos sociétés, les troupeaux n'étaient point connus en Amérique, et l'on n'y pratiquait que très-peu la culture des champs. Le lait, si généralement employé dans notre ancien monde, était chez eux une nourriture inaccoutumée, et les Indiens n'avaient pas su tirer parti des troupes innombrables de bœufs musqués, de bisons et autres ruminants qui erraient dans les plaines sans fin du Missouri et du Mississipi. Ils devaient en conséquence manquer des véritables idées de propriété : aussi, dans les cantons où le sol était ensemencé par les femmes, la récolte se faisait en commun, de même que le travail; d'où il résultait qu'il n'y avait ni pauvres ni riches.

Leur habileté dans les arts se réduisait à se fabriquer des ar-

mes. Ils ne prenaient point souci de leur habitation, vivant entassés quand le climat ne les invitait pas à rester en plein air, sans autre toit que le ciel. Ils possédaient fort peu d'ustensiles de ménage, mangeant les fruits comme la nature les donne, rôtissant la chair des animaux et des poissons, ou tout au plus la faisant bouillir dans une écaille de tortue. Ils tiraient le pain de cassave de la racine du manioc, qu'ils grattaient.

A l'état d'enfance sous le rapport des commodités de la paix, ils avaient déjà acquis la terrible science de la guerre; et la conquête des Espagnols ne fut pas médiocrement facilitée par les hostilités des tribus ou des nations entre elles. Leurs combats étaient des plus acharnés; et, malgré ce que l'on suppose gratuitement de la simplicité des sauvages, ils recouraient souvent à la ruse, n'attachant aucune honte à surprendre l'ennemi ni à lui causer le plus grand mal avec le moins de danger possible. Leurs expéditions sont courtes et sans préparatifs comme sans persistance; s'ils se sont livré la veille une bataille sanglante, le lendemain vainqueurs et vaincus sont de retour à leurs huttes. Loin qu'il y ait quelque gloire à périr les armes à la main, c'est un signe de la réprobation divine. Comme si ce n'était pas assez de tuer leurs ennemis, ils les mangent. Ils font subir au prisonnier de longues tortures, et se repaissent du spectacle de son agonie, tandis que lui, faisant montre de courage, répond aux insultes par l'insulte, leur fait honte de ses exploits, rappelle à l'un qu'il a tué son père, à un autre son frère, et se met à entonner son chant de mort. Les femmes, les enfants assistent à cette boucherie, qu'ils excitent par leurs piqûres, et, s'ils ne peuvent mieux faire, par des paroles mordantes : on fait jaillir le sang de la victime sur les garçons en bas âge, pour qu'ils apprennent à mourir en hommes; puis, lorsque le malheureux captif a rendu le dernier soupir, on le fait cuire et on le dévore. Les dents des vaincus servent à faire des colliers précieux, et leurs chevelures des franges ou d'autres ornements; leurs crânes, amoncelés, composent des trophées, et leurs os sont façonnés en flûtes pour animer les combattants. Avec quelle tranquille férocité les prêtres du Mexique n'égorgeaient-ils pas des centaines, des milliers de victimes humaines, à la vue du peuple avide de leur sang!

Afin de s'habituer à souffrir courageusement la mort et ses terribles préliminaires, les Indiens mettaient leur constance aux plus rudes épreuves. Parfois deux jeunes gens, garçon et

fille, s'attachaient ensemble par un bras, et plaçaient un tison entre eux deux, pour voir lequel résisterait plus longtemps à la douleur. Sur l'Orénoque, le guerrier qui aspire à devenir le chef de sa tribu se soumet à des jeûnes prolongés, à la fin desquels il reçoit de chaque chef trois coups de bâton sans qu'il doive laisser paraître le moindre signe de douleur; il s'étend ensuite sur une natte, les mains liées, et on lui applique certaines fourmis venimeuses, dont la terrible morsure, à quelque partie qu'elle s'attaque, doit le trouver insensible. Ce n'est pas tout encore : on l'enveloppe dans des feuilles de palmier, et l'on allume sous lui un feu préparé pour exhaler une fumée fétide, dont parfois il meurt étouffé. S'il résiste à tout sans se plaindre, il est jugé digne de commander à des hommes.

Ce sont là des moyens propres à faire prédominer cet amour de soi qui ne veut rien souffrir pour les autres, et ne se croit obligé à rien ni par reconnaissance ni par affection de famille. L'habitude de la dissimulation en est encore la conséquence : aussi des conjurations, où trempaient des milliers d'individus, demeurèrent-elles ignorées des Espagnols, si soupçonneux.

Les sauvages du Paraguay et de la Plata sont ceux que l'on connaît le mieux. Les Charruas, population farouche qui erre du Maldonado à l'Uraguay, ne purent jamais être domptés; et les Espagnols ne parvinrent à les tenir éloignés de la côte qu'en 1724, lorsqu'ils eurent fondé Montevideo. La portion qui habite au levant de l'Uraguay s'est maintenue jusqu'à présent libre et menaçante. Ils ont la taille élevée, la peau brune, les cheveux épais et longs sans trace de barbe, et sont d'une malpropreté extrême. Les femmes se plaisent à se mettre sur la langue des puces et des poux, et ne savent ce que c'est de filer ou de coudre. Ils habitent sous des branches d'arbre recourbées, et une peau leur sert de lit. Ils ne cultivent point la terre, et se nourrissent de gibier, qu'ils font rôtir. Leur visage n'exprime rien de leurs sentiments intérieurs; ils parlent peu, rient moins encore, ne chantent ni ne jouent d'aucun instrument. Ils ne connaissent point de servitude de l'un à l'autre, et n'ont point de culte; les chefs de famille pourvoient ensemble à la sûreté commune, et dirigent les attaques, dans lesquelles ils déploient une habileté redoutable, à tel point qu'ils mirent plus d'une fois les Espagnols en fuite. Lorsqu'un père de famille vient à mourir, ses fils adultes soumettent leur corps aux tortures les plus atroces.

Les Pampas, qui habitent les plaines situées au midi de Buenos-Ayres, sont aussi très-féroces; et non-seulement ils ne se plièrent jamais au joug, mais encore ils firent souvent éprouver aux Espagnols des pertes cruelles. Cinq d'entre eux faits prisonniers sont embarqués pour l'Europe sur un vaisseau monté par six cents hommes. Après cinq jours de voyage, ils profitent d'un peu de liberté pour se concerter, se précipitent sur des armes et tuent plusieurs hommes; puis, se voyant accablés par le nombre, ils s'élancent ensemble à la mer.

Dans le Pampa du Sacrement, entre l'Uallaga et l'Ucayali, et dans les parties voisines du Pérou intérieur, les indigènes étaient blancs, les femmes très-belles, et l'on tenait tellement à la perfection du corps qu'on tuait les nouveau-nés affligés de quelque difformité; on bandait aux autres les diverses parties du corps, pour leur donner une beauté conventionnelle: la tête notamment était comprimée entre des planchettes, de manière à la faire ressembler, comme ils le disaient, à la pleine lune. Les langages varient extrêmement dans cette contrée, et ils paraissent plus différents encore par suite des modulations que les naturels affectent de donner à leur voix en prononçant les mots. Les mariages sont arrêtés dès le berceau; et bien qu'ils ne soient pas indissolubles, la mort seule le plus souvent sépare les époux. Ils se figurent Dieu comme un vieillard habitant au ciel, mais ils ne lui consacrent ni autels ni temples: ils croient que les tremblements de terre sont produits par son apparition sur notre globe. Le génie du mal réside sous terre, où il est occupé à nuire aux mortels par l'entremise des Moanis, sorciers qu'ils emploient comme médecins et qui souvent sont punis lorsqu'une personne chère ou puissante se trouve soit atteinte d'une maladie, soit frappée par la mort. Au delà de cette vie, il y en a une seconde, où les parents et les amis se rencontrent dans la voie lactée, pour y passer le temps en fêtes, à boire, à manger et à chasser. Quelques-uns croient aussi à la transmigration des âmes dans le corps d'animaux plus ou moins heureux.

On se réunit à la mort des personnes qu'on aime, en poussant des hurlements qui imitent les différents cris des animaux; puis on brûle la hutte du défunt et le défunt lui-même avec tout ce qui lui a appartenu; ses cendres sont renfermées dans un vase que l'on dépose en un lieu désert; on efface toute trace qui pourrait faire reconnaître l'endroit de la sépulture, et on

défend même d'en parler. Parfois les femmes avalent ces cendres. Les Capanagas rôtissent et mangent les morts. Quand les Roa-Maïnas croient les chairs consumées, ils déterrent les squelettes, les nettoient, et les déposent dans un cercueil d'argile couvert d'hiéroglyphes, qu'ils placent dans les cabanes comme objet de vénération.

Ils se servent de haches de pierre, qu'ils affilent avec une peine infinie, et l'un d'eux offrit un jour son fils aîné au jésuite Richter s'il voulait lui donner une hache. Comme le missionnaire lui reprochait de manquer d'affection pour son sang, le sauvage répondit : *J'aime mon fils, mais je puis en procréer tant que j'en veux, et je ne saurais jamais procréer une hache; puis mon fils ne sera à moi que pendant peu de temps, tandis que la hache m'appartiendra toujours.*

Quoiqu'ils n'aient pour armes que leurs lances grossières, leurs flèches empoisonnées et des tronçons durcis au feu, ils se livrent des batailles acharnées, ou vont affronter le jaguar et frapper le poisson au moment où il apparaît à fleur d'eau.

Ces Patagons que les premiers navigateurs dépeignirent comme des géants ne paraissent d'une stature plus élevée que par leur manière de s'accoutrer. Ils se couvrent d'une grande peau de vigogne qui descend au-dessous du genou, et se peignent en noir le contour des yeux et l'intervalle qui les sépare, comme s'ils portaient des lunettes; ils taillent tout droit leurs cheveux hérissés, et les serrent contre la tête par une bande, dans laquelle ils plantent leurs flèches. Leur corps et leur visage sont tatoués de couleurs diverses. Comme ils ont maintenant des chevaux et des chiens, ils se font des éperons en os ou en pierre, de même que la pointe de leurs lances, de leurs flèches et le tranchant de leurs haches; ils sont aussi très-habiles à manier la fronde. Leurs huttes sont formées de peaux soutenues par des perches; et s'ils voient un Européen dessiner ou seulement écrire, ils s'en inquiètent comme d'une opération magique et redoutable. Ils vivent en nomades, tantôt chassent les autruches et tantôt les vigognes. Adorant Chétebol et Chéluda, ils hurlent et gesticulent au lever de la lune, immolent un cheval à la mort des plus considérables d'entre eux, et continuent leurs hurlements pendant des mois entiers (1).

(1) *Monthly Review*, février 1831.

Tels étaient les Américains à l'arrivée des Européens. Colomb évaluait à un million le nombre des habitants d'Hispaniola. La petite vérole en tua cent vingt mille, soixante mille à Cuba, six millions sur le continent (1); mais ces évaluations sont arbitraires; et si, en effet, il y avait dans certaines contrées des populations pressées, des espaces immenses restaient abandonnés à une nature inhospitalière. Quelques nations qui habitent entre le fleuve Saint-Laurent et le Mexique, de même que celles du Chili, des Araucans, de la Patagonie, témoignèrent une horreur opiniâtre du joug étranger, et le repoussèrent de tout leur pouvoir. Celles, au contraire, qui sont situées entre les tropiques, accoutumées à une vie plus calme, ne connurent pas cette résistance intrépide qui fait reculer les invasions. Les peuples du Mexique et du Pérou, esclaves d'une race dominatrice, se souciaient peu de la défendre, et ils se soumirent. Les habitants primitifs disparurent des Antilles; mais il n'en fut pas ainsi du continent, où la population va aujourd'hui même en croissant, surtout dans la Nouvelle-Espagne. Les indigènes attachés à leur sol natal, ceux qui se livraient à l'agriculture et les tribus qui habitaient les plateaux du Mexique supportèrent

(1) P. Torribio de Bénévent assigne dix causes à la prompte dépopulation du Mexique : 1° la petite vérole, qui y fut apportée en 1520 par un nègre esclave de Narvaez et détruisit une moitié de la nation; Torquemada ajoute deux autres contagions en 1545 et 1576, qui moissonnèrent, la première huit cent mille personnes, l'autre plus de deux millions. La petite vérole pénétra plus tard dans le Pérou, et n'y fut pas moins meurtrière. 2° La faim, qui fit périr une foule de naturels pendant les guerres avec les Espagnols, et surtout pendant le siége de Mexico. 3° La disette qui suivit la prise de cette ville, par l'effet de l'interruption des travaux de culture. 4° Les rudes fatigues imposées par les Espagnols à ceux qui leur étaient tombés en partage. 5° Les taxes extrêmement lourdes, dont aucun Indien n'était exempt. 6° Le grand nombre d'Indiens employés à recueillir l'or dans les torrents, sans nourriture suffisante et exposés au froid des pays élevés. 7° Les fatigues qu'ils endurèrent pour reconstruire Mexico, ouvrage que Cortez fit poursuivre avec tant de hâte que beaucoup d'entre eux moururent d'épuisement. 8° L'esclavage, auquel un grand nombre fut réduit sous différents prétextes. 9° Les travaux auxquels ils furent condamnés, surtout dans les mines, dont les alentours étaient semés de cadavres, et assiégés de nuées de corbeaux qui s'y abattaient pour les dévorer. 10° Les guerres civiles des Espagnols, pendant lesquelles les Indiens étaient employés comme *tamémes*, c'est-à-dire à porter les bagages, ce dont les Péruviens eurent particulièrement à souffrir.

Ulloa indique, en parlant de Pérou, une autre cause comme l'une des principales, savoir l'abus des liqueurs fortes, qui, selon lui, tue plus de gens en un an que les mines dans le cours d'un demi-siècle.

les vexations des vainqueurs sans s'arracher à la glèbe labourée par leurs pères. Dans les contrées septentrionales, les nomades qui les habitaient abandonnèrent aux conquérants les savanes avec leurs bisons, et se réfugièrent au delà du Gila. Ceux du Canada se retirèrent de même dans les monts Alléghanys, puis derrière l'Ohio et enfin sur le Missouri. C'est pour cela que la race cuivrée est peu nombreuse dans les provinces intérieures de la Nouvelle-Espagne et dans les contrées cultivées des États-Unis, tandis qu'on estime qu'après tant de massacres les deux tiers de la population du Mexique sont indigènes, et qu'il en est de même dans toutes les colonies de la terre ferme méridionale. De statisticiens modernes calculent que sur dix habitants de l'Amérique neuf sont aujourd'hui de race aborigène (1).

Ceux qui restèrent isolés (*Indios bravos*) sont encore tout à fait sauvages; ils voient devant eux le cheval, le bœuf, les magnifiques prairies qu'ils dévastent de temps à autre, et restent pourtant exposés à la famine, attendant leur nourriture de la guerre et de la chasse, et n'ayant contracté des Européens que l'ivrognerie et des maladies meurtrières. Chez d'autres nations, au contraire, l'introduction du bœuf et du cheval amena une révolution capitale; car ils se convertirent en véritables Tartares pour désoler le territoire de leurs voisins, comme les *Cavalleiros* et les Araucans; ou bien, semblables aux nomades de l'Asie, comme les Zambis (2), ils font paître d'innombrables troupeaux dans les provinces du Brésil et de la Plata. A l'extrémité méridionale, dans l'archipel de Magellan, les Pécherais se nourrissent uniquement de coquillages et d'autres mollusques, ce qui fait qu'ils se distribuent par familles aux endroits où

(1) C'est l'opinion de Humboldt, tandis que Balbi croit que la proportion est à peine d'un quart. Mais chacun comprend combien il doit être difficile d'obtenir même approximativement le nombre des aborigènes qui restent en Amérique. Après 1815, les États-Unis cherchèrent au moins à reconnaître ceux qui existaient encore sur le territoire de l'Union. CHEVALIER (*Lettres sur l'Amérique du nord*) les estime à 513,000; Harris, commissaire pour les affaires des Indiens, à 332,498; Crawford, à 305,695. Le gouvernement fait aujourd'hui tous ses efforts pour se débarrasser de leurs attaques, en les obligeant à se transporter par milliers à l'ouest du Mississipi et des États d'Arkansas et du Missouri. De 1828 à 1838, ils en avaient déjà fait émigrer 81,282.

(2) Nous avons dit qu'on appelle métis ceux qui sont nés d'un blanc et d'une Américaine, mulâtres ceux qui sont nés d'un blanc et d'une négresse; les Zambis sont ceux qui sont nés d'un nègre et d'une Indienne; mais une infinité de noms désignent les gradations de ces mélanges de couleur.

ils peuvent en trouver. Les établissements colombiens sont sans cesse menacés par les farouches Guahivas, tandis que les stupides Ottomaques, qui habitent le long de l'Orénoque, ne se nourrissent que d'argile pendant plusieurs mois de l'année.

Mais faut-il conclure de là que les Américains, sans la conquête des Européens, ne se seraient jamais relevés? La Russie et la Scandinavie étaient plongées dans la barbarie quand la civilisation était déjà florissante sur les plateaux de l'Anahuac, et à la même époque toute la race slave pouvait être considérée comme l'emportant peu sur la race américaine. On ne peut pas méconnaître que plusieurs de ces populations du Nouveau Monde possédaient beaucoup de moyens pour améliorer leur condition. Les Mexicains, les Péruviens, les Muyscas montrèrent beaucoup d'intelligence; et c'est de la vieille race américaine que sortirent des écrivains illustres, tels que Garcilaso de la Véga, Ixtlixochitl, le Cicéron américain, Nica, Tezozomoc, Ponce Tobar, Caucango, Ayala, Zapata, Castillo, Chimalpaire, doña Maria Bartola; mais à l'époque de la conquête les peuples même les plus avancés se trouvaient en décadence; déjà beaucoup de leurs anciens souvenirs étaient perdus, et peut-être le gouffre des âges aurait-il englouti le reste si les Européens n'étaient pas arrivés.

Les autres indigènes paraissent inférieurs même aux nègres sous le rapport de l'intelligence, tandis qu'ils les surpassent pour la finesse des organes; incapables de créer, ils n'ont pu parvenir avec l'éducation qu'à imiter servilement, quoique avec exactitude, les arts européens. La violence des conquérants et la longanimité des missionnaires échouèrent dans leurs tentatives pour civiliser les populations aborigènes. A la première occasion elles retournent à la libre existence de leurs forêts, où elles ne rapportent que l'habitude des armes et du cheval. La patience même des jésuites ne produisit des fruits que parmi les peuplades agricoles, et l'on n'obtint un avantage décidé que du croisement des races.

Que la race américaine ait dégénéré dans les rudes travaux des mines, c'est ce que Raynal et Paw affirment avec leur légèreté habituelle : mais Humboldt a vu les Indiens résister pendant six heures sous un poids de deux cent vingt-cinq livres de minerai, en montant huit ou dix fois un escalier de dix-huit cents marches, sous une température très-élevée; et des garçons de dix-sept ans enlever sur leurs épaules des masses de cent livres.

On juge mal un peuple, au surplus, tant que des chaînes tiennent son front courbé vers la terre. Le cri de l'indépendance a retenti, dans notre siècle, des Apalaches à la Patagonie; et au milieu de ces agitations violentes, semblables aux orages qui purgent l'air et portent au loin des semences utiles, on a vu apparaître de la force de caractère, de la finesse d'esprit, des ambitions opiniâtres, de la fermeté dans les desseins et de l'héroïsme véritable. Aussi ceux qui auront à retracer l'histoire de l'Amérique régénérée trouveront-ils à signaler des faits non moins glorieux que ceux que peut offrir l'histoire de peuples d'une civilisation plus avancée.

CHAPITRE XV.

PRODUCTIONS DE L'AMÉRIQUE.

Les premières découvertes, au lieu d'être dirigées par la prudence de gouvernements éclairés sur les moyens et les applications, furent abandonnées à des gens avides d'argent ou de gloire et souvent pervers. De l'action alternative de ces deux mobiles résulte cet étrange assemblage d'héroïsme et de méfaits, de religion et de perfidie, de cruautés atroces et d'exploits à peine croyables. Le courage des conquérants tenait de cet enthousiasme chevaleresque qui au moyen âge faisait courir après d'aventureux périls mais plus encore de l'esprit des chefs de bandes ou *condottieri,* qui, combattant pour le lucre, déployaient une vaillance héroïque dans des luttes où le sentiment n'entrait pour rien.

La difficulté même des entreprises poussait ces aventuriers à vouloir en tirer le plus grand profit possible, afin d'en sortir promptement et de ne pas être obligés de s'y prendre à deux fois pour devenir riches. Ils avaient également à cœur d'étaler dans leur patrie une grande opulence, afin de prouver qu'ils n'avaient pas couru après de vaines illusions. De là cette fureur déplorable qui déshonora la première invasion et le mauvais esprit qui s'empara de l'Europe et qui la détourna des voies régulières de la production, pour la jeter dans la voie des hasards et des bénéfices soudains.

On en usa malheureusement avec les nouvelles colonies Métaux.

comme les anciens en usaient avec les fleurs ; on chercha à les exploiter dans l'exclusif intérêt de la métropole : ce fut le seul but auquel on tendit au milieu de la variété des règlements promulgués ; et pour atteindre ce but, on soumit ces colonies à des lois exceptionnelles ; on les obligea de vendre bon marché et d'acheter cher ; des actes licites en Europe devinrent des crimes dans les provinces d'outre-mer ; laproduction et la consommation durent se balancer ; il fallut multiplier les lois et les statuts pour tout autre chose que l'avantage des gouvernés, et en faire comme un cours d'immoralités fiscales et mercantiles. Ces principes jetèrent de si profondes racines que les doctrines des économistes modernes et les leçons coûteuses de l'expérience n'ont pas suffi jusqu'ici pour les extirper entièrement.

Les métaux précieux furent le moteur principal des conquêtes et la cause principale de tout le mal. L'homme, accoutumé à les regarder comme le moyen de satisfaire ses besoins et ses passions, se figura que la société atteindrait au comble du bonheur quand elle posséderait de l'or et de l'argent en grande quantité. Il ne réfléchit pas que l'abondance de ces métaux ferait renchérir les denrées, et finirait par équilibrer de nouveau les jouissances et les moyens de se les procurer.

Une des merveilles de l'Amérique, c'est la quantité d'or et et d'argent qui s'y trouve presque à fleur de terre, mais surtout dans les terrains d'alluvions du Pérou, du Choco dans la Colombie, du Brésil, du Mexique et dans les roches schisteuses des Cordilières. Au Pérou, on dirait que le sol en est imprégné. Il existe près de la Paz une montagne qui s'écroule, et l'on recueille dans les éboulements des morceaux d'argent de deux à cinquante livres ; or, depuis un siècle qu'on les fouille, on en rencontre encore qui pèsent une once. Un bloc de deux cents onces fut extrait dans la mine de Buenaventura, à Haïti (1). La mine de Réal del Monte au Mexique était d'une telle richesse que le comte de Régla, à qui elle appartenait, donna à Charles III deux vaisseaux de ligne et trois millions en argent.

On a calculé que les trésors apportés annuellement d'Amérique en Europe, de 1546 à 1600, montèrent à onze millions de piastres, (58,300,000 fr.); à quatre-vingt-cinq millions dans le siècle

(1) La pépite trouvée en 1502 à Haïti, dans les alluvions, pesait de 14 à 15 kilogrammes. En 1821, on en recueillit une autre, dans les États-Unis, de 21 kil. 70 grammes ; en 1826, une autre, dans l'Oural, décrite par Humboldt, de 10 kil. 113 gr.; en 1842, une autre, dans la Sibérie, pesant 36 kilogrammes.

suivant; à 119 millions, de 1700 à 1750; et à 185 millions et demi, de 1751 à la fin du dix-huitième siècle. On peut supposer que, dans les commencements du siècle actuel, il en est venu annuellement 43 millions et demi, et qu'avant 1810 les mines américaines avaient rapporté à peu près 47 millions de piastres, dont vingt-sept étaient dus à celles du Mexique (1).

La révolution de 1810 ralentit la production de ces dernières, attendu que les bras, les capitaux et le mercure vinrent à manquer : cependant, de 1811 à 1828, elles ont encore donné 954 millions de francs, c'est-à-dire environ cinquante-trois par an; et le reste de l'Amérique, quarante-deux (2).

Chevalier calcule que, de l'époque de la conquête à l'année 1810, le Mexique a donné à l'Europe pour plus de 200 millions de piastres de métaux précieux à 5 fr. 40 c. la piastre, sans compter ce qui a été emporté clandestinement et qui forme peut-être un septième de l'argent et un cinquième de l'or; on arriverait ainsi à un total de 2,195,547,767. Il est difficile d'apprécier le produit des mines pendant ces années orageuses de 1810 et 1815; mais il peut s'élever à environ 135 millions de piastres. Après l'établissement de l'indépendance, la contrebande augmenta. Les mines du Pérou, mal exploitées, peuvent avoir rendu

(1) La piastre équivaut à 5 francs 30 cent.

(2) Necker calcule le produit de toutes les mines à 123 millions de livres tournois par an.

Garnier, évaluant l'argent à 52 francs le marc de huit onces, en fait monter le produit à. 14,679,600

L'or, à 780 francs, en Europe.	6,135,480
Dans l'Amérique espagnole	159,000,000
Au Brésil.	50,000,000
Total. . .	229,815,080

Penchet prétend que les mines de l'Amérique espagnole ont rapporté tous les ans de 17 à 18 millions de piastres, c'est-à-dire 90 millions de francs. Les Espagnols, cependant, disent que l'or et l'argent entrés en Espagne depuis la découverte de l'Amérique montent à 56 milliards de francs, ou 180 millions par an. Ustaritz affirme que toute la richesse de l'Espagne en 1724, y compris la monnaie, ne dépassait pas 100 millions.

Des calculs plus récents nous donnent les résultats suivants :

	Avant 1810	Après 1810.
L'Europe et l'Asie septentrionale.	4,000,000	5,000,000 piastres.
L'Archipel oriental.	2,980,000	2,980,000
L'Afrique.	1,000,000	1,000,000
L'Amérique.	47,000,000	15,000,000
Total.	54,980,000	23,980,000 piastres.

jusqu'en 1846 environ 2,609 millions de piastres. Le Brésil donnait jusqu'à 12,000 kilogrammes d'or par an; puis la production diminua. Aujourd'hui il en donne 2,500. La Colombie, est aussi riche en or, et les États-Unis ont commencé à leur tour à en donner un peu. Mais les terrains aurifères de la Californie récemment découverts ont surpassé tout ce qu'on connaissait dans ce genre; ils ont trois cents milles de longueur sur trente ou quarante en largeur, et on en tire pour 420 ou 450 millions de francs d'or par an. Cent mille personnes qui travailleraient continuellement ne pourraient exploiter en un an plus de vingt milles carrés. Il faudrait donc des siècles pour épuiser ces alluvions, et après qu'elles seraient épuisées il resterait à exploiter les montagnes d'où la pluie les a détachées.

On ignore, dit Humboldt, ce qui est tiré d'or de l'intérieur de l'Afrique et de l'Asie, du Tonquin, de la Chine et du Japon. Le commerce de poudre d'or qui se fait sur les côtes orientales et occidentales de l'Afrique, joint à ce que nous ont transmis les anciens sur ces pays, avec lesquels nous avons peu de relations, peut faire supposer que la contrée au sud du Niger est extrêmement riche en métaux précieux. Il faut en dire autant des hautes montagnes qui se prolongent au nord-est du Paropamise, vers les frontières de la Chine. L'or et l'argent que les Portugais et les Hollandais rapportèrent du Japon à une certaine époque donnaient la conviction que les mines de Sado, de Suruma, de Bingo, de Kinsima ne le cèdent point en richesse à celles de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, sur les 73,191 marcs d'or (17,635 kil.) et les 3,554,447 marcs d'argent (869,960 kil.) tirés au commencement du dix-neuvième siècle de toutes les mines de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie boréale, l'Amérique seule en fournissait 57,658 d'or et 3,250,000 d'argent, c'est-à-dire les 80 centièmes du produit total de l'or, et les 91 centièmes du produit de l'argent (1).

Mais les mines de l'Oural (2), qui n'étaient pas exploitées au commencement du siècle actuel, ont rapporté 50 millions

(1) *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne.*

(2) En 1823, l'or de l'Oural commença à se répandre en Europe quand celui de l'Amérique méridionale allait en décroissant. De 1834 à 1839, il en arriva en Russie près de 300 pouds par an (le poud équivaut à 16 kil. 872). Il diminua ensuite; mais le déficit fut comblé par celui qui provient du lavage des sables en Sibérie, et dont le produit atteignit en 1838 jusqu'à 165 pouds, ce qui fit que la Russie obtint, dans le cours de cette année, 469 pouds.

en 1842; et la production s'est accrue avec une telle rapidité que la Russie est appelée peut-être à opérer dans les valeurs monétaires une révolution semblable à celle qu'amena la découverte de l'Amérique.

Un Indien qui poursuivait un lama blessé, s'étant accroché à une cépée qui lui resta à la main, aperçut sous le sol qu'elle occupait un bloc d'argent, outre des paillettes attachées à ses racines. Il en fit provision, et se tut. Mais un de ses amis, qui s'étonnait de son enrichissement soudain, l'amena à lui révéler la source où il puisait ses trésors. Celui-là ne sut pas en garder le secret; et la mine du Potose, située dans la juridiction de la Plata, se trouva ainsi découverte. On commença à y travailler en 1545, et l'on pratiqua quatre galeries, sans compter les ouvertures de moindre importance. Le produit fut si considérable dans les premières années que le cinquième revenant au roi s'élevait annuellement à un million et demi de piastres, indépendamment de la fraude, qui peut-être en emportait autant. De 1547 à 1574, il en avait été extrait 76 millions de *pesos*; et, de cette dernière année à 1585, cinquante-cinq autres millions, le cinquième déduit. Il résulte même des registres officiels que la seule mine du Potose, bien qu'imparfaitement exploitée, fournit en quarante années 300 millions de dollars d'argent, et que, de 1556 à 1801, le droit du cinquième rapporta au trésor 157,931,123 pesos, ce qui suppose un produit de 823,950,508 pesos (1). Mines du Potose.

Pendant longtemps on ne connut d'autre méthode que la fusion, et plus de six mille fourneaux y travaillaient; puis en 1567 Pedro Fernandez de Velasco introduisit l'usage de l'amalgame, en tirant parti du hasard qui avait fait tomber dans les mains d'un Indien une pierre rougeâtre que l'on reconnut être du minerai de mercure. Il en fut extrait huit mille quintaux par an; et, de 1570 à 1789, la couronne en recueillit 1,040,452 quintaux.

Les mines de Passo, dans le Pérou, sont aussi extrêmement riches; mais la plus grande partie de l'argent vient de celles de Guanaxuato, de Catorcio et de Zacatecas, au Mexique. En 1803, quand Humboldt visita le Mexique, celle de Valenciana occupait trois mille cent hommes; on y dépensait cinq millions par an pour les travaux, dont 400,000 francs pour la poudre de mine seulement; le métal qu'on en tirait s'élevait à 360,000

(1) IGNACE NUNEZ, *Noticias historicas, politicas y estadisticas de las provincias unitas del Rio de la Plata*; Londres, 1825.

marcs d'argent (240,000 livres), ce qui donnait un bénéfice net de cinq millions aux actionnaires (1). Le Mexique fournit donc en argent le double de l'Europe entière et plus que tout le reste du monde, sans compter que des filons comme la Véta-Mère, d'une grosseur de cinquante mètres, et comme la Véta-Grande, qui en a vingt-cinq sur une longueur indéterminée, pourraient accroître sans mesure la production si l'on y appliquait les machines et les procédés chimiques d'aujourd'hui. Helms affirme que, si l'on venait à extraire en partie seulement l'argent des Andes, il remplacerait le fer dans la plupart des

(1) La production annuelle de l'argent est évaluée comme suit :

		Poids en kilogr.	Valeur en fr.
AMÉRIQUE.	Mexique.	538,000	118,360,000
	Pérou.	140,000	30,800,000
	Bolivie.	110,000	24,000,000
	Chili.	7,000	1,540,000
ASIE SEPTENTRION.	Sibérie.	20,000	4,400,000
EUROPE.	Suède et Norwége.	2,000	440,000
	Hartz.	16,000	3,520,000
	Hongrie.	18,000	3,960,000
	Transylvanie.	1,000	220,000
	Bohême.	8,000	1,740,000
	Styrie, Carinthie, Carniole, Tyrol et Salzbourg.	3,000	660,000
	Saxe.	13,000	2,860,000
	Prusse.	5,000	1,100,000
	Nassau.	1,000	220,000
	Baden.	2,000	440,000
Total,	EN AMÉRIQUE.	795,000	174,000,000
—	EN EUROPE.	69,000	15,000,000
—	EN SIBÉRIE.	20,000	4,400,000

Mais, suivant les calculs de Chevalier, le Nouveau-Monde produit annuellement :

	ARGENT.		OR.	
	Poids en kilog.	Valeur.	Poids en kil.	Valeur.
États-Unis.	»	»	1,800	6,199,000
Mexique.	390,960	86,793,000	2,957	10,184,000
Nouvelle-Grenade . .	4,887	1,086,000	4,954	17,062,000
Pérou.	113,158	25,146,000	708	2,439,000
Bolivie.	52,044	11,554,000	444	1,529,000
Brésil.	»	»	2,500	8,610,000
Chili.	33,592	7,457,000	1,071	3,689,000
Autres parties. . . .	20,000	4,440,000	500	1,722,000
Total.	614,641	136,476,000	14,934	51,434,000

ouvrages où ce métal est employé, et le système commercial du monde serait bouleversé. Les Espagnols, bons métallurgistes, introduisirent pour purger le métal une méthode très-simple, qui a été depuis généralement adoptée. On n'a besoin pour la pratiquer que d'un laveur et d'une cloche de bronze, pendant que des hommes ou des mulets remuent le minerai en le foulant aux pieds. Et quoiqu'il contienne à peine deux millièmes de métal fin, combiné avec du soufre, de l'antimoine, de l'arsenic, du chlore, il suffit d'y mélanger de deux à trois centièmes de sel, d'un à trois de pyrite de fer ou de cuivre torréfiée (magistral), et de trois à quatre millièmes de mercure. Il faut remarquer toutefois que ces parties si petites deviennent considérables dans une telle masse de travaux, que le manque de routes et de canaux rend le sel d'un transport difficile, et que le mercure, qui, sous le régime colonial, se vendait 40 piastres le quintal castillan (200 fr. les 46 kil.), coûte maintenant 150 piastres par suite du monopole.

Et depuis la découverte jusqu'à nos jours :

		Millions.			Total en millions.
États-Unis.	»	»	18,525	64	64
Mexique	60,782,917	13,507	379,221	1,306	14,813
Nouvelle-Grenade . .	250,000	55	556,840	1,918	1,973
Pérou / Bolivie	58,163,062	12,925	337,725	1,163	14,088
Brésil.	»	»	1,334,400	4,596	4,396
Chili	930,000	216	248,000	854	1,070
Total.	120,125,979	26,703	2,874,711	9,901	36,604

Chevalier évalue comme il suit le produit annuel des mines :

	ARGENT.		OR.		Valeur totale.
	kilog.		kilog.		
Amérique.	614,641	136,476	14,934	51,434	187,910
Europe.	120,000	26,667	1,300	4,478	31,145
Russie.	20,720	4,604	22,564	77,720	82,324
Afrique.	»	»	4,000	13,778	13,778
Archipel de la Sonde.	»	»	4,700	16,189	16,189
Autres pays.	20,000	4,444	1,000	3,444	7,888
Total.	775,361	172,191	48,498	167,043	339,234

En Europe, on estime que l'Allemagne septentrionale produit 35,000 kilogr. d'argent, et l'Allemagne méridionale 25,000, l'Espagne 50,000. On en obtient par lavage en Chine et aux Indes. On dit que l'or abonde au Japon. Maintenant l'or tiré de la mine représente une valeur égale à l'argent ; autrefois c'était bien différent.

Les mines que l'on découvrait peu à peu indemnisaient des dépenses qu'entraînaient les colonies. Robertson raconte qu'en 1765 les excursions des sauvages désolaient tellement les provinces de Cinaloa et de Sonora, sur la côte orientale du golfe de Californie, que l'on demanda des troupes au marquis de Sainte-Croix, vice-roi du Mexique, pour les repousser. L'Espagne se trouvait dans un tel dénûment qu'elle ne pouvait faire droit à la requête des habitants; mais la réputation dont jouissait le vice-roi détermina les négociants à lui avancer les sommes nécessaires. Pendant la guerre, qui fut conduite heureusement, on trouva la plaine de Cineguilla, où, sur une étendue de quatorze lieues, s'offraient des grains d'or qui avaient jusqu'à seize pouces de grosseur et un poids de neuf marcs. Ils étaient en si grande quantité qu'on ne prenait pas même la peine de laver la terre, qui en contenait d'autres d'un petit volume. On commença ensuite les fouilles, et elles donnèrent des résultats énormes.

D'une statistique publiée dans le *Mercure péruvien* il résulte qu'en 1791, indépendamment des provinces de Quito et de Buenos-Ayres et du riche Potose, on exploitait dans l'intendance de Lima quatre mines d'or, cent quatre-vingt-une mines d'argent, une de mercure, quatre de cuivre, outre soixante-dix mines d'argent qu'on avait abandonnées. Dans l'intendance de Huamanca on comptait soixante mines d'or, cent deux d'argent, une de mercure, outre trois mines d'or et soixante-trois d'argent abandonnées; dans l'intendance de Tarma, deux cent vingt-sept mines d'argent, outre vingt-deux abandonnées, et deux mines de plomb; dans l'intendance de Cusco, dix-neuf mines d'argent; dans celle d'Aréquipa, une d'or, soixante et une d'argent, outre quatre d'or et vingt-huit d'argent abandonnées; dans l'intendance de Huancavelica, une d'or, quatre-vingts d'argent, deux de mecure, dix de plomb, outre deux d'or et deux cent quinze d'argent qu'on laissait reposer. Du commencement de l'an 1780 jusqu'à la fin de 1789, on tira de ces mines 35,359 marcs d'or à vingt-deux carats, et 3,739,763 d'argent. Le premier valant 125 piastres, et l'autre 8 piastres le marc : le total est de 184 millions de livres. En 1790 on recueillit 412,117 marcs d'argent.

L'Amérique fournit encore divers autres métaux, tels que l'étain du Guadalaxara, le cuivre du Chili, le plomb du Missouri, le fer des États-Unis et le platine, qui fut trouvé d'abord dans le Choco. A ces richesses il faut ajouter les diamants, les autres pierres du Brésil et les perles. Manco-Capac avait dé-

fendu aux Péruviens le métier de plongeur, comme n'offrant pas une utilité comparable au péril à courir; mais les Européens se mirent aussitôt à ramasser les perles que possédaient les naturels, puis à en pêcher. Ils en trouvèrent beaucoup au Mexique, et dans l'année 1557 ils en transportèrent 316 kilog. à Séville. On en fit dans le golfe de Panama des pêches si fructueuses qu'elles enrichirent les premiers aventuriers; aujourd'hui la production en est épuisée depuis assez longtemps. Les émeraudes que l'on extrait près de Santa-Fé de Bogota sont les plus estimées depuis qu'on a négligé celles d'Égypte.

On calcule donc que la découverte de l'Amérique mit en circulation dix fois plus de métaux précieux qu'il n'y en avait auparavant. La valeur de l'argent ne diminua pourtant que dans le rapport de six à un, attendu qu'il s'en écoula beaucoup en Asie pour l'achat des épices, qu'on en convertit une certaine quantité en bijoux et en ustensiles, et qu'il en fut fait une plus grande consommation pour se procurer les produits que l'industrie avait multipliés (1).

L'or était autrefois si rare en Europe que Théopompe raconte que les Lacédémoniens, n'ayant pu en trouver la quantité nécessaire pour dorer le visage d'un Apollon Amycléen, durent recourir à Crésus; et Hiéron de Syracuse, voulant consacrer à Apollon un trépied et une Victoire en or, dut s'adresser à un Corinthien qui avait une certaine quantité de ce métal, qu'il céda pour un navire chargé de grain et des présents considérables. L'usage d'offrir aux dieux des statues en or massif soustrayait une grande quantité de ce métal à la circulation, ce qui devait rendre les transactions commerciales extrêmement difficiles, surtout dans un temps où les lettres de change étaient inconnues. Les métaux précieux durent devenir encore plus rares en Europe après la translation du siége de l'empire à Constantinople. On cessa de recevoir les tributs et les dépouilles des peuples vaincus,

(1) On peut établir ici un calcul curieux. Selon Humboldt et Ward, à la fin de 1809, l'Europe, l'Asie et l'Amérique possédaient 11,643,269,500 francs d'argent monnayé : à la fin de 1829, cette somme aurait été diminuée de 1,663,936,000. La population du globe est à peu près de 737 millions : ainsi chaque individu pourrait posséder 13 fr. 54; et, en comptant l'argent de l'Afrique complétement inconnu, 15 ou 16 francs tout au plus.

La plus grande quantité de monnaie en argent est frappée en France, où il en existe pour trois milliards et demi, c'est-à-dire 100 francs pour chaque Français, tandis qu'en Angleterre il n'y en a que pour 1,200,000,000, c'est-à-dire 44 francs pour chaque Anglais.

et tout le commerce et tout l'argent se porta du côté des Indes, sans compter les sommes qu'on payait aux Barbares pour les obliger à se tenir tranquilles. Les croisades absorbèrent immensément de minéraux, et le commerce souffrit considérablement de cette disette de métaux précieux jusqu'à l'ouverture des mines du Nouveau Monde.

La richesse se fit donc sentir, dans le principe, sans ses inconvénients, comme il arrive lorsque quelqu'un se présente tout à coup sur le marché avec une plus grande quantité d'espèces. D'un autre côté, les frais d'armements équivalaient à peu près aux produits des premières mines, et l'on ne s'aperçut de l'accroissement du numéraire qu'au moment où furent ouvertes celles du Potose et de la Véta-Mère de Guanaxuato. Alors l'altération des prix devint générale; et déjà, au dernier quart du seizième siècle, le prix de toutes les denrées s'était élevé; il quadrupla ensuite vers la moitié du dix-septième siècle, de même que la masse des métaux précieux avait quadruplé. Le gouvernement, au lieu de détourner les esprits de cette spéculation illusoire, ne fit que les y encourager, jugeant de la richesse des pays découverts selon qu'ils renfermaient plus ou moins de mines. Les plaines fertiles du Mexique et du Pérou furent négligées pour fonder des villes sur des hauteurs stériles, et l'on abandonna pour ce procédé toute autre manière de s'enrichir.

Nous sommes bien éloigné de croire que l'augmentation des métaux précieux tourne au détriment du commerce et de l'industrie : nous citerons une preuve récente du contraire. Les produits des mines de l'Amérique ne s'accrurent jamais dans une proportion égale à ce qu'elles ont donné dans les dix premières années de ce siècle : la valeur en était estimée à 250 millions. Nous en avons cependant ressenti tout autre chose que des conséquences funestes, quoiqu'on ait, de plus, mis en circulation une quantité de papier-monnaie. Mais cet accroissement a été de pair avec le développement de l'industrie, qui exigea de plus grands capitaux : il se fait une grande consommation de métaux en ornements d'or et d'argent, devenus d'un usage vulgaire; il s'en écoule aussi beaucoup par le cap de Bonne-Espérance à mesure que le luxe et l'aisance augmentent, et si le prix des denrées et de la main-d'œuvre a renchéri, ce n'a été que dans la proportion de l'abondance croissante des métaux.

Mais ces correctifs firent défaut alors, et quand cette masse de métaux vint à faire irruption leur valeur baissa soudain, c'est-à-dire que celle des marchandises et des denrées alimentaires augmenta; alors la classe pauvre, payée encore sur le taux des anciens salaires et contrainte d'acheter aux prix nouveaux les choses nécessaires à la vie, se trouva réduite à une misère extrême.

Il est difficile de dresser une échelle exacte de l'augmentation du numéraire et du renchérissement des prix à cette époque, attendu que les rois, poussés à des guerres d'ambition et de conquêtes hors de leurs pays, se virent obligés d'altérer la valeur intrinsèque des monnaies, expédient trompeur d'une économie à vue courte, qui multiplia les embarras et dont les résultats déplorables retombèrent encore sur la masse du peuple.

Mais cette nécessité du numéraire inspira aux princes une manie invincible de posséder de l'or; et celui qui n'avait pas de mines à exploiter s'occupa d'en chercher l'équivalent dans la bourse de ses sujets. Les Espagnols en particulier, voyant qu'il en arrivait en si grande abondance dans leurs ports, se crurent opulents, et voulurent avoir, par ce moyen, des commodités et des plaisirs sans fatigues. Au lieu donc de poursuivre avec ardeur cette richesse qui naît du travail, ils ne songèrent qu'à se procurer les métaux mêmes en faisant peser leur tyrannie sur les peuples subjugués et en s'assurant le monopole des ventes. Une fois engraissés du produit des mines et des bénéfices qu'ils faisaient en le vendant, ils s'abandonnèrent à la mollesse : ils négligèrent la culture d'un des pays les plus fertiles de l'Europe, laissèrent périr l'industrie que les Maures avaient portée au plus haut degré, et mirent leur grandeur à rendre toute l'Europe tributaire de leur argent (1).

L'or étant devenu plus commun, toutes les denrées renchérirent, et les étrangers qui envoyaient des marchandises en Espagne se les faisaient payer à des prix très-élevés. L'Espagne ne put soutenir la concurrence; mais, au lieu d'ouvrir des débouchés à son commerce et de répandre ses richesses dans le monde entier, elle entravait, au contraire, l'importation des produits étrangers. N'ayant point de produits nationaux à échanger contre

(1) On prétend que Charles V défendit, en 1535, de travailler aux mines de l'Espagne, afin de donner plus de valeur à celles de l'Amérique. On a essayé de rouvrir dans les derniers temps les mines de Murcie et de Grenade, qui ne rendent pas moins de 30,000 kilog. par an.

ceux des autres pays, elle dut donner de l'or. Elle se ruinait, mais sa ruine enrichissait d'autres contrées. L'ouvrier entrevit la possibilité d'améliorer sa condition; la production et l'échange acquirent une activité nouvelle, grâce aux facilités que donnait l'abondance du numéraire. Autrefois on aurait pu, il est vrai, obtenir plus de choses pour moins d'argent; mais ces choses manquaient : actuellement deux mondes nouveaux faisaient abonder les produits de tout genre. L'industrie prit un tel développement que l'or ne suffit plus, et que l'on dut recourir aux billets et au crédit public et privé.

Cela aurait dû suffire pour ouvrir les yeux à l'Espagne et même à tous les économistes sur la nature véritable des richesses; mais on s'obstina, au contraire, à considérer l'or et l'argent comme la mesure universelle des valeurs et à penser qu'il fallait s'en procurer de toute manière, la nation la plus riche étant celle qui en possédait le plus. Peut-être y a-t-il même encore aujourd'hui des gens qui, éblouis par l'éclat de ces métaux, ne comprennent pas que les mines de charbon fossile ont donné à l'Europe moderne des richesses bien autrement considérables que ne l'ont fait les mines du Potose.

Mais combien de sang coûta une erreur de doctrine! Des générations entières furent ensevelies dans les mines, où elles périrent en blasphémant, quand elles auraient pu, en subissant même l'iniquité de la servitude, trouver une condition meilleure à faire fructifier un sol si fécond! Aujourd'hui encore, les pays d'Antioquia et de Choco, à l'ouest de la Cordilière centrale, sont très-riches en filons d'or, qu'on ne tente pas seulement d'exploiter faute de bras. On y a trouvé un morceau d'or pesant vingt-cinq livres, et le seul lavage des sables en fournit vingt-deux mille marcs par an. Eh bien! il n'y a pas de routes pour pénétrer dans le pays, et ce territoire très-fertile n'est habité que par un petit nombre d'Indiens et d'esclaves noirs; un baril de farine des États-Unis s'y paye jusqu'à quatre-vingt-dix piastres, et à chaque instant des disettes terribles dévastent la population misérable du pays le plus riche du globe (1).

Végétaux. On chercha toutefois de bonne heure, conformément aux idées de Colomb et des esprits judicieux de l'époque, à tirer parti du sol. Une des premières productions transportées dans le Nouveau Monde fut, comme nous l'avons dit, la canne à sucre. On

(1) *Viagero universal*, tome XXII.

avait commencé depuis plusieurs siècles à en faire usage et à la cultiver en Europe. Cent mille livres de sucre naturel et dix mille de sucre candi furent expédiées, en 1319, de Venise en Angleterre, au dire de l'historien Marini. Les premiers voyageurs portèrent ce roseau précieux, de la Sicile et de l'Espagne, aux Canaries, et de là en Amérique. Pierre d'Atienza le planta en 1513 à Haïti et en 1520 près de Concepcion de la Véga. Déjà en 1553 le Mexique en produisait assez pour approvisionner le Pérou et l'Espagne : on n'en exprimait d'abord que le miel; puis le Catalan Michel Bálestreros trouva le moyen d'extraire le véritable sucre, et Gonzalès de Vélosa construisit les premiers cylindres, qui étaient mus par l'eau ou par des chevaux. Trente de ces machines étaient déjà en activité à Haïti en 1585; bientôt améliorées, elles servirent de modèle pour en construire ailleurs, et fournirent des chargements aux navires qui retournaient en Espagne. La consommation du sucre s'étendit peu à peu en Europe; mais elle ne devint toutefois considérable qu'au dix-septième siècle, lorsque se propagea l'usage du café et du thé. De ce moment le sucre devint aussi indispensable que le sel. Ce fut la ruine du commerce du miel, qui jusqu'alors avait été très-actif; on laissait, pour la nourriture des abeilles, de vastes terrains couverts de plantes aromatiques, et il y avait à Venise, en Languedoc, en Lorraine, au Mans d'immenses ateliers pour la manipulation du miel, de l'hydromel, de la cire. Si donc le sucre indigène devait l'emporter aujourd'hui sur celui des colonies, ce ne serait qu'une réaction, un retour à la condition primitive (1).

Le café qui prospéra en Amérique n'y vint pas aussi aromatique que dans l'Arabie; plus tard seulement la Martinique put en fournir d'une qualité excellente (2). Il en arriva pour la première fois à Marseille en 1644. On le vendait à Paris, dans le principe, deux sous et demi la tasse dans les pharmacies et dans les couvents. Deux Américains, Grégoire et Procope, ouvrirent le premier café à la foire Saint-Germain et ensuite dans la rue des Fossés Saint-Germain des Prés. Café.

Le chocolat était cultivé sur une grande échelle au Mexique, où les habitants en faisaient un mélange appelé *chocolati*, en Chocolat.

(1) En 1826 l'exportation du seul archipel des Antilles s'éleva à 287 millions de kilogrammes de sucre, sans compter ce qui fut exporté en fraude; et en 1836 elle dépassa 350.

(2) La seule Jamaïque a expédié en 1829 dix-neuf millions de livres de café.

le pétrissant avec un peu de farine de maïs, de la vanille et du poivre Chapa, sous forme de tablettes qu'ils délayaient dans de l'eau chaude. Le cacao le plus estimé était celui de Soconusco, dont les grains de rebut servaient de monnaie.

Les Européens en reconnurent bientôt la qualité nutritive; et les jésuites enseignèrent les premiers à faire usage de ce breuvage, qu'ils permettaient même en temps de jeûne par une indulgence toute paternelle pour une société délicate (1). Le P. Labat, qui publia ses voyages au commencement du siècle passé, se fit l'apôtre du chocolat; il prétendait en faire un aliment populaire à un sou la tasse, et affirmait que le cacao de la Martinique suffirait à la consommation. Mais ses efforts n'obtinrent point de succès.

Thé. Le thé fut introduit d'abord par les Hollandais en 1610. Ils le recevaient des Chinois en échange de la sauge, dont ils se fournissaient sur les côtes d'Italie et de Provence, à raison d'une caisse contre trois de thé, qu'ils vendaient ensuite au poids de l'or.

On combattit durant tout le dix-septième siècle pour et contre le café, le thé, le chocolat, et, comme toujours, plus bruyamment en France qu'ailleurs. Nous avons sous les yeux une masse de pamphlets sur ce sujet, où chacun de ces breuvages est tour à tour traité de poison et prôné comme remède universel (2). La politique s'en mêla : ceux qui préféraient le thé au café furent accusés d'être les fauteurs du prince d'Orange et des Anglais. La théologie entra aussi en lice, et l'on discuta sur la question de savoir si ces boissons rompaient le jeûne; mais les dévots s'en abstinrent durant le carême.

Quinquina. Nous sommes aussi redevables aux jésuites de la connaissance des propriétés du quinquina. Ils l'apportèrent à Rome en 1640, du Pérou même, où il était employé comme fébrifuge. Il se ré-

(1) REDI cite, dans le *Bacco*, le Florentin Antoine Carletti comme l'un des premiers qui firent connaître le chocolat en Europe. Il loue la cour de Toscane d'y avoir introduit l'écorce fraîche des cédrats et l'odeur du jasmin en même temps que la cannelle, la vanille, l'ambre, etc. Il fait aussi mention d'un petit poëme du jésuite Thomas Strozzi en l'honneur du chocolat; et ceux qui ont lu Roberti seront frappés de la prédilection des muses jésuites pour ce produit.

(2) *Voyez* surtout DUFOUR, *Traité du café, du thé et du chocolat;* Lyon, 1685.

BLÉGNY, *Bon usage du thé, du café;* Lyon, 1687.

POMET, *Histoire des drogues.*

pandit ensuite dans le reste de l'Italie et en Espagne : le cardinal de Lugo le porta en France, où il se vendit au poids de l'or.

Au nombre des extravagances observées par Colomb à Cuba, une des plus bizarres lui parut celle de prendre certaines grandes feuilles, de les rouler comme de petites chandelles, puis de les allumer par un bout pour en aspirer la fumée de l'autre : les naturels appelaient ce rouleau *tabacco* (1). Les voyageurs parlent fréquemment de sauvages qui, même en combattant, allumaient des *calumets* et en tiraient de la fumée; elle remplaçait celle de l'encens dans leurs sacrifices; les devins y avaient recours pour s'enivrer quand ils voulaient prédire l'avenir ou guérir les maladies. C'était chez les sauvages un symbole de paix et d'hospitalité que de présenter le calumet à celui qui arrivait. Tabac.

Quelque répugnant que parût d'abord aux Européens cet usage de barbares, ils voulurent en essayer, et s'y complurent à leur tour; aussi le tabac dut-il à l'avantage de produire une sensation qui peut se répéter à l'infini sans amener la satiété l'accueil favorable qu'il ne tarda pas à obtenir. Les marins les premiers y cherchèrent une distraction, et le répandirent le long des côtes; non-seulement en le fumant, mais encore en le mâchant et en l'aspirant en poudre par le nez. Sir Walter Raleigh avait pris l'habitude de le fumer, mais en secret, dans son cabinet. Son domestique, étant un jour entré à l'improviste, recula épouvanté, et s'en alla raconter qu'il avait vu son maître dont la cervelle s'évaporait en fumée par les narines. Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, envoya quelques feuilles de tabac, en 1560, à Catherine de Médicis; ce qui le fit appeler poudre de la reine ou Nicotiane. Il fut apporté en Italie par le cardinal Santa-Croce, nonce pontifical à Lisbonne, et par Nicolas Tornabuoni, légat en France. Cependant le véritable tabac préparé, râpé et en poudre ne fut pas en usage en France avant Louis XIII; il se vendait douze sous la livre. Le luxe des

(1) Cartier dit aussi que dans le Canada les naturels « ont une herbe dont ils font provision en été, après l'avoir laissée sécher au soleil. Les hommes seuls en font usage, la portant dans de petits sacs suspendus au cou, dans lesquels ils ont un petit morceau de pierre ou un bout de bois creux, en manière de flûte. Ils réduisent cette herbe en poudre, la mettent à l'extrémité de cette canne, et un tison dessus; puis ils aspirent la fumée et s'en remplissent le corps, tellement qu'elle leur sort par la bouche et par les narines, comme elle fait de nos cheminées. Ils disent que cet usage est très-bon pour la santé. Nous essayâmes d'en faire autant; mais la fumée nous brûlait la bouche comme du poivre. »

tabatières suivit de près. En 1674, le fisc attira à lui le monopole de cette substance, et en 1697 Duplantier acheta, moyennant cent cinquante mille livres par an, le droit exclusif de la vendre dans tout le royaume (1).

Les médecins, les moralistes, les physiciens discutèrent sur les avantages et les inconvénients du tabac; on écrivit à l'envi pour et contre : les uns trouvaient que c'était un calmant insigne, les autres un stimulant agréable et doux; d'autres en faisaient un médicament universel (2). Il y eut un moment où ses adversaires prévalurent, et il fut proscrit par tous les gouvernements. Un décret de 1600 le prohiba en France. La cour de Rome en fit autant, parce qu'il occasionnait dans les églises un assez grand dérangement, chacun portant avec soi une petite râpe pour en frotter la feuille à mesure qu'on en avait besoin, opération qui, faite pendant le service divin, ne causait pas une médiocre distraction. Il paraissait aussi inconvenant que les prêtres, lorsqu'ils étaient au chœur, salissent leur visage de cette poudre et par suite leurs surplis et leurs bréviaires, ce qui en fit interdire l'usage dans quelques églises particulières et ensuite dans toutes (3). Cet exemple fut suivi par le czar de Russie, le schah de Perse et le Grand Seigneur. Mais, comme il arrive de certaines idées, la prohibition n'empêcha pas cette habitude de s'étendre à tel point que le tabac est devenu l'un des revenus les plus productifs des différents États (4). L'Allemagne fut des premières à en abuser, grâce aux airs mi-

(1) P. DE PRADES, *Hist. du tabac*; Paris, 1677.
SAVARY, *Dict. du commerce*, ad. v. *tabac*.
PAUL, médecin du roi de Danemark, *Traité du tabac*.

(2) Le docteur HECQUET, dans son *Traité des dépenses de carême*, soutint que le tabac rompait le jeûne, tandis que les jésuites toléraient même le chocolat aux estomacs débiles.

(3) Quand Urbain VIII prohiba le tabac, Pasquin dit : *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam, et stipulam siccam persequeris.*

(4) La récolte ordinaire du tabac dans l'Amérique du nord, qui est la plus importante, est évaluée à quatre-vingts millions de kilogrammes. Cuba, la Colombie, le Brésil en produisent beaucoup, indépendamment du Levant, de la Perse, du Bengale, des îles orientales et de la Chine, de l'Europe elle-même, dans les pays où la loi fiscale n'en réprime pas la culture. Il s'en consomme en France, à cette heure, quatorze millions de kilogrammes, qui rapportent au trésor soixante millions, et beaucoup plus en tabac à fumer qu'à priser : le dernier était pourtant, il y quelques années, le seul que tolérât la politesse française; l'autre, qui entrait à peine pour un douzième dans la consommation avant 1789, s'y trouve compris aujourd'hui pour les cinq huitièmes.

litaires qu'elle prit dans le siècle passé. La France marcha sur ses traces lorsqu'elle oublia, pour les habitudes soldatesques, les manières galantes qui la distinguaient auparavant. D'autres pays, où l'on n'est ni trop laborieux ni trop guerrier, adoptèrent l'usage du tabac par sotte imitation et par le besoin de se distraire, de s'étourdir, de chasser l'ennui, ce châtiment de l'inertie d'esprit. C'est ainsi que l'esclave s'enivre dans ses chaînes au grand plaisir de son maître, qui le bâtonne avec plus de sécurité.

Nous ne savons si les médecins philosophes ont examiné quelle influence peut avoir exercée sur la constitution humaine, sur les maladies auxquelles elle est sujette l'introduction simultanée du chocolat, du thé, du café et du tabac.

Autres produits.

Au nombre des principales richesses du Mexique il faut compter le jalap, substance très-utile en pharmacie. On en tirait de sept à huit mille quintaux par an, au prix de 1,200,000 francs. La vanille ne croît que dans les terrains humides du Mexique, et il en était expédié pour 400,000 francs chaque année. Elle est moins cultivée que ne semblerait le conseiller le prix élevé auquel elle se soutient. C'est aussi de cette contrée que viennent les bois de campêche et de Honduras, le baume de copahu, le cacao de Guatimala, l'indigo, à raison de huit ou neuf millions de francs par an, et la cochenille, dont la vente s'élève parfois jusqu'à douze millions.

L'Amérique avait en abondance les plantes alimentaires, telles que le maïs, la racine de manioc, le bananier, le *tropœlum tuberosum*, le *chenepodium quinoa*. Le maïs, qui demande si peu de peine pour être transformé en substance alimentaire, était cultivé presque partout. On le rencontra sur les bords du Paraguay à l'état sauvage. Il atteint au Mexique la hauteur de deux et trois mètres, et multiplie jusqu'à huit cents fois la semence : aussi la récolte est-elle considérée comme manquée quand il ne rapporte que cent. Avant la découverte les naturels extrayaient le sucre de sa tige, qui en est très-riche sous les tropiques.

On a cherché à tirer des habitudes de cultures aussi bien que des langues des renseignements sur les migrations des Américains; car les peuples nomades, en passant à travers les pays agricoles, y recueillent toujours quelque animal, quelques semences, quelques expressions. Quelques écrivains croient donc pouvoir déduire des plantes cultivées au midi que des

peuples venant du nord de la Californie et des bords du fleuve Gila firent plusieurs fois irruption dans l'hémisphère austral. D'autres, au contraire, furent amenés à nier l'origine asiatique et africaine des habitants de l'Amérique par le motif qu'ils ne cultivaient ni le froment ni le riz de l'Inde.

Ils tiraient des boissons spiritueuses non-seulement du maïs, du manioc, de la pulpe du bananier, de quelques mimeuses; mais ils cultivaient, dans le but d'en extraire de la liqueur, une plante de la famille des broméliacées. C'est le maguey, variété de l'agave, dont le suc leur sert à faire le *pulqué*. On le plante dans les terrains même les plus arides; et quoiqu'il ne dépasse pas un mètre et demi de hauteur, l'incision qu'on y fait donne jusqu'à onze cents décimètres cubes de suc par jour durant deux ou trois mois.

C'est une boisson fortifiante et nutritive quand on ne craint pas l'odeur qu'elle exhale de viande pourrie. En 1793, l'entrée de ce liquide à Mexico, Toluca et Puebla rapporta au fisc 817,739 piastres. Indépendamment de ce que le maguey remplaçait pour les Mexicains la vigne, qui leur était inconnue, ils l'employaient à divers usages, et se servaient de ses filaments comme de chanvre pour en faire des tissus et du papier. Le sucre du maguey, qui, avant la floraison, est extrêmement âpre, était très-bon pour nettoyer les plaies. Les épines de cette plante servaient de clous.

La pomme de terre croissait spontanément au Pérou, bien que Humboldt prétende qu'elle n'en est pas originaire, et qu'elle y a été apportée du Chili. On l'appelait *papas*, tandis que le nom de *patate* ou *batate* était donné à un convolvulus. On assure que Raleigh la trouva à la Virginie, lorsqu'elle était encore inconnue dans les pays intermédiaires, au Mexique et aux Antilles.

Tous les fruits d'Europe portés en Amérique y ont prospéré, de même que les épices de l'Inde; et les colonies occidentales fournirent ainsi le girofle, le poivre, la noix muscade, le coton. L'olivier, la vigne, le mûrier, le chanvre, le lin, auraient produit plus que les mines, si la culture n'en eût été proscrite, pour obliger à acheter des métropoles l'huile, le vin, et les étoffes (1).

(1) Il résulte, des calculs de Smith et de Humboldt, que les mines de la Nouvelle-Espagne rendent à peine un quart du produit des terres, produit que Humboldt évalue à cent quarante-cinq millions.

Un esclave nègre de Cortez trouva dans le riz qu'on lui donnait quelques grains de froment, et les sema au Pérou en 1530. Maria d'Escobar le porta à Lima, et en distribua vingt ou trente grains pendant trois ans aux nouveaux colons; mais en 1547 on n'y connaissait pas encore le pain de froment. Le P. Joseph Rixi, de Gand, sema le premier blé à Quito, près du couvent de Saint-François; et les moines conservent comme une relique le vase dans lequel il avait enfermé ce trésor pour l'apporter d'Europe. François de Caraventes y planta la vigne en 1540; don Antoine de Ribera, l'olivier en 1560; sœur Catherine de Ritez, le lin; plus tard, le thé péruvien put remplacer celui de la Chine. Les bœufs, qui bientôt se multiplièrent, les moutons et les chèvres se joignirent au lama et à la vigogne pour l'utilité de l'homme. De la Véga vit, en 1557, vendre le premier âne au prix de quatre cent quatre-vingts ducats; on tenta aussi d'introduire les chameaux, mais ils ne tardèrent pas à dépérir. Les chevaux vinrent de l'Andalousie à Cuba et à Hispaniola, d'où ils passèrent au Mexique et au Pérou; le prix en était de deux à trois mille pièces de huit réaux; et en 1554, avant la bataille de Chuguinga, on refusait douze mille ducats d'un cheval dressé, avec l'esclave qui le pansait.

Animaux.

Les Européens transplantés en Amérique cherchèrent à se rappeler leur patrie en y cultivant les produits du sol natal : c'était un bonheur et une fête dans les colonies que d'y faire prospérer de nouveaux végétaux. Garcilaso de la Véga nous parle de l'invitation adressée par son père André de la Véga à ses vieux compagnons d'armes, qu'il réunit une fois à sa table pour leur faire manger trois asperges, les premières qui eussent mûri sur les hauteurs de Cusco.

A l'époque où les familles indigènes cultivaient au plus un morceau de terre et se contentaient d'une nourriture végétale, le bétail domestique leur était peu nécessaire : aussi les Américains n'avaient pas même su utiliser les deux espèces de bœufs sauvages (*americanus* et *moschatus*) qui errent vers le nord du Mexique. Ils n'avaient su tirer parti ni du lama, qui se tient dans les Andes en deçà de la ligne, ni des brebis sauvages de la Californie, ni des chèvres des montagnes de Monterey, ni du porc commun, ni des poules. Ils n'élevaient qu'une seule espèce de chiens, pour les manger. Quant aux sauvages, on s'étonne qu'ils se donnassent tant de peine pour apprivoiser les

singes, quand ils n'en prenaient aucune pour des animaux qui leur eussent été d'un bien autre avantage.

Les races européennes prospérèrent notablement, comme nous l'avons dit, après la découverte; et ce qui a été avancé de leur dégénération par Buffon, à l'appui de son système sur l'ancienne condition de notre planète, est tout à fait contraire à la vérité. Sans que les colons se donnassent le moindre mal, les bêtes à cornes multiplièrent tellement qu'elles errent aujourd'hui par masses de trente à quarante mille dans les plaines immenses qui s'étendent entre les Andes et Buenos-Ayres, et il en est de même dans la Nouvelle-Espagne. On les tue en chasse seulement pour en avoir le cuir; et leurs cadavres, abandonnés, infecteraient l'air sans la multitude des chiens et des vautours qui viennent les dévorer. C'est ainsi que le commerce des cuirs devint un des plus importants pour l'Espagne.

L'Amérique s'est donc trouvée dotée par les Européens des fruits, des animaux, des connaissances que leur avaient légués les migrations successives, ou que leur avaient acquis les recherches de cinquante siècles. Différentes sortes de fruits y furent aussi introduites de la Guinée pour l'alimentation des nègres.

De notre côté, nous avons ajouté à nos productions celles de l'Amérique. Quant aux animaux, à l'exception de quelques oiseaux de volière et d'une brillante variété d'aras et de perroquets, nous ne lui avons emprunté que le plus gros gallinacé de nos basses-cours, c'est-à-dire le dindon de la Nouvelle-Espagne. La Flore et la Pomone européennes, au contraire, lui ont dû un grand accroissement de richesses. Le jardin de Charlemagne paraissait une merveille, parce qu'il s'y trouvait des pommiers, des poiriers, des noyers, des sorbiers, des châtaigniers. Saint Louis apporta de Syrie la renoncule inodore; celle des jardins est due à des ambassadeurs qui se la procurèrent par ruse dans le Levant. Le troubadour Thibaut revint de la croisade avec le rosier de Damas; l'orme était à peine connu en France avant François Ier, et l'artichaut avant le quinzième siècle. Constantinople donna le marronnier d'Inde au commencement du dix-septième siècle; la tulipe, dont nous comptons aujourd'hui neuf cents espèces plus belles qu'en tout autre pays, nous est venue plus tard de Turquie. Chypre nous a envoyé le plant de malvoisie, Babylone le saule; le chou-fleur et l'épine-vinette nous sont aussi venus du Levant; la rhubarbe est originaire de

la Tartarie; le raifort, de la Chine; l'angélique, de la Laponie; l'hémérocalle, de la Sibérie (1) : les premiers ananas mûris en serre chaude furent mangés à la cour de Louis XVI.

Ces différents dons arrivèrent à l'Europe successivement et à de longs intervalles; mais lors de la découverte des deux Indes ce fut une invasion soudaine de nouvelles productions et une richesse inattendue pour les jardins botaniques et les musées d'histoire naturelle, qui les recueillirent d'abord précieusement comme des raretés, puis avec une attention studieuse; et il fallut réformer les anciennes classifications pour introduire les nouveaux individus, qui venaient presque doubler le nombre des espèces connues.

Nous qui avons été témoins de la joie avec laquelle furent accueillies certaines plantes ou fleurs nouvelles, comme les hortensias, les camélias et récemment les genêts, les fougères, les polipodima, les éricinées du Cap, et cette famille bizarre des orchidées, tout à fait exceptionnelle dans le monde végétal, nous pouvons nous faire une idée du bonheur avec lequel on voyait alors arriver chaque jour des acquisitions nouvelles. Bientôt l'acacia de la Virginie, le frêne noir et le tuya du Canada ombragèrent nos contrées; le Mexique nous envoya le jasmin de nuit, la sauge brillante, le dahlia, la manzelia; Madère, l'amomon; l'Inde, la balsamine; Ceylan, la tubéreuse, etc. (2).

Il suffira de dire, sans une plus longue énumération, que l'on compte deux mille trois cent quarante-cinq variétés d'arbres venus de l'Amérique, sept mille du Cap, indépendamment de plusieurs milliers originaires de la Chine, des Indes orientales et de celles dont la Nouvelle-Hollande nous a récemment fait présent. Ceux qui font le voyage des Indes trouvent à leur re-

(1) On connaît la passion particulière des Hollandais pour les fleurs. On rapporte qu'en 1637 cent vingt bulbes de tulipes furent vendues quatre-vingt-dix mille livres; une seule, dite *le vice-roi*, 4,203 florins du pays. On offrit pour une *semper-augustus* 4,600 florins, un carrosse tout neuf, une paire de chevaux et leur équipement complet. Un seul oignon a été vendu 2,500 fr., en 1836, à la vente des tulipes de M. Clarke à Croydon. Les prix annoncés ordinairement en Angleterre pour les espèces nouvelles de tulipes, de géranium, de dahlias roulent entre cinq et dix livres sterling. On dit qu'un duc anglais a payé cent guinées un individu de la famille des orchidées. Tout le monde a entendu parler des magnifiques expositions de fleurs de la Société horticole de Chiswich.

(2) HUMBOLDT, *Géographie botanique*.

tour une agréable distraction sur le bâtiment dans la compagnie des plus belles fleurs, notamment des orchidées qui viennent enrichir nos serres. On les renferme hermétiquement dans des châssis de verre destinés à repasser aux Indes garnis des fleurs communes de nos campagnes, pour récréer, sous d'autres climats, les regards des Européens, en leur rappelant les prés et les guérets de leur patrie (1).

La pomme de terre et le maïs doivent être comptés au nombre des acquisitions les plus utiles. Le maïs se répandit rapidement, et reçut le nom de blé de Turquie, parce qu'on le croyait d'origine asiatique (2) : il prévint les disettes, en contribuant immensément à l'accroissement de la population européenne. Le mathématicien Harriot décrivit le premier la pomme de terre sous le nom de *openawk*, nom que lui donnaient probablement les Indiens de la Virginie; mais quand Raleigh l'apporta de ce pays en Angleterre, elle était déjà cultivée en Espagne et en Italie. La négligence et la routine empêchèrent longtemps les population de tirer de cette bulbe tout l'avantage qu'elle assure désormais aux pays même les moins productifs de l'Europe.

De nouveaux besoins s'étant alors introduits, de nouvelles spéculations s'ouvrirent au commerce, qui prit une extension inconnue jusqu'à ce moment.

CHAPITRE XVI.

LES PORTUGAIS EN ASIE.

Un chemin jusqu'alors inconnu avait conduit les Portugais sur ces rivages des Indes qui avaient été le but de tous les

(1) Nous nous permettrons de recommander aux amateurs de fleurs, dont le nombre va partout croissant, trois ouvrages anglais de date récente, savoir : le *Jardinier des dames* de mistriss LONDON; la *Culture des plantes dans les serres portatives*, par le docteur WARD, qui s'est proposé surtout pour but d'égayer l'appartement des malades; enfin un mélange de vers et de prose poétique intitulé la *Poésie du jardinage*.

(2) M. Matthieu BONAFOUS établit (*Hist. naturelle, agricole et économique du maïs*, 1836) qu'il était connu antérieurement à la découverte de l'Amérique, attendu que la plante même est figurée sur d'anciennes peintures chinoises, et qu'il s'en est trouvé quelques grains dans un sarcophage égyptien.

voyages depuis les temps les plus anciens, et que Colomb s'était flatté d'atteindre par la route de l'occident. Ils reconnurent bientôt l'importance de leur découverte, et virent que Lisbonne allait enlever à Venise le sceptre du commerce entre l'Asie et l'Europe : ils firent en conséquence, pour se maintenir dans ces parages, des efforts auxquels ne semblait pas pouvoir suffire un pays aussi restreint que le leur, et mirent autant d'ardeur à tirer parti de cette route nouvelle qu'ils en avaient mis à la chercher. Ils n'abandonnèrent pas, comme l'Espagne, les découvertes et les conquêtes à des aventuriers et à des voleurs, afin d'en tirer beaucoup sans rien dépenser; ils en firent des entreprises nationales, qu'ils confièrent à des hommes qui joignaient l'habileté au courage, et le succès les dédommageait des dépenses excessives faites pour l'obtenir.

A peine Vasco de Gama était-il de retour avec les preuves du résultat heureux de son voyage que treize bâtiments mettaient à la voile sous le commandement de Pierre Alvarez Cabral, dont nous avons déjà fait mention plusieurs fois. Il emmenait avec lui douze cents soldats pour vaincre les Indiens et plusieurs moines pour les convertir. Afin d'éviter les tempêtes qui se déchaînent le long des côtes, il gagna au large vers le sud-ouest. Sa sagacité lui fit choisir la direction qu'on suit encore aujourd'hui de préférence ; et le hasard le fit aborder à une terre inconnue, sous le dix-septième degré parallèle austral : c'était le Brésil, comme nous l'avons dit précédemment.

Il fit alors voile vers le Cap; mais il y fut assailli par des tempêtes épouvantables, qui submergèrent quatre de ses bâtiments, et avec eux Barthélemy Diaz. Il périt sans avoir connu peut-être toute l'importance de sa découverte, mais à coup sûr sans en avoir été récompensé.

Après une courte relâche à Mozambique, Cabral continua sa route en ligne droite sur l'Inde; et bien que réduit à six bâtiments, il parvint à imposer aux princes de la contrée. Ainsi il obtint du zamorin de Calicut un acte tracé en caractères d'or qui lui accordait l'investiture d'un palais, où la bannière portugaise fut arborée et où il établit des magasins avec un consul. Mais soit que les Portugais excitassent de la jalousie, soit qu'ils témoignassent du mépris pour les naturels, ils furent attaqués et massacrés.

Cabral était déjà parti à ce moment pour Cochin, Ceylan, 1501.
Canamore, recevant partout des assurances d'amitié. Il revint juillet.

en Portugal chargé de richesses toutes différentes de celles que rapportaient les navigateurs qui revenaient d'Amérique. Les pertes considérables qu'il avait essuyées le firent accueillir froidement. Cependant Jean de Nava, qui avait été envoyé au-devant de lui, ne l'ayant pas rencontré, arriva dans l'Inde, où il fit respecter et craindre le nom portugais. A son retour il fut poussé vers l'île de Sainte-Hélène, qui bientôt offrit un point de relâche extrêmement favorable pour les bâtiments dans un si long trajet (1).

Les choses se présentaient dans l'Inde tout autrement qu'en Amérique : on n'y avait pas affaire à des populations novices, qu'on pût effrayer avec des armes à feu et dépouiller à son gré. L'antique civilisation, qui, dans ces contrées, avait fait d'inexplicables progrès, avait péri ; mais l'Europe n'avait jamais cessé de leur demander les produits destinés à alimenter le luxe et à stimuler le goût. Cet archipel austral, entouré d'une mer tranquille qui y serpente comme dans une multitude de canaux, semble créé exprès par la nature pour le commerce des productions si rares qu'elle y fait naître, telles que le girofle et la noix muscade. Le plus ancien renseignement qui nous soit parvenu sur ces épices est une loi conservée dans le Digeste, et rendue par Marc-Aurèle et Commode; si elles étaient connues alors en Europe, elles y avaient été apportées par les Indiens qui à cette époque arrivèrent à Malacca.

Mais si les anciens trafiquaient avec l'Inde, ils n'y formèrent pas d'établissements. La lenteur et l'irrégularité de la navigation était un immense obstacle aux voyages dans ces contrées lointaines, et surtout à l'envoi des troupes indispensables pour y conserver des colonies ou de simples comptoirs. Ils ne purent donc nous transmettre aucun détail sur l'origine des populations disséminées dans ces milliers d'îles et sur une civilisation dont Java pouvait être considérée comme le foyer. Les modernes ont cherché à l'étudier en suppléant aux documents par les souvenirs anciens, et en s'aidant de ces procédés ingénieux que nous avons vus employés pour la Chine, et qui consistent à

(1) La géographie de l'Asie par BARROS, la plus complète de ce siècle, a été perdue. Édouard Barbosa, compagnon de Magellan, a raconté ce qu'il avait vu par lui-même et entendu dire. Barthélemy Léonard d'Argensola fut chargé, sous Philippe III, par le conseil de l'Inde, d'écrire l'histoire de la conquête des Moluques. DE BRY publia, en 1590-94, à Francfort, un *Recueil de navigations et de voyages aux Indes orientales*.

déduire du langage le degré de culture intellectuelle. Le résultat de ces recherches parut indiquer trois ères de civilisation. La première, chez une race qui aurait étendu ses migrations de Madagascar jusqu'aux derniers archipels du grand Océan, race d'une origine incertaine, quoiqu'elle semble dériver du centre et de l'orient de l'Asie. Peut-être pénétra-t-elle par la péninsule de Malacca dans les îles environnantes, qui ne formaient alors qu'un seul continent, déchiré ensuite pas des convulsions de la nature, encore si puissantes dans ces parages. Java, la plus fertile et la plus peuplée, devint probablement le noyau de cette civilisation insulaire. L'histoire ne nous apprend pas ce qu'elle fut ni jusqu'où elle fut poussée; mais on supplée en partie à cette lacune par le vocabulaire de la langue qu'on parle à Java, c'est-à-dire par le kawi (1), dont neuf mots sur dix révèlent une origine sanskrite, tandis que les formes grammaticales s'éloignent tout à fait de cet idiome antique. On y trouve l'indice évident d'un état agricole et de plusieurs productions qui réclament un travail journalier, comme le riz, le sucre, les animaux domestiques. Ce sont aussi des vêtements tissés avec les filaments des plantes, le travail du fer et des bijoux en or, la numération décimale, un calendrier rural et un autre hiératique, fondé sur une astronomie bizarre. En outre, le vulgaire malais et javanais respecte encore certaines divinités, et conserve plusieurs superstitions qui attestent un ancien culte de la nature.

Première époque sociale.

Vers l'an 76 de J.-C. commence l'ère certaine de Java par l'arrivée de Adgi-Saca, qui vainquit les Racschi-Asa, ou mauvais génies, fit des lois, établit des colonies; et de ce moment commence aussi un mélange d'histoire et de mythologie, difficile à éclaircir : quand bien même on y parviendrait, il n'en sortirait que des aventures de rois. Il paraît au surplus que ces colonies seraient venues du nord-est du Décan, et qu'elles auraient apporté à Java les arts et les institutions de l'Inde, ainsi que la division par castes; les brahmines n'y acquirent pas cependant la même influence que dans l'Inde, le gouvernement absolu demeurant au roi, qui était protégé par des peines exceptionnelles. Le bouddhisme y fit aussi des prosélytes. Alors survint entre les Javanais et les Indiens cette fusion dont la langue rend encore

Seconde époque.

(1) Guillaume de Humboldt a publié à Berlin, en 1836, un ouvrage sur la langue kawi de Java : *Ueber die Kawisprache auf der Insel Java*.

témoignage, et Java devint, sous le rapport de la science et de la religion, la métropole des pays environnants jusqu'en 1400, époque de la destruction de Madjiapahit, ville dont les ruines excitent l'étonnement des voyageurs et qui, dans les deux siècles précédents, avait été le siége d'un empire dont relevaient vingt-cinq royaumes.

Les temples et les tombeaux de l'île rivalisent avec ceux de l'Égypte et de l'Inde. Les restes magnifiques du grand temple de Brambanan et de celui de Loro-Jongrang offrent des statues en ronde base et en bas-relief; à peu de distance de ce dernier on voit les Schandi-Siva ou mille temples, amas d'une infinité de colonnes et de statues. Il serait trop long d'énumérer tant d'édifices sacrés en ruines et tant de statues brisées, toutes travaillées sur le modèle des statues indiennes, avec des inscriptions en sanskrit, en kawi, dans un ancien idiome javanais et dans un autre entièrement inconnu. Les bouddhistes détruisirent les objets du culte brahminique, et après eux les musulmans effacèrent les vestiges des bouddhistes; en sorte que la succession des différentes religions se trouve ainsi prouvée par des ruines.

Le mélange du sanskrit, extrêmement sensible dans le kawi, l'est un peu moins dans le javanais vulgaire, moins encore dans le malais et dans les autres dialectes océaniques, à mesure qu'ils s'éloignent de Java. Il n'en apparaît rien dans la Polynésie, ce qui indique que les colonies indiennes ne s'étendirent pas jusque-là.

Les ouvrages javanais, tous écrits en kawi, sont fortement empreints de la civilisation indienne, sans pourtant s'y montrer asservis. Le *Kanda*, le plus ancien poëme cosmogonique, et dont il ne reste qu'une traduction en langue vulgaire, mêle les idées nationales avec celles du bouddhisme, et présente le récit de la lutte des divinités indiennes avec celles du pays, personnifiées dans Watou-Gounong. Le conflit disparaît dans le *Manek-Maya*, où triomphe déjà le dogme bouddhique.

Le sujet du *Bratayouda* ou guerre sainte, par Poséda, leur poëme épique le plus célèbre, est tiré du Mahabarata. On dit que cette imitation est d'une telle énergie qu'elle peut soutenir quelquefois la comparaison avec la Bible et Homère.

« Qu'est-ce que le brave demande aux dieux pendant la geurre? D'écraser ses ennemis, de voir leurs chevelures coupées de sa main, dispersées comme les fleurs secouées par le vent;

de déchirer leurs vêtements, de brûler leurs autels et leurs palais; de faire rouler leurs têtes pendant qu'ils sont assis sur les chars de guerre, et de mériter par ses exploits une gloire immortelle.

« Tels étaient les vœux que formait Djiaïa Baïa en s'adressant aux trois mondes pour obtenir une guerre heureuse; tels étaient les projets dont se repaissait son âme. Son nom et sa puissance devinrent célèbres dans l'univers; il fut vanté par tous les gens de bien et par les quatre classes de pandits.

« Le seigneur des montagnes descendit, accompagné de tous ses pandits; et le roi s'approcha de lui avec un grand respect et un cœur pur. Le dieu fut satisfait, et dit : *Djiaïa Baïa, ne crains rien; je ne viens pas à toi dans la colère; mais pour te donner, comme tu le désires, le pouvoir de la conquête.*

« *Reçois ma bénédiction, mon fils, et écoute ma voix. Dans le pays que tu habites, tu deviendras le chef de tous les princes qui siégent comme seigneurs; tu sortiras vainqueur des batailles; sois fort et sans crainte, car tu seras comme un batara* (un dieu incarné). Cette prédiction solennelle fut conservée dans la mémoire de tous les saints pandits du ciel.

« Lorsqu'il eut dit, il disparut. Les ennemis du roi, saisis de frayeur, se soumirent à lui; les régions de son empire demeuraient tranquilles et contentes. Le voleur se tint éloigné, intimidé par sa surveillance sévère; seul l'amant commit des larcins amoureux, en cherchant à la clarté de la lune l'objet de ses soupirs.

« En ce temps Poséda rendit mémorable l'anagramme qui indique la date de ce poëme; c'était le temps où les exploits de Djiaïa Baïa resplendissaient comme le soleil dans la troisième saison, et que sa compassion envers ses ennemis vaincus était douce comme les rayons de l'astre nocturne; car en guerre il traitait ses ennemis avec la même générosité dont le roi des animaux fait preuve envers sa proie.

« Alors vint Batara Sewa, qui dit au poëte : *Chante la guerre des fils de Pandou contre les fils de Coro.* »

Nous ne donnerons pas d'autres fragments de cette épopée, car aucune traduction n'en peut rendre la couleur. Quant au fond, il diffère peu de celui des poëmes indiens dont nous avons déjà parlé en détail.

Le *Niti Sastra* est un traité moral où respire la doctrine douce et ascétique des bouddhistes.

« Louange à Batara Gourou (Bouddha), dieu tout-puissant. Louange à Vischnou, qui purifie l'âme humaine, et à Batara Souria (le soleil), qui éclaire le monde. Qu'ils protégent l'auteur du *Niti Sastra*, ou sommaire des vérités enseignées dans les livres sacrés.

« L'abîme des eaux, quelque profond qu'il soit, peut se mesurer; mais la pensée humaine, qui la sondera jamais?

« Celui-là seul doit être appelé habile qui peut expliquer les paroles les plus abstraites.

« Une femme qui aime assez son mari pour ne pas lui survivre, ou qui, si elle lui survit, passe le reste de ses jours dans le veuvage comme morte au monde, surpasse toutes celles de son sexe.

« Un homme qui nuit à ses semblable, qui viole la loi de Dieu et oublie les enseignements des Gourous ne pourra jamais être heureux, et l'infortune le suivra partout. Il ressemble à un vase de porcelaine qui se brise en tombant, et perd toute valeur.

« Nul ne peut emporter avec lui les biens du monde; ainsi n'oublie jamais que tu dois mourir. Si tu as été compatissant et libéral envers les pauvres, ta récompense sera grande. Heureux l'homme qui partage son avoir avec l'indigent, qui nourrit l'affamé, revêt celui qui est nu, et soulage son prochain dans le besoin! la béatitude l'attend dans l'autre vie.

« Les richesses ne servent qu'à tourmenter l'âme de l'homme, et quelquefois à causer sa mort : c'est donc avec raison que le sage les méprise. Il en coûte beaucoup pour les acquérir, et plus encore pour les conserver; car il ne faut qu'un instant de négligence pour que le larron les enlève, et le regret qu'on en ressent est quelquefois pire que la mort. »

Les anciens monuments de Java, les grands bas-reliefs de Brambanan et de Boro Boudor ont été exécutés sous l'influence de ces idées; on y voit toujours figurer le mêmes personnages et les mêmes légendes. Plus tard les naturels répudièrent l'imitation pour s'attacher au type national et à l'histoire, en chantant Pandji, héros chevaleresque du neuvième siècle, et le prince Damar Voulan, contemporain de la dynastie de Madjiapahit. Alors on abandonna l'usage de la langue kawi, qui

resta liturgique, et de l'alphabet carré, que remplacèrent les caractères cursifs modernes.

Les faits et les légendes des différents pays furent recueillis dans plusieurs histoires, ou, pour mieux dire, dans des chroniques. Des drames furent composés, les uns roulant sur les idées religieuses de l'Inde, d'autres sur des traditions héroïques. Ils sont chantés par le chef de la troupe au son du *gamelan*, tandis que des acteurs véritables ou des figures en cuir se meuvent sur la scène. Les romans surtout abondent; ils sont élégiaques pour la plupart, et ornés de peintures gracieuses de la nature.

La littérature malaie a été plus étudiée : on a déjà plusieurs traductions, et la Société royale de Londres en possède de grandes collections, dues principalement à Raffles. Bien que toutes postérieures à l'islamisme, ces compositions se rapportent à des faits plus anciens, et sont ou des histoires ou des romans. Parmi les premières, la Société de Londres possède une grande chronique des rois de Java, qui, des premiers siècles de notre ère, va jusqu'au sultan Amangkou Buama VI, qui régnait en 1814. On assure qu'il n'y a pas dans l'archipel asiatique une nation, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait une histoire ou au moins une série généalogique de ses princes; mais on attache plus d'importance aux codes des lois qui, conservées d'abord de souvenir, puis rédigées par écrit vers la fin du quatorzième siècle, attestent différents degrés de civilisation.

Dans les romans, le monde idéal se confond avec le monde réel, la prose avec la poésie; et celle-ci est toujours chantée.

Comme tous les Orientaux, ces insulaires prennent un plaisir extrême aux récits, et des villages entiers restent attentifs à écouter le vieux narrateur. Ils ont aussi beaucoup de goût pour les luttes poétiques, dans lesquelles on emploie les *pantouns*, forme particulière de leur poésie : le pantoun consiste en une ou deux stances à rimes alternées, dont les deux premiers vers expriment le plus souvent une pensée sous forme symbolique ou par voie d'image, les deux autres une pensée morale ou une maxime pratique.

Les Malais ont, en outre, traduit dans leur langue tous les meilleurs ouvrages de l'Orient, ce qui nous en a conservé plus d'un, perdu dans l'idiome originaire.

La littérature fut cultivée par d'autres peuples encore moins connus jusqu'à présent parmi ceux de l'archipel d'Asie (d'Ur-

ville l'appelle ainsi, d'autres Malaisie; et c'est le seul pays qui possède des alphabets). Chaque opération des Océaniens est accompagnée d'une poésie populaire qui dirige en cadence et la rame des nautoniers, et la hache des bûcherons, et les coups des guerriers. Chez les Tangouls, les habitants les plus civilisés des Philippines, les chants populaires embrassent les traditions religieuses et les généalogies, et on les répète dans chaque circonstance importante de la vie, depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse (1).

Les Célèbes, aussi habitées par les Boughis, venus probablement de Bornéo, furent anciennement occupées par les Indiens.
1672. L'empereur qui y régnait en 1809 était le trente-neuvième d'une dynastie à laquelle on attribue dix siècles de durée. Quand les Hollandais abordèrent dans ces îles, ils y trouvèrent fort peu de mahométans, et bientôt François-Xavier y envoya des missionnaires; mais les mollahs l'emportèrent, et le mahométisme y était général en 1605. En 1672, le pouvoir fut remis aux Hollandais.

La langue boughi est l'idiome ancien et celui de la religion; elle se rapproche du malai et du kawi de Java, exprimant par des affixes les rapports de cas et de temps. Les livres écrits dans cet idiome sont en grande réputation.

Bornéo, appelée par les naturels Calematan ou Varouni, est l'île la plus grande du monde; elle a environ trente-six mille lieues carrées de superficie, et à peu près quatre millions d'habitants; elle paraît avoir été le berceau de toutes les populations de l'Océanie. Elle est cependant peu connue, à cause des agitations continuelles de l'intérieur et de l'humeur farouche des rois, qui ont toujours fait un mauvais parti à ceux qui tentèrent de l'explorer. Les principaux parmi les natifs sont les Daïas, dont les traditions annoncent une communication avec l'Inde; et peut-être sont-ils la souche des diverses populations de la Polynésie.

Troisième époque. Une troisième révolution dans la civilisation de ce mode vint de l'islamisme, qui y fut introduit au treizième siècle; mais s'il convertit soudain la race malaie, à tel point que le Koran devint le symbole de l'unité nationale, chez les Javanais il ne pénétra pas au delà de la surface, et il eut peu d'influence sur la littérature et sur le langage. Il ne s'en trouve aucun vestige aux Philippines.

(1) DULAURIER dans la *Revue des Deux Mondes*, 1841, juillet.

Les Arabes, guerriers et négociants, occupèrent l'Égypte, qui les rendit maîtres du commerce des Indes, et d'où ils fournirent les marchandises de l'Orient à la Grèce, puis aux Turcs et à Venise. Ils s'étaient aussi étendus sur les deux rives de la mer Rouge, peut-être sans avoir recours aux armes, et seulement dans un intérêt commercial. Ils établirent à Ormuz une colonie d'où ils dominaient sur la mer Rouge et sur le golfe Persique, et personne ne pouvait naviguer sur ces mers sans leur permission : en Afrique, ils avaient poussé leurs bâtiments depuis la côte d'Ajan jusqu'à Sofala, qu'ils appelaient le pays de l'or; ils avaient des établissements chez les Cafres, à Magadoxo, à Brava, à Quiloa.

En épousant plusieurs femmes, ils ne tardaient pas à répandre partout une génération nouvelle, dévouée aux intérêts des conquérants. Les princes idolâtres ne faisaient point difficulté de permettre une religion qui ne contrariait pas les penchants naturels, et qui donnait l'espérance d'acquérir la protection du sultan, dont le nom inspirait dans ces contrées le respect et la crainte : eux-mêmes embrassaient quelquefois l'islamisme pour obtenir l'assistance des Arabes contre les factions du dedans ou contre des ennemis du dehors.

Ce fut ainsi que l'influence des musulmans grandit dans l'Inde : dans certaines contrées, ils occupaient les premiers rangs à la cour; et, en faisant venir leurs coreligionnaires, ils parvinrent même à s'emparer de quelques places, telles que de Diu. Ils avaient plusieurs établissements au Malabar, et étaient très-puissants sur la côte de Malacca, où ils convertirent un grand nombre d'idolâtres; ils firent voile de là vers les Moluques, et ayant amené à leur croyance les rois de Tidor et de Ternate, ils en obtinrent des avantages considérables pour leur commerce. Marco Polo décrit la grande prospérité de Java et de Malacca et l'abondance d'argent qu'y attiraient les épices.

Les Arabes arrivèrent ainsi en peu de temps, sans posséder une puissante marine, à un résultat poursuivi en vain pendant tant de siècles par les Grecs et les Romains, et ils furent pendant longtemps les seuls facteurs du commerce de l'Inde avec l'Europe.

Il y avait aussi des chrétiens établis depuis un temps immémorial sur les côtes du Coromandel et du Malabar; mais ils ne pouvaient soutenir la concurrence que leur faisaient les laborieux musulmans. La Perse avait conquis une bonne partie

de la péninsule en deçà du Gange, où affluaient les marchandises venues de la Bactriane et des pays plus septentrionaux. La côte de Coromandel commençait au royaume d'Orixa, proche du Bengale; elle dépendait d'un royaume indien qu'on avait successivement appelé Bisnagar, Nar Singa, Visapour. Du temps de l'invasion portugaise, Nar Singa et Crichna, rajas du Bisnagar, possédaient tout le Carnatique et recevaient un tribut des princes du Malabar, dont les plus considérables étaient ceux de Travancore, Cochin Courgo et le zamorin de Calicut. En descendant le long de la côte occidentale on trouvait Mazoulipatnam, Palicate, Méliapour, Tangora, Cael et d'autres marchés auxquels se rendaient les caravanes de l'intérieur.

En remontant du cap Comorin, le long de la côte occidentale, on trouvait une suite non interrompue de villes, de bourgs, de champs cultivés, avec de riches factoreries tenues par les Maures, qu'on pouvait considérer comme les maîtres du pays. Les rois, satisfaits de recevoir les droits de douanes, ne s'inquiétaient pas de voir tout le commerce du pays entre des mains étrangères. Des navigateurs de l'Égypte, de l'Arabie, de la Perse y abordaient pour s'y pourvoir des nombreux produits de l'intérieur de la péninsule et des régions les plus éloignées, qu'y apportaient les marins de Sumatra, de Malacca, de Ceylan. Les produits de l'intérieur de l'Asie et de l'Europe méridionale y arrivaient en grande abondance par l'Égypte et la Syrie, et étaient ensuite répandus dans les Indes par les négociants de ces diverses contrées. La marine consistait presque exclusivement en bateaux munis d'une voile en toile de coton et construits sans fer. On ne faisait guère que des expéditions de cabotage; cependant quelques marchands plus hardis s'avançaient jusqu'à Camboje, en Perse, et en Arabie à l'occident et jusqu'aux ports du Bengale, de Sumatra et de Malacca à l'orient. Les pirates causaient des pertes immenses; le seul moyen d'éviter leurs attaques était de se mettre sous la protection des Brahmanes ou d'avoir une garnison d'Arabes à bord.

La côte plus méridionale du Malabar était divisée en petites principautés, dont les plus connues étaient Calicolan, Colan, Porca, Cochin, Cranganor, Travancor et Tanor, qui pouvaient, grâce à leur position, faire le commerce tout à la fois avec la Perse, avec l'Arabie et avec Ceylan. Calicut, qui était en quelque sorte le centre du commerce méridional de l'Asie, avait un port moins sûr; mais des lois plus humaines y veillaient sur la vie et sur les

biens des étrangers, et tandis que dans les pays voisins tout navire brisé par la tempête était impitoyablement confisqué, là les navigateurs, quelle que fût leur provenance, étaient bien reçus et pouvaient partir quand ils voulaient.

Après la côte du Malabar venait celle de Canara, appartenant presque en entier à l'État de Bisnagar ou de Nar Singa, qui s'étendait sur les deux rives de la péninsule et qui était au quatorzième et au quinzième siècle assez puissant pour résister aux Mongols. Bisnagar, fondé en 1344, faisait un commerce très-considérable surtout en pierreries, telles que perles, diamants, rubis, émeraudes. Mangalor était un des ports principaux; une route de trois cents lieues servait à transporter au sein de la capitale les produits de l'intérieur des terres. Venait ensuite la côte du Décan, qui produisait en abondance des grains et des fruits; les marchandises de l'intérieur arrivaient à Goa, à Tannah, à Bendai, à Daboul et à Caboul par le moyen des caravanes; le commerce partagé entre les Maures et les Indiens y était aussi actif qu'à Calicut; il s'y trouvait une égale abondance de marchandises européennes.

La côte du Décan confinait avec la péninsule de Guzerate, qui n'en était séparée que par la baie de Camboje. Les Maures faisaient presque tout le commerce des nombreux ports de cette baie. Les Guzerates très-habiles négociants, possédaient beaucoup de bâtiments de grande portée et parfaitement commandés. La plupart faisaient le cabotage; d'autres allaient à Aden, et avaient des agents à Décan, à Goa, à Calicut, à Malacca; on évaluait à cinq mille environ ceux qui se livraient à ce genre d'industrie. Cambaye était célèbre pour ses manufactures, pour ses étoffes de soie, son coton, ses velours, sa joaillerie, ses ouvrages d'ivoire et de marqueterie; le territoire était fertile, et les habitants, enrichis par l'industrie et le commerce, ne se refusaient aucune des jouissances du luxe. Le port était fréquenté par des bâtiments des deux côtes de la péninsule située en deçà du Gange et des pays les plus lointains; on y voyait, comme à Calicut, des négociants de toutes les parties de l'Inde, de l'Égypte et de la Syrie. Les flottes de l'Inde apportaient aux marchands les produits de l'intérieur, et y transportaient en échange les produits étrangers.

Lors donc que les Portugais vinrent, par le cap de Bonne-Espérance, acheter les marchandises sur le lieu même, ils eurent à lutter non contre les naturels, mais contre les mahomé-

tans; ils purent dès lors considérer ces expéditions comme une continuation de la croisade qui avait eu pour théâtre, pendant des siècles, la péninsule ibérique. Ils trouvèrent en abondance, sur les marchés, de l'or, de l'argent, des diamants, des perles, de l'ivoire, du coton, des porcelaines, de l'indigo, du sucre, des épices de toutes sortes, des tissus de fil, des toiles imprimées, des bois précieux, des aromates. La valeur des premiers objets n'y était pas ignorée comme en Amérique; et si les indigènes n'employaient pas les épices aux mêmes usages que nous, ils en extrayaient des huiles et des baumes. A Ceylan on fait bouillir le fruit de la cannelle, pour en faire des bougies à l'usage du roi seul et de l'huile pour les lampes de ses sujets. On tire des feuilles distillées l'huile malabatre; celle de girofle sert à Amboine de médicament et de fortifiant, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; on mêle au tabac du girofle pulvérisé. Les Portugais rapportèrent de grandes provisions de ces épices, et quand les Vénitiens, habitués à faire le monopole de ces aromates, se présentèrent pour en vendre à Lisbonne, ils se les virent offrir à un prix inférieur.

Ormuz. Vis-à-vis de la Perse méridionale, région sauvage sans commerce maritime, et avant d'entrer dans le golfe Persique par le détroit d'Ormuz, on relâchait à Mascate. L'île d'Ormuz, quoique dépourvue d'eau et de végétation et ne produisant rien que du sel, renfermait une ville où régnait un commerce très-actif, et où accoururent les marchands de l'Afrique et surtout de l'Égypte, de la Syrie, de l'Arménie, de l'Asie Mineure, de l'Irak Arabi, de l'Irak Adjémi, de l'Aderbidjan, du Turkestan, de la Boukharie, du Caboul, du Thibet, de Cachemir, de la Tartarie, de la Kalmoukie, de la Chine septentrionale, et enfin de tout l'Orient. Chiras et les autres villes manufacturières de la Perse y envoyaient des armes, des étoffes, des tapis, de l'alun de roche, des turquoises. Il y avait à Ormuz d'excellentes raffineries pour les perles qu'on pêchait dans le golfe Persique. La navigation y amenait des marchands de la Chine, de Malacca, de Tanasérin, du Bengale, de Cambaye, de Guzerate, des Maldives, de l'Abyssinie, du Zanguebar de Socotora, de l'Arabie et principalement de Jedda et d'Aden. Louis de Bertéma, l'un des plus anciens voyageurs par terre dont il reste quelque souvenir, pensait qu'il entrait plus de bâtiments dans le port d'Ormuz qu'en aucun autre du monde. La différence de religion n'était pas un obstacle au commerce qu'on y faisait par échange

ou en argent comptant, et n'empêchait pas qu'on n'y rendît la justice avec impartialité. Le luxe excessif des habitants d'Ormuz et leur profonde corruption excitèrent l'indignation des princes européens qui visitèrent cette ville.

De leur côté les marchands d'Ormuz et de tout le golfe Persique fréquentaient les ports de l'Inde, où ils apportaient les mêmes marchandises et, en outre, des chevaux de l'Arabie et de la Perse. Aussi tout ce que produit l'Orient, depuis la Chine jusqu'à la partie la plus occidentale de l'Inde, se trouvait en abondance à Ormuz; et de là les marchandises allaient par Bassora, en remontant le Tigre et l'Euphrate, jusqu'en Syrie et au Diarbékir. Les nombreuses îles du golfe Persique, par lequel une grande partie des marchandises étaient transportées de l'Inde et de la Chine à l'embouchure de l'Euphrate, servaient de stations au commerce de l'Orient avant qu'Ormuz en fût devenu le centre. Mais l'île de Baharein conservait son importance spéciale à cause des perles qu'on y pêchait, et qui, quoique moins blanches que celles de Ceylan, étaient plus grosses et tout aussi recherchées. Aden, lieu où les communications avec Ormuz sont très-faciles, recevait une quantité de marchandises des Indes. Toute la population, composée d'Arabes, d'Indiens et de quelques Africains, était adonnée au commerce, et le prince tirait des profits considérables des droits de douane. L'intérêt fit taire la haine que les musulmans avaient pour les chrétiens, et au quinzième siècle on voyait à Aden un grand nombre de marchands italiens qui venaient aux Indes par l'Égypte et la Perse. Aden était aussi fort bien située pour faire le commerce avec l'Arabie Heureuse. L'industrie particulière du pays était la préparation de l'opium thébaïque. Une partie des marchandises était expédiée d'Aden à la Mecque, à travers les déserts de l'Arabie, ou par le détroit de Bab-el-Mandeb à Gedda, port de la mer Rouge, peu éloigné de la Mecque. En 1326, le soudan d'Égypte, maître de Gedda, porta un coup terrible au commerce d'Aden en doublant les droits sur les navires qui mouillaient à Gedda après avoir touché la côte de l'Yémen, et de cette façon il obligea les navigateurs à venir directement dans ses parages. Aden.

L'île de Socotora devint alors un point un de relâche très-fréquenté. Cette île, presque stérile, produisait la gomme appelée *sang de dragon* et l'espèce d'aloès qu'on nomme *socotrin*. Une foule de bâtiments venus de l'Inde, de Malacca, de Sumatra, de Ceylan et de toutes les côtes qui en dépendent se dirigeaient

vers le cap Guardafou, à l'extrémité de la côte d'Afrique, à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb.

Gedda devint une ville considérable par suite de la masse de pèlerins qui y passaient en se rendant à la Mecque et de la quantité de marchandises qu'on y débarquait, afin d'envoyer par terre celles qui étaient destinées pour la Mecque et de charger sur des navires plus petits celles qui étaient destinées pour l'Égypte. Malgré les difficultés d'une navigation qui ne pouvait s'effectuer que de jour, on y voyait accourir des bâtiments de l'Afrique, de l'Asie et de la Chine; le rapport des douanes était immense; mais le soudan, non content de cela, frappait le commerce de droits innombrables, tels que droits de magasin, d'inspection et autres, et s'était attribué le monopole du cuivre, du corail et d'autres articles européens, qu'il obligeait les marchands à recevoir en échange. Une partie des marchandises provenant de l'Asie était consommée dans le pays ou plutôt à la Mecque; une quantité non moins considérable était expédiée par terre en Syrie et en Égypte.

On sut par les premiers navigateurs portugais que les Arabes avaient beaucoup d'établissements sur la côte orientale de l'Afrique et dans les îles voisines. Sofala, connue autrefois pour ses riches mines d'or, était un des points les plus fréquentés. On en tirait aussi de l'ivoire de morse ou cheval de mer, ivoire préférable à celui de l'éléphant, et des toiles de coton très-fines, que les indigènes ne savaient pas l'art de passer en couleur. Ces objets étaient échangés contre des étoffes de soie et de coton teintes et fabriquées à Quiloa et à Mozambique et beaucoup de marchandises de Cambaye. Les Arabes y recevaient aussi de l'or, sur lequel ils gagnaient le cent pour cent.

La côte du Zanguebar, les îles de Madagascar, Munsia, Penda, Zanzibar et toutes les autres îles de ce rayon étaient connues des Arabes ainsi que la côte d'Ajan jusqu'au cap Guardafou. Les ports principaux étaient Brava et Magadoxo, où les marchandises provenant de Cambaye étaient échangées avantageusement contre des produits du pays et surtout contre de l'ivoire, qui y était abondant et excellent. Zeila, dans le royaume d'Adel, faisait un grand commerce d'or, de dents d'éléphant et d'esclaves.

L'Abyssinie avait quelques ports qui, comme celui d'Axum, servaient à introduire les marchandises des Indes; ils étaient fréquentés par les négociants de ces côtes. Pendant longtemps

le commerce entre la Nubie, l'Arabie et l'Inde fut très-actif par le moyen du port d'Aïdab et de l'île de Suaquem. Les marchandises arrivées aux côtes de l'Abyssinie et de la Nubie étaient dirigées en partie par terre jusqu'en Égypte, et en partie transportées par mer jusqu'à Koss, où on les embarquait sur le Nil. Mais les nombreuses révolutions qui éclatèrent en Égypte enlevèrent toute sécurité à la route du désert, et le port de Suaquem cessa d'être fréquenté (1).

Le roi, encouragé par ce premier essai, qui, bien qu'heureux, n'avait pas produit de grandes richesses, résolut d'expédier une flotte considérable dans ces parages. Il équipa en
conséquence vingt vaisseaux de haut bord, dont il confia le 1502.
commandement à Vasco de Gama. L'amiral portugais réduisit plusieurs rois à la condition de tributaires, défit la flotte du zamorin de Calicut, et le butin énorme qu'il y trouva lui valut à son retour l'accueil le plus empressé.

Il avait laissé dans l'Inde Vincent Sodrez, avec six bâtiments : mais cet aventurier, uniquement avide d'argent, ne protégea point les alliés du Portugal sur la côte du Malabar, et se mit à faire des incursions dans la mer Rouge. Il visita d'abord Socotora, et côtoya l'Arabie Heureuse; mais il fut assailli dans ces parages par les tempêtes qu'on lui avait annoncées, et il y périt.

Déjà la préoccupation commune des princes indiens était l'alliance ou l'inimitié des Portugais, l'avantage qu'il y avait à les favoriser ou à les repousser; et c'était pour eux un motif de se faire la guerre les uns aux autres. Le plus redoutable adversaire des Portugais était toujours le zamorin de Calicut, qui vainquit et
dépouilla le roi de Cochin, leur allié. Mais neuf vaisseaux qui ar- 1505.
rivèrent, sous le commandement de François d'Albuquerque, le rétablirent sur le trône : en reconnaissance de ce service, il laissa construire le fort de San-Iago et l'église de Saint-Barthélemy. Ainsi fut posée la première pierre du domaine spirituel et temporel des Portugais sur le pays.

Alphonse d'Albuquerque, fils de François, à son retour à Albuquerque.
Lisbonne, offrit au roi, entre autres richesses, quarante livres de grosses perles, un diamant le plus gros qu'on eût encore vu, et deux chevaux, l'un arabe, l'autre persan, les premiers que le Portugal eût reçus des nobles races de l'Orient.

(1) Pardessus.

A leur départ de l'Inde, les deux Albuquerque avaient confié la défense du fort de San-Iago à Édouard Pacheco, l'un des héros les plus remarquables de cette époque. A la tête d'une poignée de braves, il résista dans cette bicoque à cinquante-sept mille soldats du zamorin, appuyés par une flotte de cent soixante voiles, ayant à bord dix mille hommes. Les histoires des paladins n'offrent rien de comparable aux prodiges qu'il accomplit avec une constance sans égale.

Le roi de Calicut, honteux de sa défaite, abdiqua de dépit, et se renferma dans le temple de ses dieux; puis Lopez Soarez d'Alvaragna arriva au secours de Pacheco avec treize vaisseaux, et le ramena à Lisbonne, où il fut comblé d'éloges et bientôt oublié.

De ce moment le Portugal commença à se considérer comme
1507. maître de ces contrées. Non content d'en tirer de riches chargements, il y envoya François Almeida en qualité de vice-roi, avec des gardes du corps, des chapelains et les autres pompes d'une cour. La prudence ou la valeur d'Almeida fut couronnée du plus heureux succès. Il soumit au tribut les rois de Quiloa, de Mombaza et d'autres États, et construisit plusieurs forts :
Ceylan. Laurent, son fils, aborda à l'île de Ceylan, la plus grande de l'Inde occidentale, presque égale en étendue à l'Irlande. La position et les ports de cette île semblent la désigner pour être le centre du commerce de l'Afrique à la Chine; aucun port n'est comparable dans ces mers à celui de Trinquemale. Du côté septentrional elle est séparée de la terre ferme par un golfe au travers duquel s'étend une chaîne de bancs de sable, dits Pont d'Adam, que d'étroites passes interrompent à peine. Ces passages, qui raccourcissaient le trajet, offraient une extrême commodité quand on ne savait faire le tour de l'île qu'une fois par an, à la faveur des moussons de nord-est et de sud-est : aussi tout le commerce des côtes de Malabar et de Coromandel se dirigeait-il sur ce point; et des magasins, des relâches pour les bâtiments marchands qui s'acheminaient plus loin se formèrent aux alentours.

L'intérieur du pays est hérissé de montagnes; mais les côtes, au nord surtout, vont s'inclinant en plaine : ces côtes, malgré leur aridité, furent autrefois très-habitées; c'est ce qu'attestent les ruines, antérieures à tout souvenir humain, dont elles sont couvertes; mais alors de vastes lacs artificiels distribuaient leurs eaux dans les campagnes, où croissait le riz et que la destruc-

tion de ces lacs a laissées stériles. La race autochthone des Cingalais s'est retirée dans l'intérieur, tandis qu'un mélange de gens de tous pays se sont rassemblés sur les côtes.

Les anciens n'ignorèrent pas l'importance de cette île, Marco Polo la regardait comme la plus belle île du monde, riche en riz, en pierreries et en bois précieux. Les Hachémites, persécutés par les Ommiades sous le calife Abd-el-Melek, vinrent de 700.
l'Euphrate à Ceylan. Ils y formèrent huit établissements, parmi lesquels Mantotté et Manaar restèrent les principaux, à cause de leur position en face de l'Inde, position extrêmement favorable pour le passage du Pont d'Adam et pour la pêche des perles. Ce fut donc là que se concentra tout le commerce qui se faisait d'un côté avec l'Égypte, l'Arabie, la Perse, le Malabar; de l'autre avec le Coromandel, le Bengale, Malacca, Java, Sumatra, les Moluques, la Chine. Les marchands chinois, après s'être approvisionnés en route d'aloès, de girofle, de noix muscade, de bois de sandal, en fournissaient avec avantage les peuples voisins des golfes Arabique et Persique. De leur côté, ceux de Mantotté et de Manaar tiraient des différents ports de l'île les diverses denrées qu'elle produisait : de Trinquemale, le riz; de Jafna, le bois de palmier noir, les coquillages de luxe, l'indigo; de Coudramalla, des perles; de Paltam, de l'ébène, des noix d'arek et du bétel; de Colombo, de la cannelle et des pierres fines; de Barbarin, de l'huile de coco; de Point de Galle, de l'ivoire et des éléphants. Enrichis par des opérations aussi lucratives, ils tenaient en bon état les vastes ouvrages hydrauliques qui fécondaient le sol (1).

On conçoit qu'Almeida dut attacher un grand prix à l'amitié du roi de cette île, et chercher à se la concilier. Il ne sut pourtant se contenir dans de justes limites; et, traitant les chefs avec arrogance, il contraignit les natifs à vendre leurs denrées à un prix qu'il déterminait lui-même. Il ferma les yeux sur les violences et les concussions de ses agents; puis, lorsqu'il eut étendu ses découvertes et consolidé ses conquêtes, il déclara de bonne prise tout bâtiment naviguant dans ces mers sans lettres patentes du vice-roi. Une pareille tyrannie indigna le zamorin de Calicut et les Égyptiens, qui se liguèrent; et, approvisionnés d'artillerie par les Vénitiens, jaloux des Portugais, ils surprirent Laurent. Malgré l'énorme disproportion des forces, il préféra à

(1) HEEREN, *De la politique et du commerce des anciens peuples.*

la fuite la mort des héros; mais la supériorité de la marine portugaise lui valut la victoire et un riche butin. Alphonse d'Albuquerque ayant été alors envoyé pour le remplacer, il refusa quelque temps de lui céder le commandement, et l'emprisonna même. Il finit cependant par se résigner; mais à son retour,
1509. ayant abordé sur la côte d'Afrique, où il en vint aux mains avec les Hottentots dans la baie de Saltana, il fut tué avec soixante-quinze Portugais.

Les fonctions de Laurent Almeida, mais non pas son titre,
1507. avaient été conférées à Alphonse d'Albuquerque, qui se rendit célèbre par une ambition à laquelle on ne peut comparer que son activité et sa prudence. Il eut à combattre, indépendamment de l'ennemi, la défiance de ses nationaux. Une expédition contre la ville de Calicut, ennemie opiniâtre des étrangers, fut confiée par le gouvernement à Fernand Cottinho : bien que mortifié de cette préférence, Albuquerque voulut servir en volontaire sous ses ordres, afin de remédier aux erreurs qu'il prévoyait. Calicut fut pris; mais les ennemis, revenant à la charge, taillèrent en pièces les Portugais, tuèrent Cotinho et blessèrent grièvement Albuquerque. Il guérit cependant; et, prenant occasion de ce désastre, il s'empara de la direction des affaires, sauf à dissimuler les ordres contraires de la métropole. Il attaqua alors Goa, dont il se rendit maître; mais il fut bientôt assiégé par le roi Idalkar, à la tête de soixante mille combattants : il fut obligé d'évacuer la place et de se réfugier sur ses vaisseaux, puis des trahisons et le manque de vivres le forcèrent
1510. à s'éloigner. Il reparut pourtant lorsqu'il lui fut arrivé du ren-
25 août. fort; et, ayant emporté la ville d'assaut, il massacra tous les Maures qu'il y trouva.

Pensant alors qu'il n'était possible de conserver l'empire des mers qu'à la condition d'avoir des forteresses sur terre, il établit sa résidence à Goa, ville bâtie en amphithéâtre sur une île détachée du continent, entre les deux bras d'un fleuve, et dans une position si favorable que les Portugais ne durent peut-être qu'à elle de se maintenir en Asie. Il y reçut les ambassadeurs des rois voisins, et favorisa le mélange des races par les mariages, afin qu'il en résultât une population ayant des intérêts communs avec les Européens.

Le commerce avec tous les pays de l'Asie et de l'Europe se concentrait à Malacca, située à distance égale entre l'extrémité orientale et l'extrémité occidentale des Indes, et dominant en

outre le détroit par lequel elles communiquent; ce qui en faisait le rendez-vous des Japonais, des Chinois, et des marchands du continent, des Moluques, de l'archipel d'Asie, qui y arrivaient du Levant, et de ceux du Malabar, de Ceylan, de Coromandel, qui y venaient du couchant. Albuquerque dirigea alors ses forces contre cette place, pour venger le meurtre de quelques-uns des siens. Il débarqua à la tête de huit cents Portugais et de deux cents Malabares, prit Malacca de vive force, et y fit un massacre horrible; le cinquième du butin réservé au roi fut racheté au prix de deux cent mille pièces d'or (1). Cet exploi rendit les Portugais redoutables dans l'Inde entière, et la terreur qu'ils inspiraient leur facilita de nouvelles conquêtes. Albuquerque envoya reconnaître les Moluques et y former des établissements; il reçut l'hommage de plusieurs princes; et le nouveau zamorin de Calicut, renonçant en sa faveur à la moitié de ses revenus, conclut une alliance avec le roi Emmanuel.

Ormuz, à l'embouchure du golfe Persique, demeurait l'entrepôt du commerce de l'Inde extérieure, comme Malacca de l'Inde intérieure. Les marchands des côtes d'Égypte, de l'Arabie, de la Perse d'un côté, de l'autre ceux de la Chine, de Corée, du Japon s'y dirigeaient en grand nombre.

Albuquerque avait tenté de s'en emparer à son arrivée en Asie; mais l'entreprise ayant échoué, il jura de réparer cet échec; et, pour se rappeler son serment, il laissa croître sa barbe, qui s'allongea au point qu'il était obligé de la serrer dans sa ceinture. Saisissant donc le premier prétexte qui s'offrit, il s'avança vers cette ville avec vingt-sept bâtiments, ayant à bord quinze cents Portugais et moitié autant de Malais : comme le roi avait été détrôné par un usurpateur, Albuquerque le prit sous sa protection et le rétablit. Il reçut en récompense les meilleures maisons, les forteresses et l'artillerie; et le commerce se trouva ainsi transporté, des petits princes qui dominaient sous la suprématie de la Perse, aux mains des Portugais; et sur cette île dépourvue d'eau s'éleva bientôt une ville des plus puissantes et des plus populeuses.

(1) Les *historiens* ajoutent qu'il y trouva trois mille canons, et qu'un des Maures auteurs du meurtre des Portugais étant tombé entre ses mains, il le fit servir de but à mille coups, sans qu'il fût possible de lui faire répandre une goutte de sang; mais enfin, sur l'indication des Indiens, il lui fit enlever un bracelet enchanté, et aussitôt le sang coula et le coupable tomba mort.

Albuquerque comprit qu'il ne suffisait pas d'avoir de forts comptoirs en Afrique et au Malabar, mais qu'il fallait à tout prix être maître de la mer Rouge et du golfe Persique, commander l'embouchure des grands fleuves, et fermer les anciennes voies pour faire prospérer les nouvelles. Ce fut donc là le but de ses efforts; mais il trouva pour s'y opposer les Vénitiens et les Mameluks d'Égypte, dont le revenu principal consistait dans les droits d'entrée et de sortie des marchandises de l'Inde dirigées sur le port d'Alexandrie. Le soudan menaça même de massacrer tout ce qu'il y avait de chrétiens en Égypte et en Syrie si les Portugais n'abandonnaient pas leurs nouvelles acquisitions, et il arma pour les repousser. Venise lui fournit des bâtiments, qui furent portés à dos de chameau du Caire à Suez.

La flotte égyptienne mit à la voile en 1508; mais après plusieurs efforts inutiles elle fut vaincue. Albuquerque ne se proposa rien moins alors que de détruire l'Égypte en détournant le Nil, avec le secours du Négusch d'Abyssinie; puis d'envoyer trois cents cavaliers exterminer les Arabes, saccager la Mecque, et la ramener à la nullité primitive en faisant cesser les pèlerinages, qui seuls la font vivre.

Quand Sélim I[er] eut assujetti les Mameluks, il s'unit plus étroitement avec les Vénitiens dans l'intention d'anéantir le commerce portugais; il leur accorda beaucoup de privilèges, et exempta de droits toutes les marchandises qui arrivaient directement d'Alexandrie dans ses États en même temps qu'il grevait de taxes les marchandises expédiées de Lisbonne. Il fut même question de couper l'isthme de Suez, seul moyen de salut pour Venise aux abois; mais bientôt la ligue de Cambrai força cette république de songer à sa propre défense; et en 1521 elle proposa au roi de Portugal de lui acheter à un prix déterminé toutes les épices qui arriveraient à Lisbonne, prélèvement fait de celles qui étaient nécessaires à la consommation intérieure. Cette demande ne fut point écoutée.

Ainsi les Portugais, qui n'avaient pas quarante mille hommes sous les armes, faisaient trembler l'empire de Maroc, les Barbaresques d'Afrique, les Mameluks, les Arabes et tout l'Orient, d'Ormuz à la Chine. Ils s'étaient aguerris durant leurs luttes avec les musulmans sur le sol de la patrie; l'esprit de liberté était alimenté chez eux par les états généraux, et la rivalité des Espagnols, le zèle religieux, la soif de l'or faisaient de ce peuple un peuple de héros.

Au milieu de ses triomphes, Albuquerque apprit que ses en-
nemis triomphaient à la cour de Lisbonne, et que ceux qu'il avait
envoyés en Europe comme criminels revenaient pour le sup- 1515. Décembre.
planter. Cette nouvelle accéléra sa fin, qui fut déplorée par ses
soldats et par les vaincus; et lui-même se repentit des excès
auxquels il s'était parfois laissé entraîner dans un transport de
colère. Quand les Portugais redemandèrent, quelques années
après, les cendres du grand Albuquerque, les citoyens de Goa
refusèrent de s'en dessaisir; car leur vénération pour lui s'é-
tait accrue depuis qu'ils avaient pu le comparer avec ses succes-
seurs; et il fallut pour les décider à obéir un ordre absolu du
pontife.

On aurait pu le surnommer le Fortuné, à plus juste titre que le Grand; car il eut à combattre des nations bien inférieures à la sienne, et ne tint d'ailleurs aucun compte ni des lois ni de la bonne foi, système excellent pour ceux qui pensent que tout doit être sacrifié à l'intérêt de leur drapeau.

Pendant ce temps, les Portugais avaient étendu leurs découvertes. Tristan d'Acunha trouva vers le sud les îles qui portent son nom; Alvar Talez aborda à Sumatra, et commença l'exploration de l'archipel indien. Emmanuel de Menesès fut poussé par la tempête à Madagascar; Scoarez toucha aux Maldives, dont le souverain s'intitulait roi de treize provinces et de douze mille îles. On ne put jamais former dans ces dernières îles d'établissements stables, non plus qu'à Sumatra, où les petits princes guerriers auxquels Segueira eut affaire ne permirent jamais aux étrangers de se fixer.

Les Portugais arrivaient en 1513 à Bornéo, que Magellan avait déjà signalée; mais ils n'y firent qu'en 1530 des établissements importants pour s'y procurer le camphre.

Après avoir été longtemps cherchées, les Moluques ou îles des
Épices furent découvertes par François Serrano et Diègue d'A-
breu, qui, envoyés par Albuquerque, y continuèrent pendant
huit années leurs explorations, et se virent accueillis avec hospi-
talité. George de Britto fut chargé d'en prendre possession;
mais ayant débarqué à Sumatra pour piller un temple dont on 1521.
vantait l'immense richesse, il y fut tué. Antoine de Britto, qui
lui succéda, fut très-bien accueilli dans ces îles, dont chacune
briguait l'honneur d'être la résidence des Portugais. Cet honneur
funeste échut à Ternate, où les persécutions religieuses et les

rapines exercées par les Portugais dépassèrent même celles des Espagnols en Amérique.

Les successeurs d'Albuquerque donnèrent plus d'extension à la conquête dans les Moluques, ainsi qu'aux établissements de Ceylan, sur la côte de Coromandel et dans les îles de la Sonde. Le vice-roi Nunhez d'Acunha conquit Diu, pour prendre pied dans le royaume de Cambaye; et les deux siéges qu'il y soutint contre l'armée de Mahmoud, sultan de Cambaye, secondé par
1536. la flotte du pacha d'Égypte, doivent être comptés parmi les plus glorieux faits d'armes.

1538-1545. Les Portugais eurent bientôt accès dans toutes les contrées où se faisait le commerce, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à Canton, exerçant ainsi leur domination sur plus de quatre mille lieues, au moyen d'une chaîne de comptoirs et de forteresses. Sans rivaux, ils étaient reçus avec empressement, et pouvaient dicter des lois, fixer les prix et apporter à l'Europe une variété de productions jusqu'alors inconnues. Les dépendances principales de Goa, centre de leurs possessions, étaient Mozambique, Sofala, Mélinde, sur les côtes d'Afrique; Mascate et Ormuz, dans le golfe Persique; toute la côte du Malabar, où étaient situées Diu et Damaun; enfin sur celles de Coromandel Négapatnam et Malacca, dans l'île de ce nom.

Il n'y avait point de compagnie privilégiée; mais il fallait, pour entreprendre le commerce dans ces contrées, une autorisation du gouvernement, qui s'en réservait quelques branches, ainsi que la direction et le commandement de la marine. Les Portugais y parvinrent à un tel degré de grandeur que les Orientaux furent persuadés que le Portugal était la première puissance de l'Europe. Satisfaits des immenses avantages qu'ils avaient acquis, ils renoncèrent aux découvertes de curiosité; et, songeant uniquement à s'enrichir, ils ne se montrèrent plus que spéculateurs aventureux. Il s'en fallut beaucoup que les gouverneurs qui succédèrent à Albuquerque eussent la même ampleur de vues; puis l'enthousiasme qui avait signalé les premières expéditions fit place à des passions basses et à un misérable esprit mercantile.

Soarez, qui remplaça Alphonse d'Albuquerque, comprenant combien il serait important de nouer des relations avec la Chine, y expédia huit bâtiments qui abordèrent à Canton. Ils y
1517. furent accueillis avec la défiance particulière aux Chinois; cependant le capitaine Andrada sut ensuite se concilier la confiance

par sa loyauté et en annonçant son départ à l'avance, afin que ceux qui auraient des réclamations à faire pussent les présenter. Pérez arriva à Pékin avec le caractère d'ambassadeur ; et les négociations étaient dans la meilleure voie, quand les Portugais restés sur le vaisseau, ne pouvant contenir la rapacité à laquelle ils s'étaient habitués, se livrèrent à des violences brutales. Aussitôt le gouverneur chinois réunit plusieurs bâtiments, et cerna les Portugais, qui ne parvinrent à s'enfuir qu'à la faveur d'une tempête. Dès que la nouvelle de ces événements fut parvenue à Pékin, Pérez se vit chargé de chaînes, et on le laissa finir ses jours dans un cachot.

Les Portugais se virent ainsi exclus de la Chine ; mais, quelques années après, ils obtinrent la permission d'expédier des bâtiments à l'île de Sanchan pour y débiter leurs marchandises. Pendant qu'ils s'y trouvaient, les mandarins réclamèrent leur assistance contre Tchang-Si-Lao, fameux pirate, qui avait pris Macao et assiégé Canton. En récompense des secours efficaces que ses sujets en avaient reçus, le fils du Ciel donna Macao aux Portugais. Cette ville fut aussitôt fortifiée à l'européenne ; et, bien que les Chinois la tinssent en respect en ne permettant pas qu'elle eût des vivres pour plus d'un jour, les Portugais purent trafiquer de là avec le Japon, ce qui rendit Macao une des places les plus riches et les plus importantes ; aussi la faculté d'y résider était-elle accordée comme un privilége.

Au moment où un vaisseau portugais jetait l'ancre sur la côte de Siam, trois matelots, Antoine de Mota, François Zéimoro et Antoine Pexoto, désertèrent leur bord ; et, s'embarquant sur une jonque chinoise, ils arrivèrent les premiers au Japon. Mais ils y furent bientôt rejoints par Ferdinand Mendez Pinto, l'un des aventuriers les plus célèbres, qui traça lui-même un récit de ses voyages. 1542.

Né de parents nobles à Monte-mor-Ovelho, il s'enfuit sur mer à la suite d'un délit de jeunesse : pris par un pirate français, il fut jeté à terre *sans autre chose que les étrivières qu'il venait de recevoir*. S'étant mis domestique, genre de condition qui ne lui plaisait pas, il imagina de faire le voyage des Indes, *l'expédient le plus court pour se débarrasser de ses haillons*. Il servit sur les bâtiments qui combattaient les Maures sur la mer Rouge ; mais ayant été fait prisonnier, il fut amené à Moka, tenu dans une captivité rigoureuse et à plusieurs reprises exposé sur le marché ; enfin il fut acheté par un Grec renégat et Pinto.

revendu à un juif, qui le conduisit à Ormuz, où le gouverneur portugais le racheta. Il s'embarqua alors sur les bâtiments que Pedro Vaz-Couthino ramenait dans l'Inde : arrivé après diverses aventures à Goa, il se mit au service de Pierre de Faria, qui se rendait à Malacca en qualité de gouverneur. Au nombre des ambassadeurs des chefs voisins se trouvait celui des belliqueux Battas, qui, à son départ, prit avec lui Mendez Pinto comme agent portugais, pour examiner la nature du pays et des habitants. Il décrit les objets nouveaux dont il fut frappé avec l'exagération habituelle aux voyageurs : l'accueil plein de bienveillance qu'il reçut du roi des Battas fut *comme une pluie abondante sur le riz dans la saison des chaleurs*. Il fut prodigue de promesses dans ce pays, où il ne cessait de s'enquérir de l'île d'Or; il en usa de même à Aarou. Mais il fit naufrage au retour; il dut se traîner dans la fange, au milieu des morsures de milliers d'insectes, en proie à la crainte des serpents et des bêtes féroces. Enfin, il fut recueilli, avec le seul compagnon qui lui restât, par un bâtiment : ceux qui le montaient, supposant qu'ils avaient avalé des pierres précieuses, leur administrèrent un vomitif si violent que son compagnon succomba. Pinto n'échappa à la mort qu'avec peine, et fut vendu à un mahométan pour vingt-trois livres, puis racheté à Malacca par des amis.

Il s'adonna alors au négoce, dans lequel il acquit soudain, par des vicissitudes non moins étranges, des richesses énormes, qu'il perdit tout à coup; et il ne trouva d'autres ressources, pour se soustraire à ses créanciers, que de se faire pirate en compagnie de Chinois et d'Antoine de Faria, réduit aussi à prendre ce parti par des spéculations avortées. La vie de corsaire est, de sa nature, assez fertile en hasards : après s'être enrichis, ils échouèrent sur l'île des Larrons, et se retrouvèrent plongés dans une misère extrême. Faria promit à son compagnon que la Province leur enverrait du secours; et il crut voir la réalisation de cette prédiction dans une jonque chinoise qui venait d'aborder. S'en étant emparés par surprise, ils la détachèrent, et laissèrent les propriétaires sur le rivage. Ainsi, revenus à leur premier métier, ils s'unirent à un pirate chinois, et furent accueillis avec grand honneur à Liampoo (*Ning-po*) par les marchands portugais. Là le terrible Faria eut connaissance d'une île Calempbuy, où étaient les tombeaux de dix-sept rois chinois, tout en or massif. On peut croire qu'ils ne tardèrent pas

à se mettre à la recherche d'une si belle proie ; mais l'île ne se montrait pas : ils l'atteignirent enfin, et y trouvèrent des ermitages et des tombeaux, qu'ils saccagèrent, sentant qu'ils faisaient mal, convenant même de leur faute, mais se réservant d'en faire plus tard pénitence. Ce butin mal acquis eut une mauvaise fin, car la tempête l'engloutit avec Faria, et quatorze Portugais seulement parvinrent à se sauver.

Les Chinois reçurent les naufragés comme ils méritaient de l'être : traduits devant un juge de Nankin, ils furent condamnés à avoir le pouce coupé et à subir la bastonnade. Cette dernière peine leur fut seule appliquée, mais avec une telle fureur que deux d'entre eux y succombèrent. Ils furent alors dirigés sur Pékin, le plus souvent par des canaux, et trouvèrent dans cette ville des chrétiens, fils de quelques-uns de ceux qui, un siècle auparavant, avaient été convertis par le Hongrois Mathias Escandel. Pinto vit bien et sut décrire avec vivacité ce peuple, dont il loue l'exacte justice, quoiqu'on l'eût enchaîné et que sa bienvenue eût consisté en coups de bâton, avec une année de travaux forcés à Quinsay. Mais le roi des Tartares s'étant emparé de Pékin huit mois après, Pinto se trouva esclave des nou- 1540.
veaux conquérants. Il obtint d'eux, en les aidant à emporter une place, que les Portugais seraient bien traités. Les aventuriers accompagnèrent les vainqueurs à leur retour en Tartarie : de là, ayant obtenu leur congé, ils arrivèrent à la mer. Ils s'embarquèrent, puis en vinrent aux prises entre eux, ce qui fit que le capitaine les abandonna sur une île déserte, où un corsaire les recueillit : alors ils recommencèrent à mener avec lui leur vie de pirates. Ils parvinrent de la sorte à Tanixuma, île japonaise : un fusil qu'ils donnèrent au gouverneur de cette île fut aussitôt imité, et fournit des armes contre les étrangers. Ayant gagné de là Liampoo, ils y racontèrent les richesses de la nouvelle terre qu'ils avaient découverte, et leur récit excita l'enthousiasme de l'avidité. Une foule de gens partirent ; mais le peu d'expérience qu'ils avaient de ces parages y fit périr une grande quantité d'hommes et de marchandises. Pinto fut poussé sur les rochers près du grand Lequio et y fit naufrage ; vingt-quatre personnes seulement se sauvèrent à la nage. Comme on les prit pour des espions, elles furent condamnées à être écartelées ; mais la douleur des femmes portugaises fut si déchirante que celles de l'île en furent touchées, et obtinrent la délivrance des Portugais. Ils regagnèrent alors Liampoo et Malacca. Pinto

fut employé à des voyages et à des intrigues qui lui firent courir beaucoup de dangers, et lui rapportèrent peu d'argent. Il visita plusieurs contrées de l'Inde et de la Chine, dont il donna une description où il est facile de reconnaître un fond de vérité. Enfin, jeté par les circonstances et par son inclination au milieu de mille vicissitudes et dans toutes les révolutions, il finit par se faire jésuite à Malacca, où il exhorta ses frères à convertir les royaumes de Siam et de Pégu, dont il leur faisait la description.

1556. Il revit comme missionnaire la Chine et le Japon; puis, de retour en Europe, au lieu d'y trouver des dédommagements après tant de fatigues, il fut traité de menteur et de songe-creux. Les découvertes postérieures vinrent néanmoins le justifier. Ami du merveilleux, dont il rencontre sans cesse des traces dans des contrées toutes nouvelles, il se laisse entraîner par son imagination; mais ses récits se rapprochent toujours de la vérité, et il raconte en historien et en poëte ses étranges vicissitudes pendant dix-sept ans d'esclavages successifs dans ces îles de l'Orient, qu'il appelait, à la manière des Chinois, les paupières du monde. Avec quelle vérité ne dépeint-il pas ces Malais animés uniquement par un ardent amour, et ne rêvant que danses ou vengeances! Deux jeunes amants s'entourent de fleurs, de parfums, et s'abandonnent aux flots de la mer, en prononçant des paroles telles que Pinto ne put les inventer sans être le plus grand poëte de son temps. S'il prête aux Chinois et aux Indiens des réflexions fines et mordantes sur le compte des Européens, on est tout disposé à le lui pardonner, tant elles sont souvent vraies et pleines d'à-propos. La simplicité du récit et la vivacité du style firent de son voyage un livre classique. Et à supposer que tous ces événements ne lui soient pas arrivés réellement, ils n'en présentent pas moins avec exactitude la vie des aventuriers du temps; c'est pourquoi nous n'avons pas cru inutile d'en donner ici une esquisse.

L'historien Barros, étonné de la multitude d'îles qu'il trouva disséminées au sud-est de l'Asie, les considérait déjà comme une cinquième partie du monde, et c'est ainsi que les considèrent en effet les géographes modernes, qui leur ont donné le nom d'Océanie. Conto, continuateur de Barros, distinguait en cinq groupes les îles situées au delà de Java et de Bornéo, savoir : les Moluques avec Ternate, Motir, Tidor, Makian, Batchian, et les plus petites qui en dépendent; dans le second archipel, Gi-

lolo, Mortay, les Célèbes, habitées par des sauvages; dans le troisième, la grande île de Mindanao, celles de Saloo, et plusieurs des Philippines méridionales, notamment Mascate; dans le quatrième, les îles de Banda, d'Amboine et les îles voisines. Le cinquième archipel était peu fréquenté par les Portugais, et habité par des sauvages qui avaient les étrangers en horreur; ils étaient noirs comme les Cafres, d'où on pourrait inférer qu'il s'agissait de la Nouvelle-Guinée. Si les Portugais ne s'avancèrent pas davantage vers le sud, il est certain qu'ils soupçonnèrent l'existence d'une grande terre méridionale (1), et il paraît qu'ils touchèrent dès le commencement de ce siècle celle qui depuis fut nommée la Nouvelle-Hollande.

L'ancien commerce était fondé uniquement sur le privilége et le monopole; aussi l'idée nouvelle de la libre concurrence ne put-elle être comprise par les Vénitiens et les Hanséatiques : il en résulta qu'ils s'obstinèrent à faire valoir des droits surannés quand ils auraient dû chercher à profiter des avantages nouveaux. Les Vénitiens auraient mieux assuré leurs intérêts si, au moment où ils s'aperçurent du tort que leur causait le changement apporté à la direction du commerce, au lieu de pousser les mahométans à interdire le passage par le Cap, ils s'étaient entendus avec les Mameluks pour couper l'isthme de Suez, ou plutôt pour multiplier les canaux de l'Égypte de manière à faciliter la communication de la Méditerranée avec la mer Rouge, ce qui aurait ouvert des sources nouvelles de prospérité tant à l'Égypte qu'à l'Italie.

On n'en fit rien; et comme il n'y eut désormais de communication entre l'Europe et l'Inde que par l'intermédiaire des Portugais, Lisbonne devint le marché général. Les Portugais firent d'Anvers leur entrepôt, d'où il résulta que les négociants y transférèrent les comptoirs qu'ils avaient à Bruges, en formant six corporations d'Allemands, de Danois et d'Osterlingiens, c'est-à-dire de ceux qui habitaient sur les bords de la Baltique, d'Italiens, d'Espagnols, d'Anglais et de Portugais. Les marchandises apportées ou fabriquées sur cette place pendant la durée de l'été étaient répandues l'hiver en Italie et en Espagne, où on les échangeait contre des épices. Mais lorsque Anvers fut assiégée et prise en 1585 par les Espagnols, qui la saccagèrent, les manufactures se dispersèrent; la pêche se concentra

(1) BARROS, III, 264. — COUTO, p. 190.

dans la Hollande; les fabricants d'étoffes de laine se retirèrent à Leyde, les tisserands à Harlem et à Amsterdam, une partie des fabricants de soierie en Angleterre; et cette ville ne se releva plus qu'au temps de Napoléon (1).

(1) Jean de Barros décrit les trois manières dont les Portugais faisaient le commerce aux Indes : « La première manière a lieu quand nous traitons de souverain à vassal les peuples que nous avons conquis par la force des armes. La seconde consiste à faire des traités perpétuels avec les rois et les seigneurs du pays, afin qu'ils nous livrent leurs marchandises pour un prix convenu et reçoivent les nôtres; c'est ainsi que nous fîmes avec les rois de Cochin, de Coulan, de Ceylan, qui possèdent la fleur des épiceries qu'on récolte aux Indes. Cette façon de commerce n'est applicable qu'aux épiceries; ces princes envoient à leurs officiers résidant dans les factoreries, pour surveiller le chargement des navires provenant du Portugal. Quant aux articles qui ne sont pas d'origine orientale, il est loisible à tous les Portugais et à tous les naturels de les acheter et d'en fixer le prix selon leur convenance. Le troisième mode de trafic consiste à expédier ses navires dans ces contrées et à échanger, suivant la coutume du pays, un objet contre un autre, en acceptant le prix fixé par les indigènes et en leur faisant accepter le nôtre. »

Antoine d'Oliveria Marreca (Voyez l'article publié dans le *Panorama* de Lisbonne, seconde série, première année, p. 370, sous le titre de *Jodno de Barros, Luis Hender Vasconcellos eo comercio da India*), qui rapporte ce passage de Jean de Barros, ajoute qu'il est évident que de ces trois modes, le premier et le dernier seuls peuvent être considérés comme le résultat d'un commerce libre. Le second ne peut être appelé qu'un monopole passager; au lieu de subir la loi du marché, on assujettissait à une loi et à un taux antérieurs. Comme les contrats en question avaient pour objet les épices qui sont la principale branche de notre commerce dans les colonies, on peut affimer sans hésitation qu'il était despotique. Quels étaient les objets d'échange? le girofle des Moluques, la noix muscade, et le macis de Banda, le poivre et le gingembre du Malabar, la cannelle de Ceylan, l'ambre des Maldives, le sandal de Timor, le benjoin d'Achem, le bois de Teck, les cuirs de Cochin, l'indigo de Cambaye, les bois de Solor, les chevaux d'Arabie, les tapis de Perse, les soieries, les damas, les porcelaines et le musc de la Chine; les étoffes du Bengale, les perles de Calcar, les diamants de Narsinga, les rubis du Pégu, l'or de Sumatra et de Lek, enfin l'argent du Japon. Quels étaient ses chalands? les habitants de l'Europe, des rois, des princes, des potentats, des vassaux, des banquiers, des fabricants, des négociants, toute l'aristocratie de ce temps, y compris les hauts dignitaires ecclésiastiques; tous recherchaient avec empressement les produits de l'Asie : c'était une manie universelle dont pouvaient à peine se garantir le gentilhomme même de campagne, le simple soldat et le gueux en haillons.

Venise, la reine des mers, était en grande partie redevable de sa prééminence aux produits de l'Asie. Quel était son système économique et commercial? On peut dire qu'il différait du nôtre sur le point le plus essentiel même à l'époque où adoptant un système exclusif cette république entourait son commerce de privilèges et de monopoles. Venise, État libre, permettait au dernier de ses enfants les transactions commerciales sans aucune restriction,

Le commerce était généralement, dans le golfe Arabique et aux Indes, entre les mains des rois indigènes : il y constituait donc une partie très-importante de la politique, et de là vient qu'il produisit des guerres opiniâtres. Après avoir éloigné les Vénitiens et dompté les Mameluks, les Turcs, conquérants de

il n'y avait d'entraves que pour les étrangers; au contraire, nous qui passions d'un gouvernement mixte à une forme voisine de l'absolutisme, nous avions incorporé à la couronne la propriété, la souveraineté du commerce au détriment du peuple et de droits nationaux. Pendant que la bannière de Saint-Marc parcourait les mers à la recherche des richesses commerciales, Venise n'oubliait ni ses manufactures ni son industrie, et nous, nous négligions, pour le commerce colonial, les fabriques et, qui pis est, l'agriculture; nous nous abandonnions à un seul instinct, celui de l'avidité, sans aucune règle, sans calcul, sans prévoyance, sans songer à établir aucun principe qui assurât la durée de notre commerce.

« Quelle opinion Barros avait-il du nouveau mode de commerce que nous avions adopté? Appréciait-il, comme il aurait dû le faire, l'exemple que Venise donnait au monde, et en mesurait-il les conséquences? Il n'est pas facile de trouver dans ses *Décades* la réponse à ces questions. Son silence lui était-il dicté par les devoirs de sa position, comme fonctionnaire public et historiographe du gouvernement? Était-ce la crainte de ternir le trait le plus saillant de notre histoire. Était-ce la crainte de se brouiller avec la noblesse, si fortement intéressée dans le commerce des Indes? Était-ce un sacrifice d'écrivain cherchant à placer ses tableaux dans le jour le plus favorable, de manière à en dissimuler les défauts! Peut-être par son *Économique*, qui n'a jamais été imprimée, résolvait-il ces difficultés... Mais transportons-nous, hommes de ce siècle prosaïque et calculateur, dans ce siècle d'aventures et d'enchantements où vivait Barros; vivons un instant dans une atmosphère exempte de préjugés populaires et d'erreurs politiques; laissons arriver jusqu'à nous le bruit qu'il entendit, lorsque d'unanimes acclamations saluèrent le débarquement de l'explorateur des Indes, lorsqu'il fut témoin des félicitations de la cour, des fêtes qui furent célébrées dans tout le royaume, des innombrables triomphes qui illustrèrent nos armes victorieuses, des navires étrangers accourus pour contempler notre gloire et se rendre tributaires de notre commerce; représentons-nous le bonheur de ce peuple naguère pauvre, tout à coup élevé à la puissance et à l'opulence; laissons un moment de côté la science des économistes et des hommes d'État; mêlons-nous par la pensée aux acteurs et aux spectateurs de ce drame si nouveau, si varié, et nous nous expliquerons le silence et les erreurs de Barros.

On prétend que la question des Indes fut discutée avant la seconde expédition de Vasco, en 1502, et que le conseil assemblé par le roi don Emmanuel se prononça en majorité contre la continuation de la conquête. On alléguait que, sur treize navires qui étaient partis deux années auparavant, quatre avaient été engloutis avec tout l'équipage; on rappelait les trahisons du zamorin, les dangers de tout genre qui avaient assailli le navigateur portugais, l'épuisement du trésor, les difficultés de la conquête, la puissance des Maures et la haine qu'ils nous portaient; cependant l'opinion contraire prévalut, parce que c'était celle de don Emmanuel.

l'Égypte, vinrent disputer aux Portugais leur prépondérance.
1538. Une flotte du grand Soliman, partant de Suze, soumit Aden, assiégea Diu, et réunit les Abyssiniens, les Arabes, les Cambayens contre les Européens; mais les Malabares gardèrent leur foi aux Portugais, et le roi de Cochin leur fit jurer fidélité par ses sujets dans la pagode. La valeur de Jean de Castro les fit sortir vainqueurs de la lutte.

Les Portugais se trouvèrent alors au comble de la grandeur. Soixante années leur avaient suffi pour fonder un empire qui touchait aux confins de la Perse. Beaucoup de petits princes arabes leur obéissaient, d'autres étaient leurs tributaires, et ils avaient au delà des côtes arabes de la mer Rouge un ami dévoué dans le roi d'Éthiopie. Ils occupaient, le long des frontières de Perse et de la mer des Indes, presque tous les ports et les îles de quelque importance, et de plus la côte du Malabar, du cap Ramez au cap Comorin, la côte de Coromandel, le golfe du Bengale, la péninsule de Malacca, avec la ville et la forteresse de ce nom; ils recevaient un tribut de l'île de Ceylan; celles de la Sonde et les Moluques étaient sous leur obéissance; ils avaient un pied à la Chine et le libre commerce au Japon. Leurs établissements se déployaient sur une étendue de cent cinquante degrés, de Madère jusqu'au Japon, et de chacun de ces ports ils trafiquaient avec les contrées de l'intérieur : de Malacca avec la partie des Indes au delà de cette île; d'Aden avec l'Arabie; d'Ormuz avec le continent de l'Asie; recueillant presque seuls l'aloès de Socotora, les perles d'Ormuz, la cannelle et les rubis de Ceylan, le sandal et le camphre de Sumatra, le girofle et la muscade des Moluques, le poivre de Goa, les mousselines du Bengale, le coton et le sucre de l'Inde, le thé de la Chine, la porcelaine du Japon.

Ormuz pouvait fournir la mesure de la richesse et du commerce de l'Orient. A peine les Portugais eurent-ils rendu le sultan d'Ormuz leur tributaire qu'ils y multiplièrent les édifices, où l'or brillait à profusion et où tout était disposé pour tempérer l'ardeur du climat. Les marchés des trois premiers mois de l'année, puis ceux de septembre et d'octobre attiraient une foule de gens de tous les pays du monde. On se défendait de la poussière salée qui s'élevait des rues au moyen de tapis et de nattes, et l'on mitigeait l'ardeur du soleil à l'aide de toiles tendues en dehors des maisons. L'intérieur des appartements était garni de porcelaines magnifiques, d'antiquités indiennes, de fleurs et de

cassolettes odoriférantes. Les boutiques rivalisaient pour le luxe des décorations; les jongleurs de l'Inde et de la Chine se mêlaient aux chanteurs d'Europe, et tout ce que les régions les plus lointaines du midi et de l'Orient offrent de rare et d'exquis était apporté sur le marché par les vaisseaux ou par les caravanes.

Un des principaux produits des possessions portugaises étaient les perles. Un usage très-ancien, à la Chine et dans l'Inde, veut que le jour de ses noces le nouvel époux perce une perle, symbole gracieux et en même temps profitable au commerce; la pêche en fut donc toujours suivie : elle se faisait à Bahraïn, dans le golfe Persique, dans les parages de Ceylan et dans le royaume de Madoura, où cinq à six mille personnes n'avaient pas d'autre occupation. Perles.

C'est un spectacle des plus attrayants à la fois et des plus douloureux. Au commencement d'avril, les rivages de la mer du Japon, des Philippines, de l'Inde, où ces coquillages précieux abondent, retentissent des coups de canon qui, pendant la nuit, annoncent l'ouverture de la pêche : aussitôt une infinité d'embarcations prennent la mer, tandis que la plage se garnit de musiciens, de brahmines, de curieux, d'une multitude bruyante. A peine les premiers rayons du soleil viennent-ils dorer la surface plissée de la mer que les plongeurs s'élancent sous les flots, précipitant leur immersion à l'aide de poids, et portant un sac pour le remplir de coquillages, qu'ils détachent des rochers où ils sont nés. Ils ne peuvent rester sous l'eau plus de trois ou quatre minutes; les bateliers les aident, au moyen d'un câble, à revenir à flot pour reprendre haleine et plonger de nouveau : or, ils répètent alternativement quarante et cinquante fois cet exercice pénible. Parfois on ne retire de la mer qu'un cadavre; souvent le sang leur coule par le nez et par les oreilles. Quelquefois un chien de mer qu'ils rencontrent leur enlève un bras ou une jambe. La mer se rougit de leur sang, et les hurlements des malheureux mutilés sont couverts par les applaudissements de la multitude, par les instruments des musiciens, par la bénédiction des brahmines.

Les Portugais déguisèrent leur monopole sous le nom de protection, en feignant de prendre la défense des naturels et de leur faciliter le débit de leurs denrées. En offrant sur les marchés d'Europe celles qu'ils achetaient d'eux directement, il leur fut facile d'attirer dans leur patrie les trésors métalliques de

l'Amérique. Alors le prix des épices baissa tout à coup en Occident, le transport sur de gros bâtiments étant plus aisé et les marchandises, plus abondantes, ne passant plus par autant de mains; ce fut au point qu'elles coûtaient à Lisbonne moitié du prix d'Alexandrie et d'Alep. La consommation augmenta en conséquence, et certains aromates, certaines étoffes, qui auparavant étaient des objets de luxe, devinrent d'un usage habituel.

« Les caraques ou vaisseaux royaux de la flotte de l'Inde sont, dit un jésuite au style élégant (1), une masse d'un tel volume qu'il peut y loger un peuple d'hommes en surcharge d'un monde de marchandises. En effet, tant en marins composant l'équipage, en hommes de peine, en soldats destinés aux garnisons des forteresses, en officiers nommés au gouvernement des provinces qu'en marchands accompagnés parfois de leur famille entière, en esclaves et en autres gens de tout métier, le nombre des personnes embarquées s'élève de huit cents à mille et parfois plus, chacun ayant sont gîte assigné avec plus ou moins de commodités, selon son emploi et son rang. Les marchandises chargées, indépendamment de leur valeur, qui se compte par millions, sont en telle quantité qu'à les regarder amoncelées sur le rivage il semble impossible qu'un vaisseau les contienne; parfois cependant elles remplissent à peine la cale, et cela avec les munitions de guerre, avec les vivres nécessaires pour alimenter pendant huit mois un millier de bouches. Un grand roi seul peut suffire à la dépense de leur construction, de leur équipement, de leur entretien. Cinq ou six planchers (surtout dans les anciens galions, dont la coque était plus grande qu'elle ne l'est actuellement) divisent l'espace depuis la sentine jusqu'au pont. C'est dans ces compartiments que sont rangés dans le plus bel ordre les vivres communs, les marchandises, les armes et l'artillerie. Quelques-uns de ces bâtiments portent quatre-vingts pièces de canon, indépendamment de deux châteaux, l'un d'avant, l'autre d'arrière, qui sont comme les tours et les remparts de cette forteresse. Les flancs, surtout dans les œuvres vives au-dessus de l'eau, étaient à cette époque, dans les galions de guerre, une muraillle en pierre et en chaux, revêtue de grosses planches en dedans et en dehors. On ne croyait pas pouvoir faire moins pour résister aux boulets

(1) Bartoli, *l'Asia*.

dans une bataille, et dans une tempête à la fureur de la mer; car elle les bat parfois de si terribles coups que l'on pensait qu'il ne fallait pas moins pour en soutenir le choc. Des quatre mâts qui s'élèvent du fond, le plus grand est formé de plusieurs poutres réunies, et enchaînées en une seule tige au moyen de liens de fer et de câbles; dans sa partie supérieure est la dunette, où vingt hommes et plus peuvent combattre commodément. Quelles que soient pourtant la force de ce mât et sa masse énorme, malgré les mille cordages qui l'entourent et l'étayent, il est parfois assailli de bourrasques si violentes qu'elles l'arrachent et le brisent comme un roseau. Enfin les vergues, les dix ou douze voiles, les câbles, les ancres, la chaloupe avec son arrimage et tout le reste de l'équipement naval sont à proportion.

« Le temps nécessaire pour faire le voyage des Indes dépend entièrement des vents. Lorsque rien ne le retarde ou ne le dérange, on ne jette l'ancre à Goa qu'après six mois de route, durant lesquels, en raison des longs circuits qu'il faut faire pour tourner toute l'Afrique, on ne parcourt guère moins de cinq mille lieues de mer. De Lisbonne, on va d'abord droit sur Madère par quart de sud-ouest; puis, pour éviter les calmes des Canaries, on se dirige par ouest en dehors, vis-à-vis de l'île de Palma; puis sur le cap Vert et Sierra-Leone. De là on côtoye une grande partie de la Guinée; ensuite on oriente la voile de manière à marcher avec un des vents appelés généraux (or c'est le sud-est que l'on rencontre après avoir passé la ligne équinoxiale) et gagner toujours vers le sud; on se laisse pousser ainsi vers le Brésil, mais non pas jusqu'à découvrir la terre; autrement il n'y a plus d'espoir d'atteindre l'Inde la même année à cause des courants insurmontables et des vents contraires que l'on rencontre dans cette mer, et il faut revenir en Portugal, si l'on ne veut périr.

« On fait voile ainsi le long du Brésil jusqu'à l'île de la Trinité, puis jusqu'à celle de Tristan d'Acunha; puis enfin on court sur le redoutable Lion, comme les marins appellent le cap de Bonne-Espérance. Lorsqu'il est doublé, on suit la côte de la Cafrérie, qui du Cap s'étend vers le nord-est. Si la navigation a été heureuse et que l'on ait dépassé le Cap par Saint-Jacques de juillet, il est permis de toucher à Mozambique et d'y rafraîchir; on prend alors le côté intérieur de la grande île Saint-Laurent, pour entrer ensuite à Goa : autrement les courants furieux et

continuels que l'on a à combattre dans la saison plus avancée, avec grand péril d'être jeté sur des écueils et des bancs de sable connus par de nombreux naufrages, obligent à prendre la haute mer et à suivre le côté extérieur de l'île, pour aller tout droit à Cochin, port où abordent les vaisseaux qui ne touchent pas à Mozambique; mais ce détour allonge le voyage de plus d'un mois. »

Indépendamment des souffrances inséparables d'une aussi longue navigation avec tant de gens entassés dans un étroit espace, on avait à essuyer la transition des chaleurs excessives de la Guinée aux froids du Cap, et des calmes fatigants de la ligne à l'agitation bouillonnante de la mer des Cavales. Quand on passait l'équateur, l'eau croupissait, les vivres se gâtaient; des pluies malignes engendraient le scorbut, des baleines menaçaient le bâtiment; puis, lorsqu'on avait doublé l'extrémité de l'Afrique, des vents violents, qui soufflaient en sens contraire, soulevaient des vagues énormes, à tel point que, pendant les trois ou quatre jours que l'on mettait à gagner la hauteur du Cap, il fallait descendre l'artillerie pour ajouter au lest et boucher les sabords; les passagers étaient renfermés sous le pont, toutes les ouvertures closes, et l'on attendait à la grâce de Dieu.

Le bonheur des Portugais, ce fut d'être sans concurrents jusqu'au moment où les Hollandais et après eux les Anglais leur arrachèrent le sceptre des mers. Du reste, leur administration tomba dans les mêmes erreurs où se fourvoyèrent les Espagnols. Le calcul remplaça chez eux l'héroïsme; chacun ne songea qu'à faire une fortune rapide, les mœurs se corrompirent de plus en plus, l'agriculture fut négligée, et la population diminua. Ils s'obstinèrent à conquérir plus d'États qu'ils n'en pouvaient conserver; ils dédaignèrent de se mêler aux populations qu'ils avaient subjuguées, et ne purent par conséquent former une population nouvelle dévouée à leurs intérêts; puis leur tyrannie et leurs vexations les firent souvent détester des naturels : c'est ainsi qu'à Ternate et à Ormuz ils furent massacrés par le peuple en fureur.

L'autorité suprême était entre les mains d'un gouverneur ou vice-roi des Indes, dont le pouvoir était illimité, mais durait à peine trois ans. L'amiral des Indes relevait de lui; son tribunal, siégeant à Goa, prononçait sans appel sur toutes les affaires civiles; les sentences capitales prononcées contre des gentilshommes étaient seules soumises à la sanction du roi.

Un traitement considérable permettait au vice-roi de mener le train de vie que réclamait sa position dans un pays où tant de rois avaient à lui rendre hommage comme vassaux. Afin de les tenir dans l'obéissance et d'empêcher toute entreprise de leur part contre les intérêts de la métropole, des forts avec des garnisons suffisantes avaient été construits dans les sites les plus convenables, et des factoreries établies dans les différents ports, où les marchandises et le prix étaient à leur discrétion.

Au lieu de déguiser leur tyrannie sous le masque de la religion, les Portugais accordèrent la liberté de conscience à Goa, et l'inquisition (rouage indispensable du gouvernement à cette époque) n'eut d'action que sur les catholiques.

L'avidité, la soif de l'or était la même dans le commerce et à la guerre. Les vice-rois, dont les fonctions duraient si peu, n'avaient pas le temps de connaître les besoins de pays aussi divers; ils ne songeaient donc qu'à s'enrichir le plus tôt possible. Ils taxaient les vaisseaux à l'arrivée; ils taxaient la pêche des perles; ils s'attribuaient le monopole de certaines denrées ou le droit de les expédier dans certains lieux. Il était permis aux employés civils et militaires de faire le commerce pour leur propre compte, et de là résultaient des abus énormes; la justice elle-même était un trafic. Le luxe énervait les âmes, à tel point que les officiers se faisaient porter, durant les marches militaires, dans des palanquins et tenaient table au milieu de bayadères.

Le désintéressement du vice-roi Jean de Castro parut un prodige. Après avoir remporté plusieurs victoires, il conçut la 1545.
pensée de réveiller l'ardeur belliqueuse des Portugais, en triomphant à la romaine, le front couronné de lauriers; ce qui fit dire à la reine de Portugal qu'il avait vaincu en chrétien et triomphé en païen. Son fils ayant été tué au siége de Diu, il voulut en recevoir des félicitations publiques; puis, lorsqu'il eut pris cette ville, l'argent lui manquant pour restaurer la citadelle, il fit un emprunt en son nom, et donna en gage une de ses moustaches. Il resta pauvre dans un poste où ses pré- 1548.
décesseurs avaient fait des fortunes colossales; et lorsqu'il mourut dans les bras de François-Xavier, il fit serment qu'il n'avait jamais détourné à son profit un denier de l'argent du roi ou des particuliers; aussi ne trouva-t-on dans sa caisse que trois réaux.

Mais les neuf vice-rois qui se succédèrent après Castro exas-

pérèrent les vaincus, et une grande ligue se forma afin d'expulser les Portugais du pays. L'insurrection se propagea d'Amboine
1568. sur mille autres points; et Idalcan, qui s'en fit le chef, resserra de plus en plus ces hôtes détestés. A la première nouvelle du soulèvement, Louis d'Ataïde fut envoyé de Lisbonne à la tête de troupes aguerries. Ses officiers lui proposant d'abandonner les établissements éloignés pour se borner à défendre Goa, il leur répondit : *Tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terre.* Il dirigea des secours de tous côtés comme si la capitale n'était pas assiégée, et n'en continua pas moins d'expédier en Portugal les galions avec leurs chargements habituels. Tant de constance finit par triompher : Idalcan, trahi par sa maîtresse, fut tué; les autres rois furent subjugués les uns après les autres; Ataïde dompta le pays; il fit plus, car il corrigea les vices et les abus du gouvernement portugais; mais il ne tarda pas à être remplacé.

Le plus grand malheur qui pût arriver au Portugal ne lui fut pas épargné; il tomba sous la domination de l'Espagne. Cette puissance semblait alors destinée à envelopper le monde entier. Réunissant les Philippines et les îles Luçon aux colonies portugaises d'un côté, à l'Amérique de l'autre, l'Espagne parut devoir rester maîtresse des mers, et mettre en relation l'Inde et la Chine avec le Mexique et le Pérou.

Mais, dans ses idées économiques sans portée, elle ne chercha qu'à attirer à elle le commerce, à l'exclusion de tout autre peuple. C'était là une tâche à laquelle elle ne pouvait suffire malgré les sommes énormes qu'elle y sacrifia. Puis les Hollandais vinrent déjouer ses projets ambitieux, et, pour soutenir leur rébellion, ils attaquèrent sur tous les points le colosse qui les opprimait. Les colonies portugaises eurent dès lors pour ennemis tous les ennemis de l'Espagne. Aujourd'hui « Goa n'existe plus, Goa *la Dorée*, où le vieux Gama rendit le dernier soupir, où le divin Camoëns souffrit et chanta. Une autre ville s'est élevée auprès, mais pauvre et triste, quoique l'orgueil portugais l'ait décorée du titre de vice-royauté. Il ne reste plus de l'ancienne cité que le palais désert des gouverneurs et cinq ou six églises desservies par quelques moines, comme des prêtres laissés à la garde d'un mort (1). »

(1) CHARDIN, *Histoire des établissements européens dans les Indes Orientales.*

Le Vénitien Gaspard Balbi, négociant en bijoux, se trouvant à Alep en 1579, résolut de visiter l'Orient. Il gagna Bir sur l'Euphrate, et navigua le long de ce fleuve semé de périls jusqu'auprès de Bagdad; de cette *nouvelle Babylone*, il descendit par le Tigre à Bassora, de là il passa à Ormuz; il observa la pêche des perles à Bahraïn, puis se rendit à Diu et à Goa, pays où florissait alors la puissance portugaise. Il n'apprit rien de nouveau en fait d'histoire et de géographie; mais, en sa qualité de négociant, il nous informe en détail de ce qui concerne le commerce, le prix des marchandises et leur direction. De Goa il passa à Cochin, puis à Saint-Thomas par le cap Comorin, où il remarqua les résultats notables des missions des jésuites. Il navigua avec des marchands portugais dans le Pégu, royaume alors puissant qui dominait sur ceux d'Ava et de Siam; il visita la capitale de ce royaume, et la trouva magnifique, comme nous savons qu'elle était en effet avant sa destruction par les Birmans dans le siècle passé. Le roi, l'ayant questionné sur son pays, éclata de rire en lui entendant dire que Venise se gouvernait par elle-même et sans roi. Il lui fit présent d'une coupe d'or, de tapis de la Chine, et lui acheta plusieurs émeraudes, en échange desquelles il lui donna d'autres pierres fines et des morceaux de plomb, qui, dans le pays, tenaient lieu de monnaie.

Une insurrection qui venait d'éclater empêcha Balbi de passer à Ava pour y acheter des rubis; le roi de Pégu appela près de lui les officiers et les gouverneurs des provinces qu'il soupçonnait d'intelligence avec les révoltés, et les fit brûler avec leurs familles, au nombre de quatre mille. Balbi assista aux pompes triomphales qui suivirent la victoire, aux marches et aux banquets, où les éléphants blancs du roi figurèrent en grand appareil. Il nous dépeint ce peuple comme doux, tolérant, formé au bien par les bons exemples des Talapoins, moines austères et charitables, qui ne s'opposaient pas aux conversions au christianisme, disant qu'on peut être vertueux dans quelque religion que ce soit. Le pays expédiait de l'argent au Bengale, du riz à Malacca, et la principale fabrication était celle des étoffes de coton.

Nous ne suivrons pas Balbi au Malabar, dont il décrit les usages. Il regagna de là Alep par Ormuz en 1588, et deux ans après il publia dans sa patrie son Voyage aux Indes orientales, relation précieuse tant pour la simplicité de son style, qui donna

créance à ses récits, que pour les renseignements qu'il fournit le premier sur l'Inde Transgangétique.

CHAPITRE XVII.

LES HOLLANDAIS, LES DANOIS, LES FRANÇAIS, LES ANGLAIS EN ASIE.

Il n'était pas possible aux Hollandais, une fois qu'ils eurent secoué le joug espagnol, comme nous le raconterons ailleurs (1), de se soutenir sans le commerce. Philippe II le comprit; et, de même que Napoléon à l'égard de l'Angleterre, il crut parvenir à ruiner la Hollande en lui fermant les sources de la richesse et de la puissance. Aussitôt donc qu'il eut réuni à ses États le Portugal, d'où ils tiraient les épices, il prohiba tout commerce avec eux. Ce fut une pensée malheureuse, car elle eut pour résultat, comme d'habitude, de faire prospérer ceux qu'elle se proposait de ruiner. En effet, les Hollandais prirent le parti d'aller eux-mêmes aux Indes; mais, n'osant d'abord affronter les flottes espagnoles, ils cherchèrent un passage vers le nord sans réussir à le trouver.

Cornélius Houtman, prisonnier de guerre à Lisbonne, s'informa adroitement des moyens de parvenir aux Indes, et obtint des renseignements qu'on tenait secrets avec un soin jaloux. Il fit alors offrir aux marchands d'Amsterdam de les conduire
1595. dans ces contrées s'ils voulaient payer sa rançon. Son offre fut acceptée, et il conduisit à travers l'Océan la première flotte hollandaise. Arrivé aux Maldives après avoir longé l'Afrique et les côtes du Brésil, il fit alliance avec le principal souverain de Java, vainquit les ennemis que lui avaient suscité les Portugais, et revint avec de grandes richesses et de plus grandes espérances.

En conséquence, les négociants d'Amsterdam résolurent de former un établissement qui pût leur assurer le commerce du
1598. poivre, et leur ouvrir le passage à la Chine et au Japon. Van Neck partit avec huit vaisseaux, établit des comptoirs tant à Java que dans plusieurs des Moluques, et peu de temps après
1603. il avait rangé ces îles sous la domination de la Hollande. Alors

(1) Voy. livre XV, chap. 22.

les sociétés particulières se multiplièrent; mais, pour qu'elles ne pussent pas se nuire mutuellement et qu'elles fussent capables de résister à des ennemis nombreux, les états généraux les réunirent en une seule sous le nom de *compagnie des grandes Indes*, à laquelle ils donnèrent le privilége du commerce au delà du cap Magellan, outre le droit de faire la paix et la guerre avec les princes d'Orient, de construire des forts, de nommer des officiers de police et de justice. Cette compagnie commença avec un capital de vingt-cinq millions, ayant à sa tête un grand conseil de soixante membres, qui siégeait en Hollande et qui nommait dix-sept directeurs. Dans l'Inde un gouverneur général conduisait l'administration civile et militaire, assisté d'un conseil supérieur, dans le sein duquel étaient choisis les gouverneurs particuliers et, en cas de vacance, le gouverneur général. L'organisation de la compagnie hollandaise était simple, et toutes ses possessions furent entourées de murailles dans les soixante-dix ans (1602-72) de sa plus grande prospérité. Économe, sans luxe ni vain étalage, elle songeait à limiter ses dépenses et à étendre ses bénéfices; elle faisait le commerce de troc en expédiant à Java des marchandises d'Europe pour les échanger contre des épices, et n'entamait d'opérations qu'avec les princes de l'île.

Elle fut le modèle des compagnies, associations nécessaires dans un pays où ni un particulier ni l'État n'auraient pu suffire à des dépenses aussi considérables et dans un temps où l'expérience n'avait pas démontré les inconvénients du monopole. Elle ne tarda pas à s'élever à une grande puissance. L'amiral Warwick, véritable fondateur des colonies hollandaises en Orient, ayant fait voile avec quatorze vaisseaux vers ces parages, où la flotte portugaise ne put lui tenir tête, fortifia un comptoir à Java et un autre sur le territoire du roi de Johor, où existait une rade commode; il fit alliance avec plusieurs princes du Bengale; et tandis que les Portugais, dans leur avidité héroïque, exterminant tout ce qui leur résistait, faisaient le commerce l'épée à la main, les Hollandais, spéculateurs patients, plus désireux d'or que de gloire, procédaient par les traités et les caresses. Ils ne se laissaient point intimider toutefois par la crainte de la guerre; ils soutinrent même avec opiniâtreté la lutte contre les Portugais, et surent en faire tourner les résultats à leur avantage.

Les établissements des Portugais allèrent donc en déclinant.

Les Anglais, devenus leurs ennemis, fournirent une flotte à Akbar, le célèbre schah de Perse, qui depuis longtemps aspirait à conquérir Ormuz; et, bien que défendue avec courage, la place fut obligée de capituler après avoir été pendant cent vingt ans
1622. au pouvoir des Portugais. Les Anglais ne profitèrent pas du succès du schah; mais ce fut un coup mortel pour la puissance du Portugal en Orient. Ormuz fut détruite, et le sol où elle s'élevait redevint un rocher désert; son commerce passa à Bender-Abassi.

Cependant les Hollandais, devenus maîtres de Tidor et d'Am-
1607. boine, qui fut bientôt leur colonie principale, jetaient de là les yeux sur la Chine. Les Portugais établis à Macao se tenaient sur leurs gardes pour les en exclure; mais les Hollandais persistèrent dans leur projet avec une opiniâtreté inébranlable. Leur flotte vaincue, ils allèrent former un établissement hollandais dans les îles des Pêcheurs, rochers nus et sans eau, où ils attendirent une occasion favorable, comme ils l'avaient fait au milieu des marécages de leur patrie.

En effet, les Chinois, mécontents des Portugais, vinrent offrir
1624. aux Hollandais un commerce régulier et la possession de Formose. C'était une île de cent quarante lieues de tour et très-fertile, d'où furent bientôt expulsés les Tartares dégénérés qui l'habitaient. D'autres Tartares ayant sur ces entrefaites envahi la Chine, cent mille Chinois se réfugièrent, pour fuir leur domination, sur le sol de Formose, où ils portèrent leur industrie; et bientôt, couverte d'une population nombreuse, cette île devint le marché le plus considérable de l'Asie.

Les Hollandais pénétrèrent au Japon avec non moins de bonheur; ils y furent bien accueillis, parce qu'ils étaient les ennemis
1638. de ces Portugais qui attentaient non-seulement à la religion, mais encore à l'indépendance nationale. Un bâtiment hollandais ayant échoué à l'île de Quelpaert, à douze lieues au sud de la Corée, ceux qui le montaient furent faits prisonniers, et, bien que traités avec humanité, ils ne purent se rembarquer : on les obligea au contraire à prendre du service parmi la noblesse. Une révolution survint, qui les réduisit à mendier pour vivre; quelques-uns d'entre eux parvinrent à s'enfuir au Japon. De retour en Hollande, ils y donnèrent des renseignements sur la Corée, qui obéissait aux Mandchoux. Les Hollandais ne tardèrent pas à y aborder, et ils furent longtemps les seuls qui en exportassent les richesses.

Leurs expéditions en Amérique ne furent pas couronnées d'un aussi brillant succès ; néanmoins ils en revenaient toujours avec un riche butin fait soit sur les Espagnols, soit sur les Portugais ; et en 1628, après s'être emparés du Brésil, ils capturèrent un galion chargé. En Afrique, ils enlevèrent aussi le cap de Bonne-Espérance aux Portugais, et comprirent l'importance future de cette acquisition. Il suffira de dire que la compagnie parvint en treize ans à armer huit cents bâtiments moyennant une dépense de quatre-vingt-dix millions ; qu'elle en prit à l'ennemi cinq cent quarante-cinq, dont la vente lui rapporta cent quatre-vingts millions ; et que ses dividendes, qui ne furent jamais moindres de vingt pour cent, s'élevèrent parfois à cinquante.

Elle s'efforçait surtout de s'agrandir dans les Moluques, entreprise difficile, attendu que chaque île formait un État indépendant ; quelques-unes même, comme les Célèbes et Java, étaient divisées entre plusieurs princes. Il fallait gagner ces princes ou les soumettre un à un, tâche d'autant plus longue que les Hollandais avaient formé le projet de restreindre la culture du girofle et de la noix muscade aux îles d'Amboine et de Banda. Ils furent ainsi dans la nécessité de courir çà et là pour obtenir, arracher ou acheter le droit étrange d'extirper ces plantes des autres îles, acquérant au prix de dépenses énormes un monopole si malaisé à conserver.

Cette obstination vraiment hollandaise fut couronnée de succès ; mais il fallut longtemps attendre des occasions favorables.

Les secours prêtés par les Hollandais à l'empereur de Mataram leur valurent peu à peu la possession de toute l'île de Java. Le roi de Jaccatra ayant voulu les en expulser, ils s'emparèrent de la ville capitale de cette île, et bâtirent sur ses ruines celle de Batavia, qui devint le centre de leur commerce en Asie. Le roi d'Atcheh, avec lequel ils s'allièrent en 1641, les aida à enlever aux Portugais Malacca, qui est comme la clef de ces mers.

La lutte se prolongea sur la côte de Malabar, où les Portugais 1658.
avaient pris plus fortement racine ; mais les Hollandais finirent par l'emporter, et s'emparèrent de Cochin, de Cananor et de Ceylan. Le royaume de Siam était déjà sous leur protection ; une fois même le souverain du pays ayant agi avec hauteur à leur égard, la compagnie rappela ses agents, qui ne tardèrent pas à être redemandés avec instance.

Les Portugais avaient semblé attacher à la côte de Coromandel moins d'importance qu'elle ne le méritait : les Hollan-

dais s'y étendirent au contraire, occupant les grandes et anciennes villes de Sadraspatnam, de Paliakate, de Bimilipatnam, de Negapatnam, où ils trafiquèrent sans concurrents.

Le cap de Bonne-Espérance, qu'ils enlevèrent aux Portugais, offrit une excellente relâche aux flottes nombreuses qui venaient commercer dans ces parages; et les Hollandais furent maîtres de toutes les mers comprises entre ce port et l'île de Formose. La compagnie dut alors s'occuper d'autre chose que de négoce, et se mettre en mesure de gouverner, de faire des lois, d'avoir des troupes à elle. Java était divisée en villages, et ceux-ci en familles composées d'un chef et d'un certain nombre de parents, d'amis, d'ouvriers travaillant sous ses ordres, qui devaient lui remettre la moitié ou les deux cinquièmes du riz récolté. Les princes avaient droit à un cinquième, susceptible d'être remplacé par des corvées : dans ce cas, le chef de la famille désignait ceux qui devaient les exécuter en déduction de ce qu'ils lui devaient. Les Javanais supportaient cette charge par habitude, sans en murmurer; et quand elle devenait excessive, ils émigraient au lieu de se révolter.

Il eût été dans l'intérêt des Hollandais de respecter cette autorité héréditaire des familles souveraines; mais, au lieu de se contenter d'achats faits aux chefs, ils voulurent exploiter l'île entière, dont ils blessèrent les habitudes en imposant aux cultivateurs le genre et le mode de culture.

La compagnie s'attribua l'impôt annuel payé antérieurement aux descendants des rois, en laissant à ses employés, dans différents districts, le soin de le répartir sur chaque famille; mais, comme ils auraient pu commettre des abus dans cette opération, on décida qu'en remplacement des corvées les habitants auraient à planter annuellement mille pieds de café, dont le produit séché appartiendrait à la compagnie, et qu'ils garderaient pour eux le riz, moins un dixième réservé pour le fonctionnaire.

L'administration et l'entretien des troupes entraînaient de fortes dépenses; les magistrats, qui achetaient leur charge, s'indemnisaient, au moyen d'exactions, du prix qu'elle avait coûté. Le mécontentement du pays en fut le résultat. Cinq gouvernements avaient été établis à Java, Amboine, Ternate, Ceylan et Macassar; on y ajouta ensuite celui du Cap, et tous relevaient de Batavia, qui avait en outre sous sa dépendance plusieurs commanderies et directoires. Cette ville, bâtie sur une rade ex-

cellente, offre une imitation d'Amsterdam avec ses rues tirées au cordeau et ses canaux ombragés d'arbres. Toutes les marchandises achetées en Asie étaient déposées à Batavia, d'où elles étaient expédiées en Europe. Il y accourait beaucoup de Chinois, que les Hollandais, pour se venger des humiliations dont on les abreuvait en Chine, traitaient comme en Europe on traitait les juifs, leur assignant un quartier séparé, un signe distinctif, et les soumettant à des capitations fréquentes. Les Chinois supportaient tout cela avec résignation, pourvu qu'il leur fût permis d'échanger les porcelaines, le thé, la soie, le coton qu'ils apportaient contre du trépam, des nageoires de veau marin, des nerfs de cerf, et des nids d'hirondelle, mets recherché des gourmands du céleste Empire.

En 1672, les Hollandais, pressés par Louis XIV, étaient résolus, plutôt que de subir le joug de la France, de se transporter à Java. S'ils eussent exécuté ce projet, ils auraient continué et étendu, dans cette situation si favorable, l'échange des épices contre le grain, offert un asile aux fugitifs de l'Europe entière, mis à profit les connaissances européennes sur un sol des plus propices et empêché peut-être l'agrandissement de l'Angleterre.

Batavia a compté par moments cinq cent mille habitants; deux conseils suprêmes y résidaient : celui des Indes pour la politique, et celui de justice pour les affaires ordinaires. Le gouverneur général, élu par le conseil des Indes et confirmé par les directeurs en Hollande, agit en maître; il tient la clef de tous les magasins, et y puise selon qu'il lui plaît, sans avoir à rendre compte; il dicte des ordres; c'est, en un mot, un despote, mais un despote qui peut être remplacé. Son traitement est de huit cents rixdales par mois, outre cinq cents rixdales pour sa table et l'entretien de sa maison. Il a une cour, reçoit les honneurs royaux, et marche entouré d'un cortége oriental; les émoluments attachés à son rang sont assez considérables pour qu'il puisse en deux ou trois ans accumuler des trésors sans commettre aucune malversation. Si le grand pouvoir laissé au gouverneur peut entraîner des abus, il lui permet aussi de changer la lettre de la loi quand il la juge inopportune, et de prendre les mesures qu'exigent les circonstances. Les employés sont autorisés à exercer une industrie pour leur propre compte, à la condition de ne pas léser les intérêts de la compagnie.

Le directeur général doit acheter toutes les marchandises nécessaires à la compagnie, et vendre celles dont elle n'a pas besoin; il préside en outre à toutes les opérations commerciales.

La société avait une marine de cent quatre-vingts vaisseaux de trente à soixante canons, montés par douze ou treize mille hommes. Le major général commandait les troupes, dont une partie était composée d'Européens et l'autre partie des milices indigènes.

La religion réformée était seule admise dans ses possessions. On y comptait de nombreux établissements pour les pauvres et les orphelins, correctif nécessaire au découragement qui s'empare facilement d'hommes exposés à tant de périls à une si grande distance de leur patrie.

On avait constitué à Amsterdam, dans la Zélande, à Delft, Rotterdam, Hoom et Enkhuiren six chambres composées des principaux actionnaires : quelques-uns d'entre eux étaient désignés pour former l'assemblée générale, qui décidait souverainement, mais qui devait rendre compte tous les trois ans aux états généraux. Les postes dans l'Inde étant très-ambitionnés, il était possible de faire de bons choix parmi les nombreux concurrents.

Plus d'une fois la compagnie envoya au stathouder des ambassadeurs indiens et chinois, flattant ainsi la vanité européenne, en même temps que les Asiatiques se trouvaient par là amenés à concevoir une haute idée de la civilisation et de la puissance de l'Europe.

Des bénéfices énormes furent réalisés dans les premiers moments, malgré les erreurs inévitables et les dépenses qu'entraînait la nécessité de convoyer les expéditions quand on ne les faisait pas escorter par la flotte elle-même. S'il est vrai que les douze premiers voyages rapportèrent à la compagnie anglaise de quatre-vingt-quinze à cent trente-deux pour cent, les Hollandais durent gagner davantage ; car ils avaient plus d'expérience. Il résulte de leurs registres que, de 1603 à 1693, ils tirèrent de l'Inde de soixante à cent vingt millions par an en denrées, qu'ils revendaient ensuite le double et le triple en Europe. En 1655, la compagnie réalisa, toutes les dépenses et les intérêts payés, cinquante et un millions, et près de cent en 1693 (1).

(1) Ed Selberg, *Ueber die vergangene und gegenwärtige Lage der Insel Java*.

Les actions s'élevèrent par moments jusqu'à mille pour cent. En moins de cent trente ans, cent quatre-vingts millions de florins furent partagés entre les associés, indépendamment des grosses sommes payées pour obtenir le privilége ainsi que de la construction d'un hôtel de ville à Amsterdam et des secours fournis aux États dans les circonstances difficiles. Avec cela la marine s'accrut, et la population ne diminua point. Cette richesse valait bien celle qui provenait des mines.

Mais la prospérité dura peu. Batavia, rivale de Goa, enrichie énormément par l'affluence des bâtiments de toutes les nations, ne tarda pas à se corrompre et à contracter les vices de toutes les races dont elle était le rendez-vous. Les maisons de jeu rapportaient à la compagnie quatre cent mille livres net; le gouverneur avait le train d'un monarque d'Orient. Les femmes du moindre conseiller traînaient une foule d'esclaves derrière leurs voitures et leurs palanquins éblouissants de diamants; on buvait des eaux de Seltz au lieu de celles du pays. Les contrées les plus éloignées fournissaient leurs tributs aux tables de ces marchands opulents, et peuplaient leurs sérails de femmes de toutes les nuances, depuis l'ébène de l'Éthiopienne jusqu'au teint de lis des Danoises. Un pareil luxe ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de concussions et de bénéfices honteux. Cette pudeur nationale dont ne se dépouillent jamais entièrement les administrateurs d'un État territorial fait défaut chez ceux d'un gouvernement de marchands où l'on n'a d'autre but que d'amasser de l'or, et dans lequel les emplois ne sont considérés que comme un moyen de faire fortune. Ajoutez à cela un climat meurtrier, à tel point que quatre-vingt-sept mille hommes, tant marins que soldats, moururent en cinquante-deux ans dans l'hôpital de la compagnie. En outre, les insulaires indigènes n'avaient jamais été si complétement domptés que de temps à autre ils ne vinssent se jeter sur la ville; enfin la rivalité des Français et des Anglais parvint à attirer sur le continent une partie du commerce qui faisait l'orgueil de Batavia.

La prospérité de la compagnie avait éveillé la défiance et la jalousie des peuples au milieu desquels elle trafiquait; et ce n'était pas seulement à la Chine et au Japon qu'elle avait à subir des humiliations, mais à Surate, à Cambaye, à Coromandel, en Perse, à Bassora, à Moka.

Un silence rigoureux fut imposé en Hollande aux membres du conseil, et les intéressés n'eurent connaissance de l'accrois-

sement ou de la décadence des affaires que par la hausse et la baisse des actions. Les six chambres se lassèrent de leur dépendance absolue, et chacune voulut avoir ses arsenaux et ses vaisseaux en propre, sa caisse et ses expéditions. Une fois donc que la concorde eut cessé d'exister, les Anglais et les Français eurent bon marché de cette puissance naguère redoutable, qui finit par voir le girofle et la noix muscade croître ailleurs qu'à Banda et Amboine.

Toutes ces causes firent décliner les bénéfices de la compagnie, et déjà en 1780 elle était en déficit de deux cent trente-trois millions. En 1780, les chargements dirigés sur la Hollande furent pris par les Anglais, ce qui obligea la compagnie de suspendre ses payements. Les états généraux ordonnèrent alors qu'elle rendît un compte exact de sa situation, et il en résulta la preuve évidente de sa décadence. Dès 1694, les dépenses excédaient les revenus de plusieurs millions, et l'on y remédiait au moyen d'emprunts qui s'élevaient en 1779 à la somme de cent soixante-huit millions de francs : en 1791, ils montèrent à deux cent trente-huit. Les événements qui suivirent ne permirent pas de rétablir l'équilibre, et la compagnie fut dissoute en 1808.

Le gouvernement prit alors en main l'administration des colonies; et Louis Bonaparte, roi de Hollande, y envoya comme gouverneur général le maréchal Daendels, homme ferme et prévoyant. Arrivé au moment où les Anglais menaçaient ces possessions et où les princes javanais songeaient à secouer le joug, il rendit aux naturels la liberté du commerce, mais en même temps il augmenta les services corporels, nécessaires pour élever des forts et faire des routes; il abolit le système ruineux des fermes, qui, louées par les Chinois, leur rapportaient d'énormes bénéfices à l'aide de moyens tyranniques; il réprima l'avidité des fonctionnaires, auxquels il assigna un traitement fixe, et réorganisa toutes les branches de l'administration, en même temps qu'il disposa tout pour opposer aux Anglais une résistance vigoureuse. Mais la flotte anglaise intercepta les expéditions, et au lieu des bénéfices sur lesquels Daendels comptait, il se trouva en face d'un énorme déficit; enfin les princes qu'il ne caressait pas suscitèrent des troubles dans le pays.

1811. Daendels fut remplacé par le général Janssen, et sur ces entrefaites les Anglais, sous le commandement de lord Minto, occupèrent Java. Raffles, qui en fut nommé gouverneur, orga-

nisa le gouvernement sur le modèle de celui que lord Cornwalis avait institué au Bengale; il adopta le système municipal comme il existait antérieurement à l'islamisme, et dépouilla les princes de leur autorité. Ceux-ci, irrités, ourdirent une conjuration pour massacrer les étrangers; mais la paix de 1814 vint rendre Java à la Hollande.

Cette puissance crut alors opportun de continuer le régime anglais, en nommant dans chaque village un chef qui prenait à ferme le produit des terres. Mais, trouvant le revenu insuffisant, elle obligea les naturels à planter des cafiers, et s'attribua les deux cinquièmes de la récolte. Qu'en résulta-t-il? une oppression intolérable pour les naturels, qui vendaient leur café en contrebande aux étrangers, surtout aux Chinois. Lorsqu'ensuite le prix du café diminua, le gouvernement, privé d'un revenu aussi considérable, fut obligé de faire un fort emprunt au taux de neuf pour cent; et toutes les maisons de commerce du pays, incapables de soutenir la concurrence des Anglais qui venaient y débiter leurs marchandises et acheter cette denrée, se trouvèrent ruinées. On fonda en 1824, sous les auspices du roi de Hollande, une compagnie qui devait faire face à cette concurrence redoutable, ce qui n'empêcha pas le pays d'aller chaque jour en déclinant. La colonie eut à soutenir une guerre opiniâtre de la part de Diépo Négoro, l'un des chefs javanais: les naturels opprimés couraient aux armes, et combattaient avec acharnement; les choses en étaient venues au point qu'après avoir dépensé trois cents millions en cinquante ans la Hollande songeait à abandonner la colonie.

Mais en 1830 Vander-Bosch, ayant été nommé gouverneur de Java, fit Négoro prisonnier, mit fin à la guerre, et organisa une administration meilleure que celle dont l'expérience avait été tentée. Il demanda à chaque commune d'abandonner un cinquième des champs à riz, pour y cultiver les plantes dont le prix était le plus élevé en Europe. Il les exempta à cette condition d'impôts et de corvées, et leur assura même une part dans les bénéfices. De plus, il établit partout des ateliers pour les ouvriers qui faisaient la récolte et les préparations sous les ordres des chefs du pays. La répugnance des naturels pour le travail se trouva ainsi vaincue et par la facilité de leur labeur, et par l'espoir d'un bénéfice. L'exemple leur fit aussi cultiver pour leur propre compte les plantes recherchées, qu'ils vendaient à la société. Celle-ci put éteindre une partie de ses dettes; de plus,

la navigation employée aux transports reçut une nouvelle activité, et en même temps Java, partout bien cultivée, se couvrit d'une population nombreuse, grâce aux Chinois, qui, industrieux comme les juifs et méprisés comme eux, arrivent de même en foule partout où il y a quelque espoir de gain (1).

D'autres nations et d'autres compagnies ne s'étaient pas souciées d'aller aux extrémités de l'Orient disputer aux Espagnols et aux Portugais un privilége dont ceux-ci jouissaient depuis plus d'un siècle. Cependant Boscower, envoyé à Ceylan comme agent de la compagnie hollandaise, s'insinua dans les bonnes grâces du roi de cette île, qui le fit son premier ministre et prince de Mongoné. De retour en Europe, il étala la pompe de son rang aux yeux de ses sobres compatriotes, qui se moquèrent de lui ou ne s'en occupèrent que fort peu : il passa alors en Danemark, et proposa aux négociants de ce pays de les conduire en
1616. Orient. Il se forma aussitôt une compagnie, qui expédia six vaisseaux; mais Boscower mourut dans la traversée, et les Danois, arrivés sur la côte de Coromandel, où jamais on n'avait entendu parler d'eux, furent renvoyés avec des huées.

Les empereurs de Basnagar dominaient sur la plus grande partie de la péninsule en deçà du Gange; mais leur faste les avait ruinés, lorsque survinrent les Patans, nation tartare, qui fournirent aux différents gouverneurs l'occasion de se rendre indépendants. Naïki, l'un d'eux, accueillit favorablement les Danois, et les laissa prendre pied à Tanjore, tandis que leurs rivaux jaloux s'entendaient pour les exclure des ports de l'Inde. Enfin, la compagnie fit faillite en 1730, et fut dissoute; une autre se forma, et, à la suite de négociations avec le roi de Ceylan, occupa Tranquebar. Cette colonie acquit au milieu de rudes épreuves une grande prospérité, à l'aide de la justice et de la douceur, pendant que l'Espagne, le Portugal et la Hollande étaient occupés à se faire mutuellement la guerre. Lorsque la paix fut rétablie entre ces puissances, des troubles intérieurs étant venus agiter le Danemark, la colonie déclina et eut peine à se soutenir : elle a pourtant résisté jusqu'à nos jours.

(1) En 1839, la colonie produisit 50 millions de kilogr. de café, plus de 40 de sucre, 680,000 kilogr. d'indigo, outre le coton, la soie, le riz, la cochenille, le tabac, etc. *Voy.* X. MARMIER, *Revue des Deux Mondes*, novembre 1841.

Frédéric IV y avait envoyé des missionnaires, qui déployèrent un courage admirable dans leur tâche apostolique et parvinrent à discipliner les populations. Le premier fut Barthélemy Zigenbalg ; après lui vint Henri Plütschan, à qui nous devons la meilleure relation sur ces contrées. 1705.

D'autres peuples du Nord furent encore moins heureux dans leurs colonies. L'Autriche, rougissant de l'état de langueur où était tombée entre ses mains cette Flandre si florissante sous les ducs de Bourgogne, honteuse de l'abandon où se trouvaient ces villes peuplées jadis de milliers d'artisans et de pêcheurs, voulut former à Ostende une compagnie des Indes, avec les priviléges les plus étendus. Les Flamands, séduits par l'espoir de voir leur pays renaître à la vie, prêtèrent volontiers les fonds nécessaires, et l'on eut bientôt réuni six millions de florins. Deux comptoirs furent établis à Coromandel et sur les bords du Gange, et l'on en projetait un autre à Madagascar ; mais les Anglais et les Hollandais traversèrent constamment l'entreprise, jusqu'au 1725. moment où Charles VI se décida à sacrifier la compagnie d'Ostende, pour que ces deux puissances ne s'opposassent pas à la pragmatique sanction, c'est-à-dire à ce que sa fille succédât à la couronne impériale.

Les capitaux de cette société passèrent alors à Stockholm, où il se forma une compagnie suédoise, toujours languissante et à la veille de se dissoudre quoiqu'elle réalisât parfois d'énormes bénéfices.

Frédéric II de Prusse ne voulut pas que son nouveau royaume fût privé de ce que la mode imposait aux autres États, et s'étant mis en contact avec la mer par l'acquisition de l'Ost-Frise, il constitua à Emden une compagnie au capital de quatre millions. 1750. Six vaisseaux mirent à la voile pour la Chine ; mais ils en rapportèrent à peine de quoi couvrir les frais. Le résultat ne fut pas meilleur au Bengale, et en 1763 la compagnie marchande faisait place à des compagnies de soldats.

La France se décida tard à diriger son activité vers l'Asie. Comme en Amérique, ce furent encore les intrépides marins de la Bretagne et de la Normandie qui lui ouvrirent la route, entre autres François Pirard de Laval, qui, ayant fait naufrage aux Maldives, apprit la langue de ces îles, dont il nous a donné 1601. une description exacte.

Déjà en 1604 Henri IV avait formé une compagnie ; mais 1633. elle tomba d'elle-même. Réginon, de Dieppe, tenta de la re-

lever ; et, après des efforts infructueux dans les Indes, on songea à créer des établissements à Madagascar, île extrêmement fertile en riz, en coton, en gomme, en résine, ambre gris, ébène, bois de teinture, sans compter l'étain, l'or, le fer et les bœufs. Rigault obtint du cardinal de Richelieu le privilége du commerce sur tout le territoire de Madagascar ; mais les mauvaises dispositions des naturels et l'air pestilentiel des côtes obligèrent les Français à s'éloigner de ces parages.

Colbert, qui avait acheté pour moins d'un million toutes les colonies fondées par des particuliers dans les différentes îles de l'Amérique, voulut aussi doter la France d'une compagnie qui ne le cédât à aucune autre, du moins en magnificence. Celle de Hollande avait commencé avec quatorze millions ; le capital de la compagnie française fut porté à quinze millions : il lui fut accordé une prime pour chaque tonneau de marchandises importées ou exportées ; tout étranger qui y versait une somme de vingt mille francs put être naturalisé Français, et acquérir même la noblesse pour les services qu'il aurait rendus. Le roi, les princes, tous les grands seigneurs prirent des actions, ainsi que tous les négociants des ports de l'Océan.

On alla de nouveau avec ces brillantes espérances s'installer à Madagascar ; mais le climat extermina les colons, et mit à l'épreuve la constance des Français, qui en sont peu pourvus. Le crédit que ces commencements imposants avaient fait naître ne tarda pas à se perdre, et les insulaires massacrèrent les Français restés sur leur territoire.

1668. D'autres Français obtinrent un meilleur succès dans l'Inde. Un ancien facteur de la compagnie hollandaise, nommé Caron, s'étant brouillé avec la compagnie, les introduisit à Surate, où ils établirent un comptoir, et à Saint-Thomas, dont ils s'emparèrent de vive force ; mais le prince de ce pays chassa les Français
1672. avec l'aide des Hollandais. Forcés alors de se retirer, les Français allèrent s'établir à Pondichéry, sur la côte de Coromandel.

Le naturel impatient de cette nation et la manie qu'elle a de tout soumettre à l'administration empêchèrent le libre développement des entreprises commerciales. Les planteurs, au contraire, n'ayant qu'à exercer une surveillance facile dans les habitations dont ils tiraient de prompts bénéfices, prospérèrent rapidement. Des principes plus libéraux présidaient toutefois au système des colonies ; les étrangers n'en étaient pas exclus, et pouvaient soit les visiter, soit s'y établir. Elles n'étaient point

sous l'inspection de commissaires spéciaux, et relevaient directement du ministre de la marine. L'administration militaire et civile y était partagée entre un gouverneur et un intendant, qui se concertaient au besoin.

Vers cette époque Constantin Phaulcon, aventurier grec, qui était devenu premier ministre du roi de Siam, ayant formé le projet de le supplanter, offrit aux Français le monopole du commerce de Siam s'ils voulaient l'aider à s'emparer du trône. Dans un temps où l'adulation était le grand art de parvenir, les facteurs de la compagnie ne doutèrent pas que Louis XIV ne fût extrêmement flatté de recevoir une ambassade de l'Orient, et ils la lui envoyèrent. Toute l'Europe fut remplie de ce nouveau triomphe; le grand roi fit étalage de ces ambassadeurs venus des extrémités de l'Orient pour lui rendre hommage : mais l'ivresse de ces grandeurs durait encore que Phaulcon était renversé par les Siamois révoltés, et la compagnie expulsée honteusement. La guerre venant ensuite à éclater, les Hollandais se rendirent maîtres de Pondichéry, et, ce qui est pis, les milliers de corsaires lancés des ports de France sur les bâtiments anglais, introduisant une quantité énorme de marchandises d'Orient, avilirent les prix sur le marché, au grand détriment de la compagnie.

Pondichéry fut recouvré à la paix, fortifié, agrandi; et le directeur général y transporta sa résidence. Cette ville est située de la manière la plus favorable pour se procurer les diamants de Golconde et de Visapour, ainsi que la soie, les épices, les parfums de toute la côte de Coromandel et du golfe de Bengale : aussi reçoit-elle et transmet-elle avec facilité les échanges qui s'opèrent entre l'Europe, l'Inde et la Perse. Son commerce le plus actif était celui des toiles, qui, tissées à Golconde, étaient teintes ou imprimées à Pondichéry.

Cependant la compagnie alla toujours en déclinant, malgré la faveur du gouvernement, dont elle dépendait. Elle fut réduite à céder son privilége à des armateurs de Saint-Malo, et à ne pas oser faire le commerce en son propre nom, de peur que ses créanciers ne fissent saisir ses bâtiments.

Une vie artificielle vint la ranimer lors de l'apparition du fameux système de Law. Ce financier la réunit à la compagnie du Missisipi; mais quand ce fantôme s'évanouit elle ne s'en trouva que plus obérée. Elle se releva quelque peu sous le ministère du cardinal de Fleury, et soutint sa dignité en face des

petits princes de l'Inde, parmi lesquels Pondichéry prit rang, avec droit de battre monnaie.

Les principaux établissements français étaient alors l'île de Bourbon et l'île de France. La première, découverte en 1545 par le Portugais Mascarenhas, fut occupée, en 1642, par les Français de Madagascar, sous l'administration de Pronis. On y envoya alors les déportés, qui épousèrent des femmes indigènes; d'autres vinrent s'y réfugier après le massacre de Madagascar, d'autres encore lors de la révocation de l'édit de Nantes : la population s'accrut ainsi avec l'industrie et la civilisation. L'extrême aridité du sol de Madagascar n'empêcha pas le café, qui y fut apporté en 1708, d'y prospérer rapidement; et bientôt cette île en produisit un huitième de plus que l'Yémen. Poivre y introduisit en outre le giroflier, l'arbre à pain, la cannelle, la noix muscade, indépendamment des animaux domestiques de l'Europe.

Les colons se comportèrent courageusement pendant la guerre de l'Inde; mais ils contractèrent des habitudes de luxe, et l'usage qu'ils adoptèrent d'envoyer leurs enfants faire leur éducation en Europe tourna surtout au détriment de la simplicité. Ce fut à Bourbon que naquirent les deux poëtes érotiques Antoine Bertin et Évariste de Parny; Bernardin de Saint-Pierre y plaça la scène d'une de ses délicieuses idylles. La civilisation n'y a pas fait encore de progrès suffisants, et l'antipathie entre les colons de race diverse est devenue invincible depuis que le système général des colonies a consolidé la diversité des droits.

L'île Maurice, reine des îles de l'océan Indien, a peu d'étendue;
1598. mais elle est précieuse par son bois d'ébène. Découverte aussi par Mascarenhas, elle fut ensuite occupée par les Hollandais, qui lui donnèrent ce nom, puis abandonnée en 1712, à cause de la multitude des rats. Les Français comprirent son importance comme avant-poste à l'entrée de la mer des Indes, et ils s'y établirent en lui assignant le nom d'Ile de France; des créoles de l'île Bourbon s'y transportèrent, et la rendirent florissante. Abandonnée après les premières expériences, occupée de nouveau en 1721, il était encore question de l'évacuer comme onéreuse, quand Mahé de La Bourdonnais y fut envoyé en qualité de gouverneur général, indépendant de celui qui résidait à l'île Bourbon. Homme capable et actif, il la tira de son état misérable. Le premier, il imagina d'armer dans les mers même de l'Inde en y fondant des arsenaux. Il appela à

l'Ile de France des nègres de Madagascar, et, puissamment secondé dans son œuvre de civilisation par les pères de Saint-Lazare, il introduisit l'industrie et activa le travail. Il se fit attribuer par la cour de Dehli le titre de nabab, qui, de la condition de commerçant, l'élevait au niveau des princes indigènes; il soutint glorieusement la guerre contre l'Angleterre, et lui enleva Madras, sa capitale dans ces contrées. Malheureusement la 1746.
jalousie de Dupleix, gouverneur de Pondichéry, le punit de son héroïsme (1); mais Dupleix se fit pardonner cette bassesse par le courage avec lequel il entreprit d'établir un grand empire dans les Indes, tâche qu'il poursuivit jusqu'au moment où les Anglais, qu'il avait toujours repoussés de Pondichéry, parvinrent à faire destituer cet adversaire redoutable, le seul homme qui pût mettre un frein à leur ambition.

Alors les vastes possessions de la France, et même Pondichéry, tombèrent au pouvoir des Anglais. Pondichéry fut rendu deux ans après, mais démantelé et avec l'obligation de le laisser 1761.
dans cet état de nullité où il est encore aujourd'hui.

Ainsi tous les peuples qui s'étaient établies en Asie succombèrent devant celui qui était destiné à y fonder un empire de marchands.

Les relations que l'Angleterre avait établis par l'intermédiaire Anglais.
de Chancelor avec la Moscovie lui firent connaître combien ce pays trouvait d'avantage à trafiquer avec la Perse et avec Bokhara : elle conçut en conséquence le désir d'occuper les voies qui conduisaient au cœur de l'Asie. Antoine Jenkinson, voyageur expérimenté et courageux, fut choisi à cet effet. A son départ de Moscou, il trouva les contrées situées entre le Volga et la mer Caspienne désolées par la guerre civile, par la peste et par la famine; Astrakhan était une ville ouverte, dont les habitants grossiers ne se nourrissaient que de poissons séchés, qui infectaient l'air. S'étant embarqué sur le Volga, il pénétra dans la mer Caspienne; mais il n'y rencontra, au lieu de 1558.
commerce et d'argent à gagner, que des brigands et des populations sans foi. Il arriva avec des caravanes sur le territoire du sultan Timour, brigand célèbre, dont il dut implorer ou acheter

(1) On trouve à la Bibliothèque royale, dans la collection géographique, le Mémoire que La Bourdonnais, prisonnier à la Bastille, traça pour sa défense, se servant, faute d'encre, de plume et de papier, de marc de café, d'une pièce de monnaie et d'un morceau de mousseline. Nous en parlerons avec plus de détail au livre XVIII.

la protection : comme Timour ne possédait ni villes ni châteaux, il reçut Jenkinson dans une hutte formée de claies de roseaux, recouvertes de feutre. Après vingt jours de voyage dans un désert où ses compagnons et lui furent réduits à manger leurs montures, ils atteignirent la ville d'Urienz. Dans tout le pays des Turcomans qu'ils avaient traversé depuis la mer Caspienne, ils n'avaient vu que des gens errants sous des tentes avec leurs chevaux, leurs chameaux et des troupeaux immenses, en guerre perpétuelle les uns avec les autres, et s'indemnisant de leurs pertes en dévalisant les voyageurs.

Suivant alors l'Oxus, ils entrèrent dans un autre désert, et arrivèrent à la ville de Bokhara, appauvrie par les fautes du gouvernement et par la religion. Les caravanes de l'Inde, du Balkan, de la Russie y affluaient, mais n'y apportaient que peu de marchandises. La guerre avait interrompu les relations avec le Cathay et la Perse, qui, d'après ce qu'en entendit rapporter Chancelor, ne valait guère mieux que la Tartarie.

Les descriptions de ces voyageurs, en même temps qu'elles rectifièrent beaucoup d'idées relativement à ces contrées, dissipèrent les espérances de lucre que les Anglais avaient fondées sur leur commerce, et ils continuèrent d'acheter les épices aux Vénitiens; mais un bâtiment vénitien de onze cents tonneaux, qui fit naufrage en 1587 sur l'île de Wight, fut le dernier expédié en Angleterre. Élisabeth obtint du Grand Seigneur les mêmes priviléges que les Vénitiens, et le trafic se fit dès lors directement, malgré la jalousie des Portugais.

1591. Déjà les Anglais se sentaient assez forts pour leur disputer la mer, et le capitaine Stephens, le premier, fit voile vers l'Inde par le Cap; il fut suivi par Drake et Cavendish avec de très-petits navires, tels qu'ils peuvent être dans un pays où les expéditions sont faites par des particuliers, et non par le gouvernement. Mais les nombreux bâtiments espagnols et portugais qu'ils capturèrent dans ces mers déterminèrent le gouvernement
1600. à y former des établissements, et Élisabeth accorda une charte
13 décembre. instituant le *Gouvernement et la Compagnie des négociants de Londres pour le commerce avec les Indes orientales*. La reine nomma Thomas Smith gouverneur, et vingt-quatre directeurs, en laissant l'élection du vice-gouverneur à la compagnie, qui dut ensuite nommer le gouverneur lui-même, ainsi que tous les officiers et agents divers, publier les ordres, infliger les peines corporelles, avec faculté d'importer toute espèce de productions

jusqu'à concurrence de trente-neuf mille livres sterling par an et d'introduire une valeur égale en or et en argent.

La première expédition, dont le capital fut de sept mille livres sterling, consistait en cinq bâtiments chargés de métaux précieux, de fer, d'étain, de toiles, de couteaux, de quincaillerie et de verrerie : ils rapportèrent au retour du poivre et autres épices. Les expéditions furent généralement heureuses, tant en raison des chargements capturés que des colonies fondées; mais il y a exagération évidente à dire que le benéfice s'éleva dans les treize premières années à cent trente-deux pour cent. En 1612, un traité d'amitié fut fait entre l'Angleterre et le Grand Mogol; des privilèges furent obtenus, et la compagnie forma des établissements à Sumatra, à Java, à Bornéo, à Formose dans la Cochinchine, à Chusan, à Macao et en Chine (1).

Guillaume Adams, l'un des nombreux Anglais qui servaient de pilotes aux étrangers, conduisait une flotte hollandaise dans la mer Pacifique par le détroit de Magellan, quand il aborda au Japon avec cinq hommes seulement, reste des équipages moissonnés par la tempête et la faim. Malgré la jalousie des Portugais et la défiance que faisait naître son assertion d'être arrivé par cette voie nouvelle et incompréhensible, le roi du Japon le prit en affection : il voulut que l'étranger lui enseignât les mathématiques et construisît des vaisseaux, choses qu'Adams savait assez mal, mais dont il tâcha de se tirer de son mieux. Ses services parurent si précieux qu'il fut indemnisé, par de larges dons, de la défense qui lui fut imposée de retourner dans sa patrie. Il trouva pourtant moyen d'informer ses compatriotes des avantages qu'offrait le pays. Les Anglais y vinrent donc; et comme Adams était parvenu à brouiller les Portugais avec les jésuites, les Anglais obtinrent, grâce à lui, un excellent accueil : le capitaine Gari ne crut pourtant pas utile de faire des établissements de ce côté. Sur ces entrefaites Adams mourut, et les Anglais tardèrent à revenir. Puis, comme ils ne purent nier que leur roi n'eût épousé une fille du roi de Portugal, le souverain du Japon leur défendit pour toujours l'entrée de son pays. 1631.

Cependant la compagnie continuait à s'étendre dans les Moluques et sur le continent, en montrant de la douceur à l'égard

(1) Bryan Edwards, *The history civil and commercial of the british colonies in the Westh-Indies*; 1798.

des naturels. Mais quand la protection d'Élisabeth vint à lui manquer les Hollandais la chassèrent des Moluques, et lui enlevèrent Amboine.

Cela n'empêchait pas les Anglais de prendre pied sur la terre ferme à Malipatnam, à Delhi, à Calicut ; et, bien que contrariés toujours par les Portugais, ils s'emparèrent de vive force du marché de Surate, qui devint la principale station de leur commerce sur la côte occidentale de la péninsule', jusqu'à ce qu'ils eussent acquis Bombay.

Mais ne se contentant pas d'avoir des factoreries, ils élevèrent des places fortes, où ils mirent des garnisons : enhardis par le succès, ils méditèrent de plus vastes desseins, prétendirent à des priviléges exclusifs dans certains districts, et occupèrent des territoires. Les princes mécontents de la domination por-
1623. tugaise trouvèrent en eux un appui, et c'est avec leur assistance que le grand Schah-Abbas emporta et détruisit Ormuz, dont il
1640. transporta le commerce à Bender-Abassi, port situé en face de cette île. Les Anglais obtinrent bientôt l'autorisation de construire le fort Saint-George, et Madras devint, en 1568, le siége principal de la compagnie.

Les Hollandais redoublèrent d'efforts pour se délivrer de cette concurrence pendant une revolution qui, en bouleversant l'Angleterre, l'empêchait de songer à des établissements lointains. Sous Cromwell, le privilége de la compagnie fut abrogé, et, durant quatre années de libre concurrence, une immense
1661. quantité de marchandises fut portée aux Indes ; mais le Protecteur le renouvela ensuite, et Charles II le confirma, en y ajoutant le droit de faire la paix et la guerre, et d'expédier en Angleterre tout sujet anglais qui trafiquerait dans les Indes pour son propre compte.

Mais le gouvernement anglais, pressé par le besoin d'argent, contracta un emprunt de deux millions de livres sterling au taux de huit pour cent avec une autre compagnie, à laquelle il concéda en retour le même privilége. L'ancienne compagnie eut donc à combattre la nouvelle par l'intrigue et par les armes, tant en Europe qu'en Asie. Les Hollandais profitèrent de cette concurrence hostile pour chasser leurs rivaux du Boutan, et payèrent le vénal Charles II pour empêcher un effort vigoureux que s'apprêtait à faire l'ancienne compagnie des Indes.

1702. Une série de revers paraissait alors devoir anéantir cette association déjà discréditée dans l'opinion, quand soudain elle se

releva, et se fondit avec la nouvelle compagnie. Elle occupa Calcutta, qu'elle fortifia, et obtint de la cour de Dehli la souveraineté de trente-sept villages aux alentours de cette ville. Alors commencèrent les expéditions militaires; le colonel Clive battit les indigènes, et prit Bengale, Bahar, Orissa. Les affaires devinrent plus prospères sous Hastings, et la compagnie put soutenir contre la France une guerre qui enleva à cette puissance toutes ses possessions, mais en la grevant elle-même d'une dette de neuf cent mille livres sterling. Les Anglais dominèrent dès lors au Bengale, sur les deux côtes du Malabar et de Coromandel, sur le golfe Persique et le golfe Arabique.

Ici commence cette grandeur colossale dont nous verrons plus tard les développements (1) et qui, en détruisant le pouvoir des princes nationaux, soumit l'Inde à l'autorité directe de l'étranger, sépara l'administration du pays des intérêts du commerce, et donna, à une époque de civilisation avancée, le triste spectacle d'un despotisme égoïste, qui n'a d'autre but que celui d'exploiter sans pitié la timidité d'un peuple ignorant, et habitué à l'obéissance.

Lorsqu'on vit la compagnie parvenue à ce degré de grandeur, on songea à réformer ses statuts, et l'on créa, sous le ministre Pitt, le *Bureau d'examen pour les affaires de l'Inde*. Cette commission, composée de six membres du ministère, fut chargée de réviser tous les actes civils et militaires de la compagnie, qui resta toutefois souveraine quant aux affaires commerciales.

Ses dettes continuaient néanmoins à s'accroître, et elle se trouvait, à la fin du siècle passé, en déficit de 1,319,000 livres sterling; et quoique la conquête des États de Tippoo-Saïb et d'autres princes ainsi que la prise de Dehli portassent ses revenus territoriaux de huit millions à quinze, elle se trouvait grevée, en 1805, d'une dette de 2,269,000 livres sterling, qui alla s'accroissant dans les années suivantes.

Le privilége expirant en 1814, la liberté du commerce avec l'Inde fut proclamée; mais on conserva toutefois à la compagnie, jusqu'en 1831, le monopole pour la Chine et la domination de l'Inde. Chacun put, en conséquence, trafiquer dans cette dernière contrée, à la condition toutefois de ne pas employer de bâtiments au-dessous de trois cent cinquante tonneaux, et de ne pas faire le cabotage de l'Inde, ou de cette contrée à la Chine. Les prési-

(1) Livre XVII.

dences de Calcutta, de Madras, de Bombay et le port de Poulo-Pinang furent réservés à la compagnie.

Son capital est de six millions sterling, et chacun peut acheter des actions. Son domaine direct s'étend sur cent soixante-dix-huit mille lieues carrées, peuplées de quatre-vingt-trois millions d'habitants. Elle a en outre quarante millions de tributaires occupant cent soixante-trois mille lieues de terriroire, sans compter ses possessions au delà du Gange, qui forment peut-être vingt-cinq mille cinq cents lieues carrées, avec trois cent mille habitants. En 1830, la compagnie comptait deux cent vingt-trois mille quatre cent soixante-six hommes sous les armes; dont trente-sept mille trois cent soixante-seize Européens; et cette armée lui coûtait neuf millions de livres sterling par an.

Le titre de la compagnie a été prolongé de vingt ans en 1834; mais elle ne constitue plus une société de commerce : il ne lui reste que le droit de recouvrer l'impôt et de régler les ventes; ses propriétés mobilières ont été tranférées à la couronne, sauf l'usufruit de la compagnie jusqu'à l'extinction du privilége.

On reproche aux Anglais la soif des conquêtes; mais il faut l'attribuer en grande partie à la nécessité de se conserver, car chaque pays soumis les met en contact avec un nouvel ennemi. Rien ne les excuse toutefois d'avoir passé l'Indus, et porté dans l'Afghanistan cette guerre dont ils se repentent tardivement. Ils emploient, pour combattre, les Cipayes, excellents soldats dans leur pays, mais qui ne valent rien au dehors, et qui, périssant alors sans beaucoup de profit, amassent un surcroît de haines sur la tête des dominateurs.

Les Anglais veulent tirer parti de cet immense empire, et ils ne le peuvent (depuis l'abolition du monopole) qu'au moyen de l'impôt foncier, dont le produit devrait, au contraire, être employé au profit du pays. On fait donc très-peu de chose pour améliorer la condition de l'Inde; on n'ouvre des routes qu'entre les principales stations militaires. Les progrès de la civilisation sont négligés, et on laisse disparaître le peu de bien qu'elle a fait. Souvent la famine dévore une contrée voisine de celle où les grains regorgent faute de moyens de transport.

La domination anglaise ne prend donc pas racine dans le pays; et il ne faut pas un esprit supérieur pour prévoir qu'elle s'écroulera au premier ébranlement. Au profit de qui? L'avenir nous l'apprendra; mais ce ne sera certainement pas à celui des indigènes.

Peut-être les Anglais parviendront-ils à garder Ceylan, l'île la plus belle et la plus fertile du monde. Après l'avoir enlevée à la Hollande, ils s'en assurèrent la possession en combattant les indigènes jusqu'en 1814, époque où ils soumirent le roi de Candi, leur adversaire principal.

Les Anglais tolèrent dans leurs colonies les usages indigènes, même quand ces usages sont contraires aux lois de la mère-patrie. Ainsi dans l'Inde ils n'empêchèrent pas les veuves de se brûler, et ils laissèrent à Ceylan les enfants d'un même père se partager également l'héritage paternel, ce qui a entraîné un morcellement nuisible à toute entreprise agricole, et multiplié les juridictions, attendu que l'exercice d'une magistrature se rattache aux *zemindari*. Du reste, aucun lieu ne se prêterait mieux que cette île à l'établissement de colonies ; car elle donne en abondance les fruits de toutes les saisons et de tous les climats, et sa position est des plus favorable pour l'écoulement de ses produits.

Nous n'abandonnerons pas les États européens fondés en Asie sans dire quelques mots du commerce par terre. Bien que les marchandises qui venaient en Europe à travers l'Égypte, avant que le cap de Bonne-Espérance eût été doublé, y arrivassent alors par mer, le commerce par terre ne fut pas entièrement abandonné ; et les soieries de la Perse ainsi que d'autres articles étaient portés à Smyrne par les caravanes ; voyage pénible pour sa longueur et pour les taxes énormes imposées par les Turcs, en raison même de leur inimitié religieuse contre les Persans. Frédéric II, duc de Holstein-Gottorp, projeta de donner à ce commerce une autre direction, et de faire de la ville de Frédérichstadt, bâtie sur l'Eider par quelques Arminiens fugitifs de la Hollande, un entrepôt pour les soieries, comme Amsterdam l'était pour les épices. Elles devaient être apportées de Perse à Astrakhan ; embarquées là sur les fleuves de la Russie, qu'il était question de joindre entre eux, arriver par cette voie à Arkhangel, et de ce port être dirigées par mer sur la nouvelle cité.

Commerce par terre.

Ce projet, qui coupait court aux bénéfices énormes des Sunnites, devait sourire aux Persans et non moins aux Moscovites, à qui il offrait de grands avantages : Frédéric ne douta donc point de leur assentiment. Il envoya, en conséquence, une ambassade solennelle à Moscou et à Ispahan, en tête de laquelle

étaient le jurisconsulte Philippe Crusius et Othon Bruggemann, négociant de Hambourg, auteur du projet. Ils quittèrent Gottorp avec une suite royale; et, arrivés à Moscou, ils obtinrent
1634. l'approbation du czar Michel Fédérowitch, à la condition qu'il lui serait payé annuellement six cent mille rixdales pour les droits de transit.

Les ambassadeurs, s'étant alors embarqués sur la Moscowa,
1636. arrivèrent par l'Oka et le Volga à Astrakhan, et, après une longue navigation sur la mer Caspienne, abordèrent à Derbent, d'où ils se dirigèrent sur Chamakie. Obligés d'y attendre trois mois les ordres du roi de Perse, ils se mirent en route, et entrèrent à Ispahan le 13 août 1637.

Mais le gouvernement persan refusa de souscrire à la condition principale, qui consistait à donner aux négociants du duc le privilége de l'exportation, avec exemption de droits. Les ambassadeurs regagnèrent donc Moscou, et de là Gottorp. Sur ces entrefaites, la Suède avait adressé des propositions au czar pour diriger le commerce, non sur Arkhangel, mais par la Livonie. Le prince russe éleva alors ses prétentions à l'égard du duc de Holstein, qui se vit obligé de renoncer à ses projets. Bruggemann offrit un nouvel exemple de l'infortune réservée
1640. aux auteurs de vastes conceptions : accusé d'un détournement de deniers, il fut envoyé au supplice; et tout l'argent dépensé par Frédéric n'eut d'autre résultat que de faire mieux connaître la Perse au moyen des voyages publiés en allemand par Adam Oléarius et Jean-Albert Mandelsl.

CHAPITRE XVIII.

LES MISSIONS EN ORIENT.

Le sentiment religieux jouait toujours un rôle dans les expéditions du seizième siècle, et l'intention de convertir les barbares ou les mécréants était le principal mobile des voyages de découvertes. On ne manqua pas d'embarquer des missionnaires sur les premiers bâtiments qui partirent de Ceuta pour explorer l'Afrique. Ils prenaient terre à mesure que l'on rencontrait un pays nouveau, et souvent ils y restaient seuls pour affronter les sauvages et attendre la mort avec résignation.

Lorsque le Cap eut été doublé et qu'on vit apparaître comme un nouveau monde, non pas peuplé d'hommes ignorants et sauvages, mais offrant une civilisation différente, il sembla qu'une carrière magnifique s'ouvrait au zèle des missionnaires. Les jésuites s'y lancèrent de préférence, comme dans des contrées où ils devaient avoir affaire à des peuples éclairés, soutenir des discussions, traiter avec des prêtres et des rois. Cette armée du catholicisme, que Rome avait organisée pour tenir tête à la réforme, s'était déjà répandue partout. En Orient, de Constantinople elle pénétrait dans la Syrie, l'Égypte, l'Arménie, l'Abyssinie, la Crimée, la Perse. En Amérique, de la baie d'Hudson elle envahissait le Canada, la Louisiane, la Californie, les Antilles, la Guyane et le Paraguay. Maintenant nous la verrons étendre ses pacifiques conquêtes sur les deux péninsules indiennes, jusqu'à Manille et aux nouvelles Philippines, pour les pousser, en dernier lieu, dans la Chine, le Tonquin et le Japon.

Le plus remarquable des missionnaires dans ces contrées et 1506-1552.
celui en qui semblent s'être personnifiées les œuvres de tous les autres est François-Xavier, né en Espagne d'une famille noble. Il connut à Paris, où il étudiait, Ignace de Loyala, qui lui répétait souvent : *Que sert à l'homme d'acquérir le monde entier s'il perd son âme?* Après l'avoir dédaigné d'abord, il finit par devenir un de ses disciples les plus fervents et par être avec lui le fondateur de l'ordre des jésuites.

A peine Jean de Portugal eut-il connaissance de la première constitution de ces religieux et de leur zèle qu'il les invita à passer dans les Indes pour y faire des conversions. François revint de Rome en Espagne, et sans même aller revoir ses parents, puisqu'il avait désormais l'univers pour famille, il se rendit en Portugal avec Siméon Rodriguez, où ils furent aussitôt proclamés apôtres par l'admiration populaire. Siméon fut retenu dans ce royaume, et François s'embarqua pour les Indes sur la flotte du vice-roi Martin de Sosa; il allait, avec la seule ressource de la charité que l'on fait aux voyageurs, convertir un nouveau monde, dont il ignorait la langue, les usages, les erreurs, le nom même. Comme les autres voyageurs, il nous a laissé le récit de son expédition, où l'on trouve des détails pleins d'intérêt (1).

(1) Indépendamment des historiens, *Voyez* la *Vie de saint François-*

Il avait pour compagnons les pères Paul de Camérino, Italien, et François Massilla, Portugais, sans aucun serviteur ; et comme il ne voulait pas manger à la table du gouverneur, il faisait cuire ses aliments et lavait son linge lui-même. Il s'occupait surtout de soigner les infirmités qui affligent le corps dans ces longues traversées et les maladies non moins dangereuses dont les âmes sont atteintes ; il inventait des moyens de distraction pour détourner les marins du jeu, et profitait de toutes les occasions pour les entretenir de Dieu.

Il rencontra dans le trajet, par Mozambique, Mélinde, Socotora, quelques vestiges de christianisme mêlés aux doctrines de l'islam ; de nombreux sectateurs du magisme, mais idolâtres pour la plupart ; quelques chrétiens de Saint-Thomas attachés aux erreurs des nestoriens, et dépendants du patriarche de Babylone : enfin les missionnaires venus avec les premiers conquérants, la plupart franciscains, avaient répandu le bon grain dans ces parages, mais sans beaucoup de succès. Goa avait été érigée en archevêché, Cochin, Malacca en évêchés, puis Méliapour et d'autres villes. Mais il ne se trouvait pas dans toute l'Inde plus de quatre prédicateurs, et beaucoup de ceux qui d'abord s'étaient ralliés à l'Évangile l'avaient ensuite abandonné.

La première difficulté pour Xavier consistait à convertir les chrétiens, qui, là comme ailleurs, s'abandonnaient aux excès trop habituels aux conquérants. Enorgueillis par la victoire, excités à assouvir leurs passions par l'assurance de l'impunité, affranchis des ménagements auxquels on est tenu dans son pays natal et au milieu des siens, ils vivaient en concubinage public avec les femmes indigènes, jusqu'à ce que, dégoûtés d'elles, ils les vendissent à d'autres ; non contents du riche trafic des denrées, ils allaient à la chasse des hommes, et se permettaient toute espèce de fraudes, de chicanes dans les contrats. Ils vidaient leurs querelles à coups de couteau ; celui qui avait de l'argent pour acheter les juges ne redoutait rien des tribunaux.

Xavier, par Tusellino, qui donne aussi les lettres du saint missionnaire ; Rome, 1594.

Paolino da San Bartolomeo, *l'India orientale cristiana*

Daniele Bartoli, *L'Asia.*

Gonzalves d'Avila, *Théâtre ecclésiastique des Indes.*

Luigi de Gusman, *Hist. des missions dans les Indes orientales, la Chine et le Japon.*

Les ouvrages historiques du jésuite Maffey et de l'évêque Osorio ne sont que des extraits des écrits de Jean Barros, mis en très-élégant latin.

L'idolâtrie même était tolérée pour de l'argent, et l'argent pouvait aussi donner le droit attaché au titre de chrétien.

Xavier se jeta au milieu de cette fange, prêchant en général, corrigeant en particulier. Il mortifiait l'orgueil d'autrui en mendiant de porte en porte, en remplissant dans les hôpitaux les offices les plus rebutants et en se partageant entre les malades et les prisonniers. Il parcourait Goa, cette ville corrompue, la clochette à la main, exhortant les parents à envoyer leurs enfants au catéchisme; puis, lorsqu'il les avait rassemblés, il leur enseignait les louanges du Seigneur, et remédiait par de saints préceptes aux mauvais exemples domestiques. Souvent il pénétrait dans les nouveaux palais, il se mêlait aux entretiens, s'asseyait aux banquets pour en tempérer la licence, remettait la paix dans les ménages, rappelait aux principes d'une bonne éducation. Il agit de même à Malacca, à Mélinde, dans toutes les places fortes et les factoreries, puis sur les vaisseaux, sur les galères, ne craignant pas de passer des semaines entières à toucher l'âme d'un simple soldat.

Il se mit ensuite en devoir de convertir les infidèles; informé qu'il y avait sur la côte du Malabar une population ignorante et misérable qui vivait de la pêche des perles, il se transporta sur cette plage aride avec sa clochette : là, adoptant leur genre de vie, demeurant dans leurs pauvres cabanes, dormant quelques heures seulement, il fit des conversions miraculeuses. Pendant quinze mois, il fut leur médecin, leur juge, le maître de leurs enfants; bientôt la croix fut placée sur un grand nombre de cases, et des pensées d'espérance et de repentir remplacèrent une ignorance brutale. Ayant passé dans le royaume de Travancore, il parvint, après un mois d'efforts, à baptiser dix mille personnes et le rajah lui-même, et à faire démolir les pagodes par ceux-là même qui en étaient les plus zélés défenseurs. Il résista, triomphant, aux anathèmes des brahmines, aux attaques des guerriers; et s'étant fait traduire dans cette langue difficile le *Salve*, le *Confiteor*, le signe de la croix (*in nomine Patris*, etc.), il les répétait aux enfants, en les exhortant à les enseigner dans leur demeure. Il expliquait le *Credo*, faisait des catéchismes; et l'on ne sut se rendre compte autrement des résultats étonnants qu'il obtenait qu'en les attribuant à des miracles et au don des langues.

Voyant qu'il ne pourrait suffire à tant de fatigues, il se proposait de venir en Europe pour reprocher aux universités d'avoir

plus de science que de charité, et appeler les esprits à cesser de vaines querelles pour s'unir dans la conquête des âmes. On envoya cependant d'autres jésuites à Goa, où un séminaire leur fut confié : ils prirent le nom de prêtres de Saint-Paul, sous lequel leur établissement fut connu dans les Indes. Xavier leur donna une règle; puis il se remit à parcourir les îles de cet océan, s'indignant de voir que ces îles, où l'on serait accouru en foule, à travers tous les dangers, si elles avaient contenu des métaux ou des bois précieux, étaient délaissées parce qu'il n'y avait que des âmes à gagner. Il éprouva aux Moluques, à Ternate, à Ceylan de grandes contrariétés; mais elles furent adoucies par les ineffables consolations de la grâce, dont les trésors se répandaient sur lui avec une telle abondance qu'il lui arrivait souvent de s'écrier, dans ses méditations solitaires : *Assez, Seigneur, assez!*

Il avouait pourtant qu'en face des dangers extrêmes l'humanité se décourage, pour laisser reparaître la faible et fragile nature; mais il savait la vaincre, il savait braver la faim, la nudité, le poison, le fer des assassins. Aussi intrépide sous l'influence des calmes étouffants de la ligne qu'au milieu des tempêtes horribles, des armées en bataille et des éruptions des volcans, il nous montre dans tout son jour la puissance du dévouement et de la charité.

Ainsi le Christ, Mahomet, Confucius, Brahma et Bouddha se trouvaient en présence à l'extrémité de l'Orient. Mais l'islamisme était en décadence; le brahmanisme, bien que passé dans les mœurs, avait été ébranlé par la réforme de Bouddha, qui faisait son chemin au milieu même de l'indifférence chinoise. Les apôtres de cette doctrine, nommés bonzes par les Portugais, nous ne savons pourquoi, avaient la réputation d'être hypocrites et imposteurs, de se livrer à la recherche du breuvage d'immortalité et à bien d'autres superstitions pires encore. Ils étaient adonnés d'ailleurs à une vie de contemplation ascétique et de privations, qui ne pouvait guère se concilier avec l'activité générale de ces contrées. Les brahmines eux-mêmes nous sont représentés par les missionnaires comme des hommes grossiers et si éloignés de pratiquer les anciennes austérités qu'ils faisaient consister la religion à ne pas tuer de génisses, et à fournir abondamment au luxe de la table des ministres du culte (1).

(1) *Christianorum vicos circumiens, per bracmanum ædes transire*

Les missionnaires apportaient aux mêmes lieux une foi pure et désintéressée, avec cette intégrité de mœurs qui se fait honorer de ceux-là même qui y sont le plus étrangers. Ils ne venaient pas, comme les marchands, chercher de gros bénéfices ni faire des conquêtes, comme les capitaines; leur seul but en traversant la moitié d'un monde, était de propager la vérité. En outre, une doctrine qui élevait les âmes vers quelque chose de plus haut que les intérêts mondains, qui tempérait les rigueurs de la servitude dut aussi être accueillie avec faveur. Mais elle avait pour adversaire l'intérêt des prêtres et des docteurs, dont la réputation, dont la subsistance dépendait de la conservation des anciens rites, sans compter le caractère de populations très-attachées à leurs coutumes nationales et la résistance des gouvernements, qui, fondés sur la religion et les usages, redoutaient toute innovation.

Le langage de ces peuples offrait un obstacle très-serieux. Il fallait faire traduire les sermons par des intreprètes qui les écrivaient en caractères latins; et les missionnaires les lisaient sans en entendre les paroles. Les erreurs, les contre-sens provoquaient le rire et excitaient le mépris orgueilleux de gens habitués à considérer comme barbare tout ce qui est étranger. Ajoutez à cela l'ignorance des usages et des mœurs auxquels ces peuples tiennent tant. Il semblait, comme le remarquent les missionnaires, que le démon eût préparé dans ces contrées une parodie de la religion chrétienne dans ces incarnations de la Divinité, ce Xaca né d'une vierge, circoncis, présenté au temple, tenté par le démon, mort pour racheter le péché; dans cette hiérarchie relevant d'un pontife suprême; dans cette espèce de confession et de messe, ces couvents et ces abstinences.

Malgré toutes ces difficultés, Xavier poursuivait sa tâche avec succès, et laissait partout des traductions de nos livres saints (1). Mais ses vœux les plus ardents se dirigeaient toujours

soleo; at mihi nuper usuvenit ut pagodem ingressus, ubi erant brachmanes, verbis ultro citroque habitis, quæsivi quid ipsis sui dii præciperent ad beatam vitam. Longum certamen... Demum, communi consensu, res ad unum ex iis qui cæteros ætate anteibat relata est. Tum ille respondit deos iis qui ad ipsos ire vellent duo imperare : 1° ut abstinerent cæde vaccarum, quarum specie dii colerentur; ut brachmanibus deorum cultoribus benigne fuerent. FR. XAVERII, lib. I, ep. 8.

(1) *Diversor in valetudinario... inde in custodiam ad vinctos me confero... in oppidis pagisque singulis christianam institutionem ipsorum lingua conscriptam relinquo.* Liv. I, ep. 1 et 8.

vers cette Chine dont on ne savait parler qu'avec étonnement et où il pensait trouver le berceau des doctrines qu'il combattait en Orient. Mais comment franchir les barrières qu'une défiance jalouse opposait aux étrangers? En attendant qu'une occasion
1549. favorable vînt s'offrir, il partit pour le Japon, après avoir retrempé son courage et sa foi par des pénitences plus rigoureuses, et s'être rapproché du Créateur dans les méditations de la solitude. « Je ne saurais vous dire, écrit-il, avec quelle joie « j'entreprends ce long voyage. Il est si dangereux que l'on « considère comme heureuse la flotte qui sur quatre bâtiments « en sauve un. Cependant je ne fuirai pas ce péril, un des plus « grands que j'aie encore affrontés; Notre-Seigneur m'a révélé « quelle riche moisson donnera ce pays à l'ombre de la croix, « que nous allons y planter. »

Par un de ces prodiges que le chrétien fervent explique à l'aide de la foi et le sceptique par la passion, il suffit de quelques semaines à Xavier pour apprendre la langue si difficile du pays. Les uns, plongés dans les voluptés, repoussaient le prédicateur à coups de pierres; d'autres s'étonnaient de voir ce bonze étranger vouloir les amener à n'adorer qu'un seul Dieu et à n'épouser qu'une seule femme; quelques-uns l'accablaient de questions sur les astres, sur les éclipses, sur le péché, la grâce, l'immortalité, et lui faisaient des objections si subtiles qu'il semblait que le diable lui-même discutât sous leurs traits. Xavier commença cependant à obtenir des résultats parmi les Japonais. Il établit la première Église dans l'île de Kiousiou, et parvint à convertir même plusieurs princes, dont l'exemple fut imité par d'autres du voisinage; leur empressement était tel, disent les missionnaires, qu'ils paraissaient vouloir ravir le ciel de force.

1551. Xavier resta au Japon deux ans et demi; il y laissa quelques jésuites, et retourna dans l'Inde, où il trouva le christianisme florissant, grâce aux travaux des pères Barzéa, Érédia et autres. Sa réputation remplissait les pays compris entre l'Indus et la mer Jaune : il semblait qu'on vît renouveler en sa personne quelqu'une des manifestations (*avatar*) dont parlent les Védas; il n'y avait pas de prodige qu'on ne racontât du missionnaire : il parlait toutes les langues, il se trouvait au même moment dans des lieux différents, il guérissait les malades, ressuscitait les morts et commandait aux esprits invisibles.

Xavier, désireux de faire le voyage de Chine, tâcha de per-

suader au gouverneur de Malacca de l'y envoyer avec une ambassade; mais, sur son refus accompagné de railleries, Xavier mit au jour sa qualité de nonce apostolique, qu'il avait tenue secrète jusque-là, et, après avoir excommunié le gouverneur, s'embarqua comme simple particulier. Il savait que le bâtiment devait le conduire dans une prison; mais dans cette prison il espérait trouver des Chinois à convertir, et, la semence une fois jetée, il laisserait à la Providence le soin de la féconder. Son espoir ne put se réaliser, car la mort vint le frapper en vue des côtes de la Chine, comme Moïse à l'entrée de la terre promise. Les prodiges qui accompagnèrent sa fin et la translation de son cadavre, que n'atteignit pas la corruption, n'augmentèrent pas médiocrement le nombre des prosélytes, ainsi que la vénération pour l'apôtre des Indes, dont Xavier fut plus tard déclaré le patron (1747).

Ce fut pour les missionnaires un stimulant de plus : des Philippines, de Macao, de Goa surtout, cette Rome des Indes, où l'on comptait déjà, en 1465, trois cent mille nouveaux chrétiens (1), il en arrivait sans cesse au Japon, où ils se conciliaient l'estime par une vertu aimable, par la majesté pompeuse des cérémonies, par leur zèle à assister les pauvres et les malades. Plusieurs Japonais, instruits par les jésuites, furent reçus dans leur société, et devinrent ensuite des missionnaires non moins zélés et plus efficaces qu'eux-mêmes. La foi s'était répandue parmi les princes, et les pratiques religieuses étaient observées avec une grande austérité; puis, comme les ouvriers étaient peu nombreux dans cette vigne fertile, les laïques suppléaient au manque d'ecclésiastiques. Sur ces entrefaites, les rois de Bungo et d'Arima, ainsi que le prince d'Omoura, résolurent d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour faire hommage au vicaire du Christ et lui demander des prêtres. Des personnages de haut rang, choisis à cet effet, partirent accompagnés de quelques missionnaires. Ils passèrent à Macao et à Goa, et arrivèrent à Lisbonne, où le roi Philippe les reçut debout et les embrassa en témoignage de sa haute estime pour leurs princes. Il alla leur faire visite en personne, et ordonna qu'on leur rendît honneur dans tous les pays de sa dépendance qu'ils traverseraient en allant à Rome. Là Gregoire XIII les accueillit avec solennité 1585.
en plein consistoire, dans la salle royale, au milieu de cet

(1) Maffei, *Comment. de rebus indicis.*

éclat qui frappe tant dans les cérémonies romaines; et, touché jusqu'aux larmes, il s'écria : *Seigneur, rappelez désormais mon esprit, puisque mes yeux ont vu le salut!*

Il mourut bientôt en effet; et Sixte-Quint lui ayant succédé, il n'y eut point d'honneurs qu'il ne fît à ces ambassadeurs. Il les admit à lui baiser le pied avant trois cardinaux; il voulut qu'ils remplissent à son couronnement les fonctions les plus briguées, comme de porter le dais, de lui verser de l'eau sur les mains, de tenir la bride de son palefroi; il les décora de l'Éperon d'or, et leur fit décerner le titre de patrices romains par le peuple et le sénat; il dit pour eux une messe particulière, où il leur donna la communion de sa main; il les reçut en outre à sa table, où ils furent traités splendidement. Ils traversèrent, chargés de présents, l'Italie et l'Espagne au milieu d'une fête perpétuelle; et Philippe les renvoya avec de grands dons au Japon, où ils arrivèrent, non sans avoir couru de graves dangers, huit ans après leur départ.

La conversion de certains savants produisait encore plus de sensation que celle des princes : telle fut entre autres la conversion d'un certain Dosam, qui passait pour un des plus forts penseurs, et qui céda aux raisons des missionnaires. Aussi, dans les réunions de ces insulaires remplis d'amour-propre, entendait-on répéter partout : *Dosam s'est fait chrétien; le sage qui sait tout n'a pas trouvé de religion meilleure que la foi chrétienne;* et beaucoup d'entre eux y étaient amenés par ce seul motif. Les missionnaires ne tarissent pas sur les actes généreux des convertis et des apôtres au milieu d'une nation si intelligente; mais bientôt ils n'eurent à raconter que la férocité des insulaires dans l'art de torturer et la constance de leurs victimes à souffrir.

Les religieux augustins parurent les premiers aux Philippines. Ils furent obligés de procéder différemment avec la classe dominante qui habitait le long des côtes où elle s'était civilisée, et avec les Négrilles et les Llans, populations barbares de l'intérieur du pays, qui adoraient des fétiches grossiers. Dix-sept franciscains vinrent en 1577, sous la conduite du frère Pierre
1581. d'Alfaro; puis Diègue de Salazar, nommé évêque de Manille, arriva avec trois dominicains, cinq franciscains et trois jésuites. Le nombre des fidèles devint assez considérable pour qu'on pût nommer un archevêque à Manille et des évêques à Cacères, à la Nouvelle-Ségovie, à Zébou. On comptait dans ces diocèses,

au commencement du siècle passé, un million d'âmes, réparties en sept ou huit cents paroisses, et à la fin du siècle ce nombre était presque doublé.

Les jésuites portugais firent beaucoup aux Moluques dès 1540, et ils y eurent beaucoup à souffrir; mais ils furent troublés dans leur tâche par la conquête des Hollandais.

Le nom d'îles des Larrons, donné aux Mariannes par les premiers navigateurs qui les découvrirent, prévenait défavorablement contre elles. Quand le jésuite Jacob Ladoo de Sanvitores y aborda, il en trouva les habitants bons et dociles, et se proposa de les convertir. Le gouverneur des Philippines refusant de l'écouter, il s'adressa directement au roi d'Espagne, et substitua, en l'honneur de la reine sa femme, le nom de Mariannes à celui de Larrons. Il se transporta à Guaan avec d'autres frères pleins de zèle; il convertit le chef Chipoa, et fonda une église à Agagna. Il chantait, dansait lui-même avec les insulaires, qui avaient un goût passionné pour ces exercices, et il mettait la doctrine chrétienne en chansons : aussi disaient-ils le bon Jésus, parce que le père qui le prêchait se montrait plein de bonté. Mais les bonzes ne cessaient de combattre les jésuites; les privilégiés considéraient comme une honte d'être obligés de se mêler pour le baptême et pour la communion à la caste méprisée; des Chinois qui répandaient le bouddhisme dans ces parages parvinrent à exciter des émeutes, dans lesquelles Sanvitores et le P. Médina perdirent la vie.

Mariannes. 1667.

1668.

1672.

Leur œuvre fut continuée par don Joseph de Quiroga y Lozada, qui sut ramener l'île à de meilleures dispositions, et y rétablit l'ordre. Le gouverneur Saravia put alors y constituer une administration et y introduire l'industrie. Les naturels s'insurgèrent à plusieurs reprises contre les dominateurs; mais Saravia les dompta par les armes, et les missionnaires par la parole.

Ils passèrent de là aux Carolines, encore peu connues; ils avaient à leur tête le P. Bobadilla, qui était chargé par son ordre d'explorer ces îles; mais ils n'y trouvèrent que le martyre.

Les khans du Mogol étaient encore indécis sur la religion qu'ils adopteraient : en conséquence, le Grand Mogol Akbar écrivit, en 1582, au roi de Portugal pour lui demander une traduction de la Bible en arabe ou en persan, avec quelques docteurs pour l'expliquer. Treize ans plus tard, il envoyait demander des prêtres au vice-roi Albuquerque, qui lui adressa Jérôme-Xavier, parent de saint François, avec deux autres jé-

1595.

suites. Akbar les reçut avec honneur, leur donna une église, et les révoltes des musulmans le rendirent favorable aux chrétiens; tellement qu'en l'année 1599 la fête de Noël fut célébrée solennellement à Lahor. Xavier fut chargé d'écrire deux ouvrages en persan, l'*Histoire de Jésus* et le *Miroir de la vérité*. La lecture du premier de ces livres toucha Akbar; un Persan d'Ispahan opposa à l'autre le *Brunisseur du Miroir*, où il taxait d'idolâtrie les pratiques et les doctrines du christianisme. La congrégation de la Propagande chargea le franciscain Philippe Guadagnoli d'y répondre; ce qu'il fit par l'*Apologia pro christiana religione* (1631), ouvrage fort peu concluant pour des musulmans, attendu qu'il se fonde uniquement sur l'autorité des papes et des conciles.

621. Après la mort d'Akbar, trois princes de la famille impériale reçurent le baptême; un collége fut fondé à Agra et une succursale à Patna : belles espérances de fruits qui ne devaient pas arriver à maturité.

D'autres missionnaires avaient travaillé avec succès dans le royaume de Madoura, au centre de l'Inde méridionale. Des côtes de Malabar, les jésuites Disidéri et Freyr conçurent la pensée de pousser leurs excursions au delà du Caucase et jusque dans le Thibet. Après avoir traversé l'empire mongol et ses montagnes, dont la moins élevée dépasse les plus hautes cimes de l'Europe, exposés tour à tour à la chaleur intense des vallées et au froid saisissant des sommets neigeux, ils se mirent à combattre dans les contrées du Boutan la métempsycose et la polygamie. Arrivés à Lassa, ils y furent bien accueillis par le prince, et conçurent des espérances qui ne se réalisèrent pas.

Quoique l'on vante quelquefois les résultats des missions catholiques, des écoles luthériennes ou anabaptistes dans l'Hindoustan, la vérité est qu'elles en produisent très-peu. C'est en vain que l'astuce et l'épée des Anglais ont ouvert ces vastes régions appelées jadis l'empire du Grand Mogol : une population misérable y demande du pain à ceux qui vont lui porter l'instruction; une noblesse orgueilleuse oppose aux prédications ses rites plus anciens que les nôtres, ses abstinences plus rigoureuses et une morale extrêmement pure, quoiqu'elle ne soit pas observée. Puis l'Anglais, occupé avant tout du soin de conserver cette source de sa puissance, non-seulement supporte, sous le nom de tolérance religieuse, les misérables superstitions du pays, mais encore il les encourage; il assiste au sacrifice

des veuves (*sati*) qui s'immolent sur le bûcher de leur mari; il prélève une taxe sur les pèlerinages à Jagrenat; il ouvre par les salves de ses canons les fêtes de Dourga et de Kali, fêtes souillées par des folles fanatiques.

Vers la fin de l'an 1600, on songea à envoyer un assez grand nombre de missionnaires en Orient, et les Français insistèrent surtout pour qu'on y ordonnât prêtres des naturels. On fit partir à cet effet trois évêques, François Pallu, de La Motte-Lambert, Ignace Cotolendy, en répartissant titulairement entre eux l'Asie orientale. Ils établirent à Siam un séminaire, d'où ils tirèrent des sujets pour exercer l'apostolat en Chine et dans les autres contrées les plus reculées de l'Asie. On se flatta à ce moment de convertir le roi de Siam Schaou-Naraja; mais on finit par reconnaître qu'il n'y avait chez lui que de l'indifférence. Il envoya bien des ambassadeurs en France, et Louis XIV lui expédia de son côté le chevalier de Chaumont, qui emmena avec lui l'abbé de Choisy et plusieurs jésuites; mais la conversion si désirée ne put être obtenue, quoique le premier ministre de ce roi eût déjà reçu le baptême. Siam. 1674. 1665.

Les bonnes relations continuèrent quelque temps entre la France et Siam, qu'on avait fait passer pour un pays immensément riche et puissant, tandis qu'il n'est habité, en réalité, que par une nation pauvre et peu importante; mais les Français perdirent, dans les révolutions qui suivirent, et leur crédit et leurs établissements. Les missionnaires n'y firent pas non plus de progrès; puis ils éprouvèrent, lors de la révolution de 1767, une persécution terrible, à la suite de laquelle ils furent chassés entièrement.

La congrégation des missions, instituée en France par saint Vincent de Paule, se mit à l'œuvre dans l'insalubre Madagascar, où les missionnaires étaient martyrs du climat sans que leur exemple décourageât ceux qui venaient les remplacer. Le P. Bourdain, entre autres, instruisit et baptisa beaucoup d'indigènes; mais les espérances conçues s'évanouirent lors de la destruction de la colonie.

Il n'y a donc pas de contrées où n'ait retenti la voix des missionnaires : « Mers, tempêtes, glaces du pôle, dit Chateau-« briand, ardeurs du tropique ne les arrêtent pas; ils vivent « avec l'Esquimau sur les outres de veau marin; ils se nourris-« sent d'huile de baleine avec le Groënlandais; ils franchissent « avec le Tartare et l'Iroquois d'immenses solitudes, montent

« sur le dromadaire de l'Arabe, suivent le Cafre errant au « milieu de ses déserts brûlants; le Chinois, le Japonais, l'In- « dien deviennent leurs néophytes; il n'est point d'île, point « de rocher de l'Océan qui échappe à leur zèle; et de même « que jadis les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, « la terre manque à leur charité. Et à combien de pieux tra- « vestissements, à quelles saintes ruses le missionnaire n'était- « il pas contraint de recourir pour annoncer aux hommes la « vérité! A Madoura, il prenait les vêtements du pénitent in- « dien, et s'assujettissait à ses usages, à des austérités rebu- « tantes ou puériles; en Chine, il devenait mandarin, lettré, « astronome; chasseur et sauvage parmi les Iroquois. »

CHAPITRE XIX.

JAPON.

Ici les pas des marchands européens et des missionnaires nous ramènent vers les anciens peuples des extrémités de l'Orient, dont les rapports d'amitié ou d'hostilité avec l'Europe datent de cette époque.

C'est un pays qui n'a pas son pareil au monde que cet archipel situé à l'orient de l'Asie, et qui s'étend entre le 126e et le 148e degré de longtitude orientale, et du 29e au 47e de latitude. Nous l'appelons Japon, et les indigènes *Nifon*, du nom de l'île principale, qui signifie *base du feu* (*nipon*) ou en d'autres termes *lieu où le soleil se lève*. Cette île, celles de Kiousiou et de Sikokf, autour desquelles en sont semées une foule d'autres plus petites, forment l'empire du Japon. Cet empire, inconnu aux anciens, fut indiqué par Marco Polo sous le nom de Cipango; puis, vers la moitié du seizième siècle, trois Portugais, qui y furent jétés par la tempête, le découvrirent, et aussitôt tous les marchands y établirent des comptoirs, et les missionnaires y introdusirent les arts et la religion (1).

(1) KAMPFER, *Histoire du Japon* (en allemand). CHARLEVOIX, *Histoire du Japon*; *Brevis Japponiæ insulæ descriptio ac rerum a patribus societatis Jesu gestarum succinta narratio*; *Colonia*, 1580; — *Lettere del Giappon e della Cina nel 1589-90, scritte al rev. vic. generale della C. di G.*; *Roma*, 1591. On est en train de publier un *Voyage au Japon exécuté pendant les*

La mer qui baigne le Japon est orageuse; les abords des îles sont hérissés d'écueils; mais le climat est agréable. L'île principale, couverte de cratères et ébranlée par de fréquentes secousses, est ornée d'une végétation active, qu'entretiennent des eaux abondantes; le thé y croît sans culture, le bambou acquiert une hauteur prodigieuse dans les terres basses; le poivre noir, la canne à sucre, le coton, l'indigo, le gingembre, le laurier indien, le camphrier, l'arbre à vernis, s'y marient au mélèze, au cyprès et au saule pleureur des climats tempérés. La saison chaude est sujette à de fréquents ouragans; les pluies durent plusieurs mois, puis sont remplacées par la neige. Les entrailles de la terre contiennent tant d'or et tant d'argent que l'exploitation des mines est défendue, afin d'empêcher que ces métaux précieux ne deviennent trop communs. Le cuivre est employé à la place du fer; le mercure, le soufre, le bitume la houille abondent.

Tandis que le plongeur ravit aux abîmes de la mer leur plus bel ornement, des millions de laboureurs ne laissent pas un seul pied de terre inculte, élèvent le ver à soie et en recueillent les produits. Les chevaux sont rares et petits; on n'a ni cochon ni chèvre, parce que ces animaux sont nuisibles à l'agriculture; le laboureur se fait aider dans ses travaux par des vaches et des bisons. Le goût particulier d'un roi du Japon fut cause que les chiens se multiplièrent à l'infini dans l'empire. Les Japonais regardent la grue comme un oiseau de bon augure; ils la représentent sur leurs temples et sur le palais de leurs princes. Les dames font grand cas d'un papillon nocturne aux ailes bigarrées dor et d'azur; les poëtes prétendent que tous les insectes sont épris de ce papillon et lui demandent son amour; pour se soustraire à ces importunités, il s'approche du feu, et ses soupirants qui l'y suivent s'y brûlent et périssent

La population (1) est très-nombreuse, belle, bien faite, robuste; elle a le teint olivâtre, la taille un peu au-dessous de la moyenne, la tête large, le cou court, le nez écrasé, le visage plat, l'œil plus oblong qu'aucune autre race, point de barbe, mais en revanche des sourcils très-épais. On pourrait croire que les Ja-

années 1823 *et* 1830, *ou Description physique, géographique et historique de l'Empire japonais, de Yézo, des îles Kurdes méridionales, de Kraft, de la Corée, des îles Liu-Kiu*, par Ph. Fr. de Siebold. M. Hoffmann est chargé d'y ajouter des notes explicatives pour tout ce qui concerne la Chine.

(1) Kampfer y comptait 18,000 villes et 909,858 villages.

ponais sont un mélange de Chinois et de Mandchoux; mais leur langue ne contient aucun élément chinois, mandchou ni tartare. Elle n'est pas monosyllabique, et a des déclinaisons et des conjugaisons originales. Nous avons parlé ailleurs de leur système d'écriture. Six siècles avant la naissance du Christ ils gravaient les monnaies de l'empire et les armes des principales familles; mais c'est en 1206 qu'ils commencèrent à faire usage de l'imprimerie, et leurs premiers livres imprimés furent des ouvrages bouddhiques. Ils égalent les Chinois dans l'art de représenter fidèlement les objets naturels; ils les surpassent dans celui de façonner d'énormes vases de porcelaine et de tremper l'acier.

La fréquence des tremblements de terre est cause que les maisons n'ont jamais plus d'un étage. La charpente est en bois de cèdre et les parois en planches enduites d'un émail très-blanc. Les Japonais s'habillent d'étoffes de couleurs brillantes, parsemées de ramages et de fleurs. Ils se rasent la moitié de la tête, ramassent ce qu'ils ont de cheveux en un nœud sur la nuque. Quand ils voyagent, ils s'enveloppent dans de grands papiers huilés, et ne sortent jamais sans avoir l'éventail à la main; ils sont d'une propreté si minutieuse qu'ils trouvent les Européens très-sales et dégoûtants. Quand ils saluent, ils s'inclinent plusieurs fois jusqu'à terre; quand on les insulte, ils ne répondent pas, mais ils se font justice avec leur couteau quand on s'y attend le moins.

Ils ont en commun avec les Chinois l'usage de visiter des tombeaux, la fête des lanternes, les amusements dramatiques, les danses voluptueuses. Ils n'ont qu'une femme et plusieurs concubines, qu'ils ne gardent pas toujours très-soigneusement. Quand ils se marient, l'épouse, debout devant l'autel, allume une lampe; le fiancé en allume une autre; et elle jette au feu les joujoux de son enfance. Les femmes mariées croient se rendre belles en s'arrachant les sourcis et en se teignant les dents d'un noir luisant. Quand leur mari les répudie, elles doivent se raser la tête. La prostitution est une espèce de religion depuis que le dernier souverain pontife s'étant noyé en fuyant devant le koubo ses femmes gagnèrent leur pain par cet infâme trafic.

Il paraît que la Chine soumit le Japon vers l'époque où elle fut réunie en une seule monarchie. Alors les Japonais formèrent un mélange bizarre de leur ancienne civilisation et de la civilisation chinoise; de leur fierté naturelle et de la douceur de

leurs maîtres; de leur langue polysyllabique et de la langue monosyllabique du céleste empire, spectacle d'autant plus remarquable que le Japon présentait déjà des anomalies surprenantes, comme celles d'avoir deux idiomes, l'une pour les lois, la politique, la religion, la littérature, les sciences, et l'autre pour les métiers et pour les usages populaires; d'avoir en outre une double constitution avec le pouvoir ecclésiastique à côté du pouvoir temporel. Enfin on trouve au Japon le point d'honneur établi d'une manière bien plus tyrannique que chez nous; un Japonais offensé invite son ennemi à s'éventrer en même temps que lui.

Quoique stationnaires comme les Chinois, les Japonais sont plus forts, ont un esprit plus fin et plus vif, beaucoup de courage et de dispositions pour les libertés civiles; mais comme un despotisme de fer pèse sur eux, toute leur énergie est dépensée en mauvaises passions, et l'on peut dire qu'il n'existe peut-être pas de nation plus vindicative et plus insurbordonnée. Des lois de sang répriment les crimes, et toutes les actions sont soumises à des règlements sévères. Sur cinq pères de famille il y en a un qui est le juge des autres; quand un membre commet quelque délit, toute la famille est comprise dans son châtiment, et la femme est toujours passible de la même peine que le mari. La société japonaise a pour fondement cette défiance réciproque qui est le pire et le plus nécessaire instrument du despotisme, et qui le perpétue.

L'histoire du Japon commence aux sept esprits célestes (*Sensinsita-Dei*) qui régnèrent des millions d'années; le dernier de ces esprits eut des rapports avec une femme qui mit au monde les cinq grands dieux terrestres (*Dsia-im-goodaï*). Six cent soixante ans avant J.-C. on voit paraître Sin-mu, guerrier divin à tête de bœuf, qui régna soixante-dix-huit ans; de lui date l'ère japonaise, dite *Nin-o*. Son nom décèle son origine étrangère; c'était probablement un réfugié chinois qui quitta son pays au plus fort des querelles religieuses, sous le règne de Tchéu. Il fixa la durée de l'année, qu'il partagea en lunes, de sorte que tantôt elle commence en février, tantôt en mars, et que tous les dix neuf-ans on est obligé d'y intercaler sept mois; il dicta des lois, et commença la série des daïri ou empereurs religieux, dont le dernier mourut en 1585, et que les Japonais regardent comme des dieux pour leur autorité et leur puissance. Le daïri est toujours porté sur les épaules des nobles; il décherrait de

son sang si ses pieds touchaient la terre; l'air extérieur ne doit jamais passer sur son visage; les rayons du soleil ne doivent jamais offenser ses yeux; ses habits, ses meubles ne peuvent lui servir qu'une fois; ce serait un sacrilége que de lui couper les cheveux et les ongles pendant qu'il veille. Autrefois il devait, pour assurer la tranquillité de son empire, veiller tous les matins pendant plusieurs heures, immobile sur son trône, la couronne sur la tête; mais enfin, ennuyé de cette pénible étiquette, il s'en est affranchi en attribuant à sa couronne placée sur un siége la même vertu qu'à sa personne elle-même. Très-souvent en effet la couronne a autant de capacité que la tête qui la porte. Quand le daïri meurt, son plus proche héritier lui succède, quels que soient son âge et son sexe.

L'histoire du Japon, de l'an 660 avant J.-C. à l'an 400 après J.-C, ne nomme que dix-sept empereurs de la même dynastie et rapporte très-peu d'événements. Parmi les événements qu'elle raconte est la guerre des Yet et des Go, et une éruption volcanique, qui forma en une nuit le lac de Biwano-Oumi. On avait fait accroire à Tsin-Sehi-Vang-ti, empereur de la Chine, que le Japon produisait l'herbe de l'immortalité, et qu'il fallait trois cents jeunes garçons pour la cueillir. Un médecin partit avec un grand nombre de jeunes gens, et s'en servit pour s'emparer du pays. La première impératrice, nommée Singa-Kongu, forma le dessein de conquérir la Corée; elle se mit elle-même à la tête de l'expédition; à son retour elle établit des postes dans son empire. Oosin, son fils et son successeur, fut vénéré après sa mort sous le titre de Fatsenan, comme dieu de la guerre. Le fils d'Oosin, Nin-Toku, dix-septième daïri, vécut cent soixante-dix ans, en régna quatre-vingt-sept; c'est le dernier prince fabuleux de l'histoire du Japon. En 799, les Mandchoux tentèrent d'envahir ce pays; mais ils furent repoussés; en 1281 les Mongols, qui venaient de conquérir la Chine, embarquèrent cent mille soldats sur neuf cents navires pour aller soumettre le Japon; mais une tempête suscitée par les dieux dispersa et anéantit cette flotte formidable.

Sectes. Sous le rapport des croyances religieuses, les Japonais se partagent en trois sectes principales : les Sintos, adorateurs des anciennes idoles nationales; les Sintos, ou moralistes, qui professent un déisme analogue à celui des lettrés chinois et qui dédaignent tous les autres cultes; enfin les Boudros, qui sont une branche du bouddhisme. Les Sintos adorent un dieu su-

prême, qui, trop grand pour s'occuper des choses de ce monde, en laisse le soin aux divinités inférieures. Parmi celles-ci la plus considérable est la déesse Ten-Si-Daï-Sin, à qui on ne peut adresser des prières que par l'intermédiaire des Siou-go-Sin, divinités tutélaires. Leurs temples sont des chambres et des galeries formées de parois mobiles, avec des nattes sur le plancher; on n'y voit que des images des divinités secondaires, et aucune du dieu suprême. Au milieu du temple est un miroir, et toutes les cérémonies sont gaies comme il convient au culte des dieux qui ne font que du bien aux hommes. Les Japonais croient que les âmes des bons s'élèvent aux régions lumineuses de l'empyrée, et que celles des méchants errent dans les espaces de l'air jusqu'à la fin de l'expiation; ils ont horreur du sang et des viandes d'animaux, et jamais ils ne touchent les cadavres.

Les Boudzos sont proprement des bouddhistes, dont la doctrine fut importée de la Corée au Japon en l'an 543 après J.-C. Mais ils ont des maximes et des cérémonies particulières, et tellement embrouillées qu'il est difficile d'en démêler les dogmes. C'est à eux qu'ils font attribuer le culte d'Amida et Sachia, dispensateurs d'une longue vie et de tous les biens et auteurs de miracles innombrables. Ces Boudzos regardent comme une œuvre méritoire de s'ôter la vie comme le firent ces deux divinités. C'est pourquoi ils s'immolent en aussi grand nombre que les Indiens en l'honneur de leurs dieux. En général, les adorateurs de Sachia se noient après avoir pris congé de leurs parents et de leurs amis, qui les accompagnent jusqu'au lac fatal; les adorateurs d'Amida se font mener dans un espace étroit, où on ne laisse qu'une très-petite ouverture par laquelle ils font entendre le nom de leur dieu jusqu'à leur dernier soupir.

Un des saints japonais les moins anciens est Cambodoxi, bonze déifié à qui ils attribuent l'invention de l'alphabet syllabique. Ses différentes sectes rendent hommage à d'autres héros divinisés. Mais toutes ces sectes s'accordent à observer les cinq défenses suivantes : de ne tuer aucun être vivant; de ne manger rien qui ait été tué; de ne pas voler; de ne pas commettre de fornication; de ne pas mentir; de ne pas boire de vin. Les religieux se mortifient le corps par d'autres pénitences, et effrayent les pécheurs par les descriptions qu'ils font des peines de l'enfer et par les représentations qu'ils en tracent sur les temples et les maisons. Les villes, les villages, les déserts sont

remplis de temples et de monastères. Dans quelques-uns de ces derniers on trouve jusqu'à mille moines réguliers, tandis que les bonzes séculiers demeurent chez eux, où ils dépendent de leur chef. Le dieu Cano, fils d'Amida, a dans un de ces temples mille statues dans des attitudes diverses; dans un autre, le nombre de ses statues est de trente-trois mille trois cent trente-trois. Un des temples du dieu Miaco est aussi long que le dôme de Milan; il s'élève sur une montagne où serpente une voûte ornée de piliers placés de dix pas en dix pas et reliés entre eux par des chaînes où pendent des lampes. Au milieu du temple, la statue de Daïbut ou le grand Bouddha est assise tenant une fleur de lotus. Autrefois cette statue était en bronze doré; le tremblement de terre de 1662 l'ayant endommagée, on en a fait une de bois couverte de papier doré et haute de quatre-vingt-trois pieds.

Une des idoles de ces temples a la tête si grosse que quinze personnes peuvent y tenir aisément, et le tronc sur lequel elle est placée est haut de soixante-dix pieds et large de quatre-vingts. Près de là on voit la plus grosse cloche qui soit au monde; elle a dix-sept pieds de hauteur, et pèse deux millions de livres de Hollande. On parvient au temple de Cubuc par trois cours entourées de plusieurs portiques à colonnes, élevés les uns sur les autres; deux figures gigantesques défendent le magnifique escalier qui monte au second portique; sur les degrés qui mènent au temple on aperçoit deux lions énormes. Dans le temple même on voit la statue de Sachia avec deux de ses fils, assis à ses côtés; les colonnes qui supportent l'édifice sont de bois de cèdre, et coûtèrent cinq mille ducats chacune; le couvent voisin renferme sept cent quatre-vingts cellules, une très-riche bibliothèque et toutes les commodités nécessaires à la vie.

Une feuille de papier attachée à des bâtons de tuya est le symbole de la divinité; ce symbole se trouve non-seulement dans tous les temples, mais dans toutes les maisons. Au milieu des commotions de la nature et des tremblements de terre, si fréquents au Japon, les bonzes ont recours, pour apaiser la colère des dieux, aux cérémonies religieuses et même aux sacrifices humains. Tous les ans, plus de douze cent mille fidèles se rendent en pèlerinage à un endroit situé à plus de soixante-huit lieues de Nara. S'il se présente un chemin tortueux et escarpé, ils s'y élancent nu-pieds, sans avoir pour nourriture autre chose que deux poignées de riz par jour et

et trois verres d'eau pure ; mais comme pendant les premiers huit jours on traverse un pays aride, on manque d'eau ou bien celle qu'on a se gâte, et les pèlerins meurent de soif. La petite caravane est dirigée par des bonzes, qui prescrivent les austérités à faire et qui pour la moindre transgression suspendent le coupable à quelque arbre penché sur un précipice ; les forces venant à lui manquer, le malheureux tombe dans l'abîme et y trouve la mort. Les autres encourraient un châtiment s'ils montraient quelque pitié pour ceux que les bonzes ont condamnés. Il y a un campement où les pèlerins restent vingt-quatre heures les bras croisés, la tête appuyée sur les genoux, pour faire l'examen de leur conscience. Quand ils arrivent au sommet de la haute montagne, qui est le terme de leur voyage, on les place l'un après l'autre dans une balance suspendue au-dessus d'un précipice, et là ils doivent se confesser à haute voix ; si quelqu'un dissimule et hésite, le bonze lâche la corde et le fait tomber. Ceux qui sortent sains et saufs de cette épreuve vont adorer la statue d'or du dieu Sachia, lui offrent un tribut et célèbrent la fête de la rédemption.

Nous avons vu la tempête pousser d'abord quelques Européens. Plus tard, un jeune homme de ce pays, réfugié à Goa, 1549
où il fut converti à la foi, révéla aux Portugais les avantages qu'ils pourraient tirer du commerce avec sa patrie. Ils s'y acheminèrent donc, et comme les ports n'en étaient pas encore fermés aux étrangers, ils y furent bien accueillis, et purent circuler partout. Dans l'île de Kiousiou ou Kimo notamment, les princes s'efforçaient à l'envi d'assurer à leurs sujets les bénéfices qu'ils espéraient du commerce avec ces étrangers. En effet, ils pouvaient écouler utilement les riches denrées du pays, en même temps que la curiosité et l'ignorance les entraînaient à payer fort cher les marchandises d'Europe, et ce trafic tournait à la satisfaction des uns et des autres. Il y avait au Japon des mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus abondantes du monde peut-être. Les riches japonais se plaisaient à donner leurs filles à un guerrier européen; quinze millions de francs environ étaient envoyés chaque année en Europe, et le bénéfice était évalué à cent pour cent.

L'empereur du Japon avait exercé le pouvoir absolu jusqu'au commencement du quatorzième siècle, quand le koubo d'alors, c'est-à-dire le général, second fils du prince régnant, dépouilla son père de l'autorité temporelle, et ne lui laissa que la pui-

sance spirituelle, qu'il tenait de son origine divine. Le père, soit forcément, soit par affection ou par indifférence, consentit à ce partage. Depuis lors le daïri continue d'être considéré comme un descendant des dieux qui dans les premiers temps régnèrent sur le Japon; il prend le titre de *Ten-Si*, c'est-à-dire fils du ciel, comme l'empereur de la Chine; il transmet son autorité à ses descendants, et quand il n'a pas d'héritier il en trouve un près des arbres qui ombragent son palais. Mais le pouvoir de fait réside dans le *Séo-Ségoun*, qui donne un traitement au daïri, à ses quatre-vingt-une femmes et à ses ses serviteurs, dont il reçoit les honneurs divins que nous avons décrits ailleurs. Quoiqu'il n'ait aucune influence sur les affaires publiques, on ne manque jamais de le consulter, afin de laisser subsister l'apparence de son autorité suprême. Il était d'usage autrefois, quand le Séo-Ségoun venait d'être élu, qu'il allât rendre hommage au daïri à Miaco; mais une querelle s'étant une fois élevée entre eux, cette cérémonie fut supprimée; et le souverain de fait se borne actuellement à envoyer chaque année faire ses congratulations au daïri, qui en retour lui adresse les siennes à Yedo.

Conrad Krammer, ambassadeur de la compagnie hollandaise au Japon, assista, en 1626, à la solennité de la visite quinquennale de l'empereur séculier au pontife. Les préparatifs commencent une année avant que le koubo se mette en marche, et l'on dispose, à partir de Yedo, sa résidence ordinaire, jusqu'à Miaco, où il rencontre le daïri, vingt-huit logements, dont il occupe un chaque jour à midi et un autre le soir; dans chacun de ces logements il trouve une nouvelle cour, de nouveaux équipages, des gardes et tout le nécessaire. Tout ce monde se met à la suite du koubo à mesure qu'il avance; tellement qu'à son arrivée il traîne après lui un cortége si nombreux que la ville ne peut le contenir.

Les rues de Miaco étaient couvertes de sable blanc et de talc pulvérisé, produisant l'effet d'argent; et dans toute leur longueur régnaient deux balustrades garnies d'un double rang de soldats. Au point du jour défilèrent les serviteurs des deux monarques, chargés de présents; puis cent belles litières de bois éclatant, portées chacune par quatre hommes, surmontées d'un vaste parasol de soie blanche tout brodé en or, et au dedans desquelles étaient les dames et les gentilshommes de la cour du daïri. Puis s'avançaient quatre-vingts gentilshommes

à cheval, étalant à profusion l'or, l'argent, la soie, les peaux de tigre, chacun avec deux écuyers qui tenaient la bride et une suite de huit valets de pied.

Trois carrosses tout brillants de vernis, d'or et d'émaux, traînés chacun par une paire de taureaux noirs couverts de soie cramoisie, portaient les trois favorites du daïri; et l'ambassadeur, en marchand qu'il était, évalua ces équipages à trois cent soixante-dix mille florins de Hollande.

Venaient ensuite les concubines et les dames d'honneur dans vingt-trois litières, avec des serviteurs tenant des parasols ; puis soixante-huit gentilshommes à cheval; après eux des seigneurs du premier rang portant des dons pour le koubo, savoir : deux grands sabres à poignée de diamants, un horloge merveilleuse, deux grands candélabres en or, deux colonnes d'ébène, deux tables carrées aussi d'ébène, incrustées d'ivoire et de nacre de perle, avec les tiroirs remplis de livres curieux; deux plateaux d'or et beaucoup d'autres objets de moindre valeur.

Après deux cent soixante autres gentilshommes à cheval des premières familles de l'empire, s'avancèrent les frères du koubo et cent soixante-quatre rois et princes tributaires, chacun avec un cortége proportionné, précédant deux carrosses, près desquels les autres n'étaient rien. Dans l'un était le Séo-Ségoun, dans l'autre le prince son fils; derrière, une foule de carrosses, de chaises, de litières en ivoire et en ébène, des serviteurs et des musiciens. La litière du daïri fermait la marche, précédée par une garde de quarante gentilshommes et portée par cinquante autres, d'une extrême magnificence tant au dedans qu'au dehors, avec une impériale superbe, surmontée sur les côtés d'un coq d'or massif.

La foule devint si grande qu'il y eut beaucoup de personnes d'écrasées; d'autres s'ouvrirent un passage l'épée au poing, tandis que les voleurs faisaient main basse sur ce qu'ils pouvaient saisir.

Le daïri resta trois jours à la cour, servi par le koubo et par les princes, comme ses trois femmes par les premiers ministres. Le koubo lui offrit en présent trois mille lingots d'argent, deux sabres d'une trempe extrêmement fine et d'un travail exquis, avec le fourreau en or; deux cents beaux habillements, trois cents pièces de satin, douze mille livres de soie crue, dix chevaux magnifiques avec des housses d'une valeur inestimable et cinq grands vases d'argent remplis de musc, d'ambre gris et d'autres parfums,

La révolution opérée au Japon avait rajeuni cet empire, en établissant un gouvernement plus capable de faire le bien, de maintenir la tranquillité et de tenir en bride une nation extrêmement inquiète. Les princes, habitués, sous l'ancienne do-
1583. mination, à n'écouter que leurs caprices, s'indignèrent d'être obligés d'obéir à un maître : ils formèrent une conjuration; mais ils fournirent ainsi l'occasion à Taïko de leur serrer davantage le frein : il leva des troupes, tomba sur eux isolément, et en dix ans il était parvenu à les dompter et à dominer en maître absolu.

Afin de les tenir occupés, il porta la guerre dans la Corée, où, sous prétexte que cette presqu'île avait été anciennement assujettie aux Japonais, il avait envoyé, pour y demander l'hommage, des ambassadeurs qui furent tués. Mais accoutumés à la paix et ayant pour roi le voluptueux Li-Fen, les Coréens n'attendirent pas l'armée japonaise : abandonnant les plaines et les villes, ils réclamèrent le secours des Chinois, qui l'emportèrent par la ruse et par les armes. Les Japonais furent battus et repoussés; mais Taïko eut à s'en applaudir comme d'une victoire; car il avait éloigné les princes turbulents, qui avaient consumé dans cette expédition leur argent et leurs forces; et il put ainsi les soumettre aux conditions les plus dures. Il les força, par exemple, d'envoyer à la cour leurs femmes et leurs fils pour y résider comme otages, et eux-mêmes d'y venir leur rendre visite une fois par an.

Taïko promulgua en outre, pour dompter également le peuple turbulent et factieux, des lois très-rigoureuses. Il résolut de fermer l'empire aux étrangers, surtout aux Portugais, qui étaient devenus nombreux et puissants, et d'extirper le chris-
1598. tianisme de ses États. Il mourut avant d'avoir pu réaliser ses projets, et laissa le pouvoir à son fils Fidé-Jori. Gégias, tuteur de ce jeune prince, conçut le dessein de s'emparer du trône : il
1616. attaqua son pupille, et le réduisit à se brûler avec ceux qui lui étaient restés fidèles.

Gégias mit à exécution les plans de Taïko; il expulsa les négociants européens et proscrivit la religion chrétienne. Les énormes bénéfices réalisés par les Portugais les faisaient aspirer à de plus considérables encore, et dans ce but les moyens les plus déshonnêtes leur étaient bons : pleins d'orgueil, ils méprisaient les naturels; le clergé lui-même s'était laissé gagner par le mauvais exemple; les prêtres, dédaignant d'aller à pied, se fai-

saient porter dans de magnifiques palanquins, et leur intolérance maladroite insultait aux pagodes ; elle allait même jusqu'à abattre les idoles. Les Portugais s'étaient attiré ainsi la haine des Japonais, qui disaient que ces étrangers opulents, alliés par des mariages avec les nouveaux convertis, nourrissaient des pensées de révolution. Leur défiance avait commencé de s'éveiller, lorsque Caron, ayant obtenu l'autorisation de bâtir une maison, fit élever, sans que les naturels s'en aperçussent, une véritable forteresse, où il introduisit ensuite des canons bien enfermés dans des tonneaux. Peut-être n'avait-il en vue que la sécurité de l'établissement; mais la fraude ayant été découverte, il fut cité devant la cour, qui, après lui avoir fait arracher tous les poils du corps, le fit exposer en habit de fou à la risée publique.

Depuis ce moment, dès qu'un bâtiment arrivait, les Japonais en enlevaient les canons, la poudre, les armes, et, mettant l'équipage en surveillance, ne permettaient aux hommes du bord d'aller en ville que par quatre à la fois. Les Portugais avaient alors des ennemis actifs dans les Hollandais, qui, s'étant établis à Firando et ayant obtenu des patentes de libre trafic, ne négligeaient aucun moyen pour les supplanter. Ainsi ils adressèrent au koubo une lettre qui fut interceptée et d'où il résultait que les Portugais travaillaient à se rendre maîtres du pays, et y préparaient un soulèvement, d'accord avec plusieurs des principaux habitants. Bien que les accusés niassent le complot, ils furent envoyés au supplice. Les idées mal comprises de la supériorité papale semblaient venir appuyer l'existence de ce complot, en faisant croire que les missionnaires prétendaient que le roi dût dépendre d'un pontife éloigné, quand il y en avait un national tout près de lui. Les haines, les jalousies étaient fomentées par la cour du daïri et par les bonzes, irrités du mépris que les chrétiens montraient pour leurs idoles, du tort dont ils étaient menacés dans leur crédit et dans leurs revenus et de l'intolérance des prédicateurs, qui déclaraient perdu pour l'éternité quiconque ne croirait pas comme eux.

Gégias ordonna donc aux Portugais d'évacuer le pays, et tout commerce cessa entre eux et le Japon. Il défendit aux Japonais de sortir du pays soit pour opérations de trafic, soit pour toute autre cause; prohiba les cartes, les dés, les duels, le luxe, 1637.
les banquets somptueux, les vêtements et les délicatesses introduites par les étrangers. La ruine des Portugais charma les Hollandais, à qui il fut permis, grâce aux services qu'ils avaient

rendus, de trafiquer librement avec le Japon, sous la promesse qu'ils firent d'y apporter les mêmes marchandises que leurs rivaux et à meilleur marché.

Il fut moins facile d'extirper le christianisme, déjà si profondément enraciné que des torrents de sang coulèrent pour cette cause. Taïko avait rendu un édit pour en empêcher la propagation, défendre l'arrivée de nouveaux missionnaires et expulser ceux qui se trouvaient dans le pays. Mais sur ces entrefaites quelques franciscains débarquèrent dans l'île. Persuadés qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, ils prêchèrent hautement, en dépit des défenses impériales, par les rues de Miaco, et y élevèrent une église, quoi que les jésuites pussent leur dire pour les en détourner. Un tel mépris de son autorité irrita l'empereur, et beaucoup de chrétiens, envoyés au supplice, périrent dans des tourments qui, dans aucun pays peut-être, ne sont d'une atrocité aussi raffinée (1).

Le sang des martyrs fut fécond; car si les jésuites en comptent vingt mille cinq cent soixante et dix tombés en 1590, ils firent, dans les deux années suivantes, douze mille prosélytes. Le jeune Fidé-Jori usa envers eux de tolérance, à tel point que le bruit courut qu'il avait été converti avec toute sa cour; peut-être ce bruit avait-il été répandu perfidement par son aïeul, qui, après avoir usurpé le trône, déploya un redoublement de férocité. La mort avait déjà moissonné tous les missionnaires qui auraient pu soutenir les prosélytes dans cette terrible épreuve : ils affrontaient cependant les supplices les plus atroces avec une telle constance qu'elle faisait naître chez beaucoup d'indigènes la curiosité de connaître une doctrine capable d'inspirer un tel héroïsme. Cette persécution, sans pareille au monde, continua quarante ans. On vit alors se renouveler les horreurs et les prodiges qui avaient accompagné les persécutions dirigées contre la primitive Église; car la fermeté de caractère qui distingue cette nation se manifestait également dans l'acharnement à infliger d'effroyables tortures et dans le courage à les endurer. Des femmes, des enfants rivalisaient d'intrépidité; des milliers de personnes, des villages entiers étaient exterminés sans qu'un seul se laissât ébranler par la crainte de la mort ou séduire par

(1) *Brevis Japoniæ insulæ descriptio, ac rerum a patribus societatis Jesu gestarum succincta narratio;* Cologne, 1580.

Lettres du Japon et de la Chine, adressées au révérend vicaire général, en 1589-1590; Rome, 1591.

les promesses, par les prières ou par l'attrait des grandeurs.

Les papes avaient défendu à tous autres qu'aux jésuites de se rendre au Japon, dans la crainte que la concurrence ne nuisît aux progrès des missions; mais après la destruction des jésuites, des religieux de tous les ordres y vinrent pour rivaliser de zèle; et il leur fallait bien en déployer lorsque de simples prosélytes en donnaient des preuves signalées au milieu de supplices inouïs. Le bruit de cette persécution retentit dans toute l'Inde et jusqu'en Europe, où les pontifes ne purent assister ceux qui souffraient que de leurs prières et de leurs bénédictions. Quarante mille croyants, ne voyant pas d'autre ressource, se retirèrent au château de Simabara, dans l'île de Kimo, résolus à vendre chèrement leur vie. Ils s'y soutinrent jusqu'à l'extrémité, et finirent par être tous égorgés. A dater de ce moment, le christianisme disparut du Japon.

Le daïri établit un tribunal inquisitorial pour rechercher la religion ou la secte à laquelle appartenait chaque famille, chaque individu; et c'est probablement alors que fut introduit l'usage de fouler aux pieds les images du Christ et de Marie. Les enfants sont amenés par leurs parents, qui les leur font toucher du pied; puis cet acte est répété par les inquisiteurs, et quiconque s'y refuse est condamné à mort, si c'est une personne d'une classe élevée; si c'est un ignorant, il est jeté en prison jusqu'à ce qu'il se décide à abjurer.

Ce fut ainsi qu'après cent ans d'un commerce des plus lucratifs les Portugais se trouvèrent exclus du Japon. En 1640, le gouvernement de Macao essaya d'adoucir le koubo en lui envoyant deux ambassadeurs avec une suite de soixante-treize personnes. Mais à peine avaient-ils abordé qu'ils furent arrêtés, et, bien qu'on ne trouvât sur leur bâtiment aucune espèce de marchandises, on les décapita immédiatement. On n'épargna que ceux de leurs serviteurs auxquels on enjoignit de rapporter ce qu'ils avaient vu, et d'annoncer que si le roi de Portugal et le Dieu des chrétiens lui-même mettaient le pied sur le territoire japonais, le même sort les attendait.

Un missionnaire, nommé Sidoti, se hasarda, en 1709, à pénétrer au Japon sans être connu, quoiqu'il sût à quel danger il s'exposait. On apprit à Canton, sept ans après, qu'il avait été découvert et conduit devant l'empereur, qui avait voulu le questionner lui-même sur ses intentions : comme il ne connaissait pas la langue japonaise, on le retint jusqu'à ce qu'il l'eût apprise;

mais, soit maladie, soit mauvais traitements, il mourut dans sa prison.

A l'exception d'une factorerie chinoise et d'un comptoir hollandais établi à Désima sur une île artificielle, dans le golfe de Nangasaki, il n'y eut plus au Japon d'établissements étrangers. Un pont toujours gardé isole du pays les négociants privilégiés; le nombre des Européens qui résident sur ce point est limité à onze, et ils sont servis par des Japonais. Les maisons leur sont données à loyer; mais ils peuvent les meubler à leur gré; le gouvernement désigne toutefois les ouvriers dont ils doivent se servir et les négociants avec lesquels ils doivent traiter. Souvent il achète tout le chargement, et en détermine toujours le prix. Quand les marchandises apportées sont vendues, il achète lui-même celles qu'ils désirent apporter en retour, ne voulant pas qu'ils puissent toucher d'argent. Nul ne peut sortir de Désima sans une autorisation supérieure et un grand cortége de surveillants; la populace court après celui qui l'obtient, en criant: *Oranda! orando!* et l'Européen à qui il prend envie de se procurer cette misérable satisfaction est contraint de traiter toute la troupe dont il est escorté. Depuis la fin du jour jusqu'au lever du soleil, les portes de Désima ne peuvent s'ouvrir pour aucun motif.

« L'avarice et l'amour de l'or du Japon, dit Kæmpfer, eurent tant de pouvoir sur les Hollandais que, plutôt que d'abandonner un commerce si lucratif, ils se soumirent volontairement à une prison presque perpétuelle; car on peut bien appeler prison notre résidence de Désima. Ils se résignèrent à essuyer les mauvais traitements d'une nation étrangère et païenne; à se relâcher dans la célébration du service divin les dimanches et les jours de fêtes, à s'abstenir de réciter les prières et de chanter les psaumes en public, de faire le signe de la croix et de prononcer le nom de Jésus en présence des naturels, et en général de tous les signes extérieurs du christianisme; à supporter, en un mot, avec patience et bassesse les traitements injurieux de ces infidèles pleins d'orgueil, quoi qu'il doive en coûter à une âme bien née. *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames* (1)? »

Un incident qui influa beaucoup sur le sort des Européens peut donner une idée de la manière dont les choses se passaient

(1) Liv. IV, ch. 6.

entre eux et les Japonais. Le Hollandais Pierre Nuytz fut envoyé en ambassade au Japon par le conseil de Batavia. Il s'y donna, par vanité, pour ambassadeur du roi de Hollande, et obtint le pas sur les autres jusqu'au moment où, la vérité venant à se faire jour, il fut congédié sans réponse. Au lieu de le punir, on lui donna le gouvernement de Formose, où il porta sa rancune contre les Japonais. Deux gros bâtiments de cette nation y étant arrivés, il les fit désarmer, comme on le pratiquait au Japon, et, maltraitant de paroles ceux qui les montaient, il ne voulut les laisser ni poursuivre leur route ni rebrousser chemin. Les négociants japonais, irrités, attaquèrent le gouverneur, le retinrent prisonnier, et l'obligèrent de restituer aux deux navires l'armement qu'il leur avait enlevé.

1627.

1629.

Les Hollandais n'osèrent recourir à la force, pour ne pas perdre un commerce avantageux. Ils subirent en conséquence la honte de donner des otages et autant de soie que les deux bâtiments en auraient chargé à la Chine; de payer les frais du voyage et de désarmer leurs propres bâtiments, jusqu'à ce que ceux des Japonais fussent repartis. Lorsque l'on sut au Japon ce qui s'était passé, les défiances jalouses redoublèrent contre les négociants hollandais. Ils ne furent point insultés; mais on ne tenait aucun compte de leurs griefs, et pendant cinq années on leur fit endurer une véritable captivité. Enfin la compagnie prit le parti de livrer Nuytz aux Japonais, pour que, le coupable une fois puni, ils ne fissent plus souffrir des innocents. En effet, le séquestre fut aussitôt levé, le commerce reprit son cours, et Nuytz lui-même fut renvoyé sans avoir éprouvé d'autre mal que la peur. Mais les Hollandais reconnurent par là la nécessité de se garder de toute offense capable de provoquer une réaction fâcheuse, d'avoir toujours dans leurs intérêts un ministre de l'empereur gagné par des présents et de ne reculer devant aucune humiliation.

Chaque année, la compagnie est obligée d'envoyer une ambassade à Yedo, et nous avons le récit de celle de 1776, à la tête de laquelle était M. Fheit, avec une suite de deux cents personnes : ils furent escortés par un *banios* qui voyageait dans un grand palanquin, précédé d'une pique en signe de son autorité. Il avait une nombreuse suite et entre autres un interprète qui devait pourvoir à tous les besoins du voyage aux frais de la compagnie. Les Européens firent le trajet avec toutes les commodités possibles, les Japonais à pied ou à cheval, portant des chapeaux

coniques liés sous le menton, l'éventail, le parasol, et quelques-uns un ample manteau de papier huilé.

Une multitude de curieux affluait sur les pas de ce nombreux cortége, qui observait de son mieux le peu qu'il lui était possible d'apercevoir. De distance en distance, les Hollandais trouvaient des bains sulfureux chauds, dont les naturels font un fréquent usage; des manufactures de ces admirables porcelaines qui toutefois ont dégénéré, des villages très-étendus, ne différant des villes qu'en ce qu'ils sont disposés sur une seule rue. A la frontière de chaque province, ils rencontraient un officier, qui leur offrait les secours nécessaires et les accompagnait jusqu'à l'autre. Du reste, les routes étaient larges et bien entretenues, avec des fossés pour l'écoulement des eaux, des rangées d'arbres et des pierres qui indiquaient les milles. Les maisons, composées d'un rez-de-chaussée pour l'habitation et d'un étage supérieur servant de grenier, sont en bambou revêtu de ciment, et les chambres sont séparées par un papier transparent. Les maisons de plaisir furent fermées aux Hollandais. Les palanquins sont portés sur les épaules par des hommes de peine, qui en tiennent les bâtons en élevant les mains autant qu'ils le peuvent, et courant de toutes leurs forces.

Arrivés à Yedo, les ambassadeurs envoyèrent les présents à l'empereur et à ses ministres, puis ils se présentèrent dans le costume le plus pompeux, avec l'épée et un large manteau de soie; il leur fallut se prosterner le front sur le pavé : mais l'entretien ne consista qu'en très-peu de mots, auxquels il fut fait des réponses très-brèves, et toujours les mêmes.

L'exclusion des étrangers subsiste encore au Japon avec autant de rigueur que jamais. En 1811, les Anglais, s'étant emparés de Java, cherchèrent à supplanter les Hollandais dans leur factorerie privilégiée, et ne purent y réussir. Un bâtiment va encore chaque année de Batavia à Nangasaki, où il est aussitôt retenu comme prisonnier et désarmé. Ses marchandises sont vendues au gouvernement, qui en remet la valeur aux Hollandais, en leur donnant ses ordres pour ce qu'ils doivent apporter l'année suivante. Dans l'intérieur cependant le commerce jouit de la liberté la plus complète, sans être entravé par des taxes; les routes sont bonnes, et les ports regorgent de navires.

CHAPITRE XX.

CHINE. XXI[e] DYNASTIE. LES MINGS. 1368-1644.

Nous avons laissé la Chine sous la domination des Mongols. Tchou-iuan-tchang, né dans la classe des laboureurs, las des humbles offices qui lui étaient imposés parmi les bonzes, se concerta avec ceux qui détestaient la domination étrangère. Son mérite le porta aux premiers rangs, et il finit par monter sur le trône, où il prit le nom de Ung-wou et le titre de Ming-tsaï-tsou, ou grand aïeul de Ming. Le succès consolida la dynastie des Mings, et les historiens chinois ont comblé ce prince de louanges, non-seulement pour avoir affranchi sa patrie du joug étranger et obtenu par sa valeur personnelle ce haut rang que tant d'autres acquièrent par le hasard de la naissance, mais encore pour avoir été, selon eux, un modèle de toutes les vertus publiques et privées. A peine s'était-il emparé de la ville où il était né qu'il se rendit au tombeau de ses parents, et là, le front prosterné sur la terre, il dit à ses officiers : « Dans ma pau- « vreté native, je ne désirais d'autre sort que celui de mon père. « En entrant dans la milice, je ne visais qu'à accomplir mon « devoir. Pouvais-je espérer jamais de rendre le calme à l'em- « pire? Après dix ans je reviens glorieux dans ma patrie, près « du tombeau de mes ancêtres, et je trouve les vieillards que j'y « ai laissés. Quand j'entrai au service militaire, je vis les plus « braves et les plus estimés parmi les officiers permettre à leurs « hommes d'enlever les femmes, les enfants, tous les biens du « peuple. Indigné de ces brigandages et compatissant aux in- « fortunés, j'élevai la voix contre ceux qui toléraient ces excès; « mais n'étant point écouté, je pris le parti de m'isoler d'eux. « Je me restreignis aux officiers qui dépendaient de moi, en « leur recommandant de ne pas souffrir de semblables méfaits, « mais d'épargner le peuple, afin qu'il s'aperçût que nous avions « pris les armes pour adoucir ses maux et lui procurer une « paix solide. Le ciel m'approuva, puisque de la condition la « plus humble il m'a élevé à votre tête. »

Ung-wou parvint à soumettre aussi Pékin, où il transféra sa cour et où accoururent aussitôt les ambassadeurs des quarante

royaumes étrangers, apportant avec eux maints objets rares, entre autres un lion, le premier qui eût été vu à la Chine. Il en vint aussi du Japon, de Corée, de Formose, des Philippines et d'autres îles méridionales.

Pour effacer jusqu'au souvenir de la domination étrangère, il rétablit le cérémonial tel qu'il était avant les Mongols, et força chacun de s'habiller à la chinoise. Il fit écrire la vie des personnages qui s'étaient signalés depuis les temps les plus reculés, en y faisant joindre leurs portraits. Il renouvela aussi la cérémonie du labourage, ainsi que le sacrifice à l'esprit des mûriers, afin d'en obtenir la prospérité du ver à soie.

Lorsqu'il n'était encore que le compétiteur le plus redoutable des Mongols, il avait fixé sa résidence à Nankin, qu'il orna de palais et de temples. Après avoir offert le sacrifice au solstice d'été, il conduisit son fils en rase campagne, et lui dit : « Vois « ces champs, observe avec quelle ardeur travaillent ces la« boureurs épars çà et là. Ils confient en ce moment à la terre « la semence destinée à produire des fruits dans une autre « saison. C'est pour nous nourrir que travaillent ces pauvres « gens; c'est pour nous qu'ils fatiguent et suent : heureux « encore si, après s'être épuisés par le travail, il leur reste as« sez d'aliments grossiers pour réparer leurs forces? Nos aïeux « appartenaient à cette classe; je les ai vus baigner la terre de « leurs sueurs. Je serais moi-même ce qu'ils étaient si j'avais « eu assez de force pour labourer. Il en a plu autrement à « Dieu : nous ne devons pourtant pas oublier l'humilité d'où « nous fûmes tirés pour être élevés au comble des honneurs. Si « donc le ciel te destine le rang que j'occupe, rappelle-toi « souvent mes paroles d'aujourd'hui : elles t'inspireront des sen« timents de compassaion pour tes sujets voués à la fatigue ; elles « te disposeront à les soulager, et t'empêcheront de t'aban« donner à un fol orgueil. »

Tandis que ses généraux poursuivaient les restes des Mongols, Ung-wou s'occupa de consolider sa domination par des institutions bien entendues, et rendit pour la paix du pays de sages ordonnances, dont nous citerons quelques dispositions : « Que celui qui exerce une autorité supérieure n'étende pas sa juridiction hors de son territoire, et ne se mêle pas des affaires publiques; que les eunuques n'obtiennent point de charges, soit civiles, soit militaires; que ni hommes ni femmes ne puissent être admis parmi les bonzes avant quarante ans; que

les vingt-sept mois consacrés précédemment à porter le deuil des parents défunts soient réduits à vingt-sept jours. » Il fit aussi recueillir toutes les lois anciennes et modernes, qui formèrent trois cents volumes; il fit rétablir les écoles, restaurer les tombeaux des anciens empereurs, lever la carte de l'empire; il voulut que l'on recherchât soigneusement les livres, qu'on en plaçât un ou deux exemplaires dans sa bibliothèque et que chaque ville en eût une. Il modéra les folles dépenses qui avaient rendu les Mongols odieux, fit abattre leurs somptueux palais et remplacer par des figures de cuivre les statues en or et en argent, afin que ces métaux précieux, déposés dans les caisses de l'État, pussent servir aux besoins publics.

Un mandarin s'étant présenté devant lui dans un costume magnifique : *Combien vous coûte cet habit?* lui demanda-t-il. — *Cinq cents pièces d'argent.* — *Avec cette somme une famille de dix personnes aurait pu vivre commodément une année. Tant de luxe dénote chez vous de la prodigalité et de l'orgueil, car il est au-dessus de votre rang. Gardez-vous bien de reparaître avec une pareille magnificence, ou je vous casserai, pour le bon exemple.*

Les lettrés, enhardis par la protection qu'il leur accordait, ne cessaient de lui adresser des avis, et c'étaient chaque jour des projets nouveaux. Il les écoutait tous; mais il savait faire ce qu'il jugeait utile par lui-même. Il les réunit un jour, et leur dit : « Les anciens écrivaient peu, mais bien; et toujours avec « l'intention d'inspirer la vertu et l'amour du devoir, de faire « apprécier les grands hommes, de faciliter l'observation des « lois et des coutumes. Aujourd'hui il en est tout autrement : « les lettrés écrivent beaucoup, et sur des sujets qui n'ont « aucune utilité réelle. Les anciens écrivaient simplement, et « leurs écrits étaient à la portée de toutes les intelligences; « leur style était facile, leurs expressions claires; ils disaient « beaucoup de choses en peu de mots. Le style des modernes « est diffus et gonflé; les pensées sont étouffées sous les phra- « ses; ils vont à la recherche de termes obscurs et ambigus; « on dirait qu'ils écrivent pour ne pas être entendus. Vous qui « êtes l'élite de la littérature, efforcez-vous de ramener le bon « goût; vous y parviendrez en imitant les anciens (1). »

(1) Afin que l'on ne voie pas là une satire contemporaine, nous renvoyons à Amiot, *Portrait inédit de Ming-tsaï-tsou.*

A ce trait nous en ajouterons une autre non moins remarquable. Un mandarin, à qui il demandait un jour si le peuple était content, lui répondit : *Seigneur, je suis tout à l'étude et plongé dans mes livres; je ne m'embarrasse pas de ce qui se passe au dehors.*

Comment, reprit l'empereur, *vous êtes mandarin, et vous ignorez les besoins du peuple, et vous ne pouvez dire en quel état il se trouve? Tant qu'un lettré étudie il doit se proposer pour but unique sa propre instruction; mais une fois qu'il a obtenu les grades et qu'il a été admis parmi les mandarins, il doit lire dans le grand livre de la société civile, et ne rien ignorer de ce qui se passe, pour pouvoir remplir convenablement, selon les besoins, les emplois qui lui sont confiés.*

Il répétait également aux lettrés qui perdaient leur temps à des ouvrages frivoles ou qui traitaient des sujets de pur agrément, et aux Tao-ssé qui cherchaient le breuvage d'immortalité : *Occupez-vous de choses utiles.*

Ses courtisans lui ayant offert un jour des tiges de blé qui portaient jusqu'à quatre et cinq épis, et lui disant que le ciel donnait des signes de sa faveur par tant de fécondité, et récompensait les vertus du roi, Ung-wou leur répondit : « Je n'ai ni « assez de vertu pour mériter que le ciel me récompense ni « assez de vanité pour croire qu'il fasse en ma faveur des choses « extraordinaires. Il est rare qu'une tige porte quatre ou cinq « épis; mais c'est une chose naturelle, et il n'y a point à m'en « adresser de félicitations. J'en mériterais si par mon gouver- « nement je faisais vivre tous mes sujets dans l'abondance et « le contentement, sans qu'ils pussent manquer à aucun de « leurs devoirs. Je ferai tout pour mériter de pareilles félici- « tations. Il m'est agréable pourtant que vous m'ayez offert « ces épis : dorénavant je veux être informé de tout ce qui « arrivera d'extraordinaire dans l'empire, du bien ou du mal « qui en résulte, afin de régler ma conduite selon l'occurrence « et profiter des avis qui me seront donnés. »

Son tempérament pacifique ne l'empêcha pas de recourir aux armes : il put même soumettre le Thibet, le Liao-toung et plusieurs tribus mongoles, quoique l'ancien empereur, retiré à Karakorum, berceau de sa race, continuât d'inquiéter la Chine. Tamerlan faisait aussi des préparatifs pour venger les successeurs dépossédés de Gengis-Khan; mais la mort l'empêcha d'éprouver si sa fortune ne se démentirait pas dans cette

expédition contre un peuple fier de son récent affranchissement.

Après avoir eu la gloire de délivrer son pays du joug étranger, Ung-wou, dans le cours de trente ans de règne, rétablit la paix à l'intérieur, ranima le commerce, et laissa, dit Remusat (1), la réputation d'un des plus grands princes qu'ait possédés la Chine. Doué de beaucoup de belles qualités, sans aucun défaut essentiel, il était persuadé que le peuple est toujours guidé par son intérêt, et il veillait assidûment à ce que ses sujets ne manquassent jamais du nécessaire. Sa conduite, dirigée tout à la fois par un jugement droit et par la bonté, lui mérita l'amour des Chinois et des étrangers. Sa clémence égalait son courage. Maïtilipala, neveu du dernier empereur mongol, étant tombé entre ses mains, les grands, dans la crainte que ce prince ne suscitât des troubles, demandaient qu'il fût immolé dans la salle des aïeux de la famille impériale, et ils citaient à l'appui de cette politique barbare l'exemple de Taï-sung, l'illustre fondateur de la dynastie des Tang. Ung-wou répondit : *Je sais que Taï-sung fit mourir Uang-chi-tchoung dans la salle des aïeux; mais s'il avait eu en son pouvoir quelqu'un de la famille des Soui, dépossédée par la sienne, je doute qu'il eût agi de même. Que l'on mette dans le trésor public les richesses venues de la Tartarie, pour subvenir aux besoins de l'empire. Quant au prince Maïtilipala, ses pères ont été à la tête de l'empire pendant près de cent années, et les miens ont vécu avec leurs sujets : lors même que l'usage constant serait de traiter ainsi les rejetons d'une dynastie qui s'éteint, je ne saurais le suivre.* Il ordonna de lui faire déposer le costume tartare pour prendre l'habillement chinois, le déclara prince de troisième ordre, et lui assigna une suite et un traitement convenable, avec un palais pour lui et ses femmes. Peu après il le renvoya en Tartarie, en recommandant aux personnes chargées de le conduire de préserver de tout accident celui qui devait continuer la dynastie mongole.

Kien-ven-ti, fils de Ung-wou, montra qu'il avait profité des leçons paternelles, et s'appliqua à soulager le peuple; mais après quatre années de règne il fut détrôné par son oncle, qui 1402.
s'empara du pouvoir sous le titre de Tching-sou, c'est-à-dire améliorateur de la race. Il parut cruel dans les commencements; mais une fois qu'il se fut défait de ses ennemis il montra

(1) *Nouveaux mélanges asiatiques*, tome II, p. 4.

beaucoup de magnanimité et de prudence. Il fit brûler tous ceux des livres des Tao-ssé qui traitaient du breuvage d'immortalité, il favorisa les lettrés; et une mine de pierres précieuses ayant été découverte, il la fit clore, en disant : *Je ne veux pas fatiguer le peuple par un labeur inutile, d'autant plus que ces pierres, quelque précieuses qu'elles paraissent, ne pourraient ni nourrir ni vêtir le peuple dans un temps de disette*. La même manière de penser lui fit envoyer à la monnaie cinq cloches de bronze, de cent vingt livres chacune.

1424. Il régna vingt-trois ans, et eut pour successeur Tching-song, qui ne régna que quelques mois et qui laissa le trône à son fils Sinan-song. Ce prince défit entièrement les Tartares. Il avait l'habitude de se travestir et de se mêler au peuple, afin de connaître la vérité. Le feu ayant pris au palais impérial, on renouvela l'ancienne fable corinthienne de la fusion des métaux précieux, qui, unis avec d'autres, en auraient produit un nouveau de grande valeur.

Ing-song, son successeur, se proposait de mettre fin aux in-
1427. cursions continuelles des Tartares; mais il fut battu et tomba
1450. entre leurs mains. Delivré par son frère King-ti moyennant une grosse rançon, il lui laissa le trône, et quitta la cour pour
1456. mener une vie tranquille. Mais King-ti ayant abdiqué pour cause d'infirmités, Ing-song reprit le sceptre, qu'il garda sept années encore, en pardonnant à ceux dont il aurait pu se venger.

1465. Hiang-song, bien que dévoué aux bonzes, déploya de la valeur contre les bandes de brigands et contre les Tartares. Les eunuques, malgré la prohibition de Ung-wou, avaient repris le dessus, et, forts de leur union, s'étaient enrichis sans mesure. Hiang-song choisit parmi eux les membres d'un tribunal spécial qui eut pour mission de condamner à mort tout individu suspect de rébellion.

1488. Hiao-song régna de même sous l'influence des bonzes, et chercha avec eux le breuvage d'immortalité, ce qui ne l'empêcha pas de faire mettre à mort un chef de bonzes qui s'était révolté. Sur ces entrefaites, la famine, la peste, d'autres fléaux encore et les incursions des Tartares réduisirent la population de soixante millions à cinquante-trois, et semblèrent un indice de la colère céleste.

1505. Le règne de Vou-song ne fut pas plus tranquille. Tandis qu'il s'occupait de chasses, de bains, de plaisirs et qu'il s'entourait de parasites, les peuples étaient poussés, par l'excès de leur

misère, à s'insurger contre le gouvernement qui avait beaucoup de peine à les contenir par la force des armes.

Chi-song, son fils, fit concevoir de meilleures espérances : attentif d'abord à prendre par lui-même connaissance des suppliques qui lui étaient adressées, à écouter les remontrances de ses ministres, il finit par s'abandonner aux bonzes et aux Tao-ssé, consumant avec eux son temps, ses trésors, et faisant abnégation de son propre jugement. Il vainquit cependant et mit en fuite soixante mille Tartares qui s'étaient jetés sur l'empire; et attaqua les Japonais, qui, après lui avoir précédem- 1560.
ment rendu hommage, avaient fait un débarquement sur les côtes

Mo-song commença son règne par rendre à la liberté ceux 1567.
que son père retenait prisonniers, et, contrairement à l'ancien usage, il permit que les mandarins inférieurs pussent exercer les fonctions de magistrats dans leur pays.

Chin-song, plein de piété envers son père et envers son tu- 1573.
teur, instruit et aimant le savoir, ordonna d'imprimer chaque année la liste des mandarins, à la manière de nos almanachs royaux. Il régla le cours des grands fleuves; mais il vit la famine faire périr ses sujets par milliers, et les Tartares envahir l'empire. Il remédiait autant qu'il le pouvait à tant de calamités : cependant Fung-ngan lui ayant adressé des reproches et l'ayant engagé à renvoyer quelques-uns de ses ministres, il le condamna à mort; mais, le fils du coupable étant venu lui offrir sa tête en place de celle de son père, l'empereur lui accorda une commutation de peine.

Les Japonais envahirent la Corée, la dévastèrent, et prirent plusieurs villes; mais ils furent repoussés, et obligés d'envoyer des ambassadeurs au monarque du céleste empire.

Cependant les Tartares orientaux, qui se donnaient le nom de Mandchoux, commençaient à se rendre redoutables. Leurs sept hordes, après s'être fait mutuellement la guerre, se réunirent sous un seul chef, qui se constitua ainsi un royaume. Ils songèrent alors à s'emparer de quelques villes. Tien-ming, fils du roi, entra en Chine pour obtenir la réparation de sept griefs du genre de ceux qui ne manquent jamais quand on veut déclarer la guerre. Il envahit le Liao-toung et le Pé-tchi-li, et avança toujours, ravageant tout sur son passage, jusqu'au moment où les Chinois en armes parvinrent à l'arrêter. Il n'en prit pas moins le titre d'empereur de la Chine; et les Mand-

choux, qui la conquirent plus tard, font remonter jusqu'à lui la série de leurs souverains. Les hostilités continuèrent dans le cours des années suivantes, où les Tartares menacèrent même la capitale.

1621. Chin-song mourut au milieu de ces revers; et Koang-song, après avoir régné un mois seulement, fit place à Hi-song, homme timide, entièrement livré aux eunuques. Il réunit les ressources de tout le royaume pour faire tête aux Tartares, et on lui conseilla d'appeler à son aide les Portugais de Macao, plus habiles que les Chinois à employer l'artillerie. Cette nation, si désireuse de se concilier les Chinois, leur permit d'enrôler à Macao quatre cents hommes, tant naturels qu'Européens. Bien vêtus, bien armés et largement rétribués, ils arrivèrent à Canton et furent fétoyés par tout le pays, où on les regardait avec curiosité et où ils recevaient de riches présents. Mais les Portugais furent déçus dans leur espoir d'obtenir des avantages pour le commerce de leur pays. En effet, les Chinois de Canton qui leur servirent d'intermédiaires, craignant qu'ils n'obtinssent de faire leurs opérations directement en récompense de leurs services, s'attachèrent à les éloigner. Les mandarins, gagnés à prix d'argent, dissuadèrent l'empereur de se confier à ces étrangers. Ils furent donc congédiés avec de riches dons, et emportèrent ce qu'ils avaient pu recueillir de notions sur ce pays, jusqu'alors inaccessible.

Cependant le roi tartare avançait toujours, favorisé par les populations, qui s'insurgeaient tumultueusement contre les Mings. Une fois maître de la capitale de Liao-toung, il ordonna que tous les Chinois eussent, sous peine de la vie, à se raser la tête à la manière des Tartares. Tel était cependant leur attachement pour leurs usages que beaucoup d'entre eux préférèrent la mort. D'autres se résignèrent, et ce fut alors que s'introduisit ce genre de coiffure connu de tout le monde; car auparavant les Chinois entretenaient leur chevelure avec grand soin.

1628. Avec Hoaï-song, frère et successeur de Hi-song, finit la dynastie des Mings. Les Tartares assiégèrent Pékin; mais ils ne réussirent pas à s'en emparer. Ils pensèrent alors qu'il ne suffisait pas de la force pour soumettre la Chine, mais qu'il fallait être initié à cette civilisation particulière. En conséquence, le roi voulut que son fils apprît en secret la langue, les usages et les sciences des Chinois. Ce prince, qui lui succéda sous le

nom de Tsung-té, excita l'admiration des siens, et se concilia l'affection des mandarins et des généraux chinois. Son affabilité lui gagnait tous les cœurs, tandis que l'humeur sombre et l'avarice de l'empereur les aliénait, et augmentait le nombre des désertions. Les Tartares s'étant divisés en deux corps, celui que commandait Tchang-ien-tchung pénétra dans les provinces occidentales, où il exerça toutes les cruautés imaginables, au point de massacrer six cent mille habitants de Tchin-tou-fou, désarmés et enchaînés; l'autre, ayant à sa tête Li-tsé-tching, envahit les provinces du nord, assiégea Haï-fung-fou, capitale de l'Ho-nan. Le commandant de la place ayant fait rompre les digues pour noyer l'ennemi, la ville elle-même se trouva sub- 1641.
mergée, et il y périt trois cent mille habitants : un lac fut tout ce qui resta de cette grande capitale. Le P. Rodrigue de Figueredo, qui y desservait une église, ne voulut point abandonner son troupeau, et périt avec lui.

Li-tsé-tching poursuivit le cours de ses victoires, tuant les mandarins, mais épargnant le peuple; cette conduite lui attira un si grand nombre de partisans que, de chef de bandes, il se fit proclamer empereur. Ayant mis le siége devant Pékin, il s'en rendit maître au bout de trois jours, au moyen des intelligences qu'il s'y était ménagées. Quand l'empereur Ming, qui, tout occupé de ses dévotions, ne s'inquiétait pas de ce qui se passait, apprit que la ville était prise, il sortit pour chercher une mort glorieuse; mais, se voyant seul et sans espoir, il se retira dans le jardin, où il écrivit avec son sang : *Les mandarins ont trahi leur empereur; ils méritent la mort, et ce sera justice de la leur donner. Qu'il ne soit point infligé de châtiment au peuple, qui n'est point coupable; il y aurait injustice à le punir. J'ai perdu le royaume dont j'avais hérité, et en moi finit la race royale, qui s'était prolongée dans tant de rois mes ascendants. Je fermerai donc les yeux, pour ne pas voir mon empire détruit ou dominé par un tyran; je me priverai de la vie, pour ne pas la devoir au plus indigne de mes sujets.* Puis il se pendit, ainsi que le premier ministre, les impératrices et les eunuques les plus fidèles.

L'usurpateur s'acharna sur les cadavres et contre les vivants; mais Ou-san-kuei, général des Mings, qui se soutenait encore, envoya Tsung-té au roi tartare pour l'inviter à venir, ce qu'il fit, et la victoire lui resta. La mort l'empêcha de jouir de son triomphe. Son fils Choun-chi, âgé de six ans, fit son entrée

dans Pékin, où le peuple, saluant en lui un libérateur, s'écriait : *Qu'il vive dix mille ans!* Ainsi monta sur le trône la dynastie des Tartares Mandchoux, qui depuis lors a gouverné despotiquement l'empire chinois.

1644. Le dernier empereur des Mings avait favorisé le christianisme, et plusieurs jésuites qui se trouvaient présents lors de la catastrophe de cette race nous en ont tracé le récit (1), en y joignant des détails sur la condition de cet empire. La Chine se divisait alors en quinze provinces dites royaumes, avec quatre mille quatre cent deux places murées, tant de l'ordre civil que de l'ordre militaire; quelques-unes, situées au milieu de rochers inaccessibles, obéissaient à des princes indépendants. De Pékin aux extrémités du territoire, les voies publiques par terre et par eau embrassaient un espace de onze cent quarante-cinq journées. A chaque journée on trouvait un hospice, où les mandarins qui voyageaient pour leurs fonctions étaient hébergés aux dépens de l'empereur avec une somptuosité proportionnée à leur rang. On y logeait aussi ceux à qui l'empereur accordait cette faveur, et les courriers y trouvaient des chevaux avec tout ce qui pouvait être nécessaire pour accélérer leur voyage. On comptait dans l'empire 59,788,364 individus mâles, non compris ceux qui ne cultivaient pas les terres ou qui ne payaient pas l'impôt à l'empereur; 902,000 soldats gardaient la grande muraille avec 339,000 chevaux; 768,000 autres étaient disséminés en temps de paix dans l'intérieur du royaume, avec 565,000 chevaux, tant pour les troupes que pour le service des postes. Chaque année, il entrait au trésor 18,600,000 écus d'argent (ou plutôt onces d'argent de 7 fr. 50), indépendamment des droits sur tout ce qui se vendait et s'achetait, du rapport de plusieurs millions, que l'empereur plaçait à gros intérêts, du revenu des terres, bois et jardins royaux, et des millions provenant de confiscations; le tout s'élevant à une somme égale à celle des revenus réguliers; plus, 1,825,962 écus de revenus affectés à l'impératrice. Il faut ajouter à ce calcul 48,328,834 sacs de riz et de blé, portés dans les magasins de la cour; 1,315,937 pains de sel, de cinquante livres chacun; 558 livres de minium; 94,737 de vernis; 38,550 de fruits secs; et dans les garde-meubles impériaux 1,655,432 livres de soie de différentes couleurs et

(1) Entre autres le P. Martin Martini.

de fils divers ; 476,270 pièces d'étoffe de soie légère pour l'été ; 272,903 livres de soie crue ; 296,380 pièces de coton tissé, et 464,277 livres de laine ; 56,280 pièces de toiles de chanvre ; 41,470 sacs de fèves, au lieu d'avoine, pour les écuries impériales ; 2,598,583 bottes de paille de quinze livres, dont le nombre s'accrut considérablement sous les princes tartares, à cause de la grande quantité de chevaux qu'ils entretenaient. Il faudrait porter encore en ligne de compte les objets nombreux que reçoit la cour à titre de redevances, comme bœufs, moutons, oies, canards, poulets, gibier, cerfs, ours, lièvres, sangliers, poissons fins et légumes de toutes sortes ; ce qui fait que chaque jour les abords du palais ressemblent à un marché.

Nous empruntons ces détails au P. Gabriel Magalhan, qui vécut vingt-neuf ans à cette cour, et en passa huit à parcourir le pays ; mais le P. Martin Martini porte à 150 millions le revenu total de l'empire, à 10,728,787 le nombre des familles, et à 58,917,683 celui des individus mâles des classes indiquées ; mais il varie sur le chiffre des objets en nature, peut-être à cause de la différence du temps.

Si l'on avait acquis, sous les premiers Mongols, des notions sur un assez grand nombre de pays, quand les dynasties établies en Perse et dans le Kaptchak reconnaissaient la souveraineté de celle qui régnait en Chine, sous les Mings, dont la domination ne s'étendait guère vers l'occident, la géographie fit peu de progrès, attendu qu'elle n'a jamais été pour les Chinois l'objet d'une étude abstraite, mais une branche de l'administration.

Cette dynastie ne laissa de traces durables d'aucune sorte ; son histoire n'est remplie que d'événements qui résultaient de l'organisation intérieure, organisation sans force qui met la Chine dans l'impuissance de résister aux attaques de ses ennemis. Les divers conquérants de cet empire ne songèrent jamais qu'à tenir le pays dans l'obéissance, sans s'occuper de lui river ses chaînes. L'autorité y demeure superficielle, et elle ne saurait lutter victorieusement contre des dangers sérieux, parce que jamais elle ne s'est fondue avec les gouvernés.

Le peuple est maintenu dans l'ignorance par la difficulté de la langue, et il ne possède d'autre guide que le culte du passé et la conservation des habitudes adoptées. Les lettrés, échelonnés autour du trône, dont ils attendent emplois, honneurs, considération, n'oseraient tenter d'innover, dans la crainte de

mettre leurs intérêts en péril : de là leur hostilité contre les missionnaires; de là l'uniformité stationnaire de ce peuple, dont la civilisation, restée à l'état d'ébauche, ne fait que creuser toujours plus profondément le sillon dans lequel elle traîne, sans en sortir, son éternelle enfance.

CHAPITRE XXI.

XXIIe DYNASTIE. TAÏ-TSING. MISSIONS A LA CHINE.

Nous venons de voir l'empire du milieu retomber sous le joug de l'étranger, qu'il porte encore aujourd'hui, et qu'il portera probablement assez longtemps encore, malgré les sociétés secrètes qui alimentent le mécontentement et les armes européennes qui menacent la Chine de deux côtés. Ou-san-kuei comprit tardivement combien il est dangereux, dans les discordes intestines, d'*appeler les lions pour repousser les chiens*; il se contenta de recevoir du Tartare le titre de roi et de pacificateur de l'Occident.

La langue des Mandchoux (1) indique leur identité avec les Toungouses ou Tongouses d'aujourd'hui, et leur dérivation de l'ancienne race des Youtchinh, dispersés par Gengis-Khan. Il n'en survit peut-être pas en Asie plus de trois ou quatre millions au nord et au nord-est, dans les vastes plaines qui s'étendent entre l'Angora, la mer Glaciale, le lac Baïkal et les possessions des Yakoutes dans la Sibérie orientale; au sud-est, sur les rives de l'Amour et dans la Mandchourie, réunies aujourd'hui à l'empire chinois. Le peu qui s'en trouve dans la Chine proprement dite, sans compter les Mandchoux, a embrassé le bouddhisme; les autres, livrés à la superstition, vénèrent les esprits.

Différentes hordes de la famille mandchoue se constituèrent en nation l'an 1520, sous Aisin-Giyoro, qui habitait dans le voisi-

(1) Le célèbre sinologue J. J. Schmidt a lu, au mois d'avril 1841, à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, un mémoire pour établir que le nom des Mantchoux ou Mandchoux, inconnu aux historiens chinois antérieurs, dérive de *Mandchour'tris*, nom qui désigne, en langue tartare, le principe de la sagesse de Bouddha, et qu il fut assigné aux Tartares après leur conversion au bouddhisme.

nage des montagnes situées vers le 43e parallèle et vers le 137e degré de longitude. Ayant grandi dans le cours d'un siècle par la réduction de plusieurs tribus, ils secouèrent le joug des Chinois, et proclamèrent empereur Taï-Sou : ils passèrent ensuite par les vicissitudes de victoires et de défaites que nous avons rapportées ; mais ils ne se seraient pas probablement rendus maîtres de l'empire du milieu si l'entrée ne leur en avait été facilitée par les troubles intérieurs de cet empire.

Bien que les Tartares soient des guerriers redoutables, ils eurent de la peine à s'assujettir les provinces. Le jeune empereur employa une année à subjuger celles du nord, en se rapprochant toujours de la capitale, sans s'inquiéter des places fortes qu'il laissait sur ses derrières ; il en sommait d'autres de se rendre, traitant avec douceur celles qui cédaient, sinon, poussant l'attaque avec une vigueur irrésistible. Il s'occupa ensuite de soumettre les provinces du midi : après avoir rangé la Corée sous son obéissance, il se rendit maître de Nankin, et y fit égorger le dernier rejeton des Mings. La peur ne permit pas aux Chinois de songer à se retrancher dans leurs montagnes impraticables, preuve de plus que ce sont les hommes, et non le territoire ou les positions, qui décident de l'issue des guerres. Quelques-uns cependant résistèrent, et leur exemple en entraîna d'autres : et s'il se fût trouvé un homme capable de les conduire, l'occassion eût été des plus belles pour se montrer un héros. S'ils n'eurent pas de héros, les Chinois eurent des monstres, Chan-hien-chong, par exemple, qui, lorsqu'un crime était commis, faisait tuer tous ceux qui habitaient la même rue que le coupable. Dix mille lettrés réunis par ses ordres furent tués, parce que, disait-il, ils excitaient le peuple par leurs sophismes. En quittant Ching-tou-fou, il fit emmener en rase campagne et massacrer soixante mille habitants. Trouvant que les femmes embarrassaient l'armée dans ses mouvements, il commanda aux soldats de les égorger, et donna lui-même l'exemple sur trois cents des siennes. Il se donnait pour un partisan zélé du christianisme ; il se vantait d'avoir immolé vingt mille bonzes, parce que l'un d'eux avait excité à la persécution des chrétiens, et promettait d'ailleurs un temple magnifique au vrai Dieu dès qu'il serait parvenu au trône.

Les Tartares usaient aussi d'une rigueur atroce à l'égard des vaincus. A Kien-ning, ils passèrent par les armes trois cent mille personnes.

Les troupes chinoises ou tartares au service de l'empereur sont distribuées sous huit bannières de couleurs diverses. Lorsque plusieurs d'entre elles doivent se mettre en marche, on donne du cor, et l'on reconnaît, d'après le côté d'où vient le son et d'après les diverses modulations, quels sont les chefs, les soldats qui sont appelés à marcher, et en quel nombre. Le secret étant un mérite capital chez les Tartares : il n'y a que le général qui sache où il doit aller ; ses officiers et ses soldats l'ignorent. Cela ne déconcertait pas peu les Chinois, qui rencontraient leurs ennemis où ils les attendaient le moins. Ils n'emmènent avec eux ni train ni bagages, et ne s'occupent point d'approvisionnements, se contentant des premiers aliments venus. Parfois ils font des chasses à la manière des hordes de Gengis-Kan, entourant une montagne ou une plaine, puis rétrécissant de proche en proche l'enceinte dans laquelle tout le gibier se trouve cerné. La terre est leur lit, et ils y dorment sans autre couverture que la housse de leurs chevaux ; en un clin d'œil ils dressent leurs tentes ou les replient. Ils se plaisent tant à ce genre de demeures mobiles qu'ils les font d'un travail merveilleux, et qu'ils y dorment de préférence à tout autre abri : s'ils sont contraints de coucher dans des maisons, ils en démolissent les murailles, et y laissent à peine ce qu'il en faut pour soutenir le toit.

C'est avec ces troupes endurcies à la fatigue que Amavang, oncle de Choun-tchi, premier instrument de la conquête de l'empire, conquit les provinces du nord; puis il envoya soumettre et contenir celles du midi. Canton, vaste et opulente cité, environnée de tous côtés par les eaux, et non moins fournie d'hommes que de munitions, fut la seule qui résista, grâce au fameux pirate Chin-si-long. Né de parents pauvres, il avait vécu à Macao parmi les Portugais et s'était fait chrétien. Un marchand chez qui il fut employé au Japon lui confia des bâtiments, avec lesquels il trafiqua en Cochinchine, à Cambaye pour le compte de divers négociants. Ses commettants étant morts pendant une peste terrible, il s'empara de tout ce qu'ils possédaient à l'aide de faux testaments; et, pour n'avoir point de compte à rendre, il se mit à faire la course, et se trouva en rivalité avec un autre pirate qui infestait alors ces mers ; mais il réussit à le vaincre et à le tuer, ce qui doubla ses forces. Impuissants à le réprimer, les empereurs, à qui parvenaient à tout moment des plaintes de la part des mar-

chands qu'il dépouillait, étaient réduits à le caresser. Les eunuques, gagnés par ses présents, le représentaient comme un bienfaiteur du royaume, et le prônaient comme tel à ceux qui se récriaient sur les maux qu'il leur faisait endurer. Une fois, mécontent des officiers royaux de Canton, qui ne lui payaient pas certaines sommes, il débarqua avec cinq ou six mille hommes pour faire la loi dans une ville de deux cent mille âmes. Il éleva un tribunal sur la place, cita les fonctionnaires, les força de payer, fit dresser sa quittance, et s'en retourna sans commettre d'autres excès.

Comme les Portugais qui venaient de s'établir à Formose lui portaient ombrage, il les menaça de les chasser de cette île; mais ils lui envoyèrent humblement une ambassade pour lui promettre trente mille écus par an, et lui offrir entre autres dons un sceptre et une couronne d'or. Il y en a qui l'accusent d'avoir aspiré à l'empire, tandis que d'autres le regardent comme un exemple de fidélité au malheur et comme ayant voulut préserver la patrie du joug étranger. Il fit, en effet, proclamer un enfant du sang des Mings, et, réunissant un nombre prodigieux de troupes et de vaisseaux (on parle de treize mille voiles), il se fit le protecteur du commerce des Indes, résista aux séductions des Tartares ainsi qu'à sa propre ambition, et livra plusieurs batailles aux envahisseurs. Les Tartares s'emparèrent de lui par surprise et l'emmenèrent à Pékin, tandis que son fils Qui-sing-kong (*Cosinga*) resta à l'ancre, pour le venger, dans le voisinage de Canton. Cette ville, après une année 1650.
de résistance, fut obligée de céder à une terrible batterie de canons et à la trahison; on y masacra plus de cent mille habitants : exemple effrayant qui amena la reddition des autres places.

Amavang, l'un des conquérants tartares les plus renommés, qui avait subjugué de vastes contrées et tué plus d'hommes que tous les conquérants de l'Europe, mourut l'année suivante, et son pupille impérial prit les rênes du gouvernement. On découvrit alors ou l'on fit courir le bruit que Amavang méditait le projet de transférer le sceptre dans sa famille. En conséquence, sa mémoire fut infamée, et son cadavre, exhumé, subit la peine capitale.

Différent des derniers rois Mings qui vivaient renfermés dans leur palais au milieu des femmes et de bonzes, Choun-tchi se montrait souvent en public, et donnait accès à tout le monde. Il

conserva du reste l'ancienne forme du gouvernement et les usages nationaux, au point de défendre aux Chinois d'apprendre le tartare. Les six tribunaux continuèrent à subsister, sauf qu'ils eurent des présidents tartares; ceux qui siégeaient à Nankin furent supprimés, et transférés à Pékin, qui devint l'unique capitale de l'empire. Les Mandchoux, n'étant pas en état de diriger les affaires, furent obligés de les confier à des eunuques ou à des lettrés; il en résulta deux partis qui l'emportèrent, tour à tour et qui ne négligèrent rien pour écarter toute influence étrangère, capable de troubler leur domination. Toutefois ils ne parvinrent pas à fermer le pays aux révolutions religieuses.

Nous avons pu voir que la Chine considère l'écriture comme une révélation par excellence, et qu'elle fait consister la science dans l'intelligence des livres sacrés. C'est là l'unique distinction qui existe dans ce pays. On n'y connaît point d'autre hiérarchie que la plus grande ou la moindre capacité dans l'interprétation des écritures sacrées, qui toutes traitent de morale et de gouvernement. Il en est résulté un peuple éminemment raisonneur, étranger à tout élan et à tout ce qui produit les grandes actions, étroitement attaché à des superstitions de formes et à un cérémonial minutieux.

Ce vide de la révélation chinoise provoqua une réaction de croyances étrangères et notamment du bouddhisme. On passa dès lors de doctrines extrêmement positives à des doctrines qui niaient jusqu'à l'existence; de celles qui réduisent la religion à un système d'économie politique à celles qui détachent l'homme de la société pour le plonger dans la contemplation; de celles où la vie publique est constituée sur la vie domestique et où le premier devoir est le lien entre les pères et les enfants à d'autres qui prônent le célibat et la vie claustrale. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que deux enseignements si évidemment opposés n'empêchèrent pas l'empire de conserver pour base la politique de Confucius; effet de l'indifférence profonde de la société chinoise, où toutes les croyances sont placées sur la même ligne, pourvu qu'elles tendent à rendre vertueux (1).

Missions. Nous avons déjà vu (2) qu'une lueur incertaine du christianisme avait été portée en Chine par les nestoriens; mais il paraît

(1) QUINET, *Du génie des religions.*
(2) *Voy.* tome VIII, p. 438.

qu'elle s'y était entièrement éteinte, lorsque Rome, attentive à répandre l'Évangile dans toutes les contrées nouvellement découvertes, tourna ses regards de ce côté, afin d'essayer de faire pénétrer la vérité où les négociants se donnaient tant de mal pour introduire leurs marchandises.

Les jésuites, qui étaient alors la milice la plus zélée pour les progrès de la religion, s'empressèrent de se mettre à l'ouvrage. Après la mort de Xavier, survenue au moment même où il allait aborder dans ce pays, le supérieur des missions résidant à Macao fit plusieurs tentatives inutiles. Enfin le Napolitain Gabriel Rogerio y entra le premier en 1581. Le Bolonais Pasio et Matthieu Ricci de Macerata y pénétrèrent ensuite : instruits dans les usages et dans la langue du pays, ils gagnèrent les magistrats par des présents, par des assiduités, par des services, et furent tolérés à Canton; puis ils obtinrent de s'établir à Chaoking. Ricci s'y fixa : versé dans les mathématiques, il se concilia l'estime des mandarins; il leur fit une mappemonde qui excita chez eux une surprise mêlée d'incrédulité quand ils virent combien leur empire occupait peu de place dans l'ensemble du monde, bien qu'il eût pris soin, pour ne pas heurter de front leurs préjugés, de placer la Chine au centre du globe. Il suivit en toute chose ce système accommodant, qui fut la source de ses succès parmi les Chinois et ensuite des contrariétés nombreuses qu'il eut à subir de la part des Européens.

Vêtu en docteur, il passa sept ans au milieu des Chinois pour s'initier à leurs mœurs, à leurs doctrines, à leur cérémonial compliqué, et fit tant de progrès dans leur langue, qui passait alors pour impossible à apprendre, que son *Tian-tchou-chi-i* fut mis au rang des livres classiques. En même temps il enseigna la musique, et composa des hymnes contenant une exposition de la doctrine chrétienne. Il distribua des portraits du roi, du pape, le sien même, où il était représenté dans l'acte d'adorer le Christ; puis il s'efforça de greffer le christianisme dans le catéchisme chinois, en l'adaptant à la morale déjà en usage dans le pays. Quelle qu'ait été la réussite, l'intention était bonne. Il n'aurait pu, sans ces moyens, se maintenir au milieu d'une nation si hostile aux étrangers, et chercher à y établir une Église chrétienne.

Après vingt ans de séjour, il obtint de se présenter à l'empereur, vêtu en mandarin. Chin-tsong l'accueillit honorablement, agréa les dons des Portugais qu'il lui présentait, notamment

une montre à répétition, et lui accorda une pension, avec la faculté de prêcher.

Il fit beaucoup de prosélytes et convertit entre autres le fils d'un des premiers mandarins (Siou), qui devint même colao, c'est-à-dire premier ministre, ainsi que sa nièce Candide, qui construisit plusieurs églises, donna de l'argent pour en bâtir d'autres, fit élever dans le christianisme beaucoup d'enfants trouvés, fit traduire et imprimer cent trente-trois petits traités, un commentaire sur la Bible, la Somme de saint Thomas et d'autres livres. L'empereur, dont elle excita l'admiration, lui conféra par un décret le titre de *femme vertueuse*, en y joignant un habillement magnifique. Elle se revêtit de ce costume l'anniversaire de sa naissance; après quoi elle en détacha peu à peu l'argent et les perles, pour les employer au soulagement des pauvres.

Ricci succomba en 1610 moins à ses fatigues apostoliques qu'aux visites, aux banquets, aux autres cérémonies indispensables dans ce pays de l'étiquette. Ses dernières paroles furent pour recommander de *procéder sans bruit*, *de louvoyer pendant que la mer était grosse*.

Il fut remplacé dans sa glorieuse tâche par le P. Adam Schaal, de Cologne, qui fondit jusqu'à des canons pour repousser les Tartares, et devint ensuite conseiller directeur du ciel sous le premier empereur mandchou, c'est-à-dire président du tribunal des mathématiques, avec la charge de réformer l'astronomie d'après les méthodes européennes : il reçut en outre le titre spécial de maître des doctrines subtiles. Il profita de sa faveur pour obtenir que le christianisme fût prêché librement; aussi, de 1650 à 1664, cent mille Chinois reçurent-ils le baptême.

Choun-tchi continua de favoriser les jésuites : il donnait au P. Adam Schaal le titre de *ma-fa*, mon père, et l'autorisa à lui présenter directement des mémoires sans l'intermédiaire des tribunaux. Mais le langage franc du père, dans les représentations qu'il lui adressait sur ses défauts, fit que l'empereur ouvrit l'oreille à ses ennemis : ils lui disaient que les jésuites ne pouvaient être que des gens pervers, puisqu'ils quittaient leur pays, qu'ils adoraient un malfaiteur supplicié entre deux larrons pour avoir tenté de se faire roi, et qu'ils méditaient la conquête de la Chine. Les persécutions commencèrent alors, et le vénérable vieillard, jeté en prison, fut traîné devant les tribunaux. Il put toutefois se justifier, et il le fit en disant que, puisque les

règles mathématiques qu'il avait enseignées étaient vraies ainsi que ses prédictions astronomiques, sa religion devait l'être également (1). On ne pouvait attendre moins d'un gouvernement dont la maxime fondamentale est la tolérance ou, pour parler plus exactement, l'indifférence religieuse.

Le sultan du Tourfan, descendant de Tchagataï, fils aîné de Gengis-Khan, envoya solliciter le titre de vassal, et l'obtint à la condition de faire tous les cinq ans renouveler l'hommage par une ambassade qui ne serait pas composée de plus de cent hommes sans aucune femme. L'Europe tenta aussi d'établir des relations directes avec la Chine. La première ambassade régulière qui arriva à la cour de Pékin fut celle des Russes, en 1655; mais comme ils ne voulurent pas se soumettre aux neuf prostrations exigées, ils furent congédiés aussitôt. Les Hollandais, qui vinrent, la même année, implorer la faculté de commercer librement, ne marchandèrent pas les révérences; mais Choun-tchi leur répondit : *En réfléchissant à la grande distance de votre pays, et aux vents violents qui soufflent sur ces côtes, où vos navires pourraient avoir grandement à souffrir, à mon extrême déplaisir, je désire, puisque vous avez à cœur de venir ici, que vous ne le fassiez qu'une fois tous les huit ans, avec cent personnes seulement, dont vingt pourront se transporter où je tiens ma cour.*

Ces ambassadeurs furent reçus en même temps que d'autres, tous rangés avec la régularité du cérémonial chinois. Au premier rang était le représentant du sultan des Tartares occidentaux dont il vient d'être parlé, le corps à moitié nu, le reste couvert de peaux de mouton, avec de grossiers caleçons tombant à mi-jambe et une touffe de crins de cheval à son bonnet. Après lui venait l'ambassadeur du dalaï-lama, pontife des conquérants de la Chine, simplement vêtu de jaune; ensuite l'envoyé du Grand Mogol Chah-Djihan, maître de l'Inde, du Décan et d'une partie de la Perse, avec cent millions de sujets. Le costume somptueux de l'ambassadeur était en rapport avec la grandeur du monarque; son présent consistait en trois cent trente-six chevaux magnifiques, un gros diamant et plusieurs

(1) Les portraits du colao Siou, de Candide et des pères Ricci, Schaal, Verbiest, revêtus du costume qu'ils adoptèrent dans ce pays, se trouvent dans la magnifique édition de la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, par le P.* Du Halde; Paris, 1735.

autres pierres précieuses. Les Hollandais, dissimulant leur qualité de députés d'une compagnie de marchands, s'attribuèrent le rang de vice-roi, ce qui leur valut d'être placés après le ministre du Grand Mogol.

Le Tartare qui régnait sur la Chine ne tarda pas, lorsqu'il eut vaincu tous ses rivaux, à lâcher la bride à ses passions. Épris d'une dame tartare, il infligea à son mari des mauvais traitements qui lui ôtèrent la vie. Alors il épousa la veuve ; mais elle-même ayant cessé de vivre peu de temps après, l'empereur, inconsolable de cette perte, voulait se tuer sur son tombeau : il commença par égorger trente hommes sur son bûcher ; puis, s'étant fait raser, il se mit à courir en hurlant, comme atteint de folie, de pagode en pagode. Quand sa raison fut revenue,
1662. et qu'il apprit tout le mal qu'il avait fait à ses sujets, il se laissa mourir de honte et de douleur.

Il laissa un enfant de huit ans, qui devint célèbre sous le
Kang-hi. 1723. nom de Kang-hi, c'est-à-dire inaltérable paix. Sa minorité, son long règne, ses victoires, sa gloire le firent souvent comparer à Louis XIV par les jésuites, qui transmettaient alors à l'Europe le récit de ce qui se passait en Chine et traduisaient les principaux livres de ce pays (1).

Les régents commencèrent par chasser hors du palais quatre mille eunuques, et interdirent aux empereurs d'élever jamais plus aucun eunuque aux charges ou aux dignités. Cosinga, le fils du pirate dont nous avons parlé, continuait à menacer le céleste empire, et il avait même assiégé Nankin. Surpris et forcé de se retirer, il attaqua la flotte tartare, et fit quatre mille

(1) Les auteurs des principaux ouvrages publiés alors par les jésuites, concernant la Chine, sont ;

INTORCETTA, *Sinarum scientia politico-moralis ;* Goa, 1669 Cet ouvrage, écrit en latin et en chinois, a été paraphrasé dans le *Confucius Sinorum philosophus, sive scientia sinensis latine exposita* (Paris, 1687), avec l'addition de *Monarchiæ sinicæ tabula chronologica*; du P. COUPLET.

F. NOEL, *Philosophia sinica. Sinensis imperii libri classici sex, e sinico idiomate in latinum traducti ;* Prague, 1811.

DU HALDE *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine*; Paris, 1735.

GAUBIL, *le Chou-King traduit*; Paris, 1770.

DE MAILLA, *Hist. générale de la Chine, traduite de Toung-kien-kangmou ;* Paris, 1785.

Les *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., de la Chine par les missionnaires de Pékin*, que l'on commença à imprimer en 1776, et qui se continuent encore.

prisonniers, qu'il déposa sur le rivage après leur avoir coupé le nez et les oreilles. Alors le gouvernement chinois, pour empêcher que la honte de sa défaite ne se divulguât, ordonna de mettre à mort tous ces malheureux sur le lieu même, en alléguant pour prétexte de cette barbarie qu'ils auraient dû périr les armes à la main. Cosinga assiégea Formose; et bien que les Hollandais le foudroyassent avec une artillerie excellente, il les 1662.
réduisit, et établit dans cette île une administration à la façon chinoise; mais il vécut peu, et eut pour successeur son fils Chin-king-maï. Par une de ces mesures auxquelles ne peuvent avoir recours que les gouvernements despotiques, ordre fut donné d'abandonner les côtes de six provinces jusqu'à trois lieues de la mer, de détruire les forteresses, les bourgs, les maisons, et de cesser tout commerce maritime. A la même époque le grand roi français commandait en Europe une dévastation semblable; mais les malédictions des populations chinoises, expulsées de leurs demeures, privées de la pêche, leur unique ressource, ne parvinrent pas jusqu'à nous. Ce moyen extrême fut toutefois efficace contre le pirate; et les Hollandais, qui, dans cette occurrence, avaient aidé les Chinois, obtinrent de nouveaux priviléges en reconnaissance de leur utile coopération.

Le jeune Kang-hi, dont l'esprit avait mûri avant l'âge, s'étant saisi des rênes du gouvernement, se montra juste, inflexible et ami des sciences.

Cet Ou-san-kueï qui avait été l'auteur imprévoyant de la grandeur des Mandchoux s'était retiré dans la principauté qu'on lui avait laissée. Comme il s'y fortifiait, l'empereur en prit ombrage et l'envoya appeler; mais il répondit : *S'ils me veulent pour tout de bon, j'irai les trouver, mais à la tête de* 1673.
quatre-vingt mille hommes. Il reprit en effet l'habit, les insignes chinois, et fit entendre le cri national, qui trouva de l'écho. Il était secondé par une conjuration que son fils avait ourdie dans Pékin; mais elle fut découverte. D'autres ennemis surgissaient dans l'empire, et un descendant de Gengis-Khan s'apprêtait dans la Tartarie à faire valoir les prétentions de sa race.

La nouvelle dynastie se trouvait donc dans des circonstances très-menaçantes : mais Kang-hi, jeune et sans expérience, mal pourvu de troupes, suppléa par l'activité à ce qui lui manquait de forces. Il étouffa des soulèvements entre lesquels n'existait aucun accord, et repoussa Ou-san-kueï, qui, peu de

temps après, mourut avec la douleur de laisser sa patrie asservie sans retour. Son fils mineur, à qui il transmit le vain titre impérial, fut ensuite dépossédé, et se tua pour échapper au supplice. Le fils du redoutable Cosinga fut obligé de livrer Formose à l'empereur, et des supplices terribles affermirent la dynastie mandchoue.

L'empereur put songer alors à porter ses armes au dehors. Galdan, *contaïsc* ou chef de la tribu mongole des Éleuths, l'un des quatre rameaux de la nation Dzoungare (c'est-à-dire situé à *main gauche*), soit qu'il restât seul, ou qu'il l'eût emporté sur les trois autres, avait acquis, à l'aide de crimes et d'intrigues, l'autorité suprême. S'étant fait l'appui du dalaï-lama, qui se rappelait combien il devait aux Mongols, Galdan paraissait avoir en vue de réunir, en les assujettissant de nouveau, les hordes mongoles de la *main gauche*, et de rétablir la puissance de Gengis-Khan sur toute l'Asie. Vaillant comme ce dernier et non moins heureux, il avait enlevé aux musulmans Samarcande, Boukhara, les Pouroutes, Yerkiyang, Kachgar, Tourfan, Kamoul, et s'était avancé jusque sur l'Orgon. Alors Ayouka, chef des Tourgans, autre nation Dzoungare, s'enfuyant devant Galdan, se fixa entre le Jaïk et le Volga, avec l'autorisation du czar Fédor, frère de Pierre le Grand, dont il se fit le vassal : les Kalmouks qui habitent maintenant la Russie sont les restes de ces hordes de Dzoungares.

Kang-hi fit marcher son armée contre Galdan, et, après de longues alternatives, obtint sa soumission, du moins en apparence. Kang-hi, du reste, s'y fiait tellement peu qu'il résolut de pénétrer lui-même chez les Mongols. Le P. Gerbillon l'accompagna dans ce voyage, dont il nous a laissé la description. Plusieurs princes, tributaires de Galdan, se soumirent; et lui-même allait être réduit à se livrer à l'empereur si la mort ne l'eût soustrait à cette humiliation. Il fallut pourtant quelques années encore pour soumettre entièrement les hordes de l'Asie centrale et pour pacifier le Thibet.

Tels furent les triomphes du monarque chinois, dont le règne fut en outre illustré, comme celui de Louis XIV, par un grand nombre d'écrivains et de savants. L'empereur était lui-même lettré, et ses poésies comprennent plus de cent volumes, indépendamment des règles de politique qu'il mit par écrit. Il fit composer une multitude d'ouvrages, entre autres un dictionnaire chinois-mandchou, où les mots sont classés par ordre de

matières; des commentaires sur les livres classiques, des recueils des meilleurs morceaux d'éloquence et de littérature; des traités de morale et d'histoire; enfin il fit faire une traduction des Kings en tartare.

Ce roi accorda sa faveur aux jésuites, qui reçurent de lui une somptueuse hospitalité, moins comme missionnaires que comme savants. Il aimait leur conversation, et surtout celle du P. Verbiest. Il voulut que ce religieux lui apprît la gnomonique, la géométrie, l'arpentage, la musique, et il prenait un extrême plaisir à saisir le lien qui rattache ces sciences l'une à l'autre. Les pères Bouvet, Régis, Jartoux, Fridelli, Cardoso, du Tertre, de Mailla, Bonjour levèrent des cartes de l'empire : la Chine en possédait déjà; mais elles n'embrassaient que le pays compris en deçà de la grande muraille, et elles n'étaient pas graduées; les jésuites prirent pour base des leurs la triangulation et les observations du ciel en rapport avec la boussole.

Cela n'empêcha pas Kang-hi de persécuter les chrétiens. D'autres religions sont tolérées par les Chinois, mais la nôtre répugne par trop à leurs habitudes : elle agit immédiatement sur la morale et sur la politique, elle réprouve comme profane le culte des ancêtres, et rapproche les deux sexes dans les églises. En 1615, Chin-soung, informé par le tribunal des rites que ces étrangers troublaient la tranquillité et préparaient un soulèvement général, avait ordonné qu'ils fussent dirigés sur Canton, et renvoyés de là dans leur pays. L'édit fut renouvelé pendant la minorité de Kang-hi, et le P. Schaal fut condamné à être haché en dix mille morceaux; mais des tremblements de terre ayant fait écrouler une partie de la ville de Pékin et forcé la cour à loger sous des tentes, on crut voir dans ce phénomène un avertissement du ciel, et un pardon général fut accordé (1).

(1) Le P. Verbiest conserva à la cour l'habitude des austérités, et portait le cilice sous ses vêtements magnifiques. Il mourut en 1688, à l'arrivée des nouveaux mathématiciens, et nous croyons qu'on lira avec plaisir le récit de ses funérailles. L'empereur lui-même composa son oraison funèbre, pour qu'elle fût prononcée devant son cercueil après les honneurs funèbres habituels. *Je considère*, y disait-il, *que le P. Verbiest abandonna volontairement l'Europe pour venir dans mon royaume, et passa une grande partie de sa vie à mon service. Je lui dois ce témoignage que tout le temps qu'il présida aux mathématiques jamais ses prédictions ne se trouvèrent tomber à faux. Docile à mes ordres, il se montra diligent, exact, fidèle, assidu au travail et toujours égal à lui-même. Quand*

Les missionnaires furent cependant exilés ensuite, à l'exception de quatre, qui tâchèrent d'engager le gouvernement chinois à revenir à ses principes de tolérance, en démontrant que la foi chrétienne consistait à révérer le ciel, à aimer les hommes, à se vaincre soi-même, à suivre les lois de la nature, à aimer ses parents, à se montrer sincère et fidèle, humble et modeste, tous préceptes recommandés par les livres chinois (1).

j'appris sa maladie, je lui envoyai mon médecin; mais quand je sus que le sommeil de la mort l'avait enfin séparé de nous, je fus touché d'une vive douleur. J'envoyai deux cents onces d'argent et plusieurs pièces de soie pour honorer ses obsèques, et je veux que cet édit soit un témoignage public de ma sincère affection.

A son exemple, plusieurs grands retracèrent l'éloge du père sur la soie, et ses écrits furent suspendus dans la salle où il était exposé. Le jour des funérailles, l'empereur envoya son beau-père avec un des principaux personnages de la cour, un gentilhomme de la chambre et cinq officiers du palais, pour le représenter. Le cadavre était enfermé dans un cercueil de bois de quatre pouces d'épaisseur, verni et doré, qui fut exposé dans la rue sous un baldaquin blanc, cette couleur étant celle du deuil à la Chine, avec des guirlandes de diverses couleurs, pour être ensuite porté sur les épaules de soixante hommes. Le convoi traversa deux longues rues, précédé par un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, sur lequel étaient écrits en or, sur un fond rouge, les noms et les titres du défunt. En tête, marchait une troupe de joueurs d'instruments, puis une autre portant des banderoles, des étendards, des guirlandes. Ensuite venait une grande croix, ornée aussi de banderoles, entre deux filles de chrétiens, portant un cierge dans une main et dans l'autre un mouchoir pour essuyer leurs larmes. Après eux s'avançait une image de la Vierge et de saint Michel, avec beaucoup d'ornements, et le portrait du défunt avec son éloge composé par l'empereur; ensuite des chrétiens et des missionnaires en deuil; enfin le cercueil au milieu des personnages envoyés de la cour et de seigneurs à cheval : la marche était fermée par cinquante cavaliers. Lorsqu'on fut arrivé au lieu de la sépulture, et que les cérémonies catholiques furent terminées, les missionnaires se mirent à genoux pour entendre le beau-père de l'empereur, qui s'exprima ainsi au nom du monarque : *Le P. Verbiest a rendu de grands services à l'État; sa majesté, qui en est persuadée, m'a envoyé avec ces seigneurs pour en rendre publiquement témoignage, et donner une preuve de l'affection singulière qu'elle lui porta toujours, ainsi que de la douleur qu'elle éprouve de sa mort.* Les missionnaires répondirent comme il convenait; puis, au bout de quelques jours, le tribunal des rites présenta à l'empereur une demande à l'effet de rendre de nouveaux honneurs au défunt. Le monarque décréta sept cents taëls d'argent pour lui élever un tombeau; il fit en outre graver sur le marbre l'éloge qu'il avait composé. L'Italien Grimaldi succéda au P. Verbiest comme président du tribunal des mathématiques.

(1) *Innocentia victrix, sive sententia comitiorum imperii sinici pro innocentia christianæ religionis, lata juridice per annum* 1669, *et jussu R. J. Antonii de Govea S. J., ibidem V provincialis, sinico-latine exposita;* Canton, 1671. Elle est gravée sur bois.

Le tribunal des rites opposa entres autres choses que cette religion ne faisait aucune différence entre les hommes et les femmes; remettait les péchés par des aspersions d'eau; absolvait les convertis de toutes leurs fautes, oignait aux malades les cinq organes des sens pour leur obtenir la miséricorde du Seigneur; ne permettait pas envers les morts les cérémonies prescrites par les coutumes chinoises : il conclut en conséquence qu'elle était inutile, les trois religions des lettrés, de Fo et des Tao-ssé suffisant pour enseigner aux hommes ce qu'ils ont à faire et ce dont ils doivent s'abstenir.

Un conseil suprême des grands du royaume émit une opinion moins absolue; et l'empereur, qui l'adopta, défendit que le christianisme fût propagé et qu'on bâtît de nouvelles églises; toutefois il laissa subsister celles qui existaient. Mais les jésuites firent tant de démarches qu'ils obtinrent du tribunal des rites une déclaration toute en leur faveur. Elle portait qu'attirés par la réputation de sagesse de la nation chinoise ils avaient traversé les mers et de vastes contrées; qu'ils s'occupaient d'étudier les astres, de présider le tribunal des mathématiques et de faire des machines de guerre dont le secours avait été très-utile dans les dernières guerres civiles; qu'ils avaient servi dans des ambassades en Moscovie; que jamais aucun Européen n'avait été accusé d'avoir fait tort à autrui; que la doctrine qu'ils enseignaient n'était ni mauvaise ni subversive; que dès lors il n'était point rationnel de prohiber leur religion tandis que les autres 1692.
étaient tolérées, et que par suite l'empereur agissait sagement en la permettant.

On pouvait espérer que cette persévérance des jésuites à se maintenir comme sentinelles perdues de la civilisation et de la religion au milieu de ce peuple jaloux porterait des fruits abondants. Mais leurs progrès furent troublés par des querelles qui eurent un grand retentissement dans le siècle passé et que le nôtre considérera peut-être comme puériles et à coup sûr comme déplorables (1).

(1) Depuis que j'ai écrit ces lignes, j'ai eu lieu de m'apercevoir que je me trompais. Notre siècle est revenu sur la question des jésuites avec toute l'intolérance des âges de foi et toute la légèreté des âges d'incrédulité. Gioberti (*Le jésuite moderne*, V, 79) regrette que les jésuites n'aient pas imité les bouddhistes : « Peut-on imaginer, dit-il, une institution plus policée que « celle des moines et des religieuses de l'Inde et de la Chine? Si les jésuites, « au lieu de leur faire la guerre, les avaient imités et surpassés, le christia- « nisme fleurirait à l'heure qu'il est jusqu'aux extrémités de l'Asie. »

1651. Les moines jacobins étaient venus à la Chine pour concourir à l'œuvre entreprise par les jésuites; mais la discorde ne tarda pas à se mettre entre eux. On sait que les seconds représentaient le parti libéral du catholicisme; ils se montraient condescendants toutes les fois que cela était possible sans blesser la conscience, et se gardaient bien d'exiger trop, afin de ne pas courir le risque de perdre tout. C'est d'après ces principes qu'ils s'étaient conduits en Chine. Poursuivant leur but dans de larges vues, et non avec les idées d'une conscience étroite, ils avaient permis aux nouveaux convertis de conserver certaines cérémonies qui pour eux sont une seconde nature; par exemple, leur vénération pour les ancêtres et pour Confucius. Cette vénération a un air d'idolâtrie, et peut-être en est une dans la manière de voir du vulgaire; mais elle ne pouvait avoir ce caractère aux yeux des hommes éclairés. Pour la célébration du baptême, le souffle et la salive paraissaient à ce peuple, d'une propreté minutieuse, une chose répugnante et d'une inconvenance sans excuse; or, les jésuites crurent pouvoir supprimer ces deux cérémonies, qui n'ont rien d'essentiel (1). Du reste, leur institut leur permettait d'adopter les habillements du pays. Ils vivaient à la cour, prenaient le titre de docteurs, comme les sectateurs de Confucius, et se servaient, pour insinuer les doctrines catholiques, de phrases empruntées aux livres du philosophe chinois. Les annales de l'empire remontant au delà du temps où arriva le déluge, selon la Vulgate, les missionnaires avaient recours au calcul samaritain pour concilier les époques.

Les jacobins, élevés dans les idées étroites du cloître, se scandalisèrent de ces concessions des jésuites; et Jean-Baptiste
1645. Morales courut les accuser à Rome, où il obtint de la congrégation de la Propagande la condamnation de cette manière d'agir. Les jésuites, ne se tenant pas pour battus, envoyèrent à Alexandre VII le P. Martini; et la congrégation du saint office, mieux informée par ce père, déclara que les cérémonies relatives aux morts étaient entièrement civiles, et que leur interdiction totale serait un obstacle invincible à la conversoin des Chinois.

Cette décision rétablit la paix, et les missions prospérèrent surtout, comme nous l'avons dit, grâce à la faveur de Kang-hi, mais toujours par voie de tolérance, la loi défendant formelle-

(1) Saint Grégoire le Grand avait de même permis aux Anglais, nouvellement convertis, de garder quelques-unes de leurs cérémonies particulières.

ment aux Chinois d'embrasser le christianisme. Le crédit dont les jésuites jouissaient à la cour faisait fermer les yeux aux mandarins. Ils n'en restaient pas moins toujours exposés aux caprices de ces fonctionnaires, à l'inimitié des bonzes, à l'aversion innée des habitants pour ce qui est nouveau, à l'indifférence religieuse des empereurs, qui parfois répondaient aux missionnaires : *Pourquoi tant vous tourmenter pour votre religion? pourquoi prendre tant de souci d'un monde où vous n'êtes pas encore? Jouissez du temps présent : qu'importent à votre Dieu toutes ces peines que vous vous donnez? Il est assez puissant pour se rendre justice, sans que vous preniez tant de soin de ses intérêts!*

Enfin les services signalés rendus par les jésuites, comme mathématiciens et comme médecins, arrachèrent aux empereur un édit qui accordait la liberté du culte et faisait concevoir les espérances les plus brillantes. Mais quand Louis XIV envoya 1685.
en Chine les jésuites mathématiciens Fontenay, Gerbillon, Le Comte, Visdelou, Charmont, pour y recueillir des notions scientifiques et pour venir en aide à ceux qui s'y trouvaient déjà, Innocent XI fit partir en même temps quelques lazaristes des missions de France, et notamment Charles Maigrot. Ce religieux, nommé vicaire apostolique de la province de Fou- 1693.
kian, proscrivit irrémissiblement les rites des Chinois en l'honneur de Confucius et des défunts; il défendit d'employer les mots de *tien* et de *tchang-ti*, qui signifient ciel, et dont les chrétiens se servaient pour exprimer Dieu à défaut d'expression correspondante dans la langue chinoise.

Les jésuites s'opposèrent à une mesure qui renversait leur laborieux édifice; des querelles en résultèrent, et Maigrot fut insulté par le peuple : le P. Charmont vint à Rome pour se justifier, et la question fut soumise à certains membres de l'inquisition. Les docteurs de Paris approuvèrent l'ordre émané de 1699.
Maigrot, et en écrivirent au pape. Les plaintes pleuvaient de toutes parts à la cour de Rome contre l'idolâtrie des jésuites, et leurs ennemis triomphaient; mais le grand Leibnitz, qui comprit la vérité, défendit, dans cette occasion particulière, la compagnie de Jésus, dont il se proclamait, dans le reste, le constant adversaire (1). Les gens sensés peuvent croire que les jésuites se rendirent coupables tout au plus de respect humain,

(1) *Noviss. Sinica*, 1697; *Œuvres*, t. IV.

de ménagements politiques; mais l'acharnement des agresseurs porte souvent ceux qui sont attaqués à l'obstination et à l'injustice.

Des querelles du même genre éclataient en divers lieux. Plusieurs jésuites (nous en avons dit un mot) s'étaient établis, pour
1604. y exercer l'apostolat, dans le royaume de Madoura, dans l'Hindoustan et sur la côte orientale du Malabar, où le jésuite portugais Gonzalve Fernandez construisit une église, une école et un hôpital. Le P. Robert de Nobili, issu d'une grande famille romaine, fit faire, par son zèle ardent, des progrès notables à la religion. Persuadé que ses prédécesseurs avaient obtenu peu de succès parce qu'ils avaient voulu se mettre au-dessus du préjugé des castes et se ranger parmi les parias, ce qui les avait exclus des hautes classes, en faisant considérer à celles-ci le Christ comme le dieu de ces êtres dégradés, il calcula que, s'il parvenait à convertir les privilégiés, l'humilité chrétienne les amènerait ensuite à tendre la main à ces infortunés parias, pour les élever à la condition d'hommes. Cette manière de voir obtint l'approbation de l'archevêque de Kranganore, provincial des jésuites dans l'Inde : en conséquence le père Nobili, vêtu en brahmine, à la manière d'un pénitent, s'abstint de viande, de poisson, d'œufs, de vin, de liqueurs fortes, et se condamna à ne manger que des légumes et du riz une fois par jour. Il se logea dans une cabane, où il étudiait la langue tamoulique, l'idiome lettré et les cérémonies, et où il ne recevait que peu de personnes, et d'un haut rang. Quand il eut acquis une grande réputation de science et de sainteté, il se présenta aux brahmines; et comme, selon eux, il y avait pour arriver à la vérité quatre manières dont l'une était perdue, il leur annonça qu'il venait leur enseigner cette dernière. Après avoir justifié de la noblesse de sa race, il reçut leurs visites, mais en refusant de sortir de sa cabane pour les leur rendre, attendu, disait-il, que sa dévotion lui défendait la vue des femmes. En même temps il tolérait les préjugés de caste et les signes de distinction, séparait dans l'église les hautes classes des classes inférieures, et changeait les expressions rituelles pour leur en substituer d'autres plus élégantes.

Il fit beaucoup de conversions, et, à la suggestion de ses néophytes, il brisa le cordon brahminique, comme fait quiconque veut se montrer en sania ou en pénitent; il prit la longue robe jaune, avec le manteau court par-dessus, retenu sur les épaules

par un lien rouge; il mit des sandales de bois, et s'en alla par les rues portant d'une main une cruche d'eau pour les purifications, de l'autre un bâton avec une banderole. En se prêtant à ces actes extérieurs, il parvint à convertir soixante-dix brahmines, et l'on regarda comme des miracles les victoires qu'il remporta sur ses adversaires, réfutés ou convaincus par sa parole.

Certains membres de la compagnie ne pouvaient approuver ces simagrées, ni les cérémonies qu'il permettait aux néophytes; mais Rome y mit de la condescendance, et en approuva quelques-unes. Nobili étant mort à Méliapour en 1656, d'autres jésuites continuèrent son œuvre, et en 1700 plus de cent cinquante mille Indiens adoraient le Christ. Ils représentaient chaque année dans leur église, à Pondichéry, une tragédie chrétienne. Le sujet de celle qu'ils donnèrent en 1701 fut saint Georges détruisant les idoles; mais les idoles qu'ils lui firent renverser étaient Brahma, Vichnou et les autres dieux adorés dans le pays. Cette imprudence irrita les naturels, qui se soulevèrent et démolirent les églises partout où ils le purent.

Tous ces faits excitaient des plaintes, qui parvenaient à Rome exagérées et défigurées par la distance. Clément XI, sans rien précipiter, envoya sur les lieux Charles de Tournon, patriarche titulaire d'Antioche, homme de réputation et d'un grand savoir,
en lui conférant une autorité très-étendue et supérieure à tous 1704.
autres priviléges. Arrivé à Pondichéry, il rendit un décret qui proscrivait les cérémonies adoptées ou tolérées que l'on appelait malabariques; il enjoignit d'observer dans le baptême tous les usages catholiques, notamment la salive, le sel, le souffle, et de donner des noms de saints aux nouveaux baptisés; défendit d'altérer dans la traduction les noms de la croix, des saints, des choses sacrées; de célébrer les fiançailles d'enfants au-dessous de sept ans avec le *tally*, collier symbolique dont les Indiens font usage dans cette cérémonie; d'employer l'image du dieu du mariage non plus que le ruban couleur de safran et les noix de coco brisées. Il voulut également que les femmes ne fussent plus tenues de produire en public la preuve de leur puberté; que les secours spirituels fussent accordés sans différence aux parias comme aux autres castes; que les chrétiens ne se baignassent pas à la manière des Indiens; que les prêtres cessassent de se barbouiller de fiente de vache pour paraître sanias ou brahmines; enfin, qu'ils ne se teignissent pas le corps et ne lussent point les livres des idolâtres.

Les jésuites, considérant ces prescriptions comme la ruine du christianisme dans ces contrées, réclamèrent et obtinrent un sursis de trois années ; puis, bien que l'inquisition eût confirmé le *décret de Tournon*, le gouverneur de Pondichéry déclara que le légat avait excédé ses pouvoirs, et les jésuites continuèrent les pratiques malabariques malgré l'opposition des capucins. La querelle se prolongea, et fournit un nouveau motif d'accusation aux ennemis des jésuites, qu'on taxa de désobéissance envers le pape après les avoir traités jusque-là de champions aveugles du saint-siége.

1705. Le même légat apostolique se rendit en Chine, où il avait à examiner les mêmes questions. Les jésuites le présentèrent à l'empereur ; mais, au moment même où l'affaire se discutait, la décision du saint office qui défendait l'usage des paroles
1707. profanes et des rites mortuaires parvint au légat, et il la publia immédiatement en l'accompagnant de l'excommunication. On conçoit que les jésuites s'en émurent vivement, mais plus encore les Chinois, qui se sentirent blessés dans leurs usages les plus invétérés ; en même temps l'autorité de l'empereur se trouvait atteinte par le fait de décisions rendues par un prince étranger dans des questions de police intérieure.

Les jésuites adressèrent à l'empereur une requête en ces termes : « Nous supplions Votre Majesté de nous donner des « éclaircissements positifs sur les points suivants : Les lettrés « d'Europe ont appris que la nation chinoise célèbre des céré« monies en l'honneur de Confucius ; qu'elle offre des sacrifices « au ciel ; qu'elle observe des rites particuliers à l'égard des « ancêtres. Ignorant le véritable sens de ces rites, mais per« suadés qu'ils sont fondés en raison, les lettrés européens vous « prient instamment de les leur expliquer. Nous avons toujours « pensé que Confucius était honoré à la Chine comme législa« teur, et que les cérémonies en son honneur n'avaient pas « d'autre but ; que les rites envers les ancêtres tendaient uni« quement à exprimer l'amour qu'on a pour eux, et à consa« crer les souvenirs du bien qu'ils firent de leur vivant. Quant « aux sacrifices, nous croyons qu'ils ne se font pas au ciel vi« sible, mais au Maître suprême, auteur et conservateur de « l'univers. Telle est la signification que nous avons toujours « donnée aux cérémonies chinoises ; mais comme certains étran« gers ont cru pouvoir décider sur ce fait important avec au« tant de certitude que les Chinois, nous osons supplier Votre

« Majesté de ne pas nous refuser la lumière que nous implo-
« rons. »

Kang-hi, chez qui ces discussions devaient produire une surprise étrange, se prononça dans le sens des jésuites ; mais il en résulta un grand discrédit pour la doctrine catholique parmi les lettrés chinois : *Comment*, disaient-ils, *vous venez nous prêcher votre doctrine comme la seule vraie, et vous ne vous accordez pas même entre vous sur la vérité !*

Indigné de voir que des personnes étrangères prétendissent non-seulement introduire de nouveaux rites dans ses États, mais abolir et censurer les anciens, même ceux qui étaient pratiqués par la classe la plus cultivée et la plus intelligente, Kang-hi accueillit assez mal le patriarche de Tournon. Deux jésuites furent inutilement expédiés à Rome par l'empereur pour y faire des représentations. Clément XI crut devoir, par la bulle *Ex illa die*, maintenir le décret et défendre tous écrits concernant les rites chinois ; il enjoignit à tous prélats, à tous ecclésiastiques et nominativement aux jésuites, sous peine d'excommunication majeure, d'exécuter ponctuellement cette bulle ; tout missionnaire dut en jurer l'observation avant son départ. Le franciscain Charles Castorani, qui le publia dans les églises de la Chine, fut persécuté pour l'avoir fait, mis en prison comme rebelle, et obligé à une rétractation.

D'autres ecclésiastiques qui obéirent au légat apostolique furent persécutés et expulsés. Mais comme la tranquillité publique est le but principal auquel vise le gouvernement chinois, il pensa que le meilleur parti à prendre était de bannir entièrement les missionnaires, sauf à donner une autorisation spéciale qui ne fût accordée qu'à la condition d'approuver la doctrine de Confucius et les rites en discussion. Sur ces entrefaites, M. de Tournon, qui avait été promu au cardinalat, mourut à Macao, où il avait été mis en arrestation.

Afin d'assoupir ces différends, Clément XI envoya à Macao, en qualité de légat, Charles-Ambroise Mezzabarba, patriarche titulaire d'Alexandrie. L'empereur le reçut avec politesse ; mais 1721.
il écrivit au bas de la constitution que le légat avait apportée de Rome : « Ce décret ne se réfère qu'à de vils Européens.
« Comment pourraient-ils décider quoi que ce soit sur la grande
« doctrine des Chinois, eux qui n'entendent pas même notre
« langue ? Il est clair que leur secte a beaucoup de ressem-
« blance avec celle des bonzes et des Tao-ssé, qui ont entre eux

« de si terribles querelles. Il faut donc empêcher les Euro- « péens de prêcher leur loi dans la Chine, afin de prévenir des « conflits désagréables. »

Mezzabarba fit circuler une lettre patente qui autorisait les chrétiens chinois à placer dans leurs maisons de petits tableaux en l'honneur des ancêtres, à la condition de les vénérer avec des cérémonies innocentes; à rendre un culte civil et purement humain à Confucius, à brûler même en son honneur des cierges et de l'encens, à placer des mets devant des tablettes sur lesquelles son nom était tracé; enfin, à se prosterner tant devant ces tablettes que devant les cercueils et les noms des défunts.

Au retour du légat, le siége pontifical était occupé par Innocent XIII, qui désapprouva sa conduite, et exigea que les jésuites acceptassent intégralement la bulle de 1715. Mais la mort de Kang-hi vint trancher ces différends.

1722. Il cessa de vivre après un règne de soixante et un ans. Il continuait encore, presque septuagénaire, les exercices dont il avait contracté l'habitude dans sa première jeunesse. Son testament était conçu en ces termes : « Moi, empereur, qui honore le « ciel et suis chargé de la révolution, je fais cet édit, et je dis : « Dans aucun temps, parmi les empereurs qui gouvernèrent « l'univers, nul ne s'est trouvé qui ne se crût obligé de révérer « le ciel et d'imiter les ancêtres. La véritable manière de le « faire est de traiter avec bonté ceux qui sont loin, et d'élever « selon leur mérite ceux qui sont près : on procure ainsi au « peuple le repos et l'abondance; on fait du bien de tous son « bien propre, et son cœur du cœur de tous; on préserve l'État « des périls à venir, et l'on conjure les malheurs possibles.

« Plus de quatre mille trois cent cinquante ans se sont écou- « lés depuis l'année Kia-tsé de Hoang-ti, et dans le cours de « tant de siècles on compte trois cent un empereurs; mais peu « ont régné autant que moi : vingt années après avoir été élevé « au trône, il me semblait que c'était beaucoup d'arriver à la « trentième, et me voici à la soixantième. Le Chou-king fait « consister la félicité en cinq biens : longue vie, richesses, tran- « quillité, amour de la vertu et fin heureuse; cette dernière « est le plus grand des biens, puisque c'est le plus difficile à « obtenir. J'ai assez vécu; j'ai possédé autant de richesses « qu'il en existe entre les quatre mers; je suis père de cent cin- « quante princes, tant fils que petits-fils, et de beaucoup plus « de filles; je laisse l'empire en paix et en joie : ma félicité

« peut donc s'appeler grande, et si rien autre chose ne m'ar-
« rive, je mourrai satisfait.

« Quoique je n'ose dire avoir corrigé les mauvaises mœurs « ni procuré l'abondance à chaque famille et le nécessaire à « chaque individu, ce en quoi je ne puis être comparé aux « saints empereurs des trois premières dynasties, je crois pour- « tant pouvoir assurer que, dans mon long règne, je n'ai eu en « vue que de procurer une paix profonde à l'empire, de rendre « mes sujets contents chacun selon son état; j'ai apporté à « cette tâche des soins assidus, une incroyable ardeur et un « travail indomptable, qui m'a brisé de corps et d'esprit.

« Dès ma première enfance, je me suis appliqué à m'instruire, « et j'ai acquis la connaissance sommaire des sciences anciennes « et modernes. Dans la vigueur de l'âge, j'ai pu tendre des « arcs de quinze forces, lancer des flèches de treize empans de « longueur; j'ai bien manié les armes, je me suis montré à la « tête des armées, et j'ai acquis beaucoup d'expérience.

« Je n'ai jamais, dans ma vie, fait mourir personne sans « motif. J'ai étouffé les insurrections suscitées par trois princes « chinois, et délivré les provinces du nord; expéditions conçues « et conduites par moi-même.

« Je n'ai rien dépensé inutilement des trésors impériaux, « dont la garde est confiée à la cour des tributs et qui sont le « sang du peuple. Je n'en ai tiré que ce qui était nécessaire « pour entretenir les armées et subvenir aux disettes. Je n'ai « point laissé tendre de soie les maisons des particuliers où « je m'arrêtais en voyageant pour visiter l'empire, ni voulu « que la dépense s'élevât dans chaque localité à plus de vingt- « mille onces d'argent (150,000 fr.); ce qui paraîtra bien peu « si l'on songe que je dépensais annuellement plus de trois mil- « lions d'onces d'argent pour entretenir et réparer les digues.

« Les rois, les grands, les officiers, les soldats, le peuple, tous, « en un mot, me montrent de l'attachement et s'affligent de « me voir aussi avancé en âge. Si ma longue carrière est finie, « j'abandonnerai donc avec satisfaction la vie. Youn-tching, « mon quatrième fils, est un homme rare : il me ressemble « beaucoup, et je le crois capable de supporter le lourd far- « deau que je laisse; j'ordonne qu'il monte sur le trône après « moi. »

En effet, Youn-tching succéda à son père à l'âge de quarante-cinq ans. Ce prince ordonna que personne ne fût conduit à la Youn-tching. 1723.

mort avant que le procès eût été soumis par trois fois à l'empereur ; que l'impôt fût payé non par les fermiers, mais par les propriétaires des terres ; que les gouverneurs des villes lui envoyassent chaque année le nom du paysan de leur district qui se distinguerait par son travail ou par une conduite irréprochable, par la bonne harmonie de son ménage et par sa frugalité. Il élevait ce paysan au rang de mandarin ordinaire de huitième classe, ce qui lui conférait le droit de se vêtir en magistrat, de visiter le gouverneur, de s'asseoir en sa présence, et de prendre le thé avec lui. Comme les lettrés ne cessaient de dépeindre les missionnaires sous de noires couleurs, Young-tching ne conserva que ceux dont les services étaient utiles au gouvernement, et les confina dans les villes de Pékin et de Canton ; il leur enleva trois cents églises, et laissa ainsi trois cent mille prosélytes sans prêtres et sans instruction.

Cependant le pape Clément XII avait soumis de nouveau la question débattue non plus au collége de la Propagande, mais à l'inquisition. La bulle *Ex quo singulari*, qu'il rendit à la suggestion du P. Castorani, révoqua les concessions du légat Mezzabarba. Il y était ordonné d'observer rigoureusement celle de Clément XI et de s'abstenir de toutes pratiques superstitieuses. Bien que les jésuites n'y fussent pas nommés, certaines phrases témoignaient de peu de bienveillance à leur égard.

L'arrivée de cette bulle suscita une terrible persécution à la Chine, et l'empereur répondit aux jésuites, qui lui en adressaient leurs plaintes : *J'ai dû remédier aux désordres excités dans le Fou-kian. Que diriez-vous si j'expédiais dans votre pays une troupe de bonzes ou de lamas ? Au temps de Ricci, vous étiez en petit nombre, vous n'aviez point de disciples ni d'église ; sous mon père, vous vous êtes multipliés ; mais si vous l'avez trompé, n'espérez pas en faire autant avec moi. Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, et votre loi vous l'impose ; mais alors que deviendrions-nous ? les vassaux de vos rois ? Dans des temps de troubles, les sujets n'écouteraient d'autre voix que la vôtre. Je sais qu'à cette heure il n'y a rien à craindre ; mais quand les vaisseaux viendraient par milliers, il pourrait y avoir du danger.*

La défiance fut peut-être pour beaucoup dans cette persécution ; on craignait l'exemple des Hollandais, qui, au moyen de la religion, s'étaient rendus tout-puissants au Japon, et prétendaient y dominer. De plus, les lettrés et les mandarins saisissaient à

l'envi, par jalousie de savoir et d'autorité, toutes les occasions de discréditer les Pères. Il en résulta que le christianisme fut presque entièrement extirpé de la Chine.

Au nombre de ceux qui furent persécutés à cause de leur foi se trouvait une famille issue du frère aîné du fondateur de la dynastie. Les membres de cette famille furent exilés en Tartarie, dépouillés du rang de princes et gardés avec sévérité, avec cruauté même. Le chef de cette famille se soumit à l'exil avec trente-sept fils et petits-fils, à peu près autant de femmes et trois cents serviteurs. Quand on vit qu'ils ne succombaient pas à leur malheur, on les fit revenir à Pékin ; on leur promit de les réhabiliter s'ils abjuraient, et on les menaça, au cas contraire, de les livrer à d'affreux supplices. Sur leur refus constant, ils furent condamnés à mort; mais l'empereur commua la peine en une prison rigoureuse.

Les jésuites furent conduits à Macao, et leur historien Du Halde termine son livre à cet endroit de leurs relations avec la Chine. L'Europe applaudit à une expulsion qu'elle sollicitait de 1732.
ses propres princes; mais il est à regretter pour l'humanité que la vérité n'ait pas pu pénétrer davantage dans ces contrées et qu'elle soit réduite à attendre que des guerres homicides lui ouvrent un passage.

Pierre Parisot, capucin, natif de Lorraine, connu sous le 1740.
nom de P. Norbert, et non moins savant qu'intrigant, s'était montré à Pondichéry, où il remplissait les fonctions de curé, l'adversaire implacable des jésuites. Il se rendit à Rome armé des preuves de leur condescendance pour les rites idolâtres, et il écrivit les *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales* (Avignon, 1742, 2 vol.), l'ouvrage le plus sanglant qui ait été dirigé contre la compagnie. Ce livre, qui renferme d'ailleurs beaucoup de documents authentiques, fut prôné par les ennemis des jésuites et obtint une grande faveur, même au- 1744.
près des hommes de bonne foi. Benoît XIV, qui avait encouragé l'auteur, lança alors contre les jésuites du Malabar la bulle *Omnium sollicitudinum*, qui défendait toutes les cérémonies étrangères sans exception. Les jésuites furent obligés de se soumettre, et l'on peut dire qu'à dater de ce jour le christianisme cessa d'exister dans ces contrées.

Les missionnaires font l'éloge de Youn-tching, bien qu'il ait été leur persécuteur. Ils l'ont représenté comme un homme appliqué aux affaires, soigneux de bien gouverner, bon écrivain

et aimant ses peuples, ce dont il donna surtout des preuves lors du terrible tremblement de terre qui renversa Pékin le 30 septembre 1731, et ensevelit cent mille habitants.

Une autre ambassade russe, envoyée par le czar Pierre le Grand, était venue en Chine en 1720. Le voyageur anglais Bell d'Antermony, qui en faisait partie, nous en a laissé la description. La curiosité ne fut pas peu excitée quand ce cortége, vêtu à l'européenne, entra dans Pékin, au milieu de cavaliers le sabre au poing. Le cérémonial voulait que tout ambassadeur se prosternât en battant neuf fois la terre avec son front (*ko-tou*), et cela non-seulement devant l'empereur, mais encore devant les princes du sang, les vice-rois, les mandarins et les ministres : l'ambassadeur Ismaïlof redoutait d'un côté le courroux du czar s'il se prêtait à cette humiliation, et il pouvait de l'autre, en s'y refusant, mettre la mésintelligence entre les deux empires, et faire échouer l'objet de sa mission. Heureusement on célébrait alors la soixantième année du règne de Kang-hi, et l'empereur désirait que ces étrangers fussent témoins de la splendeur des fêtes, dont leur présence devait augmenter l'éclat. Il suggéra donc un expédient, qui consistait à faire rendre en son nom un hommage semblable par un mandarin à la lettre apportée par l'ambassadeur. L'envoyé russe put alors sans scrupule accomplir en retour les actes de respect indispensables (1).

La Russie demandait la liberté du commerce entre les deux États, et la faculté d'établir des comptoirs dans les provinces principales; mais Kang-hi n'y consentit que pour Pékin et pour Tchou-kou-paï-sing, sur les frontières des Éleuths. La Russie obtint aussi de laisser un agent à Pékin; mais il y fut gardé comme prisonnier, et on le renvoya à la première occasion.

Les négociations se renouèrent ensuite, et l'un des premiers actes de Youn-tching fut de déterminer les confins avec Pierre Ier, qui, ayant agrandi ses États aux dépens des Mongols du Kaptchak et ayant envahi la Sibérie, se trouvait limitrophe avec la Chine, au nord du pays actuellement occupé par les Mongols Khalkha. Durant les guerres avec Galdan, un certain nombre de Mongols Torgots s'était réfugiés, après leur défaite, au sud-est du lac Baïkal, où ils avaient imploré la protection de la Russie, et lui avaient offert de devenir ses vassaux. Comme lamaïques, ils allaient en pèlerinage à Ourga, résidence de leur

(1) *Lettres édifiantes*, tome XVI, p. 378.

pontife suprême (*Kou-touk-tou*), et il en résultait des conflits fréquents, qui attirèrent l'attention du gouvernement russe et du gouvernement chinois.

Des conférences furent donc ouvertes sur le Selenga : on détermina les confins, on dressa des colonnes, et l'on posa des sentinelles. Kiakta fut désigné comme le marché commun pour le commerce des deux nations. Les Chinois font le commerce privilégié de la rhubarbe, dont les Russes n'ont jamais pu obtenir, par quelque moyen que ce soit, la semence véritable; ils échangent en outre le thé contre de l'argent, des fourrures et des draperies. Le gouvernement chinois permet aux négociants étrangers de Kiakta de venir tous les trois ans à Pékin, mais jamais au nombre de plus de deux cents.

La dynastie tartare a établi que chaque corps de troupes dans les provinces serait composé par moitié de Chinois et de Tartares : il en est de même pour les tribunaux. Il en résulte que les deux nations se tiennent réciproquement en bride, qu'aucune d'elles n'est privée du pouvoir civil et militaire et que la race conquérante peut s'étendre sans s'affaiblir, et résister aux guerres intérieures ou étrangères.

Kien-long, qui succéda à Youn-tchin à l'âge de vingt-six ans, 1736.
laissa continuer les persécutions contre les missionnaires.

Les descendants de Galdan avaient inquiété à plusieurs reprises les frontières de la Chine et s'étaient fait la guerre entre eux; puis ils avaient massacré leurs voisins. Un assez grand nombre d'Éleuths vinrent réclamer la protection de Kien-long, qui étendit ainsi son autorité sur leur territoire. Les princes irrités de cette 1755.
domination appelèrent sous les armes beaucoup de tribus qui menaçaient l'Asie d'une invasion semblable à celle de Gengis-Khan. Les empereurs chinois firent face au danger, et parvinrent, quoiqu'avec peine, à soumettre ces hordes. L'armée mandchoue parcourut la Tartarie et rassembla ce qui restait des Éleuths; les chefs furent mis à mort et les autres relégués dans des contrées éloignées. Il en résulta que les pays musulmans de Kachgar, d'Aksou, d'Yerkiyang et d'autres, antérieurement soumis aux Éleuths, restèrent assujettis à l'empire chinois, qui s'étendit, comme aux époques les plus glorieuses, jusqu'aux confins de la Perse. Quelques princes turcs qui étaient venus en aide à la Chine reçurent en récompense des honneurs et des commandements; et en 1759 plusieurs de leurs tribus reconnurent la souveraineté des Mandchoux, sans renoncer toutefois

à leur gouvernement propre. On traça deux routes militaires à travers la Tartarie, et toutes les villes de la Boukharie furent considérées comme annexées au grand empire.

Le général chinois qui avait été nommé gouverneur du Thibet conçut le projet de se rendre indépendant. Kien-long chargea Tchao-hoeï de soumettre le rebelle; celui-ci succomba, et lors-
1757. qu'il eut perdu la vie le pays resta sous l'obéissance du Dalaï-lama, qui releva lui-même de Pékin.

Kien-long alla à dix lieues de Pékin au-devant du général Tchao-hoeï, qui avait glorieusement rempli sa tâche; il rendit grâces à l'esprit de la Victoire, fit au général l'honneur de prendre le thé avec lui, et le ramena en triomphe dans sa famille.

Il n'était plus difficile pour la Chine de maintenir dans la sujétion le centre de l'Asie. Diverses nations musulmanes s'étaient établies à l'ouest, et les Russes ne cessaient d'étendre leurs conquêtes. Le bouddhisme calmait ces populations naguère si inquiètes, et la direction maritime imprimée au commerce ôtait toute raison d'être au brigandage. Les nomades diminuèrent en nombre, et perdirent cette intrépidité, cette union si nécessaires pour les grandes entreprises.

Les Mongols Torgots, qui, ainsi que nous l'avons dit, avaient demandé asile à la Russie, y étaient traités comme des émigrés dont on n'a rien à craindre, tenus de faire le service militaire et accablés de charges de toute espèce. Ils prêtèrent donc volontiers l'oreille aux conseils des lamas du Thibet et aux suggestions du gouvernement chinois, qui les invitait à revenir.
1770. Prenant secrètement la fuite au nombre de cinquante mille familles, ils voyagèrent pendant huit mois à travers le pays des Kirghiz et le long du lac Balkachi; exténués de fatigues et de privations, ils arrivèrent enfin sur l'Ili, où un officier chinois qui les attendait leur fournit en abondance des vivres, des vêtements, et leur assigna une portion de territoire pour s'y établir.

On fit grand bruit à la Chine de cet événement. La ville d'Ili, où réside un gouverneur avec une garnison qui tient en respect les hordes mongoles, est le lieu où l'on déporte les grands criminels.

Les pères Hallerstein et Benoît firent pour Kien-long de nouvelles cartes de son empire, plus complètes que les précédentes. Ce prince, qui vit d'autres victoires couronner ses exploits, défendit de les célébrer par des dépenses excessives et inutiles,

et les signalait, ainsi que ses anniversaires, par des bienfaits. Il fit creuser, afin de prévenir les ravages du fleuve Jaune, un grand canal destiné au débouché des eaux ; il punit les concussions et la vénalité des mandarins, et dans un âge très-avancé il surveilla tout en personne.

Enfin il abdiqua en 1796, après avoir régné soixante ans, et il en avait quatre-vingt-neuf lorsqu'il mourut. Ce fut sans doute un des plus grands princes de la dynastie mandchoue : d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, il aimait ses peuples, qu'il visitait non pour augmenter leurs charges, mais pour les connaître et les soulager. Souvent il fit remise des sommes dues au trésor. Il maintint la paix à l'intérieur, et acheva les conquêtes au dehors. Il reçut en 1793 la première ambassade anglaise, et en 1795 celle de la compagnie hollandaise des Indes orientales. Par son ordre, les meilleurs ouvrages chinois furent traduits en mandchou, les Kings furent revisés, et l'on en fit de nouvelles éditions. Il composa des préfaces, des poésies et plusieurs histoires; recueillit les monuments anciens et modernes, dont il fit la description; et il avait commencé un choix des meilleures compositions littéraires de la Chine en cent quatre-vingt mille, d'autres disent même en six cent mille volumes; nombre qui serait excessif même en admettant que par *meilleures* on voulait dire tout simplement *bonnes*.

Les empereurs ont conservé de leur origine mandchoue l'usage des chasses, pendant lesquelles ils vivent l'espace de quinze jours comme des chefs de hordes tartares; plus de dix mille chasseurs s'en vont à leur suite, logeant sous des pavillons mobiles, équipés à la tartare, c'est-à-dire n'ayant que quelques ustensiles domestiques, quelques dépouilles d'animaux tués par eux et quelques arbustes en fleur.

Le commerce fut permis aux Européens dans la ville de Canton; mais on ilmita le temps qu'ils pouvaient y rester, et on fixa à douze le nombre des marchands avec lesquels ils pouvaient faire des affaires. Ce nombre fut ensuite porté à dix-huit. Ils avaient le monopole; ils se chargeaient de toutes les transactions, et répondaient de toutes les éventualités. Les Russes apportent sur ce marché les fourrures de la Sibérie et des îles arctiques, des draps, de la flanelle, du velours, de grosses toiles, des cuirs, du verre, des chiens de chasse : ils en tirent du coton, du thé, des porcelaines, des jouets, des fleurs artificielles, des peaux de tigre et de panthère, du riz, du musc, de la rhubarbe, des

matières colorantes (1). Les Chinois se répandent sur toutes les mers d'Orient et dans les ports principaux de la Malaisie et de l'Inde transgangétique. Ils se sont emparés depuis quelque temps du commerce du royaume de Siam et de l'empire d'An-nam. Tchan-haï en Chine est le port le plus commerçant de toute l'Asie, et à Tchan-tchéou on peut trafiquer avec les Espagnols de Manille (2).

La principale exportation est celle du thé, que la Chine fournit seule à l'Europe et à l'Amérique. Cette feuille, d'un usage très-ancien parmi les naturels, fut apportée, pour la première fois en Europe, par les Hollandais, en 1610. Les ambassadeurs moscovites en offrirent en don au czar l'an 1638, et bientôt l'usage du thé fut adopté dans toute la Russie. Il était à peine connu en Angleterre en 1650; puis il ne tarda pas à être soumis à une taxe, comme le café et le cacao. La compagnie des Indes crut pourtant, en 1664, faire un beau présent au roi en lui en offrant deux livres et deux onces. Mais depuis le siècle passé il y est devenu un objet de première nécessité. De 1710 à 1810 la compagnie en a vendu à Londres 750,219,016 livres pour 129,804,595 liv. sterling, et de 1810 à 1832 au moins 848,408,119 livres; elle en a débité 51 millions de livres en 1837 : aussi le thé a-t-il produit à l'échiquier royal une recette annuelle de 75 millions de francs.

Postérieurement aux ambassades dont nous avons parlé, il en vint une du Portugal en 1722, pour réclamer la protection du gouvernement en faveur des Portugais disséminés dans l'empire. La cour admira la gravité de l'ambassadeur don Metello et son exactitude à observer les lois de l'étiquette; il évita de parler de religion, sujet qui lui parut scabreux. Les Hollandais envoyèrent une nouvelle ambassade en 1796; mais elle fut assez mal accueillie, car les Chinois n'avaient plus besoin des Hollandais. La même année, l'Angleterre expédia à la Chine lord Macartney, homme très-habile, chargé de titres et de croix. Il n'obtint rien, mais il crut avoir beaucoup fait parce qu'il avait évité les génuflexions. En 1806, la Russie fit partir une légation splendide, composée de cinq cents personnes; mais lorsqu'elle fut

(1) En 1842, la valeur du commerce entre la Chine et la Russie était estimée à 2,868,333 roubles, sans compter la contrebande.

(2) Ceci a été écrit avant les derniers traités entre la Chine et l'Angleterre en 1842, dont nous parlerons au livre XVIII.

arrivée à la grande muraille, l'ordre vint de la réduire à soixante-dix ; puis, comme ceux qui avaient pu passer outre ne voulurent pas se soumettre au *Kou-tou*, ils furent congédiés sans voir la capitale.

L'Angleterre députa en 1815 une ambassade de trente-cinq personnes, pour mettre fin aux différends toujours croissants entre la Chine et la compagnie des Indes : dans le nombre étaient lord Amherst, MM. Ellis et Morisson, avec plusieurs facteurs de la compagnie, gens qui, en leur qualité de marchands, sont méprisés à la Chine. Mais comme ils refusèrent de se soumettre au *Kou-tou*, ils arrivèrent, ainsi que l'écrivit l'empereur en les congédiant, *jusqu'aux portes de la demeure impériale sans pouvoir lever les yeux à la face du ciel.*

Les marins qui portèrent à la Chine l'ambassadeur Amherst en étudièrent les côtes autant qu'ils le purent. Quelques-uns pénétrèrent dans l'intérieur avec la légation. Nous avons les relations des voyages faits dans ce pays par George Staunton (1797), Jean Barrow (1804), de Guignes (1808), Henri Hellis (1817), Abel Clarke (1818), Timkovski (1827), Davis (1837) ; mais nous répéterons que les étrangers sont tenus dans l'ignorance de la vérité, trompés souvent, et, ainsi qu'un Chinois l'a avoué, *reçus comme des mendiants, traités comme des prisonniers, renvoyés comme des voleurs.* Quoi qu'il en soit, la Chine fut d'abord admirée, sur la foi de Marco Polo, de Jean de Carpin et de Mandeville, comme le pays de l'or et des pierreries; puis représentée sous des couleurs favorables par les missionnaires, qui espéraient la trouver docile à leurs enseignements; Voltaire et les autres philosophes à sa suite la montrèrent remplie de Mencius et de Confucius. Aujourd'hui, au contraire, les négociants de Macao et de Canton, non moins injustes dans un jugement qui conclut du particulier au général, nous donnent tous les Chinois pour des filous et des gens méprisables. Mais la guerre finira peut-être par déchirer le voile dont la Chine s'obstine à s'envelopper.

CHAPITRE XXII.

L'AFRIQUE.

Quoique l'Afrique soit un des pays dont l'histoire ait fait mention le plus anciennement (1), elle est jusqu'à présent assez peu connue, ce qu'il faut attribuer à la nature de son sol, dont la surface, d'un million sept cent cinquante mille lieues carrées, n'est arrosée que par un très-petit nombre de rivières; il faut en accuser aussi ses côtes d'un accès très-difficile, l'alternative très-rapide d'une merveilleuse fécondité et d'une aridité invincible, ses animaux féroces, ses reptiles et ses insectes venimeux; car on peut encore répéter aujourd'hui ce proverbe des anciens : *Chaque jour l'Afrique produit quelque monstre nouveau;* et les hommes, en outre, n'y sont guère moins féroces que les animaux.

Le Sahara, immense désert sablonneux et salin, s'étend, depuis la vallée du Nil jusqu'à l'Atlantique, sur un espace de seize cents milles géographiques d'orient en occident, et sur moitié autant du nord au midi : c'est comme une ceinture de stérilité qui sépare l'Afrique atlantique, quelque peu européenne, de l'Afrique équinoxiale, région de l'or, des nègres et de l'esclavage.

L'équateur coupe l'Afrique par le travers, et les tropiques enferment dans la zone torride les trois quarts de sa portion septentrionale, et les quatre cinquièmes de sa partie australe. Cependant l'élévation des plateaux et les vents réguliers qui y soufflent en rendent, dans quelques contrées, le climat supportable. Des torrents de pluie dans des saisons déterminées, quand le soleil est vertical, font déborder les fleuves, qui en se retirant laissent après eux la fertilité et les maladies.

(1) Voyez liv. VI, chap. 6.

Voir aussi la note P, à la fin du volume.

RITTER, *Géographie générale comparée.* (Revue des Deux Mondes, 1830, II, 124.)

H. TERNAUX-COMPANS, *Bibliothèque asiatique et africaine, ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Asie et à l'Afrique qui ont paru depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'en* 1700; Paris, 1842.

Les sables du désert sont traversés par les tribus qui passent d'un pâturage à un autre, par les caravanes de pèlerins qui se rendent à la Mecque, ou par les troupes de marchands qui vont chercher l'ivoire, les plumes d'autruche, la poudre d'or, et rapportent les épices des contrées lointaines. L'astronomie est une science indispensable et dont dépend la vie dans ces régions désertes, où il n'existe pas d'autre moyen de s'orienter : aussi est-elle enseignée pratiquement par le chef de la tribu.

La nature s'y montre gigantesque dans la richesse des arbres, dont l'élévation est énorme; dans la bruyère arborescente, dans la vigne, dont deux hommes ont peine à embrasser le tronc; dans les herbes extrêmement hautes au milieu desquelles courent des troupes de singes hideux, de légères gazelles, des lions, des tigres, des panthères. Puis ce sont les utiles chameaux, les serpents démesurés, les éléphants, beaucoup plus gros que ceux de l'Asie; les monstrueux hippopotames, les girafes, les zèbres, les crocodiles, dont quelques-uns ont jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur. Au milieu des aloès, des balsamines, des sensitives, des euphorbes, des tubéreuses, des protées, des palmiers élancés, des immenses baobabs s'abritent de magnifiques perroquets, des aigles de grande taille, l'autruche et l'ardée blanche, dont les plumes sont si recherchées. Les vers et les insectes eux-mêmes dépassent les proportions ordinaires; les abeilles sauvages se montrent par essaims infinis, et les sauterelles dévastatrices sont l'unique nourriture de tribus entières; le nid des fourmis blanches s'élève en cônes qui parfois atteignent une hauteur de seize pieds.

Les anciens surent peu de chose de l'Afrique intérieure, et les Grecs ne dépassèrent pas l'oasis d'Ammon (*Syouah*). Hérodote apprit cependant des Libyens que les caravanes se rendaient par Audjélah chez les peuples de l'Atlas; que cinq jeunes Nasamons, ayant traversé le désert, parvinrent chez des peuples noirs, habitant une ville où un gros fleuve rempli de crocodiles, qui devait être le Niger, coulait de l'ouest à l'est : il apprit aussi qu'à quatre mois de chemin d'Éléphantine une colonie égyptienne avait été établie sur les bords du Nil, dont Ptolémée place la source dans les montagnes de la Lune. Nous avons aujourd'hui bien peu de chose à ajouter à ces renseignements sur l'intérieur de l'Afrique.

Après la défaite de Carthage, les Romains s'avancèrent quel-

que peu dans l'intérieur, et assujettirent les Garamantes; mais leurs indications sont incertaines et contestées, et, de plus, leurs itinéraires ne dépassent pas l'Atlas.

Les Arabes musulmans purent obtenir des notions plus précises de leurs frères de l'Yémen et des Berbers, qui depuis longtemps traversaient, au moyen des caravanes, le centre de l'Afrique; plusieurs s'y transportèrent pour propager l'islamisme et détruire l'anthropophagie. Parmi les voyageurs arabes nous connaissons déjà Ibn-Batouta, qui en 1353 visita cette ville de Tombouctou but de tant d'efforts modernes, et Jean-Léon de Grenade, qui, après y avoir été deux fois, nous a laissé une description du centre de l'Afrique, la plus complète qu'il y ait jusqu'à présent.

Quand on veut voyager sur notre continent, il faut connaître les routes; en Afrique il faut connaître les stations des caravanes. On ignore encore quelles sont celles des contrées méridionales; nous ne savons pas même si toutes celles qui se dirigent au levant et au nord partent de Tombouctou. Nous les voyons seulement arriver journellement sur les côtes de Barbarie, à travers l'Atlas, dans sa partie la plus basse et où les vallées sont plus ouvertes, cherchant moins la route la plus courte que la plus utile. Déjà Hérodote nous montre les caravanes allant en dix jours, de Thèbes en Égypte, dans le pays des Ammonéens; en dix autres jours, chez les Nasamons; puis chez les Garamantes, sur le bord de la grande Syrte; chez les Atarantes et les Atlantes, toujours par étapes de dix jours, et trouvant de l'eau, des pâturages au milieu du désert libyque. La même route nous est indiquée par Édrisi, et c'est encore celle que suit la caravane qui va de Maroc à la Mecque. A cette grande caravane viennent se réunir les caravanes plus petites des régences barbaresques et celles plus nombreuses encore de l'intérieur de l'Afrique; car, dans ces expéditions religieuses et commerciales, l'époque du départ, la durée des stations, le moment de l'arrivée, la nature des échanges, tout est déterminé d'une manière invariable.

Les géographes arabes divisent le monde musulman en *Beydhân* ou blancs, et en *Soudân* ou noirs. Ils divisent encore la vaste région habitée par les premiers en *Scharq*, orient, qui comprend l'Asie avec le pays des *Massr* ou l'Égypte, et en *Maghreb*, occident, qui s'étend de l'Égypte à l'Atlantique. Ils appellent les habitants des premiers *Scharqyyn*, Sarrasins ou

Orientaux; et les autres *Maghrebyn* ou Occidentaux, nommés aussi Maures. Ils partagent en conséquence l'Afrique en *Ardh-al-Maghreb*, terre de l'ouest, et en *Belâd-al-Soudân*, ou pays des nègres.

Dans le Maghreb, ils appellent *Tell* les hautes terres habitables le long de la Méditerranée, et *Ssahra*, le désert qui s'étend au midi jusqu'au Soudan, où sont éparses des oasis (*ouahh*), des îles (*djézirah*) et des vallées (*ouâdy*). Une série de ces oasis entoure comme une ceinture la frontière méridionale du Tell, et s'appelle *Belâd-el-Djérid*, ou pays des dattiers.

Le Tell se divise à l'est en province d'*Afriqya*, ou régence de Tripoli et de Tunis; en *Maghreb-al-Ouasat*, ou couchant du milieu, correspondant à la province d'Alger; en *Maghreb-al-Aqssay*, ou couchant éloigné, embrassant les royaumes de Fez et de Maroc; et en *Sous-al-Aqssay*, dont la capitale est Taroudant.

Pour le pays des nègres, il n'y a d'autre division que celle des États politiques.

On compte trois races principales en Afrique outre plusieurs autres très-différentes entre elles et qu'il est très-difficile de ramener à cette souche unique attestée par la tradition religieuse : les *Maures*, dont les formes se rapprochent de celles des Européens et auxquels peuvent se rattacher les Kabyles, les Berbères, ainsi que les restes des Numides et des Gétules, confondus depuis longtemps avec les Arabes. Du mélange des natifs avec d'autres populations d'Asie sont venus les Coptes, les Nubiens, les Abyssins, tous d'un teint plus ou moins bronzé.

Les *nègres* occupent le centre et la partie occidentale du Sénégal jusqu'au cap Négro; ils ont pénétré dans la Nubie et en Égypte.

La côte orientale est peuplée de *Cafres*; ils se distinguent des nègres par un angle facial moins obtus, un front convexe, un teint plus ou moins brun et tirant sur le jaune.

Il y a d'autres populations dont on ne saurait assigner l'origine. Les Hottentots, par exemple, sont d'une couleur brune foncée ou bistre; ils ont la tête petite, le visage large par le haut et se terminant en pointe par le bas, les pommettes des joues très-proéminentes, les yeux enfoncés, le nez épaté, les lèvres grosses; toute leur personne a un aspect de malpropreté. Leurs rites tiennent plutôt de la magie que d'une religion; les femmes se font un tablier artificiel en allongeant une partie que

d'autres Africaines ont l'usage de circoncire. On rencontre à Madagascar des colonies de race malaie. Il est plus difficile encore de classer ces populations par langue, car le même idiome se trouve parlé par des nations de race à coup sûr différentes, tandis que d'autres, d'origine très-diverse, se servent du même langage.

Le berbère est parlé en dialectes très-nombreux dans toutes les ramifications de l'Atlas et dans la série d'oasis qui se succèdent derrière cette chaîne de montagnes jusqu'au Congo. D'autres langages de souche araméenne attestent la longue domination des nations sémitiques. La langue fellane confirme la fraternité des Fellans avec les tribus qui habitent le Taurus, le Fouta, le Bondou, le Kasson, le Sangran, le Fouladou, le Brouko, le Massina. Les Hottentots et les Cafres ne sont pas moins distincts entre eux pour l'idiome que pour la conformation. D'autres langages séparent aussi des populations dont le mélange est complet pour le reste. C'est un problème dont l'avenir donnera peut-être la solution. Les idiomes des Gallas, des Achantis, le bomba et l'unda méritent surtout l'attention des philologues. Le copte, l'arabe et le ghéez ou tigré sont les seuls qui aient des alphabets propres.

On trouve en Afrique toute espèce de religion, depuis le fétichisme grossier et sanguinaire jusqu'au christianisme; mais aucune n'y est pratiquée dans sa pureté et n'exerce une influence réelle sur la conduite des hommes, parce qu'ils n'ont pas la saine intelligence des préceptes.

Le grand nombre des femmes et la courte durée de leur fécondité sont cause que la polygamie a toujours existé en Afrique. L'ordre social (car il y en a un chez toutes ces races, même les plus grossières) est en rapport avec leur manière de vivre; et il est patriarcal chez les nomades, monarchique ou aristocratique ailleurs, et toujours despotique.

Le nègre est porté à l'inertie par l'ardeur du climat et par la facilité qu'on a de se nourrir dans des contrées où, sans parler des fruits naturels, il suffit d'une vingtaine de jours pour assurer la récolte du riz, du millet et du maïs. Ajoutez à cela l'absence de délicatesse dans le goût, d'où résulte que le nègre n'éprouve aucune répugnance à manger la chair dégoûtante des crocodiles et de l'éléphant, ni celle des chiens et des singes. Le vin de palmier et la bière de millet étaient ses liqueurs habituelles avant que l'Europe lui apportât le poison de l'eau-de-

vie. Dans les contrées où il ne va pas nu, le coton lui fournit un vêtement facile; quelques troncs d'arbres dégrossis et une petite quantité de branchages suffisent pour bâtir sa hutte, destinée à être emportée tous les ans par les pluies de l'hiver. Les habitations dont les villes se composent sont tout aussi grossières, et la demeure royale ne se distingue des autres que par la réunion de plusieurs cases; mais parfois le roi a pour trône un bloc d'or, dont aucun souverain d'Europe ne possède le pareil.

Ce qui prouve l'insouciance du nègre, c'est qu'il n'a jamais songé à apprivoiser l'éléphant; il ne fait pas même sentir sa supériorité aux bêtes féroces en les chassant. Il s'adonne plus volontiers à la pêche, il affronte dans une barque les fatigues et les dangers de la mer orageuse; puis, quand sa provision est faite, il se replonge dans sa paresse habituelle. Il sait aussi tisser la toile, travailler le bois, les métaux et même les pierres précieuses avec une certaine délicatesse.

Les nègres, d'ailleurs, ne songent qu'à jouir gaiement de la vie au milieu des chants, des danses, du son des instruments et dans les émotions convulsives du jeu. Quelques-uns sont anthropophages; tous se tatouent la peau; chez beaucoup la circoncision est en usage. Ce qui les épouvante ou les charme devient l'objet de leur culte, idole temporaire qu'ils jetteront peut-être le lendemain dans le feu où la veille ils lui faisaient brûler de l'encens. La religion, toute superstitieuse, est exploitée dans un but de lucre sordide ou de jouissances lascives par les prêtres, qui s'adjugent au nom du dieu les prémices des nouvelles mariées.

L'Égypte appartient, par son histoire, aux nations asiatiques, et nous l'avons racontée en détail. La côte septentrionale de l'Afrique, avec ses riches forêts et ses plaines fertiles, assise sur le grand lac européen qui contribua si puissamment à la civilisation, semble destinée, par sa situation en face de l'Italie, de la Grèce et de l'Espagne, à devenir une province de l'Europe, et à échanger avec cette dernière idées et productions. On pouvait déjà la considérer ainsi lorsque y florissaient Carthage et Cyrène; mais cette civilisation brillante fut renversée par le glaive des Romains, puis elle s'éteignit sous les dévastations des Vandales. Les Maures, animés par l'enthousiasme religieux, auraient pu faire fleurir la civilisation sur les côtes d'Afrique; mais les hordes farouches des Turcs les subjugué-

rent, et établirent ces gouvernements barbaresques naguère encore la honte de la politique européenne, qui tolérait à sa porte cette menace perpétuelle. Les dynasties musulmanes, qui s'y succédèrent à l'infini, en firent le théâtre de nombreuses révolutions ; et, dans une attitude incessamment hostile envers l'Europe, elles en occupaient même par moments quelques parties, comme la Sicile et l'Espagne. Enfin, le Nord de l'Afrique fut constamment fréquenté par les Européens ; et Gênes, Pise, Venise faisaient à Bougie un commerce très-actif.

Les États barbaresques ne cessaient de recruter leur population au moyen des esclaves et des renégats chrétiens. Cela est si vrai que cette population alla toujours en décroissant du moment où le nombre des renégats diminua et où s'attiédit le fanatisme musulman, c'est-à-dire quand il ne fut plus nécessaire de changer de religion pour se soustraire aux persécutions, et qu'on n'y fut plus entraîné par l'exemple contagieux de l'enthousiasme.

Ce fut pour combattre les Barbaresques que le Portugal commença ses expéditions le long des côtes, et fut amené, en les continuant, à doubler le cap de Bonne-Espérance. Nous avons dit qu'en même temps qu'on expédiait des navires qui devaient doubler ce promontoire on envoyait des voyageurs à la recherche de l'Abyssinie. Une chaîne de montagnes qui de l'isthme de Suez s'étend le long de la mer Rouge sépare cette partie de l'Afrique en deux versants, dont l'un incline vers le golfe Arabique, l'autre du côté du Nil, où il déverse beaucoup de rivières. Entre le 9[e] et le 16[e] degré de latitude nord, le 34[e] et le 39[e] de longitude, comptés sur le méridien de Paris, se

Abyssinie. trouve un plateau élevé, d'un température douce, d'un sol fertile, qu'on appelle Abyssinie et qui est resté inconnu aux anciens. Les nuages dont les sommets de ce plateau demeurent environnés pendant plusieurs mois de l'année se résolvent en pluies abondantes, auxquelles l'Égypte doit sa fécondité. La végétation, comme dans toutes les régions situées entre les tropiques, y est extrêmement riche. Le pays comprend deux contrées, l'*Amhara* et le *Tigré*. Dans la première on parle l'amharique, qui est la langue de la cour; dans l'autre le ghéez, ancien idiome littéraire et d'origine sémitique, moins mélangé que l'amharique. Soit que l'Abyssinie ait reçu sa population de l'Égypte, soit qu'elle lui ait transmis la sienne, il est certain que ses habitants étaient puissants dans les temps les plus re-

culés. Ils eurent plusieurs fois la guerre avec les Égyptiens et même avec la Palestine, d'où leur vint une colonie qui conserva la religion judaïque. C'est de l'Abyssinie que, au dire de ces Juifs, serait partie la reine de Saba pour aller révérer Salomon, de qui elle aurait eu un fils qui aurait répandu chez les Abyssiniens le culte de Moïse. Cambyse et d'autres conquérants, attirés par le bruit de richesses fabuleuses, voulurent pénétrer dans ce pays; mais ils payèrent chèrement leur cupidité.

L'histoire nous fournit peu de renseignements sur le royaume d'Axum, où l'on trouve des débris d'anciens édifices et beaucoup d'obélisques, un, entre autres, haut de quatre-vingts pieds et d'un seul bloc. Les prêtres conservent une chronique des anciens rois ou négus d'Abyssinie, entièrement fabuleuse en ce qui concerne les temps anciens. Fromence introduisit de bonne heure dans cette contrée le christianisme, qui s'y est conservé jusqu'à présent malgré les tentatives réitérées des musulmans. Mais ceux qui le professent, séparés des autres chrétiens, dépourvus de livres et d'instruction, ne possédant que quelques fragments d'homélies et de conciles, qui, de même que leur Bible, fourmillent d'erreurs, ont dû nécessairement s'égarer dans leur croyance; et ils se laissèrent principalement entraîner à l'hérésie des monophysites, qui leur vint d'Alexandrie.

La colonie juive eut pendant quelque temps la prépondérance, et donna à l'Abyssinie des rois qui se prétendaient issus de Salomon, tandis qu'une seule province restait aux princes de l'ancienne dynastie. Parmi les premiers on cite Lalibala, qui, ayant donné asile aux chrétiens obligés de quitter l'Égypte, les employa à construire des temples et des canaux. Son neveu
abdiqua en faveur d'Icon-Amlac, descendant des anciens sou- 1255.
verains, qui recouvrèrent ainsi le pouvoir et qui, réunissant toute l'Abyssinie sous leur loi, se vengèrent des incursions des Arabes en les chassant des provinces qu'ils avaient occupées. Les Abyssins continuèrent d'entretenir des relations avec eux, bien qu'en les combattant souvent, et en apprirent différentes industries, la civilisation et le luxe.

Deux moines envoyés par Zara Jacob, empereur d'Éthiopie, se présentèrent au concile de Florence; ce fut la première révélation que l'on eut de ces chrétiens, restés là comme une oasis dans le désert. Aussitôt on appliqua à ce souverain tout

ce que la fable racontait du Prêtre-Jean, et mille anecdotes furent débitées et acceptées avec la crédulité habituelle aux imaginations du moyen âge. En conséquence, les rois de Portugal firent rechercher ce roi catholique, qui devait être d'un puissant secours pour conquérir l'Afrique, et tous les indices que l'on obtenait sur ce personnage étaient soigneusement recueillis.

Nous avons déjà dit quel avait été le résultat du voyage de Covilhan. Un marchand arménien, nommé Matthieu, arrivé de
1525. l'Abyssinie à Lisbonne après plusieurs années de voyage, fut bien accueilli par la cour de Portugal. On le renvoya en Abyssinie avec Rodrigue de Lima, revêtu du titre d'ambassadeur, pourvu d'une suite convenable et de nombreux présents, parmi lesquels se trouvaient des fusils, une mappemonde et un orgue. Après un voyage pénible, ils arrivèrent à Axum, où ils virent des restes d'anciens édifices, des obélisques, des temples souterrains d'un travail merveilleux et des églises avec des colonnes,
1530. le tout creusé dans le roc. Le roi David les reçut avec un cérémonial compliqué, derrière un drap d'or qui, tombant soudain, le laissa apparaître dans un éclat éblouissant, une croix à la main. Une alliance mutuelle fut conclue pour la destruction des musulmans; mais elle ne produisit aucun résultat.

Bermudès, médecin portugais, s'étant arrêté à la cour d'Abyssinie, fut envoyé par le roi du pays à Rome et à Lisbonne
1530. pour demander des secours. Il revint investi du titre de patriarche, et combattit contre le roi d'Adhel; mais celui-ci triompha, et porta le ravage dans l'empire. Un roi moins ami des chrétiens monta ensuite sur le trône. L'influence que les Portugais avaient acquise les fit prendre en haine, et Bermudès se trouva heureux de pouvoir s'enfuir à Massouah, sur la mer Rouge, d'où il gagna Goa. Il écrivit de là une relation au prince de Portugal en l'assurant qu'avec des secours les chrétiens pouvaient devenir assez forts dans le pays pour amener l'empereur à se soumettre à l'Église : *La conversion des Abyssins aurait été d'autant plus facile qu'il n'y a point chez eux de savants orgueilleux et obstinés, mais des personnes humbles et pieuses, qui désirent simplement servir Dieu et connaître la vérité. Quant au temporel, on en aurait tiré tant d'avantages que le Pérou avec son or et l'Inde avec son commerce en auraient été effacés. Il y a dans le royaume de Damot et dans les provinces voisines plus d'or que dans le Pérou, et on l'y recueillerait sans guerre et avec moins de frais.*

On continua à recevoir par les missionnaires des renseignements sur l'Abyssinie. Le P. Alvarès y resta six ans; et, revenu en 1540, il publia une relation peu fidèle. Durant tout ce siècle, des missionnaires et des aventuriers portugais exercèrent beaucoup d'influence en Abyssinie; quelques-uns d'entre eux poussèrent fort loin les découvertes. Ainsi le P. Fernandez arriva jusque dans le Narea, dans le Djingir et dans le Cambat, c'est-à-dire vers le centre, où personne n'a pénétré depuis : il espérait de là gagner Mélinde; mais il n'y put réussir.

Paez découvrit la source du Nil bleu; le P. Lobo erra longtemps chez les Gallas, voisins puissants et nomades des Abyssins, qui se nourrissaient de viande crue.

Le même Paez, sachant la langue de l'Abyssinie, en tira un grand avantage. Il obtint la confiance du roi, pour qui il construisit un palais fort orné et fort riche; et il se mit à civiliser ce peuple et à l'engager à abjurer ses erreurs, comme l'unique moyen d'obtenir la protection des Européens. La conversion de Séla-Christos, frère de l'empereur et l'homme le plus vaillant du royaume, en entraîna un grand nombre d'autres. Malgré l'opposition qui se manifesta, et quoique la guerre civile prît un caractère religieux, les catholiques eurent le dessus; Seltan-Segned reçut la communion catholique, et défendit de prier pour le patriarche d'Alexandrie.

Mais les dissidences qui éclatèrent sur les points où les catholiques diffèrent des jacobites empêchèrent un accord nécessaire; les musulmans se vengèrent sur les Abyssins des pertes qu'ils essuyaient dans l'Inde, et les secours fournis de temps à autre par les Portugais étaient insuffisants. Alphonse Mendez, envoyé dans le pays en qualité de patriarche, au lieu d'employer la douceur pour mener à fin la conversion, excita des mécontentements et des rébellions. Le roi Socinios les réprima avec l'assistance des Portugais; mais les farouches Gallas en profitèrent pour exécuter de nouvelles invasions. Alors Facilida, ayant 1630.
succédé à son père, prit le parti, pour assoupir ces dissensions, de rejeter la suprématie papale. Il proscrivit les missionnaires, et transporta sa résidence à Gondar.

Le médecin Poncet, qui, sous Louis XIV, fut envoyé du Caire 1698.
pour traiter avec le roi d'Abyssinie, nous a laissé une description des pays qu'il traversa. Le nombre des relations s'accrut à la fin du siècle passé, après le voyage de Bruce : lord Valentia, qui, profitant de la situation des Anglais dans l'Inde,

consacrait ses richesses à visiter les divers pays de l'Orient, étant arrivé à Moka, résolut d'envoyer son secrétaire Henri Salt dans l'Abyssinie. Ce jeune homme s'étant parfaitement acquitté de sa mission, les Anglais lui firent entreprendre un nouveau voyage dans ce pays pour y nouer des relations de commerce. Doué d'un esprit très-vif, d'un grand talent littéraire, il ne fut pas assez profond dans ses recherches, et manqua d'exactitude dans ses assertions. Combes et Tamisier lui cèdent en originalité. Le Prussien Katt ne pénétra pas au delà d'Adova; les missionnaires Samuel Gobat et Christian Kugler, expédiés par la Société des missions anglaises en 1829, pour y porter des Bibles traduites en langue amharique, trouvèrent le pays pauvre le roi sans autorité et un manque total de tranquillité : pour surcroît de maux, les sauterelles avaient ravagé le territoire.

Le docteur Ruppell, hardi voyageur, qui réunissait les connaissances nécessaires pour tirer parti de tout ce qu'il voyait, parcourut l'Égypte et l'Arabie Pétrée, afin d'y faire des observations d'astronomie et d'histoire naturelle. Il fit voile pour
1831. Massouah, point de départ de ceux qui se rendent de l'Égypte dans l'intérieur de l'Abyssinie : ce port, conquis par les Turcs en 1557, est très-riche; il s'y fait des chargements considérables d'esclaves, d'ivoire, de cire, de musc et de café. La nature tropicale des animaux et des plantes offrit au docteur Ruppell un beau sujet d'études; puis il pénétra en Abyssinie avec une caravane de quarante-neuf chameaux et de deux cents hommes, bien armés contre les brigands. La race abyssine est belle, et a de la ressemblance avec celle des Arabes bédouins; les habitants des côtes tiennent de l'Éthiopien; les Gallas sont tout à fait différents. Les Abyssins ont chaque année quatre-vingts jours fériés et deux cents autres de jeûne; ils regardent le travail comme avilissant : ce sont en conséquence les mahométans qui tissent les étoffes et qui tannent les peaux, les Grecs et les Égyptiens qui fabriquent les bijoux et les armes, les juifs qui font le métier de maçons et de journaliers.

Ruppell confirme ce qu'avait déjà dit Burkhardt de la grave difficulté, pour celui qui voyage en Afrique, de savoir à qui il doit donner, et combien. Si vous négligez de gratifier un de vos hommes, c'est un ennemi que vous vous faites; si vous donnez mal à propos, vous excitez l'avidité de tous.

Il trouva partout désordre et anarchie, fut témoin d'actes

sanguinaires occasionnés par des haines implacables. Quatorze souverains ont occupé le trône d'Abyssinie, de 1778 à 1833, et le pays a subi vingt-deux révolutions : aussi celui qui ne veut pas obéir reste indépendant, pourvu qu'il ait la force nécessaire. La dynastie hébraïque du Sémen est éteinte depuis le commencement du dix-neuvième siècle.

En 1840, le ministère français expédia en Abyssinie deux officiers, MM. Galinier et Ferret, qui levèrent une carte précieuse de ce pays. Le missionnaire allemand Krapf (1842) a rapporté d'autres renseignements très-importants sur des régions encore inexplorées, et Zimmermann s'en est servi pour dessiner la partie supérieure de la contrée du Nil; mais les sources de ce fleuve restent encore un mystère. Les différentes expéditions que le pacha d'Égypte a fait partir pour les chercher n'ont obtenu aucun résultat, quoiqu'elles aient poussé jusqu'au 4° de latitude nord.

La côte qui, de l'Abyssinie et du détroit de Bab-el-Mandeb, s'étend jusqu'à l'Égypte entre la mer et les montagnes, dont la chaîne la suit parallèlement, présente une population indiquée, tant par les anciens que par les modernes, comme troglodyte (c'est-à-dire habitant dans des grottes). C'est une nation sauvage, d'une race qui se rapproche de la race arabe. Les *Ghéez*, c'est-à-dire pasteurs, ont reçu ce nom parce que leur principale occupation est de faire paître des chèvres. Quelques tribus vont, à la manière des troupeaux, se désaltérer à des lacs éloignés ; d'autres vivent sous un gouvernement monarchique ; la circoncision est commune aux deux sexes. Les Turcs sont les maîtres de cette côte depuis le seizième siècle, et y envoient pour la gouverner un naïb, qui tantôt rejette toute dépendance, tantôt reconnaît la suprématie des Abyssins.

Aujourd'hui que les Anglais sont maîtres d'Aden et par suite d'une nouvelle route entre l'Inde et l'Europe, l'Abyssinie ne saurait tarder à être exploitée dans un interêt politique et commercial, surtout si l'on ouvre, avec le concours des princes indigènes, des communications entre l'intérieur de la contrée et les bords de la mer ; communications que rendent aujourd'hui difficiles la hauteur des plateaux et l'inhospitalité du pays à traverser. L'Angleterre s'est approprié la route qui, de la côte située en face d'Aden, conduit dans le royaume de Choa, en achetant la souveraineté des tribus arabes, sans s'inquiéter si ces sauvages savent ce qu'ils vendent, ni s'ils ont le droit de le vendre.

Quant au rivage occidental de l'Afrique (1), les Portugais, s'appuyant sur un bref pontifical, croyaient y avoir le privilége du commerce. En poussant plus avant leurs découvertes, ils arrivèrent dans la Sénégambie, sur la Côte d'Or et dans le Congo, où la langue qui se parle au sud de la Gambie conserve encore des traces de leur présence; mais ils nous ont raconté peu de chose des voyages entrepris de ce côté par spéculation ou dans la pensée de convertir les indigènes. Lorsque, à l'époque de la réforme, les Anglais cessèrent de tenir compte des décrets du saint-siége, ils allèrent trafiquer sur les côtes de Guinée, d'où ils rapportèrent de l'or, du poivre, des dents d'éléphant et l'animal lui-même, dont ils trouvèrent un crâne si énorme qu'un homme vigoureux avait la plus grande peine à le soulever.

1588. Une compagnie de négociants d'Exeter obtint de la reine Élisabeth un privilége pour l'exploitation des contrées situées entre le Sénégal et la Gambie; mais, ainsi qu'il arrive souvent des monopoles, ce fut avec peu de succès. Cependant, lorsqu'on
1618. sut que l'or était en abondance à Tombouctou et à Gago, on voulut essayer d'y arriver, et une société se constitua dans le but de chercher le pays de Tombouctou, considéré comme le foyer de toutes les richesses de l'Afrique. Les explorateurs eurent sur la route des relations avec les rois maures, qui accouraient sur leur passage pour opérer des échanges, et surtout pour obtenir du sel; mais ils ne poussèrent pas bien loin dans l'intérieur.

Les armateurs de Dieppe prétendaient avoir trafiqué dès 1360 sur les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'à Sierra-Leone; mais un incendie a détruit les preuves de ce fait. Il est certain qu'ils ont été longtemps les seuls à y faire le négoce, et qu'ils avaient encore un établissement à l'embouchure du Sénégal en 1626. La première compagnie privilégiée fut instituée par le roi de France en 1664; puis il y en eut cinq autres, mais aucune ne prospéra : elles ne firent que faciliter les recherches et accroître les notions géographiques sur les contrées voisines du Sénégal; lorsque les Français voulurent pénétrer dans le pays de l'or, les négociants indigènes les en empêchèrent.

Les Portugais ne firent pas de grands efforts pour s'avancer vers le centre de l'Afrique. Ils l'avaient trouvée telle qu'elle est

(1) Vicomte de Santarem, ouvrage déjà cité.

encore aujourd'hui, déchirée par des guerres intestines qui avaient pour but non pas de grandes conquêtes de territoire, mais la vengeance et le brigandage, motifs encore moins excusables que l'ambition; car, après tout, celle-ci aide à la civilisation en constituant de vastes empires. Les rois faisaient depuis fort longtemps le commerce d'esclaves avec l'Europe. Ils s'en procuraient par les moyens les plus horribles; ils forçaient des femmes à se prostituer aux étrangers, afin d'avoir un prétexte pour les rendre esclaves comme violateurs de la foi conjugale. Les Akimis immolèrent sur la tombe de leur roi Freempoung des milliers de ces malheureux; ils enterrèrent vivants son premier ministre et ses trois cent trente-six femmes, après leur avoir brisé les os, et continuèrent pendant plusieurs jours leurs chants et leurs danses autour des fosses, d'où l'on entendait les cris d'agonie des victimes.

Une nation extrêmement féroce, venue du centre de l'Afrique dans le pays d'Angola, les Ghiagas, fondait de temps à autre sur les États de la côte, où il existait quelque forme sociale. Bien pourvus d'armes, les uns ayant des demeures fixes, les autres menant une vie errante, ils avaient des mœurs si barbares qu'on serait tenté de récuser le témoignage des voyageurs qui les racontent. Ils pratiquaient la magie, et consultaient la divinité avec des rites atroces. Ils ne laissaient point élever de fils à leurs femmes, et enterraient les nouveau-nés : les jeunes garçons qu'ils enlevaient dans les autres tribus leur servaient à recruter l'armée; ils leur mettaient un collier en signe de servage, jusqu'à ce que ces captifs eussent rapporté la tête d'un ennemi; alors ils les recevaient dans leur société. Dans certaines fêtes, leur roi poussait un lion affamé au milieu de la foule, et c'était un honneur que de tomber sous ses dents. La reine Zimbo, après avoir parcouru en conquérante l'Afrique méridionale, vint assiéger Mozambique. Elle fut défaite devant Mélinde, et son empire s'écroula. Temba-Ndamba, neveu d'un de ses généraux, essaya de relever cette nation à l'aide de lois très-sévères; et, pour donner l'exemple de l'obéissance avec laquelle il voulait les voir exécuter, il broya son propre fils dans un mortier; puis il fit de ces affreux débris un onguent dont il se frottait dans les jours de bataille.

De semblables atrocités ont été souvent alléguées pour défendre ou excuser la traite des nègres. Les nègres, disent les apologistes de la traite, sont déjà esclaves dans leur pays, ou

peuvent le devenir d'un instant à l'autre. Mais c'est bien moins de la condition des nègres dans leur patrie qu'il faut tirer des arguments efficaces contre ce trafic barbare que de son influence funeste sur le caractère des Européens. C'est entretenir une école d'inhumanité et de crimes que de permettre à des marchands d'enlever ou d'acheter ces malheureux, de les transporter amoncelés dans la cale des vaisseaux, où ils sont en proie à la contagion et à la famine, puis d'en trafiquer comme de bêtes de somme. Il ne faut pas oublier non plus que lorsque les rois d'Afrique virent combien cette marchandise était recherchée des Européens, ils mirent plus d'activité à se la procurer; ils perfectionnèrent cet art exécrable, et ne craignirent pas de tuer un millier d'hommes pour s'emparer d'une centaine de prisonniers.

Si l'on tient compte de l'effroyable mortalité qui moissonne les esclaves dans les colonies, où la population noire est renouvelée tous les vingt ans, et que l'on fixe à trois millions environ le nombre des nègres dans les deux Amériques, on trouve qu'il a dû s'en exporter quinze millions dans le cours d'un siècle, et qu'il a dû en périr autant dans le trajet. Quelle masse énorme de population enlevée à l'Afrique!

Cet or que les Européens cherchent en Amérique avec les bras des noirs, ils vinrent aussi le demander aux ardeurs de l'Afrique, dans l'opinion erronée que plus un pays est chaud, plus il abonde en minéraux précieux. Léon l'Africain, le moins crédule parmi les anciens voyageurs, affirme que l'empereur de Tombouctou possédait des barres d'or du poids de treize cents livres.

Le principal commerce des Africains est celui des esclaves, qu'ils échangent contre les productions du Brésil et les objets manufacturés de l'Europe. Leur indolence les a empêchés de faire jamais aucun progrès dans les arts, même dans celui de travailler le fer, dont ils connaissent cependant l'indispensable nécessité. Aussi manquent-ils de toute espèce de commodités dans les habitations comme dans les voyages; la religion même n'a point amélioré leurs mœurs, et leur incontinence est toujours la même, malgré les maladies atroces auxquelles elle les expose.

Ils apprirent très-vite à se vêtir, à s'armer à l'européenne, et la cour du roi de Congo adopta le faste des nôtres. A un jour déterminé, le monarque donne sa bénédiction au peuple après

avoir éliminé ceux dont il a reçu quelque offense, et qui deviennent dès lors un objet d'horreur.

Afin d'exploiter ces contrées, toute la côte fut couverte d'établissements qui tirèrent leur nom du commerce qu'on y faisait. La côte entre le cap Palmas et celui des Trois-Pointes fut appelée Côte des Dents par les Portugais à cause de la grande quantité d'ivoire qu'ils y achetèrent. Les éléphants y sont en effet si abondants que les naturels, afin de se garantir de leurs attaques, creusent des grottes profondes où ils se retirent pour dormir. Les Européens les distinguèrent en bonnes et en mauvaises gens : ces derniers sont sauvages et de plus anthropophages, à la différence des autres; ils s'aiguisent les dents, vivent divisés en castes, et la magie est héréditaire parmi les prêtres, de même que chez les rois.

La Guinée fut surnommée Côte d'Or, parce que les Français, qui, dit-on, s'y établirent les premiers, y trouvèrent beaucoup de ce métal. Ils restèrent dans ces parages jusqu'en 1410; puis les guerres qu'ils eurent à soutenir dans leur patrie en détournèrent leur attention. Les Portugais y arrivèrent alors, et fondèrent en 1454 la colonie de Saint-Thomas. Il se forma bientôt une compagnie de Guinée, qui fit des profits considérables. Elmina, fort bâti en 1484 par Azembnia, fut déclaré ville, et devint le refuge des vétérans et des officiers qui se recommandaient par de bons services. Ils s'y livrèrent, à l'exemple des malfaiteurs déportés dans ce lieu, à une avidité effrénée qui fit prendre les blancs en horreur; aussi furent-ils souvent assaillis par les naturels, qui ne cessèrent de s'opposer aux établissements que voulurent y fonder d'autres Européens. Ils étaient d'ailleurs excités contre eux par la jalousie des Portugais, qui ne négligeaient aucun moyen pour demeurer seuls dans ces parages. Les Hollandais, ayant cependant réussi à y prendre pied, finirent par les chasser l'Elmina et d'Axim. La Hollande eut à soutenir, 1637-1642
pour conserver ces positions, de longues guerres contre les nègres, l'Angleterre et le Portugal. Ces deux puissances y eurent par la suite des comptoirs, ainsi que le Danemark, la France et la Prusse.

La Côte des Esclaves reçut son nom de la traite considérable qui s'y faisait.

La chaleur est extrêmement intense dans ces contrées; car le thermomètre y reste entre seize et vingt-cinq degrés dans la saison qu'on peut appeler l'hiver, et il monte à quarante-deux

dans l'été, par suite des vents d'est qui y arrivent à travers l'Afrique. En hiver, seize ou dix-huit pluies torrentielles y causent un véritable déluge. Pendant tout un mois de l'été, on n'y sent pas le moindre souffle de vent, et les corps restent accablés sous une chaleur étouffante comme celle d'un four. Les naturels observent religieusement chaque matin l'éclosion des fleurs du baobab, arbre gigantesque qui étend ses branches en immense parasol, et donne asile dans la cavité de son tronc à plusieurs familles, qui se nourrissent de ses fruits. Le tabac, qui est excellent au Sénégal, est un besoin indispensable pour les nègres; la canne à sucre sert de pâture aux éléphants, aux pourceaux et aux buffles.

Congo. Les habitants du Congo, dont le territoire est extrêmement fertile, s'abandonnent volontiers à l'indolence, et laissent aux esclaves et aux femmes le soin de labourer la terre. Il est vrai qu'après l'arrivée des Portugais ils s'habituèrent à travailler aussi quelque peu, soit à l'agriculture, soit au tissage. Leur pays est, en général, bien peuplé; ils croient que le reste du monde a été créé par les anges, mais que Dieu lui-même a fait leur patrie, qui, à leurs yeux, l'emporte sur toutes les autres contrées en beauté et en industrie : aussi prennent-ils en pitié les Européens, obligés de venir chercher si loin ce dont ils ont besoin.

Ils ignoraient non-seulement l'écriture, mais même la division du temps en années et en heures; ils ne se rappelaient qu'une série de rois, à partir d'un nommé Louchéni, vaillant guerrier, qui réduisit en un seul royaume (on ne sait à quelle époque) les différents États épars sur cette côte.

On nous les dépeint comme méchants, soupçonneux, envieux, vindicatifs, sans affections domestiques. Les Gangas, leurs prêtres, uniquement occupés à les abuser, leur vendent des bénédictions, des enchantements, des amulettes, des conseils. Le Calombo, chef des Gangas, a pour son entretien les prémices des récoltes; objet du respect général, il ne doit point finir de mort naturelle, et dès que sa santé vient à décliner il est tué par son successeur. Dans l'absence du Calombo, c'est un crime capital pour les maris de toucher leurs femmes. Qu'en résulte-t-il? La femme qui est lasse de son mari l'accuse d'incontinence, et elle en est aussitôt délivrée.

Dans le désir d'extirper la puissance immorale des Gangas, les rois de Congo favorisèrent les missionnaires; mais ce fut en

vain : l'influence des Gangas continua, et ils décidèrent la population entière à les suivre dans les lieux où ils pouvaient pratiquer en sûreté les rites nationaux.

Les descendants de Louchéni régnaient encore lorsque Diègue Cam arriva dans le pays. Il fut reçu avec magnificence, et repartit avec des ambassadeurs et des présents pour le roi de Portugal. Aussitôt des missions s'établirent au Congo; le roi et la reine reçurent le baptême, et marchèrent contre leurs ennemis sous l'étendard de la croix. Mais les divisions inséparables d'un changement de croyance ne tardèrent pas à se multiplier avec les apostasies et les conversions forcées; il en fut surtout ainsi sous le fils du roi, nommé Alphonse, qui proscrivit l'idolâtrie, et envoya son fils don Pèdre à Lisbonne pour qu'il y fût élevé à l'européenne. Don Pèdre, parvenu au trône, propagea le christianisme, et un évêché fut même institué dans ses États. Les jésuites, qui y étaient accourus pour répandre la foi, sachant trop, par l'exemple des Américains, ce qu'il pourrait en coûter à ce peuple, conseillèrent à leurs princes de ne pas faire connaître les mines d'or aux Portugais. Lorsque ensuite le Portugal fut tombé sous la domination de Philippe II, ni ce monarque ni le pape n'apportèrent assez de soin à maintenir dans ces contrées des ouvriers pour la propagation de la foi; et la religion catholique, par le mélange de toutes les idées fausses et de toutes les pratiques superstitieuses qui dominaient auparavant dans le pays, alla toujours en déclinant.

Le christianisme prospéra davantage dans les provinces du littoral, où le nom de Banza-Congo, capitale de la contrée, fut changé en celui de San-Salvador; mais il faut ajouter que le scandale causé par la conduite criminelle des conquérants diminua considérablement les bons effets produits par l'introduction de la nouvelle foi.

Les gouverneurs étaient arrivés, par leurs usurpations, à morceler cet empire en petites seigneureries, auxquelles les Portugais attachèrent des titres à la manière européenne. Les ducs y furent établis avec une autorité si complète qu'ils auraient pu se rendre indépendants du moment où les rois de Portugal auraient cherché à la limiter.

On avait détaché du royaume de Congo celui d'Angola, dont la capitale est Saint-Paul de Loanda : cette ville, bâtie en 1578 par les Portugais, sous les ordres de Paul Diaz de Novais, leur premier gouverneur dans cette contrée, avait un collége et un

hôpital placés sous la direction des jésuites, avec plusieurs monastères des autres ordres. La bonté du port y attire un commerce considérable, et l'on s'y sert, au lieu de monnaie, de petits grains de verre et de marchandises. On y fait surtout un trafic d'esclaves très-actif; ils y sont amenés de très-loin, et les Portugais, assure-t-on, emploient à leur égard toutes les précautions que pourrait prendre un bon marchand de bœufs pour qu'il en meure le moins possible.

Le gouvernement du pays d'Angola est une espèce de féodalité dans laquelle les seigneurs sont tenus de fournir un certain nombre de guerriers. Les rois peuvent ainsi mettre sur pied de fortes armées dès que le besoin s'en fait sentir.

Les naturels racontent la vie de quelques-uns des princes qui ont régné sur eux avant l'arrivée des Portugais. Ceux-ci, bien reçus d'abord, furent bientôt abhorrés. Ils résolurent de se venger par la force des armes, et de conquérir le pays. Les indigènes, se voyant dans l'impossibilité de résister, prirent le parti de traiter. La sœur du prince régnant, Zinga ou Ginga, qui avait été envoyée à cet effet au vice-roi portugais, fut charmée du spectable, nouveau pour elle, de la civilisation européenne, et reçut le sacrement du baptême. Mais le traité qu'elle avait conclu ne fut pas observé, ce qui fit reprendre les hostilités. Le roi ayant péri dans cette lutte, Zinga tua son neveu, héritier du trône, se fit reine, appela les Hollandais à son secours, et déclara la guerre aux Portugais. Les Hollandais s'emparèrent de Saint-Paul de Loanda; mais les Portugais le reprirent, et, ayant substitué à Zinga un prince chrétien appelé Jean, ils dominèrent sous son nom et ensuite sous celui de ses successeurs.

Zinga, furieuse de sa défaite, abjura le christianisme, et alla fonder parmi les terribles Djagas le royaume de Ginga ou de Matamba, d'où elle harcela les Portugais par une guerre continuelle, pendant laquelle elle faisait rôtir tous ceux d'entre eux qui tombaient entre ses mains. De nombreuses ambassades furent échangées de part et d'autre; enfin les missionnaires parvinrent à ramener Zinga à la foi chrétienne. Mais, despotique en matière de croyance comme dans tout le reste, elle exigea que tous ses sujets adoptassent sa nouvelle religion. Les capucins, qu'elle prit pour ses conseillers, lui firent abolir les coutumes impies et inhumaines de son peuple, telles que l'infanticide, la polygamie, l'anthropophagie : après cela il ne fut pas

difficile d'arriver à la conclusion de la paix entre elle et les Portugais.

Zinga, étant morte en 1663, fut remplacée sur le trône par sa sœur Barbe ; mais cette princesse, âgée et faible, fut poussée 1666.
par Mona Zinga, son mari, grand ennemi des chrétiens, à des mesures violentes : il ne tarda pas à lui succéder, et, ramenant alors le pays aux rites sanguinaires des Djagas, il persécuta les chrétiens. Un compétiteur le détrôna, et le tua ; à dater de ce moment les Portugais, maîtres du pays d'Angola, y effacèrent toute trace de liberté, et donnèrent pour prétexte à leur tyrannie le christianisme, qu'il fallait toujours propager.

Le royaume de Loango, qui a pour capitale la vie de Loango, autrement dite Boualis, avait été également détaché de celui de Congo. La religion consistait en superstitions grossières, et il fut d'autant plus difficile de convertir les habitants que les missionnaires furent toujours très-peu nombreux dans ces parages.

Les capucins, les carmes, les augustins se donnèrent beaucoup de mal sur toute la côte d'Afrique. Les minimes et les trinitaires avaient de tout temps parcouru les rivages barbaresques pour y racheter les esclaves, ou du moins pour leur offrir des consolations. Les dominicains arrivèrent à Mozambique, au Monomotapa et à Madagascar, les religieux augustins à Mélinde ; le P. Gonzalve Sylveira, jésuite, se signala par un zèle admirable dans le Monomotapa, où il endura le martyre en 1561.

Les capucins avaient fondé dans la Sénégambie différentes communautés, et aujourd'hui les sœurs françaises de Saint-Joseph y accomplissent des prodiges de charité.

Mais, en général, les missions en Afrique et dans le Congo ont été plus vantées qu'elles n'ont produit de fruits. Les langues de ces contrées sont très-difficiles, et à peine les missionnaires en savent-ils quelques mots qu'ils s'en servent pour prêcher aux naturels des privations qui leur sont trop pénibles, comme par exemple de n'avoir qu'une seule femme. Ajoutez à cela l'insalubrité du climat, qui tue les champions de la civilisation chrétienne. Le nègre qu'ils catéchisent répond à leurs exhortations en leur demandant s'il aura de l'eau-de-vie en paradis, et combien il gagnera de marchandises en se faisant baptiser. Plus souvent encore il leur ménage des perfidies et des supplices. C'est à des missionnaires que nous devons les premières notions

sur ce pays ; ils nous l'ont dépeint en racontant leurs travaux apostoliques (1). Féo Cardoso a donné la description des possessions portugaises en Afrique d'après des documents officiels, et après lui Douville la relation d'un voyage jusqu'à Bomba, capitale de Nixéanal.

Sénégal. Le Sénégal et la Gorée furent, comme le reste, occupés d'abord par les Portugais ; mais les Français s'emparèrent du Sénégal et de l'île de Saint-Louis, qu'ils conservèrent jusqu'en 1758 ; ils perdirent cette île dans la guerre de sept ans, puis la recouvrèrent à la paix de 1763. Les Anglais la leur enlevèrent de nouveau en 1779, et la leur restituèrent à l'époque du traité qui reconnut l'indépendance des États-Unis ; ils la reprirent en 1809 pour la rendre en 1815, lorsque Portendic fut assuré à la France, sauf la faculté réservée aux Anglais d'y venir charger de la gomme. Le voisinage de ces deux puissances rivales, établies sur les deux grands fleuves de la Gambie et du Sénégal, amena souvent entre elles des conflits. Les factoreries fondées dans ces parages ont contribué à faire connaître les pays limitrophes, et le commerce de la gomme arabique les a rendues importantes pour la mère-patrie. Les créoles s'en vont le long du fleuve acheter des naturels en échange d'étoffes de coton, cette substance qui découle d'un mimosa dans les contrées du centre ; elle est ensuite livrée au commerce français, et les bénéfices qu'elle procure se sont accrus à mesure que l'emploi s'en est généralisé en Europe.

L'huile de palmier que les Anglais tirent de la Guinée est une autre source de richesse. Trente ou trente-cinq de leurs bâtiments, expédiés pour le nouveau Calabar et le Bonny, vont chercher un chargement de cette huile, en échange de laquelle ils donnent des barres de fer, des colliers d'ambre de la Baltique, de petites perles, des bouteilles, de la poudre et du plomb à tirer, des tissus de coton et des draps : elle leur sert à fabriquer les savons jaunes dont l'Angleterre fournit les deux Amériques.

Les Mandingues, qui habitent entre la Sénégambie et la Guinée, sont représentés, par Mungo Park, comme moins féroces

(1) Nous possédons de précieuses relations sur ce pays de LOPEZ en 1578 ; de CARLI en 1668 ; de GIANNANTONIO CAVAZZI DA MONTE CUCCOLI en 1654-1670 ; de MEROLLA en 1682-1688 ; de ZUCCHELLI en 1696-1704 ; de TUCKEY en 1716 ; de MENDEZ en 1785.

et comme ayant quelque forme de gouvernement policé. Il y en a qui ont embrassé l'islamisme.

Au-dessus de la Sénégambie, les Sousous forment une espèce de confédération où la justice est maintenue par les pourrahs, sociétés secrètes analogues aux tribunaux vehmiques du moyen âge; chaque canton a la sienne, où l'on n'est admis qu'après des initiations redoutables et des épreuves rigoureuses. Quelqu'un a-t-il commis un crime, il voit arriver un individu masqué, qui lui dit : *Le pourrah t'envoie la mort*, et le tue sur-le-champ.

Les Foulahs (*Pouls*, *Fouls*, *Fellans*, *Fellatahs*), que l'on n'a rencontrés d'abord que dans la Sénégambie, sont établis, d'après les notions actuellement acquises, depuis les bords de ce fleuve jusqu'à Bornou, et du Grand-Désert aux montagnes du Congo. Ils ont été nomades jusqu'au moment où, il y a deux siècles environ, ils embrassèrent la religion mahométane. Ils fondèrent, au siècle passé, dans l'Ouasselon, un empire qui menaçait d'envahir tout le nord-ouest de l'Afrique. Ils diffèrent tout à fait des nègres en ce qu'ils ont les cheveux lisses, le nez relevé, le teint olivâtre, le visage ovale et une intelligence très-déliée. Ils ont le sentiment de la dignité personnelle et un tel enthousiasme religieux qu'ils se sont faits les apôtres de l'islamisme. Leur langage se rapproche de celui des Malais, des Javanais et des Madécasses, quoiqu'ils n'aient aucun caractère physique en commun avec ces peuples. Foulahs.

Vers la fin du siècle passé, ils se mirent en marche pour conquérir l'Afrique à l'islamisme, et ils fondèrent des villes où ils donnaient asile aux esclaves fugitifs à la condition qu'ils adoptassent le Koran. Clapperton décida le sultan Bello à s'engager, par une lettre adressée au roi d'Angleterre, à empêcher ses sujets de diriger des nègres sur les marchés de Guinée. Si l'on pouvait obtenir de tous les chefs un engagement pareil, l'Europe serait assurée du succès de ses idées philanthropiques beaucoup mieux que par les traités de visite.

On prétend que la côte de Sierra-Leone fut appelée ainsi par les premiers navigateurs parce que le rugissement des vagues leur rappelait celui du roi des forêts. D'après ce que rapporte Desmarchais, les habitants du royaume de Mesurado changent d'idoles au gré de leur caprice; mais ils offrent toujours au soleil un hommage qui consiste en vin, en fruits et en animaux : jadis ils lui sacrifiaient aussi des hommes; mais plus tard ils

trouvèrent qu'il y avait plus de profit à les vendre aux Européens. La chaleur est insupportable sur le fleuve de Sierra-Leone, appelé aussi Mitamba, Tagrim et Rokelle; ses bords sont couvert de crocodiles et de singes, qui y viennent par bandes dévaster les plantations des Européens. Les Cambez et les Kombou-Manez n'ont jamais cessé, depuis qu'ils sont connus, de faire la guerre pour avoir des prisonniers à vendre.

Achantis. Personne ne s'était encore avancé dans la partie de la Guinée que les naturels appellent l'Oangarah, et qui est située au delà de l'étroite lisière qu'occupent les colonies (1) : cependant Jean Barbot avait fait mention des *Achantis*; et Bosman eu quelque notion de la puissance croissante d'un peuple de ce nom.

Ce peuple vint en 1807 porter la guerre jusque sur le littoral : les Anglais eurent donc occasion de lui envoyer une ambassade, qui reconnut le pays en traversant une centaine de milles du cap Corso jusqu'à Coumassie. Il forme un État souverain entouré de plusieurs autres qui lui sont unis comme alliés ou tributaires, sur une étendue de huit mille lieues carrées. Les Achantis arrivèrent du nord ou du nord-est dans cette contrée, qu'ils soumirent. Quelques-uns disent que ce fut dans les premiers temps de l'islamisme; mais ce fut plus probablement dans le seizième siècle. Ils sont noirs; mais ils se distinguent des races de la même couleur par des caractères propres, et ils ressemblent davantage aux Abyssins; ils ont comme ceux-ci les cheveux longs et lisses, le visage ovale, le nez aquilin, le corps bien proportionné et de la barbe. Leur langue diffère de celle des races que nous connaissons; mais elle est la même dans tout l'empire, et elle abonde en voyelles. Ils ne connaissent pas l'écriture. L'esprit guerrier est général chez eux; dès qu'on a atteint l'âge de porter les armes, on est soldat. Ils savent se faire redouter des Européens de la côte, et se montrent très-sanguinaires dans la victoire. Les prêtres arrachent le cœur à un certain nombre d'ennemis et en apprêtent un ragoût pour les plus braves; les dents et les plus petits os servent à faire des colliers. Les sacrifices humains sont fréquents dans leurs fêtes; et Hutchinson, résident anglais à Coumassie, en 1817, fut témoin d'une boucherie qui dura dix-sept nuits. Ces rites bar-

(1) Les Voyages de Boudich en 1817 et de Dupuys en 1810 fournissent des renseignements précieux sur les Achantis.

bares cédèrent toutefois peu à peu à l'influence de l'islamisme, qui de jour en jour se propage dans le pays.

Les Achantis font le commerce de l'or et de l'ivoire; ils tissent et teignent des étoffes, préparent des peaux, fabriquent des vases et de l'orfévrerie. Le roi exerce un pouvoir despotique sur la vie et les biens de ses sujets; un conseil de grands veille aux affaires intérieures et extérieures. Par une singularité étrange dans l'ordre de succession, c'est le frère qui hérite de la couronne, de même que parmi les particuliers il succède aux biens; à défaut de frère, c'est le fils de la sœur, puis le fils du défunt, et enfin son premier esclave.

Une ambassade envoyée chez les Achantis par les Danois trouva le roi assis sur un trône d'or massif, sous un arbre à feuillage d'or, le corps frotté de suif et saupoudré d'or. Il était coiffé d'un chapeau à l'européenne galonné en or, serré d'une ceinture en or; ses pieds posaient sur un bassin du même métal, et il était chargé depuis le cou jusqu'aux pieds de cornalines, d'agates, de lapis-lazuli; les grands étaient assis par terre, la tête poudrée, et à côté on voyait, dans la même attitude, une centaine d'accusateurs et d'accusés. Une vingtaine de bourreaux, le sabre nu au poing, attendaient le signal de l'exécution, solution habituelle du procès. Les réponses du monarque étaient empreintes d'une vanité ridicule et d'une méchanceté sauvage. L'ambassadeur passa, pour arriver jusqu'à lui, au milieu de têtes d'où le sang coulait encore; puis il l'entendit lui dire : *Personne au monde n'est égal à moi; Dieu dans le ciel me surpasse de peu*. Comme l'envoyé danois refusait de continuer à boire de la bière parce qu'elle l'enivrait, le roi lui dit : *Ce n'est pas cette boisson qui produit en toi cet effet; c'est la splendeur de mon visage, qui enivre l'univers.*

Ayant vaincu le vaillant chef des Achimis, qui se donna la mort, il se fit apporter sa tête, l'orna de pierreries, et lui adressa ces mots : *Le voilà à terre celui qui n'avait d'égal que Dieu et moi. O frère Orsoué ! pourquoi n'as-tu pas voulu t'avouer mon inférieur? Tu attendais une occasion de me tuer, tu as pensé qu'il ne devait exister qu'un grand monarque au monde; et c'est ainsi que doivent penser tous les grands rois* (1).

Les Anglais qui entrèrent en relation avec les Achantis en 1822.
retirèrent des avantages; mais ensuite ils furent en butte à leurs

(1) ROEMER, *Relation de la Côte d'Or.*

menaces. Charles Mac-Carthy, ayant été chargé de gouverner les établissements anglais de la côte d'Afrique, s'appliqua à isoler ces ennemis redoutables des autres nations africaines, qu'il souleva contre eux; après quoi il leur déclara la guerre;
1826. mais il fut vaincu et massacré. Les Anglais virent dans une autre journée le moment où leur mitraille serait impuissante contre l'intrépidité des Achantis; mais les fusées à la congrève décidèrent la victoire, et contraignirent le roi Say-Touto-Kuamina à demander la paix.

L'Achanti est le pays prépondérant de la partie occidentale de l'Oangarah, et le Dahomey de celle du centre; dans la partie orientale, c'est le royaume de Bénin, situé au fond du golfe de Guinée, dans le vaste delta formé par le Niger.

Lope Gonzales et Diégo Cam avaient déjà parcouru ces côtes lorsque Fernando-Po visita, en 1485, celles qui s'enfoncent vers l'est. Charmé de leur beauté, il appela Formose la rivière qui vient s'y jeter dans la mer, le cap voisin et l'île qui porte son nom. Jean-Alphonse d'Aveiro continua l'exploration l'année suivante, et amena à Lisbonne un ambassadeur du roi de Bénin, qui pria le roi de Portugal de lui envoyer des missionnaires, moins peut-être par zèle religieux que pour participer aux avantages que ses voisins de la Côte d'Or tiraient du commerce avec les Européens. Le zèle des missionnaires échoua contre l'idolâtrie invétérée du pays, et les maladies consumèrent la colonie.

Un pilote portugais, au service de Venise, nous a laissé une relation des voyages qu'il fit à l'île de Saint-Thomas, sous l'équateur, au commencement du seizième siècle; c'est lui qui donna le premier quelques détails sur le Bénin. L'Anglais Thomas Windham fit voile pour la Guinée en 1553, et arriva à Gato. Un Belge a tracé en 1600 une description anonyme du pays de Bénin, traduite par Gothard Arthus, de Dantzick; puis
1701. David van Nyendaul adressa de là à Bosman un aperçu du fleuve Formose et du pays environnant; plusieurs autres voyageurs l'ont étudié et décrit depuis, mais n'ont point suppléé à la disette de notions géographiques où nous sommes encore relativement à ces contrées.

Les habitants de Bénin sont hospitaliers et aptes à l'industrie, mais en même temps d'un naturel rapace. Ils sont tout nus, sauf une simple pagne autour du corps; les femmes consacrent plusieurs semaines à l'édifice de leur chevelure, qui peut résister des années entières. Ils se livrent à des danses lascives au

son d'instruments grossiers, en frappant les mains et en fredonnant des chants monotones. Idolâtres et superstitieux, leurs solennités sont toujours accompagnées de sacrifices humains. Le collier de corail, signe distinctif des nobles, doit être arrosé de sang humain, et le nombre de ces colliers est proportionné au rang; le roi ou *oba* en porte autant qu'il veut. Il peut en vingt-quatre heures appeler cent mille hommes sous les armes, et même le double, s'il en est besoin. Ils préfèrent les mulets aux chevaux pour le service de la guerre, et ont aujourd'hui des fusils en abondance.

La loi ne met chez eux aucune différence dans sa rigueur, et n'a égard ni aux circonstances atténuantes ni à l'innocence de l'intention. Ce fut en vain que Landolphe et le naturaliste Palissot de Beauvois, en 1787, s'efforcèrent de sauver, à Auéry, un fils du roi, condamné à mort pour avoir tué un homme par pur hasard.

L'Auéry est une province séparée, qui, depuis un temps très-ancien, forme l'apanage d'un frère de l'oba d'Adou, à qui il paye un tribut.

La quantité considérable d'esclaves qui arrivent de l'intérieur à Bénin, après sept mois de voyage à travers des forêts et des marécages, prouve qu'il existe des communications entre ce pays et le centre de l'Afrique. Il paraît même que le roi de Bénin était, au seizième siècle, tributaire de celui de Kano, dans la Nigritie : on pourrait probablement pénétrer de Bénin dans l'intérieur de l'Afrique en remontant le cours des fleuves encore inexplorés (1).

L'insalubrité du climat a toujours été un obstacle aux établissements que les Hollandais, les Français et les Anglais ont tenté de former sur cette côte. Il serait à désirer que les empires intérieurs de Bornou, de Fellatah, de Bambara, de Tombouctou, des Achantis vinssent à se consolider, en absorbant les tribus éparses, afin de les préparer par l'union à la civilisation.

De même que l'Afrique septentrionale, enfermée entre l'Atlantique, la Méditerranée et le désert, se rattache à l'Europe

(1) Le ministère de la marine s'occupe, depuis plusieurs années, de faire relever exactement toute la côte occidentale de l'Afrique; et, depuis 1843, la France a acquis deux nouveaux comptoirs dans ces parages; l'un sur la rivière d'Assinia, et l'autre sur le Gabon.

dans ses vicissitudes, la partie orientale se rattache à l'Arabie; et nous avons déjà eu occasion de le remarquer en suivant les découvertes des Portugais au delà du Cap.

Madagascar. Madagascar (*Malgache*), île magnifique, en vue de la côte orientale d'Afrique, connue peut-être des anciens sous le nom de Méhuthias, appelée Fanbabou par les Perses et Sérendib par les Arabes, fut ensuite désignée par le premier nom sur l'autorité de Marco-Polo. Elle est située entre le 12e et le 16e degré de latitude; son étendue dans la direction du nord-nord est de trois cents lieues de longueur sur quatre-vingts de largeur. Elle a aujourd'hui pour populations principales les Ovas, qui y ont été autrefois en majorité, les Séclaves et les Malgaches proprement dits. Les Français s'y établirent en 1542, sous le cardinal de Richelieu, au fort Dauphin; mais ils n'y eurent point de succès; leurs autres établissements ne purent résister aux Anglais, qui s'y installèrent pendant les guerres de l'empire. La France leur en dispute la possession; mais les Anglais savent s'y rendre forts par l'influence qu'ils exercent sur les naturels. Ceux-ci sont, en général, d'un caractère farouche; le poison très-actif qui sert parmi eux à prouver l'innocence des accusés (*Langhen*) fournit aux puissants le moyen d'exterminer leurs ennemis.

Peu de voyageurs ont cherché à pénétrer de Mozambique et des régions voisines dans l'intérieur de l'Afrique, et très-peu ont donné le récit de leurs tentatives. Le plus ancien est François Baretto, qui, envoyé par le Portugal pour prendre possession des mines d'or, établit différents comptoirs, et bâtit le fort de Tété. Péreira s'avança à quarante journées plus loin en 1796, et atteignit la capitale du prince Kazembé, sur le fleuve Zampèze. En 1823, des officiers anglais de l'expédition hydrographique d'Owen remontèrent le cours de ce fleuve jusqu'à Sana, où ils obtinrent d'un colon portugais une notice qui fut publiée.

En 1843, un lieutenant de marine anglo-indienne, Ciristopher, releva la côte d'Afrique à partir d'Aden, et découvrit une rivière de quatre cents pieds de largeur sur cinquante de profondeur. A la même époque, Rocher d'Héricourt nouait des relations entre les Abyssins et la France, et trouvait sur son chemin les Rucarras, peuple chrétien, de mœurs douces, qui a aboli la peine de mort, sauf pour les cas d'assassinat. L'Abyssinie vient d'être explorée par MM. d'Abadie, Combes, Petit, Thibaut, Arnauld. Le capitaine Jéhenne étant allé dans l'Yémen pour s'y

procurer des semences de café destinées à renouveler les plantations américaines, a étudié attentivement ce pays (1843), et rectifié la configuration de la côte à l'occident de Bab-el-Mandeb.

Le premier navigateur qui aborda au cap de Bonne-Espérance fut Jean de Infante, compagnon de Barthélemy Diaz, et ce fut sur son rapport que le roi Emmanuel résolut de fonder un établissement dans ces parages. Les colons, effrayés de la férocité des indigènes, construisirent leurs demeures sur l'îlot des Pingoins. François d'Almeida, vice-roi des Indes, qui se hasarda à débarquer au Cap, y fut tué avec soixante-quinze des siens; et, bien que les Portugais l'eussent vengé cruellement, cet événement diminua le désir d'y aborder. Cependant les navires qui faisaient voile vers l'Inde ne tardèrent pas à prendre l'habitude d'y toucher; et il en résulta que le Cap demeura, pendant deux siècles, une sorte de terrain neutre, comme les îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension, ouvert également à toutes les nations. On n'y voyait d'autres habitations que les huttes des Hottentots et des Cafres.

Le Cap. 1498.

1509.

Les Hollandais l'occupèrent ensuite, lorsqu'ils songèrent à chasser les Portugais de toutes leurs possessions; et ils y transférèrent leurs condamnés, auxquels ils assignaient un terrain qui se mesurait par heures. Mais ils ne se doutaient guère plus que leurs devanciers de l'importance de cette position. Un chirurgien, nommé Jean-Antoine Van Riebeck, la devina. Ayant obtenu de la ville d'Amsterdam la commission d'y former une colonie, il occupa de gré ou de force le terrain nécessaire, y installa des criminels déportés, des militaires réformés, d'anciens marins, et leur donna des règlements sages qu'il sut faire observer. En peu de temps la population s'accrut, l'agriculture prospéra, et les bestiaux se multiplièrent. Il trouva la terre inculte, mais extrêmement fertile; les naturels faibles et ignorants, mais habiles à défendre les troupeaux de bœufs et de moutons contre les bêtes féroces. Une belle ville fut construite avec toute la propreté hollandaise; elle était entourée de maisons de campagne, selon l'usage national; et, bien que la compagnie fût obligée de dépenser quarante-six millions dans les vingt premières années, elle ne tarda pas à recueillir les avantages d'une station où relâchaient tous les bâtiments qui faisaient route pour l'Inde. Le Cap devint l'entrepôt de toutes les marchandises de l'Afrique méridionale qui pouvaient être exportées, et toutes

1652.

les plantes nécessaires pour le ravitaillement d'un vaisseau furent cultivées dans le *Jardin de la Compagnie*.

A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, beaucoup de Français vinrent chercher au Cap la liberté du culte. Bientôt les fruits de l'Europe et des pays étrangers poussèrent en abondance dans les champs, partout où se trouvait une source ; et nos serres ont reçu de ces climats des plantes magnifiques, entre autres les éricacées et les bulbeuses.

Quelques explorations furent faites parmi les Hottentots et les Cafres. Ce que l'on raconte de la malpropreté des Hottentots paraît à peine croyable : ainsi ils mangent des poux, et consacrent l'union des nouveaux époux en les aspergeant d'un liquide dégoûtant ; leurs femmes se font un tablier naturel ; ils n'ont, du reste, aucune connaissance de Dieu, bien qu'ils pratiquent la magie. On est étonné de trouver dans ces pays des hommes au dernier degré de l'abrutissement, comme les Bosjemanns et les Saabs, lorsque le singe cipangey fait paraître une intelligence si merveilleuse. Inertes, féroces, ne sachant pas rire, ils vivent au milieu de la fumée, et se roulent dans les cendres après s'être frottés de suif. Les femmes sont d'une maigreur extrême et ne paraissent avoir de chair que dans les monstrueuses protubérances sur lesquelles elles s'asseyent. Ils errent solitaires comme des bêtes sauvages, se nourrissant de baies, de racines, d'œufs de fourmis, de crapauds, de lézards, sans aucun lien social entre eux. Ils ne montrent quelque intelligence que dans l'art d'empoisonner leurs flèches, qu'ils lancent sur le voyageur du fond de quelque cachette. Ils n'aiment que la vue du sang et l'odeur infecte des cadavres.

On a des relations nombreuses sur la région du Cap, depuis celle de Levaillant, qui parut peu véridique, parce qu'elle est
1831. trop étudiée, jusqu'à celle du missionnaire Rolland, qui atteignit Mozika, capitale des Baarougis, et celle du colporteur Hume, qui poussa vingt-cinq journées plus loin vers le nord-est.

Un grand nombre de missionnaires furent envoyés au Cap pour évangéliser tant les colons que les sauvages ; les frères Moraves notamment ont répandu quelques notions de nos arts parmi les Hottentots (1).

(1) Il a été publié en 1842 une *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance*, entrepris par MM. T. Arbousset et F. Daumas, missionnaires des missions évangéliques de Paris.

L'importance du Cap s'accrut lorsqu'en 1795 les Anglais s'en furent emparés, sous le prétexte de prévenir les Français. Après l'avoir restitué à la paix d'Amiens, ils l'occupèrent de nouveau en 1806, et l'ont conservé comme la position militaire la plus convenable pour dominer sur l'Atlantique. Ils y ont encouragé la culture de la vigne. C'est de ce foyer qu'ils pourraient répandre la civilisation en Afrique.

Le territoire de cette colonie, qui s'était déjà agrandie sous les Hollandais, embrasse aujourd'hui neuf mille huit cents lieues géographiques carrées, dont quarante seulement sont cultivées, avec une population de cent trente-deux mille âmes (1); savoir, soixante-six mille blancs, trente-quatre mille esclaves et trente mille indigènes, c'est-à-dire Hottentots déclarés libres, mais esclaves en effet tant qu'ils restent sur la glèbe, et poursuivis s'ils s'enfuient comme hommes sauvages (*bushmen*).

La colonie appartenant à la couronne n'a ni gouvernement représentatif ni législature locale élective. Toute l'autorité réside dans un gouverneur, dont le traitement est de cent cinquante mille francs : il est assisté d'un conseil exécutif, où siégent le commandant militaire, le grand juge, le trésorier général, et le secrétaire du gouvernement. A la tête de chaque district est un commissaire (*landdrost*), qui exerce aussi une juridiction avec l'aide d'une espèce de juge de paix.

Les descendants des anciens colons hollandais, privés des droits de représentation auxquels tout Anglais attache un grand prix, ne cessent de se plaindre de la condition où on les réduit, et reprochent au gouvernement de ne pas les défendre contre les Bosjemanns.

Cafrérie.

Les tribus hottentotes ont été presque toutes réduites à l'esclavage par les Européens; mais jamais les Cafres, population féroce et anthropophage, ne se sont laissé apprivoiser. Les mahométans de la côte orientale appelaient *Cafres*, c'est-à-dire hérétiques, les naturels du pays : de là le nom de Cafrerie, étendu par leurs géographes à tout l'intérieur de l'Afrique. Les Hollandais conservèrent cette dénomination à la tribu voi-

Ils s'avancèrent entre le fleuve Orange et le Namagari, trouvèrent chez les Maloutes des hordes de cannibales, et reconnurent la source des principaux fleuves de l'Afrique méridionale dans une montagne de la chaîne Bleue.

(1) Il y en avait 62,000 en 1798; 76,000 en 1806; 84,000 en 1814; 99,000 en 1819; 116,000 en 1821; 120,000 en 1824.

sine de leurs établissements du Cap, et qui s'appelle en réalité pays des Koussas; c'est une race bien faite, active, qui s'abstient de la chair de porc, d'oie et de poisson, qui aime les longues courses, la chasse, l'exercice des armes et chez qui la bienveillance est réciproque comme la vengeance. Dernièrement il s'éleva parmi les Cafres de l'Amakousa un de ces hommes qui paraissent destinés aux grandes choses : il s'appelait Makanna le Manchot. Homme obscur, mais réfléchi, il se rendait souvent aux établissements anglais pour s'instruire dans la civilisation de l'Europe. En combinant nos idées avec celles de son peuple, il forma une doctrine religieuse qu'il se mit à prêcher dans un langage passionné et avec cette éloquence persuasive qui entraîne les âmes. Il s'annonçait comme l'envoyé de Dieu et le frère du Christ. Une foule des siens resta convaincue de sa mission céleste : on le consultait comme un oracle; et lors-
1817. que les tribus d'Amakousa se réunirent pour faire la guerre à Gaïka, autre chef partisan des Anglais, Makanna fut proclamé prophète et chargé de la diriger.

Les Anglais ayant fait irruption dans le pays et y ayant porté le ravage et la désolation, Makanna résolut de venger les siens. Il les rassembla autour de lui, et les mena assiéger Grahams-
1818. Town, chef-lieu des établissements anglais dans ces contrées. L'assaut fut terrible; mais les bouches à feu l'emportèrent : les Cafres tombèrent par milliers, et Makanna fut réduit à prendre la fuite. Les Anglais ayant alors menacé les Cafres de représailles terribles s'ils ne leur livraient leur chef, Makanna résolut, comme Alphonse de Naples, d'aller lui-même au camp ennemi pour y faire des propositions de paix. Il avait tort de compter sur la magnanimité de ses ennemis : les Anglais le condamnèrent à une réclusion perpétuelle dans les mines. Il y avait à peine passé une année que les hommes dégradés avec lesquels il se trouvait enseveli le vénéraient comme un être divin. Il put facilement s'évader, grâce à leur concours, et s'embarquer avec eux; mais leur bâtiment trop chargé coula à fond, et la mer engloutit celui qui était l'effroi des Anglais et l'espoir des Cafres (1).

Le centre de l'Afrique demeurait toujours un mystère, dont la révélation constamment désirée n'arrivait jamais. Un des

(1) PRINGEL, *Esquisses africaines*.

voyageurs les plus instruits et les plus insinuants, Jacques Bruce, Jacques Bruce
se proposa de découvrir la source du Nil, objet de tant de récits fabuleux. Après avoir visité une grande partie de l'Europe et les côtes de la Barbarie et la Syrie, appris l'arabe et les procédés astronomiques, il entra en Égypte, où, cachant soigneusement ses intentions, il se donna pour un astrologue, ce qui le fit ac- 1768.
cueillir favorablement. Il remonta le Nil, parcourut des pays que les Européens n'avaient pas explorés depuis des siècles, pénétra dans l'Abyssinie, bouleversée en ce moment par les guerres civiles, et put, malgré ces obstacles, parvenir au but de son voyage. « Me voici enfin, écrit-il, à ce lieu qui, pendant plus de trois « mille ans, a fatigué le génie, l'intelligence, le courage de « tous les peuples anciens et modernes. Des rois à la tête de « leurs armées ont tenté de le découvrir, et leurs expéditions ne « se distinguent entre elles que par le nombre des victimes. « Les souverains ont promis pendant plusieurs siècles re- « nommée, richesse, honneurs à des milliers de leurs sujets, « et pourtant il ne s'en était pas encore trouvé un seul en état « de satisfaire leur curiosité, de venger le genre humain de « l'humiliation qu'il subissait depuis si longtemps, d'enrichir « la science de la géographie d'une découverte si vivement « désirée. »

Un pareil voyage, entrepris à ses frais et dans un but tout scientifique, honore Bruce; mais le ton léger et vaniteux avec lequel il le décrit et les aventures romanesques qu'il mêle aux difficultés vaincues, en les exagérant, firent douter de sa véracité sur le reste. Il ne visita pas d'ailleurs, comme il l'affirme, la source du Nil, mais celle du Bahr-el-Azrek, déjà vue par d'autres et même par le P. Paez, missionnaire portugais. La tribu des Agowis, qui habite dans le voisinage, vénère cette source comme sacrée, et chaque année elle y immole une génisse noire, dont la chair est distribuée entre tous les chefs de tribus.

La passion des voyages s'étant allumée chez les Anglais, 1778.
surtout dans la seconde moitié du siècle passé, il se forma à Londres une association qui avait pour but d'encourager l'exploration de l'Afrique centrale. Salt avait recueilli des renseignements précieux des marchands d'esclaves qui vont de Sena à Angola; Morice affirme que de l'Ile-de-France (qui fit, en 1776, un traité d'alliance pour cent ans avec les Maures de Quiloa) il part tous les ans une caravane d'Africains qui passe par l'intérieur à la côte occidentale, et revient de même, en se nourris-

sant de végétaux, de fruits et principalement de tamarins (1), ce qui indiquerait qu'il n'existe point de grandes nations au centre de l'Afrique. Ledyard, marcheur infatigable, qui avait essayé d'arriver par terre au Kamtschatka et de là aux États-Unis, se rendit au Caire, où il recueillait des renseignements et cherchait les moyens de se transporter à la source du Niger, quand il mourut (2).

Afin d'éviter les difficultés immenses que présentait le Sahara, on songea à pénétrer du côté de la Gambie; et le mauvais succès des premiers qui s'y hasardèrent ne découragea pas

Mungo Park. 1795. l'Écossais Mungo-Park. Plein d'audace et d'intelligence, il s'élança en avant sous la conduite de chasseurs d'éléphants et de marchands d'esclaves. Affrontant les hyènes, les brigands, des rois non moins féroces, des tribus grossières, il était un objet de curiorité pour les femmes, qu'étonnait l'aspect de cet être bizarre, au teint blanc et au nez allongé. Dépouillé de ses habits, de ses instruments, privé de toute nourriture, tantôt prisonnier, tantôt délivré, selon les événements de la guerre, il atteignit enfin le Niger; mais chaque jour il lui fallait faire de plus pénibles efforts : de temps à autre il rencontrait quelque femme compatissante, prenant en pitié « le pauvre blanc qui n'avait pas de mère. » A la fin, son cheval lui-même succomba. Mungo-Park revint avec un convoi d'esclaves, épuisé de souffrance, mais toujours plein d'espoir.

1804. Peu d'années après, le gouvernement le mit à la tête d'une expédition destinée à explorer le Niger; mais elle fut attaquée par des essaims d'abeilles, puis surprise par un violent ouragan; vinrent ensuite des chaleurs insupportables; plusieurs voyageurs étaient malades, et périssaient de fatigue. Mungo-Park,
1805. soutenu par son enthousiasme, gagna le sommet des montagnes qui séparent le Niger du Sénégal, et s'embarqua sur ce fleuve avec le petit nombre de compagnons qui lui restaient. Depuis lors on n'entendit plus parler d'eux.

Il semblait que les difficultés fussent un aiguillon pour d'autres

(1) COSSIGNY, *Moyens d'améliorer les colonies*, tome III, p. 246 et suiv.
(2) *Ibid.*

WALCKENAER, *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale.*

Voyage et découvertes au nord et au centre de l'Afrique, par DENHAM, CLAPPERTON, OUDNEY.

Voyages dans l'Afrique centrale en 1827-28-30, par DOUVILLE.

hommes courageux : le Niger et Tombouctou étaient le rêve de beaucoup de voyageurs ; un grand nombre d'entre eux périrent à la tâche, moissonnés par les maladies, par un horrible climat et entravés par les indigènes, que les procédés des Anglais dans l'Inde ont mis en défiance contre les étrangers. Jean-Baptiste Belzoni de Padoue se proposait, après avoir parcouru la Nubie, de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et il s'y était préparé par de pénibles épreuves lorsqu'il mourut à Bénin. Le docteur 1823.
Oudney et le capitaine Clapperton purent avancer plus loin ; 1825.
mais ils succombèrent aussi, le premier au froid, le second à la dyssenterie, après avoir découvert la route la plus courte pour arriver dans le centre populeux de l'Afrique. Clapperton y trouva les femmes belles, aimant les blancs, faisant des rondes, la guerre même au besoin, et suivant à la course le pas des chevaux.

Le major Lang parvint à traverser le désert, et arriva à Tom- 1826.
bouctou, où il séjourna deux mois ; mais il fut massacré, à son retour, par ces Maures farouches qui vivent de brigandage. Son malheureux sort ne détourna pas le Français La Caille de tenter ce périlleux voyage : gagnant par la côte les montagnes du Congo, il atteignit de là le lac Dibbie, et revint, par Araouân, au grand désert de Maroc.

La ville de Tombouctou est bien différente de ce que fai- Tombouctou.
saient supposer les anciennes relations : c'est un amas de maisons de terre mal construites, entouré de sables mobiles et d'une nature désolée. Elle est peuplée d'environ douze mille personnes, la plupart nègres Kissours ou Maures de Maroc, qui retournent dans leur patrie après avoir fait fortune. La chaleur y est suffocante : la nation, qui professe la religion mahométane, est douce, hospitalière, d'un beau noir ; les femmes sont gracieuses et moins esclaves que parmi les Barbaresques. Tombouctou fut fondée, dit-on, en 1113, par Boktona, qui s'arrêta dans l'oasis voisine de Djoliba : c'était, au commencement du quatorzième siècle, la capitale d'un vaste empire qui embrassait les royaumes d'Agadez, de Cachena, de Gualata, de Kano, de Melli, de Zamfara, de Zeg-Zeg ; mais en 1672 elle devint tributaire du Maroc, puis tour à tour du Bambara et de Haoussa. Le roi fait le commerce comme ses sujets, il est simple dans son entourage, n'a point de ministres et ne prélève point d'impôts.

Ces contrées sont celles que les Européens appelèrent le *Soudan*, c'est-à-dire la Nigritie. Toute la partie qui s'étend dan

l'intérieur de l'Afrique, du Soudan à Mozambique et de l'Abyssinie ou du Monomotapa au Congo, est encore à explorer. Depuis qu'il n'est plus possible de placer la fabuleuse Atlantide au milieu de l'Océan, il y a des gens qui la reportent dans une grande mer Caspienne située au centre de l'Afrique.

La Société africaine s'obstina à faire reconnaître le cours du Niger. On était assuré qu'il coulait de l'ouest à l'est, qu'il n'était pas le même que le Nil, et qu'il se jetait dans l'Atlantique; mais on ignorait le lieu de son embouchure. Richard Lander, ancien domestique de Clapperton, et son frère Jean entreprirent
1830. rent cette recherche. Arrivés à Boussa, où Mungo-Park avait péri, ils longèrent le fleuve, hérissé de rochers en cet endroit, et éprouvèrent des souffrances de toute espèce : dépouillés par les naturels, tantôt réduits en captivité, tantôt considérés comme des demi-dieux, tantôt réduits à mendier et continuant leur route à travers des peuplades qui ne connaissent de la civilisation que la soif de l'or, ils furent enfin faits prisonniers, et conduits à la mer.

Ils eurent ainsi la conviction que le Niger, appelé par les naturels Djoliba ou Quorra, loin de se réunir au Nil ou de se rendre dans les sables, se jette dans l'Océan, sur la côte du golfe de Guinée, appelée le cap Formose, après un cours de huit cent cinquante lieues.

La Gambie a neuf milles de largeur à son embouchure. Jusqu'aux découvertes modernes, on l'a confondue avec le Sénégal ; mais on sait actuellement que ces deux fleuves, ainsi que le Niger, naissent sur le versant septentrional de la grande chaîne des Kong, entre le 10° et le 11° parallèle. Les deux premiers coulent au nord, puis inclinent à l'ouest, et ensuite débouchent dans la mer au nord-ouest, tandis que le Niger coule d'abord au sud-est, puis à l'est, reprend ensuite sa direction primitive pour appuyer au midi, puis au sud-est, en finissant par se diriger au sud-ouest dans tout son cours inférieur.

1832. On pensa aussitôt à tirer parti de ces renseignements pour le commerce, et deux bâtiments à vapeur furent expédiés pour le Niger, mais sans profit. Les équipages eurent à souffrir des fièvres, et Richard Lander lui-même mourut des blessures qu'il reçut. En 1840, les Anglais ont entrepris une nouvelle expédi-
1841. Août. tion de trois bateaux à vapeur, commandée par le capitaine Trotter. Mais, attaqué par des maladies épouvantables, il fut obligé de rebrousser chemin avec un seul officier et trois ma-

telots, et une dépense de trois millions se trouva perdue. Combien de navigateurs avaient échoué avant que Colomb et Diaz réussissent ?

L'intrépide Seetzen s'apprêtait à visiter Mélinde, et à reconnaître les postes anciennement occupés par les Européens sur le rivage oriental, comme Lamo, renommé pour ses grands ânes; Patta, d'où les Arabes de Mascate chassèrent les Européens en 1692; Joubo, avec sa côte infestée de serpents; Bracca, petite république où l'on adorait des pierres frottées d'huile de poisson et où se faisait un commerce très-actif avec l'Arabie et l'Inde; mais l'iman de l'Yémen, ayant conçu des soupçons sur les projets de ce voyageur, le fit empoisonner.

Parmi les colonies situées sur les côtes de l'Afrique, si l'on en excepte la lisière septentrionale, les plus importantes sont celles des Anglais, et cela se conçoit, car il ne serait pas possible d'y maintenir des établissements sans de grandes forces maritimes. Le climat est si malsain que les garnisons sont composées en grande partie de soldats noirs, protégées par des forts qui les mettent en état de prolonger la résistance, au moins jusqu'à ce que les maladies aient détruit les assaillants

Le principal établissement anglais sur la Gambie est Bathurst, dans l'île Sainte-Marie, avec de bons postes militaires.

Ces stations et les autres que possède l'Angleterre le long du rivage occidental jusqu'aux îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension sont comme des sentinelles avancées sur la route de l'Inde; elles lui assurent le commerce de l'Afrique, et lui permettent de continuer activement l'abolition de la traite des nègres, qu'elle peut arrêter dans sa source.

Déjà le capitaine français Landolphe avait formé dans ce noble but une plantation à Ouary, où il voulait en même temps introduire la culture du sucre. Mais trois marchands négriers de Liverpool, furieux de la diminution dont il menaçait leurs bénéfices, détruisirent en pleine paix son établissement, et 1792.
massacrèrent les nègres qui le cultivaient (1).

Nous voulons bien croire à la sincérité de la philanthropie anglaise, mais bien des gens ne voient dans la conduite de l'Angleterre qu'un prétexte mal déguisé pour dominer la marine des

(1) CLARKSON, *The history of the abolition of the slave-trade*; Londres, 1808.

autres pays : c'est là, assure-t-on, ce qui lui a fait déclarer qu'elle poursuivrait comme pirate tout bâtiment négrier.

Les Portugais ayant abandonné les factoreries qu'ils avaient établies dans ces parages, les Anglais occupèrent l'île de Bani, dans le bras de mer au nord de la péninsule de Sierra-Leone. Lorsque la guerre de l'indépendance américaine fut finie, les nègres qui avaient servi sur les vaisseaux ou dans les régiments anglais furent transportés là, d'après le conseil de Dupont de Nemours. Ils étaient quatre cents, sous la conduite de quatre blancs; mais il en périt la moitié dans la première année; le reste, attaqué par les indigènes, fut forcé de se réfugier sur l'île de Bani.

Lorsqu'en 1791 une Société africaine fut fondée à Londres dans l'intention de civiliser l'Afrique, on forma un nouvel établissement avec les nègres marrons bannis de la Jamaïque; mais il fut détruit par une escadre française qui en ignorait le but. La compagnie le céda alors à la couronne, dont il devint la propriété; c'est d'elle, en conséquence, qu'émanent les lois, qui sont toujours dictées sous l'inspiration de la Société africaine. Dès que l'abolition de la traite fut proclamée, on décida que l'on transporterait à Sierra-Leone les nègres saisis sur les bâtiments en contravention. La colonie s'étant agrandie en 1825 par l'acquisition de l'île de Schebro, elle reçut dès l'année suivante plus de vingt mille captifs, qui y furent distribués en douze villages, avec des écoles, des postes, des auberges, des routes et des terres en culture.

Il n'existe peut-être pas pour l'établissement d'une colonie un lieu plus favorable que cette péninsule, qui, s'élevant graduellement du sein de la mer, est réunie au continent par une chaîne magnifique de collines boisées. La mortalité y est cependant effrayante. L'esprit mercantile trouve toujours moyen de transformer en marché de chair humaine les établissements même qui ont pour objet l'émancipation des nègres. Sierra-Leone a coûté à l'Angleterre quatre cents millions et plus; mais il est vrai que la dépense va diminuant peu à peu. Les Européens y meurent facilement; mais les nègres s'y multiplient, et l'on assure que, grâce aux soins des méthodistes, ils ont fait tant de progrès dans la civilisation qu'ils élisent déjà eux-mêmes leurs magistrats municipaux et les jurés. A l'heure qu'il est, sur vingt-sept chapelles de méthodistes, vingt sont construites avec le bois des vaisseaux négriers capturés par les bâtiments anglais.

La Société américaine de colonisation fonda aussi, en 1821, au levant du cap Mesurado, la petite Libérie, ainsi nommée parce qu'elle se compose uniquement d'individus libres. Sauf l'agent général, les habitants et les fonctionnaires sont des nègres; et l'on ne permet à aucun blanc d'y résider. Tout est administré par eux, et avec succès. Quoique leur nombre soit à peine de deux mille, ils se font respecter de leurs voisins, et plusieurs des rois limitrophes se mettent sous leur protection. Les Nord-Américains ont fondé une colonie semblable près du cap des Palmes.

Peut-être les colonies du rivage oriental de l'Afrique sont-elles sur le point d'acquérir une très-grande importance aujourd'hui que l'on revient à considérer sérieusement l'isthme de Suez comme le véritable lien qui doit réunir l'Angleterre et le Bengale. Les grands desseins d'Albuquerque se trouveraient ainsi réalisés (1).

Le point principal est Aden, grand port qui n'est fortifié que depuis la conquête des Turcs vers la moitié du dix-septième siècle. Il appartenait en dernier lieu au sultan de Saïdja, lorsqu'un négociant anglais s'entendit avec lui pour amener le naufrage, sur ces côtes, d'un vaisseau qu'il avait eu soin de faire largement assurer. La fraude fut découverte; et les Anglais, après avoir employé inutilement les négocaitions, s'emparèrent de ce poste, qu'ils conservent moyennant une redevance annuelle payée au sultan. Ils se sont empressés de fortifier le port, qui n'a pas son égal, dans la mer Rouge comme situation militaire, indépendamment des avantages qu'il offre pour le commerce des cafés de Moka et de la commodité qu'il présente pour les dépôts de charbon de terre.

CHAPITRE XXIII.

LES ANTILLES. LES FLIBUSTIERS.

Nous avons déjà vu que sur les anciennes mappemondes *l'Antilia* se trouvait indiquée dans l'Océan tantôt comme une seule île, tantôt comme un groupe d'îles, et que les uns la plaçaient

(1) On annonce (décembre 1843) que le lieutenant de marine anglaise Christopher a trouvé un grand fleuve sur la côte orientale d'Afrique, au nord de l'équateur, et qu'il en a remonté le cours l'espace de cent trente milles.

vers les Canaries, d'autres dans le voisinage du Japon. Christophe Colomb, persuadé qu'il avait touché l'Inde, appliqua ce nom d'Antilles à l'archipel qui se déploie de l'extrémité méridionale de la Floride, à l'entrée du golfe du Mexique, jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, sur une courbe de six cents milles, à peu de distance de l'autre archipel des Lucayes, où Colomb aborda en premier.

Ces îles étaient probablement réunies autrefois aux deux continents, dont la mer les aura séparées; mais l'examen géologique des terrains porte à croire que plusieurs d'entre elles ont surgi postérieurement à celles qui sont de formation granitique et métallique, et que l'on pourrait appeler primitives, comme Cuba, Haïti, la Jamaïque, Porto-Rico. De nombreux volcans brûlent encore dans ces parages, où de fréquents tremblements de terre abîment ou renversent les villes entières (1). Ils sont exposés en outre à des ouragans qui se déchaînent de toutes parts avec une furie sans égale, emportent jusqu'à des blocs énormes, et, au milieu des éclats de la foudre, de pluies torrentielles, soulèvent des trombes marines, jettent à la côte les bâtiments du plus fort tonnage, et balayent dans la campagne les arbres et les édifices.

Le climat est d'ailleurs l'un des plus beaux du monde; sous ce ciel constamment serein jamais les arbres ne perdent leur verdure; la saison des pluies ne fait que raviver la végétation, qui déploie alors une vigueur luxuriante, rivalise de pompe avec celle des régions équatoriales, et alimente cette multitude d'insectes qui sont le fléau des contrées tropicales.

Les vents alizés qui soufflent invariablement de l'est ont fait distinguer les Antilles en *îles du Vent* à l'orient, et en *îles sous le Vent* le long des côtes de la Colombie. Les Européens y trouvèrent deux races principales d'habitants, bien distinctes pour les mœurs et pour l'aspect physique. L'une, dans les îles du midi, venue de la Guyane, d'où l'avaient chassée les robustes Arrowakis, s'appelait Caraïbe; c'étaient des hommes au teint cuivré, agiles, de haute taille, vigoureux, continuellement occupés à faire des incursions dans les autres Antilles et sur le continent, pour s'y procurer des prisonniers à manger. Ils

(1) En 1691, Agira; en 1751 et 1752, Port-au-Prince et Léogana; en 1692, Port-Royal, furent presque détruites. Cuba reçut de rudes secousses en 1691. On se rappelle le désastre de la Ponte-à-Pitre en 1843.

opposèrent aux Européens une résistance si opiniâtre qu'il fallut les exterminer; et il ne reste probablement rien de leur sang. Les autres habitants des Antilles étaient doux, efféminés même, et la plupart succombèrent aux rudes fatigues que leur imposèrent les conquérants.

Les Espagnols furent d'abord les seuls qui y prissent pied; et nous avons raconté précédemment ce qui advint dans les plus importantes de ces îles, où fut mis premièrement à exécution le farouche et absurde système des colonies. Par la suite il n'y eut point de puissance qui ne voulût y avoir un établissement (1) et faire cultiver la canne à sucre, qui réussissait là mieux que sur son sol natal. Les Hollandais eurent Curaçao, 1634.
rocher avec un port excellent, d'où ils trafiquaient avec Venezuela; de plus, Saint-Eustache, bien fortifié, avec la fertile Saba; et ils disputèrent longuement aux Français Tabago, qui 1639.
échut ensuite aux Anglais. Le Danemark acheta à la compagnie 1696.
des Indes Sainte-Croix et Saint-Thomas, où bientôt il eut pour 1671.
associés plusieurs négociants du Brandebourg. Enfin les Suédois occupèrent Saint-Barthélemy, qu'ils achetèrent à la France. 1785.

Le groupe des petites Antilles devint presque en entier la 1625-1630.
propriété des Français; mais la compagnie en fit si peu de cas qu'elle les revendit en détail. Boisseret acheta pour soixante-treize mille francs la Guadeloupe, Marie-Galante et les Saintes; Du Parquet, pour soixante mille, la Martinique, Saint-Louis, la Grenade et les Grenadines, dont il revendit deux pour quatre-vingt mille francs; l'ordre de Malte paya cinquante mille écus 1651.
Saint-Christophe, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Sainte-Croix et la Tortue.

Les acheteurs jouissaient d'une autorité absolue sur les terres comme sur les charges civiles et militaires, ainsi que du droit de grâce. L'intérêt privé contribua à l'amélioration de ces possessions, sauf que les Hollandais continuèrent d'y faire un commerce très-actif de contrebande.

Saint-Domingue, premier établissement des Espagnols dans le Nouveau Monde, se trouva promptement dépeuplé, comme nous l'avons dit, et les nègres qu'on y avait transportés pour suppléer aux indigènes se soulevèrent; première réaction de

(1) Époques des établissements : Saint-Christophe en 1625, Barbade en 1627, Antigoa en 1628, Nièves en 1628, Montserrat en 1634, l'île de l'Anguille en 1650. La Jamaïque fut enlevée aux Espagnols en 1655, la Tortola aux Hollandais en 1666. Les Antilles françaises furent prises en 1764.

cette race noire qui devait y dominer plus tard. Un tremblement de terre renversa la ville; puis l'amiral Drake ravagea l'île par l'ordre d'Élisabeth. Les indigènes ayant péri, les spéculateurs se tournaient plus volontiers vers le Mexique, le Pérou, la Nouvelle-Grenade; et le peu de colons qui restaient, manquant de bras et de capitaux pour l'exploitation des mines, vivaient de piraterie. Ils s'y livrèrent bien plus encore du moment où le gouvernement, ayant défendu de commercer avec les étrangers, fit dans ce but détruire les travaux des ports: les habitants furent ainsi réduits aux ressources de l'intérieur, et il restait à peine quatorze mille créoles et douze cents nègres insurgés.

La principale occupation dans les Antilles fut toujours la contrebande, conspiration de la société contre le fisc, qui rétablit l'équilibre des échanges rompu par les lois prohibitives et où celui qui sait risquer finit toujours par gagner; révolte du commerce, qui a sa partie dramatique et même héroïque. Sur tous ces rochers s'étaient embusqués une foule de hardis corsaires, mélange de toutes les nations, qui remplirent le monde de leurs prouesses téméraires, et qui, recherchant les côtes les plus périlleuses, conspirant avec les tempêtes contre le mauvais génie de la prohibition et ses lois aussi raisonnées qu'impuissantes, méritèrent une place dans l'histoire.

L'île magnifique de Cuba restait, on peut dire, dépeuplée; et comme elle abondait en gros gibier, ceux qui se mettaient à faire la course allaient s'y ravitailler. En conséquence, le commerce des vivres y devint extrêmement lucratif. Les *Matadors*, après avoir tué la venaison, la faisaient sécher, à la manière des Caraïbes, sur des grils, à la chaleur d'un brasier. Cette opération s'appelait *boucan* dans la langue du pays, d'où le nom de *boucaniers* donné à ceux qui la pratiquaient et qui étaient des Français pour la plupart. Ils menaient dans leur association le genre de vie dont les bandes de brigands offrirent souvent le spectacle. Le boucanier portait pour vêtement des peaux naturelles, telles qu'il les arrachait aux bêtes fauves et aux bœufs sauvages. Il était toujours accompagné d'une meute de vingt-cinq à trente chiens et armé d'un fusil portant une balle d'une once, unique instrument de son métier et seul moyen qu'il connût pour vider ses différends avec ses camarades. Il était passé en proverbe parmi eux que Dieu avait dit: « Tu tueras des taureaux pendant six jours; le septième, tu

« porteras leurs peaux au navire. » Quand le boucanier n'était pas à la chasse, il allait examiner les pistes et les sites, abattre des oranges à coups de fusil; ou bien il s'occupait à former des élèves. C'est ainsi qu'il vivait dans une solitude de son choix, au milieu de ses chiens et de ses *engagés*, espèce de valets qui venaient d'Europe pour se mettre à son service, où ils passaient trois ans avant de devenir eux-mêmes boucaniers. Apercevait-il un bâtiment, il courait au rivage, où il entassait les peaux et la venaison. L'échange se faisait en peu de mots, et il retournait se mettre en quête de nouveaux approvisionnements. Les Espagnols prirent, pour déloger les boucaniers, le parti de détruire les bœufs sauvages dans les Antilles; mais des pirates anglais s'étaient postés dans ces îles, où ils assuraient, les armes à la main, leurs opérations de contrebande; on les appelait, d'un mot indigène, *free-booters*, et par corruption *flibustiers*. Une inimitié commune contre les Espagnols et le désir de s'enrichir par le brigandage réunirent ces écumeurs aux boucaniers; ils prirent alors le nom de *frères de la côte*, et se donnèrent des règlements appropriés à des ennemis de la société.

Déjà un ramas de Français et d'Anglais avaient occupé l'île de 1625.
Saint-Christophe, où ils cultivaient le tabac; mais, chassés par les Espagnols, ils s'étaient mis à faire la course; d'autres passèrent à la Tortue, îlot voisin de Saint-Domingue, dont ils firent leur entrepôt et le centre de leurs expéditions : comme ils attaquaient plus spécialement les Espagnols, ils étaient vus de bon œil par les ennemis de cette puissance, et en recevaient des lettres de marque.

Une parfaite égalité de droits régnait parmi les flibustiers. Ils n'avaient point de femmes, point d'enfants; tout était chez eux en commun, sauf que chacun tenait sous sa dépendance un engagé, dont il héritait. Sales et mal vêtus, un bon fusil était tout leur avoir; ils prenaient un nouveau nom après leur *baptême*, c'est-à-dire après l'aspersion qu'on a coutume de donner aux marins la première fois qu'ils passent les tropiques. La liberté absolue et l'exercice journalier de leur courage était pour eux d'un attrait puissant; point de juges parmi eux, point de prêtres; celui qui est insulté tue l'offenseur, et va le dire à ses compagnons; ceux-ci examinent l'affaire : s'il s'est fait justice loyalement, ils ensevelissent le mort, et il n'en est plus question; au cas contraire, ils attachent le meurtrier à un arbre, et chacun lui tire un coup de fusil.

Entassés sur des barques découvertes, sans autre approvisionnement que du biscuit, de l'eau et des fusils, ils passaient des semaines entières étendus côte à côte faute d'espace, n'ayant pour se garantir d'un soleil perpendiculaire qu'un lambeau de voile, exposés souvent aux horreurs de la famine, mais s'obstinant à ne pas retourner les mains vides.

Tout leur espoir était d'apercevoir un bâtiment à l'horizon, et soudain ils couraient droit sur lui, quel qu'il fût. Plus d'une fois il leur arriva, forts de cette intrépidité farouche à laquelle rien ne résiste, de mettre à rançon ou même de prendre à l'abordage des navires de guerre, dont le simple choc aurait coulé bas leurs frêles embarcations. A peine s'étaient-ils approchés que soixante ou quatre-vingt-dix hommes résolus s'élançaient à bord, armés jusqu'aux dents; leur première opération était d'occuper la sainte-barbe, afin de se faire sauter au besoin avec tout l'équipage en mettant le feu aux poudres. Il fallait bien de toute nécessité céder à des gens qui jamais ne battaient en retraite, et faisaient fi de la mort. De là des prodiges de valeur, dont le récit est à peine croyable. Pierre Legrand, de Dieppe, aborde un galion, coule bas son propre bateau, se cramponne aux cordages et s'élance sur le pont, où il excite tant d'étonnement et d'effroi qu'il s'empare à lui seul du bâtiment richement chargé. Montbars criait à ceux qu'il attaquait : *Défends-toi, afin que je puisse te tuer*.

Le butin, porté à l'île de la Tortue, était partagé avec une loyauté qui n'est pas rare entre bandits : les premières parts revenaient aux blessés, qui recevaient en outre une indemnité déterminée, savoir : cent écus pour la perte d'un œil, deux cents pour celle d'un bras; la quote-part de ceux qui avaient péri était envoyée à leur famille, et s'ils n'en avaient pas on la distribuait aux prêtres, qui disaient des prières pour son âme. Les parts faites, les flibustiers dissipaient en folles dépenses ce qu'ils avaient acquis si laborieusement; puis, quand ils n'avaient plus rien, ils se remettaient en course. Non contents de butiner sur mer, ils se jetèrent aussi sur le continent, saccageant les villes et faisant des conquêtes.

Le flibustier que la mer, les armes ennemies et la dent des sauvages avaient épargné finissait d'ordinaire ses jours dans sa patrie, riche et honoré. En effet, tant de hardiesse et d'exploits leur attirait cette admiration qui se convertit aisément en estime. Une foule d'aventuriers venaient de toutes parts s'associer à

eux; et les noms de leurs chefs, Morgan, Brouage, le Basque, l'Olonais, l'Écuyer, Picard, étaient répétés partout comme ceux d'autant de héros. Quelques gentilshommes français même ne dédaignèrent pas, comme un Gramont, un Montbars, de partager les dangers des flibustiers.

L'Olonais, natif du Poitou, s'était déjà rendu redoutable dans les Antilles quand il fit naufrage, et vit tous les siens massacrés par les habitants de Carthagène. Laissé pour mort avec les cadavres au milieu desquels il s'était couché, il prend, à la nuit tombante, les habits d'un Espagnol qui avait été tué, rencontre des esclaves, qu'il excite à se soulever, et retourne avec eux à la Tortue. S'étant remis en mer avec vingt flibustiers, il vient croiser devant le port de Los-Cayos (les Cayes), dans l'île de Cuba, et y fait le trafic de peaux, de sucre et de tabac. Le gouverneur de la Havane, informé de sa présence, expédie un vaisseau de dix canons, monté par soixante-dix hommes, avec un nègre chargé d'égorger tous les flibustiers à l'exception de l'Olonais. Le hardi corsaire, qui entre dans le port avec deux canots pour y chercher quelque bâtiment meilleur, y trouve la frégate, dont il ignorait l'arrivée; mais, loin de s'effrayer, il est le premier à l'attaquer, et il s'en rend maître. Il fait sauter la cervelle aux hommes de l'équipage et n'en épargne qu'un seul, qu'il renvoie à la Havane avec une lettre ainsi conçue : *Gouverneur, j'ai fait des tiens ce que tu voulais faire de nous.* — L'OLONAIS.

De retour à la Tortue avec sa prise, il y trouve le Basque, son compagnon de courses, et tous deux réunis projettent une expédition contre Maracaïbo : l'Olonais devait commander sur mer, et le Basque sur terre. Ils entassent quatre centaines d'hommes sur cinq ou six petits bâtiments, dont le plus grand portait dix canons, et prennent la mer. Au moment de doubler la pointe orientale de Saint-Domingue, ils rencontrent deux navires espagnols, dont ils s'emparent : l'un d'eux, chargé de munitions de guerre, portait seize canons et cent vingt hommes. Ils gagnent de la sorte cent quatre-vingt mille livres, et le nombre de leurs vaisseaux se trouve porté à sept, montés par quatre cent quarante hommes armés, chacun d'un fusil, d'un sabre et de deux pistolets.

Arrivés au lac de Maracaïbo, ils s'emparent de la forteresse qui en fermait l'entrée, quoiqu'elle fût défendue par deux cent cinquante soldats et quatorze pièces de canon. Les habitants

de Maracaïbo, prenant la fuite, se réfugient à Gibraltar, fort en bon état de défense : en même temps la campagne est inondée tout alentour et jonchée de troncs abattus ; il ne restait qu'une étroite chaussée, où pouvaient à peine passer six hommes de front, et qui était défendue par une batterie de vingt pièces de canon. Mais les flibustiers, bravant le feu et l'eau, se précipitent tête baissée sur l'ennemi, qu'ils contraignent à se rendre.

L'Olonais fit donner la torture à plusieurs malheureux pour les obliger à découvrir leurs trésors ; il imposa aux autres de lourdes rançons, s'engageant, s'ils les payaient, à épargner leur patrie. Sur leur refus, il fit embarquer les riches et les objets précieux, et incendia la ville. Quand les flibustiers procédèrent au partage du butin, ils se trouvèrent possesseurs de 360,000 écus, indépendamment de plus d'un million d'écus en ornements enlevés aux églises ; de 500,000 livres en tabac et des prisonniers, qui furent vendus à l'encan.

Rentré à la Tortue, l'Olonais dirigea sa convoitise sur les villes et les villages de la baie de Honduras : arrivé en vue de Porto-Cabello, il s'empara d'un vaisseau espagnol de quatre-vingts, et brûla la ville. Il se mit alors à la tête de trois cents hommes résolus, et s'en alla prendre la petite ville de San-Pedro, qu'il réduisit également en cendres ; puis, remettant à la voile, il captura un riche bâtiment de sept à huit cents tonneaux, qui, tous les ans, partait d'Espagne pour le golfe de Honduras.

Peu de temps après, l'Olonais était mangé par les sauvages sur la côte de Darien (1).

Avec autant d'intrépidité le Gallois Henri Morgan eut plus de bonheur. S'étant emparé du Port-au-Prince de Cuba, il se trouva à la tête de neuf vaisseaux et de quatre cent soixante-dix
1669. hommes, tant Anglais que Français, avec lesquels il attaqua, de nuit, Porto-Bello. Au bout de quinze jours la ville était réduite à une telle extrémité que les vivres manquèrent, et que les maladies consumèrent la population : il ne consentit pourtant à se retirer qu'après avoir reçu du gouvernement de Panama une somme de cent mille écus ; il s'éloigna alors avec soixante-quinze mulets chargés de butin.

Une telle aubaine attira près de lui un grand nombre de

(1) Exquemelin, *Hist des Flibustiers*.

chefs, et il se trouva avoir sous ses ordres quinze navires avec neuf cent soixante hommes. Il se jeta aussi sur Maracaïbo; et ayant trouvé dans le fort une grande quantité d'armes et de munitions, il pilla la ville, ainsi que Gibraltar. Attaqué par trois frégates espagnoles, il en fit sauter une, et prit les deux autres sans perdre un seul homme; puis il partagea entre ses compagnons une somme de deux mille cinq cents piastres, sans compter les étoffes.

Une autre fois il tomba sur Sainte-Catherine, île protégée par dix forts; et, bien approvisionné grâce aux munitions qu'il y trouva, il alla assiéger Panama, battit l'armée espagnole, et brûla la ville. S'étant soustrait ensuite au mécontentement des siens, Morgan se retira à la Jamaïque, où il fut fait chevalier et nommé commissaire de l'amirauté, charge dans laquelle il déploya une extrême rigueur contre ses anciens compagnons.

D'autres flibustiers, au nombre de trois cent trente et un, 1680.
abordent à Darien, et, munis d'un fusil, de pistolets, d'un marteau et de quatre biscuits, se mettent en marche chacun sous leurs chefs respectifs, commandés tous par Barthélemy Sharp. Partout, à leur approche, c'était à qui se cacherait et prendrait la fuite. Ne trouvant pas assez de butin à leur gré, ils construisent des canots, et descendent jusqu'à la mer du Sud; là ils prennent et capturent de gros navires. Les Espagnols les attaquent avec trois bâtiments, et sont battus; mais Sharp ayant péri, ils se divisent par bandes, qui se dirigent les unes vers les Indes occidentales, les autres vers le Pérou.

Entrés dans le fleuve de Guayaquil, ils prennent la ville de ce nom, où ils trouvent quatre-vingt-douze mille dollars en argent, une quantité considérable d'argenterie et de marchandises et quatorze navires marchands; enfin le gouverneur s'oblige à payer, pour la rançon de la place, un million de piastres et quatre cents sacs de farine. Mais au milieu du désordre l'incendie éclate et détruit la moitié de la ville; et les flibustiers s'en vont avec leur butin, emmenant cinq cents prisonniers à l'île de Puna. Là ils attendirent la rançon promise, et comme on tardait à la leur payer, ils envoyaient de temps à autre au gouverneur la tête de quelqu'un de leurs captifs.

Le Hollandais Van-Horn s'en va attaquer la Vera-Cruz à la tête de douze cents compagnons, et la livre au pillage. Les flibustiers, se réunissant ensuite en grand nombre, tombent sur le Pérou. Personne n'ose résister à ces redoutables envahis-

seurs, qui dépouillent audacieusement les villes et les campagnes. Lorsqu'ils ont fait prisonniers les riches, massacré les naturels et violé brutalement les femmes, ils s'en retournent sans avoir perdu un homme, aussi chargés de l'or et de l'argent de ce pays que les compagnons de Pizarre. Mais, comme les destructeurs de Troie, ils périssent en route par les tempêtes ou par leurs déportements.

Si ces hommes audacieux eussent opéré de concert et dans un but meilleur, ils auraient pu changer la face de l'Amérique, tandis qu'agissant en aventuriers isolés ils ne laissèrent que des traces de dévastation. Tout au plus le hasard leur fit trouver quelque île inconnue; et ils excitèrent l'étonnement par des prodiges de bravoure, comme aussi par les plus étranges infortunes. Un an après la découverte de l'île de Juan-Fernandez, les boucaniers y oublièrent par erreur un Indien Mosquitos, nommé Guillaume, qui y resta trois années. Il avait un fusil, un couteau, une poire à poudre remplie et quelques balles; mais lorsque ces munitions furent épuisées; il fit de son couteau une scie, avec laquelle il coupa en morceaux le canon de son fusil; avec ces morceaux il fabriqua des harpons, des lances, des gaffes et un grand coutelas en faisant rougir le métal, puis en le battant entre des pierres, comme le pratiquent les Mosquitos. Ses habits s'étaient consumés sur lui; et il était vêtu de peaux de chèvres quand reparurent ses compagnons, auxquels il avait eu l'attention de préparer un banquet copieux.

En 1700, les boucaniers abandonnèrent dans la même île le brave marin Alexandre Selkirk, Écossais. Il eut, pendant huit mois, beaucoup de peine à combattre la mélancolie et l'ennui; cependant il se construisit deux cabanes, et tua des chèvres tant qu'il eut de la poudre. Il trouva ensuite le moyen de faire du feu en frottant deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre. C'était en priant, en chantant des psaumes qu'il parvenait à tromper le temps et à soutenir son courage. N'ayant plus de poudre pour tuer les chèvres, il les prenait à la course; mais il tomba une fois dans un précipice en poursuivant un de ces animaux, et fut plusieurs jours sans pouvoir bouger. Il prit ainsi plus de cinq cents chèvres, en éleva quelques-unes, et il s'amusait à danser avec elles et avec les chats; ces deux espèces d'animaux avaient été introduits dans l'île par les boucaniers. Ses pieds endurcis dans ses courses se couvrirent d'un calus épais, et il se fit des habits avec des peaux de chèvre,

qu'il cousait à l'aide d'un clou. Les palmiers et les raves que les boucaniers avaient semés lui fournirent aussi des aliments. Il resta dans ce désert quatre ans et quatre mois, pendant lesquels il avait presque oublié la prononciation des mots. De retour à Londres, il s'en allait par les rues comme hébété, et se mettait par moments à courir de toutes ses forces, comme il le faisait dans son île, sans prendre garde aux passants. Il servit de type au *Robinson Crusoé* de De Foë, l'un de ces romans en petit nombre qui ne mourront point.

La décadence des flibustiers commença lorsqu'ils semblaient au moment de conquérir l'Amérique entière. Les aversions nationales, assoupies d'abord par la soif du butin, éclatèrent parmi eux; les Anglais d'une part et les Français de l'autre se firent mutuellement la guerre. La Tortue cessa d'être leur centre commun : les premiers s'établirent à la Jamaïque, d'où ils allèrent chercher de nouvelles aventures dans la mer du Sud, où nous les rencontrerons. Les Français, sous la conduite de Gramont, firent une expédition célèbre sur Campêche, qu'ils saccagèrent et où ils brûlèrent, en l'honneur de Louis XIV, pour un million de bois de teinture. D'autres fois ils vinrent en aide aux armes de leur nation, comme au siége de Carthagène en 1697. Mais comme on les y laissa exposés au plus grand péril, sans les appeler ensuite à prendre part au butin, ils s'emparèrent de la ville, pour la piller à leur tour.

Se trouvant par ces guerres mêmes chaque jour plus détachés des Anglais, ils s'affaiblirent; et, renonçant à leur existence aventureuse, ils s'appliquèrent à la culture. Ils avaient formé à Saint-Domingue une colonie que la France s'appropria; et 1659.
les plantations de cannes à sucre y attirèrent l'or du Mexique et du Pérou, et en firent le plus riche établissement des deux mondes. Mieux constituée en 1722, cette colonie acquit une plus grande prospérité : cinq cent mille nègres y cultivaient un sol extrêmement fertile; les produits étaient tellement abondants que quatre cent dix navires et douze mille marins étaient employés à exporter les denrées récoltées par les huit mille cinq cent cinquante-six habitations, dont huit cents ne donnaient que du sucre.

Le ministre Colbert, attentif à encourager le commerce de la France, crut y réussir en instituant une nouvelle compagnie; il racheta les Antilles au prix de 840,000 livres; mais la compagnie leur nuisit par ses priviléges sans tirer aucun profit pour

elle-même. Le système de Colbert pesait lourdement sur les colonies; leurs revenus, au lieu d'être consacrés à les rendre florissantes, passaient dans les mains des fermiers qui percevaient l'impôt; l'exportation demeurait enchaînée; et comme les négociants étrangers déguisaient leurs opérations à l'aide de lettres patentes que leur prêtaient les nationaux, on obligea tous les bâtiments de rentrer dans les ports de départ. De là des dépenses et une perte de temps énormes. On appelait cela du zèle pour la prospérité du commerce. Ajoutez que les droits étaient tellements onéreux que le cacao, qui coûtait cinq sous aux colonies, en payait quinze à l'entrée. Sur les vingt-sept millions de livres de sucre que produisaient les colonies il ne leur était permis d'en expédier que vingt pour la consommation de la métropole; d'où il résultait que la production, au lieu d'augmenter, allait en décroissant. Il ne restait d'autre ressource aux colons que d'imaginer quelque industrie nouvelle non encore atteinte par le fisc, ou de favoriser la contrebande.

Un règlement bien conçu et clair fut substitué en 1717, à l'ancien. Les marchandises expédiées aux colonies furent affranchies de droits, et ceux qui grevaient leurs produits à l'entrée furent allégés. Il resta cependant assez d'entraves pour arrêter leurs développements, et jamais la France ne sut donner à ses colonies une législation appropriée à un climat, à des genres de culture, à des propriétés si différentes de celle de l'Europe. Quelle loi plus juste en principe que de diviser les héritages par portions égales? Elle cause pourtant là un morcellement qui rend impossible cette culture en grand, qui est indispensable dans les plantations.

La Martinique ne fut pas d'une moindre importance que Saint-Domingue. Les colons y eurent à soutenir une longue lutte contre les Caraïbes; puis, lorqu'ils les eurent enfin chassés, ils organisèrent mieux le travail, le commerce et la culture, celle du tabac et du coton d'abord, ensuite celle du sucre et du cacao, surtout depuis 1684, époque à laquelle l'usage du chocolat s'étendit dans Paris. Un ouragan ayant, quelque temps après, détruit tous les cacaotiers, on les remplaça par le café, qui y devint le meilleur de l'Amérique.

1727. Une fois que les guerres avec les puissances maritimes eurent cessé et qu'une meilleure administration eut été introduite, la Martinique devint le marché des îles environnantes; et la contrebande très-active qui se faisait dans les posses-

sions espagnoles y amenait une grande abondance d'argent.

Cette prospérité fut souvent troublée par les déplorables guerres dynastiques d'Europe, par des ouragans, dont un des plus épouvantables fut celui de 1766, et par un insecte qui dévastait à tel point les plantations qu'on songea à les abandonner comme désespérées : heureusement on trouva quelques moyens de remédier au mal.

Il fut constamment nécessaire de maintenir dans ces îles des forces imposantes pour les défendre contre les Anglais et les Hollandais ; et comme les milices du pays ne suffisaient pas, les colons se soumirent à une taxe destinée à l'entretien d'un corps de troupes régulières. Mais le gouvernement français, jugeant nécessaire de conserver en même temps les milices pour veiller à l'ordre intérieur, força les colons de supporter cette charge sans les affranchir de l'autre, ce qui excita un grave mécontentement, surtout à Saint-Domingue, où il fallut recourir aux armes pour rétablir l'ordre.

On comptait à la Martinique, en 1778, douze mille blancs, trois mille nègres ou mulâtres libres, et quatre-vingt mille esclaves. Deux cent cinquante-sept plantations de cannes à sucre y produisaient 244,000 quintaux de sucre brut ; les colons étaient une population riche, aimant le luxe, excellents sur mer et détestant la tyrannie.

La France recevait de Saint-Domingue, en 1775, sur trois cent cinquante-cinq bâtiments, 1,230,663 quintaux de sucre, d'une valeur de près de 45 millions de livres ; 459,000 quintaux de café, valant 22 millions ; 18,000 d'indigo, au prix de 15 millions ; 5,780 de cacao, pour 400,000 livres ; 500 quintaux de roucou, estimé 32,000 livres ; 26,000 de coton, 6,700,000 livres ; 14,100 cuirs, 164,000 livres ; 43,000 quintaux de filasse pour faire de la corde, à 43 livres le quintal ; 90 quintaux de casse, évalués 2,400 livres, outre les menues denrées et l'argent monnayé : le tout montant à 94 millions. A cela il faut ajouter 488,598 livres pour Cayenne, 19 millions pour la Martinique, 12,751,404 pour la Guadeloupe ; et l'on trouvera que dans le cours de cette année la France tira de ses possessions du Nouveau Monde au delà de 126 millions, dont elle expédia aux étrangers pour 73 millions et demi.

La France tire des produits d'un autre genre de la petite île de Saint-Pierre, qui ne compte pas plus de huit cents habitants à demeure ; mais des milliers de marins y accourent d

Bretagne et de Normandie pour la pêche de la morue. En 1830, il ne s'y trouvait pas moins de quatorze mille matelots occupés aux diverses opérations qu'elle entraîne.

Nous avons déjà fait mention de la prospérité à laquelle atteignit Cuba lors de l'abolition du monopole. En 1746, l'Espagne en avait concédé le commerce à une compagnie qui y envoyait trois bâtiments par an; ils en rapportaient vingt mille arrobes de sucre. En 1764, l'Espagne permit aux colons de vendre directement leurs denrées aux Européens, à condition qu'ils emploiraient pour le transport les vaisseaux de l'État; mais cette restriction fut levée trois ans après; à la même époque on révoqua la défense de trafiquer avec d'autres Américains. Enfin, en 1790, le commerce put être considéré comme libre.

On ne saurait dire l'accroissement rapide qui en résulta. La population, d'abord minime, s'élevait déjà à 170,000 âmes en 1775; elle était, en 1817, de 552,000, de 730,000 en 1827, c'est-à-dire qu'elle avait quadruplé dans l'espace d'un demi-siècle. La production était, en 1830, de 8 millions d'arrobes de sucre et de 2,880,000 de café, au lieu de 7,000 à peine qu'elle donnait en 1792. Le revenu, en 1827, était d'environ 47 millions, tandis qu'au Mexique, avec une population égale, il était seulement de 12, et que Java, l'île la plus florissante de l'archipel indien, ne donnait que 8 millions en 1822. La constitution octroyée à l'Espagne après la mort de Ferdinand VII parut vouloir ruiner les colonies, tant les dispositions qui les concernaient étaient désastreuses; cette constitution excluait les colonies de la représentation nationale, et faisait peser sur elles, par un système de finance inique, toutes les charges du trésor épuisé par les désordres d'une mauvaise administration. Malgré cela Cuba continua de prospérer. En 1828, il y aborda 1,702 bâtiments; en 1831, elle expédia en Angleterre 1,591,747 livres de café; et en 1834 on évalua qu'elle faisait un commerce de 33 millions de piastres; dans lequel les produits de l'île figuraient pour 9 millions. Les nègres sont bien traités, et on songe à les émanciper; on leur permet d'amasser un petit pécule. Les propriétaires en mourant émancipent leurs esclaves domestiques et leur laissent un petit coin de terre; mais le plus souvent ces esclaves continuent de rester dans la famille de leur défunt maître. Enfin on commence à introduire à Cuba des cultivateurs blancs. La Havane compte 112,000 habitants, dont 22,000 esclaves; la douane y rapporte 24 millions,

et la prospérité y va croissant, aujourd'hui qu'on y introduit les machines à vapeur, ainsi que des instruments et des méthodes d'agriculture plus perfectionnés (1). On y établit des chemins de fer; l'instruction s'y répand, il y paraît un grand nombre de journaux. On y compte plusieurs poëtes, surtout des poëtes dramatiques. Telles sont les raisons qui font que les États-Unis désirent faire entrer cette île dans leur confédération, ce qui leur réussira un jour.

CHAPITRE XXIV.

VOYAGES DANS LES MERS DU SUD.

La fin du seizième siècle parut devoir obscurcir la gloire dont l'Espagne avait brillé jusque-là, tant les Hollandais et les Anglais portèrent à l'envi de graves atteintes à la puissance des Espagnols en Amérique et en Asie (2).

François Drake, né dans le Devonshire en 1539, s'étant embarqué de bonne heure, fit avec Hawkins plusieurs voyages pour transporter des nègres des côtes d'Afrique à Hispaniola; mais, rencontré par les Espagnols, il perdit son chargement et ses navires. Par représailles, il arma en course dans l'intention 1573
d'intercepter le trésor qui, disait-on, devait être expédié de Panama, en Espagne, à travers l'isthme de Darien. Quoiqu'il n'y réussît pas, il acquit des sommes considérables, qu'il avança au comte d'Essex pour l'aider à réduire les Irlandais. Le pavillon anglais s'était déjà montré dans la mer du Sud pour y ravir les richesses accumulées par les Espagnols; mais Drake y revint alors avec soixante hommes et cinq bâtiments, dont le plus gros était de cent tonneaux à peine; moyens insuffisants avec lesquels il commença un voyage mémorable. Parvenu

(1) RAMON DE LA SAGRA, *Historia economica politica y estadistica.* — *Anales de las ciencias*, qu'il publie à la Havane.
DE MONTVÉRAN, *Essai statistique sur les colonies européennes.*
Dans notre dernier volume, nous rendrons compte des progrès que fait, dans ces pays, l'affranchissement et l'éducation des esclaves, ainsi que des statuts qui nous ont été transmis par la *Societad economica de Amigos del pais de la Habana.*

(2) JACQUES BURNEY; *A chronological history of the discoveries in the outh sea*; Londres, 1803-1807; cinq volumes.

dans le fleuve de la Plata, et bientôt réduit à trois bâtiments, il franchit le détroit de Magellan, et, après avoir essuyé des tempêtes effroyables, il toucha les côtes du Chili, où il fit un butin considérable en argent tant sur les navires que sur terre. Le hardi flibustier, enrichi au delà de ses espérances, résolut de regagner sa patrie par le nord-est, route qui n'avait pas encore été essayée; mais des froids horribles ne lui permirent pas de s'assurer si, comme on le croyait déjà à cette époque, l'océan Atlantique communique au septentrion avec la mer du Nord. Ayant donc rebroussé chemin, il rencontra la Nouvelle-Albion, pays très-froid, habité par des hommes qui y vivaient en société. Il se dirigea de là vers les Moluques, et découvrit les îles des Larrons (Pelew?). Puis il fut accueilli avec bienveillance par le roi de Ternate, qui lui accorda le privilége du commerce dans cette île. Il visita ensuite les Célèbes, et rentra
1580. à Plymouth deux ans et dix mois après son départ, ayant fait le premier le tour du globe.

Sur les réclamations du gouvernement espagnol, bonne partie du butin fut rendue aux légitimes propriétaires; mais il resta néanmoins à Drake suffisamment de richesses sans compter la faveur de la reine Élisabeth. Cette princesse voulut dîner sur l'audacieux navire qui était revenu seul d'une si lointaine expédition et qui, soigneusement conservé pendant longtemps, servit enfin à faire la chaire de l'université d'Oxford.

Drake fut aussi le premier parmi les Anglais qui passa le détroit de Magellan; mais il est étonnant qu'il ait pu, avec une flotte aussi faible, accomplir en aussi peu de temps un voyage qui présentait tant de difficulté que les Espagnols y avaient renoncé. Il vit le premier l'extrémité des terres australes, s'enfonça, plus que personne ne l'avait fait avant lui, dans la côte au nord-ouest de l'Amérique, et découvrit ce territoire de l'Orégon que les Américains disputent aujourd'hui à l'Angleterre. Aussi, bien que Drake ne fût qu'un corsaire, sa constance et son habileté lui méritèrent-elles le titre de héros (1).

Émue par cet exemple, soutenue par les encouragements d'Élisabeth, l'Angleterre s'éleva bientôt au premier rang, et en seize années seize expéditions au moins se dirigèrent vers le sud. Les Espagnols, étonnés de rencontrer les Anglais dans la

(1). BARROW, *The life, voyages and exploits of admiral sir Francis Drake Knight*; Londres, 1844.

mer Pacifique, et de les voir plus hardis qu'eux-mêmes, s'aperçurent du danger dont ils étaient menacés : secouant donc leur torpeur confiante, ils fortifièrent le Pérou, et reconnurent mieux le détroit de Magellan pour y placer des colonies et pour en fermer l'entrée. Mais les immenses dépenses que ces travaux exigeaient furent faites en pure perte, faute d'une bonne direction ; la hardiesse des Anglais s'en accrut, et ils envahirent les possessions espagnoles au midi. Thomas Cavendish mit le comble aux misères où gémissaient les colonies magellaniques, et porta l'extermination à celles dont l'état était encore florissant. Il ramassa un butin immense sur terre et sur mer, prit un galion, fit le tour du monde en huit mois de moins que Drake, et apporta de nouvelles lumières à la navigation et à la cartographie.

Cavendish voulut employer les immenses richesses qu'il devait au pillage à en acquérir de nouvelles; mais il éprouva toute sorte de désastres et finit lui-même par succomber, ce qui découragea pour quelque temps les Anglais. Les Espagnols n'étaient pas restés inactifs : Alvar Mendana de Neyra avait poussé le premier ses recherches dans le grand Océan vers la terre australe, et trouvé les îles de Salomon : on tint toutefois le fait caché, afin que d'autres peuples ne vinssent pas les occuper; et comme elles ne promettaient pas d'or, la cour ne s'inquiéta pas des avantages qu'on aurait pu en tirer.

Quiros, son compagnon, étant parti de Lima avec une expédition destinée à *gagner des âmes au ciel et des royaumes à l'Espagne*, trouva une foule d'îles dans l'océan Pacifique et entre autres Taïti; mais ce fut encore en vain qu'il tâcha d'amener l'Espagne à former des établissements dans ces lieux, quoiqu'il en dépeignît la beauté et la position favorable avec des couleurs qui n'ont encore rien perdu de leur fraîcheur.

Neyra et Quiros sont les derniers de la race héroïque des conquistadors espagnols. Déjà toutes les puissances s'étaient aperçues qu'il fallait frapper l'Espagne dans ses colonies. Les Hollandais, insurgés contre Philippe II, vinrent lui en disputer la 1598.
possession; et une expédition fut dirigée par Van-Noort, tant sur la Nouvelle-Espagne que sur le Pérou. Après avoir traversé le détroit de Magellan par un froid très-rigoureux, les Hollandais firent quelques prises peu importantes sur les côtes du Pérou, et accomplirent le tour du globe en trois ans, voyage mémorable pour la discipline rigide qui y présida. Le gouver-

nement lui-même avait approuvé les statuts que les matelots avaient juré d'observer ; et le vice-amiral, qui les viola, fut déposé à terre, où il périt probablement. Les expéditions hollandaises furent toujours exemplaires sous ce rapport. Quoique la compagnie des négociants n'en tirât aucun avantage, elle fit partir pour les Moluques George Spilbergen, qui, après avoir contribué à y établir la puissance néerlandaise, battit les Espagnols sur les côtes du Pérou, tant les républicains, quoique navigateurs encore novices, s'étaient rendus supérieurs aux navigateurs plus expérimentés du roi. Mais ils voulaient être indépendants, et les Espagnols rester les maîtres : les premiers employaient leurs richesses à acquérir une puissance nationale, les seconds à l'empêcher de se développer chez les autres. Spilbergen acheva le tour du globe en moins de trois ans, et ramena sa flotte intacte. Ce fut un des voyages les plus heureux.

Les Hollandais avaient accordé à la compagnie des Indes orientales le privilége de passer par le détroit de Magellan et de toucher au cap de Bonne-Espérance; en même temps elle avait promis le produit des quatre premiers voyages à celui qui trouverait une route nouvelle pour arriver aux Indes. On songea donc à faire le tour de l'Amérique australe pour éluder les priviléges de la compagnie; et Isaac Le Maire, riche négociant d'Amsterdam, persuadé que l'on devait pouvoir continuer à naviguer dans cette direction, arma, pour s'en assurer, les
1615. navires *l'Union* et *le Horn*. Après avoir dépassé la Terre de Feu, ceux qui les montaient trouvèrent une mer si poissonneuse que les cétacés encombraient le passage; et ils aperçurent l'extrémité du continent, qu'il nommèrent le cap Horn. Plusieurs sinistres empêchèrent d'insister sur les recherches australes; mais il fut démontré que la mer Pacifique ne finit pas au détroit de Magellan.

L'Espagne menacée ne cessait de vouloir étendre ses colonies au sud, mais avec peu de succès. Lorsqu'elle vit pourtant le détroit de Magellan ouvert aux Anglais et aux Hollandais, elle
1602. pensa à faire relever avec plus de soin les côtes de l'Amérique méridionale; en même temps elle se remettait à diriger des recherches vers le nord-ouest, pour protéger le galion qui se rendait de Manille à Acapulco et pour fortifier quelque golfe sur la Californie. En effet, elle construisit le port de Monterey, son principal établissement au nord-ouest de l'Amérique; mais les découvertes étaient entravées par la mollesse et par l'ingrati-

tude du gouvernement, et rendues incertaines par le mystère dont on les enveloppait.

En voyant les coups heureux portés aux possessions espagnoles par les puissances rivales, des particuliers conçurent l'idée de venir aussi prendre part à la curée. Ces flibustiers et ces boucaniers qui se signalèrent dans les Antilles par des exploits si audacieux avaient pour eux les gouvernements ennemis de l'Espagne, qui les aidaient à s'emparer de pays dont ils se rendaient ensuite les maîtres, selon que la majorité, parmi les corsaires occupants, se composait d'Anglais ou de Français.

D'autres boucaniers, la plupart Anglais, résolurent de travailler pour leur propre compte et de courir les mers du Sud, d'où ils pourraient plus facilement retourner en Europe. Après 1680.
avoir traversé l'isthme de Darien et s'être emparés de plusieurs vaisseaux, ils pillèrent audacieusement les rivages voisins de Panama et du Pérou méridional, puis le sud du Chili; ils trouvèrent en même temps des îles nouvelles, et reconnurent mieux les côtes; ensuite ils doublèrent le cap Horn au milieu des aventures qui accompagnent d'ordinaire ce genre de vie. D'autres prirent des directions différentes, et firent des découvertes dans la mer méridionale. Leur association produisit ainsi des résultats plus heureux que jamais, et devint pour les Anglais une école de perfectionnement maritime.

Guillaume Dampier, de Sommerset, s'étant mis à naviguer, puis à couper des bois de teinture et à en faire le commerce à Campêche, gagna une certaine fortune. Des flibustiers, avec lesquels il se lia, lui donnèrent le désir de se joindre à eux; il fit avec Cowley le tour du monde, et écrivit une relation inté- 1699.
ressante de ses voyages. Choisi pour commander une expédition que Guillaume III destinait à explorer la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, récemment découverte par les Hollandais, il partit, et trouva la Nouvelle-Bretagne ainsi que d'autres terres, dont il donna une belle description.

Même après que les boucaniers eurent cessé d'exister, leurs exploits continuèrent à être le sujet de tous les entretiens et à échauffer les imaginations. Quelques marchands anglais formèrent le projet d'imiter leur audace et leurs brigandages au détriment des puissances qui, au commencement du siècle passé, se disputaient la succession d'Espagne, et confièrent deux bâtiments à Dampier; mais celui-ci, habitué à vivre avec des corsaires, déploya une rigueur excessive, et mécontenta ses équi-

pages. On ne tarda pas à comprendre qu'il n'y a de profit à faire la course que pour des pirates qui exercent ce métier pour leur propre compte et qui y trouvent un avantage immédiat.

Les Français envoyèrent aussi des corsaires dans la mer du Sud; cet exemple fut suivi par les Hollandais, qui devaient y être plus heureux.

Nouvelle-Hollande. Dans les premières courses à travers les archipels de l'Océan, la famine ou le hasard firent toujours laisser à l'écart le continent appelé depuis la Nouvelle-Hollande. Cependant, selon toutes les probabilités, les Portugais avaient poussé bien plus loin les découvertes australes dès les premiers moments; il paraît même que vers la première moitié du seizième siècle ils auraient visité les côtes septentrionales de ce continent, et peut-être aussi les côtes orientales. Bien plus, Antoine Ambra et François Serrani avaient abordé dès 1511 à la Nouvelle-Guinée; Menezès y avait touché en 1527; mais quand les Hollandais les chassèrent des Moluques, ce fut à eux que resta la gloire des nouvelles découvertes.

1606. Forts de la hardiesse et de l'habileté qu'ils avaient acquises, ils s'avancèrent au sud, et explorèrent les premiers les rives orientales et occidentales de la Nouvelle-Guinée, qui n'étaient pas habitées, ou qui ne l'étaient que par des nègres sauvages. Ils avaient aperçu au midi une terre qu'ils prirent pour la Guinée elle-même. Mais Théodoric Hertoge, en faisant voile de la
1616. Hollande aux Indes, sur *la Concorde*, rencontra sous le 25° de latitude un vaste continent qu'il appela terre d'Endracht (1), du nom de son pays natal. C'était la Nouvelle-Hollande, partie principale de l'Australie. Les voyageurs se dirigèrent bientôt de ce côté; et, en peu d'années, l'ouest et le nord de ces vastes régions avaient reçu leurs noms. Autant les Portugais, un siècle auparavant, avaient tenu cette découverte soigneusement cachée, autant les Hollandais s'empressèrent de la proclamer. Ils envoyèrent de Batavia pour reconnaître le pays tant au levant qu'au midi; et le géographe Abel Janson Tasman, donna à la partie qui fait face aux Moluques le nom de Diemen de celui
1642. du gouverneur des Indes orientales. Il comprit que cette terre

(1) Freycinet y trouva en 1818 une table d'étain qui attestait ce voyage et un autre fait en 1697 par Vlamingh, que le gouvernement hollandais avait chargé de reconnaître les côtes de la Nouvelle-Hollande, depuis la rivière des Cygnes jusqu'au cap au nord-ouest de la terre d'Endracht.

du midi ne s'étendait pas vers le pôle autant qu'on l'avait supposé d'abord. Après avoir reconnu la Nouvelle-Zélande, les îles des Amis et d'autres encore, les unes habitées par des sauvages intraitables, les autres par des peuplades d'un naturel doux et sociable, dont ils obtinrent des provisions et de l'eau, les Hollandais rentrèrent à Batavia, ayant accompli en neuf mois les plus heureuses découvertes.

Dans les dix années qui suivirent, d'autres navigateurs reconnurent plus complétement les côtes occidentales et méridionales de la Nouvelle-Hollande. En 1627, Pierre Nuyts avait visité la plage du sud; mais l'aspect sauvage de cette région et les dangers qu'elle offrait détournèrent les Hollandais de la colonisation. Quoique la compagnie y envoyât faire de temps à autre des explorations, ce continent parut presque oublié; car elle interdisait à tous autres d'y fonder des établissements auxquels elle ne pouvait songer elle-même. En conséquence on resta persuadé que ces vastes régions, qui devaient s'offrir à nos pères presque comme un monde nouveau, n'étaient qu'un désert stérile.

Le Hollandais Roggewen s'attacha, comme son père, à la découverte des terres australes; et il trouva en effet, en 1722, l'île de Pâques, celle de Carlshoff, les Pernicieuses et plusieurs autres îles qui, rencontrées ensuite par d'autres navigateurs, reçurent plus tard des noms différents. Quand il arriva à Batavia, ses bâtiments furent saisis et vendus, et lui-même fut jeté en prison avec ses compagnons, comme s'ils eussent violé le privilége de la compagnie des Indes orientales.

La supériorité de la marine anglaise s'était manifestée pendant la guerre du dix-huitième siècle. Les Français, dépossédés des Carolines, songèrent à se dédommager de cette perte en établissant une colonie aux îles Falkland, nommées Malouines par les corsaires de Saint-Malo; elles devaient servir de points de relâche pour les bâtiments expédiés dans l'océan Pacifique. 1763.
Bougainville entreprit de fonder la colonie à ses propres risques; il y conduisit plusieurs de ceux qui avaient perdu leurs biens dans l'Acadie, et réussit dans sa tâche.

Mais l'Angleterre ne devait pas laisser grandir en paix le nouvel établissement. Elle chargea le commodore Byron de reconnaître les îles disséminées entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, de même que celles de Pepys et de Falkland. Il ne trouva pas les premières; mais, ayant abordé

aux Malouines, il en prit possession; puis il découvrit encore plusieurs autres îles : mais, tourmenté par le scorbut, il retourna en Angleterre après un voyage de vingt-deux mois.

Le capitaine Wallis continua ce que Byron avait commencé en consolidant la colonie de Falkland, en découvrant différentes îles dans la mer du Sud ou en leur imposant un nom. Il aborda à Taïti, où il répondit par l'épouvante et par le meurtre aux procédés bienveillants des naturels.

C'était ainsi que les Anglais occupaient de nouveau ou décoraient de noms nouveaux des pays déjà touchés par les Français. Peu s'en fallut que la guerre n'éclatât entre les deux puissances pour la colonie de Falkland; mais l'Espagne allégua l'ancienne concession faite par le pape, et les Français lui abandonnèrent cette possession sans regret, se contentant de recevoir cinq cent mille couronnes pour les dépenses de défrichement. Bougainville, qui alla faire la remise de cette île, partit de là pour un nouveau voyage dans l'océan Pacifique, où il découvrit l'archipel Périlleux, que les Indiens appellent îles des Perles; il toucha aussi à Taïti, et accomplit le tour du globe, en devançant Cook dans la reconnaissance de plusieurs terres.

CHAPITRE XXV.

VOYAGES AU NORD. — LA SIBÉRIE.

Les Espagnols et les Portugais avaient trouvé deux routes nouvelles pour aller aux Indes; mais n'y en avait-il pas une troisième du côté du nord? Combien les Septentrionaux ne devaient-ils pas désirer qu'il en existât une vers le pôle quand les peuples de l'Europe méridionale s'étaient rendus maîtres des passages par l'Atlantique?

Ce fut la recherche à laquelle se livrèrent d'abord les Anglais, en faisant faire de grands progrès à la géographie. Henri VII accorda au Vénitien Jean Cabot ainsi qu'à ses fils Louis-Sébastien et Sanche des lettres patentes pour la recherche de terres inconnues, avec faculté d'y établir des colonies; mais, comme nous l'avons dit, ils furent trompés dans leurs espérances (1).

(1) *Voy.* ci-dessus, chap. V. On voit, par les manuscrits de Verazzani dans

Les guerres avec l'Écosse firent négliger les découvertes. Sébastien Cabot fit alors pour le compte de l'Espagne le voyage de Porto-Rico, puis celui du Rio de la Plata. Enfin Édouard VI 1516. d'Angleterre, l'ayant créé pilote en chef avec un traitement de cinq cents marcs par an (177 livres sterling), le mit à la tête de la *Société des Aventuriers du commerce*. Il contribua puissamment, dans cette position, à développer et à régler chez les Anglais le goût des entreprises maritimes.

Terre-Neuve, que Jean Cabot avait reconnue dans son pre- 1463. mier voyage, avait toutefois été précédemment explorée par Jean-Vaz Costa Cortéréal, gentilhomme d'Alphonse, dont le fils Gaspard trouva, en 1500, le Groënland ou Terre-Verte. On assure même qu'il découvrit, entre le couchant et le nord-ouest, ou continent inconnu, qu'il côtoya l'espace de huit cents milles, dans la persuasion que ce continent se rapprochait du pays vu antérieurement par les Zéno de Venise; mais il fut arrêté par les glaces. Ce serait le Labrador. Gaspard obtint de son souverain la permission d'entreprendre un second voyage pour chercher un passage aux Indes par le nord; mais, après avoir dépassé le Groënland, on ne sait ce qu'il devint. Michel, son frère, ayant mis à la voile pour retrouver sa trace, arriva sur la côte du continent qu'il avait découvert; mais là les deux bâtiments avec lesquels il naviguait de conserve le perdirent de vue, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Leur mauvais succès ne fit pas renoncer à l'idée de naviguer sur l'océan Septentrional, et les Portugais établirent sur les bancs de Terre-Neuve plusieurs pêcheries qui perdirent toute activité lorsque leur pays fut tombé sous la domination étrangère. Quelques bâtiments français vinrent aussi sur ces rivages pour y tenter la fortune, et il se trouva jusqu'à six cents voiles réunies à cette hauteur.

A la suggestion de Robert Thorn, riche négociant de Bristol, 1529. Henri VIII d'Angleterre envoya reconnaître les terres du pôle arctique; mais cette tentative échoua comme les autres. En conséquence, les Anglais se bornèrent à trafiquer avec la Flandre et avec l'Islande. Mais Sébastien Cabot remit en avant l'idée d'un voyage pour trouver par le nord-est un passage au Cathay. L'expédition partit bien approvisionnée, pleine d'espoir et de

la bibliothèque Strozzi à Florence, que Cabot se proposait aussi de trouver par le nord un passage aux Indes.

courage ; mais il paraît que la faim et le froid firent périr, près des côtes de la Laponie, ceux qui étaient dans le navire du capitaine général, et que l'autre navire, commandé par Richard Chancelor, aborda dans une contrée où il ne faisait jamais nuit. Ayant appris que c'était la Moscovie, Chancelor traversa les quinze cents milles qui le séparaient de Moscou, et fit avec Jean Vasiliévitch un traité qui devint la base de l'alliance des deux royaumes.

1556. Pendant que ce résultat inattendu le consolait de sa mauvaise réussite, Étienne Barrow s'en allait explorant les mers arctiques, et abordait à la Nouvelle-Zemble, où le froid l'arrêta. Alors on en revint à l'idée de chercher plutôt le passage désiré par le nord-ouest, en tournant l'Amérique. Martin Frobisher, qui considérait ce trajet comme aisé, persista quinze ans à solliciter dans ce but. Enfin il obtint deux bâtiments, qui, encouragés par un salut de la reine Élisabeth, poussèrent jusqu'au Labrador, puis pénétrèrent dans le bras de Lumley, où ils prirent les Esquimaux pour des poissons. Le triangle habité par les Esquimaux est une contrée des plus malheureuses, où le renne a la plus grande peine à arracher, sous la glace, quelques brins de mousse pour vivre. Frobisher ne put jamais nouer de relations avec les habitants ; mais il recueillit dans les îles plusieurs tonnes de minéraux qui éveillèrent les espérances. Élisabeth, charmée de cette gloire nouvelle qui allait illustrer son règne et désireuse d'autre part de nuire à Philippe II, son rival, renvoya Frobisher pour qu'il établît une colonie sur cette *limite inconnue*, et en rapportât des terres aurifères. Mais il fut entravé par les glaces, et des tempêtes dispersèrent ses vaisseaux. Alors c'en fut fait de son crédit et de l'espoir qu'il avait nourri si longtemps.

(margin dates: 1576 beside "liciter dans ce but"; 1578 beside "son règne et désireuse")

La cupidité ou une ardeur désintéressée pour les découvertes anima plusieurs Anglais sous Élisabeth. Sir Humphry Gilbert, ayant obtenu de cette reine la permission de se mettre à la recherche d'un passage à la Chine et aux Moluques par le nord, aborda intrépidement à Terre-Neuve, et prit possession de Saint-John, au nord de l'Angleterre ; mais il périt au retour.

Dans un temps où des prodiges renaissants faisait croire qu'il n'y avait rien d'impossible, les marchands de Londres, persuadés que ce passage déjà tant cherché devait exister au nord-ouest, armèrent deux bâtiments, sous le commandement de John Davis. Après avoir dépassé le Groënland, Davis trouva à

1585. 60° 15' de latitude un groupe d'îles d'un abord facile, et habi-

tées par des indigènes bienveillants. Continuant sa route, il se flattait d'être tombé précisément dans le passage espéré, quand il fut arrêté par le brouillard et par les vents contraires.

Il avait cependant fait preuve de tant d'habileté que ses armateurs lui confièrent une seconde expédition, qui n'eut également d'autre résultat que des reconnaissances d'îles et de côtes. Il lui en arriva de même à la troisième; mais il en rapporta la conviction que le nord de l'Amérique n'était qu'un composé d'îles à travers lesquelles il était dès lors possible de naviguer.

Sébastien Viscayno entreprit, en 1596 et en 1602, deux expéditions au nord : il observa avec le plus grand soin les côtes de la Nouvelle-Californie; mais il ne put pousser au delà du 42° de latitude; quelques autres bâtiments furent encore expédiés d'Espagne vers le nord-ouest (1).

Cependant les Hollandais, qui, après s'être affranchis du joug des princes autrichiens d'Espagne, s'étaient mis à disputer l'empire des mers à leurs anciens dominateurs, s'appliquèrent aussi à trouver, à travers les glaces, un passage aux Indes par le nord-est. Animée par une démonstration du savant Pontano, la société de commerce dite des *Pays lointains* arma en 1594 trois bâtiments, *le Cygne*, commandé par Cornelisz, *le Mercure* par Ysbrantz et *le Messager* par Barentz, pour explorer la Norwége, la Moscovie et la Tartarie. Les deux premiers s'avancèrent jusqu'à quarante lieues du détroit de Waigatz; et, en voyant la terre se prolonger au sud-ouest, ils crurent avoir découvert le passage, ce qui les décida à revenir l'annoncer. Barentz continua d'avancer au nord-est au delà de la Nouvelle-Zemble jusqu'au 77° 15′ de latitude : arrêté par des glaces, il vira de bord, rapportant une énorme peau d'ours et les premières dents de morses que l'ont eût vues.

L'année suivante on donna sept bâtiments au capitaine Heemskerke, et Barentz pour pilote *en chef*; mais les glaces les empêchèrent d'avancer. Cependant les Samoyèdes leur assurèrent qu'à l'extrémité de la Nouvelle-Zemble se trouvait une mer

(1) Amoretti a trouvé dans la bibliothèque Ambroisienne de Milan un *Voyage de la mer Atlantique à l'océan Pacifique, par la voie du nord-ouest* (Milan, 1811). Il est de Maldonado Ferrer, qui raconte avoir passé par là en 1588, et conseille d'y faire une expédition. Quoique Lapie ait défendu ce voyage dans les *Nouvelles annales des voyages*, 1821, d'autres auteurs le réputent entièrement fabuleux, et il n'est pas d'accord avec les dernières découvertes.

rudes fatigues de ce métier formaient d'excellents marins ; et il n'était pas besoin alors de s'avancer très-loin. Mais comme quatre nations prétendaient chacune au droit exclusif de pêcher la baleine dans les baies au nord et au sud du Spitzberg, les armateurs durent faire escorter leurs bâtiments par des vaisseaux de guerre. La société dite *Moscovite*, formée à Londres, en 1606, pour explorer le nord, s'obstinait à ne pas vouloir que d'autres que les Anglais pêchassent au Spitzberg : ayant obtenu du roi Jacques I[er] un privilége absolu dans les mers du nord, elle en chassa les Hollandais, les Français, les Biscayens, et appela cette côte Terre-Neuve du roi Jacques. Les Hollandais, qui avaient formé trois compagnies pour lutter avec elle, y vinrent avec quatorze bâtiments de pêche et quatre de guerre, qui effrayèrent les usurpateurs. Le Danemark intervint à son tour, en prétendant imposer un droit de péage aux navires anglais qui franchissaient ses détroits. Mais la pêche se trouva si copieuse et la concurrence d'autres navires expédiés du Danemark, de Brême, de Hambourg, de la Biscaye se multiplia tellement que les Anglais, voyant l'impossibilité de les chasser tous, se résignèrent à partager avec eux ces glaciers, ensanglantés déjà par tant de conflits entre quatre nations rivales. Ils se réservèrent toutefois les baies les plus commodes.

Plusieurs milliers d'hommes furent donc envoyés chaque année pour affronter les plus terribles périls, sans autre objet que de pêcher de monstrueux cétacés et de lutter avec des ours et des veaux marins. Beaucoup y périssaient, brisés contre des montagnes de glaces ; ou, renfermés au milieu des glaçons, les uns devenaient la proie des monstres, les autres étaient moissonnés par le scorbut dans les longues nuits du pôle.

Toutes les nations expédiaient des navires au banc de Terre-Neuve : les Anglais seuls en avaient cinquante dans ces parages en 1578, le Portugal autant, l'Espagne le double, la France cent cinquante et les Biscayens une trentaine. Ces derniers étaient surtout d'une extrême habileté à prendre la baleine. L'établissement de sir Humphrey Gilbert donna aux Anglais, qui surpassaient les autres nations par le nombre de leurs armements, la domination positive de ce pays ; et, à la fin du règne d'Élisabeth, deux cents navires et huit mille marins étaient employés de ce côté. En 1697, un pêcheur hollandais rencontra près du Groënland une flotte de cent vingt et un navires hollandais, cinquante de Hambourg, quinze de Brême, deux

d'Emden, qui, en très-peu de temps, prirent dix-neuf cent cinquante baleines.

Dans le principe, ces cétacés étaient énormes; car ils atteignaient jusqu'à soixante-dix pieds de longueur sur trente ou quarante de tour. Les souverains n'exigeaient aucun droit sur les produits de cette chasse dangereuse, et l'on donnait seulement par dévotion la langue du monstre aux églises (1). On les emportait d'abord tout entiers; ce qui formait un chargement énorme. Mais on établit des magasins et des fours à Smeerenbourg, dans une des baies les plus septentrionales du Spitzberg, où l'on prépare l'huile et les os et où l'on abandonne le reste. Bientôt, à l'entour de ces magasins, s'élevèrent des villages, où chaque printemps retentissaient des chants de joie à l'arrivée des nouveaux hôtes, qui, charmés de pouvoir se rassasier enfin de pain frais et se divertir dans les hôtelleries, échangeaient de bruyantes rasades avec les gens du pays.

Les baleines commencèrent ensuite à devenir rares et farouches; elles s'éloignèrent des baies où on les prenait facilement, et finirent par se retirer au milieu des glaces. Alors les périls et les difficultés de la pêche s'accrurent; comme elle tenta moins l'avidité, on la laissa faire librement à ceux qui 1690.
voulaient en courir les risques; les établissements qu'on avait fondés disparurent, Smeerenbourg fut démoli, et l'on en vendit les immenses chaudières, de soixante pieds de diamètre.

Les Hollandais voulaient établir là une colonie, et trois hommes y passèrent l'hiver; mais sept autres qui les imitèrent 1633.
eurent une fin déplorable. Le 20 octobre, le soleil disparut: alors ils furent pris du scorbut; le 24 février, il revirent le disque solaire. Les derniers mots qu'ils tracèrent sur leur journal furent ceux-ci: *Nous sommes encore quatre étendus dans notre cabane, affaiblis et malades au point de ne pouvoir nous aider l'un l'autre. Dieu veuille nous secourir, et nous ôter de ce monde de douleurs, où nous n'avons plus la force de vivre!* Les Hollandais qui arrivèrent l'été suivant trouvèrent la cabane, que les pêcheurs avaient fermée pour se garantir des ours et des renards; deux de ces malheureux gisaient morts sur des

(1) Une seule baleine peut fournir cent cinquante barils anglais de blanc de baleine, comme on appelle la substance particulière renfermée dans les énormes cavités du museau; et une tonne qui en contient huit barils (1024 pintes de Paris) est payée de soixante-dix à cent livres sterling à Londres.

lits, deux autres sur de vieilles voiles, et près d'eux étaient les squelettes de leurs chiens.

Aujourd'hui très-peu de bâtiments suivent cette direction; la baleine *mysticetus* a disparu, et la *boops* est très-difficile à prendre. Les os de baleine, très-recherchés au commencement du siècle passé à cause de la mode des paniers, ont beaucoup baissé de prix. Les Russes ont continué de venir chercher dans ces parages le phoque, le dauphin blanc, et le morse. Aujourd'hui les Norwégiens et les Flamands essayent de faire cette pêche, qui devient sans cesse moins fructueuse, et les marins succombent souvent dans leur lutte avec les cétacés ou à la rigueur du froid. En 1838, dix-huit Russes hivernèrent à Mille-Iles, et y périrent tous. L'Anglais Scoresby, qui y séjourna de 1818 à 1822, a donné la meilleure description des phénomènes polaires.

On alla alors chercher ces énormes cétacés vers les régions équatoriales, et jusque sous le pôle antarctique. Les Anglais avaient maintenu leur supériorité dans cette industrie en embauchant les meilleurs baleiniers. Mais lorsque les Américains du Nord eurent conquis leur indépendance, ils attirèrent à eux les bénéfices de ce genre d'expéditions, et poursuivirent les baleines sur toutes les mers.

Quelquefois la baleine sait se venger de ses assaillants non-seulement en agitant la mer au point de faire couler les embarcations, ou en les broyant entre ses énormes mâchoires, mais encore en les poursuivant comme avec la pensée arrêtée de les châtier. *Le Gustave* pêchait sur les côtes de la Nouvelle-Hollande quand une baleine blessée saisit entre ses dents les deux côtés du bateau, qui aurait été infailliblement entraîné dans les abîmes si l'on n'eût promptement tranché les terribles mâchoires du monstre. *L'Essex*, commandé par le capitaine Polard, et se trouvant sous la ligne le 20 novembre 1820, remorquait deux baleines qu'il avait prises dans les mers antarctiques, lorsqu'une autre baleine, d'une taille démesurée, se mit à battre le brigantin avec tant de force qu'elle le fracassa et le coula à fond. L'équipage n'eut que le temps de se jeter sur trois chaloupes : l'une d'elles, montée par sept hommes, se perdit probablement; les deux autres, après avoir erré trois semaines au milieu des plus grands périls, abordèrent à l'île Élisabeth, l'une des Ducies, où les naufragés ne trouvèrent que de ces nids d'alcyons si estimés des Chinois. Ils furent en proie à toutes les an-

goisses de la faim : deux d'entre eux étant morts, leurs compagnons les dévorèrent; puis ils tirèrent au sort la vie d'un autre, qui fut mis immédiatement en morceaux. Ils étaient tous à l'agonie quand un bâtiment arriva. Ce bâtiment alla recueillir aussi trois d'entre eux, qui avaient voulu demeurer sur une autre île déserte, où ils avaient vécu d'oiseaux et de tortues, mais exposés aux tourments de la soif.

Nous mentionnerons ici un fait qui se rapporte à l'objet du présent chapitre. On assure que l'on rencontre dans le voisinage de la Chine et du Japon des baleines qui portent enfoncés dans leurs flancs des harpons lancés sur elles dans les mers du Nord. Elles auraient donc franchi ce passage septentrional si laborieusement et si vainement cherché.

Telle est la puissance opiniâtre de l'homme qu'elle lui fait surmonter tous les obstacles que lui oppose la nature. Ainsi, pendant que d'un côté il affrontait les ardeurs d'un soleil perpendiculaire et les calmes invincibles ou les tempêtes furieuses des tropiques, de l'autre côté il s'enfonçait dans des parages où les vents sont presque sans force et subissent à peine quelques variations, où le flux et le reflux sont pour ainsi dire insensibles. Baffin rencontra des îles de glace longues de cent milles, avec des montagnes hautes de quatre cents pieds. Parfois les oiseaux font leurs nids sur ces bancs, qui n'ont pas fondu depuis un demi-siècle, et que l'été ne détruit pas. Parfois les glaces s'étendent en une plaine immense, où il faut s'ouvrir un canal à coups de hache, de taille-mer ou même de canon, et y passer au risque d'y être à jamais enfermé d'un moment à l'autre, en même temps qu'on est effrayé par le bruit formidable que produit le craquement des glaces.

En 1743, un marchand russe de Mezen est pris par les glaces avec quatorze hommes sous le 77° de latitude, sans espérance d'en sortir. Quatre d'entre eux se jettent sur la côte pour l'explorer, et trouvent une cabane où ils passent la nuit; mais au matin ils ne voient plus leur navire, qui s'était abîmé dans les glaces. Ils n'avaient rien pour vivre, et toutes leurs munitions consistaient en un couteau, une hache, un fusil avec douze cartouches, une marmite et un briquet; mais ils possédaient un courage indomptable, exalté par le désespoir. Ils dégagent la cabane de la neige qui l'obstruait, tuent de leurs douze coups de fusil un nombre égal de rennes, et façonnent avec des débris de navire les ustensiles les plus nécessaires. Ayant tué

un ours, ils se font des cordes d'arcs avec ses nerfs, et vont à la chasse; ils mangent crue la chair d'ours, pour se préserver du scorbut; ils boivent du sang de renne chaud, et mâchent beaucoup de cochléaria. Ils passent six ans dans cette condition misérable; ils sont enfin aperçus par un bâtiment, qui les ramène à Arkhangel.

En 1835, quatre matelots norwégiens, expédiés aux Mille-Iles pour explorer le fond d'une baie, surpris par le brouillard, qui là s'élève tout à coup et couvre le ciel et la mer, furent obligés de gouverner au hasard, en se dirigeant d'après le fracas des vagues qui se brisaient sur les rochers. Le brouillard une fois dissipé, ils reprennent le large; mais l'obscurité revient, et il leur faut se laisser aller au gré du sort, qui les conduit sur une île. Mais à peine y ont-ils abordé, un orage s'élève, et entraîne au loin leur bâtiment. Tout espoir leur étant enlevé, ils n'eurent d'autre parti à prendre que de rester dans trois cabanes qu'ils trouvèrent sur la côte. Quelques cadavres de morses, jetés sur le sable par les vagues, devinrent leur unique nourriture. Aussi, quelle fut leur joie quand ils parvinrent à en prendre un frais. Ils se mirent à en faire la pêche; mais un jour qu'elle avait été abondante, ils furent surpris par des glaces plus hâtives que d'habitude. Ils ne pouvaient se résoudre à abandonner leur embarcation, comme trop précieuse pour eux : ils attendirent donc deux jours, dans l'espoir qu'un autre coup de vent amènerait le dégel. Ils s'excitaient à courir pour s'échauffer; mais ne pouvant plus résister à l'âpreté du froid et à la neige qui tombait à gros flocons, ils se laissèrent choir et s'apprêtaient à mourir, quand ils entendirent soudain la glace craquer, puis se fendre; et bientôt ils purent reprendre les rames et regagner leurs cabanes.

L'hiver venu, ils se firent une lampe avec un fond de bouteille, et alimentèrent la flamme avec de la graisse de morse; un bout de corde leur servait de mèche. Ils se firent des aiguilles avec de vieux clous, du fil en effilant des câbles, et se firent ainsi des vêtements de peaux et de fourrures. Afin de se distraire, ils fabriquèrent des cartes en barbouillant de petits bouts de planches, et ils jouaient avec une telle ardeur qu'ils en venaient quelquefois aux coups. Souvent les ours blancs rôdaient près de leurs cabanes; ils en tuaient quelques-uns et en mangeaient la chair. Mais ces animaux disparurent au mois d'avril, et il ne leur resta plus pour nourriture que des peaux de morses, qu'ils mâ-

chaient. A la fin de juin, ils aperçurent un bâtiment, et, l'ayant atteint, ils revinrent au Finmark (1).

Pendant ce temps, les Danois faisaient explorer le Groënland, qui avait été découvert trois siècles auparavant par leurs ancêtres. En 1605, le prince régnant y envoya plusieurs navires; d'autres expéditions suivirent celle-là dans le but de découvrir des mines d'argent, mais ce but ne fut jamais atteint

La recherche d'un passage qui avait coûté tant d'efforts inutiles était abandonnée, lorsque les négociants de Londres voulurent l'essayer de nouveau, en faisant partir Henri Hudson. Après avoir dépassé le Groënland et le Spitzberg avec un petit navire, monté seulement par douze hommes et un mousse, il revint sain et sauf en Angleterre. Ayant remis à la voile avec quatorze hommes, il fit plusieurs observations sur la déclinaison de l'aiguille magnétique; mais il se trouva arrêté par les glaces : d'autres expéditions ne furent pas plus heureuses; et une fois son équipage insurgé l'y jeta dans une chaloupe avec les malades et les estropiés, quelques vivres et un fusil.

Mais il avait découvert une vaste mer à l'occident du cap Wolstenholm, comme il appela l'extrémité nord-ouest du Labrador. Les négociants de Londres expédièrent Thomas Button, avec mission d'explorer cette mer. Après avoir passé le détroit d'Hudson, il hiverna dans le fleuve qu'il nomma Nelson. Là il se nourrissait de perdrix blanches, véritable bienfait de la Providence à cette hauteur inhabitée, et il soutenait le courage des siens en les occupant à résoudre des problèmes. Il fut le premier qui toucha de ce côté la côte orientale de l'Amérique.

Guillaume Baffin, qui inventa la méthode de calculer la longitude par la position relative des astres et fournit à la science de riches observations, pénétra plus avant que son prédécesseur : il découvrit la mer qui conserve son nom, et la crut entourée de côtes non interrompues; car après l'avoir parcourue jusqu'aux environs de Lancaster-Sund, il perdit courage, comme de nos jours le capitaine Ross, et rebroussa chemin. On cessa donc d'espérer qu'on parviendrait à trouver le passage tant désiré; cependant les tentatives qu'on avait faites pour le découvrir furent utiles au commerce. De même qu'on allait chercher au sud les épices et les bois de teinture, on tira du nord le gibier, les pelleteries, les veaux marins, les baleines, les renards,

(1) X. Marmier, *Revue des Deux Mondes*, 1829, décembre.

le plomb, l'huile de poisson et autres objets dont la consommation est si importante qu'il ne faut pas s'étonner si le monopole en fut disputé entre les Anglais, les Moscovites et les Danois.

Les colons français établis au Canada arrivèrent, en s'avançant dans l'intérieur à la recherche des fourrures, sur les côtes de la baie d'Hudson. Grosseliez, l'un d'eux, vint en France pour y représenter l'avantage que l'on pourrait tirer de cette position. On ne l'écouta pas; mais il en fut tout autrement en Angleterre : on lui confia un bâtiment pour fonder un établissement dans cette contrée, et tenter de nouveau le passage vers la Chine. Le fort Charles fut fondé; et le roi d'Angleterre concéda
1669. à la compagnie toutes les côtes et tous les territoires de la baie, avec le privilége du commerce. Les bénéfices considérables qu'elle réalisa firent oublier le passage : cependant l'idée en fut réveillée de temps à autre par des arguments et des faits nouveaux; mais les tentatives nouvelles coûtèrent encore beaucoup d'hommes et d'argent en pure perte.

Plus tard on constitua à Bergen, par les conseils du prédicateur luthérien Égède, une société pour commercer avec le
1721. Groënland. Elle trouva tant de faveur auprès du roi Christophe VI que, malgré de nombreuses difficultés, elle put établir, de 1712 à 1758, douze colonies au Groënland. Égède s'employa à convertir les indigènes, mais avec peu de succès. Les frères moraves réussirent mieux, surtout en secourant les malades pendant une horrible épidémie variolique : fondateurs de la Nouvelle-Herrnhut, ils y enseignent les arts de la vie sociale
1746. et civile; Crautz, qui a écrit l'histoire du Groënland, était de leur communauté.

Sibérie. La découverte du passage au nord-ouest aurait été surtout importante pour la Russie; mais cette puissance languissait obscurément : elle ne connaissait pas même la Sibérie au delà de l'Iénisséi, bien que le pays fût parcouru par ses chasseurs (*promysleni*) et par quelques aventuriers que leur seul intérêt poussait à y conquérir telle ou telle portion de territoire, sans aucune idée de politique ni de justice.

Cette contrée doit son nom à la ville de Sibir, fondée par les Tartares, en 1242, sur les rives de l'Irtyche et de l'Oby. Ce nom s'étendit ensuite aux nouvelles découvertes et jusqu'aux royaumes tartares d'Astrakhan et de Kazan, tandis qu'il devrait être limité à l'ouest par les monts Ourals, au midi vers la Chine par les monts Altaï, à l'est par la mer d'Okhotsk et de Behring,

au nord par la mer Glaciale, espace qui n'est pas moindre d'un tiers de l'Europe.

Anika Strogonof, négociant d'Arkhangel, établit, vers la moitié du seizième siècle, un commercè d'échange avec les pays éloignés de la Sibérie, qui, chaque année, apportaient à sa ville natale de belles fourrures. Il acquit ainsi de grandes richesses, et se fit concéder plusieurs terres sur lesquelles il fonda des colonies avec droit d'armes, de justice et de lois. Quand le czar s'aperçut de l'importance de ce commerce, il prit, en 1558, le titre de seigneur de la Sibérie. Il recommença l'exploitation des mines d'or et d'argent, très-anciennement connues, améliora les routes et les fortifia; mais il paraît que l'on n'arrivait pas alors au delà du bras occidental de l'Oby.

Les Ostiakes de l'Oby, qui, parmi les peuples de la Sibérie, furent les premiers connus des Russes, se couvrent de peaux de loutre, et se nourrissent au besoin de la chair de cet amphibie; des morceaux de peau de renne leur servent de chaussure. Les femmes, nues quant au reste, portent des pelisses ouvertes par devant; leurs tresses, tombant sur leurs épaules, sont très-ornées chez les plus riches, qui suspendent aussi à leurs oreilles de petits morceaux de cristal de couleur, mais qui se plaisent surtout à avoir l'avant-bras et la jambe tatoués. Ils vivent de pêche; c'est pourquoi ils transportent durant l'été leurs tentes mobiles dans les lieux où elle est abondante, pour revenir l'hiver dans leurs cabanes, où plusieurs familles vivent ensemble et se chauffent au même foyer. Tous les travaux sont le partage des femmes, envers qui les hommes n'usent d'aucune douceur ni dans les actes ni dans les paroles. Chacun peut avoir autant de femmes qu'il en veut. Ils épousent la veuve de leur père, leur belle-mère, leurs brus; mais ils ne prennent pas d'épouses dans leur propre famille. L'Ostiake qui veut une femme paye au père de la future une moitié du prix qu'il a fixé; si, la première nuit passée, le mari se déclare content, il fait cadeau d'un habillement de peau de renne à sa belle-mère, qui coupe par morceaux celle sur laquelle les époux ont couché, et éparpille ces morceaux d'un air de triomphe. Si, au contraire, le mari n'est pas satisfait, sa belle-mère doit lui faire don d'un renne. Quand il a payé entièrement la dot stipulée, il emmène sa femme dans sa maison. Si elle ne peut résister à ses mauvais traitements, elle se réfugie chez son père, qui restitue la dot, et la marie à un autre.

Ivan Vasiliévitch, ayant étendu ses États, trafiqua avec la Perse et la Boukharie; mais ses commerçants se voyaient souvent en butte aux attaques des tribus qui débouchaient du Don et du Volga. Il envoya en conséquence des troupes pour les chasser. Iermak Timoféeff, obligé de battre en retraite, se retira avec six mille Cosaques vers l'Oural, où se trouvait une des colonies fondées par Strogonof, et il gagna l'estime des habitants. Il résolut d'attaquer Koutchom-khan, chef de Tartares, qui résidait à Sibir. Sans se laisser ébranler par les menaces ni décourager par la résistance, il écrasa l'ennemi, qui fit sa soumission : il se trouva ainsi prince souverain. Afin de se maintenir, il fit hommage au czar de Moscovie du territoire qu'il avait acquis, et lui envoya un présent de fourrures précieuses. Ses présents furent bien accueillis, et l'appui qu'il obtint lui permit d'étendre ses limites; mais il fut tué dans une embuscade, et les Russes abandonnèrent de nouveau la Sibérie. Toutefois ils en avaient appris les chemins, et avaient reconnu la facilité de vaincre les Tartares : ils revinrent donc, et bâtirent les places de Tobolsk, de Sourgout, de Tara; de là ils se répandirent dans la contrée, y fondant des villes et des colonies dans toutes les directions. En moins d'un siècle ils eurent assujetti toute la Sibérie, des confins de l'Europe à l'océan Oriental, et de la mer Glaciale à la Chine.

Ils ne connurent qu'en 1639 le fleuve Amour, qui du centre de la Tartarie, où il prend sa source, descend à la mer après avoir parcouru plus de 30 degrés de longitude dans la direction de l'Orient : ils cherchèrent à assujettir les Tartares qui habitent sur ses rives; et, poursuivant leurs conquêtes, ils se trouvèrent en contact, puis bientôt en guerre avec les Chinois. A peine les Chinois se furent-ils habitués à l'usage des armes à feu que l'avantage leur resta : on entama donc des négociations; et les
1689. limites qui furent alors déterminées firent perdre aux Russes la navigation de l'Amour. On sentit combien cette perte avait d'importance lors de la découverte du Kamtchatka et des îles situées entre l'Asie et l'Amérique, dont les produits auraient pu facilement être transportés sur ce fleuve. Les Russes conservaient la faculté de trafiquer avec la Chine; ils obtinrent ensuite celle d'y envoyer des caravanes qui, durant leur séjour à Pékin, devaient être défrayées par l'Empire céleste; de plus, tout particulier put se rendre jusqu'à l'extrémité de la Mongolie. Mais le fils du Ciel fut tellement indigné de la déloyauté et de l'ivro-
1722-1729. gnerie des Russes qu'il les chassa. Un nouveau traité assura

mieux les confins respectifs, et il fut stipulé qu'une caravane, Traité de Kiakhta.
qui ne pouvait être de plus de deux cents voyageurs, pourrait tous les trois ans être dirigée sur Pékin, y bâtir une église, et y envoyer des étudiants pour apprendre la langue.

Les Russes s'avancèrent moins rapidement vers le nord, en remontant de fleuve en fleuve. Mais il paraît qu'en 1648 ils passèrent le détroit de Behring, et doublèrent le cap Nord. Stadouchine et Deshniew trouvèrent la communication par terre entre la Colima et l'Anadyr. Il y avait dans ces parages une quantité énorme d'hippopotames : les Russes y furent d'abord vénérés comme des divinités invulnérables; mais ils ne tardèrent pas à démontrer le contrairre en se massacrant entre eux.

En 1696, une bande de Cosaques poussa, tout en pillant, jusqu'au fleuve qui reçut ensuite le nom de Kamtchatka. Wolodimir Atlassof alla conquérir le pays. Habité par des hommes d'une très-petite taille, barbus, qui passent l'hiver sous terre et l'été dans des cages suspendues, il ne put opposer de résistance. Cette population tranquille fut agitée et corrompue par les Russes, et fut ensuite exterminée ou se mélangea avec d'autres races.

Les Kamtchadales donnèrent connaissance aux Russes des îles Kouriles, au sud; ils leur apprirent qu'au delà de celles qu'on apercevait du continent il s'en trouvait d'autres où arrivaient des hommes vêtus de soie et de coton, qui apportaient des vases et de la porcelaine.

Les Tchouktchis, qui habitaient la pointe de territoire la 1701.
plus éloignée, étaient au contraire d'un naturel farouche : quand les Russes les eurent attaqués et vaincus, ceux qu'ils avaient faits prisonniers se tuèrent les uns les autres; et ils ne purent les avoir pour sujets que de nom.

Les Tchouktchis parlaient d'une grande terre située au delà 1718.
de leur pays; c'était probablement l'Amérique qu'ils désignaient ainsi : soit qu'elle fût unie à l'Asie ou qu'elle n'en fût séparée que par un détroit, la Russie pouvait espérer, en avançant vers le levant, d'aborder à cet autre continent. Il est probable que les marchands et les chasseurs avaient fait maintes fois ce trajet; mais que leur importait de le constater?

Pierre le Grand, qui avait reconnu dès le commencement l'importance des minéraux de la Sibérie, et y avait fait établir, par les Demidof, plusieurs usines pour la fonte du fer et du

cuivre, dicta, peu de jours avant de mourir, des instructions pour un voyage de découvertes. Il voulait que, prenant pour point de départ le Kamtchatka, ou un autre pays de l'occident
1728. oriental, on examinât si les côtes au nord ou à l'est se joignaient à l'Amérique. Vital Behring, Danois, au service de la Russie, se chargea de cette expédition difficile. Il mit à la voile au Kamtchatka, et s'avança jusqu'au 60° 18′ de latitude, après avoir passé, sans s'en apercevoir, le détroit qui sépare les deux continents et qui pourtant fut appelé de son nom.

1729. Cependant le colonel Schestakof représentait combien il était important de soumettre de fait les Tchouktchis, afin de reconnaître complétement leur pays. Il les attaqua avec cent cin-
1731. quante soldats; mais il fut défait et tué. Le capitaine de dragons Paloutzki, qui continuait l'entreprise, les battit plusieurs fois, et une marche prodigieuse lui fit atteindre, au milieu des glaces et des ennemis, l'extrémité la plus reculée de la Sibérie.

Le Cosaque Kroupischef, qui avait été expédié par mer pour le seconder, compléta, en faisant le tour du Kamtchatka, la découverte de Behring, et reconnut combien notre continent se rapproche du sol américain. Cependant plusieurs expéditions destinées à constater ce fait eurent une fin déplorable, et entraînèrent la perte d'hommes pleins de courage au milieu de ces glaces infranchissables.

Tout à coup une jonque japonaise, chargée de soie, de coton et de riz, fut poussée par la tempête sur la côte orientale du Kamtchatka. Les Cosaques, plus implacables que la mer, tuè-
1732. rent ceux qui la montaient, à l'exception d'un vieillard et d'un enfant, qui furent envoyés à Saint-Pétersbourg. Cet événement fortuit ranima l'ardeur des découvertes et l'espoir d'une heu-
1739. reuse réussite. Martin Spangberg et Guillaume Walton partirent dans l'intention de déterminer la position du Japon par rapport à la Sibérie. Ils y arrivèrent en effet par une route nouvelle, différente de celles que la curiosité ou la soif du gain avait déjà ouvertes aux Européens.

Behring alla ensuite reconnaître le continent américain, et visita tout l'archipel arctique. Il passa l'hiver au fond de grottes creusées dans le sable; mais le froid qui fit périr une partie de son équipage l'emporta lui-même, et son nom resta à l'île où fut laissé son corps. Les débris de son expédition regagnèrent la Sibérie avec les plus grandes peines.

Des Kamtchadales visitèrent aussi ces îles, où les loutres

sont en abondance; à mesure que la chasse était épuisée dans les premières, ils se transportaient sur d'autres. En 1774, un armateur russe, nommé Liakhof, reconnut l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, déjà aperçu en 1711, entre le détroit de Behring et la Nouvelle-Zemble, où brûle le volcan le plus boréal du monde. Ces îles sont composées de sable contenant une grande quantité d'os de mammouth et d'éléphant, aussi estimés que l'ivoire d'Asie et d'Afrique. On découvrit ensuite toutes les îles Aléoutes, entre les 52° et 55° de latitude nord. L'infatigable industrie russe y a établi, ainsi que sur trois cents lieues de côtes au delà du cercle polaire, des factoreries au moyen desquelles elle fait le commerce de fourrures avec la Chine. La compagnie russe-américaine en a obtenu le privilége en 1799.

Catherine II, qui comprit combien il importait de connaître
exactement les côtes orientales de l'Asie, chargea Joseph Bil-
lings, compagnon de Cook dans sa dernière expédition, de re-
connaître, en descendant par Colima, la côte septentrionale de
la Sibérie jusqu'au cap Est. Il ne put y réussir. Il visita cepen- 1787.
dant les îles Aléoutes, où il constata avec quelle barbarie les
négociants à qui la Russie avait vendu les naturels traitaient ces
malheureux esclaves.

Un voyage dans ces régions est une longue suite de souffrances, et l'on ne s'apercoit de l'existence qu'en les sentant se renouveler. Après avoir cheminé la journée entière sous les rayons émoussés d'un soleil nébuleux et sur une neige éternelle, on s'arrête dans un endroit où elle est moins épaisse, afin que les chevaux puissent arracher, de dessous cette couche glacée, quelques brins de mousse. Il faut pour se procurer de l'eau faire fondre cette neige à grand feu, manger avec des gants et le corps enveloppé de fourrures, en tenant la marmite sur le feu pour que les mets ne gèlent pas, et trancher à coups de hache le pain et le vin. On dort de jour, c'est-à-dire durant le temps où le soleil devrait être sur l'horizon; on voyage pendant la nuit, qui est éclairée par des aurores boréales. A mesure que le froid augmente, l'humidité se précipite sous la forme d'un brouillard intense; et ce brouillard se convertit en givre, qui, flottant dans l'air, excorie la peau par son seul contact. Les vapeurs que la mer exhale sont immobiles sur sa surface jusqu'à ce qu'elle soit couverte de glace : alors le ciel redevient serein, et l'hiver sévit avec une rigueur effrayante. L'intérieur des cabanes, où les naturels se tiennent accroupis

devant le feu, se tapisse d'une couche glacée; au dehors règne le calme de la tombe, et le son le plus léger s'entend à une très-grande distance.

Voilà les souffrances que l'on va affronter pour échanger des colifichets et des ustensiles divers contre les fourrures dont se pareront les femmes à la mode et le schah de Perse, lumière du monde; pour recueillir des dents de mammouth, qui se trouvent là par milliers, merveilleux témoignage des révolutions du globe (1).

Les mers environnantes abondent en crustacés, en annélides, en harengs et surtout en gélatineux microscopiques (2), qui suffisent pour repaître les immenses cétacés et les mammifères amphibies. Des multitudes d'oiseaux de passage y arrivent; et l'eider, qui fournit le duvet appelé édredon, fait son nid dans les rochers. Le règne végétal est, au contraire, très-pauvre dans ces parages, où il est presque restreint au seul cryptogame.

En 1820, Ferdinand Wrangel, lieutenant de vaisseau, reçut du czar l'ordre d'explorer les côtes septentrionales de la Sibérie, et de s'avancer le plus possible dans la mer Glaciale (3). Il s'embarqua au delà des monts Ourals et de la Sibérie méridionale, cultivée et hospitalière, sur le Lena, fleuve magnifique,

(1) Le savant Baer a soumis, en 1842, à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg diverses recherches sur le commerce de la Sibérie. Il affirme qu'il n'y a pas à regretter la forte diminution qui se fait sentir dans le produit de la chasse des animaux à fourrure en Sibérie, pour la loutre surtout. Selon lui, l'extermination des animaux d'un pelage précieux, qui sont carnivores, le castor excepté, tend à multiplier les herbivores et les rongeurs, qui fournissent des peaux moins estimées, mais en plus grand nombre. Les peaux de renard noir, les plus prisées de toutes, rapportent 50,000 roubles d'argent par an; celles de loutres de mer, 150,000; celles des zibelines, 220,000. Les seuls poils de lièvre donnent près d'un million de roubles par an, et on peut évaluer à quinze millions le nombre des écureuils tués annuellement, ce qui ferait environ un million pour les fourrures de petit-gris. Ainsi en général, les marchandises d'un haut prix rapportent moins que celles qui, étant à meilleur marché, sont plus recherchées. La Russie retire cent fois plus des soies de porc que des zibelines, et les peaux de mouton lui produisent pour 10 millions de roubles, c'est-à-dire le triple de tous les mammifères sauvages tués à à la chasse.

(2) Scoresby, à qui l'on doit les meilleures observations sur ces contrées, a calculé que deux milles carrés de ces mers contiennent autant d'animaux microscopiques qu'auraient pu en compter quatre-vingt mille personnes occupées à ce travail depuis le commencement du monde.

(3) Son voyage a été publié à Berlin vingt ans après, par Ritter : *Reise langs der nordküste von Siberien und auf dem Eismere;* Berlin, 1840.

et arriva à Iakoutsk, ville composée de barraques en bois, sans un brin de verdure. Elle n'a d'autre édifice remarquable qu'une forteresse aussi en bois, construite par les Cosaques en 1647, lorsqu'ils la conquirent. On s'y rend pourtant de plusieurs centaines de lieues à la ronde, de la mer Glaciale, de l'Okhotsk, du Kamtchatka, pour y apporter des dents de veau marin, des os fossiles de mammouth, que l'on vend pendant les six semaines que dure l'été, mais surtout une telle quantité de fourrures qu'on les évalue à deux millions et demi de roubles par an. Elles sont échangées contre de l'orge, de la farine, du sucre, du thé, des étoffes de soie, de coton et de laine, des ustensiles de fer et de cuivre, surtout de l'eau-de-vie et du tabac, objets de prédilection pour les Sibériens. Cette courte saison une fois passée, tout devient plus cher, et les pauvres habitants restent isolés.

Passé Iakoutsk, il n'y a plus de routes, on ne peut plus se servir de voiture, c'est avec peine que les chevaux peuvent avancer, unis en caravanes et attachés à la queue l'un de l'autre. On les décharge le soir, en les laissant aller librement en quête de quelques brins d'herbe à brouter.

Wrangel trouva plus loin, lorsque rien n'apparaissait plus que de la glace, un prêtre de quatre-vingt-dix ans, qui avait consumé sa vie à convertir des Iakoutes et des Toungouses : tout vieux qu'il était, il faisait encore cinq cents lieues chaque année pour visiter les brebis de son troupeau, dispersées sur une si vaste étendue.

Le thermomètre descendait à trente-neuf degrés, puis il baissa jusqu'à quarante-trois. Pendant l'été, quand il monte jusqu'à dix-huit, les naturels sont tourmentés par des nuées de moucherons; mais en même temps les rennes sauvages, qu'ils harcèlent de leur aiguillon, se précipitent dans la mer, et offrent ainsi une proie abondante aux chasseurs.

Mais au delà même des limites où cesse la végétation et où tout animal disparaît, vous rencontrez l'homme enseveli dans la neige et dans le brouillard, occupé à satisfaire ses besoins du moment, sans pouvoir dire quand ni pourquoi ses pères choisirent ces climats inhospitaliers, dont il ne sait pas se détacher, parce qu'il y est né et qu'il veut y mourir. Les Esquimaux sont une race fort laide, leur teint est parfois aussi noir que celui des Hottentots; les femmes sont difformes précisément en ce que les nôtres ont de plus attrayant : elles accouchent presque sans

aucune souffrance. Les Esquimaux sont rarement malades; mais la cécité accompagne leur courte vieillesse. La graisse est leur aliment favori; du reste, ils ne font point usage de sel, non plus que d'eau-de-vie; et toute leur société consiste dans celle de la famille. Leurs bateaux sont des espèces de caisses pointues à l'extrémité, ayant douze pieds de longueur sur un et demi de largeur, partout revêtues de peau de chien de mer; un trou seulement pratiqué au milieu, dans la partie supérieure, permet au navigateur de s'introduire dans cet esquif; il serre alors le cuir à l'entour de ses reins, et l'eau ne peut ainsi pénétrer dans l'intérieur ni submerger l'embarcation.

Wrangel trouva sur le rivage de Colima une colonie de Russes de beaucoup supérieure aux indigènes pour l'habileté à la chasse et pour l'intelligence. Tandis que les premiers sont constamment sombres et taciturnes, les autres égayent de temps à autre leur misère par des chansons dont les idées sont empreintes de couleurs fort étrangères à leur situation présente (1). Les Esquimaux passent l'hiver calfeutrés dans leurs habitations; le retour du printemps ne leur apporte pas la joie, car à ce moment leurs provisions sont consommées; le poisson se tient encore dans les profondeurs où l'eau est tiède; les chiens, épuisés par la fatigue et par l'abstinence de l'hiver, n'ont pas la vigueur nécessaire pour accompagner leur maître à la chasse des rennes et des élans. On voit ces animaux, réduits aux abois, entrer par bandes dans les villages russes, pour y ramasser des os, des peaux, du cuir, tout ce qui peut apaiser pour un moment les tourments de la faim, auxquels les colons eux-mêmes ne peuvent pas toujours échapper.

Mais tout à coup paraissent par troupes les oiseaux de passage, cygnes, oies, canards; et chacun s'arme pour leur donner la chasse : puis en juin arrive le dégel des fleuves, et le poisson

(1) Wrangel en rapporte quelques fragments :

« Je veux écrire une lettre, une lettre à mon bien-aimé. Je ne l'écrirai pas avec la plume ni avec de l'encre noire; je la tracerai avec des larmes brillantes pour qu'elle ne s'efface plus. Ma messagère sera la colombe, la colombe à l'aile bleue. O colombe, colombelle, porte ce billet à mon bien-aimé! jette-le-lui par la fenêtre, afin qu'il connaisse mon amour et mon chagrin. »

« Rossignol, beau rossignol au brun plumage, dis-moi, où as-tu rencontré ceux qui voguent sur la mer? — Je les ai rencontrés près des écueils blanchissants, où ils ont trouvé une île délicieuse. — Rossignol, beau rossignol, reprends ton vol; va par la mer bleue, en quête de mon bien-aimé. Dis-lui que celle qui l'aime verse, à cause de lui, des larmes amères. »

qui fourmille forme la nourriture principale des hommes et des chiens; ceux-ci rabattent les rennes vers les fleuves, où ils se trouvent pris. Les femmes mettent en réserve pour l'hiver quelques herbes aromatiques, quelques baies, joyeuse vendange de ces pays misérables. Aux premiers froids de l'automne, les habitants brisent la glace des rivières, pour y prendre le poisson qui n'a pas encore fui; puis, quand l'hiver est venu, ils tendent des lacets aux renards, aux martres, aux écureuils, ou poursuivent avec des chiens l'ours et l'élan.

Le chien est l'ami, la ressource de ces malheureux. On l'attelle aux traîneaux qui portent les vivres et les marchandises, et, nourri de harengs gelés, il fait avec cette charge cent cinquante milles par jour, en devinant le sentier au milieu des brouillards et de l'obscurité, ainsi que la cabane ensevelie sous la neige qui doit lui fournir un abri. En été il remorque les barques, et à l'occasion il défend son maître contre les ours.

Wrangel employa six cents chiens et cinquante traîneaux pour ses courses sur la mer Glaciale, afin de pouvoir emporter ses instruments et ses provisions. L'intensité extrême du froid rendait les observations très-difficiles : le chronomètre s'arrêtait; la peau brûlait au seul contact d'un instrument métallique, et le moindre souffle formait sur le cristal des lentilles une croûte de glace.

Il n'en gagna pas moins au milieu de rudes souffrances le cap Schelagskoï, terme assigné à son voyage.

Pendant ce temps Mathiouchkin, son compagnon, était allé à la foire d'Ostrownoï, où se rendent les Russes et les Tchouktchis nomades. Ces derniers y viennent de l'extrémité orientale de l'Asie, vendant et échangeant des dents de veau marin et des fourrures. Ils achètent des Américains, pour une demilivre de tabac, une fourrure qu'ils revendent, pour deux livres de la même denrée, aux Russes, qui, à leur tour, en tirent le double. Mais ils flattent surtout d'une manière irrésistible l'avidité du chasseur sibérien par l'appât de l'eau-de-vie.

Les Tchouktchis conservent orgueilleusement leur liberté, et plaignent ceux à qui les Russes l'ont enlevée. Ils ont le renne pour les aider dans leurs travaux comme les Toungouses ont le chien; il leur sert non-seulement comme bête de trait, mais il leur fournit aussi sa chair, son lait et son poil, dont ils font leurs tentes. Ils sont baptisés; mais c'est là tout ce qu'ils ont du chrétien. Les livres répandus par la Société biblique de

Saint-Pétersbourg n'ont pas détruit parmi eux la polygamie, ni l'usage de tuer les vieillards ainsi que les enfants disgraciés, ni l'habitude de recourir au schamane, qui est le magicien, le médecin et le conseiller de la tribu.

La Sibérie acquiert une nouvelle importance par ses mines, qui, exploitées depuis un temps très-reculé, comme nous l'avons dit, ont produit dans ce siècle, parmi les monts Ourals, des richesses inattendues. Il en est résulté que le fer, que l'on cherchait d'abord dans ces régions, a été négligé pour l'or et l'argent.

CHAPITRE XXVI.

PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE ET DE LA NAUTIQUE. DROIT MARITIME.

Tant de voyages avaient étendu la connaissance du monde et offert une ample moisson de faits nouveaux à la science, qui, en s'exerçant dans un champ plus vaste, se fortifia et vint faciliter les découvertes. Nous avons vu combien d'erreurs avaient accompagné les premières expéditions; et, chose remarquable, plusieurs de ces expéditions durent à des erreurs leur impulsion première ou la constance avec laquelle elles furent continuées. Les découvertes de Colomb et de Gama mirent en évidence les fautes où était tombé Ptolémée, guide unique du moyen âge. Les frères Apianus et après eux Ribiero indiquèrent sur des mappemondes les nouvelles découvertes. Celle de Gemma Frisius fut meilleure que les leurs; puis Sébastien Munster mérita d'être comparé à Strabon. Pierre Nonnius (*Nuñez*) signala et chercha à rectifier les défauts de la projection. Ortelius appliqua l'érudition à la géographie ancienne. Gérard Mercator réimprima Ptolémée de manière à détruire les opinions fausses puisées dans l'étude de cet écrivain. Dans le dix-septième siècle, l'œuvre commencée prit de l'extension. Le docte Cluvier ou plutôt Cluwer, l'astronome Riccioli, le physicien Varenius réformèrent la science. Cellarius ramena à la régularité la géographie ancienne.

Le flamand Auger Ghislen de Busbecq, que Charles V envoya à Constantinople comme ambassadeur auprès de Suleiman II, étudia les mœurs des Turcs avec une sagacité inconnue jusque-là, rapporta en Europe des manuscrits grecs et latins et publia

le *Monument ancyran*; s'étant ensuite rendu en France pour accompagner la princesse destinée à Charles IX, il observa la cour de France en bon diplomate, et De Thou avoue qu'il a tiré grand profit des renseignements fournis par ce voyageur. Jean Lœwenkeau, helléniste et latiniste distingué, savait aussi le turc, traduisit les Annales ottomanes, qu'il continua de l'an 1550 à l'an 1587, et publia une *Histoire de la Turquie* jusqu'en 1552.

Jean Pierre Maffei de Bergame, appelé à Lisbonne par le roi cardinal, écrivit en latin très-correct les Conquêtes des Portugais dans les Indes; il demanda et obtint la faveur de réciter l'office en grec, afin que la mauvaise latinité du Bréviaire ne lui fît pas perdre le sentiment de l'élégance cicéronienne. Pierre Della Valle rédigea, en cinquante-quatre lettres, la relation de ses Voyages en Syrie et en Perse, de 1614 à 1626. C'est un bon observateur, qui parle beaucoup de lui-même et qui par là donne de la vie à ses récits. Frère Léandre-Albert de Bologne fit, en 1550, une Description de l'Italie où l'on trouve de bonnes choses, bien que l'auteur se laisse parfois égarer par Annius de Viterbe; le même sujet fut traité par Jean-Antoine Magini, dans son livre qui parut après sa mort, en 1620. Ferrari donna le premier *Lexicon geographicum* (1627), contenant neuf mille six cents articles. Purchas, ecclésiastique anglais, mit au jour le *Pèlerin* (1613-1625), recueil de voyages en trois parties, et résumant les travaux de mille deux cents auteurs. Cet écrivain n'est pas très-exact, mais il offre d'utiles renseignements aux contemporains. Le Hollandais Adam Oléarius, ambassadeur du duc de Holstein en Moscovie et en Perse de 1633 à 1639, retraça en allemand un récit de ses voyages qui a été traduit plusieurs fois. Il y révèle la barbarie de la Russie et le despotisme de la Perse; il est prolixe sans devenir ennuyant, parce qu'il observe tout avec attention et qu'il raconte avec loyauté.

Plusieurs savants commentèrent les anciens livres de géographie et en produisirent de nouveaux. Benoît Bordon écrivit l'*Isolaire* (Venise, 1528). Varénius, auteur que l'on croit Allemand de naissance, réfugié en Hollande, imprima la *Geographia generalis in qua affectiones generales telluris explicantur* (Elzévir, 1650), ouvrage capital, dans lequel les questions relatives à la physique du globe sont considérées sous un aspect encore plus général que ne l'avait fait Acosta dans son *Historia natural de las Indias* (1590). Demeurant en Hollande, Varénius put profiter des facilités que lui donnait le commerce très-vaste

de cette nation, et outre une description remarquable de la terre en général, on y remarque une énumération des différents systèmes de montagnes, des détails curieux sur les rapports qui existent entre les directions des différentes chaînes, sur la forme générale des continents, sur les volcans éteints et sur les volcans en activité, sur les divisions générales des îles et des archipels, sur la profondeur de l'Océan comparée à la hauteur des côtes voisines, sur l'égalité de niveau de toutes les mers ouvertes, sur les rapports entre les courants et les vents dominants, sur la direction des vents comme conséquence des variations de la température : on y trouve enfin dans ce livre la description exacte du courant équinoxial d'orient en occident et la théorie de la formation des îles par le soulèvement du fond de la mer (1). L'exécution graphique fit aussi des progrès.

La première chose qui importe dans la géographie, que Bacon définit la science de l'espace, c'est de déterminer exactement la situation des pays que l'on découvre ou que l'on décrit. On croit que Martin de Tyr a été le premier qui ait indiqué sur les cartes les degrés d'éloignement d'un pays par rapport à un méridien pris pour point principal (*longitude*), et les degrés de l'élévation sur l'équateur (*latitude*) (2). Mais les anciens allaient tellement au hasard que, dans les pays les plus connus alors, Constantinople, qui est la ville la mieux indiquée, est placée par Ptolémée de deux degrés trop au nord; les Arabes l'éloignèrent de deux autres degrés; et quand le Turc Amurat en fit déterminer la véritable position à 41° 30', il parut scan-

(1) *Magna spiritum inclusorum vi, sicut aliquando montes a terra profusos esse quidam scribunt*, page 225.

(2) Les Arabes apprirent des Grecs l'usage de désigner par le mot *longitude* l'étendue de la terre de l'occident à l'orient; et par le mot *latitude* l'étendue de la terre de l'équateur au nord. Quelques-uns prirent pour premier méridien celui de Ptolémée, qui partait des îles Fortunées. D'autres, comme Aboulféda, le fixèrent sur la côte occidentale d'Afrique, dix degrés plus à l'ouest; d'autres enfin adoptèrent le méridien des Indiens, qui passe par l'île de Ceylan. C'est ce qu'ils appelaient la *coupole de la terre* ou *coupole d'airain*, qu'ils considéraient comme le point central du monde. M. Reinaud, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, traité longuement ce sujet, d'après les données arabes, dans son Introduction à la Géographie d'Aboulféda. Cette question, qui avait vivement préoccupé les savants du moyen âge, notamment Roger Bacon et le cardinal d'Aï, tint une seconde place dans les idées théoriques qui conduisirent Christophe Colomb à la découverte du Nouveau Monde. C'est M. Reinaud qui le premier a expliqué cette partie des théories du grand navigateur.

daleux que des barbares osassent corriger les infaillibles classiques.

Les erreurs étaient encore plus grossières pour les longitudes : ainsi la Méditerranée embrassait, sur les cartes de Ptolémée, du rocher de Gibraltar jusqu'au fond de la baie d'Issus, 62° au lieu de 41°; ce qui forme une différence de près de trois cents lieues. C'est pourquoi Delambre dit que « la géographie n'offre « aucune position sur laquelle on puisse s'appuyer; les latitudes « varient souvent de plus d'un degré; les longitudes n'auraient « pu que par un hasard extraordinaire être fixées à deux de« grés près; les erreurs de trois et de quatre degrés ne sont « pas rares dans un même pays, et elles sont bien plus grandes « d'un pays à l'autre. La chorographie peut tirer beaucoup de « fruit de la lecture des anciens; mais quant aux positions ab« solues, il n'y en a pas une seule où je voulusse avoir la « moindre confiance, à moins que je ne la trouvasse confirmée « par des observations modernes; et dans ce cas une détermi« nation due au hasard ne serait tout au plus qu'un objet de « curiosité. »

Ces erreurs devinrent évidentes quand l'astronomie se perfectionna; mais comme la vénération pour les anciens opposait un obstacle à la reconnaissance de la vérité, Kepler fut obligé de démontrer par des exemples saisissants combien les savants s'étaient égarés dans leurs calculs (1). L'incertitude devait être bien plus grande encore relativement à des pays récemment découverts et situés aux extrémités de l'Asie.

On sait que les longitudes et les latitudes sont marquées par le

(1) Kepler ne mettait, entre les deux villes bien connues de Rome et de Nuremberg, que la différence d'un degré en longitude, tandis qu'elle avait été fixée de 9° à 2° 30′ par les géographes suivants :

Par Regiomontanus,	à 9°	Par le même Apianus,	à 2° 45
— Werner,	8°	— Magini,	6° 30′
Après l'éclipse de 1497,	7°	— Schoner,	3°
Par Apianus,	8° 30′	— Stade,	8° 15′
— Mestlin,	8° 15′	— Jansen,	2° 40′
— Stoffler,	4° 30′		

Celle de deux lieux placés sous la même latitude, comme Ferrare et Cadix, varie même davantage :

Ptolemée, édition de	1475,	27° 20′	Tables de Ridolfi, de	1627,	17°
Tables Alphonsines,	1492,	27° 30′	Argoli,	1638,	24° 55′
Apianus,	1540,	27° 05′	Riccioli,	1672,	49° 27′
Mauro Florentino,	1557,	28° 13′	Schott,	1677,	26° 50′
Gemma Frisius.	1578,	27° 55′	Lalande,	1789,	17° 52′

croisement des cercles méridiens avec les parallèles. Dans ces derniers, la longueur diminue par rapport à celle de l'équateur en raison du rayon cosinus de latitude : afin donc que la ligne loxodromique coupe tous les méridiens sous un même angle, on les représente sur les cartes par des parallèles ; en conséquence, les lieux ne se trouvent pas dans leurs situations effectives. Afin d'obvier à cet inconvénient, insensible sur une petite échelle, mais grave sur une grande étendue, l'Écossais Édouard Wright et le Flamand Gérard Mercator (1) inventèrent les cartes réduites. Bien que les méridiens y soient encore représentés par des parallèles, ils sont divisés en parties inégales, croissant de l'équateur vers les pôles, d'après la loi qui fait décroître les degrés de longitude dans les cercles parallèles, en raison du rayon à la sécante de l'arc de latitude (2). De cette manière, la mappemonde peut être considérée comme composée de plusieurs cartes planes sur des échelles diverses, rapprochées l'une de l'autre.

Albert Durer et Henri Glareanus Loriti, du canton de Glaris, inventèrent l'art de graver sur cuivre les segments sphériques, et de les coller sur un globe après les avoir tirés sur du papier, ce qui permit d'en multiplier la reproduction : mais quelques
1718. particuliers s'en faisaient faire à grands frais, comme celui que le Vénitien Marc-Vincent Coronelli exécuta pour le cardinal d'Estrées. Les deux globes qui sont à la Bibliothèque impériale de Paris et qui ont douze pieds de diamètre sont aussi de lui, ainsi que d'autres plus petits. Coronelli publia plus de quatre cents cartes ; et fonda dans sa patrie une académie de géographie. Pierre le Grand envoya une frégate prendre le globe qu'Oléarius termina de 1654 à 1664, afin d'en orner sa capitale. G. B. Poirson en exécuta un pour le fils de Napoléon du diamètre d'un mètre sept centimètres, et un autre pour le Louvre en 1814. Le professeur Zenne et M. Krummer ont fait

(1) La première carte de Mercator avec les latitudes prolongées est de 1558 ; mais elle n'est pas faite d'après des principes bien arrêtés : or Wright parvint à les déterminer en 1590.

(2) En admettant le rayon 1,000,000, on deduit pour chaque minute la valeur de la sécante, puis on additionne ensemble tous les augments de la sécante de l'angle, croissant d'une minute sur la sécante du précédent jusqu'à 60' : on a ainsi la mesure de la longueur à donner au méridien de la carte réduite par chaque degré. De cette manière, le degré de longitude, dans le parallèle correspondant au 60° de latitude, est moitié du degré mesuré sur l'équateur ; et celui du méridien est double de la mesure réelle.

à Berlin des globes en relief où sont indiquées les ondulations du sol, procédé que l'on a aussi appliqué aux cartes. Un travail unique est le géorama que M. Delanglard a exposé à Paris : le spectateur, placé au centre d'un globe de cent vingt pieds de circonférence, voit là autour de lui, grâce à la transparence du tissu, toutes les régions terrestres, que l'illusion fait paraître beaucoup plus grandes.

Coronelli, Mérian, le Hollandais Blaew, le Suédois Bure apportèrent du soin aux détails et aux distances dans la confection des cartes. Ils les dégagèrent des figures bizarres et des monstres dont on avait coutume de les charger, et les accompagnèrent de notions statistiques, bien que la géographie ne fût considérée que comme auxiliaire de l'histoire, sans avoir encore son but indépendant et isolé. De la confrontation de ces cartes on pourrait déduire les progrès des connaissances géographiques, s'il était démontré que les éditeurs s'efforçaient de donner à ces cartes toute la perfection que le temps comportait. Si l'on compare la mappemonde du *Novus Atlas* de Blaew, publié en 1648, avec elle d'Ortélius, de l'an 1612, on y trouve bien peu de différence ; le détroit d'Anian sépare encore l'Amérique de l'Asie vers le 60° de latitude ; la mer de Davis est placée sur la côte nord-ouest ; l'Estholand est substitué au Groënland ; le Canada est très-mal dessiné, et la Scandinavie médiocrement. Le cap Horn termine la Terre de Feu au-sud ; mais celle-ci est rattachée aux terres australes ; la Corée est figurée comme une île oblongue, la mer d'Aral manque, et la muraille de la Chine s'étend au nord du 50e parallèle ; l'Inde est très-petite et la mer Caspienne très-inexacte.

Nicolas Samson publia en 1651 la meilleure carte du monde, et son fils en publia une autre en 1698, où, si on les compare, le progrès paraîtra bien faible, quoiqu'il y en ait. La mer Caspienne ne s'allonge plus de l'est à l'ouest, mais du nord au sud ; les côtes d'Europe sont tracées plus exactement, surtout celles de la Scandinavie ; il en est de même des côtes de la Nouvelle-Hollande, sauf dans la partie orientale. La Corée est devenue une péninsule ; Cambalou, capitale imaginaire de la Tartarie, a disparu, bien qu'un vaste lac s'étende encore au milieu de la contrée. Celui d'Aral y manque, et la Sibérie n'est pas mentionnée. Les monts Altaï se trouvent beaucoup plus au nord qu'ils ne le sont en effet. En Afrique, le Nil sort d'un lac Zaïre vers le douzième parallèle sud, jusqu'où se

prolonge l'empire de Monomotapa, qui touche à l'Abyssinie.

Lorsque la question de l'aplatissement du globe fut débattue entre Newton, Huyghens et Cassini, la géographie mathématique devint en honneur, et l'on chercha à introduire dans les cartes l'exactitude des observations célestes. Cassini publia en 1668 ses tables d'émersion de Jupiter, calculées pour le méridien de Bologne; puis, en 1693, il fit le même travail pour le méridien de Paris. Picard fit d'après ces tables ses observations
1771. à l'établissement d'Uranienbourg en Danemark, dont il calcula, avec une précision inconnue jusque-là, la différence d'avec le méridien de Paris.

Cassini fut alors chargé avec Lahire de lever la carte générale de la France, qui se trouva beaucoup plus petite qu'on ne le croyait. En même temps il traçait sur le pavé de l'Observatoire de Paris un planisphère, avec trente-neuf positions récemment constatées; et se révoltant contre ce respect insensé pour l'antiquité, qui faisait repousser même les observations les plus précises, il amena Chazelles à rectifier la carte de la Méditerranée, qu'on allongeait de trois cents lieues. Pendant que Halley, élève de Newton, déterminait à Sainte-Hélène la position de trois cent cinquante étoiles, il vit le passage de Mercure sur le Soleil, et reconnut les inductions importantes qu'on pouvait en tirer pour déterminer les parallèles du Soleil. Le passage de Vénus sur le Soleil, pendant lequel il avait indiqué les observations à faire, eut encore une plus grande importance. Le premier, il jeta les bases de la géographie physique; et lorsqu'il
1698. eut publié les *Variations magnétiques* et l'*Histoire des Moussons*, le roi lui donna un bâtiment pour aller dans l'Atlantique constater la vérité de ces théories, ce qu'il exécuta.

Toutefois la plupart des géographes continuaient à suivre la vieille ornière où les retenait le respect de l'antiquité. Épris des longitudes de Ptolémée, ils se roidissaient contre les grandes découvertes de l'astronomie moderne; et les faux calculs des
1675-1726. mesures antiques leur faisaient défigurer les différents pays et le globe tout entier. Enfin Guillaume Delisle, ami de Cassini, s'occupa tout jeune encore d'exécuter une mappemonde et les cartes d'Europe, d'Asie et d'Afrique sans avoir égard aux opinions antérieures et en s'attachant uniquement aux données de l'astronomie, combinées avec les relations des voyageurs célèbres du temps, comme Chardin pour la Perse (1625-1713), Bernier pour l'Inde (1643-1713), le P. Labat pour les îles

d'Amérique et pour le Sénégal, les jésuites pour la Chine et la Tartarie, ainsi des autres. Ce fut une véritable révolution, bien qu'elle eût été préparée. Il réduisit la Méditerranée à sa véritable étendue, raccourcit l'Asie orientale de cinq cents lieues, et transforma les autres contrées dans des proportions analogues.

D'Anville et Busching étaient animés de la même pensée, et disposaient de ressources encore plus abondantes. Le premier élimina les songes de la géographie ancienne; il parvint à évaluer les mesures employées par les clasiques, se trompa rarement dans ses conjectures pleines de finesse, détermina avec justesse la position des nouvelles découvertes, et multiplia les détails. Busching s'appliqua de préférence à la géographie moderne; et les renseignements qu'il obtint sur les pays du Nord lui permirent d'exposer l'état des différents royaumes avec une exactitude minutieuse, mais trop sujette au changement; et, s'il écrivait mieux que d'Anville, il ne sut ou n'osa jamais offrir de ces larges tableaux qui plaisent tant et sont d'une si grande utilité.

L'astronomie physique, secondée par l'application de puissantes méthodes analytiques, avait fait, de son côté, de grands progrès : on avait complété la théorie des marées, et observé les inégalités lunaires et la marche errante des planètes. Cette science vint en aide à la nautique et à la géographie, qui de nos jours a pris rang parmi les sciences exactes. Pendant les guerres de la révolution française les plans et les cartes militaires furent levés avec exactitude; les différents États de l'Europe voulurent avoir de bonnes cartes de leur territoire, et dans plusieurs pays les opérations du cadastre le firent relever avec plus de détails. Désormais la géométrie et l'astronomie concourent à la perfection des cartes; des sociétés spéciales encouragent les travaux géographiques; la géodésie se perfectionne, et l'on crée la géographie comparée. Des notices statistiques et les hauteurs bien déterminées au-dessus du niveau de la mer remplacent les ornements bizarres; les perfectionnements de la gravure sont mis à profit; enfin la géologie apporte à cette science un nouveau tribut (1), et les nations se communiquent les découvertes et les renseignements.

(1) MM. Élie de Beaumont et Dufrénoy ont publié en 1843 la *Carte géologique de la France*, en 6 feuilles, avec 3 vol. in-4° de texte.

Personne n'ignore que la détermination d'une longitude correspond à celle de l'heure que l'on compte au même moment en deux points différents, par l'observation d'un phénomène instantané visible de ces deux points. On avait espéré que les éclipses de soleil et de lune fourniraient une précision assurée au moyen de l'immersion et de l'émersion instantanée du bord ou d'une de leurs taches dans l'ombre ; mais il en résultait des méprises inévitables, attendu que l'extrémité de l'ombre n'est jamais tellement tranchée que l'apparition du phénomène soit absolument contemporaine en des lieux différents (1). La découverte des satellites de Jupiter en 1610, cette gloire de Galilée, offrit un meilleur moyen de solution : il proposa au roi d'Espagne d'appliquer le calcul de leurs éclipses à la géographie et à la nautique; mais il ne fut point écouté. Les Hollandais envoyèrent toutefois Hortensius et Blaew à Florence pour obtenir du grand philosophe des renseignements à ce sujet; mais l'imperfection des lunettes empêcha de tirer promptement avantage de ce procédé. On apprit plus tard à se servir des occultations d'étoiles opérées par la lune : la grande distance fait que, la disparition et la réapparition s'effectuant au même moment en deux endroits à la fois, il est impossible de se tromper d'une seconde dans la détermination du temps.

On comprend que ces moyens ne sauraient être employés que par ceux qui se trouvent sur un sol ferme : il faut en mer des expédients plus faciles, comme la hauteur de la lune sur l'horizon, sa distance du soleil ou des autres astres. En effet, sans attendre que le phénomène céleste se manifeste, il suffit de connaître le changement de distance angulaire entre deux astres d'un mouvement connu pour être certain de la position où l'on se trouve. Il faut seulement que l'astre se meuve assez rapidement pour varier en vingt-quatre heures par rapport aux étoiles qui peuvent lui servir de point de comparaison (2). On

(1) Indépendamment de ce que l'opération de déduire les longitudes des éclipses solaires n'appartient qu'à des astronomes exercés, les résultats n'en sont point d'une précision absolue. En effet, trois savants illustres ayant observé avec une extrême attention celle du 5 septembre 1792, la longitude de Naples se trouva de 47′ 32″ selon Lalande, de 47′ 40″ selon de Wurm et de 47′ 20″ selon Triesnecker.

(2) Cette méthode, dite des distances lunaires, a été indiquée en 1514 par Werner de Nuremberg, *Notæ in Ptol. Geog.*, lib. I, développée dix ans après par le Saxon Apianus, et vantée par Kepler; mais l'avantage qu'elle offrait se trouvait douteux par l'inexactitude des tables astronomiques. Le

dressa à cet effet des tables où sont déterminées préventivement toutes les éclipses et toutes les occultations dans un lieu d'une position précise (1). Quant à la latitude, on fournit aux navigateurs des tables solaires qui donnent jour par jour la distance du soleil par rapport à l'équateur, ou sa déclinaison; au moyen de quoi l'on peut toujours trouver la latitude d'un lieu en soustrayant de la hauteur du soleil son éloignement de l'équateur. Afin de multiplier les moyens de détermination, on a aussi calculé la distance où sont les principales étoiles à l'égard de l'équateur et l'intervalle entre leur passage par un méridien donné, de même que celui du point de l'écliptique correspondant à l'équinoxe de printemps. On peut ainsi substituer les étoiles au soleil dans la recherche de la latitude.

On sait ensuite que la meilleure méthode pour déterminer l'élévation du soleil est celle qui résulte de la longueur de l'ombre. Mais pour arriver à la précision actuelle il a fallu d'abord perfectionner les instruments, c'est-à-dire les cercles répétiteurs de Meyer, les télescopes et les horloges.

La succession périodique des phénomènes naturels fut la première mesure du temps. Il paraît que les anciens Égyptiens divisaient en vingt-quatre heures l'espace d'un midi à l'autre; mais l'usage n'en fut pas introduit dans la vie civile. En effet les Grecs et les Romains employaient le jour naturel, et partageaient en douze heures le temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil; les heures étaient en conséquence plus longues en été que dans les autres saisons.

Le gnomon est d'un usage très-ancien; on sait qu'il consiste en une ligne droite traçant la section du méridien céleste sur un plan incliné quelconque, mais frappé à midi par le soleil, dont les rayons, passant à travers une étroite ouverture ou y faisant projeter l'ombre d'une lame aiguisée, indiquent le midi vrai. L'histoire sacrée en fait mention dans Ézéchiel; et l'on voit dans les livres chinois qu'il était employé à une époque très-reculée, pour les observations célestes. Il fut, dit-on, intro-

voyageur danois Niebuhr en fit usage, et depuis lors, améliorée par Borda, Delambre, Burg et Laplace, elle devint facile et sûre à l'aide d'instruments exacts, de tables d'une incomparable précision et de formules très-variées. *Voy.* DUBOURGET, *Traité de navigation*, liv. III, 10.

(1) De ce nombre sont : la *Connaissance des temps* des Français, le *Nautical almanach* des Anglais, le *Calendrier du navigateur* des Danois, les *Ephemeridas* de Lisbonne.

duit en Grèce par Anaximandre, qui en eut connaissance par les Chaldéens. Les Romains, en ayant trouvé un en Sicile, le portèrent dans leur ville; mais ils étaient alors assez ignorants pour ne pas comprendre que la longitude étant changée il ne pouvait plus servir.

Pour avoir l'heure et ses subdivisions quand le soleil ne brille pas sur l'horizon, on recourut à des moyens artificiels. Le premier fut le clepsydre, vase d'où s'écoule en un temps donné une certaine quantité d'eau. Telles devaient être les horloges décrites par Vitruve, et qui semblent dues à Ctésibius et à Héron, géomètres d'Alexandrie, qui vivaient vers la fin du deuxième siècle avant Jésus-Christ. Ils se trompaient néanmoins en croyant que l'eau descendait avec une célérité uniforme, tandis qu'elle coule plus lentement à mesure que la pression diminue. Amontons l'adapta dans les temps modernes à la navigation, et Tycho-Brahé aux observations astronomiques, mais en la perfectionnant.

On était arrivé vers l'an 1000 à une meilleure combinaison: c'était un poids attaché à une corde dont la tension faisait tourner une roue sur laquelle elle était enroulée. De là vinrent les horloges à contre-poids, où l'on remédia à l'accélération du mouvement par les oscillations du balancier, puis peu à peu par l'admirable appareil que l'on appela échappement à couronne, à roues, à rencontre. Ces inventions venaient de moines qui s'étudiaient à préciser l'heure des offices. En 1339, une horloge fut placée sur la tour de Padoue, puis une autre à Milan, à laquelle était ajoutée une sonnerie. De l'autre côté des Alpes, Charles V fit placer la première horloge avec sonnerie sur le palais de Paris, en 1370. On compliqua ensuite les horloges de compositions bizarres et de carillons variés.

L'idée vint de substituer un ressort au contre-poids, et la montre ou horloge de poche se trouva ainsi inventée. On en avait à la cour de Henri II et de Charles IX, où elles étaient appelées *œufs de Nuremberg* à cause de leur forme ovale et du lieu d'où on les tirait. Quand ce ne fut plus seulement un jouet pour les gens riches, mais un objet d'attention pour les doctes, la spirale fut appliquée au balancier, et la chaîne enroulée à la pyramide, ce qui fit obtenir le mouvement uniforme, et permit de marquer les minutes et même les secondes. On veut que Walter de Nuremberg ait employé le premier la montre pour les observations astronomiques; quatre-vingts ans

après-lui, Tycho-Brahé en employait plusieurs à cet effet.

Galilée avait remédié à l'imperfection des horloges en découvrant l'isochronisme des oscillations des pendules : Huyghens l'appliqua plus tard à un système de roues destinées à remplacer le balancier et à seconder la force motrice à chacune des vibrations égales du régulateur, tandis que celui-ci recevrait de cette force l'impulsion nécessaire pour en maintenir le mouvement. Il présenta la première horloge ainsi construite aux états de Hollande en 1657, et l'année suivante il publia le premier Traité sur cette matière. Il s'appliqua aussi à obtenir un mécanisme qui ne se dérangeât pas au roulis de la mer. Or, la géométrie lui fournissant la *cycloïde*, courbe sur laquelle un corps pesant oscille en temps toujours égaux, quels que soient les arcs qu'il décrit, il construisit un pendule dont la lentille devait décrire des lignes cycloïdales, système ingénieux, mais qui manque d'exactitude. Ce fut aussi lui qui enseigna à attacher dans les montres la spirale au balancier, pour obtenir le libre échappement. La première horloge faite d'après ce procédé fut construite à Paris par Thuret en 1674. La répétition fut trouvée peu après par Barlow en 1676 pour les horloges fixes, et dix ans plus tard pour les horloges de poche.

Il n'y avait donc plus rien à inventer; mais il restait beaucoup à perfectionner pour obtenir la précision dont l'astronomie et la géographie ont besoin. Il leur faut des montres dont le mouvement ne s'altère pas sur les navires, et qui se trouvent d'accord, sans la moindre différence, à des distances considérables. Les gouvernements des États maritimes encouragèrent donc par des récompenses des recherches de cette nature. Le parlement d'Angleterre proposa un prix de 20,000 livres sterling à celui qui inventerait une montre qui ne varierait pas de plus de deux minutes en quarante-deux jours; ce qui devait suffire pour préciser les longitudes à un demi-degré près.

L'horloge à pendule fut améliorée par l'échappement à ancre, qui permit de petits mouvements aux pendules, et dont Clément fut l'inventeur en 1680. Graham la perfectionna en 1710; il obtint, en évitant le ressaut de la roue d'échappement à chaque oscillation du pendule, l'échappement à repos dans l'horloge à pendule, comme on l'avait déjà dans l'horloge à balancier.

Les échappements convenables pour les horloges astrono-

miques gagnèrent singulièrement par les travaux de Leroy et de Lepaute; mais ils durent plus encore à Berthoud, qui trouva l'échappement libre et à force constante. Il remédia ainsi à l'irrégularité produite par la continuation de l'action au moyen d'un frottement pendant le repos de l'échappement, en faisant que le régulateur ne reçût de la force motrice qu'une impulsion instantanée.

Un nouveau raffinement fut apporté à l'horloge astronomique par la compensation résultant de l'emploi de différents métaux dans la construction du pendule, ce qui obvie à l'allongement ou au raccourcissement produit par la variation de la température.

Graham introduisit ensuite l'échappement à repos ou à cylindre. Cet échappement n'est pas applicable aux montres marines, tandis que l'échappement libre et l'échappement à force constante s'y adaptèrent fort bien. On fit en outre en rubis les pivots des roues les plus délicates, pour diminuer l'usure; c'est à quoi s'appliquèrent Thompson, de Bauffre, Breguet, berthoud. Harisson employa aussi l'or dans un appareil de compensation. Breguet surtout porta à une exactitude extrême les chronomètres, et remporta le premier prix proposé par les Anglais pour un chronomètre qui ne variait pas d'une seconde par jour.

Leonhardt, horloger de l'Académie de Berlin, inventa en 1842 une horloge marquant jusqu'aux millièmes d'une seconde, au moyen d'une aiguille qui, dans une seconde, parcourt ce cadran régulièrement et sans secousse (1).

On sait que les horloges donnent le temps moyen; le temps vrai s'obtient par les cadrans ou horloges solaires, que l'on perfectionna aussi en élevant de beaucoup le spectre (2). Les astronomes composèrent des tables d'équation qui indiquent jour par jour la différence entre le temps vrai et le temps moyen.

(1) *Voy.* Barfuss, *Geschichte der Uhrmacherkunst;* Weimar, 1836. *Voy.* aussi notre Chronologie, § 3.

(2) Celui de la cathédrale de Milan vient d'un trou percé dans la voûte; celui de Saint-Sulpice a 80 pieds de hauteur; celui de Florence, placé en 1467 par Paul Toscanelli, refait ensuite, à la prière de La Condamine, par Ximenès, est élevé de 277 pieds 6 pouces 9 lignes $\frac{1}{2}$ au-dessus du pavé de l'église, et de 377 pieds 4 pouces 9 lignes $\frac{68}{100}$ au-dessus du marbre solsticial où se font les observations de l'obliquité de l'écliptique et des mouvements apparents du soleil.

Le perfectionnement des horloges a été fort utile. Mais si l'on parvenait à en faire d'infaillibles malgré l'agitation continuelle du vaisseau, elles suffiraient pour préciser la longitude; car une fois qu'elle indiquerait exactement l'heure qu'il est sous tel méridien, on n'aurait qu'à la comparer avec celle du lieu où l'on arrive, et la différence du temps donnerait celle du méridien. Quant aux corrections qui se font pour la chaleur, l'humidité, la densité, les illusions optiques, ce sont des détails techniques qu'il n'entre point dans notre plan de rapporter (1).

Aujourd'hui un observateur qui se trouve placé sur un terrain solide est pourvu d'abondantes ressources pour en déterminer la position. Des horloges à compensateurs lui donnent l'heure avec une extrême précision; la verticale du lieu, déterminée par le fil à plomb ou déduite de l'horizontalité des surfaces en repos, lui fournit une ligne droite invariable. De ce point de départ, il peut toujours mesurer les distances angulaires des astres à son zénith, ou leur élévation angulaire sur l'horizon mobile qui l'environne. Des catalogues exacts lui offrent les distances de tous les astres fixes à son pôle visible, ainsi que de ceux qui, tout en ne changeant pas de place, ont un mouvement propre. Il lui est donc facile de calculer l'heure de l'astre, pour la comparer avec celle qu'indique son horloge; puis, de l'examen de phénomènes instantanés observés en des points divers, et rapportés au centre de la terre, la longitude relative des deux observateurs se trouve déterminée.

La chose est bien plus difficile sur mer; car il n'y a plus là de verticale fixe, ni de pendules ni de lorgnettes qui aient une

(1) Un célèbre astronome a soutenu qu'aujourd'hui même, depuis l'introduction des cercles répétiteurs, il n'existe pas trois lieux sur la terre dont la latitude soit connue avec une telle certitude qu'elle ne varie pas d'une seconde. En 1770, la latitude de Dresde fut calculée avec une erreur un peu moindre de trois minutes. Celle de l'observatoire de Berlin offrit jusqu'en 1806 une incertitude d'environ vingt-cinq secondes. En 1790, avant les observations de MM. Barry et Henri, l'erreur de latitude, dans la position de l'observatoire de Manheim, était d'une minute vingt-deux secondes; cependant le P. Christian Mayer y avait fait ses observations avec un quart de cercle de Bird, de huit pieds de rayon. (*Éphémér. de Berlin*, 1784, p. 158; et 1795, p. 96.) Avant celles de Lemonnier, la latitude véritable de Paris variait de quinze secondes à peu près. Le journal astronomique de M. Zach fournit des exemples propres à démontrer qu'un observateur habile, muni d'un bon sextant et d'un horizon artificiel exact, peut trouver la latitude d'un lieu sans une différence de plus de six ou sept secondes. *Voy.* HUMBOLDT.

direction constante; et le centre d'observation est toujours déplacé. L'esprit humain eut donc à donner en cette occasion une plus forte preuve de cette constance qui se roidit contre les obstacles. On prend pour tirer des angles verticaux le contour lointain de l'horizon, la direction du rayon visuel étant bien peu changée dans cette limite par les ondulations ordinaires; et les variations produites par la température, par la réfraction sont corrigées à l'aide d'instruments exacts.

Mais pour mesurer un angle il faut faire passer successivement un rayon visuel sur chacun de ses côtés tenus fixes. Or en mer le côté inférieur ne reste pas fixe si l'œil s'en détache pour se tourner vers le ciel. Il faut donc tâcher de voir en même temps l'horizon et l'astre sur la même ligne droite. On se sert pour cela de deux mirois combinés de manière à superposer les deux branches de l'angle visuel dans un mouvement exactement commun : tel est l'effet de l'octant inventé par Hadley en 1732, et ainsi appelé parce que la division de son bord embrasse un huitième de la circonférence. On lui substitua ensuite le septant; enfin le cercle entier de Borda fut adopté par les Français, tandis que les Anglais conservaient le septant, en le perfectionnant dans son système de division.

Ainsi l'on a sur mer, comme sur terre, la mesure des arcs célestes. On fait usage, pour avoir le temps, des montres marines à ressort dont nous avons parlé, en les conservant avec un soin extrême dans la même position et à la même température. Les observateurs ont ensuite dressé des tables des positions du soleil, de la lune et des autres planètes pour tous les jours et même pour plusieurs heures de chaque jour, ce qui réduit l'opération à un travail purement graphique.

Cartes. La partie graphique des cartes fit aussi des progrès. Indépendamment des monuments originaux, la collection géographique annexée à la Bibliothèque impériale de Paris possède des copies de ce que l'histoire de la géographie rappelle de plus précieux. On y voit la copie de la Mappemonde circulaire de Turin, que l'on croit du dixième siècle; de celle de Leipzigk, du onzième; la Mappemonde triangulaire de la bibliothèque Cottonienne, de la même époque; une autre petite, citée dans les *Antiquitates Americanæ* de la Société historique de Goettingue. Vient après une carte itinéraire allemande des premiers temps de la gravure sur bois, où se voit une boussole et où les milles sont indiqués par autant de petits

points; puis les cartes de Marin Sanuto, de 1321, et des frères Zeno, de 1380; une autre carte pisane, et la copie d'un atlas catalan du quatorzième siècle; trois cartes du Musée Borgia, par le Génois Barthélemy Pareto, faites sur celle d'André Bianco, de 1436, et une partie de la Mappemonde du frère Mauro; deux Atlas de Benincasa, de 1466 et 1467; la Mappemonde de Martin Behaim, de l'année où l'Amérique fut découverte. Nous passons sous silence les nombreuses éditions de la *Table* de Peutinger et de Ptolémée, postérieures à celle de 1475, et dont la série atteste les découvertes successives.

Au siècle suivant appartient la *Cassettina geografica* de Milan; l'Atlas de la mer Rouge, par Jean de Castro, de 1541; divers portolans, même de géographes inconnus, et aussi des cartes maritimes et particulières. Une des dernières acquisitions a été la *Table cosmographique* de Ratisbonne (1603), relevée sur pierre lithographique; et les cartes, très-rares, réunies au poëme géographique de Berlinghieri, de 1481.

Les cartes orientales ne manquent pas non plus dans cette collection, entre autres plusieurs cartes d'Édrisi et quelques autres de la Chine, rectifiées par les jésuites. Il faut y joindre quelques cartes en relief par Lartigue et autres. Il y a aussi des instruments de géographie, de gnomonique et d'astronomie, des astrolabes de cuivre, dont le plus ancien fut fait pour le fils du calife Moctafi-Billah vers l'an 320 de l'hégire, avec des caractères koufiques; le globe céleste de 461, autrefois à Milan, antérieur d'un siècle à celui qui a été décrit par Assemani; des anneaux astronomiques ou boussoles chinoises et d'autres objets encore.

L'attention des savants s'était appliquée de bonne heure à reconnaître avec plus de précision la figure et les dimensions de la terre. On sait de quelle manière on déduit, de la distance de deux étoiles, la longueur d'un degré sur le méridien terrestre, et comment la force centripète, plus énergique là où la surface de la terre est moins éloignée du centre, accélère les oscillations du pendule : nous n'entrerons donc pas à ce sujet dans des explications oiseuses. Figure de la terre.

Nous avons dit ailleurs que les anciens avaient entrepris de mesurer un arc du méridien. Mais Possidonius, en comparant Alexandrie et Rhodes, ne s'était point aperçu qu'elles ne se trouvent pas sous le même méridien, ce qui est une condition essentielle. Quand les sciences renaquirent, plusieurs tentatives

furent faites en Europe pour reconnaître la vérité. En 1617, Snellius, ayant déterminé les arcs célestes compris entre Alkmaër, Leyde et Berg-op-Zoom, calcula, d'après la différence de la hauteur du pôle dans chacune de ces villes, les distances méridiennes terrestres de trois parallèles, au moyen d'une série de triangles assemblés qui partaient d'une base mesurée sur le sol; il détermina ainsi la valeur du degré terrestre à 55,021 toises. En 1635, l'Anglais Norwood, en mesurant soigneusement le degré compris entre Londres et York, lui en trouva 57,300; mais quinze ans après Riccioli prétendit, d'après des mesures prises à Bologne, le porter à 62,900.

Picard put apporter une plus grande précision à cette opération en appliquant les lentilles aux instruments dont on se servait. En 1669, il mesura en Picardie, avec un soin inusité jusque-là, une base de 5,663 toises, dont il poussa la triangulation jusqu'à la cathédrale d'Amiens; et le résultat fut de porter la longueur d'un degré à 57,060 toises.

Des résultats pareils obtenus ailleurs firent considérer cette quotité comme certaine; et les savants la tinrent pour telle jusqu'au moment où il s'éleva un doute nouveau. L'astronome Riche, ayant réglé à Paris son horloge à pendule sur le mouvement moyen du soleil, l'emporta à Cayenne, qui est à peine à cinq degrés de l'équateur, et trouva que l'horloge retardait de 2′28″ par jour. Il mesura exactement la verge d'un pendule qui battait les secondes à Cayenne, et reconnut qu'elle est d'une ligne un quart plus courte que ce qu'il fallait à Paris.

Le poids d'un même corps est donc différent dans ces deux endroits : l'un d'eux est par conséquent moins éloigné du centre de la terre, d'où il résulterait que le globe n'est pas rond, mais aplati. Déjà, avant cette expérience, le grand mathématicien hollandais Huyghens avait déduit le même fait de raisons physiques; Newton, qui étudiait alors les lois de la gravitation, accueillit ce fait comme vrai, et s'assura par des calculs subtils non-seulement que la terre est déprimée aux pôles, mais que sa masse n'est pas homogène, et qu'elle augmente de densité à mesure qu'elle se rapproche du centre.

On conclut de ces calculs et des différences de longueur du pendule que l'aplatissement est d'une 332ᵉ ou d'une 336ᵉ partie de l'axe terrestre. Il en résultait que les arcs du méridien n'étaient pas égaux entre eux, mais plus allongés vers les pôles, et moins sur la partie la plus convexe, c'est-à-dire vers l'équa-

teur. Mais les mesures prises par Dominique et Jacques Cassini indiquaient, au contraire, que le degré diminuait vers le nord, d'où ils concluaient que la terre était allongée vers les pôles, et que l'ellipsoïde terrestre roulait sur son plus grand axe. Une pareille conclusion répugnait à la théorie de l'équilibre des fluides; d'autres savants la rejetèrent, et elle souleva de graves discussions. On comprit qu'il ne suffisait pas, pour résoudre le problème, de mesurer des degrés contigus, dont la différence est si minime qu'elle pouvait aisément se confondre avec les erreurs d'observation à une époque où les instruments n'avaient pas encore atteint la dernière perfection (1).

L'Académie de Paris résolut de faire exécuter ces mesures dans des positions convenables. La Condamine, Bouguer et Godin partirent pour le Pérou, et le roi Philippe V leur adjoignit les savants espagnols George Juan et Antoine d'Ulloa. Voilà donc un voyage entrepris pour un motif inconnu jusqu'alors, l'intérêt de la science. La Condamine multiplia sur ces sommets où la nature était interrogée pour la première fois les observations géographiques, naturelles et philosophiques : il recueillit des notions positives sur la communication entre l'Orénoque et la rivière des Amazones, au moyen du fleuve Noir; Bouguer donna la description de toutes ses opérations dans un des livres les plus scientifiques qui aient été publiés (2). Arrivés à Quito, 1736.
ils commencèrent à prendre leur mesure dans une vallée des Cordilières qui s'allonge de deux cents milles au midi de cette ville, et ils continuèrent leurs opérations pendant dix ans, malgré les incommodités du climat et les désagréments de la vie américaine. L'inscription placée dans ces lieux, pour perpétuer le souvenir de ce dévouement scientifique, relate les nombreuses observations physiques, astronomiques, géodésiques de ces savants, entre autres celle de la longueur du pendule, qui y oscille en une seconde, ce qui leur fit émettre le vœu qu'elle pût être adoptée comme mesure universelle. Si on les eût écoutés, quel avantage n'en serait-il pas résulté pour la géographie, qui aurait été débarrassée une fois pour

(1) On sait quelle longue base les astronomes de Milan mesurèrent pour la triangulation de la Lombardie. Celle de la Toscane, exécutée peu auparavant par le P. Inghirami, avait eu une base de plusieurs milles. Cependant celle que le baron de Zach déduisit, avec des instruments perfectionnés, d'une mesure de quelques centaines de toises, s'y rapporta parfaitement.

(2) *Traité de la figure de la terre.*

toutes des dimensions diverses usitées dans les différents pays?

Vers le même temps Maupertuis, Clairaut, Camus, Lemonnier et l'abbé Orthier étaient envoyés sous le cercle polaire. Celsius, professeur d'astronomie à Upsal, se joignit à eux, apportant avec lui le secteur du zénith, des instruments de passage de Graham et de beaucoup supérieurs à ceux qui étaient connus. Sommercaux leur était attaché comme secrétaire, et Kerbelot comme dessinateur.

Tandis que leurs collègues trouvaient sur l'autre hémisphère un soleil ardent et une végétation magnifique, ils eurent à affronter des froids d'une extrême âpreté. Ils purent, en conséquence, établir leur base de 7,407 toises sur la surface glacée du fleuve Tornéa, où le froid arriva jusqu'à 37 degrés, en sorte que le vin même ne se conservait pas liquide un seul moment.

Ils conclurent de la moyenne de leurs observations que le degré était de 57,438 toises, c'est-à-dire 512 de plus qu'à Paris, tandis que celui de l'équateur avait été trouvé de 57,753[1], ce qui établissait la diversité des deux diamètres dans la proportion de 178 à 179. Mais l'impéritie de Maupertuis en fait
1801. d'astronomie fit douter de l'exactitude de l'opération : elle fut donc reprise par le Suédois Svanberg sur le même emplacement, sur une plus grande étendue et avec de meilleurs instruments; il en résulta une ellipse beaucoup moins aplatie, c'est-à-dire dans la proportion de 302 à 301.

Les Cassini, avec une loyauté trop rare dans l'histoire des sciences, avaient repassé leurs calculs et avoué les erreurs qui leur étaient échappées; or leur rectification venait à l'appui de ce qu'ils avaient contesté antérieurement. Mais indépendamment de cette rectification, le fait se serait trouvé constaté par la mesure de 8 degrés exécutée par La Caille entre Dunkerque et Perpignan.

Une preuve nouvelle vint s'ajouter aux précédentes quand la convention nationale organisa un système uniforme de poids et de mesures, dont la règle devait être tirée du ciel. On résolut d'adopter pour unité la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre, en lui donnant le nom de *mètre*. Il fallut donc s'assurer de nouveau, avec un soin plus scrupuleux, de la mesure d'un degré. L'opération fut exécutée par Delambre et Méchain, de 1792 à 1796, sur l'arc entrecoupé par les parallèles de Dunkerque et de Barcelone, avec des instruments très-précis et des cercles répétiteurs fabriqués par Borda. Il ne

parut donc pas possible de douter de l'exactitude rigoureuse de cette opération. L'unité de mesure se trouva ainsi déterminée, et sur celle-ci on régla les unités de pesanteur et de capacité. Mais les Anglais, en partant du même principe, en simplifièrent l'application, et en rendirent la vérification facile en adoptant pour unité de mesure (*yard*) la longueur du balancier qui bat les secondes dans une latitude donnée. Il est toutefois reconnu que cette longueur n'est pas constante sous la même latitude et qu'elle peut varier dans le même lieu (1).

Les géomètres poussèrent la hardiesse jusqu'à vouloir déterminer entièrement la courbure ondoyante du globe; mais le Milanais Paul Frisi démontra, par la comparaison des mesures diverses, que cette courbure ne suit pas une règle rigoureuse et constante. En 1817, le capitaine Freycinet partit sur *l'Uranie* pour faire le tour du globe, avec mission principale d'en vérifier la courbe avec le pendule dans l'hémisphère austral. Il trouva que les dépressions n'y diffèrent pas beaucoup de celles qu'offre l'hémisphère septentrional; qu'elles dépassent 1/305e, mesure indiquée par la théorie des inégalités lunaires, qui vont de 1/280e à 1/282e, et que les parallèles n'ont pas une forme régulière, c'est-à-dire que la terre n'est pas exactement un solide de révolution.

Des expériences faites ailleurs confirmèrent ces déductions; puis les mesures géodésiques prises récemment par Marennes à Padoue et par Greenwich aux îles Baléares ont aussi limité cette dépression entre 1/271e et 1/292e.

Le ciel offrit des points de comparaison à ces résultats; car, indépendamment de la lune, on trouva aussi dans Jupiter un aplatissement de 1/338e. Le *pendule conversible*, qui selon le capitaine Kater, devait offrir un module infaillible de mesure linéaire, fut employé pour reconnaître la mesure de la terre. Puissant signala en 1836 à l'Académie des sciences une erreur dans les calculs de Delambre. Le mètre ayant été fixé à trois pieds onze lignes et 296 millièmes, on aurait dû, comme il le démontra, y ajouter soixante-douze autres millièmes de ligne

(1) Tout le monde sait que c'est de cette unité que furent déduites celles de toutes les mesures de longueur, de capacité, de pesanteur. Il est singulier que la livre chinoise de dix onces se trouve identique avec celle de 373 grammes établie en Asie par les Romains, et avec la livre troy des Anglais; que de même le pied chinois et le pied arabe correspondent exactement avec celui de Charlemagne.

pour qu'il représentât exactement un dix-millième de la distance de l'équateur au pôle ; d'où il suit que l'aplatissement de la terre serait de 1/315e, tel précisément qu'il se déduit des inégalités de la lune. Ivory conclut de ces différents résultats que l'ellipticité est de 1/300^e

Une diversité si minime dans la mesure d'un corps si vaste ne peut que nous faire trouver plus admirables la force de l'intelligence humaine et la puissance de celui qui a tout disposé par *poids et mesure*.

Pôle magnétique. Christophe Colomb avait observé la déclinaison de l'aiguille magnétique, c'est-à-dire l'angle qu'elle fait avec le méridien terrestre, bien que l'on attribue d'ordinaire cette découverte à Cabot.

Ce fait fut nié par Pierre Médina, qui publia en 1545 le premier traité de navigation : Martin Cortez non-seulement le soutint en 1556, mais il lui assigna pour motif une attraction exercée par un point de la terre. Les rois d'Espagne avaient promis cinquante mille sequins à celui qui découvrirait la cause des variations de l'aiguille aimantée. L'Anglais Norman observa ce phénomène avec soin, et remarqua l'inclinaison de l'aiguille sous les diverses latitudes ; puis Henri Bond crut en 1657 avoir pénétré la cause de ce phénomène, et il annonça que dans le cours de cette année l'aiguille ne déclinerait pas à Londres. Il devina juste ; mais il ne fut pas aussi heureux dans la *Table des déclinaisons* qu'il publia pour les années suivantes.

Halley, après avoir recueilli les observations faites sur différents points de la terre, traça en 1700, sur la carte hydrographique, les diverses déclinaisons. Il les expliquait en supposant que le globe était un grand aimant avec quatre pôles, deux mobiles et deux fixes, dont l'action déterminait les variations de l'aiguille. Les lignes tracées par Mountain et Dobson en 1744, d'après le même système, à la suite d'observations plus étendues, différèrent beaucoup de celles de Halley. Euler vint ensuite démontrer qu'il suffisait, pour expliquer les variations, de supposer deux pôles attractifs mobiles. Churchman, de Philadelphie, voudrait que ces deux points fussent les pôles de l'équateur magnétique se mouvant périodiquement de l'ouest à l'est, de manière à décrire sur le globe deux cercles parallèles à l'équateur terrestre ; et il s'en est servi pour dresser un atlas magnétique. (1793.)
Les faits n'ont pas répondu à ses hypothèses ni aux autres qui

ont été produites jusqu'ici, et parmi lesquelles celle d'Épinal est la plus lumineuse.

Au lieu de regarder aujourd'hui le globe comme un grand aimant, on le compare à une pile où, par la communication des pôles, il se détermine des courants électriques circumterrestres dirigés perpendiculairement au méridien magnétique, de l'est à l'ouest vers l'équateur (1). L'aiguille aimantée serait dirigée par ce courant, selon l'angle que le méridien magnétique fait avec le méridien astronomique, angle qui varie sur des points divers, mais pourtant avec uniformité dans toutes les boussoles : on pense qu'il naît de la révolution du globe dans l'orbite de l'écliptique et qu'il peut dès lors présenter une période de variations analogue à celle de l'inclinaison de cet orbite.

L'inclinaison de l'aiguille naîtrait des courants eux-mêmes, par suite de l'attraction qu'exercent entre eux ceux qui se meuvent dans la même direction. Les phénomènes magnétiques se trouvant ainsi ramenés à l'électricité dynamique, selon les théories d'Ampère, on ne tardera peut-être pas à expliquer les déclinaisons et les inclinaisons de l'aiguille aimantée. Mais, en attendant, nous avons des tables calculées de ses variations diurnes et annuelles, qui se rapprochent plus ou moins de la probabilité.

Plusieurs autres voyages ont été entrepris récemment dans le seul intérêt de la science, pour reconnaître s'il existe un continent austral, s'il y a un passage par le nord-ouest, et aussi pour étudier le centre de l'Afrique et de l'Amérique. L'accroissement de la navigation amena la diminution de ses périls par la rectification des erreurs géographiques, et l'on vérifia ce qui avait été altéré à dessein par la ruse de rivaux jaloux. Les relations de voyages perdirent cet air de charlatanisme qui faisait douter même de ce qu'elles contenaient de vrai. Au lieu de leurs impressions personnelles et d'accidents bizarres, les voyageurs racontèrent ce qui importe à l'histoire de la terre et de l'homme. Les raretés et les monstres firent place aux classifications, à l'étude des usages, au signalement des erreurs commises.

On fit des recherches scientifiques dans la partie méridionale de l'Amérique. En 1781, le gouvernement d'Espagne, chargea

(1) *Voy.* dans la *Bibliothèque universelle*, mars 1832, un Mémoire de Barlow..

don Félix d'Azara et d'autres officiers de déterminer les limites entre le Brésil et les possessions espagnoles, circonstance qui permit de se procurer des renseignements importants et de bonnes cartes. L'histoire et l'hydrographie du pays au midi de Buenos-Ayres était restée fort obscure, quand le capitaine Head nous fit connaître les Pampas, vastes plaines de neuf cents milles à l'ouest et au midi de la Plata, à travers lesquelles ils passa pour aller visiter les mines.

En 1782, les Espagnols relevèrent exactement les côtes de la Patagonie et le détroit de Magellan; et l'on sut alors que la Terre de Feu est un ensemble de plusieurs îles. Le capitaine King
1826. en fit ensuite un relevé complet avec une grande difficulté et une extrême exactitude, ce qui rendit un grand service à la navigation dans ces parages, où elle était considérée jusque-là comme très-périlleuse. Enfin la distance entre l'Europe et l'Amérique n'était pas bien déterminée; et il y a peu d'années encore on diminuait la largeur de l'Atlantique de soixante et même de cent quarante lieues, tandis qu'on étendait celle du grand Océan.

Dès que les Anglais se furent établis dans l'Inde, ils examinèrent géographiquement la contrée. Webb et Moorcroft, qui gravirent l'Himâlaya en 1808 pour découvrir la source du Gange, reconnurent que c'était la chaîne de montagnes la plus élevée du globe, le Dawalagiri, sur les confins du Népâl et du Thibet, ayant vingt-sept mille cinq cents pieds, et le Tchhamoulari, sur les frontières du Boutan et du Thibet, trente mille pieds au moins d'élévation.

Ainsi la géographie donne la main à l'histoire naturelle, à l'ethnographie, à la physique, surtout quand elle est traitée par un de ces esprits vastes qui, embrassant plusieurs sciences, les fortifient l'une par l'autre. C'est ce que nous avons vu dans
Alexandre de Humboldt. Alexandre de Humboldt, qui, après avoir étudié dans sa jeunesse une foule de sciences, notamment la physique et l'électricité animale, put, grâce à sa portion de fortune, perfectionner ses études par les voyages. Ses relations avec les naturalistes les plus distingués lui permirent de s'appliquer plus spécialement à scruter les mystères de la nature, et il s'associa avec l'illustre botaniste Aimé Bonpland pour exécuter des pèleri-
1799-1804. nages scientifiques. Ayant obtenu de l'Espagne l'autorisation de visiter ses colonies, où jamais ne s'était arrêté le regard d'un savant, il y porta partout l'examen du botaniste et du géologue.

Il monta sur les cimes les plus aériennes, pénétra dans des plaines où nul voyageur n'avait mis le pied avant lui, observa les mœurs et les langages des hommes en même temps que l'aspect des forêts et des végétaux, toujours ses intruments à la main; proposant sans cesse des moyens nouveaux d'améliorer les colonies, et tirant avec une prodigieuse variété de connaissances des inductions profondes de toutes sortes de phénomènes et de faits. Par ses soins la géographie physique grandit immensément, et les théories, les hypothèses qu'il hasarda furent souvent adoptées par l'élite des savants.

Les derniers voyages eurent aussi pour but les progrès d'une science nouvelle, l'anthropologie. Blumenbach avait fondé la distinction des races sur l'organisation et principalement sur la conformation des crânes (1). Il distinguait cinq races, d'après une division plus géographique que scientifique. A cette étude s'associèrent ensuite celles de la linguistique et de l'histoire. Enfin de nos jours on a donné plus de précision à l'anthropologie en établissant qu'elle doit se fonder sur les caractères physiques, qui sont les plus fixes et les moins arbitraires.

C'est d'après cette pensée qu'ont été conçus le travail d'Edwards (2) et les recherches sur l'histoire physique de l'espèce humaine du docteur Pritchard. Les peuples de l'Amérique méridionale ont été l'objet des travaux d'Alcide d'Orbigny. En 1817, Louis XVIII expédia Louis de Freycinet vers l'hémisphère antarctique, pour y étudier, outre les phénomènes magnétiques et météorologiques, les langues et les mœurs; Dumont d'Urville, chargé de visiter l'Océanie, recueillit des cadavres, des modèles, des empreintes, des renseignements sur les caractères physiques et moraux des races nombreuses qui se trouvent mêlées dans ces contrées. Il rapporta huit cent soixante-six dessins d'hommes, d'armes, d'habitations, d'ustensiles; quatre cents de côtes et de paysages, sans compter cinquante-trois cartes terminées et douze esquisses de baies, de ports, de rades; car, tandis qu'autrefois, lorsqu'on avait trouvé une île, on se bornait à en déterminer la position en se tenant en rade, on veut aujourd'hui en connaître toutes les anses, tous les fond, et tous les passages, et aux indications astronomiques il est nécessaire de joindre les notions physiques et naturelles.

(1) *Voy.* notre tom I, p. 125.
(2) *Voy.* la note C du liv. I.

Le *bâton de Jacob*, dont se servaient les anciens pour mesurer la vélocité des navires, devint inutile du moment où, par suite de l'invention des voiles, ce véhicule ne reçut plus des rames son impulsion. Le Portugais Bert Crescenzio conçut en 1604 un mécanisme consistant en une boîte où était adapté un style ailé qui, mû par le veut, attire à soi une corde enroulée à un cylindre, de manière à ce qu'on puisse déduire l'espace parcouru par le navire dans un temps donné par la longueur de la corde ramenée; instrument imparfait, car le vent peut augmenter sans que la course du navire soit accélérée. On lui substitua une espèce de navette attachée à une ficelle portant un nœud de toise en toise. On la jette à la mer, et on la laisse filer jusqu'à ce qu'elle flotte librement et de manière à pouvoir la considérer comme point fixe. On compte alors combien de nœuds se sont déroulés en une demi-minute, et on calcule ainsi combien le bâtiment a parcouru de toises. Ce moyen, qui laisse encore à désirer, a été appelé *loch*, du nom de l'Anglais qui l'a inventé.

Les premiers voyages de long cours firent améliorer la construction des vaisseaux; et dès 1514 on eut l'idée d'en revêtir la quille en plomb. Cet art ne se fondait pas anciennement sur des déductions scientifiques, mais sur une longue pratique: c'est ainsi que dernièrement encore on faisait d'excellents bâtiments dans l'arsenal de Venise d'après certains procédés qu'on se transmettait de père en fils à titre secret, comme il arrive quand on n'opère pas selon les lois de la science. Mais à mesure que les mathématiques et le calcul firent des progrès, et que l'on connut l'application des sciences exactes aux arts pratiques, l'architecture navale s'améliora et devint l'objet d'études théoriques et d'un grand nombre d'ouvrages.

Cornélius Van Ik donne la figure des galions et des caraques espagnoles; il donne aussi celle d'un navire construit par un Français à Rotterdam en 1653. Ce bâtiment devait se mouvoir au moyen d'un mécanisme en manière d'horloge, sans employer les voiles, et marcher assez vite pour aller en un jour de Rotterdam à Dieppe, et de Dieppe à Amsterdam; mais l'inventeur de ce mécanisme s'enfuit avant d'en avoir fait l'expérience. Van Ik décrit aussi le navire de Endric Steven, qui devait offrir autant de sûreté qu'une voiture sur terre (1).

(1) *De nederlandsche scheeps bouw honst open gestelt vertoonende naar wat regel*, etc., etc; Amsterdam, 1697.

Jean Bouguer, mathématicien, dont nous avons déjà fait l'éloge, a traité d'une manière remarquable la partie théorique de la construction des vaisseaux (1) et mis à la portée de tout le monde les questions les plus abstraites; mais, moins versé dans la pratique que dans la théorie, il n'a pas su toujours la faire répondre aux préceptes. Le grand Euler a donné une théorie complète de la construction et de la manœuvre des bâtiments.

Un ouvrage plus important est celui de George Ivan, qui mit au jour une doctrine nouvelle sur la résistance que rencontrent les corps qui se meuvent dans l'eau (2); toutefois la nautique a dû de meilleurs résultats aux expériences faites par Borda, Condorcet et Romme. Celles de Frédéric Hinez de Chapmann (3) vont de pair avec celles-ci, sans parler des expériences modernes, qui ont réformé en tant de choses les anciens usages. Nous signalerons encore comme un ouvrage capital celui dans lequel Richard Norwood (4) a enseigné à appliquer les logarithmes et la trigonométrie aux trois méthodes principales de calcul dans la nautique.

Il faut ajouter les ouvrages écrits sur les moyens de conserver la santé des équipages et de régler les approvisionnements. Le docteur Johnson disait en 1778 : *Si du tillac vous regardez dans l'intérieur, vous y trouvez l'excès de la misère. Quel entassement! quelle puanteur! Le vaisseau est une véritable prison, où par-dessus le marché on court risque de se noyer. C'est même pis qu'une prison : tout y est pire, le local, l'air, les aliments, la compagnie.* De là les maladies horriblement meurtrières dont sont remplies les relations de voyages de cette époque. L'amiral Hosier, qui, en 1726, faisait voile pour les Indes orientales avec sept vaisseaux de ligne, perdit par deux fois tout son équipage, et lui-même mourut de chagrin. Le scorbut se développait d'ordinaire après quelques mois de navigation, et huit ou dix hommes périssaient par jour inévitablement. En-

(1) *Traité du navire, de sa construction et de ses mouvements*; Paris 1746. —*Nouveau Traité de navigation, contenant la théorie et la pratique du pilotage*; 1751.

(2) *Tractat om Skepps-bygg eriet tillika*; Stockolm, 1775.

(3) *Examen maritimo-theorico-practico, o tratado de mecanica aplicado à la construccion, conocimiento y manejo de los navios y demas embarcaciones*; Madrid, 1771.

(4) *Treatis of trigonometry. — The Seaman's practice.*

1780, le seul hôpital de Haslar recevait encore mille quatre cent cinquante-sept malades du scorbut, tandis qu'il n'en eut pas même un en 1806, et qu'il n'en reçut qu'un seul l'année suivante. Aujourd'hui la santé de l'équipage est une des choses les plus recommandées aux capitaines et à leur retour on leur tient moins compte de leurs découvertes que de l'état sanitaire de leur équipage.

Une grande amélioration moderne a été celle des phares qui signalent de nuit, par une lumière de l'éclat le plus vif, l'entrée des ports ou les écueils de la côte. On a substitué aux lampes ordinaires celles d'Argant à double courant, perfectionnées par le système de Carcel, qui fait monter l'huile de manière à baigner constamment la mèche jusqu'à son extrémité supérieure, et empêche le champignon de s'y former. Les lois de la catoptrique ont fait trouver des miroirs paraboliques de métal, qui concentrent la clarté et en augmentent la force. Comme il arrivait cependant que la lumière des phares ne s'apercevait que dans les directions où tombaient les rayons verticaux aux axes des lames paraboliques, et que plusieurs intervalles restaient obscurs, on imagina de faire tourner l'appareil. C'est ce que Bordier exécuta le premier au Havre en 1807. L'éclipse résultant de ce procédé servit aussi à distinguer la lumière des phares des clartés accidentelles. Mais ces miroirs étant sujets à se ternir, on songea à y substituer la réfraction, au moyen de laquelle on peut diriger la lumière à volonté. Fresnel y est parvenu en se servant de la lampe de Carcel perfectionnée, et de lentilles dégradantes (à échelons) qui environnent la flamme comme des anneaux, et en opèrent la réfraction dans la direction la plus convenable.

Le duc d'York inventa l'art des commandements en mer à l'aide de bannières, de pennons et de flammes : ce système, perfectionné par le chevalier de Tourville vers 1675, fait tous les jours de nouveaux progrès; et, comme le jeu des télégraphes, celui de ces signaux établit une communication rapide entre des points très-éloignés.

Aujourd'hui, sur les trente-deux vents de la rose, vingt peuvent souffler sans détourner les voiles de leur direction; et telle est la pratique que l'on a du cours des vents que le trajet de New-York en Angleterre se fait à la voile en dix-sept jours. Mais on n'a pas encore trouvé le moyen de préciser la vélocité, la force et la direction du vent en mer. On n'a pas découvert non

plus un procédé pour renouveler l'air sous le pont ni pour dessaler l'eau de mer, invention qui diminuerait considérablement la charge des bâtiments; il y a encore quelques autres problèmes que s'appliquent à résoudre des hommes habiles, et l'on n'a pas perdu l'espoir d'établir une navigation sous-marine.

Dès 1543, le capitaine Blasco de Garay offrit à Charles-Quint une machine destinée à donner l'impulsion aux navires sans le secours du vent et des rames. L'empereur autorisa une expérience qui fut faite dans le port de Barcelone. Bien que l'auteur ne voulût pas publier son important secret, on sait que l'appareil consistait en une chaudière d'eau bouillante, qui faisait mouvoir deux roues sur les flancs du bâtiment. On loua le résultat obtenu; mais le trésorier Ravago objecta qu'un navire de cette espèce ne pouvait faire plus de deux lieues en trois heures, qu'il coûtait beaucoup, et qu'il y avait en outre le danger de l'explosion de la chaudière (1). Les hommes pratiques émirent une opinion toute contraire; mais Charles-Quint, occupé de bouleverser l'Europe, n'avait pas le temps de songer à une invention qui aurait hâté de deux siècles et demi la révolution dont nous sommes les témoins dans l'art de naviguer. Vapeur

Un autre mécanicien s'est présenté de nos jours à un empereur animé des idées de Charles-Quint, et lui a proposé aussi des bateaux qui marcheraient contre le vent par la force de la vapeur. Ce guerrier, qui cherchait tous les moyens de l'emporter sur l'Angleterre, méconnut celui qui lui aurait procuré une supériorité infaillible. Fulton ne fut pas compris par Napoléon aux jours de sa gloire, peut-être même Napoléon ne daigna-t-il pas l'écouter; conduite qu'il dut regretter amèrement aux jours de ses misères.

La liberté accueillit ce qu'un conquérant avait dédaigné : cette Amérique que nous appelons encore le Nouveau Monde et qui aspire comme un vaillant élève à surpasser son maître appliqua à la navigation cet agent, qui produit d'incalculables effets; et, grâce à la vapeur, les mers sont aujourd'hui traversées avec sécurité et avec une rapidité plus grande, en dépit

(1) Les documents à ce sujet ont été publiés par Navarrète et par Dezos de La Roquette, *Recueil des voyages et découvertes des Espagnols depuis la fin du quinzième siècle.*

des vents et des tempêtes. Fulton construisit aux États-Unis en 1807 le premier bateau à vapeur, de la force de dix-huit chevaux, avec lequel il alla d'Albany à New-York en dix-huit heures, trajet de soixante lieues que l'on accomplit aujourd'hui en sept ou huit heures. En 1812, il construisit le premier pour l'Ohio et le Missisipi. Depuis 1818, le nombre des bâtiments à vapeur s'accrut d'une manière considérable. En 1835, il y en avait cinq cent quatre-vingt-huit sur l'Ohio ; en 1839, on en comptait treize cents dans tous les États-Unis. Aujourd'hui on arrive de New-York à Philadelphie en cinq heures, en huit à Baltimore, en dix à Washington, en vingt à Norfolk, en quarante à Charlestown, dans la Caroline du Sud; en cent soixante-huit à la Nouvelle-Orléans, à l'embouchure du Missisipi, distance de neuf cents lieues. On peut même de New-York se rendre à la Nouvelle-Hollande en huit ou dix jours, en visitant les villes principales et en dépensant une somme assez modique.

L'Angleterre et ses colonies avaient en 1814 deux bateaux à vapeur de 456 tonneaux. Le nombre s'en était élevé, en 1824, à cent vingt-six, chargeant ensemble 15,739 tonneaux; en 1834, à quatre cent soixante-deux, du port de 50,734 tonneaux. Ils dépassent aujourd'hui mille. Le premier bâtiment de guerre à vapeur anglais fut construit en 1828, et la marine anglaise en compte aujourd'hui plus de cent.

On n'osa d'abord se hasarder avec ces bâtiments que sur la Clyde; on leur fit ensuite passer le détroit; puis on les employa pour le cabotage entre les trois royaumes; enfin, ils parcoururent les côtes de la Méditerranée et de la Baltique. Les théoriciens et les praticiens avaient déclaré cependant qu'il serait impossible de s'en servir pour traverser l'Océan; mais *le Great-Western*, parti de Bristol au mois d'avril 1838, arriva à New-York en quinze jours, après avoir fait douze cents lieues en filant jusqu'à huit nœuds trois quarts à l'heure (1).

Sur ces entrefaites, on songea à substituer au bois le fer, qui est plus fort, plus léger, et qui n'a rien à craindre des insectes.

(1) Ce bâtiment avait 1,340 tonneaux de poids officiel, poids qui est toujours au-dessous de la réalité : les entreponts avaient plus de deux cents pieds; la cale pouvait contenir huit cents tonnes de charbon, outre les provisions et l'eau pour trois cents personnes. Les cabines étaient spacieuses et riches; la salle, décorée de peintures, avait soixante-quinze pieds de long sur vingt et un de large et neuf de hauteur.

On ne sait si le mérite d'avoir inventé les cales à plusieurs compartiments revient à Dodd, qui en suggéra l'idée dès 1818, ou à C. W. Williams, qui la mit en pratique. On construisit d'après ce système, qui laisse toujours une cale intacte, même quand les autres font eau, *le Tigre, l'Euphrate, l'Alburkha, le Quorra, l'Albert, le Wilberforce* et autres, pour servir à l'exploration des fleuves. Il fut possible avec ces navires de s'avancer davantage vers les pôles en brisant les glaces avec force et en tirant moins d'eau. On remonta des fleuves jusqu'alors inaccessibles. Maintenant, grâce à la vapeur, l'Orénoque, l'immense Missouri, le mystérieux Mississipi servent à rapprocher les populations les plus éloignées. On emploie les bateaux à vapeur à parcourir le Niger et à extirper l'infâme commerce des nègres. Deux autres de ces navires ont remonté l'Euphrate l'espace de trois cents lieues et plus jusqu'à Belès, pour ouvrir de ce côté une nouvelle voie commerciale plus favorable encore que celle de Suez ; car l'Angleterre n'y serait en concurrence ni avec les Arabes ni avec les Banians.

A peine la navigation à vapeur se fut-elle étendue que le gouvernement général des Indes songea à en profiter pour faciliter les communications entre l'Europe et ces contrées, ancienne limite des voyages, et pour apporter des changements avantageux dans ses relations avec la mère-patrie. Ce projet fut longuement discuté. Enfin le capitaine Johnson partit, le 16 août 1825, de Falmouth avec *l'Entreprise,* bâtiment de 460 tonneaux ; et le 7 décembre il touchait au Bengale. Ce bateau à vapeur, que le gouvernement acheta, fut employé aussitôt dans la guerre contre les Birmans. On lui en adjoignit d'autres ; et quand trois mois ne suffisaient pas à un vaisseau ordinaire pour faire sur le Gange le trajet de Calcutta à Allahâbâd, ceux-ci y arrivèrent en huit jours, bien qu'ils ne marchassent pas la nuit. D'autres s'acheminèrent vers la mer Rouge ; et en 1830 *le Hug-Lindsay* alla de Bombay à Suez en vingt et un jours de voyage. Ceux qui le suivirent y mirent beaucoup moins de temps. En conséquence la chambre résolut d'établir des communications régulières par cette voie, et déjà l'on espère que la malle de Bombay pourra arriver à Londres en un mois. Ainsi disparaissent les distances.

Il n'y a pas longtemps que *l'Hindostan,* bateau à vapeur de la force de cinq cents chevaux, parti de Southampton le 24 septembre, arriva à Madras le 20 décembre, c'est-à-dire en quatre-

vingt-sept jours, dont vingt-sept furent employés en relâches; ce qui fait une marche de deux cents milles par vingt-quatre heures. Il est destiné au service mensuel entre Calcutta et Suez.

L'Ironside, l'unique bateau en fer de la marine britannique, parvint, à la fin de 1839, de Fernambouc à Liverpool avec un chargement très-fort, comparé au petit espace qu'il occupait. Ce voyage contribua à vaincre le préjugé qui existait contre ce genre de bateaux. C'est la plus grande innovation que l'on ait faite depuis longtemps dans les constructions navales, en cessant de copier les bateaux de Fulton. Le grand défaut de ceux-ci était de n'avoir d'autre moteur que la vapeur, et de ne point profiter des grandes forces naturelles. En effet, la machine, se trouvant placée au centre et sur les flancs du navire, empêche d'y élever une mâture puissante, capable d'affronter les plus grandes tempêtes. Or, les aubes des roues ont été remplacées, dans les derniers, par la vis d'Archimède, ou plutôt par une vis ordinaire de seize pieds de diamètre, nouvel appareil de propulsion que les Français attribuent à M. Delisle, et les Anglais à M. Smith. Ce mécanisme allége le navire de cent tonneaux, et donne au bâtiment de la commodité et de l'élégance, en même temps qui lui rend plus aisée l'entrée des canaux. Si ce procédé s'étend, comme il est à présumer, il facilitera beaucoup les voyages dans l'Inde, ralentis d'ordinaire par les calmes alternatifs, par les courants et par les tourbillons (1).

Tels sont les résultats immenses que l'on a atteints depuis que les théories président aux constructions, et qu'on ne les abandonne plus à une pratique aveugle. L'étonnement redouble quand on voit cette foule de bateaux qui dans l'Europe entière,

(1) *Le Napoléon*, bateau à hélice, lancé dernièrement, file douze nœuds et plus encore au bession. Voici la comparaison entre *le Great Britain* et un vaisseau de ligne du premier rang :

	Le Great Britain.	Vaiss. de ligne
Longueur du pont entre les perpendiculaires. .	87,17 mètres.	63,131 mètres.
Largeur hors les bois du bord.	15,54	16,40
Élévation au pont.	7,31	8,12
— aux gaillards.	9,78	
On présume qu'il tirera d'eau.	4,876 tonn.	7,877
Il déplacerait d'eau.	2,970	5,080

Il est pour 1,500 tonneaux, tout en fer, excepté les cabinets et les cloisons intérieures. Il est à quatre ponts, avec quatre salons communs, deux réservés aux dames, et 180 cabines, indépendamment des places pour l'équipage, avec 252 lits. Les quatre machines, animées par vingt-quatre fourneaux, ont la force de 1,288 chevaux. Il porte six mâts.

et plus encore en Amérique, voguent sur chaque fleuve, et visitent toutes les côtes. La remonte d'un fleuve, que l'on avait toujours considérée comme un obstacle au commerce, est envisagée maintenant comme une circonstance heureuse. Mais aussi la découverte d'un lit de charbon de terre est plus estimée aujourd'hui que ne l'était au seizième siècle celle d'une mine d'or; et il n'en faut pas davantage pour donner une valeur énorme à quelque rocher désert de la Polynésie. L'invention ne date pourtant que d'hier; mais qui pourrait calculer les perfectionnements dont elle est susceptible et les conséquences qu'elle aura? La guerre elle-même changera de face. L'infanterie de terre, les mariniers des rivières pourront servir sur ces bâtiments. On arrivera sans retard sur le point où l'on devra combattre; et lors même que les bateaux à vapeur ne seraient pas substitués aux vaisseaux de ligne, ils en faciliteront les mouvements d'une manière incalculable; ils les tireront d'une position critique, et les remorqueront lorsqu'ils seront désemparés.

Il est certain que la délicatesse de la machine, que le canon peut facilement détraquer, empêchera les bâtiments à vapeur d'avoir le poste principal; mais quand bien même la vis d'Archimède et l'électro-magnétisme ne parviendraient pas à remédier à cet inconvénient, ils resteraient ce que la cavalerie est dans les armées : ne pouvant décider du sort d'une journée, mais excellents pour protéger les ailes, pour conduire au feu les vaisseaux de ligne, pour rendre la retraite moins désastrueuse et la défaite de l'ennemi plus complète.

L'importance de la mer conduisit à étudier à fond le droit maritime, et les relations entre les puissances en temps de paix et en temps de guerre. Au moyen âge comme dans les temps anciens la guerre autorisait à causer à l'ennemi tout le mal possible et à empêcher tout ce qui pouvait lui être avantageux. Ainsi se trouvait simplifiée dans son action cette force farouche qui gouverne le monde, et que l'on appelle droit. La piraterie était alors un état légal; et même quand les héros eurent cessé de s'y livrer, il fut exercé par quiconque en trouva les moyens, et l'on mesurait son droit à ce qu'on pouvait exécuter. Mais à peine le commerce eut-il pris de l'accroissement vers l'an 1000 qu'il fut interdit de faire la course au préjudice des nations amies et ensuite de toute nation qui n'était

Droit maritime.

pas en guerre avec celle à laquelle appartenaient les corsaires. Ils durent en conséquence obtenir des lettres de marque de leur gouvernement.

Les gouvernements eux-mêmes comprirent qu'ils pouvaient attirer à eux ce bénéfice dont profitaient les particuliers et y trouver un moyen d'appauvrir leurs ennemis. Ils réglèrent donc l'exercice de la piraterie, et donnèrent des instructions aux armateurs, dans le but de causer le plus grand dommage possible à l'ennemi et de lui intercepter les vivres et les munitions. Comme des abus, trop faciles à commettre, ne tardèrent pas à s'introduire dans ce système, on prétendit soumettre à un tribunal la légalité des prises faites par les corsaires avant qu'ils pussent en disposer; autrement, ils devaient être traités comme pirates.

Ces tribunaux donnèrent naissance au droit maritime, établi, comme nous l'avons vu, dans le midi par les cités italiques et catalanes, dans le nord par les villes hanséatiques. Il s'en forma différents recueils, dont le plus célèbre est le *Consulat de la mer* (1).

Ces trois législations maritimes, fondées toutes sur le principe de l'égalité et sur la coutume, s'accordent quant au fond, et ne diffèrent que par les prescriptions disciplinaires et pénales. La législation de la Méditerranée est la plus sévère. On a prétendu que c'est à cause de son antiquité; mais il est plus probable que cela tient à l'état de guerre permanent qui existait entre les chrétiens et les Sarrasins, tandis que les eaux de la Baltique et en grande partie celles de l'Atlantique ne sont parcourues que par des chrétiens.

Le droit maritime se réduit en substance à quatre règles: 1° les marchandises de l'ennemi sur des bâtiments amis peuvent être saisies comme de bonne prise; 2° dans ce cas, il est dû une indemnité pour le prix du nolis au patron du bâtiment; 3° la marchandise d'une nation amie sur un vaisseau ennemi n'est point acquise au fisc; 4° celui qui prend un navire ennemi peut exiger le nolis pour les marchandises amies qui s'y sont trouvées, comme si elles avaient été conduites à leur destination. Le chapitre 273 du Consulat portait en propres termes: « Si un « vaisseau chassé appartient à des amis, mais le chargement « à des ennemis, l'armateur peut obliger le patron à porter ces

(1) *Voy.* ci-dessus, page 593.

« marchandises où il croit qu'elles seront en sûreté, en lui « payant le nolis qu'il aurait acquis en les menant à leur des- « tination. Si le patron s'y refuse, il peut le couler bas, l'équi- « page sauf. Si, au contraire, le bâtiment est à l'ennemi et le « chargement à des amis, les propriétaires auront à s'arranger « avec l'armateur sur la rançon : autrement celui-ci devra le « conduire au lieu de départ, et les propriétaires lui payer le « nolis comme si le navire était arrivé à sa destination. »

Telle était la coutume au moyen âge ; mais alors on connaissait peu le commerce de commission : le propriétaire de la marchandise voyageait lui-même le plus souvent, pour aller chercher de port en port le marché le plus avantageux. Il était donc facile de décider à qui appartenaient les marchandises, tandis qu'aujourd'hui elles sont pour la plupart ou expédiées par commission ou données en consignation moyennant une avance, ce qui complique la question lorsqu'il s'agit de décider quelle en est la nature et le propriétaire réel.

On continua cependant à considérer comme franches les marchandises neutres chargées sur bâtiment ennemi ; mais le pavillon neutre cessa de couvrir les marchandises ennemies. L'intérêt particulier porta, dans le quinzième siècle, à altérer cette coutume ; et les nations qui avaient la prépondérance maritime firent maintenir la seconde partie, en mettant de côté la première. Henri V d'Angleterre et Jean sans Peur, duc de Bourgogne, s'entendirent pour qu'à l'avenir les marchandises neu- 1417.
tres, trouvées à bord d'un navire ennemi, fussent de bonne 1543.
prise ; François Ier ordonna que le vaisseau neutre portant des marchandises ennemies fût regardé comme ennemi.

On dut aux Turcs un adoucissement à ce droit farouche. En 1601.
effet, dans la capitulation accordée aux Français par Ahmet Ier, entre autres sages prescriptions il accepta pour les sujets de cette puissance la seconde disposition du *Consulat de la mer* : 1646.
la France l'admit pour quatre ans en faveur des Provinces-Unies ; puis on y dérogea, et on la remit en vigueur tour à tour 1713.
jusqu'à la paix d'Utrecht ; elle fut alors établie comme règle générale pour vingt-cinq ans.

Il était d'un grand avantage pour les Provinces-Unies de Hollande, qui se livraient principalement au commerce de commission, que le pavillon neutre couvrît la marchandise ennemie. Elles s'efforcèrent, en conséquence, de consacrer ce principe par des traités particuliers. Ainsi il fut convenu entre

1650. elles et Philippe IV, roi d'Espagne, que toute marchandise ennemie trouvée sur leurs bâtiments suivrait librement sa route, tandis que la marchandise neutre, sur navire ennemi, serait de bonne prise : cette convention, entièrement opposée au principe établi par le *Consulat de la mer,* devait faire des Hollandais les commissionnaires généraux du commerce européen.

1642-1654. La liberté du pavillon fut reconnue par l'Angleterre dans ses traités avec le Portugal, étendue ensuite à la France par Cromwell (1655), puis aussi à l'Espagne (1670); mais le Danemark et la Suède, qui n'avaient à expédier que des produits de leur sol, s'en tinrent obstinément à l'ancien droit.

Ces stipulations diverses ne portèrent en rien atteinte à la défense relative à la *contrebande de guerre*, c'est-à-dire à l'interdiction de porter certains objets pour l'usage de la nation avec laquelle une autre est en guerre. Cette interdiction ne comprenait d'abord que les armes, puis elle s'étendit aux approvisionnements de vivres et enfin aux matières premières qui peuvent servir à la construction des vaisseaux ou à la fabrication des armes. L'application de cet usage donna naissance à des discussions fréquentes, pour arriver à concilier la sûreté des parties belligérantes avec la juste liberté qu'il faut laisser au commerce des neutres. Il est maintenant entendu que, parmi les chargements, quelques-uns sont d'une utilité directe pour l'ennemi en guerre, que d'autres peuvent le devenir, et que d'autres enfin sont également utiles pendant la guerre et en paix. Les marchandises de la première classe restent prohibées; celles de la troisième sont libres. Quant aux autres, telles que les bois, les métaux, l'argent, tantôt elles sont prohibées et tantôt permises, selon les situati ons respectives.

On considère aussi comme permis d'interrompre le commerce des neutres ou de séquestrer leurs batiments quand la sûreté du pays l'exige, ou lorsqu'il s'agit de réduire un ennemi obstiné après avoir épuisé tous les moyens d'arrangement. Reste toutefois l'obligation d'indemniser le neutre du préjudice éprouvé.

Toutes ces causes réunies font que les nations neutres s'emploient à écarter la guerre qui peut tourner à leur détriment.

Du droit d'interdire l'introduction de la contrebande dans les villes assiégées naît celui du blocus maritime. Les limites en furent posées en 1620, par l'édit que rendit la Hollande à l'oc-

casion des ports de Flandre encore sujets de l'Espagne. Il porte que toutes les marchandises à bord de bâtiments neutres peuvent être justement et régulièrement capturées à l'entrée et à la sortie d'un port bloqué, comme celles qui sont réputées de contrebande. Cet édit ne met d'ailleurs aucune autre restriction au commerce maritime. Les Hollandais violèrent leurs propres prescriptions quand elles ne leur furent plus utiles; et l'an 1652 ils prétendirent exclure les Anglais de leurs ports dans le monde entier, ce qui ne les empêcha pas de se plaindre et de résister quand les Anglais prirent la même mesure à leur égard.

Le droit de visite n'est pas une conséquence du droit de blocus, et, comme il est très-onéreux, il suscite aujourd'hui encore des plaintes continuelles. Sous le prétexte de s'assurer si les bâtiments étrangers ont à bord des nègres esclaves, les Anglais prétendent visiter tous les navires, quel qu'en soit le pavillon; ce qui leur donne une espèce de suprématie sur la mer malgré les protestations des autres peuples.

Liberté de la mer.

Un autre question a été soulevée : la mer est-elle libre? Nous avons vu les Vénitiens s'arroger une domination véritable et continuelle sur l'Adriatique, et soumettre à une taxe tous les bâtiments qui y pénétraient. Les Espagnols et les Portugais s'appuyèrent sur la fameuse bulle d'Alexandre VI pour exclure toute autre nation des mers où le pape avait tracé entre eux sa *ligne de démarcation*. Ils furent peu écoutés; et quand les Hollandais eurent renoncé à l'obéissance tant envers Rome qu'envers l'Espagne, ils résolurent d'affranchir la pêche et le commerce; ils déclarèrent que la mer était libre. Ce principe 1635.
fut soutenu par Grotius dans le *Mare liberum*, tandis que Selden essayait de prouver, à l'aide de déclamations, dans le *Mare clausum*, que l'Angleterre avait la propriété des quatre mers qui l'environnent. Albéric Gentile démontra que la mer peut-être possédée, comme domaine, par une nation à l'exclusion de toute autre; Puffendorf établit que les mers méditerranées appartiennent aux peuples du rivage, d'après les mêmes règles qui déterminent les droits sur les cours d'eau, tandis que les océans restent indivisibles; Byrkershoek admet qu'une nation peut s'approprier certaines portions de mer, comme les eaux du littoral jusqu'à la portée du canon ou de la vue, et les mers renfermées dans leur territoire : décisions inspirées à chacun par la nature du pays en faveur duquel il écrivait, et

dont l'Angleterre s'est prévalue pour exclure les autres puissances des mers britanniques, comme le Danemark le fait à l'égard du Sund et du Belt.

1681. Les anciennes coutumes furent recueillies et améliorées par Louis XIV dans l'*ordonnance de la marine* : en se voyant à la tête d'une flotte de cent vaisseaux de ligne et de sept cents autres bâtiments de guerre portant quatorze mille canons et cent mille marins, il crut pouvoir dominer sur les mers. Il déclara donc que tout navire chargé de marchandises appartenant à ses ennemis, comme toute marchandise chargée par ses sujets ou par ses alliés sur un navire ennemi, serait de bonne prise. Il alla plus loin pendant la guerre de la succession de l'Espagne; il décréta que la marchandise ne suivrait pas la qualité du propriétaire, mais que tout produit du sol ou de l'industrie de l'ennemi serait confisqué. On vit capturer en conséquence jusqu'à des bâtiments neutres qui, après avoir pris leur changement dans des ports ennemis, se dirigeaient vers d'autres points.

1713. L'Angleterre, à l'époque de la paix d'Utrecht, mit un frein à cette rigueur farouche, inconnue aux pirates du moyen âge. Il fut alors stipulé que le pavillon neutre couvrirait la marchandise ennemie; mais, comme on ne dit rien de la marchandise neutre sur navire ennemi, la règle qui permettait de la confisquer sembla confirmée. L'Angleterre, devenue ensuite prépondérante sur mer, chercha à abolir cette restriction, comme dérogeant au droit commun et devant cesser avec le traité lui-même à la première guerre qui éclaterait. La France, se trouvant humiliée par les conditions qu'elle avait subies à Utrecht, chercha aussi à s'en dégager en stipulant des clauses contraires dans des traités particuliers. Louis XV déclara de bonne prise

1744. 21 octobre. non-seulement les marchandises ennemies sur bâtiment neutre, mais encore tout produit du sol ou de l'industre ennemie.

1753. Le traité conclu à La Haye entre le roi de Sicile et les états généraux s'écarta le premier de cette sévérité. Il y fut stipulé que toute marchandise quelconque trouvée à bord des navires des deux puissances contractantes serait libre quand même elle appartiendrait à des ennemis, à l'exception des marchandises de contrebande.

1789. Sur ces entrefaites, l'Espagne, pendant ses hostilités avec l'Angleterre, avait adopté le système des armateurs, en mettant en mer des bâtiments commandés par des capitaines nationaux avec un équipage français, pour courir sur les navires

anglais qui entraient dans la Méditerranée et dont on prit un grand nombre. En effet, il en avait été capturé, à la fin de la première année, quarante-sept d'une valeur de deux cent trente-quatre mille livres sterling, et à la fin de la seconde plus de quatre cents, estimés un million de livres sterling.

Une nouvelle discussion s'éleva en 1756 sur le point de savoir si une puissance belligérante peut, pendant la guerre, autoriser les neutres à un commerce qu'elle leur avait interdit pendant la paix. Le doute naquit de ce que la France, qui autrefois ne permettait pas aux neutres de faire le commerce avec ses colonies, les y avait autorisés alors. L'Angleterre, ayant en effet brisé le monopole, grâce à la supériorité de sa marine, soutenait ce qu'on appela les *règles de la guerre de* 1756, savoir que la guerre, n'altérant pas les rapports des puissances belligérantes avec les puissances neutres, ne dispensait point les sujets de celles-ci des prohibitions qui limitent leur commerce en temps de paix. Ce *droit anglais* subsiste, et il a produit dernièrement encore de graves discussions.

C'était le temps où les philosophes raisonnaient sur tout. Ils se mirent à examiner aussi le droit maritime, dont ils recherchaient les bases dans le droit naturel, et démontrèrent que la liberté du commerce des neutres se fondait sur ce dernier droit, et non sur des conventions, lorsqu'ils ne transportaient ni vivres ni munitions de guerre : leur conclusion était qu'il fallait supprimer toute entrave, comme une barbarie et une tyrannie. Le Danois Hubner publia un ouvrage sur l'étendue et les limites du droit que les nations belligérantes ont à la capture des bâtiments neutres, et prouva que cette confiscation ne pouvait se justifier que dans le cas d'infraction flagrante des devoirs de la neutralité. Plusieurs nations se rangèrent à cet avis, et l'on vit apparaître un symptôme avant-coureur de la liberté des mers à l'époque de la guerre de sept ans, quand la Suède et la Russie déclarèrent que la Prusse, avec laquelle elles se trouvaient en hostilité, pourrait continuer le commerce, pourvu que les navires ne fissent pas contrebande de guerre et n'entrassent pas dans les ports en état de blocus. De plus la Suède et la Russie garantirent aux autres nations la même sécurité qu'en pleine paix pour le commerce et la navigation.

La lutte toute maritime qu'occasionna la guerre de l'indépendance de l'Amérique septentrionale embrouilla de nouveau les 1778.
questions à ce sujet. La France convint avec les États-Unis que le

pavillon couvrirait les marchandises ; elle défendit aux corsaires d'arrêter les bâtiments neutres destinés pour les ports ennemis ou qui en venaient. Ils pouvaient seulement, si ces bâtiments se trouvaient chargés de contrebande, saisir les marchandises, mais non le navire, à moins que la valeur ne s'en élevât aux trois quarts du chargement.

Les philosophes trouvèrent la concession trop faible, et se récrièrent contre le droit de visite qu'elle entraînait. Comme ensuite, afin d'éviter ces vexations, les navires marchands se faisaient convoyer par des bâtiments armés, on débattit la question de savoir si cette escorte suffisait pour échapper à la visite des vaisseaux des puissances belligérantes.

Venaient ensuite les questions relatives au blocus et aux droits respectifs des peuples lorsqu'il était déclaré. Or, leur décision à cet égard était que, si le blocus est effectif, tellement que nul bâtiment ne puisse tenter sans danger de le violer, les bâtiments neutres ne doivent point trafiquer avec le port fermé, sous peine d'être traités en ennemis ; que, si le blocus n'est point absolu, les parties belligérantes sont en droit de repousser les bâtiments neutres et de les renvoyer, mais non de les traiter hostilement.

Quant à l'escorte, il était reconnu que chacun avait le droit d'en user, sans pouvoir exiger toutefois que la puissance belligérante s'en rapportât à l'assertion de neutralité ; qu'elle était dès lors en droit de visiter le navire chargé, mais non le bâtiment armé qui voyageait de conserve avec lui.

Pendant que l'on discutait, les Anglais se prévalaient de leur supériorité sur mer pour visiter les bâtiments qui se rendaient en France ou en Espagne : ils regardaient le droit de visite comme une conséquence de la guerre et comme indépendant de toute convention. Obligés cependant de diviser leurs forces entre l'Amérique et l'Europe, il leur était difficile de fermer effectivement un grand nombre de ports : ils prétendirent en conséquence que la déclaration de blocus suffisait pour en exclure les neutres, sans qu'il y eût dans le voisinage une flotte pour les écarter.

C'est ainsi qu'ils faisaient une règle de ce que réclamait leur intérêt ; les autres peuples s'y opposaient également dans leur intérêt, les royaumes du Nord surtout, qui, riches en bois de construction, en chanvre et en goudron, se plaignaient de ce que l'Angleterre les empêchait d'en porter à des nations en

guerre avec elle sans doute, mais en paix avec eux. L'impératrice Catherine II soutint donc cette liberté, et proclama que les vaisseaux neutres pouvaient naviguer sans obstacle d'un port à l'autre sur la côte du pays en guerre, porter de leurs produits et en charger pour eux, sauf toujours les objets de contrebande; qu'il ne suffisait pas qu'un port fût déclaré bloqué quand il ne l'était pas en réalité pour que l'on ne pût y entrer sans s'exposer à être arrêté par les croisières ennemies. 1780.

Cette déclaration fut applaudie par les philosophes (1) : l'Espagne et la France y donnèrent leur adhésion, ainsi que le Danemark et la Suède, en concluant avec la Russie le *traité de neutralité armée;* les états généraux, la Prusse et l'Autriche y adhérèrent aussi plus tard. L'Angleterre n'osa s'opposer directement à un assentiment aussi général et aux déclarations des philosophes, alors arbitres suprêmes de l'opinion; mais elle s'abstint de tout acte qui pût être considéré comme une adhésion, laissant faire au temps et mettant en usage le procédé le plus utile en politique et qui consiste à ne rien dire.

En effet, quand cessa la guerre d'Amérique, les motifs qui avaient déterminé la Suède et la Russie cessèrent aussi, et il ne fut plus question de la déclaration. Vingt ans plus tard, la Grande-Bretagne, devenue reine et maîtresse des mers, y exerça le droit de guerre avec une brutalité sauvage; elle bombarda Copenhague, et stipula avec le czar Alexandre des conventions en sens opposé de celles qui avaient valu tant d'applaudissements à l'aïeule de ce prince.

Une lettre de lord Palmerston, premier ministre de la reine d'Angleterre, en date de mai 1849, reconnaît un principe opposé à celui qui donna origine à la longue querelle des neutres. « S'il n'existe pas de blocus légal ou si aucune force « navale n'a été envoyée pour le former ou le maintenir, ou si « après que cette force a été envoyée elle a été repoussée par « une force ennemie supérieure, les navires des pays neutres « qui sortent de ce port bloqué de nom et non de fait ne peuvent « pas être capturés, et s'ils l'ont été, les propriétaires peuvent

(1) Le *Mémoire sur la neutralité armée*, du comte de Görtz, 1801, est venu arracher cette palme du front de la czarine philosophe, en démontrant que ce fut uniquement le résultat d'une intrigue de cabinet. *Voy.* sur ce fait SCHOELL, tome XXXVIII, p. 270.

Voy. aussi KARSEBOOM, *Specimen juris gentium et publici de navium detentione quæ vulgo dicitur embargo;* Amsterdam, 1840.

« réclamer la restitution de leur propriété avec dommages et « intérêts. En outre, dans un port qui a été légalement déclaré « en état de blocus, l'absence momentanée des croisières par « suite de quelque sinistre ou par toute autre cause ne prouve « pas l'insuffisance des forces navales destinées à faire observer « le blocus déclaré, comme non plus la sortie accidentelle « de quelque bâtiment neutre. »

Dans la même année 1849, l'Angleterre modifia l'acte de navigation de Cromwell dans un sens plus libre sur plusieurs autres points. Il s'ensuivit qu'en 1850 toute marchandise provenant d'un pays quelconque, sous une bannière quelconque, put entrer librement en Angleterre. Cependant des cas sans cesse reproduits, et même très-récemment encore, ont convaincu tous les esprits que la question de savoir si le pavillon couvre la marchandise restera toujours à la discrétion du plus fort.

Le Code de commerce français puisa des titres entiers dans l'ordonnance maritime de 1681. Napoléon a beaucoup contribué à le répandre; et même, après lui, plusieurs peuples de l'Europe et de l'Amérique l'ont adopté. Brême, Hambourg, Lubeck ont leurs statuts particuliers. L'*édit politique de navigation*, promulgué par Marie-Thérèse pour les ports autrichiens, ne concerne presque seulement que la discipline. On croit que le Code maritime de la Suède contient les anciennes coutumes scandinaves. D'autres nations aussi possèdent un code maritime; mais il manque à l'Angleterre et au nord de l'Amérique, c'est-à-dire aux nations qui trafiquent le plus; elles s'en tiennent aux jugements d'Oléron, de Wisby et aux faits précédents. Les savants anglais nous ont fait connaître le code maritime de la Malaisie, dont les dispositions diffèrent peu de la justice européenne; mais on ignore d'où elles ont été tirées.

Lettres de marque.

On aura peine à croire, dans les temps à venir, que les gouvernements civilisés aient pu jusqu'à nos jours légitimer la course, c'est-à-dire délivrer des lettres patentes en vertu desquelles un bâtiment privé peut attaquer ceux d'un pays ennemi, piller, tuer, brûler, couler bas et emporter dans les magasins de l'armateur les balles volées, encore ruisselantes de sang. A la différence des pirates, les corsaires arborent le pavillon de leur nation, respectent les neutres et n'attaquent que les navires ennemis (1).

(1) Nous trouvons dans la *grande Charte anglaise* des prescriptions plus

C'est en vain que le progrès des temps a imposé la loi de faire la guerre avec le moins de dommage possible pour les vaincus, de respecter les individus désarmés, de ne pas encourager la violence : l'ignoble soif du gain d'un côté, un besoin aveugle de vengeance de l'autre font tolérer cette turpitude en la décorant de noms spécieux (1).

Des 1673, Colbert avait suggéré à Louis XIV l'idée de donner des passe-ports à tout bâtiment ennemi qui voudrait commercer avec la France. En 1675, la Suède, la Hollande et la Russie demeurèrent d'accord qu'en cas d'hostilités on ne délivrerait pas de passe-ports de corsaire. La Prusse et les États-Unis d'Amérique prirent la même résolution en 1785. La France, en 1791, adressa aux puissances européennes la proposition régulière d'effacer réciproquement du droit des gens les turpitudes habituelles qu'il consacrait : ses escadres reçurent même l'ordre, lorsqu'elle était en guerre avec les Anglais, de donner toute sûreté aux bâtiments anglais qui faisaient partie de l'expédition du capitaine Cook et de les assister au besoin partout où ils les rencontreraient. Le temps n'est sans doute pas loin où le négociant et le curieux inoffensif pourront parcourir tranquillement les mers au milieu des flottes ennemies sans avoir à redouter d'être atteints dans leur fortune ni troublés dans leurs études.

humaines que les coutumes actuelles : « Que tous les marchands, à moins de prohibition publique, aient sécurité entière pour sortir, venir, rester, aller par toute l'Angleterre, soit par terre, soit par eau, à l'exception du temps de guerre et *s'ils sont d'un pays en guerre contre nous*. S'il s'en trouve de ceux-ci dans notre pays lorsque la guerre éclate, qu'ils soient retenus sans dommage de leur corps et de leurs biens, jusqu'à ce que nous ou notre justicier sachions comment sont traités ceux de nos marchands qui se trouvent en ce moment dans le pays en guerre avec nous. Si les nôtres y sont saufs, qu'ils soient aussi saufs dans notre terre. »

(1) Les lettres de manque délivrées par la France, en vertu de la loi du 2 prairial an XI, qui sert de règle en cette matière, sont ainsi conçues : « Le gouvernement français autorise par les présentes N... à faire armer et équiper en guerre un... de... tonneaux, commandé par le capitaine N..., avec tant de canons, de boulets, de poudre, de plomb et avec les munitions de guerre et les vivres qu'il croira nécessaires pour se mettre en course contre les ennemis de la France et les pirates, voleurs et vagabonds, partout où il pourra les atteindre, à les prendre et emmener prisonniers avec leurs bâtiments, armes et autres objets pris ; sous l'obligation, de la part de l'armateur et du capitaine, de se conformer aux lois et ordonnances, etc.

CHAPITRE XXVII.

COOK. — LE MONDE MARITIME.

1769. L'Anglais Jacques Cook ouvre l'ère de la navigation scientifique : parvenu par ses talents et par son intrépidité à sortir de son humble condition, il fut choisi pour commander un vaisseau qu'on expédiait dans l'autre hémisphère, à l'effet d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. A ce moment les savants des divers pays, profitant de ce que les antipathies nationales et les guerres des rois sommeillaient oubliées, s'étaient concertés dans l'intérêt pacifique de la science, avaient préparé avec scrupule et avec une activité admirable les instruments et les calculs.

Cook partit accompagné de savants dans tous les genres. Il franchit l'extrémité du cap Horn, et arriva à Taïti (1), île découverte par Quiros en 1606, puis visitée par l'Anglais Waly et par le Français Bougainville. Cette île avait été désignée comme la plus favorablement située pour un observatoire. Non moins habile qu'expérimenté, Cook entama des relations pacifiques avec les naturels, et disposa tout pour une observation qui faisait battre tant de cœurs sur tous les points de la terre. Chappe alla en Californie, pour rectifier les observations faites en Sibérie; Gentil se dirigea vers les Indes, et, sous un ciel où il n'avait pas paru un nuage depuis six mois, il vit le soleil se voiler soudain au moment précis du phénomène; mais bientôt le grand astre reparut éclatant, et un heureux succès couronna cette attente générale.

Pendant que les autres contemplaient le ciel, Cook agrandit la connaissance qu'on avait de la terre en découvrant ou en reconnaissant différentes îles dans la mer du Sud. Ame de feu dans un corps de fer, hardi à concevoir, prompt à exécuter, inépuisable en expédients, inébranlable dans les revers, il réprima les soulèvements de son équipage avec un sang-froid impérieux, voisin de la hauteur. Il reconnut que le mauvais succès des ex-

(1) Les indigènes, à qui les premiers navigateurs demandaient comment s'appelait leur pays, leur répondirent, *O-Taïti ;* autrement, *C'est Taïti*. L'usage fit alors prévaloir cette dénomination impropre d'O-Taïti sur celle de Taïti.

péditions antérieures provenait de la forme défectueuse des bâtiments, trop grands pour aborder et trop resserrés pour permettre de longues navigations. Il s'occupa donc de les améliorer.

Il trouva à Taïti peu de hautes montagnes, des plaines couvertes de cocotiers, d'arbres à pain, de bananiers, de mûriers, de cannes à sucre; des plages poissonneuses. Tandis que les habitants de la plupart de ces îles étaient paisibles et policés, ceux de la Nouvelle-Zélande étaient farouches et cannibales. La reconnaissance de cette terre, dont il fit le tour, est la première grande découverte de Cook.

De là Cook fit voile pour la Nouvelle-Hollande, qui, signalée 1770. dès le seizième siècle, était tombée dans l'oubli, au point de pouvoir être considérée alors comme une découverte, et constituer un monde tout nouveau. Cook poursuivit sa route en admirant les plantes et les annimaux d'une forme tout à fait particulière. Il traversa le détroit qui sépare ce continent de la Nouvelle-Guinée, découverte dès 1666 par Torrès, compagnon de Quiros. Mais comme il voulait toujours se tenir en vue de la terre, il toucha sur un des nombreux bancs de corail qui hérissent les abords des îles; et il eût immanquablement péri si les branches mêmes du corail n'eussent bouché en partie la voie d'eau qu'elles avaient ouverte et à laquelle il fut dès lors possible de remédier. Il prit possession de la Nouvelle-Galles du Sud, et revint dans sa patrie après avoir fait le tour du globe en deux ans et onze mois; mais au retour il perdit un grand nombre d'hommes du scorbut. Le célèbre Banks, qui l'accompagnait, enrichit la botanique d'espèces extrêmement rares.

L'idée que la Nouvelle-Zélande faisait partie d'une vaste terre australe se trouvait détruite par le récent voyage de Cook : cependant beaucoup de navigateurs persistaient à croire à un continent méridional. Une nouvelle expédition fut donc décidée, afin de s'en assurer; et Cook partit avec *la Résolution* et *l'Aventure*. Un intérêt général accompagnait ce voyageur, comme député par l'Europe entière pour porter les arts aux barbares et reparer, au moyen du christianisme, les forfaits de Pizarre et de Valverde. Il avait avec lui des savants de renom, Banks, Green, Sparrmann, Solander, Forster, Anderson, formant une 1772. académie qui tenait ses séances sur les deux frégates. Ils rencontrèrent des masses de glace de deux milles d'étendue sur soixante pieds de hauteur, puis une masse continue; et après avoir passé

cent dix sept-jours en mer sans apercevoir la terre qu'une seule fois, ils acquirent la certitude qu'il n'existait point de terre sous ces latitudes, à moins que ce ne fût à une très-grande distance. Ils déposèrent à la Nouvelle-Zélande des moutons, des chèvres et des plantes potagères d'Europe, afin de donner aux naturels un témoignage de leurs intentions bienveillantes. De retour à Taïti, Cook apprit à en connaître mieux les habitants; il assista à leurs représentations dramatiques, et se confirma dans la bonne opinion qu'il avait conçue des Taïtiens malgré leurs sacrifices humains et la barbarie de leurs guerres.

Un groupe d'environ cent îles, qui se prolonge sous trois degrés de latitude et deux de longitude, reçut de Cook le nom d'îles des Amis à cause de la bienveillance des habitants envers les étrangers et envers lui-même. Elles sont peuplées de nations très-diverses; l'île principale est Tonga, découverte en 1643 par le Hollandais Tasman et représentée comme un jardin d'une température uniforme, et susceptible de la plus belle culture, s'il s'y trouvait des sources. Les indignes révèrent les dieux malins, qu'ils cherchent à se rendre propices par des enchantements, et tirent des présages des phénomènes célestes. Ils observent l'interdiction du *tabou*. Leur grand-prêtre *Tui-tonga*, qui passe pour être issu du sang des dieux, est vénéré à l'égal de l'Ou, c'est-à-dire du roi; et parfois ils offrent des sacrifices humains. S'il faut en croire les voyageurs, ils diffèrent extrêmement des Européens, en ce qu'ils auraient horreur de la médisance.

Cook continua de louvoyer à travers l'archipel que ses prédécesseurs avaient mal indiqué et qu'il appela les Nouvelles-Hébrides. Il s'avança ensuite au milieu d'autres terres auxquelles il donna le nom de Sandwich; c'étaient les plus méridionales que l'on eût encore visitées; elles étaient toutes couvertes de glaces, et firent s'évanouir l'idée d'un continent austral. Il courut plus de vingt mille lieues marines au delà du cap de Bonne-
1775. Espérance, puis il revint en Angleterre après une absense de trois ans et dix-huit jours.

Stimulés par ces exemples, quelques Français avaient armé au Bengale deux bâtiments qui, sous le commandement de Surville, explorèrent les mers antarctiques, et y découvrirent le pays des Arsacides; mais le capitaine se noya. D'autres Français accoururent sur leurs traces; mais leur peu de réussite et la grande mortalité qu'ils éprouvèrent ne firent que mieux res-

sortir le mérite de Cook, qui avait su conserver son équipage en bonne santé.

Une fois l'idée d'un grand continent austral écartée, à moins de le supposer relégué à une telle hauteur qu'il ne serait possible ni d'y établir des colonies ni d'en tirer aucun produit, il restait encore douteux s'il existait un passage au nord-ouest, et le gouvernement anglais décréta vingt mille livres sterling pour celui qui le trouverait. Cook offrit d'entreprendre cette recherche. 1776. Il partit avec des bâtiments chargés de bétail, afin d'en enrichir les îles du Sud; et, arrivé de nouveau sur cet ancien théâtre de sa gloire, il y laissa ses dons aux habitants étonnés. Se mettant alors à la recherche du passage, il atteignit l'extrémité la plus occidentale du continent américain, qui n'est séparée que de treize lieues de l'Asie, et vérifia la largeur du détroit de Behring. Les glaces qui survinrent l'obligèrent à virer de bord; et, descendant du pôle arctique de toute la longueur de la moitié du monde, vers le pôle antarctique, il alla passer l'hiver aux îles Sandwich, où il reçut l'accueil le plus bienveillant; mais il ne put refréner le penchant irrésistible de ce peuple pour le vol. Contraint d'en venir à des actes de rigueur, il irrita une partie des habitants, qui se révoltèrent, le frappèrent mortellement, et s'acharnèrent sur le cadavre de celui qui naguère était l'objet de leur amour et de leur respect.

Cook avait été très-peu favorisé dans le résultat de ses voyages; car ils répondirent négativement à deux questions que les découvertes postérieures ont résolues affirmativement; cependant il obtint une grande renommée. Ce n'est pas toutefois qu'elle fût imméritée, car il explora une plus grande étendue de côtes qu'aucun autre navigateur avant lui. La plage orientale de la Nouvelle-Hollande n'avait été parcourue par personne; personne n'avait fait le tour de la Nouvelle-Zélande, regardée comme un continent; on lui doit la connaissance de la Nouvelle-Calédonie et de l'île de Norfolk, ainsi que la détermination des Hébrides et des îles Sandwich, qui étaient oubliées. Bien que de tels résultats soient loin d'être aussi brillants que ceux des premiers auteurs de découvertes, ils ont résolu des problèmes géographiques importants et dans ces parages et dans d'autres situés au nord-ouest de l'Amérique. Cook détermina avec une précision jusqu'alors inusitée la situation de tous les lieux où il aborda.

Un mérite qui lui est particulier, c'est un soin attentif pour la santé de son équipage dans des voyages qui le transportèrent deux ou trois fois de la ligne aux deux pôles ; et c'est depuis lui que le suc de limon a été reconnu pour un excellent préservatif contre les maladies qu'engendre une longue navigation. Il fabriqua de la bière à la Nouvelle-Zélande avec de l'écorce de pin ; aux îles de la Société, il sala de la chair de porc d'après une nouvelle méthode ; détails dont il rend compte dans des relations simples, qui portent le cachet de la vérité. Il n'y avait point de roman qui pût intéresser autant que de semblables récits, où l'on admire ses précautions pour la santé des marins, l'habileté patiente qu'il déploya pour apprivoiser des peuplades barbares, et la civilisation européenne prenant possession d'un monde qui s'élargissait pour en recevoir les fruits. La mort de Cook fit oublier les torts qu'on pouvait lui reprocher et le sentiment de jalousie qui lui fit changer le nom de certaines terres découvertes précédemment par des Français et des Hollandais.

Sur ces entrefaites, la guerre avait éclaté entre l'Angleterre et la France ; mais cette dernière puissance avait ordonné à ses vaisseaux de respecter celui de Cook : noble exemple de vénération pour la neutralité de la science, qui ne fut pas imité par les États-Unis d'Amérique.

Clarke, qui prit la place de Cook, continua le voyage de circumnavigation. Il trouvait que certaines îles se faisaient la guerre pour se disputer les chèvres que Cook y avait laissées et que ces guerres finissaient par détruire. Ayant pu réussir à se frayer un passage au nord, Clarke se décida à rebrousser chemin ; mais il mourut au Kamtchatka, après avoir fait trois fois le tour du globe. Le naturaliste Anderson avait aussi péri dans cette expédition.

Les Nouveaux-Zélandais s'étaient fait particulièrement aimer du capitaine Cook comme une nation généreuse et riche en produits ; cela engagea le gouvernement anglais à fonder la
1783. colonie de Botany-Bay. Le capitaine Philips, expédié à cet effet, trouva la position du port Jackson plus opportune ; et la colonie, bien que composée en majeure partie de malfaiteurs, ne tarda pas à prospérer. Des explorations hardies furent poussées de là sur les côtes contiguës, où l'on forma des établissements qui purent offrir de l'eau, du charbon, des havres et des plages pour la chasse des phoques.

Océanie. L'attention se reporta ainsi sur des pays que l'Europe avait

oubliés pendant deux siècles ; et la cinquième partie du monde, comprenant le continent de l'Australie et les îles, reçut le nom d'Océanie (1). Elle embrasse un espace de 240 degrés, c'est-à-dire les deux tiers de la circonférence de la terre, de la côte d'Afrique à l'occident jusqu'à l'Amérique à l'orient, et du pôle austral jusqu'au continent asiatique.

C'est une partie très-importante du globe pour l'étude de la nature comme pour celle de l'homme. Toutes les races paraissent s'y être donné rendez-vous, depuis l'Albinos jusqu'au nègre, depuis le géant jusqu'au pygmée, depuis l'Espagnol jusqu'au Chinois ; la société patriarcale y coudoie des tribus anthropophages, et des nations d'une civilisation ancienne y touchent des peuples enfants. La nature, comme pour y narguer l'espèce humaine, y a placé ce qu'il y a de plus intelligent parmi les singes à côté de ce que les hommes ont de plus stupide. Une végétation riante y contraste avec la désolation du volcan ; on y trouve enfin les espèces d'animaux et de végétaux les plus étranges, une mer extrêmement tranquille, agitée tout à coup par des ouragans et des trombes inévitables ; des temples antérieurs à tout souvenir, de petites îles sorties d'hier du sein de la mer, sur lesquelles la verdure luxuriante des palmiers ombragera bientôt la cabane du sauvage, qui, heureux de sa nudité, jouit des délices de la nature, dont la bonté teint le plumage éclatant de l'oiseau de paradis et fait mûrir le fruit de l'arbre à pain. Les formes de gouvernement n'offrent pas moins de variété : quelques peuplades ne connaissent que la tribu, d'autres que la monarchie ; peuplades mélangées de toutes les nations qui dominent dans ces régions ou y ont dominé, Anglais, Portugais, Espagnols, Hollandais, Américains du Nord, Chinois ; la France seule n'y est pas représentée, quoiqu'elle ait puissamment contribué à la découverte de ces parages ; elle n'y possède que les îles Marquises, qu'elle a récemment occupées.

Un phénomène particulier dans cet océan est la phosphorescence des vagues, qui, à la chute du jour, font jaillir une nouvelle lumière, scintillante comme des paillettes d'argent : tantôt on croit voir des laves vomies d'un volcan, tantôt des étoiles brillantes, rondes, anguleuses, qui s'allument, courent,

(1) WALCKENAER, dans le *Monde maritime* (Paris, 1819), veut qu'on divise la terre en trois mondes, l'ancien, le nouveau et le maritime, qui comprend l'Australie, la Nouvelle-Hollande avec ses îles, l'archipel d'Orient et la Polynésie.

glissent; tantôt ces feux légers forment des guirlandes, tantôt ils serpentent, tantôt ils petillent comme des fusées. Parfois des bancs de couleur rose, bleue ou opale s'étendent à une centaine de milles; de là les noms de mer de Sang, de mer de Lait, que les premiers navigateurs ont donnés à cet océan. Les bâtiments laissent derrière eux une trace étincelante; tout ce qu'agite le vent, l'eau même conservée dans les maisons, produit ce rayonnement, attribué à la multitude infinie de mollusques et d'infusoires dont chaque goutte est peuplée.

La nature est plus merveilleuse encore, s'il est possible, dans la manière dont elle s'y prend pour créer de nouvelles terres. Des coraux et des madrépores élèvent du fond de la mer leurs mille rameaux, les entrelacent de manière à en faire un obstacle insurmontable aux frégates elles-mêmes, et forment, ainsi liés, une palissade hérissée à l'entour d'un espace d'eau qui, bientôt rempli par les dépôts marins et par d'autres polypes, devient une île plus ou moins grande. Il en apparaît ainsi de nouvelles chaque année : quelques-unes s'élèvent déjà de plusieurs pieds au-dessus de la mer, changées en un sol fertile; d'autres se montrent à peine à fleur d'eau, revêtues seulement du gracieux feuillage du pandanus odorant (baquois), qui offre aux naufragés le lit et la nourriture : celles-ci se cachent comme un piége sous les eaux; celles-là se dressent perpendiculairement du sein d'abîmes dont la sonde n'atteint pas le fond. Ailleurs ces récifs de corail se courbent en baies et en anses autour des anciennes îles, ou ferment celles qui existent; et peut-être le temps viendra qu'étendant leurs ramifications d'île en île ils formeront un vaste continent de cet immense archipel.

Langues et races d'hommes.

Les voyages récents ont convaincu qu'il se trouve dans les îles de l'Océanie un système de langues liées entre elles par de nombreuses affinités, et provenant d'une source commune (1). Il y en a deux qui prévalent sur les autres, la malaie et la javanaise. Possédant, comme nous l'avons vu, des monuments d'une époque certainement très-reculée, une littérature riche

(1) Formose et Malacca doivent être comprises dans l'Océanie, selon d'Urville, à raison de la langue. Le célèbre linguiste Bopp a lu en 1840, à l'Académie de Berlin, une dissertation profonde, dans laquelle il montre la concordance des langues malaies ou polynésiennes avec les idiomes indo-européens, par rapport aux pronoms personnels et indicatifs. M. Gustave d'Eichthal a entretenu sur le même sujet l'Académie de sciences morales en mars 1844.

et originale, des documents historiques et des restes de législation remarquables, elles offrent des indices précieux sur l'origine et les migrations des nations océaniques.

Le malai est parlé dans toute la mer des Indes, du cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et dans les lieux même où il n'est pas d'un usage habituel il sert comme la langue franque dans le Levant de moyen général de communication.

Dès le premier voyage à travers le détroit de Magellan, Pigafetta recueillit différents mots des pays qu'il visita, et donna ainsi un bon exemple à ceux qui vinrent après lui. A la moitié du siècle dernier, Forster traça un petit tableau comparatif de onze dialectes océaniques, en regard du malai et des langues du Chili, du Pérou et du Mexique, ce qui fit apercevoir une grande analogie entre ces dernières et le malai. Bougainville et Cook étendirent ce genre d'étude. 1519.

Les Hollandais s'étaient appliqués à apprendre le malai, pour faciliter leur commerce et aider aux progrès des missions. Le Français Flacourt publia, dans le même but, un dictionnaire de la langue de Madagascar. Les moines espagnols firent un vocabulaire de la langue des îles Philippines, précédé de profonds aperçus auxquels la philologie moderne a donné un grand développement. Marsden et Leyden se livrèrent à des travaux dignes d'éloges sur le malai; Crawfurd et Raffles publièrent des ouvrages sur le javanais, où ils montraient ce que ces idiomes offraient d'importance; enfin les Hollandais éditèrent des textes javanais. Quant aux langues non encore écrites, Chamisso et le docteur Martin, méthodistes anglais, donnèrent des alphabets à celles des îles Sandwich et de Tonga; les savants qui accompagnèrent Dumont d'Urville firent connaître celles de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diémen.

Il semblerait résulter de ces comparaisons que les ressemblances qui se trouvent entre les langues océaniques pourraient être attribuées à l'existence antérieure d'une langue générale, qui aurait laissé des traces dans des pays très-éloignés l'un de l'autre, pays dont les idiomes offrent autant de rapports que les dialectes de provinces contiguës, tandis que ceux des provinces intermédiaires en diffèrent considérablement. La linguistique put ainsi rapprocher des peuples entre lesquels on ne connaît pas d'autre lien que celui de la langue et dont la masse est répandue sur quatre-vingt-dix degrés de longitude.

Le plus profond orientaliste de notre époque, Guillaume de Humboldt, a énormément accru nos connaissances au sujet de ces langues; et dans son ouvrage posthume sur le kawi, langue liturgique et littéraire des anciens Javanais, il recherche les affinités et suit les développements de toutes celles de l'Océanie, non pour montrer la froide et patiente curiosité d'un grammairien, mais pour perfectionner l'intelligence des formes de la pensée, et étendre la connaissance des monuments et des traditions. Comme Guillaume Schlegel, qui rivalise avec lui de savoir et de sagacité, il ne limita pas la comparaison des langues aux mots seuls; mais, sans négliger ceux-ci, il examina les ressemblances grammaticales (1). Il arriva de la sorte à constituer cinq groupes de langues : le malai et le javanais, l'idiome des Célèbes, celui de Madagascar, celui des Philippines et de Formose; enfin le dernier, comprenant les langues de la Polynésie orientale, dont les dialectes principaux sont ceux des îles Tonga, Sandwich, de la Nouvelle-Zélande et de Taïti.

Dans tous les groupes on modifie l'idée capitale par l'adjonction de certaines syllabes à la racine, c'est-à-dire de préfixes et de suffixes, au moyen desquels elle devient verbe, adjectif, nom abstrait ou nom concret. La parenté se révèle d'une manière notable dans l'identité des pronoms personnels; et l'on peut en conclure l'unité de race des peuples océaniques, dont le langage se serait divisé en cinq variétés principales.

Dans le premier groupe, en commençant par le levant, les *Polynésiens* proprement dits, au teint jaunâtre, habitent au nord dans les îles Sandwich, au sud dans les archipels de la Société, Périlleux, des Amis, des Navigateurs, des Féetges, de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Calédonie et des Hébrides. Au centre, les *Carolins* résident dans les îles Kingsmill et dans celles des environs, comme les Carolines proprement dites et les Mariannes. Les *nègres* de la Malaisie occupent la Nouvelle-Guinée, l'intérieur de Timor, Florès, Sumbava, Bornéo et des Philippines, plus les archipels de Salomon, de la Louisiade, de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande. Ces derniers viennent des habitants de l'Australie, encore mal connus (2).

(1) On peut se reporter à ce que nous avons dit sur les deux méthodes lexique et grammaticale, vol. I, page 139.

(2) C'est la classification donnée par le capitaine LAFOND dans le *Bulletin de la Société géographique*, mars 1836.

Indépendamment de ces populations, il paraît que les nègres habitèrent les premiers l'Océanie, et différentes tribus disséminées dans la Nouvelle-Guinée, sur le continent de l'Australie, dans les montagnes de Malacca et des Philippines parlent des dialectes tout à fait distincts et informes, qu'on ne saurait ni bien étudier ni grouper avec précision.

Les lois ethnographiques commandent donc, non moins que celles de la géographie, de rattacher à cette cinquième partie du monde maritime un grand nombre d'îles que l'on assignait jadis à l'Asie; mais, tout en approuvant cette distribution nouvelle, nous avons dû nous en tenir à ce que nous indiquait la raison des temps et des traditions. Cependant, après avoir parlé ailleurs des îles comptées autrefois dans les Indes occidentales, il nous reste à nous occuper ici de celles qui se trouvent plus voisines de l'Australie.

Quelques-unes sont isolées, d'autres en groupes; il y en a qui ne présentent que des roches nues; plusieurs autres, comme Bornéo, Célèbes, Java, Sumatra, Madagascar, la Nouvelle-Guinée, sont des plus grandes qui soient au monde.

Les innombrables petites îles auxquelles on a donné le nom de Micronésie et que l'on distingue en Mariannes et en Carolines sont dispersées sur un vaste océan : les polypes, agents très-actifs de la nature organique, en forment à chaque instant de nouvelles, qui sont encore inhabitées. Micronésie.

Le docteur Chamisso, et après lui Duperrey, d'Urville, ainsi que les Russes Lütke et Martens, portèrent les premiers quelque lumière sur le grand archipel des Carolines. Ce nom leur fut donné en l'honneur de Charles II par Laezano, voyageur espagnol qui le premier en aperçut une en 1668; ceux qui vinrent après lui en rencontrèrent d'autres, auxquelles ils étendirent cette domination dans la pensée que c'était la même île. Aussitôt les missionnaires s'y rendirent de Manille, comme nous l'avons dit, et en donnèrent la description; mais les efforts qu'ils firent pour opérer des conversions demeurèrent presque infructueux. Carolines.

Ces îles restèrent ensuite oubliées jusqu'au moment où *l'Antilope*, vaisseau de la Compagnie anglaise, commandé par Henri Wilson, se brisa sur les rochers des îles Pelew. Quand la nuit cessa avec la tempête qui avait fait échouer ce navire, les naufragés virent la terre, et, se jetant dans les chaloupes et sur des radeaux construits à la hâte, ils l'atteignirent. C'était une île 1783.

déserte, dépendante du roi de Pelew, qui leur envoya aussitôt des secours. Il en résulta des rapports d'amitié entre les uns et les autres au milieu de l'étonnement réciproque qu'ils se causaient. Les Européens aidèrent ce roi, nommé Abba-Toulé, à repousser ses ennemis; enfin ils construisirent un bâtiment, sur lequel ils partirent. Li-Bou, fils du roi, voulut les suivre, et se fit instruire à Londres, où il éprouva cette surprise ordinaire chez quiconque voit pour la première fois une civilisation à laquelle il n'a pas été habitué dès son enfance; mais il y mourut de la petite vérole.

Le naufrage du *Mentor*, bâtiment américain, fit connaître les îles Martz, Chiangle, Lord-North et des Martyrs. Martins, Morrell et d'Urville nous parlent des Carolines comme de pays enchanteurs pour leur climat, pour leur population belle, industrieuse et vaillante, remplie d'égards délicats pour les femmes et étrangère à ces mœurs lascives qui paraissent générales dans l'océan Pacifique. Les tissus fabriqués dans ces îles se font remarquer par leur finesse. Les morts n'y sont pas enterrés, mais jetés à la mer.

Il serait curieux, mais trop long, de rapporter les aventures bizarres par suite desquelles tantôt un bâtiment perdu, tantôt un baleinier, tantôt un naufragé amenèrent la découverte de pays qui avaient échappé aux recherches attentives d'expéditions combinées. Ainsi en 1785 le capitaine d'un navire de la Compagnie des Indes, ayant jeté l'ancre au port de Penang pour s'approvisionner d'eau, fut vu par la fille du roi, qui, s'éprenant de lui, pria son père de le lui donner pour époux. Elle obtint ce qu'elle désirait; l'île fut sa dot, et l'heureux marin la vendit pour trente mille livres sterling à la Compagnie des Indes, qui l'appela île du Prince de Galles, et en fit son entrepôt principal pour le commerce de l'opium. En se rendant de la terre de Van-Diémen au port Philips, un marin nommé Bateman trouva chez les habitants du pays des connaissances propres aux peuples policés : sa surprise diminua quand il rencontra un blanc qui, abandonné là tout seul en 1803, avait vécu près de quarante ans avec les indigènes, à qui il avait enseigné ce qu'il savait des arts de l'Europe.

Polynésie. Les îles de la Polynésie sont éparses à des distances plus considérables que celles de la Micronésie; elles sont petites néanmoins, à l'exception de la Nouvelle-Zélande et de quelques autres, comme Taïti. Bien qu'elles soient situées entre les

tropiques, la chaleur y est tempérée par les vents : aussi le printemps y est-il continuel, et elles produisent des fleurs et des fruits magnifiques.

Il y a quelque doute sur la manière dont elles ont été peuplées : les uns voient dans les Polynésiens des colonies phéniciennes; les autres les font descendre des Japonais : ceux-ci croient qu'ils sont venus de Java; ceux-là voient en eux des débris de la population d'un grand continent submergé. L'unité de leur origine, indépendamment de la langue, se trouve démontrée, comme nous l'avons dit, par certaines coutumes générales étrangères aux besoins naturels et par une certaine conformité de culte. Quelques-uns les font dériver des Dayaks de Bornéo, auxquels ils ressemblent par leur teint d'un blanc jaunâtre, par l'aspect du corps, par leur chevelure longue et noire, par les habitudes, le gouvernement, le jeûne forcé du tabou, quoique la race se soit altérée par suite de mélanges divers.

Le *tabou* est la plus remarquable de leurs superstitions. Quand un homme est tabou, il est sacré et privilégié; lui seul peut, sans pécher, faire ce qu'il veut, et manger du porc, de la tortue, des dorades et d'autres viandes défendues; ce qu'il touche ne peut plus servir aux usages ordinaires, et doit être réservé pour des cas particuliers. Dans quelques parties de la Polinésie, le *tabou* est, au contraire, un anathème : les chefs de la tribu et en général tous les supérieurs peuvent lancer cette malédiction contre leurs inférieurs pour les punir; car on défend à ceux qui en sont l'objet de se nourrir de leurs propres mains. Quel instrument de puissance pour les grands! Quand ils craignent la disparition d'une espèce animale; quand ils veulent faire seuls le commerce avec un navire européen, ou mettre une plantation à l'abri de toute attaque, ou enfin perdre leurs ennemis, ils les déclarent tabou. Ceux qui se croient haïs du ciel prononcent le tabou sur leurs maisons, leurs champs, leurs barques, et ne s'en servent plus. Il y a des actes de la vie commune qui entraînent nécessairement le tabou, comme, par exemple, de se couper les cheveux, de toucher les morts, de passer la tête sous des animaux vivants ou non, et autres; en sorte que la divinité intervient continuellement dans la vie des Australiens. C'est à Taïti que le tabou était le plus rigoureusement observé; le feu des hommes et tous leurs outils étaient tabou pour les femmes; les prêtres, en leur qualité de tabou, pouvaient tout faire et manger de tout.

Il paraît que d'autres races se greffèrent à la première, et que, s'attribuant des droits divers, elles constituèrent diverses castes. Dans la plupart des cas, chaque société a un roi qui la gouverne et de qui dépendent d'autres chefs, despotes de leurs sujets. Les religions varient beaucoup, mais tous les Polynésiens croient à la Divinité; plusieurs à la Trinité, à la vie à venir et à l'expiation; ils ont des idées très-étranges et très-disparates sur la cosmogonie : quelques-uns offrent au ciel les prémices de la récolte en signe de gratitude; mais la plupart immolent lentement des victimes humaines sur les marches de leurs *Moraïs*, énormes piliers naturels autour desquels ils se rassemblent, comme les druides autour des dolmens; ils célèbrent leurs victoires par des banquets où ils mangent leurs ennemis. A la Nouvelle-Zélande on sacrifie des hommes au Génie du mal; quand la famille est trop nombreuse, la mère étouffe son nouveau-né; ils trouvent tout simple de se manger entre eux parce que c'est ce que font les poissons et les autres animaux; mais ils préfèrent manger leurs ennemis, parce qu'ils croient qu'en déchirant les corps de ces derniers ils déchirent aussi leur âme, qui s'ajoute à la leur pour en augmenter la vitalité. L'existenee de semblables superstitions parmi les Polynésiens est d'autant plus étonnante qu'ils sont par leur nature très-posés et très-bienveillants. Dans les temps de famine, ils ne se font pas scrupule de manger leurs pères, leurs mères et leurs enfants.

Ils ont perfectionné la pirogue, cette embarcation habituelle des peuples barbares; ils la font double, et la dirigent à l'aide d'un gouvernail et d'une rose des vents, divisée exactement comme elle l'était chez les Grecs après Alexandre et chez les Romains jusqu'à l'empereur Claude. Ils savent tisser les écorces d'arbres et surtout le chanvre, dont ils ont une espèce excellente; ils savent préparer des boissons enivrantes et se couvrent le corps de dessins très-gracieux. Ils attachent une signification religieuse à la danse ainsi que d'autres sauvages.

Dans l'archipel des îles Agnai ou Sandwich on trouva des mœurs pures, mélangées toutefois de quelques pratiques barbares. La nourriture était frugale; les femmes n'avaient d'autre devoir à remplir que celui de se faire aimer. Impitoyables à la guerre, hospitaliers envers les étrangers, très-habiles à la navigation et à la pêche, grands amateurs du chant, de la danse, des représentations scéniques; enclins au vol par suite d'un penchant irrésistible de leur nature, ces indigènes rendaient de

grands honneurs aux morts, témoignaient leurs regrets par des piqûres et des jeûnes, et entonnaient sur le tombeau des hymnes funèbres. Une des veuves de Chiaï Mocaï, gouverneur de Mavi, s'exprimait ainsi : *Mon seigneur, mon ami n'est plus; il était mon ami au temps de la disette, au temps de la sécheresse, au temps où j'étais pauvre, au temps de la pluie et du vent, au temps du soleil et de la chaleur, au temps du froid de la montagne; il était mon ami pendant l'orage, mon ami pendant le calme, mon ami dans les huit mers. Hélas, hélas! mon ami est parti et ne reviendra plus.* (Ellis.) Ils célébraient de même par des chansons les autres incidents de la vie.

A l'arrivée de Cook, chaque île avait son chef et un grand nombre de princes secondaires ou *avis*. Le plus considérable de tous ces chefs était le roi de Anaï, « Rono Anaï, dit une chanson, demeurait autrefois à Sce-Ara-Scema avec son épouse, et la déesse qui était son épouse s'appelait Caisci-Rani-Ara-Opuna. Un rocher escarpé leur servait d'asile. Un homme grimpa au sommet de ce rocher, et de là il parla à l'épouse de Rono : O Caisci-Rani-Ara-Opuna, *un homme qui t'aime te salue! Veuille le regarder; éloigne un instant ton époux, je serai toujours à toi.* Rono entendit ce langage perfide et dans sa fureur il tua la femme. Mais bientôt repentant de sa cruauté il déposa le corps inanimé dans un *moraï;* et pleura longtemps sa victime; puis, saisi de démence, il courut à Vaï, où il éfiait tous ceux qu'il y rencontrait. Le peuple surpris s'écriait : Rono est-il fou; et Rono répondait : Oui, il est fou par sa faute et à cause de son trop grand amour. Il institua des jeux pour célébrer la mort de sa bien-aimée, puis il s'embarqua sur une pirogue à trois pointes et se dirigea vers de lointains pays; mais avant de partir il dit : Je reviendrai un jour sur une île flottante qui portera des chiens, des pourceaux et des coqs. »

Les indigènes étaient dans l'attente continuelle de l'accomplissement de cette prophétie, et ils célébraient le retour de Rono par des fêtes annuelles; c'est ce qui fit qu'ils accueillirent Cook avec une joie si vive, qu'ils l'adorèrent comme un dieu, lui offrirent des sacrifices sous la statue de Rono, le comblèrent de présents lui et son équipage, sans qu'il pût comprendre la cause de toutes ces démonstrations. Le roi Taraï-Opon lui rendit toutes sortes d'hommages, et lui donna la plus grande marque d'estime en échangeant son nom contre celui du navigateur anglais. A la vérité, ce prince s'étonnait de voir Cook charger

ses navires de tant de provisions, et il disait : *Cet étranger vient sans doute d'un pays où règne la disette; mais s'il s'arrête plus longtemps ici, il affamera mon peuple.*

Tame-Tame-Hah, fils puîné de ce roi, sut se frayer un chemin au trône, et s'appliqua à civiliser le pays. Il se procura du fer et des armes à feu des bâtiments européens qui venaient se rafraîchir dans ses îles; il retint auprès de lui quelques Américains, qui lui enseignèrent les arts de l'Europe; il tâcha de substituer la persuasion à la violence, de nouer des relations avec les Européens et de profiter des conseils que lui donnaient les voyageurs. Vancouver l'engageait à faire des traités d'alliance avec ses voisins, au lieu de leur faire la guerre; mais Tame-Tame-Hah se sentait capable de commander, et se mettant à la tête d'une armée de seize mille hommes armés à l'européenne, il subjugua tous ses ennemis, et pensa devenir l'Alexandre et le Napoléon de la Polynésie. Les Européens accoururent en foule dans ses États; ils y bâtirent des maisons et des forts; ils y introduisirent des plantes exotiques et tous les métiers. Et jamais on ne vit de progrès plus rapides que ceux que fit l'Anaï pendant les trente années de règne de Tame-Tame-Hah, qui finit par faire un si noble usage de son autorités qu'il devint l'idole de ses sujets. Lorsqu'il mourut, le 8 mai 1819, ce fut un deuil universel; les hommes et les femmes s'arrachaient les cheveux, se roulaient par terre, se meurtrissaient le visage; les uns se faisaient arracher les dents, les autres écrivaient cette perte cruelle sur leur peau avec un couteau; d'autres enfin brûlèrent leurs maisons et leurs meubles, et pendant trois jours entiers le peuple stationna devant le palais du défunt.

Son fils, Rio-Rio, quoique ami du progrès, manquait de la force et de l'activité nécessaires pour l'encourager. Des troubles, des émeutes éclatèrent jusqu'à ce que le prince, sortant de son apathie, devînt le Numa de ce pays, dont son père avait été le Romulus, et substitua le christianisme à l'idolâtrie. L'inviolabilité du tabou fut le plus grand obstacle qu'il eut à vaincre. Ayant gagné à son opinion Oca-Lani, le chef du culte nommé par Tome-Tome-Hah, il fit dresser près de son palais un grand banquet auquel il invita son peuple. Des nattes furent étendues pour les hommes et pour les femmes; le roi choisit quelques mets défendus aux femmes, se mêla à ces dernières et se mit à manger. La foule épouvantée hurla *Tabou!* les prêtres prirent

la fuite en criant au sacrilége, et tout le monde se demandait comment les dieux outragés ne se vengeaient pas, et pourquoi, si les dieux toléraient cette action, les hommes prétendraient la punir. On en conclut que les dieux étaient impuissants et faux; et on résolut d'abandonner un culte absurde, incommode et barbare[1], ce qui fut fait.

Rio-Rio, à la demande des missionnaires, se rendit à Londres, où il mourut avec sa femme en 1824. Après lui, plusieurs prétendants se disputèrent la couronne, jusqu'à ce qu'elle échût à Cau-ce-Utli, frère de Rio-Rio, élève d'un missionnaire américain. On se plaint du puritanisme rigide des missionnaires anglais, qui, étant parvenus à exclure les catholiques, imposant aux naturels des pratiques très-sévères, leur défendent de se promener le dimanche et d'allumer du feu pour cuire leurs aliments. Cependant il n'est pas rare de voir ces mêmes missionnaires atteler les naturels à la voiture de leurs femmes en guise de chevaux (1).

Les navigateurs du dix-huitième siècle supposèrent que la migration dans ces îles avait suivi, comme eux, la direction d'occident en orient; et ils l'attribuèrent aux Malais, qui ont aujourd'hui tant d'importance dans cet archipel. On pense maintenant que la civilisation n'a pu y venir que du Levant et des Polynésiens. Cette opinion, émise également par d'Urville, par le missionnaire Ellis et par le consul Mœrenhout (2), est fondée sur l'homogénéité des caractères typiques, de même que sur la direction des vents et des courants. Il faudrait donc

(1) John Dunmor Lang, missionnaire dans la Polynésie, écrivait en 1829 à lord Durham : « Le premier chef de la mission dans la Nouvelle-Zélande fut chassé pour adultère, le second pour ivrognerie, le troisième pour une cause encore plus grave en 1836. Ils furent les premiers à dépouiller les indigènes de ce qu'ils possédaient, et leur conduite a été de tout point la plus infâme qu'on ait vue dans l'histoire des missions, la plus déshonorante pour le protestantisme. Nous parlons avec une vertueuse indignation des atrocités des Cortès, des Pizarre et de cette bande de *vauriens* espagnols qui accompagnèrent les *chefs de brigands* au Mexique et au Pérou ; mais nous oublions que nous avons nous-mêmes commis des actes tout aussi sanguinaires dans différents pays en pleins dix-neuvième siècle. Il a suffi de trente ans de *régime paternel* de la Grande-Bretagne pour anéantir la race des indigènes de la terre de Van Diémen, ni plus ni moins qu'il ne fallut pour exterminer les aborigènes d'Hispaniola sous le joug de fer de Ferdinand et d'Isabelle. »

(2) D'Urville, *Voyages*.
Ellis, *Recherches sur la Polynésie*.
Mœrenhout, *Voyage aux îles du grand Océan*.

considérer la civilisation polynésienne comme spontanée et originale; mais le foyer d'où elle émanait est encore inconnu, et peut-être la contrée où il exista a-t-elle péri.

Le système religieux des naturels est tout à fait obscur. Mœrenhout seul y a jeté quelque lumière et a fait connaître des idées cosmogoniques fort singulières. Ils croient en un Dieu suprême, créateur de toutes choses, de qui sont émanés plusieurs dieux et des héros, formant une théogonie d'un grand développement poétique et répandue d'un bout à l'autre de la Polynésie. Plusieurs rites se rapportent au culte du soleil, qui dans cette langue s'appelle Ra, comme dans l'idiome égyptien. Il existe encore entre les Égyptiens et les Polynésiens d'autres ressemblances tant dans les usages que dans les rites.

L'archipel le plus grand de la Polynésie est celui auquel Bougainville donna le nom de Périlleux : il se compose de plus de soixante-dix îles madréporiques ou volcaniques, habitées par environ vingt mille individus de race polynésienne, mais incultes. L'équipage du *Bounty* s'étant révolté, pendant qu'il allait charger des arbres à pain, peupla l'île de Pitcairn, qui devint une colonie importante et où John Adams introduisit quelque ordre : il y enseigna le peu de religion qu'il savait; et bien que l'eau soit rare dans cette île et qu'elle n'ait ni port ni bon ancrage, les descendants de ces matelots mutinés se sont refusés jusqu'ici à changer leur résidence patriarcale pour une meilleure.

Nouvelle-Hollande.

La grande île ou continent de la Nouvelle-Hollande, appelée aussi Australie, égale à peu près en étendue les deux tiers de l'Europe; son contour ressemble à celui de l'Afrique : comme l'Afrique, elle se prolonge vers le sud, se creuse comme elle au sud-ouest, et se développe largement dans la partie moyenne. Elle s'offrit aux regards stérile et monotone, avec des habitants au teint noirâtre, grêles et sauvages, avec des animaux et des plantes qui semblent contredire les idées et les classifications reçues. Des arbres gigantesques y croissent dans un sable aride; les orties et les fougères y deviennent aussi grandes que nos chênes : mais un feuillage blanchâtre et rude y attriste la vue, au lieu de la riante verdure de nos forêts. Les fruits, qui ailleurs fournissent un aliment à l'homme, y manquent complétement, et les animaux qui courent sur la terre y sont très-rares, tandis que les oiseaux et des coquillages d'une grande beauté y sont en abondance. Le chien seul y est apprivoisé. Un

volcan jette des flammes, mais point de laves. Le cygne y est noir; un autre animal (*l'ornithorynque*) tient tout ensemble du quadrupède, du reptile, du poisson et de l'oiseau.

Là se reproduisit le spectacle qu'avait offert l'Amérique; une foule d'espèces nouvelles enrichirent la science. On avait déjà rencontré au Pérou les sarigues, animaux remarquables par une nouvelle génération vivipare, mais avec lesquels on en trouva beaucoup d'autres qui engendraient de la manière ordinaire. Dans la Nouvelle-Hollande, à quelques exceptions près, tous les animaux sont à double poche, ce qui détermina Cuvier à en former un groupe distinct (les *marsupiaux*). Ces distinctions constituèrent une nouvelle branche de la géographie, celle qui s'occupe de signaler les centres principaux et les directions du règne animal sur la terre, science encore au berceau et qui démontre que la vie animale dépend du sol et du climat.

Il n'existe pas dans l'Australie d'animaux venimeux : les seuls animaux domestiques qu'on y trouve sont le chien, le porc et les poules. De gros fleuves se précipitent des montagnes; mais ils se perdent ou se réduisent à un filet d'eau avant d'arriver à la mer. Les montagnes n'ont point de vallées, et une race dégénérée, digne à peine du nom d'hommes, vit sous le plus beau climat. Ce sont des êtres difformes et faibles de corps, livrés à des superstitions grossières et même à des rites cruels et qui n'ont aucune notion des arts ni de la propriété. Les hommes se font sur le corps des dessins en relief; ils coupent aux femmes deux phalanges du petit doigt; ils ensevelissent le nourrisson avec sa mère, et s'enlèvent la peau du nez en signe de deuil.

Le rideau des montagnes appelées Montagnes Bleues, qui s'étend à l'entour des contrées intérieures, n'offrait point, quoique peu élevé, de vallons accessibles. Le chirurgien Bass, qui s'aventura à les franchir et s'avança assez loin en se cramponnant sur les pentes et en plongeant dans les précipices, fut contraint de les déclarer impraticables, comme le pensaient aussi les naturels. On ne trouva qu'en 1813 un passage vers l'ouest, qui permit de pénétrer par une route sinueuse sur un vaste plateau propre à l'agriculture et aux chasses, et où parfois les débordements des fleuves laissent à peine les hauteurs à sec : on y fonda la ville de Bathurst. Oxley, continuant à explorer le pays, trouva le fleuve Macquarie, qui se perd dans les marais de l'intérieur, au lieu de se jeter dans l'Océan, comme on l'avait

cru d'abord. Le voyageur Sturt et d'autres après lui signalèrent de très-belles contrées peu distantes des côtes et offrant des chances brillantes aux spéculations agricoles.

Taïti. Une nature riante, des mœurs aimables distinguent l'archipel de la Société, qu'un grand nombre de voyageurs ont décrit. Les poëtes et les romanciers l'ont célébré pour la variété imposante et féconde du sol et pour l'hospitalité enjouée des habitants de Taïti, cette *reine de l'océan Pacifique*.

Cook trouva les Taïtiens bienveillants, beaux, de haute taille, replets, le teint cuivré. Les personnes de distinction portaient les ongles très-longs, à la manière chinoise. Ils se paraient des plumes de leurs magnifiques oiseaux, en y mariant leurs splendides papillons. Vifs, incapables d'attention, ils aiment à ne rien faire, sont simples dans leurs habitations et dans leurs repas, auxquels la nature fournit avec une riche variété. Légers, insouciants, affectueux, enclins au vol, ils connaissent le prix de la beauté, mais non celui de la pudeur, quoiqu'ils exigent des femmes mariées de la réserve dans ce que les jeunes filles peuvent accorder librement. Leur seule industrie consistait à fabriquer une étoffe ou plutôt un papier dont ils s'habillaient avec une certaine grâce. Le fer ne leur était pas inconnu.

Ils prenaient grand plaisir à la danse et à la musique, art très-simple parmi eux, et à des espèces de ballets mimiques. Ils étaient gouvernés par un roi qui devait, aussitôt qu'il lui naissait un fils, abdiquer au moins le titre de sa dignité. Jamais il ne se servait de ses jambes, et ne sortait que sur les épaules de ses porteurs. Le plus grand signe de respect qu'on pût lui donner, c'était de se déshabiller en sa présence ou lorsqu'on passait devant son palais. La population était distinguée en trois classes, indépendamment du roi (*arii-raï*), savoir : les *ui-arii*, ou la famille royale et la noblesse; les *bré-réatira*, propriétaires guerriers et prêtres, et les *maua-uné*, c'est-à-dire le peuple avec les serviteurs et les esclaves. Ils disaient : *Taïti est un navire, le roi est le mât, les réatira sont les cordages.* La vue de la flotte d'un seul des vingt districts de l'île excita l'étonnement des Européens; elle se composait de cent soixante canots, longs de cinquante à quatre-vingts pieds, sans compter les canots de transport.

La loi d'hérédité, d'après laquelle un enfant, dès qu'il est né, succède à l'autorité de son père, qui ne reste que simple tuteur, causait de fréquents infanticides. Les soins du ménage sont le

partage des femmes, qui n'ont point à s'occuper des autres travaux; elles sont nubiles à dix ans, et fécondes jusqu'à trente.

Les Arréoïs avaient les femmes en commun, et quand l'une d'elles devenait mère, l'enfant était mis à mort : ordinairement la consommation du mariage se faisait en public.

Les Taïtiens avaient peuplé de divinités leurs riantes collines et leurs plaines délicieuses : croyant l'âme immortelle, ils pensaient que les bons étaient destinés à vivre dans un crépuscule éternel, comme pouvaient l'imaginer des gens sur qui le soleil tropica. darde ses rayons; ceux qui périssaient en mer trouvaient des palais de corail, sans cesse récréés par des plaisirs nouveaux. Les dieux étaient fils de la Nuit, dont le premier né fut Taaroa, qui engendra Oro : ils prenaient la forme d'un oiseau pour communiquer avec les hommes; le père, le fils et l'oiseau parurent chez eux une image de notre Trinité. Les missionnaires crurent aussi trouver dans leurs fables théogoniques, mêlées d'histoire et de physique, de nombreux rapports avec la Genèse, tels que l'homme né de la terre, la femme tirée d'un de ses os, le déluge et autres circonstances.

Leurs *maraï*, autels et tombeaux, étaient des pyramides d'une construction très-solide; mais, au lieu d'ensevelir immédiatement les morts, ils les suspendaient sur la terre jusqu'à ce qu'ils fussent putréfiés.

Maï, qui voulut accompagner Cook en Angleterre et qui se montra constamment affectueux et bienveillant envers lui, apprit plutôt les arts frivoles que les autres. Il négligeait les ustensiles utiles, tandis qu'il recherchait avec passion tout ce qui était arme, dans la pensée de s'en servir pour délivrer d'un usurpateur l'île où il était né. Ramené parmi les siens, la crainte qu'inspirait Cook le fit respecter; mais il n'avait pas la prudence nécessaire pour assurer sa suprématie, et d'un autre côté la supériorité des armes lui inspirait de l'audace. Quand le roi l'eut prit pour gendre, il s'enorgueillit de son élévation, et devint cruel.

Les colons anglais, informés des immenses avantages qu'offrait l'arbre à pain, demandèrent au gouvernement qu'il leur en ac- 1787.
cordât. Le lieutenant Blig fut expédié à Taïti, où il en embarqua plus de mille pieds, avec la provision d'eau nécessaire pour les arroser; mais l'équipage, s'étant révolté en route, l'abandonna en mer dans une chaloupe, avec dix-neuf hommes qui lui étaient restés fidèles. Loin de perdre courage, il continua sa

route ; et résistant à toutes les souffrances de sa position, après un trajet de douze cents lieues, il atteignit Coupang, dans l'île de Timor, où le gouverneur hollandais lui fit l'accueil que méritaient son infortune et sa constance. De retour en Angleterre, Blig y obtint justice, et fut promu au commandement d'une nouvelle expédition, qui arriva en huit mois à Taïti. Il y fit opérer un nouveau chargement; et deux ans après il était de retour en Angleterre sans avoir perdu un seul homme de son équipage. Les colons anglais obtinrent ainsi cet arbre précieux; mais ils n'en tirèrent pas tous les avantages qu'ils en espéraient, attendu que les esclaves à l'alimentation desquels ils le destinaient préfèrent à son fruit celui du bananier.

Vingt ans après le voyage de Cook, Vancouver visita la voluptueuse Taïti; mais, au lieu d'habitants joyeux et beaux, il y trouva une population livide, décharnée, en proie aux guerres civiles. Bientôt modifiés par le contact des Européens, ils apprécièrent extrêmement le fer, qu'ils substituèrent à l'usage des os et du corail. Ils multiplièrent peu le gros bétail, car ils préféraient le lait du coco au lait de vache. Cette simplicité naïve qui avait tant charmé les premiers navigateurs disparut tout à fait, et la feinte, l'avidité, fruits de la civilisation, s'introduisirent parmi eux avant les vertus qui imposent un frein à ces vices. Les besoins s'accrurent, mais non les moyens de les satisfaire; la race s'altéra par suite des maladies importées dans le pays; et tandis que Cook y comptait cent mille habitants, Forster cent quarante-cinq mille, les missionnaires n'en portaient le nombre qu'à sept mille en 1828.

Aujourd'hui les armes et les vêtements de l'Europe font leur bonheur; peu leur importe qu'ils soient en haillons, usés ou neufs, trop larges ou trop étroits, d'homme ou de femme, de magistrat ou d'arlequin : en conséquence les matelots mettent à contribution les boutiques de fripiers, et les Taïtiens vont se pavanant dans l'accoutrement le plus étrange qu'on puisse imaginer.

L'introduction du christianisme a produit de grands changements parmi eux. Les missionnaires anglais qui s'établirent à Taïti en 1799 y firent des progrès jusqu'en 1807; alors Pomaré se déclara leur protecteur. Il promit d'abolir le dieu Oro, et demanda en retour des vêtements, des armes surtout, et de plus ce qui était nécessaire pour écrire. Les missionnaires s'occupèrent alors de supprimer les sacrifices humains, le tabou, le

tatouage et l'usage d'aller nu. Ils s'appliquèrent à développer chez les Taïtiens le goût de plaisirs plus nobles, et ils dégrossirent leur langue. Le missionnnaire Ellis surtout rectifia les relations primitives, et rechercha l'explication de faits que l'on avait rapportés sans les comprendre. Déjà un certain nombre sait lire; et de là partent comme d'un séminaire des instructeurs qui obtiendront de meilleurs résultats en employant le langage et les idées du pays.

Les missionnaires avaient amené avec eux un cheval, qui n'excita pas moins d'admiration que ne l'avait fait autrefois celui de Cook. Ils firent aussi venir une presse, et, en 1817, le roi voulut tirer lui-même les premières feuilles de la traduction de l'évangile selon saint Luc. Ce fut une fête et un étonnement général.

En 1823, Taïti se déclara indépendante des Anglais. Les missionnaires y ont conservé de l'influence, et tous les ans ils convoquent le peuple à une assemblée où sont discutées les lois. Grâce à eux, la constitution offre de meilleures garanties en ce qui concerne la vie, les biens et la liberté des sujets : ils ont même fait abolir la peine de mort.

Les missions rencontrèrent plus de difficultés dans la Nouvelle-Zélande, par suite du caractère orgueilleux de la population et des dissensions violentes qui avaient éclaté entre les chefs. Du reste, ces indigènes, pleins de courage, sont très-aptes au service sur les bâtiments : ils fournissent des bois de construction et des chanvres renommés; et il n'y a point de doute que le travail et l'occupation ne finissent par modérer leur indomptable activité.

Le christianisme prit un accroissement facile dans les îles Sandwich, et le roi d'Hawaii l'embrassa en 1830.

Les missionnaires, qui sont pour la plupart des méthodistes anglais, répandent les Bibles par milliers; mais est-il certain que ce livre soit le meilleur pour affermir les croyances d'un peuple? Les catholiques, de leur côté, n'ont pas montré moins de zèle. La congrégation de la Propagande confia en 1833 les missions de l'Océanie orientale aux prêtres de Picpus, qui ont converti les les Gambier; en 1837, seize cents insulaires avaient déjà reçu le baptême.

La Grande-Bretagne, dans l'impossibilité où elle est de nourrir toute la population des trois royaumes, cherche à lui trouver un débouché au dehors. Elle a déjà formé plusieurs établisse-

ments, et fondé des colonies dans la Nouvelle-Zélande, dans les divers archipels de la Polynésie; et elle cherche à s'emparer de toute la Nouvelle-Hollande. Il s'est formé à cet effet une compagnie sud-australienne, qui a choisi près de Port-Lincoln un territoire de quatre cent vingt milles carrés, où les transports sont faciles. Afin de prévenir les mécomptes résultant d'une répartition inconsidérée des terres, le sol entier a été déclaré propriété publique : personne ne peut en obtenir à titre gratuit; chacun n'en prend que ce qu'il peut exploiter, et l'argent que produisent les ventes sert à payer le passage des émigrants.

Colonies pénitentiaires.

Au lieu d'enfermer les délinquants dans des prisons, où ils achèvent de se corrompre, toutes les nations ont reconnu qu'il y avait de l'avantage à les transporter sur des rivages éloignés, où, détachés de cette déplorable tradition de crime et d'infamie qui entraîne à de nouveaux méfaits, il leur arrive souvent de se corriger. La Sibérie sert à cet usage pour les Russes, les présidios d'Afrique pour l'Espagne, Mozambique et les Indes pour le Portugal, comme aussi pour la Hollande. En Angleterre, où le roi jure à son couronnement de faire *exécuter la justice avec clémence*, la peine de mort peut toujours être commuée; il est donc important d'avoir un lieu de déportation. Lorsque l'Amérique fut perdue pour ses anciens maîtres, on songea à l'Afrique; mais Banks fit préférer Botany-bay, dans la Nouvelle-Hollande : onze bâtiments y portèrent sept cent soixante condamnés, un certain nombre de colons libres, quelques soldats, des magistrats et les approvisionnements nécessaires. Mais on n'obtint pas dans ce lieu les avantages que promettait la richesse botanique du sol; la colonie fut donc transférée à Parramata (1784), et bientôt le port Jackson et la ville de Sidney acquirent une grande prospérité.

Le gouvernement transporte à ses frais les forçats qui, dans un pays extrêmement éloigné, n'ont ni espoir de déserter ni lieu de rougir en présence de gens qui les connaissent. Une fois arrivés à Sidney, ils sont mis au service des colons libres : il y en a qui se comportent bien, et se relèvent moralement; d'autres se mettent à battre les bois (*bush-ranger*); mais une espèce d'opprobre pèse sur les galériens après l'expiation de la peine, ce qui fait que jamais ils ne sont au niveau des autres condamnés, ni même de ceux qui y sont simplement relégués.

L'accroissement de la Nouvelle-Galles méridionale fut plus ra-

pide que celui d'aucun empire. Fondée en 1788, elle fut mise aussitôt en culture; la première représentation théâtrale y fut donnée en 1796. Elle eut un journal en 1808, le recensement y fut fait en 1810, et des noms furent assignés aux rues de Sidney, qui compte six académies de musique et seize mille âmes. Le pays a des routes, des bateaux à vapeur, des foires, cent mille têtes de gros bétail, deux cent mille moutons, plusieurs milliers de chevaux, des brasseries, des pompes à feu, une société d'agriculture et un commerce actif. Il a reçu dernièrement l'éclairage au gaz, qui manque à tant de capitales de l'Europe et que ne possède encore aucune ville de l'Asie et de l'Océanie. Il existe pourtant encore des personnes qui se rappellent y avoir vu construire la première cabane.

La Russie, rivale de l'Angleterre, se fortifie dans les parties élevées de l'Australie, d'où ses bâtiments font voile pour les États-Unis, le Japon et la Chine.

Les Américains du nord se montrent aussi fréquemment dans les mers australes, où ils échangent contre des perles de l'huile de coco, des racines de *taro*, des chiens, des porcs et des volailles leurs tissus de coton, des quincailleries et des ustensiles en fer.

CHAPITRE XXVIII.

LES FOURRURES. — DERNIERS VOYAGES.

Les voyages de Cook eurent, outre leur mérite propre, le bonheur d'obtenir la faveur des gens de lettres, qui dirigeaient alors ou même formaient l'opinion publique. Nous ne répéterons pas ici les conséquences philosophiques, religieuses, scientifiques qu'ils en tirèrent, chaque parti y puisant des armes et des matériaux. Nous dirons seulement qu'ils eurent pour effet de raviver l'ardeur des découvertes; et que si parfois les expéditions furent entreprises dans un noble but, plus d'une fois aussi elles eurent pour mobile des pensées de lucre aussi basses que dans le quinzième siècle.

Les Français, jaloux de rivaliser avec l'Angleterre en donnant la solution du problème que Cook avait laissé incertain, expédièrent l'habile et généreux La Pérouse pour éclaircir les doutes Pôle arctique.

que laissait encore la géographie maritime. Les instructions que Louis XVI traça de sa propre main, de concert avec Fleurieu, se terminaient par ces mots : « Si des circonstances impé-« rieuses, que la prudence ne peut prévoir, contraignaient « M. de La Pérouse à faire usage de la supériorité de ses forces « sur celles des sauvages pour se procurer les choses nécessaires « à la vie, il en usera avec la plus grande discrétion, et punira « avec une extrême rigueur ceux des siens qui transgresseraient « ses ordres. Dans tout autre cas, s'il ne peut obtenir l'amitié « des sauvages par de bons traitements, il cherchera à les « contenir par la crainte et par les menaces : il n'aura recours « à la force que dans un besoin extrême et pour sa propre dé-« fense, ou quand la sûreté des bâtiments et la vie des Fran-« çais qui lui est confiée se trouveraient compromises. Le « meilleur résultat de l'expédition, aux yeux de sa majesté, « sera de n'avoir coûté la vie à aucun homme. »

Ce fut, parmi les savants et les marins, à qui s'embarquerait sur *la Boussole* et sur *l'Astrolabe*. Le soin extrême qui présida à l'exécution répondit à la grandeur du plan. Après avoir exploré les archipels de l'océan Pacifique en vérifiant ou en corrigeant les observations des Anglais, La Pérouse fit voile vers la côte nord-ouest de l'Amérique. Il découvrit sur les côtes de Tartarie le détroit qui porte son nom, entre ces côtes et l'île de Sakhalien. Lesseps, qu'il expédia du Kamtchatka en France avec les cartes et la description des pays explorés, fut le premier qui eût traversé l'ancien continent dans toute sa longueur. A partir de ce moment, on n'eut plus de nouvelles de l'expédition.

Bien que la France fût agitée de tempêtes plus terribles que celles de l'Océan, elle expédia à la recherche de La Pérouse des bâtiments sous les ordres de l'amiral d'Entrecasteaux; mais ils ne furent guère plus heureux que ceux dont ils suivaient les traces. Depuis ce moment, pas un navigateur ne parut dans l'océan Pacifique sans y demander des renseignements sur La Pérouse; car cet espoir douteux qui suit les malheurs non constatés entièrement survivait encore; enfin le capitaine Dillon put s'assurer en 1827 que les deux vaisseaux avaient péri sur l'île de Vanikoro. Les sauvages qui l'habitent ne cessaient encore de parler avec admiration de ces étrangers, qui avaient un nez long d'un pied, qui s'entretenaient avec les étoiles au moyen d'un long roseau et qui mettaient un homme en sentinelle,

de bout sur un seul pied, une barre de fer à la main; car c'est ainsi que, vus de loin, s'offraient à leurs yeux les chapeaux à cornes, les télescopes et les fusils. Il paraît que quelques-uns des naufragés se mirent en mer sur une embarcation construite du mieux qu'ils purent ; mais ils furent probablement engloutis ou périrent misérablement.

De son côté, l'Espagne, effrayée de voir des établissements étrangers se rapprocher de siens dans la Californie, était sortie de sa longue léthargie. Perez, partant du Mexique, arriva le 1774.
premier parmi les Européens dans la rade de Noutka, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et lui donna le nom de port Saint-Laurent. Peu après, Quadro s'avança du 17° jusqu'au 6°.
C'est un pays très-froid, mais il offre des ports excellents; il est 1779.
très-riche en bois de construction, et on y peut cultiver plusieurs des productions de l'Europe. Il abonde surtout en loutres, dont les peaux sont si recherchées en Chine.

Pendant leur séjour au milieu des mers australes, les compagnons de Cook avaient recueilli, plutôt pour leur usage particulier que pour en faire commerce, une certaine quantité de fourrures, qui sont très-abondantes dans ces parages. Lorsqu'ils eurent passé dans la mer Pacifique, ils trouvèrent que les fourrures étaient très-recherchées des Chinois, à qui ils ne demandèrent pas mieux que de les vendre; et ils réalisèrent ainsi de gros bénéfices lorsqu'ils s'y attendaient le moins. On comprit par là combien ce genre de commerce pourrait se faire avantageusement entre le nord-ouest de l'Amérique et la Chine, où les pelleteries n'arrivent qu'après avoir traversé de longues distances et passé par une foule de mains, en commençant par les Russes, qui les reçoivent du Kamtchatka. Ce nouveau commerce attira dans l'océan Pacifique autant de navires qu'en attirait autrefois celui des épices. Les ports de Noutka en devinrent le marché général, à la grande jalousie de l'Espagne, qui
ordonna à Martinez d'y former un établissement avant que les 1789.
Anglais ou les Russes songeassent à s'y installer. Il arrêta deux bâtiments américains qui faisaient le tour du globle, un navire portugais et un anglais venus pour trafiquer, et commença à se fortifier. Mais il vit tout à coup arriver *l'Argonaute*, vaisseau anglais, dont le capitaine lui notifia qu'il avait ordre de former une factorerie à Noutka, d'y préparer des habitations pour des colons, des chantiers de contruction et d'empêcher toute autre nation d'y séjourner pour opérations de commerce. Martinez

allégua la priorité de possession des Espagnols (1). Mais comme ses arguments ne produisaient aucun effet, il fit arrêter le capitaine de l'Argonaute et l'envoya au Mexique. Le vice-roi rappela Martinez à titre de satisfaction ; mais il fit partir trois autres bâtiments pour consolider l'établissement commencé.

Les Anglais, accoutumés à tout autre chose qu'à supporter des insultes, se préparèrent à la guerre. Sans tenir compte des droits allégués par l'Espagne, ils demandèrent des subsides aux États-Unis ; et deux nations situées aux extrémités de l'Europe se virent au moment d'en venir aux mains pour une côte déserte, à six mille lieues de distance. L'Espagne fut contrainte de céder, et d'accepter des conditions toutes favorables à l'Angleterre. Elle rendit les vaisseaux et les districts dont elle s'était emparée, et y ajouta une grosse indemnité. Il fut convenu que les sujets respectifs des deux pays pourraient naviguer et pêcher librement dans l'océan Pacifique, dans la mer du Sud et sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Noutka fut démolie ; la bannière d'Angleterre remplaça celle de l'Espagne ; et le riche commerce des pelleteries, ainsi que la pêche de la mer du Sud, fut assuré à l'Angleterre.

La difficulté que les Espagnols avaient éprouvée à explorer une côte que devaient bientôt parcourir les bâtiments les plus légers prouve combien ils étaient restés en arrière des autres peuples tandis que les Anglais, dont la marine s'était de plus en plus perfectionnée, avaient compris que le commerce des fourrures pouvait de là se faire directement avec la Chine. Dès 1784, le capitaine Hanna avait passé du Japon au détroit de Noutka, d'où il était revenu à la Chine avec un riche chargement. On s'y rendit ensuite non-seulement de Macao et des Indes, mais aussi de la Tamise, en traversant la moitié du globe.

Le capitaine Vancouver, qui prit possession du territoire de Noutka, fut chargé de relever la côte nord-ouest depuis le 30°
1791-1794. jusqu'au 60° de latitude, d'où résulta le plus beau travail hydrographique, exécuté sur trois mille lieues de côtes.

(1) « Les puissances d'Europe n'accordent pas le droit, à celle qui découvre des terres nouvelles, d'empêcher les autres peuples de les cultiver. En conséquence, elles n'ont jamais considéré une simple prise de possession comme suffisante pour constituer la propriété. Elles n'ont eu égard ni à un pavillon ni à une inscription placée sur le rivage par les navigateurs, qui prétendaient en faire le signe d'un droit de possession exclusive en faveur de leur nation. » SCHMALZ, *Droit des gens*, liv. IV, c. 1.

A partir de cette époque, les notions relatives au nord-ouest de l'Amérique restèrent stationnaires jusqu'en 1816. Alors le comte de Romanzov, seigneur russe très-riche, fit partir à ses frais le capitaine Kotzebue qui découvrit dans le détroit de Bhreing une anse pour abriter les vaisseaux, et lui donna son nom; mais il ne profita pas du temps favorable pour s'avancer dans les mers polaires.

Aujourd'hui les côtes nord-ouest de l'Amérique sont partagées entre l'Angleterre, la Russie et les États-Unis, qui, à peine émancipés, sentirent l'importance du commerce des pelleteries, unique objet pour lequel les Chinois se prêtent volontiers à des échanges (1). Ils furent secondés dans leurs projets par l'acquisition de la Louisiane, que Napoléon, n'en connaissant pas l'importance, leur vendit pour six millions. Mais eux, 1804.
à qui n'échappa ni l'étendue de son territoire sur la rive occidentale du Mississipi ni sa fertilité, s'appliquèrent à en tirer le meilleur parti possible. Jefferson proposa une expédition destinée à remonter le Missouri jusqu'à sa source, afin de trouver un passage entre les montagnes à l'ouest, et de descendre par la Colombie dans l'océan Pacifique : peu après, Lavis et Clarke traversèrent les premiers l'Amérique septentrionale, des États-Unis jusqu'à la mer Pacifique. D'autres voyageurs, remontant le Mississipi, reconnurent plusieurs de ses affluents; d'autres encore traversèrent les montagnes Rocheuses; enfin, en 1818, le gouvernement lui-même résolut de faire reconnaître ses possessions à l'est de ces montagnes, pour les fortifier et les coloniser. L'expédition fut conduite par le major Long, accompagné du célèbre botaniste James; et ils en rapportèrent, avec une foule de notions, de nouvelles espèces d'animaux et de végétaux. Le général Cass alla étudier le pays qui avoisine les possessions britanniques près de la source du Mississipi, et l'on obtint ainsi une connaissance complète des vastes possessions des États-Unis.

La région située au nord du lac Supérieur et de la source du Mississipi est moins connue; mais les Anglais, qui font le commerce de pelleteries, y pénètrent chaque jour plus avant : déjà ils ont rencontré cette série de lacs où se rassemblent les eaux

(1) Il y a 5,000 lieues marines de Philadelphie à Noutka, en suivant la route ordinaire du cap Horn. Mais si l'on ouvre un passage entre les deux mers sur l'un des cinq points de la Colombie, où on le croit praticable entre le 8° et le 18° de latitude nord, le trajet sera diminué de 3,000 lieues.

qui descendent des montagnes Rocheuses. Un fleuve qu'ils y ont trouvé a reçu le nom de Mackensie, de celui qui s'aventura à le remonter au milieu des difficultés d'un pays inconnu, sauvage et froid.

La reconnaissance de plusieurs contrées est due à des chasseurs, à la guerre de l'indépendance, aux frères moraves, qui répandent la civilisation au Groënland et dans le Labrador. L'Italien Beltrami découvrit, dans le lac de Julie, la source du fleuve Sanguin. Au commencement de ce siècle, Malaspina explora le Nouveau Monde depuis le Rio de la Plata jusqu'au cap Horn, et de là jusqu'aux îles du Prince Guillaume, avec les instruments les plus parfaits, les méthodes les plus exactes. Il avoua modestement avoir laissé quelques lacunes sur la côte nord-ouest, et fit donner commission de les relever à Galiano et à Valdes, qui aidèrent beaucoup Vancouver.

La question de savoir s'il existait un passage au nord-ouest restait encore indécise, malgré tant de persévérance à le chercher. Chateaubriand, fuyant la révolution, avait conçu l'idée de le reconnaître par terre avec ses seules ressources : son plan était de gagner les rivages de la mer Pacifique, de les suivre vers le nord, et de côtoyer de l'ouest à l'est les mers hyperboréennes ; mais ce n'était que le rêve d'un poëte. Plus préoccupés de la réalité, les Anglais furent à peine délivrés de la guerre avec Na-
1818. poléon qu'ils envoyèrent le capitaine Ross explorer la baie de Baffin. Il observa mieux les Esquimaux au delà du Groënland, plus grossiers encore que les autres ; mais il n'apporta pas assez de soin aux vérifications géographiques : il poursuivait sa route ou s'arrêtait au hasard ; aussi revint-il sans aucun fait nouveau à fournir à la science, si ce n'est qu'il affirmait que la mer de Baffin était fermée. Ses officiers, de retour dans leur patrie, ne dissimulèrent pas qu'on aurait pu obtenir un meilleur résultat si on l'eût voulu, et que la proéminence d'un cap avait pu faire prendre cette mer pour une baie. En conséquence, l'amirauté
Voyage de Parry. 1819. fit partir le capitaine Parry. Il s'avança avec de grands dangers au milieu des glaces, et dans un seul jour il vit plus de quatre-vingts baleines énormes. Plein d'espoir de trouver enfin la mer Polaire, il pénétra plus avant qu'on ne l'avait encore fait, et dépassa le 110e méridien occidental, calculé de Greenwich, et gagna ainsi le prix qui avait été proposé à cet effet.

Surpris par la gelée, nos navigateurs restèrent trois mois privés de soleil, sans exercice, avec un froid de 30 à 60 degrés, et

dans le silence funèbre d'une nature morte. Afin d'obvier à l'abattement moral, cause la plus immédiate du scorbut, ils disposèrent des théâtres, s'occupèrent de métiers, et rédigèrent un bulletin de semaine, où étaient rapportés les accidents peu nombreux de cette vie monotone, les pensées sérieuses ou gaies qui pouvaient naître dans cette situation pénible. Le 7 février, ils revirent entièrement le disque du soleil, qui avait disparu depuis le 6 novembre; mais le froid devenait plus intense, et le mercure gelait. Enfin, le 1er août, ils purent se mouvoir au milieu de périls que la plus extrême vigilance était seule capable de conjurer. Ils avaient poussé jusqu'au 74° 26′ de latitude, et au 113° 46′ à l'occident de Paris, et avaient ajouté de nouveaux renseignements à l'ensemble des notions géographiques et physiques. La pluie, quand ils la revirent, leur parut le spectacle le plus singulier; car l'humidité qui nage dans l'air à ces hauteurs prend la forme d'aiguilles de glace; le souffle d'un homme ressemblait à la fumée d'un coup de fusil, et celui qui restait exposé à l'air se trouvait bientôt comme environné d'un nuage. La fumée des cheminées ne montait pas, mais ondoyait horizontalement. Les aurores boréales ne brillent là ni aussi vives ni aussi soudaines que sous une latitude de beaucoup inférieure à 60° ou 66°, par exemple. Lorsqu'ils virent l'aiguille aimantée changer de direction, ils estimèrent que le pôle magnétique se trouvait à 72 degrés de latitude et à 110 degrés de longitude.

Parry revint avec la certitude qu'il existait des bras de communication avec la mer Polaire (le Lancaster-Sund), et qu'ils se trouveraient ouverts lors de la rupture des glaces. On lui donna donc un vaisseau pour une expédition nouvelle. On y apporta toutes les améliorations dont la nécessité s'était fait sentir dans le premier voyage, tant comme sûreté que comme
procédés pour conserver la chaleur durant ce terrible hiver- 1821.
nage. Il partit pour aller gagner ce passage tant désiré du nord-est, sur lequel on avait recueilli si peu de notions nouvelles depuis Barentz. La Russie y avait en vain expédié, en 1819, le lieutenant Luzareff, et en 1821 Litke, qui, dans les deux années suivantes, reconnut le détroit de Mutochin, séparant en deux la Nouvelle-Zemble. Parry trouva dant le détroit de Davis et dans la baie de Baffin cette énorme quantité de gros cailloux, de sable, de coquillages déjà signalés par les anciens voyageurs, et qui sont transportés, on ne sait comment, sur ces glaces. Il

commença, d'après ses instructions, à reconnaître, à partir du cercle polaire arctique, toutes les côtes et les anses du nord-est; et il continua pendant plus de deux cents lieues, jusqu'à ce que l'hiver fût venu. L'expédition passa cette saison à huit degrés plus près du pôle que dans le voyage précédent, et elle eut recours aux mêmes expédients et aux mêmes distractions. Mais une surprise était réservée à ces hardis marins; ils découvrirent une cinquantaine d'Esquimaux, gens ignorants, mais bons, qui vivaient là dans des cabanes de neige régulièrement construites.

Les voyageurs, s'étant remis en marche d'après les indications recueillies de ces sauvages, espéraient plus que jamais trouver le passage cherché, quand ils se virent arrêtés par une barrière insurmontable de glaces. Ils passèrent leur nouvel hivernage entre des murailles de neige, et la mer ne dégela qu'à la moitié d'août 1823. Ils revinrent alors, n'ayant perdu que cinq hommes sur cent dix, après deux hivers d'une rigueur inouïe.

Il restait démontré que le continent américain ne s'étendait pas au delà du 70° de latitude, et que l'Atlantique communiquait avec la mer Polaire au moyen de canaux obstrués par les glaces, dont pourrait les dégager une plus grande chaleur ou quelque acccident naturel. Mais il parut indigne du courage anglais de s'arrêter sans avoir réussi; et Parry obtint de faire une troisième expédition. Il fut contrarié par des circonstances pénibles, et se vit obligé de retourner sans s'être avancé plus
1827. loin que les autres fois. Il voulut néanmoins risquer une nouvelle tentative, et fit disposer des chars propres à voyager sur la glace, ainsi que des bateaux légers et solides tout ensemble, destinés à être traînés par des rennes. Mais, au lieu de la surface polie que nous offre la glace dans nos contrées, il la trouva toute raboteuse et inégale, telle qu'une mer qui se serait pétrifiée soudain pendant la tempête. Comme les rennes ne pouvaient servir, les marins se mirent eux-mêmes à traîner les chaloupes. Ils s'avancèrent ainsi, voyageant de nuit pour éviter l'inflammation des yeux que produit la blancheur éclatante de la neige, et jouir d'une température moins rigoureuse durant les heures de repos, quoiqu'ils ne pussent distinguer la nuit du jour qu'à l'aide de leurs montres. Une humidité continuelle s'attachait à leurs vêtements. Au milieu de cette monotonie du ciel et des glaces, une montagne de neige plus haute

que les autres, ou la bizarrerie de sa forme, leur paraissait un événement, et leur fournissait un sujet d'entretien pour la journée entière. Ils atteignirent ainsi jusqu'au 82° 41′ de latitude; puis, désespérant de pousser plus loin, ils revinrent sur leurs pas.

A la même époque, le capitaine Franklin avait été expédié pour explorer avec le naturaliste Richardson le fleuve de Mine de Cuivre. Après avoir fait voile jusqu'à la baie d'Hudson, ils prirent leur route par terre, et cheminèrent l'espace de huit cent cinquante-sept milles par un froid qui s'éleva jusqu'à 50 degrés. Nous avons dit que les voyageurs qui vont à la recherche des pelleteries se font tirer par des chiens. Ils passent a nuit à la belle étoile, dormant près de ces fidèles animaux; mais parfois des tourbillons de neige les font s'égarer, et alors, dénués de vivres, ils se trouvent réduits à les tuer pour s'en nourrir. Les animaux à fourrures fines ont disparu aujourd'hui, et la nation nombreuse des Kristenaux va s'éclaircissant par suite des maladies qui s'y sont introduites, et de l'abus des liqueurs fortes. Voyage de Franklin. 1819.

Les intrépides voyageurs furent surpris dans ces parages par un second hiver, durant lequel Franklin s'avança jusqu'au 68e parallèle et aux environs du fleuve Mine de Cuivre. Rien ne peut donner une idée des souffrances qu'on endure à des points si élevés. Quoiqu'ils eussent pris soin de s'approvisionner de rennes et de poisson, ils manquèrent de vivres et se virent à la veille de mourir de faim. Back eut alors le courage d'entreprendre à pied, pour aller chercher des vivres, un trajet de quatre cent trente-quatre lieues, toujours sur la neige, par un froid qui monta jusqu'à 57°. Plusieurs de ses compagnons périrent de faim; et Franklin lui-même ne vécut pendant un mois qu'en rongeant les os restés de l'année précédente. Déjà ils n'avaient plus rien pour se soutenir, déjà ils avaient dévoré jusqu'aux brins de peau qu'ils avaient ramassés, et les derniers allaient tomber d'inanition, quand Back, devançant le convoi de provisions, fut l'ange sauveur qui leur conserva la vie.

Ils avaient reconnu dix-huit cent trente-trois lieues, et avaient eu tout le temps d'étudier les phénomènes électriques, magnétiques et atmosphériques de l'aurore boréale, de même que tous les accidents d'un climat où cesse toute vie animale et végétale. L'intérêt de la science est si vif que les hardis voyageurs ne furent pas découragés par tout ce qu'ils avaient souf-

fert, et que Franklin proposa au gouvernement d'aller reconnaître la côte à l'occident du Mackensie. Les maux qu'avait endurés la première expédition apprirent à les prévenir dans cette seconde, et on laissa en magasin sur la baie d'Hudson une réserve de provisions. Franklin arriva au fort de Bonne-Espérance, habitation extrême des hommes civilisés que l'espoir du gain pousse à se porter jusque sous le 60e parallèle; et en descendant le fleuve lui et ses compagnons eurent la joie de voir l'Océan. Ils passèrent l'hiver sur le bord du grand lac Ours; puis, bien approvisionnés, ils se partagèrent en suivant les deux bras du Mackensie. Franklin, ayant rejoint l'Océan, parcourut en deux mois, toujours menacé par les glaces, six cent quatre-vingt-deux lieues, et releva cent vingt-cinq lieues de côtes.

Richardson fut aussi heureux sur l'autre bras du fleuve, et il en explora plus de deux cents lieues entre le Mackensie et la rivière de la Mine de Cuivre; presque toute la lisière septentrionale de l'Amérique se trouva ainsi connue. Le voyage de Franklin donna la certitude que les Esquimaux qui habitent à cette hauteur ont la même langue et offrent les mêmes caractères que ceux du Groënland, et que dès lors les régions polaires sont occupées par une même race. Mais ceux-ci étaient un peu moins grossiers que ceux qui errent dans la presqu'île de Merville; ils avaient une certaine organisation civile et des édifices. Comme ils prenaient les Anglais pour des femmes à la nuance délicate de leur teint cette erreur leur donnait de la hardiesse.

Voyage de Ross. 1829.

Le capitaine Ross, désireux de réparer dans une nouvelle expédition la maladresse qui avait signalé la première, arma par souscription *la Victoria*, bateau à vapeur avec lequel il se dirigea vers la baie de Baffin sur les traces de Parry. Pendant quatre ans on n'entendit plus parler de lui; et déjà l'on associait son nom à celui de La Pérouse, quand il reparut, et raconta qu'ayant dépassé le point où Parry était arrivé il avait éprouvé les hivers les plus rigoureux et des souffrances monotones comme la contrée elle-même. « Au delà du cap Parry, dit-il lui-même, nous filâmes au milieu de glaces énormes, qui, conservant la tranquillité de la mer, nous assuraient que l'eau continuait d'être assez profonde pour notre bâtiment. La plus grande crainte était donc de nous trouver à l'improviste cernés par les glaces; et nous étions constamment sur nos gardes pour prendre le large ou jeter l'ancre, selon le cas.

« Cette alternative dura près de huit semaines; chaque jour c'étaient de nouveaux périls, de nouvelles luttes. Tantôt nous descendions à terre pour reconnaître les plaines sans bornes qui se présentaient à nos regards; tantôt, appuyés à des montagnes flottantes qui s'interposaient entre notre navire et les courants, nous parvenions à nous préserver du choc des glaces, entraînées par les flots. Au milieu de ce vaste gouffre mugissant, apparaissaient sans cesse çà et là d'énormes cétacés, des veaux marins, des baleines, des ours que les flots culbutaient, lançaient en l'air et finissaient par engloutir dans l'abîme; spectacle majestueux, dont je conserve un profond souvenir. Pour celui qui n'a pas vu l'océan Arctique dans l'hiver, le mot glace ne rappelle à l'esprit que l'image du silence, du calme, du repos. Dans les mers polaires, au contraire, c'est l'époque du mouvement et de la perturbation. Il faut s'imaginer des montagnes énormes, entraînées dans un étroit passage par une marée rapide, qui se heurtent et reviennent se heurter encore avec un bruit semblable au tonnerre, qui tour à tour détachent de leur masse d'énormes fragments qui se brisent les uns contre les autres, puis enfin perdent l'équilibre et s'enfoncent avec fracas en soulevant les flots. Les glaces poussées par le courant s'amoncellent, retombent sur elles-mêmes, et accroissent la confusion et le fracas de ces scènes effrayantes. Et pourtant, en présence de ces phénomènes terribles, au milieu de tous ces tourbillons qui se croisent, s'enchaînent et peuvent à tout moment envelopper dans leurs immenses spirales le vaisseau qui s'est hasardé dans ces mers, le navigateur est contraint de demeurer impassible, de s'armer de patience comme s'il était un spectateur indifférent et désintéressé, et d'attendre avec résignation une destinée qu'il ne saurait ni changer ni éviter.

« Mais les glaces s'amoncelaient de plus en plus; l'intensité du froid augmentait chaque jour, et il devenait impossible de pénétrer plus avant. Nous songeâmes donc à abriter notre bâtiment contre le choc des glaces, à nous approcher de la terre et à nous réfugier dans un port sûr. Nous adoptâmes unanimement ce parti après une mûre délibération; et pour mieux nous convaincre de l'état de l'atmosphère et des effets de l'hiver, nous prîmes terre. Nulle part une seule goutte d'eau liquide; et, à l'exception de la sombre pointe de quelque roche saillante çà et là, je ne découvris alentour sur l'horizon qu'une étendue de neiges sans bornes : perspective désolante. Au

milieu de l'éblouissante blancheur dont un long hiver la revêt, cette terre de glaces et de neiges ne présente qu'un vaste désert stérile et désolé, dont l'aspect monotone stupéfie les facultés de l'esprit, et l'empêche de se rendre compte des diverses sensations auxquelles sont sujets les êtres organisés. Le poëte à l'imagination la plus féconde ne saurait exprimer ce qu'il y a d'effrayant dans ces solitudes permanentes, où toute chose est toujours et pareillement froide, triste, immobile, muette. »

Enfermé par les glaces, Ross noua des relations avec les Esquimaux qui habitent jusque-là ; et avec leur aide il continua ses excursions jusqu'au delà du 69e degré, tant à pied qu'en un traîneau tiré par des chiens. Tantôt des cabanes de glace, tantôt des grottes creusées dans la neige étaient l'abri où ils se reposaient. Les noms de Boothie et de Félix éterniseront dans ces régions celui de l'homme généreux qui avait fourni les moyens de réaliser cette expédition (Félix Booth). Ils crurent pouvoir regarder comme certain qu'il n'existe point de passage au nord-ouest, une langue de terre s'étendant entre le détroit du Régent et la mer du Nord. Elle est étroite et entrecoupée de lacs, ce qui rendrait facile d'y ouvrir un canal : mais à quoi servirait une pareille entreprise quand les périls de la navigation l'emportent tellement sur les avantages qu'on en pourrait espérer?

L'été suivant fut si court que *la Victoria* put à peine avancer de trois milles au milieu des glaces. Alors Ross se mit à la recherche du pôle magnétique, dans la pensée d'arriver à un point où l'aiguille ne déviât aucunement de la ligne perpendiculaire : il le trouva à 70° 5′ 17″ de latitude et 99° 46′ 45″ de longitude à l'occident de Paris.

L'été de 1831 n'ayant pas encore dégagé le bâtiment, nos navigateurs prirent au printemps la résolution de l'abandonner, pour gagner, sur des traîneaux tirés à bras, l'endroit où ils avaient laissé les embarcations, sur lesquelles ils espéraient passer à la baie de Baffin; mais ils furent surpris par un autre hiver encore plus âpre et plus tourmenté de tempêtes que les précédents : heureusement la pêche amena, l'été suivant, un bâtiment qui les recueillit et les rendit à leur patrie.

Ils y apportèrent des reconnaissances plus précises des terres très-élevées d'Isabelle et d'Alexandre, la certitude qu'il n'y avait pas possibilité de passer au nord-ouest par le détroit du Régent, ni au sud à la latitude de 74°. Ils avaient en outre déterminé

la position véritable du pôle magnétique, fait des observations thermométriques très-importantes et établi une théorie nouvelle des aurores boréales.

Ce George Back qui avait accompagné Franklin dans son voyage avait été expédié par terre sur les traces de Ross : malgré le retour de celui-ci, il lui fut enjoint de poursuivre sa route pour se livrer à des études géographiques, qui furent très-utiles. On l'envoya ensuite par mer pour tenter de nouveau le passage, mais sans succès. Pierre William, Dease et Thomas Simson furent plus heureux. Envoyés par la compagnie de la baie d'Hudson sur le Coppermine (rivière de la Mine de Cuivre), ils remontèrent le fleuve Richardson, découvert en 1838, et rencontrèrent trente Esquimaux, dont ils ne purent tirer aucun renseignement. Poursuivant leur route, ils touchèrent les caps Barrow, Franklin, Alexandre, arrêtés à chaque instant par les nombreuses langues de terre qui y forment des baies, et rencontrant partout des Esquimaux, qui vivent là des rennes et de thons. Après avoir doublé aussi le cap Hay, le dernier que Back eût aperçu, ils en touchèrent un autre qu'ils appelèrent Bretagne; et, parvenus au côté occidental du fleuve des Poissons de Back, ils s'assurèrent que Boothie était entièrement séparée du continent américain.

1833. 1835. 1837.

De ce voyage, le plus avancé qui ait été fait dans les mers polaires, ils rapportèrent donc la certitude que l'Amérique est isolée de l'ancien continent; mais en même temps les difficultés de ce passage détruisirent l'illusion, longtemps caressée par nos pères, de pouvoir ouvrir par là une nouvelle route au commerce vers la mer Pacifique. Les navires anglais *l'Erèbe* et *la Terreur* renouvelèrent en 1845 la tentative de Parry et de Ross, mais sans plus de succès que ces navigateurs célèbres et leurs émules Hyon, Beechy, Buchan, Back et Francklin. Les expéditions par terre sont les seules qui aient porté quelques fruits.

Les mers du Japon et les îles Kouriles, toujours difficilement explorées, en raison soit des dangers de la navigation, soit de la jalousie des Japonais, offrirent des résultats plus heureux. Une fois que la côte de la Tartarie eut été bien indiquée par La Pérouse, le capitaine Broughton en compléta la reconnaissance.

Le commerce des pelleteries attira de nouveau l'attention sur le Japon : les Hollandais seuls avaient pu y conserver quelques Pelleteries.

41.

relations en s'abaissant eux-mêmes et en dénigrant les autres; les étrangers en restaient exclus, et ce fut avec peine que l'Allemand Kæmpfer et le Suédois Thunberg, qui nous donnèrent quelques détails sur ce pays, purent obtenir d'accompagner
Russes. l'ambassade hollandaise (1). Il est probable néanmoins qu'il y pénétrait quelques bâtiments russes. Un navire japonais s'étant
1793. brisé contre une des îles Aléoutes, l'équipage fut sauvé par les Russes, et retenu dix ans en Sibérie. Au bout de ce temps, Catherine II renvoya les naufragés avec un chargé de dépêches et des présents, non pas en son nom, pour ne pas paraître se rendre tributaire de l'empire, mais au nom du gouverneur de la Sibérie. Le chargé russe fut reçu avec affabilité; mais il ne put obtenir rien de plus pour le commerce que l'entrée du port de Nangasaki, le seul accessible aux étrangers.

1803. La Russie fut dix ans avant de profiter de cette concession. Enfin, Résanof fut envoyé au Japon en qualité d'ambassadeur, avec deux bâtiments qui prirent la route du cap de Bonne-Espérance; c'était la première fois que le pavillon moscovite se montrait dans l'hémisphère austral. Mais lorsque les Russes furent arrivés à Nangasaki, on ne voulut pas les recevoir à terre, et il ne leur fut permis de communiquer ni avec les naturels ni avec les Hollandais. L'empereur, au lieu de les admettre dans sa capitale, envoya un plénipotentiaire, devant lequel l'ambassadeur russe, après avoir déposé son épée et s'être déchaussé, fut obligé de se tenir accroupi les pieds sous lui, pour s'entendre refuser et ses dons et l'entrée de l'empire.

Krunsenstern, marin habile qui commandait cette expédition, objet de grandes espérances, se dirigea vers le Kamtchatka. Après avoir examiné les côtes Sakhalien et celle de la Tartarie du côté opposé, il rapporta plusieurs renseignements utiles, unique résultat de son voyage.

1811. Plus tard, le capitaine Golowin fut expédié par le gouvernement pour explorer les mêmes côtes et les îles Kouriles; mais il se vit arrêté tout à coup par les Japonais, et retenu prisonnier avec son équipage. Cependant les Russes réussirent à s'enfuir; mais, ayant été repris, ils furent ramenés sans insultes, et mis dans des cages. Il n'obtinrent leur liberté que deux ans après, par échange. Leur délivrance fut vivement fêtée par les Japonais, qu'ils trouvèrent extrêmement humains

(1) *Voy.* ci-dessus, chap. XIX.

et polis, aimant la lecture, les habitations commodes, et désireux de s'instruire; mais ils ne purent se procurer de connaissances sur le pays.

Les Anglais, dont le commerce allait croissant en Europe, ne voulurent pas rester au second rang en Asie. Au moment où la guerre de la révolution éclata, ils enlevèrent aux Hollandais, sous le prétexte de prévenir la France, le cap de Bonne-Espérance, cette clef du passage de l'Inde. Puis, lorsque les colonies hollandaises passèrent à la France, ils occupèrent Malacca, Java, les Moluques. Ils les restituèrent à la paix de 1814, mais ils conservèrent la péninsule malaie et la colonie de Singhapour, île qui, placée à l'extrémité de la péninsule, commande le détroit que traversent en général les bâtiments expédiés dans les mers de la Chine. Singhapour, fondée par le savant orientaliste Stampford Raffles, qui a écrit l'histoire de Java, s'accrut avec une telle rapidité que des navires de tous les pays abordent aujourd'hui où n'existait en 1819 qu'une poignée de pêcheurs et des pirates malais. On y importait pour 33 millions de francs de marchandises en 1836, et les exportations s'élevaient à 31 millions. A Georgetown, dans l'île du Prince de Galles, les importations sont de 37 millions, et les exportations de 36. Anglais.

En 1825, l'Angleterre partagea entre elle et la Hollande la domination de l'archipel d'Asie et de la péninsule, les Hollandais conservant toutefois les îles les plus riches en productions, telles que Sumatra, Java, les Moluques, tandis que les Anglais se réservaient les positions les plus importantes pour l'établissement d'un commerce d'échanges entre l'Asie orientale, l'Inde et l'Occident. Il en est résulté que les colonies de Singhapour et du Prince de Galles sont devenues le centre des nouvelles relations entre l'Occident et les contrées les plus reculées de l'Orient, relations qui maintenant s'étendent jusqu'à la Chine.

Nous ne connaissons pas exactement le revenu des colonies hollandaises; mais le produit du minerai est immense, s'il est vrai que Sumatra produise 10 millions de livres anglaises; Bornéo, 13 millions de francs de poudre d'or, et Banca, 5 millions de livres d'étain. Raffles estime à 100 millions de francs ce que rapporte annuellement Java; et l'on peut calculer à 20 millions ce que donnent les Moluques.

L'Europe n'avait autrefois rien à porter en échange aux colonies d'Asie; mais aujourd'hui ses manufactures lui fournissent

à cet égard une importante ressource, surtout en cotonnades, qui sont la seule étoffe dont on se serve pour les vêtements dans ce pays (1).

Voilà pourquoi les colonies sont essentielles à l'existence de l'Angleterre; car c'est par elles seulement que ce royaume trouve un débouché à ses manufactures, et par suite peut entretenir cette foule de prolétaires qui, exclus de la propriété, lui demandent du pain. La Chine seule n'a pas besoin de ce que lui offrent les Anglais; mais ils ont réussi à lui rendre l'opium nécessaire en dépit des lois impériales; et aussitôt ils ont supprimé dans l'Inde la culture du blé, pour lui substituer celle du pavot. Ils se trouvent ainsi en mesure de fournir ce narcotique aux Chinois, dont ils reçoivent en échange le thé, qu'ils revendent avec grand avantage à l'Europe, d'où ils tirent du blé, que les Indiens sont obligés d'acheter cher, parce qu'il vient de loin. Ce long enchaînement d'opérations en partie mercantiles, en partie fiscales ne tarderait pas à se briser si la Chine pouvait se déshabituer de l'opium et détruire avec l'ivresse l'abrutissement qui en est la suite.

L'habileté de l'Angleterre à coloniser laisse bien loin les peuples qui l'ont précédée soit dans le choix des positions les plus favorables pour dominer les mers et pour assurer le débit de ses marchandises, soit dans sa persistance à les obtenir. Jersey et Guernesey la rendent maîtresse du passage de la Manche; l'île d'Helgoland, des embouchures de l'Elbe et du Weser : elle maîtrise avec Gibraltar l'Espagne et la Barbarie, et ferme la Méditerranée, où Malte et Corfou lui servent d'étapes vers le Levant; elle fait tout aujourd'hui pour s'emparer de l'isthme de Suez et s'établir sur le Nil, afin d'avoir encore de ce côté la clef de la mer Rouge, comme elle l'a de l'autre par Socotora, d'où elle communique avec l'Afrique et l'Abyssinie. Ormuz, Chesmi, Bouchir lui assurent le golfe Persique, avec les grands fleuves qui y descendent; Poulo-Pinang la rend maîtresse du détroit de Malacca, et Singhapour du passage de l'Inde à la

(1) Les Portugais apprirent dans les Indes la fabrication des étoffes peintes appelées *indiennes*, fabrication qui fut introduite en Europe par les Hollandais. Les protestants français, expulsés par la révocation de l'édit de Nantes, répandirent cette industrie dans l'Europe entière. Les Anglais inventèrent l'art d'imprimer les étoffes à l'aide d'un cylindre. On sait que les cotons imprimés sont une des principales branches de l'industrie en France et en Angleterre. La garance fut apportée de l'Orient en Europe par les Hollandais.

Chine. De Melville et de Bathurst, elle peut arriver au centre de la Malaisie, pour disputer aux Hollandais les épices des Moluques. Le cap de Bonne-Espérance est le poste avancé des Anglais dans l'océan Indien; Sainte-Hélène leur facilite le trajet au Brésil, et leur sert de relâche pour le voyage des Indes, où l'Ile de France et les Seychelles assurent leur domination. Falkland, autre Gibraltar, pourra fermer l'océan Pacifique. De la Jamaïque, l'Angleterre commande les Antilles, et trafique avec le reste de l'Amérique, tandis que de la Guinée elle s'insinue dans le centre de l'Afrique; et dernièrement elle proposait au gouvernement espagnol de lui céder pour 60,000 livres sterling les deux îles d'Annobon et de Fernando-Po. Partout, en un mot, elle cherche des marchés où elle ait un grand nombre de consommateurs sans aucune concurrence; et rien n'échappe aux efforts, à l'attention, à la hardiesse, à la persévérance admirable de cette nation.

Faut-il la croire destinée à faire seule le commerce du monde?

L'Angleterre ne déploie pas une moindre puissance dans l'Océanie, où elle établit partout des comptoirs, en attendant le moment de devenir maîtresse de toute cette partie du monde. Les voyages de Flinders (1798-1803), qui dépassèrent, pour l'audace et pour les incidents, tout ce que l'imagination peut inventer, firent connaître tout le contour de la terre de Van Diémen, peuplée de condamnés, laboureurs infatigables qui en moins de quarante années ont poussé la culture extrêmement loin. Ils en firent autant en soixante années dans la Nouvelle-Galles, poursuivant avec obstination une tâche à laquelle n'aurait pas suffi le double de travailleurs ordinaires.

En 1818, le commandant William Smith trouva, sous le 62° de latitude sud, une côte où les veaux marins étaient extrêmement abondants. Elle acquit aussitôt de l'importance sous le nom de Nouvelle-Shetland; et l'on estime qu'il y fut tué, dans les années 1821 et 1822, trois cent vingt mille de ces animaux, dont on tira neuf cent quarante bariques d'huile. Ils étaient si peu farouches qu'ils ne bougeaient pas pendant qu'on en tuait d'autres auprès d'eux; mais, faute d'avoir épargné les femelles, ce riche produit fut bientôt épuisé.

La Géorgie, découverte de nouveau par Cook en 1771, procura aussi beaucoup d'avantages au commerce anglais. On calcule, en effet, qu'on en tira vingt mille bariques d'huile et 1,200,000 peaux de veau marin; il en fut de même de l'île du

Désespoir, et plus de trois cents marins sont employés chaque année dans les seuls parages de ces deux pays : mais ces ressources ne tardèrent pas non plus à être épuisées entièrement.

Terres antarctiques. On continuait en même temps les explorations des terres antarctiques. Nous avons déjà fait mention des voyages de Blig et de Flinders; mais on put, surtout après la paix de 1815, poursuivre les recherches avec plus de sécurité. Le capitaine Phillip Parker-King fit mieux connaître les côtes australes entre les tropiques; Botwell trouva, en 1820, le Sud-Orknigs; Palmer et autres chasseurs de phoques virent de loin les terres qui reçurent le nom de Palmer et de la Trinité. Bougainville et du Camper parcoururent l'Océanie en 1823; Arago en donna la description dans sa *Promenade autour du monde;* et les savants, qui toujours faisaient partie de ces expéditions, recueillirent des notions précieuses. On en doit aussi plusieurs à Rienzi, qui nous a fourni, dans l'*Univers pittoresque*, l'histoire et la description la plus complète de ces contrées.

Le capitaine Bellingshausen, qui s'avança avec des vaisseaux russes jusqu'au 70° de latitude, découvrit en 1819 plusieurs îles nouvelles; entre autres celle de Pierre Ier, la plus méridionale que l'on connaisse, et ensuite celle d'Alexandre Ier, et entre ces deux îles une mer qui offrait des indices de terre.

L'Anglais Weddell pénétra en 1824, de 3° 5', dans le cercle antarctique, c'est-à-dire de deux cent quatorze milles plus avant qu'aucun autre voyageur : il donna le nom de George IV à cette mer, qu'il trouva dégelée, et remarqua que la boussole y faiblissait, comme au pôle arctique.

Mais n'y a-t-il véritablement que des glaces sous le pôle? ou y existe-t-il un continent?

Quelques navigateurs avaient remarqué, en s'approchant au sud, des indices de terre non douteux. Le capitaine Biscoe en eut une longtemps en vue en 1830, sans pouvoir l'atteindre à cause des vents contraires. L'Américain Morrell, en 1830, et Kæmpfer, en 1833, confirmèrent le fait, et pensèrent qu'en franchissant la première barrière de glaces on pourrait arriver aux terres antarctiques. Cette découverte excita donc un zèle nouveau; et la France expédia le capitaine Dumont d'Urville, l'Angleterre le capitaine Ross et les États-Unis Wilker, pour tenter d'y parvenir.

Nous avons déjà payé un tribut d'éloges mérité au capitaine Dumont d'Urville, qui explora avec *l'Astrolabe* (1826-1828)

quatre cents lieues de côtes de la Nouvelle-Zélande, ainsi que les archipels de Viti, de Salomon, de la Louisiade, de la Nouvelle-Guinée et qui rapporta des renseignements nombreux et variés en même temps que des productions inconnues jusque-là. Il fut ensuite envoyé en 1837 pour vérifier les découvertes de Weddell, et s'assurer si en dedans d'une ceinture de glaces formée le long des îles entre le 50° et le 70° de latitude, il existait une mer libre, dans laquelle une baleinière anglaise pût atteindre jusqu'au 70° 15'. Repoussé d'abord par les glaces, il gagna en 1840 la plus haute latitude australe où l'on fût encore parvenu. Mais on conçoit à peine comment il se tira de ces glaces dont il se trouva cerné. Il réussit toutefois à déterminer la position de quelques îles qu'on n'avait vues jusque-là que de très-loin, et il aperçut la terre à laquelle il donna le nom d'Adélie au 66°30' de latitude sud, et au 158°21' de longitude orientale. Elle fut vue aussi, le même jour, par l'Américain Peacock, qui la côtoya l'espace de 566 lieues. D'Urville, à qui les Anglais voudraient enlever tout mérite, aurait été recueillir de nouvelles informations; mais on sait sa fin déplorable : celui qui était revenu sain et sauf de voyages si lointains devait périr dans une excursion de plaisir, brûlé misérablement, avec sa femme et son fils, sur le chemin de fer de Versailles.

Un navire baleinier, expédié en 1839 par le négociant Enderby sous le commandement du capitaine Jean Balleny, appuya de faits nouveaux la présomption conçue, bien qu'il eût été arrêté aussi par les glaces, après avoir poussé jusqu'au 69°. Wilkes affirma s'être approché à une distance de peu de milles, sous le 67° 4' de latitude sud et le 144° 30' de longitude orientale de la terre qu'il appela Continent Antarctique; mais il ne recueillit que des pierres, seul don qu'il pût arracher à cette nature glacée.

Le 29 septembre 1839, le capitaine Ross partit pour un nouveau voyage au pôle austral avec *l'Érèbe* et *la Terreur*, en faisant route par Sainte-Hélène, afin de déterminer le minimum d'intensité magnétique sur le globe. Il aborda à la terre la plus 1840.
méridionale qu'on eût encore touchée, à 70° 47', de latitude Janvier.
sud, et 174° 16' de longitude est de Greenwich; puis s'avança jusqu'au 78° 4'. Des banquises de cent cinquante pieds de hauteur, sur une étendue de trois cents milles, l'obligèrent à s'arrêter pour se remettre en marche l'année suivante, après avoir navigué longtemps où Wilkes et les cartes américaines avaient

placé la terre ferme. Revenu à la charge en décembre, il vit d'autres îles et un golfe; puis, le 22 février 1843, il passa la ligne, où l'aiguille aimantée reste invariable par 61° de latitude sud et 24° de longitude ouest, avec une déclinaison de 57° 40′. Il crut en conséquence pouvoir affirmer que s'il existe au nord deux pôles magnétiques verticaux, il n'y en a qu'un seul dans l'hémisphère austral.

L'Angleterre vit ainsi flotter son pavillon tout près du pôle; et le nom de sa jenne reine sera éternisé par la terre Victoria, à l'extrémité de laquelle s'élève le volcan Érèbe (77° 32′ lat. sud, et 167° long. est), comme un phare naturel pour les entreprise futures.

Aujourd'hui les îles de la Polynésie sont principalement fréquentées pour la pêche de la baleine, pour le bois de sandal et pour les pelleteries de la côte nord-ouest d'Amérique; les marchands sont dans l'habitude d'y passer l'hiver et de s'y ravitailler, pour retourner l'été en Amérique. Voyant que les armes à feu étaient très-recherchées des Polynésiens, ils en apportèrent un grand nombre pour les échanger contre des provisions, sans songer aux conséquences. Il en est résulté que ces insulaires sont devenus redoutables; ils ont déjà capturé quelques bâtiments, et contractent des habitudes de violence. C'est d'autant plus regrettable qu'ils seraient très-susceptibles de se civiliser.

Comme la pêche des phoques ne suffirait pas toujours pour couvrir les dépenses des expéditions, les patrons anglais passent des marchés avec le gouvernement pour transporter dans ces contrées les condamnés et les émigrants. Ils déposent leurs pêcheurs sur quelque île déserte, consignent les déportés en recevant le nolis en traites sur Londres; et, après avoir fait quelques affaires avec les insulaires du Sud, ils vont reprendre les pêcheurs où ils les ont laissés, font voile pour Canton, où ils vendent leurs pelleteries, négocient les traites qu'ils ont reçues sur Londres, et chargent pour l'Europe des marchandises de la Chine.

Quant aux voyages de circumnavigation, beaucoup de personnes les réprouvent, attendu que, tout étant désormais découvert, ils ne peuvent fournir que quelques observations aux astronomes, ou certains détails soit sur le magnétisme terrestre, soit sur la température sous-marine; mais d'autres les croient utiles pour faire respecter le pavillon des puissances dépourvues

de colonies dans des pays barbares qui par malheur sont armés et pourront devenir bientôt des États redoutables. Les voyages scientifiques ne racontent plus des aventures, mais rassemblent des faits utiles pour la connaissance du globe, et ont pour but des recherches propres à étendre le domaine de la science; ils servent à compléter la géographie physique; ils nous montrent les genres et les espèces d'un continent représentés dans les autres parties du monde par des êtres analogues qui les remplacent dans la grande chaîne de la création, harmonie singulière que l'on observe pareillement dans la nature inanimée.

ÉPILOGUE.

On a dû plusieurs fois, au récit des extravagances et des horreurs qui accompagnèrent les découvertes, regretter que ces pays nouveaux ne fussent pas restés inconnus, puisqu'ils devaient tout à la fois souffrir et causer tant de maux.

Ce fut l'opinion de beaucoup de personnes, soit dans le siècle même qui fut témoin de ces événements, quand tous les désastres qui en résultaient étaient attribués à ce que la découverte avait commencé un vendredi, soit dans le siècle qui a précédé le nôtre, quand on croyait remédier aux désordres réels de la société en les exagérant au point de soutenir que tous les maux de l'humanité provenaient de la civilisation, et que l'homme vivrait heureux s'il fût resté dans l'état de nature.

Les arguments ne manquaient pas, en effet, pour démontrer les résultats funestes de la découverte. Confiée à la lie de l'Europe, aventuriers, malfaiteurs, recrues mercenaires; poursuivie avec une insatiable cupidité, elle dut entraîner des massacres et des infamies. Des populations heureuses dans leur ignorance furent arrachées à leur religion et à leur famille, pour être asservies au caprice de l'Européen; elles furent égorgées, ou contraintes à subir des travaux qui étaient pour elles un supplice, à accepter des dogmes qui dépassaient leur faible intelligence et que leur imposait une intolérance sanguinaire.

Puis la cupidité envahit tout, sans s'assurer la possession de

rien. Plus on a d'or, plus les besoins augmentent; l'aisance diminue à mesure que le luxe s'accroît, la morale se corrompt, et à mesure qu'on se procure de nouvelles jouissances la santé s'altère et disparaît.

Vint ensuite le système absurde des nouvelles colonies. Les anciennes étaient des débouchés pour l'excédant de la population ou des récompenses militaires : celui qui s'y établissait ne participait à aucun des droits politiques dans la métropole. Elles étaient devenues au moyen âge un acheminement vers le travail libre. Les nouvelles colonies répudièrent ce progrès, et revinrent à l'ancienne servitude personnelle, au système qui sacrifie les colonies à la métropole; on ne visa qu'à rétribuer les travailleurs le moins possible, à vendre plus cher que de droit et à acheter les denrées à vil prix.

Celui qui s'habitue à une idée exceptionnelle ne tarde pas à l'appliquer d'une manière générale quelque absurde et immorale qu'elle soit. Les colonies devinrent ainsi un champ d'avidité, d'injustice, de tyrannie, non-seulement pour le nouveau monde, mais aussi pour l'ancien, qui entrava le commerce par des lois et des règlements exceptionnels. Une fois l'attention portée vers les Moluques et vers les Antilles, les premières dotées par un privilége naturel de certains produits, les autres rendues dépositaires des fruits de l'Asie et de l'Afrique, que des étrangers cultivaient sur leur sol, les métropoles ne songèrent plus qu'à apporter des entraves au commerce, pour s'en faire un moyen de lucre et de jouissances; égoïsme qui empêcha l'accroissement des colonies elles-mêmes, et amena la nécessité de l'esclavage. Alors les indigènes, assujettis à des conquérants inhumains, à des marchands avares et à des apôtres intolérants, qui faisaient peser sur eux une servitude impitoyable, ou périssaient ou s'enfuyaient, tellement qu'il fallut les remplacer par les nègres.

Des gens éloignés de leur patrie, soustraits à ce frein qu'impose la vue des parents, le voisinage des lieux où l'on passa son enfance, la voix de ceux qui vous ont élevé, se livrent facilement à des excès, surtout dans des lieux où abondent les occasions de mal faire. Les divers peuples accourus dans l'archipel des Antilles et dans l'océan Pacifique ne purent qu'en venir à des chocs fréquents, d'où naquirent des guerres qui compliquèrent la politique : aussi, plus de paix entre les nations commerçantes, mais seulement des armistices momen-

tanés, durant lesquels les métropoles s'observaient d'un œil jaloux, en confondant les intérêts mercantiles avec ceux de l'État.

N'eût-il donc pas mieux valu que les vaisseaux qui portaient Christophe Colomb et Barthélemy Diaz eussent péri dans la traversée, pour l'éternel effroi de quiconque aurait encore l'idée d'aller troubler le repos d'un monde inconnu, ou séparé de l'ancien continent?

On sera néanmoins d'un avis différent si l'on envisage les faits sous un autre point de vue. Écartons d'abord cette idée traditionnelle de la félicité qui règne parmi les sauvages, car on ne rencontre chez eux en réalité ni des scènes d'idylles, ni la poétique innocence de la nature, ni la simplicité patriarcale; mais le droit farouche du plus fort, l'esclavage de la femme, l'oppression des faibles, l'avidité, l'imprévoyance, l'infanticide, souvent l'anthropophagie, toujours une superstition grossière assiégée de terreurs et dégoûtante de sang.

Personne, à coup sûr, n'entreprendra de défendre les procédés des Européens; mais nous voudrions qu'on distinguât la découverte de la conquête, et que l'on ne crût pas que l'une dût nécessairement être accompagnée de l'autre. Cette intolérance religieuse et philosophique, que nous verrons ensanglanter l'Europe depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à la moitié du dix-septième, inspirait aussi les premiers conquérants des deux Indes, et leur persuadait que ces sauvages idolâtres étaient d'une race inférieure à la nôtre; que leur sol, leur personne même ne leur appartenaient pas, que les amener au christianisme, par quelque moyen que ce fût, était une œuvre méritoire. Ce n'était pas une intolérance pure dans sa source, comme il en est d'ordinaire des sentiments exaltés : il s'y mêlait la souillure des intérêts matériels et des vices sociaux; elle s'unissait en outre chez les hommes puissants à une avidité insatiable, résultat des besoins créés par cette nouvelle politique perturbatrice qui, dans l'ancien monde, poussait de même une nation sur une autre, dans l'unique but de la dépouiller de ses droits et de ses richesses. Il faut donc moins accuser la dureté du caractère espagnol que les froids calculs d'une ambition cupide et d'une prudence soupçonneuse, et ces rigueurs que l'on justifie en prétextant qu'elles consolident l'édifice social.

Quelle génération est sous ce rapport à l'abri de tout re-

proche (1) ? Les populations originaires de l'Amérique n'ont que trop souffert ; mais que l'on compare celles qui n'ont point encore été soumises avec celles sur lesquelles l'Europe domine depuis trois siècles. La population du sol n'était pas en rapport avec son étendue ; et dans les contrées qui regardent l'Asie, où la civilisation indigène aurait pu se développer depuis longtemps, on ne voyait que des tribus éparses de chasseurs, de telle sorte qu'il put s'y établir des colonies plus considérables qu'il n'en exista jamais en Asie et en Afrique, et qu'elles y prospérèrent grâce à l'opportunité du sol pour les céréales de l'Europe. Franklin, Washington, Bolivar sont nés aux lieux où erraient des anthropophages ; Fulton mét en mouvement les premiers bateaux à vapeur sur des bords où l'on ne savait pas même creuser un canot grossier. Au chasseur presque nu succèdent des peuples agricoles ; le commerce succède à la rapine, l'exemple d'institutions philanthropiques à la force brutale. L'Europe en est venue, comme un maître surpassé par son élève, à admirer la liberté établie sur le Mississipi et sur l'Orénoque : elle voit la république anglo-américaine quadrupler sa population en un demi-siècle, et réunir par des canaux, par des chemins de fer des fleuves qui facilitent les communications entre des tribus invinciblement séparées jusque-là par d'énormes distences. La Nouvelle-York compte plus d'écoles qu'elle n'a d'enfants. Des académies de beaux-arts et de médecine s'ouvrent à

(1) M. de Humboldt, après avoir retracé les cruautés qui suivirent la première conquête de l'Amérique, ajoute : « Telle est la complication des destinées humaines que les mêmes cruautés se renouvelèrent sous nos yeux. Nous croyons les temps actuels signalés par le progrès des lumières et par un adoucissement dans les mœurs ; et cependant un homme au milieu de sa carrière a pu voir la *terreur* en France, l'expédition inhumaine de Saint-Domingue, les réactions politiques et les guerres civiles des deux continents américain et européen, les massacres de Chios et d'Ipsara, les actes de violence que fit naître une législation atroce au sujet des esclaves et les haines soulevées contre ceux qui voulurent la reformer. Il est vrai que de nos jours, en présence des faits déplorables que je rappelle, des vœux unanimes pour un état de choses meilleur se firent entendre hautement. La philosophie, sans obtenir la victoire, s'éleva en faveur de l'humanité ; la violence des passions perdit cette vieille hardiesse qui exclut la honte du méfait, caractère qui frappe dans la marche rapide de la conquête du Nouveau Monde. On est porté aujourd'hui à rechercher la liberté au moyen des lois, l'ordre au moyen du perfectionnement des institutions ; élément nouveau et salutaire de l'organisation sociale, élément qui opère avec lenteur, mais qui rendra plus difficile le retour des commotions politiques. » *Examen*, etc.

Philadelphie et à Boston ; des universités se fondent partout ; et, ce qui est encore plus important, on voit surgir en tous lieux des sociétés agricoles et philanthropiques, des banques et d'autres institutions qui ont pour but de satisfaire un immense besoin d'agir, de s'instruire, de tout améliorer.

De pareils faits nous paraissent, plus que tous les sophismes des philanthropes, propres à mieux faire apprécier à sa valeur réelle la découverte du Nouveau Monde, qui assura à la race européenne la supériorité sur toutes les autres.

On peut opposer aux maux incontestables provenus des colonies beaucoup d'utiles résultats, tels que les progrès de la géographie et de l'ethnographie, ainsi que les perfectionnements de la navigation. Le commerce ancien se faisait entièrement par terre ; la mer ne lui servait que comme moyen accessoire pour réunir les lieux qu'elle séparait ; et l'on ne peut attribuer les progrès de la navigation à ceux du négoce. Elle était active sur la Méditerranée, mais seulement comme extension ou comme débouché du commerce continental et comme transport des marchandises d'un lieu à un autre. Le tour de l'Afrique n'aurait pas suffi pour produire le changement opéré par les nouvelles découvertes, et le commerce des Indes aurait continué longtemps encore sous forme de cabotage.

La découverte de l'Amérique rendit seule possible le commerce maritime en grand, et changea la route d'Orient en Europe, route qui, à l'exception de déplacements partiels, était restée la même depuis l'établissement des sociétés. Quand bien même le cap de Bonne-Espérance n'eût pas été doublé, la découverte de Colomb devait produire un pareil changement ; car on ne pouvait arriver dans le Nouveau Monde en longeant les côtes, ni en naviguant d'île en île : c'est donc à l'illustre Génois que revient l'honneur d'avoir transformé le trafic de terre en commerce maritime. Les ports de la Méditerranée s'appauvrirent quand l'Europe occidentale ouvrit les siens aux navires des deux Indes, et que l'Océan fut devenu la grande route des communications générales. Au commencement du dix-septième siècle, l'Europe comptait 22,000 bâtiments de transport, dont 11,400 à la Hollande, 2,300 à l'Angleterre, 1,300 à la France, et 6,000 répartis entre l'Espagne, l'Italie, le Danemark et la Suède. Chacun est à même de voir combien et comment le nombre en a augmenté ensuite.

Depuis lors les jouissances se sont accrues en Europe, ainsi

que les moyens de satisfaire aux besoins de tout genre. On peut aujourd'hui, sans même être opulent, se pavaner dans des salons tendus en étoffes de Damas; fouler aux pieds des tapis de Perse; s'envelopper de vêtements tissus dans l'Inde; savourer, dans la porcelaine du Japon, le thé de la Chine, le café de Moka et de la Martinique, édulcoré par le sucre des Antilles et de Siam; aspirer à son gré le tabac de la Virginie ou de la Havane; assaisonner ses aliments avec les épices des Moluques; orner son jardin des arbres et des plantes du Cap et de la Nouvelle-Hollande. D'autre part, le coton, le maïs, la pomme de terre sont venus en aide aux besoins du pauvre, qui désormais est presque à l'abri de la disette.

Les droits établis sur les denrées étrangères enrichirent les finances des gouvernements dans un temps où la transformation des armées et la centralisation de l'administration leur faisaient sentir le besoin de nouveaux revenus. Les manufactures d'Europe prirent un essor inconnu, pour fournir des vêtements et des ustensiles de toute espèce à tant de populations qui naguère encore étaient nues, ou pour rivaliser avec le luxe de l'Orient; elles eurent d'ailleurs à mettre à profit des matières premières qui, soit nouvelles, soit plus abondantes, faisaient que le peuple aspirait aussi à des commodités ou à des embellissements réservés précédemment aux seuls grands seigneurs.

La fondation des cafés, devenus des lieux de rendez-vous, où l'on se réunit pour causer d'affaires et de politique, sans y rencontrer les dangers et les inconvénients ignobles des cabarets, tourna sans contredit à l'avantage de l'urbanité. D'un autre côté, la puissance de l'intelligence s'accrut lorsqu'elle vit tout à coup doublées les œuvres de la création; lorsque l'accès lui fut ouvert chez des peuples inexplorés; que tant d'erreurs furent rectifiées et tant de vérités révélées; alors se trouva brisé ce cercle étroit où l'autorité emprisonnait la raison, et le génie de l'homme put s'élancer, libre d'entraves, dans le vaste champ de l'expérience.

Il devint nécessaire de peser avec une exactitude scrupuleuse les phénomènes nouveaux, de vérifier les anciens. On voulut connaître les circonstances et les causes de chaque chose, exercice logique qui déshabitua de jurer sur la parole du maître. Des rapprochements inattendus conduisirent à des combinaisons scientifiques, et ce que l'on traitait de monstruosités et d'accidents rentra dans les classes amplifiées. Les sciences pu-

rent ainsi se compléter, et il s'en créa de nouvelles. La géographie physique, étendue à tous les climats et à toutes les hauteurs, jeta ses premières clartées; l'histoire put aspirer à se faire universelle; l'archéologie sortit des ornières classiques, la géologie et l'ethnographie naquirent. Tant d'objets nouveaux qui s'offraient à la réflexion, dans un temps où l'intelligence avait cru pouvoir se renouveler par l'amélioration des formes, firent que l'on passa de la pénurie des idées à une abondance inattendue. Les opinions, les lois, les mœurs, la politique se trouvèrent modifiées par ces notions, qui, nées d'un contact plus intime et plus étendu avec le monde matériel, fournissent à la pensée un aliment continu.

Ce progrès dans l'éducation particulière développa immensément l'éducation générale, et de ce moment commença une nouvelle vie d'intelligence, de sentiment, d'espérances, de tentatives, d'illusions. De nouvelles industries surgirent, les anciennes subirent des réformes. En s'éclairant, la raison acquit plus de hardiesse encore; tellement qu'une découverte purement matérielle enfanta un changement moral immense et inévitable.

Si l'espèce humaine dut se sentir humiliée en voyant jusqu'à quel degré de barbarie elle peut descendre et à quelles monstruosités elle est poussée par la soif de l'or, elle put aussi s'enorgueillir en voyant l'homme affronter sur un bâtiment fragile des tempêtes inconnues, et faire servir de véhicule à la diffusion illimitée de la civilisation l'élément qui semblait destiné à lui opposer une barrière insurmontable. Il est certain que la puissance de l'homme à lutter contre la nature se montre plus qu'ailleurs dans ces voyages où, passant tour à tour des ardeurs de la ligne aux glaces du pôle, il s'expose à des périls inouïs pour déchirer les voiles qui couvrent les mystères de notre planète. Mais en même temps il voit peser sur lui cette influence aveugle et tyrannique que nous appelons le hasard; et tandis que l'expédition la mieux préparée ira se briser contre des écueils, un bâtiment mal approvisionné, un aventurier insensé, un malheureux naufragé accomplira des découvertes capitales.

Cette coïncidence d'aventures fortuites aboutissant à une grande fin, sans pourtant que rien eût été combiné, se rencontra dans les premières découvertes; tellement qu'elles se succédèrent non-seulement avec une rapidité, mais encore avec

une opportunité merveilleuse. Les Turcs, en s'emparant de Constantinople, avaient menacé l'Europe d'une nouvelle invasion; et Sélim, lorsqu'il eut détruit la domination des Mamelouks en Égypte, pouvait se rendre l'arbitre du commerce, maître qu'il était de toutes les routes de l'Inde. Or, ni lui ni Soliman ne manquèrent ni d'intelligence pour comprendre l'importance de cette source de richesses ni d'ambition pour se la conserver; Soliman fit même un code de commerce, et envoya des flottes sur la mer Rouge pour en chasser les Portugais dès qu'ils s'y montrèrent. En ouvrant donc une route nouvelle par le cap de Bonne-Espérance, les Portugais entravèrent l'accroissement incalculable de la puissance musulmane, et empêchèrent l'Europe de subir la prépondérance commerciale des Turcs, dont elle avait déjà à redouter la puissance guerrière.

Une fois ce nouveau passage ouvert, tout l'argent de l'Europe se serait écoulé au loin dans des pays qui n'ont nul besoin du nôtre, ce qui l'aurait épuisé chez nous, et par suite anéanti le commerce. Mais voilà soudain que s'offre, avec ses mines d'or, l'Amérique, qui bientôt est connue dans tout son contour, comme pour prouver que la fortune n'abandonne par les nations persévérantes et favorise ceux qui savent oser. L'Espagne, ne voyant que le profit immédiat à en tirer, égorge les naturels, tyrannise les colons, fait peser sur eux et sur les Européens des mesures absurdes, afin de retenir l'or chez elle; mais il échappe au contraire de ses mains ensanglantées, et cela sans retour, pour passer, comme prix des denrées de l'Inde ou des objets manufacturés en Europe, dans les mains industrieuses des Portugais, des Français, des Hollandais, des Anglais; et c'est ainsi que l'insouciance orgueilleuse des Espagnols vient fomenter l'industrie de l'Europe entière.

Les Portugais trouvaient des pays cultivés et commerçants; les Espagnols, des populations barbares et nues, sans agriculture ni commerce, n'ayant ni fer ni animaux domestiques. Les premiers retirèrent en conséquence des avantages immédiats de leurs découvertes, les seconds seulement lorsqu'ils se furent mis à exploiter les mines du Potose et du Mexique. Les Portugais se bornaient à chercher des ports, des points de relâche et à fonder des comptoirs; ils n'avaient ni colonies, ni agriculture, ni esclaves, et laissaient aux naturels le soin de se procurer les denrées qu'ils transportaient. Les Espagnols, au contraire, furent obligés de former des colonies, d'utiliser par l'industrie

les richesses naturelles du nouveau monde, et de les acquérir contre des produits fabriqués en Europe; autre mode à l'aide duquel l'Amérique contribua, bien plus que les voyages dans l'Inde, à donner l'impulsion aux manufactures de l'ancien monde.

D'un autre côté, que de sujets de réflexion! L'Amérique est découverte par un Italien, et c'est la ruine de l'Italie. Elle est conquise par les Espagnols, et leur appauvrissement est la conséquence de cette conquête. Les Italiens, qui eurent une si grande part aux premières expéditions en Amérique, n'y paraissent plus ensuite; car ils sont effacés du rang des nations. Les Espagnols eux-mêmes cessent bientôt de coopérer à ses travaux; et un monde que le doigt pontifical avait partagé entre l'Espagne et le Portugal est perdu pour ces deux puissances, tandis que des peuples déshérités dans ce partage en deviennent les nouveaux possesseurs.

Une expérience coûteuse a démontré le vice des moyens par lesquels on prétendait aviver le commerce et faire prospérer les colonies, en accordant des priviléges à quelques-uns au détriment des autres, en gênant la nature elle-même dans les dons qu'elle prodigue le plus généreusement. A mesure que s'accrurent les rigueurs déployées pour la conservation du monopole, la contrebande redoubla d'habileté et d'audace pour les éluder. Enfin les colonies prouvèrent, en s'affranchissant, que le sol colonial peut être cultivé par des mains libres, pourvu que la vente de ses produits ne soit point entravée.

Une compagnie a, de toute nécessité, des intérêts diamétralement opposés à ceux de la colonie; et comme elle peut lui dicter des lois et lui imposer des conditions, il en résulte qu'elle cherche à la ruiner à son bénéfice. C'est ce qui se manifesta partout où le commerce fut le privilége d'une société; et comme ceux qui commettent les erreurs commerciales finissent par en subir eux-mêmes la peine, on put voir toutes les compagnies tomber dans la langueur après un moment de prospérité et faillir au bout d'un certain temps. Celle-là même qui s'est signalée entre toutes au point de dominer sur un empire plus étendu que celui de l'ancienne Rome a été contrainte, de nos jours, à révéler ses plaies et à implorer des remèdes urgents. Elle est parvenue toutefois à résoudre un problème que les siècles avaient laissé sans solution. Avant et depuis la découverte du Cap, l'Inde avait été constamment le gouffre où allait s'englou-

tir tout l'or du monde : c'est là que s'écoulait celui que les Espagnols tiraient d'Amérique; les vaisseaux de la Hollande, de l'Angleterre, du Portugal portaient les marchandises indiennes de la péninsule gangétique au Pégou, à Siam, à Ceylan, à Achem, à Macassar, aux Maldives, à Mozambique, à toutes les parties de cette mer, et en rapportaient de l'argent dans la péninsule; là refluait aussi celui que les Hollandais tiraient du Japon. Quoique l'Inde eût besoin de girofle, de cuivre, de cannelle, de noix muscade, qu'elle recevait par l'intermédiaire des Hollandais, de l'étain de l'Angleterre, des chevaux de la Perse et de l'Arabie, du musc et des vases de la Chine, des fruits du Caboul, des perles de Bahraïn, elle échangeait tous ces produits contre ceux de son sol.

Les choses ont bien changé après la conquête des Anglais et surtout depuis l'usage de la navigation à vapeur, qui a ouvert en Orient des débouchés aux produits des fabriques européennes et même aux tissus qu'autrefois on demandait à la Chine et à l'Inde. Les Anglais, en soutirant sans cesse l'argent de cette dernière contrée, ont réduit l'indigène à leur acheter ce dont il a besoin pour se nourrir, tandis qu'il lui faut laisser envahir ses champs par la culture exclusive du pavot, qui fournit la denrée destinée à empoisonner la Chine, afin que celle-ci donne en retour son thé à l'Angleterre, qui s'en fait encore de l'argent.

Au commencement, cette tyrannie effrénée ne profitait à personne. Le commerce anglais restant enchaîné dans des opérations que l'industrie privée aurait seule pu rendre avantageuses, la nation payait plus cher les marchandises qui provenaient de l'Orient, et la compagnie des Indes se trouvait en décadence. Mais à peine le monopole fut-il aboli en 1814 que nous vîmes ces mers se couvrir de spéculateurs entreprenants; l'activité et les bénifices s'accrurent, la consommation augmenta, l'importation des tissus anglais devint cinquante fois plus considérable; et tout cela en épargnant à l'État les dépenses énormes que lui coûtait le maintien du monopole (1).

Nous savons les motifs que l'on allègue en faveur des colonies : l'exercice qu'elles procurent à la marine; le respect

(1) La découverte du *guano*, engrais animal donna un moment une grande importance à Ischaboe et à d'autres îles sous le cap de Bonne-Espérance. On enleva en peu de temps de la première plus de cinq cent mille tonneaux de cette substance.

qu'elles font rejaillir sur le pavillon des nations qui les possèdent; enfin, la gloire. Mais l'Asie n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était au temps de Vasco de Gama, d'Albuquerque, et il n'est plus à craindre que le croissant vienne à éclipser la splendeur européenne; l'Amérique ne songe certainement pas à conquérir l'Europe : elle tend plutôt à consolider son affranchissement, et à nous fournir des exemples de liberté, comme unique vengeance des coups que lui ont portés nos pères.

Cependant les budgets de tous les États montrent combien les colonies sont onéreuses : ainsi la Martinique et la Guadeloupe, où la valeur totale de toutes les propriétés immobilières n'est pas estimée à plus de 300 millions, ont envers la France une dette de 130 millions. Les colonies ne servent donc qu'à restreindre le nombre des consommateurs et des vendeurs. La législation se trouve amenée à des mesures absurdes pour soutenir un ordre de choses qui répugne à la nature. Puis la morale s'élève contre l'esclavage, qui est un mal nécessaire avec ce système, s'il est vrai que l'affranchissement des noirs entraînerait la chute des colonies. Les colonies septentrionales ont pu s'émanciper parce qu'elles sont agricoles, et devenir par suite une nation indigène, ne relevant que d'elle-même; mais il en est autrement dans les Indes et dans les possessions de l'Espagne et du Portugal. Des événements extraordinaires comme la révolution française et les guerres d'Espagne ont pu créer une république de nègres à Haïti et des constitutions dans la Colombie; mais, du reste, rien ne met naturellement les colonies en voie d'émancipation si les Européens ne se décident à les abandonner pour aller demander les mêmes produits à des pays plus rapprochés.

Or la simple réflexion pratique fait qu'on se demande pourquoi l'on va faire dans ces îles lointaines des plantations qui prospéreraient en Sicile, en Espagne et surtout sur les côtes d'Afrique, où croissent spontanément le coton, la canne à sucre, le café et où sont presque indigènes les nègres que l'on transporte à si grands frais en Amérique. Puis la science s'enquiert à son tour pourquoi nous allons chercher le sucre à la Guadeloupe et à la Havane quand on peut le demander chez soi au maïs et à la betterave.

Nous savons les réponses que l'on fait à ces questions; mais elles ne paraissent pas décisives, et l'on ne saurait sérieusement prétendre qu'elles aient beaucoup de force dans l'avenir.

Rien de plus remarquable, quand la civilisation a procédé d'orient en occident, que sa tendance constante à retourner vers sa source, et que cette pensée dont se préoccupèrent tous les empires dans leur plus grande prospérité de s'assurer des lieux qui donnent passage vers l'Asie. Alexandre fondait sa cité au point où l'isthme de Suez sépare de la Méditerranée les mers qui conduisent aux extrémités de l'Orient; Constantin choisissait sur le Bosphore l'emplacement de sa nouvelle capitale, que devaient se disputer ensuite les croisés, les Mongols, les Turcs et les Russes. Les califes transportèrent de leur péninsule native à Bagdad et à Bassora le siége de leur puissance et le grand comptoir de leur commerce; les Francs s'efforcèrent de planter la croix en Palestine et sur les côtes de Syrie; Colomb et Vasco de Gama s'en allaient par un chemin opposé à la recherche des mêmes contrées; et c'est pour y trouver un passage plus court que les hommes s'obstinent encore contre les glaces éternelles du pôle arctique. Nous voyons aujourd'hui même l'Angleterre et la Russie, seules puissances conquérantes de notre époque, s'étendre continuellement vers l'Orient, l'une par le Caucase, l'autre par l'Inde, tout en jetant un regard de convoitise sur l'isthme de Suez et sur le Bosphore. L'Angleterre règne tyranniquement sur ces pays de l'Inde dont l'antique civilisation ajoutait à la difficulté d'y pénétrer, et elle possède, sur l'espace immense qui s'étend de l'Indus à Brahmapoutra et de la mer de l'Inde aux montagnes du Tibet, 83 millions de sujets, 50 millions de vassaux et de tributaires. La Russie occupe le versant septentrional de l'ancien continent jusqu'au Kamtchatka et à la mer de Behring, et, en assujettissant les tribus errantes qu'elle amène à la vie agricole, elle se prépare à pousser sur la Chine les hordes qui la conquirent jadis, mais après les avoir civilisées.

En attendant, la muraille du céleste Empire est violée par les contrebandiers : ils pénètrent dans ses ports en bravant ses lois, et une expédition de quelques milliers d'Anglais vient attaquer un empire de 360 millions d'hommes. Déjà, tant les événements marchent avec rapidité, la paix de Nankin (août 1842) a ouvert à l'Europe cinq des ports de l'empire, d'où elle poursuivra sa course triomphale en satisfaisant cette soif inextinguible de mouvement, ce désir de l'infini dont elle est tourmentée. Peut-être cette île de Hong-Kong, cédée momentanément aux Anglais, est-elle destinée à devenir un autre

Gibraltar, dont les canons feront la loi sur le fleuve de Canton.

On peut, du reste, faire aujourd'hui en deux ans le tour du globe comme voyage d'agrément; une troupe de chanteurs italiens s'est même embarquée dernièrement pour l'entreprendre, avec l'intention de faire entendre successivement les harmonies de Rossini au Cap, à Goa, à Calcutta et à Macao.

L'Amérique ne voit plus qu'avec impatience l'isthme étroit de Panama allonger de plusieurs centaines de lieues le trajet de l'une à l'autre des mers qui baignent ses rivages; et les nations européennes se hâtent d'occuper des stations favorables pour le moment où les Antilles ne seront plus qu'à peu de distance des Marquises. En attendant, des bateaux à vapeur remontent l'Euphrate, le Tigre, l'Indus, le Niger; des traversées régulières sont établies de l'Angleterre à l'Amérique du Nord et aux extrémités de l'Inde. La route du cap de Bonne-Espérance n'est plus la seule qui conduise en Orient; on y envoie, par les grands fleuves de la Mésopotamie, par Alexandrie, le Caire et Suez, les lettres et les marchandises d'un faible volume, jusqu'au moment où s'ouvrira cette langue de terre. Qui sait alors si Venise ne se relèvera pas, et quelles destinées sont réservées à la Sicile et à l'Italie entière dans cette Méditerranée, qui deviendrait de nouveau le port de l'Europe?

Il n'y a pas longtemps, les courriers trouvaient que c'était beaucoup de parcourir seize mille mètres à l'heure : aujourd'hui hommes et marchandises en font cinquante-quatre mille. On remonte, dans l'espace de huit et neuf cent lieues, les fleuves les plus rapides, pour fonder des États dans des contrées qui paraissaient destinées à rester éternellement séparées des pays policés. Qui peut dire ensuite ce qui arrivera quand les chemins de fer sillonneront tout notre continent, quand ils conduiront à Constantinople, affranchie du joug musulman; à Trébizonde, qui recouvre son ancienne importance, et d'où s'ouvrent déjà des communications par Erzeroum et Tauris avec Aboukir sur le golfe Persique et de là avec Bombay?

Courage donc! car les découvertes sont un devoir sacré, puisqu'elles tendent à procurer aux besoins une satisfaction plus complète, à étendre la domination de l'homme sur les régions encore incultes de la création terrestre, à peupler le monde d'une race toujours plus nombreuse et moins imparfaite, à former des familles régulières et amies dans des pays qu jusqu'alors n'avaient connu que désordre et inimitiés, à rappro-

cher les hommes et les nations, afin qu'ils puissent dompter la nature et l'exploiter de concert.

La civilisation doit encore améliorer de beaucoup ses moyens de progrès. Au temps de Colomb, les découvertes eurent pour mobile l'enthousiasme, caractère dominant de cette époque; aujourd'hui tout est calcul. On prétendait alors convertir par force; aujourd'hui l'Angleterre pousse la tolérance dans ses possessions de l'Inde jusqu'à permettre que les veuves continuent à se brûler sur les bûchers de leurs maris. Alors aussi l'homme de bien se livrait à des actes cruels dans la persuasion orgueilleuse qu'il était d'une nature supérieure; aujourd'hui le plus pervers s'abstient d'en commettre par respect pour cette opinion qui a trouvé dans la liberté de la presse un organe si redoutable à toute iniquité. Aujourd'hui les découvertes ont pour but l'intérêt scientifique ou philanthropique. Les anciens vantèrent ce roi de Sicile qui imposa pour unique condition aux Carthaginois vaincus de cesser les sacrifices humains; mais on ne fait pas, à l'heure qu'il est, un traité soit avec les nègres de l'intérieur de l'Afrique, soit avec les princes européens sans stipuler l'abolition d'un trafic infâme, pour la suppression duquel les abus même paraissent excusables. Il faut maintenant agir sur les colons par la persuasion, par l'exemple, par l'influence d'une civilisation supérieure; il faut respecter l'individualité des peuples, et se persuader qu'il arrive un temps où l'enfant doit être émancipé, où il n'a plus à prêter à son père l'assistance d'un bras asservi, mais le concours libre de l'intelligence.

Les preuves n'ont pas manqué pour montrer combien les nations s'abusent en se fondant sur l'égoïsme et sur l'exclusion, en cherchant leur intérêt particulier au préjudice de celui du genre humain. Les bateaux à vapeur ont même rendu impossible la jalousie coloniale. La vente libre du sucre, du café, du coton, qu'on ne pourra plus refuser aux colonies, fera ressortir les avantages de la libre culture; on cessera de considérer comme nécessaire l'esclavage, qui ne peut produire que du mal pour tous sans que ni bonté de cœur, ni lois humaines, ni clémence des maîtres puissent jamais l'améliorer.

A la politique d'exclusion succédera en conséquence la politique d'association fraternelle, de mutuelle générosité : l'homme, étant créé pour une vie de lutte, continuera de combattre, non plus pour soumettre des hommes, mais pour dompter la nature.

Or c'est seulement lorsqu'il aura connu en totalité la surface de notre planète qu'il pourra espérer de donner à la civilisation son caractère de grandeur et de générosité.

Il reste encore à explorer le centre de l'Asie et de l'Afrique, la Chine et la Nouvelle-Hollande, où l'ardeur réfléchie qui porte aujourd'hui vers ces contrées est poussée par des circonstances semblables à celles qui se présentèrent au temps de Colomb et sera peut-être suivie d'effets pareils. La poudre à canon et l'imprimerie venaient alors d'être inventées, comme aujourd'hui la machine à vapeur et l'électro-magnétisme. Alors tombait en Espagne la puissance musulmane, comme elle se dissout ou se transforme maintenant à Constantinople; alors renaissaient les études classiques, comme aujourd'hui l'étude des langues orientales; alors naquit la réforme, et s'affermirent les nationalités européennes. Nos fils verront ce que préparent les événements actuels; mais à coup sûr les héros à venir ne seront ni un Luther ni un Charles-Quint, ni, il faut l'espérer, des Cortez ou des Pizarre.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

NOTES ADDITIONNELLES.

A. — PAGE 19.

Voir les voyages d'un Batoutah, dans l'*Histoire des voyages de Desborough Cooley*.

B. — PAGE 21.

Voir la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, dans les *Antiquitates Americanæ* de Rafre, 1 vol. in-4°, à la fin duquel se trouve une brochure intitulée : *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au dixième siècle*.

C. — PAGE 28.

Voir le voyage de Clavigo dans l'*Histoire des voyages de Desborough Cooley*.

D. — PAGE 62.

Voir l'édition italienne de Cantu, livrais. 19, pages 1206 à 1214.

E. — PAGE 30.

Voir l'édition italienne, livrais. 19, 1214 à 1216, et liv. 20, 1217 à 1220.

F. — PAGE 86.

Le fils de Christophe Colomb expose en ces termes les motifs qui déterminèrent son père à entreprendre la découverte des Indes :

« Les motifs qui déterminèrent l'amiral furent au nombre de trois, savoir : fondements naturels, autorités d'écrivains, indices des navigateurs. Quant au premier, qui est une raison naturelle, je dis qu'il considéra que toute l'eau et la terre de l'univers constituaient et formaient une sphère dont on pouvait faire le tour, les hommes y cheminant jusqu'à ce qu'ils vinssent à s'y tenir pieds contre pieds, les uns avec les autres, en quelque partie que ce fût, se trouvant à l'opposé. Il supposa secondement et connut, par l'autorité d'auteurs estimés, qu'une grande partie de cette sphère avait été déjà naviguée, et qu'il restait seulement désormais, pour qu'elle fût entièrement découverte et manifeste, l'espace qui s'étend à partir de la fin orientale de l'Inde, dont Ptolémée et Marin eurent connaissance, jusqu'à ce que, en suivant la route de l'orient, on regagnât par notre occident les îles Aço- 1er motif.

res et celles du cap Vert, la terre la plus occidentale qu'on eût alors découverte. Il considérait en troisième lieu que ledit espace, entre l'extrémité orientale connue de Marin et lesdites îles du cap Vert, ne pouvait être que le tiers du plus grand cercle de la sphère; car ledit Marin était arrivé jadis vers l'orient par *quinze heures* ou *parties des vingt-quatre qui sont dans la rotondité de l'univers*, et il en manquait environ huit pour arriver aux îles du cap Vert. Or ledit Marin ne commença pas même sa découverte autant au couchant qu'il le crut; car, ayant écrit dans sa *Cosmographie* en *quinze heures ou parties de la sphère* vers l'orient, s'il n'était pas encore arrivé à la fin de la terre orientale, il fallait nécessairement que cette extrémité fût beaucoup plus avant, et d'autant plus voisine par conséquent des îles du cap Vert par notre occident. Or, si cet espace était mer, il pouvait facilement être navigué en peu de jours; s'il était terre, on ne le découvrirait que plus tôt par le même occident, attendu que cette terre serait plus rapprochée desdites îles. A cette raison se joint ce que dit Strabon dans le quinzième livre de sa Cosmographie, que personne n'avait atteint avec une armée l'extrémité orientale de l'Inde, contrée aussi grande, dit Ctésias, que toute l'autre partie de l'Asie; puis Onésicrite affirme qu'elle est du tiers de la sphère, et Néarque qu'elle a quatre mois de chemin en plaine. Pline, en outre, rapporte, dans le dix-septième chapitre du livre XV, que l'Inde est la troisième partie de la terre. Il concluait donc que, par suite de cette grandeur, nous en étions plus voisins en Espagne par l'occident.

« La cinquième considération qui faisait croire davantage au peu d'étendue de cet espace, c'était l'opinion d'Alfragan (Alfergani) et de son école, qui fait cette rotondité de la sphère beaucoup moindre que tous les autres auteurs et cosmographes, n'attribuant pas à chaque degré de la sphère plus de cinquante-six milles et deux tiers. Or il inférait de cette opinion que, toute la sphère étant petite, cet espace de la troisième partie, que Marin laissait comme inconnu, devait être forcément petit. Il devait, par suite, être navigué en moins de temps qu'il ne le supposait lui-même. Car l'extrémité orientale de l'Inde n'ayant pas encore été découverte, cette extrémité serait ce qui se trouve rapproché de nous par l'occident; et, par ce motif, on pourrait appeler justement Indes les terres qu'il découvrit.

« On voit donc clairement combien un maître Rodrigue, qui fut archidiacre de Reina à Séville, et quelques-uns de ses adhérents eurent tort de reprendre l'amiral en disant qu'il ne devait pas les appeler Indes, parce qu'elles ne sont pas les Indes; car l'amiral ne les nomma pas Indes, parce qu'elles avaient été vues ou découvertes par d'autres, mais parce qu'*elles* étaient la partie orientale de l'Inde au delà du Gange, à laquelle aucun géographe n'avait assigné de limite ni de contiguïté avec une autre terre ou une province du côté de l'orient, mais seulement avec l'Océan. Or comme ces terres sont l'inconnu oriental de l'Inde, et n'ont point de nom particulier, il leur assigna le nom du pays le plus voisin, en les appelant Indes occidentales; d'autant plus que, sachant combien, à la connaissance de chacun, l'Inde était riche et célèbre, il voulut stimuler par cette dénomination les rois catholiques, qui hésitaient au sujet de son entrepriese, en leur disant qu'il allait découvrir les Indes par la route de l'occident. Or cela

le détermina à désirer d'être commissionné par les rois de Castille de préférence à tout autre prince.

« Le second fondement qui encouragea l'amiral à cette entreprise, et lui permit d'appeler Indes les terres qu'il découvrirait, ce furent les nombreuses autorités de doctes personnages, dont l'opinion était qu'on pourrait naviguer par l'occident, des côtes d'Espagne à l'extrémité orientale de l'Inde; et que la mer, existant au milieu, n'est pas très-grande, selon ce qu'affirme Aristote à la fin du second livre *Du ciel et du monde*, ou il dit qu'on peut passer des Indes à Cadix en peu de jours. C'est ce que prouve aussi Averroès sur ce passage, et Sénèque dans le premier livre des *Questions naturelles* : n'estimant rien ce que l'on peut savoir dans ce monde en comparaison de ce qu'on acquiert dans l'autre vie, il dit qu'un navire pourrait passer, en peu de jours de vent favorable, des dernières parties de l'Espagne chez les Indiens. Si même, comme le veulent quelques-uns, ce Sénèque fit les tragédies, nous pourrions dire que c'est à quoi il fit allusion dans le chœur de la tragédie de *Médée* : IIe motif.

. . . . . Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

Ce qui veut dire : « Dans les années tardives, viendront des siècles où l'O-« céan relâchera les liens des choses, et alors se manifestera un grand pays, « et un autre Tiphys découvrira de nouveaux mondes, et Thulé ne sera « plus la plus reculée des terres. » Prophétie qui très-certainement s'est accomplie de nos jours dans la personne de l'amiral. Strabon dit aussi, dans le premier livre de sa *Cosmographie*, que l'Océan environne toute la terre, qu'il baigne l'Inde à l'orient, et dans l'occident l'Espagne et la Mauritanie; que l'on pourrait, si la grandeur de l'Atlantique n'y mettait obstacle, naviguer d'une contrée à l'autre par un même parallèle. Il répète la même chose dans le second livre. Pline dit aussi, dans le troisième chapitre du second livre de son *Histoire naturelle*, que l'Océan environne toute la terre, et que sa longueur du levant au couchant est de l'Inde jusqu'à Cadix. Il dit encore dans le trentième chapitre du sixième livre, et aussi Solin dans le soixante-huitième chapitre des *Choses mémorables*, que, à partir des iles Gorgoniennes, que l'on croit celles du cap Vert, la navigation est de quarante jours jusqu'aux îles Hespérides, qui, dans la conviction de l'amiral, devaient être celles de l'Inde. Le Vénitien Marco Polo et Jean de Mandeville disent, dans leurs itinéraires, avoir pénétré bien plus en avant dans l'Orient que les lieux dont Ptolémée et Marin ont écrit. Or, bien qu'ils ne parlent pas de la mer Occidentale, on peut déduire néanmoins, de ce qu'ils rapportent de l'Orient, que l'Inde est voisine de l'Afrique et de l'Espagne.

« Pierre d'Aliaco, dans le traité *De imagine mundi*, au chapitre VIII, *De quantitate terræ habitabili*, et Jules Capitolin, *De locis habitabilibus*, et dans plusieurs autres traités, disent que l'Inde et l'Espagne sont voisines par l'occident, et que la mer qui s'étend entre la fin de l'Espagne et de l'Afrique

occidentales et le commencement de l'Inde vers l'orient n'offre pas un très-large intervalle; et l'on considère comme très-certain qu'on peut y naviguer en peu de jours avec un vent propice. Le commencement de l'Inde du côté de l'orient ne saurait donc être très-distant de l'extrémité de l'Afrique du côté de l'occident. Cette autorité et autres semblables furent ce qui détermina, surtout l'amiral à croire que la pensée qu'il avait conçue était vraie, comme aussi un maître Paul, physicien de maître Dominique, Florentin, contemporain de l'amiral, fut cause en grande partie qu'il entreprit son voyage avec plus d'ardeur.

« En effet, ledit maître Paul étant ami d'un chanoine de Lisbonne, nommé Fernandez Martinez, ils s'écrivaient l'un à l'autre des lettres sur la navigation qui se faisait au pays de Guinée, au temps du roi don Alphonse de Portugal, et sur celle qu'on pouvait faire dans les contrées de l'occident; ce qui vint à l'oreille de l'amiral, très-curieux de ces choses. Il écrivit aussitôt là-dessus à maître Paul par l'intermédiaire d'un Florentin nommé Laurent Girardi, qui était à Lisbonne, et lui envoya une petite sphère en découvrant son projet. Maître Paul lui adressa une réponse en latin, dont voici la traduction :

Lettre de P. Toscanelli.

« A Christophe Colomb, Paul, physicien, salut. Je vois ton noble et grand désir de passer où naissent les épices : or je t'envoie en réponse à ta lettre la copie d'une autre lettre que j'ai écrite, il y a peu de jours, à un de mes amis attaché à la personne du très-sérénissime roi de Portugal avant les guerres de Castille, en réponse à une qu'il m'adressa sur ce cas, par l'ordre de son altesse. Je te fais passer aussi une carte de navigation semblable à celle que je lui ai envoyée, au moyen de laquelle tes demandes se trouveront satisfaites. Voici la copie de ma lettre :

« A Fernandez Martinez, chanoine de Lisbonne, Paul, physicien, salut. J'ai appris avec grand plaisir la familiarité dans laquelle tu vis avec ton sérénissime et très-magnifique souverain. Comme je t'ai entretenu plusieurs fois du très-court chemin qu'il y a d'ici aux Indes, où naissent les épices, par la voie de mer, que je tiens plus courte que celle que vous faites par la Guinée, tu me dis que son altesse voudrait aujourd'hui de moi quelque déclaration ou démonstration d'où résultât la possibilité de prendre ce chemin. Or, bien que je sache pouvoir le démontrer la sphère en main, et faire voir comment est le monde, j'ai résolu, pour plus de facilité et pour me faire mieux comprendre, d'indiquer ce chemin par une carte semblable à celles que l'on fait pour naviguer; et je l'envoie ainsi à sa majesté, faite et dessinée de ma main. J'y ai retracé toute l'extrémité du couchant, de l'Irlande au midi jusqu'à l'extrémité de la Guinée, avec toutes les îles qui se rencontrent sur la route. En face et juste au couchant se trouve tracé le commencement de l'Inde avec les îles et les lieux où vous pouvez aller, et combien vous pouvez vous écarter du pôle arctique par la ligne équinoxiale, et à quelle distance, c'est à-dire en combien de lieues vous pouvez atteindre ces pays fertiles en toutes sortes d'épices, en perles et en pierres précieuses. Ne vous étonnez pas si j'appelle couchant le pays où naissent les épices, que l'on dit communément provenir du Levant; car ceux qui navigueront au couchant trouveront toujours lesdits lieux au couchant, et ceux qui iront

par terre au levant les trouveront toujours au levant. Les lignes droites tirées en longueur dans cette carte indiquent la distance qui se trouve du couchant au levant; les autres lignes tracées obliquement, la distance du nord au midi. J'ai aussi marqué sur cette carte plusieurs lieux dans les contrées de l'Inde où l'on pourrait aller en cas de tempête, de vents contraires ou de toute autre circonstance inattendue.

« De plus, pour vous donner une information complète sur tous ces lieux que vous désirez beaucoup connaître, sachez que toutes ces îles ne sont habitées et fréquentées que par des marchands; vous avertissant qu'il y a là une aussi grande quantité de navires et de marins avec des marchandises que dans toute autre partie du monde, surtout dans un très-noble port appelé Zaïton, où cent gros navires de poivre sont chargés et déchargés chaque année, outre beaucoup d'autres bâtiments qui prennent à bord des épices. Ce pays est très-peuplé : il se compose de beaucoup de provinces, de plusieurs royaumes et de villes sans nombre, sous la domination d'un prince appelé le grand khan, nom qui signifie roi des rois, dont la résidence est, la plupart du temps, dans la province du Cathay. Ses prédécesseurs désirèrent beaucoup se lier de relations et d'amitié avec les chrétiens : ils envoyèrent même, il y a deux cents ans, des ambassadeurs au suprême pontife, pour le supplier de lui adresser plusieurs savants et docteurs qui pussent enseigner notre foi; mais les obstacles que rencontrèrent ces ambassadeurs les firent retourner sur leurs pas sans qu'ils pussent arriver jusqu'à Rome. Il vint aussi au pape Eugène IV un ambassadeur qui lui raconta la grande amitié que ces princes et leurs peuples ont avec les chrétiens; et je m'entretins longuement avec lui de plusieurs choses, comme de la grandeur des édifices royaux, de l'étendue des fleuves en longueur et en largeur; et il me dit maintes choses merveilleuses touchant la multitude des villes et des bourgs qui s'élèvent sur leurs rives. Ainsi, sur un fleuve seulement il se trouve deux cents villes bâties avec des ponts en marbre très-larges et très-longs, ornés de beaucoup de colonnes.

« Ce pays est digne d'attention non moins que tout autre précédemment découvert : non-seulement on peut y trouver de grands bénéfices et beaucoup de choses riches, mais encore de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des épices de toute sorte en grande quantité, dont jamais il n'est rien apporté dans nos contrées. Il est certain que beaucoup d'hommes savants, philosophes et astrologues et autres grands docteurs dans tous les arts, d'un esprit très-élevé, gouvernent cette grande province, et commandent dans les batailles. A partir de Lisbonne en allant droit vers le couchant, il y a, sur ladite carte, vingt-six espaces, chacun de deux cent cinquante milles, jusqu'à la très-noble et grande ville de Quinsai, dont le circuit est de cent milles, qui font trente-cinq lieues, et où il y a dix ponts en marbre. On raconte de cette ville, dont le nom signifie Cité du ciel, des choses merveilleuses concernant la grandeur des esprits, ses constructions, ses revenus. Cet espace est presque du tiers de la sphère. Cette ville est située dans la province de Mungo, voisine de celle du Cathay, où le roi réside la plupart du temps. Il y a de l'île d'Antilia, appelée des Sept cités, dont vous avez connaissance, dix espaces jusqu'à la très-noble île de

Cipango, c'est-à-dire deux cent vingt-cinq lieues ; et cette île est très-abondante en or, en perles, en pierres précieuses. Car vous saurez qu'on y couvre les temples et les habitations royales avec des feuilles d'or fin.

« Le chemin n'en étant pas connu, toutes ces choses se trouvent cachées et ignorées : on peut cependant y aller sûrement. On pourrait ajouter beaucoup d'autres choses ; mais comme je vous ai déjà entretenu de vive voix, que vous êtes prudents et de bon jugement, je suis assuré qu'il ne vous reste rien à comprendre : je ne m'étendrai donc pas davantage. J'aurai ainsi satisfait à vos demandes, autant que me l'ont permis la brièveté du temps et mes occupations. Je reste au surplus aux ordres de son altesse, toujours prêt à la servir en tout ce qu'il lui plaira de me commander. Florence, le 25 juin de l'an 1474. »

« Postérieurement à cette lettre, il écrivit de nouveau à l'amiral, dans la forme suivante :

« A Christophe Colomb, Paul, physicien, salut. J'ai reçu tes lettres avec les choses que tu m'as envoyées et que j'ai tenues en grande faveur. J'ai trouvé noble et grand ton désir de naviguer du levant au couchant, comme il est indiqué sur la carte que je t'ai adressée ; ce qui sera mieux démontré sous la forme d'une sphère arrondie. Je suis charmé que cette démonstration soit bien comprise, et que ce voyage ne doive plus être seulement possible, mais réel et certain, ce qui sera d'un avantage inappréciable et d'une gloire immense aux yeux de tous les chrétiens. Vous ne pouvez vous en faire une idée parfaite que par l'expérience ou par la pratique, comme je l'ai eue abondamment par de bons et véridiques renseignements d'hommes illustres et de grand savoir, venus desdits pays dans cette cour de Rome, et d'autres négociants qui ont trafiqué longtemps dans ces contrées, personnes d'une grande autorité.

« Ainsi, quand ledit voyage se fera, ce sera dans des royaumes puissants, au milieu de villes et de provinces très-nobles, très-riches, abondamment pourvues de toutes sortes de choses qui nous sont très-nécessaires, c'est-à-dire de toutes sortes d'épices en grande quantité et de joyaux à foison. Cela sera également très-agréable à ces princes et rois, qui sont très-désireux de trafiquer et d'être en rapport avec les chrétiens de nos pays, tant parce qu'il y en a une partie de chrétiens eux-mêmes que pour avoir langue et pratique avec les hommes éclairés et savants de ces contrées, tant en fait de religion que dans toutes les autres sciences, en raison de la grande réputation des empires et des institutions de nos pays. Je ne m'étonne donc pas, par toutes ces choses et beaucoup d'autres que l'on pourrait dire encore, que toi qui es de grand cœur, et toute la nation portugaise, qui a eu constamment des hommes distingués dans toutes les entreprises, tu aies l'âme embrasée d'un grand désir d'exécuter ce voyage. »

« Cette lettre, ainsi que je l'ai dit, anima beaucoup plus l'amiral à sa découverte, quoique celui qui la lui adressa fût dans l'erreur en croyant que les premières terres à découvrir dussent être le Cathay et l'empire du grand khan, avec les autres choses qu'il raconte. Car l'expérience nous a démontré que la distance est beaucoup plus grande de notre Inde jusqu'à celle qui est en deçà de ces pays.

« La troisième et dernière raison qui poussa l'amiral à découvrir les Indes fut l'espérance qu'il avait de pouvoir trouver, avant d'y arriver, quelque île ou terre de grande utilité, d'où il lui serait facile de poursuivre son projet principal. Il était confirmé dans cette espérance par l'autorité de plusieurs hommes savants et philosophes, qui tenaient pour certain que la plus grande partie de cette sphère d'eau et de terre était sèche, c'est-à-dire que l'espace et la surface étaient plus considérables en terre qu'en eau. Cela étant, il en concluait que de l'extrémité de l'Espagne jusqu'aux limites de l'Inde alors connues il y avait beaucoup d'autres îles et terres, comme l'expérience l'a ensuite démontré. Il était encore confirmé dans cette croyance par nombre de fables et de contes qu'il entendait raconter à diverses personnes et à des marins, qui trafiquaient dans les îles et les mers occidentales des Açores et de Madère. Il ne manquait pas de prendre note de ces indices qui se rapportaient à son projet. C'est pourquoi je ne les omettrai pas, pour la satisfaction de ceux qui se plaisent à de semblables curiosités. IIIe motif.

« Or, il faut qu'on sache qu'un pilote du roi de Portugal, appelé Martin Vincenzo, lui dit que, se trouvant une fois à quatre cent cinquante lieues à l'ouest du cap Saint-Vincent, il aperçut en mer et ramassa un morceau de bois ingénieusement travaillé, mais non pas avec du fer; il reconnut par là, et attendu que les vents d'ouest avaient soufflé depuis plusieurs jours, que ce morceau de bois venait de certaines îles situées vers le couchant. Ensuite un nommé Pierre Coréa, marié avec une sœur de la femme dudit amiral, lui dit avoir vu dans l'île de Porto-Santo un autre morceau de bois, bien travaillé comme le précédent, qui y était venu par les mêmes vents; qu'ils y avaient également poussé des roseaux si gros que d'un nœud à l'autre ils contenaient neuf carafes de vin; ce qu'affirmait, disait-il, le roi de Portugal lui-même, en s'entretenant avec lui de ces choses, qui lui furent montrées. Or, comme il n'y a point de pays dans nos contrées où naissent de pareils roseaux, il était certain que les vents les avaient amenés de quelques îles voisines, ou du moins de l'Inde. En effet, Ptolémée dit, dans le chapitre XVII du premier livre de sa *Cosmographie*, qu'il existe de ces roseaux dans les contrées orientales de l'Inde. De même, quelques habitants des îles Açores disaient que la mer, quand les vents d'ouest régnaient longtemps, jetait souvent des pins dans ces îles, surtout dans celles de Graziosa et de Fagial, où l'on sait qu'il ne croît pas, non plus que dans toutes ces parties, d'arbres de cette espèce; que, de plus, dans l'île des Fleurs, l'une des Açores, la mer poussa sur le rivage deux cadavres d'hommes, à la face très-large et d'un aspect différent de celui des chrétiens. On dit aussi au cap de la Verga et dans cette contrée qu'on y a vu une fois certaines almadies ou barques avec des cabanes, que l'on croit avoir été détournées de leur route par les mauvais temps, en traversant d'une île à l'autre.

« Ces indices, qui paraissaient alors raisonnables en quelque manière, n'étaient pas les seuls; il ne manquait pas de gens qui lui disaient avoir vu certaines îles, entre autres un nommé Antoine Lémé, marié dans l'île de Madère, qui lui assura avoir aperçu une fois trois îles, après une course assez prolongée vers le couchant avec sa caravelle. Il n'accordait pas foi à ces derniers, reconnaissant bien, par leurs discours et leurs relations, qu'ils

n'avaient pas navigué à cent lieues vers le couchant, et que, trompés probablement par des rochers, ils les avaient pris pour des îles, à moins que ce ne fût de celles qui s'en vont sur l'eau et que les marins appellent *aguedes*, dont Pline fait aussi mention au chapitre XCVII du livre II de son *Histoire naturelle*, disant que, dans les contrées septentrionales, la mer découvre certaines terres dans lesquelles sont des arbres aux énormes racines, lesquelles terres elle emporte avec ces gros troncs comme des radeaux ou des îles. Sénèque, voulant donner la raison de ces espèces d'îles dans la troisième livre des *Questions naturelles*, dit qu'il en est ainsi par la propriété de pierres si spongieuses et si légères que les îles qui en sont faites dans l'Inde s'en vont flottant sur l'eau. Lors donc qu'il aurait été vrai que ledit Antoine Lemé eût vu certaines îles, ce ne pouvait être, selon l'amiral, qu'une de celles-là, comme on présume aussi que peuvent avoir été celles appelées de Saint-Brandan, où l'on raconte avoir vu maintes choses merveilleuses.

« Il est fait encore mention d'autres îles, situées très-avant au nord. Il y en a pareillement, dans ces alentours, qui sont toujours en feu. Juventius Fortunatus raconte qu'il est parlé de deux autres îles situées vers l'occident et plus australes que celles du cap Vert, qui nagent sur l'eau. Ce pourrait être à cause d'elles et d'autres semblables que beaucoup de gens des îles de Fer, de Gomera et des Açores auraient été amenés à affirmer qu'ils voyaient chaque année plusieurs îles dans la partie du couchant. C'est ce qu'ils tenaient pour chose très-certaine, et plusieurs personnes très-honorables juraient que cela était vrai. Le même Juventius dit aussi qu'en l'année 1484 un habitant de l'île de Madère vint en Portugal demander au roi une caravelle pour aller reconnaître certain pays qu'il assurait, sous serment, apercevoir chaque année, et toujours de la même manière, d'accord en cela avec les autres, qui disaient l'avoir vu des îles Açores.

« En raison de ces indices on mettait anciennement, sur les cartes et mappemondes que l'on dressait, plusieurs îles dans ces environs; attendu notamment qu'Aristote, dans le livre *Des choses naturelles merveilleuses*, affirme que certains marchands carthaginois avaient, disait-on, navigué dans la mer Atlantique jusqu'à une île extrêmement fertile, dont nous parlerons plus loin et avec plus de détail; or, quelques Portugais mettaient cette île sur leurs cartes sous le nom d'Antilia. Bien qu'on ne s'accordât pas avec Aristote pour son emplacement, personne ne la mettait guère à plus de deux cents lieues vers l'occident, en face des Canaries et des îles Açores; on regarde, du reste, comme chose certaine que l'Antilia est l'île des Sept villes, peuplée par les Portugais au temps où l'Espagne fut enlevée au roi Rodrigue par les Maures, c'est-à-dire en l'an 714 de la naissance du Christ. On dit donc qu'à cette époque il s'embarqua sept évêques qui allèrent avec leurs concitoyens et plusieurs navires à l'île d'Antilia, où chacun d'eux construisit une ville; et afin que les leurs ne songeassent plus à retourner en Espagne, ils brûlèrent les navires avec tous les cordages et les autres choses nécessaires pour naviguer. Certains Portugais ensuite s'entretenant au sujet de cette île, il y en avait qui affirmaient que plusieurs Portugais y étaient allés, et n'avaient jamais pu en revenir. On dit notam-

ment que, du vivant de l'infant don Henri de Portugal, un navire parti du port de Portugal, poussé par la tempête, aborda à cette île Antilia. Les gens du bord étant descendus à terre, ceux de l'île les menèrent au temple pour voir s'ils étaient chrétiens et s'ils observaient les cérémonies. Ayant vu qu'ils les observaient, ils les prièrent de ne pas partir jusqu'au retour de leur seigneur, alors absent, qui leur aurait fait beaucoup de caresses et de présents et qu'ils allaient informer de suite de leur arrivée. Mais le patron et les matelots craignirent d'être retenus, et dans la pensée que ces gens, ne voulant pas être connus, ne vinssent à brûler leur navire, ils repartirent pour le Portugal avec l'espoir d'être récompensés par l'infant. Il les réprimanda au contraire très-sévèrement, et leur ordonna de retourner aussitôt. Mais le patron s'enfuit par peur, avec son navire et ses gens, hors du Portugal. On dit aussi que dans cette île d'Antilia, pendant que les matelots étaient dans l'église, les mousses du navire ramassèrent du sable pour la cuisine, et il se trouva que le tiers en était tout en or fin.

« Un certin Diègue de Tiéné alla aussi à la recherche de cette île; or son pilote, appelé Pierre de Vasco, natif de Palos de Mogher en Portugal, dit à l'amiral, dans Sainte-Marie de la Rabida, qu'ils partirent de Fagial, et naviguèrent plus de cent cinquante lieues au sud-ouest, et, en revenant en arrière, trouvèrent l'île des Fleurs, vers laquelle les guidèrent beaucoup d'oiseaux qui volaient dans cette direction; attendu que ces oiseaux étaient terrestres, et non de mer, ils jugèrent qu'ils ne pouvaient aller se reposer que sur une terre quelconque : ils cheminèrent ensuite tellement au nord-est qu'ils gagnèrent le cap de *Chiara* en Irlande par l'ouest, et ils trouvèrent dans ces parages de forts vents d'ouest, sans pourtant que la mer fût agitée, ce qu'ils pensèrent pouvoir provenir de quelque terre s'étendant vers le couchant. Mais comme le mois d'août était déjà commencé, ils ne voulurent point retourner à l'île, de peur de l'hiver. C'était plus de quarante ans avant la decouverte de nos Indes.

« Ces faits lui furent confirmés dans le port de Sainte-Marie par un pauvre matelot, qui lui dit que, dans un de ses voyages en Irlande, il vit ladite terre, qu'il pensait alors faire partie de la Tartarie qui tournait à l'occident. Cette terre devait être celle que nous appelons à présent terre de Bacalaos; mais ils n'en purent approcher à cause des mauvais temps. Ces rapports se trouvaient confirmés par ceux d'un nommé Pierre de Velasco Gallego, qui affirma à l'amiral, dans la ville de Murcie en Castille, qu'en faisant cette route d'Irlande ils appuyèrent tant au nord-est qu'ils virent une terre vers l'occident de l'Irlande. Cette terre selon lui, aurait été celle qu'un nommé Zemaldolmos essaya de découvrir de la manière que je raconterai fidèlement, comme je l'ai trouvé dans les écrits de mon père, afin que l'on sache comment une petite chose sert à d'autres de point de départ pour en produire une plus grande,

« Or Gonzalve d'Oviédo raconte, dans son *Histoires des Indes*, que l'amiral eut une lettre dans laquelle il trouva les Indes décrites par un individu qui les avait découvertes auparavant. Ce qui ne fut et n'arriva que de la manière suivante : Un Portugais appelé Vincent Dias, citoyen de Ta-

vira, venant de Guinée à l'île Terceira, avait déjà dépassé l'île de Madère, qu'il laissa à l'est, quand il vit ou se figura voir une île, qu'il ne douta pas être véritablement la terre. Arrivé ensuite à Terceira, il s'en ouvrit à un marchand génois, appelé Luc de Cazzana, qui était très-riche et son ami, en le pressant d'armer quelques navires pour conquérir ce pays. Le Génois s'y prêta volontiers, et obtint du roi de Portugal l'autorisation de le faire. Il écrivit donc à son frère François de Cazzana, qui habitait Séville, d'armer au susdit pilote un navire avec la plus grande diligence. Mais ledit François se moquant de cette expédition, Luc de Cazzana arma dans ladite île de Terceira, et ce pilote alla par trois ou quatre fois en quête de ladite île, s'éloignant de cent vingt et même de cent trente lieues; mais il se fatigua en vain, car jamais il ne trouva de terre. Ni lui ni son compagnon ne cessèrent pour cela de poursuivre leur entreprise jusqu'à la mort, conservant toujours l'espérance de la trouver. Or, son frère susnommé m'a dit et affirmé avoir connu deux fils du capitaine qui découvrit Terceira, appelés Michel et Gaspard Cortereale, qui en divers temps se mirent en route pour découvrir cette terre, et finirent par périr à la peine l'un après l'autre en l'année 1502, sans que l'on sût où ni comment, et que c'était chose connue de beaucoup de personnes. »

G. — Page 90.

Voir l'édition italienne, livrais. 20, pages 1226 à 1235.

H. — Page 103.

Voir l'édition italienne, livrais. 20, pages 1235 à 1239.

I. — Page 142.

Voir l'édition italienne, livrais. 20, pages 1239 à 1248.

L. — Page 182.

Voir les Pyramides mexicaines dans les *Cordillères de M. Humboldt*.

M. — Page 253.

Le concile de Lima.

« Ce concile déclara que, attendu l'inaptitude des Indiens, ils devaient « être exclus du sacrement de l'eucharistie, bien que Paul III les eût déclarés, par sa fameuse bulle de 1537, créatures raisonnables et ayant droit « à tous les priviléges du christianisme. En effet, depuis deux siècles qu'ils « sont membres de l'Église, ils ont fait si peu de progrès que c'est à peine « si l'on en trouverait quelqu'un ayant assez d'intelligence pour être jugé « digne de participer à l'eucharistie. Leur foi même, après l'instruction « la plus parfaite, est toujours faible et vacillante. Quoique certains d'en-

« tre eux apprennent les langues savantes et suivent les cours académiques « avec quelque succès, on en fait si peu de cas qu'aucun Indien n'est « ordonné prêtre ni reçu dans aucun ordre religieux. »

Ainsi s'exprime Robertson dans le livre VIII de son *Histoire de l'Amérique*. Or, Claviger remarque qu'il se trouve au moins quatre erreurs dans ce peu de mots.

I. L'assemblée de Lima, qui ne fut pas autrement un concile, voulut que l'eucharistie ne fût administrée aux chrétiens qu'autant qu'ils seraient parfaitement instruits et convaincus des vérités de la foi, dans la persuasion qu'ils avaient l'intelligence faible. C'est ce qui apparaît de la décision du premier concile provincial, appelé ordinairement le second, et tenu en 1567 à Lima, par laquelle décision il est enjoint aux prêtres d'administrer l'eucharistie aux Indiens qui en seront réputés dignes. Voici en quels termes elle est conçue :

« Quamquam omnes christiani adulti utriusque sexus teneantur sanctissimum eucharistiæ sacramentum accipere singulis annis, saltem in Paschate, hujus tamen provinciæ antistites, cum animadverterent gentem hanc Indorum et recentem esse et infantilem in fide, atque id illorum saluti expedire judicarent, statuerunt ut, usque dum fidem perfecte tenerent, hoc divino sacramento, quod est perfectorum cibus', non communicarentur, excepto si quis ei percipiendo satis idoneus videretur.... Placuit huic sanctæ synodo monere, prout serio monet, omnes Indorum parachos ut quos, audita jam confessione, perspexerint hunc cœlestem cibum a reliquo corporali discernere, atque eumdem devote cupere et poscere, quoniam sine causa neminem divino alimento privare possumus, quo tempore cæteris christianis solent, Indis omnibus administrarent. »

Puis le second concile de Lima, en 1583, présidé par saint Toribio Mogrobeio, rendit le décret suivant :

« Cæleste viaticum, quod nulli ex hac vita migranti negat mater Ecclesia, multis ab hinc annis Indis atque Æthiopibus cæterisque personis miserabilibus præberi debere concilium limense constituit. Sed tamen, sacerdotum plurium vel negligentia, vel zelo quodam præpostero atque intempestivo, illis nihilo magis hodie præbetur. Quo fit, ut imbecilles animæ tanto bono tamque necessario priventur. Volens igitur sancta synodus ad executionem perducere quæ, Christo duce, ad salutem Indorum ordinata sunt, severe præcipit omnibus parochis ut extreme laborantibus Indis atque Æthiopibus viaticum ministrare non prætermittant, dummodo in eis debitam dispositionem agnoscant, nempe fidem in Christum, et pœnitentiam in Deum suo modo..... Porro parochos, qui a prima hujus decreti promulgatione negligentes fuerint, noverint se præter divinæ ultionis judicium, etiam pœnas arbitrio ordinariorum, in quo conscientiæ onerantur, daturos : atque in visitationibus in illos de hujus statuti observatione specialiter inquirendum.

« In paschate saltem eucharistiam ministrare parochus non prætermittatiis quos et satis instructos et correctione vitæ idoneos judicaverit, ne et ipse alioqui ecclesiastici præcepti violati reus sit. »

Ce n'est donc pas le peu d'intelligence des Indiens et des nègres, mais

l'insouciance ou le zèle mal entendu des ecclésiastiques qui privent ces malheureux du saint sacrement de l'eucharistie. Les synodes de Lima, de la Plata et de la Paz ont dû prescrire de nouveau l'exécution de ce décret.

II. Jamais le pape Paul III n'eut à déclarer que les Indiens étaient des hommes; mais il reconnut en eux tous les droits de l'humanité pour condamner leurs oppresseurs. Garces, troisième évêque de Tlascala en 1536, lui mandait que, dans toutes ses longues relations avec ces peuples, il n'avait eu qu'à se louer d'eux, en les plaçant, pour l'intelligence, même au-dessus de ses compatriotes :

« Quis tam impudenti animo ac perfricata fronte incapaces fidei asserere audet quos mechanicarum artium capacissimos intuemur, ac quos etiam ad ministerium nostrum redactos bonæ indolis, fideles et solertes experimur? Et si quando, beatissime pater, tua sanctitas aliquem religiosum virum in hanc declinare sententiam audierit, et si eximia integritate vitæ vel dignitate fulgere videatur is, non ideo quicquam illi hac in re præstet auctoritatis, sed eumdem parum aut nihil insudasse in illorum conversione certo certius arbitretur, ac in eorum addiscenda lingua aut investigandis ingeniis parum studuisse perpendat : nam qui in his charitate christiana laborarunt non frustra in eos jactare retia charitatis affirmant; illi vero qui, solitudini dediti, aut ignavia præpediti, neminem ad Christi cultum sua industria reduxerunt, ne inculpari possint quod inutiles fuerint, quod propriæ negligentiæ vitium est, id infidelium imbecillitati adscribunt, veramque suam desidiam falsæ incapacitatis impositione defendunt, ac non minorem culpam in excusatione committunt quam erat illa a qua liberari conantur. Lædit namque summe istud hominum genus talia asserentium hanc Indorum miserrimam turbam : nam aliquos religiosos viros retrahunt, ne ad eosdem in fide instruendos proficiscantur : quamobrem nonnulli Hispanorum qui ad illos debellandos accedunt, horum freti judicio, illos negligere, perdere ac mactare opinari solent non esse flagitium.

« Hoc vero de horum sigillatim hominum ingenio, quos vidimus abhinc decennio, quo ego in patria conversatus eorum potui perspicere mores ac ingenia perscrutari, testificans coram te, beatissime pater, qui Christi in terris vicarium agis, quod vidi, quod audivi et manus nostræ contrectaverunt de his progenitis ab Ecclesia per qualecumque ministerium meum in verbo vitæ, quod singula singulis referendo, id est paribus paria, rationis optime compotes sunt et integri sensus ac capitis, sed insuper nostratibus pueri istorum et vigore spiritus et sensuum vivacitate dexteriores, in omni agibili et intelligibili præstantiores reperiuntur. »

Ce fut cette lettre qui donna lieu à la bulle que l'on a voulu tourner en plaisanterie, et qui tendait à assurer aux Américains l'appui de la religion et de ses ministres :

« Paulus papa III, universis Christi fidelibus præsentes litteras inspecturis salutem et apostolicam benedictionem. Veritas ipsa, quæ nec falli nec fallere potest, cum prædicatores fidei ad officium prædicationis destinaret, dixisse dignoscitur : *Euntes docete omnes gentes*. Omnes dixit, absque omni delectu, cum omnes fidei disciplina capaces existant. Quod videns et invidens ipsius humani generis æmulus, qui bonis operibus, ut pereant,

semper adversatur, modum excogitavit hactenus inauditum quo impediret ne verbum Dei gentibus, ut salvæ fierent, prædicaretur; et quosdam suos satellites commovit, qui, suam cupiditatem adimplere cupientes, occidentales et meridionales Indos, et alias gentes, quæ temporibus istis ad nostram notitiam pervenerunt, sub prætextu quod fidei catholicæ expertes existant, uti bruta animalia, ad nostra obsequia redigendos esse, passim assere præsumant, et eos in servitutem redigunt, tantis afflictionibus illos urgentes quantis vix bruta animalia illis serventia urgeant. Nos igitur, qui ejusdem Domini nostri vices, licet indigni, gerimus in terris, et oves gregis sui nobis commissas quæ extra ejus ovile sunt ad ipsum ovile toto nixu exquirimus, attendentes Indos ipsos, utpote veros homines, non solum christianæ fidei capaces existere, sed, ut nobis innotuit, ad fidem ipsam promptissime currere, ac volentes super his congruis remediis providere, prædictos Indos et omnes alias gentes ad notitiam christianorum imposterum deventuras, licet extra fidem Christi existant, sua libertate et dominio hujusmodi uti, et potiri, et gaudere libere et licite posse, nec in servitutem redigi debere, ac quicquid secus fieri contigerit irritum et inane, ipsosque Indos et alias gentes verbi Dei prædicatione, et exemplo bonæ vitæ ad dictam fidem Christi invitandos fore, auctoritate apostolica per præsentes litteras decernimus, et declaramus non obstantibus præmissis, cæterisque contrariis quibuscumque.

« Datum Romæ 1537, IV non. jun., pontificatus nostri anno III. »

Déjà auparavant, remarque Claviger, les missionnaires français avaient baptisé au Mexique plus d'un million de ces *satyres*, et l'on avait fondé en 1534, à Tlatilolis, le séminaire de Sainte-Croix pour l'éducation de ces *singes*, qui apprenaient le latin, la rhétorique, la philosophie, la médecine.

III. Il est positif que dans toute la Nouvelle-Espagne les Indiens étaient obligés, aussi bien que les Espagnols, à la communion pascale, à l'exception seulement de ceux qui habitaient dans des régions trop éloignées.

IV. Quant à ne pas être aptes au sacerdoce, Claviger répond que, bien que le premier concile provincial tenu à Mexico en 1555 eût défendu d'ordonner les Indiens non à cause de leur incapacité, mais eu égard à la bassesse de leur condition, qui aurait pu discréditer l'état ecclésiastique, le troisième concile provincial de 1585, le plus célèbre de tous, dont les décisions sont encore en vigueur, permit de leur conférer la prêtrise, pourvu que ce fût avec la circonspection convenable. Or il est à observer que ces réserves sont également applicables aux mulâtres nés d'un père européen et d'une mère de couleur, et vice versa, dont l'aptitude de s'instruire n'est douteuse pour personne. Torquemada dit que dans le principe on n'admettait pas d'Indiens aux ordres sacrés à cause de leur passion violente pour les liqueurs fortes; mais qu'il y avait de son temps plusieurs prêtres de cette race d'habitudes sobres et exemplaires. Depuis lors il y eut constamment, et par centaines, des prêtres américains.

N. — Page 281.

Voir l'édition italienne, livrais. 20, page 1257.

FIN DE LA TABLE DU TREIZIÈME VOLUME.



